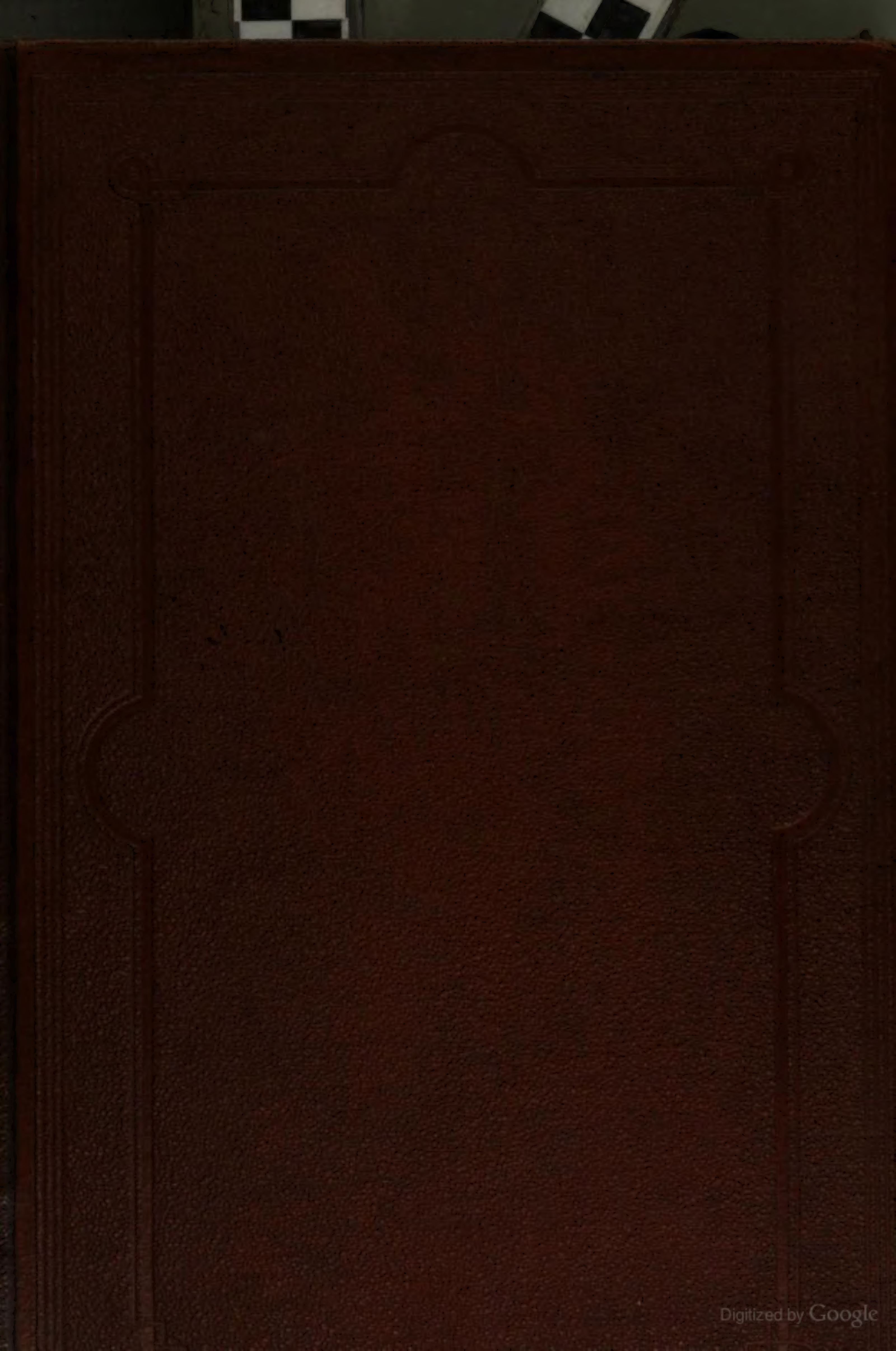




LE THÉATRE FRANÇAIS

AU

XVIE ET AU XVIIE SIÈCLE

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

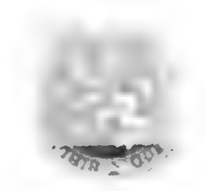
LE THÉÂTRE FRANÇAIS



LE THÉATRE FRANÇAIS

XVI[e] ET AU XVII[e] SIÈCLE

PARIS



LE THÉATRE FRANÇAIS

AU

XVIe ET AU XVIIe SIÈCLE

OU

CHOIX DES COMÉDIES LES PLUS CURIEUSES

ANTÉRIEURES A MOLIÈRE

AVEC

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR

M. ÉDOUARD FOURNIER

ÉDITION ILLUSTRÉE DE PORTRAITS EN PIED COLORIÉS

DESSINÉS PAR MM. MAURICE SAND ET H. ALLOUARD

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3



INTRODUCTION

I

Ce qui manque surtout dans la partie du théâtre français dont ce volume a recueilli quelques épaves, c'est l'influence française.

Les inventions y fourmillent, mais presque toutes viennent du dehors. Pas une n'est encore du vrai cru gaulois.

On imite d'abord, nous allions presque dire — tant ces premières copies sont loin des modèles — on singe un peu les Anciens.

On passe ensuite, mais d'un plus vif élan, aux auteurs d'Italie, qui se sont fait plus tôt un théâtre; puis aux Espagnols, qui plus vite aussi se sont fait des tragédies, des comédies et — ce qui est une grande ressource pour les chercheurs d'inventions — une ample littérature de nouvelles et de romans.

Dans tout cela nos auteurs vont en maraude, reviennent assaisonner chez eux ce qu'ils ont rapporté de cette chasse à l'étranger. Ils y mettent leur adresse et leur sel, mais parfois gâtent aussi, pour en vouloir trop prendre et trop entasser, le meilleur de ce butin d'Italie ou d'Espagne.

Un homme arrive enfin, qui règle, dose et choisit; qui prend un peu, mais donne davantage; qui, après ses courses à l'aventure dans les mêmes parages de comédies, de nouvelles, et de romans, fait un adroit triage de ses glanes, les mélange, les assortit, se les rend propres par le choix et l'usage qu'il en fait, et, quand on vient à compter, rend une fleur pour un chardon, un beau louis tout neuf pour un pauvre écu ou un vieux sou.

En ses heureuses mains le cuivre devient or.

Cet homme, c'est Molière.

Ce volume va jusqu'à lui; mais, puisque notre lot précaire est de n'y donner que des pièces de transition et de préparation, pour ainsi dire, sans rien de complet encore, sans rien de parfait surtout, il s'arrête à lui.

II

Les Italiens, nous ne saurions trop en convenir, nous prêtèrent presque tout en ces premiers temps : pièces et types, comédies et personnages. Chargé d'éveiller les unes, nous avons dû réveiller aussi les autres.

Puisqu'il n'y avait, dans la plupart des pièces, que des rôles à physionomie italienne, il nous a fallu prendre pour les faire jouer — du moins en images — des comédiens d'Italie.

La meilleure troupe, la plus alerte et la mieux parée que nous en connussions, était celle qu'avait si bien enrôlée, il y a quelque douze ans, M. Maurice Sand pour son étincelant recueil des *Masques et Bouffons*.

Elle sommeillait dans ces deux beaux volumes, sans emploi, sans rôle, sans engagement. Nous l'avons engagée en masse, et, lui rouvrant dans cette série de pièces françaises tout un répertoire presque italien, nous avons laissé chacun de ses farceurs d'Italie : Arlequino, Fritellino, Tabarino, Spavento, Beltrame, Ruzzante, Pantaleone, etc., etc. y choisir et y prendre les seuls rôles qu'ils pussent jouer sur un théâtre français.

Ils y parurent de bonne heure, ils furent même les premiers qu'on y put voir, après nos joueurs de Sotties et de Mystères.

Catherine de Médicis les avait fait venir de sa chère Florence, lorsque le dauphin son mari fut devenu le roi Henri II. Elle les voulait de toutes ses fêtes de cour, et les plus grandes dépenses étaient pour leurs pièces.

« On dit, écrit par exemple Brantôme à propos de la première où ils parurent et dont les frais furent énormes, on dit que le roy despendit en la représentation de cette tragi-comédie plus de dix mille escus, ayant fait venir à grands cousts et despens les plus excellents comédians et comédiantes d'Italie : chose que l'on n'avait encore veue, et rare en France, car paradvant on ne parloit que des *Farceurs*, des *Conards de Rouen*, des *Joueurs de la Basoche*, et autres sortes de badins et joueurs de badinages, farces, mommeries et sotteries. »

III

Comment l'Italie avait-elle ainsi pris le pas sur tous les autres pays, et fondé en Europe un vrai théâtre de gens lettrés, en dehors des pièces d'Église et des farces de Basoche ? et à quel moment, comment, l'élan donné par elle fut-il suivi chez nous, en remuant la ville après avoir ému la Cour ? C'est ce qu'il nous faut dire en quelques mots.

A Florence, à Venise, à Naples, à Rome, le mouvement, une fois donné, fut très-vif; tout le monde y mit la main, princes, prêtres, cardinaux, les papes eux-mêmes, et cela non point pour nous ramener à ces *Mystères*, à ces pièces d'Église dont je parlais, mais pour entrer, au contraire, de plein vol dans le profane, pour couper court enfin à tout mélange scandaleux de la piété et du drame, et décréter, de par Plaute et Térence, la séparation de l'Église et du théâtre.

Tant qu'on ne s'était occupé que de sujets pieux, le latin seul y avait eu cours. L'italien ne

semblait pas une langue assez sérieuse pour ces divertissements dévots, où la psalmodie de l'acteur continuait la litanie du chantre.

De ce contre-sens même et de sa routine, sortit ce qui les tua.

Le latin, admis pour les pièces sacrées qui se jouaient dans les églises, fit par ce fait même admettre plus facilement les pièces latines de Térence et de Plaute. Dès que la Renaissance se mit à poindre, comme la langue dans laquelle elles sont écrites était restée familière pour les spectateurs du théâtre sacré, on les joua.

Un des grands meneurs du mouvement classique, le savant de Calabre qui se faisait appeler Pomponius Lætus, en fit un exercice pour ceux qui suivaient son école, et une récréation pour le plus haut public qu'il y eût à Rome : « Il fit jouer par ses élèves, dit Signorelli, les meilleures pièces de Plaute et de Térence, et elles furent représentées chez les cardinaux et autres prélats et barons romains. »

On ne s'en tint pas là. Térence et Plaute parurent un peu vieux; on fit donc des pièces nouvelles; mais comme toutes les nouveautés ne peuvent venir à la fois, on continua de les écrire dans la vieille langue : « Pomponius, dit encore Signorelli, fit jouer quelques pièces d'auteurs modernes, mais toujours en latin. »

Il ne manquait plus que l'italien sur les théâtres d'Italie. Politien le risqua le premier. Il écrivit dans le plus pur toscan, et fit jouer par des acteurs au plus pur accent romain, un *Orfeo* qui, réunissant ainsi le double mérite du meilleur langage de la prononciation la plus parfaite, *lingua toscana in bocca romana*, fit du premier coup le miracle attendu : la prise de possession du théâtre italien par la langue italienne.

A partir de ce moment, elle n'y parla que trop. Au bruit qu'elle fit, on aurait pu se croire à ce grand dégel de paroles dont s'est tant amusé Rabelais. Les pièces commencèrent à pleuvoir partout : Rome, Venise, Florence, Naples en furent inondées, chacune en son dialecte. La France eut les éclaboussures de l'averse.

Son théâtre, pauvre sol encore bien neuf et bien inculte, ne vit croître que ce qu'elle y fit germer.

Ce qui s'y trouvait de promesses par les semences plus saines de la littérature d'Athènes et de Rome, en fut gâté, et, sinon perdu, pour bien longtemps retardé.

On allait en Grèce, on s'arrêta en Italie, et l'on mit plus d'un siècle à vouloir en sortir. On ne vit tout que sous le jour faux ou apprêté qu'on prenait, là, pour la lumière.

Les œuvres mêmes que l'antiquité nous avait laissées si franches et si pures de ton et de lignes, s'en contournèrent : Euripide ne fut plus pour nous qu'un Grec d'Italie, et Térence un Romain de la Rome des Papes.

IV

Il y eut ainsi un temps d'arrêt funeste entre ce que nous étions et ce que nous voulions être, une halte mauvaise dans la littérature intermédiaire et douteuse.

Notre théâtre resterait-il ce que l'avaient fait les Confrères de la Passion et les Farceurs de la Basoche, qu'éternisaient leurs priviléges? ou bien au risque de s'égarer, s'en irait-il jusqu'au bout à la suite des comédiens d'Italie ?

Notre bon sens, notre goût de la diversité et du choix le sauvèrent.

Il se fit une place sur les deux terrains, jusqu'à ce que de cette place, il se fût fait de par l'autorité de Molière, si français dans la tradition italienne, un sol vraiment à lui.

Nulle part, cette position mixte et flottante de notre littérature théâtrale n'a été mieux précisée que dans la thèse de M. Émile Chasles, *la Comédie en France au* XVI[e] *siècle :*

« La comédie française, dit-il, déjà contrariée dans son essor, rencontre des dangers dans ses modèles mêmes. Elle est arrêtée par ce qui persiste et dominée par ce qui arrive. Le passé prolonge son pouvoir factice au delà de toute vraisemblance : il se maintient par le privilége, cette ancre rouillée mais forte encore.

« La mode présente apportée par les Italiens offre au public une diversion funeste. Or les Confrères de la Passion sont protégés par la loi, les Italiens sont applaudis par la Cour. C'est un double joug à subir ou un double obstacle à renverser. »

Le double joug fut évité, le double obstacle fut brisé, ce qu'il eut de plus persistant fut ce que lui avait imposé l'imitation italienne, inspiration d'abord, puis entrave et retard.

Un des derniers historiens de notre théâtre et l'un des meilleurs, M. Alphonse Royer, a fort bien particularisé cette nuance, qui fit tache sur notre littérature et fut si lente à disparaître.

Il nous reconnaît un grand sentiment de vérité et d'idéal, satisfait enfin, après ce stage dans le faux, par les sincères beautés des œuvres du grand siècle; et il dit alors de notre poétique, si longtemps égarée dans le dédale italien :

« Malgré ses aspirations vers les sublimités grecques et latines, singulier effet d'optique, à travers Euripide, Plaute et Térence, elle voyait le Trissino, l'Arétin et Lodovico Dolce! »

V

Ce qui nous gâta le plus, dans cette influence de l'Italie, c'est le goût que nos auteurs y prirent pour les pièces à fourberies et les comédies à intrigues, qui peuvent être de son génie, mais qui ne font qu'embrouiller le nôtre et le fausser.

Tant que ce fut la mode — et elle dura longtemps — on ne voulut pas autre chose.

Les pièces les plus « intriguées » — le mot existait déjà — furent les plus applaudies. Celles qui se faisaient le moins comprendre furent les mieux acceptées.

Un poëte de ce temps là, Ressyguier, le dit positivement dans la préface de son *Aminte*.

Si, à l'entendre, moyennant les neuf sous parisis, payés alors pour aller au parterre, vous ne trouviez pas dans une pièce autant d'intrigues au moins que dix autres plus raisonnables en eussent demandé, vous n'en aviez pas pour votre argent. Pour peu que la pièce se fît comprendre, vous étiez volé!

Écoutez Ressyguier, vous verrez que nous n'exagérons pas :

« La plus grande partie de ceux, dit-il, qui portent le teston à l'Hostel de Bourgogne veulent que l'on contente leurs yeux par la diversité et le changement de la scène du théâtre, et que le nombre des accidens et des aventures extraordinaires leur ôte la connaissance du sujet. »

L'attention s'essoufflait vite dans ce tohu-bohu d'actions. Pour qu'elle reprît haleine, on la reposait par les yeux.

Chaque acte avait son temps d'arrêt, où l'on soufflait en n'ayant plus qu'à regarder. C'était : soit une marche triomphale, soit une bataille, comme dans la *Débora* de P. Nancel, en 1606. L'auteur y a écrit bravement au milieu du quatrième acte :

« Pause. — Ici la bataille se donne. »

Après les actes, pause encore, mais cette fois pour voir danser. Quels que fussent le sujet de la pièce et la péripétie qu'on venait de traverser, une fois l'acteur sorti de scène, la danse commençait :

« Il y a, dit Scaliger, des joueurs de moresques qui chantent et dansent au son des instrumens tant pour ce pendant soulager les acteurs que les spectateurs. Ce mesme nous observons en nos tragedies. »

IV

Le décor aurait pu, par sa disposition, expliquer, éclairer un peu la pièce ; point du tout, il l'embrouillait encore par l'enchevêtrement de ce qui s'y mêlait.

M. Royer a eu la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque le manuscrit soi-disant explicatif et avec dessins de l'un des malheureux metteurs en scène qui avaient pour tâche de se reconnaître dans ces chaos et d'y poser tout en place.

Rien n'est plus curieux et plus naïf dans le gâchis :

« Le plus compliqué, dit M. Royer, de ces décors multiples juxtaposés, se trouve dans l'*Agarite*, de Durval (1635) : « Au fond une chambre avec un lit ; à gauche, une forteresse où se puisse mettre un petit bateau, laquelle forteresse doit avoir un antre, d'où sort le bateau. Autour de ladite forteresse doit avoir une mer haute de deux pieds huit pouces, et à côté de la forteresse un cimetière garni d'une cloche et de trois tombeaux.

« De l'autre côté on aperçoit la boutique d'un peintre garnie de tableaux, et à côté de la boutique du peintre, il faut un jardin ou un bois où il y ait des pommes et un moulin (1). »

Si l'on se plaisait aux obscurités, que — vous venez de le voir — le décor n'éclaircissait guère, on se déplaisait aux longueurs.

Les poëtes avaient alors un faible pour les prologues et la manie des chœurs. Le public, lui, n'en voulait à aucun prix. Les pauvres diables ne les rimaient donc que pour les supprimer : « Les chœurs, dit avec un soupir, Jean de Boissin, dans la préface de sa *Didon*, y sont obmis comme superflus à la représentation, et de trop de fatigue à refondre. »

Mairet en dit autant, et avec un soupir pareil, à propos des prologues auxquels ce maudit parterre ne voulait jamais mordre :

« L'impatience française, écrit-il, ne les peut souffrir, non plus que les chœurs. »

Elle n'aimait pas non plus les dénouements qui se faisaient trop attendre, ou qui languissaient trop une fois arrivés. Le coup de poignard qui coupait le plus vite le nœud de la pièce, tendu et serré pendant les cinq actes, était le plus applaudi.

(1) Nous avons examiné nous-même à la Bibliothèque le manuscrit si curieux retrouvé par M. Alph. Royer, et que Beffara dans ses manuscrits sur Molière avait, croyons-nous, indiqué le premier. On trouvera, page 322, note 1, la description que nous avons trouvée pour le décor des *Vendanges de Suresnes*. C'est un des mieux dessinés.

Il n'en fallait pourtant pas abuser. Le public était sensible; trop de meurtres lui saignaient le cœur.

C'est pour cela qu'on imagina la *Tragi-Comédie*, dont la seule différence avec la tragédie même était qu'à la fin tous ceux que celle-ci avait fait poignarder ou empoisonner sans pitié s'y trouvaient sur pied et bien portants.

« C'est une pièce, dit Desmarets dans sa préface de *Scipion*, dont les principaux personnages sont princes et les accidents graves et funestes, mais dont la fin est heureuse, encore qu'il n'y ait rien de comique qui y soit meslé. »

VII

Cette sensibilité du parterre, qui l'avait porté au tragi-comique, lui avait encore mieux fait prendre en goût la *Pastorale* avec ses tendresses et ses mignardises.

Nos historiens du théâtre ne l'ont pas oubliée. Elle a, chez tous, de très-jolis chapitres. Comme ils l'ont trouvée en sa plus belle floraison chez les Italiens, ils l'ont crue italienne. Ils se sont trompés.

On ne « pastoralisait » pas encore à Bologne, ni à Florence, quand, en juillet 1530, la bonne reine Marguerite de Navarre étant arrivée à Bayonne, on lui fit fête d'un divertissement de bergers, dont la dépense se trouve dans les comptes de la ville :

« Pour achapt et façons des habillemens de taffetas expressément faicts pour le jeu d'une bergerie jouée le soir pour la bonne venuë de la reine. »

On était encore bien loin de soupirer l'*Orfeo* à Rome et l'*Aminta* à Ferrare, quand, sous Charles VIII et pour son entrée à Rouen, nos *pastourelles*, sœurs aînées de ces pastorales, étaient si bien de la fête :

« Quatre pasteurs et une pasteure, lesquels chantoient alternativement, et estoient lesdits pasteurs vestuz de drap cleret, jaune, rouge, vert, et les chaperons differens selon lesdictes robes, lesquels pasteurs furent jouer devant le roy... une matière faicte sur pastourerie, et estoit une fiction traictée sur bucoliques. »

C'est à croire qu'on est déjà sous Louis XIII, au beau temps de l'*Astrée*.

Les pastorales d'Italie, arrangées par nos poëtes et enguirlandées ainsi de fleurs françaises, firent sans doute fortune chez nous ; mais celles qui nous vinrent du roman de l'*Astrée* étaient plus favorisées encore. Elles furent sans nombre et presque toutes heureuses.

La grande épopée bocagère portait bonheur à qui la touchait.

Gomberville, qui croyait que son *Polexandre* était aussi de ces romans bons à voler, s'y était mis sur ses gardes : devançant tout ce qu'on a pu réglementer avec les verrous et les grilles de la propriété littéraire contre les emprunteurs d'idées de pièces, il avait fait mettre dans le *privilége* que, « défenses étoient faites à tous faiseurs de comedies de prendre des argumens (sujets) de theâtre dans son roman sans sa permission. »

La précaution était inutile, personne n'y songea. Tallemant des Réaux s'en amusa beaucoup ; mais, à l'entendre, il aurait encore mieux ri de ce qui serait résulté d'un petit emprunt fait à ce *Polexandre* si bien gardé et si peu prêteur : « Je voudrois voir, écrivait-il, un procès sur cela. »

Que ne vivait-il de notre temps! Il n'en aurait que trop vu.

L'Italie nous avait encore devancés en ces emprunts de romans et de contes.

Montaigne, qui aimait qu'on fût avant tout « soy mesme, » s'en moquait comme d'une faiblesse.

Parlant de ceux « qui se meslent de comedies, » et particulièrement des Italiens « qui y sont assez heureux, » il dit :

« Ils entassent en une seule cinq ou six contes de Boccace, ce qui les faict ainsi se charger de matière, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces.

« Il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer, et n'ayant pas du leur assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. »

Molière fit comme eux : « Il nous amusa du conte. » Il mit un débris de fabliau dans *Georges Dandin*, un fragment de farce dans le *Médecin malgré lui*, une bribe habilement choisie des nouvelles de Scarron dans *Tartuffe ;* mais il se les assimila avec tant d'art, les fondit si bien dans son œuvre, qu'on les y cherche sans les reconnaître.

Le tempérament de ces merveilleuses assimilations s'est perdu, comme le reste. Notre littérature ne sait même plus digérer. La tête est vide, le cœur froid, l'estomac faible : que lui reste-t-il ?

E. F.

1er novembre 1871.

NOTICE SUR ÉTIENNE JODELLE

Il était de Paris, sans qu'on sache au juste où, quand, et de qui il y était né. Du Verdier se contente de dire, après avoir écrit son nom : « Parisien, sieur du Lymodin. » Était-il de noblesse, comme ces derniers mots le feraient supposer ? C'est plus que douteux ; le Lymodin me semble un fief des pays imaginaires, que la fortune de Jodelle habita tout aussi assidûment que son esprit.

L'âge de quarante-un ans, qu'on lui donne à sa mort, en 1573, fait croire qu'il naquit en 1532, c'est-à-dire dans le plein du règne de François Ier et de la Renaissance, dont les idées, toutes au culte de l'antiquité latine et grecque, avivées et soutenues en lui par des études qui durent être rapides et brillantes, devinrent de bonne heure son inspiration, son ivresse.

De la *Pléiade* qui se formait, il fut le plus impétueux d'abord, le plus en avant, ce qui fit presque croire qu'il en était le chef. Chacun s'enflamma de cette ardeur, qu'on prenait pour le génie, et qui n'en donna qu'une illusion évanouie trop vite. Baïf était tout à l'admiration de « Jodelle bouillant, en la fleur de son âge. » Sainte-Marthe ne pouvait se taire « du grave, doux et copieux Jodelle ; » pour du Bellay, il était plus qu'un poëte : c'était « le démon » même de la poésie ; enfin Ronsard ne voyait pas en lui moins qu'un Sophocle et qu'un Ménandre. A l'entendre, l'ère nouvelle des poëtes avait commencé :

Lorsque Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble et d'une voix hardie
La Comédie avec la Tragédie.

Le mérite de Jodelle est au moins de les avoir « sonnées » le premier, faisant voir en cette entreprise, alors si nouvelle, de tragédies et de comédies à la grecque, les hardiesses de primesaut, et la verve d'aventure qui lui étaient particulières.

On n'avait eu jusque-là que des traductions du théâtre antique : celles que Saint-Gelais, Desperriers et Charles Estienne avaient données de l'*Andrienne*, et autres pièces de Térence ; celle du *Plutus*, d'Aristophane, par Ronsard, etc.

Jodelle voulut mieux : il lui fallut tragédie et comédie du vrai cru français, ne devant aux pièces grecques et latines que leur forme en cinq actes. En 1552, lorsqu'il n'avait que vingt ans, c'était chose faite : il pouvait convoquer dans la grande cour du collége de Reims, et un peu après dans celle du collége de Boncourt, « tous les personnages de science et d'honneur » pour la représentation d'une tragédie de *Cléopâtre*, « prise de l'histoire, » suivie de la comédie d'*Eugène*, qu'il avait écrite de verve « en quatre traites. »

Le roi lui-même, Henri II, était là, regardant d'une fenêtre qui lui servait de loge. Seigneurs et dames faisaient figure aux autres croisées, et pour que le spectacle fût digne d'un tel public, c'étaient les poëtes mêmes, amis de Jodelle, qui s'étaient chargés de jouer les deux pièces : « les entreparleurs, dit Estienne Pasquier, qui fut de la fête, estoient tous gens de nom ; car mesme Remy Belleau et Jean de la Péruse jouaient les principaux roulets. » La comédie obtint bon accueil, « le fuseau, selon Pasquier, en parut fort bien démêlé par la clôture du jeu. » Mais c'est à la tragédie que revint le plus grand succès, changé presque aussitôt en véritable triomphe pour le poëte.

Ses amis l'entraînèrent, le portant presque, à la maison d'Arcueil, où Ronsard s'allait délasser. Chemin faisant, ayant trouvé un bouc, ils le couvrirent de lierre et de fleurs ; puis, après un festin où les invocations à Bacchus ne furent pas de vains mots et de sèches fantaisies, ils l'offrirent, en chantant le *pæan* triomphal, au poëte qui, pour sa résurrection de la tragédie antique, méritait bien l'offrande faite jadis aux tragiques de la Grèce !

C'est là le beau moment de la vie de Jodelle. Tout lui sourit, tout lui est fête. De son nom même on lui fait une couronne. Tahureau en sait enlacer si adroitement les lettres, que d'*Étienne Iodelle* il tire cet anagramme : *Io, le Délien est né !*

Il n'a plus dans toute la *Pléiade* que Ronsard pour digne émule. Ils vont du même pas à la plus haute renommée, sans que l'un le cède à l'autre plus d'une journée : « Il lui advint me dire, écrit de lui Pasquier, que si un Ronsard avait le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dîner Jodelle l'emportait de Ronsard. »

A la cour même, depuis sa *Cléopâtre* et son *Eugène*, il est en considération.

Comme il a tous les goûts, toutes les adresses, et qu'il peut dire, peintre et architecte autant que poëte et acteur :

> Je dessine, je taille, je charpente, et massonne, etc.,

on le charge d'organiser les fêtes, les spectacles de *gala*.

Ce fut, avec la plus haute faveur, le commencement de ses disgrâces ! En février 1558, de grandes fêtes se préparant à l'Hôtel-de-Ville pour y recevoir le roi, et Guise, qui venait de reprendre Calais, on chargea Jodelle des *mascarades* à personnages parlants. La première dont il s'ingénia, par allusion au vaisseau de Paris, fut le *Navire des Argonautes*, avec Jason, dont il jouait le rôle, Orphée et les autres. Sur une « petite chanson » dite par Orphée à la louange du roi, deux rochers devaient s'avancer « avec musique au dedans. » Au signal donné, le mouvement se fit, mais les gens chargés des machines, ayant mal entendu, ce furent des *clochers*, et non des *rochers* qui arrivèrent. De là des éclats de rire, puis des huées, dont la réputation, que Jodelle s'était faite d'habile homme en toutes choses, ne se releva pas.

La mort du roi lui fut bientôt un nouveau coup, quoique Catherine de Médicis continuât de le protéger. Ce qu'il y avait d'impopularité dans le pouvoir de la reine rejaillissait, par malheur, sur ceux qu'elle s'attachait, et qui la défendaient.

On ne pardonna pas à Jodelle les sonnets où il la célébra, et dont le meilleur la faisait voir hardie et virile :

> Montrant que nous avons dans une royne un roy.

On lui tint rigueur aussi de son indécision ou plutôt de son indifférence religieuse, dans un temps où chacun se passionnait pour l'un ou l'autre culte. Lors des troubles de la fameuse croix de Gastine, près des Halles, il fit des vers qui, n'étant ni catholiques, ni huguenots, mais franchement païens, comme sa muse, lui furent imputés à crime par les deux partis. On alla jusqu'à dire, comme l'Estoile, en son *Journal*, qu'il était « sans aucune crainte de Dieu, et n'y croyait que par bénéfice d'inventaire. »

Une seule fois, toujours selon l'Estoile, il parla, il écrivit, mais ce fut pis encore : c'est, en effet, contre Coligny, et pour célébrer la Saint-Barthélemy, qu'il aurait pris la plume ! Heureusement pour lui les preuves manquent. Rien, dans ce qui reste de ses œuvres, ne confirme « qu'il eût été corrompu par argent pour escrire contre le feu Admiral et ceux de la Religion... deschirant la mémoire de ces pauvres morts de toutes sortes d'injures et menteries. »

Sa pauvreté, en ce temps, prouve même que la corruption ne l'alla pas chercher. On voit aussi par ses derniers vers, sorte d'adieu, dont l'heure ne se fit pas attendre, que si Charles IX l'avait eu à son service pour quelques poésies de plaisir et de galanterie, la récompense n'était guère arrivée.

> Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met,

murmura le pauvre poëte, « en son extresme foiblesse d'une voix basse et mourante. »

Puis, comme la journée était belle, car on était en juillet : « Ouvrez-moi ces fenestres, dit-il, que je voie encore ce beau soleil ; » son âme païenne s'échappa dans ce rayon.

Le huguenot d'Aubigné, qui n'eût point pardonné à Jodelle ses vers contre ceux de la Religion, s'il en eût écrit, lui fit une épitaphe compatissante dont voici la fin :

> Le ciel avait mis en Jodelle
> Un esprit tout autre qu'humain,
> La France lui nia le pain,
> Tant elle fut mère cruelle.



L'EUGÈNE

MATTHIEU chantant.

La raison chasse la [illegible]
Il faut [illegible]

L'EUGE[illegible]



L'EUGÈNE

COMÉDIE D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN

1552

PERSONNAGES

EUGÈNE, Abbé.
MESSIRE JEAN, Chappelain.
GUILLAUME.
ALIX.
FLORIMOND, Gentilhomme.
ARNAULD, Homme de Florimond.
PIERRE, Laquais.
HÉLÈNE, Sœur de l'abbé.
MATTHIEU, Créancier.

PROLOGUE

Assez, assez, le poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque devoir,
Les vers demis[1], les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns, de face sourcilleuse,
Ne cherchent point que chose serieuse,
Aucuns aussi, de fureur[2] plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis[3],
Hercule au feu, Iphigène à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas un jeu tel
Que celuy-là qu'ores on vous apporte.
Ceux-là sont bons, et la mémoire morte
De la fureur tant bien representée
Ne sera point : mais tant ne soit vantée
Des vieilles mains l'escriture tant brave,
Que ce poëte en un poëme grave,
S'il eust voulu, n'ait peu representer
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or, pour autant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,
Et pource aussi que moindre on ne voit estre
Le vieil honneur de l'escrivain adextre
Qui brusquement traçoit les comedies
Que celuy-là qu'ont eu les tragedies ;
Voyant aussi que ce genre d'escrire
Des yeux françois si long-temps se retire,
Sans que quelqu'un ait encore esprouvé
Ce que tant bon jadis on a trouvé,
A bien voulu dependre ceste peine
Pour vous donner sa comedie, Eugène,
A qui ce nom pour ceste cause il donne :
Eugène en est principale personne.
L'invention n'est point d'un vieil Menandre,
Rien d'estranger on ne vous fait entendre,
Le stile est nostre, et chacun personnage
Se dit aussi estre de ce langage ;
Sans que brouillant avecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos plus sainctes sœurs,
On moralise un Conseil, un Escrit,
Un Temps, un Tout, une Chair, un Esprit[1],
Et tels fatras, dont maint et maint folastre
Fait bien souvent l'honneur de son theatre,
Mais, retraçant la voye des plus vieux,
Vainqueurs encor du port oblivieux,
Cestuy-ci donne à la France courage
De plus en plus ozer bien davantage.
Bien que souvent en ceste comedie
Chaque personne ait la voix plus hardie,
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas,
Si l'on suivoit le latin pas à pas,
Juger ne doit quelque sevère en soy,
Qu'on ait franchi du comicque la loy.
La langue, encor foiblette de soymesme,
Ne peut porter une foiblesse extrême ;
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace,
Sont un peu plus qu'un rude populace ;
Au reste, tels qu'on les voit entre nous.
Mais dites-moy, que recueillerez-vous,
Quels vers, quels ris, quel honneur et quels mots,
S'on ne voyoit icy que des sabots[2] ?
Outre, pensez que les comicques vieux
Plus haut encor ont fait bruire des dieux.
Quant au theatre, encore qu'il ne soit

1. C'est-à-dire les vers de huit pieds, qui, jusqu'à Molière, servirent dans les farces.
2. De fureur tragique, de tragédie.
3. Fils de Priam, tué, après la mort de son père, par le roi de Thrace, à qui on l'avait confié. C'est dans la tragédie d'*Hecube*, par Euripide, qu'il en est parlé.

1. Allusions aux *moralités* du théâtre des Confrères de la Passion, où se trouvaient en scène des personnages abstraits et tout métaphysiques, comme ceux dont parle ici Jodelle.
2. Les sabots sont mis ici en opposition avec le *cothurne* de la tragédie et le *brodequin* de la comédie antique.

En demy-rond, comme on le compassoit [1],
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que l'on faisoit, il faut qu'on le supporte,
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore se voüe aux princes seulement;
Mesme le son qui les actes separe [2],
Comme je croy, vous eust semblé barbare,
Si l'on eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité.
Mais qu'est-ce cy ? dont vient l'estonnement
Que vous monstrez ? Est-ce que l'argument
De ceste fable encore n'avez sceu ?
Tost il sera de vous tous apperceu,
Quand vous orrez ceste première scène.
Je m'en tairay : l'abbé me tient la rêne,
Qui là dedans devise avec son prestre
De son estat, qui meilleur ne peut estre.
Ja, ja, marchant, enragé de sortir,
Pour de son heur un chacun advertir;
Et se vantant, si sa voix il debouche,
De vous brider desire par la bouche ;
Et qui plus est, sous la gaye merveille
De derober vostre esprit par l'aureille.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

EUGÈNE, ABBÉ. MESSIRE JEAN, CHAPPELAIN.

EUGÈNE.

La vie aux humains ordonnée
Pour estre si tost terminée,
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit-elle, pour croire à crédit,
Se charger de tant de travaux ?

MESSIRE JEAN.

Le seul souvenir de nos maux,
Qui jà vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront un jour
L'apprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine,
Et d'autant qu'ils la font plus griève,
Ils la font aussi bien plus briève.
Mais qui sçait mieux en ce bas cy
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi ?

EUGÈNE.

Il ne faut donc que du passé
Il soit après jamais pensé ;
Il faut se contenter du bien
Qui nous est présent, et en rien
N'estre du futur soucieux.

MESSIRE JEAN.

O, grand Dieu, qui dist onques mieux !

EUGÈNE.

Comment donc ne consent-on point
De s'aimer soymesme en ce poinct,
De se flatter en son bonheur,
De s'aveugler en son malheur,
Sans donner entrée au soucy ?

MESSIRE JEAN.

C'est abus ; il faut faire ainsi.

EUGÈNE.

En tout ce beau rond spacieux
Qui est environné des cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bonheur comme moy en moy.
Tant que soit que le vent s'esmeuve,
Ou bien qu'il gresle ou bien qu'il pleuve,
Ou que le ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Tousjours, Monsieur, moy je seray,
Et tous mes ennuis chasseray,
Car serois-je point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien ?
Je ne voùray jamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.

MESSIRE JEAN.

Ce seroit une ingratitude
Envers la Fortune, autrement,
Qui vous pourvoit tant richement ;
Car qui est mal content de soy
Il faut qu'il soit, comme je croy,
Mal content de Fortune ensemble.

EUGÈNE.

Fortune assez d'heur me rassemble
Pour me plaire en ce monde icy.
Esclavant en tout mon soucy ;
Sans travail les biens à foison
Sont apportez en ma maison,
Biens, je dy, que jamais n'acquirent
Les parents qui naistre me feirent,
Et qui ainsi donnez me sont,
Qu'à mes héritiers ne revont,
Ains pour rendre ma seule vie
En ses délices assouvie ;
Ce que nous pratiquons assez.
Tant qu'il semble que ramassez
Tous les plaisirs se soyent pour moy.
Les roys sont sujets à l'esmoy
Pour le gouvernement des terres ;
Les nobles sont sujets aux guerres ;
Quant à justice, en son endroit,
Chacun est serf de faire droit.
Le marchand est serf du danger
Qu'on trouve au pays estranger ;
Le laboureur aveeque peine
Presse ses bœufs parmy la plaine.
L'artisan, sans fin molesté,
A peine fuit sa pauvreté.
Mais la gorge des gens d'eglise

1. Les théâtres antiques, comme on peut le voir encore par celui d'Orange, le seul qui subsiste presque entier, étaient en hémicycle.
2. C'est-à-dire la musique du joueur de flûte antique, entre chaque acte, et même entre chaque scène.

N'est point à autre joug submise,
Sinon qu'à mignarder soymesmes,
N'avoir horreur de ces extrêmes,
Entre lesquels sont les vertus ;
Estre bien nourris et vestus,
Estre curez, prieurs, chanoines,
Abbez, sans avoir tant de moines
Comme on a de chiens et d'oiseaux ;
Avoir les bois, avoir les eaux
De fleuves ou bien de fontaines,
Avoir les prez, avoir les plaines,
Ne recognoistre aucuns seigneurs,
Fussent-ils de tout gouverneurs ;
Bref, rendre tout homme jaloux
Des plaisirs nourriciers de nous.
Mais que serviroit expliquer
Ce que tu vois tant pratiquer,
N'estoit que je me plais ainsi
En la memoire de cecy,
Voulant les plaisirs faire dire
Où d'heure en heure je me mire ?
Au matin, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Le feu leger,
De peur que le froid outrager
Ne vienne la peau tendrelette ;
Le linge blanc, la chausse nette,
Le mignard pignoir[1] d'Italie,
La vesture à l'envi jolie,
Les parfums, les eaux de senteurs,
La cour de tous vos serviteurs,
Le perdreau en sa saison,
Le meilleur vin de la maison,
Afin de mettre à val vos flumes.
Les livres, le papier, les plumes,
Et les breviaires, ce pendant,
Seroyent mille ans en attendant
Avant qu'on y touchast jamais,
De peur de se morfondre ; mais
Au lieu de ces sots exercices,
De la musique les delices
Avant que monter à cheval,
Et puis et par mont et par val
Voler l'oiseau[2], se mettre en queste
Bien souvent de la rousse beste[3],
Ou bien par les plaines errant
Suivre le lievre bien courant,
Pendant que moi, Messire Jean,
Je sûe auprès le feu d'ahan,
De tasser les molles viandes,
Pour vous les rendre plus friandes ;
Vous arrivez tous affamez,
Les chaudeaux sont soudain humez,
De peur de vicier nature ;
On fait aux tables couverture,
On rit, on boit, chacun fait rage
De babiller du tricotage.

1. *Peignoir*. C'était une longue robe de chambre, dont les Italiennes de la cour des Médicis nous avaient nouvellement apporté la mode.
2. Chasser au faucon.
3. Chasser le loup, ou le renard.

On est saoul, on se met en jeu,
Et puis s'on sent venir le feu
De la chatouillarde amourette,
Soudain en la queste on se jette,
Tant qu'on revienne tous taris
Par ces pisseuses de Paris.

EUGÈNE.

Tout beau, Messire Jean, tout beau,
Demoure là, d'un cas nouveau,
Puisqu'à l'amour tu es venu,
M'est à ceste heure souvenu,
Pour lequel appelé t'avois.

MESSIRE JEAN.

Quoy ? comment ? d'où vient telle voix ?
Avez-vous reçeu quelque offense ?

EUGÈNE.

Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester icy tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry, magnanime roy,
A mené ses gens avec soy
Jusques aux bornes d'Allemagne[1],
Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'un trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde et jolie,
Bague fort bonne et bien polie,
Pour qui, ô serviteur fidelle,
Tu me vaux une maquerelle.

MESSIRE JEAN.

O ! que je me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos !

EUGÈNE.

Jusqu'icy tant bien m'a servi
Que du tout en elle je vy ;
Et, pour estre bon guerdonneur[2],
Luy voulant couvrir son honneur,
Comme tu es bien adverti,
Luy ay trouvé le bon party
De Guillaume, le bon lourdaut,
Qui est tout tel qu'il nous le faut,
Et les ay mariez ensemble.

MESSIRE JEAN.

O ! fort bien fait !

EUGÈNE.

Mais qui te semble ?
J'ai feint que c'estoit ma cousine.

MESSIRE JEAN.

La parenté est bien voisine ;
Il n'y falloit espargner rien.
Ce sont trois cents escus ; et bien !

1. En 1552, l'année même ou cette pièce fut représentée devant lui au collége de Reims, Henri II avait poussé jusqu'en Allemagne, pour s'y joindre, contre Charles-Quint, aux princes de la ligue protestante.
2. C'est-à-dire pour bien récompenser.

Qu'est-ce, pour vostre dignité,
Sinon qu'œuvre de charité?

EUGÈNE.

Mais maintenant j'ay si grand'peur,
Que Guillaume sente mon cœur
Avec les cornes de sa teste.

MESSIRE JEAN.

Ha! ventrebieu, il est trop beste;
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon mouvement;
Ho ho, quoy? craignez-vous en rien
En cela un Parisien?
Le bon Guillaume, sans malice,
Vous est couverture propice
Pour seurement brider l'amour.
Si fussiez allé chacun jour
Ce pendant qu'Alix estoit fille,
Planter en son jardin la quille,
A l'envi chacun eust crié;
Mais, depuis qu'on est marié,
Si cent fois le jour on s'y rend,
Le mary est toujours garend;
On n'en murmure point ainsi.
Et puis, en ceste ville cy,
On voit ce commun badinage,
De souffrir mieux un cocuage
Que quelque amitié vertueuse.

EUGÈNE.

Après, mon amour est douteuse,
Et je crains que ceste mignarde
D'aller autre part se hasarde.
Car ces femmes ainsi friandes
Suivent les nouvelles viandes.
Et puis, qui ne seroit jaloux
D'un entretien qui m'est tant doux?
Dès lors que j'ay chez elle entrée,
Je la trouve exprès apprestée,
Ce semble, pour me recueillir;
Elle me vient au col saillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'estreint plus fortement,
J'entends, si Guillaume est dehors:
Bon jour, mon Tout, dit-elle alors;
Mais si, quand elle entend ma voix,
Elle sent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voisin,
Bon jour (dit-elle), mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et quoy plus?

EUGÈNE.

Nous entrons dedans.
Et jà d'un desir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos passions,
Qui sont les faces de nous deux;
Souvent mollement je me deulx
Du temps, et elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.

MESSIRE JEAN.

O dueil heureux!

EUGÈNE.

Elle s'appaise,
Elle accourt et plus fort me baise;
Puis s'arrestant, elle se mire
Dedans mes yeux.

MESSIRE JEAN.

O doux martyre!

EUGÈNE.

Et, folastrant, elle rempoigne
Mes levres, qui font une trongne[1]
Afin que d'elle elles soient morses,
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.

MESSIRE JEAN.

Qui pourroist estre homme tant froid,
Qui ne s'émeut en cest endroit?

EUGÈNE.

Mais où me suis-je promené?
Où l'amour m'a il jà trainé?
Or donc, sçaches, en cest affaire,
Comment il te faut me complaire:
Au long discours de cette chose,
Deux poincts tous seuls je te propose:
La peur que j'ay que ce sottard
Decœuvre la braise qui m'ard,
Et la peur que j'ay qu'en ma dame
Ne s'allume quelque autre flame.
Au premier tu remediras,
Quant ce lourdaut gouverneras,
L'asseurant que j'ay bonne envie
De luy ayder toute sa vie;
Quand tu le meneras au jeu;
Quand, l'amadoüant peu à peu,
Tu le rendras amy de toy,
Autant que sa femme est de moy,
Afin qu'ayez l'entrée seure.
Quant est du second, je t'asseure
Qu'il te faudra prendre cent yeux,
Afin de me la garder mieux:
Qu'on espie, que l'on regarde,
Qu'on s'enquierre, qu'on prenne garde
De n'estre en embusche trouvé,
Après avoir bien esprouvé.
Pour le loyer de ton office
Je te voüe un bon benefice.

MESSIRE JEAN.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace;
Ne vous souciez que je face,
N'ayez de ces deux poincts esmoy
Dès ores je pren tout sur moi.

SCÈNE II

MESSIRE JEAN.

Ainsi, Dieu m'ayme, on voit icy
Maints aveuglez, qui sont ainsi

1. Une moue.

Que les flots enflez de la mer,
Qu'on voit lever, puis s'abymer
Jusques au plus profond de l'eau.
Ceux-ci, se fichans au cerveau
Un contentement qu'ils se donnent,
Dessus lequel ils se façonnent
Le pourtrait d'une heureuse vie,
Voyent soudain suivre l'envie
Du sort bien souvent irrité,
Rabbaissant leur félicité.
Songez à celuy qu'avez veu,
Ce brave abbé, tant bien pourveu,
Moins en l'Eglise qu'en follie,
Songez, dis-je, au mal qui le lie,
Ains l'estrangle tant doucement
D'un folastre contentement:
Il se fait seul heureux: en tout
Il n'imagine point de bout;
Il ne prevoit, et ne previent
Au mal'heur qui souvent advient:
Et qui pis est, voir il n'a sceu
Qu'il est journellement deceu.
L'aveuglement est le moyen
De tourner un beaucoup en rien;
Il est si fol, comme je voy,
De penser: Alix est à moy,
Et me tient seul amy certain.
Alix, dis-je, plus grand putain
Qu'on puisse voir en aucun lieu,
Et qui veut, sans crainte de Dieu,
Se bastir aux cieux une porte,
Par l'amour qu'à tous elle porte,
Exerçant sans fin charité.
Assez longtemps elle a esté
A un Florimond, homme d'armes,
Qui paravant sous les alarmes
Par qui son amour l'asservit,
Long temps à Helène servit,
Sœur de ce bel abbé, mon maistre,
Sans, par son pourchas, jamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomptable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousjours,
Non pas seul maistre des amours,
Jusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne:
Mesmes on m'a dit qu'un grand zèle
Florimond avoit envers elle.
Mais qui veut bien aymer, ne face
Aux Parisiennes la chasse;
Et puis nostre abbé, nostre brave
Fol, masqué d'un visage grave,
Ce sot, ce messer coyon, pense
Avoir eu seul la jouissance,
Et la mise en son mariage
Afin qu'il feist un cocuage
De mary et d'amy ensemble.
Mais, je vous prie, que vous semble
Des morgues[1] que je tiens vers luy?
S'il dit ouy, je dis ouy;
S'il dit non, je dis aussi non;
S'il veut exalter son renom,
Je le pousseray par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi je fais un ameçon
Pour attraper quelque poisson.
En la grand'mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en sçait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

SCÈNE III

GUILLAUME, ALIX, MESSIRE JEAN.

GUILLAUME.

Hé Dieu! quelle heureuse fortune
M'eust esté plus heureuse qu'une,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre se monstre,
Que celle la qu'ores j'ay faite
De ceste femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a joint pour ma vie?
Hé! mon Dieu, que j'ay bonne envie
De t'en rendre grace à jamais!
Ah! je t'en iray désormais
Souvent présenter des chandelles,
Et à la Royne des pucelles,
Qui m'a donné si chaste femme.
Sa beauté tout le monde enflamme,
Car je voy bien souvent passer
Mains amourets que trespasser
Elle fait en les regardant;
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé dessous sa vertu;
Moymesme je suis abattu
Bien souvent de sa chasteté;
Car alors que suis excité
De faire le droit du mesnage,
Elle me dit d'un sainct courage:
Escoute, mon mignon, contemple
Du bon Joseph la saincte exemple,
Qui ne toucha sa saincte Dame.
Nostre chair est vile et infame;
Ces actes sont vilains et ords.
Et qui nous damne, que le corps?
Alors je me mets en prière,
Et lui tourne le cul arrière,
Car hélas (bon Dieu) tu ne veux
Que l'on blesse les chastes vœus.

ALIX.

Qui est celuy que j'oy compter
Et tellement se contenter?
Ha! mananda, c'est mon badaut.
Escouter icy me le faut,
Pour sçavoir qu'il dira de moy.

1. Manières, façon d'agir.

GUILLAUME.

Bon Dieu, je suis tenu à toy !
Outre cela, elle est tant douce,
Jamais ses amis ne repousse ;
Elle est à chacun charitable,
Et envers moy tant amiable
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'a-t-elle donné
De l'argent pour m'aller joüer ?
Cil qui veut à Dieu se voüer
Ne sera jamais indigent.
Alix a tousjours de l'argent ;
Elle est saincte dès ce bas lieu,
Car c'est de la grace de Dieu
Que cest argent luy vient ainsi.

ALIX.

Je suis en paradis aussi,
D'avoir un mary tel que j'ay ;
Par ainsi, saincte je seray.

GUILLAUME.

Mesme quand je me vais esbattre,
Si j'y estois trois jours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour
Non plus que d'un seul demy jour ;
Et quand je me veux excuser
Et de tels mots vers elle user :
Pardon, je vous supply, ma femme ;
Vrayment, ce m'est un grand diffame
D'avoir demouré jusqu'à ores...
Je voudrois qu'y fussiez encores,
Mon amy ; c'est vostre santé.

ALIX.

Hé ! benest, que c'est bien chanté !

GUILLAUME.

Et quand je me treuve en mal ayse,
Je sens que sa prière appaise
La maladie que je sens ;
Elle s'en court par ces convents
De sainct François, sainct Augustin,
De l'abbaye sainct Martin,
De sainct Victor, de sainct Magloire,
Pour faire prier.

ALIX.

Voire, voire,
On y prie à deux beaux genoux.

GUILLAUME.

Elle m'apporte à tous les coups
De ces saincts convents quelques choses,
Ou bien de quelque pain de roses,
Ou bien des eaux, ou bien du flanc [1],
Aucunesfois de leur pain blanc,
Et me dit que, par les merites
Du bon sainct, ces choses petites
Ont pouvoir de guarir la fièvre.

ALIX.

Seroit perte s'il estoit lièvre ;
Les cornes luy séent fort bien.

GUILLAUME.

Elle ne me moleste en rien,
Mesme quand malade je suis ;
Ell' ferme tout soudain mon huis,
Et, de crainte de me fascher,
En autre lieu s'en va coucher ;
Mais bien souvent je sens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut.
Car j'entendy un jour d'enhaut
Un esprit qui fort rabastoit,
Lors qu'en mon lict elle n'estoit.

ALIX.

Je retien d'un sermon ces mots,
Qu'un esprit n'a ny chair ni os.

GUILLAUME.

Puis, quand elle est malade aussi,
Vrayment, je luy fay tout ainsi,
Et me couche en quelque chambrette ;
Mais, hélas ! elle est tant floüette,
Qu'elle est bien souvent en malaise,
Ou elle feint, ne luy deplaise,
Pour accomplir en sainctelé,
Quelque beau vœu de chasteté.
Non fait, non : elle souffre peine ;
Car la nuict bien fort se demeine.

ALIX.

O ! que je sens un doux martyre !
Je creve icy quasi de rire,
Je ne sçaurois m'y arrester ;
Mais je vois ore l'accoster.

GUILLAUME.

Mon Dieu, que je serois marry...

ALIX.

De quoy parlez-vous, mon mary !

GUILLAUME.

Ha ! nostre femme, Dieu vous gard !
Je meure si vostre regard
Ne m'a servy d'allegement
Contre mon facheux pensement.

ALIX.

Quel pensement ?

GUILLAUME.

Le creancier
M'a fait ore signifier
Qu'il veut que je paye aujourd'huy.

ALIX.

Aujourd'huy ! c'est un grand ennuy ;
C'est donné bien peu de respit.
Il n'en faut point estre despit,
Il faut prendre patiemment
Ce que nostre Dieu justement
Pour nos [1] commises nous envoye.

1. C'est le gâteau populaire, déja très-ancien a cette époque, car il en est parlé dans les *Fabliaux* et dans les chartes du XIII[e] siècle. Il y est appele *flao*, d'ou sa premiere orthographe *flaon*.

1. *Fautes* est sous-entendu.

GUILLAUME.

Il est vray, c'est la droite voye.
Patience est d'honneur la porte.

ALIX.

Patience est tousjours plus forte.

GUILLAUME.

Ses dons sont à tous bien seans.
Mais comment? qui entre ceans?
Avez-vous laissé l'huis ouvert?

ALIX.

Tout beau, tout beau! j'ay découvert
Un des plus grands de nos amis:
C'est le chappelain, le commis,
Le *fac totum*[1] de mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et puis quoy? comment? vostre vin
Est-il jà la bas mis en broche?

ALIX.

Il est trouble, car on le hoche
Trois ou quatre fois tous les jours.

GUILLAUME.

Monsieur, faites deux ou trois tours
Par le jardin, en attendant:
M'amie, envoye ce pendant
Au meilleur, sans craindre les frais.

MESSIRE JEAN.

Je vay donc là prendre le frais.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

FLORIMOND, GENTILHOMME; PIERRE, LAQUAIS.

FLORIMOND.

Ores que je suis de retour,
J'ay consumé quasi ce jour
A contempler en ceste ville
De plusieurs la pompe inutile:
Ceux qui n'aguères en la guerre
Faisoyent leur chevet d'une pierre,
Et qui du long chemin grevez
Avoient leurs harnois engravez
A longues traces sur le dos,
A qui presque on voyoit les os,
Ayans une face despite,
Du soleil quasi demi-cuite,
Meslée en sueur et poudrière,
Oublians leur face guerrière
Se sont parez si mollement,
Qu'ils semblent venir proprement
Des nopces, et non de la guerre;
Mesmes aucuns vendent leur terre,
Les autres engaigent leur bien,
Les autres trouvent le moyen
De recouvrer quelques deniers
Pour enrichir les usuriers;
Les autres vendent l'équipage,
Harnois, chevaux, et attelage,
Et tout, pour despendre en délices;
Et au lieu des bons exercices
Pour tousjours asseurer leur main,
Le palais muguet en est plein,
Où leurs parfums, et leurs civettes,
Chose propre à leurs amourettes,
Tirent les dames aux devis,
Qui presque y courent aux envis,
Au velours, au satin, à l'or,
Et aux broderies encor,
Non obstant tout edict donné,
Il est autant peu pardonné
Qu'il seroit mesme entre les princes,
En pleine paix de leurs provinces.
Mais quoi? comment? où est l'enseigne,
Où est la bataille qui seigne
De tous costez en sa fureur?
Où sont les coups, où est l'horreur,
Où sont les gros canons qui tonnent,
Où sont les ennemis qui donnent
Jusques aux tentes de nos gens?
Ha! nous deviendrons negligens,
Et chasserons hors de memoire
Le desir qu'avons de la gloire.
Je confère ceste cité
A ce que l'on m'a recité
Jadis de l'antique Capuē[1],
Car sa friandise nous tuē,
Comme les soldats d'Hannibal.
Quittons l'amour, laissons le bal,
Oublions ces molles rencontres,
Faisons tournois, faisons des monstres,
Et pendons encore les pris
Pour guerdonner les mieux apris.
Estimez-vous l'ennemi mort?
Sçachez que pour un temps il dort,
Pour veiller plus long-temps après;
Mesmes de jour en jour plus près
Tâche s'approcher de nos forces;
Et après les douces amorces,
Penseriez-vous les maux souffrir
Qui se viendront à nous offrir?
Endureriez-vous seulement
Les maux qu'eusmes dernièrement,
Par trois jours le deffaut de pain,
Maint facheux mont, aspre et hautain,
Ces gros broüillars, ceste gelée,
Et puis ceste pluye escoulée,
Qui souvent servoit de breuvage?
Ce flux de sang qui feist outrage

1. Expression alors toute nouvelle. On disait plus volontiers, comme Montluc à propos d'un certain La Croisette: *dominus fac totum*.

1. Capoue.

Sans espargner soldat ne prince?
Je trepigne, et les dents je grince,
Quand je voy l'excessif et brave
D'avoir un bel habit et grave,
Bien découppé : ne passons pas
Des gentilshommes les estats.
Pour veoir quelque dame cogneüe
Qu'on a devant la guerre veüe,
C'est raison de se refraichir.
Mais depuis qu'on vient à franchir,
Fy, fy, de superfluité!
Mais jà trop me suis excité;
Puis je voy mon homme venir:
A luy veoir ses gestes tenir,
Il querelle en soy quelque chose,
Au fond de sa cervelle enclose.
Icy le vay guetter de loing,
Attendant que j'aye besoin
D'aller avec ma bonne Alix
Esprouver le bransle des licts.
Laquais, vois-tu pas bien les mines?

PIERRE.

Ouy, Monsieur, sont des plus fines.

SCÈNE II

ARNAULD, HOMME DE FLORIMOND; FLORIMOND.

ARNAULD.

Combien que mille fois et mille,
J'aye veu et reveu la ville
De Paris, où suis à ceste heure,
Si est-ce qu'après la demeure
Que j'ay faite au camp d'Allemagne,
Après mainte et mainte montagne,
Dont le souvenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts;
Après la soif, après la faim
Qui vint par le deffaut du pain;
Et après m'estre veu moymesme
Bien dessiré[1], bien maigre et blesme,
Paris, ville mignarde et belle,
Me semble une chose nouvelle;
Aussi l'on dit : qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut avoir premier esté
Au mal avant qu'il soit gousté.
Puis-je bien laisser lá maison,
Sans que je voye grand foison
De choses braves et pompeuses?
Et mesmement tant de pisseuses,
Qui se font rembourrer leur bas,
Promettent que je n'auray pas
Le deffaut que j'avois au camp;
Mais au fort, en si grand ahan
Je n'en avois pas grand envie.
Mais que fais-je, maugré ma vie?
En babillant trop je demeure.

1. Pour *déchiré*.

Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure
Je ne faillisse à le trouver;
Il s'en veut aller relever
Contre son Alix les discors,
Pour veoir si luitter corps à corps
Vaut mieux que de combattre aux armes.
O les doux pleurs, hélas! les larmes,
Desquelles Alix parlera
Quand son amant elle verra.
Mais, ô fort heureuse rencontre!
Je le voy, je vais à l'encontre,
Peine n'auray de le chercher.

FLORIMOND.

J'avois beau ma face cacher,
Mon Arnauld me cognoist trop bien.
Et bien, Arnauld, de nouveau?

ARNAULD.

Rien
Que ne sçachiez, comme je croy.

FLORIMOND.

As-tu entendu que le roy
Nous rappellera bien soudain?

ARNAULD.

Le bruit est tel.

FLORIMOND.

Mais quel desdain!
Les plaisirs qu'Alix, ma mignonne,
Quand je suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien, après? fay-moy discours
De ce que tu as ouy dire.

ARNAULD.

L'empereur[1] remasche son ire,
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit, voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est toujours en celle dance
Qu'il faict à l'envers sus un lict.

FLORIMOND.

Où est-il ore?

ARNAULD.

A ce qu'on dit
Il a déjà le Rhin passé.

FLORIMOND.

Serait-il bien tant insensé
De venir mettre siége à Mets[2]?

ARNAULD.

On lui serviroit de bons mets,
Et si n'y feroit pas grand tort.
Car, outre le nouveau renfort,
Les braves gens qui sont dedans
Le feront mieux grincer les dents
Que jamais il ne feist encor.

1. Charles-Quint.
2. Il vint mettre le siége en effet; mais l'année suivante, 1553, le duc de Guise le lui fit lever.

FLORIMOND.

Pour le moins il ne tient à l'or,
Qui est le nerf de toute guerre[1];
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceste année avons fait nostre.

ARNAULD.

Il attendra fort bien à l'autre,
Et à l'autre an encor après ;
Je pense qu'il vient tout exprès
Pour Thionville envitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous sçavez le tout mieux que moy.

FLORIMOND.

Je m'enquiers seulement à toi,
Pour voir si ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'aujourd'huy
On m'a par missives mandé ;
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loisir
Se donne ainsi à mon plaisir,
Je veux recompenser le peu
Par l'accroissement de mon feu,
Qui jà me rend mort en vivant.
Mais, Arnauld, compte moi, devant
Que vers ma mignonne je voise,
Quelle estoit ceste forte noise
Que tu meuvois tantost en toy;
Je te voyois mouvoir le doy,
Et marmonner en tes deux lèvres,
Comme un qui frissonne des fièvres,
Songeois tu, ainsi, seul, à part,
A l'outrageuse amour qui m'ard ?

ARNAULD.

Rien moins, Monsieur.

FLORIMOND.

Et à quoy donc,
Dy moy ?

ARNAULD.

Je me plaisoye adonc
Aux gentilles delicatesses,
A l'heur, aux esbats, aux caresses,
Que l'on reçoit ici, au pris
Des maux où nous estions appris.

FLORIMOND.

Je meure, c'est chose terrible
Qu'il est presqu'au monde impossible
De trouver un, qui ne peut estre
Contraire au penser de son maistre !
En cela je me déplaisois
Où te plaire tu t'amusois.

ARNAULD.

Pourquoy, Monsieur ?

FLORIMOND.

Car ceste pompe
Et bravade mollement trompe
Les plus enflammez de courage ;
Et nos gentilshommes font rage
D'exceder mesme l'excessif.
C'est ce qui me rendoit pensif,
Et en moymesme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant
Pour me trouver.

ARNAULD.

Pourtant, Monsieur,
Sauf toujours vostre advis meilleur,
Il me semble que c'est à ceux
Qui n'ont point esté paresseux
De maintenir le droit de France,
Opposant leur vie à l'outrance
De ces aiglons imperiaux,
Après tant et tant de travaux,
D'avoir pour rafraichissement
En volupté contentement,
Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand tect[1] de Paris,
Qui n'oseroyent d'un ject de pierre
Eslongner les yeux de leur terre ;
Non à plusieurs larrons honnestes,
Qui n'estans faits que pour des bestes
D'un visage humain emmasquées,
Par pratiques mal pratiquées
Despendent encor aujourd'huy
Et le leur et celuy d'autruy,
En banquets, pompes et delices,
Pour souvent estre appuy des vices.
Ce pendant mesme que le roy,
Ayant ses princes avec soy,
Souffre maintes et maintes choses
Pour garder ces bestes encloses.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces baboüins advocasseaux,
Qui pour deux ou trois loix roüillées
De je ne sçay quoy embroüillées,
Chevauchent les asnes leurs frères,
Avec leurs contenances fières,
Meslans la morgue italienne,
Afin qu'un gros sourcil s'en vienne
Les demander en mariage.
Ha, ventrebleu, quel badinage !
Non pas, dy-je, à ces mercadins[2],
Ces petits muguets citadins,
Ces petits broüilleurs de finances,
Qui en banquets et ris, et danses,
En toutes superfluitez
Surmontent les principautez.
Mais quant est de nos gentilshommes,
Qui est le propos où nous sommes,
Bien qu'on croye toutes bravades
Rendre les courages plus fades,
Si celuy-là qui est plus brave
Entendoit le battement grave
D'un tabourin quasi tonnant,
Ou bien d'un clairon estonnant,
Il seroit mieux encouragé
Et plus tost en ordre rengé.

1. On voit ici que le proverbe : « l'argent est le nerf de la guerre, » date de bien plus haut que Turenne, à qui on l'attribue.

1. Pour toit ; on dit encore dans les campagnes « tèct à porc. »
2. *Galantins*. On disait aussi *mercadants*.

FLORIMOND.

Ainsy le ciel me soit amy,
Si tu ne m'as mis à demy,
Par ta parole, hors de moy.
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
Quand tu vas ainsi contestant?
Un docteur n'en diroit pas tant;
As-tu tant l'eschole suivie?

ARNAULD.

La meilleure part de ma vie,
Et si estois des mieux appris;
Mais ores les meilleurs esprits
Aiment mieux soldats devenir
Qu'au rang des badauts se tenir.
Mais comment est-ce que la chose
Qu'en venant je tenois enclose,
Dont vous m'avez interrogué,
Nous a si fort poussez au gué?
Où sommes-nous venus ainsi?

FLORIMOND.

Nous nous sommes tous deux icy
Oubliez de nostre entreprise.
Toutefois, cest oubli je prise:
Car l'une est bien plus recouvrable
Que l'autre tousjours n'est comptable.
Mais, tournans bride à tous les dits,
Reviendrons-nous à nostre Alix,
Que mon cœur follement adore?
Faut-il que j'y voise des-ore,
Ou bien s'il vaut mieux que par toy
Soit faite l'entrée avant moy,
Pour veoir si tu surprendras point
Quelque muguet qui se soit joint
A mon Alix, par mon absence?

ARNAULD.

Elle est fidelle, que je pense.

FLORIMOND.

Et quand aucun n'y trouveras,
Au mesnage regarderas
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,
Si ses habits sont plus exquis
Que n'estoyent quand je departy.

ARNAULD.

Sont tesmoins du nouveau party.

FLORIMOND.

Tu noteras bien le visage,
Le froid ou le chaud du courage,
Le parler, la joye ou le dueil,
Les caresses et le recueil
Qu'elle monstrera.

ARNAULD.

Laissez faire,
Reposez-vous de ceste affaire,
J'espère encor de faire mieux.

FLORIMOND.

Et ores que je suis ocieux,
A nostre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,
Faisant la cour à mes pensées.

ARNAULD.

Qu'elles soient bien là caressées,
Car c'est le lieu où se retire
L'amant qui, serf de son martyre,
Fait maint regret, comme maint tour.

FLORIMOND.

Va, va.

ARNAULD.

Je suis jà de retour.

SCÈNE III

HÉLÈNE, SŒUR DE L'ABBÉ.

Si l'œil trompé ne me deçoit,
Par la ruē au matin passoit
Florimond, ainsi qu'il me semble,
Dont, ainsi Dieu m'ayme, je tremble,
Ayant peur que quelque fortune
Soit à quelques uns importune,
Car je cognois bien son courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'avoit par long temps servie,
Et me voūoit quasi sa vie;
Mais, vaincu par mon chaste cœur,
De son amour s'est fait vainqueur,
Combien qu'outre le dernier poinct
Florimond ne me despleust point;
Et me laissant, comme je sçeu,
D'une Alix a esté deceu,
Fille qu'il pensoit avoir seul,
Qui faisoit de plusieurs recueil:
Mesmes avant qu'il eust esté
Deux jours hors de ceste cité,
Picquant à la guerre d'Almagne,
Ceste maraude, ceste caigne,
Enamoura l'abbé, mon frère,
Si bien qu'elle trouva manière
D'arracher de luy mariage.
O quel horreur! quel cocuage!
Un seul mot jamais n'en parlay
A mon frère, et tousjours celay
Qu'il me sembloit de l'entreprise.
Car je n'estois tant mal apprise
Qu'il ne me deust bien faire part
De ce qu'il broūilloit à l'escart,
Pour luy compter la fable toute:
Mais ores je suis en grand doute
Que de ceste badinerie
Se naisse aucune fascherie,
Et je vous jure en bonne foy,
J'ayme mon frère mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho, ho! anda, je le voy bien,
La rencontre est tout à propos.

SCÈNE IV

EUGÈNE, HÈLÈNE.

EUGÈNE.

J'ay tousjours cherché le repos ;
Mais puis que l'amour est passible,
De l'avoir il m'est impossible,
Car de mon amour m'absenter
Ce me seroit la vie oster.

HÉLÈNE.

Mon frère, Dieu vous doint bon jour.
Vous estes tousjours sur l'amour ;
Amour vous court par les boyaux ;
Amour occupe maints cerveaux
Que bien aveuglement demeine.

EUGÈNE.

Ho, ho ! ma sœur, qui vous ameine ?

HÉLÈNE.

Puis que sus l'amour estions ores,
L'amour que j'ay vers vous, encores
Que n'ayez en ce merité
Que mon cœur soit sollicité
De survenir à vos dangers ;
Car, si nous estions estrangers,
Vous ne m'eussiez celé vos choses,
Tant que les avez tenu closes.

EUGÈNE.

Qu'y a-t-il donc ?

HÉLÈNE.

N'aymez vous pas ?

EUGÈNE.

Et que vous allez pas à pas !
Me voulez vous prendre au filé ?

HÉLÈNE.

Vous me l'aviez tousjours celé,
Mais je l'ay bien sceu nonobstant ;
N'aymez vous pas Alix, pourtant ?
Sauvez-vous du prochain danger.

EUGÈNE.

Qu'est-ce donc ? faut-il tant songer ?

HÉLÈNE.

Florimond, que bien cognoissez,
Qui mes amours a pourchassez,
L'avoit aimée devant vous,
Mais elle se change à tous coups ;
Car, dès lors qu'il fut departy,
Elle choisit vostre party.
Maintenant il est retourné.
Il luy avoit beaucoup donné
Pour à lui seul la maintenir.
Regardez qu'il pourra venir
Des amours qu'avez assopis
Pour les vostres, et qui est pis
Du mariage qu'avez fait.

EUGÈNE.

O! grand ciel, que t'ay-je forfait ?
Veux tu faire si brave cœur
Esclave de quelque malheur ?

HÉLÈNE.

Ce que je vous dis est certain.

EUGÈNE.

Ha, maugré bieu de la putain !

HÉLÈNE.

Ne crions point tant en ce lieu ;
Il faut supplier au grand Dieu
Que par lui soit remedié.

EUGÈNE.

A, a, vertu bieu, c'est bien chié !

HÉLÈNE.

Comment ? qu'est-ce cy ? quelle guise ?
Voilà un brave homme d'église !

EUGÈNE.

L'amour et la douleur extrême
Me font absenter de moymesme.

HÉLÈNE.

Voyez comme il serre les dents !
Tout beau, tout beau, entrons dedans,
On y pourra remedier ;
Que gaignez-vous d'ainsi crier,
Sinon faire un simple mal double ?
Cecy n'est pas un si grand trouble :
Florimond s'appaisera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De constance en ceste femelle ;
Il mettra son amour hors d'elle,
Ou il en prendra comme un autre
Pour l'argent ; quant à l'amour vostre
Voudriez vous aymer desormays
Celle là qui n'ayma jamais ?
Prenez qu'ayez au jeu perdu
Ce que vous avez despendu.
Ne soyez pour si peu marry.
Quant à Guillaume, son mary,
Il est si très-homme de bien,
Qu'il ne se souciera de rien.

EUGÈNE.

Quelque peu soulagé me sens.

HÉLÈNE.

Entrons.

EUGÈNE.

Entrons, entrons ; le temps
Nous offrira quelque remède.

HÉLÈNE.

Celuy vaincq' qui au mal ne cède.

EUGÈNE.

Si est-ce que le cœur en moy
Me predit quelque grand esmoy.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ARNAULD, FLORIMOND.

ARNAULD.

A a Dieux! qui de nostre entreprise
Par celle que mon maistre prise,
Sommes ores bien destournez!
Nous pourroit-on plus estonnez
Rendre jamais tous deux ensemble?
O ciel, ô terre, que te semble
De chose tant mal ordonnée?
Toy mesme, maudit Hymenée,
Conducteur de trois cocuages,
Au lieu de tes saincts mariages,
N'as-tu rougi d'authoriser
Ces nopces tant à mespriser?
O vous, quelconques soyez-vous,
Dieux célestes, qui, entre tous,
L'ardeur des pauvres embrasez,
De vostre ciel favorisez,
Voulez vous ores vous garder
De vostre foudre en bas darder,
Veu que meurdrir il conviendroit
Ces transgresseurs de vostre droit,
Ces mocqueurs de vostre maistrise,
Laissans la femme mal apprise,
Laissans ceste infidelle dame?
Dame, mort bieu, veu tel diffame
Le nom de dame n'y convient,
Laissans la pute qui ne tient
Compte de l'amant tant aimable,
Lequel, d'un vouloir immuable,
Luy avoit dedié sa vie.
Mais peut-estre avez ceste envie,
Faisans tort au premier lien,
Faire tort à l'aise et au bien
De ce mien maistre gracieux.
Mais j'en renie tous les cieux,
Si je ne fais tomber en bas
Tant de jambes et tant de bras,
Que Paris en sera pavé.
En despecte, je suis crevé.
De despit; qui ne le seroit
Quand son maistre on offenseroit?
Ladre Abbé, meurtrier de vertu,
Si je m'y mets... Mais quoy! veux tu,
Pauvre Arnauld, sans ton maistre faire
Ce qui lui pourroit bien desplaire?
En te faschant tu es venu
Jusqu'au lieu où il s'est tenu.
Pendant ce mal'heureux voyage
Je gage que nulle autre image,
Estant même en ce devôt temple,
Que celle d'Alix ne contemple :
Mais quand il sçaura la nouvelle,
Ha! charbieu, qu'il la fera belle!
Il m'espouventera des yeux.

FLORIMOND.

Je voy entrer tout furieux
Mon Arnauld. Oui, ouy, que seroit-ce?
On luy a fait peu de caresse,
Il en hennit comme un cheval.
Et bien, Arnauld?

ARNAULD.

Et bien! mais mal.

FLORIMOND.

Comment, mal?

ARNAULD.

Le plus mal du monde.

FLORIMOND.

Si faut-il que ce mal je sonde,
Pour veoir s'il est ainsi profond.

ARNAULD.

Assez pour vous noyer au fond,
Si vous ne prenez patience :
Mais faites au mal resistence,
Et me laissez vanger du tout.

FLORIMOND.

Mort bieu! qu'est-ce?

ARNAULD.

De bout en bout
Je vous compteray le mal'heur,
Moyennant que vostre douleur
Prenne le frein de la raison.
Je suis allé à la maison
De vostre Alix, où l'ay trouvée
Dès l'heure assez bien abbreuvée :
Car j'ai bien cogneu au respondre
Que, de crainte de se morfondre,
Elle avoit coiffé son heaume [1].
Elle estoit avec un Guillaume,
Ainsi là dedans on l'appelle,
Et autrement le mary d'elle.

FLORIMOND.

Mary, sang bieu!

ARNAULD.

Laissez moy dire :
Si de tout ne bridez vostre ire,
Contenez un peu, pour le moins :
Ils estoyent assis aux deux coins
De la table, et au bout d'enhaut
Un gros maroufle, un gros briffaut [2],
Dont messire Jean est le nom.

FLORIMOND.

Dieu me perde, j'y vois.

ARNAULD.

Non, non.

1. « Coiffer son heaume » voulait dire *boire*, s'enivrer. Au XVIIe siècle on dit : « s'en donner dans le casque, » d'où l'expression populaire : « être casquette, » pour « être gris. »
2 Mangeur.

Laissez moy de tout souvenir :
A ce que j'ay peu retenir,
C'est cet abbé, ce brave Eugène.

FLORIMOND.

Qui ? le frère de mon Hélène,
Que j'ay si long temps pourmenée ?

ARNAULD.

C'est celuy mesme. Il l'a donnée
A ce Guillaume en mariage.

FLORIMOND.

Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage !
Qui me pourra faire enrager,
Afin que je puisse vanger
Ceste injure de sorte telle,
Qu'il en soit memoire immortelle ?
A a, faux amour trop incertain !
A a, fausse et trop fausse putain !
A a, traistre abbé, abbé meschant !
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices !
A a, puant sac tout plein de vices,
M'as-tu osé faire ce tort ?
T'avois-je fait aucun effort ?
Ne m'avoit pas sa sœur Helène
Assez tourmenté, sans qu'Eugène,
Son frère, ains son paillard, je croy,
Me vint redoubler ce desroy,
Seduisant un pauvre cocu,
Pour avoir tousjours part au cu
Sous une honneste couverture ?
Hou, que la fin en sera dure !
Auquel dois-je premier aller ?
Il faut aller desetaller
De la maison ce qui est mien.
Par le grand ciel, j'auray mon bien,
Et si serez bien frotez ores,
Si bien pis vous n'avez encores.
Si je devois fendre la porte
J'iray, j'iray de telle sorte
Que le mur tremblera d'horreur.

ARNAULD.

A a ! que je conçoy de fureur !
Je suis gros de donner des coups [1],
Si je ne les eschine tous
Je veux estre frotté pour eux.
Allez, Monsieur.

FLORIMOND.

Allons tous deux.

SCÈNE II

MESSIRE JEAN, EUGÈNE, HÉLÈNE.

MESSIRE JEAN.

Tu-Dieu, je l'ay rechappé belle !
Sentit-on jamais frayeur telle
Que ce brave nous la donnoit ?
Par ses parolles il tonnoit,
Et, meslant son gascon parmy,
Nous faisoit pasmer à demy.
Encore tant esmeu j'en suis,
Que presque parler je ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Une autre voix pour racompter
A nostre abbé telle vaillance.
Mais encore en moy je balance
Si je dois faire ce message :
Florimond fera beau mesnage,
Si vers l'abbé vient une fois.
J'aymerois mieux tenir ma voix
A tout jamais en moy renclose,
Que de derobber quelque chose :
Je suis aux coups trop mal appris,
Et ceux-cy seront tant epris
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine
Desenvenimez de leur haine
Que par l'espée vengeresse.
O esperance tromperesse !
Pourquoy m'avois-tu jusque icy
Allaicté de ton laict ainsi,
Pour tout soudain t'evanouïr ?
Pourquoy me faisois-tu jouïr
De tes promesses si long-temps,
Pour me mettre après hors du sens
Et me faire au desespoir proye,
M'estranglant d'un cordon de soye ?
A a ! pauvre et deux fois pauvre prestre,
N'eusses-tu pas trouvé bon maistre,
Qui t'eust nourry, qui t'eust vestu,
Qui t'eust fait amy de vertu,
Sans le patelin contrefaire,
Et, en plaisant, à Dieu desplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauvre et maigre recompense ?
Adieu les complots et finesses,
Adieu, adieu, larges promesses,
Adieu, adieu, gras benefices,
Adieu, douces mères nourrices,
En l'abbé je n'ay plus d'espoir.
Mais que tardé-je à l'aller voir ?
« Qui se fait compagnon de l'heur
« Se le face aussi du malheur. »
Mais quoy ? comment ? d'où vient cela ?
Qu'y a il de nouveau ? voyla
Nostre mal'heureux maistre Eugène
Qui sort avec sa sœur Helène.
Je pense que, si les hauts cieux
S'appaisoyent des larmes des yeux,
Qu'Hélène plus en jettera
Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.

EUGÈNE.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,
Je sens quasi ma voix faillir,
Ma face est jà toute blesmie ;
Helène, sœur et bonne amie,
Quand j'ay regardé contre val,
Voicy l'ambassadeur du mal,
Voicy mon chappelain qui vient ;

1. Être *gros*, c'est-à-dire avoir envie d'une chose, comme une femme grosse.

A voir la face qu'il nous tient,
Le mal'heur jure contre nous.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, que ferez-vous?
Mais las! que feray-je, ô flouette?
Que deviendray-je, moy pauvrette?
Resteray-je en ce monde icy?
Voyant mon frère en tel souci,
Mon esprit fuyra comme vent;
Mais je vais courir au devant,
Je veux l'infortune sçavoir.
Messire Jean, je puis bien voir
Que quelque chose est survenue.

MESSIRE JEAN.

Les dieux ont promesse tenue:
Après l'heur on sent le malheur,
Après la joye la douleur,
Et la pluye après le beau temps.
O Dieu, retiens en moy mes sens,
Ou je cherray en pasmoison.

EUGÈNE.

Que la douleur est grand prison!
Je me sens presque aussi faillir.

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez si bien saillir,
En vostre aise, contre les cieux,
Et disiez qu'estre soucieux
En rien ne convenoit en vous!

EUGÈNE.

O Jupiter, que sommes-nous!
Pouvons-nous rien de nous promettre?

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez sous le pied mettre
Toute inconstance et changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous seriez,
Et tous les ennuis chasseriez!
Mais il vaut mieux un repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le mal'heur de la personne.

EUGÈNE.

Mais encores laissons nos pleurs;
Retenons un peu nos douleurs;
Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qu'y-a il, dy?

MESSIRE JEAN.

Tantost j'estois
Chez Alix, où je banquetois
Avec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à un instant est entré
Un soldat fort bien accoustré
D'equipage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cieux, marry
D'ouïr nommer ce mot: mary.

HÉLÈNE.

Elle, qu'a-t-elle respondu?

MESSIRE JEAN.

Toute tremblante, elle a rendu
Ces responses: Et bien, Arnault,
La plus saincte plus souvent fault;
Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire.
L'abbé, mon cousin, me voyant
En paillardise fourvoyant,
M'a mise avec cet homme cy,
Avec lequel je vis ainsi
Que doit faire femme de bien.
Pute (dit-il), je n'en croy rien;
Il n'y a point de cousinage.
Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement couvrir son vice;
Mais nous donnerons tel supplice
A toy, à ton abbé Eugène,
Et à sa pute sœur Helène,
Qui se vange ainsi de mon maistre,
Que la memoire pourra estre
Jusqu'à la bouche des neveux.
Il faisoit dresser les cheveux
A moy et à Guillaume aussy.

HÉLÈNE.

Et Guillaume, quoy?

MESSIRE JEAN.

Tout transi,
Estonné de ce cas nouveau,
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau;
Et l'autre, branslant la main dextre,
Enragé, va querir son maistre.
Et puis votre Alix de crier,
Et Guillaume de supplier.
Alix detranche ses cheveux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les saincts de paradis.
Je suis seur que les estourdis
Vous donneront après l'assaut.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, le cœur me faut!

EUGÈNE.

Las, je ne puis rien dire aussi!
Pensons un peu à tout cecy.

HÉLÈNE.

Mais quel penser?

MESSIRE JEAN.

Il ne faut pas,
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'espoir.

HÉLÈNE.

Mais quel espoir?

MESSIRE JEAN.

On peut bien voir
Que votre cœur n'est point viril.

HÉLÈNE.

Quel cœur aurois-je?

MESSIRE JEAN.

Quel? faut-il
Tant obeir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au malheur?
Pensons peut estre que les Dieux
Nous conseilleront.

EUGÈNE.

Il vaut mieux,
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse et l'ame et la parole,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux eslpucher cest affaire.

SCÈNE III

ALIX, FLORIMOND, GUILLAUME, ARNAULT, PIERRE.

ALIX.

A l'aide!

FLORIMOND.

Je suis au secours.

GUILLAUME.

Tout beau, bellement je m'encours.
J'en arracherois bien autant.

FLORIMOND.

Je perisse, tu seras tant
Et tant et tant de moy battue.
Qui me tient que je ne te tue,
Pute? m'as-tu fait tel outrage?
Me fais-tu forcener de rage?

ALIX.

Helas! Monsieur, pour Dieu, merci!

FLORIMOND.

Tu n'es pas quitte pour ceci,
Tousjours se renouvellera
La playe, et en moy saignera;
Mais laissons ici la vilaine.
Arnault, ceste maison est plaine
De mes biens, qu'il faut emporter.

ALIX.

Monsieur, voulez-vous tout oster?

ARNAULT.

Il auroit mesme bonne envie
De t'oster ta meschante vie,
S'il y pouvoit avoir honneur.

FLORIMOND.

Sus, en haut!

ARNAULT.

Sus donc, Monseigneur!

FLORIMOND.

Laquais, trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vois, Monsieur, et, quant à eux,
Ils voleront bien tost ici;
N'ont-ils pas des ailes aussi [1]?

ALIX.

O que je suis au monde née
Pour estre au malheur destinée!
Que malheur auroit bien envie
Sur le grand malheur de ma vie!
A a, faulse maratre nature,
Pourquoi m'ouvrois-tu ta closture?
Pourquoy un cercueil eternel
Ne fis-je au ventre maternel?
Mais, las! il faut que chacun pense
Que tousjours telle recompense
Suit chacun des forfaits, qui traine
Pour s'acquerre sa propre peine.
Sus donc, esprit, sois soucieux;
Sus donc, sus donc, pleurez, mes yeux,
Ostez le pouvoir à la bouche
De dire le mal qui me touche.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

GUILLAUME.

S'il y a eu personne aucune
Plus envié de la fortune
Et du bonheur que je suis ores,
Je veux estre plus mal encores.
Helas, qui eust ceci pensé?
Je ne le croy pas; offensé
M'ont en cela ces gens de guerre,
Et pendant deçà delà j'erre
Que l'on bat ma pauvre innocente.
Suis-je tant sot que je ne sente
Quand je suis tousjours avec elle
Si elle m'est tant infidelle?
Mais quoi! elle a ja confessé
Que Dieu elle avoit offensé
Avec monsieur le gentilhomme;
C'estoit de grand peur, ainsi comme
Ceux-là que l'on gesne au palais,
Confessent des forfaits non faits.
Je ne sçay, je n'en sçay que dire,
Sinon que rendre mon mal pire,
D'autant plus que j'y penseray,
Par devant l'abbé passeray;
Qui sera peut estre à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit aujourd'huy
La cause de tout mon ennuy.

1. Allusion à la forme des crochets qu'ils ont sur le dos, et qui les faisaient appeler par le peuple « anges de grève. »

SCÈNE II

MATTHIEU, CRÉANCIER; EUGÈNE, GUILLAUME, HÉLÈNE, MESSIRE JEAN.

MATTHIEU.

On m'a maintenant rapporté
Qu'on avoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison :
Depuis que l'on prend la toison
Il convient au mouton se prendre.
Mais où est-il? Il lui faut rendre
Aujourd'huy ce que j'ay presté,
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chastellet[1].
Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses crediteurs?
Je suis troublé : ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit-il bien tout façonné,
Craignant une execution?
Auroit-il fait vendition?
Où le trouverai-je à ceste heure,
Puisqu'il n'est pas où il demeure?
Chez son abbé, comme je croy.
J'y vois, j'y vois.

EUGÈNE.

Mais respons moy;
Ont-ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?

GUILLAUME.

Deffendez-vous :
Car je suis seur qu'ils le feront,
Et, s'ils peuvent, outrageront.

EUGÈNE.

Las! que dirai-je?

HÉLÈNE.

Et que ferai-je?

MESSIRE JEAN.

Le malheur prend bientost son siége
Dedans ceux qui n'y pensent point.

GUILLAUME.

Ils me mettront en piteux poinct,
Si lors m'y rencontrent aussi.

EUGÈNE.

Les sergens sont-ils près d'ici?

HÉLÈNE.

Quoy, sergens? laissons ce moyen.

MATTHIEU.

A la bonne heure, je voys bien
Mon Guillaume devant la porte
De son abbé, qui le conforte,
Peut estre, des biens emportez.
Je m'approche.

1. On y mettait les prisonniers pour dettes. Plus tard cette geôle, l'*enfer*, dut changer de nom; car Sauval n'en parle pas.

GUILLAUME.

De tous costez
Le malheur est mon devancier :
Helas! voici mon creancier.

HÉLÈNE.

Hé! qu'il vient à heure opportune
Pour soulager vostre fortune!

MATTHIEU.

Et bien! Guillaume, de l'argent!

HÉLÈNE.

Poursuivez-vous un indigent?
Estes-vous forclus d'amitié?

MATTHIEU.

La raison chasse la pitié,
Il faut payer.

HÉLÈNE.

Et s'il n'a rien
De quoy payer?

MATTHIEU.

Il payra bien.
Le corps est de l'argent le pleige[1].

HÉLÈNE.

Mais s'il n'a rien?

GUILLAUME.

Comme aussi n'ay-je.

HÉLÈNE.

Son cercueil est-ce la prison?

EUGÈNE.

Bien, bien; entrons en la maison.
On pourra faire quelque chose;
Ou bien, si rien ne se compose,
Soyons tous en tout malheureux.

MATTHIEU.

Je ne suis pas tant rigoureux
Que je n'entre bien avec luy,
Pour l'attendre tout aujourd'huy.

SCÈNE III

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O ciel gouverneur, quel edict
Dresses-tu au pauvre interdit
De sa liesse coustumière!
Ou quelle ordonnance meurdrière,
Quelle bourrelle destinée,
A ce jour pour moy ramenée!
Le haut soleil, qui pour couronne
Son chef de mille feux couronne,
M'apportoit-il jà cest edict,
Lorsque, laissant le jaune lict,
A, par la grand lice ordonnée,

1. C'est-à-dire la caution.

Commencé sa seiche trainée.
Mais quoy? la fureur me transporte,
Mes ennuis m'ouvrent une porte
Incogneuë à tous mes esprits,
Tant que je suis du dueil epris,
Je suis mort, je peri, c'est fait.
Ma vie, avec tout son effet,
Dependoit de ceste amour mienne.
Et faut-il ore que je vienne
Perdre ce qui me faisoit vivre?
Puis après, si je veux poursuivre
Et vanger telle cruauté,
La justice est d'autre costé,
Qui jà, ce me semble, me chasse,
Et mes biens et mon chef menasse.
Si j'assopi ceste vengeance,
Je viendray sentir telle outrance
Que despit me fera crever.

ARNAULT.

Ne vous vueillez ainsi grever.
Tous ces maux auront guarison.
Premier, quant est de la poison
Qui tellement vous a deceu,
Que, comme dites, n'avez sceu
En ce monde vivre sans elle,
La contrepoison infidelle,
A ceste poison hors poussée.
Quant à la justice offensée,
Qui contre vous se leveroit,
Quand le faux tour on vengeroit,
De cela n'ayez peur aucune.
Je me hasarde à la fortune.
Tout seul demain je m'en iray,
Et nostre abbé je meurdriray,
Si je fuy, ignorez le cas;
Si je suis pris, dites que pas
N'estiez de ce faict consentant...
J'aime mieux seul mourir, que tant.
En vous voyant souffrir, souffrir.

FLORIMOND.

Vrayment, c'est bravement s'offrir.

ARNAULT.

Ainsi l'ire n'assopirez,
Et de despit ne creverez.

FLORIMOND.

Baste, baste, laissons ceci;
Le mal tousjours croist du souci.
Face la justice du pire,
Il me faut degorger mon ire;
Il faut que ce brave mastin
J'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang une medecine.

SCÈNE IV

EUGÈNE, MESSIRE JEAN.

EUGÈNE.

Est-il possible que ma bouche
Pour me complaindre se debouche?
Est-il possible que ma langue
Tire du cœur une harangue,
Pour devant le ciel mettre en veuë
Le mal de l'ame despourveuë?
Non, non, la douleur qui m'atteint
Toutes mes puissances esteint,
Et l'air ne veut point s'entonner,
De crainte de s'empoisonner
Du dueil en ma poitrine enclos.

MESSIRE JEAN.

O, vray Dieu, quels horribles mots!

EUGÈNE.

Pource qu'il semble que malheur
Ait remis toute la douleur
De chacun des autres sur moy,
Je porte de ma sœur l'esmoy,
Tant pour sa petite portée,
Que pource que desconfortée
Elle est à tort : car ce monsieur
La nomme cause du malheur;
De Guillaume non seulement
Il me faut porter le tourment,
Mais, à ce que je voy, sa debte,
Et combien qu'Alix soit subjete
A tromper ainsi ses amis,
Mon cœur n'est pas hors d'elle mis;
Je soustien encor ces travaux,
Et puis je porte tous mes maux,
Dont l'un est tel que le guarir
N'en sera que le seul mourir :
Je cognois trop bien Florimond.

MESSIRE JEAN.

Premierement estonné m'ont
Avec leurs mots, comme estocades,
Caps de dious, ou estaphilades,
Ou autres bravades de guerre;
Sont de ceux dont l'un vend sa terre,
L'autre un moulin à vent chevauche,
Et l'autre tous ses bois esbauche
Pour faire une lance guerrière;
L'autre porte en sa gibbecière
Tous ses prez, de peur qu'au besoing
Son cheval n'ait faute de foin [1];
L'autre ses bleds en verd emporte,
Craignant la faim, ô quelle sorte!
Pour braver le reste de l'an.
Vous faschez-vous des mots de camps?
Il faudra pourtant esprouver
Tous les moyens pour paix trouver.

EUGÈNE.

Il le faudra, c'est chose seure,
Ou bien de la mort je m'asseure,
Je le sçay bien.

MESSIRE JEAN.

Pourvoyez y.

1. Tout ce passage renouvelle une vieille plaisanterie du règne de François Ier, à l'époque du camp du Drap d'or, qui fut mise en farce par « le grand fatiste » maître Cruche, et que rappelle Martin du Bellay, quand il dit des seigneurs ruinés par le luxe de ces fêtes : « tellement que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prez sur leurs espaules. »

EUGÈNE.

Mais laisse moy tout seul icy
Pour quelque peu, j'y resveray.
Retourne après.

MESSIRE JEAN.

Je le feray.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MESSIRE JEAN, EUGÈNE.

MESSIRE JEAN.

Desja trop icy je sejourne,
Vers monsieur ores je retourne,
Qu'à son vueil j'ay tantost laissé
A demy, ce semble, insensé
En si triste et malheureux soing.
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.

EUGÈNE.

O Fortune à double visage,
Prospère à ce que j'ai pensé!

MESSIRE JEAN.

Avez-vous en vous compassé
Moyen de ces maux amortir?

EUGÈNE.

Fort bien, fort bien, si consentir
A son presque mourant Eugène
Ne refuse ma sœur Helène.

MESSIRE JEAN.

D'elle je m'asseure si fort
Que jusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.

EUGÈNE.

Tout cest accord ne gist qu'en elle.
S'ell' le fait, tant qu'elle vivra,
Sa vie à elle se devra,
Et si je luy devray ma vie.

MESSIRE JEAN.

Desjà je brusle tout d'envie
De sçavoir ce que voulez dire.

EUGÈNE.

Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé n'offense mon heur;
Et, n'estoit que bien je m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Je ne decelerois la chose
Que d'executer je propose.

MESSIRE JEAN.

Une chose à moy recitée,
C'est comme une pierre jettée
Au plus creux de la mer plus creuse.

EUGÈNE.

O ! que ma pensée est heureuse,
Si ma sœur esbranler je puis!

MESSIRE JEAN.

En cela son pleige je suis.

EUGÈNE.

C'est que, comme tu sçais assez,
Deux ans se sont desjà passez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'objet de ma sœur Helène,
Et le quitta à si grand'peine
Qu'il eust voulu que sa santé
Eust en la seule mort esté,
Mais il avoit esté confus
D'un et d'un renfort de refus;
Puis l'amour qui tant le pressa
A l'egarade se passa,
Las, comme en mon damp j'ai bien sceu,
Avec Alix, qui l'a deceu.
Mais ore, si on luy parloit
De ma sœur, dont tant il brusloit,
Je suis seur que non seulement
Enseveliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute sa vie
A mon commander asservie.
Parquoy je veux prier ma sœur,
Que, sans offense de l'honneur,
Elle le reçoyve en sa grace,
Et jouïssant elle le face.
Son honneur ne sera foulé,
Quand l'affaire sera celé
Entre quatre ou cinq seulement.
Et, quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis,
Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir?

MESSIRE JEAN.

Sçauroit-elle mieux choisir?
O! que chacun eust ce bon heur,
De faire tousjours son honneur
Un bouclier pour sauver sa vie.

EUGÈNE.

Elle sera bien esbahie,
Quand de cela viendray prier.

MESSIRE JEAN.

Point, laissez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment?

EUGÈNE.

Ce m'estoit tourment sur tourment;
Mais cestuy est bien plus facile.
Si n'ay-je pourtant croix ni pile.

MESSIRE JEAN.

Quoy donc? il ne faut delayer;
C'est cas raclé : il faut payer,
Ou que Guillaume entre en prison.

EUGÈNE.

Une cure en fera raison.
On trouvera bien acceptant.

MESSIRE JEAN.

Que trop, que trop; il en est tant,
Par cy, par là, dans ceste ville,
Qu'il faudroit mille fouëts et mille
Pour chasser les marchans du temple.

EUGÈNE.

Le marché de Romme est bien ample.

MESSIRE JEAN.

Mesmes il pourroit estre ainsi,
Que, si ce bon creancier cy
Avoit enfans, il la voudroit;
Mieux qu'une terre elle vaudroit,
Et ne luy cousteroit si cher.

EUGÈNE.

Or sus donc, il faut despecher
Le premier poinct; je vais devant.

MESSIRE JEAN.

Allez donc, je vous vay suivant.

SCÈNE II

GUILLAUME, MATTHIEU, HÉLÈNE, EUGÈNE, MESSIRE JEAN.

GUILLAUME.

Encores que les maux soufferts
Et ceux qui sont encore offerts
Me soyent griefs, sire mon amy,
Si est ce que presque à demy
Je suis en ce lieu soulagé.
A a, que je suis bien allegé
D'estre sous la tutelle et garde
D'un homme tant sainct qui me garde.
Sire, vous ne pourriez pas croire
De quel amour il m'ayme, voire
Jusques à prendre tant d'esmoy
De venir mesme au soir chez moy
Pour veoir si je me porte bien;
Il ne souffriroit pas en rien
Qu'on nous feist ou tort ou diffame;
Il ayme si très tant ma femme,
Que plus en plus la prend sous soy.

MATTHIEU.

Sus donc, courage, esveille toy,
Mon bon amy, et ne te fasche,
Je te ferois quelque relasche,
S'il estoit en moy, volontiers;
Mais j'ay affaire de deniers.

GUILLAUME.

Payer faut, ou tenir prison.

MATTHIEU.

C'est bien entendu la raison :
J'ayme ces gens qui, quand ils doivent,
Volontiers le quitte reçoivent.

HÉLÈNE.

Vos raisons ont tant de pouvoir
Sur ce mien debile sçavoir
Que respondre je ne sçaurois :
Et, quand encore je pourrois,
Que gaigne l'on de contester
Quand on s'y voit necessiter?
L'amour, Frère, que je vous porte,
A ma bonté ferme la porte,
Voulant contregarder ce jour
Nos deux vies par fol amour;
Et, quand mal'heur m'en adviendra,
Et que tout le monde entendra
Que par deux hommes, voire deux,
Que chacun estime de ceux
Qui sont desja saincts en la terre,
Contre ma renommée j'erre,
On me tiendra pour excusée,
Comme ayant esté abusée,
Ainsi que femme y est subjette;
Et puis l'on dira : La pauvrette
N'osoit pas son frère esconduire.

EUGÈNE.

Vostre honneur n'en sera point pire.
Cecy revelé ne sera.
Et au pis, quand on le sçaura,
Laissez le vulgaire estimer.
Est-ce deshonneur que d'aimer?

HÉLÈNE.

Non, comme j'estime, en tel lieu,
Mesmement, ainsi m'aide Dieu,
Si Florimond ne m'eust laissée,
Et qu'il n'eust Alix pourchassée,
La course du temps eust gaigné
Sur ce mien courage indigné,
Et tout ce trouble eust esté hors.

MESSIRE JEAN.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car, après une longue attente,
Une amour en est plus contente :
Et peut estre il aura courage
De faire après le mariage :
Ce vous est un party heureux.

EUGÈNE.

Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous serons amis ensemble,
J'en serai moyen, ce me semble.

HÉLÈNE.

Mais de quoy servent tant de coups
Pour gaigner ce qui est à vous?
Faut il que gayement je die,
Je suis en mesme maladie :

Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore je me sens à mon ayse.

EUGÈNE.

O amour! que tu m'as aydé !
Aveugle, tu m'as bien guidé;
D'aise extrême mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Par bieu! j'en vois faire ce sault.
Que reste plus ?

EUGÈNE.

Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure
De Florimond, et l'advertir
De cet amour se divertir;
Qu'il laisse envers nous toute haine,
Qu'il laisse Alix, et qu'on rameine
Chez elle ce qu'on luy a pris,
Et que, s'il a gaigné le pris
Sus une amante damoyselle [1],
Qu'au moins son aventure il cèle.
Après, chez Alix t'en iras,
Et la foiblette advertiras
Que sommes ensemble rejoints,
Sans luy declarer par quels poincts ;
Car, quand femme a l'oreille pleine,
Sa langue le retient à peine.

HELÈNE.

Voy,voy.

EUGÈNE.

Tu n'oubliras aussi
Qu'elle vienne souper icy.
J'y feray pourveoir à ceste heure.

MESSIRE JEAN.

Je ferai bien courte demeure.
Je vous pry', notez la manière.
Mais ne voilà pas un bon frère?
O Dieu ! qu'on se frottera bien !
Si est-ce que je me retien
Quelque lopin à ceste feste !
Il faudra que je mette en teste
A mon Abbé de me renger
A quelque osselet pour ronger.

SCÈNE III

EUGÈNE, MATTHIEU, GUILLAUME.

EUGÈNE.

Si les prisonniers des enfers
Avoyent tous debrisé leurs fers;
Si Sisyphe estoit deschargé,
Ou si Tantale avoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir
Qu'a maintenant Monsieur Eugène.
Ha! voilà, voilà, bonne Helène,

1. C'est-à-dire de bonne maison, fille noble.

La fraternité se ressemble.
Si faut-il que j'assemble ensemble
Guillaume et son Anglois [1] Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume et vous, sire, venez;
Vous estes vous point demenez
D'avoir esté tous seuls autant ?

MATTHIEU.

Nenny.

EUGÈNE.

Vous voulez du content,
Je l'entens bien.

MATTHIEU.

C'est la raison.

EUGÈNE.

Avez-vous en vostre maison
Grand nombre de fils ?

MATTHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise
Ce nombre, qui est sainct : l'Eglise
En aura elle quelqu'un d'eux ?

MATTHIEU.

J'en ferai de l'Eglise deux,
Car je veux tendre aux benefices.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices.
Or ça, si j'avois, d'aventure,
Quelque belle petite cure
Valant six vingts livres de rente !

MATTHIEU.

Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est banquier,
Il en fait tous les jours traffique.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez-vous donner or ?

MATTHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or,
Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez les querir ; je feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume, il faut mordre,
Et mon argent estoit failly.
Or ça, tu estois assailly
Ce jour de tous costez, sans moy.
Je t'ay mis hors de tout esmoy ;
Tes meubles rendus te seront,

1. Ce mot, qu'on croirait bien plus récent avec le sens de créancier, n'était même pas nouveau du temps de Jodelle; on le trouve un demi-siècle auparavant dans les poésies de Guill. Crétin.

Tes créditeurs se payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.

GUILLAUME.

Hé! grand mercy,
Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser je te decèle.
J'ayme ta femme, et avec elle
Je me couche le plus souvent,
Et je veux que d'oresnavant
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,
Monsieur; je ne suis point jaloux,
Et principalement de vous.
Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

SCÈNE IV

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O Dieux! quel astre en ma naissance
Me receut dessous sa puissance!
Mais astre le plus gracieux
Qu'il soit, ô Dieux! en tous vos cieux!
De quel lieu prendray-je la voix
Pour loüer mon heur ceste fois?
N'ay-je peur que mon cœur se noye
En l'abondance de ma joye?
Rien plus au monde ne me fault;
Mais las, voicy mon bon Arnault.
O Dieux! quelle chère il fera!
O Dieux! comment il vous loüera!
Arnault, ho Arnault!

ARNAULT.

Qui est l'homme?

FLORIMOND.

Arnault, vien ça, vien voir la somme
De tous mes mal'heurs mise au bas.

ARNAULT.

Monsieur, je ne vous voyois pas.
Qu'y a-il de nouveau?

FLORIMOND.

Tout bien.
Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras une fois.

ARNAULT.

Je petille jà.

FLORIMOND.

De ma voix
Il ne pourroit estre exprimé.

ARNAULT.

Mais taschez y.

FLORIMOND.

Je suis aymé.

ARNAULT.

De qui?

FLORIMOND.

D'Helène ma maîtresse.

ARNAULT.

O Idalienne déesse!
Sainctement je t'adoreray.

FLORIMOND.

Avec elle je souperay;
Nous coucherons tous deux ensemble.

ARNAULT.

De crainte et de joye je tremble:
De joye, pour ce bonheur cy;
De crainte, qu'il ne soit ainsi.

FLORIMOND.

Si est: l'abbé m'a fait ce tour.

ARNAULT.

Jamais n'ait un seul mauvais jour.
Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour, d'enhaut destiné.

FLORIMOND.

A a, que ne suis-je mort! disoye,
Hé! que n'ay-je servy de proye
A d'Anvilliers ou à Ivoy [1],
Comme deux serviteurs du Roy,
D'Estauge et son frère d'Angluse!
Plus en tels mots je ne m'abuse,
Ains sans fin vivre je voudrois
(O Amour!) dessous tes saincts droits.
Mais quoy? desja la nuict s'approche,
Le soupper se met hors de broche;
Allons, ne faisons point attendre.

SCÈNE V

ALIX, MESSIRE JEAN, FLORIMOND, ARNAULT, EUGÈNE, HÉLÈNE, GUILLAUME, MATTHIEU.

ALIX.

Tout ce que me faites entendre,
Messire Jean, est-il certain?

MESSIRE JEAN.

Rien n'est plus seur.

ALIX.

O Dieu hautain!
Tu m'as bien tost mieux fortunée
Que je ne me disois mal née!
Mais puis que chose tant heureuse

1. C'étaient deux places du grand-duché de Luxembourg, prises pendant la campagne de cette année 1552.

Survient à moy peu vertueuse,
A jamais ma foy je tiendray,
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'abbé vostre maistre.

MESSIRE JEAN.

Vous ferez bien, et, foy de prestre,
Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enferrant
Prisonnier pour le vostre suyvre;
Mais marchez d'un pied plus delivre.

FLORIMOND.

Voylà l'abbé et mon Helène
Devant la porte; mais à peine
Ay-je peu mon Helène voir
Sans m'absenter de mon pouvoir.
Saluons-les. Bonsoir, Monsieur.

ARNAULT.

Bonsoir à tous.

FLORIMOND.

Et vous mon heur.
Si fort je me sens embraser,
Que je voudrois que ce baiser
Me deust durer jusqu'à demain.

EUGÈNE.

Ça, ma sœur, baillez-moy la main,
Et vous, Monsieur, avecques elle,
Jurons une amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.

FLORIMOND.

A a, Monsieur, je le veux trop bien.

HÉLÈNE.

Le voilà donc tout arresté.

EUGÈNE.

Je voy venir de ce costé
Nostre Alix.

GUILLAUME.

O! qu'elle est joyeuse!

HÉLÈNE.

Elle rit de sa paix heureuse
Avec messire Jean.

EUGÈNE.

Voicy
Matthieu, qui vient de cestuy-cy.

HÉLÈNE.

Hastez les.

EUGÈNE.

Venez! ho venez!
Que lachement vous pourmenez!

ALIX.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

MESSIRE JEAN.

Bon soir, Messieurs.

MATTHIEU.

Bon soir.

EUGÈNE.

A vous.
Voicy une gentille bande.

ALIX.

Monsieur, quelle faveur trop grande
Vous m'avez fait en ce pardon!

FLORIMOND.

Merciez monsieur de ce don,
Et luy voüez pour desormais
En fidelle amour à jamais.

GUILLAUME.

Monsieur, pour elle grand mercy;
M'amie, faites bien ainsi.

EUGÈNE.

Sus, entrons; on couvre la table;
Suyvons ce plaisir souhaitable
De n'estre jamais soucieux,
Tellement mesme que les dieux,
A l'envy de ce bien volage,
Doublent au ciel leur sainct breuvage.

Adieu, et applaudissez.

FIN DE LA COMÉDIE D'EUGÈNE.

NOTICE SUR RÉMI BELLEAU

Celui-ci, comme Jodelle, était encore de la Pléiade, mais dans une constellation tout opposée, avec un éclat différent. Sa vie fut aussi calme que celle de l'autre fut agitée; et son talent, modelé sur cette existence tranquille, fut aussi délicat et discret que celui de Jodelle fut sans mesure et tapageur.

Belleau cependant, qui était gentilhomme et fut quelque temps soldat, semblait par là, bien plus que son ami, prédestiné au bruit. Il l'effleura, pour s'en retirer vite. Le prince qui, un instant, l'avait entraîné avec lui à la guerre, le remit tout le premier, et pour ne plus l'y contraindre, dans les études et la poésie, sa véritable voie. Ce prince, l'un des chefs de la maison de Lorraine, était le duc d'Elbeuf. Comment Belleau était-il entré dans son intimité? L'on ne sait, mais il semble qu'il y eut sa place de bonne heure, et qu'il y passa presque toute sa vie. Après, en effet, qu'on l'a vu naître, en 1528, à Nogent-le-Rotrou, où il ne resta que bien peu, « le traînant ailleurs le destin, » comme lui-même l'a dit, on ne le retrouve plus que chez son duc.

Peut-être d'abord y fut-il page, pour après y tenir rang parmi les gentilshommes de la maison. Il n'était pas moins, quand M. d'Elbeuf, partant pour son expédition de Naples, voulut qu'il le suivît, ce que fit sans résister le calme et doux Belleau, à la grande surprise de Ronsard, dont il était déjà l'ami, et qui s'émerveilla fort de le voir troquer ainsi la poésie pour la guerre :

J'eusse plutôt pensé les courses
Des eaux remontant à leurs sources
Que te voir changer aux harnois,
Aux piques et aux arquebuzes,
Tant de beaux vers que tu avois
Receus de la bouche des Muses!

Au retour, M. d'Elbeuf, à qui cette expérience avait suffi sans doute, ne le voulut plus que comme homme d'étude. Un fils lui était né. Il fit de Belleau son précepteur, et avec toute confiance, car « l'intégrité de sa vie, dit Guill. Colletet, était conforme à son érudition singulière. »

Il revint ainsi par devoir à ce qu'il avait tant aimé par plaisir : aux livres anciens, à la Bible, aux poëtes grecs et latins. Il les savoura de nouveau pour celui qu'il devait instruire, et pour lui-même. L'enfant eut le fruit, le maître garda les fleurs. C'est toujours ce qu'en poëte et en artiste, Belleau voulut de toutes choses.

Dans la Bible, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il cueilli? Sa fleur la plus poétique et la plus amoureuse : *le Cantique des Cantiques*, qu'il traduisit en vers. Parmi les poëtes grecs, qui choisit-il? Les plus doux et les plus parfumés : Anacréon, que buveur il ne pouvait comprendre, comme le lui reprochait Ronsard, mais que poëte il ressaisissait dans toute sa grâce; puis Hésiode qui, à la senteur de ses poëmes, l'entraîna vers l'adoration de la nature, que personne en son temps, et jusqu'au nôtre, n'a mieux sentie ni mieux chantée. Là encore, ce qu'il y a chez Belleau de soins exquis, et d'art délicat pour choisir, se fait voir sans cesse. Dans les Saisons, à laquelle s'adresse-t-il? à la printanière; et parmi les mois? au plus doux, celui des promesses, celui des premières fleurs :

Avril, l'honneur des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits, qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux,
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est Hésiode, avec toute la grâce de Théocrite.

Ailleurs, comme le remarquait G. Colletet, c'est Orphée lui-même, le divin Orphée, qui faisait mouvoir tout ce qui entendait ses chansons. En l'écoutant, les rochers marchaient; Belleau ne fait pas un moindre prodige. Sous sa main, en son livre si curieux, *les Amours et nouvel eschange des pierres précieuses*, perles et diamants, qu'il a choisis pour les chanter parce que ce sont aussi des fleurs, s'animent et vivent.

Il enchâsse étincelant le diamant dans une ode; par la magie de ses stances, il métamorphose en princesses l'agate et le saphir; il brode en couleur sur la plus merveilleuse tapisserie, l'histoire d'Améthyste changée en pierre par Bacchus; et il façonne en coupe le transparent cristal :

Crystal poli dessus le tour,
Arrondi de la main d'Amour,
Animé de sa douce haleine;
Crystal, où la coupe des dieux
Du nectar pressuré des cieux
Va tromper sa soif et sa peine.

La nature et l'amour, voilà sa muse et son Dieu, n'ayant pour l'une et pour l'autre qu'offrandes exquises : délicatesse et discrétion.

Le succès de ses poésies amoureuses fut le seul bruit que firent ses passions. Si même Ronsard ne l'avait pas nommée, on ignorerait que la maîtresse de Belleau s'appelait Madelaine!

Le Théâtre n'eût pas été son fait. Il ne s'y mit une seule fois, avec sa comédie, *la Reconnue*, que par entraînement, et parce qu'ayant joué dans *l'Eugène* de Jodelle, il lui semblait curieux d'être ensuite son propre acteur. En eut-il le plaisir? Beaucoup ne le pensent pas. La pièce une fois faite, il semble l'avoir oubliée. Elle ne parut qu'après sa mort, par les soins d'un ami qui la retrouva dans

ses papiers. La lecture en fut applaudie : « Elle a, dit Colletet, des naivetez dont son siècle fit beaucoup d'estat. » Elle dut même être jouée alors. Vauquelin de la Fresnaye dit, en effet, dans son *Art poétique :*

..... Et cette *Reconnüe*
Qui des mains de Belleau naguères est venue,
Et mille autres beaux vers, dont le maitre farceur
Chateauvieux [1] a monstré quelque fois la douceur.

Le rire n'était pas de son esprit ; aussi la *Reconnue* ne se distingue guère par ce qui est l'essence même de la comédie. Belleau s'y retrouve ce qu'il fut partout : rimeur élégant et plein de charme. Il se sauve par l'élégie du comique qu'il ne peut avoir. Il ne l'eut un peu qu'une fois, dans une œuvre bien inattendue, dans une *Macaronée* à la façon de celle d'Arena et de Coccaie, la *Dictamen mirificum deBello Hugonico.* Cette satire politique, en latin burlesque, où l'inoffensif et discret poëte se faussa de toute manière compagnie à lui-même, a été fort vantée par Colletet et G. Naudé; nous les croirons sans y regarder. Pour nous, Belleau ne peut être là. Il faut, pour bien l'avoir, le chercher dans son *Anacréon,* dans ses *Bergeries*, et surtout dans ses *Pierres précieuses.*

Ronsard, Baïf, Desportes, Jamyn, ses amis, ne le trouvaient pas ailleurs. Aussi, quand il fut mort, le 6 mars 1577, et qu'ils l'eurent porté eux-mêmes, de l'hôtel d'Elbeuf, aux Grands-Augustins, Ronsard ne voulut-il rappeler que ce dernier poëme, le plus beau de tous, dans l'épitaphe qu'il lui fit :

Ne taillez, mains industrieuses,
De pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses.*

1. C'est le nom de guerre d'un comédien italien, Cosme de la Gamba, qui fut valet du roi, et « récita, selon Du Verdier, plusieurs tragédies et comédies » devant Charles IX et Henri III. La *Reconnue* fut sans doute du nombre. Bien avant Shakespeare, il avait fait, d'après la Nouvelle italienne, une tragédie de *Roméo et Juliette*, qui ne fut pas imprimée. (Du Verdier, *Biblioth. françoise,* édit. Rigolley de Juvigny, t. 1, p. 419.)

LA RECONNUE

COMÉDIE PAR RÉMI BELLEAU

1564

ARGUMENT DE LA RECONNUE

Au sac de Poictiers [1], un capitaine fait butin d'une jeune damoiselle de bonne grace et de bon lieu, et qui peu de temps auparavant avoit esté professe en une abbaye de filles ; toutesfois, se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce capitaine, fort amoureux d'elle, appellé au service du roy pour le recouvrement du Havre [2], la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien cousin, advocat en la court, desjà vieil et ancien et sans enfans. Pendant l'absence de ce capitaine, cest advocat en devint amoureux, sa femme desesperement jalouse, et un autre jeune advocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise et manier son fait plus couvertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce capitaine à la prise du Havre, et resout avec sa femme que le meilleur estoit et le plus expedient de marier cette fille à son clerc, qu'il avoit desjà pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce jeune advocat, surpris de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut; la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du capitaine, qu'on avoit fait mort, et de pouvoir jamais pretendre à l'alliance du jeune advocat estant encore en tutelle, et elle reputée comme estrangère, delibère d'accepter le mariage de ce clerc, et est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois, estans prests à se mettre à table, ce capitaine, qu'on avoit fait mort, arrive et trouble tout. A l'instant mesme un gentilhomme de Poictou, père de ceste damoiselle, adverty par un sien solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet advocat pour entendre de ses affaires, trouve qu'il avoit gagné son procès; devisant ensemble, jette l'œil sur ceste fille, et la reconnoist sienne; s'enquiert de ce jeune advocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage un office de conseiller ou cinq cens livres de rente, et bulles expédiées pour la dispense; promet à ce capitaine une sienne niepce et une place d'homme d'armes; donne à son advocat les despens du procès, à l'advocate cent escus pour ses espingles; le clerc jouist de son benefice, et tous demeurent contens. Ainsi s'accorde inesperement le mariage entre ceste jeune damoiselle et ce jeune advocat.

1. Il s'agit de l'un des plus horribles événements de la guerre de religion de 1562, lorsque la ville de Poitiers, prise et reprise par les huguenots et les catholiques, fut mise impitoyablement à sac par ceux-ci, à qui elle était restée.
2. Les huguenots avaient livré le Havre aux Anglais, et il fallut pour le reprendre, en 1563, tout l'effort de l'armée royale.

PERSONNAGES

MONSIEUR L'ADVOCAT.
MADAME L'ADVOCATE, sa femme.
MAISTRE JEHAN, le clerc.
JANNE, la chambrière.
LA VOISINE.
L'AMOUREUX, son fils.
POTIRON, son laquais.
ANTOINETTE, l'amoureuse.
LE CAPITAINE RODOMONT.
BERNARD, son valet.
LE GENTILHOMME DE POICTOU.



LA RECONNUE.

LE CAPITAINE RODOMONT

J'ay fait trembler, j'ay fait frémir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piémont et en Espagne.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

JANNE, CHAMBRIÈRE; M. JEHAN, LE CLERC.

JANNE.

Ha! que malheureuse est qui sert
Maintenant, et servant qui pert
Son bien, sa peine et sa jeunesse!
Et quoy? servir une maistresse
De Paris, j'aimerois autant
Mourir cent fois. Si je fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voilà Madame en venaison,
En bon poinct, grasse et bien refaite,
Jalouse, fascheuse et sugette
A son avertin qui soudain
Se met en son aigre levain
Pour crier après moy trois heures.
« Ha! que les rentes sont mal seures
« Du service de ces messieurs. »
Sus, mon Dieu, quelquefois je meurs,
Quelquefois je meurs quand j'y pense.
Si Monsieur n'a traitté sa panse
Des presens d'un pauvre plaideur,
Tout le jour il sera resveur,
Morne, triste, melancolique;
Toute la nuict ou sa colique
Ou sa migraine le tourmente;
Et Madame, qui perd l'attente
Du bien que donnent les maris,
Soupire de son amarris,
Et crie que personne n'entre,
Qu'elle a des tranchaisons au ventre,
Comme s'ell' vouloit accoucher.
Monsieur ne fait rien que cracher,
Tousser, emutir, et m'appelle:
Janne, debout, de la chandelle,
Hastez-vous et prenez un peu
De ce fagot, faites du feu,
Mettez ces deux tizons ensemble.
La pauvre Janne est là qui tremble
Devant deux charbons qu'elle attise,
Toute la nuict, en sa chemise,
Pendant que Monsieur se pourmeine,
Pendant que Monsieur prend haleine,
Pendant que ce gentil monsieur
Veut appaiser son mal de cœur.

MAISTRE JEHAN.

Il y a trois heures entières
Que j'escoute ici les colères
De Janne, à toute heure qui bruit...
Elle a eu quelque male nuit
Pour la colique de Monsieur.
Nous pourrions bien disner par cœur
Ou bien tard; puis qu'elle est en quinte,
Elle beura tantost sa pinte
Afin d'avaller ce courroux,
Mais il faut parler bas et doux
Pour ouyr comme elle caquette;
Janne parle tousjours seulette,
Redit tout et ne celle rien;
Vrayment, elle en contera bien;
Janne est maintenant en ses gogues.

JANNE.

Maistre et maistresse sont si rogues
Et si fiers, qu'ils ne feroient pas
Pour me secourir un seul pas.
L'un me dit: Janne, frotte-moy.
L'autre me dit: Approche-toy
Et me hausse ce traversin;
Janne, apporte-moy ce bassin.
Mon orge mondé [1] est-il fait?
Que l'on mette au frais mon Juillet [2];
Mon lait d'amandes, qu'on le passe.
Et voylà comme je trespasse
Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE JEHAN.

Janne raconte les ennuis
Qu'elle a soufferts ceste nuitée
De Madame, aussi mal traitée,
Au moins de son mari grison,
Que parente de sa maison
Et femme qui soit en sa race.

JANNE.

Cela fait, je vais, je tracasse
Çà et là; puis me faut aller,
Au marché; au retour filer,
Balier, faire la lexive,
Et ne trouve ny fons ny rive,
Ny le moyen de m'en tirer.
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes sur le front,
Que tous deux ensemble me font.
Puis, ay-je bien fait tout cela,
Il me faut suivre çà et là
Madame, et frotter haut et bas,
Me rompre mains, jambes et bras
A tourmenter une escabelle,
Un banc, une table, une escuelle,
A celle fin que son airain,
Son cuivre, son fer, son estain,
Reluise jusqu'au lamperon
Et jusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE JEHAN.

Janne me donne des atteintes,
Je n'ose faire mes complaintes,
J'en sais trop plus que je ne veux;
Elle en dit assez pour nous deux.

JANNE.

Ha Dieu! que ne me fis-tu naistre
Serve de quelque homme champestre

1. Tisane de petit-maître, dont Molière nous a parlé dans l'*Avare*, et qu'à cette époque A. Paré recommandait déjà.
2. Pour *julep*.

Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'asservir à ce monsieur?

MAISTRE JEHAN.

Janne dit vray : l'affection
Luy fait plaindre la passion
Qui la tourmente, et, sur mon ame,
S'il me falloit ourdir sa trame,
J'aimerois mieux avec la peine
Ne manger que du son d'aveine,
Gardant les boucs et les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes et serviles,
Et plus qu'on ne sçauroit penser;
C'est toujours à recommencer.

JANNE.

Mais, mon Dieu, je voy ma maistresse
Qui revient déjà de la messe;
Mon pot n'est pas encore au feu.
Je m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE JEHAN.

Janne, si sa quinte luy monte,
Vous aurez tantost un assaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si tost au palais retourner
Trouver Monsieur. Sans desjeuner
Je ne puis plus long-temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE, JANNE.

MADAME.

Janne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Qu'avons-nous
A disner?

JANNE.

Du lard et des chous,
Une andouille et un hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire un hachis.

MADAME.

C'est assez.
Janne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Ramassez
Ceste cendre au feu qui se pert.
Le pot est tousjours descouvert
S'il boust, et couvert s'il escume;
Mais je sçay, c'est vostre coustume,
Jamais ne feistes autrement.
Repliez cet accoustrement,
Et reportez mon chaperon
Pour represser [1]. Quoy! ce chaudron
Est-il bien là? et ceste escuelle,
Ceste chaire, ceste escabelle?
Que tu es paresseuse! b'rique!
J'ay une espingle qui me pique
Justement sur le droit costé.
Mon attiffet va de costé.
Hé mon Dieu! que je suis mal faite!
Ma verdugale s'est defaite
Pendant que j'estois à l'église,
Et si j'ay dessous ma chemise,
Dedans le dos, je ne sçay quoy.
Je te pry, Janne, accoustre-moy,
Et me dy si nostre Antoinette
Couve point quelque amour secrette.
T'en a-t-elle jamais parlé?

JANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé;
Vous me cognoissez bien, Madame.
Et puis, je ne suis qu'une femme,
Vaisseau percé de tous costez;
Mais de vous-mesmes eventez
Si avec quelque sentiment,
Si nostre homme secrettement
Luy fait l'amour, et, sur ma foy,
J'en ay conneu je ne sçay quoy.

MADAME.

Je n'en suis que trop asseurée,
Et qui me rend desespérée,
C'est cela; mais je voudrois bien
Trouver quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

JANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point
De si près que je ne fais pas
Ouvrage, repos ny repas,
Cent fois le jour que je n'y songe.

JANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait toujours tancer;
Et sans autrement y penser,
Sus mon Dieu, je m'en suis doutée.

MADAME.

Ha! vieille carcasse édentée!
Je vous y prendray, vieil resveur!

JANNE.

Vrayment, c'est un beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que je suis.

1. Mettre sous presse.

Ha! si j'estois... mais je ne puis...
Je vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceste sorte.

JANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille ;
D'elle je n'auray jamais peur.

MADAME.

Toutefois, je tiens pour le seur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que, s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien
Que jamais on n'en sçauroit rien.
Car j'apperceu bien l'autre jour
Que, pour dissimuler l'amour,
Elle seroit assez finette.

JANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette[1],
Fort bien apprise, et, sur mon Dieu,
Elle doit estre de bon lieu
Et noble, ou je suis abusée.

MADAME.

S'elle estoit un peu plus rusée,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouvast plustot cent maris
Qu'elle, s'elle en avoit besoin.

JANNE.

Elle est modeste, elle prend soin
De son fait; bonne mesnagère.

MADAME.

Je m'en vay trouver ma commère
Afin de descharger mon cœur;
Je n'en puis plus ; et, si Monsieur
Revient du palais, qu'on m'appelle.
Mais, Janne, soyez-moy fidelle,
Car je veux matter ce vilain :
Je le feray mourir de faim,
De soif et de mauvaise chère.

JANNE.

Madame est bien en sa colère ;
Je l'ay myse en son ver coquin.
Mais je ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller.
Si me faut-il tost habiller
A disner pour nostre monsieur :
Par ma foy, il n'est plus resveur
Depuis qu'il devient amoureux ;
Il est gentil, doux, gracieux,
Et n'y a parfum qu'il ne porte.

MADAME.

Antoinette, avant que l'on sorte,
Descendez et dressez la table.

1. Ce mot, que nous trouvons dans Rabelais, se disait d'une jeune fille enjouée, folâtre.

SCÈNE III

ANTOINETTE, JANNE.

ANTOINETTE.

Ne suis-je pas bien miserable?
Ne suis-je pas infortunée?
Je pense que je ne suis née
Que pour endurer du malheur!
Si j'ay tant soit peu de bon-heur
Qui me fasse esperer en mieux,
Seulement en tournant les yeux,
Il me laisse et soudain s'enfuit :
C'est un desastre qui me suit
Et qui jamais ne m'abandonne.
Si j'ay fortune qui me donne
Quelque moyen de m'avancer,
Je ne sçay quoy, sans y penser,
Se vient jetter à la traverse,
Qui broüille, tracasse et renverse,
Me tire et arrache des mains
Le succès de tous mes dessains.

JANNE.

Ceste fille est bien mal-traitée.
Mon Dieu! quelle langue affetée!
Comme elle parle! Elle dit d'or.
J'en voudrois bien sçavoir encor,
N'estoit qu'il me fault apprester
Nostre disner, et le haster.
Je m'en vay trouver ma cuisine,
Mais j'ay peur que ceste cousine
Ceans n'attraine avecque soy,
Sans y penser, je ne sçay quoy.
Mon cœur en fait mauvais presage ;
Je crains fort que ce cousinage
Ne vienne d'un autre costé.
Ce beau capitaine eventé,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Avec Madame, pour sçavoir
Et le service et le devoir
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

J'en auray tousjours ma raison ;
Il m'aime, et sçay qu'il est de race
De gens de bien ; puis une place
Ne luy peut manquer chez le roy.
Aussi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Je l'ay trouvé homme si sage,
Si très bon et si tres honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Jamais, et non plus que sa sœur,
Ne me pressa de mon honneur.
Vray est que bien fort volontiers
A la surprise de Poitiers[1],
Je me rendy sa prisonnière,
Reconnoissant à sa manière

1. V. la note de l'*Argument*.

Qu'il estoit quelque homme de bien.
Si ne sçait-il encores rien
Du tout que j'aye esté nourrie
Nonnain dans une moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais je perds icy bien mon tems
A discourir de ma fortune.
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present ; c'est le souci
Que j'ay de me tirer d'ici
Et de savoir toutes nouvelles.
Mon Dieu ! s'elles estoyent cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Havre en assaillant le fort [1],
Que ferois-tu, pauvre Antoinette ?
Tu demourrois serve et sugette,
Veufve d'amis et de secours !
En ce monde je n'ay recours
De frère, de sœur ny de mère.
De me retirer chez mon père,
Ayant delaissé le convent,
Et puis changé d'accoustrement,
Je serois fort bien arrivée !
Il n'est pas de la reformée [2],
Il me renvoiroit bien chez moy.
De demeurer ici, et quoy ?
D'un costé, je suis tourmentée,
Et de l'autre solicitée.
Mon Dieu ! tout me vient à rebours,
Aide-moy, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon esperance.
Mais las ! mon Dieu ! l'heure s'avance,
Et moy je ne m'avance pas.
J'enten Madame d'icy bas.

SCÈNE IV

MADAME L'ADVOCATE, LA VOISINE.

MADAME.

Adieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cueur.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne sçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille !
Adieu, il faut que je m'en aille :
Ce sera pour une autre fois.

1. La tour de François I[er], qu'on a dernièrement démolie, et qu'il fallut alors enlever d'assaut pour reprendre le Havre.
2. De la religion protestante.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, je veux qu'on me tonde !
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fasche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme un gand
Et souple comme un marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De travers, je veux qu'on me pende !
La voisine est assez friande
Pour luy dresser un bon appas,
Et si ne s'en doutera pas.
Encor, decouvrant l'entreprise,
Elle est secrette et bien apprise
Pour fort bien deguiser un fait ;
Et si le galland contrefait
L'amoureux, ha ! qu'elle est rusée
Pour devider une fuzée [1]
Et tirer dedans et dehors
Le filet d'un fuzeau retors ?
Aussi ce n'est pas la façon
Qu'un vieillard face le garçon,
Abusant la jeunesse tendre
D'une femme qui peut apprendre
A faire tout ainsi que luy.
Encore, en la maison d'autruy,
Il y auroit quelque apparence ;
Mais de le faire en la presence
De sa femme, et en sa maison,
Il n'y a rime ni raison ;
Puis, l'endurer, j'aymerois mieux
Cent fois qu'on me crevast les yeux
Et qu'on me brulast toute vive.
J'atten que nostre fils arrive.
Il fait l'amour, je le sçay bien ;
Mais je croy que nous n'avons rien
Pour disner, je n'y pensois pas ;
Aussi ne luy faut-il grand cas :
Il se paist de chose legère.
Que Dieu pardoint à feu son père !
Il avoit ce bon naturel ;
Celuy de maistre Jehan n'est tel,
Que je voy venir droit à nous,
Il ne peut plier les genous,
Tant il est affoibli de faim.
A le voir il a mieux besoin
De disner cent fois que de rire.
Maistre Jehan triomphe de dire,
Mais c'est quand il a les piez chaudx,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre sa partie.
Maistre Jehan dresse une sortie.

SCÈNE V

MAISTRE JEHAN.

Sur mon Dieu, je ne viens jamais
Tost ou tard de nostre palais,
Que je n'apporte la famine !
Je croy que c'est là qu'elle affine

1. La filasse mise autour du fuseau.

A tous les ongles et les dens.
Ouy, sur mon Dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame et qu'on pratique
A faire passer la colique,
Et bientôt par l'ame d'un sac;
Si vous avez dans l'estomac
Quelque chose mal digerée,
Eventez la mine alterée
De quelque maigre chicaneur :
Il n'y a si grand mal de cœur
Ny de ventre qui ne se passe.
Ses yeux haves, ses mains, sa face,
Son ventre et son foye d'aimant
Cuisent l'or et le diamant ;
Ses paroles sont des sansues,
Ses doigts de glus, ses mains crochues ;
Ce qu'il parle et ce qu'il soupire
N'est rien qu'un esprit qui attire,
Et qui, par son attraction,
Fait suivre la digestion.
Ce sont caresses attrayantes,
Ce ne sont qu'espines mordantes
Qui font laisser le poil à tous.
Il y a de l'aigre et du doux,
Il y a du mol et du dur
Dedans le sac d'un chiquaneur.
Il est l'amorce et l'hameçon,
Et vous, vous estes son poisson :
C'est l'ambre, vous estes la paille [1] ;
C'est l'aimant, et vous la limaille
De fer ; ses mains sont des gluaux,
Et vous, vous estes ses oiseaux ;
Nostre palais est la pentière [2],
La glus, le rapeau, la filière,
Le ré saillant, le feu, la vois,
Où toute la France une fois
Tous les ans se prend au filet.
C'est là, c'est là que le caquet
Se vend aussi cher comme crème ;
Jamais le fourment ne s'y sème,
Ny l'herbe, et en toutes saisons
On y fauche et fait-on moissons.
C'est là que naissent les minières
D'or, d'argent de toutes manières,
Et toutes sortes de metaux ;
C'est là que coulent les ruisseaux
Qui trainent l'areine dorée ;
C'est là qu'on prend à la pipée,
En faisant consultation,
Une bonne succession.
Les piliers, les bancs et les portes,
Bref, tout y mord ; là les peaux mortes
Font mourir les hommes vivans ;
C'est là qu'on ronge à belles dens,
Ou de Poitou ou de Solongne,
Tousjours quelque vieille charongne.
Aussi nostre palais n'est beau
Que pour escorcher une peau
Et regratter un parchemin.

1. On sait que l'ambre frotté attire la paille, et que l'*electricité*, dont c'est un des principes rudimentaires, tire de là son nom, *electrum* voulant dire *ambre* en latin.
2. Ce mot, que nous retrouvons dans Regnier, veut dire *filet*.

Si je traine mon escarpin
Le long de ce pavé glissant,
Je revien soudain pallissant
De faim, de soif et de colère.
C'est ce barreau qui nous altère
Et qui nous essime [1] le flanc.
Si je frotte contre le banc
De quelque procureur nouveau
Le petit bord de mon manteau,
Me voilà mis en appetit ;
Ou si je demeure un petit
Debout en la chambre dorée,
Me voilà remis en curée
Pour courir après un grand cerf.
Sans plus me desplait d'estre serf
A ce monsieur qui m'importune
Jour et nuit changer de fortune,
Et parle de me marier ;
Encore me dist-il hier,
Si j'accepte ce mariage,
Qu'il me fera grand avantage,
Qu'il me donra ou une office
De sergent, ou le benefice
Qu'il tient de long-temps en mon nom,
L'ayant, qu'en feray-je, sinon
De bon argent pour me meubler?
Ha ! si je pouvois assembler
Cinq ou six cens escus ensemble,
Je serois riche, ce me semble ;
Mais cependant je dysneray,
Et, en disnant, j'y penseray.
Je suis las : il y a trois nuits
Que, sans me reposer, je suis
A faire l'extrait d'un procès,
En droit et matière d'excès,
D'un gentilhomme de Poitou.
S'il vient, j'en aurai fer ou clou,
Quand il seroit ferré à glace.
Mais ce pendant le temps se passe :
Je m'en vay prendre mon repas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

L'AMOUREUX.

Ha! que celuy est malheureux,
Aujourd'huy, qui vit amoureux !
Amour porte toujours en croupe
Quelque malheur qui donne en poupe
Pour elancer nostre vaisseau
Contre un rocher ou dessous l'eau :
Amour porte tousjours en queuë
Quelque maladie inconnuë.

1. Mot de fauconnerie, qui signifie *amaigrir*. Montaigne s'en est souvent servi.

C'est un mal qu'on ne peut guarir,
Un mal qu'on ne peut secourir.
En temps qui soit, le mal d'aimer
Est un mal qu'on ne peut charmer,
Un esprit qu'on ne peut contraindre,
Un malheur qu'on ne sçauroit peindre,
Un froid qu'on ne peut eschauffer,
Un feu qu'on ne peut estouffer.
C'est un tourment, c'est un erreur,
Un doux mal, un plaisant malheur,
A qui jus, drogue ny racine
Ne sçauroit faire medecine.
Amour est fertile de miel,
Amour est fertile de fiel;
Il jette le miel en la bouche,
Le fiel jusques au cœur nous touche;
Il porte le doux et l'amer.
Amour est semblable à la mer,
Qui, douce et calme, nous invite,
Puis, nous tenant, toute depite,
Vomist et crache dessus nous
Sa rage et son aigre courroux.
Puis, outre les maux de l'amour,
J'ay un tuteur qui nuict et jour
Ne parle que de me pousser
A ce barreau, de m'avancer;
D'autre costé, j'ai une mère
Qui tousjours me dit : Feu ton père
Faisoit cecy, faisoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour avoir pratique au Palais.
Ha! que Dieu luy pardoint! jamais
Ne revint en quelque saison,
La bourse vuide à la maison.
Cependant, au lieu de gouster
Le plaisir, il faut escouter
Ces propos et ne dire rien.
Je sçay que nous avons du bien,
Mais quoy! quel bien, si je n'ay point
Moyen de me tenir en point,
D'avoir la chemise froncée,
Le collet, la cappe doublée
De taffetas ou de satin;
D'avoir la mulle, l'escarpin
Et quelque chausse de couleur,
Quelque rubis, quelque faveur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le souvenir me sagette [1],
Me trouble et m'altère le sang,
Et me fait soupirer le flanc?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort et ces yeux,
Me font devenir furieux;
Et puis il faut que la jeunesse
Se rende serve [2] à la rudesse
Ou d'un père, ou d'un precepteur,
Ou d'une mère, ou d'un tuteur!
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger dessous leurs lois
Et d'asservir ma liberté
A leur grave severité :
Et vous promets qu'une partie
Se fera à ma fantaisie
Pour ce coup, et j'en seray creu.
Je ne voy rien et n'ay rien veu
Au monde que je puisse suyvre
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,
Destournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment.
Aussi je n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule envie
Que j'ay de luy donner mon cœur
Pour humble et loyal serviteur.
J'auray tantost quelque nouvelle,
Car j'ay laissé en sentinelle
Potiron, à fin de la voir
Expressement, et de sçavoir
De Janne comme elle se porte.
Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
L'esperance ou le desespoir.
Je sçay bien pourtant son vouloir;
Seulement, si ce capitaine
Estoit mort, je suis hors de peine :
Je seray choisi entre tous,
J'abbatray aisement les coups
Et de Monsieur et de son clerc.
J'oy Potiron, il parle cler,
Il a quelque chose à me dire.
Il vaut mieux que je me retire
Icy pour sçavoir le discours
Et le secret de mes amours.
Potiron est sur ses complaintes :
S'il ne me donne des atteintes
Bien aigrement, je veux mourir.
Oyez, vous aurez du plaisir.

SCÈNE II

POTIRON, L'AMOUREUX.

POTIRON.

Ha! que pleust à Dieu que mon maistre
Mon jeune advocaceau, peust estre
Une fois aussi diligent
Au Palais, à gaigner argent,
Pour bien y faire son devoir,
Qu'il est diligent de sçavoir
Des nouvelles de sa maistresse!
Lui ou moy, nuit et jour, sans cesse,
Nous sommes là, pour demander
S'elle voudroit rien commander.
C'est son estude, son barreau,
Son sac, ses pièces, son bureau;
Bref, il ne pense en autre chose.
Dieu sçait si Potiron repose,
Et s'il a seulement loisir
De boire un trait à son plaisir,
Pendant que monsieur escarmouche
A toutes heures cette mouche
Qui lui poinçonne le cerveau!

1. Me perce d'une flèche (*sagitta*).
2. Esclave.

S'il y a quelque cas nouveau,
Tousjours quand le disner s'apreste,
Potiron, sus, avant, en queste;
Potiron, il vous faut trotter;
Potiron, il faut eventer
Soudain. Si la beste est en prise,
Ou si c'est nouvelle entreprise,
Et qu'il faille courir exprès,
Potiron, sus, allez après.
Cela n'est que mon ordinaire.
Ce pendant je ne puis tant faire
Que venir à temps pour disner,
Et ce n'estoit le desjeuner,
Voilà Potiron bien crotté,
Potiron aussi mal traitté
Qu'un vieil potiron au vinaigre.

L'AMOUREUX.

Potiron, que tu seras maigre
S'il faut vivre en ceste façon!

POTIRON.

Plustot serois aide à maçon
Que de servir ce langoureux,
Ces advocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumées
De leurs parolles parfumées.

L'AMOUREUX.

Voilà comme ces paillardeaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Devisent ordinairement
De leurs maistres publiquement!
Puis mettez là vostre segret!
Je n'ay tant seulement regret
De luy avoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron! il vous faut taire:
Je le voy bien là qui m'attend.
Jamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Et bien?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie:
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Janne?

POTIRON.

Janne, secourable
De Potiron et de la faim,
Aussi tost qu'elle a veu de loin
Potiron, la voilà plantée
Sur la porte toute attristée;
Elle nous en a bien conté!
Monsieur n'est pas trop desgousté.

L'AMOUREUX.

Amoureux!

POTIRON.

Mais de quelle sorte?
Il n'y a faveur qu'il ne porte.

L'AMOUREUX.

Mais, dy, Potiron, je t'en prie.

POTIRON.

Si je le dis, sans menterie,
Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOUREUX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'est ce resveur
Qui brasse quelque amour segrette.
Comme dit Janne, à Antoinette,
Et voudroit bien trouver manteau
Pour bien couvrir le feu nouveau
Qui fait allumer le tison
Ès cendres de ce poil grison.
La pauvrete, mal asseurée,
Est à demy desesperée,
Et, pour l'avoir plus finement,
Il pratique segrettement
Maistre Jehan pour le marier.

L'AMOUREUX.

Je sçay tout cela dès hier.
Janne ne dit-elle autre chose?

POTIRON.

Elle en sçait bien, mais elle n'oze,
Comme elle dit, le deceler;
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOUREUX.

Va disner, mais despesche-toi.

POTIRON.

Et, vrayment, j'en ay bon besoin,
J'enrage de soif et de faim;
Mes boyaux ronflent de colère,
Ils contrefont la gibecière
De mon maistre: ils baillent toujours.

L'AMOUREUX.

Si je ne sçay tout le discours
Que Monsieur a fait en disnant,
Je seray tousjours attendant
Dessus le sueil de nostre porte,
Jusques à tant que Janne sorte,
Pour sçavoir d'elle si je suis
Vivant, ou si vivre je puis.
C'est l'esperance de ma vie,
C'est mon heur, c'est ma jalousie,
Mon tout, mon ame, mon desir,
Mon œil, ma grace, mon plaisir.
Sans elle, je pourrois bien dire
Qu'Amour exerce son empire
De rigueur, d'ennuy, de mechef
Maintenant sur mon pauvre chef:

Sans elle je serois en peine,
Nuit et jour à perte d'haleine,
A force de trop soupirer.
Je ne sçaurois bien esperer,
Sans son aide et sans son secours,
De mettre fin à mes amours.
C'est ce monsieur, c'est ce brouillon
Qui me veut donner l'aiguillon,
Affin de me mettre en martel [1].
Hà ! mon Dieu, que tu es cruel,
Amour, et que tes mains cruelles
Font sur moi de playes nouvelles !
Au moins quelquefois pren souci
De moy, et me prens à merci,
Ou me fay perdre la memoire
De ses yeux, de sa dent d'ivoire,
De la belle et blonde crespine
De ses cheveux, de sa poitrine,
De sa taille, de son tetin,
De sa bouche qui sent le thym
Quand elle a les lèvres decloses,
Des lis, des œillets et des roses
Qui fleurissent dessus son sein,
De son front, de sa blanche main,
De sa douceur et de sa grace,
Qui toutes ces beautez efface.
Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne trève à ma douleur,
Amour, et relasche à ma peine !
S'il disoit que ce capitaine,
Son cousin, fust mort à l'assaut,
Ce que pleust à Dieu il ne faut
Que cela seulement advienne ;
Si n'ay-je pas peur qu'il revienne,
Au moins s'il est en assaillant
Aussi brave et aussi vaillant
Que je l'ay veu estant à table.
Mais que fay-je icy, miserable !
Il vaut mieux que je me retire
Dedans nostre salette, et dire
A Potiron qu'il vienne prest,
Et qu'il poursuivre l'interest
De moy et de ma pauvre vie,
Que j'ay maintenant asservie
Pour une beauté languissant
Chez ce monsieur à vingt pour cent.
Potiron !

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOUREUX.

Sus avant,
Que l'on se tienne icy devant,
Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre, et s'il advient
Que Janne sorte, qu'on m'appelle !

POTIRON.

Je ne suis plus que sentinelle,
Je ne sçay plus autre mestier.
Potiron, dedans son cartier,
A aussi bien porté les armes,
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fust dedans Paris ;
Potiron, tout vestu de gris,
Ouy, Potiron faisoit le brave
Dans la cuisine ou dans la cave.
Là dedans est mon lit d'honneur :
C'est là que je veux que mon cœur,
Ma sallade [1] et ma vieille espée
Soyent mis et pendus en trophée ?
Mais il me faut parler pian, pian [2],
Car voilà Janne et maistre Jehan
Qui sortent. C'est à moy d'attendre
Ce qu'ils diront, et de l'apprendre.
Il sera tombé de l'orage,
Janne est morne et triste en visage.
Ces yeux rouges, ce poil rebours,
Font juger qu'il y a trois jours
Qu'elle n'a mangé que moutarde ;
Ell' n'a point la mine gaillarde :
Il y a quelque malencontre.

SCÈNE IV

MAISTRE JEHAN, JANNE, POTIRON.

MAISTRE JEHAN.

Et vrayment ! son visage monstre
Qu'elle a son beguin à l'envers [3] ;
Quelque chose va de travers,
Qui luy trouble la fantaisie.

JANNE.

Ce n'est rien qu'une jalousie
Qui luy altère le cerveau.

MAISTRE JEHAN.

Son mal va bien outre la peau :
Il luy touche jusques au cœur.

JANNE.

Aussi il falloit que Monsieur
Luy donnast les occasions
De la mettre en ces passions.

MAISTRE JEHAN.

Il y a anguille sous roche :
Aussi tost que Monsieur approche
D'elle à fin de la caresser,
Madame vient le repousser
Si fierement que c'est merveille.
S'elle n'a la puce en l'oreille
Je veux mourir presentement.
Janne dit vray, ce seul tourment
Lui feroit perdre la cervelle.

JANNE.

Je sçay bien comme elle chancelle

1. Me mettre martel en tête.

1. Sorte de casque, ou *morion*. Les Bourguignons en portaient, d'ou, suivant Le Duchat, leur surnom de « Bourguignons *sales*. »
2. De l'italien *piano*, doucement. Nous l'avons gardé dans le proverbe « Qui va piane, va sane. »
3. On disait pour quelqu'un affolé : « il en a dans le *beguin*, ou bien dans le *toquet* ; » de là le mot *toqué*.

Et de la langue et de l'esprit,
Quand elle oit seulement le bruit
D'un voisin ou d'une voisine,
Qui porte moudre sa farine
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE JEHAN.

A propos, voylà Potiron.

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles
Et bien ! dites-moy des nouvelles ;
Qui a-il ? maistre Jehan sçait tout,
C'est maistre Jehan qui tient le bout
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien ! Madame est avertie
Du fait de Monsieur ; est-ce tout?
J'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE JEHAN.

Ce sont de tes ruses.

JANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,
Le siècle et la saison le porte :
Chacun en dit, chacun rapporte
Cela mesme qu'il ne sçait pas ;
Mentir m'espargne mille pas,
Mille courses, mille courvées ;
Sans les mensonges controuvées,
Mon escarpin deviendroit tel
Qu'un mouvement perpétuel ;
Je serois tousjours en haleine.
Et puis il n'y a point de peine
Au service d'un amoureux !

MAISTRE JEHAN.

Potiron, que tu es heureux,
Si tu le sçavois bien connoistre !

POTIRON.

Je voudrois t'avoir veu un maistre
De cervelle comme le mien,
Pour avoir cet heur et ce bien.
Mais, Janne, vous estes resveuse ;
Ha ! vrayment, vous estes fascheuse.

JANNE.

Vous ne faites que lanterner,
Perdre temps et balliverner ;
Mais que voulez-vous que je die ?

MAISTRE JEHAN.

Potiron, cette maladie
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbieu ! c'est quelque mauvais vent
Qui l'a frappée ce matin,
Et l'a mise en son avertin [1].

1. C'est le vertigo, ou la maladie des bêtes, qu'on appelle *tournis*.

MAISTRE JEHAN.

Potiron, trèves de colère ;
Laissons là Janne. Quelle chère
Cependant que Monsieur contoit
Du Havre pris, et qu'il vantoit
L'heureuse et vaillante jeunesse
De nostre roy [1], et la sagesse
Et l'heur de la royne sa mère,
Lorsqu'il disoit que la main fière
Et le cœur brave du François
Avoit mis et chassé l'Anglois
Hors des limites de la France !
Aussi tost Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis jette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Jean parle de la guerre
Ainsi que de son parchemin ;
Maistre Jean a l'esprit mutin.

JANNE.

Ha ! Potiron, laisse-le dire.

MAISTRE JEHAN.

Si Monsieur avoit faim de rire,
Aussi tost elle rougissoit,
Aussi tost elle pallissoit.

JEANNE.

Madame est en son pelisson [2] ;
Non, jamais en ceste façon
Ne la vey descontenancée.

POTIRON.

Janne en dira sa ratelée [3].

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est semblable à celuy
Qui laboure le champ d'autruy
Et laisse là le sien en friche.
C'est ainsi que l'on devient riche.

JANNE.

Ah ! vrayment, il a bonne grace ;
C'est pour luy, ceste soupe grasse :
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE JEHAN.

Janne, son moulin est trop sec
Pour y moudre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

JANNE.

Potiron, parlons un petit
Plus bas : il est en la sallette.

POTIRON.

J'ay peur que ceste amour secrette
Ne se brasse pour maistre Jean.

1. Charles IX, qui n'avait pas encore quatorze ans quand il assista à la reprise du Havre.
2. Embarrassée, entortillée, comme en sa pelisse.
3. Tout ce qui lui viendra sur la langue, comme sous « un râteau. »

MAISTRE JEHAN.

Pour moy?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE JEHAN.

Han, han, han,
Je serois achevé de peindre.

POTIRON.

Si Monsieur vous vouloit contraindre
De l'espouser?

MAISTRE JEHAN.

Moy! et pourquoy?
Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grison
Sera de lui donner carrière.

MAISTRE JEHAN.

Il s'en peut bien tirer arrière:
Ce n'est pas pour un tel monteur,
Ce n'est pas pour un tel picqueur,
Vrayment, que la lice est dressée.

JANNE.

Sa monture est trop harassée:
Il peut bien s'essayer ailleurs.

MAISTRE JEHAN.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

POTIRON.

La lance à Monsieur est gauchère
Pour tirer droit à la visière.

JANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE JEHAN.

Je voudrois bien le secourir.

JANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Janne a servi à l'escurie,
Elle en parle assez proprement.

JANNE.

Ç'a donc esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine?

MAISTRE JEHAN.

Mais j'oy Monsieur qui se mutine;
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moy, je m'en vais boire un trait,
Car nous jourons une première
A toutes restes de colère,
Tantost, mon advocat et moy.

JANNE.

Adieu, tous deux.

MAISTRE JEHAN.

Adieu, je voy
Antoinette qui se desrobe
Avec Madame au garderobe.

JANNE.

Adieu, je vais à mon mesnage.

MAISTRE JEHAN.

Nous en parlerons davantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE JEHAN.

Ceste nouvelle trame
Mettra jusque à la haute game
Cet advocat; ce fait le touche.

SCÈNE V

POTIRON.

Je m'en vay bien jetter la mouche
Au cerveau de mon amoureux;
A ce coup, il est malheureux:
Il peut bien quitter la partie.
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'eguillon dessous le flanc.
C'est à lui à quitter le ranc;
J'en ay descouvert l'embuscade,
Et, s'il ne se donne de garde,
On luy fera un mauvais tour.
C'est un ennemy que l'Amour;
Ce monsieur a cent vieilles ruses,
Cent couvertures, cent excuses,
Pour ruiner ce jeune sot.
Mais, si je ne luy disois mot
De tout cela que j'ay appris,
Ce seroit pour le rendre epris
Et surpris tousjours davantage;
Ce seroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux
Que jamais. Pourtant, il vaut mieux
Dire tout et ne celer rien:
Car, quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra jeter la poudre
En l'œil, il se pourra resoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces jeunes gens
Qu'une heure pour les faire sages;
Puis il dira que les orages
Ne viennent jamais que de moy.
Si diray-je tout, par ma foy,
C'est œuvre de misericorde
De luy donner eschelle et corde
Pour le tirer hors de prison,
Où fureur surmonte raison,
Et seule y commande la rage...
Potiron est devenu sage;
Il philosophe maintenant;
Il a repris son sentiment
En beuvant: la digestion

Fait fumeuse opération
Dedans sa petite cervelle.
Mais je vay dire la nouvelle
A mon advocat qui m'attend.
Il est sans cœur s'il ne se pend,
Et s'il n'a maintenant envie
D'honorer sa melancolie
De quelque bien-heureuse mort,
Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

MONSIEUR.

Vrayment, il falloit bien qu'Amour
Vinst informer, sur le retour
Et sur le decours de ma vie,
De mon fait se faisant partie,
Si aigrement encontre moy !
Toutefois, ce plaisant emoy,
Or que je sois vieil et cassé,
Me fait souvenir du passé
Et me remet en l'allegresse
Où j'estois lors que la jeunesse,
En la plus gentille saison,
Versoit l'amoureuse poison
Qui les cœurs doucement enflame
D'une belle et gentille flame.
Mais, s'il me plonge en cet accès,
Je crains de perdre mon procès,
Or que j'entende la matière :
Car j'ay oublié la manière
D'intenter en ces actions.
Je n'ay griefs ni salvations,
Factons, responsifs ny repliques :
Je fourniray trop de dupliques ;
Mais, pour conclure en cet endroit,
Je n'ay pour soustenir mon droit,
Encor que j'eusse le bureau,
Jamais la faveur du barreau
Ne sera pour moy : la jeunesse
Ne fait jamais pour la vieillesse ;
Amour n'est point pour les vieillars.
Toutefois, ce sont des hazars :
Amour est oiseau de passage.
Car, las ! aussitost que nostre âge
Se rend de l'hyver compagnon,
Aussi tost s'envolle mignon
Haut à l'essort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure ;
La vieillesse point ne luy plaist.
Toutefois point ne me desplaist
Qu'il m'assaille pour m'eprouver.
Connoissant qu'on ne peut trouver
Viande au monde plus exquise,
Plus delicate et plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son goust, sa saumure et son sel,
Qu'amour en son aigreur extrême.
Il fait sa sauce de luymesme,
Et luymesme porte son jus,
Son sucre, son sel, son verjus ;
C'est une douce confiture.
S'il a quelque chose trop dure
A digerer, il l'adoucist,
Il l'enaigrist, il la farcist
De sucre doux et d'herbes fines ;
Si l'on y trouve des espines,
Il les couvre si finement
Qu'on les avalle doucement.
Et, bref, je croy que rien ne plaist
Au monde si l'amour n'y est :
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,
Remuant une vieille cendre,
La glace au plus fort de l'hyver,
Et le feu mesme congeler.
De moy j'en fay l'experience,
Car, dès le temps que je commence
A le mesler en mon breuvage,
Encores que le poil et l'âge
Me bannissent de ce plaisir,
Je me sens toutefois saisir
Le cœur d'une jeune allegresse ;
Je ne sens rien de la vieillesse ;
Mes membres sont gaillards et forts.
Je n'ay rien dessus tout mon corps
Qui me face monstrer caduque
Que la dent noire et la perruque
Et des sillons dessus le front,
Qui vieillard et ridé me font.
Au reste, je suis fort gaillard,
J'ay le parfum, le gand mignard,
L'escarpin, la chausse coupée,
La gibecière bien houpée,
La robe faite à haut collet,
Le clerc, le laquais, le mulet.
Bref ce que j'ay veu me desplaire
Aujourd'huy commence à me plaire ;
Rien plus triste et fascheux ne m'est,
Et rien sur tout ne me desplaist
Que la colère violente
D'une femme qui me tourmente,
Qu'un œil qui m'espie et m'aguette,
Qu'une langue qui me sagette,
Qu'un regard hagard et jaloux,
Qu'un visage plein de courroux
D'une femme qui vit pour moy
Cent fois plus que je ne voudroy.
Si faut-il pourtant que je face,
Ou par finesse ou par menace,
Par surprise ou par action,
Qu'ell' passe condemnation.
Hà ! que je la voy eschauffée !
Encor qu'elle soit mal coiffée,
Si me faut-il la caresser ;
Mais s'elle devoit trespasser,
Si faut-il pourtant qu'elle endure ;
Si la pillule estoit plus dure

Qu'acier, si faut-il l'avaler [1].
Vrayment, le temps s'en va troubler :
La lune est fort rouge en visage ;
Ce vermillon est un presage
Qu'il courra quelque mauvais vent.
Il vaut mieux aller au devant
Pour l'appaiser, s'il est possible.
C'est verser l'eau dedans un crible
Et pescher les poissons en l'ær,
C'est courir les cerfs dans la mer,
De vouloir tirer ceste beste
De l'amble [2] qu'elle a dans sa teste.

SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE, MONSIEUR L'ADVOCAT.

MADAME.

Je vous en feray bien mouller.

MONSIEUR.

Eh bien ! où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma caresse ?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta destresse ;
Je sçay bien dont je suis venuë :
Je ne suis point si peu connuë,
Et si n'ay point si peu de bien,
Que l'on ne me reçoive bien ;
J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEUR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy, qui suis de bon lignage,
Et, ma foy, d'autre parentage
Et de meilleure part que vous !

MONSIEUR.

Tout beau, madame ! parlez doux.

MADAME.

Allez, faites vostre mesnage :
Je n'ay proposé davantage
De demeurer avecques vous.

MONSIEUR.

Vous serez tousjours en courroux !
Il y a jà semaine entière
Que vous tenez vostre colère,
Et si vous ne sçavez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy ? merci Dieu ! je le voy
Et jour et nuict devant mes yeux.

MONSIEUR.

Ce ne sont que des envieux
Qui vous donnent un faux entendre.

1. Pour : encore faut-il l'avaler, quand même.
2. Du pas.

MADAME.

Non, non, je n'en veux plus apprendre;
Hé ! j'en sçay trop de la moitié.

MONSIEUR.

Ou c'est nouvelle inimitié,
Ou quelque bavarde secrette
Vous a dit que j'aime Antoinette ;
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs :
Cela est vostre naturel.
Il n'est pas vray, je ne suis tel,
Et ne voudrois l'avoir pensé ;
Et, si je me suis avancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par sous l'esselle,
De luy voir enfler le teton,
Passer la main sous le menton,
Ç'a esté en vostre presence.
Mais, du depuis que je commence
A me tenir un peu en point
D'estre gaillard, ne criez point ;
Le soupçon et la jalousie
Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble, sinon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eschaufez cette colère.

MONSIEUR.

Venez, approchez, ma commère,
Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement ?

MONSIEUR.

Voyez : il me semble
Que tous deux avons, Dieu merci,
Du bien assez, et sans souci
Que nous pouvons vivre aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement,
Est-ce l'amour et la douceur,
La courtoisie et la faveur,
Que vous promistes de me faire ?

MONSIEUR.

C'est grand cas ! je ne vous puis plaire :
Tout ce que je fay vous desplaist.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist,
Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEUR.

Avez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaisnes, de bracelets d'or,
Ou de quelqu'autre chose encor,
Que n'ayez eu argent en main

Pour l'acheter aussi soudain ?

MADAME.

Je ne m'en suis mescontentée.

MONSIEUR.

Quoy donc ? estes-vous mal traittée ?

MADAME.

Vous sçavez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy je parle si haut
Maintenant.

MONSIEUR.

Or, pour y mettre ordre
Et pour ne voir plus ce desordre,
Sans qu'il y ait cause ou raison
De troubler l'eau de la maison,
Il faut que vous serviez de mère
A Antoinette, et moy de père ;
Et, bref, il nous la faut pourvoir,
Afin que n'ayez de la voir
Occasion, ny moy aussi.
Mais tirons-nous un peu d'icy,
Car, s'il ne tient qu'à vous baiser,
Vrayment, je vous veux appaiser.

MADAME.

Le baiser ne m'appaise point,
Monsieur, monsieur, ce n'est le poinct
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEUR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

MONSIEUR.

Cependant, gardez quelque chose
Pour crier et tancer demain ;
Je vous veux dire le dessain
Et le retraintif que j'appreste
Pour guerir vostre mal de teste.

SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Tu les as veus !

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble ?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOUREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit ?

POTIRON.

Ouy, je sçais tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOUREUX.

Quoy ? que Monsieur aime Antoinette ?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean ?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage ?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sçait bien ?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien.
Je vous l'ay jà dit tant de fois,
Et si vous avez droits, ou loix,
Ou defenses pour l'empescher,
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, si tu verras sortir
Janne, à fin de m'en advertir ;
Je meurs d'une jalouse envie
De sçavoir ma mort ou ma vie.
J'ay Madame et Janne pour moy,
D'Antoinette, je sçai pourquoy
Elle n'accordera jamais
D'espouser un clerc du palais ;
Toutefois ce traistre lutin
Est si meschant, est si tresfin,
Qu'il me donra un croc en jambe,
Si de fortune je n'enjambe
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées,
J'espère de suyvre à la trace
La beste en prise que je chasse,
Et mettray Monsieur en defaut.

L'AMOUREUX.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut
Prendre force, cœur et courage.

POTIRON.

Si je ne romps le mariage,
Baste.

L'AMOUREUX.

Potiron, je descouvre
Ce bel amoureux, qui entrouvre
La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Rentrez et faites vos efforts.

L'AMOUREUX.

Je m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,

Car je voy Monsieur en ce lieu,
Et Madame qui sort après ;
Je les espiray de si près
Que je vous mettray hors de peine.

SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE, POTIRON.

MONSIEUR.

Je sçay bien que ce capitaine
Mon cousin, qui me la laissa,
Ne viendra jamais par deçà.
Il est mort, et par sa vaillance :
Un soldat de sa connoissance,
Retourné tout nouvellement,
Me le conta dernièrement ;
Je ne l'ay voulu avancer
Si tost, de peur de l'offenser.
« Aussi la nouvelle fascheuse
« Ne peut estre trop paresseuse. »

MADAME.

Que la fille en sera marrie !

MONSIEUR.

C'est la brèche et la batterie
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que je donnasse
Pour un escu d'or et de pois ;
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles sourdes.
S'ils ne se donnent point de bourdes,
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'est un mestier très-dangereux
Que la guerre, à ce que je voy.

POTIRON.

C'est pour un autre que pour moy.

MONSIEUR.

Et si m'asseura pour le seur
Qu'estant couché derrière un mur
Dessus le ventre, en embuscade,
Il survint une canonnade
Droit par dessus un ravelin [1],
Qui prend le mur et le cousin,
Et les emporta pesle-mesle,
Hachez menus comme la gresle.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gaigné l'avantage
Sur la partie, pour ce coup.

1. Terme de fortification, synonyme de demi-lune.

MONSIEUR.

Mais nous tardons ici beaucoup.
Le jour s'en va, conclusion :
Pour vous tirer d'opinion,
Il nous la faut pourvoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en serai jamais marrie.

MONSIEUR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,
Et si c'est par nostre moyen
Qu'ell' se marie, et qu'on luy donne
Un bon présent, c'est belle ausmonne ;
Bien mieux employé ne peut estre ;
Puis elle est pour le reconnoistre,
Or qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment ? vous sçavez tout le jeu
De ce cousin qui l'enleva.

MONSIEUR.

Je sçay bien comme tout en va ;
Elle est toutefois de nature
Aussi douce que créature
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousjours,
Sur l'âge, affaire du secours,
A toute heure, de jeunes gens.

MONSIEUR.

Et puis nous n'avons point d'enfans.
Que vous en semble-t-il, ma femme ?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle trame
Ne m'ourdisse nouveau martel.
J'en suis d'advis, il n'est rien tel
Qu'en descharger notre mesnage
Par l'accord d'un beau mariage.

MONSIEUR.

Je l'ay desjà bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui ?

MONSIEUR.

J'ay pensé
Que maistre Jan estoit son cas.
Il y a cinq cens advocas
Au palais qui ne sçauroyent faire
Ce qu'il fait : il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit,
A la barre, hé ! il plaideroit.
Maistre Jan est gentil garçon,
Maistre Jan a bonne façon,
Maistre Jan est fin et accort,
Maistre Jan n'est pas un brin sot ;
Et bref, maistre Jan, sans envie,
Gaignera aussi bien sa vie
Que solliciteur du palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublierez jamais :
Il nous a fait trop de service.

MONSIEUR.

Puis je le mettray en office
Ou de clerc du greffe, ou d'huissier.

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEUR.

Est-ce bien dit ? que vous en semble ?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble,
J'espère qu'ils feront du fruit :
La fille est bonne et a bon bruit,
La fille est douce et gracieuse,
Elle n'est fière ni fascheuse ;
La fille n'est pas un brin sotte ;
Je crains qu'elle soit huguenotte
Seulement, car elle est modeste,
En parolles chaste et honneste,
Et tousjours sa bouche ou son cœur
Pensent ou parlent du Seigneur [1] :
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas.

MONSIEUR.

Hé ! tout cela n'est pas grand cas.
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

J'y vais, et feray tout devoir
De sçavoir bien discrettement
Qui elle est, et quoy, et comment.

MONSIEUR.

N'en faites jà trop grande enqueste :
Vous lui pourriez mettre en la teste
Je ne sçay quoy pour la fascher.

MADAME.

Vrayment, je ne veux empescher,
Quant à moy, une œuvre si sainte.

MONSIEUR.

Allez, je vay donner l'atteinte
A mon clerc suyvant ce dessain.

MADAME.

Aujourd'hui plustost que demain
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEUR.

N'ay-je pas mis ma beste à l'amble
Doucement et sans la forcer?
Il faut seulement amorcer
Un peu ceste beste farouche
D'un petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Je vais achever mes dessains :
J'en auray, ou faudray à traire.

1. L'abbé Goujet et le P. Niceron ont pris acte de ces vers pour accuser Belleau de calvinisme. Il n'y faut voir qu'un reproche aux habitudes relâchées et peu « pratiquantes » des jeunes catholiques de son temps.

SCÈNE V

POTIRON, JANNE.

POTIRON.

Je suis alteré de me taire.
Voilà Janne. Et bien, est-ce fait ?

JANNE.

Potiron, vous êtes du guet :
Tu peux bien redire à ton maistre
De point en point ce que peut estre :
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le capitaine est mort ; mais quoy ?

JANNE.

Ce coup a coupé l'esguillette [1],
Et rompu du tout la buchette.
D'esperance je n'en ay plus.

POTIRON.

Mais mon Dieu ! comme ce perclus,
Ce vieux resveur, ce mitoüin
A contrefait le patelin.

JANNE.

Il l'a si bien mitoüinée [2]
Et si bien empatelinée
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Janne ?

JANNE.

Ils ont resolu
Faire aujourd'huy le mariage.

POTIRON.

Aujourd'huy ?

JANNE.

Voire, j'en enrage,
Et si j'en crève de despit ;
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voicy mon malheur ou mon bien.

JANNE.

Potiron, ils nous oiront bien,
Va t'en et chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheveau
Pour desmesler leur entreprise.

JANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.

POTIRON.

Quelque chose que Janne die,
La toile n'en est pas ourdie.

1. Le fil qui retenait tout, comme l'aiguillette le pourpoint.
2. Flattée, caressée avec des mitaines.

Si ceste nouvelle poursuite
Aujourd'huy ne se precipite,
J'osteray mon advocaceau
D'entre la pierre et le couteau,
Et mettray le tout à bon port.
S'il dit vray, ceste belle mort
Doit apporter et vie et grace
A mon advocat qui trespasse
Pauvrement, et qui meurt ainsi
Que meurt un amoureux transi
Sous la rigueur d'une maistresse;
Mais je vay luy donner addresse,
Pour expedier promptement
Le souhait qu'il desire tant.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ANTOINETTE.

Entre les malheurs, le malheur
Que plus je craignois en mon cœur
M'est advenu, malencontreuse,
Pauvre, chetifve, malheureuse,
Infortunée que je suis!
Rien plus esperer je ne puis,
Puis que mort et malaventure
M'ont derobé la creature
Au monde que j'aimois le plus,
En qui j'avois mis le surplus,
Pour jamais, de mon esperance,
En qui j'avois mis mon espoir,
Mon souhait, mon tout, mon avoir,
Et seul à qui j'avois envie
De donner mon cœur et ma vie.
Mais que feray-je maintenant,
Sinon de prier humblement
Le Seigneur de me secourir,
Si que je ne puisse encourir
Ny mal, ny honte, ny diffame?
Monsieur l'Advocat et Madame
Me pressent de me marier.
Le jeune homme me fait prier
D'attendre quelques jours encore.
Je sçay qu'il m'aime, et qu'il honore
Sur toutes choses la vertu;
Mais avant qu'il ait combatu
Son tuteur, son oncle et sa mère,
Et les parens de feu son père
A celle fin d'y consentir,
Il n'en pourra jamais sortir;
Puis on m'a dit je ne sçay quoy:
Qu'il avoit jà promis la foy
A une jeune damoiselle,
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
Et sy croy mesme que Monsieur
En doit estre solliciteur.
Cela seul m'en a destournée
De confesser dont je suis née.
Je sçay bien que secretement
Madame m'a voulu tenter,
Et, afin de la contenter,
J'ay dit que j'estois orpheline,
Fille d'un facteur de marine [1]
Qui estoit natif de Poitiers,
Et qu'il y a dix ans entiers
Qu'il estoit mort en un voyage.
Et, sans me forcer davantage,
S'est contentée, et croy de peur
De me fascher; elle a bon cœur.
Seulement elle m'a priée,
Si je veux être mariée,
Je ne refuse le parti
Que Monsieur m'avoit assorti,
Me promettant bon avantage
Si j'accepte le mariage.
J'ay dit que j'avois arresté
De suyvre en tout leur volonté,
Et faire ce qu'il leur plairoit.
Maistre Jean n'est pas mal-adroit,
Il est doux, et si a l'adresse
En ce qu'il fait, puis la noblesse
Aujourd'huy n'est que pauvreté.
Je ne puis vivre en liberté,
En liberté de conscience
Mieux qu'à Paris; la patience
Sera mon espoir et mon bien.
Puis, ne pouvant esperer rien
De ma maison, que puys-je mieux,
Sinon de m'eslongner de ceux
Qui ne me voudroyent recognoistre?
Possible le temps fera naistre
Quelque nouvelle occasion
Pour nous mettre en possession
Du bien que nous n'esperons point.
Mais voicy Janne tout à poinct,
Ell' me dira tout le secret.

SCÈNE II

JANNE, ANTOINETTE, MADAME L'ADVOCATE.

JANNE.

Je n'ay tant seulement regret
Que de nostre pauvre amoureux;
Mais je croy que ces langoureux
Ont oublié tout en un jour.

ANTOINETTE.

Janne, vous parlez de l'amour.
Qu'y a-t-il?

JANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme si vous n'en sçaviez rien:
Vous serez aujourd'huy fiancée,

1. Fabricant de bateaux.

Et demain matin espousée
A nostre clerc ; qui ne le sçait ?
Mais laissez-moi faire mon fait ;
J'ay de la besongne taillée,
Et n'ay point d'esguille enfilée.
Il me faut aller achepter
Des viandes pour apprester
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy ?

JANNE.

Deux perdrix et deux cailles,
Un connil [1], quelques huteaudeaux [2],
Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si j'en puis trouver à bon pris
Dessous la porte de Paris [3].

ANTOINETTE.

Allez, Janne, et marchandez bien,
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez pour l'amour de moy,
Outre cela, je ne sçay quoy.
Voilà un escu que je donne,
Mais ne le dites à personne.

JANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre ;
Qui veut gaigner il faut despendre ;
De là vient vostre honnesteté ;
J'enten ceste civilité.
Mais qu'on se coiffe et qu'on se mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Janne, vous volez rire !

JANNE.

Allez, vous me ferez tancer,
Allez donc pour vous ajancer,
Et pour vous faire un peu jolie.

ANTOINETTE.

Madame est toute ramollie ;
Monsieur l'a remise en son sens.
Je m'en vais.

JANNE.

Adieu ! je perds temps.

JANNE, *seule*.

Mon Dieu ! que je plains ce repas !
Pauvre fille ! qui ne sçait pas
Que ceste liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monsieur espère en avoir ;
Et Madame, qui peut sçavoir
Ce qu'il bastit en son cerveau,
Donne le drap et le cizeau
Pour se tailler une cornette.

1. Lapin, du latin *cuniculus*, qui a le même sens.
2. Ce mot, qui est aussi dans Rabelais (liv. I, ch. 37), signifie chapon gras. A Metz, on l'emploie encore sous cette forme, *hautondeau*.
3. C'est-à-dire l'Apport-Paris, au bout du Pont-au-Change, et au bas du Châtelet. On sait qu'*apport* signifiait marché. Celui-la était alors le plus important de Paris.

Toutefois j'estime Antoinette,
Tant sage et tant fille de bien,
Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien
De ce qu'il prétend ; le mechef
Qu'il forge cherra sur son chef.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc !
Pour babiller je ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

JANNE.

J'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

JANNE.

Il ne faut jamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute seule ;
C'est un claquet, c'est une meule
D'un moulin qui tourne tousjours.

SCÈNE III

MADAME L'ADVOCATE, LA VOISINE.

MADAME.

Toutes les heures me sont jours
Si je ne voy nostre voisine ;
Mais je la voy qu'elle chemine
Droit icy et fort à propos.
Non, je n'auray jamais repos,
Si je ne dis entierement
Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari et moy.
Et bien, voisine ?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy ?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouvelles ?
Il y a treves éternelles.

LA VOISINE.

Comment ? qui a fait cest accord
Si tost ?

MADAME.

Asseuré de la mort
Du capitaine son cousin,
Puis voyant le malheur voisin
Qui lui tomboit dessus la teste,
Pour m'oster le martel, arreste
D'accorder ce soir Antoinette
Avec son clerc, c'est chose faitte ;
Nous l'avons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le seur est-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains une fin.

MADAME.

Comment!

LA VOISINE.

Monsieur est caut et fin,
Gardez bien qu'une vieille ruze
Sur la fin du jeu vous abuse;
Toutefois il est sage et vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, je le pense ainsi;
Et vous, commère?

LA VOISINE.

Et moy aussi.

MADAME.

Bref, au pis aller, je conclus
Lors que je ne la verrai plus,
Et qu'elle sera retirée
En son mesnage et mariée,
J'oste au moins les occasions
De mes jalouses passions.
Ce que je voy me passionne,
En mon absence, qu'il garçonne
Et face tout ce qu'il voudra;
Si je l'aperçois, il faudra
Qu'il ait bon pié èt bonne main,
Si je prens une fois le frain,
Que je ne le mette à raison,
Et ne lui fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce soir?

MADAME.

Que vaut l'attendre?

LA VOISINE.

C'est bien fait; il faut tousjours prendre
Ces vieux resveurs tout promptement;
Car ils changent en un moment
Et de fait et de volonté.

MADAME.

Si est-il pourtant arresté;
Janne fait desjà la cuisine.
Mais n'y faillez pas, ma voisine,
Mais, je vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

J'iray.

MADAME.

Nous n'avons pas grand cas,
Nous n'avons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Je vous pry, que voudriez-vous faire?
Quoy? que vous faut-il?

MADAME.

Nous rirons,
Mangeant ce peu que nous aurons,
Et vous conteray l'avantage
Que Monsieur donne en mariage
A maistre Jehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine, mais n'apportez rien;
Pour ce soir nous avons assez.

LA VOISINE.

Bien, bien; mais, commère, pensez
Que je me doutois de l'affaire.
J'ay veu nostre fils se deplaire
Tout ce jour; il n'a point disné;
Potiron l'en a destourné
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.
Il est fascheux, triste, depit,
Et quant à moy, je suis fort aise,
Encor que le fait luy deplaise;
Mais le temps luy fera passer
Bien tost cest amoureux penser,
Avant trois mois il l'oublira;
Lors possible il estudira
Mieux qu'il n'a fait le temps passe.

MADAME.

Quant à ce poinct, il est cassé;
Il peut bien ailleurs se pourvoir
En amours, et quant au vouloir
De la fille, je sçay qu'elle aime;
Mais elle sait bien que la trème
N'est pas pour ourdir cette toile.
Commère, nous y gaignons tous,
Faisant pour moy, j'ay fait pour vous:
Pensez que vostre fils n'eust peu
Se marier sans vostre sceu.

LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre!

MADAME.

Encore il vous pouvoit remettre,
Comme il a fait, en desarroy.

LA VOISINE.

Hà! commère, vous dites vray.
Encor n'en est-il pas dehors.

MADAME.

Dieu soit loué, puis que j'en sors
A mon honneur à cette fois!
A Dieu, commère, je m'en vois;
A Dieu, il est temps que je sorte;
Je vois Monsieur à nostre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce soir.

LA VOISINE.

J'iray, je vous asseure
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas
D'amener vostre fils, commère :
Plus tost oublira sa colère,
Voyant son malheur devant luy,
Que de l'entendre par autruy.

SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE.

MONSIEUR.

Il me tarde qu'il ne soit nuit,
De peur que le malheur qui suit
Pas à pas la bonne fortune
A son arriver n'importune
De quelque fascheux deplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme,
Maintenant si nostre gendarme
Arrivoit dispos et gaillard !
Puis je crains ce petit paillard
Potiron ; il est fin et caut,
Et sçait trop bien comment il faut
Assaisonner un bon broüet.
Il mettra mon clerc au roüet,
S'il peut : il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il est moins retif ;
Et puis l'amour est inventif
A guerir soudain les ulcères
Qui proviennent de ses colères ;
Il a les emplastres tous prests,
Le basme [1] et l'onguent tout exprès
Pour rejoindre ce qu'il entame.
Mais voici arriver ma femme,
M'auroit-elle bien entendu ?
Je m'en vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy ?

MONSIEUR.

Je ne sçay, je suis endormy.
Je suis tout mal fait,

MADAME.

Si faut-il
Rire ce soir, estre gentil.
Nous aurons bonne compagnée
Pour festoyer nostre accordée :
Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEUR.

Nos voisins y viendront-ils point ?

MADAME.

Eux ? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEUR.

Cependant je vais assaillir
Un gros procez, et le happer
Au poil, attendant le souper.
Et vous, ma femme, donnez ordre
Qu'on ne face point de desordre,
Et que nostre souper soit prest
De bonne heure, et ce qui y est
Soit servi bien et nettement,
De broche en bouche chaudement [1].

MADAME.

J'y vais, et si feray si bien
En tout, qu'il n'y manquera rien.

SCÈNE V

MADAME L'ADVOCATE, JANNE.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame ?

MADAME.

Approchez-vous.

JANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardée ?
La volaille est-elle amandée ?

JANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié ;
Je ne vey jamais si cher tems,
Et croyez que les pauvres gens
Cest hyver auront bien à faire.

MADAME.

Janne, parlons de nostre affaire,
Le temps nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haster le souper,
Janne, et ne parlez d'autre chose.

JANNE.

Laissez donc ceste porte close,
Et vous en allez hors d'ici ;
Allez, n'ayez point de souci,
Je vous pry, je feray bien tout,
Et si j'en viendray bien à bout,
Dieu aidant, et me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire ;
Il faut laisser Janne seulette ;
Pendant je vay voir Antoinette
Et maistre Jan, qui font l'amour.
Je croy que c'est le premier jour
Qu'ils parlèrent jamais ensemble.

1. Le baume.

1. On dit encore « manger de broc en bouche, » pour dire manger la viande sortant de la broche.

SCÈNE VI

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

L'homme, quand il naist en ce monde,
Est comme un dessain que l'on fonde
Pour faire un bastiment nouveau.
Quand il est parfait, riche et beau,
Un chacun de sa grace belle
Prend le portrait, prend le modelle,
Pour en desrober la façon ;
Puis l'architecte et le maçon
En tire proufit et louange.
Mais si un locatif [1] s'y range,
Mauvais mesnager, mal-songneux,
Salle, sans cœur, ord, paresseux,
Le mur, le toict, le fenestrage
Se sent de son mauvais mesnage,
Ou il prend coup, ou se dement,
Ou perd sa grace en un moment,
Un vent se lève, une tempeste,
Qui rompt la tuille, abbat le feste ;
Puis la paresse du monsieur
Laisse les chevrons et le mur
Au vent, à l'air, sans couverture.
Survient une eau, une froidure
Qui pourrist lates, enfesteaux,
Poultres, traverses, soliveaux ;
Et ainsi peu à peu se mine,
A la fin tombant en ruine.
Ainsi le bon père qui sert
D'ouvrier, de maçon, et qui fait
La muraille et les fondements,
Et le plancher à ses enfants,
Les fait songneusement instruire,
Les fait marchans, les fait escrire,
Bref il en fait un bastiment
Pour exemple et pour ornement,
Sans espargner ni chaux ni sable
Pour rendre la muraille stable.
Mais quand ce maçon n'y est plus,
Tout se gaste et devient reclus,
Tout s'y pourrist ; la nonchalance
Le fait tomber en decadence.
Je le sçay : car, durant le temps
Que la puissance des parens
Me tenoit en obeïssance,
Je donnoy bien telle esperance
De moy, que j'estois le premier
Des plus gentils de mon quartier.
Mais depuis que ceste tempeste,
Amour, a pleu dessus ma teste,
Depuis que l'orage et le vent
Ont corrompu ce bastiment,
Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
Il n'y a plus moyen d'y estre :
Il pleut partout, devant, derrière ;
Je ne suis plus qu'une goutière,
Tout est pourry, tout s'en va choir,
Et n'y a ordre d'y pourvoir,
Qui ne voudroit, pour me refaire
Dessus le premier exemplaire,
Me rebastir tout de nouveau.
Je n'attens plus que le cordeau
Pour donner trèves à ma peine.
Voici Potiron hors d'haleine.
Qui a-t-il ?

POTIRON.

Il faudroit foncer
Dix escus, pour vous annoncer
Le vray segret et la nouvelle
Qui vous tire de la cordelle
Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOUREUX.

Quoy ? y a-t-il quelque surprise,
Ou quelque bon secours pour moy ?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOUREUX.

Je te promets ma foy,
Tu auras un accoustrement [1].
Mais dy donques.

POTIRON.

Tout promtement :
Je sçay que nostre capitaine
Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOUREUX.

Il est mort ! Potiron, va, brasse,
Taille, recous quelque fallace,
Pour rompre et pour troubler la feste
Du mariage qui s'appreste.
Va, et dy qu'elle m'a promis,
Asseure qu'un de tes amis
Aujourd'huy mesme s'est fait fort
Que le gendarme n'est pas mort,
Et qu'il sera tost de retour.
Si nous pouvons passer ce jour,
Pour empescher, ou pour attendre,
La fièvre ne me peut reprendre
Estant guery de cet accès.

POTIRON.

Ainsi gaigne-t-on son procès :
Il faut gaigner mademoiselle
Ou bien d'une robbe nouvelle,
Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,
A fin d'estre sur le bureau ;
Pratiquer un solliciteur,
Et suborner un rapporteur
De quelque chose de grand pris.

L'AMOUREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !
Il n'est pas tant de rencontrer ;
Maintenant il faut inventer
Quelque chose bonne pour moy,

1. Locataire.

1. Habillement.

Quelque moyen, je ne sçay quoy,
Dy plustost qu'elle est mon espouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse
Dessus la nuque du vieillard
Pour esteindre le feu qui l'ard;
Sans plus je crains l'aigre colère
Et l'avertin de vostre mère;
Elle crevera de dépit.

L'AMOUREUX.

Pendant j'auray quelque repit
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, monsieur; laissez moy faire :
Parbieu, je m'en vais broüiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Janne tiendra bien le bout;
Elle est assez fine et rusée
Pour devider ceste fuzée.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE CAPITAINE; BERNARD, son valet; JANNE.

LE CAPITAINE.

Je hay ces ames casanières,
Je hay ces ames buissonnières,
Ces soldats qui le plus souvent
N'osent mettre la teste au vent
Pour trouver la bonne fortune.
La guerre est une mer commune
Pour s'enrichir en un moment;
Il ne faut qu'un abordement,
Un sac, un dé, une ruine;
Il ne faut qu'une guerre encor
En France, pour se faire d'or,
Un vieil curé, un riche môine,
Un bon abbé, un bon chanoine,
Ou quelque prieur bien nourry
Pour decouvrir le pot pourry.
Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu, je n'ay jambe ny bras
Qui ne perde force et vigueur,
Je n'en puis plus; mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,
J'ay dressé embusches segrettes,
J'ay fait des approches de nuit,
J'ay fait cent fois, oyant le bruit
Du tabourin, la sentinelle;
J'ay miné, sappé, fait eschelle,
Et, pour acquérir quelque nom,
J'ay fait à gorge de canon
A l'ennemy cent camisades [1],
J'ay donné cent harquebusades,
Cent fois j'ay couru au defaut
D'un bataillon ou d'un assaut;
Cent fois j'ay donné des allarmes,
J'ay mille fois porté les armes
Trente six heures sans dormir;
J'ay fait trembler, j'ay fait fremir
Cent fois l'ennemy en campagne,
Et en Piemont, et en Espagne;
Trois fois combattu en camp clos,
Mille fois perdu le repos,
Mille fois couché sur la dure,
A l'air, au chaud, à la froidure;
Mais je n'eu jamais tant de mal,
Fust à pié ou fust à cheval,
Que j'ay eu pour gaigner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris
De vous voir en bonne santé.
Monsieur, tranchons de ce costé;
Je voy porte et fenestre ensemble
De vostre cousin, ce me semble.

LE CAPITAINE.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Viença : dy-moy
Que te semble de l'entreprise ?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise
Et si Dieu n'eust esté François,
Je ne fais doute que l'Anglois
N'eust forgé et mis en ballance
Les angelots [2] en nostre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Viença, Bernard : depuis trois mois,
Combien monte nostre butin ?

1. Attaque de nuit, qu'on nommait ainsi parce que les assaillants, pour se reconnaître, n'y allaient qu'*encamisados*, comme dit Cervantes, dans *Don Quichotte*, c'est-à-dire ayant passé leur chemise sur leur armure.
2. C'était l'écu d'or anglais. Plus tard, il baissa jusqu'à ne plus valoir que quinze sous.

BERNARD.

Monsieur, vous n'estes point mutin
Pour entrer premier à la brèche.
Je ne suis qu'une pique seiche,
Mais je suis toujours des premiers;
Si l'on me trouve des derniers,
Parbieu, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la taverne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour estre brave ou vaillant
Vous n'estes point heureux en terre.
Allez sur mer, puisque la guerre
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poictiers pour s'enrichir !

BERNARD.

Il vous en souvient, capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirasmes bien la laine[1].

BERNARD.

Ouy bien la gresse et la toison
Du troupeau de la grand'maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle et qu'elle est gentille !
Mais elle est un peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte
Elle est de chair ainsi que nous :
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard !

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut jà me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sais bien que j'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.

1. C'est-à-dire « nous volâmes. » On sait que les filous du Pont-Neuf sous Henri IV et Louis XIII s'appelaient *tireurs de laine*.

BERNARD.

Mais s'on brassoit un mariage
Sans vostre sceu ?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

BERNARD.

Non dea ! Et qui l'empescheroit ?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu !

BERNARD.

Comment ? les abbesses,
Les servantes et les professes
De vingt et cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vrai ?

BERNARD.

Ha ! cela n'est rien;
Vrayment, on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche close;
Nous en dirons une autre fois
Librement entre deux parois;
Je te pry, voy tant seulement
Si la chausse et l'accoustrement
Et le fourreau de mon espée
Et mon escharpe bien houpée
Sont bien en poinct, à celle fin
Que je salue mon cousin
Et luy fasse la reverence.

BERNARD.

C'est là que dort vostre esperance,
Antoinette, vostre souci.

LE CAPITAINE.

Mais je pense que c'est ici,
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.
Frapperay-je ?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte ?
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbieu ! je sens la venaison.
J'ay le nez comme un vray limier;
On fait festin : c'est mon mestier
De sçavoir si la broche tourne,
Et vrayment, si je m'en retourne
Sans souper, je veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

JANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort ?

LE CAPITAINE.

Amis, Janne.

JANNE.

Vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Janne, ouvrez, c'est le capitaine ;
Je suis né pour vous faire peine,
Tousjours l'avez ainsi conneu.

JANNE.

Le capitaine est-il venu ?
Comment ! on nous l'avoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Ha ! parbieu ! l'on me faisoit tort,
Je n'y pensai onc en ma vie ;
Mais viença, Janne ; je te prie,
Va-t-il bien à nostre Antoinette ?

JANNE.

Monsieur, entrez en la sallette,
Vous la trouverez bien en point.
Vrayment, monsieur n'esperoit point,
Ny elle, de jamais avoir
Ce bonheur que de vous revoir.
Entrez, on se va mettre à table.

SCÈNE II

JANNE.

Vray Dieu, vray Dieu, quelle meslée !
Vrayment, la feste est bien troublée,
Le brouët est bien respandu.
Si ay-je pourtant despendu
Trois francs, pour le moins, en viande ;
Sera pour festoyer la bande
Et bien veigner[1] nostre cousin.
Pleust à Dieu que nostre voisin
Fust adverti de l'avanture.
Ha ! maistre Jan, vostre monture
Ne sera pas pour ce moulin,
Et vous, resveur, vieux gobellin[2],
Vous pouvez bien chercher à paistre,
Puisque le musnier et le maistre,
Ce beau cousin, est de retour.
Antoinette, vive l'Amour !
A ce coup vous serez ramée[3],
Encor que soyez reformée[4].
Cela passe legerement.
Ouy, ouy, le simple accoustrement,
L'œil triste et la face baissée,
La coiffure mal agencée,
Couve bien une affection,
Couve bien une passion
De la chair qui nous epoinçonne ;
Mais n'y a-il icy personne
Qui puisse entendre mon propos ?
Il faut que Janne, entre les pos,
Parle de reformation.
La nouvelle religion
A tant fait que les chambrières,
Les savetiers et les tripières
En disputent publiquement ;
Janne en parle assez librement.
Mais Potiron est-il profette ?
Il avoit dit à Antoinette,
Tout maintenant, qu'il sçavoit bien,
Et si croy qu'il n'en sçavoit rien,
Que c'estoit une chose vaine
De croire que ce capitaine
Fust mort, et par ce faux langage
Vouloit troubler ce mariage,
Et, de fait, il avoit tant fait
Que tout estoit presque defait.
Bref, nostre Monsieur est infame,
Maistre Jan demeure sans fame,
Potiron gaigne son procès,
Madame est hors de son accès,
L'amoureux est dessus les erres[1]
De pouvoir tirer hors des serres
Et des pinces de ce hobreau[2]
Les plumes de ce jeune oiseau,
Afin de se mettre en cuisine.
Je voudrois que ceste cousine,
Vrayment, et ce gentil cousin
Fussent bien loin en Limosin,
Ou en chemin de la Floride[3].
Il faut bien que Monsieur preside
A toutes ces responses fières.
Mais pour resfroidir leurs colères
Ils ne mangeront rien que froid ;
Le souper se gaste, et faudroit
Tout maintenant se mestre à table.

SCÈNE III

LE GENTILHOMME DE POICTOU, JANNE.

LE GENTILHOMME.

Ha ! que celui vit miserable
Qui a procès ! c'est un grand cas ;
Aussi tost que ces advocas
Nous ont empietez une fois,
Ils nous font rendre les abbois ;
Ceste gent farouche et rebourse
Tire l'esprit de nostre bourse
Subtilement par les fumées
De leurs parolles parfumées ;
Puis nous chasse à l'extremité
Des bornes de la pauvreté.
Ha ! que je hay ces mangereaux,
Ces chiquaneurs procuraceaux ;
Ha ! que je hay ceste vermine,
La seule et presente ruine
Et le mal commun de la France.
Mais quoy ? crever ou patience.

1. Accueillir.
2. Lutin, esprit follet, suivant l'expression encore en usage chez les paysans normands.
3. Terme de draperie qui veut dire étendre, coucher.
4. On a vu qu'Antoinette passait pour être de la religion réformée.

1. Les *voies du cerf*, en vénerie. Le mot est resté dans l'expression aller *grand'erre*.
2. Oiseau de leurre, comme le faucon, mais plus petit.
3. On sait qu'à cette époque un certain nombre de protestants français allèrent coloniser cette contrée de l'Amérique. Jean Ribaud, qui s'y rendit le premier, était parti le 18 février 1562.

Il y a seulement vingt ans
Que je suis de ces poursuyvans
Qu bayent après un arrest ;
J'eusse bien gaigné l'interest
Au double de mon action,
Si quelque condemnation
M'en eust tiré premièrement.
Mais quoy ? ils sont tous de serment
De n'estranger[1] point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.
Mais, du depuis que je traffique
Avecque messieurs, et pratique,
Aux despens de ma pauvre vie,
Comme le palais se manie,
J'ay bien connu que la Faveur
Est le rempart d'un bon plaideur.
Et pourtant, gentille déesse,
Faveur, c'est à toi que j'addresse
Mon procès, mon sac et mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine et mon labeur,
Sans ton secours, gente Faveur ;
C'est à toy, Faveur, que je donne
Mon bien, mes vœux et ma personne,
Sans toy, je n'espère jamais
De voir la fin de mon procès,
Sans toy je n'ay plus d'esperance,
Sans toy je pers la patience,
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy
Nostre bien et celuy d'autruy ;
C'est toy qui traites la justice,
L'église, la court, la police,
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs et les interests,
C'est toy qui couls et qui entame,
Qui gaigne le cœur de Madame,
Ou d'une chaisne ou d'un bassin,
Ou d'une pièce de satin,
A fin d'avoir une audiance ;
C'est toy qui soustiens la ballance
Et qui donnes le contrepois
Des ordonnances et des loix ;
Bref, c'est toy, gentille Faveur,
Qui d'un maquereau et hableur,
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaisant,
Fais un monsieur le suffisant,
Qui, d'une humeur outrecuidée
Et d'une langue marchandée,
Feroit rougir les mieux appris ;
C'est toy qui emportes le pris
Dessus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy je me fonde,
Et pense que ces jours passés
Tu auras vuidé mon procès :
Car je t'ay porté des chandelles.
J'en sçauray tantost des nouvelles,
Car je vais chez mon rapporteur
Pour en sçavoir ; si j'ay cest heur,
J'aurai gaigné avec l'attente
Sept ou huit cens livres de rente,
Sans les depens qui m'escherront ;
S'ils sont taxez, ils monteront
A grans deniers, je le sçay bien ;
Mais ce pendant je ne fais rien,
Et s'en va tard ; or pour ce soir
Il suffit faire le devoir,
Et faire entendre seulement,
En suyvant l'advertissement
De la lettre que j'ay reçeuë,
L'heure et le temps de ma venuë,
Afin qu'il entende la traitte,
En moins de trois jours, que j'ay faitte
De Poictiers, où est ma maison ;
Puis, s'il se trouve venaison,
Demain je luy en porteray.
Je sçay bien que j'en trouveray :
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,
Voicy la porte.

JANNE.

Qui est là ?

LE GENTILHOMME.

Ouvrez, m'amie, ouvrez, holà.

JANNE.

Je ne veis jamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monsieur est-il ceans ?
Je luy veux donner le bon soir.

JANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il sera de me voir
Bien fort aise, je m'en asseure.

JANNE.

Vous arrivez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table,
Entrez. Ha ! pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal advisé !
Pensez comme il sera traitté
Maintenant de nostre Monsieur,
Il est en son grand crevecœur ;
Vrayment, il pouvoit bien attendre
Jusques à demain, pour entendre
Des nouvelles de son procès.
Il l'a surpris en son accès,
Et son clerc en sa chaude colle.
Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle
De muser si long-temps icy ?
Mon rost se gaste, et puis voicy
Maistre Jehan qui souffle et soupire.
Par ma foy, j'ay tant faim de rire
Que je n'ose pas l'accoster ;
Pource il vaut mieux me retirer
Secrettement en ma cuisine :
Car je voy ceste bonne mine
De Potiron, qui luy tiendra
Compagnie et qui l'attendra,
Mais pour se mocquer seulement.

1. *Eloigner.* — On lit dans les *Mimes* de Baif :

... J'ay mon bon Ange,
Qui jamais de moy ne *s'estrange.*

SCÈNE IV

POTIRON, MAISTRE JEHAN.

POTIRON.

Et bien, maistre Jehan, quoy? comment
Vous va, monsieur le marié ?

MAISTRE JEHAN.

Parbieu je suis bien allié !
Ha ! vertubieu du mariage !

POTIRON.

Qui a-t-il ?

MAISTRE JEHAN.

Ha ! parbieu, j'enrage ;
Je meurs et crève de despit.

POTIRON.

Quoy ! n'y a-t'il point de respit
Pour passer ceste chaude allarme ?

MAISTRE JEHAN.

Comment ? c'est ce vaillant gendarme
Ce brave soldat de Piemont,
Qui tranche là du rodomont ;
Et diriez, oyant son langage,
Qu'on luy a fait un grand outrage
D'avoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, et de la pourvoir.

POTIRON.

Parbieu, Monsieur vaut bien Madame !

MAISTRE JEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme,
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy ? cela n'est pas urgent
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE JEHAN.

Vrayment, je serois bien sorti.
Comment ? la petite affetée
Est là devant ses yeux plantée,
Sans faire semblant de sçavoir
Qui je suis, et diriez à voir
Sa contenance et grace bonne,
Qu'ell' ne conneut jamais personne.

POTIRON.

Rusée et ingrate, vrayment,
Qui cèles le bon traitement,
Que tous ensemble t'avons fait.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est là, qui contrefait,
Au coin de nostre cheminée,
Une vieille idole enfumée,
Tout transi et tout esperdu,
Et diriez qu'il est descendu
Soudain quelque esclat de tonnerre,
Qui l'a mis et rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maistre, que fait-il ?

MAISTRE JEHAN.

Il est gaillard, il est gentil,
Et me semble qu'il soit bien aise
De ce trouble et de mon mal aise.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque interest, ou s'il avoit
Envie de se marier.

MAISTRE JEHAN.

Tu sçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy mesme de me distraire,
De ne poursuivre cest affaire,
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien ; mais il fut adverti
Que vous faisiez l'opiniâtre.
Mais quoy ! se veulent-ils combattre
Là dedans ? dites, maistre Jan.

MAISTRE JEHAN.

Je meurs de destresse et d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère ?

MAISTRE JEHAN.

Madame est là qui, de colère
Ou de peur, n'ose dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard[1], ce maistre sot
Se courrouce et fait là le brave ?

MAISTRE JEHAN.

Ny sa colère, ny sa bave[2],
Parbieu, ne m'espouvante en rien.

POTIRON.

Maistre Jan, il vous oira bien.

MAISTRE JEHAN.

Je ne le crains ny mort, ni vif,
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que je n'ais que l'escritoire,
Que j'aye peur de sa colère :
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous ?

MAISTRE JEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy ! n'entrer d'aujourd'huy leans ?

MAISTRE JEHAN.

Il fait le maistre là dedans,
Et diriez, à voir baguollet[3],

1. Vain, glorieux; c'est encore aujourd'hui l'anglais *braggard*.
2. Bavardage.
3. Ce bavard. Dans le *Moyen de parvenir*, on trouve *bagoulier* pour bouche. Les mots *bagou* (bavardage) et *débagouler* en viennent.

Que Monsieur n'est que son vallet
Et Madame sa chambrière.
Adieu.

POTIRON.

Mais trèves de colère,
Ma foy, vous attendrez un peu.

MAISTRE JEHAN.

Non feray, je quitte le jeu.

POTIRON.

Mais, vrayment, il est impossible
Que tout ne se face paisible
Par quelque bon appointement
Qui surviendra soudainement
Sans y penser; il s'en va tard.

MAISTRE JEHAN.

Quant à moy, j'en quitte ma part,
Je m'en vais, je n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Jehan, voicy mon maistre,
Qui nous dira toutes nouvelles.
Vrayment, vrayment, elles sont telles
Qu'il les desire, je le voy ;
Son marcher porte ne sçay quoy
De gaillard, je le connois bien.

SCÈNE V

L'AMOUREUX, POTIRON, MAISTRE JEHAN.

L'AMOUREUX.

Quoy ? y a-t-il homme en ce monde
Qui vive plus heureux que moy,
Ne plus content aujourd'huy ? Quoy,
Les dieux m'ont donné, ce me semble,
Tant d'heur et tant de bien ensemble
Que je me peux bien contenter
De ma fortune, et me vanter
Que j'ay conquis presque de rien
Cent fois plus d'heur et plus de bien
Que je n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissance ?
Quoy ? qu'y a-t-il ?

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy ? la beste est-elle prise ?

L'AMOUREUX.

Mais toy, sçais-tu comme je suis
Tant heureux que dire ne puis
L'aise que j'ay dedans mon cœur ?
Sçais-tu bien que tu es l'autheur
Et le seul moyen de ma vie ?

MAISTRE JEHAN.

La querelle est-elle finie ?
Dites, je vous supply, Monsieur ?

L'AMOUREUX.

Maistre Jehan, je suis le seigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment ?

L'AMOUREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE JEHAN.

Est-il vray ?

L'AMOUREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Je ne puis entendre le jeu
Si ne parlez plus clairement.

L'AMOUREUX.

Faut entendre premièrement,
Pour bien sçavoir tout le fait, comme
Tout maintenant un gentilhomme
De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas long-temps
Ainsi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE JEHAN.

Vous m'estonnez de telle sorte
Que je ne sçay presque où j'en suis.

L'AMOUREUX.

Aussi c'est un vray songe.

POTIRON.

Et puis ?

L'AMOUREUX.

Comme il parloit de son affaire
A monsieur l'advocat, pour faire
Taxer les despens d'un procez
Qu'il a gaigné ces jours passez,
De bien huict cens livres de rente...

POTIRON.

Cela n'a raison apparente
Qui en rien touche nostre fait ;
Vous resvez.

L'AMOUREUX.

Si tost qu'il eut fait,
Il veit et contemple la grace
D'Antoinette, ses yeux, sa face,
Sa taille, ses mains et ses dois ;
Et, la regardant à deux fois,
La remarque d'une brusleure
Qu'elle a sur l'œil ; lors il asseure,
Après s'estre bien enquesté
Du capitaine, et éventé
Tout le fait, que ceste Antoinette
Estoit sa fille, et la pauvrette

Soudain commence à resentir
Le vray sang qui ne peut mentir,
Blesmit, rougit, et le bon père
A peine, à peine, se modère
De se pasmer en la baisant.

MAISTRE JEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,
C'est bien le cas le plus estrange,
C'est bien le plus nouvel eschange
Qui jamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé
Pour agencer bien proprement
Le plus vray semblable argument
De la meilleure comedie
Que je vis oncques en ma vie.
Mais dites comme elle est tombée
Entre les mains de ce soldard.

L'AMOUREUX.

Ce bon père, ce bon vieillard,
Voyant trop griefvement chargée
Sa maison de trop de maignée,
Mist sa fille en religion
Pour y faire profession,
Comme elle a fait depuis sept ans.
Mais, depuis que ce fascheux temps
A mis en nostre pauvre France
Et le trouble et la violance :
Depuis que ce monde nouveau
A changé de poil et de peau,
Qu'un d'homme de bien et qu'un certes
Ont rendu nos villes desertes,
Ceste fille, à ce premier vent,
Laissa l'habit et le couvent,
Et suit l'opinion nouvelle.
Prenant l'habit de damoiselle,
Pour se mettre au rang des premiers
Se trouva au sac de Poictiers,
Où de malheur elle fut prise
Comme prisonnière, et puis mise
Entre les mains de ce soudard,
Qui commandoit ; puis le hazard
Le contraignit de retourner
Tost au Havre, pour y mener
Des soldats qu'il va ramassant
Çà et là, et puis, en passant,
Pressé, laissa en ceste ville
De Paris ceste jeune fille
Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Je vous pry, que dit le voisin,
De ceste nouvelle avanture ?

L'AMOUREUX.

Mais ceste pauvre créature
De maistre Jehan ?

MAISTRE JEHAN.

Je pense bien
Que ce que vous dites n'est rien,
Et que ce sont choses resvées
Ou bien mensonges controuvées :
Et qui diable le croiroit ?

L'AMOUREUX.

Ha ! vrayment, qui ne le verroit,
Il seroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais achevez vostre memoire :
Et bien, en fin, qu'ont-ils conclu ?

L'AMOUREUX.

Ce gentilhomme a resolu,
Après avoir sceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié secrette,
En presence de l'assistance,
Ayant obtenu la dispense
Du Père saint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand advantage
Si je la prends en mariage ;
De fait s'oblige à me bailler
Un office de conseiller,
Ou quatre cent livres de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous avez gaigné trente
Sur la partie, je le voy ;
Vous tous y gagnez, fors que moy,
Qui a demeslé l'escheveau.

L'AMOUREUX.

Tu auras part à mon gasteau,
Ouy, Potiron, je t'en asseure.

POTIRON.

Mais que je vive, je n'ai cure
De m'enrichir d'un plus grand bien.
Un accoustrement, et puis rien :
Sera pour dancer à la feste.

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron, que tu es beste !
Il laisse à monsieur les despens
Du procès, cent escus contens,
Pour les espingles de madame.

MAISTRE JEHAN.

Et moy, qui ay perdu ma femme,
Qu'auray-je pour mon interest ?
J'ay le double de mon arrest.
Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOUREUX.

Sa bourse ne vous sera close.
Il a desjà parlé de vous.

MAISTRE JEHAN.

Mais comment ?

L'AMOUREUX.

Conclu entre tous
De vous donner ou un office,
Ou vous laisser le benefice
Que sçavez, à fin d'en jouir.

MAISTRE JEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que devient ce capitaine?

L'AMOUREUX.

Ce bon gentilhomme l'emmeine,
Luy promettant de luy donner
Sa niepce, à fin de l'espouser,
Et une place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE JEHAN.

La pauvre Janne, dites-moy
Qu'aura-t-elle?

L'AMOUREUX.

L'accoustrement
D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment,
Elle a merité doublement,
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOUREUX.

Elle a conduit tout notre affaire
Avecque toy, je le sçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy, vrayment, je sçay combien
Elle a servi à la conduite
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE JEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOUREUX.

Pour le seur.
Mais je vais haster mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner sur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE JEHAN.

Je n'oserois y retourner,
De peur qu'on se mocquast de moy.

POTIRON.

Parbieu, je meurs si je ne voy
Monsieur avec un pié de nez,
Et ce soldat, ce Piémontez,
Retiré comme un limaçon.

MAISTRE JEHAN.

D'Antoinette, elle a la façon
Fort gentille et fort asseurée.

POTIRON.

Je crains qu'ell' ne soit trop rusée,
Et que soyons de ces maris...

MAISTRE JEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement;
J'y peux bien entrer, maintenant
Que la querelle est accordée;
Puis je sens d'icy la fumée
Du rost; on souppe, je le sens.
Je vous prirois d'entrer ceans
Si la salle estoit assez grande;
Mais à Dieu je me recommande,
Ce sera pour une autre fois.

FIN DE LA RECONNUE.

NOTICE SUR PIERRE DE LARIVEY

On ne sait quelque chose d'un peu certain sur ce Champenois que par son compatriote le Troyen Pierre Grosley. Il en parla d'abord, en 1774, dans ses *Mémoires historiques et critiques sur l'Histoire de Troyes;* il y revint en 1779 dans un article du *Journal Encyclopédique*, puis il se compléta dans une note définitive que publièrent, en 1812, les éditeurs de ses *Œuvres inédites*, et qui va nous guider.

Grosley nous dit d'abord que Pierre de Larivey était chanoine de Saint-Étienne de Troyes. On serait tenté d'en douter quand on lit la moitié au moins de ce qu'il écrivit, notamment son théâtre; mais la preuve s'en trouve au titre de l'un des livres édifiants, qu'il faisait, par cas de conscience, alterner avec les autres: *l'Humanité de N.-S. Jésus-Christ...*, traduit de l'italien, dit le titre, par P. de Larivey, chanoine de Troyes; le privilége ajoute : « en l'église royale et collégiale de Saint-Estienne. »

Il était, toujours d'après Grosley, de famille italienne, ce qui explique la nature de ses œuvres. Les Giunti, imprimeurs célèbres de Venise et de Florence, étaient ses parents. Il serait né de l'un d'eux venu à Troyes, soit pour y faire la banque, soit à la suite de quelque artiste de l'école de Michel-Ange. Son nom de Larivey, ou *l'arrivé*, ne serait même qu'un déguisement transparent de cette origine, une traduction, d'ailleurs fidèle, de *Giunto*, ce qui le prédestinait singulièrement à ne faire plus tard qu'œuvres de traducteur.

Ces noms traduits étaient d'usage alors et même d'obligation. L'édit de 1539 ayant exigé que dans les actes passés en France tout serait en français, on y traduisait jusqu'aux noms étrangers, quand ils avaient un sens traduisible, comme ici, ou bien on les francisait par une altération quelconque de leur forme étrangère.

Ce que Grosley ne nous dit pas, c'est quand Pierre de Larivey naquit; ce dut être de 1535 à 1540. Son confrère, le chanoine Thorelot, qui mit un sonnet en tête de sa traduction de l'*Humanité*, en 1604, ne l'y aurait pas en effet appelé « vénérable vieillard », s'il avait eu alors moins de soixante-cinq à soixante-dix ans.

Son premier livre fut des plus gaillards, quoique déjà il dût être d'église : c'est la traduction du second livre des *Nuits de Straparole*, dont le premier avait été traduit, en 1560, par Jean Louveau. Il parut en 1573, avec l'humble préface qui convient à tout noviciat d'auteur : « Je te le présente, dit-il au lecteur, comme les premières arrhes de ma bonne volonté envers toi, t'asseurant que si ce commencement de mes labeurs te plaist, je te feray en bref jouyr de quelque chose de meilleur et de plus sérieux. »

Cinq ans après, continuant pour n'y plus avoir de cesse son butin, « sa picorée, » à travers les livres d'Italie, il donna en français un choix des *Discorsi degli animali* de Firenzuola, et de la *Moral filosofia* de Doni, sous ce titre : *Deux Livres de filosofie fabuleuse.*

Les Six premières comédies facétieuses parurent deux ans plus tard, en 1579. Il y avait, comme il le dit, été « aiguillonné » par ses amis François d'Amboise, à qui il les dédia, et G. Le Breton, l'un et l'autre experts au métier : G. Le Breton, comme auteur de quatre tragédies, et F. d'Amboise, d'une comédie, *les Néapolitaines*, qui viendra plus loin.

Larivey ne s'était pas targué de beaucoup plus d'originalité que dans ce qu'il avait auparavant publié. Là encore il n'avait été que traducteur, mais avec moins de dépendance et, aussi, de sincérité. Assez fidèle pour le dialogue, ne le francisant que par quelques détails locaux et surtout par des proverbes et dictons du cru substitués aux proverbes et dictons italiens, il prenait avec le reste d'assez grandes libertés de fantaisie. Par déférence pour son public, il dépaysait la pièce, déplaçait le lieu de la scène, et la lui transportait d'Italie en sa ville même. Si une scène le gênait, il la biffait. Même pour des rôles entiers, il n'avait pas plus de respect. Il en a supprimé bon nombre, surtout de femmes, pour lesquels sans doute il était plus difficile de trouver des interprètes.

Ses comédies furent jouées en effet, à Troyes ou ailleurs, et de son temps, presque aussitôt après la publication. On n'en doute pas, quand on a lu le sonnet que lui adressa le chartrain Guillaume Chasble, l'année suivante, en tête d'une autre traduction.

Le titre du recueil, où Larivey les donnait comme faites à « l'imitation des anciens Grecs, Latins et Modernes italiens », était un aveu que la dédicace à François d'Amboise étendait encore : « Ce mince petit ouvrage, y disait-il, est basty à la moderne, et sur le patron de plusieurs bons auteurs italiens, comme Laurent de Médicis, père du pape Léon dixième, François Grassin, Vincent Gabian, Jérosme Razzi, Nicolas Bonnepart, Loys Dolce. »

En ce peu de mots et cette liste de noms, la déclaration est complète, toute brève qu'elle paraisse. Il n'y manque pas un seul des six auteurs auxquels les six pièces sont prises. Il n'a plus fallu que trouver, ce que Larivey dissimule un peu trop, quelles sont parmi leurs comédies celles qui lui ont servi pour son recueil.

M. Pierre Jannet a fait cette recherche avec le plus grand soin et le plus rare bonheur, dans la préface de son édition de Larivey pour la *Bibliothèque Elzévirienne*, et, depuis lors, M. Émile Chasle dans sa thèse, *la Comédie en France au XVIe siècle*, M. Alph. Royer, au tome Ier de son *Histoire universelle des Théâtres*, ont confirmé, et celui-ci, en quelques points, éclairé ses découvertes. Nous n'avons donc qu'à y prendre sans presque rien ajouter.

Laurent de Médicis, que Larivey nomme le premier, et

qui n'est pas, comme il le dit, Laurent le Magnifique, mais Lorenzino de Médicis, lui a fourni toute sa pièce des *Esprits*, avec son *Aridosio*, connu dès 1521 en Italie. Son seul travail a été de tout traduire, sauf le prologue, qu'il a refait, sauf encore un rôle, Livia, qu'il a supprimé, et un autre, le prêtre Giacomo, que par déférence sans doute pour sa propre robe de chanoine, il métamorphosa en maître Josse, le sorcier [1].

A François Grassin (Francesco Grassini) il prit sans changement que de langage, et sans autre suppression que celle des intermèdes et des deux prologues, *la Gelosia*, qui datait de 1551, et il en fit son *Morfondu*. Vincent Gabian (Vicenzo Gabbiani) lui prêta ses *Gelosi*, imités de l'*Andrienne* et de l'*Eunuque* de Térence, et qui couraient l'Italie depuis 1545; il en tira mot pour mot, du titre à la dernière ligne, en n'émondant que quelques comparses, sa comédie des *Jaloux*. De la *Cecca* de Girolamo Razzi, connue dès 1563, il fit, sauf le titre qui devint *les Escolliers*, une traduction pure et simple.

La Veuve ne lui coûta pas plus de peine : il n'eut besoin que d'habiller à la française, avec quelques fanfreluches de moins, la *Vedova* de Nicolas Bonnepart [2], qui n'est autre qu'un des ancêtres de notre ex-dynastie régnante, Nicolo Buonaparte, « cittadino fiorentino, » comme dit le titre de l'édition de 1568, et dont le neveu Jacopo Buonaparte « gentilhomme », fit une relation du *Sac de Rome* par le connétable de Bourbon, en 1527, qu'un de ses descendants, qui fut Napoléon III, traduisit en un petit volume, publié à Florence en 1830.

Enfin Loys (*Ludovico*) Dolce fut mis à contribution par Larivey pour les cinq actes du *Laquais*, traduction textuelle, mais raccourcie vers la fin, de sa comédie *del Ragazzo*, publiée dès 1539.

Après cette débauche de traductions comiques, où la décence avait eu fort à souffrir, notre chanoine trouva bon de se purifier par un peu de philosophie et de piété. Il n'y perdit pas de temps. L'année qui suivit, il publia chez Abel L'Angelier, à Paris, la *Philosophie et institution* d'Alexandre Piccolomini, mise en français, et dédiée au conseiller du roi, Pardessus, chez lequel et à ses dépens, « ce grand politique Piccolomini avait appris la langue française. » Le volume n'a pas moins de 900 pages de sagesse ; Larivey ne se marchandait pas la pénitence. C'était pour se donner le droit de pécher encore. Vers le même temps il préparait chez L'Angelier une édition complète de Straparole : le premier livre traduit par Louveau, et qu'il corrigea, sans le purifier; et le second, qu'il avait déjà publié lui-même. Si un ouvrage exigeait du repentir, c'est celui-là. Larivey ne se le marchanda pas plus qu'après son théâtre, mais le fit bien davantage attendre. Ce n'est que plusieurs années après cette publication licencieuse qu'il s'en nettoya par une traduction morale, celle de *Divers Discours* de Laurent Capelloni, en 1595. Huit ans après, en 1603, il donna encore, coup sur coup, comme supplément de pénitence, la traduction de l'*Humanité de Jésus-Christ*, par P. Arétin, sans dire le nom de l'auteur pour n'en pas compromettre la pureté ; puis les *Veilles de Barthélemy Arnigio, de la Correction des Coustumes*, la *Manière de vivre*, etc.

Lui-même vivait, malgré le contraste de ces écrits si mêlés, avec toute l'édification d'un chanoine honnête et pratiquant. Son église, qui possédait une côte de saint Aventin, ayant bien voulu s'en dessaisir pour une autre paroisse moins riche en reliques, c'est lui-même qui en fit la translation, et dressa pieusement le procès-verbal.

Il avait ainsi assez d'avance sur le péché, je veux dire le théâtre, pour y pouvoir revenir. Il y revint.

Le mot « premières », mis en tête de ses comédies, avait toujours indiqué que d'autres devaient suivre. Pourquoi n'avaient-elles pas suivi ? où étaient-elles ? Après l'effet peu édifiant de son recueil, Larivey les avait cachées, puis oubliées. Longtemps, bien longtemps, trente-deux ans plus tard, un jour qu'il lui avait pris envie « d'agencer un peu de livres » qu'il avait en son « estude, » il les retrouva « mal en ordre, et ayant quasi leurs habits entièrement rompuz et deschirez, dont luy prit grande compassion. »

Sur six qui étaient là, comme dans le premier volume, et toutes prêtes depuis si longtemps pour un second, il en prit trois qu'il fit imprimer sous ses yeux, et qu'il dépêcha bien vite à son ami Fr. d'Amboise, parrain et protecteur des premières, le priant de leur être propice, comme à celles-ci, et de leur ouvrir la route dans la grande ville : « N'ayant ici, dit-il, parlant de Troyes, la puissance de les défendre des brocards et des médisants. »

Elles parurent en 1611. La première était *la Constance*, traduite presque textuellement de la *Constanza* de Razzi, dont, on l'a vu, il était déjà le contribuable ; la seconde, *le Fidèle*, reproduisait complétement, y compris le prologue, le *Fedele* de L. Pasqualigo. Enfin la troisième, *les Tromperies*, n'était pas un emprunt moins flagrant, déjà signalé par Grosley, qui fut même ainsi sur le point d'éventer tous les autres. « A juger, dit-il, de toutes ses comédies par celle des *Tromperies*, la dernière des trois publiées en 1611, ce seraient de simples traductions de l'italien. Ces *Tromperies* offrent une traduction littérale de *Gl' Inganni* de Nicolo Secchi, imprimés en 1562 par les *Giunti*. Larivey a rendu la pièce avec toutes ses longueurs et ses obscénités, se contentant pour dépayser ses lecteurs de transporter à Troyes le lieu de la scène. » Ce qui est vrai.

Grosley, en nommant les Giunti qui imprimaient à Florence ces *Inganni*, que leur parent francisé traduisait à Troyes, nous donna l'idée de rechercher si parmi les pièces traduites il n'en était pas d'autres sorties des mêmes presses : sur neuf, cinq en viennent. De ce qu'elles avaient été publiées et peut-être payées par des imprimeurs de sa famille, de qui sans doute il les tenait, Larivey les croyait siennes, et en usait comme de son bien.

Après cette publication de 1611, on perd sa trace. Il est probable qu'il mourut cette année même ou la suivante.

1. Dans l'*Aridosio*, ce « Giacomo pretre » est le plus abominable drôle qu'on puisse voir. Il y est ainsi qualifié : « *Maggior caccia diavoli non è in Toscana.* »

2. Il y changea aussi les noms, comme dans ses autres pièces : Hortensia, *cortiziana*, s'appela Clemence, et Papera, *la ruffiana*, s'appela Guillemette. — En 1803, à la veille de l'Empire de Napoléon Bonaparte, Molini publia une nouvelle édition de la *Vedova* de Nicolo Buonaparte.



LES ESPRITS

URBAIN

Eh bien! Ruffin, quand m'ameneras-tu mes amours?

RUFFIN

Quand il vous plaira.

[illegible]

LES ESP…

ACTE PREMIER



LES ESPRITS

COMÉDIE PAR PIERRE DE LARIVEY, CHAMPENOIS

1579

PROLOGUE

Que nostre aage se vante tant qu'il luy plaira de l'esprit et sçavoir de ses nourrissons, et se glorifie en son erreur et vaine persuasion, si est-ce que je diray tousjours que nos devanciers ont esté tant ingenieux en leurs estudes, et sceu si bien dire et faire, qu'il nous est impossible pouvoir parfaitement faire ou dire aucune chose, sinon ce qui a esté dict ou faict par eux : car, tout ainsi qu'un sculpteur ou peintre ne peut graver ou pourtraire aucune figure dont il puisse acquerir honneur, si premierement il ne void les modeles et patrons antiques desquels il forme sa figure, ainsi nous ne pouvons faire aucune chose qui soit belle, si, comme en un mirouer, nous ne nous representons ceste antiquité. Voylà pourquoy l'auteur, pensant à toutes ces choses, mesmes que Plaute et Terence ont esté grands imitateurs (car l'un a suivy Epicarme [1], et l'autre Menandre), et que ce luy seroit une trop grande presomption, voire expresse ignorance, si encor il ne suyvoit les traces de ceste sacrée antiquité, il a faict ceste comedie à l'imitation et de Plaute et de Terence ensemble [2]. Or, j'espère qu'elle vous plaira, pour estre toute plaine de variables humeurs, affections, plaisirs et passions. A ceste cause, Messieurs et Dames, vous nous ferez ceste faveur de vous tenir chacun en vos places, et de ne parler d'encherir le pain, ny si ces prochaines vendanges nous aurons bonne vinée; de ne discourir aussi des armées qui se voyent en l'air, des monstres qui naissent sur la terre, ny si la Flandre sera bien tost paisible [1] et si le nombre moindre commandera encor long temps au plus grand, par ce que demain matin, vous pourmenant en la salle du Palais, vous en pourrez deviser plus commodement et à loisir. Au reste, l'autheur a pensé que ce seroit chose superflue vous réciter l'argument, parce que, d acte en acte, la comedie vous le declarera. A Dieu je me recommande.

1. Plaute, en effet, a beaucoup pris d'Epicharme, qui importa la comédie grecque à Syracuse.

2. Larivey s'est inspiré de l'*Andrienne* de Térence pour les caractères des deux vieillards : l'un grondeur et sévère pour son fils, que ses rigueurs font mal tourner ; l'autre, tolerant au contraire, et qui maintient son fils dans le bien par cette tolerance même. Il a pris de Plaute, pour son commencement, une situation de la *Mostellaria*, employée depuis par Regnard dans le *Retour imprévu*, puis plusieurs scènes de l'*Aulularia*. Ce qu'il n'avoue pas, ce sont ses emprunts plus nombreux à l'*Aridosio* de Lorenzino de Medicis, dont sa pièce n'est guère qu'un arrangement en français.

1. A l'époque où parut cette pièce, on était au plus fort de la revolte des Flandres contre l'Espagne.

PERSONNAGES

HILAIRE, viellard.
ELIZABET, sa femme.
FRONTIN, serviteur de Fortuné.
URBAIN, amoureux.
RUFFIN, maquereau.
FORTUNÉ, amoureux.
DESIRÉ, amoureux.
SEVERIN, viellard.
M. JOSSE, sorcier.
PASQUETTE, servante.
GERARD, viellard.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

HILAIRE, VIELLARD; **ELIZABET**, SA FEMME.

HILAIRE.

Ce que je dis est vray. Et vous asseure que la plus part des meurs et coustumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs pères et mères, ou de ceux qui en ont la charge.

ELIZABET.

Oy bien pour le regard des pères et precepteurs, mais non quant aux mères, parce qu'estans femmes, elles ont autant petite part en cecy comme aux autres choses du monde.

HILAIRE.

Le contraire de ce que vous dictes se void ordinairement, et que les femmes ont plus de puissance sur leurs enfans que les pères, et non seulement sur leurs enfans, mais encores sur leurs mariz. Et pour n'en chercher les exemples plus loin, souvenez-vous comme mon frère Severin et moy, qui avons esté eslevez d'un mesme laict, en mesme temps, par mes-

mes père et mère, et mariez en mesme saison, duquel mariage il a eu trois enfans : Urbain, Fortuné et Laurence, et nous pas un, puis qu'il plaist à Dieu, commança deslors à devenir chiche, tacquin, avare, et tel que le voyez, et moy, au contraire, me suis tousjours maintenu en ma première façon de vivre, qui me fut laissée par mon père ; qui me faict penser que de ce changement on ne peut alleguer autre occasion que sa femme, qu'avez cogneue si mauvaise, chiche, fascheuse, revesche, et tant meschante que jamais mon frère ne fut plus heureux que quand elle eut la terre sur le bec, combien qu'il luy fust advis avoir faict une grande perte, d'autant qu'il s'estoit desjà accommodé à ses conditions.

ÉLIZABET.

O mal'heureux sexe, puis qu'à vostre compte les pauvres femmes sont causes de tous maux, et ne bienheurent jamais une maison que par leur mort!

HILAIRE.

Qui voulez-vous donc qui ayt ainsi gasté le bon naturel de mon frère, et qui de liberal l'ayt faict si mecanique? Vous sçavez comme il a vescu jusques icy, à raison de quoy je remercie la fortune qui luy a plustost qu'à moy envoyé ce malencontre, car je me souviens que mon père a plusieurs fois doubté s'il vous devoit donner à mon frère ou à moy. Toutesfois, il se resolut en fin si bien que j'ay occasion de m'en louer. Et s'il a eu trois enfans, il n'en a plus que deux, parce que, voyant que n'en avions point, il nous a donné Fortuné, son plus jeune, que nous entretenons, aymons et caressons comme s'il estoit de nous deux, et peut-estre d'avantage, pource que vous ny moy n'avons eu de luy les peines et travaux que donnent les enfans quand ils sont petitz.

ÉLIZABET.

Ne dictes pas cela, car ce ne sont peines, mais plustost (comme je pense) des gaillars soucis de faire passer et evanouyr les chagrins et fascheries qui accompagnent la viellesse, et rends graces à Dieu de ce qu'il luy a pleu nous adresser ce jeune gars, pource que (si l'amitié que je luy porte ne me deçoit) j'espère que quelque jour il sera le baston de nostre viellesse. Toutesfois, Hilaire, mon amy, il me semble que ne luy devez tant lascher la bride sur le col que ne le puissiez après retenir comme vous voudrez. Vous luy laissez si librement faire ce que il veult, que il n'a maintenant soing d'autre chose que de faire l'amour et aller à la chasse ; qui me faict craindre qu'ayant passé l'ardeur de sa jeunesse, il ne se repente un jour d'avoir en vain despendu son temps, et se plaigne de vous, qui n'y avez pourveu quand en aviez la commodité.

HILAIRE.

Je m'esmerveille de vous et de tous ceux qui pensent les enfans se pouvoir retirer de leur naturelle inclination ou par force ou par menaces, car je vous advise que, si je voulois empescher Fortuné de se recreer et prendre ses plaisirs, qu'il en feroit cent fois pis; mais il faut que, luy permettant une legère chose où il a son cœur, je lui deffende toute autre de consequence, l'accoustumant ainsi à m'obeyr, non par force, mais par amour; car quiconque faict bien par crainte, le continue autant longuement qu'il pense qu'il sera sçeu, et faict secrettement le mal quand il en peut avoir la commodité. Voyez Urbain, contre lequel son père a tousjours le poing levé, le tenant ordinairement aux champs avec une sienne sœur, affin qu'il ne despende et hante en la ville, où il dict que sont les compagnies desbauchées et la licence de mal faire : neantmoins il n'y a pas long temps qu'il est venu en ceste ville, où, comme j'ay entendu, il a mis la moitié du peuple en tumulte, pour avoir desbauché une fille d'icy près, et faict assés d'autres choses pires beaucoup que ce que faict Fortuné, d'autant qu'il est necessaire que la jeunesse ayt son cours. Si donc c'est une necessité, combien est-il meilleur les accoustumer à craindre d'offenser leur père, et rougir en eux-mesmes s'ils font choses vilaines et deshonnêtes, que autrement? Toutesfois, Severin pense que, pour le tenir aux champs, il perdra l'envye de despendre et faire beaucoup de folies. Et je sçay tout le contraire, et que sans beaucoup de respect il fajct et l'un et l'autre, tandis que le bon homme, poussé d'une extrême avarice, se tue le cœur et le corps pour amasser, labourant ses terres lui-mesme de ses propres mains. Mais s'il sçavoit que de nuict il vient à Paris, ou qu'il despendist [1] un liard, il se pendroit. Et voilà comme ils vivent tous malcontans, jusques à ceste pauvre fille, laquelle, déjà grande et preste à marier, se desespère, voyant la sanglante avarice de son père, qui, pour ne despendre un denier, ne tient compte de luy donner party, jaçoit [2] qu'il ayt plus de deux mille escuz contans en une bource qu'il porte ordinairement sur luy, et a tant peur que je la voye, que c'est merveille, pour ce que je le tanse à toute heure de ce qu'il laisse ainsi en une maison champestre envielir ma pauvre niepce ; mais je n'y gagne rien, car il me respond tousjours une mesme chanson, qu'il est pauvre et n'a point d'argent pour la marier, pensant que je luy en doive donner. Et s'il advient, lors qu'il se plaint à moy d'Urbain, et que Fortuné le desbauche, que je luy dise qu'il le faut marier, il me respond qu'aujourd'huy le mesnage a trop grandes dentz, et que ce n'est peu de chose augmenter sa maison d'une bouche qu'il faut nourrir. Bref, il ne songe à autre chose qu'à l'avarice, et seroit content que chacun le resemblast.

ÉLIZABET.

Je ne voudrois que vous vous monstrassiez fascheux envers Fortuné comme Severin envers Urbain, mais je serois bien aise que luy deffendissiez faire je ne sçay quoy qui ne luy est bien seant. J'ay entendu (je ne veux dire qu'il soit vray) qu'il est devenu amoureux d'une nonnain que je ne veux nommer pour ceste heure. Est-ce bien faict, à vostre advis, veu que cela est desplaisant à Dieu et

1. Dépensât.
2. Malgré.

aux hommes? My Dieux! ce luy est une grande honte, et à vous aussi, qui l'endurez.

HILAIRE.

Je n'en ay jamais oy parler, et s'il estoit ainsi je n'en serois trop content, ains mettrois toute peine l'en destourner, combien qu'on souffre à la jeunesse plus de choses que peut-estre vous ne pensez; et suis bien aise que m'en ayez adverty, pource que j'en veux sçavoir la verité, pour après faire ce que Dieu me conseillera. Mais voicy Frontin, son serviteur, qui sçait tout ce qu'il pense et ce qu'il songe. Il m'en pourra mieux informer que pas un.

ÉLIZABET.

Vous tirerez plustost de l'huille d'un mur que luy faire dire: cognoissez-vous pas Frontin?

HILAIRE.

Allez au logis, car il se donne garde plus de vous que de moy; après je vous iray retrouver.

ÉLIZABET.

Bien, je n'en bougeray.

SCÈNE II

FRONTIN, SERVITEUR DE FORTUNÉ; HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que la fortune prenne plaisir inciter les espritz des hommes vouloir ce qui est plus difficile à obtenir. Je ne pense point qu'il y ait femme en Paris qui ne fust bien aise faire plaisir à Fortuné; neantmoins il est devenu amoureux d'une qu'on ne peut voir qu'à travers les barreaux d'une cage, comme si c'estoit quelque lynotte.

HILAIRE.

Il parle à soi-mesme de cecy.

FRONTIN.

Il m'envoye à ceste heure luy présenter ses recommandations, sçavoir qu'elle faict, qu'elle dict et comme elle se porte. Voilà mes commissions ordinaires, et à quoy tous les jours j'emploie mon temps.

HILAIRE.

Je le veux appeler devant qu'il change de rue. Frontin! hé! Frontin!

FRONTIN.

Qui m'appelle? O Monsieur! que vous plaist-il?

HILAIRE.

Où est ton maistre, qui se fit hier attendre à soupper?

FRONTIN.

Il souppa et coucha avecques Urbain, en la maison du seigneur Severin.

HILAIRE.

Où vas-tu maintenant? porter quelque message au monastère?

FRONTIN.

Quel monastère? qui vous l'a dict?

HILAIRE.

Je le sçays bien.

FRONTIN.

Ma foy, il est vray. Il m'envoye sçavoir si la dame a besoin de quelque chose.

HILAIRE.

Vrayment, Fortuné me fait tort. Tu sçays si je luy complais et favorise en ses volontez et amours, pourveu qu'il y ait de la raison; mais quant à cecy, il n'y a point d'ordre, et devroit pour le moins avoir quelque egard à son honneur et au mien. Je croy qu'il luy est advis qu'il n'y a point de femmes à Paris, puis qu'il en va chercher jusques aux religions.

FRONTIN.

Je luy ai dict assez souvent. Mais quoy! vous sçavez qu'amour n'a point de loi. Il y a desjà fort long temps qu'il en est amoureux, et non sans cause: car, par ma foy, c'est une bien belle et honneste fille, et gaige que, si l'aviez veuë, qu'en auriez plus de compassion que vous n'avez. Aussi je vous promets qu'il seroit plus possible faire transformer Fortuné en un autre homme que lui faire oublier ses amours, et vous veux dire bien davantage: il delibère de l'espouser.

HILAIRE.

Voire! et qui oyt jamais dire que les religieuses se mariassent?

FRONTIN.

Ho! o! elle n'est religieuse et ne le voudroit pas estre, aussi n'a-elle faict profession; mais on a envie qu'elle le soit, deust-elle crever, pour ce qu'elle est niepce de l'abbesse du lieu, à laquelle, et au couvent, le père, par son testament, a donné tout son bien, pourveu que sa fille, qu'il avoit mis leans pour apprendre, y voulust demeurer religieuse. Voilà pourquoy les moynesses ne la font que prescher, la tenant si estroitement que, quand ores elle auroit des aisles, il ne luy seroit possible de sortir.

HILAIRE.

Cela est excusable, puis qu'elle n'est professe; mais dy-moy, de qui est-elle fille, et quel est son bien?

FRONTIN.

Elle est de la rue Sainct-Denis, et n'a plus ny père ny mère; quant à son bien, elle est riche, à ce que j'ay oy dire, mais je n'en sçay autre chose. Toutesfois il faut penser qu'il y en a, autrement ces nonnains n'en seroient tant soigneuses.

HILAIRE.

C'est assez; escoute: conseille Fortuné laisser ceste poursuite, qui n'est ny belle ny honneste, et luy remonstre que, s'il se veut marier, les femmes ne luy manqueront point.

FRONTIN.

Si feront bien, s'il n'a ceste-cy, qu'il ayme sur toutes choses.

HILAIRE.

Je verray si tu y feras ton devoir.

FRONTIN.

Pour vous obeyr, je feray ce que je pourray; mais je crain bien que je ne travaille en vain.

HILAIRE.

Je vas jusques au Palais; fay qu'à mon retour le disner soit prest.

FRONTIN.

Aussi feray-je. O! quel bon père est cet homme de bien! Je pense que, s'il pouvoit, il la retireroit luy-mesme de religion pour la mettre aux costez de Fortuné, et que, s'il sçavoit le tourment qu'il souffre pour elle, qu'il mourroit de regret. Aussi, pour dire vray, le pauvre jeune homme craint scandaliser la fille, le couvent et luy-mesme tout en un coup, d'autant qu'elle est grosse de son fait, et si preste d'enfanter qu'elle n'attend que l'heure; et, qui pis est, ne peult trouver moyen la tirer de là dedans ou la faire secretement accoucher. Il me dict tousjours que j'y pense et repense; mais il est besoin qu'il y pense et repense luy-mesme, et face en sorte qu'il n'ait à s'en repentir. En forgeant on devient fèvre [1]. Dieu soit loué qu'il n'a affaire à un homme tel que Severin! Mais, à propos de luy, Urbain doit estre encores après son Ruffin; il ne se souvient de retourner au village; si son père s'en aperçoit, il fera une telle tempeste qu'il estourdira toute la parroisse. Mais voicy le gallant.

SCÈNE III

URBAIN, AMOUREUX; RUFFIN, MAQUEREAU; FRONTIN.

URBAIN.

Et bien! Ruffin, quand m'ameneras-tu mes amours?

RUFFIN.

Quand il vous plaira.

URBAIN.

Hé, mon Dieu! va la donc querir.

RUFFIN.

Je ne puis.

URBAIN.

Pourquoy?

RUFFIN.

Pource que je resemble aux archevesques: je ne marche point si la croix ne va devant [2].

1. Forgeron, du latin *faber*.
2. C'est-à-dire la monnaie, généralement marquée d'une croix.

URBAIN.

Sçais-tu pas bien que je t'ai promis?

RUFFIN.

Oy, mais promettre et tenir ce sont deux; et puis j'ai toujours oy dire que *beati garniti* vaut mieux que *expectans expectavi* [1].

URBAIN.

Tu me fais mourir à petit feu.

RUFFIN.

Et vous me consommez en fumée.

FRONTIN.

Regardez si ce rustre sçait bien le mestier d'escorcher les hommes.

RUFFIN.

Voulez-vous pas que pour contenter vos desirs je me mette au hasard de ma vie sans espoir de recompense? Je n'en feray rien.

URBAIN.

Non, je te veux contenter, et auras ce que je t'ay promis devant que je dorme. Va la donc querir, mon mignon.

RUFFIN.

A d'autres! je suis desniaisé. Mon stile est des requestes du Palais: en baillant baillant [2].

FRONTIN.

Je ne sçaurois plus endurer que ce vilain parle ainsi à cheval.

RUFFIN.

Que dirois-tu si je n'en voulois rien faire?

FRONTIN.

On te romproit la teste. Ce n'est de luy qu'il se faut mocquer.

URBAIN.

Je le ferois bien, voirement; mais je ne veux qu'il face rien pour rien.

RUFFIN.

Nous voilà d'accord; çà, de la bille, et je l'iray querir. J'ay parlé à elle devant que venir icy.

URBAIN.

Mon Dieu! tu en auras; je t'ay promis dix escus, est-il pas vray?

RUFFIN.

Oy.

URBAIN.

Je te les donneray à ce soir.

RUFFIN.

Je les veux avoir à ceste heure, sinon torchez vostre bouche.

FRONTIN.

Je ne pense point qu'en tout le monde il y ait un plus meschant vilain que cestuy-cy.

1. C'est-à-dire: être bien garni vaut mieux qu'attendre. On disait aussi: « *beati garniti* vaut mieux que *beati quorum*. »
2. Donnant, donnant.

URBAIN.

Atten au moins jusques après vespres.

RUFFIN.

Je ne puis.

FRONTIN.

Hé, Ruffin ! fay cela pour l'amour de moy.

RUFFIN.

C'est bien dict, pour l'amour de toy.

URBAIN.

Or sus! Ruffin, touche là. Je te promets, foy d'homme de bien, te les donner incontinent après disner.

RUFFIN.

Qui m'en asseurera ?

URBAIN.

Ma foy.

RUFFIN.

La foy est aujourd'huy pire que fausse monnoye; je vous veux bien dire que, si n'avez autre gage, vous n'avez point de credit.

FRONTIN.

Hé ! ne doit-on pas croire un homme de bien sur sa foy ? Penses-tu qu'il s'en vueille fuir pour dix escus ?

RUFFIN.

Baste, j'ay mal aux pieds.

URBAIN.

Vertu de moy, que tu es incredule ! Mort bieu ! si je te manque de promesse, va-t'en à mon père, dy-luy que j'ay rompu la porte de ton logis; que je t'ay battu; que j'ai emmené ta niepce, ta cousine, ta fille, comme tu la voudras nommer; que j'ai levé les serrures de tes coffres et emporté ton argent; bref, que je t'ay vollé, ce que je ne voudrois que tu fisses pour tous les biens du monde, ny qu'il en oyst seulement le vent.

RUFFIN.

Je la vas querir, allez, pour vous faire plaisir ; mais par bieu, si me faillez, je ne vous failliray pas.

URBAIN.

Va, ce m'est tout un ; fay du pis que tu pourras, pourveu que je l'aye.

FRONTIN.

Cependant il faut trouver dix escus.

URBAIN.

Voilà grand cas, Frontin! Si l'on pensoit toujours aux choses, on ne feroit jamais rien. Je sçay que tu m'aideras, et penseras quelque bon moyen pour en trouver.

SCÈNE IV

FRONTIN.

Il est bien vray qu'il n'y a chose qui face plus raffolir les hommes que l'amour. Urbain est autant sage qu'autre qu'on puisse trouver; neantmoins, il est maintenant tant aveuglé qu'il ne sçait qu'il faict. Il est venu du village au desceu de son père, qui est si fascheux que le pauvre jeune homme n'oseroit toucher, ains seulement regarder une femme entre deux yeux. Or, devinez donc qu'il fera s'il sçait qu'il est icy venu pour faire la desbauche. Il le voudra estrangler. D'avantage, il a promis dix escus à ce maquereau pour lui faire avoir ceste fille; ce luy est autant possible que prendre la lune aux dents, s'il ne les desrobbe, car il n'a pas un liard, et lui semble avoir bien asseuré ses affaires quand il dit que j'y pense; mais il doit penser que, si mon maistre ne m'avoit commandé le servir comme luy-mesmes, je ne sçay que je ferois. Voilà, je sème mes peines et travaux, et un autre en recueille le plaisir et contentement. Mais voicy mon maistre : il me tancera, pour-ce que jen'ay pas esté où il m'envoyoit, et je luy diray que si ; il me croira s'il veut ; sinon, qu'il y aille veoir.

SCÈNE V

FORTUNÉ, AMOUREUX ; FRONTIN.

FORTUNÉ.

Mais quel plus grand mal-heur m'eust-il peu jamais advenir ? Engrossir une fille du premier coup !

FRONTIN.

Il ne parlera jamais d'autre chose !

FORTUNÉ.

Et ce qui plus m'afflige est la crainte que j'ay que, vaincue d'une honteuse douleur, elle ne se mefface [1]. O Dieu ! vous pouvez seul faire que cecy soit secret.

FRONTIN.

Voilà rentrer de flux [2] !

FORTUNÉ.

Au moins, si je n'en estois tant amoureux ! Mais quoy, il n'est en ma puissance m'en retirer, et quand je le pourrois faire, je ne voudrois, et ne puis vivre si tous les jours je n'ay de ses nouvelles. Il y a deux heures que j'ay envoyé Frontin par devers elle, mais je croy qu'il a oublié le chemin.

FRONTIN.

Tant plus je demeure, tant pis pour moy ; il vaut mieux que je me monstre. Bon jour, Monsieur.

FORTUNÉ.

Tu me traistes tousjours de ceste façon : dy-moy premierement ce que plus je desire sçavoir ; après tu me salueras tout à loisir.

FRONTIN.

Vous sçavez quelles sont ces femmes : devant que j'aye jamais peu avoir response, elles m'ont faict attendre une heure au parloir ; puis à mon retour

1. Du verbe *se meffaire*, se mal comporter.
2. Le *flux* était une sorte de jeu de cartes à la mode sous François Ier. *Rentrer de flux* y voulait dire reprendre la partie.

j'ay rencontré vostre père, Urbain et Ruffin, qui m'ont encores amusé deux grosses heures.

FORTUNÉ.

J'ay tousjours tort, et tu as bonne cause; mais qu'attens-tu à me dire ce qu'elle t'a dict?

FRONTIN.

Je vous feray tesmoigner par Urbain combien nous avons esté après Ruffin devant que le faire accorder.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas ce que je te demande : dy-moy comme elle se porte.

FRONTIN.

De façon qu'il luy a fallu promettre...

FORTUNÉ.

Je n'ay que faire de tout cela. T'a-elle point donné charge me dire quelque chose?

FRONTIN.

Elle se recommande à vos bonnes graces.

FORTUNÉ.

Ne t'a-elle dict que cela ?

FRONTIN.

Non.

FORTUNÉ.

Comme se porte-elle ?

FRONTIN.

Comme de coustume.

FORTUNÉ.

Voicy des maigres responses.

FRONTIN.

Je les vous baille telles qu'elle me les a baillées.

FORTUNÉ.

T'a-elle point dict que je l'alle veoir?

FRONTIN.

Elle ne m'a dict autre chose.

FORTUNÉ.

O Dieu ! la pauvrette deviendra folle !

FRONTIN.

Mais vous-mesme ?

FORTUNÉ.

Frontin, que doy-je faire ?

FRONTIN.

Il faut aller disner, et puis nous y penserons : vous prenez tant les matières à cœur que je crains que n'en soyez mallade. Il ne faut ainsi vous tourmenter.

FORTUNÉ.

Je ne m'en sçaurois garder. Hélas ! que tu parles bien à ton ayse, n'endurant aucune passion !

FRONTIN.

Qui vous l'a dict? Pensez-vous que vos tourments ne soient pas les miens? Je vous jure que toute la nuict je n'ai pas fermé l'œil pour penser à vos affaires, et ne suis hors d'esperance que ne facions quelque chose de bon.

FORTUNÉ.

Dieu le vueille !

FRONTIN.

Allons donc disner, car Urbain nous attend.

FORTUNÉ.

Où est-il ?

FRONTIN.

Il est leans avecques sa brassée, et faictes votre compte qu'ils sont maintenant aux fers.

FORTUNÉ.

O malheureux que je suis ! Il est sans commodité, sans moyens, sans denier et sans maille, et a un père le plus fascheux du monde; neanmoins il joyt de ses amours, et moy qui ay toutes ces choses ne puis esperer pouvoir joyr de ce que j'aime.

FRONTIN.

Oubliez tout cela : vous sçavez que la fortune ayde aux amoureux.

FORTUNÉ.

Tu as grand pœur que le disner se gaste; va faire dresser, et, quand tout sera prest, vien m'appeller.

FRONTIN.

J'en suis content.

FORTUNÉ.

Je vas souvent pensant en moy-mesme quelle de ces deux conditions en amour est la pire : ou aymer sans estre aymé ; ou, aymant et estant aymé, et desirant une mesme chose, estre empesché par des murailles, des grilles de fer, des portes et des gardes, comme ores j'esprouve en mon Apoline, laquelle je sçay ne desirer autre chose qu'estre avecques moy. Mais enfin je me resouls que ma condition est la plus malheureuse. Et, jaçoit[1] que ce soit un grand contentement sçavoir estre aymé de qui on ayme, ce m'est neantmoins un extreme desplaisir veoir qu'il n'y a rien qui empesche l'execution de nos desirs qu'un petit morceau de fer. Je resemble à Tantale, qui, estant en l'eau jusques aux lèvres, n'en peut seulement avaller une goutte pour apaiser sa continuelle soif; ainsi j'approche de si près mon Apoline que le moins du monde d'avantage me rendroit content, et toutesfois par ce seul petit empeschement je ne la puis seulement baiser. Helas! fussé-je au moins du tout semblable à Tantale, et que, comme il ne peut gouster de l'eau, qu'ainsi je n'eusse jamais gousté les douceurs de ma maistresse, car je ne serois maintenant en la peine que je suis. Mais voyez à quoy le malheur me conduit, de souhetter n'avoir faict ce que j'ay plus aymé et desiré que ma propre vie, non pour du tout mettre fin à ma douleur, mais pour aucunement la soulager.

1. Malgré.

FRONTIN.

Si vous voulez rire, venez veoir quelque chose de beau.

FORTUNÉ.

Qu'y a-il ?

FRONTIN.

Urbain et Feliciane sont au lict, où ils font bravades : l'un veut tuer son père s'il retourne du vilage, et l'autre Ruffin, s'il vient demander de l'argent. Ainsi, remplis de fureur, disent les plus belles choses du monde. Mais entrez dedans, car la viande se gaste.

FORTUNÉ.

Mais la gueulle te gaigne ! Se veullent-ils pas lever ?

FRONTIN.

Non ; ils disent qu'ils disneront, soupperont et coucheront là.

FORTUNÉ.

Et eux sages !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

DESIRÉ, AMOUREUX ; FRONTIN, FORTUNÉ.

DESIRÉ.

Je ne pense point qu'il y ait chose au monde dont les hommes se puissent plus justement douloir que de la fortune, quand elle donne ses biens à qui en est indigne, comme richesses, enfans, santé, beauté, et choses semblables, d'autant qu'elle offence tellement ceux qui les meritent, que, voyans les meschans avancez par dessus les bons, ils ne se souviennent cultiver leurs esprits, ains, enclins à l'usage qui naturellement les tire, à sçavoir au mal, ils s'y precipitent volontairement, d'où vient qu'on en trouve assez peu de bons, et beaucoup de meschans. Et de là les fols prennent occasion nyer la providence divine, disans que, si Dieu estoit prevoyant et juste, qu'il ne souffriroit jamais que certains hommes incapables de tous biens abondassent en excessives richesses, et que les gens de bien demeurassent pauvres et indigens. Et, jaçoit que je sache et croye ceste opinion estre entierement faulse, si est-ce, quand je viens à considerer les facultez de ce monstre Severin, qui n'est digne de vivre, je ne puis que je n'en doubte, au moins qu'il ne me face mal au cœur de le veoir ce qu'il est, et moy ce que je suis. Il est avare, envieux, ypocrite, superbe, nonchallant, mensonger, larron, sans foy, sans loy, sans honte, sans amour, bref, un monstre engendré des vices et de la sottise. Toutesfois il est riche en biens, en thresors et en beaux enfans (thresor inestimable) ; mesmes a une fille, laquelle (si l'amour ne me deçoit) est la plus belle et plus gentille, non seulement de Paris, mais de tout le monde ; neantmoins la laisse vieillir aux champs, n'en ayant non plus de soin que d'une pauvre chambrière. Il y peut avoir quatre ans que je commançay à luy vouloir bien, l'aymant plus que moy-mesme, de façon qu'il n'estoit possible que mon desir peust augmenter davantage. Et ce qui m'entretenoit en ses bonnes volontez estoit que je ne la trouvois moins affectionnée en mon endroit que moy au sien, dont elle me faisoit assez bonne preuve par les honnestes missives [1] que quelque fois elle m'envoyoit pour respondre aux miennes, car nous escrivions souvent l'un à l'autre. Enfin, estant venu au point qu'il ne m'estoit plus possible vivre sans elle, et ne trouvant plus court chemin pour satisfaire à mes desirs que la demander à femme, j'en conferai avec mon père, qui ne le trouva mauvais, de mode [2] qu'il delibera en parler à Severin, pensant que ce fust desjà faict, et qu'il ne restoit plus que le consentement des partyes. Mais il fut trompé, car ce viel taquin [3] luy fit responce qu'il seroit bien aise la marier et qu'aliance luy plaisoit beaucoup, mais qu'il estoit pauvre et n'avoit moyen de luy donner grand argent en mariage. Tellement que par ceste maigre response, ce que je pensois desjà tenir m'eschappa des mains, pource que mon père, voyant la cruelle avarice de ce vilain, me deffendit espouser la fille qu'elle ne m'apportast pour le moins mille escus ; sinon, que je ne me presentasse jamais devant luy. Ainsi, craignant lui desobéir, j'ay esté contraint baisser les espaules et chercher ailleurs pasture, car il estoit autant possible faire desbourser mille escus à Severin que de le faire devenir homme de bien. Or, ayant depuis trouvé nouveaux moyens, j'ay deliberé poursuivre tousjours ma pointe ; mais le malheur fut que (comme je croy) il se douta de quelque chose, tellement qu'il y a desjà plus d'un an qu'il alla demeurer au village, où il tient ceste pauvre fille, la faisant labourer et houer la terre comme une simple chambrière, elle qui mériteroit d'estre royne.

FRONTIN.

Je reviendray tout incontinent.

DESIRÉ.

Ainsi, par la sanglante avarice de son père, elle usera inutilement sa jeunesse en lieu champestre, entre les bœufs et les moutons.

FRONTIN.

Qui est cest homme qui se scandalise ainsi ?

DESIRÉ.

Cestuy-cy m'aura oy.

1. Mot alors tout nouveau, que Montaigne employa des premiers.
2. De façon, de sorte.
3. Se prenait alors pour ladre. H. Estienne le donne comme étant un des douze synonymes d'*avare*, et l'on voit dans les Lettres d'Est. Pasquier qu'on appelait Louis XII Louis le Taquin, parce qu'il passait pour avare.

FRONTIN.

Ha ! ha ! ha ! c'est l'amoureux de Laurence ; et puis, que vous le dict le cœur ?

DESIRÉ.

Ho ! oh ! Frontin, y a-il longtemps que tu es icy ?

FRONTIN.

Oy, il y a bonne pièce, et ay bien oy ce qu'avez dict.

DESIRÉ.

Si je n'eusse voulu estre oy, je ne l'eusse pas dict.

FRONTIN.

Je me mocque, ma foy, je ne fais que d'arriver ; mais, pource que les discours des amoureux sont tousjours de mesme impression, et que j'en ay oy d'autres que vous, il me semble que je puis veritablement dire que je vous ay oy.

DESIRÉ.

Les miens ne sortent de ceste presse ; ils sont extraordinaires.

FORTUNÉ.

Ils disent tous ainsi ; mais je suis marry que je n'ay loisir demeurer plus long-temps avec vous, car j'ay quelque chose à vous dire. Si me voulez attendre, je vous le diray à mon retour.

DESIRÉ.

Pourveu que ce soit quelque chose de bon, je t'attendray dix ans.

FORTUNÉ.

Je le vous diray tout à ceste heure, je reviens.

DESIRÉ.

Que diable me veut-il dire ? Il me veut parler de Laurence, car il sçait que je n'ai autre maistresse, ou me conter quelque chose de consequence ; autrement, il ne me feroit icy attendre. Mais, fol que je suis, de quoy me tourmenté-je ? Quasi comme si je ne sçavois ce qu'ont accoustumé faire les serviteurs : ces gallans trouvent tousjours certains ergoz[1] sofistiquez qui ont apparence de verité. Et puis Dieu sçait comme ils s'en sçavent bien ayder. Mais ses propos ne m'escorcheront les oreilles : il est tousjours bon escouter beaucoup d'advis ; le choix en est reservé. Ha ! le voicy desjà de retour.

FORTUNÉ.

Regardez si je disois pas bien que c'en seroit ? O pauvre Urbain ! Il te faut bien maintenant penser à autre chose qu'à jouer avec ta Feliciane.

DESIRÉ.

Tu es bien tost de retour.

FORTUNÉ.

Non si tost que je voudrois. Je vous adverty que Severin est à Paris.

DESIRÉ.

Est-ce tout ce que tu me voulois dire ?

1. Arguments d'ergoteurs.

FORTUNÉ.

Non, mais j'ay plus haste que jamais.

DESIRÉ.

Tu as plus d'affaires que le legat.

FORTUNÉ.

Seigneur Urbain, ô seigneur Urbain ! Mon maistre, oh ! mon maistre ! Sortez un peu de leans.

DESIRÉ.

Que veult dire cecy ? Il y a de la diablerie : je me veux un peu tirer à quartier pour voir ce que peut estre.

SCÈNE II

URBAIN, FRONTIN, FORTUNÉ, DESIRÉ.

URBAIN.

Qui m'appelle ?

FRONTIN.

Vous avois-je pas bien dict que vostre père viendroit ?

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Oy, vostre père ; il est venu et sera tout à ceste heure icy.

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Vostre père, oy.

URBAIN.

Qui l'a veu ?

FRONTIN.

Moy, avec mes yeux.

URBAIN.

T'a-il point aperçeu ?

FRONTIN.

Non, car je me suis caché.

URBAIN.

Helas ! Frontin, je suis perdu !

FORTUNÉ.

Que ferons-nous ?

URBAIN.

Je dis que je suis perdu ; je suis ruiné, Frontin, si tu ne m'aydes.

FRONTIN.

Que voulez-vous que je face ?

URBAIN.

Quelque chose de bon, Frontin, mon amy.

FRONTIN.

Il faut oster ce lict, ceste table et tout ce qui est ceans, et sur tout destourner ceste femme.

URBAIN.

Ceste femme, helas! Et pourquoy?

FRONTIN.

Voulez-vous que vostre père la trouve icy?

URBAIN.

Où veux-tu que je l'envoye ainsi seule?

FRONTIN.

Où elle a accoustumé de demeurer, et que par un autre chemin vous retourniez au village.

URBAIN.

Quoy! en la façon que je suis? Eh! Frontin, trouve moyen que je ne sois separé de ma Feliciane.

FRONTIN.

Je le feray, pourveu que vostre père ne vienne icy. Si nous avions loisir et estions tous d'accord, à peine pourrions-nous trouver remède à ce desordre; or devinez donc qu'on pourra faire maintenant.

FORTUNÉ.

Il est vray : si vostre père vous trouve icy, que pensez-vous faire?

FRONTIN.

Je m'esmerveille comme il demeure tant, car il estoit desjà bien avant dedans la ville; il est vray qu'il va pas à pas, appuyé sur son baston.

URBAIN.

Ne seroit-il point meilleur que je m'enfermasse en l'une des chambres avec Feliciane?

FRONTIN.

Voilà bien rencontré : voudra-il pas voir par tout!

URBAIN.

Il craindra peut-estre d'y entrer.

FRONTIN.

Or sus, je vous entend. Prenez courage; j'ay trouvé de quoy remedier à tous ces maux. Entrez leans avec Feliciane; et vous, mon maistre, demeurez icy.

URBAIN.

Que veux-tu faire de bon?

FRONTIN.

Fermez la porte aux verrouils par dedans, et n'y laissez entrer personne du monde, et deust-on tout rompre. Ce pendant gardez-vous bien de faire tant soit peu de bruict, ny mesme que le lict craquette, sinon quand vous m'entendrez cracher; alors faictes le plus grand tintamarre qu'il vous sera possible, et jetez mesmes des tuilles en la rue. Mais gardez-vous bien d'oublier ce que je vous dis : autrement ce seroit faict de vous et de moy.

URBAIN.

Ne te soucye, laisse faire.

FORTUNÉ.

Que diable veux-tu faire, Frontin?

FRONTIN.

Vous le verrez; mais il vaut mieux qu'alliez trouver vostre père, affin que, si avions besoin de luy, il nous peust ayder. Despeschez, voicy Severin; gardez qu'il ne vous voye icy alentour. Je me veux retirer aussi.

FORTUNÉ.

A Dieu donc!

DESIRÉ.

Par Dieu! voicy mon usurier. Que veult dire cecy? Je suis deliberé en voir la fin, et me mettre en lieu où je ne puisse estre veu.

SCÈNE III

SEVERIN, FRONTIN, DESIRÉ.

SEVERIN.

Où diable trouveray-je ce malheureux? Je pense qu'il est tombé aux privez, parlant par reverence. O pauvre Severin! regarde pour qui tu te travailles ainsi à credit. A qui cherches-tu amasser tant de biens? A un qui te trahit tous les jours, qui à toute heure te donne nouveaux ennuiz, et qui desire plus ta mort que ta vie.

DESIRÉ.

Il y en a d'autres aussi bien que luy qui souhettent le semblable.

SEVERIN.

Mais j'emporteray plustost tout en la fosse avec moy, que laisser la valleur d'un double rouge [1] à ce belistre, qui me tourmente en tant de façons. J'ay pensé ce matin mourir par les chemins, estant venu à pied jusques en ceste ville, dont je suis tant las que je n'en puis plus, et crains bien fort que je n'en sois malade, et tout à l'occasion de... à peine que je ne dis. Mais qu'atten-je que je n'entre en mon logis pour me descharger de ma bourse, qui me pese trop soubs le bras, pour après aller chercher si je le trouveray, affin de le chastier comme il merite? Voy, je ne sçay où sont mes clefs; ha! les voicy.

DESIRÉ.

Par mon ame! il porte sa bourse sur luy.

SEVERIN.

Dieu! qu'est-ceci? La serrure seroit-elle bien meslée? Il ne faut pas tourner deça, car je la fermerois d'avantage. Il semble que l'huys soit fermé par dedans. Je sçay bien toutefois qu'Urbain n'en a la clef, voilà pourquoy je crains que ce ne soient quelques larrons. Or, il faut qu'il y ayt icy de la meschanceté.

FRONTIN.

Qui est ce fol qui touche à ceste porte?

SEVERIN.

Pourquoy suis-je fol de toucher à ce qui m'appartient?

FRONTIN.

Seigneur Severin, pardonnez-moy; mais encor

1. Petite monnaie qui valait deux deniers. Nous dirions aujourd'hui un rouge liard.

que la maison soit vostre, si ferez vous bien vous en retirer.

SEVERIN.

Pourquoy n'y entreray-je pas?

FRONTIN.

Si vous m'en croyez, vous ferez ce que je vous dis.

SEVERIN.

Mais pourquoy?

FRONTIN.

Pour ce que la maison est plaine de diables.

(Il crache, et ceux de dedans font bruict.)

SEVERIN.

Helas! que dis-tu? Est-il vray? Plaine de diables!

FRONTIN.

Escoutez : les oyez-vous pas? Or sus, vous voyez si je dis vray.

SEVERIN.

Helas! oy.

FRONTIN.

Vrayement, vous en oyrez bien d'autres.

SEVERIN.

Et qui diable a endiablé ma maison, Frontin?

FRONTIN.

Je ne sçay.

SEVERIN.

Vray Dieu! ils me desroberont tout.

FRONTIN.

Et quoy, s'ils ne vous desrobent les toiles des iragnes [1]?

SEVERIN.

N'y a-il pas des huys, des fenestres et autre mesnage?

FRONTIN.

Vous avez raison; je ne me souvenois pas de cela.

SEVERIN.

Je m'en souvien bien, car il me touche.

DESIRÉ.

O les beaux meubles, et precieux!

FRONTIN.

Vous tremblez, ce semble; n'ayez peur : ils ne vous feront autre mal, sinon que ne joyrez de vostre maison.

SEVERIN.

N'est-ce rien? Et s'ils vont au vilage?

FRONTIN.

Il faudra avoir patience.

SEVERIN.

Ils sont mal apris de s'inmiscer [2] ès biens d'autruy; au moins s'ils en payoient les louages! Mais par la croix que voilà, je les en feray sortir, y deussé-je mettre le feu.

FRONTIN.

Vous leur ferez playsir, car ils n'ayment que le feu.

SEVERIN.

Tu dis vray, et si ma maison seroit bruslée, quand j'y pense; je leur veux donc coupper la gorge.

FRONTIN.

S'ils vous entendoient, ils vous feroient bien parler autre langage, veu mesmes qu'ils jettent des pierres et tuilleaux aux passans qui ne leur demandent rien.

(Il crache, et ceux de dedans jettent des tuilles.)

SEVERIN.

Oh! ils me gasteront donc tout mon logis.

FRONTIN.

Pensez qu'ils ne l'amenderont pas! Voyez comme les cailloux vollent. Retirez-vous, qu'ils ne vous blessent.

DESIRÉ.

Je commence à entendre la ruse.

SEVERIN.

Helas! Frontin, que j'ay peur!

FRONTIN.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

Pourront-ils bien jetter jusques icy?

FRONTIN.

Non, non, comme je pense.

SEVERIN.

Combien y a-il que ceste malediction est advenue? car jamais je n'en ay esté adverty.

FRONTIN.

Je ne sçay. Mais il y a environ deux nuicts que, passant par icy, j'oy qu'ils faisoient un tel bruict qu'il sembloit que le ciel ruynast.

SEVERIN.

Ne dys pas cela, tu me fais peur.

FRONTIN.

Les voisins disent que quelquesfois ilz chantent et jouent des instrumens, mais plus la nuict que le jour, et que la pluspart du temps ils ne font point de bruict.

DESIRÉ.

Voilà la plus plaisante histoire dont j'oy jamais parler.

SEVERIN.

Que doy-je faire? Seroit-il pas bon que j'envoyasse une troupe de soldats pour les massacrer?

FRONTIN.

Vertu bieu! parlez bas.

SEVERIN.

Tu dis vray.

FRONTIN.

Il ne faut qu'un sorcier ou un nigromant pour es conjurer et contraindre sortir de leans.

SEVERIN.

S'en iront-ils?

1. Araignées.
2. Mot bien inattendu à cette époque. M. Littré, qui ne le fait dater que de Raynal, se trompe de deux siecles.

FRONTIN.

Oy, résolument.

SEVERIN.

N'y retourneront-ils point après?

FRONTIN.

Peut-estre.

SEVERIN.

C'est tout un, car je te promets que, sitost qu'ils seront sortis, que je la vendray, et la dussé-je bailler pour un escu moins qu'elle ne m'a cousté.

FRONTIN.

Voire ! et les esprits y auront faict dommage de plus de vingt-cinq escus.

SEVERIN.

Mon Dieu, ne me dis pas cela, tu me fais geler le sang ! Helas ! cecy ne m'advient par ma faulte, ains par les pechez d'Urbain. Où est-il, ce meschant?

FRONTIN.

Vous le tenez au village, et me le demandez, à moy qui suis à Paris?

SEVERIN.

Tu le doibs bien sçavoir, car Fortuné et toi me le desbauchez.

FRONTIN.

Voyez un peu à quoy pense cet homme ! il luy semble son logis estre plain d'anges, et il est remply de diables.

(Frontin crache, et ceux de dedans font bruict.)

SEVERIN.

Croy-moy, que la meschanceté d'Urbain me faict crever le cœur. Helas ! Frontin, je te prie ne m'abandonner.

FRONTIN.

Oh! vous n'avez que faire de moy, puisque je desbauche vostre fils.

SEVERIN.

C'est une manière de dire ; je sçai bien qu'on ne le desbaucheroit pas s'il ne se vouloit desbaucher. Mais laissons cela : je veux premièrement chasser ces diables de ma maison, puis j'iray trouver mon frère pour me conseiller avecques luy de ce que je doibs faire. Mais que ferai-je ici de ma bourse?

FRONTIN.

Que dictes-vous de bourse?

SEVERIN.

Rien, rien.

FRONTIN.

Ceste bourse où il y a deux mille escus seroit-elle bien en ce logis?

SEVERIN.

Et où prendrois-je deux mille escus! Deux mille neffles [1] ! Tu as bien trouvé ton homme de deux mille escus! Va, va, Frontin, marche devant; j'y-ray tout bellement après toy.

[1]. C'est de là que doit venir le dicton populaire : « des nèfles ! »

DESIRÉ.

Voyez s'il confessera avoir un denier.

FRONTIN.

Venez à votre aise ; je vous attendrai bien, s'il vous plaist.

SEVERIN.

Va, Frontin, va : je ne te veux faire tancer, fay tes affaires.

FRONTIN.

Ma foy, Monsieur, je n'ay que faire, Dieu mercy.

SEVERIN.

Je veux me reposer : va-t'en, et me laisse icy.

FRONTIN.

Je le veux bien, puisqu'il vous plaist demeurer seul. Je crains que ce grison ne veuille faire quelque meschanceté; toutesfois il n'a pas l'esprit. Je vay trouver Fortuné pour le faire crever de rire.

SEVERIN.

Je me veux retirer deça, puisque je suis seul. Mon Dieu, que je suis miserable! M'eust-il peu jamais advenir plus grand malheur qu'avoir des diables pour mes hostes, qui sont cause que je ne me puis descharger de ma bourse! Qu'en feray-je? Si je la porte avecques moy, et que mon frère la voye, je suis perdu. Où la pourray-je donc laisser en seureté?

DESIRÉ.

Elle est pour estre mienne.

SEVERIN.

Mais puisque je ne suis veu de personne, il sera meilleur que je la mette icy, en ce trou, où je l'ay mise autrefois sans que jamais j'y aye trouvé faute. Oh ! petit trou, combien je te suis redevable !

DESIRÉ.

Mais moy, si vous l'y mettez.

SEVERIN.

Mais si on la trouvoit ! Une fois paie pour tousjours. Je la porteray encores avec moy : je l'ay apportée de plus loing. On ne me la prendra pas, non. Personne ne me void-il? J'y regarde, pource que quand on sçait qu'un qui me resemble a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

DESIRÉ.

Elle sera mieux au trou.

SEVERIN.

Que maudits soient les diables qui ne me laissent mettre ma bourse en ma maison ! Tu bieu, que dis-je ! Que ferois-je s'ils m'escoutoient ? Je suis en grande peine ; il vaut mieux que je la cache, car, puisque la fortune me l'a autresfois gardée, elle voudra bien me faire encores ce plaisir. Helas ! ma bourse, helas ! mon âme, helas ! toute mon esperance, ne te laisse pas trouver, je te prie.

DESIRÉ.

Je pense qu'il ne la laschera jamais.

SEVERIN.

Que feray-je ? L'y mettray-je ? Oy ; nenny ; si feray, je l'y vay mettre; mais devant que me des-

charger je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu ! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Hé ! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy. Or sus, au nom de Dieu et de sainct Antoine de Padoue, *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* [1].

DESIRÉ.

C'est si grand chose que je n'en puis rien croire si je ne le voy.

SEVERIN.

C'est à ceste heure qu'il faut que je regarde si quelqu'un m'a veu. Ma foy, personne. Mais si quelqu'un marche dessus, il luy prendra peut-estre envie de veoir que c'est : il faut que souvent j'y prenne garde et n'y laisse fouiller personne. Si faut-il que j'aille où j'ay dit, afin de trouver quelque expedient pour chasser ces diables de mon logis. Je vay par delà, car je ne veux passer auprès d'eux.

DESIRÉ.

Me voilà roy, puis qu'aujourd'huy est arrivé le jour auquel je dois mettre fin à mes misères. Qu'atten-je? que quelqu'un vienne pour me donner quelque empeschement ? Je m'en garderay bien. Comme il a espié s'il estoit regardé de personne quand il a caché sa bourse, il faut aussi que je regarde si ores que je la veux enlever je suis point veu, et par qui. O sainct et sacré trou, que tu me fais heureux ! Quel beau champignon voicy ! Croiriez-vous bien que je l'ayme mieux en mes mains qu'une paire de gands neufs ? Cependant je veux veoir dedans : peut-estre que ce n'est que de la monnoye. Tu bieu ! comme le soleil y luict ! tout y est jaulne. Vray Dieu ! quel nouveau et soudain changement J'avois perdu toute esperance pouvoir jamais joyr des beautez de Laurence, neantmoins tout en un instant, et lors que j'y pensois le moins, elle m'est mise entre les bras. Or, pour luy faire plus grand despit, je veux vuider cette bourse et la remplir de cailloux, affin qu'il pense qu'elle soit tousjours plaine. Mon Dieu ! que n'ay-je un licol pour mettre dedans ! Si ne me veux-je toutesfois tant laisser transporter à l'alegresse que je ne tempère mes affections, car, comme l'on dict, on ne doit moins supporter un bonheur qu'une adversité ; jaçoit que je sois asseuré qu'un plus grand bien ne me sçauroit advenir, car encores qu'une autre fois je trouvasse dix mil escus, je n'en serois tant aise que de ceux-cy. Mais voicy je ne sçay qui ; je ne veux qu'ils me voyent. Voilà, tout est bien racoustré, et ne semble pas que j'y aye touché.

SCÈNE IV

FRONTIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Ne vous mettez point en peine de chercher un sorcier, je vous en trouveray un bon, et le plus grand chasse-diables de France.

1. « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

SEVERIN.

J'ai l'esprit tout allegé depuis que j'ay mis ma bourse en seureté.

FRONTIN.

Que dictes-vous ?

SEVERIN.

Je dis que je seray hors d'une grande fascherie si une fois ces diables peuvent estre chassez ; mais, Frontin, je ne voudrois que cest homme me demandast beaucoup d'argent, car je suis pauvre.

FRONTIN.

Ne vous souciez de cela : il est tant raisonnable qu'il se contentera de rien, par manière de dire.

SEVERIN.

Ha, a, voilà que j'ayme bien ; mais comme les chassera-il, s'ils ont verrouillé les huis et fenestres sur eux ?

FRONTIN.

Par conjurations qui entrent par tout.

SEVERIN.

Sortiront-ils par les huis, ou par les fenestres ?

FRONTIN.

Voilà une belle demande ! Ils sortiront par où ils voudront, et en sortant bailleront un signe, affin qu'on cognoisse qu'ils n'y sont plus et s'en sont allez. Mais voicy mon maistre. Allez-moy attendre sous les charniers de sainct Innocent, et je vous iray trouver sitost que j'aurai parlé à luy.

SEVERIN.

Allons nous deux, Frontin.

FRONTIN.

Allez devant, je reviendray incontinent.

SEVERIN.

Je n'en feray rien, je te veux attendre.

FRONTIN.

Voyez quel vieil ecervelé est cestuy-cy ! Tantost il vouloit estre seul, et maintenant il veult que malgré moy j'aille avec luy.

SCÈNE V

FORTUNÉ, FRONTIN, SEVERIN.

FORTUNÉ.

Hé ! Frontin, vien ça, escoute.

FRONTIN.

Allez où je vous ay dict.

SEVERIN.

Je me reposeray en t'attendant ; je n'ay pas haste, et puis j'ay peur, j'enten de ma bourse.

FRONTIN.

Faictes ce que vous voudrez ; que vous plaist-il, Monsieur ?

FORTUNÉ.

Cestuy-cy soigne assez aux affaires d'autruy, mais il ne pense pas beaucoup aux miennes.

FRONTIN.

Auriez-vous bien ceste opinion ?

SEVERIN.

Ce chuchotement icy ne me plaist point.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict que j'ay trouvé un moyen pour vous contenter ?

SEVERIN.

Qu'il a trouvé ?

FORTUNÉ.

Oy, mais pource que tu ne m'as dict autre chose, je pensois que cela fust oublié.

FRONTIN.

J'ay advisé qu'il faut que vous vous mettiez en un coffre ; puis, faignant que luy envoyez des vestemens, vous faire porter en sa chambre.

SEVERIN.

Oh ! le cœur me tremble ; mais si je les voy baisser le moins du monde, je crieray.

FORTUNÉ.

C'est assez.

FRONTIN.

Alors vous sortirez du coffre.

FORTUNÉ.

Après ?

FRONTIN.

Je le vous diray.

FORTUNÉ.

Tu as pensé à ce que je ne voulois que tu pensasses.

SEVERIN.

O ma bourse ! je voudrois qu'il m'eust cousté un bon carolus, et te tenir.

FRONTIN.

Je pense que tout ce que plus desirent les amoureux est de se trouver avec leurs dames ; ainsi je ne puis croire qu'esperiez qu'elle vous donne mille escus.

SEVERIN.

Pauvre que je suis, helas ! Que dict-il de mille escus ? Crieray-je ?

FORTUNÉ.

Ne t'ay-je pas dict que je voudrois trouver quelque moyen de la faire sortir du monastère devant qu'elle accouche ?

FRONTIN.

Je vous enten ; cela se pourra encores bien faire, mais il est plus malaisé. Toutesfois ce ne sera mal faict regarder de l'enlever tandis qu'elle est plaine.

SEVERIN.

Hélas ! ils me desrobbent ! Au volleur ! au larron !

FORTUNÉ.

Quel bruict est-ce là ?

SEVERIN.

Dieu soit loué ! ils n'y ont pas touché.

FRONTIN.

Qu'avez-vous, seigneur Severin ?

SEVERIN.

Je n'ay rien, j'avois pœur.

FRONTIN.

Pourquoy criez-vous au larron ?

SEVERIN.

J'avois pœur que les diables me desrobbassent ce qui est en mon logis.

FORTUNÉ.

Vous ferez devenir fol ce pauvre homme.

FRONTIN.

Je voudrois qu'il crevast, car il n'est bon à chose du monde.

SEVERIN.

Voulons-nous pas aller ?

FRONTIN.

Tout à ceste heure ; n'ayez pœur, puisque vous estes avec moy.

FORTUNÉ.

Où allez-vous ?

FRONTIN.

Trouver un sorcier qui veulle faire en sorte que puissions tirer des mains de ce viellard dix escus pour donner à Ruffin.

FORTUNÉ.

Comme feras-tu ?

FRONTIN.

Vous le sçaurez.

FORTUNÉ.

Va donc, car je ne suis moins aise que tu faces service à Urbain qu'à moy-mesmes ; toutesfois je ne veux que tu te souviennes tant des autres que tu m'oblies.

FRONTIN.

Je m'esmerveille de vous.

SEVERIN.

Allons, Frontin.

FRONTIN.

Je m'en vas ; me voulez-vous commander autre chose ?

FORTUNÉ.

Non, je m'en vas jusques au monastère. A Dieu, Monsieur.

SEVERIN.

Qui est cestuy-là ?

FRONTIN.

C'est Fortuné.

SEVERIN.

Ho ! à Dieu, Fortuné ; je ne vous avois pas veu.

FORTUNÉ.

Je me recommande à vos bonnes graces. Il est fasché contre moy pource qu'il pense que je desbauche Urbain. Voilà pourquoy il n'a pas fait semblant me cognoistre.

FRONTIN.

Que regardez-vous tant derrière vous, que ne venez ?

SEVERIN.

Rien, rien : je te suy tout bellement.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Enfin, argent faict tout. Quand j'ay conté à ce maistre aliboron [1], qui est autant sorcier que moy, ce que je voulois qu'il fist, il a commancé à faire du scrupuleux, d'autant que c'estoit se moquer trop cruellement d'un tel homme que Severin ; puis, quand je luy ay promis deux escus, il a changé de chance, et m'a dict que, si je le faisois pour bien, et afin de reunir en bonne concorde et amitié le père avec le fils, qu'il feroit ce que je voudrois, tellement qu'il me faut encores attraper deux escus de l'argent du viellard, sans les interests. Or, maintenant que je suis d'accord avec cet homme, il ne reste plus sinon que j'aguise mon esprit et regarde comme je pourray contrefaire le diable; mais il n'en est besoin, car je sçay combien grande est la folie des viellards, principalement du nostre, à qui les petits enfans mesmes feroient croire que vessies sont lanternes. Toutesfois, pensant estre sage, il veut donner conseil à qui en sçait plus que luy. Mais à quoy m'amusé-je, que je n'entre au logis devant que Severin et le sorcier viennent? Tic, toc, holà ! hé ! ouvrez ! Voulez-vous que je rompe ceste porte? Je pense que ceux de leans sont morts, sourds ou endormis. Tic, toc, toc, Urbain ! ouvrez ! je suis Frontin.

URBAIN.

Tu as bien faict de parler, autrement tu n'y fusses entré. Te souvient-il pas que je t'ay promis laisser plustost enfoncer la porte que l'ouvrir à personne ?

FRONTIN.

Ma foy, si tousjours vous teniez aussi bien vostre promesse comme vous avez entretenu ceste-ci, vous seriez un brave homme. Et bien ! avez-vous assez joué ?

URBAIN.

Ne sçais-tu pas que le desir des choses belles ne s'estaint jamais ?

FRONTIN.

Voici vostre père, entrez.

URBAIN.

Que vient-il faire icy ?

FRONTIN.

Il n'y entrera pas, n'ayez pœur.

1. Ignorant qui fait le capable, et de tout se mêle. Le mot est déjà dans Rabelais, avec ce sens.

SCÈNE II

SEVERIN, M. JOSSE, SORCIER ; FRONTIN, *contrefaisant le diable.*

SEVERIN.

Je suis venu devant pour veoir la cache où repose ma bourse, car je ne me puis garder que tousjours je ne luy jette quelque œillade; mais puis qu'il n'y a icy personne, je veux veoir si elle y est encor. O ma bourse ! que te voilà bien ! je ne te veux autrement toucher, car tu es comme je t'ay mise. Mon gentil trou, mon mignon, garde-la moy encores une heure seulement ; je te la recommande, jaçoit que soys en lieu où je te verray tousjours. Mais voicy le sorcier. Il m'aura veu courbé contre terre, il me faut trouver quelque excuse.

M. JOSSE.

Le sire Severin m'avoit dict que je le trouverois ici, toutefois il n'y est pas encores.

SEVERIN.

Dieu gard, maistre Josse ! je m'estois baissé pour ramasser mon mouchoir, que j'avois laissé cheoir à bas.

M. JOSSE.

Ha ! vous voilà ? Je ne vous avois pas veu. Que dittes-vous de cabats ?

SEVERIN.

Il ne m'avoit pas aperceu, je tourneray la truye au foin [1] : tout vient à la rime. Je dis que je suis venu pas à pas.

M. JOSSE.

Vous avez bien faict, afin de ne vous trop eschauffer, car c'eust été assez pour vous faire malade.

SEVERIN.

Que voulez-vous faire de ceste baguette ?

M. JOSSE.

Elle est bonne à mille choses et autres.

SEVERIN.

A quoy ?

M. JOSSE.

A se soustenir, à frapper, à faire des cernes [2] et autres affaires.

SEVERIN.

Quoy ! vous ne m'entendez pas ? je dis si elle est bonne pour les esprits ?

M. JOSSE.

Pour les esprits ? Il n'y a rien pire ny plus dangereux.

SEVERIN.

Pourquoy l'avez-vous donc apportée ?

M. JOSSE.

Pour les chasser et tourmenter.

1. Je lui ferai une réponse détournée.
2. Des cercles, des ronds.

SEVERIN.

Ha ! a ! je vous enten ; vos propos sont trop ambigus. Et à quoy est bon ce livret que vous tenez ?

M. JOSSE.

J'en ay affaire.

SEVERIN.

Aussi pour les esprits ?

M. JOSSE.

Vous me demandez de grandes choses.

SEVERIN.

Ne vous esbahissez, car je ne vy jamais conjurer les diables.

M. JOSSE.

Ne perdons point temps ; venez çà, approchez-vous.

SEVERIN.

Faut-il être bien près de la maison ?

M. JOSSE.

Tout contre la porte.

SEVERIN.

Je m'en garderay bien.

M. JOSSE.

Pourquoy ?

SEVERIN.

Pource qu'ils gettent des tuilles et des cailloux. Helas ! ils me gasteront tout !

M. JOSSE.

N'ayez pœur, car, tandis que vous serez avecques moy, ils ne vous feront rien.

SEVERIN.

Me le promettez-vous ?

M. JOSSE.

Oy, je le vous promets.

SEVERIN.

Par vostre foy ?

M. JOSSE.

Par ma foy. Approchez-vous donc.

SEVERIN.

Je suis bien icy.

M. JOSSE.

Il faut vous approcher d'avantage.

SEVERIN.

Mon Dieu ! ne pourriez-vous pas faire cecy sans moy ?

M. JOSSE.

Il est requis que le maistre de la maison y soit present et que vous m'aydiez. Aprochez donc, et vous mettez à genoux en ce cerne.

SEVERIN.

Tastez comme le cœur me bat.

M. JOSSE.

Je vous croy ; n'en jurez pas, car cela faict tousjours ainsi ; toutesfois, ne craignez rien tandis que serez avec moy. Aprochez-vous encores un peu plus de çà, encores, encores un peu ; vous voilà bien. Or sus, ne bougez de là. Que regardez-vous tant derrière vous ?

SEVERIN.

Et si j'ay pœur ?

M. JOSSE.

Il n'y a point de remède. Or, je vas commancer ma conjuration ; dictes après moy : *Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis.*

SEVERIN.

Je ne sçaurois dire cela. Faictes votre conjuration tout seul, si vous voulez, et parlez françois : peut-estre qu'ils n'entendent pas latin.

M. JOSSE.

Il vaut mieux.

Esprits maudits des infernales ombres,
Qui repairez ceans soir et matin,
Je vous commande, au nom de Severin,
Qu'en deslogiez sans nous donner encombres.

SEVERIN.

Ne parlez point de moy ; commandez-leur en vostre nom.

M. JOSSE.

Laissez-moy faire, et ne vous souciez que de dire vostre Ave.

(Ils font bruict en la maison.)

Je vous commande, ô esprits contrefaicts,
Au nom de moy, que pouvez bien cognoistre,
Que, delaissans ce logis à son maistre,
Vous en sortiez pour n'y rentrer jamais.

SEVERIN.

C'est assez, messire Josse, helas ! c'est assez.

M. JOSSE.

Si vous voulez qu'ils sortent, regardez ! c'est à ce coup.

Je vous enjoins encore, et vous commande,
Par la vertu de ce nom : Asdriel,
Que promptement sortiez de cest hostel,
Avec tous ceux qui sont de vostre bande.

FRONTIN.

Nous n'en sortirons pas.

M. JOSSE.

Que dictes-vous là ?

SEVERIN.

Jésus Maria ! tous les cheveux me dressent de frayeur.

M. JOSSE.

Je vous commande et enjoins, de par Dieu,
Esprits, luytons [1], farfadets, qu'à ceste heure
Vous me disiez, sans plus longue demeure,
Pourquoy ainsi vous occupez ce lieu.

FRONTIN.

A cause de l'abominable avarice de Severin.

SEVERIN.

Tu bieu ! laissez-moy aller ; j'ai affaire ailleurs.

1. Lutins.

M. JOSSE.

Et moy plus affaire de vous que des diables: attendez si vous voulez.

SEVERIN.

Je suis honteux de faire...

M. JOSSE.

Venez ça ; si vous bougez d'icy et levez tant soit peu un des genoux, je m'en iray et laisseray les esprits si longtemps en vostre maison qu'ils s'en ennuyront.

SEVERIN.

Hé! ne vous faschez pour cela ; j'y seray tant que vous voudrez.

M. JOSSE.

Je vous commande, au nom de Balaha, que vous sortiez de...

FRONTIN.

Nous sortirons, nous sortirons.

M. JOSSE.

Les avez-vous entenduz? Quel signe nous donnerez-vous par lequel nous puissions cognoistre que serez sortis?

FRONTIN.

Nous ruynerons ceste maison.

SEVERIN.

Non, non, demeurez-y plutost.

M. JOSSE.

Nous ne voulons point de ce signe : faictes en un autre.

FRONTIN.

Nous osterons l'anneau du doigt de Severin.

SEVERIN.

Le diable les puisse emporter! Mais voyez qu'ils sont fins! j'ai des gands, et toutefois ils ont veu mon anneau à travers. Je n'en feray rien ; ils ne me le rendroient pas.

M. JOSSE.

Ce signe ne nous plaist ; donnez-nous en un autre.

FRONTIN.

Nous entrerons au corps de Severin.

M. JOSSE.

Vous voyez, s'ils veulent ils entreront en vostre corps, et n'avez membre qu'ils ne tourmentent; toutesfois n'ayez peur, car ils ne partiront de là sans mon congé. Sus! levez-vous, et regardez lequel de ces signes vous aymez le mieux, car il en fault choisir un.

SEVERIN.

Je n'en veux pas un ; dictes-leur qu'ils en disent un autre.

M. JOSSE.

Je ne les puis contraindre à en nommer plus de trois.

SEVERIN.

Ne s'en sçauroient-ils aller sans faire un signe?

M. JOSSE.

Ils diront bien qu'ils s'en vont, mais ils ne bougeront.

SEVERIN.

Qu'ils y demeurent! peut-estre qu'ils s'en lasseront.

M. JOSSE.

Vous estes bien simple de vouloir perdre une maison de trois ou quatre mil francz à l'appetit d'un anneau de dix escuz.

SEVERIN.

Dix escuz! on me l'a faict valoir en mon partage trente escuz ; c'est une antiquité.

M. JOSSE.

Vous ne voulez donc pas qu'ils sortent?

SEVERIN.

Sauf vostre grâce.

M. JOSSE.

Ils n'en feront rien autrement.

SEVERIN.

Bien ; je veux donc qu'ils s'obligent au restablissement des ruynes et demolitions qu'ils ont faictes en mon logis.

M. JOSSE.

Cela est raisonnable, laissez m'en la charge.

SEVERIN.

Me feront-ils point de mal me l'ostant du doigt?

M. JOSSE.

Nullement.

SEVERIN.

Ne le pourrois-je pas bien mettre au vostre?

M. JOSSE.

Non, il faut qu'il soit tiré d'un des doigts de vostre main.

SEVERIN.

Je ne voudrois qu'ils m'esgratignassent. Comme ferons-nous?

M. JOSSE.

Il vous faut coupper le poing et le jeter là ; ils prendront après l'anneau à leur ayse.

SEVERIN.

Je ne feray ceste folie ; mais je clorray bien fort les yeux, affin de ne les voir.

M. JOSSE.

Attendez : je vous lieray si fort ce mouchoir alentour que ne les verrez pas.

SEVERIN.

Ils m'esgratigneront les mains.

M. JOSSE.

En façon quelconque. Estes-vous bien?

SEVERIN.

Oy! oy!

M. JOSSE.

Or sus! nous sommes contens que preniez l'anneau du sire Severin, moyennant que promettez

sur vostre foy de restablir tous les dommages que luy avez faicts.

FRONTIN.

Nous le promettons.

M. JOSSE.

Sortez donc, sans nous faire mal ny desplaisir. Seigneur Severin, ne bougez, n'ayez peur, je suis avec vous; prenez courage et tendez bien droict le doigt.

SEVERIN.

Jesus! que j'ai peur!

M. JOSSE.

C'est faict. Or sus, entrons en la maison; mais ne vous desbouchez pas [1], pource qu'ils sont encores icy alentour.

SEVERIN.

Dictes leur qu'ils s'en allent de tout point.

M. JOSSE.

Ils s'en iront bien. Venez, venez.

SEVERIN.

Menez-moy, que je ne me blesse.

M. JOSSE.

Allons.

SCÈNE III

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Eh bien! ai-je pas bien joué mon personnage?

URBAIN.

Le mieux du monde, et ne l'eusse jamais pensé. Tu serois tout estonné si tu savois en quelle fièvre j'estois quand j'entendois parler mon père; j'avois, je pense, plus peur de luy que luy de nous; aussi les genoux me trembloient si fort que je ne me pouvois tenir debout.

FRONTIN.

Voilà un grand malheur, que ne vous pouviez tenir debout.

URBAIN.

Je m'y tiens bien à ceste heure que la parolle m'est revenue; mais je te prometz que lors il ne m'en prenoit point d'envye.

FRONTIN.

Quoy! vous aviez peur en la compagnie de Frontin?

URBAIN.

Toute mon asseurance n'estoit qu'en toy.

FRONTIN.

Le temps est cher, ne le perdons pas à credit. Je pense qu'il soit tard, ainsi je me doubte que Ruffin ne faillira point de venir demander l'argent que luy avez promis : voylà pourquoy je suis d'advis vendre ce ruby; nous en aurons quelque vingt escuz.

1. N'ôtez pas le bandeau qui vous bouche les yeux.

URBAIN.

Je l'ay tousjours oy estimer trente.

FRONTIN.

Cela viendra bien à point; il y en aura deux pour le sorcier, dix pour Ruffin, dix pour le pauvre Frontin, et le reste pour vous.

URBAIN.

Cela est raisonnable.

FRONTIN.

Je le vas vendre, car Ruffin n'est homme d'anneaux.

URBAIN.

Ce pendant que ferons-nous?

FRONTIN.

Allez chez le sire Hilaire, jusques à ce qu'on ayt faict avec Ruffin; puis vous retournerez au village; tandis, ceste-cy pourra demeurer en la maison de nostre voisin, vostre amy : ainsi il ne sera trop malaisé faire croire à vostre père qu'avez tousjours esté aux champs.

URBAIN.

En es-tu d'advis?

FRONTIN.

Oy; prenez les clefs de la chambre à mon maistre, et vous enfermez dedans.

URBAIN.

Et qu'y ferons-nous?

FRONTIN.

Je m'en rapporte à vous; je m'en vas ce pendant faire mes affaires. Mais j'oy ouvrir l'huys de Severin : despeschez-vous, entrez par la porte de derrière.

URBAIN.

Tu dis bien.

SCÈNE IV

M. JOSSE, SEVERIN.

M. JOSSE.

Venez seurement; ils s'en sont allez de tout point.

SEVERIN.

Dieu soit loué! Je pense qu'ils estoient un monceau de poltrons, de demeurer tout le jour à se veautrer dedans le lict; quand sommes entrés, nous avons trouvé encor la nappe mise. Mais que ferayje de ce lict, de ceste table et de tout ce qu'ils ont apporté icy? car je ne me veux servir des biens des diables.

M. JOSSE.

Envoyez-les moy.

SEVERIN.

Voudriez-vous toucher à cela? Il vaut mieux que je les face vendre.

M. JOSSE.

Il auroit trouvé son homme.

SEVERIN.

Au moins, ce sera pour faire reparer les tortz qu'ils m'ont faicts, sans que j'aye la peine à les y contraindre.

M. JOSSE.

Quels tortz vous ont-ils faicts?

SEVERIN.

Ils m'ont rompu un pot de terre qui servoit à pisser; ils m'ont bruslé une cuiller de bois, le manche d'un ballet, et tout plain de busches, comme je pense, car je ne me souviens pas combien il y en avoit.

M. JOSSE.

Vous estes un terrible mesnager, de sçavoir le conte de vos busches.

SEVERIN.

Qui est pauvre il faut qu'il fasse ainsi.

M. JOSSE.

Et moy, n'auray-je rien pour ma peine?

SEVERIN.

Frontin m'avoit dict que vous ne vouliez rien.

M. JOSSE.

Il est vray que je luy ay dict que je ne demandois que ce qu'il vous plairoit.

SEVERIN.

Ainsi sont les gens de bien. Venez à ce soir soupper avec moy.

M. JOSSE.

Je vous remercye, je ne veux mourir de faim.

SEVERIN.

Que dictes-vous?

M. JOSSE.

Je dy que j'yrois volontiers, car j'ay grand faim.

SEVERIN.

Ho! maistre Josse, trop est trop; je vous donneray d'un pigeon qu'hier j'ostay à la fouyne, d'un beau petit morceau de lard, jaune comme fil d'or, et d'une demye douzaine de chastaignes. Voilà pas qui est gaillard?

M. JOSSE.

C'est trop; vous deviez vendre ce pigeon.

SEVERIN.

On ne l'eust voulu acheter, car la beste luy a mangé une cuisse et presque tout l'estomac. Davantage, je vous dis que, quand vous aurez affaire de quelque argent, comme d'un teston, venez à moy, je le vous presteray pour un jour, voire deux, en me baillant quelque petit gage. Que vous en semble?

M. JOSSE.

Que vous estes un homme qui recognoissez mieux les plaisirs qu'autre que je cognoisse.

SEVERIN.

Vous ne sçavez le bien que je vous veux. Par la croix que voilà, je vous jure que, si les diables n'avoient emporté mon ruby, je vous le donnerois, et, par mon ame, j'y ay regret pour l'amour de vous... et de moy principalement.

M. JOSSE.

Je le tiens pour receu, et vous en sçay autant de gré que si me l'aviez donné.

SEVERIN.

Je le fais affin que voyez que je ne suis tant avare comme l'on crye. Or, à Dieu, jusques à ce soir.

M. JOSSE.

A Dieu donc.

SEVERIN.

Je me recommande. Of! qu'il faict bon quelques fois donner du plat de la langue! Je l'ai envoyé aussi content comme si je luy eusse donné ce ruby, que jamais autre que les espritz ne m'eust peu tirer des mains. Mais je demeure trop à prendre ma bourse, pour après aller chercher Urbain, affin de luy faire porter la penitence des pechez qu'il fit jamais, et de ceux qu'il fera cy après. Foin! Voicy quelcun qui vient deçà; il me faut attendre qu'il soit passé.

SCÈNE V

RUFFIN, SEVERIN.

RUFFIN.

Il avoit bien trouvé son niais, pardieu! il me doibt dix escus, et il en vouloit avoir vingt des miens.

SEVERIN.

Que dict cestuy-cy d'escus?

RUFFIN.

Je luy tiendray ma promesse, qu'il s'en asseure. On m'a dict que Severin est en ceste ville; je le vay chercher pour me plaindre à luy, et m'asseure qu'il me fera bailler de l'argent.

SEVERIN.

Que diable veut-il dire de Severin, et d'argent? Dieu me soit en aide!

RUFFIN.

Allez, fiez-vous desormais aux personnes! Je ne le feray de ma vie : il n'est que de tenir son asne par le chevestre [1]. Mais quant à cecy, j'en suis autant asseuré que si j'avois gaiges; il est vray que j'en seray payé sur le tard.

SEVERIN.

Cestuy me brouille la fantasie; je n'enten point ce qu'il veut dire. O pauvre Severin! chacun te court sus.

RUFFIN.

Je ne sçay si c'est icy Severin ou un qui lui resemble; c'est luy-mesme. A la bonne heure vous ay-je recogneu.

SEVERIN.

Pourquoy? que veux-tu de moy?

RUFFIN.

Chose juste et raisonnable.

1. Licou.

SEVERIN.

Dy donc que c'est.

RUFFIN.

Ce matin votre fils Urbain est venu en mon logis.

SEVERIN.

Dis-tu Urbain?

RUFFIN.

Je dis Urbain.

SEVERIN.

Mon fils?

RUFFIN.

Je pense qu'il soit votre fils, sa mère en sçauroit bien que dire; mais laissez-moi achever : et, trouvant ma niepce seule, de laquelle il estoit eperdument amoureux, aussi c'est une fort belle fille, il a sceu si bien la prescher qu'il l'a convertie à ses devotions, de façon qu'il ne restoit plus sinon trouver le moyen de l'enlever, ce qu'il n'a sceu faire pour lors, d'autant que je suis survenu et ay fay retirer ma dicte niepce en ma chambre, empeschant par là l'execution de leurs desirs; quoy voyant par luy, et qu'il n'en pouvoit autrement joyr, il a deliberé l'emmener par force.

SEVERIN.

Helas! qu'est-ce que j'enten?

RUFFIN.

Ainsi, s'estant retiré, a espié quand je suis sorty de mon logis, pour y entrer, comme il a faict, où, trouvant ma galande qui faisoit gentiment son pacquet, sans oublier ma bourse, l'a emmenée avec mon plus beau et meilleur. En ces entrefaictes je les ay rencontrez icy près, et, pource que je criois après luy, disant que ce n'estoit bien faict desbaucher les filles, qu'il me faisoit tort et que je m'en plaindrois à tel qu'il m'en feroit faire la raison, je croy que je l'ay faché tellement que, se retournant devers moy, il m'a donné tant de coups de poings et de pieds qu'il m'a faict la teste plus molle que paste, et pense qu'il m'a rompu les costes.

SEVERIN.

Où est-il, que je le tue?

RUFFIN.

Maintenant qu'il a sceu que j'en voulois faire instance, il m'a envoyé dire qu'il me renvoyeroit ma niepce et mon argent, avec dix escus pour me faire panser. Toutesfois, voyant que je ne m'appaisois pour ces belles promesses, joint qu'il n'a pas un lyard, il m'a voulu engeoller d'une happelourde[1] qu'il me vouloit faire croire estre un ruby de trente escus; mais je m'asseure qu'il ne sçauroit valloir trois sols, car j'en voy ordinairement donner d'aussi beaux pour six blancs et sur le pont aux Musniers[2] et sur Petit-Pont. Ainsi, me voyant mal traicté et cognoissant combien vous desplaisent les choses mal faictes, je me suis adressé à vous pour vous supplier avoir pitié de moy.

1. Fausse perle pour attraper (*happer*) les niaises (*lourdes*).

2. Il était situé près du Pont-au-Change. On y faisait le commerce de la quincaillerie, qui, après sa démolition, passa sur le quai de la Ferraille, qui y touchait.

SEVERIN.

A-il faict cela?

RUFFIN.

Oy, et a demeuré toute la journée avec elle en vostre maison.

SEVERIN.

En ma maison?

RUFFIN.

En vostre maison.

SEVERIN.

Qui te l'a dict?

RUFFIN.

Ceux qui le hantent.

SEVERIN.

Où est ma maison?

RUFFIN.

La voilà.

SEVERIN.

Je ne sçay si tu te mocques de moy, mais je sçay bien qu'il ne peut avoir esté en ma maison.

RUFFIN.

Pourquoy?

SEVERIN.

Pourquoy? pource qu'elle estoit plaine de diables, et qu'il y a long temps qu'il n'y entra personne.

RUFFIN.

Tant plaine de diables que vous voudrez, si sçay-je bien que j'y ay veu autres que des diables.

SEVERIN.

Tu as prins une porte pour une autre, car j'estois present quand ils ont esté chassez.

RUFFIN.

Je le veux bien, puis que le voulez; cela n'importe. Je voudrois que me fissiez rendre mon argent et reparer le tort faict à ma niepce.

SEVERIN.

Je n'ay point d'argent à te donner; mais je te feray bien rendre la fille, et, s'il est possible, telle qu'il te l'a prinse, te promettant le chastier de telle sorte que tu en auras pitié. Mais où le pourray-je trouver?

RUFFIN.

Je l'ay laissé en vostre logis avec Feliciane, ma niepce.

SEVERIN.

Tu t'abuses.

RUFFIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Le monde te peult-il faire si opiniastre que tu penses le sçavoir mieux que moy?

RUFFIN.

Demandez-le à Frontin.

SEVERIN.

Qu'en sçait Frontin? où est-il?

RUFFIN.

Il estoit tantost icy près, qui me vouloit donner ce ruby.

SEVERIN.

Quel Frontin dis-tu ?

RUFFIN.

Celui que vous pensez.

SEVERIN.

Dis-tu Frontin, serviteur de Fortuné ?

RUFFIN.

Celuy-là mesme.

SEVERIN.

Il se mesle donc de cecy ?

RUFFIN.

Il s'en mesle. C'est luy qui faict tout le desordre.

SEVERIN.

Je crains que tu ne te trompes. Quel ruby te vouloit-il bailler ?

RUFFIN.

Un gros ruby en cabochon [1], escorné un peu d'un costé, toutesfois de bien belle monstre, mais enchassé à la vieille mode. Il dict que c'est une antiquité de vostre maison.

SEVERIN.

Je ne sçay si je songe ou si je veille, oyant tes propos. Où dict-il qu'il l'a prins ?

RUFFIN.

Je ne m'en suis tant informé.

SEVERIN.

Aux enseignes, c'est le mien ; mais comme cela se pourroit-il faire ? Je ne croiray pas du tout cestuy-cy, car il dict beaucoup de choses qui ne peuvent estre veritables.

SCÈNE IV

FRONTIN, RUFFIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Voyez si cet argent ne nous vient pas bien à propos !

RUFFIN.

Au moins, je vous prie ne me laisser faire tort.

FRONTIN.

J'ai maintenant la main garnie.

SEVERIN.

Ne te chaille.

FRONTIN.

Il faut icy prendre courage et faire bonne mine en mauvais jeu. Je vous ose dire, seigneur Severin, qu'estes tombé en bonne main.

SEVERIN.

As-tu entendu ce que dict cestuy-cy ?

FRONTIN.

Vrayement, assez souvent ; sçavez-vous pas qu'il est fol ?

RUFFIN.

Comment, fol ? Ha ! il n'en ira pas ainsi ; nous sommes en ville où justice a lieu.

FRONTIN.

Tais-toy et t'en va ; je te donneray de l'argent.

RUFFIN.

Je n'en feray rien que je ne l'aye, et un et deux. Voyez comme il me voudroit chasser !

SEVERIN.

Et bien ! Frontin, que veut dire cecy ?

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il est fol ?

SEVERIN.

Mais que dict-il d'Urbain, d'argent et d'un faux ruby ? je ne l'entens point.

FRONTIN.

Un malheur luy est advenu, qui luy a faict perdre l'entendement, de manière qu'il n'a autre chose en la bouche que cela, soit qu'il soit seul ou en compagnie, et tous ses propos sont Urbain, Feliciane, faux ruby et argent.

RUFFIN.

Regardez la malice de cestuy-cy, qui, pour me priver de mon deu, dict que je suis fol.

SEVERIN.

Si me semble-il bien sage et rassis.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il faict tousjours ainsi ? Mon bon homme, on ne peult maintenant oyr le recit de tes fortunes ; va-t'en à Dieu ; une autre fois le seigneur Severin t'escoutera tout à loisir, et te fera raison. Je ne te les veux pas donner devant luy.

RUFFIN.

Tu ne me feras pas bouger d'icy que je n'aye ce qui m'appartient, et ma niepce Feliciane encor.

SEVERIN.

Il parle tousjours d'Urbain et de Feliciane. Qui est-elle ?

FRONTIN.

Dict-il pas aussi qu'on l'a emmenée par force ?

SEVERIN.

Oy.

FRONTIN.

Je le sçavois bien.

SEVERIN.

Parle plus clairement, qu'on t'entende.

RUFFIN.

Je dis que ce matin Urbain et Frontin ont desbauché Feliciane, ma niepce, et emporté tout ce que j'avois, et que je veux qu'ils me les rendent. M'entendez-vous bien ?

FRONTIN.

Ah ! quel importun et presomptueux fol ! quand il s'adresse à quelcun, on ne s'en peut deffaire.

1. C'est-à-dire rond, sans facettes.

SEVERIN.

Il en doit estre quelque chose.

FRONTIN.

Vous voulez croire aux parolles d'un fol. Tien par dessoubs mon manteau, qu'il ne te voye.

SEVERIN.

Il est vrai qu'il dit des choses qui ne peuvent estre veritables.

RUFFIN.

Je les veux compter.

FRONTIN.

Qu'il ne te voye pas, je te prie.

RUFFIN.

Que m'en soucie-je s'il me veoit ? Je veux sçavoir si tout y est.

SEVERIN.

Que gromelez-vous là ?

RUFFIN.

Puisque je suis payé, je ne demande autre chose.

FRONTIN.

Je luy ay donné quelques gettons pour l'apaiser; autrement il n'eust cessé de vous rompre la teste de son babil.

RUFFIN.

Je vas au changeur; mais, s'il s'en trouve de mauvais, je les rapporteray.

FRONTIN.

C'est bien dit. Va, que le diable t'emporte !

SEVERIN.

Tu avois bien des gettons sur toy !

FRONTIN.

J'en porte ainsi quelquesfois, pource que je me rencontre souvent en cet homme; autrement il ne seroit jamais possible m'en deffaire.

SEVERIN.

Mais il disoit qu'Urbain et ceste fille ont ce matin disné en mon logis ?

FRONTIN.

Ha ! ha ! ha ! vous disois-je pas bien que c'est un fol ?

SEVERIN.

Quant aux autres choses qu'il barbuilloit, je ne sçay qu'en dire.

FRONTIN.

Baille-luy belle ! Puis que voyez qu'il dict de si grandes folies, comme pouvez-vous croire le reste ? Mais changer de propos resjouyt l'homme. L'affaire touchant les esprits s'est bien portée, à ce que m'a dict maistre Josse ?

SEVERIN.

Eh ! eh ! eh ! hééé !

FRONTIN.

Voy, ne sont-ils pas sortis ?

SEVERIN.

Oy, et ont emporté mon beau ruby; mais je le r'auray, je sçay bien pourquoy.

FRONTIN.

Et moy, n'auray-je rien ?

SEVERIN.

Foin, je suis fasché.

FRONTIN.

Hé ! au pauvre Frontin ?

SEVERIN.

Or sus, je te donneray quelque chose.

FRONTIN.

Et quoy ?

SEVERIN.

J'y penseray quelque jour; mais pource que je suis seul et n'ay pas encore desjeuné, je voudrois que tu allasses chez mon frère Hilaire dire que je vas prendre un peu de vin en son logis. Il ne faut que demy-septier, un morceau de pain et une ciboulle.

FRONTIN.

On ne mange point de ciboulles chez vostre frère.

SEVERIN.

Bien, je mangeray de ce qui y est.

FRONTIN.

J'y vas pour vous obeyr.

SEVERIN.

Mon Dieu ! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-cy, afin de reprendre ma bourse ! J'ay faim, mais je veux encor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté ; il me servira bien pour mon soupper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy despends-je le temps, que je ne prens ma bourse, puis que je ne voy personne qui me regarde ? O m'amour ! t'es-tu bien portée ? Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie ! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans ? Helas ! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné. Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arrestez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huys, les fenestres ! Miserable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sçay où je suis, que je fais, ny où je vas ! Helas ! mes amis, je me recommande à vous tous ! secourez-moi, je vous prie ! je suis mort ! je suis perdu ! Enseignez-moy qui m'a desrobbé mon ame, ma vie, mon cœur et toute mon esperance ! Que n'ay-je un licol pour me pendre, car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Helas ! elle est toute vuyde. Vray Dieu ! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur et ma vie ? Ah ! chetif que je suis ! que ce jour m'a esté malencontreux ! A quoy veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux ! mes escus, que j'avois espargnez retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre joyt maintenant de mon dommage [1] !

1. Molière a pris une partie de ce monologue pour celui du désespoir d'Harpagon.

FRONTIN.

Quelles lamentations enten-je là ?

SEVERIN.

Que ne suis-je auprez de la rivière, afin de me noyer !

FRONTIN.

Je me doute que c'est.

SEVERIN.

Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac !

FRONTIN.

Je veux veoir s'il dict à bon escient. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Severin ? Tenez, en voilà un.

SEVERIN.

Qui es-tu ?

FRONTIN.

Je suis Frontin. Me voyez-vous pas?

SEVERIN.

Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu es ! Ça, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray !

FRONTIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Tu ne les as pas, donc ?

FRONTIN.

Je vous dis que je ne sçay que c'est.

SEVERIN.

Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

FRONTIN.

Et qui les a prins?

SEVERIN.

Si je ne les trouve, je delibère me tuer moy-mesme.

FRONTIN.

Hé ! seigneur Severin, ne soyez pas si colère !

SEVERIN.

Comment, colère ? J'ay perdu deux mille escus.

FRONTIN.

Peut-estre que les retrouverez ; mais vous disiez tousjours que vous n'aviez pas un lyard, et maintenant vous dites que vous avez perdu deux mille escus ?

SEVERIN.

Tu te gabbes [1] encor de moy, meschant que tu es !

FRONTIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Pourquoy donc ne pleures-tu ?

FRONTIN.

Pource que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN.

Dieu le veulle, à la charge de te donner cinq bons sols !

1. Tu te moques.

FRONTIN.

Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prosne [1], quelcun vous les rapportera.

SEVERIN.

Je ne veux plus boire ne manger ; je veux mourir ou les trouver.

FRONTIN.

Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne disnez pas.

SEVERIN.

Où veux-tu que j'alle? au lieutenant criminel ?

FRONTIN.

Bon !

SEVERIN.

Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde?

FRONTIN.

Encor meilleur ! Vous les retrouverez. Allons, aussi bien ne faisons-nous rien icy.

SEVERIN.

Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là les eust, il ne les rendroit jamais. Jesus ! qu'il y a de larrons en Paris !

FRONTIN.

N'ayez pœur de ceux qui sont icy ; j'en respon, je les cognois tous.

SEVERIN.

Helas! je ne puis mettre un pied devant l'autre ! O ma bourse !

FRONTIN.

Hoo ! vous l'avez ; je voy bien que vous vous mocquez de moy.

SEVERIN.

Je l'ay voirement ; mais, helas ! elle est vuide, et elle estoit plaine !

FRONTIN.

Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

SEVERIN.

Frontin, ayde-moy, je n'en puis plus. O ma bourse ! helas ! ma pauvre bourse !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

FORTUNÉ, DESIRÉ.

FORTUNÉ.

Où diable estiez-vous, que je ne vous ay pas veu ?

DESIRÉ.

En un endroit où je voyois tout sans estre aper-

1. Les choses perdues se publiaient alors au prône, du haut de la chaire.

ceu, encor qu'il regardast plus de cent fois à l'entour de luy.

FORTUNÉ.

O le grand plaisir !

DESIRÉ.

Grand plaisir pour moy.

FORTUNÉ.

Par mon ame, vous avez rencontré une bonne adventure, non pour avoir trouvé deux mille escus, car, encore qu'ils soient en vostre puissance, je ne pense pas que les vouliez retenir, cognoissant à qui ils appartiennent, combien qu'aujourd'huy l'on n'ayt pas accoustumé rendre non-seulement ce que l'on trouve de l'autruy, mais ce que violentement l'on a desrobé : car je sçay que voudrez vous monstrer homme de bien, tel que vous estes; mais je dy que rien ne vous pouvoit advenir plus à propos pour vous rendre joyssant de vos amours, par ce que, s'il sçavoit qu'avez ses escus, il n'auroit jamais patience qu'ils ne lui fussent rendus; ou n'en sachant rien, il sera beaucoup plus facile l'attirer à votre intention.

DESIRÉ.

Homme du monde n'en sçait rien que vous, vostre père et Frontin. A ceste cause, je vous prie les advertir qu'ils tiennent cela secret.

FORTUNÉ.

Je le feray; mais voicy mon père; laissez-moi un peu seul avecques luy.

DESIRÉ.

Je le veux bien; cependant je vas mettre ordre que cest argent soit un peu plus seurement que Severin ne l'avoit mis. A Dieu.

SCÈNE II

HILAIRE, FORTUNÉ.

HILAIRE.

Fortuné m'a dict que je le trouveray icy.

FORTUNÉ.

Je vous ay obey, mon père.

HILAIRE.

Ho ! tu as bien faict.

FORTUNÉ.

Que vous plaist-il me commander ?

HILAIRE.

Tu sçays qu'encores que je te puisse commander, je t'ay tousjours prié, et n'y veux pas encore commancer, mais bien te veux-je advertir.

FORTUNÉ.

O Dieu ! que ce soit chose que je puisse faire, affin que je ne tombe en desobeissance !

HILAIRE.

A ce que je voy, tu t'es imaginé ce que je veux dire.

FORTUNÉ.

Je pense que me voulez parler de mes amours.

HILAIRE.

Il est vray.

FORTUNÉ.

Mon père, je sçay que je faux [1] de ce costé-là, et d'autre part je cognois que je ne puis faire autrement, par ce qu'il m'estoit autant facile du commancement commettre ceste faute, comme maintenant il m'est malaisé, ains impossible y remedier, me trouvant enveloppé entre tant de filets, que je n'espère et ne veux en sortir que par la mort; car, comme pourray-je hayr qui m'ayme plus que soy mesme, et ne desirer celle où tend le parfaict de tous mes desirs? Cognoissant mesmes qu'en tout le monde il n'y a fille, n'y eut oncques et n'y aura jamais (à mon jugement) qui se puisse parangonner [2] à elle en beauté, gentillesse, courtoisie et bonne grace, outre ce qu'elle n'est moins amoureuse de moy que moy d'elle. De manière que, quand il n'y auroit autre chose que cela, c'est assez pour contraindre et forcer mon liberal arbitre, lequel, toutefois, demeure libre, parce que je le veux ainsi, pour estre mon affection du tout arrestée en elle. A ceste cause, mon père, je vous supplie ne vous vouloir opposer à l'ardeur de mes flammes amoureuses, laquelle ne peut estre estaincte que par le temps; et j'en fais preuve certaine parce que vos commandemens, qui en toute autre chose me sçavent plyer à vostre volonté, demeurent en cest endroit plus mols que cire, et ma resolution plus dure que marbre. Bref, mon ame ne peut souffrir que j'espluche de trop près si c'est bien ou mal faict se retirer d'une telle entreprinse; mais je sçay bien que j'ay je ne sçay quoy au cœur, qui continuellement me dict que je ne puis et ne dois manquer d'amitié à qui m'ayme de toute son affection.

HILAIRE.

Mon fils, j'ay pitié de toy, pour avoir moy-mesme autresfois essayé que c'est de l'amour; neantmoins, je penserois faire tort à mon devoir si en cecy je ne te disois mon advis, et ce que le monde en pense; aussi n'y a-il homme, tant meschant soit-il, qui se voulust amuser après une nonnain, non seulement pour le respect de la religion, mais pour ce qu'il semble que l'on faict cela pour estre estimé d'avantage que les autres, ne cognoissant que ces deportemens desplaisent universellement à tous, parce qu'il n'y a chose qui rende l'homme plus odieux que quand, pour quelque particularité, il cherche differer des autres; outre ce qu'on ne doibt faire si peu de cas de desbaucher une religieuse, qu'on n'ayt quelque esgard au lieu et à qui elle est vouée, si non pour l'amour de soy-mesmes, au moins pour la reverence d'autruy, pour ce que qui est en mauvaise opinion de tous est tellement hay, que, quand cecy ne rendroit jamais plus fascheuse odeur que ceste cy d'estre hay et mal voulu, les hommes s'en donneroient garde, se retirans de luy comme d'un pestiferé. Je ne parle du tort que se faict quiconque veut faire l'amour aux filles recluses, des dangers qu'ils encourent ordinaire-

1. Je m'égare.
2. Comparer.

ment, eschellant[1] les murailles du couvent, syant les grilles de fer, saultant du haut de la maison à sec, et forceant les portes, choses que l'on doit faire pour acquerir honneur et gloire, et non un si court plaisir qui tire après soy tant de longue penitence. A ceste cause, mon fils, tu feras bien convertir ceste amitié en une plus honorable, dont tu puisses retirer le plaisir d'un heureux contentement; car, graces à Dieu, je pense qu'il n'y a homme en ceste ville, j'enten de ma qualité, qui ne fust bien aise de te donner sa fille quand il te prendra envye de te marier, et il en est tantost temps, si tu veux que je puisse voir de tes enfants. Je ne regarde aux biens; ce m'est tout un, pourveu qu'elle te plaise et soit fille de bien, car en ce faisant je demeureray content et toy aussi.

FORTUNÉ.

Je ne seray jamais content si je n'ay mon Apoline, vous voulant bien dire que voz propos ont telle puissance qu'ils me font penser à ce à quoy je n'eusse jamais songé. Toutesfois, il me semble impossible me pouvoir destourner de la routte que je sçay qu'il faut que je suyve. Neantmoins, je vous prometz et jure par la reverence que je vous doy, et par l'amitié que je vous ay tousjours portée, que je feray tout ce que je pourray pour vous contenter, m'asseurant que cy après vous aurez compassion de moy.

HILAIRE.

Cela ne te manquera point; je te veux ayder.

FORTUNÉ.

Voulez-vous de moy ce qui n'est en ma puissance?

HILAIRE.

Non, ny de toy ny d'autre; mais je te prie te laisser conseiller, d'autant que je sçay que ce que tu trouves estrange et fascheux au commancement te sera enfin aysé et agreable, car telle est la nature des choses bien faictes. Je te le dy pour le bien que je te veux, joint aussi que je suis plus experimenté en ces affaires que tu n'es pas.

FORTUNÉ.

Je feray ce qui me sera possible.

SCÈNE III

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Helas!

HILAIRE.

Qui est là qui se plaint?

SEVERIN.

Helas!

FORTUNÉ.

Qui diable est cestuy-là! Par ma conscience, c'est mon père Severin, qui celèbre les funerailles de ses deux mille escuz.

[1] Escaladant avec une échelle. Ce mot est dans Montaigne.

SEVERIN.

Il ne me failloit que cela. O fils du diable, né pour me faire mourir.

FORTUNÉ.

N'en parlez point, je vous prie, car vous gasteriez tout le mistère.

HILAIRE.

Je le veux ayder en ce qui me sera possible.

SEVERIN.

En un mesme jour j'ay perdu deux mille escuz, j'ay esté desnyaisé d'un ruby, trompé par Frontin et deshonoré par Urbain, de façon que je n'atten plus que la mort. O fortune, que tu es cruelle, quand tu delibères faire mal à quelcun! je n'ay jamais offencé que moy-mesme.

FORTUNÉ.

Il a esté adverty de la tromperie des esprits.

HILAIRE.

En effect, la chose a esté trop cuelle.

FORTUNÉ.

On ne pouvoit faire aultrement.

SEVERIN.

Combien m'eust-il esté meilleur dès le commencement laisser tout aller sens dessus dessoubs, et, s'il vouloit despendre, jouer, hanter les garces, le laisser faire à sa male heure! car aussi bien ne fait-il autre chose. Ce pendant je me tourmente, je me tue, et, pour le chercher et remedier à ses insolences et scandales, j'ay perdu mon tresor, sans lequel je pers l'envye de plus vivre.

HILAIRE.

Je suis marry de le voir ainsi: je le vas consoler.

FORTUNÉ.

Souvenez-vous de ne luy point parler de cet argent.

HILAIRE.

N'ayes peur. Et bien! qu'avez-vous, qui lamentez si fort? Qu'y a-il de nouveau?

SEVERIN.

Comment, que j'ay! Tous les maux du monde se sont assemblez pour me tourmenter.

HILAIRE.

En verité, je suis marry de la perte qu'avez faicte et du train que mène Urbain, puis qu'il vous desplaist, encore qu'il faille que la jeunesse se passe.

SEVERIN.

Vous m'avez tousjours dict ainsi, et avez esté cause de ses desordres.

HILAIRE.

Ne m'injuriez point, car je ne vous dirois meshuy mot.

SEVERIN.

Oy, vous et Fortuné en avez esté cause.

FORTUNÉ.

Il ne luy en seroit que mieux si je l'avois conseillé.

SEVERIN.

Mais qu'il face desormais ce qu'il voudra, pourveu que je retrouve mes escuz. Je luy lascheray tant la bride sur le col que peut-estre il s'en repentira.

HILAIRE.

Il les faut trouver. Mais vous avez esté un grand fol de mettre deux mille escuz en une bourse.

SEVERIN.

Chacun est sage après le coup, fors que moy, qui suis tousjours fol, tousjours malcontent, endurant mille peines et fascheries par le plus grand ennemy que j'euz jamais au monde, et souffrant que Frontin se mocque de moi, me face croire que ma maison est plaine d'esprits, m'oste jusques à l'anneau de mes doigts et me face la fable de tout Paris.

HILAIRE.

Je vous donne le tort quant à cecy, d'avoir esté si simple que de le croire, et, si vous ne vouliez donner à Urbain dix ou douze escuz dont il avoit affaire, où vouliez-vous qu'il les print ?

SEVERIN.

Douze escuz? Je ne veux qu'il ayt un denier de mon bien. J'en veux estre maistre tant que je vivray, et, après ma mort, je le laisseray à un autre.

FORTUNÉ.

Si aura-il pourtant, en despit de voz dentz, tousjours cela sur et tant moins.

SEVERIN.

Helas ! quand je pense à mes escuz, le cœur me crève, je perds l'entendement et suis tellement abattu que ne me puis soustenir.

HILAIRE.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

J'en veux aller faire une diligente perquisition, encor que je sache que je perdray mes peines.

HILAIRE.

Ce n'est pas mal advisé.

SEVERIN.

Puis je m'en iray tant pleurer en mon logis, que Dieu ou le diable auront pitié de moy.

HILAIRE.

Il ne faut pas dire ainsi.

FORTUNÉ.

Vistes-vous jamais un plus grand fol ?

HILAIRE.

Ma foy, il y a aussi assez de quoy faire desesperer tout un monde.

FORTUNÉ.

O Dieu ! que je fus heureux quand il me donna à vous, et qu'il vous pleut me recevoir et tenir pour vostre fils !

HILAIRE.

Mais qui est celle-là dont Urbain est amoureux ?

FORTUNÉ.

C'est une fort belle fille ; celui qui l'a faict avoir à Urbain m'a dict qu'elle est de ceste ville, et qu'après la mort de sa mère, son père, qui estoit de la religion[1], voyant recommancer les troubles pour la quatriesme foys, se retira à la Rochelle[2], laissant ceste fille en la garde d'une sienne parente, à laquelle il la recommanda, la priant en avoir soin comme de ses propres enfans, et que, s'il plaisoit à Dieu le ramener jamais en ceste ville, qu'il recognoistroit les plaisirs qu'elle luy auroit faicts. Or il y peut avoir deux ans dont je parle que ceste fille est demeurée en la garde de ceste parente, qui se tient en la mesme rue où demeure ce bon frippon de Ruffin. Advint un jour que mon frère, passant par là, vid Feliciane (ainsi a nom la fille) sur le pas[3] de l'huys de la maison, se jouant avec ses compagnes, laquelle lui pleut tant que dès lors il en devint si fort amoureux que depuis il n'a cessé de chercher les moyens comme il en pourroit joyr. En fin, se souvenant de Ruffin, qui est homme de plaisir, s'advisa l'employer, se persuadant qu'à cause du voisinage il pourroit faire quelque chose, comme il a faict; toutesfois avec les plus grandes peines du monde, tellement que, jusques aujourd'hier, Urbain ne pouvoit encores qu'en esperer; neantmoins, ce galant de Ruffin, pour gaigner dix escuz qui luy estoient promis, y employa si bien tous ses cinq sens, et a tellement poursuivy sa batterie, que finablement la fille s'est rendue à composition, de mode qu'il l'a aujourd'huy livrée entre les bras de mon frère.

HILAIRE.

Et le père, quel homme est-ce ?

FORTUNÉ.

C'est un bien riche marchant, qu'on dict avoir vaillant plus de cinquante mille francz, et n'a enfans que ceste-cy.

HILAIRE.

N'a-il point esté tué ?

FORTUNÉ.

Non, car son serviteur est aujourd'huy arrivé, qui dict que son maistre, père de la fille, sera tantost icy, ou demain au matin.

HILAIRE.

Or bien, je m'en vas faire un tour jusques icy près.

FORTUNÉ.

Vous plaist-il que je vous face compagnie ?

HILAIRE.

Non ; fay tes affaires et penses à faire ce que je t'ay dict, si tu desires me contenter.

FORTUNÉ.

Voyez quelle puce mon père m'a mise en l'oreille ! Si je desire le contenter ! luy qui m'a tousjours rendu très content, me laissant despendre,

1. Calviniste.

2. On sait que c'était la place principale, le quartier général des huguenots.

3. Le seuil.

jouer, faire l'amour, bref tout ce que j'ay voulu, et en ce où j'ay manqué de moy-mesme à moy-mesme, m'en a faict souvenir, affin qu'en rien je n'aye faute de plaisirs, maintenant me requiert que je luy face un seul plaisir, qui n'est en ma puissance pouvoir faire. O malheur! n'estois-je pas assez tourmenté par la douleur que je souffre, craignant à toute heure qu'elle accouche, sans y adjouster ceste autre icy? L'amitié et l'affection me desmembrent et deschirent de toutes parts, dont j'endure une si extreme passion, que celle que souffre un pauvre patient tiré à quatre chevaux ne sçauroit estre plus grande.

SCÈNE IV

PASQUETTE SERVANTE; FORTUNÉ.

PASQUETTE.

Par mon enda, mon maistre en a ce qu'il luy en fault.

FORTUNÉ.

O Dieu, secourez-moy!

PASQUETTE.

Tant y a que je voudrois qu'il fust mon amoureux.

FORTUNÉ.

Helas! Je suis descouvert.

PASQUETTE.

Je le ferois courir après moy cent mille fois en une heure.

FORTUNÉ.

C'est ceste badine de Pasquette. Hé! sotte, qu'est-ce que tu vas grommetant entre tes dents?

PASQUETTE.

Je dis que, si j'estois vostre amoureuse, je vous traicterois plus doucement que ne faict Apoline.

FORTUNÉ.

Ne parle point d'Apoline qu'en toute reverence. Mais que fais-tu icy à ceste heure?

PASQUETTE.

Où m'avez-vous envoyée?

FORTUNÉ.

Quoy! Es-tu desjà de retour?

PASQUETTE.

Vous le voyez, on ne trouve guère de Pasquettes.

FORTUNÉ.

Mesmement de belles comme toy.

PASQUETTE.

Je suis belle à qui je plais; si ce n'est à vous, je n'en puis mais. Vous ne cesserez jamais de me dire injure.

FORTUNÉ.

Je ne dis que la vérité. Viens çà, Pasquette: va au logis, j'y serai aussitost que toy. Mais non; escoute: retourne au monastère, et dy à la maistresse d'Apoline que je la prie me mander en quel estat se trouve son escholière, et que dict l'abbesse; puis me revien incontinent trouver.

PASQUETTE.

Mon Dieu! que c'est une grande peine que de servir en ceste ville; maintenant que je suis tant lasse que je n'en puis plus, il fault que je retourne en ceste religion, et puis, quand je seray de retour, il me faudra retourner d'un autre costé, et puis d'un autre; voilà comme j'en suis. Il ne faut pas que je pense tant que le jour dure avoir un demy quart d'heure de repos; mais ce ne seroit rien s'il ne me failloit encores estre debout toute nuict. Au moins, si on faisoit en ceste ville la feste du temps passé, que les serviteurs et servantes estoient huit jours entiers les maistres, et les maistres les serviteurs [1]! Dieu sçait comme je me donnerois du bon temps, comme je ferois de la madame! Je me ferois apporter à boire et à manger au lict, d'où je ne bougerois que les huict jours ne fussent passez; ainsi je ne porterois tant de lettres, je ne ferois tant de messages et ne courrois plus si souvent d'une part et d'autre. Il est vray aussi que cependant je ne verrois pas le ramonneur de ma cheminée, mais ce seroit tout un: huit jours sont bien tost passez; je le trouverois meilleur après. Mais je demeure trop; laissez-moy aller où l'on m'envoie, devant que mon jeune maistre retourne: car les amoureux ont tant d'espines aux pieds qu'ils ne peuvent demeurer en une place.

SCÈNE V

GERARD, VIELLARD.

O douce paix, repos des affligez, tu es finablement venue et as amené avecques toy mon aise, mon bien et mon contentement, puis que, soubs la protection de ta saincte sauve-garde, je puis, sans crainte et en toute seureté, reveoir le toit de ma maison, rentrer en la possession de mes biens et heritages, joyr de la presence de mes amis et parens, et surtout veoir ma chère Feliciane, le seul desir de mes affections et l'unique espoir et consolation de ma viellesse. Mais que me promets-je? que sçay-je si pendant mon absence quelqu'un l'a subornée et ravy l'honneur de son honnesteté? O Dieu! destourne de ma maison ce malencontre, et me fay ceste grace, je te supplie, que je puisse embrasser ma fille saine, et que sa chaste pudicité luy soit demeurée sauve et entière.

SCÈNE VI

PASQUETTE, HILAIRE.

PASQUETTE.

Je veux laisser aller cestuy-là. Oh! Fortuné deviendra fol d'avoir un si beau petit enfant. Les religieuses me disent qu'il en sera fasché, je n'en sçay rien; si luy en vay-je porter les nouvelles, et

1. Allusion aux *Saturnales* romaines, pendant huit jours du mois de décembre.

demander mon vin. Pourquoy ne seroit-il bien aise d'avoir un petit garçon ? C'est luy qui l'a faict ! Oy, mais c'est d'une nonnain. Et bien ! en vault-il pis ? Je croy qu'elles n'en parlent que par envie ; elles font un bruit et bourdonnent par ce convent, qu'il semble que ce soit un jetton[1] de mouches à miel ; mais l'abbesse est plus endiablée que les autres : elle dict qu'elle le fera excommunier noir comme la cheminée. Elle fera ce qu'elle voudra, mais je sçay bien qu'elle ne peut faire que sœur Apoline n'ayt faict un enfant : quant au reste, ce ne sont que bayes. Mais que atten-je que je ne le vas dire à Fortuné ? Ha ! voicy son père ; je ne sçay si je l'en doibs advertir.

HILAIRE.

Il me semble que voilà Pasquette.

PASQUETTE.

Mais elles m'ont deffendu de le dire à autre qu'à Fortuné.

HILAIRE.

Pasquette ! ô Pasquette !

PASQUETTE.

Que feray-je ? Encore faut-il qu'il le sçache.

HILAIRE.

Es-tu sourde ?

PASQUETTE.

Par ma fy, je luy diray.

HILAIRE.

Que me diras-tu ?

PASQUETTE.

Que Fortuné...

HILAIRE.

Qu'a-il faict ?

PASQUETTE.

A eu...

HILAIRE.

Quoy ?

PASQUETTE.

Un enfant.

HILAIRE.

De qui ?

PASQUETTE.

De la nonnain.

HILAIRE.

A la malheure que Dieu luy envoye !

PASQUETTE.

Monsieur, pardonnez-moy, elles m'avoient deffendu vous le dire.

HILAIRE.

Que sçais-tu si elle est acouchée ?

PASQUETTE.

Je le sçay bien.

HILAIRE.

Comment ?

1 Essaim.

PASQUETTE.

Je viens de là, où j'ai veu l'enfant et la mère qui l'a faict. A raison de quoy tout le monastère est en trouble ; mais, par la croix que voilà, Monsieur, vous ne vistes jamais un plus beau petit garsonnet.

HILAIRE.

Est-il vray ? O Hilaire, tes conseils ont esté trop tardifs.

PASQUETTE.

J'ay sceu plustôt qu'elle estoit acouchée que je n'ay esté advertie de sa grossesse.

HILAIRE.

Va au logis, bavarde, et garde d'en sonner mot à personne.

PASQUETTE.

Le diray-je pas à Fortuné ?

HILAIRE.

Moins qu'à pas un.

PASQUETTE.

Si faut-il qu'il pourvoye d'une nourrisse et de langes.

HILAIRE.

J'y pourvoiray.

PASQUETTE.

S'il me void, encore faudra-il que je luy dise quelque chose ?

HILAIRE.

Ne te monstre pas.

PASQUETTE.

Pourquoy ? il ne me donneroit pas mon vin.

HILAIRE.

O Fortuné ! tu me devois dire qu'elle estoit preste à acoucher, sans te vituperer et ce monastère ! J'eusse esté trop heureux si cecy ne me fust advenu ! Mais quoy, la jeunesse faict toujours quelque desordre. Je vay parler à l'abbesse pour particulièrement sçavoir que c'en est, affin d'y remedier au mieux qu'il me sera possible.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

GERARD, RUFFIN.

GERARD.

Miserable que je suis ! Helas ! j'estois retourné en ma maison pensant joyr des doux fruicts de la paix, et j'ay trouvé une plus cruelle guerre que la precedente ! O Dieu, que n'ai-je esté faict le but d'un coup de harquebouzade, ou que les voleurs ne m'ont esgorgé par les chemins, puis que j'ay perdu mon honneur en la perte de ma fille, qui s'est perdue elle mesme ? O fortune, estois-tu point assez soulle de me tourmenter, sans adjouster en-

cor ce malheur à mes misères? Helas! je me suis hasté pour trouver ce que je ne cherchois point! Je suis perdu, je suis ruiné, ayant perdu l'espoir de ma consolation; aussi ne me reste-il plus qu'un desir, contraire à celuy que j'avois paravant : car, comme je souhettois veoir ma fille saine et plaine de vie, je souhette maintenant la veoir ensevelie en un cercueil, ou qu'elle fust morte si tost qu'elle a esté née, car (encores qu'elle me soit unique) je n'aurois pas tant de regret à sa mort que j'ay à son honneur perdu. Je me doubte bien que ce belistre de Ruffin me l'aura desbauchée; toutesfois, il faut que j'avalle cela doux comme laict, ne luy en osant parler, crainte que, mouvant trop ceste ordure, l'odeur ne se respande d'avantage parmy le peuple, et que ce qui n'est sçeu que d'un ou de deux devienne la fable du commun. Ce n'est mal faict s'ayder de son ennemy en temps de necessité. Il me promet mons et vaux; je ne puis faillir de l'escouter. Mais le voicy! Helas! Ruffin, te croiray-je, et que du jourd'huy seulement elle est hors de la maison?

RUFFIN.

Oy, par l'ame qui repose dans ce corps; et vous veux bien dire d'avantage, qu'elle est avec un jeune homme qui ne l'ayme moins que soy-mesme; aussi luy a-il juré qu'il n'espouseroit jamais autre qu'elle, et je croy que c'en fust desjà faict, n'eust esté l'avarice de son père, qui ne le veut pas avancer d'un lyard, combien qu'il soit riche de plus de vingt mille frans, tant il est marran et taquin, qui me faict penser que, si vous voulez donner une bonne somme de deniers en mariage à vostre fille, que la luy ferez espouser, chose qui retournera au grand honneur de vous et d'elle, effaceant par là tout ce qui a esté faict cy-devant.

GERARD.

Qu'il ne tienne à de l'argent, si tu penses que cela se puisse faire.

RUFFIN.

L'argent peut tout, principalement envers ce viel avaricieux.

GERARD.

Dieu le veuille! Mais je ne puis penser qu'un jeune homme s'accorde jamais espouser une fille dont il a usé comme d'une putain.

RUFFIN.

Oh! il sçait bien qu'elle n'a jamais bougé de la maison, et que homme ne l'a oncques touchée que luy.

GERARD.

S'il est ainsi, l'argent ne luy manquera, car, Dieu mercy, j'en ay assez. Mais je la voudrois bien veoir.

RUFFIN.

Elle est icy dedans, venez. Tic, tac, holà! J'enten je ne sçay qui.

SCÈNE II

SEVERIN, RUFFIN, GERARD.

SEVERIN.

Qui est là?

RUFFIN.

Amys.

SEVERIN.

Qui me vient destourner de mes lamentations?

RUFFIN.

Seigneur Severin, bonnes nouvelles.

SEVERIN.

Quoy? elle est trouvée?

RUFFIN.

Oy.

SEVERIN.

Dieu soit loué! le cœur me saute de joie.

RUFFIN.

Voyez, il fera ce que vous voudrez.

SEVERIN.

Pense si ces nouvelles me sont agreables. Qui l'avoit?

RUFFIN.

Le sçavez-vous pas bien? C'estoit moy.

SEVERIN.

Et que faisois-tu de ce qui m'appartient?

RUFFIN.

Devant que je la livrasse à Urbain, je l'ay eue quelque peu en ma maison.

SEVERIN.

Tu l'as donc baillée à Urbain? Or fay te la rendre et me la rapporte, ou tu la payeras.

RUFFIN.

Comme voulez-vous que je me la face rendre, s'il ne la veut pas quitter?

SEVERIN.

Ce m'est tout un, je n'en ay que faire; tu as trouvé deux mille escus qui m'appartiennent, il faut que tu me les rende, ou par amour ou par force.

RUFFIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Et je le sçay bien, moy. Monsieur, vous me serez tesmoin comme il me doibt bailler deux mille escus.

GERARD.

Je ne puis tesmoigner de cecy, si je ne voy autre chose.

RUFFIN.

J'ai pœur que cestuy soit devenu fol.

SEVERIN.

O effronté! tu me disois à ceste heure que tu avois trouvé les deux mille escus que tu sçais que

j'ay perdus, puis tu dis que tu les as baillez à Urbain, afin de me les rendre. Mais il n'en ira pas ainsi : Urbain est emancippé, je n'ay que faire avecques luy.

RUFFIN.

Seigneur Severin, je vous enten : nous sommes en equivoque : car, quant aux deux mille escus que dictes avoir perdus, je n'en avois encores oy parler jusques icy, et ne dis que je les ay trouvez, mais bien que j'ay trouvé le père de Feliciane, qui est cest homme de bien que voicy.

GERARD.

Je le pense ainsi.

SEVERIN.

Qu'ay-je afaire de Feliciane ? Vostre male peste, que Dieu vous envoye à tous deux, de me venir rompre la teste avec vos bonnes nouvelles, puisque n'avez trouvé mes escus !

RUFFIN.

Nous disions que seriez bien ayse, que vostre fils doit estre gendre de cest homme de bien.

SEVERIN.

Allez au diable, qui vous emporte, et me laissez icy !

RUFFIN.

Escoutez, seigneur Severin, escoutez. Il a fermé l'huys.

GERARD.

Ruffin, j'ai pœur que tu ne me trompes ; je te dis que tu me mènes veoir ma fille, et tu me mènes veoir un fol.

RUFFIN.

Je ne sçay que diantre il a trouvé aujourd'huy, il n'y a pas encor longtemps qu'il me parloit de ne sçay quels esprits. C'est le père de l'amy à vostre fille.

GERARD.

Ma foy, voilà un gentil personnage ! Est-elle leans ?

RUFFIN.

Je pense que non, puisqu'il y est ; mais voicy qui nous en sçauroit bien dire des nouvelles.

SCÈNE III

RUFFIN, FRONTIN, GERARD.

RUFFIN.

Nous sçaurois-tu enseigner où est Urbain et Feliciane ?

FRONTIN.

Ah glouton !

RUFFIN.

Parle, où sont-ils ?

FRONTIN.

Au lict.

GERARD.

Je commance à me repentir d'estre venu icy.

FRONTIN.

Qu'en veux-tu faire ?

RUFFIN.

Voicy le père de Feliciane, qui la voudroit bien veoir.

FRONTIN.

A la bonne heure ! Elle desire aussi le veoir, car elle a sçeu qu'il estoit venu ; mais elle ne veut retourner à la maison, et, si vous en parlez à Urbain, vous le ferez devenir fol, car en despit de tout le monde il la veut espouser.

GERARD.

Il n'y a chose qui ne se fasse. Je te prie me mener où elle est, car je meurs d'envie de la veoir.

FRONTIN.

Ils sont chez le seigneur Hilaire. Allons par deçà ; nous entrerons par l'huys de derrière.

SCÈNE IV

FORTUNÉ, DESIRÉ.

FORTUNÉ.

Ne vous souciez, je feray pour vous envers mon père comme je voudrois qu'on fist pour moy, prenez seulement courage, tout se portera bien.

DESIRÉ.

Je vous prie, parce que je suis reduict à ces termes que je ne puis plus vivre si je n'obtiens ce desir.

FORTUNÉ.

Laissez-moy faire : je vous promets que je luy en parleray d'avant que je souppe.

DESIRÉ.

A Dieu donc, Monsieur, je me recommande à vous.

FORTUNÉ.

Je n'ay pas dict à ceste sote qu'elle revint, voilà pourquoy elle ne se haste pas. Que c'est grand pitié de l'indiscretion des serviteurs ! Il me prend quelquefois envye de me servir moy-mesme. Elle s'amuse quelque part, car il faut que ces causeuses de femmes babillent tousjours. Il vaut mieux que j'alle au-devant d'elle ; mais voicy mon père : d'où vient-il ?

SCÈNE V

HILAIRE, FORTUNÉ.

HILAIRE.

Il me tarde que je trouve Fortuné.

FORTUNÉ.

Il me semble que c'est luy ; toutesfois je n'en suis bien asseuré.

HILAIRE.

Je ne sçay si je luy dois dire que c'en est faict, ou qu'elle est preste d'acoucher.

FORTUNÉ.

C'est luy-mesme.

HILAIRE.

Où le pourray-je trouver?

FORTUNÉ.

Je veux entendre qu'il dict.

HILAIRE.

Je vas veoir s'il est en la maison.

FORTUNÉ.

Bonsoir, mon père.

HILAIRE.

O Fortuné! je te cherchois; j'ai des nouvelles à te dire.

FORTUNÉ.

Dieu me soit en ayde!

HILAIRE.

Et peut-estre les meilleures que tu puisses recevoir, s'il est vray ce que naguères tu m'as dict.

FORTUNÉ.

Quoy! Apoline a-elle eu congé sortir hors du convent?

HILAIRE.

C'est chose meilleure.

FORTUNÉ.

Qu'elle n'est pas grosse?

HILAIRE.

Encores meilleure.

FORTUNÉ.

Et quoy! meilleure? Je ne puis imaginer rien de meilleur.

HILAIRE.

Apoline a faict un beau petit garçon.

FORTUNÉ.

O chetif que je suis! Voilà la pire nouvelle que j'eusse peu recevoir.

HILAIRE.

Laisse-moy dire: et, parce qu'elle n'est religieuse, d'autant qu'elle n'a encor faict profession, comme tu sçais, l'abbesse veut que tu l'espouses.

FORTUNÉ.

Vous vous mocquez de moy.

HILAIRE.

Il est vray ce que je te dis, à ceste condition que la moitié de la succession demeurera au convent et l'autre moitié sera tienne, qui sont environ dix-huict mille francs.

FORTUNÉ.

Cecy me semble si grand chose que j'ay peine à le croire.

HILAIRE.

Haa! penses-tu que je me veulle mocquer de toy en choses de si grande consequence? Je te dis d'avantage que, quand tu ne la voudrois espouser, on t'y contraindroit, car tu ne t'en pourrois sauver.

FORTUNÉ.

Je vous croy. O Dieu! que je suis heureux! se porte-elle bien, au moins?

HILAIRE.

Très-bien.

FORTUNÉ.

Et qui a moyenné cela?

HILAIRE.

Moy-mesmes: car, si tost que j'ay esté adverty qu'elle estoit acouchée, je suis allé parler à l'abbesse, que j'ay trouvée du commancement plus fière qu'un toreau; mais, quand j'ay eu parlé à elle, je l'ay faict devenir plus douce qu'un agneau, et avons conclud cest afaire.

FORTUNÉ.

Helas! mon père, je vous suis en cecy aultant redevable comme si de rechef vous m'aviez adopté.

HILAIRE.

Demain je l'envoyeray querir, car elle n'est pas bien là.

FORTUNÉ.

O Dieu! quel changement est-ce-cy? J'étois le plus mal'heureux du monde, et craignois d'heure en heure l'estre encore d'avantage; et en un moment je suis devenu tant heureux que je ne changerois mon heur à un royaume.

HILAIRE.

Il se faut contenir, et regarder de ne faire plus ces folies: car, si ceste-cy a reussy selon ton intention, c'est par hazard.

FORTUNÉ.

Par hazard? Non, mais par vostre prudence et bon advis, qui doublement me rendent vostre obligé: premierement pour m'avoir delivré de la plus grande douleur et angoisse que j'euz onques, secondement pour m'avoir faict un tel plaisir qu'autre que Dieu ne m'en sçauroit faire un plus grand.

HILAIRE.

C'est trop parlé; il faut seulement que tu penses à te resjouyr avec ton Apoline, puis qu'elle te plaist tant, et faire en sorte que ma bonté ne t'entretienne en desbauches, mais qu'elle serve à augmenter ton bien et ton honneur.

FORTUNÉ.

Je m'y efforceray de tout mon pouvoir. Je sçay bien que la jeunesse ne me fera (comme par le passé) decliner de la ferme et bonne intention que j'ay de me bien gouverner et vous obeyr.

HILAIRE.

Tu cognois si je sçay excuser la jeunesse.

FORTUNÉ.

Je n'en ignore, pour l'avoir eprouvé assez souvent. Je ne veux faire comme beaucoup du jourd'huy, qui en leur prosperité ne se souviennent de leurs parens et amys; ains ores que j'ay ce que je demande, je me veux souvenir de mes amys, principalement de Desiré, qui m'a affectionnement

prié vous supplier faire en sorte que, par le moyen des escuz qu'il a trouvez, il puisse espouser ma sœur Laurence; et, vrayment, son desir n'est qu'honneste.

HILAIRE.

S'il veult mettre les deniers entre mes mains, je m'oblige les marier ensemble.

FORTUNÉ.

Il en rendra la moitié, l'autre sera pour son mariage.

HILAIRE.

Oh! voilà autre langage: je ne pense pas que Severin luy veulle bailler mille escuz.

FORTUNÉ.

Le père de luy ne veut qu'il l'espouse autrement.

HILAIRE.

Voilà le point! Tu sçais qu'il est plus mal'aisé tirer un liard des mains de Severin qu'oster la massue à Hercules. Toutesfois, je luy en parleray. Je suis heureux à faire mariages.

SCÈNE VI

FRONTIN, FORTUNÉ, HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que le mal'heur veulle que, quand on a affaire de quelcun, on ne le puisse jamais trouver.

FORTUNÉ.

Je gage qu'il nous cherche.

FRONTIN.

Il n'est pas au logis.

HILAIRE.

Appelle-le.

FORTUNÉ.

Frontin! ô Frontin!

FRONTIN.

J'enten la voix de Fortuné.

FORTUNÉ.

Où regardes-tu? Nous voicy.

FRONTIN.

Ha! Messieurs, je vous cherchois.

FORTUNÉ.

Qu'y a-t-il de nouveau?

FRONTIN.

Bonnes nouvelles: le père de Feliciane est arrivé, lequel après avoir esté deüement informé des deportemens de sa fille, qu'il a baisée et rebaisée plus de mille fois, a prié Urbain, puis qu'il avoit cueilly la fleur de sa virginité, de l'espouser, et il luy baillera en mariage quinze mil francz, ce qu'il a accordé, et est Urbain tant transporté de joye qu'il semble qu'il soit fol; il ne craint sinon que son père ne s'y veulle accorder. Toutesfois, affin de l'y faire consentir, il delibère luy donner deux mille escuz du bien de la fille, au lieu des deux milles qu'il a perduz. A ceste cause, il m'a envoyé par devers vous, pour vous prier en porter la parole à son père et le convertir à cela, s'il est possible.

HILAIRE.

Si ce que tu dis est veritable, il ne luy faudra guères tirer l'oreille, car deux mille escuz le feroient marier luy-mesmes.

FRONTIN.

Il est comme je le vous dy.

HILAIRE.

Qu'il ne se mette point en peine: il ne faut qu'il s'eslargisse tant en promesses; je luy feray faire à moins. Mais il me semble qu'Urbain devoit venir jusques icy.

FRONTIN.

Il n'a peu, et voudroit que ce fust vous qui en parlast à son père.

HILAIRE.

Cecy avancera les affaires de Desiré, car Severin consentiroit à sa mort mesme, pourveu qu'il eust ses deux mille escuz. Or Desiré les luy rendra, et Urbain en baillera mille à Desiré pour la dot de sa sœur; ainsi et l'un et l'autre seront contens.

FRONTIN.

C'est bien advisé. Envoyez donc, s'il vous plaist, querir Desiré, et en allons dès maintenant parler à Severin, affin que d'un train nous puissions faire trois paires de nopces.

HILAIRE.

Frontin, va dire à Desiré qu'il vienne parler à moy et qu'il m'apporte les deux mille escuz.

FORTUNÉ.

Va, il sera en son logis.

FRONTIN.

J'y vas.

FORTUNÉ.

L'adventure d'Urbain a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne quinze mille francz. Mais quelle adventure a esté plus grande que la mienne? Bref, il vaut mieux une once de fortune qu'une livre de sagesse.

HILAIRE.

Urbain craint que son père n'en soit pas content; mais, quand il entendra parler de quinze mil francz, il luy tardera tant, qu'une heure luy durera mille années.

FORTUNÉ.

Je le pense, mais il faut premièrement parler de Desiré.

HILAIRE.

Aussi feray-je.

SCÈNE VII

DESIRÉ, FRONTIN, FORTUNÉ, HILAIRE.

DESIRÉ.

Où dis-tu qu'ils sont?

FRONTIN.

Les voilà.

FORTUNÉ.

Voicy Desiré. Desiré, nous vous voulons marier avec Laurence.

DESIRÉ.

Je ne desire autre chose. Voicy les escuz de Severin, et vous jure que, quant à moy, j'ayme et cherche la fille, et non ses biens; mais il faut que j'obeisse à mon père, qui m'a exprès commandé ne traitter rien avec elle sans cela.

HILAIRE.

Nous le sçavons bien. Allons parler à Severin, car sans luy on ne peut rien faire. Quant à vous, Desiré, allez querir vostre père et le menez en ma maison, où je me rendray incontinent avec la compagnie, et là nous traicterons de tout à la fois.

DESIRÉ.

J'y vas. Ce pendant, Monsieur, je vous prie vous souvenir de moy.

HILAIRE.

Ne vous souciez, laissez-moy faire. Et toy, Frontin, va mettre ordre à la cuisine, car nous soupperons tous chez moy.

FRONTIN.

Que diray-je à Urbain?

HILAIRE.

Rien : je parleray à luy.

FRONTIN.

Il sera faict.

HILAIRE.

Fortuné, hurte à la porte.

FORTUNÉ.

Tic, tac, toc.

HILAIRE.

Frappe plus fort!

FORTUNÉ.

Tic, tac, tic, toc.

SCÈNE VIII

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Qui est là?

HILAIRE.

Mon frère, ouvrez.

SEVERIN.

On me vient icy apporter quelques meschantes nouvelles.

HILAIRE.

Mais bonnes : vos escuz sont retrouvez.

SEVERIN.

Dictes-vous que mes escuz sont retrouvez?

HILAIRE.

Oy, je le dy.

SEVERIN.

Je crain d'estre trompé comme auparavant.

HILAIRE.

Ils sont icy près, et devant qu'il soit long temps vous les aurez entre voz mains.

SEVERIN.

Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

HILAIRE.

D'avant que vous les ayez, il faut que me promettiez deux choses: l'une, de donner Laurence à Desiré; l'autre, de consentir qu'Urbain prenne une femme avec quinze mil livres.

SEVERIN.

Je ne sçay que vous dictes : je ne pense à rien qu'à mes escuz, et ne pensez pas que je vous puisse entendre si je ne les ay entre mes mains; je dy bien que, si me les faictes rendre, je feray ce que vous voudrez.

HILAIRE.

Je le vous prometz.

SEVERIN.

Et je le vous prometz aussi.

HILAIRE.

Si ne tenez vostre promesse, nous les vous osterons. Tenez, les voilà.

SEVERIN.

O Dieu! ce sont les mesmes! Helas! mon frère! que je vous ayme! Je ne vous pourray jamais recompenser le bien que vous me faictes, deussé-je vivre mille ans.

HILAIRE.

Vous me recompenserez assez si vous faictes ce dont je vous prie.

SEVERIN.

Vous m'avez rendu la vie, l'honneur et les biens que j'avois perduz avec cecy.

HILAIRE.

Voilà pourquoy vous me devez faire ce plaisir.

SEVERIN.

Et qui me les avoit desrobez?

HILAIRE.

Vous le sçaurez après; respondez à ce que je demande.

SEVERIN.

Je veux premierement les compter.

HILAIRE.

Qu'en est-il besoin?

SEVERIN.

Ho! o! S'il s'en falloit quelcun?

HILAIRE.

Il n'y a point de faute, je vous en respond.

SEVERIN.

Baillez-le-moy donc par escrit.

FORTUNÉ.

Oh! quel avaricieux!

HILAIRE.

Voyez! il ne me croira pas.

SEVERIN.

Or sus, c'est assez: vostre parolle vous oblige; mais que dites-vous de quinze mille francs?

FORTUNÉ.

Regardez s'il s'en souvient!

HILAIRE.

Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez vostre fille à Desiré.

SEVERIN.

Je le veux bien.

HILAIRE.

Après, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.

SEVERIN.

Quant à cela, je vous en prie; quinze mille francs! il sera plus riche que moy.

HILAIRE.

Et Urbain est content vous donner mille escus pour bailler à vostre fille, affin que ne desboursiez rien.

SEVERIN.

Cela me semble le meilleur du monde.

HILAIRE.

Vous semble-il rien d'avoir aujourd'huy gaigné sept mille escus?

SEVERIN.

Comment, sept mille?

HILAIRE.

Deux mille qu'avez retrouvez et cinq mille qu'on baille à Urbain.

SEVERIN.

Faictes comme vous l'entendez.

HILAIRE.

Je veux, quoy qu'il en soit, que cela se face.

SEVERIN.

Nous ferons donc deux mariages tout à la fois?

HILAIRE.

Voire trois, car j'ay marié Fortuné.

SEVERIN.

Avec qui?

HILAIRE.

Je vous le diray en allant.

SEVERIN.

J'en suis bien ayse, vrayement: bon prou luy face.

HILAIRE.

Allons, car les autres sont en mon logis qui m'attendent.

FORTUNÉ.

Encores faut-il envoyer querir ma sœur Laurence.

SEVERIN.

Elle sera demain icy; je l'envoyeray en vostre maison, où nous ferons le festin, s'il vous plaist: car la mienne est tant mal commode qu'on n'y sçauroit danser, baller, ny faire rien de bon.

HILAIRE.

Je vous enten; bien, bien, je suis content. Allons.

FORTUNÉ.

Messieurs et dames, vous voyez que c'en est: on ne peult faire le festin à ce soir, pource que Laurence est encor au village, et mon Apoline en couche. Voilà pourquoy je vous supplie nous excuser et faire signe si la comedie vous a pleu. A Dieu, je me recommande.

FIN DES ESPRITS, COMÉDIE.

NOTICE SUR ODET DE TURNÈBE

Il naquit avec un beau nom, et pour ainsi dire en pleine aristocratie littéraire. Il en fut digne. Sa comédie des *Contens* lui suffirait comme titre à cette noblesse des lettres, qu'il tenait de son père, le célèbre Adrien Turnèbe, ou Tournebu, un de nos premiers professeurs royaux en langue grecque, directeur de l'Imprimerie royale, à ses commencements, et, avant tout, un des hommes dont le savoir aida le mieux aux progrès en France des deux littératures, la grecque et la latine, d'où sortit notre Renaissance.

Turnèbe s'était marié tard à Magdeleine Clément. Il n'avait pas moins de quarante-un ans, quand ce fils, son aîné, lui naquit le 23 novembre 1553. Il le dressa de bonne heure aux études, qui étaient sa vie, mais il ne put l'y guider longtemps. En 1665, il mourut lorsqu'Odet n'avait pas encore treize ans.

La plupart des œuvres du père restaient à publier. La femme et les amis s'en chargèrent. L'enfant même fut de ce pieux travail. C'est lui, qui de son latin de quatorze ans, aussi élégant et aussi ferme que celui d'un maître, écrivit en 1567 l'épître dédicatoire mise en tête des *Commentaires* de Turnèbe sur les *Discours* de Cicéron, *de Lege agraria*.

Plus tard, dix ans après, il se donna le même soin pour le commentaire de son père sur Horace. On n'a pas autre chose de lui dans cette langue latine qu'avait si bien parlée Turnèbe, et qui lui était à lui-même comme une langue paternelle. Le français, que des maîtres, philosophes ou poëtes, tiraient alors de son enfance, pour en faire un digne rival de ce langage du savoir et de l'esprit, l'attirait davantage.

Il s'y donna tout entier. Devenu avocat au Parlement de Paris, il sut le parler avec une élégance, une précision, une maturité de style, dont nous sont garantes les rares qualités de langage qui distinguent sa comédie, une des œuvres les plus pures en ce genre et les plus avancées que nous ait léguées son époque; poëte, il sut l'écrire avec un charme au moins égal. Bien peu de ses œuvres nous sont restées, mais ce que nous en possédons suffit pour lui marquer une belle place.

C'est moins à Paris qu'à Poitiers et dans ses environs, où l'attira je ne sais quel devoir ou quelle amitié, qu'il écrivit tout ce qu'on a de lui, en dehors de la principale de ses œuvres, sa comédie.

En 1574, il était de ce côté, lorsque Louis de Bourbon, prince de Montpensier, vint donner l'assaut à l'antique château de Lusignan, où les Huguenots s'étaient logés « en grande force, » le prit et le fit raser, sans pitié pour les souvenirs qui auraient dû lui être une défense, comme ils lui étaient une couronne.

Odet avec la pieuse compassion du poëte les releva, et les fit revivre dans une gerbe de douze sonnets, où chaque histoire, celle par exemple des Lusignan, souverains de Chypre, et chaque légende, comme celle de Mélusine, restée la fée du vieux manoir, qu'on disait qu'elle avait bâti, renaissent dans leur fleur, éclatent avec toute leur poésie.

Cinq ans après, il était encore dans le Poitou; il prenait part, comme légiste, à ces solennels débats des *Grands Jours* de Poitiers, dont un des amis de son père, et l'un de ses guides à lui-même, Etienne Pasquier, nous a si bien parlé. Dans l'intervalle des séances, ou pendant les veillées qui les suivaient, il allait, comme tous les beaux esprits de cette haute cour, chez les dames Desroches, qui donnaient alors le ton pour les choses de poésie et de mode dans la capitale poitevine.

Tout y était prétexte à jeux d'esprit, matière à galanteries, aussitôt moulées en jolis vers par quelques-uns des rimeurs de cette magistrature en gaieté. Un soir qu'il faisait chaud et que la fille de la maison, la belle Madelaine Desroches, se faisait voir dans toute l'éclatante blancheur de ses épaules et de leur voisinage, une puce vint « sauteler » dans ces entours, et s'y fixer comme une tache noire sur de l'hermine. Grande rumeur d'éclats de rire et de propos de toute sorte sur cette insolente, cette gloutonne, qui d'ailleurs, on n'y pouvait contredire, choisissait si bien la place de ses hardiesses et de sa gourmandise.

Ce fut à qui dirait son mot, puis ferait son madrigal. Beaucoup allèrent jusqu'au poëme, si bien qu'il y en eut bientôt tout un recueil, qui fut imprimé et fit grand bruit. Odet pour son compte n'avait pas écrit moins de deux cents vers, dans le rhythme de huit syllabes, alerte et leste comme ce qu'il chantait. On juge par là de ce qu'aurait été son souffle et son entrain en des sujets plus grands et plus dignes.

Sa comédie des *Contens*, la seule de ses œuvres où ce souffle ait passé plus fort et plus soutenu, était alors déjà faite, et j'aime à le voir la lisant dans ce logis de la belle Madelaine et de sa mère, où l'on était si bien en éveil pour les choses sérieuses de l'esprit, comme pour ses subtilités.

S'il y fit cette lecture, le succès dut en être vif, car il le fut partout, dès que la pièce put se répandre.

Elle le méritait. C'est bien certainement la meilleure de tout ce cycle théâtral, la plus française et, malgré quelques concessions encore, la mieux dégagée de l'influence italienne, dont Larivey s'était cru faire une originalité par la moins discrète des imitations. On pensa qu'Odet de Turnèbe avait fait comme lui. La Monnoie, trompé par la similitude des titres, affirma dans une de ses notes de la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier que cette pièce des *Contens* était une copie en français de *I Contenti*, comédie aussi en cinq actes et en prose de Girolamo Parabosco. Comparaison faite, elle ne lui doit rien que son titre. Elle se rapproche davantage de *Gl' Inganni*, de Secchi, en laissant de côté ce qui s'y trouve d'ordures sans nom, quoique tout le monde, même le dévot Philippe II, devant qui ils furent joués à Milan, les applaudit alors. Elle a quelque chose aussi de la co-



LES CONTENS

NIVELET

J'ay eu beau faire mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu.



médie du *Sacrifice*, de Charles Estienne, et plus encore peut-être de la *Fantesca* de Parabosco, où la *ruffiana* Jacente et le *bravo* Arsenico sont les dignes devanciers de deux de ses types.

Enfin, elle touche d'assez près par quelques parties à la *Celestina*, cette grande comédie en vingt-un actes qui nous était venue d'Espagne dès 1542; mais nulle part, ni d'un côté ni de l'autre, l'imitation n'est précise ni directe. Elle tourne autour de la comédie de Turnèbe, l'imprègne et la colore, mais ne la pénètre pas. Elle n'y parait que transformée et à l'état de variante. Comme feront les maîtres qu'il devance, il invente dans ce qu'il imite. Ainsi, au lieu du déguisement d'un garçon en fille, que lui donnaient la *Fantesca* et bien d'autres pièces d'Italie, il imagine, tout au rebours, la fille déguisée en garçon. De même pour le reste.

Le style surtout est bien à lui. La meilleure et la plus durable part de succès en est venue.

Il durait encore un demi-siècle après. En plein règne de Louis XIII, quand la langue s'était de plus en plus formée, au moment même où Corneille allait venir, la comédie d'Odet de Turnèbe passait encore pour un modèle de langage et était donnée comme telle par ceux qui en faisaient leçon. Un maître d'école, nommé Charles Maupas, qui enseignait à Blois, ville où l'on avait alors le renom de parler le plus pur français, donna, en 1626, une nouvelle édition des *Contens*, à la prière de ses élèves et de plusieurs personnes, désolés que cette merveille de style et d'esprit se fût faite si rare, et qu'on ne pût la posséder qu'en la copiant sur l'unique exemplaire du maître.

Il la publia donc, mais — on ne sait par quel caprice — en substituant au premier titre celui des *Déguisez;* et — l'on ne sait par quel oubli — en omettant de nommer l'auteur.

Était-ce pour se mettre à sa place et lui voler sa comédie en la démarquant? Point du tout. Son *épître dédicatoire* « à tous seigneurs et gentilshommes amateurs de la langue françoise » ne permet pas qu'on le soupçonne de cette mauvaise intention. Il fait les plus grands éloges de l'auteur, « un des beaux esprits de ce siècle; » et dans l'*avant-propos*, il enchérit encore sur cette louange, en raison surtout de l'originalité de la pièce, si différente en cela, suivant lui, de tant d'autres, faites de pillage : « Notre auteur, dit-il, justifiant ainsi ce que nous venons de dire de son indépendance d'inventeur, ne fait pas de même; son discours coulant, ses naïves conceptions et ses heureuses rencontres le portent au-dessus du commun, et témoignent assez que tant s'en faut qu'il ait imité les autres, lui-même se rend inimitable. »

Turnèbe n'eut pas le bénéfice de son talent. Tout cela ne fut que succès posthume. Il était mort, quand sa comédie fut publiée par les soins d'un ami dont vous lirez plus loin le nom et la préface. Le 25 février 1581, comme il n'avait pas encore vingt-neuf ans, au moment même où il venait d'être pourvu de l'état de premier président de la « Cour des Monnaies à Paris, » une fièvre chaude l'avait emporté.

Il laissa de nombreux amis, tous lettrés comme lui, tous désolés de sa fin si prompte, et auxquels il ne fallut pas moins qu'un volume pour que chacun d'eux fît connaître par quelques pièces latines l'expression profonde de ses regrets.

Ils lui composèrent aussi une épitaphe, que Mamert Patisson transcrivit dans son *recueil*, et qui a été notre meilleur guide pour cette notice, la plus complète, je crois, qu'on lui ait encore consacrée.

LES CONTENS

COMÉDIE NOUVELLE EN PROSE FRANÇOISE

1584

A MONSIEUR DU SAULT

CONSEILLER DU ROY, ET SON ADVOCAT GENERAL EN LA COUR DE PARLEMENT, A BORDEAUX.

Monsieur, les plaisirs que j'ay receu de vous sont si grands et si singuliers, que je suis du tout hors d'esperance de jamais pouvoir acquitter la moindre partie de la debte par laquelle vous me tenez obligé a vous rendre service tant que je vivray, si d'aventure vous ne daignez prendre en payement la bonne et parfaite souvenance des biens faits dont je vous suis redevable, laquelle je tesmoigne à toutes sortes de personnes, en tous lieux et en toutes guises. Et veritablement il est bien raisonnable que je face ainsi, puisque mon peu de puissance et vostre grandeur m'empeschent egalement de vous guerdonner de pareilles faveurs que celles dont vous avez usé envers moy. Le plus de ce que je puis faire, c'est une confession et aveu de vos liberalitez et un simple recit de vos louanges, affin que je ne me monstre estre du tout ingrat et indigne des biens que je tiens de vous seul après Dieu ; et encores qu'en tous endroits où je me treuve, je ne face rien plus volontiers que conter à un chacun en particulier toutes les courtoisies dont vous m'avez caressé, bien que je ne le meritasse, je ne me suis nonobstant contenté de cela ; mais, passant outre, il m'a semblé tousjours que je devois les tesmoigner generalement à tout le monde, en quelque façon que ce fust. Pour à quoy parvenir le dernier voyage que je feis à Paris m'a servi aucunement, car, me trouvant au logis de quelques miens parens de par dela, je rencontray en ma voye une comedie escrite à la main, dont Odet de Tournebu, qui est allé de vie à trespas n'a pas longtemps [1], estoit auteur ; de laquelle je me saisis et feis maistre comme de chose esgarée ou

1. Nous avons vu qu'il mourut en 1581 : l'impression de sa pièce est de 1584. Il ne l'avait faite que trois ans avant sa mort, car il y est parlé, comme on verra, du siege d'Issoire, qui est de 1577.

perdue, avec intention deslors de vous en faire un present, affin qu'estant lassé par les affaires continuelles que vous maniez pour nostre roy, avec l'honneur et renommée qu'un chacun sçait, vous ayez de quoy passer une heure de temps à la desrobée, vous faisant lire ou lisant ceste plaisante histoire ; m'asseurant que le don que je vous en fais maintenant ne vous sera que trop agréable, vous estant offert par celuy qui jà long-temps s'est à vous dedié et consacré, partie aussi en considération du nom de l'auteur, qui est assez cogneu à cause de son père, et maintenant le pourra estre de son chef propre si vous, qui estes l'advocat des vefves et des orphelins et autres personnes miserables, daignez entreprendre la deffence de ce livret contre ceux qui voudroient luy courrir sus par leur medisance et calomnie ; vous suppliant, au reste, et tous autres, de croire que c'est icy le moindre œuvre de tout ce qu'on se promettoit de celuy qui le feit en s'esbatant, si Dieu luy eust presté plus longue vie, comme l'on peut juger par cest echantillon, qui, tant pour l'invention du sujet que pour la pureté et la nayveté du langage, est assez recommandable, et que je ne vous louëray plus amplement, de peur qu'on ne me reproche que je loue ma marchandise afin de la mieux debiter ; tant seulement vous priray-je d'avoir memoire de moy, et d'honorer parfois de vos commandemens celuy qui se sentira trop heureux de vous faire service.

Vostre humble et affectionné serviteur,

PIERRE DE RAVEL.

SONNET

Resjouy-toy, Paris, œil unique de France !
Un de tes citoyens monte sur l'eschafaut [1]
Du Théâtre-François, à qui point il ne chaut
De ceder la couronne au comique Terence.
Ainçois, si nous voulons poiser à la balance
Du sage Cristolas [2] le faict ainsi qu'il faut,
Nous trouverons en fin que de Tournebu vault
Trop plus que l'Africain [3] et que son eloquence.
Terence ne faisoit luy seul son beau latin :
Deux grands seigneurs romains avoient part au butin
Et au los qu'il gaignoit par sa douce Thalie.
Il n'est ainsi du nostre ; ains il a ce bon heur
Qu'il n'a second ny tiers qui partisse l'honneur,
N'ayant pour compagnons Scipion ne Lelie [4].

1. Ce mot s'employait alors pour théâtre. Plus tard, on ne l'employa que pour les farceurs, dans le sens de tréteaux, puis il ne lui resta que son acception sinistre.
2. Ou Critolaüs, philosophe grec qui s'occupa surtout de la recherche du bien et du beau.
3. On sait que Térence était né en Afrique.
4. Lælius et Scipion Émilien, amis et protecteurs de Térence, passaient pour avoir eu part à ses comedies.

PROLOGUE

Mesdames, j'estois venu icy en intention de vous raconter en deux mots le sujet de nostre comedie, comme chose fort necessaire à ceux qui desirent entendre clairement tout le succès des affaires qui s'y manient ; mais j'ay pensé en moy-mesme que ma peine seroit inutile, et que je ne le sçaurois mieux declarer ny plus facilement que le poëte mesme, lequel s'est étudié de se rendre si facile, que celuy-là seroit bien lourd d'entendement qui, après avoir ouy reciter les deux ou trois premières scènes, ne verroit incontinent le but où il veut viser. Davantage j'ai pensé que, si je m'amusois à vous faire l'argument, je tomberois en un grand inconvenient, d'autant que, me sentant un peu foible de reins et ayant la voix cassée et enrouée, je ne vous pourrois pas entretenir de longs propos, ny faire le devoir ainsy que vos bonnes graces le meritent. Aussi suis-je bien asseuré, quand je serois le plus galant homme du monde, que j'aurois assez de peine à satisfaire aux questions de la moins fascheuse de toute la troupe : car je puis connoistre à vostre mine que vous avez desjà desbouché les trous de voz oreilles, afin de recevoir par icelles le plaisir que l'on peut prendre en oyant reciter matières semblables à celles que nous avons deliberé vous representer. Je laisse à penser à tout bon entendeur si les dames curieuses, comme celles de Paris, se contentent de poires molles et de peu de paroles ; encores qu'à la verité elles ayent l'esprit vif et la capacité de leur entendement si grande, que c'est un goufre et un abisme duquel on ne peut bonnement trouver le fond. Au contraire, je puis dire à bon droit qu'elles sont si affres et si importunes, que l'on est contraint de recommencer ; et ne se contentent aisement d'une, deux ou trois fois, mais bien souvent se font redire jusques à la septiesme, s'il advient que le jeu leur agrée et que le discours soit gaillard et plaisant, tant que le pauvre homme qui s'est proposé de satisfaire à leurs demandes et appetis se trouve bien empesché, et est, à la fin, contraint de dire : Madame, je me rens ; pardonnez-moy, je n'en puis plus. Asseurez-vous, Mesdames, qu'il n'y a pas un de nostre bande qui ne se sentist trop heureux d'avoir le moyen de vous faire entendre clairement l'argument de la comedie, et, par manière de dire, vous le mettre dans la main. Aussi ont-ils bien deliberé de representer si au vif toutes les particularitez, qu'il n'est point besoin que je me mette tout seul en pourpoint [1] pour tascher à vous le faire mieux entendre qu'eux tous ensemble. Que si, après les avoir oüis, il vous reste encores quelque scrupule, et que vous ayez desir qu'on vous le face plus privement entendre, s'il vous plaist, aussi tost que la comedie sera parachevée, venir derrière ceste tapisserie [2] communiquer avec eux, je m'asseure tant de leur gentillesse et leur courtoisie, qu'ilz en prendront bien la peine, et besongneront en sorte que toutes les doutes et difficultez que vous leur pourrez faire vous seront sur-le-champ resolues, se sentans bien heureux d'employer tous les nerfs et les forces de leur engin et esprit à celle fin que vous demeuriez satisfaites et contentes. J'ai charge de leur part de vous faire ces offres, et vous asseurer qu'ils ne demanderont point delay ny temps d'advis pour mettre leurs promesses à execution. Ils vous prient par un mesme moyen qu'il vous plaise avoir la patience de vous tenir paisiblement en vostre place, la bouche close et les yeux ouvers, pour deux ou trois heures seulement : lequel temps estant expiré, il vous sera loisible de vous remuer, rire et caqueter à vostre aise en toute liberté de conscience, et sans qu'ils s'en scandalizent en aucune sorte.

1. Comme nous dirions aujourd'hui « en bras de chemise, » pour être plus à l'aise, et mieux faire effort.
2. Les *coulisses*, qui jusqu'au temps de Corneille ne furent guère faites que de tapisseries, comme on le voit au livre premier de la *Pratique du théâtre*, de l'abbé d'Aubignac.

PERSONNAGES

LOUYSE, mère de Geneviefve.
GENEVIEFVE, fille.
RODOMONT, capitaine.
NIVELET, laquais de Rodomont.
BASILE, jeune homme.
ANTOINE, serviteur de Basile.
FRANÇOISE, vieille femme.
GIRARD, vieillard.
EUSTACHE, fils de Girard.
SAUCISSON, escornifleur et maquereau.
GENTILLY, laquais d'Eustache.
THOMAS, marchant.
TROIS SERGENS.
ALIX, femme de Thomas.
ALFONSE, frère de Louyse.
PERRETTE, chambrière de Geneviefve.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LOUYSE, GENEVIEFVE

LOUYSE.

Et bien ! avez-vous tantost assez musé ? ne serez-vous preste d'aujourd'huy ! Vrayement, voilà bien fait des mistères ! Quand j'estois fille comme vous, si j'eusse esté si longue à m'habiller et à me coiffer, ma bonne mère, à qui Dieu face pardon, m'eust bien hasté d'aller autrement. Mais à qui parlé-je ? Geneviefve !

GENEVIEFVE.

Plaist-il, ma mère ?

LOUYSE.

Serez-vous tantost assez desbarbouillée ? Sus, qu'on se despesche de descendre ; car je veux qu'aujourd'huy, qu'il est feste à nostre parroisse, nous oyons la messe du point du jour. Et puis vous viendrez desjeuner, si vous voulez, avant que l'on dise la grand'messe.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, ma mère, je ne suis pas encore agrafée. Il me semble qu'il est bien matin pour sortir en ce temps-cy. Ne sçavez-vous pas bien qu'on se meurt de maladie dangereuse près de l'eglise, et que le medecin vous a dit qu'il ne faut sortir avant le soleil levé ?

LOUYSE.

Après ? causeuse. Ceux qui servent Dieu de bon cœur, et qui disent devotement l'oraison de monsieur S. Roc [1], ne doivent rien craindre. Prenez en vostre bouche un peu d'angelique, et une esponge trempée en vinaigre en vostre main.

GENEVIEFVE.

Bien, ma mère. Mais je sçaurois volontiers, s'il vous plaisoit me le dire, qui vous meut de sortir si matin.

1. Patron de la peste, et sous l'invocation duquel on mit, à cause de cela, le monticule voisin de la rue Saint-Honoré, qui n'était qu'une *butte* faite d'immondices empestées.

LOUYSE.

Geneviefve, pour te dire la verité, aujourd'huy qu'il est feste à nostre parroisse, je crains, si nous y allons plus tard, que nous rencontrions en nostre chemin cest importun de Basile ou le capitaine Rodomont, qui ne faudront à se rendre icy pour nous guetter au passage sur l'heure du sermon.

GENEVIEFVE.

N'est-ce que cela ? Vrayement je n'ay pas peur de ce beau capitaine de foin. Quant est du seigneur Basile, la rencontre n'en peut estre que bonne ; car vous sçavez que c'est l'homme du monde lequel ayme mieux nostre maison.

LOUYSE.

Voyez-vous ceste becquenaud [1] ! D'autant qu'elle sçait bien que je ne voy volontiers Basile, elle m'en dit du bien. Mais venez çà. Comment sçavez-vous que Basile nous ayme ? qui vous l'a dit ? Je croy que vous l'avez songé ou que vous estes de son conseil.

GENEVIEFVE.

Pardonnez-moy, ma mère ; je n'en sçay rien sinon ce que vous m'en avez apris autrefois, lorsque vous me voulustes marier avec luy ; et aussi d'autant que je le voy nous saluer bien humblement quand nous passons pardevant luy.

LOUYSE.

Geneviefve, Geneviefve, ta bouche sent encores le laict et la boulie. Tu monstres bien que tu n'es qu'un enfant.

GENEVIEFVE.

Pourquoy donc, ma mère ?

LOUYSE.

Ne vois-tu pas bien qu'il saluë ainsi toutes les filles de la parroisse ?

GENEVIEFVE.

Vous direz ce qu'il vous plaira : si est-ce que je sçay bien ce que je sçay.

LOUYSE.

Ne l'oublies pas. Par ma foy, tu es encores bien peu rusée, et aurois bon mestier d'aller à l'escole. Mais, quoy qu'il en soit, ce n'est pas pour luy que le four chaufe, car j'ay bien resolu, avant qu'il soit demain nuict, de t'accorder avec Eustache, fils unique du seigneur Girard, lequel m'en presse fort.

1. Bavarde, mot encore employé dans le patois de la Brie.

Et n'eust esté ce beau Basile, qui m'a tenu longtemps le bec en l'eau, ce seroit desjà fait. Mais qu'avez-vous à souspirer?

GENEVIEFVE.

C'est une foiblesse qui m'a prise, pour ce que je n'ay accoustumé de me lever si matin. Mais ce ne sera rien.

LOUYSE.

Avez-vous bien entendu ce que j'ay dit?

GENEVIEFVE.

Trop bien, ma mère.

LOUYSE.

Geneviefve, je t'ai tousjours estimé fille obeissante; c'est à ceste heure que tu me le dois monstrer.

GENEVIEFVE.

J'aymerois mieux mourir qu'estre autre. Toutesfois, il me semble que vous ne deviez si tost vous resoudre de me marier; et quand vous aurez bien consideré la qualité de celuy que vous me voulez donner, encores qu'il soit fils unique, si est-ce que l'avantage n'est point tel que vous deussiez si tost conclure, sans vous en conseiller, mesmes en ce temps dangereux. Ma mère, pensez-vous que tous les bons marchez soient passez, et quand je n'espouserois Eustache, que je vous demeurasse sus les bras, sans trouver qui voulust de moi? Non, non; croyez qu'en tout evenement le seigneur Basile ne nous manqueroit point, avec lequel je serois aussi bien, pour le moins, qu'avec Eustache, qui est assez jeune pour manger tout mon bien et le sien.

LOUYSE.

Qu'on ne m'en parle plus, car, pour mourir, je ne voudrois que Basile fust ton mary.

GENEVIEFVE.

Si est-ce que vous l'avez recherché autrefois.

LOUYSE.

Je ne sçavois ce que je faisois alors, et m'en repens de bien bon cœur.

GENEVIEFVE.

Dieu veuille que vous n'ayez occasion de vous repentir de ce que vous voulez faire!

LOUYSE.

Repentir ou non repentir, si faut-il que vous en passiez par là, et que Basile s'en torche hardiment la bouche.

GENEVIEFVE.

Ce sera donc contre ma volonté.

LOUYSE.

Qu'est-ce que vous grommelez entre vos dents, de volonté?

GENEVIEFVE.

Je dis qu'il me sera force d'en passer par vostre volonté.

LOUYSE.

Geneviefve, si tu m'obeis, avec ce que tu gaigneras le royaume de paradis, tu seras bien la plus heureuse fille de Paris. J'ay cognu par beaucoup de signes que Eustache t'ayme plus que son cœur, et si j'ay bien pris garde à ces masques qui vindrent hier, après souper, chez nous [1], desquels il estoit l'un; car il fut à deviser avec toy près d'une grosse heure d'orloge, à quoy je pris un singulier plaisir, d'autant mesme que je voyois que tu l'escoutois, et luy respondois d'assez bonne affection. Je prie à Dieu que ce soit pour la salvation [2] de l'ame de tous deux.

GENEVIEFVE.

A la verité, j'avois un grand plaisir escoutant les gentils propos du masque qui me mena danser; mais je ne vous asseure pas que c'estoit Eustache.

LOUYSE.

Penses-tu que je ne le cognoisse pas? N'avoit-il pas les mesmes habis qu'il avoit portez tout le jour?

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que ma mère est abusée! Celuy qui parla à moy n'estoit autre que le seigneur Basile, lequel s'estoit vestu des accoustremens d'Eustache, qui ne s'est jamais aperceu de l'affection mutuelle que Basile me porte.

LOUYSE.

Il m'est advis que l'on sonne pour le dernier coup de la messe: hastons-nous si nous voulons estre au *Confiteor*. Mais qui est ce garson habillé de verd [3], qui attend au coing de ceste ruelle? Je vay gager bonne chose que c'est le laquais du capitaine Rodomont.

GENEVIEFVE.

Vous avez bien deviné.

LOUYSE.

Je croy qu'il nous a apperceues et qu'il est venu icy exprès pour espier et porter nouvelles de nous à son maistre. Passons par ceste autre ruelle.

SCÈNE II

NIVELET, LAQUAIS DE RODOMONT.

J'ay eu beau faire, mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu qu'elles m'ont veu, bien que mon maistre m'ayt donné charge de ne me faire cognoistre; car il dict que ce n'est une chose guères bien seante que de guetter les passans. Mais qui diable est celuy qui ne me cognoistroit en ces rues icy, que je sçay par cœur mieux que mon *Deus det* [4], et mieux que l'asne qui tire l'eau aux Chartreux ne sçayt son chemin. Qu'au diable soit l'amour, et qui premier le trouva! Je croy qu'il sera cause, avant peu de temps, que mes souliers ne me feront guères de mal à la veue, pour les voyages extraordinaires

1. A l'époque du carnaval, toutes les compagnies de masques avaient le droit d'entrer dans les maisons et d'y danser sans se faire connaître.

2. Salut.

3. C'était la couleur dont on habillait les bouffons, en la bariolant de jaune le plus souvent.

4. Premiers mots de la prière : « Que Dieu me donne... »

qu'il me convient faire tout le long du jour. Encores ne suis-je pas asseuré que mon maistre m'en redonne bien tost de neufs; au contraire, j'ay peur qu'il en veuille faire comme de son habit de velours, lequel il porte autant meschant que bon. Cela me tourmenteroit peu si c'estoit en autre temps qu'en hyver, et en autre lieu qu'à Paris, là où ces vieux escarpins tous decousus qu'il me donne, après les avoir portez un an ou deux, ne me peuvent guères bien remparer la plante des pieds contre le froid et les boues. Patience. Encores ne faut-il pas qu'il sçache que je m'en plains, car, s'il en estoit adverty, ce seroit faict de moy, tant il est brave et furieux, comme celuy qui faict souvent de son regard tomber les hommes tous morts à terre, et d'un coup de pied met par terre la plus forte porte qui se puisse trouver, tant soit-elle barrée et verrouillée. Je m'en rapporte à ce qui en est; pour le moins il s'en vante, et je pense qu'il feroit conscience de mentir. Mais il m'est advis que je le voy. Je m'en vay, pour l'apaiser, luy dire que j'ay veu sa maistresse, avant qu'il me tance; autrement, je serois en danger de recevoir quelque coup de poing en faisant ma monstre.

SCÈNE III

RODOMONT, CAPITAINE; NIVELET, SON LAQUAIS.

RODOMONT.

Il faut bien dire que ce petit dieu Cupidon est beaucoup plus puissant que Mars, le grand dieu des batailles, puis que sa force m'a peu reduire sous son obeissance et vaincre mon courage invincible, ce qu'un camp de cinquante mille hommes n'eust sçeu faire. Je pense m'estre trouvé pour le moins en vingt et cinq batailles rangées, et m'asseure d'avoir combattu cent fois, sans la première, en champ clos, armé, desarmé, à cheval, à pied, à la masse [1], à l'estoc [2], à la lance, à la pique, à l'espée et cappe, à l'espée et dague, à la hache et à l'espée à deux mains; mais je ne pense avoir jamais eu affaire à un si rude ennemy, ny qui me donnast plus de traverses et dures attaintes que fait le cœur impiteux [3], de ceste cruelle Genevíefve, de laquelle les regards mortels sont autant de coups de canon qui battent en flanc dans les bastions de mon âme, et mettront bien tost la forteresse par terre, s'il ne luy plaist me recevoir à quelque composition.

NIVELET.

Ne vous avois-je pas bien dit que tous ses propos n'estoient autre chose que fer esmoulu, feu et sang?

RODOMONT.

J'ay entendu la voix de mon laquais. Et bien! Nivelet, as-tu rien descouvert en faisant ta ronde?

1. La masse d'armes.
2. La pointe.
3. Sans pitié, impitoyable.

NIVELET.

Monsieur, je vous portois de bonnes nouvelles, si vous-mesmes ne fussiez venu les querir.

RODOMONT.

Dis-moy, qui a-il?

NIVELET.

Tout à ceste heure, madame Louyse et vostre maistresse viennent de passer par ce coing, et s'en vont, comme je pense, ouir messe. Vous avez maintenant belle commodité de les veoir sans que personne vous en puisse empescher.

RODOMONT.

Tu dis vray; mais, pour quelque respect que je ne te veux dire, j'ayme mieux les attendre icy au repasser que d'aller les voir en l'eglise.

NIVELET.

Il ne dit pas tout: c'est qu'il craint de rencontrer quelcun de ses creanciers, qui, au sortir de l'eglise, le face mettre en cage.

RODOMONT.

Qu'est-ce que tu dis?

NIVELET.

Je dis que ce n'est faute de courage qui vous fait faire cela.

RODOMONT.

Tu t'en peux bien asseurer, car je puis dire que tous les diables d'enfer ne me sçauroient estonner. Et pour l'amour que je luy porte, je ne craindrois d'affronter le camp du roy d'Espagne, m'asseurant que le seul souvenir de ses perfections m'enfleroit tellement le courage et redoubleroit mes forces, que je demourerois facilement victorieux d'une armée de jannissaires, spacchis [1] et mammelus. Pleust à Dieu qu'il ne tint qu'à tuer dix ou douze mille hommes d'armes ou à prendre quelque ville imprenable, que je feusse en ses bonnes graces! j'aurois bientost faict un bon service au roy.

NIVELET.

Monsieur, les filles de Paris ne se plaisent point à ouir parler de meurtres et carnages: elles veulent qu'on les entretienne de petits propos joyeux, de chansons, de masques et de danses. Et tant s'en faut que vos discours vous puissent faire aymer d'elles; au contraire, ils sont cause qu'elles vous fuyent comme une mauvaise beste, tant vous leur faites pœur.

RODOMONT.

Je cognois à tes propos que tu n'as guères bien retenu ce que je t'ay monstré touchant le fait de la guerre, car, si tu eusses pris plaisir au mestier des armes, tu ne parlerois de la sorte que tu fais; et te dis bien plus, que tu trouverois la fumée des canons et mousquetades plus douce et aromatisante que la civète, le musque et l'ambre gris; et le son des trompètes, fifres et tambours, plus

1. Ce sont les *spahis* ou *sipahis*, corps de cavalerie irrégulière qu'Amurat Ier créa en même temps que les janissaires. Le dey d'Alger en avait à sa solde, qui sont passés dans notre armée d'Afrique.

harmonieux que celuy des violons, luths et espinettes.

NIVELET.

Je ne sçay comment vous l'entendez, mais, quant à moy, j'aymerois mieux me donner au travers du corps d'une lance de fougère[1] pleine de bon vin blanc d'Anjou que d'une balle de mousquet ou fauconnneau ; et me semble que le pain de munition n'a point si bon goust que le pain de chapitre de Paris[2].

RODOMONT.

Qu'il ne t'advienne plus d'user de telz propos, principalement quand tu me verras en compagnie de capitaines, car tu ferois tort à ma reputation, mesme que l'on dict en proverbe commun : Tel maistre, tel valet.

NIVELET.

Bien donc, Monsieur. Mais avez-vous proposé de faire icy long temps la jambe de grue ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que je courusse vous faire aprester à desjeuner.

RODOMONT.

Je ne veux perdre ceste occasion, puis que je la tiens par les cheveux. On recouvre bien tousjours à desjeuner.

NIVELET.

Mais, Monsieur, cognoissez-vous bien cest homme qui vient ? Il me semble que c'est Basile, vostre competiteur.

RODOMONT.

Il ne nous a point encores veu. Retirons-nous un peu à quartier sous cet auvent, pour espier ce qu'il dira et fera : car je croy qu'il est ici des attendans, aussi bien que moy.

SCÈNE IV

BASILE, JEUNE HOMME ; ANTOINE, SON SERVITEUR ; RODOMONT, NIVELET.

BASILE.

Antoine, trouves-tu que cest habit neuf me soit bien fait ?

ANTOINE.

Il vous est faict comme de cire, et vous arme fort bien ; mais cela ne vient pas de l'habit, c'est le corps.

BASILE.

Tu as envie de rire.

ANTOINE.

Monsieur, pardonnez-moy, ce que j'en fais n'est que pour vous oster ceste melancolie qui vous afflige depuis quelque temps en çà, encores que vous n'en ayez point d'occasion, ainsi qu'il me semble.

BASILE.

Antoine, Antoine, si tu estois en ma place, tu ne dirois pas ainsi. Il nous est bien aisé de donner conseil aux malades pendant que nous nous portons bien.

ANTOINE.

Je sçaurois volontiers quelle cause vous avez d'être si triste. N'estes-vous pas aux bonnes graces de Geneviefve ? ne sçavez-vous pas bien qu'elle n'ayme que vous en ce monde ?

BASILE.

J'en suis aussi asseuré que je suis de mourir une fois ; mais sa mère, qui tient la queuë de la poisle, ne veut point ouir parler de moy.

ANTOINE.

Sauf vostre grace, c'est vous qui avez la queuë de la poisle.

BASILE.

Je voy bien que c'est, tu as envie de gosser.

RODOMONT.

Vertubieu ! qu'est-ce que j'entens ? Si ce que cest homme-cy dit est vray, j'en puis bien donner ma part pour un liard.

NIVELET.

Il vous a possible apercеu, et dit cecy pour vous faire enrager tout vif.

ANTOINE.

Si j'estois en vostre place, je ne me soucierois beaucoup de la vieille, estant certain du cœur de la fille.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que les filles n'ont autre volonté que celle de leurs mères ?

ANTOINE.

Je pense qu'il seroit bien malaisé de disposer Geneviefve à aymer autre que vous, et sa mère, avec tous ses parens, y seroit bien empeschéé.

BASILE.

C'est cela qui me tourmente le plus, car je suis bien seur que la pauvre fille, pour la bonne affection qu'elle me porte, ne s'accordera jamais de prendre celuy que sa mère luy veut donner, si ce n'est par contrainte, dont elle prend telle fascherie, ainsi que je sceus hier d'elle, qu'elle en est pire que folle. Que si je n'y remedie en brief, tout le mal retombera sur moy, et seray contraint de porter son tourment et le mien tout ensemble.

ANTOINE.

Mais se pourroit-il bien faire que madame Louyse fust si despourveue d'entendement que de bailler sa fille à ce capitaine qui luy fait l'amour à descouvert, lequel pour tous biens n'a que quelque vieil harnois tout descloué, et quelque meschante baridelle qu'encores possible il doit.

RODOMONT.

Ha poltron ! ma vaillance seule vaut mieux que tous les revenus de ton maistre, et tandis que j'auray le bras en la manche, je n'auray que trop de biens.

1. Un verre à boire fait avec de la fougère.
2. Le meilleur pain se faisait pour les chanoines.

BASILE.

Non, non, ne pense pas que ce beau capitaine de trois cuites [1] y puisse jamais parvenir. Vrayement, elle seroit pourveue d'une belle happelourde [2] ! Louyse est trop accorte pour faire un contract si peu à l'avantage de sa fille. Elle pourroit bien dire que son douaire seroit assigné sur un gibet, car je pense que ce beau traine-gaine [3] n'a point de plus certain heritage.

RODOMONT.

Que me conseilles-tu, Nivelet ? Dois-je endurer une telle bravade ? Que dira le grand Turc quand il sçaura que celuy qui a tant de fois rompu la teste à ses armées a esté bravé par un citadin de Paris ?

NIVELET.

Il me semble qu'ils sont plus forts que nous ; partant, je vous conseille de temporiser.

RODOMONT.

Je te croyray pour ce coup, bien que ce soit contre ma volonté.

ANTOINE.

J'ay bien tousjours pensé à ce que vous dites, mais je ne sache point qu'autre luy face la court.

BASILE.

Ne t'es-tu jamais apperceu que Eustache ne cesse de luy jetter des œillades quand il est en l'eglise ?

ANTOINE.

Il m'en souvient bien, mais, par mon ame ! je n'eusse jamais creu qu'il en eust esté amoureux, vous voyant si bons amis ensemble.

BASILE.

Eustache m'est bon amy, mais tu sçays bien que l'amour ne veut point de compagnon. Je sçay bien qu'il l'ayme, mais non pas si ardemment que l'on diroit bien ; mesme j'ay descouvert qu'il n'avoit pas deliberé de se marier si tost, n'eust esté son père, qui l'en presse fort, et a la matière tellement à cœur qu'il ne cesse d'en parler à toute heure à Louyse, laquelle luy a desjà baillé les articles.

ANTOINE.

Eustache ne vous en a-il jamais parlé ?

BASILE.

Non, encore que je l'aye mis souvent sur ce propos.

ANTOINE.

Si la chose est ainsi que vous dites, il n'y auroit meilleur remède pour vous mettre en repos que de trouver moyen de consommer le mariage avec Genevíefve, prenant gentilement un pain sur la fournée ; pour le moins auriez-vous tousjours cela sur et tant moins, et puis, si Eustache la prenoit, à son dam.

BASILE.

Pleust à Dieu qu'il ne tinst qu'à hazarder ma vie que ta proposition sortist effet ! Mais Genevíefve est si craintive et si chaste que pour rien du monde elle ne s'y voudroit accorder.

ANTOINE.

Ouy bien si vous luy demandiez ouvertement ; mais il faut faire sans dire. Trouvons seulement moyen d'entrer au logis lors qu'elle sera toute seule, comme il luy advient souvent.

BASILE.

Je craindrois d'estre recogneu de quelcun.

ANTOINE.

Un amoureux craintif n'eust jamais belle amie. Toutesfois, si vous avez peur que l'on vous cognoisse, allez-y habillé des vestemens du seigneur Eustache, lesquels vous portastes hier en masque ; par ce moyen, si vous estes veu de quelcun, on vous prendra pour luy : ainsi vous serez hors de danger.

BASILE.

Ta raison n'est pas trop mauvaise.

RODOMONT.

Nivelet, entens-tu bien ce qu'ils disent ?

NIVELET.

Oui dà, Monsieur ; mais attendez jusques à amen.

BASILE.

Toute la difficulté sera à l'entrée ; mais, si dame Françoise vouloit pousser à la roue et parler en ma faveur à Genevíefve, je me fay fort d'en venir à mon honneur.

ANTOINE.

Monsieur, je m'en vay jusques chez elle pour luy dire que vous l'attendez icy.

BASILE.

Despesche-toy donc, et reviens incontinent.

RODOMONT.

Nivelet, il me fasche de tant attendre icy : je commence à avoir froid. Il vaut mieux que je m'en aille prendre l'air d'une bourrée, et puis je retourneray sur mes brisées. Ce pendant, prens diligemment garde à ce qu'ils feront et diront.

NIVELET.

Je n'y feray faute.

BASILE.

O Dieu ! que l'homme amoureux endure de mal ! Je ne pense pas qu'il y ayt tourment au monde, tant cruel soit-il, qui se puisse egaler à sa misère. Tantost il vit en soupçon, tantost en espoir, tantost en desespoir, tantost en crainte et desfiance, selon que la dame se monstre douce ou cruelle. Encor n'est-ce pas tout : car s'il est tant soit peu favorisé, la crainte qu'il a de perdre ce qu'il a acquis ne le laisse un seul moment en repos. Mais ne voy-je pas desjà revenir mon homme avec dame Françoise ? Il faut bien dire qu'il l'a trouvée en

1. Capitaine de rien. Rabelais dans le même sens a dit (liv. II, ch. 32) : « Roy de trois cuites. » Selon Cotgrave, un des sens de *cuite* était *pot, marmite* (sheteing). Capitaine de trois cuites, c'est donc « capitaine de trois pots. » Nulle part cette expression n'avait été expliquée.

2. Perle fausse. V. une des notes de la *Reconnue*.

3. Nous dirions aujourd'hui traineur de sabre.

chemin, car il n'eust sceu aller jusques à son logis et revenir en si peu de temps.

SCÈNE V

FRANÇOISE, VIELLE ; ANTOINE, BASILE.

FRANÇOISE.

Mon amy, vostre maistre a occasion d'aymer Genevievfve, pour les bonnes parties qui sont en elle ; et croyez que je n'en eusse mis si avant les fers au feu si je n'eusse bien sceu de quel bois elle se chauffe, pour l'avoir cogneuë dès le berceau.

ANTOINE.

Ma dame, si vous continuez à entretenir mon maistre en ses bonnes graces, vous n'aurez fait plaisir à une personne ingrate.

FRANÇOISE.

Antoine, je le sçay bien, pour l'avoir desjà par plusieurs fois experimenté : et asseurez-vous que, deussé-je perdre si peu que j'ay vaillant en ce monde, il ne tiendra pas à moy qu'il ne jouisse de sa maistresse : j'entens au loyal mariage ; autrement, non.

ANTOINE.

Je pense que mon maistre l'entend ainsi. Mais le voylà qui nous attend ; avançons-nous.

FRANÇOISE.

Bon jour, Monsieur. Il y a dix mille ans qu'on ne vous a veu.

BASILE.

Madame Françoise, je vous eusse esté trouver, n'estoit que je crains d'estre veu si souvent en vostre quartier. Au demourant, il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut que vous me monstriez maintenant si vous avez envie de me faire plaisir.

FRANÇOISE.

Commandez, et vous serez obei.

BASILE.

Il faut, s'il vous plaist, que vous trouviez le moyen de me faire parler aujourd'huy à Genevievfve, et si je voudrois bien que ce fust en sa maison.

FRANÇOISE.

Benedicite Dominus ! que dites-vous ! jamais elle ne s'y accordera.

BASILE.

Si fera bien, pourveu que vous luy conseilliez, car elle ne croit qu'en vous. Et puis j'ay avisé d'y aller habillé des vestemens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Pourveu que Dieu n'y soit en rien offencé, je me fay fort de vous y conduire pendant que sa mère sera au sermon ceste après-disnée.

BASILE.

Penseriez-vous bien que je voulusse damner mon ame pour un plaisir transitoire ?

FRANÇOISE.

Je croy que non ; mais la jeunesse, la beauté et la commodité sont bien souvent cause de beaucoup de maux.

BASILE.

Non, non, l'amour que je luy porte n'est tel que celuy de plusieurs hommes envers les femmes, lesquels, aussi tost qu'ils en ont eu la jouissance, ne les voudroient jamais voir. Avisez si vous me voulez faire ce plaisir, car le temps nous presse. Comme je traversois tout à ceste heure l'eglise, je l'ay veuë avec sa mère, qui n'a pas faict semblant de me voir.

FRANÇOISE.

Je sçay bien pourquoy ; mais motus, on ne sauroit empescher les mauvaises langues de babiller. Puis qu'elle est à l'eglise, je pourray bien parler à elle.

BASILE.

Je vous en supplie bien humblement.

FRANÇOISE.

Reposez-vous-en hardiment sur moy, car je m'attens bien d'en venir à bout.

BASILE.

Madame Françoise, ma vie et mon salut sont maintenant entre vos mains.

FRANÇOISE.

Allez-vous-en chauffer, de par Dieu et de par sa mère, vous ne vous faictes que morfondre icy ; et me revenez trouver dans une demie heure, ou bien laissez-moy vostre homme ; mais qu'il me suyve de loin, afin que personne n'entre en soupçon.

BASILE.

Antoine, suis madame Françoise, et fais tout ce qu'elle te dira, et garde bien de la perdre de veuë.

ANTOINE.

Bien, Monsieur.

SCÈNE VI

NIVELET, *seul.*

Par la mort bieu ! mon maistre en a d'une à ce coup, et si j'ay grand peur que ses bravades n'y serviront de rien. Qui eust pensé qu'un tel capitaine, lequel ne merite rien moins en mariage qu'une princesse, deust estre saintré [1] de la sorte par un jeune homme de Paris. Ha ! par Dieu ! c'est cela que l'on dit argent faict tout ; et qui a de l'argent a belle amie. Fy du mestier qui ne peut nourrir son maistre ! Au temps où nous sommes, le mestier des armes ne vaut rien qu'à creer des debtes. Et, combien que mon maistre face aussi bien valoir son estat qu'homme de sa robbe, soit à piller, rançonner, desrober les gaiges des soldats, faire trouver force passevolans [2] à la monstre, partir le gain avec le thresorier et contreroleur, et chauffer les pieds à son hoste [3], si n'a-il jamais

1. Pour ceintré, c'est-à-dire entouré, comme par une ceinture.
2. C'étaient de faux soldats qu'on louait pour les revues, afin de faire croire que les compagnies étaient au complet.
3. Comme faisaient les chauffeurs d'Orgeres pour obliger les fermiers de dire où était leur argent.

assemblé cent escus en une bourse qu'il ne les ayt aussi tost despendus aux dez, aux bordeaux et aux cabarets ; et tout le pis que j'y voy, c'est qu'il n'y a si petit en ceste ville qui ne le sçache, jusques là mesme, quand on veut parler d'un homme liberal, voire plustost prodigue, on n'use d'autre comparaison, sinon que l'on dit : Il ressemble au capitaine Rodomont. Vrayement, je ne m'estonne pas si le seigneur Basile est en grace puis qu'il a le bruit d'estre riche et de ne faire folles despenses. Quand il seroit plus vieil que Mathusalem, plus puant qu'un retrait [1] et plus laid qu'un diable, les bonnes qualitez qu'il a auroient bien la puissance de le faire sembler aagé seulement de vingt-cinq ans, mieux fleurant qu'une rose et plus beau qu'un ange. Mais ne voy-je pas la maistresse de mon maistre qui revient desjà de l'eglise avec une vielle ? Vrayement, ses devotions ont esté bien courtes. Il faut bien dire qu'il y a anguille sous roche, puis qu'elle retourne si tost, car elle a accoustumé d'estre plus à l'eglise qu'à la maison. Je veux, s'il m'est possible, ouïr ce que luy dict ceste vielle. Le jour n'est encores guères clair, elles n'auront garde de me voir en ce petit coin, quand bien elles seroient tout contre moy.

SCÈNE VII

FRANÇOISE, GENEVIEFVE, NIVELET, ANTOINE.

FRANÇOISE.

Geneviefve, m'amie, je ne vous conseille chose que je ne fisse si j'estois en vostre place, et certes vous le devez faire, puisqu'il n'y va en rien de vostre honneur.

GENEVIEFVE.

Madame Françoise, il me semble qu'il n'en est point de besoin, d'autant que, si le seigneur Basile eust eu quelque chose à me dire, il me l'eust bien dit hier au soir, qu'il vint en masque chez nous habillé des accoustremens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Ce qu'il vous veut dire est survenu de nouveau, et faut necessairement qu'il parle à vous si vous avez envie que le mariage de vous et d'Eustache soit rompu.

GENEVIEFVE.

Vous le pouvez asseurer que jamais Eustache n'aura part en moy.

FRANÇOISE.

M'amie, je vous en croy ; mais Basile ne le peut croire quand je luy dis : il faut qu'il le sçache de vous-mesme.

GENEVIEFVE.

Et bien donc, je luy feray sçavoir par lettres.

FRANÇOISE.

Ne cherchez tous ces eschapatoires ; il faut qu'il parle à vous aujourd'huy en vostre maison, quoy qu'il couste, ou vous luy pouvez bien dire adieu pour tout jamais.

NIVELET.

Voyez comme ceste vielle sçait bien prescher, et avec quelle audace ! je vay gaiger mes oreilles à couper qu'elle ne cessera tant qu'elle l'ayt convertie.

GENEVIEFVE.

Voire, mais je crains...

FRANÇOISE.

Vous estes une hardie lance, de craindre vos amis.

GENEVIEFVE.

Ce n'est pas cela : je crains que quelcun de nos voisins ne le voye entrer ou sortir.

NIVELET.

La pauvre fille ! elle n'a peur que de l'entrée et de la sortie, car elle seroit bien aise qu'il fust tousjours dedans.

FRANÇOISE.

M'amie, nous avons remedié à tout cela. Il viendra habillé de l'habit qu'Eustache luy presta hier au soir, et se couvrira la face du bout de son manteau pour n'estre recognu ; si bien que si on le voit de fortune [1], on pensera incontinent que c'est Eustache, lequel on a veu plusieurs fois entrer en vostre maison, à cause du voisinage ; et, pour mieux donner le fil, il sera bon qu'il se retire au logis d'Eustache quand il sortira de chez vous. Mais quand il y viendroit mesmes habillé de ses accoustremens ordinaires, vous ne devez craindre qu'il soit veu des voisins, d'autant que, à cause de la feste, les boutiques sont fermées, et personne ne se tient à la porte, à cause du froid. D'avantage, ce sera à une heure après midy, ce pendant que beaucoup de gens sont encores à table et les autres au sermon.

NIVELET.

Je croy que ceste vielle sempiternelle a esté à l'escole de quelque frère frapart, tant elle sçait doctement prescher et amener de vives raisons. O quelle fine femelle !

GENEVIEFVE.

Madame Françoise, je cognois à peu près que ce que vous dites a grande apparence de verité ; mais encores ne puis-je croire que, faisant entrer Basile en nostre maison, je ne face une grande bresche à mon honneur, et tous ceux qui en ouyront parler ne le pourront interpreter qu'à mal.

FRANÇOISE.

Que vous souciez-vous que dise le peuple ? Ne sçavez-vous pas bien que c'est une beste à plusieurs testes ? Mais, je vous prie qui est-ce qui le sçaura si vous-mesme ne le dites ou vostre servante ?

GENEVIEFVE.

Je n'ay pas peur, Dieu mercy, que ma servante en parle ; je me fie bien en elle. Mais je crains.

1. Lieu d'aisance.

1. Par hasard.

FRANÇOISE.

Que craignez-vous ?

GENEVIEFVE.

Que sçay-je ?

FRANÇOISE.

Vous estes une amoureuse peu hardie, vous n'avez pas encores monté sur l'ours.

GENEVIEFVE.

Je crains que Basile, se voyant seul avecques moy, ne veuille entreprendre quelque chose sur mon honneur. Que m'en conseillez-vous ? N'ay-je pas occasion de craindre ?

FRANÇOISE.

Genevielve, m'amie, je vous ayme comme ma propre fille, et serois bien marrie que Basile, que j'ayme aussi comme mon fils, eust fait en vostre endroit chose qui ne fust à faire ; mais asseurez-vous aussi que je le cognois tel et si bien complexionné qu'il ne voudroit pour mourir faire rien qui soit contre vostre volonté, et seroit marry de vous avoir tiré un cheveu de la teste que vous ne luy eussiez mis premierement le bout en la main. Je vous sçay bon gré, toutesfois, de ce que vous m'en demandez mon advis, car on dit communement : Conseille-toy, et tu seras conseillé ; et on ne sçauroit trop apprendre, principalement des vielles gens, qui, pour avoir long-temps vescu, sont plus fines et ont plus d'experience que les jeunes barbes ; mesme j'ay ouy prescher cest advent dernier que le diable est fin pour ce qu'il est vieil [1].

NIVELET.

Voilà comment il faut faire son profit des sermons. O quelle belle instruction !

FRANÇOISE.

M'amie, en ma conscience, je ne vous conseille rien qui ne soit bon, et pouvez bien penser qu'estant sur le bord de ma fosse, preste de rendre conte à Dieu de ce que j'ay fait en ce monde, ne vous voudrois induire à faire chose qui peust tant soit peu souiller mon ame ou la vostre, car autant vaut celuy qui tient que celuy qui escorche. La demande de Basile, qui vous ayme de si bon amour, est sainte, juste et raisonnable. Vous avez ouy dire souvent à vostre confesseur, comme je croy, qu'il faut aymer son prochain comme soy-mesme, et qu'il se faut bien garder de tomber en ce vilain vice d'ingratitude, qui est l'une des branches d'orgueil, lequel a fait tresbucher au plus creux abisme d'enfer les anges, qui estoient les plus belles et les plus heureuses creatures que Dieu eust faites. Ne seriez-vous pas une ingrate, une glorieuse, une outrecuidée, si vous ne faisiez conte des justes prières de celuy qui ne voit par autres yeux que par les vostres ?

GENEVIEFVE.

Vos raisons me semblent si bonnes, que je penserois faire un grand peché si j'ouvrois seulement la bouche pour y contredire.

NIVELET.

C'est à ce coup que la vache est vendue. Mon maistre n'a que faire de delier sa bourse.

FRANÇOISE.

Geneviefve, ma fille, je vous ayme encores mieux que je ne le faisois, puis que je voy que vous croyez ceux qui desirent vostre bien et avancement. Je m'en vay tout de ce pas faire dire une messe du S.-Esprit, à celle fin qu'il luy plaise inspirer vos parens à vous donner le mari que vous meritez. Avisez de faire en sorte que vous soyez en la maison pendant que vostre mère sera au sermon, laquelle j'entretiendray le mieux que je pourray.

GENEVIEFVE.

Je luy feray à croire que je me trouve un peu mal, à cause du froid que j'ay eu ce matin.

FRANÇOISE.

C'est bien dit. Il faut aussi que vous laissiez la porte entr'ouverte, à celle fin que l'on n'aye que faire de heurter, car ce seroit assez pour faire mettre le nez à la fenestre à quelcun des voisins.

GENEVIEFVE.

Mais par qui ferons-nous sçavoir à Basile ce que nous avons conclud ?

FRANÇOISE.

Ne vous souciez point ; voilà son homme qui me suit de loing, par lequel je luy feray tout sçavoir.

GENEVIEFVE.

Il sera donc bon que j'entre en la maison et que je n'en sorte de tout le jour.

FRANÇOISE.

C'est bien dit ; retirez-vous. Adieu, Geneviefve.

GENEVIEFVE.

Adieu, madame Françoise, n'oubliez à faire mes recommandations.

FRANÇOISE.

Je n'y faudray pas. Antoine, allez à vostre maistre, qu'il ne face faute de se trouver à une heure après midy, habillé des habits qu'il avoit hier en masque, au lieu où il sçait, et il trouvera la porte ouverte.

ANTOINE.

Bien, Madame.

FRANÇOISE.

Dites-luy aussi que sa maistresse se recommande aussi à ses bonnes graces.

ANTOINE.

Aussi feray-je.

FRANÇOISE.

Allez, despechez-vous, et s'il veut parler à moy, il me trouvera en la chapelle de monsieur S. Roc.

1. On sait que les plaisanteries de ce genre n'étaient pas rares chez les prédicateurs de ce temps. Les sermons d'Ol. Maillard et de Menot en sont farcis.

SCÈNE VIII

NIVELET, *seul.*

Et par la vertubieu, j'en advertiray mon maistre, et puis nous verrons beau jeu si la corde ne rompt. J'ay bien tout entendu, Dieu mercy; encores n'en falloit-il pas tant : à bon entendeur il ne faut une charretée de paroles. Si mon maistre est galant homme, c'est à ce coup qu'il aura sa Genevíefve entre ses bras, bon gré maugré, au moins s'il sçait bien prendre l'ocasion par le poil; mais s'il la laisse eschapper, qu'il s'asseure que jamais elle ne se presentera si belle. S'il me croit, il s'habillera de l'habit que doit porter Basile, et luy sera fort aisé de l'avoir pour la familiarité qu'il a avec Eustache. Et puis, quand il sera entré chez Genevíefve, s'il ne sçait jouer de ses outils, à son dam. Je m'en vay l'advertir tout de ce pas, encores qu'il m'aye enchargé de l'attendre icy ; mais, pour ce coup, je ne craindray de transgresser son commandement, puisqu'il est besoing d'user de diligence.

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

GIRARD, VIELLARD; EUSTACHE, FILS DE GIRARD.

GIRARD.

Eustache, tu vois que de tous les enfans qu'il a pleu à Dieu me donner, il ne me reste que toi en ce monde; et par là tu peux penser que ce que j'en fais n'est que pour ton avancement; aussi que je serois bien aise, avant que Dieu m'oste de ce monde, de te voir bien pourveu et allié en quelque bonne maison : car quant est des biens, Dieu mercy tu en auras assez, et serois bien maraut si, ta mère et moy estans morts, tu ne pouvois vivre seul de ce qui suffit bien maintenant à en entretenir trois. Partant, il te faut resoudre sans plus differer, d'autant que j'espère ceste apresdinée t'accorder à Genevíefve ou demain pour le plus tard ; et puis j'ay apris dès mon jeune aage qu'il ne faut jamais laisser traîner une affaire, mais qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

EUSTACHE.

Mon père, pardonnez-moi, s'il vous plaist; mais je ne puis si tost lascher une parolle qui me pourroit prejudicier tout le temps de ma vie.

GIRARD.

Comment dis-tu cela ? Tes propos monstrent bien que tu n'es qu'un enfant. Il n'y a pas encores deux jours que tu ne cessois de m'en rompre la teste, et maintenant il semble que tu veuilles retirer ton espingle du jeu.

EUSTACHE.

Vous dites vray que je ne suis qu'un enfant, et vous dis bien plus, qu'estant encores enfant, et ne me pouvant pas bien gouverner moi-mesme, à grand'peine en pourrois-je gouverner deux. Mon père, il me semble qu'il sera temps de me marier quand j'auray attaint l'aage de discretion.

GIRARD.

Si est-ce que je ne t'estime point si volage et de si peu de jugement que sans ocasion tu ayes deposé l'affection que tu portois à Genevíefve. Il faut bien dire qu'il y a autre chose. Eustache, ne me cèle rien, et pense que je ne te suis moins bon amy que bon père.

EUSTACHE.

Pardonnez-moy, rien ne m'a destourné de mon premier propos, sinon qu'il me semble que rien ne nous presse.

GIRARD.

Cela s'appelle, en bon françois, tourner la truye au foin [1]. Dis-moy hardiment la cause qui t'en a faict perdre le goust, ou asseure-toy que tu ne me fais plaisir.

EUSTACHE.

Je ne voudrois pour rien du monde entrer en vostre male grace. Sçachez doncques que hier au soir, comme nous estions allez en masque, Basile et moy, au logis de madame Louyse, je m'aperçeu de ce dont je ne m'estois douté auparavant, et vis clairement que si Genevíefve avoit par ci-devant fait semblant de m'aymer, ce n'avoit esté que pour complaire à sa mère, laquelle, à la verité, voudroit bien que je fusse son gendre ; mais j'ay cognu que Basile estoit mieux aux bonnes graces de la fille que moy.

GIRARD.

Nostre-Dame ! que me dis-tu ? Je suis plus estonné que si cornes m'estoient venues. Mais possible que l'amour, lequel est ordinairement accompagné de jalousie, te fait croire cela; et possible qu'elle prenoit Basile pour toy, d'autant qu'il estoit vestu de tes habis.

EUSTACHE.

Je vous diray comme tout passa. Quand nous fusmes entrez en la sale, et que nous eusmes dancé un petit ballet, Basile, en rompant la promesse qu'il m'avoit faite de ne prendre Genevíefve, s'adressa de plain saut à elle, et moy à sa cousine, pour danser un bransle [2], lequel estant fini, chascun se mist à deviser avec celle qu'il menoit. Ce fust lors que je cognu clairement l'affection mutuelle qu'ils se portoient, tant aux façons de faire de Genevíefve que à leurs propos, lesquels j'entendois parfois, m'estant assis tout exprès auprès d'eux ; et ce pendant que je faisois semblant de deviser avec sa cousine, j'avois, comme l'on dit, une oreille aux champs et l'autre à la ville. Ils furent plus d'une

1. Répondre d'une façon évasive. V. une des notes de la comédie des *Esprits*.
2. C'étaient les danses plus gaies par lesquelles on finissait les bals, comme aujourd'hui par le cotillon.

bonne demi-heure en discours et menus devis, et m'asseure qu'il ne leur ennuyoit pas. Je vous laisse à penser s'ils parloient d'enfiler des perles ou d'encherir le pain.

GIRARD.

S'il n'y a que cela, non force : peut-estre que Basile n'y pensoit pas à mal ; mais comme il est accort, s'estant mis en quelque propos, il vouloit monstrer qu'il n'estoit aprenty d'entretenir les filles ; ou bien il faisoit cela pour esprouver ta patience et te donner un peu de martel en teste. Je cognois l'humeur du pelerin.

EUSTACHE.

Il seroit bien homme pour l'avoir fait à ceste intention, et vous puis asseurer que peu s'en falut que je ne luy ravisse Genevienfve d'entre les mains.

GIRARD.

Cela n'eust esté ny beau ny honneste.

EUSTACHE.

Croyez que je ne sçavois sus quel pied dancer, et me servit bien que j'estois masqué : autrement un chascun eust peu cognoistre facilement, aux changemens de ma face, l'alteration en laquelle j'estois ; car pour ne vous deguiser les matières, je serois bien content d'espouser Geneviefve, quant je sçaurois qu'elle m'aymeroit ; mais aussi si elle ne m'aymoit, je ne daignerois en faire un pas.

GIRARD.

Nous nous en esclaircirons alors qu'il faudra qu'elle dise ouy.

EUSTACHE.

Avisez au moins que ce ne soit trop tard.

GIRARD.

Nous ne saurions sçavoir plustost que ceste apresdisnée que l'on fera, comme j'espère, le premier ban [1].

EUSTACHE.

Si Basile l'ayme, je ne voudrois entreprendre sur ses marches [2], car il m'est trop amy.

GIRARD.

Si j'ay quelque peu d'entendement, elle ne nous peut pas eschapper. Tu luy as ouy dire souvent qu'elle n'a autre volonté que celle de sa mère : or, quant est de sa mère, elle est toute à nostre devotion.

EUSTACHE.

Mon père, les filles bien souvent disent d'un et pensent d'autre ; puis, quand ce vient au faire et au prendre, c'est alors qu'elles monstrent leur tête, et puis je vous laisse à penser si ce n'est pas pour rendre un homme bien camus.

Mais voilà madame Louyse et sa commère Françoise qui s'en reviennent de l'eglise.

GIRARD.

Je seray donc relevé de peine de l'aller chercher,

1. La première publication pour le mariage.
2. Aller sur ses brisées.

car je n'eusse esté en repos tant que j'en eusse sçeu le *tu autem* [1]. Allons au devant d'elles.

SCÈNE II

LOUYSE, FRANÇOISE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Mon Dieu, ma commère, que le sermon m'a ennuiée ceste matinée ! Jamais je n'ay pensé veoir l'heure que ce jacobin sortiroit de chaire, tant j'avois froid aux pieds !

FRANÇOISE.

Je n'ay pas esté à l'eglise si longtemps que vous, et si je suis toute gelée. Mais, dites-moy, où est madame l'accordée ?

LOUYSE.

Quelle accordée ?

FRANÇOISE.

Vostre fille Geneviefve.

LOUYSE.

Par mon ame, vous estes une mauvaise femme ! Je l'avois amenée ce matin avec moy, mais le froid l'a chassée de l'eglise après qu'elle a ouy une basse messe.

FRANÇOISE.

Vous estes donc sorties du logis avant que les chats fussent chaussez. C'estoit, comme je croy, de peur des mouches.

LOUYSE.

Vous dites mieux possible que vous ne pensez ; mais qui vous a dit qu'elle estoit accordée ?

FRANÇOISE.

Me le demandez-vous ? Les petits enfans en vont à la moustarde [2].

LOUYSE.

Ma commère, m'amie, Geneviefve est une mauvaise fille, car il n'a tenu qu'à elle qu'elle n'ayt esté accordée.

FRANÇOISE.

A qui donc ? Au seigneur Basile ?

LOUYSE.

Ne me parlez jamais de cest homme-là si vous me voulez faire plaisir.

FRANÇOISE.

Pourquoy, ma commère ?

LOUYSE.

Par sainct Jehan ! pour ce que ma fille n'est pas pour lui et qu'il s'en torche hardiment le bec.

FRANÇOISE.

Si est-ce qu'il a le bruit d'estre honneste homme,

1. Le mot de la fin. Pour faire cesser la lecture aux repas des moines, le supérieur frappait sur la table en disant : *Tu autem*, et les moines continuaient avant de se lever : *Domine, miserere nobis.*
2. C'est-à-dire s'en moquent, quand ils vont chercher la moutarde. On disait aussi : « les enfants en iront au vin et à la moutarde. » De cette locution populaire, qui fut longtemps en cours, sont venues les expressions *s'amuser à la moutarde*, et *moutard.*

et pensois en bonne foy (Dieu me le vueille pardonner !) que vostre fille le deust avoir, d'autant que vous luy en avez fait autrefois parler et que je pensois qu'ils s'aymassent l'un l'autre.

LOUYSE.

Ma commère, je sçay bien que Basile est de vos bons amis et voysins, et, à cause du voysinage, il n'est pas qu'il ne vous ayt communiqué de ces affaires, d'autant mesmes qu'il vous voit hanter avec nous assez privement, de vostre grace ; mais je vous supplie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de ne parler de lui à Genevieſve : car j'ay deliberé de la donner à Eustache, fils de Girard, lequel me presse bien fort, et luy fait de beaux avantages, ayant desjà accordé les articles ainsi que je les luy ay baillez.

FRANÇOISE.

Saincte dame ! je n'ay garde de luy sonner mot, puisque vous me l'avez deffendu, mais j'ay grand peur que Girard et Eustache ayent ouï ce que nous avons dict, car les voylà tout contre nous. Voyez comme ils sont esmerillonnez[1] et sentent desjà tout leur rost.

GIRARD.

Bon jour, Mesdames.

LOUYSE.

Dieu vous gard de mal, Messieurs.

GIRARD.

Je ne pensois en bonne foy que nous deussions à ce matin faire si bonne rencontre.

LOUYSE.

Si vous l'estimez bonne, nous la pensons avoir faîte encores meilleure.

GIRARD.

Et bien ! Madame, ne mettrons-nous jamais fin à ce dont nous avons tant parlé depuis un mois en çà ?

LOUYSE.

Je vous promets, ma foy, qu'il ne tiendra pas à moy.

GIRARD.

Il ne tiendra donc à personne, si ce n'est possible à Genevieſve ?

LOUYSE.

Non, non, ma fille voudra tout ce que je voudray ; mais pour ce que le froid me presse d'aller trouver les tisons, et que j'ay bonne envie de vous dire beaucoup de choses, je vous prie, entrons en la maison. Et puis ce que je vous veux dire n'est pas chose qui se doive traicter en ruë.

GIRARD.

Je le veux bien.

LOUYSE.

Adieu, ma commère ; excusez-moy si je vous fausse compagnie.

EUSTACHE.

Mon père, mais que j'aye dit deux mots à madame Françoise, je vous iray trouver.

1. Gais, vifs comme l'émerillon, qui est la femelle du faucon.

GIRARD.

Ne faux donc pas, car je croy que nous aurons affaire de toy.

FRANÇOISE.

Ce jeune homme-cy pense me tirer les vers du nez ; mais il y viendra à tard. Fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure.

EUSTACHE.

Madame Françoise, eh bien ! que dit le cœur ? Quelle femme estes-vous ?

FRANÇOISE.

Une pauvre pecheresse qui court à la mort le grand galop, et qui a trois pauvres filles à marier sur les bras, sans sçavoir où est le premier denier de leur mariage.

EUSTACHE.

Ceux qui ont bonne esperance en Dieu ne sont que trop riches.

FRANÇOISE.

Cela est bien vray ; mais ce qui me fasche le plus, c'est mon hoste, lequel menaçoit encores hier de m'envoyer un sergent pour deux termes que je luy dois.

EUSTACHE.

N'avez-vous point quelque amy qui vous les preste ?

FRANÇOISE.

Une pauvre femme n'a que trop d'amis de bouche, mais bien peu de bourse.

EUSTACHE.

Que n'employez-vous le seigneur Basile, vostre voisin ? car je m'asseure qu'il vous presteroit volontiers dix escus et davantage, si vous l'en requeriez.

FRANÇOISE.

Hélas ! Monsieur, je n'oserois, de peur d'estre esconduite ; c'est celuy que je ne cognois comme point, et ne pense pas avoir parlé à luy plus de deux fois, encores il y a plus de sept semaines.

EUSTACHE.

Touchez là ; si vous me voulez dire la verité de quelque chose que je vous demanderay, ne vous souciez : je payeray ce que vous devez.

FRANÇOISE.

Je vous remercie, Monsieur ; croyez que l'aumosne sera aussi bien employée en moy qu'en autre qui vive.

EUSTACHE.

Dites-moy, ne vous estes-vous point aperceue que Basile fait l'amour à la fille de madame Louyse ?

FRANÇOISE.

S'il en estoit quelque chose, je le sçaurois. Il est bien vray qu'on en a autrefois parlé, mais il y a plus d'un an que les choses sont demourées là. Et si je vous dirois bien quelque chose, n'estoit que je crains que vous soyez babillard.

EUSTACHE.

Dites hardiment.

FRANÇOISE.

Je veux devant que me promettiez de ne le redire à personne, non pas mesmes à vostre père.

EUSTACHE.

Je vous le promets sur ma foy.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous sçavez comme je hante privement chez madame Louyse, et qu'elle me communique toutes ses affaires, de telle façon qu'elle ne tourneroit pas un œuf, par manière de dire, sans m'en demander conseil. Vous pouvez penser que sa fille n'en fait pas moins, et que je suis comme la thresorière de ses menues affaires. Sçachez donc que, hantant et frequentant en la maison, j'ay cognu que, si la mère a grande affection que vous soyez son gendre, la fille ne desire pas moins que vous soyez son mary, bien qu'elles soient induites à faire ce souhait par diverses raisons.

EUSTACHE.

Dites-moy quelles.

FRANÇOISE.

Je ne me ferois prier de vous les dire, n'estoit que je crains que vous m'ayez en reputation d'une flateuse.

EUSTACHE.

Madame Françoise, vous me faites tort. Je vous ay en opinion de la plus femme de bien de toute nostre parroisse, et suis bien seur que vous ne voudriez, pour mourir, tacher vostre conscience de ce vilain vice de flaterie.

FRANÇOISE.

Vous dites bien quant à ce dernier point ; mais, quant au premier, je ne vous l'accorde pas. Au contraire, je confesse et recognois que je suis une pauvre femme, qui offence Dieu plus souvent qu'il n'y a de minutes au jour, et que, si Dieu ne m'use de misericorde, à grand'peine le pourray-je jamais contempler en sa gloire.

EUSTACHE.

Ma foy, si vous n'estes sauvée, beaucoup de gens de bien doivent avoir belle peur. Mais, je vous prie, laissons ces propos, et ne craignez de me dire tout ce qu'il vous plaira.

FRANÇOISE.

Donc, puisque vous le trouvez bon, je vous dis que Louyse, estant advertie des grans biens que vous avez, desire sur tout vostre alliance. Quant à sa fille, j'ay sçeu d'elle que, devant qu'elle sçeut jamais qui vous estiez, une fois pour vous avoir veu dancer en une nopce dont vous estiez tous deux, elle devint ce jour-là si extremement amoureuse de vostre beauté et bonnes graces, qu'elle delibera deslors, s'il luy estoit possible, vous avoir pour mary, ou plustot estre religieuse que d'en espouser un autre ; si bien que la pauvre fille endure la plus cruelle passion que l'on sçauroit imaginer : car, estant de nature fort honteuse et nourrie de la crainte de Dieu et de ses parens, elle est contrainte de ronger son frain à part-soy, sans oser monstrer par aucuns signes l'amitié qu'elle vous porte.

EUSTACHE.

Vrayement si je pensois qu'elle m'aymast tant soit peu, l'affection que je luy porte redoubleroit en moy de moytié.

FRANÇOISE.

M'estimeriez-vous bien si meschante et malheureuse que je voulusse mentir, mesmes aujourd'hui qu'il est nostre feste ?

EUSTACHE.

Vostre preud'hommie sera donc cause que je croiray plustost vostre bouche que mes yeux.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous faites fort bien d'aymer Genevîefve : car, outre qu'elle vous ayme uniquement et qu'elle vous porte continuellement dans son cœur et dans ses yeux, elle a beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent aymable autant que fille qui soit en France. Elle est bonne catholique, riche et bonne mesnagère. Elle dit bien, elle escrit comme un ange ; elle joue du luth, de l'espinette[1], chante sa partie seurement, et sçait dancer et baller aussi bien que fille de Paris. En matière d'ouvrages de lingerie, de point coupé[2] et de lassis[3], elle ne craint personne ; et quant est de besogner en tapisserie, soit sur l'estamine, le canevas ou la gaze[4], je voudrois que vous eussiez veu ce que j'ay veu. Et outre tout cela, elle est des plus belles de tout le quartier ; et croyez, si sa beauté n'est point de celles que l'on enferme dans des boëtes et que l'on prend le matin quand on se lève : elle est naturelle, et suis seure que tout le fard dont elle use pour la face, pour les dents et pour les mains, n'est autre chose que la belle eau claire du puys de sa maison.

EUSTACHE.

Je croy que tout ce que vous dites est vray, et vous dis davantage que ceste beauté naïve, dont elle monstre ne tenir grand conte, me plaist sans comparaison plus que ces grandes dames si attiffées, goderonnées[5], licées, frisées et pimpantes, qui ne font autre chose tout le long du jour que tenir leur miroir pour voir si elles sont bien coiffées et si un cheveu passe l'autre, et à toute heure ont la main à leur collet. Sur tout une femme fardée me desplaist quand elle seroit belle comme une Helène, et ne la voudrois baiser pour grand chose, d'autant que je sçay bien que le fard n'est autre chose que poison. Il me souvient d'avoir une fois gouverné une femme fardée, et par mignardise il m'advint de luy baiser le front et la jouë : je vous jure Dieu que les lèvres m'en levèrent aussi tost et pensay bien estre empoisonné.

1. Le piano de ce temps-là, où les cordes étaient égratignées pour produire le son par des becs de plume pointus comme des *épines*.

2. On disait aussi, comme dans le tarif du 18 avril 1667 : « dentelle de fil point coupé, » ce qui en explique le sens.

3. Réseaux faits avec des *lacs* (cordonnet) de fil ou de soie. On voit dans la *Bergerie* de Remy Belleau que ce travail occupait les filles des champs à leurs loisirs.

4. Mot alors tout nouveau. Ronsard parle de « gazes peintes. »

5. Parées de collerettes à gros plis (*godrons*).

FRANÇOISE.

Il ne se faut donc plus estonner si ces visages blanchis, vermeillonnez, et qui ont une crouste de fard plus espesse que les masques de Venise, commencent à perdre leur credit entre gens de bon esprit; puis qu'au temps où nous sommes les jeunes hommes de dix-huit ans sçavent plus de besongnes que les vielles gens qui vivoient lorsque j'allois à l'école.

EUSTACHE.

Pensez-vous que les jeunes hommes facent la court aux dames pour sçavoir quel goust a le sublimé, le talc calciné, la biaque de Venise [1], le rouge d'Espagne, le blanc de l'œuf, le vermillon, le vernis, les pignons [2], l'argent vif, l'urine, l'eau de vigne, l'eau de lis, le dedans des oreilles, l'alun, le canfre, le boras, la pièce de levant [3], la racine d'orcanète [4], et autres telles drogues dont les dames se plastrent et enduisent le visage [5], au grand prejudice de leur santé? d'autant que, avant qu'elles ayent attaint l'aage de trente-cinq ans, cela les rend ridées comme vieil cordouan [6], ou plustost comme vieilles bottes mal gressées, leur fait tomber les dents et leur rend l'haleine puante comme un trou punais? Croyez que, quand je pense seulement à telles villenies, peu s'en faut que je ne rende ma gorge.

FRANÇOISE.

Sainct-Jean! vous estes plus sçavant que je ne pensois; mais vous ne devez craindre que Genevielve use de tous ces artifices.

EUSTACHE.

Je penserois avoir commis un grand peché si je l'en avois soupçonnée tant seulement.

FRANÇOISE.

Je vous asseure que, si elle vous plaist maintenant, avant qu'il soit un mois elle vous reviendra davantage.

EUSTACHE.

Vous voulez dire, comme je croy, mais qu'elle ayt senti le masle?

FRANÇOISE.

Sauf votre grace, ce n'est pas cela.

EUSTACHE.

A quoy tient-il donc qu'elle n'est aussi belle qu'elle sera quelque jour?

FRANÇOISE.

Je le vous diray, à la charge d'estre secret. Vous devez sçavoir que la pauvre fille est infiniment tourmentée d'un chancre qu'elle a à un tetin, il y a près de trois ans, et n'y a autre que sa mère et moy qui en sçachent rien. Mais nous avons bonne esperance qu'elle se portera bien avant qu'il soit quinze jours.

EUSTACHE.

Je suis bien aise et marry tout ensemble d'avoir sceu cela, et vous en remercie bien fort.

FRANÇOISE.

N'estoit que je suis seure que vous l'aymez et que vous supporterez facilement ceste petite imperfection, qui n'est comme rien, je me fusse bien gardée de vous entamer le propos. Avisez seulement de tenir cela secret, car, si vous le redites, c'est assez pour me ruiner.

EUSTACHE.

N'en ayez point de peur.

FRANÇOISE.

Vous plaist-il me commander quelque chose?

EUSTACHE.

Vous savez bien que je vous voudrois obeir.

FRANÇOISE.

Adieu donc, Monsieur, et ne vous desplaise si je vous sommeray bien tost de votre promesse.

EUSTACHE.

Vous n'en aurez la peine, car je satisferay à vostre hoste avant qu'il soit demain nuict.

FRANÇOISE.

Je vous en remercie bien fort, Monsieur.

SCÈNE III

EUSTACHE, *seul.*

Vrayement, j'en avois bien dans le dos si je n'eusse trouvé ceste bonne femme, laquelle, sans y penser, m'a descouvert un vice de Genevielve qui est suffisant pour estaindre toute l'affection que je lui ay jusques icy portée. Je croy, en bonne foy, qu'il n'y a eu que cela qui a tant fait trainer le mariage de Basile et d'elle et a esté cause à la fin de le rompre du tout. Je ne m'estonne plus de ce que Genevielve n'ouvroit jamais son collet par devant comme font les autres filles, ni de ce que je la voyois parfois si triste et si descontenancée; c'estoit sans doute le mal qu'elle sentoit qui causoit tout cela. Or je remercie Dieu de ce qu'il m'a envoyé aujourd'huy ceste bonne femme, comme l'ange à Tobie, pour m'advertir de mon salut. Je serois une grand'beste si j'en faisois jamais un pas, et partant, que mon pére m'attende tout son saoul chez Loyse: il perdra ses peines, car je n'ay pas deliberé d'y mettre jamais le pied. Au contraire, je vay chercher quelque compagnie pour me desennuyer, car encores que j'aye proposé de quitter ceste poursuite, si est-ce que toutes les fois que je pense à Genevielve, il ne se peut faire que je n'y aye regret. Mais ne voy-je pas là le capi-

1. Ou *blaque*, sorte de plante italienne dont on fait cuire la fleur avec du blanc d'œuf, pour la composition du fard.

2. Graines de la pomme de pin.

3. Sorte de drogue orientale.

4. Comme la précédente, l'*orcanette*, dont le nom vient de l'arménien *orak* (couleur), etait une importation du Levant. L'*Instruct. pour la teinture*, du 18 mars 1671, art. 141, dit qu'elle « fait un rouge brun et est drogue étrangere. »

5. On trouve de pareilles recettes pour le maquillage des coquettes du XVIe siècle dans la *Courtisane repentie* de Du Bellay, la *Fidelle* de Larivey (acte II, sc. X), et la comédie espagnole, la *Célestine*.

6. Cuir de *Cordoue*, dont on faisait les bottes, d'où le mot *cordonnier*, qui se disait d'abord *cordouanier*.

taine Rodomont, qui vient tout resvant et parlant à part soy ? Vrayement, je suis bien aise de l'avoir rencontré.

SCÈNE IV

RODOMONT, EUSTACHE, GENTILLY, LAQUAIS D'EUSTACHE.

RODOMONT.

J'avois tousjours jusques icy pensé que tout ce que l'on lit dans Perceforest, Amadis de Gaule, Palmerin d'Oliye [1], Roland le furieux et autres romans, fussent choses controuvées à plaisir, comme du tout impossibles, ne me pouvant mettre en la teste que l'amour ayt peu induire ces chevaliers et paladins à faire choses si estranges; et toutes les fois que je lisois le desespoir du beau Tenebreux, les preuves de Florisel [2], les combats d'Agesilan, les folies de Roland et autres semblables, je ne pouvois croire qu'une seule desfaveur de leurs dames ou une petite jalousie qu'ils se forgeoient en la teste les peust faire entrer en telle furie que les uns en perdoient le sens, les autres ne craignoient de s'exposer à des aventures estranges, qu'ils mettoient heureusement à fin, eschapans des dangers incroyables. Mais maintenant que j'esprouve en moy-mesmes quelles sont les passions qu'une beauté cruèle peut donner, je ne m'estonne plus des armes que ces anciens preux faisoient, et il me semble encores qu'ils s'y portoient assez laschement: car l'amour qui me brusle me feroit entreprendre non de conquerir une isle ferme, de tuer un Cavalion ou un Endriague [3], mais d'assaillir une armée de cent mil hommes, voire toutes les forces du Turc, du sophy et du grand can de Tartarie, quand elles seroient ensemble.

EUSTACHE.

Il seroit bien facile de les assaillir, mais malaisé de les desfaire.

RODOMONT.

J'entens quelcun parler auprès de moy. Ha ! seigneur Eustache, c'est donc vous? Que dit le cœur ? Vous me semblez tout triste : quelcun vous a-il fait tort? Dites-moy qui c'est et me laissez faire, car, par Dieu ! j'ai bien deliberé de lui faire voler la teste de dessus les espaules, et fust-ce un Cesar ou Charlemagne.

EUSTACHE.

Seigneur Rodomont, pardonnez-moy ; autre ne m'a fait tort que mon propre vouloir, duquel je ne puis avoir raison.

RODOMONT.

Vous me faites tort, si vous ne me dites que c'est.

1. *Palmerin de Oliva*, roman espagnol, dont la première traduction française avait paru en 1546.
2. Don Florisel de Niquea, dont les exploits, écrits par don Feliciano de Sylva, forment la dixième partie de l'Amadis en espagnol.
3. Deux héros des romans dont le titre précède.

EUSTACHE.

Excusez-moy, s'il vous plaist; je ne puis pour ceste heure; une autre fois nous aurons tout le loysir d'en parler.

RODOMONT.

Il ne me veut pas dire ce qu'il a, mais je le sçay aussi bien que luy. Et bien ! je ne vous importuneray maintenant touchant cela ; je vous prieray seulement me faire un autre plaisir.

EUSTACHE.

Je le feray s'il est en ma puissance.

RODOMONT.

J'ay entendu que vous fustes hier en masque avec Basile ; je ne me suis autrement enquis en quelle compagnie vous allastes.

EUSTACHE.

Pleust à Dieu que je n'y eusse point esté !

RODOMONT.

Que parlez-vous d'esté, maintenant qu'il fait si froid?

EUSTACHE.

Rien, rien ; je dis seulement que j'y ay esté.

RODOMONT.

Or je vous voudrois prier qu'il vous pleust me prester votre habit que Basile portoit, et je vous le rendray avant qu'il soit quatre heures d'icy.

EUSTACHE.

Je le veux bien, mais il faut devant que je le renvoye querir, car Basile ne me l'a pas encores rendu. Toutesfois, si vous voulez, je vous en feray bien bailler un tout de mesme le mien, que le cousin René fit faire pour une nopce de laquelle nous estions tous deux.

RODOMONT.

Je serois bien aise d'avoir le vostre, et pour cause que je vous diray puis après.

EUSTACHE.

Je m'en vay donc envoyer mon laquays le requerir. Laquays !

GENTILLY.

Plaist-il, Monsieur?

EUSTACHE.

Va-t'en chez le seigneur Basile.

GENTILLY.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

EUSTACHE.

Veux-tu attendre ! Où cours-tu si viste ?

GENTILLY.

Chez le seigneur Basile.

EUSTACHE.

Eh bien! que luy diras-tu ?

GENTILLY.

Je ne sçay.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il me semble. Tu es si estourdy, que tu n'as pas la patience que je te dise ce qu'il

faut que tu faces. Dis-luy que je le prie qu'il me renvoye mon habit, et que j'en ay bien affaire.

GENTILLY.

Bien, monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce-pendant en la maison, et en attendant qu'il revienne nous jouerons un coup de trictrac, et puis nous disnerons. Aussi bien je pense que mon père ira faire un tour hors la ville, et qu'il ne disnera ceans.

RODOMONT.

Je le veux bien, puisqu'il vous plaist.

SCÈNE V

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR ET MAQUEREAU ; EUSTACHE.

SAUCISSON.

Holà ! seigneur Eustache, encore un mot. Où allez-vous si viste ?

EUSTACHE.

Est-ce toy, Saucisson ? Pardonne-moy, je ne t'avois pas aperceu.

SAUCISSON.

Monsieur, il y a plus de huit jours que je suis gros de vous voir [1]. Et bien ! quel homme estes-vous ? Il y a long-temps que je ne vous ai veu tenir le verre, et ne sçay plus, par ma foy, de quelle main vous beuvez.

EUSTACHE.

Vien-t'en disner avec nous, et tu le sçauras. Au reste, je te donneray du meilleur vin bourru [2] de France.

SAUCISSON.

J'iray volontiers ; mais j'ay peur que je ne mette la famine chez vous : vous avez plusieurs fois veu de mes prouesses, et comme je sçay jouër dextrement de l'épée à deux mains à table quand j'ay mes coudées franches. Partant, si vous voulez avoir le plaisir de me voir bauffrer, faites en sorte que la table soit si bien couverte qu'on ne puisse voir la nappe, et qu'il n'y ayt faute de breuvage. Je croy que vous m'avez ouy dire souvent, quand je mange un coq d'Inde [3] ou un cochon de trente-cinq sols, qu'il m'est advis que je casse une noix.

EUSTACHE.

Ne te soucie que d'apprester tes dents et tes ongles.

SAUCISSON.

Ce sera donc à pis faire, à ce que je voy.

1. C'est-à-dire : « j'en ai envie, comme une femme grosse. »

2. Vin blanc nouveau, qui se conserve doux quelque temps, avec sa *bourre* (son duvet). D'Aubigné, dans *Fœneste*, emploie *bourru* dans ce sens pour un jeune homme neuf, naïf.

3. C'était un mets nouveau et par conséquent de luxe. Les trente-cinq sols qu'on lui donne ici pour prix, et qui n'étaient pas alors une petite somme, se trouvent presque d'accord avec les trente sols tournois dont fut payé le coq d'Inde servi, en 1580, à un repas des échevins d'Orléans.

EUSTACHE.

Tu en feras comme tu l'entendras.

SAUCISSON.

Attendez un peu. Quelle heure est-ce là qui sonne ?

EUSTACHE.

Ce ne sçauroit estre que dix heures.

SAUCISSON.

Touchez là ; avant qu'il soit une heure d'icy, je vous feray voir une autant belle garce que vous en ayez veuë de cest an.

EUSTACHE.

Je voy bien que c'est. Pour nous flater, tu nous veux produire quelque reste de chanoines ou quelque lampe de couvent.

SAUCISSON.

Par la vertu ! sans jurer Dieu, c'est quelque chose de respect.

EUSTACHE.

Ainsi en disent tous ceux de ton mestier.

SAUCISSON.

Contentez-vous que c'est une marchande de la rue S.-Denis, qui a fait accroire à son mary qu'elle alloit en pelerinage à Nostre-Dame de Liesse, et au lieu d'y aller s'est gentiment retirée en ma maison, pour faire plaisir aux compagnons et prendre du bon temps pendant ces jours gras.

EUSTACHE.

Voilà vrayement un gentil traict, et duquel je n'avois encore esté déjeuné [1]. Mais, dis-moy, quelle bague [2] ?

SAUCISSON.

Je ne vous veux point vanter ma marchandise et vous paistre de paroles. La veuë n'en coustera rien.

EUSTACHE.

Va-t'en donc la querir et l'ameine ceans, car je pense que mon père ny viendra pas disner, et quand bien il nous surprendroit, je la cacherois en mon cabinet.

SAUCISSON.

Je m'y en vay. Avisez ce-pendant de faire coucher au feu, et que nous ayons quelque chose qui ait bec.

1. C'est-à-dire : « dont je n'avais pas encore tâté, dont j'étais encore en *jeûne*. » On se servait alors beaucoup de cette expression, qui est dans Rabelais, les *Contes* d'Eutrapel, Montaigne, d'Aubigné, etc. C'est au reste le premier sens du mot *déjeuner*, repas où l'on rompt le *jeûne*.

2. Le présent fait en pareil cas s'appelait ainsi. Grévin, dans les *Esbahis* (acte III, sc. 2), l'emploie pour une situation toute semblable, avec la même réplique :

LE GENTILHOMME.

Viens-ça, dit Claude, à savoir
Quelle *bague* ?

CLAUDE.

Il le faut savoir.
La veuë n'en coustera rien.

SCÈNE VI

EUSTACHE, RODOMONT, GENTILLY.

EUSTACHE.

Vistes-vous jamais un plus gentil fallot que ce venerable Saucisson ?

RODOMONT.

Nenny, par ma foy. Il a la gueule fresche, et dit mots nouveaux.

EUSTACHE.

Il n'y a que le vin et les frians morceaux qui le gastent, et sans cela je vous promets que ce seroit le plus gentil poisson d'avril qui soit d'icy à Rome.

RODOMONT.

Il est venu tout à temps pour chasser vostre melancolie.

EUSTACHE.

Ma melancolie n'estoit pas grande, et, quand bien elle eust esté extresme, vostre presence m'est si agreable qu'elle me l'eust bien tost fait mettre sous le pied. Mais il me semble que je voy mon laquays qui revient.

RODOMONT.

C'est luy-mesmes. J'ai grand peur que nous aurons mauvaises nouvelles, car il ne r'aporte rien.

EUSTACHE.

Gentilly, as-tu trouvé Basile ?

GENTILLY.

Ouy, Monsieur.

EUSTACHE.

Et bien ! que t'a-il dit ?

GENTILLY.

Il m'a dit ainsi qu'il vous prioit de l'excuser s'il ne pouvoit rendre vos habits plus tost que sur les quatre heures du soir.

RODOMONT.

Je m'en doutois aussi bien.

GENTILLY.

Et qu'il vous viendroit trouver tout à ceste heure pour faire luy-mesmes ses excuses.

EUSTACHE.

Il n'en estoit point de besoing.

GENTILLY.

J'ay trouvé en chemin monsieur vostre père, qui m'a dit qu'il ne reviendroit disner à la maison, et qu'il s'en alloit jusques à Charenton.

EUSTACHE.

Ne t'a-il dit autre chose ?

GENTILLY.

Non, Monsieur, sinon qu'il est bien marry qu'il n'a faict ce qu'il pensoit.

EUSTACHE.

Et moy, tout au contraire, j'en suis bien aise. Seigneur Rodomont, puis que vous voyez que nous ne pouvons avoir mes habis, je m'en vay envoyer querir ceux-là du cousin, qui sont tout de mesme les miens.

RODOMONT.

Je vous en supplie bien humblement.

EUSTACHE.

Gentilly, va-t'en chez mon cousin René, et luy dis que je le prie bien fort qu'il m'accommode, pour une heure ou deux, de son pourpoint et chausses de satin incarnat [1] et de son manteau de taftas[2], et qu'il te les baille tout à ceste heure.

GENTILLY.

Bien, Monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce pendant, car je voy venir vers nous une femme encappée que je pense cognoistre.

SCÈNE VII

FRANÇOISE, BASILE.

FRANÇOISE.

Je ne sçay où je pourray trouver Basile. Je voudrois avoir payé bonne chose et l'avoir r'encontré en mon chemin pour lui dire des nouvelles qui le resjouyront : car depuis que j'ay laissé Eustache, j'ay espié l'heure que Girard sortiroit de chez Louyse, et aussi tost que je l'ay veu sortir je suis venue tout bellement escouter à la porte ce que l'on disoit, et ay entendu que Louyse tansoit sa fille, luy disant entre autres choses : Eh bien ! madame la glorieuse, vous avez tant fait, par vos journées, que Eustache ne sera point vostre mary ; mais allez chercher qui prendra jamais la peine de vous en trouver d'autre. C'est raison : il vous faut peindre des maris. Par ces propos j'ay peu comprendre que tout estoit rompu, dont je suis très aise ; et le serois encores davantage si j'avois trouvé Basile, pour le faire participant de ma joie. Mais on dit bien vray : quand on parle du loup on en voit la queuë. Monsieur, je prie à Dieu qu'il vous donne ce que vous desirez.

BASILE.

Ha ! madame Françoise, si Dieu me donnoit ce que je souhaite, je serois plus heureux que l'empereur.

FRANÇOISE.

N'y pensez plus, vous l'aurez. Mais, Monsieur, encores faut-il faire une resolution, et ne se donner en proie à la passion ainsi que vous faites. Si vostre maistresse vous voyoit, que diroit-elle ? En bonne foy, elle auroit occasion de vous estimer homme de lasche courage. Sus, resjouissez-vous. Ne sçavez-vous pas bien que cent livres de melan-

1. Cette couleur rouge-chair, dont le nom vient de l'*incarnato* italien, était alors fort à la mode, comme on le voit par plusieurs passages de Rabelais.

2. Étoffe aussi fort à la mode, dont le nom s'écrivait quelquefois *taffetaf*, comme dans la *Nef des fous* de 1499, ce qui le remettait dans son étymologie même, pure onomatopée tirée du bruit que fait la soie remuée.

colie n'acquittent jamais pour un sol de debtes ? Et puis, je vous prie, dites-moy de quoy vous vous plaignez?

BASILE.

Je ne me plains de rien, Dieu mercy ; mais je suis en une perpetuelle crainte que l'on ne me face torcher la bouche avant que d'avoir disné.

FRANÇOISE.

Je veux que vous ostiez tous ces doutes de vostre entendement.

BASILE.

Je ne puis, si je ne suis asseuré d'une autre façon.

FRANÇOISE.

Voulez-vous meilleure asseurance que les paroles de Genevielve que je vous ay fait sçavoir par Antoine ?

BASILE.

Je croy bien que Genevielve ne me voudroit faire un faux bon ; mais je crains la mère.

FRANÇOISE.

Si vous sçaviez ce que je sçay, vous ne diriez pas ainsi.

BASILE.

Hé ! madame Françoise, je vous prie de ne m'estre point chiche de si bonnes nouvelles. Mais je croy que vous vous mocquez de moy.

FRANÇOISE.

Je me moque, jà ! à Dieu ne plaise !

BASILE.

Si n'en croyray-je rien autre chose, jusques à ce que je sçache ce qu'il y a de nouveau.

FRANÇOISE.

Allez, je le veux bien. Il faut donc que vous sachiez que j'ay ouy de mes propres oreilles que tout est rompu, au moins quant à Eustache.

BASILE.

Je n'en croy rien si vous ne me dites de qui vous l'avez sceu.

FRANÇOISE.

Je voy bien que c'est, vous ne croyez Dieu que sur bon gaige ; mais n'est-ce pas assez que je le vous dis? Et quand bien je ne l'aurois ouy dire à madame Louyse il n'y a pas une heure, si est-ce que je pense que malaisement Eustache en voudroit.

BASILE.

Ne dites pas cela, je sçay qu'il l'ayme, et si sçay bien que son père l'en sollicite fort.

FRANÇOISE.

Voylà grand cas : vous estes des confrères de S. Thomas et ne voulez jamais croire les choses si vous ne les voyez. Soyez asseuré que si Eustache l'a aimée par cy devant, il la hait maintenant comme poison.

BASILE.

Comment le sçavez-vous ?

FRANÇOISE.

Je ne vous veux point desguiser les matières. Aussi tost que je vous eus renvoyé Antoine, j'allay ouïr la grand'messe auprès de madame Louyse, et quand le service fut fini, nous sortismes de l'eglise ensemble. Alors je commence à la raisonner, et luy ayant demandé comment elle se portoit et s'il estoit vray ce que j'avois ouy dire, que sa fille estoit accordée, elle me fist responce qu'il n'en estoit rien et qu'il n'avoit tenu qu'à Genevielve ; toutesfois, qu'elle esperoit d'en faire bien tost le mariage.

BASILE.

Ce commencement-là ne me plaist guères.

FRANÇOISE.

Escoutez jusques à la fin. Comme nous estions sur ces propos, surviennent Girard et son fils Eustache, lesquels, après nous avoir saluez, Girard entra avec Louyse en la maison et me laissa deviser avec son fils.

BASILE.

Encores il n'y a rien là à mon avantage.

FRANÇOISE.

Je commence à me fondre en discours avec luy, et comme l'on entre de propos en propos, je vins à luy dire que je sçavois de bon lieu que Genevielve l'aymoit parfaictement ; et luy au contraire me respond qu'il ne le pensoit pas, mais qu'à la verité il perdoit les pieds pour son amour. Quand je vy qu'il estoit ainsi aux altères[1], je luy dis tous les biens du monde de la fille, et qu'il faisoit bien d'assoir ses pensées en si bon lieu : tant que j'ay cogneu clairement que, à mesure que nos propos croissoient, son affection aussi s'augmentoit.

BASILE.

Madame Françoise, vous m'avez ruiné. Au lieu de verser de l'eau sur son feu, vous y avez respandu de l'huile.

FRANÇOISE.

Laissez-moy achever. Quand je vy qu'il m'escoutoit attentivement et qu'il me croyoit de tout ce que je disois, je vins à muer de chance et luy dire que Genevielve estoit la plus vertueuse fille de Paris, et qu'elle le monstroit bien : car, encores qu'elle eust une mamelle toute mangée de chancre, si est-ce qu'elle portoit son mal avec telle patience, que personne ne s'en estoit jamais apperceu.

BASILE.

A ce coup, vous m'avez resuscité. Et bien! que dit-il là-dessus?

FRANÇOISE.

Je le vy à l'instant changer de couleur, demeurer muet et enfoncer son chapeau sur les yeux, par lesquels signes je cogneu clairement que l'amour commençoit desjà faire place à la haine : car bien tost après il me dit adieu, et ne daigna aller trouver son père qui l'attendoit chez Louyse, encores qu'il luy eust enchargé de ce faire.

1. Aux agitations. Il en est venu le verbe *altérer*, avec le sens que Despréaux lui donne dans ce vers :

Quel sujet inconnu vous trouble et vous *altère* ?

BASILE.

O madame Françoise ! vous estes la plus galante femme de France, si Eustache a creu ceste fable si bien inventée !

FRANÇOISE.

Asseurez-vous qu'il l'estime vraye comme evangile. Mais avez-vous avisé à ce que je vous ay mandé par Antoine?

BASILE.

Je n'ay garde de faillir à l'assignation.

FRANÇOISE.

C'est assez dit. Retirez-vous doncques, de peur que quelcun ne vous voye parler à moy.

BASILE.

Vous plaist-il pas venir disner chez moy ?

FRANÇOISE.

Allons, j'en suis contente.

BASILE.

Je vous prieray de me raconter une autre fois toute ceste histoire, tant j'y prens plaisir. J'avois proposé d'aller faire un tour chez Eustache, mais je croy qu'il est maintenant à table. Il vaut mieux remettre mon voyage à une autre fois.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

THOMAS, MARCHAND ; TROIS SERGENS.

THOMAS.

L'on dit bien vray que pour faire plaisir on reçoit souvent desplaisir, et pour prester à un mauvais rendeur, d'un amy on en fait un ennemy. Je le cognois clairement par moy-mesme, qui n'avois un meilleur amy que le capitaine Rodomont. Avant que je luy eusse baillé à credit de ma marchandise, il avoit accoustumé de me venir voir fort souvent; mesmes il venoit par fois manger et boire en ma maison, et estoit la plus grande part du jour en ma boutique à deviser avec moy ou avec ma femme. Mais depuis un an en çà que je le fis adjourner en recognoissance de cedule[1], et qu'il fut dit par sentence du prevost de Paris que les quatre moys passez il seroit contraint par corps, tant s'en faut que nous soyons amis que au contraire il me menace de me tailler en pièces et de me faire passer son cheval sur le ventre. Mais je ne le crains pas, Dieu mercy ! d'autant que je sçay bien qu'il y a plus de braverie en son fait que d'hardiesse, et aussi que nous sommes en une ville où la justice règne. J'ay esté adverti par un de mes valets qu'il estoit entré au logis de Girard et qu'il parloit d'y disner. Je serois bien de mon pays si je perdois ceste oportunité de le faire payer ou de le mener en prison. Partant, mes amis, je le vous recommande ; guettez-le icy au passage, et ne plaignez vos peines de l'attendre plustost jusques à la nuict, car je vous contenteray bien.

SERGENS.

Monsieur, il nenous eschappera pas, mais à quoy le recognoistrons-nous ?

THOMAS.

Vous le recognoistrez à ses grandes moustaches noires, retroussées en dents de sanglier, et à un grand abreuvoir à mouches qu'il a sur la jouë gauche ; et puis il meine ordinairement après luy un laquais habillé de verd et assez mal chaussé.

SERGENS.

C'est assez dit : retirez-vous.

THOMAS.

J'ayme mieux attendre un peu et vous le monstrer quand il sortira, de peur qu'il n'y ait abus. Mais j'entens que l'on ouvre la porte de Girard. Le voylà qui sort. Aussi tost qu'il aura la teste tournée, ne faillez de vous ruer sur luy. Je vay ce temps pendant vous faire aprester la collation.

SCÈNE II

RODOMONT, NIVELET, TROIS SERGENS.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache; je vous retourneray trouver incontinent, s'il m'est possible. Mais si je ne reviens si tost, ne laissez pour moy à disner. Il m'est advis que je vay maintenant me presenter à quelque brèche, la rondache[1] au bras et l'estoc au poing. Et quand je pense là où je vay, il me souvient de la prise d'Issoire[2] ou de Mastric : encor je suis seur que la place où je vay donner l'assaut est de plus difficile accès et plus malaisée à gaigner que ne sont les chasteaux de Milan, de Corfou, de la Goulète[3], ou la citadèle d'Anvers. Mais Amour, qui me conduit sous son estandart, me promet que je demoureray maistre de la place sans effusion de beaucoup de sang, pourveu que je conduise mes troupes en silence, pendant que ceux de dedans ne se doubtent de l'embuscade que je leur ay dressée, et qu'ils se preparent de se rendre à Basile, sur lequel je raviray aujourd'huy une belle victoire. J'ay envoyé mon homme faire une patrouille autour des avenues, et, selon le rapport qu'il m'en fera, je jetteray mes gens à la campaigne et feray marcher mes bataillons. Le voylà qui s'en revient. Je croy qu'il m'aporte bonnes nouvelles.

NIVELET.

Monsieur, hastez-vous ! J'ay veu tout maintenant Louyse qui s'en va toute seule au sermon.

RODOMONT.

Sçays-tu bien que c'est elle ?

1. En reconnaissance de l'obligation qu'il avait signée pour sa dette.

1. Bouclier.
2. Issoire en Auvergne, prise par le duc d'Anjou, dans l'année 1577.
3. Port de Tunis.

NIVELET.

Aprenez-moy à cognoistre mouches en lait. Il ne faut tant de propos. Despechez-vous, et quand vous serez entré, ne faillez de fermer la porte, afin que si Basile vient, qu'il trouve visage de bois.

RODOMONT.

S'il vient, il ne s'en retournera sans beste vendre, je t'en asseure.

SERGENS.

Demourez, Monsieur, ou vous estes mort.

RODOMONT.

Hé! mes amis, que me voulez-vous? Pourquoy m'ostez-vous mes armes?

SERGENS.

Nous vous faisons commandement de par le roy de payer deux cens escus que vous devez au sire Thomas, envers lequel vous estes condamné par ceste sentence.

RODOMONT.

Mes amis, je vous prie me laisser aller à un affaire [1] que le roy m'a expressement enchargé, et puis je ne faudray de vous satisfaire incontinent, car aussi bien je n'ay pas ceste somme dessus moy.

SERGENS.

Tout cela sont parolles. Si vous ne les payez presentement, et les despens compris en ceste executoire, nous vous faisons prisonnier de par le roy.

NIVELET.

Par Dieu! il vaut mieux que je gaigne le haut, de peur que ces beaux sergens icy ne me meinent avec mon maistre au logis des gens de pied.

RODOMONT.

Hé! Messieurs, n'userez-vous point de misericorde en mon endroit?

SERGENS.

Allons, allons, c'est trop caqueté. Encores s'il avoit l'esprit de nous gresser la main, on le pourroit faire evader; mais au diable la maille [2] qu'il nous presente!

RODOMONT.

S'il vous plaist de me mener à mon logis, je vous rendray contens.

SERGENS.

Ce ne seroit pas sagement fait à nous.

RODOMONT.

Attendez pour le moins une heure, que j'aye mis le commandement du roy à execution.

SERGENS.

Voire, pardieu! je croiroys tantost que le roy se voulust servir de telles gens que vous. C'est trop contesté. Marchez, si vous ne voulez qu'on vous haste d'aller à coups de baston.

1. Le mot *affaire* était alors masculin. C'est l'Académie qui lui donna, dès son origine, le genre qu'il a gardé. V. nos *Variétés histor.* et Littré, t. I, p. 133.

2. Piece d'argent.

RODOMONT.

Hé! mes amis, ayez pitié de moy.

SERGENS.

Nous ne pouvons. C'est trop presché. Sus! sus! menons-le par dessous le bras comme une mariée.

RODOMONT.

Ha Dieu! que je suis miserable! Au lieu d'aller fiancer ma maistresse, l'on me fait espouser une prison.

SCÈNE III

BASILE, *seul.*

J'ay eu du plaisir pour plus de dix mille francs de voir ce fendeur de naseaux si empesché au milieu de ces sergens qui le veulent, comme je croy, mettre en cage pour apprendre à parler. Mon Dieu! qu'il filoit doux! qu'il faisoit le courtois et gracieux! N'estoit que je l'ay recognu à sa balafre, je n'eusse jamais pensé que ce fust luy, et qu'un homme de faction, qui a accoustumé de manger les charrettes ferrées [1], se fust laissé devaliser par trois pauvres malotrus de sergens. Vrayement, il avoit bien affaire de se faire si brave aujourd'huy pour aller à telles nopces. Mais, à propos, quand j'y songe, il estoit habillé comme moy. Je vais gaiger bonne chose qu'il avoit sceu mon entreprise, et qu'il avoit deliberé de me prévenir. C'est cela sans doute, et pense que Eustache n'avoit envoyé requerir son habit que pour l'en accommoder, car j'ay sçeu de son laquais qu'ils disnoient ensemble. Or j'ay bien deliberé de prendre l'ocasion au poil, puisque mon bonheur m'a tant favorisé que de m'avoir osté cest empeschement, qui, à la verité, n'eust esté petit, si ce grand pendart fust entré avant moy, ainsi qu'il luy eust esté bien aisé sans ces sergens, à qui Dieu doint bonne et longue vie.

SCÈNE IV

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR; ALIX, FEMME DE THOMAS; BASILE.

SAUCISSON.

Vous verrez un jeune homme aussi gaillard que vous en ayez esprouvé.

ALIX.

Nous verrons tantost si vous dites vray.

SAUCISSON.

Tenez, le voylà qui se cache le visage de peur d'estre cognu. Je croy qu'il venoit au devant de nous.

ALIX.

Vrayement, il est de taille et a la grève [2] assez bien faite.

1. On disait pour fanfaron un avaleur de charrettes ferrées.

2. Botte qui serrait la jambe et en montrait bien la forme. A. Paré appelle le tibia « os de la grève. »

SAUCISSON.

Il a encores quelque chose de plus beau. Mais arrestons-le, car il fait semblant de passer outre. Seigneur Eustache ! Et bien ! suis-je homme de promesse ? que vous en semble ? Le tendron ne merite-il pas un bon peché ou deux ?

BASILE.

Quel tendron ? quelle promesse ? Ma foy, vous resvez des genoux, ou vous me prenez pour un autre.

SAUCISSON.

Ho ! ho ! ne vous souvient-il plus que je vous ay promis de mener ceste dame en vostre maison pendant que vostre père n'y est pas ?

BASILE.

L'amy, je croy que tu as beu de la lessive. Va, va, passe ton chemin et me laisse aller.

SAUCISSON.

Pensez-vous que je ne vous cognoisse pas bien, encores que vous contrefaisiez vostre voix, et que vous ayez changé d'habillement depuis le matin ?

BASILE.

Tu es un importun. Regarde ! me cognois-tu à ceste heure ?

SAUCISSON.

Monsieur, pardonnez-moy ; l'habit que vous portez m'a fait faire cette faute.

BASILE.

Va, va, je ne m'en soucie, et veux bien te dire qu'Eustache est l'un de mes meilleurs amys, et suis bien aise de ce que tu luy mènes une si belle garce, qui luy pourra faire passer beaucoup de tintouins qu'il a dans la teste. Au reste, dis-luy que tu as trouvé un homme vestu de ses habis, qui va boire à luy de bon courage, s'il est si hardy que de le pleger[1]. Adieu, j'ay affaire un peu en ceste prochaine porte. Antoine, attens-moy en ceste ruelle.

SCÈNE V

ALIX, SAUCISSON.

ALIX.

Vrayement, Saucisson, vous avez bonne grace de me mener chez un homme que vous ne cognoissez. Que sçay-je s'il a point quelque mal sur luy ? En bonne foy, je ne fusse jà venue si j'eusse pensé que m'eussiez voulu faire ce tour.

SAUCISSON.

Foy d'homme de bien, il n'y a point de ma faute, et tout homme y eust esté trompé comme moy.

ALIX.

Regardez bien qu'il ne nous advienne un pareil scandale.

SAUCISSON.

J'y mettray bon remède, car je ne parleray de ma vie à homme qui aura son manteau devant le nez. Pour ce coup, non force ; je seray une autre fois plus sage. On dit vray : le chat, une fois eschaudé, craint l'eau froide. Nous voilà maintenant arrivez près de son logis. Je m'en vay heurter. Mais, puisque la porte est ouverte, entrons dedans sans faire tant de ceremonies.

1. *Lui faire tête en buvant*, expression dont Est. Pasquier indique l'origine en ses *Recherches de la France*, liv. VII, ch. 57.

SCÈNE VI

ANTOINE, *seul*.

C'est à ce coup que mon maistre sera payé content de tous les travaux et peines qu'il a souffertes en ceste poursuite ! c'est à ce coup qu'il tiendra à plaisir entre ses bras ceste cruelle Genevіefve, qui s'est jusques icy monstrée si sauvage ! Je suis seur qu'elle ne sera point si farouche qu'elle ne permette bien qu'on la baise et qu'on luy face quelque autre chose, bien qu'au commencement elle face semblant d'y resister : car une fille ne veut jamais accorder de parolle ce qu'elle laisse prendre de fait, et est bien aise d'estre ravie. Si mon maistre ne sçait à ce coup user de sa fortune et insinuer gentiment sa nomination, il merite d'estre degradé des armes, et de ne combattre jamais sous le drapeau d'Amour. O Antoine ! si tu estois en sa place, ou si tu avois un aussi beau suget pour pleger ton maistre, avec mesme commodité, dis, par ta foy, que ferois-tu ? T'amuserois-tu seulement à luy faire des contes de la cigogne[1], lui demander comment elle se porte et luy lecher le morveau (comme font un tas d'amoureux de caresme qui ne touchent point à la chair) sans executer ce qui importe le plus ? Je croy que tu ne te ferois point prier de dancer le bransle de un dedans et deux dehors. Que je sois coqu si je ne luy faisois la folie aux garçons, et n'y auroit excuse ou empeschement qui tint ! Non, non, je ne demanderois point à remettre la partie à demain : car, en ce cas, qui remet la partie, il la doit perdre, et n'aurois que faire de manger du satirion, des culs d'artichauts, des huittres à l'escaille, ny des truffles, comme j'ay veu que faisoit un viellart que j'ay servi autrefois le jour qu'il se maria à sa troisième femme. Pleut à Dieu que Perrette fust venue à la porte ! J'avois bien deliberé de luy offrir mon service et tout ce que je porte ; mais ceste friande de Genevіefve l'aura envoyée quelque part en commission, affin de demourer toute seule au logis et avoir plus de commodité. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je voy ? Par Dieu ! nous sommes vendus. Voilà Louyse qui s'en revient de l'eglise. Que feray-je ? en advertiray-je mon maistre ? Je ne puis entrer en la maison sans estre aperceu d'elle, et moins en sortir. Il y aura tantost beau mesnage, quand elle verra mon maistre avec sa fille en bel estat ! Je n'y sçaurois que faire. Ils ont fait la follie, qu'ils la boivent.

1. « *Contes de la cigogne*, ou de ma mère l'Oie, » dit Furetière en son *Roman bourgeois*. Or, ma mère l'Oie était la reine Pédaque, dont la légende se contait aux petits enfants avec toutes celles de son cycle : « Cependant, dit Rabelais (liv. I, ch. 29), Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de fr. Nicolas, et le conte de la Cigogne. »

SCÈNE VII

LOUYSE, ANTOINE.

LOUYSE.

Jamais je ne vy faire un temps si morfondant, si ce n'a esté possible l'année du grand hyver; s'il geloit à pierre fendre, je n'aurois si froid de la moytié. J'ai vestu un manteau fouré, et si j'ay un bon plisson [1] et deux cottes bien doublées l'une sur l'autre ; mais tout cela n'a peu si bien me couvrir que le froid ne m'aye chassée de l'eglise comme le sermon ne faisoit que de commencer. Je voys bien qu'il faudra que je perde vespres aujourd'huy; mais nous les dirons, Geneviefve et moy, auprès du feu. Aussi bien je pense qu'il luy ennuie d'estre toute seule en la maison. Vrayment, le bon vrayment, je serois bien marrie si ceste fille-là avoit mal : car c'est bien la meilleure fille et la plus obeissante qui soit possible dans Paris. Tout le long du jour, après qu'elle a donné ordre à mon mesnage, au lieu de lire dans les livres d'Amadis, de Ronsard et de Desportes, elle ne fait que dire ses heures ou prier Dieu en son petit oratoire, à genoux devant un crucefis et une Nostre-Dame de Pitié. Je prie à Dieu qu'il la veuille tenir en sa saincte protection, et luy donner un mary tel qu'elle merite. Mais qui a laissé ainsi la porte ouverte ? Vierge Marie ! les larrons seroient-ils bien venus pendant mon absence ? J'ay grand'peur qu'ils n'ayent emporté toute la vaissèle d'argent qui estoit dans la salle. Il n'y a remède ; je m'y en vay voir.

ANTOINE.

Nous sommes perdus : car c'est en la salle que mon maistre gouverne sa Geneviefve. Je luy disois bien qu'il montast en haut. Il n'y a plus moyen d'eschaper. Ce sera grand'pitié de la vie qu'elle fera tantost, mais que tout nostre mystère soit descouvert. Mais contre fortune bon cœur. Au pis aller, mon maistre en sera quitte pour la prendre à femme, qui est tout ce qu'il souhaite: car je ne pense pas que Louyse soit si despourveuë d'entendement que de faire declarer sa fille putain par arrest de la court de Parlement, comme ont fait quelques autres, qui s'en sont repenties après tout à loysir. La voylà qui sort. Je me veux retirer dans l'allée de ceste maison voisine pour ouïr ce qu'elle dira.

LOUYSE.

Vray Dieu ! qu'est-ce que j'ay veu ! Qui eust jamais pensé que Geneviefve eust voulu faire une telle playe à son honneur? J'en suis si estonnée que je ne sçay si je songe ou si je veille. J'avois peur que les larrons fussent entrez en ma salle, et pour m'en esclaircir, avant que d'y entrer je me suis mise à regarder par le trou de la serrure de l'huis ; mais je n'y ay veu qu'un larron qui voloit l'honneur de ma fille et le mien. O Eustache ! je t'avois en autre opinion, et n'eusse jamais pensé que tu m'eusses voulu jouer un si lasche tour. C'est toy sans doute, et, encores que le lieu où est le lict verd soit assez obscur, je t'ay bien recognu à ton habit incarnat que tu portes souvent.

ANTOINE.

Tout va bien, puis qu'elle prent mon maistre pour Eustache. Si je le puis faire sortir sans qu'elle le voye, à eux deux le debat.

LOUYSE.

Geneviefve ! Geneviefve ! ce n'est pas là l'instruction que ton père, à qui Dieu face pardon, et moy, t'avons donnée. J'y ay esté trompée la première : car, te voyant si devote et faire tant la saincte Nitouche, par mon ame ! j'avois tousjours eu peur que tu ne te fisses religieuse.

ANTOINE.

Il n'est pire eau que celle qui dort.

LOUYSE.

Mais quel conseil puis-je prendre en ce cas si inesperé ? Dois-je envoyer querir le commissaire ? Si je le mets en justice, un chascun se rira de moy, et, qui plus est, on me jouera aux pois pillez [1] et à la bazoche. Si, d'autre costé, je luy fais espouser ma fille, je ne seray pas assez satisfaite de l'outrage qu'il m'a fait. Mais aussi lui doys-je donner la clef des champs, afin qu'il se vante par tout de son beau chef-d'œuvre ? Non, non ! je les tiendray prisonniers dans ma salle, que j'ay fermée à double resort, attendant que j'aye sceu de mes parens et amis ce que j'en doy faire. Je m'en vay premierement trouver Girard, pour me plaindre à luy de son fils, et le menasser, s'il ne m'en fait raison, de le faire mettre en une basse fosse où il ne verra ny soleil ny lune de long-temps. Mais voylà son laquais qui tient une bouteille. Je vay sçavoir de luy, sans faire semblant de rien, si Girard est en la maison.

SCÈNE VIII

GENTILLY, LOUYSE.

GENTILLY.

Qu'au diable soit donné le brouillon de tavernier, qui m'a fait attendre près d'un quart d'heure avant que de me rendre ma bouteille ! J'ay peur que mon maistre m'en tance. Mais je feray comme les femmes, je crieray le premier.

LOUYSE.

Mon amy, atten un peu que je te dise un mot.

1. *Pelisson*, ou pelisse ordinairement doublée d'hermine. C'est pour cela, que les Précieuses avaient appelé l'ami de Mlle de Scudéry, Pelisson, *Herminius*.

1. Au théâtre des *farces*, faites de toutes sortes de plaisanteries et d'anecdotes, comme un salmigondis, une purée, un plat de *pois pilés*. Malherbe, dans sa lettre à Peiresc, du 21 mars 1607, emploie le mot avec ce sens. Dans ces bouffonneries a l'impromptu qui se donnaient au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, on s'amusait de tout, choses et personnes. C'était un journal en action, ou chacun, s'il prêtait à rire, courait risque de se voir passer. (V. à ce sujet notre *Introduct.* aux *Chansons de Gauthier Garguille*, édit. elzévirienne, p. x.-xiv).

GENTILLY.

Que vous plaist-il, Madame ? Dites viste, car j'ay haste.

LOUYSE.

Girard est-il à la maison ?

GENTILLY.

Nenny, il n'y a que son fils.

LOUYSE.

Voyez comme ce petit coquin est desjà fait au badinage, et comme il ment asseurement ! Mais, dis-moy, où pourray-je trouver Girard ?

GENTILLY.

Il est allé à Charanton, et ne reviendra possible d'aujourd'huy. Voulez-vous autre chose de moy ? A dieu.

LOUYSE.

Mon Dieu ! que feray-je ? Que dira le monde quand il sçaura la faute de ma fille ? Nous voylà deshonnorées à jamais si mon frère ne trouve quelque expedient pour sauver l'honneur de l'une et de l'autre. Je m'en vay le trouver et luy conter tout le fait, et puis je me gouverneray selon le conseil qu'il me donnera.

SCÈNE IX

ANTOINE, PERRETTE, CHAMBRIÈRE DE GENEVIEFVE ; BASILE.

ANTOINE.

Encore ay-je bonne esperance que tout se portera bien s'il est possible de tirer mon maistre de sa prison. Si faut-il y tascher, et puis nous adviserons au demourant. Je vay voir si je pourray entrer au logis pendant que Louyse est allée trouver son frère, qui demeure assez loing d'icy. Mais je ne sçay comment j'y pourray entrer, car la porte est fermée. Je m'en vay heurter en tous evenemens. Tic, toc, tac.

PERRETTE.

Qui est là-bas, qui frappe si rudement ?

ANTOINE.

Est-ce toy, Perrette ? Je ne te pensois pas icy. Ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Par sainct Jehan ! non feray, si tu ne me donnes premièrement asseurance de ne me rien faire.

ANTOINE.

Tes fiebvres quartaines ! ay-je accoustumé de te faire mal ?

PERRETTE.

Que sçay-je ?

ANTOINE.

Essayes-en, et puis tu le sçauras ; aussi bien n'engendré-je point.

PERRETTE.

Vrayement, tu veux deviser ! Mais retourne hardiment d'où tu viens, car il n'y a rien ceans pour toy. L'aumosne est faite dès le matin.

ANTOINE.

Ho ! ho ! depuis quand es-tu devenue si glorieuse que tu refuses tes serviteurs, maintenant que tu as si bon loisir d'exercer les œuvres de misericorde et loger les nuds ?

PERRETTE.

Je ne puis pour ceste heure.

ANTOINE.

Pourquoy donc ? Aurois-tu bien la fiebvre rouge qui prent aux femmes tous les mois ?

PERRETTE.

Voyez-vous ce vilain, comme il est engueulé !

ANTOINE.

Perrette, ouvre-moy, je te prie, et pour cause.

PERRETTE.

Tu me veux abuser de ton caquet ; je n'en feray rien pour ceste heure, et tu peux bien trainer tes dandrilles ailleurs.

ANTOINE.

Ouvre-moy, si tu es sage, et ne t'en fais plus prier. Je ne veux pas faire cela que tu penses, et que possible tu voudrois bien.

PERRETTE.

Hé ! mon amy, tant vous estes bon fils et sage ! Je vous cognois comme si je vous avois nourry.

ANTOINE.

Voylà que c'est : si on dit à un larron que l'on va ouïr messe, il pensera incontinent que ce soit pour aller derober un calice ou les ornemens d'un autel. Mais il n'est plus temps de se mocquer ; c'est trop barguigné [1], despesche-toy de descendre et de m'ouvrir la porte si tu veux sauver la vie et l'honneur de ta maistresse, car je te puis asseurer que dame Louyse ne fait que de partir d'icy, et a veu par le trou de la serrure mon maistre qui jouoit beau jeu avec Geneviefve, car il couchoit gros.

PERRETTE.

Vierge de grace ! qu'est-ce que tu dis ? Mais comment a-elle peu entrer sans heurter ?

ANTOINE.

Mon maistre avoit oublié de fermer la porte ?

PERRETTE.

Mon Dieu ! mon père ! mon createur ! dis-tu vray, ou si tu me donnes la baye [2] ?

ANTOINE.

Vray comme Evangile. Et si tu t'en veux mieux asseurer, tu trouveras qu'elle les a enfermez dans la salle.

PERRETTE.

J'y vay voir, et, si tu dis vray, je te feray entrer.

ANTOINE.

Ce diable de sexe feminin ne veut croire les choses si on ne les luy fait toucher avec la main !

1. Mot des anciens marchands pour dire « marchandé. »

2. Mot qui se trouve encore dans le *Menteur* de Corneille, et qui avait le sens de *bourde, mensonge*.

PERRETTE.

Antoine, mon amy, nous sommes perdues si Dieu n'a pitié de nous; et tout le mal retombera sur moy, d'autant que l'on pensera que j'en auray esté la courtière.

ANTOINE.

Ne sçauroit-on sortir de la salle par les fenestres, qui respondent sur la court?

PERRETTE.

Si fera bien; mais, par Nostre-Dame! j'estois si troublée que je ne pensois plus à ce moyen.

ANTOINE.

Va-t'en donc vistement faire sortir mon maistre par là, et dis à Genevіefve qu'elle ne s'estonne de rien, mais qu'elle ayt bon bec à nier tout. Dis-luy aussi que je luy mande qu'avant qu'il soit une heure j'espère de remedier à tout. L'on dit bien vray que l'amour est aveugle, c'est-à-dire que ceux qui ayment ne sçavent ordinairement ce qu'ils font, et se mettent souvent en des dangers dont ils se passeroient bien. Je vous prie, quel besoin avoit mon maistre de venir voir sa maistresse de ceste sorte et la ravir jusques dans le logis de sa mère? Si falloit-il en venir là, puis qu'il en estoit si fort coiffé que, si je ne luy eusse trouvé ce moyen d'alleger ses passions, il estoit prest de se desesperer et de getter, comme l'on dit, le manche après la coignée, de la crainte qu'il avoit qu'Eustache ne luy coupast l'herbe sous le pied. Mais le voilà qui sort du sepulchre. Dieu soit loué! J'espère que tout se portera bien.

BASILE.

Antoine, mon amy, j'ay eu aujourd'huy la dernière de mes peurs, non tant pour mon regard que pour l'amour de ceste pauvre fille, qui me porte une amitié si grande.

ANTOINE.

Monsieur, il faut conter pour une et n'y retourner plus à telles enseignes.

BASILE.

Mais encores ne la veux-je abandonner que premierement je ne sçache le moyen d'apaiser sa mère.

ANTOINE.

Je vous promets, foy de pauvre garson, que je pourvoyray bien à tout, pourveu que vous disiez la verité de ce que je vous demanderay. Avez-vous eu d'elle ce que vous pretendiez?

BASILE.

Sans point de faute nous avons viudé les poins principaux et les plus fascheux, et estois prest de rentrer en lice lors que j'ay ouï quelcun fourgonner à la serrure. Mais je te puis dire que tout ce que j'en ay eu a esté plus de force que de son bon gré.

ANTOINE.

Il se peut bien faire; toutesfois, difficilement en fussiez-vous jamais venu à bout si elle n'y eust presté son consentement et qu'elle ne se fust aydée de ses membres. Mais venez-çà: avez vous deliberé de continuer à luy faire la court?

BASILE.

Je serois bien malheureux si je faisois autrement, et pense que toute l'eau qui passe sous le Pont au Meusnier ne seroit suffisante à laver mon peché, si je recompensois de traïson une faveur si signalée.

ANTOINE.

Ce qui m'a fait vous tenir tel propos, c'est que je sçay beaucoup de personnes qui ne voudroient pour rien espouser une femme de qui ils auroient jouy auparavant le jour des nopces, quand bien elle les aymeroit uniquement.

BASILE.

Ceux-là meritent d'espouser une potence ou un pilory.

ANTOINE.

Puis que vous avez ceste ferme resolution, il ne faut point perdre le temps en vains discours; mais tout de ce pas il nous faut aller chez Eustache, qui vous est tant amy, et luy conter comme le tout s'est passé.

BASILE.

Pourquoy faire? Ne sçays-tu pas bien qu'il a fait long-temps la court à Genevіefve, de laquelle possible il se voudra vanger s'il sçayt une fois ce qui s'est passé entre elle et moy.

ANTOINE.

Non fera: je le cognois de trop bon naturel.

BASILE.

Je ne m'y voudrois pas trop fier.

ANTOINE.

Je vous diray ce dont je me suis avisé. Il a maintenant en sa maison une jeune femme que Saucisson luy a amenée: s'il vous vouloit permettre de la vestir de l'habit que vous portez et la mettre en vostre place avec Genevіefve, ce seroit un brave trait pour la reconcilier avec sa mère; et cependant le temps nous donnera conseil de ce que nous avons à faire. Pour le moins son honneur luy sera sauvé.

BASILE.

Il y a quelque aparence en ton dire; mais j'ai peur qu'Eustache me la refuse.

ANTOINE.

Il ne le fera pas quand il verra que le fait vous touche de si près. Allons viste l'accoustrer et l'instruire de ce qu'elle aura à faire et dire.

BASILE.

Allons au nom de Dieu.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

THOMAS, BASILE, ALIX, ANTOINE.

THOMAS.

C'est grand cas que, tant plus on se pense avancer, tant plus on se recule. Je pensois avoir à ce coup ma debte entière, mais je suis contraint de me contenter de la moytié : car, ainsi que mes sergens menoient ce capitaine vers le Chastelet et que je le suivois de loin, de peur qu'ils ne le laissassent aller en prenant de luy un pot-de-vin, est survenu un gentilhomme mien amy, lequel, ayant recognu Rodomont, m'a prié de ne luy faire passer le guichet, me promettant que luy-mesmes me payeroit presentement la moytié de sa debte, et qu'il me prioit de l'atermoier pour l'autre, ce que je n'ay voulu refuser pour luy faire plaisir, et aussi d'autant que je craignois que mon homme, se voyant prisonnier et sans moyen de s'acquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez tous deux solidairement de me payer dans six mois le reste de mon deu. Par ce moyen, je croy que je ne perdray rien, d'autant mesmes que mon nouveau debiteur est homme riche et qui a pignon sus rue. Et, par ma foy, quand je n'en aurois jamais autre chose, encores me devrois-je contenter, d'autant que ceste debte est pour marchandise vendue à perte de finance que je luy ay fait acheter au double de ce qu'elle valoit. Mais qui sont ces gens qui viennent vers moy? Je pense cognoistre les deux de veuë, et quand au troisiesme, qui est habillé d'incarnat et qui se couvre la face, je ne sçay qu'il est. En bonne foy, tant plus je le regarde, il me semble qu'il a la façon d'une femme plustost que d'un homme. Je croy que c'est quelque bonne pièce deguisée qui va planter des cornes au plus haut des biens de quelque pauvre mary. O Dieu! que l'homme est malheureux qui espouse de telles chiennes et bagasces[1]! Quant à moy, je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné une des plus preudes femmes qui soit d'icy à Nostre-Dame-de-Liesse, là où elle est allée faire un pelerinage, sans que l'hyver et le temps dangereux l'ayent peu destourner de sa devotion.

BASILE.

Allons, Madame, et ne craignez rien. Il ne vous recognoistra jamais, sur mon honneur. Ayez seulement l'avisement de vous couvrir bien le visage du pan de vostre manteau.

1. Filles de mauvaise vie. Molière dit encore dans l'*Étourdi* (act. V, sc. 14) :

On n'entend que ces mots : chienne, louve, *bagasse*.

On sait combien ce mot, qui a pour racine l'arabe *bagi*, prostituée, est resté dans le provençal.

ALIX.

Monsieur, je suis perdue si une fois il me regarde entre deux yeux!

BASILE.

S'il fait tant soit peu semblant de vous toucher, asseurez-vous qu'il ne portera son péché fort loing.

THOMAS.

Il me semble que ces messieurs ne prennent pas plaisir que je les regarde; partant, il vaut mieux que je me retire en ma maison pour voir si tous mes escuz sont de poix.

BASILE.

A la fin, il est escampe[1]. Ne laissons donc de parachever nostre entreprise. Vous sçavez que tout mon salut est maintenant entre vos mains, lequel j'auray incontinent recouvré si vous jouez dextrement vostre personnage.

ALIX.

Laissez-moy seulement faire, et vous cognoistrez que je ne suis pas une petite novice.

BASILE.

Antoine, cours-t'en vistement devant faire ouvrir la porte, afin que madame Alix n'attende point.

ANTOINE.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

BASILE.

Je croy que vous avez bien retenu ce que nous avons dit, et qu'il n'est besoin de vous rafreschir la memoire de ce que vous avez à dire à la mère et à la fille ?

ALIX.

Je ne me fourvoyeray pas aisement.

BASILE.

Je vous supplie d'avoir ceste affaire pour recommandée. Voylà la chambrière qui a ouvert la porte. Entrez vistement, que vous ne soyez veuë de quelcun. — Antoine, va-t'en jusques au logis de madame Françoise voir si elle y est, car je voudrois bien parler à elle, et me le viens dire au logis où je t'attendray de pied coy. Mais n'arreste guères et ne t'amuse nulle part en chemin.

ANTOINE.

Je seray incontinent de retour.

SCÈNE II

EUSTACHE, RODOMONT.

EUSTACHE.

Que je suis marry que le seigneur Basile ne m'a plustost declaré l'affection mutuelle que Genevіefve et luy se portoient! Je me fusse bien gardé de m'y embarrasser si avant, et luy eusse tousjours de bien bon cœur quitté la place, pour l'interest que j'y

1. Pour *décampé*, d'où la *poudre d'escampette*, et les *escampativos* dont parle Molière dans *Georges Dandin*.

puis pretendre. Il merite certes une bonne fortune, et n'y a si grande dame dans Paris qui ne se deust sentir heureuse d'estre courtisée d'un si galant homme, pour les bonnes et grandes parties qu'il a. Mais quand tout est bien consideré, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Geneviefve, puis qu'il est vray que l'affection qu'elle luy porte est si demesurée qu'elle n'a point craint mesmes de hazarder son honneur pour luy montrer le bien qu'elle luy vouloit. Mais ne voy-je pas Rodomont qui vient tout eschauffé? Seroit-il bien homme pour avoir mis la main à l'espée contre quelcun? Je m'en vay luy demander... Seigneur Rodomont, Dieu vous gard de mal!

RODOMONT.

Ha! seigneur Eustache, pardonnez-moy, la colère m'avoit si fort transporté que je ne vous apercevois point.

EUSTACHE.

Comment! vous a-t-on fait quelque tort?

RODOMONT.

Non, pas autrement, sinon que trois grans pendars de matois [1], armez à blanc [2] jusques au collet, me sont venus assaillir, et pensant, avoir aisement la raison de moy, d'autant qu'ils me voyoient seul, de tout loing qu'ils m'ont aperceu se sont pris à crier: Mets la main à l'espée, poltron! Alors, voyant qu'ils n'estoient que trois, je n'ay daigné tourner le dos, encores qu'ils fussent armez à l'avantage; mais, mettant bravement la main à ma flamberge, je les ay receus de telle façon, que, d'une imbroncade [3], que j'ay ruée au milieu de la pance du premier, je l'ay jetté tout plat dans le ruisseau, et n'a eu autre mal, à cause de la cuirasse qu'il avoit, sinon qu'il est evanouy. Aux deux autres, en deux revers et deux maindroit [4], j'ay coupé les jarrets droits et avalé [5] les espaules gauches.

EUSTACHE.

Voylà vrayement bien exploité. Il n'estoit pas possible, en si peu de coups, faire plus de pièces.

RODOMONT.

Ouy bien, ce dites-vous; mais je vous puis asseurer que, à la bataille de Moncontour [6], d'un seul coup donné en taille ronde, j'ay coupé deux hommes par la ceinture; vray est qu'ils n'estoient armez que de jaques de maille. Et de ceste façon je pense avoir fait mourir plus de quarante hommes, à la rencontre de Jarnac, en moins de quinze coups. Pleust à Dieu que vous eussiez esté avec moy à la journée de Lepanthe [7]! vous m'eussiez veu souvent abbatre quatre testes de Turcs d'un seul coup d'espée.

1. Filous. On disait aussi « compagnons de la matte, » comme on le voit dans le *Baron de Fæneste* de d'Aubigné.

2. Complétement armés, selon Cotgrave.

3. Coup de pointe, comme pour *embrocher*. On disait en cuisine *imbrocation*.

4. Coups droits.

5. Abattu.

6. Gagnée en 1569, par le duc d'Anjou, plus tard Henri III.

7. Victoire navale de don Juan d'Autriche contre la flotte turque, le 5 octobre 1571.

EUSTACHE.

Cela est un peusuget à caution; mais pour vous faire plaisir, je le croiray, car je voudrois faire davantage pour vous.

RODOMONT.

Sans mentir, ceux qui n'ont jamais sorti la ville, comme vous, et qui ne virent de leur vie combatre en bataille rangée, ne peuvent pas bonnement croire ces histoires veritables; mais il n'y a si petit corporal [1], sergent de bande, lancepessade [2], soldat, voire mesme goujat qui ne vous dise que c'est le moins de ce que je sçay faire. Je vous demande, pourquoy pensez-vous que je suis quasi tout le jour aux boutiques des armuriers?

EUSTACHE.

Je ne sçay, si ce n'est pour acheter quelque corselet ou salade.

RODOMONT.

Ha! je le vous veux dire: aussi tost que quelque capitaine veut acheter un corps de cuirasse ou une rondache, il me prie de luy faire compagnie pour esprouver ces armes, et si elles sont si bien trempées qu'elles puissent resister à un coup de poing deschargé de toute ma force sans estre faucées, alors il les achète, s'asseurant bien qu'il n'y a mousquet qui les puisse enfoncer.

EUSTACHE.

Vous me dites merveilles. Je cognois bien à ceste heure que je suis nouveau au fait des armes, car je n'avois encores esté desjeuné de telles prouesses, et ne les croirois pas facilement si un autre me les racontoit, Dieu me le veuille pardonner!

RODOMONT.

Je ne suis homme qui prenne plaisir de me vanter; mais si ma rapière pouvoit parler, elle diroit choses qui vous feroient faire le signe de la croix; seulement je vous puis dire sans vanterie que mon bras fait plus d'eschec en une bataille que ne feroit un cou e vrine de dix-sept pieds.

EUSTACHE.

Vostre espée doit estre d'une merveilleuse trempe?

RODOMONT.

Vous le pouvez penser; et quand vous sçaurez dont elle est venue, vous ne vous en estonnerez pas fort, d'autant qu'elle a esté faite en Damas par le mesme ouvrier qui forgea Durandal [1] et Flamberge; c'est pourquoy je la nomme Flamberge, encores que son droit nom soit Pleure-Sang, ainsi qu'un grand cler m'a dit avoir trouvé escrit sur la poignée en lettres grecques, que je n'ay peu jamais lire, ny tous mes parents, car jamais homme

1. Notre mot caporal n'est, avec le même sens, qu'une altération de celui-ci.

2. Bas officier, au-dessous de caporal, dont le nom venait de l'italien *lancia-spezzata*, lance rompue, parce que ce grade était donné à tout chevau-léger qui passait dans l'infanterie après avoir rompu une lance, et glorieusement perdu son cheval.

3. Valet d'armée.

4. Nom de l'épée de Roland, comme *flamberge* était le nom de l'épée de Renaud de Montauban.

de ma race n'eust le cœur si lasche que de s'adonner aux lettres.

EUSTACHE.

Tout beau! tout beau! Vous vous esgarez en vostre discours. J'ay veu de braves seigneurs, et autant vaillans que l'on peut dire, qui prenoient bien la peine de feuilleter les livres pour y apprendre la vertu. Mais achevez vostre compte.

RODOMONT.

Ce grand cler que je vous disois m'a aussi dit qu'il y avoit en escrit sur la lame tels mots : *Ceste espée a esté forgée pour le soudan de Babylone.* Et quant à moy, je le trouve bien vray semblable, d'autant que je la conquis sur le sangiach d'Alexandrie, que je deffis sur mer entre Cypre et Damiette, lors que je delivray plus de deux mille chrestiens qu'il avoit faits chevaliers de la chiorme de ses galères[1], lesquelles j'ay mené à Venise, et vous les pourrez voir encores à l'arsenal, car pour lors j'estois à la solde des Venitiens.

EUSTACHE.

J'en ay appris aujourd'huy plus que je ne pensois; mais c'est dommage qu'une lame si singulière soit tombée entre vos mains.

RODOMONT.

Pourquoy? mort Dieu! Y a-il homme qui la merite mieux porter que moy?

EUSTACHE.

Je ne le dis pas pour cela; mais elle devroit estre à quelque roy, pour la garder en un cabinet bien precieusement, et ne la mettre en œuvre tous les jours, comme vous faites.

RODOMONT.

Non, non, je ne la desgaine pas si souvent que vous penseriez bien : car si j'ay affaire à quelque poltron ou quelque homme qui ne soit gentilhomme, je me contente de l'erner[2] à coups de baston; et vous dis bien plus, que mon espée est encores vierge de sang de poltron.

EUSTACHE.

Je vous en croy sans jurer, mais non pas demain.

RODOMONT.

Que dites-vous de main?

EUSTACHE.

Je dis que chascun doit bien craindre vostre main.

RODOMONT.

Par Dieu! je puis bien dire que je suis plus craint qu'aymé; sinon possible des medecins, barbiers et chirurgiens, ausquels je donne force pratiques.

EUSTACHE.

Laissons, je vous prie, ces beaux contes pour une autre fois : car encores, qu'ils soient joyeux, si ne sont-ils bons à tous mets. Et puis il me semble que je voy mon père qui s'en revient. Je serois bien aise qu'il me trouvast en la maison. Adieu, seigneur Rodomont.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache, nous nous reverrons quand il vous plaira. Cependant commandez-moy, et vous asseurez que je vous feray service d'aussi bon cœur que je revins jamais de l'escole.

EUSTACHE.

Je vous en remercie bien fort; mais quand vous aurez faict de l'habit du cousin, renvoyez-le-moy.

SCÈNE III

RODOMONT, GIRARD.

RODOMONT.

Amour est une estrange passion : car, pour tout le malheur qui m'est aujourd'huy arrivé, je ne sçaurois tant faire que je ne pense tousjours aux beautez de Geneviefve, et à la belle commodité que ce poltron de mercadant m'a fait perdre. Mais contre fortune bon cœur; encores n'entreray-je en desespoir pour cela, et si je puis trouver la porte ouverte, je ne laisseray de tenter l'avanture, voire au hazard de ma vie et de mon honneur, que j'estime beaucoup plus. Ha! mon Dieu! je croy bien que Basile a pris la place, puis que la porte est fermée. Je croy que, si j'attens icy plus longtemps, je n'y gaigneray que de la honte et du froid.

GIRARD.

Je pensois aller me promener jusques à Charanton; mais j'ay esté estonné de voir le chemin si villain, et n'ay pas esté si tost à la Rapée[1] que j'ay senti tomber une guillée d'eau, ce qui a esté cause que j'ay tourné bride, et ay remis mon voyage à une autre fois. Mais n'est-ce pas là mon fils? Eustache, où vas-tu à ceste heure?

RODOMONT.

Bon homme, passez vostre chemin, vous me prenez pour un autre; et chaussez un peu mieux vos bezicles une autre fois.

GIRARD.

Penses-tu que je ne te cognoisse pas bien, encores que tu te caches la face?

RODOMONT.

Ha! seigneur Girard, vous me cognoissez pour l'un des meilleurs amis de votre fils. Regardez, je suis Rodomont.

GIRARD.

Vous avez raison; pardonnez-moy si je vous ay

1. De la troupe (*chiorm*) de ses forçats. Le mot chiorme, qui vient du turc *tcheurmé*, s'est conservé dans le nom des *gardes-chiourme* du bagne.

2. On disait plutôt *érener* (casser les reins). *Éreinter* en est venu.

1. Tous les historiens de Paris donnent pour parrain à ce quai un certain commissaire des guerres, au XVIIe siècle, M. de la Rapée. On voit que son nom est bien plus ancien. Je l'ai trouvé vers la même époque dans le *Journal historique* de P. Fayet, p. 97. Il y avait au cœur même de Paris, vers les halles, un *fief de la Rapée*, dont devait dépendre, sur ce quai, une maison qui lui aura transmis son nom.

esté importun. L'habit que vous portez m'a trompé, sans point de faute.

RODOMONT.

Là où il n'y a point d'offence il n'y faut point de pardon. A Dieu, seigneur Girard.

SCÈNE IV

GIRARD, LOUYSE, ALFONSE.

GIRARD.

Je ne sçay quel temps il fait maintenant; pour un mois de janvier, il fait merveilleusement villain, au lieu qu'il devroit faire sec et geler à bon escient. Si ce temps-cy dure, j'ay grand peur qu'à ce renouveau la maladie ne se reveille plus forte que devant, qui seroit, par mon ame, grand pitié, principalement pour une infinité de pauvres artisans, lesquels n'auront pas le moyen de gaigner leur vie s'il faut que les plus riches abandonnent la ville, comme ils ont fait l'année passée. Mais n'est-ce pas là ma commère Louyse et son frère Alfonse? Elle me semble toute troublée. Je croy que c'est de ce que nous n'avons peu rien conclure. Je ne veux laisser pour cela de luy faire la reverence. Bon vespre, ma commère! Où allez-vous à ceste heure?

LOUYSE.

Je suis bien aise de vous avoir trouvé, car j'ay bien à parler à vous, et de près.

GIRARD.

Comment? Avez-vous receu quelque injure de ma part? Je ne le pense pas. Et si nous n'avons contracté ensemble, vous sçavez bien à qui il a tenu. Mais j'ay bonne envie que nous ne laissions pour cela à demeurer amis comme devant.

LOUYSE.

Il n'est pas possible que vous ne soyez consentant du malheureux acte que vostre fils a commis, et vous proteste que, si vous ne m'en faites raison, il me coustera tout mon bien, ou je luy feray perdre la teste sur un eschaffaut.

GIRARD.

Ma commère, ne dites pas cela. Mon fils est homme de bien, et n'y a homme qui m'osast dire le contraire que je ne luy donnasse un dementy par la gorge.

LOUYSE.

Comment, est-ce fait en homme de bien que de venir en plain jour ravir l'honneur de ma fille?

GIRARD.

Qui le dict?

LOUYSE.

Moy, qui l'ay veu de mes propres yeux.

GIRARD.

Vous aviez la barluë. Eustache est de trop bonne maison pour avoir faict un peché si execrable.

LOUYSE.

Afin que vous n'en doutiez plus, je vous advertis que je l'ay surpris avec ma fille, et l'ay enfermé dans ma salle, d'où je vous asseure qu'il ne sortira pas aysement sans mon congé.

ALPHONSE.

Ma seur, ma seur, ne vous faschez. Puis que Girard ne vous veut faire raison et qu'il use encores de menaces, nous luy apprendrons bien à tourner au bout. Il y a bonne justice en ceste ville, Dieu mercy! et nous avons assez de parens et amis qui embrasseront nostre cause et ne nous laisseront au besoing.

GIRARD.

Je ne puis croyre que mon fils se soit tant oublié; et, quand bien il auroit faict la faute, il en seroit quitte pour l'espouser.

LOUYSE.

Dites-vous? Pensez-vous donc que je face si peu de conte de mon honneur? Le cas me touche de trop près. Venir en plain midy desbaucher ma fille, et la ravir, par manière de dire, jusques dans mes bras! Et puis vous pensez qu'il en soit quitte pour l'espouser? Par la mercy Dieu! il ne sera pas vray.

GIRARD.

Je ne pense pas qu'Eustache soit si meschant d'avoir eu affaire à elle que premierement il ne luy ayt promis foy de mariage.

LOUYSE.

Il se peut bien faire; mais il n'y a si beau mariage qu'une corde ne defface.

GIRARD.

Cela est bien vray entre gens barbares, et qui voudroient user de toute rigueur; mais entre chrestiens, ceste maxime ne peut avoir lieu, d'autant qu'il est escrit qu'il n'apartient pas à l'homme de separer ce que Dieu a conjoint. Davantage, il me semble quand vous aurez mis mon fils en justice que vous y gaignerez peu, car l'on ne vous croira pas toute seule; et puis vostre fille ne sera pas si eshontée, comme quelques unes ont esté, que de dire qu'elle a esté despucelée. Cela ne seroit ny beau ny honneste, et serois bien marry, tant pour vous que pour moy, qu'il nous en fallust venir là. Partant, il me semble que vous feriez bien de vous tenir à mes offres, qui sont que mon fils espouse vostre fille aux conditions que vous m'avez baillées, lesquelles, encores qu'elles soient un peu dures, je suis content qu'il les accepte comme pour punition de sa follie, s'il est vray qu'il l'aye faite.

ALFONSE.

Ma seur, je trouve que Girard commence à se renger à la raison. Encor faut-il faire une fin.

LOUYSE.

Mais, mon frère, pourrois-je endurer que Eustache fust mon gendre après avoir ainsi deshonoré ma maison? Serois-je bien si sotte que de livrer mon propre sang entre les mains de mon mortel ennemy? Je ne le feray jamais.

GIRARD.

Madame, quand la colère vous aura laissée, je

suis bien seur que vous trouverez mes offres plus que raisonnables. Vous en ferez neantmoins ce qu'il vous plaira, et si vous estes deliberée de nous assaillir, je suis aussi prest de me defendre. Je vous prie cependant d'aviser deux fois à ce que vous voulez faire.

LOUYSE.

Ne vous souciez de mes affaires : je ne feray rien sans conseil, mais j'ay bien en la teste de ne laisser un tel forfait impuny, quoy qui me doibve couster. Mon frère, allons trouver ce fameux advocat monsieur Bartole, qui demeure tout icy contre, pour avoir de son conseil.

ALFONSE.

Allez devant, je vous suyvray incontinent. Seigneur Girard, ne vous tourmentez point, je vous prie; et j'espère que ceste faute sera cause d'une bonne alliance, ou bien je ne seray pas creu. Il ne faut pas prendre garde à ma seur, car c'est une femme qui est en colère.

GIRARD.

Il me deplaist bien que mon fils se soit tant oublié; mais, puis qu'il a fait la follie, qu'il la boyve. Je ne vous puis dire autre chose, sinon que je vous prie bien humblement de faire tant qu'il espouse Genevievfe, à quelque pris que ce soit, et qu'il ne soit point mis en prison, s'il est possible.

ALFONSE.

Asseurez-vous que je m'y employeray comme pour moy-mesmes, puis que je vous voy homme de raison. Adieu.

SCÈNE V

GIRARD, EUSTACHE.

GIRARD.

O Dieu ! que ceux-là sont heureux qui n'ont jamais mis sur leur col le pesant joug de mariage! que ceux-là pareillement sont heureux qui, estant mariez, se sont veus aussi tost en liberté par la mort de leurs femmes; ou bien (si le malheur a voulu que leurs femmes fussent de longue vie) n'en ont eu aucuns enfans, ou, s'ils en ont eu, ils les ont perdus pendant leur bas aage, avant qu'ils eussent le moyen de tourmenter leurs pères par leurs follies et desbauches? Si la mort eust ravi dès le berceau mon Eustache, je ne serois maintenant en peine pour luy, et ne serois en crainte de le voir chastier comme un ravisseur de filles. Faudra-il que celuy que j'ay eslevé avec tant de peine, et que j'ay nourri si delicatement, serve bien tost d'exemple à tout un peuple, au millieu d'une Grève et d'une halle ! Mon Dieu ! je te prie de m'oster de ce monde, plustost aujourd'huy que demain, s'il est arresté que mon fils doive estre pasture des corbeaux ou forçat d'une gallère ! Mais pourquoi est-ce que je me desconforte ainsi ? Dois-je croire aux premières paroles de ceux-cy, qui possible ont controuvé ceste fable de despit qu'ils ont que je n'ay voulu accorder leurs articles desraisonnables ? Vrayement, ce n'est pas sagement fait de me faire malheureux avant le temps. Je m'en vay faire un tour en mon logis pour m'enquerir de mes gens qu'est devenu Eustache. La porte est fermée. J'ay peur qu'ils soient tous allez à vespres. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui est là-bas ?

GIRARD.

Il me semble que j'entens sa voix. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui diable est-ce qui frape ainsi ?

GIRARD.

C'est luy, sans doute. Dieu soit loué ! Il faut bien dire qu'il aura trouvé moyen d'eschapper. Eustache, ouvre-moy.

EUSTACHE.

O mon père ! je ne pensois pas que vous deussiez revenir si tost. Avez-vous disné? Vous plaist il pas d'entrer?

GIRARD.

Attens, je te veux dire icy deux mots en la ruë, pendant que personne ne passe... Eustache, Eustache, je n'eusse jamais pensé que tu eusses esté si volage et outrecuidé[1] que de faire une si lourde faute. Ce n'est pas là la leçon que je t'ay monstrée.

EUSTACHE.

Comment! mon père, quelques envieux vous auroient-ils bien fait acroire quelque mensonge, afin de me mettre en vostre male grace?

GIRARD.

Tu ne gaignes rien à me le nier. Je sçay comme le tout s'est passé.

EUSTACHE.

Mon Dieu ! j'ay peur que quelcun des voisins ayt veu entrer ceans la femme de Thomas.

GIRARD.

Tu me mets la mort entre les dents de ne me vouloir confesser une chose que tu ne sçaurois nier.

EUSTACHE.

Mon père, je vous supplie bien humblement de me vouloir pardonner. La jeunesse et l'amour m'avoient aveuglé de telle sorte, que je me suis laissé tomber en ce peché.

GIRARD.

Mais ne craignois-tu autrement le danger auquel tu me mettois ?

EUSTACHE.

Quel danger? Il n'y en avoit point, que je sache.

GIRARD.

Eustache, Eustache, tu es encores bien jeune. Tu penses donc qu'il n'y ayt autre mal, que de ra-

1. En faisant de ce participe passé du verbe *outrecuider* (faire au delà de ce qu'on peut) un participe présent, nous avons eu *outrecuidant*, qui s'emploie tout à fait dans le même sens de présomptueux : « Outrecuidé et sot, lit-on dans les *Contes* d'Eutrapel, ces deux pièces vont ordinairement ensemble. »

vir une fille de bonne maison jusques dans le logis de sa mère?

EUSTACHE.

Qui vous a dit cela? Jamais je n'y pensay.

GIRARD.

Et, de par Dieu, si tu y eusses bien pensé, tu ne l'eusses pas possible osé entreprendre: car, faute de bien considerer l'evenement des choses, tu as faict un acte qui est suffisant pour te ruiner, si Dieu ne t'ayde.

EUSTACHE.

Je vous prie de croire que ce n'est une garse publique et qui face mestier et marchandise de se prester; partant, vous ne devez avoir peur que j'y aye gaigné quelque mal.

GIRARD.

Je le sçay bien, de par Dieu! Mais il vaudroit mieux que tu eusses gaigné la verolle et la pelade[1] que de t'estre adressé en tel lieu, car l'on pourroit te faire guarir à moins de cinquante escuz; mais si on te garde la rigueur, tout mon bien ne te pourra sauver la vie, si sa mère ne te veut regarder en pitié et permettre que tu la prennes pour femme.

EUSTACHE.

Que dites-vous? elle est mariée.

GIRARD.

Geneviefve est mariée! A qui?

EUSTACHE.

Ce n'est pas d'elle que je parle.

GIRARD.

Comment doncques? Aurois-tu bien fait une seconde faute? O Dieu! quel enfant ay-je nourry! Au lieu que je pensois accuser d'une simple paillardise, il me confesse en outre un adultère qualifié.

EUSTACHE.

Mon père, je vous prie de me pardonner la faute que j'ay faite et ne garder vostre courroux à l'encontre de moy, vous asseurant que je ne retomberay facilement en semblable erreur, puis que je sçay que cela vous est desagreable.

GIRARD.

Eustache, j'ay trop supporté tes jeunesses. Si je t'eusse esté ainsi rude et sevère que sont plusieurs pères à leurs enfants, tu cheminerois mieux en la crainte de Dieu que tu ne fais. J'ay grand peur que Dieu ne me punisse de ce que je t'ay esté trop doux et facile.

EUSTACHE.

N'ayez regret, je vous prie, d'avoir faict du bien à celuy qui ne sera jamais enfant ingrat.

GIRARD.

Je n'y ay pas regret, non; mais il me desplaist que ma bonté a esté cause que tu as fait aujourd'huy deux fautes pour lesquelles il faudra que tu vuides le pays.

EUSTACHE.

Je ne pense avoir fait autre faute que d'avoir receu chez nous, en vostre absence, une femme que Saucisson m'a amenée.

GIRARD.

Que gaignes-tu de me nier la verité? Penses-tu que je ne sache pas bien que tu as esté voir Geneviefve pendant que sa mère estoit au sermon?

EUSTACHE.

Je vous entens, à ce coup. Mais qui vous a fait ce beau conte?

GIRARD.

C'est Louyse mesme, laquelle a juré ses grands dieux qu'elle nous en feroit repentir; et ne m'a rien servi de luy dire que tu l'espouserois.

EUSTACHE.

Moy? que je l'espouse? Je m'en garderay fort bien, puis qu'un autre en a fait ses chous gras. Qu'elle aille chercher un gendre ailleurs.

GIRARD.

Nostre-Dame! qu'est-ce que j'entens!

EUSTACHE.

Je ne vous veux rien celer. Il faut que vous entendiez que celuy que Louyse a veu avec sa fille, habillé d'un habit incarnat, n'est autre que Basile, lequel a trouvé moyen de sortir par les fenestres de la salle, et s'en est venu rendre ceans, où, après qu'il m'a eu conté tout au long l'amour que Geneviefve lui portoit, le long temps qu'il l'a servie, et le moyen qu'il avoit tenu pour parler à elle privement, il m'a prié de luy prester ceste dame que Saucisson m'avoit amenée, ce que je ne luy ay refusé; puis il l'a fait vestir du mesme habit qu'il avoit, et l'a mise en sa place avec Geneviefve.

GIRARD.

Voilà une plaisante histoire. Vrayement, je n'en voudrois pas tenir un fer chaud[1], et suis bien aise que tu n'es point embrouillé en ce patelinage. Mais puis-je croire en seureté ce que tu viens de conter?

EUSTACHE.

Quel profit y aurois-je à le dire s'il n'estoit vray? Au demeurant, Basile, se deffiant de pouvoir entrer facilement en la bonne grace de Louyse, m'a prié de faire ce qui seroit en moy pour luy faire avoir Geneviefve à femme, et de vous parler en sa faveur, pour la familiarité que vous avez avec Louyse.

GIRARD.

Vrayement, il merite qu'on luy face plaisir. Laisse-moy faire; j'espère qu'avant qu'il soit nuict nous aurons mis ses amours en bon train. Mais j'ay peur qu'on ne le trouve guères bon de nous, et qu'en ce fait mesmes il nous ayt un peu bravez.

EUSTACHE.

Il ne le voudroit pas avoir pensé seulement. Vous

1. Maladie qui faisait tomber les cheveux et les poils (*pili*). Les Romains qu'elle avait rasés s'en consolaient en adorant la Vénus chauve.

1. C'est-à-dire me soumettre à l'épreuve du fer chaud, qui était une des plus ordinaires parmi les *épreuves judiciaires* du moyen âge.

sçavez que toute l'affection que j'ay portée à Geneviefve n'estoit que pour obeir; et puis j'ay sceu que Basile luy a fait l'amour plus d'un an devant moy.

GIRARD.

Si tout ce que tu me dis est vray, je t'absous de bien bon cœur de l'autre offence que tu as faicte, pourveu que Dieu te la vueille pardonner. Allons, pendant que la chose est toute fresche, trouver Louyse, pour voir si elle est encores courroucée.

EUSTACHE.

Je le veux bien. Allez devant; je vous suyvray d'assez loing, afin de voir quelle mine elle tiendra à l'aborder. Et puis, quand elle sera bien en colère, je sortiray de mon embusche[1]. Tenez, la voylà qui sort de chez monsieur Bartole.

GIRARD.

Je la voy bien. Retire-toy un peu arrière.

SCÈNE VI

LOUYSE, ALFONSE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Voylà grand cas : tous tant que vous estes à qui je conte ma fortune me conseillez de ne le mettre point en procès, et accepter le party que l'on me presente. Mais vous avez beau faire, je ne vous croiray pour ce coup.

ALFONSE.

Ma seur, ma seur, il fait bon croire conseil, et non sa propre teste. Quant à moy, d'autant que le fait me touche aussi bien qu'à vous, je vous conseille en saine conscience comme je voudrois que l'on fist en mon endroit si la fortune m'estoit advenue, dont je prie Dieu me vouloir garder.

LOUYSE.

Vous dites autrement que ne pensez, et estes bien aise de vous en laver les mains, de peur d'avoir la male grace de Girard.

ALFONSE.

Je ne vous conseillerois pas d'accorder avec luy si je ne voyois qu'il se soumet à la raison, vous baillant, par manière de dire, la carte blanche. Et quand vous vous serez consumé à plaider l'espace de trois ou quatre ans, je ne voy point que vous en puissiez avoir meilleure raison que celle qu'il vous offre. Au demourant, j'ay tousjours ouy dire que l'on ne sçauroit avoir trop d'amis. Voylà Girard. Je croy qu'il nous vient trouver. Avisez, je vous prie, à le contenter.

GIRARD.

Eh bien! ma commère, vous plaist-il pas que nous demourions bons amis?

LOUYSE.

Quant à moy, je ne vous hay point; mais que Eustache s'asseure bien n'avoir affaire à une gruë.

[1] Le même mot qu'*embuscade*, qui, sous cette forme, donne le sens de l'expression dresser des embûches.

GIRARD.

Mais, ma commère, c'est un jeune homme : il luy faut pardonner, il n'y retournera plus.

LOUYSE.

Saint-Jean! je l'en garderay bien, car je le mettray en lieu d'où je respondray bien de luy.

GIRARD.

Dites-vous? N'aurez-vous autrement pitié de celuy qui a pensé estre vostre gendre? Vrayement, vous luy ferez tort, et ne sçay homme qui luy voulust donner par cy après sa fille en mariage.

LOUYSE.

Aussi ne sera-il en ceste peine, si la justice règne à Paris.

GIRARD.

Ma commère, touchez là. Pardonnez-luy, et il vous pardonnera les injures que vous luy avez dites.

LOUYSE.

Où pensez-vous estre arrivé? Il ne vous suffit pas d'avoir deshonnoré ma maison, encores vous vous en mocquez.

GIRARD.

Je vous promets, ma foy, que je suis bien marry qu'il ne vous plaist r'entrer en grace avec luy, car je suis seur que, s'il sçait ce que vous avez dit de luy et que vous l'ayez menacé de le mettre en prison, il ne voudra jamais ouïr parler de vostre fille.

LOUYSE.

Non, non; aussi bien n'est-ce pas pour luy. Et, par la mercy Dieu! puisque vous parlez des grosses dents, avant qu'il soit demie heure d'icy, il sera en une basse-fosse.

ALFONSE.

Girard, je vous estimois homme de bien et entier; mais je vous cognois maintenant pour un homme double. Ne m'aviez-vous pas dit tantost que vous vouliez que Eustache espousast ma niesce à quelque pris que ce fust?

GIRARD.

Il est vray, mais je ne sçavois pas son vouloir. Depuis, il m'a dit qu'il n'en voudroit pour tout l'or du monde.

ALFONSE.

Comment avez-vous peu parler à luy?

GIRARD.

Demandez-luy; le voylà qui vient à nous.

LOUYSE.

Vierge de grace! comment a-il peu sortir?

EUSTACHE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous garde de mal. J'ay esté adverty que vous aviez opinion que j'avois fait tort à vostre fille; cela a esté cause que je vous suis venu trouver pour m'en purger.

LOUYSE.

Meschant desloyal! osez-vous bien vous presenter devant moy, après m'avoir faict un tel tort? Au larron, mes amis! prenez ce voleur.

EUSTACHE.

Tout beau, Madame ! tout beau ! Aprenez à parler autrement, car, de tout ce que vous venez de dire, il n'en est rien.

LOUYSE.

Que t'avois-je faict, meschant, pour me jouer un si lasche tour ? Mais qui t'a ouvert la porte ? Il faut que ce ayt esté ceste meschante carogne de Perrette.

EUSTACHE.

Madame, personne n'avoit que faire de m'ouvrir, puis que je n'y estois pas entré.

LOUYSE.

Ne t'ay-je pas enfermé dans ma salle il y a environ une bonne heure et demie ?

EUSTACHE.

Vous resvez, ou bien vous me prenez pour un autre, car je n'ay bougé de la maison.

LOUYSE.

Mon frère, qu'est-ce à dire cecy ? Voilà Eustache que je pensois avoir enfermé estroitement, et si il ne porte plus l'habit qu'il avoit tantost.

ALFONSE.

Regardez bien que vous ne vous abusiez. Je vous conseille de faire un tour jusques en vostre salle pour voir si vostre prisonnier y est encores.

LOUYSE.

C'est bien dit. Cependant que j'y vay, je vous prie, entretenez Girard et son fils.

ALFONSE.

Messieurs, ne prenez garde à ce que dit ma sœur ; c'est une femme soupçonneuse, et qui s'esmeut aussi tost qu'il luy passe une mouche devant le nez. Au demourant, elle est bien du meilleur naturel du monde quand elle a passé sa colère.

GIRARD.

Je la cognois telle que vous me la despeignez. Aussi n'ay-je pas deliberé de prendre pied à ses parolles.

EUSTACHE.

Mais ce pendant elle nous fait grand tort de me soupçonner d'avoir eu affaire avec sa fille.

ALFONSE.

Cela n'empeschera pas que nous n'achevions ce que nous avons desjà si bien commencé.

EUSTACHE.

Vous me pardonnerez, s'il vous plaist... Jamais Genevielve ne me sera rien, et pour cause.

GIRARD.

Vous voyez comme il ne tient pas à moy, et si ce que je vous disois est vray. Mais voylà vostre sœur qui revient... Eh bien ! ma commère, est-ce mon fils qui vous a offensé ?

LOUYSE.

Seigneur Girard, il me desplaist de vous avoir tenu de si fascheux propos ; mais je croy que vous serez plus raisonnable que moy, et que vous me pardonnerez plustost la faute que j'ay faicte, que je n'ay voulu pardonner à vostre fils celle qu'il n'avoit pas faicte.

GIRARD.

Faictes-moy ce bien de me dire qui est celuy que vous avez surpris avec vostre fille.

LOUYSE.

C'est une jeune femme de la ruë Sainct-Denis, habillée en homme, que je cognois aucunement pour avoir autrefois acheté de la marchandise en sa boutique.

ALFONSE.

Mais quelle excuse prend-elle d'estre venue voir ma niepce en accoustrement d'homme ?

LOUYSE.

Elle ne m'a dit autre chose, sinon que son mary la traite mal, à cause d'une garce qu'il entretient ici près ; de quoy se voulant esclaircir, et le voulant surprendre sur le faict, a pris une porte pour l'autre, et, ayant trouvé ma maison ouverte, y est entrée en deliberation de bien crier après son mary, si elle l'y eust trouvé. Depuis, ayant recognu ma fille, elle est entrée en discours avec elle jusques à l'heure que je les ay surpris ensemble.

GIRARD.

Voylà une plaisante farce ; mais, qnand tout est bien consideré, il ne se faut guères esmerveiller qu'une femme s'habille en homme en ceste ville, pour la liberté qu'elles y ont. J'ay tousjours ouy dire que Paris estoit le purgatoire des plaideurs, l'enfer des mules et le paradis des femmes.

LOUYSE.

S'il vous plaist d'entrer, vous verrez que je dis vray.

GIRARD.

Nous le croyons bien sans y aller voir, et n'en est point besoin pour ceste heure. Adieu, Madame.

LOUYSE.

Adieu, Messieurs. Mon frère, entrons en la maison pour mettre ordre un peu à nos affaires.

ALFONSE.

Je le veux bien; passez devant.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ANTOINE, BASILE, FRANÇOISE.

ANTOINE.

J'ay faict, comme je pense, près de deux mille lieuës depuis une heu.. par ceste ville pour trouver Françoise ; mais au diable si je l'ay peu jamais rencontrer ! J'ay esté en son logis, où j'ay trouvé une petite fille qui m'a dit qu'elle estoit allée ouïr le Saint-Esprit, où je suis allé en toute diligence, pensant l'y trouver; mais elle n'y estoit pas. De là j'ay esté à Saint-Jean, Saint-Gervays, Saint-Paul,

Saint-Antoine, l'Ave Maria, pour voir si je la trouverois, d'autant qu'elle est plus souvent aux eglises qu'à sa maison. Après j'ay passé par les Blancs-Manteaux, les Billètes, Sainte-Croix, et m'en suis venu à Saint-Merry, Saint-Jacques, Saint-Eustache, Saint-Germain et autres eglises et lieux de devotion; mais jamais je n'ay trouvé personne qui m'en peust dire certaines nouvelles. Voylà que c'est : quand on a affaire des personnes, on n'en peut finer; mais quand l'on n'en a que faire, on ne les rencontre que trop. Je ne sçay que je diray à mon maistre, d'avoir si mal employé le temps. Mais le voylà qui vient au grand pas vers moy.... Il faut trouver quelque bourde pour l'apaiser.

BASILE.

Antoine, où as-tu tant musé toute ceste après-disnée?

ANTOINE.

Monsieur, j'ay esté chercher Françoise, et, voyant que je ne la trouvois point, je me mis à espier icy autour si je verrois rien qui vous peust nuire, ou à Genevicfve, pour vous en advertir.

BASILE.

Tu as bien fait. Mais, dy-moy, que me conseilles-tu de faire?

ANTOINE.

Monsieur, si j'avois affaire de conseil, je vous en voudrois demander, et me semble que vous, qui en donnez aux autres, en pouvez bien retenir pour vous, sans aller ailleurs aux empruns.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que nous voyons bien les fautes de nostre voisin, mais nous sommes aveugles aux nostres? Comment pourrois-je donc bien me resoudre en ce faict d'amour, qui me touche de si près, veu mesmes que l'on ne peint amour aveugle pour autre cause, sinon pour monstrer que ceux qui ayment ne sçavent le plus souvent ce qu'ils font, où ils vont, ne ce qu'ils disent.

ANTOINE.

Cela est bien certain. Mais aussi je croy que l'amour n'a point tant aveuglé vostre esprit qu'il ne vous ayt laissé l'usage de la raison pour vous conduire en vos affaires, et puis la jouyssance vous doit avoir mis en repos de conscience. Toutefois, si vous avez desir de prendre conseil, voylà madame Françoise qui vient vers vous, laquelle, pour son aage et l'experience au fait d'amours, vous en pourra departir plus que ne pourroit faire un pauvre jeune garson ignorant comme moy.

BASILE.

Allons donc au devant d'elle... Bonsoir, madame Françoise!

FRANÇOISE.

Bon vespre, Monsieur! Je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous conter des nouvelles que j'ay aprises toutes fresches.

BASILE.

Qu'y a-t-il de nouveau?

FRANÇOISE.

Je vous veux bien advertir que vos affaires iroient fort bon train, n'estoit une chose. Sçachez doncques que je viens du logis de Louyse, où j'ay trouvé la femme du sire Thomas habillée en homme, et tout à l'heure je me suis imaginée qu'il y avoit là de vostre invention, et que vous l'aviez supposée en vostre place, ainsi que peu après j'ai sçeu de Genevicfve qui, m'ayant tirée à part, m'a tout conté, et, qui plus est, m'a dit que vous l'aviez espousée. Est-il pas vray?

BASILE.

Ouy, graces à Dieu!

FRANÇOISE.

Peu après, je me suis mise à deviser avec Louyse et son frère, taschant toujours de vous mettre sur les rancs; mais aussi tost que je vous ay eu nommé, Louyse m'a renvoyée bien loing, jurant ses grans dieux qu'elle aymeroit mieux estre morte que vous fussiez son gendre. Quand j'ay veu qu'elle estoit si fort en colère, je n'ay plus rien voulu dire touchant vostre faict; mais changeant de propos, nous nous sommes mis à deviser de plusieurs choses, et, allant de fil en eguille, l'on est venu à faire mention du capitaine Rodomont. Tout aussi tost elle a commencé à dire que ce seroit bien le cas de sa fille, et qu'elle luy en vouloit faire parler dès aujourd'huy.

BASILE.

Mon Dieu! que me dites-vous?

FRANÇOISE.

Aussi tost qu'elle a eu lasché la parolle, j'ai trouvé moyen de le redire à Genevicfve, qui s'estoit retirée en sa chambre; mais la pauvre fille, ne pouvant dissimuler la douleur qu'elle sentoit de si fascheuses nouvelles, s'est mise à pleurer avec telle abondance de larmes, que j'en ay eu très-grande pitié.

BASILE.

O Dieu! comment pourray-je jamais recognoistre cette constante amitié! Non, non, je suis resolu de perdre la vie ou d'arracher celle de ce glorieux [1] capitaine, et serois un lasche poltron si je faisois autrement.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous avez grand tort de faire une telle deliberation; pardonnez-moy si je vous le dis. Ne voyez-vous pas bien que, si Rodomont meurt par vostre main, vous augmentez tousjours les difficultez, et faites que Louyse vous hayra comme la peste, estant mesmes en danger de perdre avec la vie le bien qui ne vous peut eschaper, comme l'ayant conquis avec si grand heur? Faites, si vous m'en croyez, de deux choses l'une : trouvez le moyen de faire vostre paix avec Louyse, ou faites en sorte que le capitaine sçache ce qui s'est passé

1. Panfaron, plein de vanité. C'est la traduction exacte du *gloriosus* de Plaute dans sa comédie, d'où sont venus, par imitation, tous ces fiers à bras. La pièce de Destouches, *le Glorieux*, emploie encore le mot dans cette acception, en substituant toutefois l'orgueil arrogant à la fanfaronnade.

entre vous et Genevicfve. Voilà le seul moyen de luy faire laisser la poursuite en laquelle il est si chaud.

BASILE.

Je suis plus marry du mal que Genevicfve endure à mon occasion que je ne suis de ce que vous dites qu'on la veut donner à ce mangefer, car je pense que malaisement il pourra entendre à se marier, maintenant qu'il tient garnison dans le chasteau de Saint-Prix [1].

FRANÇOISE.

Dites-vous? Et bien! voylà desjà bon commencement; il ne se faut desesperer.

BASILE.

J'ay, Dieu mercy! bon espoir de venir au bout de mes desseins; mais je voudrois bien avoir consolé ceste pauvre fille. Je m'en vay voir si je pourray parler à elle, vienne qui plante.

FRANÇOISE.

Regardez-y bien à deux fois, et que, pour un mal, vous ne luy en donniez deux. Toutefois, je vous conseille de vous y acheminer, puisque voylà Louyse qui en sort avec son frère. Retirons-nous un peu à quartier, de peur qu'elle ne nous voye.

SCÈNE II

LOUYSE, ALFONSE.

LOUYSE.

Je vous dis que je ne suis point bien edifiée de ceste masquarade, et ne suis guère aise que ceste belle madame Alix, que nous avons faict sortir par l'huys de derrière, soit venue voir ma fille.

ALFONSE.

Quant à moy, je ne sçay qu'en penser. Toutefois, elle me semble d'assez bonne sorte. Au pis aller, quand elle seroit la plus desbauchée de Paris, si ne pourroit elle avoir fait grande playe à l'honneur de ma niepce.

LOUYSE.

Je ne sçay. Ne vous souvient-il point que maistre Damian, nostre medecin, nous disoit dernièrement qu'il y avoit des hommes qui avoient les deux sexes, et les nommoit, ce me semble, garsons-fillettes et barbes-fleuries?

ALFONSE.

Vous voulez dire hermafrodites. Je ne croy pas que dame Alix soit de ce nombre. Mais vous faictes bien, en ce cas icy, de craindre et prendre tousjours les choses au pire.

LOUYSE.

Voylà pourquoy je suis bien deliberée de marier ma fille à ce capitaine qui luy faict la court, et qui a le bruit d'avoir beaucoup de bien, avant que le monde soit abruvé de ceste histoire. Je sçay que Girard est de ses amis, et, partant, allons le trouver pour luy en faire porter la parolle.

ALFONSE.

Je ne trouve pas bon que Girard s'en mesle.

LOUYSE.

Pourquoy?

ALFONSE.

Pour autant qu'il vous en a prié autrefois pour son fils, et j'aurois peur que maintenant il nous fist un faux-bon, et qu'il la voulust encores faire avoir à Eustache.

LOUYSE.

J'ay bien pensé à ce que vous dites; mais quand bien il la voudroit retenir pour Eustache, je n'en serois pas trop marrie. Au reste, je le pense tant homme de bien et tant de mes amys, qu'il taschera à faire que Rodomont espouse Genevicfve, s'il voit que son fils n'en vueille point.

ALFONSE.

Vous voulez dire que vous avez deux cordes en vostre arc. Ce n'est pas trop mal avisé. Entrons en sa maison, puisque la porte est ouverte.

SCÈNE III

FRANÇOISE, BASILE, PERRETTE, GENEVIEFVE.

FRANÇOISE.

Et bien! que vous en semble? vous voyez maintenant si j'ay dit vray.

BASILE.

Hastons-nous pendant que la commodité se presente et qu'il fait desjà assez obscur. Antoine, fais le guet cependant que je vay heurter à la porte. Tic toc tac.

PERRETTE.

Qui est là?

BASILE.

Perrette, m'amie, je te prie, ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Est-ce vous, Monsieur? Mananda, je suis bien marrie que je ne puis. Madame a emporté la clef.

BASILE.

N'y a-il point de moyen de parler à ta maistresse?

PERRETTE.

Si a bien, mais ce ne sera que par ceste fenestre.

BASILE.

Ce m'est tout un, pourveu que je puisse avoir l'heur de la voir et de luy dire trois ou quatre mots.

PERRETTE.

Ayez donc un peu de patience, que je l'aille querir en sa chambre, où elle s'est retirée pour pleurer et gouverner ses pensées mieux à son aise.

1. Maintenant qu'il est *pris*. Ces sortes de plaisanteries avec allusion aux noms des saints nous venaient du moyen âge.

BASILE.

Despesche-toy. O! que je suis un homme miserable d'avoir esté cause que ceste pauvre fille soit tombée en la male grace de sa mère pour aymer trop ardamment! Il ne sera jamais en ma puissance, quand je vivrois jusques à la fin du monde et que je possederois tous les honneurs et richesses de l'univers, d'acquiter la centiesme partie de l'obligation qu'elle a sur moy, si ce n'est qu'il luy plaise de prendre pour argent contant ma bonne volonté et le ferme amour que je luy porte, lequel je sens d'heure en heure croistre dans mon cœur, et avec ses traits d'or y engraver en cent endrois le beau portrait de ma belle Genevievfve. O Dieu! que je fus abusé quand je pensay que ma passion amoureuse prendroit quelque relasche par la jouyssance, tout ainsi que la fain s'apaise par les viandes, la soif par le boire, et le froid par un beau grand feu! Au contraire, ayant descouvert tant de beautez et douceurs, auparavant incognues à mes sens, je brusle maintenant d'un ardent desir de les posseder, lequel ne me laisse en repos, pour la crainte que j'ay qu'on ne me les ravisse, ainsi qu'un avaricieux qui, ayant peur qu'on ne luy desrobe ses escuz, passe et repasse cent fois en un jour autour du lieu où ils sont ensevelis; et quand il en est absent, son cœur neantmoins ne laisse d'estre avec son thresor.

FRANÇOISE.

Vrayment, vous avez grand tort de vous tourmenter de la sorte, maintenant que vous avez occasion de vous resjouir. Mais escoutez... je l'entens venir.

BASILE.

O mes yeux! repaissez-vous goulument de ceste douce lumière qui sort des siens, et vous, mes oreilles, escoutez attentivement ceste voix angelique, et ne perdez une seule parole de ceste belle bouche.

GENEVIEFVE.

Perrette, il m'est advis que j'entens quelcun parler là-bas. Ouvre la fenestre.

BASILE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous veuille rendre contente.

GENEVIEFVE.

Monsieur, je le prie qu'il luy plaise vous donner ce que vostre gentil cœur desire, car je seray assez contente si vous l'estes.

BASILE.

Je suis maintenant assez content, puis que j'ay l'heur de vous voir; mais aussi tost que je vous auray perdu de veuë, je demeureray plus estonné et confus que celuy qui, en une nuict d'hyver, chemine par mauvais païs, le vent luy ayant estaint sa lumière.

GENEVIEFVE.

Si ce que vous dites est vray, je desire de pouvoir entrer dans vos yeux sans vous faire mal, et y demeurer perpetuellement, à celle fin que vous soyez tousjours content, voyant devant vous celle qui ne vit d'autre viande[1] que du souvenir de vos perfections.

BASILE.

Vous faites donc une maigre chère, si vous vous repaissez seulement de mes perfections; mais si vous eussiez dit de l'amour que je vous porte, je n'eusse lors craint de dire que vous ne sçauriez estre nourrie d'une viande plus exquise. Et m'en pouvez hardiment croire, comme celuy qui ayme la plus belle, la plus gentille dame qui soit en l'univers.

GENEVIEFVE.

Cela procède de vostre grande courtoisie, d'aymer ainsi celle qui tient à grande faveur de vous estre humble servante; mais je puis dire aussi que vostre amour n'est point plus extreme que le mien, et, n'estoit que je crains d'offencer mon seigneur et maistre, je dirois que je ne pense pas estre aymée de la façon que je vous ayme.

BASILE.

Madame, quant est de l'amour que je vous porte, je dis que vous devez estre plus asseurée de mon amour que moy du vostre, d'autant que vostre beauté est suffisante non seulement d'attirer les hommes à soy, mais elle peut forcer mesmes les bestes les plus cruelles. D'autre costé, vous sçavez comme je vous suis obligé, principallement pour les recentes faveurs que de vostre grace vous m'avez departies. Mais, je vous prie, comment puis-je estre asseuré d'estre justement aymé de vous, n'ayant chose en moy qui merite d'arrester vostre affection, et n'ayant jusques icy fait chose qui vous puisse exciter à m'aymer, combien que à la verité je pense estre assez bien voulu de vous, tant pour vostre douceur et gentillesse que pour l'envie que vous sçavez que j'ay de m'employer à vostre service quand l'occasion se presentera, et qu'il vous plaira m'honorer de vos commandements.

GENEVIEFVE.

Mon grand amy, je vous remercie bien humblement de ceste offre si liberale; seulement je vous prie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de parler à ma mère le plus tost que vous pourrez, ou luy faire parler par vos parens et amys, et mettre ordre que le mariage de Rodomont et de moy ne se face.

BASILE.

Je le feray, n'en ayez doute. Cependant je vous prie de ne vous contrister de chose que vous oyez. J'espère mettre si bon ordre à tout, que ce beau balafré, au lieu de vous, ne trouvera que du vent entre ses bras. Au demeurant, vous n'avez occasion de craindre que vostre mère luy en parle, maintenant qu'il est prisonnier en la Conciergerie ou au Chastelet, que je ne mente.

1. Ce mot se prenait alors dans le sens absolu de *nourriture*, comme le *victus* latin, d'où il dérive.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que vous me faictes aise de me dire telles nouvelles! Mais en estes-vous bien asseuré?

BASILE.

Je l'y ay veu mener par trois sergens, qui l'ont pris ceste apres dinée, près de vostre logis, un peu devant que je vous eusse espousée.

GENEVIEFVE.

Monsieur, excusez-moy si je ne vous puis tenir plus long propos. Je croy que ma mère reviendra incontinent, car elle n'est allée loing.

BASILE.

Je serois bien marri qu'elle m'eust veu parler à vous avant que ce trouble-cy soit appaisé. Adieu, Madame.

GENEVIEFVE.

Adieu, Monsieur. Je vous prie de vous souvenir de la promesse que vous m'avez faicte. Perrette, ferme la fenestre.

BASILE.

Madame Françoise, nous avons assez esté en ce lieu.

FRANÇOISE.

Retirons-nous en mon logis.

BASILE.

Je le veux bien. Antoine, je te prie de ne bouger d'icy, et de prendre garde soigneusement à ce que tu verras ou entendras dire de moy.

SCÈNE IV

RODOMONT, NIVELET, ANTOINE.

RODOMONT.

Que j'endure une telle bravade! Il sera donc dit qu'un petit bourgeois de Paris ayt parlé tant au desavantage d'un tel homme que moy, et non seulement mal parlé, mais qui plus est luy ayt volé sa maistresse! Non, non, il me coustera plustost la vie que je n'en aye la raison; mais avant que je meure, je suis seur que ma flamberge fera un bel eschec, abatant plus de testes qu'un faucheur ne fait d'herbes au moys de juing. Nivelet!

NIVELET.

Plaist-il, Monsieur?

RODOMONT.

Vas-t'en querir ma rondache et mon casquet, car je veux entrer de cul et de teste chez Louyse et enlever Geneviefve; que si elle ne veut venir d'amitié, je veux mettre le feu au logis et brusler toute la ruë, voire, pardieu! la moitié de Paris; et puis après, j'iray trouver ce galant de Basile pour le hascher plus menu que chair à pasté, tant que les fourmis en puissent aisement emporter chacun leur lopin.

ANTOINE.

Ho! le mauvais! il tuera tantost un peigne pour un mercier[1].

NIVELET.

Il seroit donc bon que vous eussiez compagnie pour vous seconder.

RODOMONT.

Tu as raison; cours-t'en au corps de garde du Louvre, et dis au corporal que je luy prie de m'envoyer trois ou quatre harquebusiers et autant de mousquetaires pour me faire compagnie en un affaire qui importe au service du roy.

ANTOINE.

Pardieu! si vous y venez, on vous chargera de bois comme un asne.

NIVELET.

Il me semble que vous vous mettez en un grand danger sans propos ny apparence. N'avez-vous pas bien ouy que Basile se vantoit d'avoir espousé Geneviefve? Voudriez-vous bien ravir une femme à son mary? ce seroit assez pour vous ruiner.

RODOMONT.

Tu dis vray, ne bouge d'icy pour ceste heure. Je suis d'advis de remettre l'assaut à demain, sur la diane[1].

ANTOINE.

Vous faites que sage.

RODOMONT.

Mais que dira-t'on quand on sçaura que j'ay esté ainsi mocqué?

NIVELET.

Qui le dira, je vous prie, si vous mesmes ne le dites? Mais je sçay bien que vous n'avez garde: vous voudriez plustost faire acroire d'avoir tué une douzaine d'hommes que de confesser d'avoir esté bravé.

RODOMONT.

Je me trouve par fois assez bien de ton conseil, et pense qu'il ne sera pas trop mauvais pour ce coup.

NIVELET.

Vous ferez fort bien de me croire; mais, je vous prie, seriez-vous bien si poltron que de prendre le reste de Basile? Par ma foy! jamais je n'aurois bonne opinion de vous.

RODOMONT.

Penses-tu que Basile aye eu le pucelage de Geneviefve?

NIVELET.

Doutez-vous d'une chose si claire? Penseriez-vous bien qu'il eust esté si lasche que de faillir à l'assignation; et puis, vous avez ouï ce qu'ilz se disoient l'un à l'autre, car vous estiez assez près d'eux, sans qu'ils vous peussent voir, tant à cause du temps obscur qu'il faict que à cause d'une charrète qui vous cachoit.

RODOMONT.

Qu'ilz te remercient hardiment du conseil que tu

1. C'est le proverbe comiquement retourné, et dit à rebours, afin de mieux qualifier ce faux brave: « Tuer un mercier pour un peigne. »

1. Batterie de tambour ou sonnerie de trompette pour réveiller les soldats le matin. Chateaubriand, dans les *Martyrs*, y voit un souvenir du culte de Diane; c'est possible. Les Italiens, de qui l'expression nous est venue, appellent l'étoile du matin *Stella Diana*.

m'as donné, car, en la colère où j'estois, si j'eusse poursuyvi ma pointe, j'eusse fait mourir cinq cens hommes pour le moins, lesquels peuvent bien dire ne tenir la vie, après Dieu, que de toy. Allons trouver Eustache; puis que j'ai failly à mon entreprise, j'ay délibéré de faire comme luy et prendre le temps ainsi qu'il vient, sans plus m'embroüiller le cerveau de ces amoureuses passions.

NIVELET.

Si vous voulez parler à Girard, il m'est advis que le voylà avec une femme et un autre homme.

RODOMONT.

S'il me voit, je parleray à luy; sinon, je passeray outre.

SCÈNE V

GIRARD, LOUYSE, RODOMONT, ALFONSE, ANTOINE.

GIRARD.

Quant à moy, je ne pense pas de pouvoir disposer le capitaine à espouser vostre fille, quelque mine qu'il face de l'aymer, et ne luy conseillerois, ny à vous aussi.

LOUYSE.

Pourquoy donc, mon compère? Ma fille ne le vaut-elle pas bien?

GIRARD.

Je n'en doute point; mais il me semble qu'elle ne seroit trop à son aise d'estre mariée à un homme qui possible ne la verroit quatre fois en un an. Vous sçavez qu'aussi tost qu'il est bruit de guerre, il est des premiers à cheval.

ALFONSE.

A la verité, je craindrois qu'il se fist brave[1] des biens de ma niepce, et qu'il employast l'argent de son mariage à se monter.

LOUYSE.

Si ay-je esté advertie de bonne part qu'il jouist pour le moins de quatre mille livres de rente.

GIRARD.

Je croy bien qu'il en jouiroit, et de plus, s'il ne devoit rien.

ALFONSE.

Sans mentir, il se voit peu souvent qu'un homme de sa condition n'aye affaire aux confrères de Saint-Mathieu[2].

GIRARD.

Je ne laisseray toutefois de luy en parler, si vous voulez.

LOUYSE.

Je vous en prie bien humblement, et à cela je cognoistray que nous sommes bons amys. Il me semble que le voylà; au moins je le pense recognoistre à son laquais habillé de verd.

GIRARD.

Seigneur Rodomont, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour communiquer un affaire qui vous importe.

RODOMONT.

Comment! avez-vous eu des nouvelles que l'on va en Flandres à ce coup, ou en Portugal?

GIRARD.

Je ne vous veux point parler de guerre, mais de paix. J'ay charge de sçavoir si vous avez desir de vous marier?

RODOMONT.

Je vous diray que tous mes amys me le conseillent, et me disent qu'il est temps que j'y pense si je veux voir mes enfans avancez aux armes.

GIRARD.

Si vous voulez entendre à un bon parti que je sçay, j'espère de faire tant par mes journées que vous l'emporterez facilement.

RODOMONT.

Dites-moy donc qui c'est.

GIRARD.

Cognoissez-vous bien madame Louyse que vous voyez icy presente?

RODOMONT.

Ouy, vrayement, et vous asseure que je luy voudrois faire tout service.

LOUYSE.

Monsieur, je vous en remercie bien humblement. Vous plaist-il pas vous couvrir?

GIRARD.

Je croy aussi que vous cognoissez sa fille Genevieſve, ou je suis bien trompé.

RODOMONT.

Je la cognois pour une des plus belles de tout le quartier.

GIRARD.

C'est d'elle que je vous voulois parler, et si vous luy portez affection, comme je me suis laissé dire, je me fay fort de vous en faire bien tost passer vostre envie.

RODOMONT.

Vous me faictes plus d'honneur que je ne merite, de me vouloir faire avoir une si belle femme; mais je suis d'un humeur bizarre qui ne simpatiseroit pas fort bien avec le sien. Partant, je vous prie de m'excuser si je n'y puis entendre pour ceste heure.

GIRARD.

Comment! l'on m'avoit dit que vous perdiez les pieds pour son amour, et maintenant que vous estes en beau chemin pour en jouïr, vous reculez arrière! Il semble, en bonne foy, que vous craigniez la touche.

RODOMONT.

Sans mentir, je l'ay aymée, pendant qu'elle estoit fille, d'aussi bonne amour que jamais gentilhomme ayma; mais depuis que j'ay descouvert qu'un autre estoit le mieux venu en son endroit, et qu'elle avoit

1. Bien vêtu, pimpant.
2. Usuriers.

laissé aller le chat au fourmage, je ne suis pas deliberé de m'en rompre jamais la teste.

LOUYSE.

Vrayement, Monsieur, vous avez tort : Geneviefve est fille de bien.

ALFONSE.

Mon capitaine, vous monstrez bien, à voz sots propos, que vous avez la teste sans cervelle, de parler ainsi au desavantage de ma niepce, qui vaut mieux que vous.

RODOMONT.

Je ne pense point avoir parlé autrement que je ne dois.

LOUYSE.

Ce n'est pas parler en homme de bien d'accuser les filles d'un peché où elles ne songèrent de leur vie.

ALFONSE.

C'est bien loing de soustenir leur honneur et de couvrir leurs fautes, quand elles seroient coupables, ainsi que faisoient les anciens chevaliers de la table ronde.

RODOMONT.

Je ne dis rien que je n'aye veu et ouy. Voudriez-vous bien que vostre fille eust deux maris à la fois? Madame, puis qu'elle a choisi Basile pour son mary, je suis bien d'advis que vous luy laissiez, et croy que leur mariage se portera bien.

LOUYSE.

Qui vous a fait croire ceste belle bourde?

ALFONSE.

Je vay gaiger que c'est une invention de Basile.

RODOMONT.

Basile ne me l'a point dit ny fait dire. Je l'ay veu tout maintenant parler à vostre fille, et j'ay entendu d'eux que le mariage avoit esté consommé ceste après-disnée, et que Basile estoit venu accoustré des habillemens d'Eustache.

ANTOINE.

Il me semble que l'on parle de mon maistre; je me veux approcher plus près pour ouyr ce qu'ils disent.

LOUYSE.

Vous vous trompez : c'estoit une femme desguisée en homme qui estoit venue pour voir ma fille et luy porter un mommon[1]. Voycy mon compère qui vous en pourroit asseurer.

GIRARD.

Ma commère, puis que le capitaine a tout sceu aussi bien que moy, il n'est plus temps de desguiser les matières. Je croy que vous estes si equitable que vous seriez marrie d'oster la femme à celuy à qui elle appartient pour la bailler à un autre. Asseurez-vous que le capitaine dit vray, et que Basile a espouzé vostre fille, et qui plus est, a consommé le mariage.

1. Présent qu'on portait dans les maisons où l'on allait en masque, et qu'on jouait contre quelque autre enjeu. Moliere, dans l'*Étourdi* et dans le *Bourgeois gentilhomme*, et Scarron, dans le *Roman comique*, font encore allusion à cet usage.

LOUYSE.

Vray Dieu! que me dites-vous?

GIRARD.

La verité, que Basile mesmes m'a confessée.

LOUYSE.

O Dieu! que je suis miserable! Ha! traistre et desloyal Basile! Je me doutois bien que tu me jouerois quelque meschant tour; mais encore ne le puis je croire, car comment seroit-il sorti sans que je l'eusse veu?

GIRARD.

Fort bien! par les fenestres de la salle. Et puis, pour sauver l'honneur de vostre fille, il a mis madame Alix en sa place.

ALFONSE.

Mais regardez bien à ce que vous dites.

GIRARD.

Je sçay bien ce que je dis et ne parle point par cœur.

LOUYSE.

Ne suis-je pas bien fortunée, d'avoir nourry une fille qui sera cause de ma mort!

GIRARD.

Ma commère, le seigneur Basile est honneste jeune homme, riche et de bonne parenté; il vous ayme, il vous respecte plus qu'homme qui vive. Je pense que vous ferez fort bien de luy bailler vostre fille : aussi bien est-elle desjà à luy.

LOUYSE.

J'ay grand peur qu'il n'en vueille plus, maintenant qu'il en a fait à sa volonté.

GIRARD.

Ne dites pas cela. Je le cognois trop homme de bien pour commettre un acte si lasche.

LOUYSE.

S'il la veut, qu'il la prenne; je ne m'en tourmenteray autrement, puis qu'aussi bien je n'y gaignerois rien.

ANTOINE.

Je m'en vay advertir mon maistre, qui n'est pas loing d'icy, des nouvelles que je viens d'ouïr. Mon Dieu, qu'il sera aise!

LOUYSE.

Mes amys, je vous prie ne me laisser au besoing.

GIRARD.

Pourquoy dites-vous cela? Ne sçavez-vous pas bien que je voudrois, pour vous, faire la fausse monnoye?

LOUYSE.

Ha! mon compère, j'ai grand'peur qu'il n'en vueille point; mais, s'il la refuse, je le ferai le plus miserable homme de la France. Je vous prie, si nous en venons là, de me servir, au besoin, de vostre tesmoignage.

GIRARD.

J'aymerois mieux mourir que de faire autrement.

RODOMONT.

Non, non, Madame ; s'il ne vous fait raison, mon espée et mon bras luy feront faire maugré ses dens.

LOUYSE.

Mes amys, vous m'obligez beaucoup. Helas ! mon Dieu, je cognois à ceste heure que ce que l'on dit est vray, que les mariages se font au ciel et se consument en la terre. Il falloit de necessité que Basile fust mon gendre, et ne l'en pouvois empescher, puis que Dieu l'avoit resolu en son conseil privé.

GIRARD.

Je vous puis bien dire en l'oreille icy, entre vous et moy, que vous ne perdez pas au change. Je vous prie, quel avantage est-ce qu'eust eu vostre fille avec ce beau trainegaine de foin ?

LOUYSE.

Elle n'eust esté des mieux mariées ; mais la crainte que j'avois des choses faictes ceste aprèsdisnée m'avoit fait haster de vous en parler.

GIRARD.

Je voy bien que Dieu nous ayde. Voyez-vous comme il fait tomber Basile entre noz mains ?

RODOMONT.

Pardieu ! il espousera vostre fille tout presentement, ou je luy plongeray dans le corps mon espée jusques aux gardes.

LOUYSE.

Attendons-le icy de pied coy : aussi bien vient-il droit à nous.

SCÈNE VI

BASILE, ANTOINE, LOUYSE, GIRARD, ALFONSE, RODOMONT.

BASILE.

Es-tu bien asseuré que Louyse a tout sceu ?

ANTOINE.

Je ne le dirois s'il n'estoit vray.

BASILE.

Et que j'avois esté veoir sa fille ?

ANTOINE.

Vous vous en pouvez asseurer.

BASILE.

Et que je suis eschappé, laissant Alix en ma place ?

ANTOINE.

Elle le sçait aussi bien que vous et moy.

BASILE.

Mais dy-moy qui lui a dit ?

ANTOINE.

Le capitaine et Girard.

BASILE.

Ne s'en est-elle point autrement courroucée contre moy ?

ANTOINE.

Si est bien, mais enfin elle a esté appaisée par Girard, auquel elle a promis de vous donner sa fille si vous luy faites cest honneur que de la prendre.

BASILE.

Comment ! cest honneur? Pense-t-elle que je sois homme pour refuser un offre si à mon advantage ? Allons les trouver plustost aujourd'huy que demain, de peur qu'elle ne change d'opinion.

ANTOINE.

Nous n'avons que faire d'aller loing : les voilà devant vous.

BASILE.

Bon soir, Madame ; bon soir, Messieurs. J'ay esté adverty que vous aviez envie de parler à moy pour une chose qui ne m'importe rien moins que de la vie. Je vous prie me faire ce bien que de me commander, et vous verrez si puis après je seray prompt à vous obeyr.

LOUYSE.

Basile, je vous avois jusques icy estimé homme sage ; mais la faute que vous avez faite monstre bien le contraire. Remerciez hardiment ces messieurs de ce qu'ils ont tant fait envers moy, que je n'ay deliberé de punir autrement vostre offence que de vous condamner à vivre avec celle qui est des complices de vostre meschanceté ; de laquelle, si vous eussiez esté si amoureux que le bruit couroit, vous n'eussiez pas entrepris de ravir l'honneur, comme vous avez fait.

BASILE.

Madame, toute la faute que j'ay faite a esté en ce que je n'ay point attendu vostre consentement, ainsi que je devois ; mais je vous puis dire que je n'ay point ravi l'honneur de vostre fille, d'autant que j'estime son honneur estre le mien propre, puis qu'il luy a pleu m'accepter pour son mary ; et, s'il vous plaist me recognoistre pour tel, j'espère vous faire paroistre un jour, par mes bons services, que vous ne pouviez eslire un meilleur gendre, quand bien vous eussiez cherché par tout Paris.

LOUYSE.

Je suis marrie seulement de la sorte dont vous y avez procedé.

BASILE.

Madame, quand vous aurez bien pesé les raisons d'une part et d'autre, vous aprouverez ce que j'ay fait. Il vous peut souvenir qu'il y a plus d'un an que je suis après pour faire ceste alliance aux conditions que vous m'avez offertes autrefois ; vous sçavez que j'ay perdu ma peine, et que n'y avez jamais voulu entendre. D'autre costé, vous vous estes bien peu apercevoir, si vous n'estiez du tout aveugle, de l'affection que vostre fille me portoit. Je vous demande maintenant, qu'eussé-je peu faire autre chose, pour m'asseurer, que ce que j'ay fait ? Devois-je attendre vostre parolle, laquelle vous ne m'eussiez jamais donnée ? Devois-je attendre qu'un autre prist la place, et puis me fermast la porte au

nez? Madame, je vous prie de considerer de près toutes ces raisons, et vous cognoistrez que mon dire est fondé sur quelque raison apparente.

GIRARD.

Ma commère, vous avez tort de tant contester avec Basile; recevez-le hardiment pour vostre gendre, puis que Dieu l'a marié avec vostre fille.

LOUYSE.

Je serois bien marrie de vous contredire.

ALFONSE.

Puis que Dieu a permis que les choses se fissent ainsi, ce ne seroit bien fait de penser les corriger.

BASILE.

Ma mère, vous ne vous repentirez point d'avoir fait alliance avec moy; et, puis que je vous trouve si benigne en mon endroit que de me pardonner une faute qui, à la verité, de prime face, semble bien grande, asseurez-vous que vous n'aurez plustost aujourd'huy donné un mary à vostre fille que acquis un humble serviteur pour vous.

LOUYSE.

Basile, mon amy, je prie à Dieu qu'il vous vueille pardonner, car, quant à moy, je vous pardonne de bon cœur. Mes amys, il me semble qu'il est bien près de six heures. Je vous prie de me faire ce bien que de venir souper en mon logis, pour achever ce que de vostre grace vous avez si bien encommencé.

GIRARD.

Si nous pensions que nostre presence vous peust servir de quelque chose, nous ne nous en ferions pas prier deux fois.

LOUYSE.

Entrons doncques, car je suis seure que nous aurons encores affaire de vous. J'envoyeray querir Eustache et dame Françoise, afin que la compagnie soit plus complète.

GIRARD.

Je ne m'en feray tirer l'oreille deux fois, puisqu'il vous plaist.

RODOMONT.

Et moy, je serois bien marry de vous desdire. Mesdames, qui avez pris patience de nous ouïr ceste après-disnée, s'il vous plaist revenir en ce lieu le jour des noces de Basile et Genevievfe, vous aurez le plaisir de voir courir la bague, rompre la lance en la lice, combattre à la barrière, à la pique et à l'espée, et dix mil autres passetemps, desquelz une bonne troupe de capitaines, mes amys et moy, honorerons ce bien heureux mariage. Et là vous pourrez cognoistre avec quelle dexterité je manie un cheval à courbettes, au galop, à bons, à ruades, et luy donne carrière, et de quelle grace j'emporte une bague, de quelle force je sçay rompre une lance de droit fil jusques à la poignée, branler la pique et manier l'espée. Mais, Mesdames, gardez que les esclats qui en voleront ne vous touchent, et que le vent de mon espée, lequel a fait souvent esvanouïr les hommes d'armes, ne vous face choir à la renverse toutes plates contre terre : car ce seroit fait de vous, et pourriez bien dire votre *In manus*. Ce pendant vous ferez bien de vous retirer chez vous, car voicy l'heure que l'on commence à souper aux bonnes maisons. Et si nostre comedie vous a esté agreable, je vous prie de nous le faire cognoistre à quelque signe d'allegresse.

FIN DES CONTENS.

NOTICE SUR FRANÇOIS D'AMBOISE

Nous le connaissons déjà par son ami P. Larivey, qui lui dédia ses comédies, mais il mérite que nous le connaissions mieux.

Par l'activité de l'esprit, la variété du savoir, et je ne sais quelle souplesse à se transformer, pour mieux grandir, il fut bien de son temps tout d'intrigues et de métamorphoses.

Son père, J. d'Amboise, était médecin du Roi. Venu de Douai, sous François Ier, et presque aussitôt attaché à la Cour, il ne s'en était plus éloigné; mais c'est sous Charles IX que son crédit s'était surtout accru. Des lettres de naturalité lui avaient été données en 1566, et le roi s'était chargé de faire élever à ses frais, au collége de Navarre, ses deux fils : François, dont nous parlons; et Adrien, qui, après une vie très-diverse et très-mêlée, que nous n'avons pas à raconter ici, mourut en 1604, évêque de Tréguier.

François ne fut d'abord qu'un homme de collége n'ayant que l'ambition d'apprendre et d'enseigner. En 1568, il était régent de seconde à ce même collége de Navarre où il avait été élevé, et pendant quatre ans il n'aspirait pas à mieux. L'étude du droit le séduisit alors, et l'attacha.

Avocat au Parlement de Paris, il y gagna, dit-on, des causes brillantes, et fut ainsi entraîné à ne plus quitter la robe. C'est comme magistrat qu'il la porta le plus longtemps, non à Paris d'abord, mais en Bretagne, où le Parlement l'eut pour conseiller, puis pour président. Il revint ensuite au grand conseil, et y fut en 1586 avocat général.

Henri III, qui paraît l'avoir eu en grande estime, lui donna le titre de chevalier, et le mit ainsi en des prétentions de noblesse qu'il poussa plus que de raison, jusqu'à tenter de faire croire qu'il descendait de la grande maison d'Amboise, et qu'il avait ainsi pour aïeul le fameux Chaumont d'Amboise, compagnon de Charles VIII en son expédition de Naples.

La position que ses emplois lui avaient faite était assez haute pour qu'on n'osât pas le démentir; aussi n'a-t-il pas fallu moins qu'une enquête de d'Hozier, un siècle après, pour le déposséder de la noblesse, dont il s'était gratifié et de laquelle personne, sa vie durant, ne l'avait dérangé.

Quand il mourut, il était conseiller d'État, après avoir passé, de 1589 à 1604, par la charge de maître des requêtes et par le conseil privé; et il prenait le titre de baron de La Chartre-sur-Loire, seigneur d'Emery et de Vezeul en Touraine.

Larivey n'oublia pas de lui donner tous ces titres dans la dédicace qu'il lui fit du second recueil de ses comédies. Ils étaient amis, je l'ai dit déjà, et ils semblent avoir suivi quelque temps les mêmes études, fréquenté le même monde. Nous avons vu Larivey s'éprenant de Piccolomini, qu'il avait connu chez le président Pardessus à Paris, et se faisant son traducteur; nous trouvons chez François d'Amboise le même goût et des travaux pareils, par suite sans doute des mêmes hantises.

Il traduisit de Piccolomini, en 1577, *Les Notables Discours en forme de Dialogues touchant la vraie et parfaite amitié*, et comme la littérature italienne était alors de mode, et qu'il suffisait de la cultiver pour se mettre en crédit auprès de Catherine de Médicis et de ses fils, il ne la quitta pas sans en avoir tiré quelques autres œuvres, mais moins sérieuses.

Les Regrets funèbres de quelques animaux, qu'il traduisit d'Ortensio Lando, touchent au burlesque ; et l'on ne sent guère l'homme grave, d'abord régent de collége, puis magistrat, dans *Les Amours comiques, contenant plusieurs histoires facecieuses*, dont l'inspiration lui vint aussi de quelques œuvres d'Italie.

La comédie des *Néapolitaines*, qui parut ensuite séparément était une de ces « histoires facecieuses. » Bayle nous la donne comme « la traduction d'une comédie italienne, » mais sans dire laquelle. Nous l'avons cherchée, et ne l'avons pas découverte. Il nous semble toutefois que Bayle a raison, et que si la pièce n'est pas une traduction textuelle, comme la plupart de celles de Larivey, elle doit être au moins une imitation assez peu déguisée de la comédie qui nous échappe, et qui se retrouvera quelque jour.

François d'Amboise y aura, suivant la méthode de Larivey, fait quelques changements de personnages, par élimination ou même par addition. Le type de Gaster me semble par exemple une interpolation de son fait. L'ancien régent du collége de Navarre se sera souvenu du Gnathon de l'*Eunuque* de Térence, et d'après ce parasite, il aura créé son « escornifleur. »

Ces imitations plus ou moins voilées, qu'aujourd'hui nous traiterions bel et bien de plagiats, étaient alors d'usage et, comme nous l'avons vu pour le chanoine Larivey, ne tiraient pas à cas de conscience.

François d'Amboise ne dut pas avoir plus de scrupule. Peut-être même, si j'en juge par un autre fait resté assez obscur de sa vie littéraire, en eut-il encore moins. Vers la fin de 1616, il publia, avec notes et préface apologétique, les *Manuscrits* d'Abélard recueillis au Paraclet. Après sa mort une seconde édition en fut faite, sans que son nom y reparût. Celui d'André Duchesne le remplaçait. Lancelot, qui voulut plus tard éclaircir cette singularité, n'hésita pas à conclure que François d'Amboise s'était servi, pour l'édition qu'il avait signée, du savoir de Duchesne, et que celui-ci, d'abord trop jeune pour réclamer, surtout contre un tel personnage, n'avait pas manqué, lorsqu'il fut mort, de rentrer dans son bien, en signant seul l'édition suivante.

François d'Amboise, qui s'attribuait ainsi des travaux

graves où il n'était pour rien, redoutait en revanche qu'on ne lui attribuât les œuvres moins sérieuses où il s'était délassé de sa gravité. On ne sera donc pas surpris de voir qu'il ait signé d'un pseudonyme, « Thierri de Timophile, gentilhomme picard, » sa comédie des *Néapolitaines*. Il ne mit jamais d'autre signature aux écrits où l'ancien régent et le magistrat monté en dignité semblaient s'être un peu trop oubliés.

LES NEAPOLITAINES

COMÉDIE FRANÇOISE DE FRANÇOIS D'AMBOISE

FORT FACECIEUSE, SUR LE SUBJECT D'UNE HISTOIRE D'UN PARISIEN, UN ESPAGNOL ET UN ITALIEN

1584

PRÉFACE

DE THIERRI DE TIMOFILE, GENTILHOMME PICARD,

A HAULT ET PUISSANT PRINCE MESSIRE CHARLES DE LUXEMBOURG, COMTE DE BRIENNE ET DE LIGNI.

L'auteur ne se pensoit à rien moins qu'à mettre en lumière, MONSEIGNEUR, les comedies qu'il faisoit en la prime-vère de son adolescence, non plus que ses autres poesies, et se contentoit d'y avoir joué quelques heures perdues, et que sur le theatre[1] elles avoient esté veües et receües avec un plaisir indicible, sans vouloir tant de fois hazarder son ouvrage aux divers jugemens des hommes, sachant bien que ce n'est pas trop discretement faict de tenter, souvent sans propos, la fortune, et que telle fois un poëme recité une ou comedie representée pourroit plaire aux spectateurs, voire emporter des applaudissemens, et ces mesmes œuvres, rediges par escrit, leuz et releuz, deplairont aux doctes lecteurs, et offenceront leur censure sevère et equitable. Ce cauteleux Romain, encores qu'il eust le bruit d'estre des plus faconds et qu'il fist profession de monter souvent sur la tribune aux harangues, si ne voulut-il oncques publier ce qu'il faisoit, affin que, s'il luy eschappoit quelque chose dont quelqu'un eust voulu le remordre, il eust le moyen de le desadvouer et nier d'y avoir oncques pensé. Ce qui entre par une oreille sort legerement par l'autre, et ne laisse sinon une flaterie chatouilleuse, selon que la parolle est confite en miel ou en sucre. Au contraire, ce qui est proposé à lire, et plus meurement consideré, est mieux epuré en la fournaize, et demeure plus longuement entre le marteau et l'enclume de celuy qui en veut juger avec toute austerité. Ce n'est pas ce qui a refroidi nostre autheur, de l'estude duquel il est sorty plusieurs belles pièces, et y en est encore resté des plus excellentes, qu'il nous garde pour un meilleur loysir; mais ses amis, le voyant constitué en dignité et occupé en affaires plus graves[2], luy ont soubstraict ces NEAPOLITAINES pour en faire un present à vous, Monseigneur, et au public, affin que, par le moyen d'un qui est tresaffectionné à vostre service, on cognoisse que la France, ayant de long-temps surpassé les Itales en l'artifice de bien faire de doctes tragedies, a aussy dequoy maintenant arracher le laurier aux plus sçavants, et mesmes aux plus grands seigneurs de l'Italie, qui s'y sont exercez à l'envi à qui composeroit et exhiberoit de plus ingenieuses et somptueuses comedies, jusques à là que les princes mesmes ont tellement affecté ceste gloire, qu'ils n'y ont espargné ny leur plume et leur esprit, ny leur bource et leur magnificence. Scipion et Lelie, sage senateur, aidoyent à Terence et luy servoient de protocole à minuter et recorriger ses comedies, tant prisées et admirées de tous les estats de la republique romaine. C'estoit en ces exercices et spectacles que les triomphans Cesars faisoyent plus de despence et somptuosité. Nos roys, de toute ancienneté, ont pris plaisir d'en voir de telles que leur siècle rude le pouvoit porter, affin d'apprendre par icelles la manière de vivre de leurs subjects, et ne se soucioyent guères d'y faire observer les preceptes des Grecs et Romains anciens. Si ceste-cy se fust imprimée avec le sceu et congé de l'autheur, il n'eust peu se garder, en vous la presentant, de cueillir au spacieux verger de vox loüanges quelques fleurons de ceste illustre et royalle maison de Luxembourg, en laquelle y a eu tant d'empereurs, roys, ducs, princes et vaillans capitaines, desquels vous vous monstrez digne successeur et imitateur. Mais, reservant cela pour une autre occasion plus propre, je desire seulement que ceste comedie vous soit agreable et vous puisse apporter quelque recreation, m'asseurant qu'aux autres qui la liront elle apportera aussi un grand proffict et contentement, autant ou plus que pas une de celles qui ont esté divulguées jusques à present, d'autant qu'en ceste-cy on y trouvera un françois aussi pur et correct qu'il s'en soit veu depuis que nostre langue est montée à ce comble, à l'aide de tant de laborieux et subtils esprits qui y ont chacun contribué de leur travail et diligence pour la rendre polie et parfaicte. La lecture et la conferance en rendront seur tesmoignage, outre la gentillesse de l'invention, le bel ordre, la diversité du subject, les sages discours, les bons enseignements, sentences, exemples et proverbes, les faceties et sornettes dont elle est semée de toutes parts, et n'y a rien qui ne soit bien digne de venir devant les yeux les plus chastes et modestes.

1. On ne sait sur quel théâtre ni par qui fut jouée la pièce. Ce dut être à Paris, où elle se passe, et sans doute par Como La Gamba, qui, un peu auparavant, comme nous l'avons vu, avait joué la *Reconnue* de Remi Belleau. A la même epoque, en 1583, l'Italien Batista Lazarro, qui était peut-être de sa troupe, donnait des représentations à l'Hôtel de Bourgogne, et payait pour cela une redevance aux confrères de la Passion.

2. Fr. d'Amboise, qui n'etait que simple avocat au Parlement, lorsqu'en 1579 Larivey lui dédiait son premier recueil de comédies, se trouvait-il donc déjà, cinq ans après, *conseiller du Roy, maistre des requestes ordinaires de son hostel ?*

LE PROLOGUE OU AVANT-JEU

Ceux qui ont donné les preceptes de l'art poetique disent que les graves tragedies sont basties, le plus souvent, sur un sujet veritable traitant les tristes accidens qui tourmentent et ruinent les roys, princes et potentas, tesmoing ce qu'en dit Euripide au roi Archelas, et que les comedies ont pour argument quelque nouvelle inventée à plaisir pour servir de miroir au simple populaire. Mais cette reigle, Messieurs, n'est pas si generale que nous ne luy ayons apporté pour exception cette comedie, que nous vous allons representer sous le nom des *Neapolitaines*, laquelle, pour estre plaisante et facecieuse autant qu'autre qui ait cy-devant animé le riant théatre, ne laisse pas de contenir une histoire vraye et fort recreative avenue de nostre tems, en la ville capitale de ce royaume, entre trois personnages de diverses nations, de laquelle plusieurs se peuvent bien ressouvenir pour avoir veu ou par ouidire; et peut-estre en vois-je çà et là, parmy cette honnorable troupe, qui en pourroient bien parler asseurement; et moy-mesme, qui porte la parolle pour l'auteur, personnage de grandes lettres, pour l'aage qu'il a, duquel, parce qu'il est depuis monté en dignité [1], je tairay à present le nom, je prendrois plaisir de vous declarer tout le fait par tenans et aboutissans, si je ne craignois d'irriter les fées, et aussi que voicy venir un enfant de Paris assez secret et discret en ses amours, qui aura l'honneur d'entamer ce gasteau. Oyez-le, s'il vous plaist, avec faveur et attention. Il dit assez proprement et parle bon courtisan pour un homme de sa sorte, car au temps qui court chacun veut prendre un peigne et s'en mesler; chacun veut ecorcher le renard [2]. Mais mot... N'ayez point envie, Messieurs, de vous enquerir de son surnom et de l'enseigne de la maison de son père, lequel, sans rien nommer, se tient à la rue Sainct-Denis, auprès l'église de..., et plus n'en dit le deposant.

1. Voir la note précédente.
2 Pour prendre sa peau et faire le fin. Rabelais dit au chapitre de l'adolescence de *Gargantua*, dans un sens tout pareil : « Il faisoit le sucré, escorchoit *le renard*, disoit la patenostre du cinge.»

PERSONNAGES

Le seigneur AUGUSTIN, jeune marchant parisien.
BETA, servante de madame Angelique.
Dom DIEGHOS, gentilhomme espagnol.
Maistre GASTER, extravagant escornifleur [1].
Sire AMBROISE, marchant de Paris.
JULIEN, son facteur.
LOYS, serviteur d'Augustin.
Le sieur CAMILLE, escholier neapolitain.
Madame ANGELIQUE, veufve neapolitaine.
CORNEILLE, fille de chambre.
MARC-AURÈLE, lapidaire.
L'HOSTELIER de l'Escu de France.
LOUPPES, messager.

1. Le mot *extravagant* se prenait alors dans un sens plus etendu qu'aujourd'hui. Cotgrave le traduit en anglais par *idle*, oisif, paresseux. Gaster n'est pas autre chose dans la pièce, et comme en pareil cas la gourmandise parasite suit d'elle même, il est *écornifleur*.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE SIEUR AUGUSTIN, *seul*.

Ho! Loys! holà! Je m'en vay me promener icy près. Si le sieur Ambroise, mon père, me demande, di-luy que je suis allé faire ce qu'il sçait; mais s'il ne me demande point, ne luy en fais point ramentevoir, afin que ceste excuse me serve pour une autre foys. Et puis, de là, tu me viendras retrouver au fauxbourg Sainct-Germain, où tu sçais. C'est grand cas que l'amour de ceste belle et gentille veufve me tourmente si fort que je n'en puis reposer jour ne nuict, non pas arrester un quart d'heure en place. Et puis on dit que la teste des amoureux donne souvent bien des tourmens à leurs pieds! Mais voilà tout à propos Beta, la servante, et tout le conseil de ma maistresse. Il faut que je lui die un mot. Dieu gard', Beta, ma grand' amye.

SCÈNE II

BETA, SERVANTE; AUGUSTIN.

BETA.

Dieu gard', seigneur Augustin! Que vous dit le cœur? Vous mettez bien matin la plume au vent?

AUGUSTIN.

Comment se porte-on chez vous?

BETA.

A l'accoustumée. Ne sça'vous pas bien, vous qui nous faites cest honneur de frequenter chez madame Angelique, ma maistresse, que depuis le trepas du seigneur Alphonse de Grifono, son mari, nous n'avons eu une seule heure de repos, tant elle s'afflige et tourmente; et surtout après cette pauvre orfeline, madamoiselle Virginie, qui est le plus cher et precieux joiau qu'elle ayt en ce monde?

AUGUSTIN.

Encor faut-il à la parfin donner quelque relache à ses ennuis avec la raison, ou du moins avec le temps, qui est le medecin ordinaire de toutes les maladies d'esprit. Mais ce remède que j'enseigne à





LES NEAPOLITAINES

[illegible]

C'est ceste là n'en doutez plus je vous conterai le tout

autruy, je le voudrois bien sçavoir prendre pour moy-mesme.

BETA.

La perte d'un bon seigneur et mary ne se peut jamais recouvrer.

AUGUSTIN.

Il n'est si bon qu'aussi bon ne soit.

BETA.

Pour bien juger de la bonté, il faudroit qu'il y eust une fenestre au cœur.

AUGUSTIN.

La playe qui est faicte au cœur ne se peut guerir, sinon de la main mesme qui a fait la blessure.

BETA.

Chacun sent son propre mal.

AUGUSTIN.

Puisque le trop celer ne me peut en rien proffiter, Beta, l'extremité en laquelle je me voy reduit, la confiance que j'ay en vous, et le moïen que vous avez de me secourir à mon besoin, me contraignent de m'adresser à vous pour vous declarer une affaire qui m'importe autant que chose que j'aye, vous suppliant me vouloir aider et me donner quelque bon conseil, affin que je puisse sortir de ceste langueur que je n'ay osé decouvrir qu'à vous seule.

BETA.

Je vous asseure, seigneur Augustin, que je feray pour vous tout ce qui me sera possible d'aussi bon cœur que vous m'en sçauriez prier, voyre commander : vous en avez bien le pouvoir. Je voudrois faire pour vous autant que le cheval pour l'esperon.

AUGUSTIN.

Je vous remercie, Beta; vous ne me trouverez point ingrat.

BETA.

Dès le premier jour que je vous vis, lorsque nous nous rencontrames par les hostelleries, venans ensemble à Paris, vous me semblates homme de bien, et jugeay à vostre visage et contenance qu'estiez bien né et de bons parens. Si feist bien le feu seigneur Alphonse, mon maistre, de qui Dieu ayt l'âme, tellement que depuis Marseille jusques ici ne se voulut acointer que de vous.

AUGUSTIN.

Si [1] en rencontra-il plusieurs par les chemins qui se vouloient mettre en sa compaignie.

BETA.

Il est vrai, mais il trouvoit envers eux quelque excuse pour s'en deffaire, comme personne soupçonneuse, ainsi que sont tous estrangiers au pays d'autruy; toutesfois il n'eut jamais aucune mauvaise fantaisie de vous.

AUGUSTIN.

Il me le montroit bien : il me racontoit privement [2] toutes ses fortunes.

1. Pour : et cependant.
2. En particulier.

BETA.

Et vous laissoit user de grande familiarité envers sa femme, ce qu'il n'avoit pas à coustume de faire, ny aussi l'usage de nostre pays de Naples ne le permet point. Or, quand à moy, je vous promets, seigneur Augustin, que si ma foible puissance vous peut aider en quelque chose, je ne m'y espargneray, ains mettray peine, par toutes les façons du monde, de vous satisfaire en tout ce qu'il vous plaira. Mais je suis bien sotte! En quoi pourriez-vous avoir affaire de moy, pauvre servante, vous qui estes riche en vostre cité, et je suis indigente en païs estranger? Je croy que vous vous mocquez de moy de m'user de tel langage.

AUGUSTIN.

Mocquer? Beta, je vous supplie, laissons toutes mocqueries : elles ne sont à propos. Si vous sçaviez le mal que je sens, vous ne diriez pas cela.

BETA.

Et comment! estes-vous malade? Il me semble bien à vostre visage que ne vous trouvez pas bien. Dites-moi quelle maladie c'est, peut-estre y trouveray-je quelque remède : car d'autrefois, à Naples, j'ay eu l'amitié d'une vieille femme qui avoit cognoissance de toutes les herbes du monde, et par icelles guerissoit plusieurs maladies, et en la frequentant j'ay eu l'experience de beaucoup de choses qu'elle m'a apprinses, desquelles j'ai fait la preuve envers aucuns qui s'en sont bien trouvez.

AUGUSTIN.

Ah Beta! ma maladie est de telle sorte qu'elle ne se peut guerir par herbes, charmes ny enchantemens.

BETA.

Qu'est-ce donc?

AUGUSTIN.

Faut-il que je vous la nomme? Vous la sçavez trop : vous avez de longue main apercеu, à ma contenance et à mon visage pasle et defaict, que je suis serviteur tout outre [1] de madame Angelique, vostre maistresse.

BETA.

Que voudriez-vous d'elle?

AUGUSTIN.

Demandez-vous à un malade s'il veut santé? Que je voudroy! Qu'elle m'aymast comme je l'ayme. Ce seroit grande cruauté de donner la mort à qui donne le cœur!

BETA.

Ha! j'entens bien le patelinage [2]; je ne suis pas si grue. Mais vous sçavez comme sainctement elle garde la memoire de son defunct mary.

AUGUSTIN.

Je pense qu'il n'y a femme au monde qui trouve mauvais que l'on luy parle d'amour; et, encore qu'elle n'accorde ce qu'on luy demande, si n'est-

1. A outrance.
2. Les ruses et finesses, comme celles de Patelin.

elle point marrie d'avoir esté priée, ny ne sçaura jamais mauvais gré à celuy qui en portera la parolle, et fust-ce à l'heure du chartier[1].

BETA.

A telle heure la pourroit-on prendre qu'elle ne s'en sçauroit malcontenter.

AUGUSTIN.

Sa fille n'en laissera pas de trouver bon party. Et quant à ce que vous dites de son mari, elle a satisfait en sa vie à l'amour qu'elle luy devoit, et encores après sa mort plus longuement que son aage, sa beauté et la poursuitte que j'en ay faicte ne requeroit. Et Dieu sait s'il se soucie à present, mort qu'il est, de la rigueur et austerité de sa femme!

BETA.

Je ne le vey jamais jaloux en sa vie, à grand peine le sera-il après sa mort.

AUGUSTIN.

Ce sont les resveries d'anciennes commères importunes qui travaillent sans cesse les cerveaux des jeunes, et les veulent faire devenir vieilles par opinion, comme elles le sont par nature. Je vous prie, Beta, vous qui estes sage, considerez bien le tout, ma necessité et sa commodité : car, ne pouvant, ou pour le moins ne devant vivre sans amy, elle ne sçauroit mieux rencontrer que moy; et qui choisit et prend le pire est maudit.

BETA.

Mieux ne sçauroit-elle, seigneur Augustin : car vous meritez beaucoup, et n'estes point reffusable à qui auroit envie d'aimer.

AUGUSTIN.

Je le di pour ce que je l'aime parfaictement, et suis seur et fidèle, et n'ay faulte de bien, ny de riches parens, ny de suport en ceste ville; de quoy elle, qui est estrangière et mal-aisée, se pourra servir, et mesme de ma personne, comme de chose sienne.

BETA.

Elle ne peut nier qu'elle vous soit tenue des honnestes offres que vous luy faites.

AUGUSTIN.

Davantage, madamoiselle sa fille trouvera par ma faveur plus facile moien d'estre mariée en quelque bon lieu. Or je vous prie derechef, Beta, employez les forces de vostre esprit, et faites pour moy ce que je n'ay sceu faire; sondez le gué, et comme de vous-mesme, par manière de conseil, admonnestez-la, sollicitez-la, persuadez-la de m'aymer, et m'oster de la misère où vous me voyez. Je vous asseure, Beta, que, ce faisant, je vous seray perpetuel amy, et vous feray participante de tous mes biens.

BETA.

Seigneur Augustin, vos raisons et la pitié de vostre mal m'ont tellement vaincue que je suis disposée de vous obeir; et encores que je trouve la partie bien forte, si mettray-je toutes mes forces et mon credit, et inventeray tous les moyens que je pourray pour vous contenter.

1. On a dit depuis, dans le même sens, *l'heure du berger*, expression encore nouvelle et à la mode, lorsqu'en 1662 C. Le Petit publia *l'Heure du berger, demy-roman comique, ou roman demy-comique.*

AUGUSTIN.

Contenter, Beta! Si vous le faictes, je tiendray la vie de vous, et vous recongnoistray pour mère : car veritablement mère se peult appeler celle qui donne la vie, delivrant autruy de mort; et affin qu'il vous souvienne mieux de moy, prenez cependant ce petit present.

BETA.

Ha! seigneur Augustin! je ne vends point ma peine, et ce que j'en fais n'est que d'amitié.

AUGUSTIN.

Aussi ne le vous donné-je pas pour recompense, j'espère vous faire plus grand bien; et si vous refusez cecy de moy, je penseray que ne me voulez obliger à vous, puis que ne me voulez en rien estre obligée.

BETA.

Or sus donc, puis que vous avez ceste opinion, je le prendray.

AUGUSTIN.

Et dictes-moy, quand auray-je response de vous?

BETA.

Le plus tost que je pourray. Attendez-moy icy près, je m'en vay achever de les habiller.

AUGUSTIN.

Mais quand sera-ce, Beta? Une heure m'est une année.

SCÈNE III

DOM DIEGHOS, ESPAGNOL, ET MAISTRE GASTER, EXTRAVAGANT ESCORNIFLEUR.

DIEGHOS.

Et puis Gaster, mon frelaut[1], a-t-elle esté bien aise de sçavoir de mes nouvelles?

GASTER.

Comme de la chose du monde qu'elle ayme le plus après vostre personne; je croy qu'elle en rit encore de joye.

DIEGHOS.

Ce n'est pas signe qu'elle me haisse. Et du present que je luy ay envoyé par toy?

GASTER.

Je ne vous sçaurois dire le grand contentement qu'elle en a, et non pas tant pour la valeur, encore qu'il soit beau et de grand prix, comme de ce qu'il est venu de vous, et aussi pour l'amour de vostre effigie qui y est.

1. Pour : *mon beau, mon gentil.* On disait aussi, comme dans la *Ménippée*, « frelu, » mot qui n'eut qu'à s'étendre un peu pour devenir *freluquet*.

DIEGHOS.

Doncques, tu penses qu'elle m'aime de bon cœur?

GASTER.

Ouy, si l'on peut juger des femmes à la contenance : car, soudain que je luy ai presenté l'anneau et fait le message que m'aviez commandé, l'eau luy est venue à la bouche : elle s'est toute esmuë sans rien dire, et après qu'elle a eu longuement contemplé l'image avec un visage content et gracieux, je luy ay demandé : Et donc, Madame, recognoissez-vous ce pourfil?

DIEGHOS.

Que t'a-elle respondu?

GASTER.

Ha! Gaster, mon amy, que dites-vous? Ne pensez-vous pas que je la cognoisse? Voulez-vous que je mette en oubly celuy qui est le bien de mon bien, la vie de ma vie? Et puis l'a prise et baisée plus de cent fois aux yeux et à la bouche, et, la regardant en grande douceur, elle disoit : Je t'ay bien encore mieux engravée dedans mon cœur!

DIEGHOS.

A! a! a! Je prends grand plaisir à ce que tu m'en contes; mais je te diray bien, maistre Gaster, que c'est un don de nature, que je ne feis jamais chose qui ne fust agreable à tout le monde, ce que peu de gens ont.

GASTER.

Il y a long-temps que je m'en suis apperceu, et me semble que toutes vos actions sont plaines de bonnes graces; vous avez une façon de faire si bonne qu'elle attire un chacun, et pour ce n'est point de merveilles si la seignore Angelique est prinse de vostre amour.

DIEGHOS.

Oh! ce n'est pas la première. Du temps que j'estois à Naples, où j'ay faict longue demeure, il n'y avoit jeune gentilhomme qui fust bien venu entre les dames que moy : toutes me desiroyent, m'aymoient et me vouloient à leur compaignie, et s'estimoit bien heureuse celle qui pouvoit fournir de moy.

GASTER.

Ha! je l'ay bien ouy dire; mais il ne s'en faut point esbahir, veu les vertus qui sont en vous : que l'on vous prenne à baller, à chanter, dancer, saulter, jouer de la guiterre et donner les matinades[1] aux seignores et damoiselles, qui sont toutes choses duisantes[2] à l'amour, il n'y en a point de si accompli.

DIEGHOS.

O! combien de martels[3], combien de jalousies j'ay donné en Naples, quand sur les vingt-quatre heures[1], je prenois le frais, me promenant par la ville sur mon cheval bardé, et faisant l'amour! tu le peux penser!

GASTER.

Certainement, je croy qu'il y avoit de ces pauvres maris qui estoient bien marris quand vous voyoient passer soubz leur fenestre, veu la galanterie dont vous estes plain, et ce beau visage que vous avez.

DIEGHOS.

Mesmement, Gaster, quand je donnois l'esperon à mon genet[2], qui sautoit un doit près de leur fenestre : tu sçais bien comme j'y suis adroict!

GASTER.

Je vous ay, Monsieur, veu picquer vos chevaux, et me semblez estre collé dans la selle. Aha! ces chevaux vont comme le vent et tombent comme la gresle.

DIEGHOS.

Doncques, que penses-tu que devenoient ces dames quand elles me voyoient ainsi?

GASTER.

Mais laissons celles de Naples; parlons des nostres d'icy. Quand vous allez par la ville, elles ne bougent l'œil de dessus vous, et disent entre elles : O! quelle contenance et grace de gentilhomme! O! comme il est richement et proprement vestu, et en bonne conche[3]! Que son cas est droit et leste! Qu'il doit estre de quelque haut lieu! Regardez quelle suitte il a! Et puis elles m'appellent et me demandent qui vous estes.

DIEGHOS.

Et que leur responds-tu?

GASTER.

Non pas ce que je doy, mais ce que je puis dire : car vostre vertu surmonte toute louange. Mais quoy! Par toutes les compaignies où je me trouve, soit en nopces ou autres festins, je ne leur oy parler que de vous. L'une dict que vous estes beau; l'autre, que vous estes d'une des bonnes maisons d'Espaigne, et qu'elle a ouy dire que vous vivez très magnifiquement, et qu'estes tant liberal et honneste qu'il n'est possible de plus. Ha! dict une autre, si vous le voiez en compagnie de femmes, comme je le vis l'autre jour, vous seriez toute esbahye comme il tient bon propos. Certainement il monstre qu'il a esté bien nourry[4], et si quant à la langue vous ne le jugeriez estranger, car il parle aussi bon françois qu'un François naturel. Mais qu'est-ce que je n'oy poinct dire de vous?

DIEGHOS.

Il est vrai, Gaster, que devant hyer je fuz chez un gentilhomme où estoient assemblées plusieurs dames aussi belles que j'en aye veu en ceste ville,

1. Concert du matin, à l'aube. On disait déjà plus volontiers : aubade, comme Ronsard :

Quand aurons-nous, au matin, les aubades?

2. Qui *duisent*, qui plaisent.
3. Soucis, chagrins. « Donner *martel* ou soupçon, » dit Ronsard. « Avoir martel en tête, » s'emploie encore dans le même sens.

1. C'est-à-dire à la nuit tombante, l'usage en Italie étant de compter vingt-quatre heures. a partir du coucher du soleil.
2. Petit cheval d'Espagne, qui servait surtout aux parades.
3. *Arrangement*, de l'italien *concio*, ou *concio*, qui a le même sens.
4. Bien élevé

et quand j'entray elles se levèrent toutes; je les baisay l'une après l'autre, et je m'assis parmy elles, puis commençasmes à deviser et tenir propos de plusieurs choses; il me sembla bien qu'il y en avoit une des plus belles qui eut tousjours l'œil sur moy, et quand je la regardois elle devenoit un peu rouge.

GASTER.

De quel age est-elle?

DIEGHOS.

D'environ seize ans.

GASTER.

Vous enquistes-vous poinct où elle se tient?

DIEGHOS.

Ouy, et me dict-on que c'est là auprès d'où nous estions, en la mesme rue.

GASTER.

Et où estoit-ce?

DIEGHOS.

Près de l'eglise Nostre-Dame.

GASTER.

A! c'est ceste-là pour vray qui parloit de vous tant honorablement; je cogneu bien aussi qu'elle estoit ferue [1], que c'estoit amour qui luy faisoit proferer ces parolles.

DIEGHOS.

Je le pense.

GASTER.

Il est ainsi...

DIEGHOS.

C'est quelquefois grand peine d'estre si aymable : car on n'est que trop pressé, et ne sçauroit-on departir son amour en tant de lieux.

GASTER.

Vous y fourniriez bien, Monsieur, si n'estoit la seignore Angelique, qui vous ayme tant qu'elle vous veut tout pour elle.

DIEGHOS.

Mais comme est-il possible que deux choses si contraires puissent estre si bien en moy, et que je les conduise si dextrement qu'on ne sçauroit dire en laquelle je suis plus excellent

GASTER.

Et qui sont-elles?

DIEGHOS.

Ne le sçais-tu pas?

GASTER.

Non, pas encore.

DIEGHOS.

Et tu as bien peu d'esprit : les armes et l'amour.

GASTER.

Ha! il est vray, je ne m'en advisois poinct.

DIEGHOS.

Et quoy! n'as-tu point ouy conter de mes faits d'armes?

GASTER.

Souventes fois.

1. Frappée, du latin *ferire*.

DIEGHOS.

Ce que j'ay fait en toutes les guerres de mon temps? O! si tu sçavois en quelle estime m'avoit le marquis [1]! Sa Majesté Catholique n'en a point de plus brave. Tu n'as pas entendu comme j'acoustray à Naples ce desesperé qui faisoit du Rodomont, qui se vantoit n'avoir son pareil! C'est la cause pourquoy je suis icy.

GASTER.

Si ay, si : vous l'envoiastes où il falloit.

DIEGHOS.

Et de quelle sorte! Combien de fois ay-je combatu en camp cloz, et combien d'entreprises ay-je mises à fin! Si tu sçavois le nombre des batailles où je me suis trouvé, et les grands dangers que j'ay passé, et de tous suis sorti à mon honneur!

GASTER.

Et bagues saulves [2].

DIEGHOS.

Et quoy donc! Et s'y ay gaigné de tous butins, desquels ne me suis voulu enrichir, ains les ay departis aux soldats.

GASTER.

Regardez combien peut la prudence et le courage en un homme valeureux! Si vous n'eussiez esté de tel cœur, c'estoit assez pour y laisser les bottes.

DIEGHOS.

Je voudrois que tu m'eusses veu quand il est question de quelque bonne affaire, et quel je suis estant armé de toutes pièces! Tu me vois bien à ceste heure paisible et aimable, tellement que je te semble un petit ange, ou plustost un petit Cupidonneau; c'est pourquoy je porte en ma devise une abeille, avec ces mots : *Frezia y miel,* voulant donner à entendre, par la flèche et le miel, que je suis brave guerrier et amoureux tout ensemble; auparavant je portois une autre devise : *Mas honra que vida* [3].

GASTER.

Proprement.

DIEGHOS.

Je suis bien lors aussi furieux et terrible, de sorte qu'il n'y a si brave qui ne tremble devant moy cent pieds dans le corps. As-tu jamais veu painct le dieu Mars?

GASTER.

Qui? mardi-gras?

DIEGHOS.

Ha! ha! ha!

GASTER.

Qui donc? Celuy qu'on dict le dieu des batailles?

1. Le marquis de Pescaire, qui commanda longtemps en Italie pour l'Espagne, et faillit être roi de Naples.

2. On disait : « sortir vie et bagues sauves, » lorsqu'après la capitulation d'une place on avait permission d'en sortir avec tout ce qu'on pouvait emporter.

3. Fanfaronnade espagnole : « plus d'honneur que de vie. »

N'est-ce pas cestuy-là qui est pourtraict en une medaille que vous portez au bonnet [1] ?

DIEGHOS.

C'est luy-mesme; me voyla tout faict.

GASTER.

Il me semble bien ainsi : comme une omelette de deux œufs.

DIEGHOS.

O ! s'il y avoit quelque tournoy en France cependant que j'y suis !

GASTER.

Vous triompheriez bien !

DIEGHOS.

Je ne m'y trouvay jamais que je n'en emportasse le pris.

GASTER.

Je le croy : car je pense qu'il n'y fut oncques; mais n'est-ce pas à qui les lisses furent deffendues à Tollède ou à Castille la Vieille ?

DIEGHOS.

C'est moy-mesme.

GASTER.

Il en advint de l'inconvenient.

DIEGHOS.

Il y en eut qui s'en trouvèrent bien mal, et n'y avoit personne qui n'aymast mieux combattre un autre à outrance qu'avecques moy en tournoy.

GASTER.

Or, rejouissez-vous, j'entens qu'il y en aura un en brief en ceste cour.

DIEGHOS.

Les dames y seront-elles ?

GASTER.

Toutes aux fenestres et sur des eschafaux, louans et estimans ceux qui feront bien.

DIEGHOS.

Je n'y seray pas oublié.

GASTER.

Vous y serez cogneu comme un oyson parmy les cygnes... Je voulois dire comme un cygne parmy les oysons.

DIEGHOS.

Ha ! je voyois bien que tu faillois. Mais pourrois-je point trouver quelque bonne fortune parmy les dames de la cour, qui sont tant estimées et de si bonne volonté ?

GASTER.

Cela ne vous peut faillir : il n'y a rien qui tant gaigne les cœurs des honnestes dames que de voir un homme vaillant et qui est aymé de plusieurs aultres, car elles sont envieuses de leur nature, et veulent sçavoir par effect d'où vient la cause de cest amour.

1. La mode de porter au bonnet ce qu'on appelait des *enseignes*, petites figures ou médailles, d'or, d'argent ou de plomb, comme les madones de Louis XI, existait encore.

DIEGHOS.

Je ne suis donc pas mal. O ! que je donneray de rudes coups !

GASTER.

Vous les donnez rudes quand il vous plaist, et quand il vous plaist les sçavez bien adoucir, ce disent les femmes.

DIEGHOS.

Madame Angelique en sçauroit bien que dire. Mais envoyeray-je voir ce qu'elle faict et comme elle se porte, si elle est de loisir que j'y puisse aller ?

GASTER.

Il ne sera que bon.

DIEGHOS.

Or, va-y donc, Gaster; baise-luy la main de ma part.

GASTER.

Et ce pendant, que ferez-vous ?

DIEGHOS.

Je m'en vay promener à l'eglise.

GASTER.

Et quoy ! voulez-vous aller ainsi avec ce petit bout de laquais ?

DIEGHOS.

Ho ! tu dis vray, je ne m'en advisois poinct. Où sont tous mes estaffiers ? Ils me laissent tousjours seul. Juro Dios ! je les mettray un jour hors de ce monde.

GASTER.

A ! je m'en vois là.

DIEGHOS.

Va, et revien bien tost, et me viens trouver à l'eglise, où je t'attendray.

SCÈNE IV

GASTER, *seul.*

Par Nostre-Dame ! je luy en ay bien donné ! C'est un tel homme qu'il me le faut. Il est venu à la bonne heure ; jamais chose ne me fut mieux à propos. Ce pendant que je l'ay entre mes mains, je le manieray de bonne sorte, à courbettes et à passades. Il m'en faut icy arracher ce que je pourray : on tire d'un mauvais payeur tout ce qu'on peut, car je ne le veux suivre à Naples ny en Espaigne. C'est un grand cas : l'on dict que ceux de son pays sont avaricieux et marranes [1], et j'ay faict cestuy-cy en peu de temps le plus liberal du monde. Mais ce n'est rien de nouveau, j'en ay bien manié d'autres plus habilles et plus haut huppez que luy ! Quand j'ay abordé quelqu'un, il est bien fin et cauteleux s'il m'eschappe sans laisser de la plume. On m'appelle Gaster : je fais tout pour le ventre. Gaster est le premier maistre aux arts et aux arbalestes. On m'appelle l'extravagant [2] : vous

1. Traitres. C'est le nom qu'on donnait en Espagne aux Juifs et aux Maures convertis.

2. V. la note ci-dessus.

sçavez assez pourquoy. Aussi m'appelle-on Bastien, non sans cause : car je bastis des finesses nompareilles, mesmement à ceux qui sont tels que mons Dieghos. La plus part des gens qui me cognoissent s'esbahissent de mon fait, me voyant si bien nourry et si bien en ordre, veu que je n'ay rente, maison ny buron [1], et si n'exerce nulle marchandise ny autre art qui paroisse publiquement devant les gens. Dieu gard le bon homme qui n'a ni vaches ni moutons et se vest de la laine de ses brebis! Les uns pensent que je fais l'alchimie et que je soufle le charbon [2]; les autres, que j'ay trouvé quelque tresor; ceux qui me cognoissent un peu de plus près, et à la verité, disent : C'est un gallant, c'est un donneur de bons jours [3]; il va çà et là affronter les seigneurs, et arracher d'eux ce qu'il peut; et ne se contente de cela, il s'aide encor d'un autre mestier. Et m'appellent d'un nom qu'ils estiment vil et deshonneste : C'est un faiseur de messaiges, un ambassadeur d'amour, un poisson d'avril; et par là me mesprisent. O! l'ignorance et sotize du peuple! Il n'y a art si profitable au monde ny moins subject aux inconveniens de fortune; et qu'on l'appelle comme l'on vouldra, art de flaterie, bouffonnerie, macquerelage ou autrement, il ne m'en chaud [4] du nom, pourveu que le profict y soit, comme il est à bonnes enseignes. Et si n'y a pas grand peine, car c'est proprement ma nature, et y prens plaisir, sinon qu'au temps present il y a trop de gens, et des plus grands, qui s'en meslent. Il ne me fault point lever devant le jour pour travailler, comme font les autres artisans, qui se tourmentent le corps et l'ame depuis le matin jusques au soir; je ne me mettray point au danger de la mer et de la terre, comme font les marchans pour leur traficque et les soldats pour la guerre; je n'ay le soin des procès ni des querelles d'autruy. Ma vie est bien d'une autre façon : je me mets à suivre quelque jeune seigneur nouveau venu; j'ay tousjours le mot de gueule [5], et me dedie à luy complaire en tout ce qu'il veut, et luy advoue tout ce qu'il dit et faict. S'il se vante d'estre homme de guerre, je le fais un Achille; s'il se donne à l'amour, je le fais un Paris; si aux lettres, un Aristote, et ainsi de toutes autres choses; où je voy que son humeur l'encline, je m'accommode. Si c'est à l'amour, je me mets à faire pour lui quelque ambassade aux dames, où il y a du plaisir de parler à elles et estre souvent en leur compaignie, entendre leurs menées et astuces, et puis paistre [6] l'oiseau de mensonges, luy donner mille bourdes, luy faisant acroire ce qui n'est ny ne sera jamais, et par ce moien je deviens son favori; il me tient pour son compaignon, il me porte luy-mesme en croupe et me donne tout ce que je luy demande, me faict servir assis à table auprès de luy; s'il y a quelque bon morceau, il est mien; du bon vin, j'en ay ma part; et me tient si cher, qu'il aime mieux mon amitié que du plus grand personnage de France, comme a faict le seigneur Dieghos, lequel dès que je eus acointé au commencement qu'il arriva en ceste ville (car je suis tousjours adverti des nouveaux venuz), il me fit de grandes caresses et me presenta sa maison, me disant qu'il se vouloit gouverner par moy. Dieu sçait si je faisois lors le gracieux à le remercier et luy offrir mon service, avecques les reverences acoustumées! Dès lors nous nous commençames d'aprivoiser, si bien que dans peu de jours je descouvris l'humeur et le naturel du pellerin, et, le voiant un peu subject à l'amour, je le mettois souvent en propos des dames de ceste ville, luy disant qu'elles sont volontaires à aimer les estrangers, specialement gens de sa sorte; de là j'entray en ses louanges, et peu à peu m'insinuay si fort en sa bonne grace qu'il croit du tout en moy, et ne faict rien que par mon conseil. Je m'accorde si bien avecques luy que nous sommes tousjours de mesme opinion : s'il fait bonne chère à quelqu'un, et moy aussi; s'il se courouce à luy, et moy encores plus; s'il dit *Juro dios, veillaco* [1]*!* et moy *Pesardios, gloton chocarero!* Par ce moyen je gouverne sa maison et sa bourse; et Dieu sçait si je m'oublie! Charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Tous les gens de mestier, comme tailleurs, cordonniers, pasticiers, taverniers, rotisseurs, drappiers et autres marchans, qui par mon moyen gaignent avecques luy, me saluent, me font honneur, me viennent au devant comme si j'estois quelque grand seigneur. Voilà l'excellence de mon mestier, et le blasme qui voudra. De moy, je pense fermement que c'est la vraye pierre philosophale, que les anciens ont tant cherchée. Mais, ce dira quelqu'un, cela ne peult pas tousjours durer. Quand l'Espaignol s'en sera allé, que feras-tu? Quand je l'auray perdu, j'en recouvreray d'autres : il y a plus d'un asne à la foire; le monde n'est point despourveu de telle manière de gens. J'en ay, Dieu mercy, tousjours eu entre les mains; Paris produict assez de pareilles adventures, car il n'y a guère gentilhomme ne autre qui n'y vienne faire son apprentissage, soit François ou estranger. Il faut payer son becjaune [2], c'est la cause que je m'y trouve si bien. Mais que fais-je icy? En parlant je me pers, et j'oublie l'ambassade qu'il me faut faire à la seignore Angelique. Or il me semble que c'est là Beta sa servante, qui vient en çà. Je l'attendrai ici; elle me dira des nouvelles de sa maistresse.

1. Pauvre cabane, *poor cottage*, dit Cotgrave. C'est encore le nom qu'on donne en Auvergne à des especes de chalets de montagne.

2. On nommait souvent les alchimistes *souffleurs*. Hamilton appelle leurs fourneaux et engins « l'attirail de la soufflerie. »

3. Un officieux, de qui l'on ne tire que des politesses, des *bonadies*, comme dit Régnier : « On ne rapporte de la cour que des *bonjours* enfilés, » dit la *Satire Ménippee*.

4. Il ne m'importe.

5. Invitation de gourmandise.

6. Régaler.

1. *Valaque*, terme de mépris, parce que les *singari*, ou bohémiens, venaient presque tous alors de la Valachie. Dans quelques provinces on dit encore *veillac* ou *vaillac*, pour mauvais sujet, voyou.

2. Sa bienvenue, comme dans les colléges, où le régal, donné par tout nouvel arrivant, s'appelait *bejaunium*, selon Du Cange.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

GASTER, BETA.

GASTER.

Bien soit trouvée celle qui est la vraye bonté du monde, et que j'aime comme moi-mesme ! O Beta ! Dieu vous gard et vous doint accomplissement de vos desirs ! Il me semble que de jour en jour vous devenez plus jeune.

BETA.

Qui est-ce ? Ha ! maistre Travagant, estes-vous là ? Bon jour ! Je m'esbahissois bien qui estoit ce beau harangueur ! Vous n'avez pas encore laissé voz mocqueries accoustumées ?

GASTER.

Qu'appelez-vous mocqueries ?

BETA.

Ce que vous dictes.

GASTER.

Quoy ? que devenez jeune ? Je ne dis rien qu'il ne me semble ainsi. A-vous point esté à la fontaine de Jouvence ? Auriez-vous point quelque amy qui vous fist ainsi rajeunir, ou n'uzeriez-vous point de ces fards à la napolitaine ?

BETA.

Quels fards ?

GASTER.

Dont les dames de Naples usent. J'entens qu'en ce pays-là une femme de cinquante ou soixante ans, par le moyen de certaines drogues, s'accoustrera si bien qu'elle semblera n'en avoir que vingt-cinq, tant elle se montrera belle et fresche. Que pleust à Dieu en eussé-je pour les nostres d'icy ! j'en ferois bien mon profit ! je vendrois bien ma poudre d'oribus [1] !

BETA.

De belles ! On vous a bien baillé d'une ! C'estoit quelqu'un qui en avoit de deux. Ce ne sont que toutes bayes ; c'est seulement l'air du païs qui fait cela.

GASTER.

Je l'ay entendu tout autrement, Beta, et si vous me pouviez enseigner ce secret, je vous ferois riche. On commence fort à se sublimer [2] en France.

BETA.

Laisse-moi, je te prie, tu ne fais que m'importuner.

GASTER.

Où allez-vous si tost ? Revenez, je n'en parleray plus. Dictes-moi, que faict la seignore ? Mon maistre m'envoye sçavoir de ses nouvelles. Est-elle à sa maison, seule ou accompaignée ?

BETA.

Voilà un bon propos ! Comme si elle avoit accoustumé d'estre accompaignée ! Et quelle compaignie penseriez-vous qu'elle eust, si ce n'est de sa fille et de Cornelie, ma compaigne ? Que vous puisse advenir ce que vous meritez, tant vous estes fascheux et mal parlant ! Je croy qu'en ceste ville n'y a une pire langue !

GASTER.

Ha ! ne vous courroucez pas ! Je n'entendois que de celles là.

BETA.

Sçait-il bien accoustrer son cas ! Je suis bien folle de m'amuser à tes paroles.

GASTER.

Arrestez-vous un peu, c'est à bon escient. Le seigneur dom Dieghos m'a envoié voir si elle est empeschée, et s'il y peut aller à ceste heure.

BETA.

Elle est empeschée.

GASTER.

Ho ! je m'en doutois bien. Et quelle affaire estce qu'elle a ?

BETA.

Vous sçavez qu'il a pleu tousjours dempuis trois jours en çà, et qu'aujourd'huy s'est monstré un beau soleil, qui est cause que de grand matin elle s'est mise à laver sa teste [1].

GASTER.

J'entens bien : elle n'est pas à la maison ; elle s'en est allée pourmener ; elle dort ; elle s'accoustre ; elle fait la blonde ; elle se baigne ; elle disne ; elle se trouve mal ; elle a des occupations ; elle a plus d'affaires que le legat. Voilà tousjours vos excuses ; et ce pendant le jour se passe, et les pauvres amans ont la trousse.

BETA.

Ouy ; que nous vous avons souvent usé de ces termes, vous en devez bien parler ! C'est grand' peine d'avoir affaire à gens si soupçonneux. Si vous ne me voulez croire, allez le voir.

GASTER.

Ha ! Beta ! ne vous mettez point en colère, je suis trop de vos amis ; mais dictes moy pour vray, n'y pourra-il aller d'aujourd'huy ? Il me semble que sur le soir il n'y aura point de danger.

BETA.

Ma foy, Gaster, il vaudra mieux attendre à demain : car le reste du jour elle l'emploiera pour quelque depesche qu'elle fait à Naples.

1. Faite de résine pulvérisée, et vendue comme remède par les charlatans. C'était d'abord un des noms de la « poudre de projection » employée par les alchimistes ; peu à peu il était tombé en moquerie, comme tout ce qui se rapportait à la pierre philosophale.

2. Se mettre du fard, où il entrait du *sublimé*, de l'arsenic.

1. Les femmes d'Italie, surtout de Venise, dont la coquetterie était de se faire blondes, se lavaient la tête « avec diverses sortes d'eaux ou compositions faites exprès, » et se faisaient ensuite sécher les cheveux par un grand soleil. La 119e figure du livre de Cesare Vecellio, *Habiti antichi et moderni*, 1598, in-fol., représente une Vénitienne pendant cette occupation.

GASTER.

A demain?

BETA.

Ouy, il vaut mieux.

GASTER.

A demain, soit.

SCÈNE II

GASTER, *seul.*

Que j'ay trouvé Beta bien à propos! S'il m'eust fallu aller jusques à la maison d'Angelique, je n'eusse pas eu assez de temps pour visiter Mathuon, nostre paticier, qui en venant icy m'a faict signe que je l'allasse voir. Je croy qu'il est pourveu de quelque bonne friandise; j'ay tousjours quinze aunes de boyaux vuides pour festoyer mes amis. Je m'en iray là recreer un peu ma personne, ce pendant que mon Dieghos se pourmenera à l'eglise, attendant ma venue, et puis je le payeray de belles bourdes et billesvesées, comme j'ay accoustumé.

SCÈNE III

AUGUSTIN, BETA.

AUGUSTIN.

Q'est-ce que j'ay veu? qu'est-ce que j'ay ouy? Que n'estoy-je sans yeux, sans aureilles! Pourquoy me suis-je tant hasté pour trouver ce que je ne cherchois point, pour entendre ces beaux mots que Beta a dit à ce galand: A demain! à demain! Ce n'est pas sans quelque menée, puisque cest homme de bien, Gaster, est de la partie: c'est à luy qu'elle parloit. Ne suit-il pas ce gentil-homme espaignol qui faict tant de profession d'aymer? Il me semble que ouy. Je l'ay veu souvent avecques luy. Ha! c'est cela, j'en ay tout du long; il ne me falloit autre chose pour m'achever de paindre!

BETA.

Je croy que voilà le seigneur Augustin qui vient en çà pour entendre ma responce; aussi est-ce. Il est tousjours triste et pensif; je le feray bien aise à ceste heure, quand je luy diray les bonnes nouvelles que je luy porte.

AUGUSTIN.

O Dieu! qu'estrange est ma fortune! En lieu de sortir de la peine d'amour par jouissance, j'entre au tourment de jalousie pour souffrir encores plus.

BETA.

Qu'est-ce qu'il dict de jalousie? Il me faut un peu escouter cecy; il me semble que ces propos s'adressent à nous: ce sont pierres jetées en nostre jardin.

AUGUSTIN.

N'estoit-ce pas assez d'un mal, sans en avoir deux? O Angelique! tu es bien née en ce monde pour me tourmenter! J'estimois que ton refus procedast de chasteté et d'amour que tu portasses à ton feu mari; mais j'estois bien loing de mon compte!

BETA.

Qu'est-ce qu'il veut dire? Auroit-il bien entendu quelque chose?

AUGUSTIN.

C'est pour ce que ton amour estoit en un autre; je le cognois maintenant à l'assignation.

BETA.

J'ai peur qu'il ne m'aie veu parler à Gaster, et en ait pris quelque martel de quoy vienne son malcontentement. Je m'en vois droict à luy, et luy osterai, si je puis, ceste opinion... Or, sus, seigneur Augustin, chassez de vostre teste toute fascherie, je vous porte aussi bonnes nouvelles que les sçauriez souhaiter: ma maistresse m'envoie devers vous, et se recommande à vostre bonne grace, et vous prie que la veniez voir; elle n'est plus ennemie de l'amour comme elle souloit, mais se tient du tout vaincue, et vous aime uniquement.

AUGUSTIN.

Ha Beta! que dictes-vous?

BETA.

La verité.

AUGUSTIN.

Elle m'aime?

BETA.

Plus que je ne sçauroys exprimer.

AUGUSTIN.

Or fust-il ainsi!

BETA.

Ainsi est-il.

AUGUSTIN.

Je n'en crois rien.

BETA.

Et pourquoy?

AUGUSTIN.

Pour ce que j'ai veu le contraire.

BETA.

Et qu'avez-vous veu?

AUGUSTIN.

Elle en aime un aultre.

BETA.

Ha Dieu! ostez cela de vostre fantaisie!

AUGUSTIN.

Je le sçay pour certain.

BETA.

Et comment?

AUGUSTIN.

Je le vous diray.

BETA.

Dictes doncques; je suis bien asseurée qu'il n'en est rien, et que ce ne sont que toutes resveries qui entrent aux cerveaux de vous aultres jeunes

gens, et vous semble souvente foys ouyr ce que vous n'oyez point, et voir ce qui n'est, ny ne fut onceques, ny ne sera.

AUGUSTIN.

Ha! pleust à Dieu qu'il fut ainsi! Mais j'ai trop veu et trop ouy : les pauvres amoureux, Beta, ont les aureilles grandes et les yeux qui voient cler et de loing, de sorte qu'ils entendent souvent ce qu'ils ne vouldroient poinct, comme j'ay fait venant icy.

BETA.

En quoy?

AUGUSTIN.

N'ay-je pas veu un homme qui parloit à vous?

BETA.

Il est vray.

AUGUSTIN.

Qui est-il?

BETA.

C'est un homme de ceste ville.

AUGUSTIN.

Où se tient-il?

BETA.

Icy près.

AUGUSTIN.

Avecques qui?

BETA.

Avecques un gentilhomme espaignol.

AUGUSTIN.

A! velà le poinct. Comme a-il nom?

BETA.

Attendez... Ma foy, je ne le sçay guères bien.

AUGUSTIN.

N'est-ce pas Gaster l'Extravagant?

BETA.

Je croy que ouy.

AUGUSTIN.

Jean, c'est mon comte. Or, quelle assignation luy avez-vous donnée à demain?

BETA.

Ha! seigneur Augustin! est-ce là ce qui vous trouble ainsi? Est-ce l'occasion d'où procède vostre fascherie? C'est peu de chose.

AUGUSTIN.

Que m'appelez-vous peu de chose?

BETA.

Ouy : car l'affaire ne va pas comme vous pensez; je vous en conteray la verité, et quand vous entendrez le tout, je suis certaine que vous serez content.

AUGUSTIN.

A grand peine.

BETA.

Si serez; vous le verrez.

AUGUSTIN.

Or, sus donc; je vous prie, contez-le moy.

BETA.

Cest Espaignol avec lequel est l'homme à qui j'ay parlé est d'une grande maison, et a de riches parens.

AUGUSTIN.

C'est mauvaise nouvelle pour moi.

BETA.

Son père se tient à Naples, là où cestuy-cy a demeuré longuement.

AUGUSTIN.

Encores pis.

BETA.

Et ayant entendu que ma maistresse estoit de ce païs-là, il a souvent cherché les moiens de parler à elle et prendre sa cognoissance.

AUGUSTIN.

Ce qu'il a fait.

BETA.

Non a, non; oyez, si vous voulez, la fin.

AUGUSTIN.

Or dictes.

BETA.

Il m'a souvent fait dire, ainsy que j'allois par la ville pour le service de ma maistresse, qu'il avoit faict si bonne chère à Naples, et y avoit receu tant de plaisir, qu'il aymoit comme ses propres frères ceulx qui en estoient, prenant grand plaisir quand il en trouvoit quelqu'un, et plusieurs autres belles parolles, me faisant faire tout plein de promesses.

AUGUSTIN.

J'entends bien : il fut pris au mot.

BETA.

Elle n'en a jamais tenu compte ny n'a voulu son accointance, et a tousjours cherché quelque defaicte; maintenant j'ay trouvé son homme, qui me parloit de cela, et pour me depêtrer bien tost de luy et vous venir trouver, ne aiant à ceste heure autre moïen, je l'ay remis à demain pour luy faire responce si son maistre la pourroit venir voir ou non, et alors on trouvera quelque autre excuse.

AUGUSTIN.

Pleust à Dieu qu'il en allast ainsi!

BETA.

Ma foy, je vous ay conté ce qui en est.

AUGUSTIN.

Je le desire tant, Beta, m'amie, que je ne le puis croire, et crains grandement qu'elle ayme cest Espaignol, et, l'aymant, qu'elle ne me puisse aimer. L'amour ne se peut porter en deux, et si ne peut soufrir compagnie. O divine Angelique! si vostre affection estoit esgalle à la mienne, je serois bien hors de ceste peine!

BETA.

Esgalle est-elle pour le moins, et pense, s'il y a du plus, qu'il est de son costé, d'autant que les femmes aiment plus affectueusement et ardemment que les hommes.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas en mon endroict.

BETA.

Quelle opiniastreté ! Il vous faudra quelque bonne preuve pour le vous faire croire. Depuis quand est-ce qu'à Paris on ne veut faire credit que sur bon gage? Laissons doncques les paroles, et allons vers la seignore, qui vous en asseurera par effect.

AUGUSTIN.

Y dois-je aller, Beta, ma grand amie? A quoy m'en dois-je tenir? Car les paroles sont femelles et les effects sont masles.

BETA.

Mais hastons-nous : il envie tant à qui attend!

AUGUSTIN.

Il me semble que je l'ay entrevüe à la fenestre. O! le doux fare[1] de mes yeux!

BETA.

Peut bien estre : elle regarde si nous venons.

AUGUSTIN.

C'est un grand cas; si tost que de loing je l'ai veüe, un frisson m'a pris, de sorte que je tremble tout.

BETA.

Ayez bon courage; quand vous serez près d'elle cela vous passera, vous trouverez du feu qui chassera ce froid; mais il vaut mieux que je me mette devant, et vous attendray à l'huis, afin qu'on ne nous voie entrer ensemble.

AUGUSTIN.

Allez doncques. Je vous suis pas à pas.

SCÈNE IV

AUGUSTIN, *seul.*

A combien de troubles et changemens soudains est subjecte la condition des amans! Qui ne l'a essaié ne le peut comprendre. Après une longue tempeste j'avois trouvé la mer calme et tranquille pour l'esperance que je prins aux promesses de ceste servante, et en un instant le vent furieux de jalousie m'a remis en tourmente; puis le temps s'est rendu un peu plus serain, le vent m'a donné en pouppe, qui me fait surgir au port tant desiré, mais non sans que la peine ne se mesle avecques le plaisir et la crainte avec l'esperance. En amour y a guerre, trèves, paix, mort et vie, qui règnent tour à tour. Je verray quelle en sera la fin.

SCÈNE V

SIRE AMBROISE, VIEILLART MARCHANT DE PARIS, ET JULIEN, SON FACTEUR.

AMBROISE.

Il est bien vray ce qu'on dict communnement, que des choses que l'on tient les plus chères, on en a souvent le plus d'ennui. Je le vois en moy, Julien, qui ai mon fils aisné, que j'aime comme ma vie, que j'esperois devoir estre le baston de ma vieillesse, et toutefois il ne me donne que desplaisir.

JULIEN.

Si vous est-il autant tenu, sire, que fils fut onc à père.

AMBROISE.

Tu sçais comme je l'ai faict nourrir soigneusement, premièrement aux lettres, puis au louable exercice de marchandise, affin de conserver et accroistre les richesses que je luy ay acquises : en quoy il a si bien profité, que j'ai eu occasion de m'en contenter; mais à ceste heure, que je devrois me reposer et luy prendre la peine de nos affaires, il meine une vie oysive, sans avoir soing de rien, et, qui pis est, je ne le voy comme poinct, qui me faict mal penser, car ceulx qui faillent craignent toujours la presence de ceulx qui les peuvent corriger et reprendre.

JULIEN.

Il seroit bon y adviser de bonne heure, sire : car nostre trafic se pourroit bien perdre et aneantir par ceste negligence et faineantise, et fault que je vous die, puisqu'il vient à propos, que vostre bien se diminue, ce que je ne vous voulois aussi plus celer, estant vostre principal serviteur, en qui vous avez le plus de fiance; et vous diray plus fort, j'ay entendu qu'il commence à s'endetter.

AMBROISE.

Ho! je m'en doubtois bien, que la fin n'en seroit pas bonne; mais d'où peut venir cela?

JULIEN.

Il n'est poinct joueur. Je ne le vois jamais jouer qu'à la paulme pour exercice, et pour le soupper de ses compagnons.

AMBROISE.

Ny n'est subject à gourmandise ny paillardise, qui sont les moyens pour s'apauvrir?

JULIEN.

Je ne m'apperceus jamais qu'il fust vicieux, ne qu'il hantast mauvaise compagnie, mais tousjours avecques jeunes hommes de sa sorte, desquels il acqueroit amitié et louange, sans aucune envie.

AMBROISE.

Tu dis vray; aussi je m'en resjouissois grandement, et s'il leur faisoit quelque honneste present, j'en estois bien aise. Mais d'où vient ce changement? où est-ce qu'il hante?

JULIEN.

Je ne le sçaurois dire au vrai, il se cache de nous tous, et mesmement de moi; si est-ce qu'on m'a dict qu'il va souvent chez une Neapolitaine qui est logée au fauxbourg Sainct-Germain[1].

1. Phare, clarté.

1. C'était alors le quartier des étrangers, surtout du côté du Pré-aux-Clercs.

AMBROISE.

Ha! par Dieu! tu as trouvé le mal. Il ne s'en fault plus enquerir, c'est cela. Se met-il sur l'amour, nous sommes freschement[1]! Voilà la ruine de nostre maison, qui n'y mettroit remède; voilà d'où vient la maigreur et la palleur qui se voit en son visaige. Il a trouvé quelque terre malaisée à labourer, puis qu'il y laisse la couleur et la substance. Il a de l'aage pour se gouverner; quant à mes biens, je y donnerai bon ordre. Seroient-ce point les menées de ce mauvais garçon Loys? A ce que j'entens, il est son favori, mesmement depuis qu'il revint avec luy de la court, il y a un an. Il est, ce crois-je, bien ayse de se retirer de la marchandise, affin d'avoir occasion de ne rien faire.

SCÈNE VI

LOYS, *seul.*

J'ay ouy le sire Ambroise tout mal content. Ce pourroit bien estre contre moy, car je me suis ouy nommer. Ce n'est point mocquerie, il s'en vient droit à moy. Il ne faut pas qu'il me trouve despourveu de responce.

SCÈNE VII

AMBROISE PÈRE, LOYS, JULIEN.

AMBROISE.

Voicy nostre galland. Ne faict-il pas bonne mine! Vous diriez qu'il ne sçauroit troubler l'eau. Si faut-il qu'il me dise la verité, ou qu'il face son conte de ne se trouver jamais devant moy. Je commenceray doucement, sans faire semblant de rien. O Loys! d'où viens-tu?

LOYS.

Sire, je viens d'avec mon maistre.

AMBROISE.

Où l'as-tu laissé?

LOYS.

Aux Cordeliers, oyant la messe; et de là il s'en va où vous sçavez.

AMBROISE.

Et tous ces autres jours passés, où a-il esté, que je ne l'ay point veu?

LOYS.

En bonne compaignie, avecques gens de bien qui luy peuvent beaucoup ayder et à vostre maison.

AMBROISE.

Quelles gens sont-ce?

LOYS.

Ce sont des seigneurs de la court qui sont naguères venus en ceste ville.

AMBROISE.

Et quelle affaire avoit-il avec eux?

1. Nous voilà bien, nous voilà *frais*, comme on dirait aujourd'hui trivialement.

LOYS.

Du temps qu'il a esté à la court par vostre commandement, il leur a vendu plusieurs choses, quelquefois à credit, et quelquefois argent content, leur delivrant tousjours tres bonne marchandise, à pris raisonnable. Par ce moyen, il a si bien gaigné leur amitié, qu'ils luy veulent à present beaucoup de bien et en font cas. J'ay veu souvent qu'ils luy ont fait de bonnes offres. Maintenant qu'ils sont en ceste ville, il n'a voulu faillir de les aller voir, et leur tient bonne compagnie pour entretenir leur amytié. Ce n'est pas tout d'aquerir des amis, il les faut garder.

AMBROISE.

Et bien! quel profit en peut-il avoir?

LOYS.

A! sire, vous l'entendez trop mieux que moy!

AMBROISE.

Et comment?

LOYS.

N'estimez-vous rien avoir accointance avec gens d'auctorité et de credit? Premièrement, vous leur vendez mieux vos marchandises que aux autres, car estant nourris aux grandeurs, ils ont le cœur plus grand et sont plus liberaux; davantage vous aquerez un appuy, un support contre vos ennemis pour le repos de la vieillesse, et à vos enfans donnez le moyen d'esperer des estats et des benefices, s'ils sont gens de bien, ce que tous vos escuz ne sçauroient faire. Mon maistre ne bastit pas seulement ce dessein pour luy, mais plus pour son jeune frère, qui pretend à l'Eglise.

AMBROISE.

Et où sont-ils logez?

LOYS.

Près du Palais.

AMBROISE.

Si n'est-il pas tousjours en ces quartiers-là: on le voit quelquefois aux fauxbourgs Sainct-Germain.

LOYS.

Quelquefois pour s'esbatre en ces beaux jardins qu'on y faict de nouveau[1].

JULIEN.

Il se garde bien de se coupper, le finet! Je n'ouis jamais mieux dire.

LOYS.

Je dy ce que je sçay.

AMBROISE.

Ha! gallant, il s'en faut beaucoup. Me penses-tu si lourdaut de te croire? Je sçay comment tout va. N'y a-il pas une Neapolitaine qui se tient là? Ce sont les gentilshommes à qui il delivre sa marchandise à credit... Il en aura bon payement, en bonne monnoye.

1. Les plus beaux de tous ces jardins, qu'on plantait alors en effet dans le faubourg Saint-Germain, furent celui du poëte des Yveteaux, rue des Marais, et celui de M. Tambonneau, rue de l'Université, où la Quintinie fit ses premiers essais de jardinage. La rue du Pré-aux-Clercs a été bâtie sur son emplacement.

LOYS.

Je vous diray, sire, et ne vous veux point mentir, mon maistre prevoit de loin à ses affaires pour le temps advenir, et, pour ce que la profession des marchans est d'aller en diverses regions chercher leur adventure, et estant l'Italie voisine et plus commode à son trafic, à cause des soyes, il a desiré en sçavoir le langage pour plus dignement et commodement faire son estat. C'est la cause qu'il hante chez ceste Neapolitaine, pour prendre, je voulois dire pour apprendre la langue italienne, et non pour autre chose. Vous le trouverez ainsi.

AMBROISE.

Or, pleust à Dieu qu'elle fust sans langue, affin qu'il ne l'apprint jamais! Je me suis bien contenté de la françoise, et si le vaux bien : jamais les enfans ne vaudront leurs pères. Qu'il en use comme il voudra, je ne m'en veux plus travailler. J'ay assez de biens pour ma vie, et mettray bon ordre qu'il ne les consommera point. Quand à sa personne, je le laisse en sa liberté : aussy ne sçaurois-je qu'y faire. La jeunesse d'aujourd'huy est trop licencieuse et trop sujette à son plaisir pour estre tenue en crainte et obeissance.

LOYS.

Je ne vous puis garder, sire, de penser ce qu'il vous plaira; mais, quoy qu'on vous die, je vous veux bien asseurer qu'il vous sera tousjours humble et obeissant fils, comme il doit. Je sçay son intention.

AMBROISE.

J'en croiray ce que j'en verray : si trouvera-il à la fin le bien et le mal qu'il fera. Et toi, Loys, si tu es si prompt à lui obeir et complaire en ses folles entreprises, en lieu que tu luy devrois remonstrer ses fautes comme bon serviteur, je te promets ma foy, et m'en crois hardiment, que tu en auras mauvais loyer. Et toy, Julien, quoy qu'il y ayt, garde sur, ta vie, que mon fils n'aye plus rien de ceans, argent ne soyes. Je luy bailleray seulement ce qui luy est necessaire et ce que je ne luy puis refuser pour vivre; et fais entendre de ma part à tous mes autres facteurs [1] et tous mes amys, qu'ils ne luy prestent plus rien s'ils ne le veulent perdre. Par ce moyen, j'asseureray mes biens et vivray à mon aise, attendant que je voye s'il s'amendera. Or, va, porte-luy ces nouvelles.

LOYS, *seul.*

Vrayement, le sire Ambroise a bonne raison de vouloir que les opinions et mœurs de son fils soyent semblables aux siennes, et ne considere la difference qu'il y a de jeunesse à vieillesse! Il est de bonne nature, mais c'est le vice commun de son âge et de tous les vieux, qui mesurent toutes choses par ce qu'ils sont, non par ce qu'ils ont esté, et n'excusent pas en leurs fils les fautes que eux-mesmes souloyent faire. Ils ne louent que leur temps, et disent que tout va en empirant, et ne pensent que ce sont eux et leurs plaisirs qui empirent et diminuent, non le temps ny les choses qui demeurent en mesme estat. Ceux qui s'apprestent de passer en l'autre monde ressemblent ceux qui montent en haute mer, qui pensent que leur navire ne bouge, et que les ports, les villes et les tours s'enfuyent, et au contraire la terre est ferme et stable, et le vaisseau, avec un vent de terre, emporte les navigans. Si faut-il que j'en advertisse mon maistre, mais non de façon qu'il s'en fasche : cela ne serviroit de rien. Il est ce matin allé chez la seignore Angelique, et croy qu'il y est encore. Dieu veuille qu'il ait quelque meilleure nouvelle de sa maistresse que je n'ay eu de son père! Je le vois attendre là auprès, comme j'ay de coustume.

[1] Commis. — Voltaire dit dans le même sens que « Jacques Cœur avait trois cents *facteurs*, en Italie et dans le Levant. » Le mot *factorerie*, qui est resté, en vient.

SCÈNE VIII

AUGUSTIN, LOYS.

AUGUSTIN.

J'ay tousjours ouy dire qu'un plaisir longuement attendu est cherement vendu, et je dy que mon plaisir est tel qu'il ne se peut acheter ny estimer; et si l'attente a esté longue, le contentement que j'ay en faict bien la recompense. Mais qui se peut dire aujourd'huy plus heureux que moy?

LOYS.

J'oy de bonnes nouvelles : il faut que j'en aye ma part. Bon jour, Monsieur. Vous faictes bonne chère, à ce que je voy?

AUGUSTIN.

Je me porte assez bien, Loys, et n'ay cause de me plaindre.

LOYS.

Vostre fortune a esté donc meilleure qu'elle ne souloit [1] ?

AUGUSTIN.

Telle que je ne porte envie à prince, roy ny empereur qui vive. O quel plaisir! Qu'est-ce que jouer? qu'est-ce que la chasse? qu'est-ce que la musique? qu'est-ce que boire ny manger? Ce n'est rien au pris. L'ambroisie ni le nectar des dieux n'eurent jamais tant de douceur. C'est une chose divine que la jouissance d'une amye; je ne l'eusse sceu comprendre sans l'esprouver. O dame Nature! que les hommes te sont obligez de leur avoir presenté un bien si parfaict, qui efface tous les autres! C'est un nectar qui fait oublier tous les ennuis. Je ne sçaurois croire qu'il vive homme si ingrat qui puisse faire desplaisir à sa femme, ny varier, ayant un tel contentement que le mien. La jouissance (comme aucuns disent) ne m'a amoindry mon desir, ains plustost augmenté : c'est une huile dans la flamme, et s'il y a de l'inconstance en l'amour, elle doit estre du costé des femmes, qui ne trouvent les perfections en nous que nous trouvons en elles. Je n'en voudrois jamais partir; la souvenance seule me donne la vie. Or, pense, Loys, que ce peut estre des effets.

LOYS.

Ce doit bien estre quelque chose... Vous oyant

[1] Qu'elle n'avait l'habitude; du latin *solebat*.

seulement, je deviens tout je ne sçay quoy. Vous avez donc juché sur le poulailler?

AUGUSTIN.

Il est vray, Loys, qu'il me souvient à ceste heure d'une chose que je ne te veux celer, car tu es seul participant de tous mes secrets. Ce matin, venant icy, j'ay veu ce gallant Gaster avec Beta, et nommoyent Angelique; j'ay ouy qu'elle lui disoit : A demain! qui m'a troublé bien fort, me doutant de quelque assignation, dont j'ay voulu avoir le cœur eclaircy.

LOYS.

Il y en avoit grande apparence; et n'en avez-vous rien dit à Madame?

AUGUSTIN.

Me trouvant avecques elle, pour le commencement, ne luy en ay voulu parler : j'avois d'autres choses à faire et à jouer des couteaux; mais à la fin, sur l'heure du partement, je ne m'ay sceu garder de luy en ouvrir le propos.

LOYS.

Vous avez bien fait, pour vous oster de doute.

AUGUSTIN.

De quoy elle a esté bien esbahie et en grand peine : je l'ay cogneu à son visage; et après quelques excuses legeres, voyant que je m'y arrestois et la pressois tousjours de me dire la verité, m'embrassant, elle m'a commencé ce propos :

LOYS.

Par bien servir et loyal estre,
De serviteur on devient maistre [1].

Vous avez usé de grand'authorité pour la première rencontre, et avez voulu entrer trop avant au cabinet de ses menues pensées.

AUGUSTIN.

Si j'avois affaire (ce dit-elle) à quelque personne desraisonnable, seigneur Augustin, mon amy, je ne luy confesserois jamais une faute, et luy desguiserois la verité; mais je suis tant certaine de l'amour que vous me portez il y a long-tems et de vostre debonnaireté, que je vous diray franchement ce qui me touche de plus près, ne voulant rien sçavoir que vous ne sachiez, m'asseurant aussi que prendrez en bonne part ce que j'auray faict à bonne intention, et me sçaurez bien excuser s'il y a de la faute, car vous cognoissez quel est le cœur et l'affection que j'ay envers vous.

LOYS.

Je m'esbahy que ne l'aviez jamais cogneue qu'aujourd'hui, d'autant qu'auparavant vous en estiez tousjours en peine, pensant qu'elle ne feist conte de vous.

AUGUSTIN.

Et elle m'a dit ceste raison : Je vous ay longuement dissimulé mon amour, craignant, ce qui m'est advenu, de perdre ma liberté et me mettre du tout en vostre puissance; car il faut que vous die, je ne suis plus mienne et me trouve en un estat où je n'avois jamais esté. Je me sens toute possedée de vous et m'oublie moy-mesme pour ne penser qu'en vous. Je prevoyois bien que si les effets s'en ensuyvoient je deviendrois, telle que je suis, vostre serve et esclave. Par ainsi j'ay fuy tant que j'ay peu jusques à ce jour, que vostre perseverance et la pitié que j'ay eue de vostre ennuy m'ont vaincue, mesmement par ce que j'ay entendu de Beta, qui m'a dict vous avoir veu demy-mort, et laissé aux plus piteux termes du monde, et aussi que l'occasion s'y est presentée pour l'absence de ma fille.

LOYS.

Mais de l'assignation elle n'en disoit rien.

AUGUSTIN.

Je te conteray ce qu'elle m'en a dit. Il y a (dit-elle) ici un gentil-homme espagnol de bonne maison, qui s'est longuement tenu à Naples, où il a son père riche en auctorité; et, pour un homme qu'il tua, à ce que j'entens, bien laschement, il s'en est venu en France, et se tient en ceste ville. Il m'a tant et si longuement importunée, tantost par presens (car il est bien liberal en mon endroit), tantost par menaces de mal traiter mes parens et amis à Naples, d'autant qu'on sçait assez quelle puissance les Espagnols ont, et comme ils usent de tyrannie, aussi par esperance de faire rendre à ma fille les biens de son père, que à la fin, seule et estrangère, n'estant pas trop bien pourveue de ce qui me falloit, j'ay esté contraincte, plus par importunité que par amour, plus par force que par ma volonté.

LOYS.

A hà! le trop en guerre n'est pas bon.

AUGUSTIN.

Et, ce disant, elle me baisoit avecques la larme à l'œil, et me prioit de croire que autre que moy n'auroit jamais part en son cœur, sans lequel le corps n'est rien. Voy, je te prie, Loys, quelle puissance elle a acquis sur moy et comme l'amour luy a presté d'asseurance, de n'avoir point eu crainte de me conter tout cecy.

LOYS.

Vous avez donc compaignie? Vous ne vous egarerez pas si tost, puisque le chemin est frayé et bien hanté.

AUGUSTIN.

Il m'en desplaist, je ne le sçaurois nyer; mais si suis-je certain de son amour, et ne me trompe point : j'en ay faict bonne experience, j'en ay de bonnes arres, et n'y a meilleur juge en cela que soymesme.

LOYS.

Si est-ce que les dames ont beaucoup de finesse, et n'y a au monde malice par dessus celle de la femme. Il se faut garder du devant d'un toreau, du derrière d'une mulle et de tous costez d'une femme.

AUGUSTIN.

Ouy, ceux qu'elles n'ayment point.

1. Gabriel Meurier, en son *Tresor des sentences*, qui est du même siècle, donne ce proverbe retourné ainsi :

Pour bien servir et léal estre,
On voit souvent le valet maistre.

LOYS.

Je vous asseure que la compaignie y est bien dangereuse; il vaudroit beaucoup mieux estre seul, car un homme liberal, comme elle dict qu'il est, riche et de grand lieu, est mal aisé à hair ou oublier; et puis ne cognoissez-vous point le naturel de sa nation?

AUGUSTIN.

Comment?

LOYS.

Pour peu d'entrée que les Espagnols ayent en une maison, ils s'en font à la fin maistres, si on leur permet. Et davantage, je vous veux bien advertir d'une chose : vous n'aurez plus le moyen que vous avez eu jusques icy de donner à la seignore, et vous tenir bien en poinct, si Dieu ne nous aide.

AUGUSTIN.

A cause de quoy?

LOYS.

Le sire Ambroise, vostre père, s'ennuye de vostre façon de vivre, voyant la despence que vous faictes, et est très bien adverty du tout.

AUGUSTIN.

Par quel moyen?

LOYS.

Ainsi qu'il est songneux de vous, ne vous voyant si souvent qu'il souloit, n'a jamais cessé qu'il n'aye sceu de voz nouvelles, et m'en a ce matin parlé, comme je venois vers vous.

AUGUSTIN.

Luy as-tu confessé?

LOYS.

Non, mais luy ay osté le plus que j'ay peu ceste fantasie, vous excusant tousjours.

AUGUSTIN.

Et à la fin?

LOYS.

Je n'ay sceu si bien prescher qu'il ne vous aye tranché voz morceaux, de sorte que n'aurez que ce qui vous est necessaire pour vivre, et vous a osté le moyen d'emprunter de ses amis.

AUGUSTIN.

O! voilà une facheuse nouvelle! C'est un grand cas de ma fortune que je ne puis avoir plaisir qu'avec grand peine, ne qu'il ne soit incontinent troublé par quelque male adventure. Si faut-il que j'en trouve, et n'en fust-il point, pour faire un honneste present à celle qui tient ma playe en sa verdeur.

LOYS.

Il se treuve remède en toutes choses.

AUGUSTIN.

Remède! Il viendra donc bien tost après quelque nouvel inconvenient.

LOYS.

Ne vous souciez, Monsieur, et ne pensez les choses mauvaises avant qu'elles adviennent; attendez ce qu'amour et le temps vous apporteront de bien ou de mal pour vous resjouir ou endurer selon les occurances. On dit que le sage suit le temps. Ma bourse est aplatie comme une punaise, son apostume [1] est crevee.

AUGUSTIN.

Mais quel remède penses-tu, Loys?

LOYS.

Si les amis de vostre père vous faillent, il vous faut aider des vostres.

AUGUSTIN.

Je n'ay que de mes compagnons, jeunes gens qui dependent comme moy.

LOYS.

Je me suis advisé d'un de qui vous ne penseriez point.

AUGUSTIN.

Et qui?

LOYS.

Le jeune Neapolitain, qui est eschollier et se tient avec vostre jeune frère au collége des Lombards [2].

AUGUSTIN.

Qui? le seigneur Camille?

LOYS.

Ouy.

AUGUSTIN.

Et que peut-il faire pour moy? il est eschollier, il est estranger et loin de son païs.

LOYS.

Vous l'avez quelquefois secouru d'argent et de dras de soye pour l'amour de vostre frère, et luy avez faict bonne chère chez vous.

AUGUSTIN.

Il est vray.

LOYS.

J'ay sceu par un banquier qu'il a receu une bonne somme de deniers : je suis seur qu'il vous en fera part. Il est honneste gentil-homme, et vous ayme bien; davantage, il est du païs de la seignore : il sera fort aise de la cognoistre, et elle luy. Jeunes gens preignent plaisir à telles accointances, et elle sera bien contente de voir un gentilhomme de sa nation. Il a l'esprit bon et vous sçaura bien aider à vous entretenir en sa bonne grace, et obvier aux empeschemens qu'on vous y pourroit donner. Le langage et le païs ont une grande force pour faire beaucoup de choses pour les amis, et si il vous pourra servir d'escorte, s'il vous faut venir aux mains avec ce Marrane.

AUGUSTIN.

Tu dis bien vray, voire; mais je crains que, evitant un inconvenient, je n'entre en un autre, et que, me voulant sauver de la poesle, je ne tombe en un brasier.

1. Enflure.

2. Il était situé rue des Carmes, et s'appelait aussi collége de Tournai à cause de son fondateur, en 1338, le Florentin Ghini, évêque de Tournai.

LOYS.

Et quel inconvenient craignez-vous ?

AUGUSTIN.

Qu'il en soit pris luy-mesme : tu sçais comme elle est belle !

LOYS.

Ha ! ne vous souciez de cela... Vous estes beaucoup plus aimable, et avec ce il est de bonne nature : il ne vous voudroit point faire ce tort. Au surplus, j'y pourvoiray bien : je le meneray en lieu où il se pourra bien arrester s'il a envie d'aymer, mesmes que communement les choses nouvelles plaisent. Il aymera mieux s'adresser aux Françoises, pendant qu'il est icy, qu'aux Italiennes, qu'il recouvrera tousjours assez ; et ainsi, par l'aide de son argent et de ses autres offices d'amitié, pourrez donner la chasse à l'Espagnol et regner seul sans alternatif.

AUGUSTIN.

O mon Dieu! que tu dis bien, Loys! Jamais chose ne fut mieux discourue ; tu as plus de sens que d'ans. Va-t'en donc vers le sieur Camille ; le plus tost sera le meilleur, et monstre ce que tu sçais faire. Je mets mon ame entre tes mains. Ce pendant, je m'en iray promener icy auprès, là, où j'attendray de tes nouvelles.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE SEIGNEUR AUGUSTIN *seul*.

Loys tarde beaucoup à venir. J'ay peur qu'il n'aye point trouvé le sieur Camille, ou qu'il ne voye plus de difficulté à mon affaire qu'il ne pensoit. J'y pouvois bien aller en personne : il n'est si bon messager que soy-mesme. Cela me touche trop ; je ne sçay où aller, et si ne puis arrester en un lieu, tant j'ay de trouble en ma teste. Si la fortune ne m'apporte quelque bonne rencontre, j'ai grand peur que la chance se pourra bien tourner : car, tant plus je pense aux propos que Loys m'a tenuz, plus j'entre en diverses pensées, tantost m'asseurant, tantost me defiant. Je ne sçay à la fin que ce pourra estre. Il est noble, il est riche et liberal, il l'ayme bien fort ; elle est femme, hors de son pays, mal pourveue ; et quand je dy femme, ce mot-là s'estend bien loin : ce me sont autant d'espines aux pieds et de poinçons dans le cœur.

SCÈNE II

LOYS, LE SIEUR AUGUSTIN.

LOYS.

O Monsieur !

AUGUSTIN.

A ! es-tu là, Loys ? Je t'attendois en grand devotion ; une demy-heure m'a semblé demy-an ; ta presence me resjouit, et ton visage, qui ne monstre rien de triste.

LOYS.

Aussi n'en ay-je point d'occasion. J'ai faict ce que je voulois : le sieur Camille est tout vostre, ses biens et sa personne, trippes et boudins, et n'y a rien qu'il ne face pour vous, et mesmement il dit qu'il vous sçaura bien seconder, et s'asseure que vous en ferez autant pour luy en quelque autre endroit : car, Dieu mercy, vous avez assez de cognoissances en ceste ville. Quant au brave Espagnol, il dit que ne vous en devez soucier ny faire conte non plus que d'une pomme pourrie, pour ce que vous l'effacerez de bonne grace et luy de force, s'il est besoin : il a assez d'escholliers à son commandement.

AUGUSTIN.

Je ne sçaurois mieux souhaitter pour ceste heure ; je cognois bien par effet ce que j'ay souvent ouy dire, qu'il se trouve parmy les Italiens des meilleurs amis du monde. Mais où est-il ?

LOYS.

Il m'a dict que je me misse devant, et que incontinent après il viendroit vers vous au logis que sçavez.

AUGUSTIN.

Il vaut mieux donc que je l'aille attendre. Et ce pendant tu t'en iras vers la seignore Angelique sçavoir si il ne luy desplaira point que nous l'allions voir après disner. Tu y peux aller sans danger : elle m'a permis d'y envoyer quand j'en aurois affaire, à cause qu'elle te craignoit avant que je ne l'en eusse asseurée.

LOYS.

C'est très bien advisé. J'y vois. Je vole.

SCÈNE III

DOM DIEGHOS, GASTER.

DIEGHOS.

Je croy qu'il s'approche de midi. Gaster m'a bien faict attendre ; je ne sçay qu'il peut tant faire. Si ne me suis-je point fasché en ceste grand' eglise, car là où je me promenois il y avoit bonne compaignie de femmes qu'il ne faisoit point mauvais voir. Leurs devotions ont esté bien courtes. Je leur faisois souvent haucer les yeux, et peut-estre le cœur, ailleurs qu'aux saincts et aux sainctes. Je les y ay encores laissées, et pense que tant que j'y eusse esté elles n'en fussent jamais bougées.

GASTER.

Il est temps de m'en retourner à mon Dieghos. J'ay peur d'avoir trop tardé ; si ay-je mon excuse toute preste. Je m'en voy vers luy.

DIEGHOS.

Et je croy que tu m'as oublié, Gaster? Où as-tu tant esté?

GASTER.

Ce n'estoit pas pour mon plaisir, Monsieur, c'estoit pour voz affaires, et pour le service très humble que je doy à vostre seigneurie.

DIEGHOS.

Et donc! n'iray-je pas après disner la voir?

GASTER.

Je vous diray, Monsieur, elle se lavoit la teste [1], et Beta m'a dict que c'est la coustume de son pays de n'estre lors visitées de ceux qu'elles ayment, car elles ne sont en estat pour leur faire bonne chère; et pour ce que je ne suis point de legère creance aux choses qui vous touchent, je ne me suis arresté au dire de Beta, que j'avois trouvée en chemin; mais, craignant quelque fourbe, j'ay voulu attendre jusques à ceste heure, me promenant autour de son logis pour voir s'il y entreroit quelqu'un qu'elle attendist.

DIEGHOS.

Qui y as-tu veu?

GASTER.

Personne.

DIEGHOS.

Je n'en ay point de peur : elle y perdroit.

GASTER.

Elle n'est point si sotte; et, si Beta ne m'a point menti, je l'ay entre-veuë par le dehors du logis, se seichant la teste au soleil à la haute gallerie [2].

DIEGHOS.

Mais après que sa teste sera sechée?

GASTER.

Vous avez assez de temps pour y adviser; il faut premièrement penser de disner, car il en est l'heure. J'ay les dents bien longues; il est advis à mon ventre qu'on m'a couppé les deux mains.

DIEGHOS.

Est-il couvert [3]? Que l'on serve!

GASTER.

Voylà un beau mot. J'ay l'estomac creux comme une lanterne. Et Dieu sçait comme j'ay grignotté chez le paticier! mais je n'en auray que meilleur appetit.

SCÈNE IV

LOYS, *seul.*

Ce jour icy m'est bien fortuné! je ne sçaurois rien entreprendre que je n'en vienne à bout. J'ay conclu l'affaire de mon maistre avec le sieur Camille, et à ceste heure que mon maistre vienne quand il luy plaira, qu'il ne face que dire la somme dont il a affaire, qu'il meine ceux qu'il voudra, il est le maistre; il y peut commander, puis qu'il a la puissance d'y mener un tel amy; c'est une grande seureté pour ses affaires. Ceste nouvelle ne luy fera point de mal au cœur. Je m'en vois hastivement vers eux pour les amener chez la seignore. Mais les voicy qui viennent. J'entends bien : c'est mon maistre qui n'a eu la patience d'attendre mon retour. O! Monsieur, si vous demeurez longuement en cest estat, vostre teste gardera bien vos jambes de se moisir dans un boisseau : je ne fais que sortir d'avec vous, et vous estes desjà icy sans sçavoir la responce.

SCÈNE V

AUGUSTIN, LOYS, LE SIEUR CAMILLE.

AUGUSTIN.

Tu vois que c'est, Loys? tu sçais où le mal me tient? Y pouvons-nous aller?

LOYS.

Elle m'a dict que vous serez le mieux que bien venu, comme celui qui peut disposer d'elle et de sa maison pour en user en la sorte qu'il vous plaira.

CAMILLE.

A ce que je vois, seigneur Augustin, vous n'avez grand besoin d'aide, vous y avez assez de puissance tout seul.

AUGUSTIN.

Les bons amis, seigneur Camille, sont très-utiles en toutes choses; mais un ami seur et fidèle est très necessaire à qui veut demener l'amour.

> D'avoir en amours un tiers,
> Cela se fait volontiers;
> Mais d'y appeler un quart,
> C'est à faire à un coquart [1].

Un tiers console au besoing; en absence il tient propos favorables pour son amy; en presence il sert de couverture; il luy fait part de ses biens et l'accompaigne aux dangers.

CAMILLE.

Tout cela trouverez-vous en moy, s'il en est besoing, seigneur Augustin, et encores mieux si ma puissance s'y estend.

AUGUSTIN.

Aussi pouvez-vous esperer de moy le reciproque. Or allons leans, la seignore nous attend; mais je vous veux bien adviser d'une chose, combien que soyez assez sage : c'est que pour encore ne fassiez semblant de cognoistre ce qui est entre elle et moy, trop bien une honneste affection que je luy porte,

1. V. une des notes précédentes, que ce passage justifie et complete.

2. C'est en effet dans un endroit particulier, en haut de la maison, que les Italiennes se lavaient ainsi la tête : « A Venise, lit-on dans le livre de Cesare Vecellio, on est en usage de construire sur le toit des maisons certains édifices carrés, en forme de terrasses découvertes (*in forma di logge scoperte*), dans lesquels toutes les femmes, ou la plupart du moins, se font les cheveux blonds (*si fanno biondi li capelli*). »

3. Le couvert est-il mis?

1. Vaniteux, « indiscret, » selon Cotgrave.

de peur qu'elle ne pensast que je fusse leger, comme ces vantars qui disent qu'ils y prennent deux plaisirs : l'un à le faire, l'autre à le dire et divulguer ; et vous asseure bien que, si j'eusse cuidé que autre que moy n'y eust eu part, jamais homme n'eust sceu de moy nos estroites privautez, pour ne luy faire tort et s'en prevaloir contre l'honneur d'elle et de sa fille, que je desire conserver.

CAMILLE.

N'ayez peur, je feray bonne mine et ne gasteray rien.

SCÈNE VI

DIEGHOS, GASTER, CAMILLE, ANGELIQUE, AUGUSTIN.

DIEGHOS.

Gaster! il ne faut point perdre temps après disner; la seignore a meshuy achevé de laver sa teste, j'y veux faire un tour.

GASTER.

Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; rien ne vous est defendu, vous y avez toute puissance. Il est vray que Beta m'a dit qu'elle seroit empeschée pour tout ce jour, mais chambrières avancent souventesfois.

DIEGHOS.

Baste! quoy que ce soit, j'y veux aller; si elle est empeschée, je la depescheray bien ; il n'y a affaire que je ne luy face oublier. Ne porté-je pas mon passe-partout?

GASTER.

Nostre homme est en fureur : après bon vin, bon roussin [1].

DIEGHOS.

Ne vaut-il pas mieux, Gaster?

GASTER.

Vous ne sçauriez mieux faire, Monsieur, et si ne ferez pas peu pour elle; vous l'osterez d'un travail pour luy donner du plaisir.

DIEGHOS.

Quelle chère elle me fera! Allons viste hurter à la porte; ce pendant je me pourmeneray par icy. Je croy qu'il n'y a personne; on ne respond point.

GASTER.

J'oy quelque bruit leans, je pense que l'on descend. Qui va là? Arreste!

CAMILLE.

Par Dieu! si en aura-il, je le trouveray bien une autre fois.

DIEGHOS.

Qui est cestuy-là qui sort?

GASTER.

Il s'en va beau train. Il n'avoit garde d'arrester, vous ayant veu, ni de regarder derrière luy.

1. Cheval entier.

DIEGHOS.

Corpo de Dios!

ANGELIQUE.

Seigneur Dieghos, mon amy, vous estes bien venu à propos pour m'asseurer de la plus grand peur et plus belles affres [1] que j'euz en ma vie. J'en suis encore toute esmeue et ne m'en peus remettre.

DIEGHOS.

Et qu'est-ce, m'amie, mon cœur, mon ame, ma deesse, la douce vie de ma vie?

ANGELIQUE.

Ce gentil-homme que vous avez veu passer suyvoit furieusement ce jeune homme que voicy, qui, comme vous voyez, n'avoit et n'a point d'espée ; et, trouvant mon huis ouvert par fortune, ce jeune homme s'y est sauvé, où son ennemy luy a chassé les esperons, et l'a de près poursuivy jusques à ma chambre. Mais il a esté si courtois, que, me voyant venir au devant de luy avec prières de ne faire scandale en ma maison, il n'a voulu passer outre, et s'en est retourné, comme vous avez veu, jurant qu'il le rattraperoit bien en autre endroit.

DIEGHOS.

Il l'a eschappée belle....

GASTER.

Hardiment! il a eu belle vezarde [2]. Comme il joue de l'espée à deux piez!

DIEGHOS.

Car, s'il m'eust donné le loisir de mettre la main à l'espée, je luy eusse bien hasté le pas.

GASTER.

Il n'estoit pas si mal advisé d'attendre! Une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente.

DIEGHOS.

Quelle querelle a-il avec ce jeune homme?

ANGELIQUE.

Je ne sçay, mais il en est encores tout estonné.

AUGUSTIN.

Je le sçay encores moins; je croy qu'il me prenoit pour un autre. Nonobstant, je vous suis tenu de ma vie, Madame. Dieu vous en veuille recompenser. Il est temps que je me retire... Adieu.

SCÈNE VII

ANGELIQUE, DIEGHOS, VIRGINIE, GASTER.

ANGELIQUE.

J'ay esté bien marrie quand j'ay sceu que vouliez venir ceans, que je n'estois en estat pour vous recepvoir selon vostre grandeur ; mais il ne vous en faut faire autres excuses, qui cognoissez noz coustumes et usances.

1. Terreurs. — Voltaire regrettait l'énergie expressive de ce mot que l'école romantique a fort bien fait de reprendre.
2. Peur, venette.

DIEGHOS.

Je sçay bien, madame Angelique, que ne me tromperez jamais : car je ne suis homme qui le merite; mais allons leans, nous serons mieux à nostre aise.

ANGELIQUE.

Il me desplaist, seigneur Dieghos, mon amy, que les affaires me viennent alors que moins je voudrois, pour n'avoir le moyen de vous tenir plus longue compagnie.

DIEGHOS.

Comment! me voudriez-vous bien chasser ainsi? Usez-vous de ces defaites?

ANGELIQUE.

Chasser ne vous veux-je, ny ne sçaurois; vous sçavez que present ou absent vous estes tousjours avecques moy; mais c'est une affaire si necessaire, que vous seriez bien marry de l'avoir empesché.

DIEGHOS.

Et quoy? Je le puis bien sçavoir.

ANGELIQUE.

C'est une depesche à Naples pour quelques biens d'importance que le deffunct sieur Alfonse, mon mari, avoit laissé secretement entre les mains de quelqu'un de ses amis, craignant que les biens et le temps qu'il eust fallu pour les embarquer ne descouvrissent son partement [1]. Il y a un homme seur qui part de grand matin; si je pers ceste occasion, je ne la recouvreray de long-temps, qui me seroit grand dommage.

DIEGHOS.

Et mademoiselle vostre fille, escrit-elle aussi?

ANGELIQUE.

Ouy, elle escrit et s'est enfermée en son cabinet.

DIEGHOS.

Ne la sçaurois-je voir?

ANGELIQUE.

Si ferez bien. Ho! ma fille, descendez.

VIRGINIE.

Que vous plaist-il, ma mère? O seigneur dom Dieghos! pardonnez-moy, je ne pensois pas à vous.

DIEGHOS.

Beso las manos de vuestra merced, mui poderosa sennora dona Virginia mia; vivo con la gloria que recibo tan ufano en los amores, que procuro de estar vivo porque vivan mis dolores.

VIRGINIE.

Ce sera pour une autre fois, quand il vous plaira, que nous aurons ce bien de vous voir dancer l'espagnolette [2].

DIEGHOS.

Dès à ce soir, si vous voulez; je retourneray quand vous aurez escrit; vous n'escrirez pas toute la journée ensemble toutes deux.

1. Départ.
2. La danse des *Folies d'Espagne*, qui resta de mode jusque sous Louis XIV, et dont l'air est encore connu chez nous.

ANGELIQUE.

C'est vostre grace, et encore la plus grand part de la nuict; car, outre cest affaire, il faut que nous facions entendre de nos nouvelles à plusieurs parents et amis ausquels nous n'avons escrit il y a long-temps.

DIEGHOS.

Cecy vient mal à propos pour moy; j'en suis bien marry d'un costé, mais de l'autre j'en suis bien ayse, puisque c'est vostre proffict. Or, adieu donc, je m'en vay; mais gardez bien qu'en voz lettres en lieu d'une autre chose vous n'escriviez de moi : car la langue et la main suivent souvent la pensée.

ANGELIQUE.

Il pourroit bien estre.

GASTER.

Il ne seroit pas mauvais. On en riroit bien à Naples.

ANGELIQUE.

A Dieu, encores un coup, jusqu'à demain. Je ne vous puis laisser.

VIRGINIE.

A Dieu, dom Dieghos.

DIEGHOS.

Allons-nous-en, Gaster, nous pourmener par la ville pour divertir mes pensées. Je voudroy me pouvoir partir mille fois en un jour d'avec ma maistresse, tant doux et gracieux m'en est le retirer.

GASTER.

Vous n'aurez point faute de passetemps chez les demoiselles, si mieux vous n'aimez aller cy près voir la bande des Jaloux [1], qui représente aujourd'huy une très belle comedie. J'ay ouy dire que c'est la *Finta Moole de Lucilla* [2].

SCÈNE VIII

ANGELIQUE, VIRGINIE.

ANGELIQUE.

Puisque nous sommes depetrées de cet importun, rentrons au logis, ma fille.

VIRGINIE.

Allez devant, s'il vous plaist, ma mère; je seray aussi tost que vous remontée en ma chambre.

1. Les comédiens d'Italie, *Gli Gelosi* (les jaloux de plaire), que Henri III avait amenés avec lui à Paris, apres les avoir eus a ses gages aux états de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'au 1er mars suivant. Il se plaisait fort à leurs représentations, comme on en jugera par ce billet de sa main a M. de Bellievre, qui se trouve avec bon nombre de ses lettres à la Bibliotheque de Saint-Pétersbourg :

« Monsieur, j'ay accordé aux commédiens de avoir ce qu'ils avoient à Blois, je veux qu'ainsi soit faict, et qu'il n'y ait pas faulte, car j'y prends plaisir à les oyr que je n'ay eu oncques plus parfaict. »

2. Nous n'avons pas trouvé cette piece parmi celles de la *Commedia del arte* de ce temps-là, dont le comédien Flavio recueillit les scenarii en 1611 : *Il teatro delle favolle representative...*, in-4.

ANGELIQUE.

Bien donc.

SCÈNE IX

La damoiselle VIRGINIE, *seule.*

Je ne peux me contenir que je ne me ramentoye d'heure à autre les tristes ennemis qui m'ont environnée dès ma plus tendre jeunesse, ayant autant ou plus souffert qu'autre jeune damoiselle de maison comme je peux estre, par le trepas trop soudain des personnes qui m'ont engendrée, et avec la perte que j'ay faicte de ma maison, mes biens, mon païs, mes parens et amis. Le jour, certes, fut bien malheureux, auquel le feu seigneur Alfonse, mon père, s'oublia tant que d'entrer en celle ligue seditieuse[1] pour laquelle il a esté banny de Naples, et contraint de s'en venir icy à Paris, devalisé de tous ses chasteaux, terres et seigneuries et de tous ses autres biens, sauf quelques meubles qu'il a emportez avec lui! Mais le comble de tous mes malheurs, ce a esté quand il est allé de ce monde en l'autre, faisant tarir par son trepas toute la ressource de mon esperance, et ne me laissant autre adresse que celle de la seignore Angelique, qui fait veritablement tout ce qu'elle peut pour mon bien et avancement, attendant qu'il plaise à Dieu m'ouvrir le chemin pour r'entrer en mon païs et en mes biens, et pour trouver quelque mary sortable et digne du lieu dont je suis issue, et de l'honnesteté que j'ay gardée et garderay toute ma vie. Mais il vaut mieux que je remonte en haut, de peur d'estre tancée. Il n'est guères seant aux filles de faire leur monstre à la porte.

SCÈNE X

Le sieur CAMILLE, *seul.*

Je vien de voir deux choses qui m'ont esté plaisantes et agreables : l'une, le prompt entendement et invention de madame Angelique, qui nous a faict evader sans que ce brave Espagnol se soit aperceu de la fourbe ; et l'autre, la beauté et bonne grace de sa fille, mademoiselle Virginie, qui est en parfaite beauté un chef-d'œuvre de nature. O! comme elle touche au vif dans le cœur! Maudit soit le facheux qui m'a si tost fait laisser ce visage celeste, ces yeux divins, non pas yeux, mais astres et soleils! La fortune marastre s'est bien tost ennuyée du bien qu'elle avoit commencé me faire! Je n'eusse jamais pensé que, d'une première veuë, un cœur eut receu coup sur coup tant de flèches d'amour, tant de feu et de passion! Si je ne la revois, je ne puis vivre un seul quart d'heure! Il faut que j'en trouve les moyens. O seigneur Augustin! tu disois naguères avoir bien besoin de mon aide, mais j'ay à present beaucoup plus affaire du tien. Si ne luy decouvriray-je pas encores ma pensée, car il aime tant la mère, qu'il pourroit craindre pour la fille. Il y en a qui, estant montez, voudroient bien tirer l'echelle après eux. O amour! qui ne laisses jamais les tiens sans inventions, deploye ici ton pouvoir... Viens moy secourir en ceste extreme necessité.

1. Il s'agit de la ligue faite, en 1555, entre le pape Paul IV, Henri II et les Guises, pour enlever Naples à l'Espagne.

SCÈNE XI

AUGUSTIN, CAMILLE.

AUGUSTIN.

Ha a! Seigneur Camille, j'avois peur de vous avoir perdu.

CAMILLE.

Et moy encores plus. Je ne fay que vous chercher.

AUGUSTIN.

Mais quel esprit angelique de femme! Comme elle luy a bien donné soudain la trousse[1], faisant ceste mocquerie de vous et de moy!

CAMILLE.

Il me fachoit bien d'en sortir pour lui. Si nous l'eussions entrepris, nous l'eussions bien gardé de faire le mauvais. Asseurez-vous que j'avois plus de cholère que de peur, car je n'en ferois volontiers un pas avant ny arrière pour un brave.

AUGUSTIN.

Vous dictes vray, seigneur Camille; il falloit avoir esgard à ma maistresse : il en fust advenu du scandale, et sa maison eust esté diffamée ; davantage, cest Espagnol l'eust deshonorée et honnie en Naples, maintenant par lettres, puis par parolles deshonnestes et picquantes quand il y sera. Madame veut rompre, ou du moins decoudre la pratique de ce poltron Espagnol, qu'elle craint, et, afin que vous ne vous doutiez de rien, elle dit qu'il est son parent.

CAMILLE.

Il est vray qu'elle le dit : il faut bien qu'il en remercie le respect que je porte à la dame, car la place ne luy fust point demeurée.

AUGUSTIN.

C'est tout un. Aussi ne l'aura-il guère gardée, car Madame, en descendant les degrés, m'a asseuré qu'elle s'en desferoit incontinent, et m'a prié de retourner tout court sur mes brisées.

CAMILLE.

Or, seigneur Augustin, j'ai pensé un expedient que trouverez, à mon advis, très bon. Je voy l'importunité et impatience de cest Espagnol... Si ne voyez Angelique ailleurs qu'à son logis, vous serez tousjours en la mesme transe et mesme danger qu'avez esté de present; ceste crainte vous troublera tous voz plaisirs et les rendra courts et

1. Ruse, manigance, selon Cotgrave.

imparfaits. Je connois que la seignore vous ayme et qu'elle fera tout ce que vous voudrez. Il y a des jardins, en ce faux-bourg Sainct-Germain, accompaignez de logis et de chambres pour se retirer à part. Vous en trouverez aisement pour y mener la seignore, et là serez en seureté sans rien craindre. Ce sont choses, comme savez, qui se font ordinairement en ceste ville.

AUGUSTIN.

C'est prudemment avisé; puis vous avez bien veu que ma maistresse n'a pas osé me montrer tant d'estroites privautez en presence de sa fille. Il vaut mieux laisser au logis ceste jeune damoiselle. Je sçay un beau jardin près d'icy, qui est bien à mon commandement; il ne reste que de retourner vers elle, comme je luy ay promis, et achever ceste entreprise.

CAMILLE.

Je vous accompagneray jusques là, et puis je m'en iray.

AUGUSTIN.

Et où voulez-vous aller? Ne nous laissons point, je vous prie.

CAMILLE.

Bien, donc... Je suis à vous à vendre et à dependre.

SCÈNE XII

GASTER, *seul.*

Vrayement, j'ay laissé nostre homme bien à son aise depuis que Angelique luy a baillé ce canard à moitié [1]. Il a esté tout un long temps assis parmy les dames à faire des comptes; mais c'estoit plus de luy que d'autre chose, et les faisoit bien autant rire de ses sots propos qu'un autre eust fait des plus plaisans du monde. Son chant à la castillane ne dementoit point le reste, avec sa guitarre assez mal accordée. Il est vray que sa grace accoustre tout, et y sert de saulce à gens degoutez. Sans cela, il seroit si fade qu'il ne sentiroit ny sel ny sauge. Le bon a esté quand il s'est mis à danser la pavane avec la cappe retroussée sur l'espaule et la main sur la hanche [2]. Vous eussiez dit qu'il menassoit les estoilles et quelquefois qu'il vouloit devorer sa demoiselle de son regard. Quand c'est venu à la gaillarde [3], vous pouvez croire qu'il ne s'espargnoit point : il prenoit beaucoup de peine, et si ne faisoit rien qui vaille. Le bal est un loyal mestier : chacun y fait du mieux qu'il peut; si prend-il autant de plaisir à donner du passetemps à la compaignie que la compaignie fait d'en recevoir. Si je n'eusse eu affaire ailleurs, je n'avois garde d'en partir : j'avois ma part de l'esbatement; mais il me faut aller visiter quelques unes de mes pratiques pour les entretenir. On ne doit jamais arrester son navire à une seule ancre; une bonne souris a tousjours plus d'un trou à se retirer; il n'est pas bon archer qui n'a plus d'une corde à son arc. Je retrouveray mon Diegos assez à temps, et suis seur qu'il ne se fasche point là où il est.

SCÈNE XIII

CAMILLE, *seul.*

J'ay bien joué mon personnage, j'ay fait d'une pierre deux coups : par un mesme moyen, j'ay donné un bon conseil au sieur Augustin, et à moy la commodité de voir à mon aise ma nouvelle maistresse, et de luy decouvrir ce que j'ay sur le cœur. J'ay laissé madame Angelique et le seigneur Augustin avec Loys, son serviteur, et la chambrière Beta, en un jardin le plus propre pour eux qu'il est possible. Je m'en suis deffait doucement, faignant d'avoir affaire, et suis seur que je leur ay faict plaisir, au moins à Angelique, combien qu'elle n'en face semblant, et à moy encores davantage, pour ce que l'occasion cependant s'offre à moy de me faire voir la royne de mon cœur, madamoiselle Virginie, qui est demeurée seule au logis avec une jeune servante. Je m'y en iray comme estant envoyé par Angelique, et meneray quelques uns de mes compagnons, qui demeureront à la porte, à toutes adventures, pour y faire le guet, et m'asseurer des indiscretions de Dieghos, qui pourroit bien retourner leans, cuidant qu'Angelique y fust, et seront advertis de luy donner quelque effroy à l'improviste et luy faire quelque affront, afin qu'il rebrousse chemin et ne m'empesche point. Quant à la chambrière, luy garnissant la main, je luy donneray quelque commission icy près seulement pour aller et venir pour les affaires d'Angelique, et mes compagnons, au retour, auront le soing de l'entretenir de parolles, la muguetter et l'amuser à la porte, afin que j'aye plus de liberté de parler à ma toute belle Virginie. J'ay tousjours ouy dire que qui a le tems à propos et le laisse perdre, tard ou jamais le recouvre : l'occasion est chauve par derrière. De moy, je suis tout resolu de faire, si je puis, un beau coup de ma main, vueille ou non, à mes perils et fortunes. Advienne de moy ce que le destin en a resolu! j'en suis là determiné. Aussi bien m'est-il impossible de vivre si je ne donne allegeance à ceste flamme vehemente, à ce Montgibel [1] qui me

1. *Ce mensonge.* On disait pour menteur : *bailleur* ou donneur *de canards à moitié*, sans doute par allusion aux marchands de volaille, qui, en prétendant vendre à moitié prix, vendaient plus cher. Plus tard, au XVIIe siecle, on se contenta de dire « un donneur de canards, » comme fit Boursault dans sa comédie des *Nicandres*, et le mot *canard*, pour mensonge, surtout imprimé, en resta.

2. *La pavane*, ou danse *padouane*, se dansait en effet majestueusement : « Les princes, dit M. de Paulmy, l'exécutaient avec de grands et riches manteaux, les magistrats avec leurs longues robes, et les simples gentilshommes en cape et en épée. » Le mot *pavaner* en est venu.

3. Comme son nom l'indique, la *gaillarde* était une danse vive, où l'on se démenait beaucoup. « L'air était à trois temps gais. » On l'appelait aussi « la danse des cinq pas. »

1. *Volcan.* C'est un des noms qu'on donnait autrefois à l'Etna.

consomme si fort, que tout en un instant je sens mon cœur reduit en cendre, et je prie Amour, que je tiens pour mon Dieu et mon Seigneur, qu'il vueille estre ma guide et mon astre benin, et à ce commencement favoriser mon entreprise.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

CORNEILLE, servante de Virginie.

Le meschant, le paillard, le brigand! où est-il allé? Il m'a ruinée. Je suis perdue, c'est fait de moy! non pas moy seulement, car c'est peu de chose, mais la pauvre damoiselle Virginie. Je suis vrayement une bonne gardienne! J'estois bien sotte de la laisser toute seule... Quelque commission qu'il me donnast de la part de ma maistresse, la desobeissance eust esté plus pardonnable que la faute que j'ay faite. Je me suis abusée, je me suis trop amusée. Helas! que ne revenoy-je tout incontinent, sans m'arrester à ces galans à la porte, qui ne faisoient que badiner pour me retenir cependant que le coup se faisoit. O! que jeunesse est facile à decevoir! Que diray-je, que feray-je, qu'allegueray-je pour excuse? La pauvre fille est couchée à terre toute eplorée, toute eschevelée. C'est pitié de la voir! Elle s'arrache son beau poil doré, elle s'egratigne ses belles joues, se plombe du poin son estomac d'ivoire, detordant ses blanches mains, les yeux ardans au ciel, appelant à son secours la mort, la mort que j'ay peur qu'elle ne se la donne elle-mesme! O Dieu! ô Dieu! qui eust jamais cuidé que un gentil-homme eust fait un si lasche tour, de ravir ainsi l'honneur d'une fille de maison, de forcer à main armée une jeune, tendre et innocente beauté, non encores meure, et de laquelle le plus cruel et barbare ennemy eust prins pitié! Il se disoit tant amy du seigneur Augustin! Vrayement, il l'a bien monstré, d'avoir faict ceste honte et vergongne en la maison de ses amis, et encores le premier jour qu'il y est venu! Quand il m'a senty venir, il n'a failly de desloger sans trompette, sans s'arrester à moi ne me vouloir rien dire. Si j'eusse sceu, quand il m'eust deu tuer, je luy eusse sauté au collet et luy eusse arraché les deux yeux du visage, le volleur qu'il est! O! je voy venir madame Angelique... Je me doutois bien qu'elle ne pouvoit gueres plus tarder. Je tremble, je tressue toute de peur [1]. Je voudrois estre morte et cent piedz souz terre.

[1]. Pour : je *sue* de peur. Montaigne (liv. I. ch. 20) a dit de même : « nous *tressuons*, nous tremblons, nous pâlissons. »

SCÈNE II

ANGELIQUE, CORNEILLE, BETA, AUGUSTIN.

ANGELIQUE.

Je vois Corneille toute effrayée... Que pourroit-ce estre, seigneur Augustin? Je ne sçay d'où me peut venir ce soudain tremblement que je sens en moy-mesme.

AUGUSTIN.

Et que seroit-ce?... Peut-estre que vostre petite chienne, que vous aimez tant, est perdue, ou le perroquet, qui parle si bien... Il se trouve assez de larrons de telles choses en ceste ville.

ANGELIQUE.

Corneille, qu'est-ce que tu as qui te fait ainsi soupirer et complaindre?

CORNEILLE.

J'ay le cœur si serré, Madame, que je ne puis parler. Aussi bien ne sçaurez-vous que trop tost ces mauvaises nouvelles.

AUGUSTIN.

Il y a quelque chose.

BETA.

Elle ne pleureroit pas ainsi sans propos.

ANGELIQUE.

Dy hardiment, qu'est-ce?

CORNEILLE.

Je ne le vous puis dire sans m'accuser moy-mesme, non point de malice, mais de legereté et d'imprudence.

AUGUSTIN.

S'il n'y a point de malice, la faute est excusable.

CORNEILLE.

O! le malheur est trop grand, la perte irreparable.

ANGELIQUE.

Comment?... Mon Dieu! une froidure m'est venue par tout le corps.

CORNEILLE.

Faictes de moy, Madame, ce qu'il vous plaira. Il ne le vous faut pas celer : aussi bien le sçaurez-vous... La pauvre Virginie....

ANGELIQUE.

Que dis-tu de Virginie?

CORNEILLE.

Elle a esté vio... violée.

ANGELIQUE.

Violée! O Dieu! qu'est-ce que tu me dis?... O mon amy! nous sommes perdus!

AUGUSTIN.

Mais par qui?

CORNEILLE.

Vrayement, vous le devez bien demander! vous y avez honneur!

AUGUSTIN.

Moy?

CORNEILLE.

Ouy, car c'est la belle compaignie que vous avez ce jourd'huy amenée ceans.

AUGUSTIN.

Je croy que tu rêves... Je n'ay mené que le sieur Camille, qui nous a laissé au jardin, et s'en est allé à la ville pour ses affaires.

CORNEILLE.

C'est luy-mesme. Qu'à la male heure le veis-je!

AUGUSTIN.

Jamais! jamais! Quy? Camille?

ANGELIQUE.

O seigneur Augustin! mon amy...

AUGUSTIN.

Je ne le sçaurois croire : il n'y a rien que tu le connois... Tu le dois avoir prins pour un autre.

CORNEILLE.

Appelez-le comme vous voudrés : c'est cestuy-là qui est aujourd'huy venu par deux fois avecques vous.

ANGELIQUE.

Et ne t'avois-je pas laissée avec elle, malheureuse?

CORNEILLE.

Il est vray, Madame, et ne l'eusse point abandonnée, n'eust esté qu'il vint ceans de vostre part.

ANGELIQUE.

De ma part?

CORNEILLE.

Ouy, Madame, et me dit que l'aviez prié de passer par cy en son chemin, et me dire que j'alasse icy près à la place pour acheter de la viande pour le soupper, et me bailla l'argent avec enseignes [1], disant qu'aviez changé de propos, et que souperiez ceans, vous et le seigneur Augustin, non au jardin, comme aviez deliberé.

AUGUSTIN.

Et qu'est-il advenu?

CORNEILLE.

Il s'en est allé à la maladventure avec ces gallans qui me retenoyent à la porte, et me doute qu'il les avoit apostez pour ce beau fait.

AUGUSTIN.

Je me treuve bien le plus confus qu'il est possible. Il me semble que c'est un songe, ou que cornes me sont venues.

ANGELIQUE.

A! seigneur Augustin, si l'amour n'avoit plus de puissance sur moy que la raison, j'aurois bien quelque occasion de me malcontenter de vous : car, si nous regardons la première cause de ce malheur, vous vous trouverez le plus coupable. Je ne l'avois jamais veu, je ne le connoissois point; c'est à vostre seul adveu qu'il est venu en ma maison pour me donner ceste belle resjouissance!

AUGUSTIN.

Cuideriez-vous bien, Madame, que j'en fusse participant?

ANGELIQUE.

Non, car un tel cœur que le vostre n'y sçauroit consentir; et quand vous m'auriez fait ce tort, et pis s'il se peut, je ne voudrois prendre vengeance que sur moy-mesme, ny en acuser autre que ma senestre [1] fortune. Je porte en cecy la peine non seulement de mon dommage, mais aussi de l'injure qu'il vous a faicte, n'ayant eu esgard à vous, ny à vostre amitié, ny au recueil qu'il avoit eu ceans pour l'amour de vous. Cela vous touche.

AUGUSTIN.

Ouy, Madame, si avant, que je n'euz jamais tel deplaisir.

ANGELIQUE.

Pensez donc quel doit estre le mien!

AUGUSTIN.

Après les infortunes advenues, nous n'avons consolation que du remède, que l'on ne trouve point en se plaignant. Il faut recourir au discours et à la prudence, laquelle ne se connoist jamais si bien qu'au besoin, comme en la plus forte et obscure tempeste on void reluire l'art et l'experience d'un asseuré pilote.

ANGELIQUE.

Voulez-vous trouver remède là où il n'y en a point? Qui peut reparer une telle perte?

AUGUSTIN.

Celuy mesme qui a fait le mal peut donner la guerison.

ANGELIQUE.

Comment?

AUGUSTIN.

En l'espousant.

ANGELIQUE.

O! qu'est-ce que vous dictes?

BETA.

On a bien veu advenir de telles choses.

ANGELIQUE.

Ha! ce n'est pas souvent. La pluspart des hommes par tels effets passent leurs fantaisies et appaisent leur desir, et puis s'arrestent à je ne sçay quel honneur, estimant qu'elles sont diffamées.

AUGUSTIN.

Vous ne dites pas aussi le danger en quoy il est de la vie, pour avoir offencé les loix, les ordonnances et la justice, laquelle en ce royaume est autant rigoureuse en tels cas qu'en nuls autres. On en a veu pour moindres crimes estre executez à mort par arrest de Parlement; et par ainsi, il sera par adventure bien aise de satisfaire à la faute, et, pour se mettre en seureté, se delivrer du danger de ceste poursuite extraordinaire.

1. Avec indication de ce qu'il fallait.

1. *Gauche*, du latin *sinistra*, main gauche, main de malheur. Le mot *sinistre* en est venu.

ANGELIQUE.

Je ne voudrois point contre vostre gré entreprendre, seigneur Augustin, de luy faire deplaisir, ny par justice ny autrement, puis qu'il est de voz amis, gentil-homme, et de ma nation; mais, s'il est possible que l'affaire s'accorde par mariage, comme vous dites, ce seroit le plus grand bien que je sçaurois souhaiter pour ceste heure.

AUGUSTIN.

Je n'y voy qu'une difficulté, qu'il ne sçait qui elle est et ne connoist ses parens; et luy, qui est de fort bonne maison, à ce que j'ay ouy dire, y pourroit faire doute.

ANGELIQUE.

La maison de Tortovelle, d'où il se dit, est bien des meilleures de Naples.

AUGUSTIN.

Mais l'amour peut gagner tout, et ne croy point qu'il ait faict une telle folie que l'affection qui l'a contraint ne soit fort vehemente.

ANGELIQUE.

Ainsi puisse-il estre, seigneur Augustin, mon amy! Je vous prie vous y employer comme pour une chose vostre. Elle et moy sommes à vous; elle est ma fille unique, uniquement aymée, tant affectueusement recommandée par le feu seigneur Alfonse, mon mary, qui, en mourant, me la bailla par la main, me priant de conserver soingneusement ce commun gaige de nostre amitié, ce que j'avois bien desir de faire, et deliberois que, si je luy donnois par ma vie quelque mauvais exemple, je recompenserois ce defaut par une grande sollicitude et soin que j'aurois d'elle. Vous voyez maintenant en quoy j'en suis.

AUGUSTIN.

Ayez bonne esperance : je m'en vay le trouver, et vous asseure que je n'oublieray rien; et vous ferez bien cependant d'adoucir vostre ennuy pour consoler celuy de vostre pauvre fille.

SCÈNE III

AUGUSTIN, *seul.*

Je ne puis entendre quel humeur, quelle fantaisie a pris le seigneur Camille si promptement d'user de telle violence, et m'esbahis comme il l'a aimée si soudain si eperduement, et, s'il faut dire ainsi, avec telle rage et furie, et comment il n'a eu plus de commandement sur soy-mesme. Je n'en ay point de coulpe[1], et crains d'en souffrir la penitance et d'en porter la paste au four : car madame est dolante ce que femme peut estre, et plus qu'elle ne monstre; mais elle couvre tant qu'elle peut sa douleur pour ne me donner opinion qu'elle aye mal-contentement contre moy; si est-ce que la playe seignera tousjours jusques à ce que l'appareil y soit donné, et blasme-on communement celuy qui en est la cause, comme je suis, encore que je n'en sois consentant. Fortune m'est bien contraire! Le plus grand plaisir que j'euz oncques en son commencement et sa fin m'a donné trop d'ennuy ce matin; j'ay eu deffiance et jalousie, et à present un extrême desplaisir. Je faisois mon conte de m'aider du seigneur Camille pour la conduite de mes amours, et c'est luy qui les met en hazard et danger evidant. Il faut bien que je pense à y donner ordre, tant pour l'amour de madamoiselle Virginie, qui merite beaucoup à cause de sa vertu et beauté singulière, qu'aussi pour moymesme; autrement, mon affaire est en grand bransle. Je m'en vois chercher le seigneur Camille.

1. Je n'en dis point mon *meâ culpâ;* je n'en ai point de repentir. On disait aussi « battre sa coulpe, » parce qu'en récitant le *meâ culpâ* on se frappait la poitrine.

SCÈNE IV

LOYS, *seul.*

Ce pendant que mon maistre, au jardin avec madame Angelique, estoit empesché à ses pieds, je m'en suis allé voir Isabeau, ma mie. C'est bien raison, quand les maistres sont à leur plaisir, que les serviteurs se donnent du bon temps. A tel maistre tel valet. Le curé de Brou[1], qui traita si magnifiquement son bon evesque, donna, quand ce vint le coucher, au maistre et à tous ses domestiques chacun la sienne, et n'y eut pas mesmes jusques aux courtaux qui n'eussent en l'ecurie chacun sa cavalle, afin que tout le train fust servi de mesme à la françoise et chère entière[2]. Je m'y suis si bien trouvé que j'y suis demeuré trop longuement. Il est desjà party du jardin, et si n'est point à son logis. Il se pourroit bien courroucer contre moy; mais gens si contens que luy ne se courroucent pas volontiers. Je vois voir s'il est icy près, chez le seigneur Camille.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MARC-AUREL, LAPIDAIRE DE NAPLES.

L'opinion que j'avois de ceste ville de Paris estoit bien grande pour en avoir ouy parler, mais

1. Type populaire, sur le compte duquel on mettait toutes les gaillardises des prêtres. Brou est dans le pays chartrain, a vingt-cinq lieues de Paris. Le curé de Pierre-Buffiere, près de Limoges, jouait le même rôle dans le Limousin, comme on le voit par le chap. 32 de l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne. En Angleterre, le curé de Brou s'appelle le vicaire de Bray.

2. Bonaventure Desperriers, qui a mis en scène le curé de Brou dans quatre de ses *Nouvelles*, de la 33e à la 37e, n'a pas oublié ce bon tour. Il est conté tout au long dans la nouvelle 34 : « du même curé et de sa chambrière, et de sa laiscive qu'il lavoit, et comment il traicta son evesque et ses chevaux, et tout son train. »

la presence me l'augmente. Je suis tout estonné de la voir : sa grandeur, le peuple, le nombre des somptueux edifices, tant eglises, palais, ponts, que maisons privées ; les richesses qui s'y voyent, les beautez, les commoditez. J'ay voyagé par toute l'Europe et la plus grande partie du Levant, pourtant je n'ay rien veu de si superbe et admirable. Paris est veritablement sans pair et sans second[1], Paris seul se peut dire un abregé de tout le monde. O heureux le debonnaire peuple qui y habite, et très heureux le prince victorieux qui y commande ! Je suis bien loin de mon conte : je cuidois, passant par icy en m'en allant en Flandres, pouvoir vendre quelques uns de mes joyaux ; mais je porte l'eau en la mer : j'en vois par les boutiques sans comparaison de plus beaux et plus riches. Je ne ferois pas icy mon profit : ce seroit autant comme qui voudroit vendre ses coquilles à ceux qui viennent de Sainct-Michel[2].

SCÈNE II

L'HOSTELIER DE L'ESCU DE FRANCE, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Je ne sçai, Monsieur, si vous voudrez soupper ceans ; il faudroit dire de bonne heure.

MARC-AUREL.

Et où soupperois-je donc? Je ne fais guères qu'arriver ce matin, et suis un estranger qui ne connois personne en ceste ville.

L'HOSTELIER.

Quelque estrangier que vous soyez, si y en a-il, comme je pense, de vostre nation ; car il abonde icy gens de toutes les parts du monde, et les François ont parmy eux tousjours des nations estranges.

MARC-AUREL.

Y auroit-il bien quelques uns de mon pays? Il est vray que marchans et voyageurs courent par tout. Les montaignes ne se rencontrent jamais, si font bien les hommes.

L'HOSTELIER.

Si je sçavois de quel pays vous parlez, je vous responderois.

MARC-AUREL.

C'est de Naples, d'où je suis.

L'HOSTELIER.

Des marchans de là, je n'en connois point pour ceste heure ; mais il y a bien près d'icy un gentilhomme neapolitain qui estudie en l'Université, ou du moins qui y est envoyé pour estudier.

MARC-AUREL.

Qui estudie ! Seroit-ce bien le fils du feu seigneur Ascanio Tortouvelle ? Je le verrois volontiers, car à mon partement la seignore Lucrèce, sa mère, me pria bien fort de le voir, si, par fortune, je le pouvois trouver en quelque part de ce royaume. Elle ne sçait au vray s'il est en ceste ville ou en autre université. Je vous prie, menez-moy la part où il est. Quiconque ce soit, il sera bien aise d'entendre des nouvelles de par delà, et moy d'en pouvoir conter des siennes à ses parens quand je seray de retour.

L'HOSTELIER.

Je m'en vay leans dire qu'on appreste le soupper, et m'en viendray incontinent à vous pour vous mener à son logis.

MARC-AUREL.

Je vous attens icy pié coy [1].

SCÈNE III

MARC-AUREL, *seul.*

Il vient tousjours des rencontres que l'on ne pense point. C'est grand cas de la nature des hommes, qui sont si curieux de voir choses estranges et lointaines de leur païs.

SCÈNE IV

L'HOSTELIER, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Allons donc, Monsieur, quand il vous plaira. J'ay mis ordre à tout.

MARC-AUREL.

Allons, je vous prie.

L'HOSTELIER.

Voilà, Monsieur, les colléges, où il y a un nombre infini d'escholliers et docteurs de toutes les nations du monde.

MARC-AUREL.

Toutes ces grandes maisons, sont-ce colléges[2] ?

L'HOSTELIER.

Ouy.

MARC-AUREL.

C'est une chose merveilleuse. En toute l'Italie il n'en y a pas tant. Il ne faut s'esbayr s'il en sort tant de doctes et admirables personnages.

L'HOSTELIER.

Encores ne voyez-vous pas tous les colléges, et si ils sont garnis, à ce qu'on dit, d'un bon nombre des plus doctes et célèbres hommes du monde. Voicy le collége des Lombards ; là-haut est sa chambre. Je le vay appeler par la fenestre.

1. Ce sentiment d'admiration pour Paris était déjà universel, et il ne fit que grandir. Un demi-siècle après, J. du Lorens disait dans sa IXe satire :

Tout ce qu'il vous plaira, mais il n'est qu'un Paris.

2. C'est-à-dire du mont Saint-Michel, d'où les pèlerins ne rapportaient que trop de coquilles.

1. En repos, sans bouger, du latin *quietus*, tranquille, d'où l'on avait fait d'abord le mot *quei* dans le même sens. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'expression « rester coi » vient de là.

2. Dans quelques rues du quartier Latin, notamment la rue de la Harpe, la plupart des principales maisons étaient en effet des colléges.

SCÈNE V

L'HOSTELIER, MARC-AUREL, CAMILLE, AUGUSTIN.

L'HOSTELIER.

Estes-vous là, seigneur Camille?

CAMILLE.

Qui est-ce qui me demande?

L'HOSTELIER.

Voicy un marchant de vostre païs qui veut parler à vous, seigneur Camille.

CAMILLE.

Il ressemble à Marc-Aurel, le lapidaire.

MARC-AUREL.

Je le puis bien ressembler, car je suis luy-mesme. Mais ne seriez-vous point le fils du feu seigneur Ascaigne Tortouvelle? Vous luy retirez (1) fort.

CAMILLE.

Je l'ay tousjours tenu pour mon père.

MARC-AUREL.

Pardonnez-moy si je ne vous ay cogneu soudainement. Depuis que ne vous vey, vous estes bien changé : vous n'estiez qu'un enfant.

CAMILLE.

Vous me semblez tousjours en un mesme estat, qui m'a gardé de vous mesconnoistre. Mais comment se porte la seignore Lucrèce, ma mère?

MARC-AUREL.

Très bien, Dieu mercy! et vostre beau-père, et toute vostre maison, et vous aussi, comme je voy, de quoy je suis bien aise. Vostre mère me commanda vous dire, si je vous trouvois, que vous luy escrivissiez de vos nouvelles : car, combien qu'elle vous ait tousjours escrit et faict tenir lettres de change, elle n'a point eu responce de vous, et il y a longtemps qu'elle n'en a sceu, et ne sçait en quelle université vous estes à present.

CAMILLE.

Elle en saura bien tost : j'ay envoyé pardelà mon precepteur, maistre Hipolite, pour quelques miennes affaires.

L'HOSTELIER.

Vous n'avez plus affaire de moy? Je m'en puis bien aller en ma maison?

MARC-AUREL.

Adieu, mon hoste, je vous remercie de vostre peine.

CAMILLE.

Or, dictes-moy comment les choses vont à Naples.

MARC-AUREL.

Tout se porte bien; les troubles sont appaisez, et vit-on en bonne paix et tranquilité, qui est un grand bien pour nous tous; et s'il y a quelques autres icy de nostre pays, vous ferez bien de leur faire entendre.

CAMILLE.

J'en connois bien peu, car je hante en peu de lieux; il y a bien icy auprès une dame neapolitaine de qui le mary est mort il y a un an environ en ceste ville.

MARC-AUREL.

Qu'y estoit-il venu faire?

CAMILLE.

A ce que j'entends, ils partirent de Naples pour les seditions que vous dictes estre appaisées. Voicy cest homme de bien qui les a cogneuz.

MARC-AUREL.

Qui pourroient-ils estre? Quel homme estoit-il?

CAMILLE.

Je ne le viz jamais. Voicy qui le vous dira.

AUGUSTIN.

Il estoit grand et de belle taille.

MARC-AUREL.

De quelle couleur?

AUGUSTIN.

Brun, have et sec, la barbe longue, et si estoit un peu chauve.

MARC-AUREL.

Quel aage monstroit-il?

AUGUSTIN.

Environ quarante ans et plus.

MARC-AUREL.

Je me doute presque qui c'est. Quelle compaignie avoit-il?

AUGUSTIN.

Sa femme, une fille, deux servantes, un serviteur, lequel s'en retourna en son païs après la mort de son maistre.

MARC-AUREL.

C'est cestuy-là mesme que je pense. Mais dictes-moy encores, s'il vous plaist, en quel temps partirent-ils?

AUGUSTIN.

A ce qu'ils disoient, il y eut à ce mois de juin plus d'un an.

MARC-AUREL.

Je n'en doute plus, c'estoit le feu seigneur Alfonse de Grifano; je fuz bien adverty de son partement, combien qu'il fust secret.

AUGUSTIN.

C'est son nom, vrayement.

MARC-AUREL.

C'est luy-mesme. O! le pauvre seigneur! Est-il mort? Il estoit mal fortuné. On l'estimoit des plus coupables de la sedition; si est-ce que depuis son partement on n'a fait nul mal à ses parens. Et sa fille, est-elle en vie?

AUGUSTIN.

Elle est icy.

1 *Ressembler*, de l'italien *ritrato*, portrait.

MARC-AUREL.

S'est-elle bien sauvée en un si long voyage? Mon Dieu! que l'ay veue jolie! Si elle n'est changée depuis que je ne la vy, elle ressemble du tout à sa mère.

AUGUSTIN.

Non fait, pas trop.

CAMILLE.

Non pas, à mon advis.

MARC-AUREL.

Si vous eussiez cogneu feue la seignore Cassandre, sa mère, vous n'y eussiez trouvé nulle difference que de l'aage et de la grandeur.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas donc ceste fille de quoy nous parlons, car sa mère se nomme Angelique.

MARC-AUREL.

Je ne me trompe point. Dictes-moy, n'a-elle pas un petit sein en la joue gauche?

AUGUSTIN.

Ouy, qui ne luy siet pas mal.

MARC-AUREL.

C'est ceste-là, n'en doutez plus; je vous conteray le tout. La deffuncte seignore Cassandre de Bonassi estoit femme du sieur Alfonse de Grifano, une des plus estimées dames de Naples, et trepassa il y a quatre ans, laissant de luy une fille unique qui en pouvoit avoir dix environ.

CAMILLE.

Comment s'appeloit-elle?

MARC-AUREL.

Virginie.

AUGUSTIN.

C'est elle, il est tout certain.

CAMILLE.

Vrayement?

AUGUSTIN.

Dieu fait tout pour le mieux, seigneur Camille.

CAMILLE.

Il se remaria donc après?

MARC-AUREL.

Non fit.

CAMILLE.

Comment! sa femme qu'il amena de Naples est encores icy!

MARC-AUREL.

Vous vous abusez; je connois bien celle que vous dictes qui se nomme madame Angelique : c'est s'amie qu'il avoit longuement aymée; elle luy a esté tousjours fidèle et l'a suivy partout, de quoy elle est bien estimée de pardelà de tous ceux qui la connoissent.

CAMILLE.

Vous nous comptez de grandes merveilles de ceste fille.

MARC-AUREL.

La pauvrette a faict une grand' perte d'un tel père, car s'il eust vescu il eust pu, avec le temps, recouvrer ses biens, par le moyen de son bon sens, de ses vertuz et de ses amis; mais ils sont maintenant en si bonnes mains que ceste orpheline ne les cuidera jamais r'avoir.

CAMILLE.

En quelles mains sont-ils?

MARC-AUREL.

Ils ont esté donnez à un gentil-homme calabrois que le vis-roy aime fort. On le nomme le seigneur Lelio de Cambua.

CAMILLE.

Vous voulez dire de Cadua.

MARC-AUREL.

Ouy, de Cadua.

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous me dictes? C'est mon oncle, frère de ma grand'mère!

MARC-AUREL.

Vostre oncle? Je ne le connoissois point pour tel.

CAMILLE.

Ce l'est pour vray, et si suis son plus proche heritier, habile à luy succeder. Il n'a point d'enfans, et m'aime fort. Je m'esbahis que je n'en avois rien sceu.

MARC-AUREL.

Cecy advint un peu auparavant que je partisse. Je croy que depuis n'en est venu personne que moy et un autre, avec lequel je suis venu de compaignie et l'ay laissé à l'hostellerie, qui vient querir un gentil-homme espagnol demourant en ceste ville depuis quelque temps.

AUGUSTIN.

Seroit-ce point le nostre? Si ce l'estoit il viendroit bien à point nommé. Connoissez-vous ce gentil-homme espagnol?

MARC-AUREL.

Je ne le vis oncques. Mais il est temps que je me retire au logis, car depuis Lyon j'ay tousjours fait de fort grandes traites. Demain je partiray pour m'en aller en Flandres, à Anvers et Bruxelles, exploiter ma marchandise. Advisez, seigneur Camille, si je vous puis faire quelque service.

CAMILLE.

Je vous remercie de vos offres et de vos bonnes nouvelles. Ne vous seroit-ce point de peine de venir faire un tour chez madame Angelique avec nous? Aussi bien n'est-il pas tems de soupper, et vous serez peut-estre bien content de la voir, car en païs estranger, c'est grand plaisir de trouver des connoissances de sa nation.

MARC-AUREL.

J'y iray volontiers, seigneur Camille, et me feusse convié moy-mesme d'y aller en vostre compaignie si je n'eusse craint de vous ennuier; mais, ne pensant guères demeurer, j'ay laissé à faire quelque chose à mon logis icy près, qui m'y fera

aller pour un peu, et retourneray incontinent, s'il vous plaist de m'attendre.

CAMILLE.

Revenez donc tost, et vous nous trouverez icy de pié coy.

SCÈNE VI

Les seigneurs AUGUSTIN et CAMILLE.

AUGUSTIN.

O seigneur Camille! quelles nouvelles voicy! Il semble que Dieu nous les ait envoyées. Tous nos doutes sont esclaircis; il n'y a plus nulle difficulté ny empeschement à nostre affaire. Il ne reste plus nul scrupule, et mesmement celuy de la mère et de la noblesse, que tant vous craigniez, est du tout osté!

CAMILLE.

O seigneur Augustin, mon amy! il faut que je vous die que je me treuve hors d'une grande perplexité, car j'estois si fort combatu de l'amour, du desir, de la honte et de la crainte, que je ne sçavois où me ranger. D'un costé, l'amour et mon devoir m'incitoient à l'espouser; de l'autre, la honte m'en retiroit, à cause de la vie desbordée de celle que j'estimoy veufve et sa mère. On dit qu'aux mères ressemblent les filles le plus souvent : De bon complant[1] ta vigne plante, de bonne mère prens la fille. Des talons cours sont fort à craindre, et, qui plus est, le respect de mes parens me servoit d'une forte bride. Je suis maintenant asseuré qu'ils ne me pourront blasmer, puis qu'elle est de si bon lieu, de Grifano et de Bonassy, qui sont des plus honorables et anciennes maisons du pays. O que j'ay mon esprit en repos et mon cœur satisfaict!

AUGUSTIN.

Et moy, qui ay eu si grand peur de perdre par vostre faute le bien que j'avois aujourd'huy acquis, devoy-je pas estre bien fasché? Que nous sommes donc heureux si nous le pouvons connoistre!

CAMILLE.

Et pour le comble de l'heur, madamoiselle Virginie pourra un jour rentrer en ses biens, terres et seigneuries.

AUGUSTIN.

Ouy, puis que vous en serez heritier : car ce ne sera plus qu'un de vous deux; et si vostre oncle sera peut-estre bien content de les vous rendre sans attendre sa succession.

CAMILLE.

Que j'avois grand peine à me garder de monstrer à Marc-Aurel l'aise que je sentois quand il me contoit ces nouvelles! Si ne me garderay-je plus de luy : la pierre est jettée, la chose est resolue.

1. *Cépage.* « L'air, la terre et le *complant,* dit O. de Serres, sont le fondement du vignoble. »

AUGUSTIN.

Je craignois bien plus qu'il ne me dist chose que je ne voulusse point ouyr, et m'esbahis, seigneur Camille, de la fainte dont elle a usé si longuement de se dire sa mère.

CAMILLE.

C'estoit pour vivre avec le seigneur Alfonse plus seurement en pays estrange et plus honnestement; et, après sa mort, elle a continué pour estre plus estimée de ceux qui l'aymeroyent, et pour mieux pourvoir à l'honnesteté de madamoiselle Virginie.

AUGUSTIN.

Je ne l'en estime ny ne l'en ayme de rien moins. Elle a monstré en cela son bon sens et sa bonne nature, d'avoir esté si fidèle à son amy en la vie, et après envers sa fille madamoiselle Virginie, comme vous pouvez voir par le dueil qu'elle en a fait ce jourd'huy, ainsi que je vous ay compté. Sa deliberation a tousjours esté de la remener à Naples, et la rendre saine et sauve à ses parens et amis.

CAMILLE.

Certainement, elle merite d'estre bien aymée... Marc-Aurel demeure beaucoup : j'ay la puce à l'oreille.

AUGUSTIN.

Il ne tardera plus guères. O! que madame Angelique sera bien marrie de nous voir arriver tous deux chez elle à si bonnes enseignes! Quel soudain changement de bien en mal et de mal en grand bien!

CAMILLE.

Il vaut mieux que nous allions devant pour nous resjouir avec elle. Nous laissons trop longuement en peine madamoiselle Virginie, l'unique maistresse de mon cœur. Je meurs quand je ne la vois. Loys attendra l'orfèvre icy pour le conduire.

AUGUSTIN.

C'est bien dit, allons. Mais toy, Loys, demeure.

SCÈNE VII

LOYS, *seul.*

J'eusse bien voulu voir le commencement de leur joye! Combien que je n'y seray qu'assez à temps : elle ne sera pas si tost finie. Si me tarde-il beaucoup. Que peut-il tant faire? J'eusse vendu, depuis le tems qu'il est party, toutes les bagues, pierres et meules de moulin qui soyent à Naples. Se seroit-il point esgaré? Ceste ville est dangereuse pour les nouveaux venuz. Sur tout il se faut donner de garde de la bourse : il n'y a point de lieu où les coupeurs de pendans[1], les matois[2] et les tirelaine[3] ayent tant d'impunité et de vogue qu'à Pa-

1. La bourse, ou escarcelle, qui pendait à la ceinture.
2. Ce mot était alors synonyme de voleur : « agile et subtil à la main, dit Brantôme, comme un *matois* à couper une bourse. »
3. Nous avons déjà vu que les *tirelaines* étaient les voleurs de manteaux.

ris. Il vaut mieux, à toutes adventures, que j'aille à son logis.

SCÈNE VIII

LOYS, MARC-AUREL ET BETA.

LOYS.

Vous m'avez osté hors de peine, Marc-Aurel; je m'en allois vers vous.

MARC-AUREL.

Où sont-ils?

LOYS.

Il y a long-temps qu'ils sont là. La patience leur echappe. Ils m'ont laissé icy pour vous y mener. Vous y verrez merveilles.

MARC-AUREL.

Allons donc.

LOYS.

Vous verrez une honeste femme. Je croy que vous ne vous y fascherez point.

MARC-AUREL.

Il y a long-temps que je la connois.

LOYS.

Je le sçay bien, je vous l'ay tantost ouy dire; mais vous ne la trouverez point empirée. Voylà sa porte : je vous vais monstrer le chemin. (*A Beta.*) Où vas-tu?

BETA.

Va leans seulement : tu seras le bien venu. J'ay haste. Si je treuve mon Espagnol, je parleray bien à ses bestes.

SCÈNE IX

GASTER, *seul.*

Ces choses ne me plaisent point un seul brin. J'ay ouy la feste qu'on faict leans, qui n'est guère à nostre advantage, et si ay veu entrer des gens bien contens, et sortir Corneille, qui m'a dict que nous nous pouvions bien retirer ailleurs et chercher autre party, et m'a conté tout ce qui en a esté. J'en sçay tout le court et le long, de fil en eguille; j'ay recogneu ceux qui sont entrez les premiers : ce sont ceux de la querelle d'aujourd'huy. Certainement il n'est finesses que de femmes, et ne s'en sauroit-on garder. Ce n'est sans cause que l'on dit que une bonne mule, une bonne chèvre et une bonne femme sont trois bonnes bestes... Je m'en raporte aux jaloux dedans le Romant de la Rose. Fiez-vous-y, et puis y attachez vostre asne, mesmement au ratelier de ces Italiennes. Ces louves choisissent le plus laid, et, depuis qu'elles ont une fois passé devant l'huis du paticier et beu leurs hontes, elles franchissent le saut, faisant du tout banqueroute à leur honneur, et aimeroient mieux n'avoir qu'un œil que se contenter d'un seul amy. Si ces hommes de delà les monts sont fort experimentez au fait de la banque, leurs femmes n'aiment pas moins le change. Je ne sçay comment aborder le sieur Dieghos pour luy conter ces nouvelles, et si je crains qu'il se refroidisse et que ma poudre s'evante, et ma pratique en diminue : si forgeray-je quelque expedient, car ou je luy dresseray nouveau party, ou je rabilleray ce qui est gasté, et le feray aller à plusieurs pour le divertir d'une seule. Par ce moyen, je l'entretiendray en haleine. Hé! je croy que le voilà.

SCÈNE X

DOM DIEGHOS, GASTER, ET LOUPPES, MESSAGER.

DIEGHOS.

Ha! la traitresse! la fauce lice[1]! elle m'en a bien donné! Sont-ce les excuses, sont-ce les lettres qu'elle escrivoit? sont-ce les caresses qu'elle m'a faictes ce jourd'huy? est-ce la douceur dont elle m'a embrassé au departir? Je voudrois ne l'avoir jamais veue.

GASTER.

C'est luy. Je croy qu'il a tout sceu; il est bien fasché, et non sans cause.

DIEGHOS.

Tu es donc là, Gaster? O! comme tout va à rebours! Ceste vieille sorcière Beta, que j'ay trouvée à la mal heure, me vient de faire une belle harangue!

GASTER.

Je n'en sçay que trop, Monseigneur. Je ne me hastois de vous porter une mauvaise nouvelle.

DIEGHOS.

J'ay trop veu et trop ouy. Allez vous fier en femmes.

GASTER.

Vous trouverez, Monsieur, que ces jeunes gens l'ont trompée et affrontée.

DIEGHOS.

Voto á Dios! ils s'en repentiront.

GASTER.

Vous en avez bien le moyen.

DIEGHOS.

Je leur couperay bras et jambes.

GASTER.

Vous ferez bien.

DIEGHOS.

Je fracasseray tout.

GASTER.

Je le vous conseille.

DIEGHOS.

Je tailleray tout en pièces.

GASTER.

Il n'y a ny roy ny roc qui vous en sache engarder.

1. Femelle d'un chien de chasse. On connait la fable de La Fontaine : *la Lice et sa Compagne.*

DIEGHOS.

Je luy osteray tout ce que je luy ay donné.

GASTER.

C'est la raison.

DIEGHOS.

A moy! Se preignent-ils à moi? Il leur vaudroit mieux...

GASTER.

Estre cent pieds soubz terre, si vous l'entreprenez.

DIEGHOS.

Et me dire, de la part d'Angelique, que je n'y retourne plus; qu'il n'y a plus de lieu pour moy; que j'en peux bien torcher ma bouche; que ce n'est plus pour moy, doresnavant, que le four chauffe. J'auray donc batu les buissons, et un autre me viendra arracher d'entre les mains les oisillons [1]!

GASTER.

C'est trop grand outrage. Mais qui est cestuy-là qui vient avec sa cappe de Bearn?

LOUPPES.

C'est grand peine d'estre en ces grandes villes : on n'y peut trouver ceux que l'on cherche. Il y a plus de huict heures que j'y suis errant, et n'y voy personne qui me die nouvelles de celuy que je demande. J'ay prié l'orfèvre Marc-Aurel de s'en enquerir, et ne sçay qu'il est devenu. Chacun entend à son propre faict, ne se souciant d'autruy.

DIEGHOS.

Qui est cestuy-là? Il me semble estre Espagnol.

LOUPPES.

Il me semble que tous ceux que je voy doivent estre dom Dieghos. O! si ce pouvoit estre cestuy-cy! C'est luy-mesme. O Monseigneur! loué soit Dieu que je vous ay trouvé! Le seigneur dom Jean, vostre père, m'envoye expressement devers vous. Voilà ses lettres, où il y a une lettre de banque.

DIEGHOS.

Tu sois le bien venu, Louppes, mon amy. (*Ici se fait lecture des lettres missives.*) Ce sont lettres de creance sur toy. Dy-moi que c'est.

LOUPPES.

Le seigneur dom Jean vous mande qu'il a obtenu vostre grace.

DIEGHOS.

Cela est bon.

LOUPPES.

Il a faict à vos parties civiles...

DIEGHOS.

Encore meilleur.

1. C'est l'ancien proverbe : « Tel bat les buissons, qui n'a pas les oisillons, » tel prend la peine, qui n'a pas le profit. Le duc de Bedford, l'ayant donné pour seule réponse au duc de Bourgogne, qui s'engageait, pour les Anglais, à garder Orléans, le fâcha gravement, et fut cause que la ville ne fut pas occupée, et put être sauvée plus facilement par Jeanne d'Arc.

LOUPPES.

Et vous mande que vous en veniez incontinent.

DIEGHOS.

Et pourquoy?

LOUPPES.

Il a conclu le mariage de vous avec la seignore Flaminie Passavent.

DIEGHOS.

Que me dis-tu?

LOUPPES.

Il est ainsi.

DIEGHOS.

Flaminie Passavent? ceste belle damoiselle, ma maistresse? celle que j'ay si long-temps aymée, qui seule me faisoit regreter le pays? O! qui est au monde plus heureux que moi! Mais, Louppes, est-il du tout arresté?

LOUPPES.

Ils n'attendent plus que vous.

DIEGHOS.

Mon amy, embrasse-moy; et toy aussi, Gaster.

GASTER.

O Monseigneur! je sçavois bien que les bonnes fortunes ne pouvoyent fuir un tel cavalier d'importance que vous. Il vous faudroit le cheval de Pacolet [1].

DIEGHOS.

Que n'ay-je des æsles pour y voler? le Pegase de Bellerofon ou l'hipogrife d'Astolfe pour m'y porter! Une heure me semble un siècle.

GASTER.

N'est-ce pas ceste-là de qui je vous ay si souvent ouy parler, qui est de si bonne maison, si riche et si belle?

DIEGHOS.

Ouy, ouy.

GASTER.

C'est donc bien autre chose qu'Angelique?

DIEGHOS.

O! je suis soul de ces beautez vulgaires et ordinaires! je ne daignerois plus penser à choses si basses. Et si faut que je te die qu'elle ne se sçauroit garder de m'aimer, et suis seur que ce qu'elle en a fait, ç'a esté par force, pour marier madamoiselle Virginie.

GASTER.

Je le trouverois autrement bien estrange et de dure digestion.

DIEGHOS.

Aussi ne la sçaurois-je hair; elle m'a trop doucement traicté. Quant aux autres, je leur pardonne mon maltalent : chacun est tenu de pourchasser sa fortune.

GASTER.

La verrez-vous point avant partir? Je croy, quoy qu'il y ait, qu'elle vous feroit bonne chère.

1. Souvenir du roman de *Valentin et Orson*, où Pacolet monte un cheval de bois qui en un moment le transporte à mille lieues de distance.

DIEGHOS.

J'y irois volontiers, n'estoit que, comme tu vois, j'ay trop d'affaires. Mais toy, va-t'y en leur baiser les mains de ma part, et les fay participantes de mes bonnes nouvelles. De moy, je m'en vay donner ordre à mon partement, qui sera, Dieu aidant, pour demain de grand matin. Ayant faict la commission, tu t'en reviendras soupper avec moy, et, en passant, tu diras à la poste que l'on me tienne de grand matin mes chevaux tous prets. Louppes sera des miens.

GASTER.

Vous serez en tout et par tout obey. Monseigneur, je vous prie que, s'il y a dans voz coffres et parmy vostre bagage quelques habillemens qui vous chargent ou ne vous servent de rien, je vous les garderay. Il est bien fol qui s'oublie !

DIEGHOS.

Je t'en mettray à mesme et te feray assez d'autres biens. Va donc tost.

LOUPPES.

Allons donner ordre à nos affaires.

DIEGHOS.

Je m'en vay avant toute œuvre prendre congé de Leurs Majestés.

SCÈNE XI

GASTER, *seul.*

Puisque mon Espagnol s'en va, je pers en luy une de mes meilleures vaches à laict. Je le sçavois dextrement manier et le pincer sans rire; je sçavois bien manger la poule sans faire crier le coq. Au fort, il est vray que les derniers venus demeurent tousjours les maistres. Je m'en vay chez madame Angelique luy faire sçavoir des nouvelles de son amy, qui s'en va bien à propos pour la laisser se souler des embrassemens de ce mignon aux jaunes cheveux, en la bonne grace duquel je tascheray de m'insinuer, ensemble de ce gentil-homme qui s'est rendu nouveau serviteur de madamoiselle Virginie; et par ainsi, pour un perdu, deux recouvrez. Ce sont pigeons : les uns s'en vont, les autres viennent. Ainsi va le monde; il faut prendre le temps comme il vient. Mais voicy Beta quasi hors d'haleine; il faut que je la suive : elle sent le rost.

SCÈNE XII

BETA, GASTER.

BETA.

Je n'ay fait qu'aller et venir. Me voylà de retour, en ayant fait de poinct en poinct tout ce qui m'avoit esté commandé. J'ay parlé à l'Espagnol, auquel j'ay donné son congé par escrit : j'ay mis bon ordre à ce qu'il faut pour la magnificence du festin qui se fera chez nous à ce soir. Les violons sont desjà là; ceux que l'on a voulu inviter preignent en haste leur belle robe à manger rost, et sur tout les notaires me suyvent pour passer le contract d'entre le seigneur Camille et madamoiselle Virginie, naguères la plus desolée, et ores la plus belle et mieux fortunée damoiselle de toutes les Itales; et croy que les solennitez de saincte Eglise ne tarderont guères à estre faictes à Sainct-Sulpice. Le seigneur Camille faict son compte, si tost que maistre Hipolite, son precepteur, sera de retour de Naples, de s'y en aller, et d'y emmener sa bienaymée espouse, accompagnée de Corneille, ma compaigne. De ma part, *chi ben esta, non si muove.* Je me delibere, puis que je me trouve bien à Paris, de demeurer au service de madame Angelique, qui a promis au seigneur Augustin, son amy, de n'en bouger pour l'amour de luy. Aussi bien ce pot aux roses est decouvert.

GASTER.

Nous irons donc ensemble chez vous, ma grand'amie; j'ay un mot à dire à vostre maistresse.

BETA.

Je m'esbahy grandement de vous, maistre Gaster, qui estes si indiscret de nous venir porter parolle de la part de cest elefant, qui n'a plus que voir en nostre maison. Le seigneur Augustin en est et sera seul seigneur et maistre. J'ay haste, passez viste chemin, qu'on ne vous donne du rost de Billy [1] : les lardons en sont de bois.

GASTER.

Ne vous faschez point, mon petit cœur gauche; je vay donner advis à vostre maistresse comme le seigneur Dieghos est rappelé de son ban, et partira demain en poste pour s'en aller à Naples, s'il luy plaist y escrire.

BETA.

Est-il vray?

GASTER.

J'en ay veu le messager.

BETA.

Ces nouvelles ne leur desplairont pas; elle et le seigneur Augustin seront bien aises de ceste belle deffaicte.

GASTER.

J'ay aussi quelque chose à dire au seigneur Augustin.

BETA.

Marchez donc comme moy; allons en parlant et parlons en allant. Nous ne perdrons rien à nostre feste; nous aurons plus de gens que nous ne pensions : vous y mangerez seul pour quarante à cinquante.

GASTER.

Non, non, mon amoureuse; je vous y serviray de maistre d'hostel assis à la table, et de valet de

1. C'est-à-dire des coups d'un *rotin* pris auprès de la tour de Billy, sur le quai de l'Arsenal, où se trouvaient alors, aussi bien qu'à l'île Louviers, sa voisine, des chantiers de bois.

chambre au lict. Je suis asouvy de bien faire : vous ne conneustes onc tel officier que moy.

BETA.

Quel ord fessier! vous vallez mieux à desservir qu'à servir; je devrois faire rotir un bœuf pour vous seul.

GASTER.

Messieurs, si quelqu'un de vous rencontre mon Espagnol, qu'il y voise tenir ma place, si bon lui semble; pour meshuy, j'ayme mieux aller soupper à la françoise. J'iray le trouver de grand matin, de peur des mouches, pour corbiner [1] quelque vieil habit rapetassé, me doutant qu'il n'oubliera rien, fors que à dire adieu à son hoste. Au reste, je ne pense pas qu'il y ait personne de vous qui, pour accompagner Dieghos, vueille aller gaigner le mal de Naples; il y fait trop chaud : on le cherche quelquefois bien loin que l'on le trouve à son huis. Mon nez, tel que vous le voyez, sçait bien à quoy s'en tenir : qui bien fera bien trouvera. C'est belle chose que de bien faire. Bonnes gens, gardez-vous-en. Mais qui voudra mander quelque chose à Naples, qu'il se haste de faire sa depesche tout le soir, tandis que nous autres beurons du meilleur, de peur qu'il empire; et adieu. Demenez les mains, et moy les dents.

1. Attraper au vol, comme fait un corbeau.

FIN DES NEAPOLITAINES.

NOTICE SUR FRANÇOIS PERRIN

Celui-ci est encore un prêtre, un chanoine, comme Pierre de Larivey, mais plus grave, et s'étant engagé beaucoup moins que lui dans l'impénitence des comédies. Il n'en fit qu'une seule, celle que nous donnons ici, et par simple passe-temps encore, sans y attacher le moindre prix.

C'est d'un de ses amis, maître Odet de Montagu, qu'il en avait reçu le sujet, avec prière de lui donner forme de pièce ; il s'exécuta, puis, la comédie faite, n'y pensa plus. Il fallut qu'assez longtemps après un autre ami, maître Jacques Arthault, la lui redemandât avec vives instances, pour qu'il prît la peine de la chercher « parmy un grand fatras de vieux papiers qui ne servoient que d'encombre en son estude. » L'ayant trouvée, il la lui abandonna, pour qu'il en fît ce qu'il voulut.

C'est ainsi, et sans nul doute par les soins de ce maître Arthault, qu'elle fut envoyée au libraire de Paris Guillaume Chaudière, et publiée en 1589.

Maître Arthault et maître Odet de Montagu avaient tous deux de hauts emplois dans la ville d'Autun, où notre François Perrin était né, et s'était peu à peu poussé jusqu'à la dignité de chanoine et de syndic de la cathédrale. L'un, Jacques Arthault, n'était pas moins que lieutenant particulier aux bailliages d'Autun et de Montrejeus ; et l'autre, Montagu, lieutenant en la Chancellerie et vicg d'Autun.

Ils semblent avoir formé, avec Perrin et plusieurs autres, une sorte de société d'étude, dont leur compatriote, Pierre Jeannin, qui, fils d'artisan, monta de la tannerie de son père jusqu'à la charge de président et à la dignité de ministre d'Henri IV, paraît avoir été l'inspirateur et le patron. Les lettres et la morale y avaient grande part aux entretiens, si l'on en juge par quelques-unes des œuvres de Perrin qui durent y trouver leur germe : *Histoire tragique de Sennachérib, roi des Assyriens*, poëme en huit chants, qui eut l'honneur d'être imprimé, sur la fin de la vie de l'auteur, en 1599, chez le célèbre libraire Abel l'Angelier ; le *Pourtraict de la vie humaine, où naïvement est depeinte la corruption, la misère et le bien souverain de l'homme en trois centuries de sonnets...* petit in-8°, qui, en quatorze ans, eut deux éditions, chez Guillaume Chaudière : l'une en 1574, l'autre, avec une simple modification de titre, en 1588 ; *Cent et quatre quatraines de quatrains contenant plusieurs belles sentences, et enseignemens extraits des livres anciens et approuvez, lesdites quatraines divisées en quatre quarterons*, livre singulier, publié à *Lyon*, en 1587, dans lequel l'humour naïf se mêle à la morale et l'égaye.

Comme il était naturel dans une ville telle qu'Autun, dont la renommée avait été si grande du temps des Romains, qui l'appelaient leur Athènes des Gaules à cause de ses écoles et de ses monuments, la société littéraire des amis du président Jeannin s'y occupait aussi beaucoup de la langue latine et des études d'antiquité. En cela encore, François Perrin apporta sa belle part. Il traduisit du latin, en vers, tout un poëme de Lazaro Thomas : *Imploration de la paix au Roy* ; et, pour les antiquités et ruines de sa ville, il écrivit deux livres. Il aimait à y revenir. Dans son *Pourtraict de la vie humaine*, il ne l'avait pas oublié.

Parmi les « cités mémorables » dont il y parlait vers la fin, la belle place avait été pour Autun, « jadis la plus superbe des Gaules, exemple évident de l'inévitable mutation des choses. » Plus tard il écrivit dans le même sentiment : *Regrets sur les ruines de la Cité d'Autun* ; puis, non plus en poëte qui se lamente, mais en savant qui retrouve et reconstruit, il composa son livre : *Véritables Recherches de l'antiquité de la Cité d'Autun*. Il resta malheureusement inédit, ainsi que celui des *Regrets*, et se perdit faute d'être publié. Étienne Ladonne, qui l'avait lu, et dont les mêmes études étaient l'occupation, regrettait fort qu'il n'eût pas paru. Il émit l'espérance, dans ses *Antiquitates*, que le président Jeannin en ferait la dépense, mais il n'en fut rien. Ministre à Paris, le président ne s'occupait plus guère d'Autun et de ses amis. Le manuscrit passa chez Arthault, où le vit le P. Vignier, puis il s'égara. Edme Thomas, dans son *Histoire d'Autun*, dit qu'il n'a jamais pu le recouvrer.

Perrin avait du reste assez peu souci de ce qu'il écrivait. On l'a vu par sa pièce des *Escoliers*, imprimée presque malgré lui ; on le voit encore par ce manuscrit perdu.

Un autre, celui d'une tragédie de *Jephté*, n'eut pas meilleure fortune. Cette pièce biblique pouvait cependant n'être pas désavouée par un chanoine et, ne fût-ce qu'en raison du sujet, méritait qu'il la fit paraître. Il ne prit cette peine que pour une autre, d'inspiration pareille, *Sichem ravisseur*, qu'il tira du XXXIVᵉ chapitre de la Genèse. Elle fut publiée chez Chaudière, en 1589, puis il l'oublia, comme ses *Escoliers*, imprimés la même année. Ses amis y pensèrent à sa place. Ils en prirent plus de soin après sa mort, que lui pendant sa vie. A peine était-il mort, le 9 janvier 1606, qu'ils le faisaient se survivre dans une réimpression de sa tragédie de *Sichem*, qui fut donnée quelques mois après, par Raphaël Du Petit-Val, à Rouen. Les *Escoliers* eurent aussi leur seconde édition, mais on ne sait trop à quelle date. L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal, le seul qu'on connaisse, n'en porte pas. Quant à l'édition de 1589, rien n'en subsiste qu'une copie, conservée aux manuscrits de la Bibliothèque de la rue de Richelieu dans un des portefeuilles de M. de Soleinne. C'est par cette copie que M. Emile Chasles connut la pièce, et put en parler dans sa Thèse : *la Comédie en France, au XVIᵉ siècle*. L'exemplaire de l'Arsenal lui ayant échappé, il la croyait inédite.

Nous avons consulté l'imprimé et le manuscrit, qui se corrigent et se complètent.

C'est en effet dans la copie seulement que nous avons trouvé la dédicace qu'on va lire.



LES ESCOLIERS

FINET

J'enten bien où cela veut tendre,
Elle veut trop faire chercher
Un plaisir qui couste bien cher
Je sçay des filles les pensees



LES ESCOLIERS

COMÉDIE.

1589

DÉDICACE

A MONSIEUR MAISTRE JACQUES ARTHAULT

LIEUTENANT PARTICULIER AUX BAILLAGES D'AUTUN ET DE MONTREJEUS

FRANÇOIS PERRIN, HUMBLE SALUT.

Vous m'avez tant importuné qu'enfin j'ay esté contrainct de chercher, parmy un grand fatras de vieux papiers, qui ne servent que d'encombre en mon estude, la comedie des Escoliers : vous ne la trouverez par adventure telle que vous esperiez. Toutes fois, puisque Monsieur Maistre Odet de Montagu, Lieutenant en la Chancellerie et vieg d'Autun (que les lettres et la vertu recommandent assez) en a une fois donné le subject, j'ay pensé que ce seul point vous apporteroit plus de plaisir que l'ouvrage mesme que je vous envoye tel qu'il est. S'il vous plaist retrancher quelques divines heures de vos plus graves et serieux empeschemens, pour employer à en voir quelque page, vous luy ferez plus d'honneur qu'il n'en merite. Après cela, je vous prie, Monsieur, n'en faire plus d'estat que moy, et attendre quelque besogne mieux limée de ma forge. A Dieu.

ENTREPARLEURS

MACLOU, bourgeois viellard.
FINET, serviteur.
SOBRIN, prieur Escolier.
MARIN, bourgeois viellard.
GRASSETTE, sa fille.
BABILLE, chambrière.
CORBON, escolier.
FRIQUET, voisin.

PROLOGUE

Après mille malheurs passez
Dont nous avons esté pressez,
Il a semblé bon au poete
Qui à vous complaire souhaitte,
De remettre devant vos yeux
Un acte non moins fructueux
Que recreatif à l'entendre :
Au reste il n'a pas voulu prendre
L'argument vers les estrangers
Menteurs, imposteurs, et legers,
Aymant mieux la façon gauloise,
Que la Phrigienne ou Gregeoise[1] :
Car les fruits luy semblent meilleurs
En nos propres vergiers[2] qu'ailleurs.
Il n'use icy d'un stile brave,
Ny d'une forme du tout grave :
Mais le stile n'est point abject
Qui convient bien à son subject.
Pendant neantmoins il n'oublye
Ce qui sert à la comedye.
Vous donc, notables spectateurs,
Vous (dy-je) doctes auditeurs,
Que chacun d'autre soin se prive,
Pour prester l'oreille ententive[1].

1. *Grecque.* On sait que *Grégeois* se disait pour *grec ;* il n'est resté que dans le nom du feu terrible inventé par les Grecs de Constantinople.
2. Vergers.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MACLOU, FINET.

MACLOU.
Tu me penses doncques payer
Tousjours d'un semblable loyer[2] :

1. *Attentive.* On trouve cette même expression dans la *Nouvelle tragi-comique* du capitaine Laphrise.
2. Prix.

Ce n'est pas ta ruse premiere,
Car c'est ta façon coustumiere
De donner le faux pour le vray :
Mais si je puis j'y pourvoiray
Si bien estant en cette ville,
Que tant sçache-tu estre habile,
Tu seras pris au trebuchet.

FINET.

Où il n'y a aucun malfaict,
Y voulez-vous chercher amande?
Le pauvre enfant tousjours se bande
Aux estudes, et nuict et jour.

MACLOU.

Aux estudes! mais à l'amour.
Ha! mon fils, est-ce l'esperance
Que j'ay de ton adolescence[1]?
Je t'ay elevé gros et gras
Par le long travail de mes bras,
Et, pour te faire en ton jeune age
Des sciences avoir l'usage,
Je n'ay espargné mes deniers,
J'ay ouvert bourses et greniers,
Pour te donner la longue robe[2],
Et que maintenant on derobe
L'argent, l'esperance et le temps,
Et ce qu'au surplus je pretens?
Est-ce d'un bon enfant l'office?
Je t'ay acquis un benefice
Qui est de fort bon revenu :
Ce pendant tu t'es mescognu,
Et quant tu dois les lettres suyvre,
Le breuvage d'amour t'enyvre!

FINET.

Il ne faut croire le babil
De quelque affeté et subtil
Qui vous met cecy en l'oreille.

MACLOU.

Mais mais, Finet, je m'esmerveille
Comme cela fut entrepris,
Et comme mon fils fut surpris
De ses amours ainsi subites.

FINET.

Je ne sçay quels amours vous dictes,
Mais il ne faict que manyer
L'encre, la plume, et le papyer,
Ouyr les docteurs en leurs sales
Courir aux loix et Decretales[3],
Perdant le boire et le manger,
Pour ses lectures colliger.

MACLOU.

Mais le bruit court par cette ville
Qu'il ayme ardemment une fille.

FINET.

Pensez que le peuple d'icy
A de cela fort grand soucy.

MACLOU.

Je sçay que la jeunesse tendre,
Qui se laisse d'amour surprendre,
Ne veut point descouvrir son feu,
Et n'estime cela que jeu,
Mesmement si en tel affaire
Ell' a quelque secret notaire
Qui en lieu de la reprimer
La vienne au plaisir animer.

FINET.

Je ne sçay que cela veut dire.

MACLOU.

Non? l'on dict qu'il n'y a sourd pire
Que celuy qui ne veut ouir.
Finet, veux-tu que sans mentir
J'acheve ma parole ourdye,
Et qu'en peu de mots je te dye
Tout ce que j'ay dessus le cœur?

FINET.

Certe c'est bien pour le meilleur.

MACLOU.

Il te souvient, comme je pense,
Que dès l'heure de ton enfance
Je t'ay receu en ma maison,
Et que despuis cette saison
Je t'ay tousjours poussé avant,
Comme mon legitime enfant.

FINET.

J'ay bien cela en ma memoire,
Mais je vous pry aussi de croire
Qu'ingrat je ne suis du bien faict
Qu'en vostre maison l'on m'a faict.

MACLOU.

Tu ne fais point aussi de doubte
De ce que ma famille toute
Fait pour avancer ton honneur :
Mesmement mon fils le prieur
Qui t'a pris en amitié telle,
Que je la pense estre immortelle.
Quand je proposay l'envoyer
En cette ville estudier,
Je t'envoyay pour le conduire,
Le servir, et le voir instruire,
Je te donnay argent en main
Pour l'estude et pour le chemin,
Pensant que tu le ferois suivre
Les disciplines, et le livre,
Ainsi que tu m'avois promis.

FINET.

Mais pensez-vous que j'aye mis
Deja en oubly mon office?

MACLOU.

Pendant, ainsi que l'escrevice,
Mon fils marche tout à l'envers :
Quant à toy, Finet, tu luy sers
D'entretenir ses amours folles.
Or il ne court autres parolles
Parmy cette université,
Sinon que Sobrin a esté
Surpris des beautez d'une fille,

1. Mot alors assez nouveau. Marot l'avait employé le premier, — sans qu'on s'empressât de le lui prendre — pour le titre d'un de ses recueils.

2. Celle de docteur de Sorbonne.

3. Rescrits des Papes, qui décident des points de controverse ecclésiastique, et forment la seconde partie du droit canon.

Et arrivant en cette ville
L'on m'a sonné cette chanson.
Quoy, Finet? est-ce la facon
De bien nourrir une jeunesse?
Je cour, je travaille sans cesse,
Pensant cueillir quelques deniers,
Pour soulager mes jours derniers,
Et vous, encor qu'il me deplaise,
Les mangez icy à vostre aise.

FINET.

Maistre, le rapport est menteur,
Cela vient de quelque imposteur
Qui vous cognoist triste et severe,
Et vous veut chasser en colere.

MACLOU.

S'il est vray ce que l'on m'en dit,
N'espere plus avoir credit
En la maison que je possede :
Car, en lieu de te donner aide,
Je t'envoiray comme un coquin
Loin de moy pour mener tel train,
Apres qu'à belles anguillades [1],
Je t'auray sonné tes aubades.

SCÈNE II

FINET.

Je ne puis penser par quel art
Je pourray tromper ce viellard :
Fussent aux ombres éternelles
Tous ces rapporteurs de nouvelles !
Voyla mon prieur amoureux,
Qui d'un peril trebuche en deux :
Il enrage d'une amour fole,
Despite le livre et l'escole,
Le porte-fueille et la leçon
Pour voir de Marin la maison,
Et sa fille unique Grassette,
Jolye assez mais trop finette,
Et qui d'un visage riant,
Et d'un petit œil trop friant,
Jusqu'au cœur si vivement picque,
Que celuy seroit bien stoique,
Qu'elle ne pourroit emouvoir :
Mais un autre a eu ce pouvoir
De gaigner le premier sa grace :
Mon maistre pourtant ne se lasse
De poursuivre son amitié
Sans craindre d'estre chastyé
Par son père qui d'arrivée
A deja senty la menée.
Si le vieil Maclou s'apperçoit
D'estre trompé, quoy que ce soit,
Voyla contre moy une haine
Qui me tiendra long temps en peine :
Si je laisse mon amoureux,
Me voyla pauvre et malheureux.
O ! que l'incertaine pensée
En bref çà et là est poussée !
Si je pense à luy obeyr,
L'autre est tout prest à me hayr :
Si faut-il trouver quelque ruse
Qui me puisse servir d'excuse.

SCÈNE III

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Babille !

BABILLE.

Plaist-il, ma mignonne?

GRASSETTE.

De jour à autre je m'estonne
De ce prieur tant importun,
Qui sert de risée à chacun :
Que servent tant de masquarades,
Et tant d'inutiles aubades?
Ses jeux? sa peine? et tout cela?
L'amour ne s'acquiert pas par là.

BABILLE.

Grassette, il veut faire scavoir
Qu'or il n'est plus en son pouvoir,
Et que vous, luy estant amye,
Pouvez et sa mort, et sa vie.

GRASSETTE.

Babille, telles actions
Ne changent mes affections.
Tu sçais que j'ay m'amour donnée
A Corbon pour qui je suis née :
Lequel m'ayme, ce croy-je, mieux,
Que sa vie, ny que ses yeux.
Le prieur nyais trop s'oublye,
Qui à mon amour ja se lye,
Sans esprouver si d'un bon œil
Il aura quelque doux acueil.

BABILLE.

Grassette, quand jusques à l'ame
S'est prise l'amoureuse flame,
Elle ravit sens et raison,
Et de nouvelle passion
Si bien le patient transporte,
Qu'il ne scauroit trouver la porte
Pour sortir hors de tel danger.

GRASSETTE.

Que le pryeur aille loger
Son amitié en autre place,
Car il n'engendre qu'une glace,
Quand mieux il pense m'eschauffer.

BABILLE.

Mais est-il un plus rude enfer,
Ou une plus aspre furie
Qu'Amour, qui à la boucherie
Ainsi traîne les malheureux,
Et pour leurs travaux amoureux
Les paye d'eternelle peine?

1. Férules faites de peau d'anguille, dont se servaient déjà les pédagogues romains. (Pline, liv. IX, ch. 23.) — Rabelais (liv. V, ch. 16, l'emploie dans le même sens : « Je le renverrois bien d'où il est venu a grands coups d'anguillade. » L'expression : « Donner l'anguillade, » pour fouetter, se trouve dans la Sat. VIII de Régnier.

GRASSETTE.

Babille, quoy qu'il en advienne,
Tu scais le secret de long temps
De mes amours, mais je n'entens
Que mon père en scache nouvelle :
Car l'amitié qui se recelle,
Rend mile fois plus de plaisir
A ceux qui en peuvent jouyr,
Que celle qui est descouverte.

BABILLE.

Si est toujours l'oreille ouverte
De mon maistre qui ne dort pas,
Et qui s'informe de tout cas.
Cecy prendra mauvaise yssue :
Le sire Marin m'a receue
En sa maison pour le servir,
Que si quelqu'un luy faict ouyr
Que sa fille unique Grassette
L'amour d'un escolier souhaitte,
Et que je scay tout le secret,
Luy qui est assez indiscret,
Me fera trespasser de honte,
Et de moy ne tiendra plus conte.
Hé! qu'un bref et fresle plaisir
Souvent cause un grand deplaisir!

SCÈNE IV

SOBRIN.

Mais est-ce l'office d'un père,
D'estre à son enfant si sévère?
Fault-il doncques que mon printems
Soit rassis comme mes vieux ans?
Est il possible que l'on naisse
Accompagné de la vieillesse?
Quoy? suys-je de bois ou de fer,
Pour ne me pouvoir eschauffer
Près de la doucereuse flamme
Qui les jeunes hommes enflamme,
Et ne resentir, malheureux,
Le plaisir deu aux amoureux?
Si j'ay jamais de moy lignée,
En bonne heure elle sera née,
Et à son plaisir aura bien
De passer son temps le moyen.
Mon père me veut faire sage
Plus que ne le porte mon aage :
L'estude assidue me nuict,
Et veiller de jour et de nuict :
Faut-il qu'en cela je morfonde
Sans plaire ma jeunesse blonde?
Avoir toujours comme un faquin [1],
Les yeux sur quelque vieux bouquin
Et me degoutter la cervelle,
A la clarté d'une chandelle?
C'est à faire à ceux qui n'ont rien,
Par travail acquerir du bien.
Mais c'est deshonneur d'estre chiche
A ceux dont la maison est riche :
D'avoir un galemard [1] pendant
Cela me sent tout son pedant.
Certe une gaillarde jeunesse
Ne peut croupir souz cette presse,
Et ne peut laisser sans honneur
Ainsi perir sa prime fleur,
Ains les assemblées [2] frequente,
Où l'esprit gentil se contente :
Tantost chassant l'estœuf [3] bien loin,
Tantost ayant le luth en main,
Tantost au bal, puis à l'escrime :
Et voyla comme l'on imprime
Dans les cerveaux non transportez,
Mille rares honnestetez.
Mais est-il chose plus heureuse,
Que de tenir son amoureuse,
Taster le tetin, la baiser,
Et avec elle deviser,
Et distiller quand l'on la touche,
Les mots qui croissent en la bouche?
J'ay deja, sont trois ans entiers,
Un pricuré dans nos quartiers
Qui sert à mon père de bride,
Dont trop court tenir il me cuide [4].
Je suis mal propre à ce mestier,
Je ne scay rien d'estre cloistrier [5],
Je ne sçay que c'est du service
Du vieil moine, ny du novice :
Cette sollitude desplaist
A ceux ausquels le monde plaist,
J'ayme trop mieux succer le bâme [6]
Des douces lèvres de madame,
Et passer ma jeunesse heureux,
Gaillard, gentil, et amoureux ;
Aux dames me faire cognoistre,
Que de rechigner dans un cloistre :
Le sang me bout, et le cerveau,
Eschauffé d'un feu tout nouveau :
Bref amour tant tant me commande,
Qu'il faut que son serf je me rende.

SCÈNE V

FRIQUET, MARIN.

FRIQUET.

Ou je suis bravement deceu,
Ou j'ay quelque chose apperceu
De ce qui sans cesser se passe,
Et va d'une mauvaise grace

1. Pris ici dans le sens du *facchino* italien, *portefaix*. Rabelais l'employait déja ainsi (liv. III, ch. 36), et on le trouve avec la même acception dans une ordonnance de Charles IX sur les crocheteurs. (Meyer, *Galerie du* XVI[e] *siècle*, t. I, p. 149.)

1. C'est l'étui à mettre les plumes, qui prolongeait l'écritoire portative, qu'on se penduit a la ceinture, comme le fait encore M. Loyal dans *Tartuffe*. On disait plus souvent *calemar*, du latin *calamarium*. Rabelais écrit, comme dans le patois d'Anjou, *galimard*.

2. Fêtes de campagne, qu'on appelle encore ainsi dans plusieurs provinces.

3. Balle du jeu de paume.

4. Veut. De ce verbe vient le péjoratif *outrecuider*, trop vouloir, et son participe *outrecuidant*, qui est seul resté.

5. Homme de cloitre.

6. Baume, prononcé à la bourguignonne.

En la maison de mon voysin.
J'y veux un peu tenir la main;
L'amityé, et le voysinage,
Me font fort craindre son dommage.
Si l'on doit veiller pour autruy,
Je le doy faire pour celuy
Qui me peut rendre la pareille :
Car un amy pour l'autre veille :
Mais le voicy qu'il vient à moy.

MARIN.

N'est-ce pas Friquet que je voy?
Si est, mais qu'est-ce qu'il murmure?
Quoy? vous a-t-on faict quelque injure?

FRIQUET.

Non, mais quand l'on voit son amy
En son propre faict endormy,
L'autre amy luy doit faire entendre.

MARIN.

Je ne voy point à quoy veut tendre
Cet exorde.

FRIQUET.

Vous sçavez bien
Que là où j'ay eu le moyen,
Je n'ay point espargné ma peine
Pour vous.

MARIN.

La chose est bien certaine.
Mais je vous supplye, Friquet,
Mettons à part tout ce caquet,
Et entamons cette matiere.

FRIQUET.

Vous avez une chambriere
Trop rusée.

MARIN.

Mais poursuivez
De dire ce que vous sçavez.

FRIQUET.

Tant d'allées, tant de venues,
Tant de minettes trop congnues.

MARIN.

Ha! que ne sçay je où ce discours
Doit prendre la fin de son cours?

FRIQUET.

Tantost l'un recule et advance :
Tantost l'un se perd à la dance,
Tantost derriere un escailler[1]
Je voy tapir un escolyer :
Tantost par l'huis, ou par la fente
D'une fenestre l'on esvente[2]
Pour cognoistre cecy, cela,
Et sçavoyr qui passe par là :
Tantost on elance une œillade,
Tantost vient une masquarade :
Tantost où l'on craind le caquet,
Un luth donne le mot du guet :
Tantost l'un vient, et l'autre passe
Ayant le manteau sur la face.
Ah qu'une aveugle liberté
Est contraire à la chasteté!
Je voy un coup qu'on se retire,
Un coup qu'on se prend à soubrire,
Apres l'un s'ecarte à un coin
Pour mettre la main dans le sein :
J'enten quand la nuict est venue,
Siffler en paulme[1] par la rue :
Hé! combien de malheurs produit
L'amour enyvré souz la nuict!

MARIN.

Oh, comme mon penser varie!
Friquet mon amy, je vous prie,
Amenez la matiere au but.

FRIQUET.

Ah! que ce signe me depleut
Qué je vei donner en cachette.

MARIN.

Cet inutil discours me jette
Au cœur un merveilleux effroy.
Friquet, par cette entiere foy
Qu'ensemble gardé nous nous sommes,
(Si foy a lieu entre les hommes)
Achevez ce propos icy.

FRIQUET.

Voulez-vous que j'àbbrege?

MARIN.

Oy.

FRIQUET.

Vostre Grassette est amoureuse,
Vostre servante dangereuse
Ses secrettes amours conduict.

MARIN.

Ma fille! ô! que je suis reduict
Ores en un regret extreme!
Quoy! ma fille! Que ma fille ayme!
Ma fille qui n'a pas seize ans!
O cieux qui estes clair voyans,
Pour garder chose si fragile,
Qu'il faut un argus bien habile!
Cela pourroit il estre vray?
Vrayment je vous esprouveray,
Babille, et si vous estes telle
Que vous serviez de maquerelle,
Je vous en feray repentir.

FRIQUET.

Marin, il vous faut assentir
De Grassette, et de sa servante,
Avant que la chose s'evente,
Si vous en pourriez rien sçavoir.

MARIN.

Friquet, j'en feray mon devoir,
Cependant si quelque folye
Se descouvre, je vous supplye,
Pour l'amour que m'avez porté,
Que le tout me soit rapporté.

1. *Escalier*, prononcé, comme il l'est encore, dans quelques provinces, entre autres en Bourgogne.

2. C'est-à-dire, on met le nez au vent pour découvrir. L'expression « éventer un secret, » n'est qu'une suite de celle-là.

1. Siffler dans sa main, avec ses doigts.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Mais quel conseil doy-je donc prendre?
Mille ennuys me viennent surprendre,
Et mille amaires passions
Me troublent mes affections :
J'ay l'amour et la jalousie
Imprimée en ma fantasie,
J'ay encor gravée en mon cœur
Une paternelle douceur
Qui m'a esté fort indulgente,
Jusqu'à la journée presente.

FINET.

Le jour commence à se baisser,
Et le chemin à me lasser
En cherchant le prieur mon maistre,
Qui joyeux ne sera peut estre,
Quand j'auray au long raconté
De son père la volonté.
Ha! le voyla à la bonne heure,
Je ne veux point saison meilleure.

SOBRIN.

Mais qui va icy gazouillant?

FINET.

Tenez, a il le sang bouillant,
Si faut il qu'à luy je m'adresse.
Hola, hola, Monsieur.

SOBRIN.

Qui est-ce?
Ha, Finet, il y a long temps
Que triste et pensif je t'attens;
Et bien, scais-tu quelques nouvelles?

FINET.

Monsieur, elles ne sont pas telles
Que je desire.

SOBRIN.

Mais comment?

FINET.

Vostre père tout fraischement
Est arrivé en cette ville.
Il crye, il parle d'une fille,
D'amour, de vostre temps perdu,
Et de son argent despendu :
Croyez moy qu'à son arrivée,
Il m'a bien la teste lavée.

SOBRIN.

Mon père! quoy? est il icy?
Me voyla en double soucy.

FINET.

Il fremit tout en son courage.

SOBRIN.

Voicy une nouvelle rage,
Mais quelle est la conclusion?

FINET.

Quelle? pour resolution
Il me parle de mon service,
Et de l'achept [1] du benefice,
Disant que nous sommes trop gras;
Il adjouste mille fatras.

SOBRIN.

Et bien?

FINET.

Et bien.

SOBRIN.

Quoy?

FINET.

Somme toute,
Il ne faut plus faire de doubte,
Qu'il ne soit malcontent de voir
Que vous mettez à nonchaloir [2]
L'estude, et les loix, et le livre,
Pour quelque amour qui vous enyvre.

SOBRIN.

C'est bien le moins de mon soucy;
Un père est tantost adoucy :
Encor qu'il se mette en colere,
Si ne peut-il estre severe
Contre son fils longue saison,
Et ne luy ferme sa maison :
Mais je sen bien une autre pique.

FINET.

Je scay bien le mal qui vous picque,
C'est l'œil, la bouche, et le tetin
De la fille au sire Marin.

SOBRIN.

Hé, mon Finet! helas! je l'ayme
Plus que mes yeux, et que moymesme.

FINET.

Si elle ne vous ayme pas?

SOBRIN.

Mon Finet, voilà mon trespas.
Tu as touché la maladie.

FINET.

Aimez-vous donc vostre ennemie?

SOBRIN.

Si tu scavois bien la moitié
Du tourment dont cette amitié
Ma pauvre pensée bourrelle [3]
Certes tu aurois pitié d'elle :

1. Première forme du mot *achat*, et du mot *acquêt* resté dans la langue du droit.

2. Négliger, ne pas vouloir, *non chaloir*. Telle qu'elle est ici, cette expression, « mettre a non chaloir, » pour *mettre de la négligence*, est essentiellement italienne. On la trouve dans Pétrarque. lorsqu'il dit : *Ho messo in non cale*. Montaigne s'en est servi dans cette phrase : « Vous qui pensez que les dieux mettent a non chaloir les choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvés par leur grâce ? »

3. Tourmente comme un bourreau. — Il n'est guère resté de ce verbe que le participe *bourrelé*, employé avec le mot remords.

Mais plus cette fille on poursuit,
Plus dedaigneuse elle s'enfuit,
Plus son amittié je desire,
Tant plus je reçoy de martire.
Finet, n'as tu un seul moyen
De joindre son amour au mien?

FINET.

Si tost que la femme est saisie
D'une amoureuse fantasie,
Les juz, les herbes, les sorciers,
Y perdent l'art de leurs mestiers.

SOBRIN.

Hé, mon Finet, en cet affaire
N'est il possible d'y rien faire?
Elle ayme un coquin d'escolier
Fils de Josseaume le frippier,
Qui n'a pas le moyen, j'en jure,
De luy donner une ceincture.
Je ne suis un amoureux tel,
Car j'ay assez bien paternel
Qui avec usure se garde,
Pour tousjours la tenïr bragarde [1].

FINET.

L'aveugle amour n'a pas grand soin
De voir les choses de si loin;
Il ne s'arreste à la richesse,
Aux biens, ny à la gentillesse,
Mais aussi tost que par hazard
Il a au cœur fiché son dard,
Il laisse, quoy qu'il soit muable [2],
A jamais la playe incurable.

SOBRIN.

Tu sçais comme ja cy devant
Finet, je t'ay mis en avant,
Je n'auray encor la main chiche,
Quand il faudra te faire riche:
Tu es assez bon babillard,
Employe à ce labeur ton art,
Et me fais aymer de Grassette,
Et puis à ton plaisir souhaitte
De moy tout ce que tu voudras,
Je t'asseure que tu l'auras:
Mais si pour moy tu ne t'employes,
Cherche hardyment des autres proyes:
Car, ou ce jour me soit dernier,
Sans te laisser un seul denier,
Ainsi qu'on chasse tes semblables,
Je t'envoiray à tous les diables.

SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.

Si est-ce, Finet, qu'il te faut
Estre entierement fin et caut [1]:
Il n'est lieu à la fetardise [2],
Mais il est besoin que j'advise
A quelque brief expedient:
Je pense et à bon essient,
Si je dois au prieur complaire,
Ou si je dois tout au contraire
Obeyr au sire Maclou.
C'est tout un, je ne donne un clou,
Si Maclou les sourcils refrongne,
Pourveu qu'on voye la besongne
Du prieur faicte à son plaisir:
Et puis si je fay desplaisir
A ce fol qui ja se tourmente
D'aller aux champs de Rhadamante [3],
Mon prieur, qui est le subject
Ores d'un feminin object,
Usera vers moy de largesse,
Si je luy gaigne une maistresse:
Est il esprit ny cœur encor,
Que la corruption de l'or
D'estrange facon ne transporte?
Mais j'enten le bruit d'une porte
Au logis du sire Marin.

BABILLE.

J'ay de diligence besoin,
Si je veux complaire à Grassette:
Puisque l'amour elle souhaite
Esperdument de l'escolier,
J'y veux tous mes sens employer.

FINET.

Je voy de là sortir Babille,
Chambriere de cette fille
Que mon jeune maistre ayme tant,
Qui va ne scay quoy marmottant
D'escolyer et d'amour nouvelle:
Si faut il que je scache d'elle
A quelle fin tend son propos.

BABILLE.

Ma maistresse ne prend repos,
Tant elle est en amour ravye.

FINET.

Mon prieur a forte partie,
A ce que deja je comprens.

BABILLE.

Corbon pendant passe son temps,
Et ne tient pas d'elle grand conte:
Mais elle, sans crainte ny honte,
Ne cesse à le solliciter.

FINET.

Qu'enten-je encor? O Jupiter!

BABILLE.

Si faut-il icy estre sage,
Et bien raporter mon message
A l'escolier que je vay voir.

1. Bien mise, brave. — Ce mot se prenait surtout en mauvaise part, pour les beaux qui n'avaient pas le moyen de l'être:

Chacun fait le bragard,
Et chacun n'a pas un patart,

dit Gabriel Meurier dans son *Thresor des sentences dorées*. 1588, p. 49.

2. Changeant.

1. Défiant, sur ses gardes, du latin *cautus*. C'est la racine du mot pré*caution*.

2. Paresse, vient du mot *fétard*, ou *faitard*, qui toujours remet son travail, et le *fait tard*, suivant une étymologie donnee par Marot sur un passage de Villon.

3. Aux enfers, ou Rhadamante était un des trois juges.

FINET.

Il faut icy tresbien pourvoir,
Avant que plus elle s'eslongne [1].
Hé! Babille, hé! ma mignonne!

BABILLE.

Qui est ce qui me...? Ha, Finet!

FINET.

Et bien, donnera on le fouet
A mon maistre pour recompense?

BABILLE.

Finet, il ne faut plus qu'il pense
Avoir seulement d'un clin d'œil
De Grassette un plaisant accueil,
Car par trop elle favorise
A Corbon, et se sent esprise
Tant ardamment de son amour,
Qu'elle n'a de bien un seul jour,
Et qui plus est, je suis en voye,
A fin qu'un coup elle le voye.

FINET.

Hé, ma Babille, helas! mon cœur,
Que sera-ce de mon prieur?
As-tu sur son bon heur envye?
Veux-tu ainsi perdre sa vye?

BABILLE.

Qu'il perde, qu'il gaigne s'il peult,
Qu'il cherche autre proye s'il veult,
Car de Grassette ma maistresse
Il n'aura faveur ny caresse.

FINET.

Mais, mais, pourquoy?

BABILLE.

Dis-tu pourquoy?
L'aveugle amour n'a point de loy,
Tant plus le patient qu'il brule
Le prie, tant plus il recule :
Plus on le sert devotement,
Plus il est dur et inclement.

FINET.

Ma Babille, l'amour estrange
En moins de rien sa place change;
Il est inconstant au surplus,
Et suit celuy qui donne plus :
Mais quel bien, plaisir, et richesse,
A ce frippyer pour ta maistresse?
Quel bien auras-tu de celuy
Qui ne vit qu'à l'aide d'autruy?
Mon maistre est opulent et riche,
Et à ceux ne fut jamais chiche
Qui luy ont faict quelque plaisir.
Il a un honneste desir,
Il ayme non point pour le blame,
Mais pour se joindre à une dame
Et faire durer ses amours
Autant que dureront ses jours.

BABILLE.

Et puis?

1. S'éloigne.

FINET.

Si tu luy sers, Babille,
Tu es la plus heureuse fille
Qui se voye en ta parenté.

BABILLE.

Tu m'as le cerveau enchanté :
Mais que penses-tu ores faire,
Pour bien redresser cet affaire?

FINET.

Il faut, si tu nous veux aider,
A Grassette dissuader
L'amour de ce coquin qu'elle ayme :
Il faut luy remonstrer toymesme
Le bien qu'il luy pourra venir,
Si, oubliant le souvenir
De Corbon, elle veut soubmettre
Son cœur à celuy de mon maistre;
Tantost luy faire quelque peur,
Tantost calanger [1] ce pipeur [2]
Qui ne tasche qu'à la seduire,
A fin d'avoir moyen de rire;
La menacer, puis la flater,
Et toutes les voyes tenter,
A fin qu'en ce poinct elle oublye
Du tout sa premiere folye :
Puis tu luy parleras soudain
De monsieur le prieur Sobrin,
De ses biens, de sa gentillesse,
De sa beauté, de sa jeunesse,
De ses rares perfections,
Et des belles occasions
De l'amour, et du mariage,
Item de l'heur [3] de son mesnage,
Des biens que par luy elle aura,
Combien heureuse elle sera,
Et si par parolle rusée
Tu luy fais changer de pensée,
Tu auras un beau cotillon,
Ou encor quelque meilleur don.

BABILLE.

Je veilleray à cet affaire,
Et de ce que je pourray faire,
Bien tost adverty tu seras.

FINET.

Or fay bien, et tu n'y perdras.

SCÈNE III

CORBON.

Hé, combien, ô Dieux immortels!
Different entre eux les mortels!
L'un en cecy l'autre surpasse,
L'autre en un poinct a meilleur' grace,
L'un suit l'amour, et n'est aymé,
Et l'autre est de rigueur blasmé,

1. *Dénoncer*, on disait plutôt *chalanger*, mais l'un ou l'autre était d'un emploi assez rare; l'anglais *challenge*, appel, en vient.
2. Voleur.
3. Bonheur.

L'autre enragé de jalousie ;
Bref chascun suit sa fantaisie :
Je puis cela, sans me vanter,
En moy-mesme experimenter.
Trois ans m'ont faict en cette ville
Estre aimé d'une belle fille,
Qui est chez le sire Marin,
Mais la pauvre fille est bien loin
De parvenir où elle cuide :
Je porte pièca [1] une bride
Qui a tousjours guidé mes ans :
L'amour des lettres, et le temps
Qui perdu jamais ne retourne [2],
Ont mis à mes sens une borne [3].
Le plaisir qui naist de l'amour
Faict vers nous trop peu de sejour
Pour me mettre en sa servitude;
J'aime bien mieux suivre l'estude
Qui au milieu de mile maux,
Pourra soulager mes travaux,
Et me retirer de la crasse [4]
Où la sordide populasse,
Et l'ignorant gist abbatu,
Pour me guider à la vertu.
A Dieu chanson, à Dieu sornette,
A Dieu Babille, à Dieu Grassette,
Ton ris, ton œil, et ton baiser,
Ne peuvent mon mal rapaiser;
Car, quant à moy, de la science
Je veux l'entiere cognoissance.

SCÈNE IV

MACLOU, SOBRIN.

MACLOU.

Je laisse la chose en arriere
Qui devoit estre la premiere,
Il me faut assentir que faict
Mon fils avecques son Finet :
Voicy ja l'année troisiesme
Qu'icy je l'envoyay moymesme,
Pour acquerir quelque scavoir,
A fin qu'il peust un jour pourvoir
A la charge du benefice
Que j'acquis de frere Sulpice :
Mais j'ai deja senty le vent
Qu'en lieu de se faire scavant,
Il danse, il joue, il s'amourasche [5] :
O que ce bruit icy me fasche !
O qu'un pere est plein de bon heur,
Quant ses enfans ayment l'honneur,
Et qu'une honte vergongneuse [1],
Une nature vertueuse,
Un gentil courage les faict
Béer [2] après le bien perfaict :
Mais je le voy à la bonne heure.

SOBRIN.

Je crain que ma longue demeure
N'engendre à mon pere un soupcon.

MACLOU.

Mais que murmure ce garcon,
Il faut que de pres je l'escoute.

SOBRIN.

De moy, je ne fay point de doubte,
Que s'il sçait mon gouvernement,
Il ne me corrige aigrement

MACLOU.

Que n'ay-je une place secrette!

SOBRIN.

Mais, mais quoy ? l'amour de Grassette,
Qui si bien m'est venu lyer,
Me fait tout le reste oublyer.
Ah, malheureux! n'est-ce mon pere
Avec un visage severe?
C'est luy, il le faut saluer.
Heureux puissiez-vous arriver,
Mon pere !

MACLOU.

Heureux je pourrois estre,
Quand tu te ferois recognoistre
Tel que je l'avoy desiré.

SOBRIN.

Je n'ay en ma vie aspiré,
Et n'ay autre but que de faire
Tout ce, pere, qui vous doit plaire.

MACLOU.

Ha, Sobrin, Sobrin, ce n'est pas
Selon mon cœur regler tes pas,
Que laissant de vertu les voyes,
Tant lourdement tu te fourvoyes.

SOBRIN.

Mon pere, parlez sans couroux.

MACLOU.

Sobrin, je t'ay esté trop doux,
Et trop douillet [3] de ton enfance,
Tu m'en fais bonne recompense.

SOBRIN.

Jamais je n'ay voulu penser
Acte qui vous doive offenser.

MACLOU.

Offenser ! n'est-ce point offense
De mettre en mepris la science,

1. Il y a longtemps, il y a bonne *pièce* de temps de cela, suivant l'étymologie très-plausible d'H. Estienne dans sa *Conformité du langage françois et du grec*, 1569, p. 9. — C'est une des antiquailles de langage que Balzac reprochait à mademoiselle de Gournay d'avoir conservées jusqu'au commencement du XVIIe siècle.

2. Revient.

3. Cette rime nous indique la prononciation du mot qui termine le vers précédent : on le prononçait alors *retorne*.

4. Sous entendu *ignorance*.

5. Mot alors tout nouveau, qui ne se trouve, vers le même temps, que dans Palsgrave, sous la forme *s'esmourescher*.

1. Cette épithète fait pléonasme : *vergogne* voulant dire honte, *honte vergogneuse* équivaut à *honte honteuse*, ce qui n'a guère de sens, pour en avoir trop.

2. *Aspirer*. Montaigne dit dans le même sens : « Qui ne bée point après la faveur des princes ? » Liv. III, ch. 10.

3. Tendre, caressant jusqu'à la mollesse.

Pour ribler [1] et courir apres
Tes vilennies à mes frais ?

SOBRIN.

La colere qui vous surmonte
Me faict icy rougir de honte ;
Mais quand le tout au vray sçauriez,
Je m'asseure que vous auriez
Une autre opinion de moy.

MACLOU.

Je suis trop informé de toy :
Il te failloit une morveuse,
Pour estre de toy amoureuse ;
Il te failloit, jeune morveux,
Estre d'une fille amoureux.

SOBRIN.

Je n'ay amoureuse qu'un livre,
Je ne veux autre amour poursuivre,
Pere, et n'en soyez en soucy.

MACLOU.

Sobrin, si tu le fais ainsi,
Si tu fais acte qui me plaise,
Je te feray vivre à ton aise,
Et si auras des biens assez :
Mais si tes sens mal addressez,
En mauvaises mœurs tu depraves,
Après les corrections graves
Dont envers toy je peux user,
Tu iras ailleurs abuser
De l'indulgence paternelle,
Pour rendre calme ta cervelle :
Et quant à ce pendart Finet
Qui est messager et laquet
De tes volontez putassieres,
Il recevra les estrivieres
Si vertement dessus son dos,
Qu'il le sentira jusqu'aux os :
Or, va, retourne à la lecture
Support de la vie future,
Avant que je prenne chemin,
J'eslargiray assez ma main.

SOBRIN.

Et si du temps je ne fay perte ?

MACLOU.

J'auray pour toy la bourse ouverte.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Enda tous tes propos ourdis
Sont aussi vrais que tu les dis,
L'amitié des hommes flouette [1]
N'est jamais entiere et perfaicte,
Si pense-je avoir un amy
Qui n'est ny fat, ny endormy,
Qui m'aime, cherit, et honore
Autant que luy, ou plus encore.

BABILLE.

Ne vous arrestez au babil
D'un songeard plus que vous subtil,
Et ne soyez tant adonnee
A une autre amour mal menee,
Que vous ne pensiez à la fin :
Corbon est cauteleux et fin,
Et souz un grand tas de parolles,
De sornettes et de baboles [2],
Ne tend peut estre qu'à piper.

GRASSETTE.

Il ne me voudroit pas tromper,
Ny enfraindre la foy promise :
Quoy ? mon amitié y est mise,
En advienne ce qu'il pourra.

BABILLE.

Et quand mon maistre le sçaura ?

GRASSETTE.

Tousjours faudra-il qu'il le sçache :
Si cela quelque peu le fache,
Il ne faut qu'un mignard baiser
Pour sa colere rapaiser.

BABILLE.

Si je voulois estre amoureuse,
Je seroy trop plus curieuse
D'un qui auroit quelque moyen,
Que d'un autre qui n'auroit rien.

GRASSETTE.

Mieux vaut la lettre et la sagesse
Que la perissable richesse.

BABILLE.

Qui a dequoy il est prisé,
L'opulent est favorisé,
Et le pauvre avec sa science
En honneur jamais ne s'advance :
O si Dieu vous faisoit cet heur
D'estre cherye du prieur.

GRASSETTE.

Je ne veux point de son service.

BABILLE.

Il quittera son benefice.
Il n'est ny prestre ny cloistrier ;
C'est un jeune homme à marier
Qui vous ayme d'amour si ferme,
Que sa pauvre vie est à terme,
Si vous n'avez de luy pitié.

1. *Courir la nuit.* Corrozet, dans ses *Antiquités de Paris*, 1651, fol. 128 verso, l'emploie, comme ici, pour les « courses des escoliers » la nuit.

1. *Fluette*, légère, fugitive. Ce mot se trouve ici avec la forme qu'il devait au mot *flou*, souffle, d'où il dérive. V. *Biblioth. de l'École des Chartes*, 2e série, t. II, p. 327.

2. *Babioles.* On avait dit au XIVe siècle *babiaux*, comme nous le voyons dans le testament de Jehan de Meung. Tel qu'il est ici, le mot a presque gardé la forme de celui qui a le même sens en italien, *babbole*.

GRASSETTE.

Qu'un prieur eust mon amitié !
Babille, si tu as envye
De me voir quelque temps en vie,
Si tu veux aussi retenir
Mon amitié à l'avenir,
Ne me sois en cecy contraire,
Car autre amour ne me peut plaire
Que de ce gentil escolier,
Lequel j'ay choisi le premier,
Et si en son cœur je n'ay place,
Il faut qu'en brief je trespasse.

SCÈNE II

BABILLE, FINET.

BABILLE.

A ce qu'on peut appercevoir,
Mon babil n'a pas grand pouvoir :
Le prieur, c'est chose certaine,
Et son Finet perdront leur peine ;
Mais qui pourroit l'amor-forcer ?

FINET.

Je ne cesse de ravasser
Suyvant les talons de Babille,
Pour voir si elle est bien subtile,
Pour faire changer d'autre ton
A Grassette au fourchu menton.

BABILLE.

Que dira pendant mon vieil maistre,
Quand le temps luy fera cognoistre
Ce que l'amour trop indiscret
Estime bien tenir secret ?
Mais voicy Finet qui m'escoute.

FINET.

Et bien, Babille ?

BABILLE.

Et bien, je doute
De la cause de ton prieur ;
Grassette l'a à contrecœur
Et n'en veut un seul mot entendre.

FINET.

J'enten bien où cela veut tendre,
Elle veut trop faire chercher
Un plaisir qui couste bien cher :
Je sçay des filles les pensées,
Quand plus elles sont caressées,
Plus croist en elles le dedain,
Et puis l'on les voit tout soudain
Rechercher d'une ame esperdue
L'occasion qui s'est perdue.

BABILLE.

Finet, Finet, tu le prens mal,
Ma maistresse a son cœur loyal
Donné à Corbon ; quant au reste,
Elle est tant gentille et honneste,
Que jamais un vouloir leger
Ne la pourra faire changer.

SCÈNE III

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Si mes affaires amoureuses
Selon mon cœur estoient heureuses,
Finet seroit ja de retour.
O ! combien est trop long le jour
Qui paist l'amoureux d'une attente !
Je ne voy rien qui me contente,
Je me pourmene curieux
Dessouz le fais labourieux
De mile ennuys qui m'epoinçonnent,
Et ma pauvre cervelle estonnent.
Tantost il me vient un soupçon,
L'aage, le lieu et la maison
De ma maistresse trop sevère ;
Item le vieil chagrin du père,
Cela quand bien elle voudroit,
Loing de moy la detourneroit :
Mais je voy Finet à la porte
Qui quelque nouvelle m'apporte.

FINET.

Ouy, telles que je ne veux,
Et dont ne serez trop joyeux.

SOBRIN.

Que dis-tu, Finet ? que sera ce ?
Corbon est-il tousjours en grace ?

FINET.

Certes plus qu'il ne fut jamais.

SOBRIN.

Or va, malheureux desormais,
Quel plaisir peux tu plus attendre ?
Que ne viens-tu, Parque, me prendre,
Sans me laisser en ce tourment ?

FINET.

Monsieur, parlez plus sagement.

SOBRIN.

Finet, or' est la foy congnue
Que tu m'as promise et tenue ?
Est ce, meschant cinq et six fois,
Le service que tu me dois ?
Pense tu que si tu m'abuses,
Que tes trop affetées [1] ruses
Ne recoivent un jour loyer [2] ?
Te pouvois-tu plus oublyer ?

FINET.

Monsieur...

SOBRIN.

Il n'est rien si facile
Que tu ne trouves difficile,
Puisque tu le fais à regret :
J'estoy aussi trop indiscret
De mettre une telle besongne

1. Fausses à force de recherche. Il ne nous en est resté que le mot *afféterie*.
2. Payement, récompense.

Entre les mains de cet ivrongne.

FINET.

Monsieur, sans vous tant courroucer,
Donnez moy loisir de penser,
Et j'emploiray mon artifice
A faire que vostre service
Soit par vostre amye prisé,
Et devant tous favorisé.

SOBRIN.

Depesche donc, si tu es sage :
Mais dy, Finet.

FINET.

Tout ce langage
Ne sert qu'à perdre nostre temps.
Laissez moy songer ; je pretens
De faire que vostre ennemie
Sera vostre loyale amye.

SCÈNE IV

MARIN, BABILLE.

MARIN.

D'où viens-tu, petit friquasson ?
Est-ce maintenant ta façon
De lever le nez par la rue ?
Tu ne penses plus, malotrue,
A la premiere pauvreté
Où si long temps tu as esté;
Ores que tu t'es engraissée
De mon pain la saison passée,
Tu as tout mis en nonchaloir,
A fin de suyvre ton vouloir :
Mais quoy ? ce n'est pas tout, Babille,
Tu veux encor perdre ma fille,
Qui à peine se sçait moucher;
Tu la veux faire amouracher.

BABILLE.

Ne pensez de moy telle chose.

MARIN.

Si ma main dessus toi je pose...

BABILLE.

Je vous prie, sire Marin.

MARIN.

Va, va, j'en croy nostre voisin
Qui a bien cogneu la menée.

BABILLE.

Je suis bien de male heure née.

MARIN.

Si tes ruses je peux sentir,
Je t'en feray bien repentir,
Et cette petite punaise
Qui est chez moy trop à son aise,
En bref esprouvera bien quel
Sera le courroux paternel.

BABILLE.

Tenez un peu, quelle manyère
D'entretenir sa chambrière !
N'est il pas de male heure né,
Qui sert un viellard rechigné ?
Si n'a il pas cause gaignée.
Je suis certes plus obstinée
Que je n'estois au paravant :
Aille tant qu'il voudra bavant,
Si complairay-je à la jeunesse,
Malgré ses dens, de ma maistresse;
Soit tant qu'il voudra occupé,
Si est-ce qu'il sera trompé.

SCÈNE V

FINET, CORBON.

FINET.

Je cours, je trotte, je ravasse,
Je cherche occasion et place
Pour trouver ce fils de frippyer,
Qui ayme à gratter le papyer
Plus qu'à caresser sa maistresse :
S'il me pouvoit donner adresse,
Pour parler seulement deux mots
A Grassette en quelque lieu clos,
Je pourrois bien faire peut estre
Qu'elle parleroit à mon maistre,
Qui sçaura bon gré à Finet
S'il entre dans son cabinet
Par son moyen.

CORBON.

Toujours fortune
N'est ny douce ny importune :
Si elle cloche d'un endroit,
De l'autre elle sçait aller droit.
Je n'ay pas grand or ny chevance,
Cependant la fortune pense
M'avoir amplement satisfaict,
Puisqu'agreable elle m'a faict
Aux yeux d'une fille gaillarde :
Mais je ne pren pas beaucoup garde
A tels abuz qui aveuglez
Rendent plusieurs ensorcelez.

FINET.

Finet, dresse icy tes aureilles.

CORBON.

Et bien, ces beautez nompareilles,
Ces graces et ce teinct vermeil,
Ces rayons d'un double soleil,
Et cette forme tant aymée
Se pert en l'air comme fumée :
Mais la vertu et le sçavoir,
Ont certes bien autre pouvoir.

FINET.

Qu'atten-je plus ?

CORBON.

Mais qui murmure
A mes talons ?

FINET.

A l'aventure
Vous ayant apperceu de loin,

J'ay vers vous brossé [1] mon chemin.

CORBON.

Et puis, Finet?

FINET.

Et puis...

CORBON.

Quell' bise
A tes vœux favorise?
Que faict ton maistre le prieur?
Ne reçoit il plus de faveur
De son amoureuse Grassette?

FINET.

Celuy qui a ce qu'il souhaitte,
Bien que le hazard soit pour luy,
Ne doit rire du mal d'autruy:
Corbon, Corbon, quelque journée
Monstrera la chance tournée.
Est-il rien soubs le firmament
Qui ne soit serf du changement?

CORBON.

Certes, Finet, je ne puis dire
Si l'on m'ayme, ou si c'est pour rire.
De moy, je t'assure ce poinct,
Que l'amour folle ne me poingt.

FINET.

Hé! que mon maistre n'a vostre aage,
Vostre habit et vostre visage?

CORBON.

Pourquoy Finet?

FINET.

Car tant cruelle
Ne luy seroit sa toute belle.
Si elle l'aymoit comme vous,
Je croy que jamais autre espoux
N'auroit part en sa bonne grace.

CORBON.

Je voudroy donc qu'il eust ma place.

FINET.

O! s'il luy estoit advenu
Que pour vous il fust bien venu,
Jamais d'homme, tant fust traictable,
Vous n'eustes l'œil plus favorable.

CORBON.

Mais qui serviroy-je, et dequoy,
Que feroit Grassette pour moy?

FINET.

Elle ne fera doncques chose
Pour l'homme qui requerir l'ose.

CORBON.

Finet, je ne suis un amy
Qui seulement ayme à demy,
L'amitié plus chère et première
Doibt tousjours demeurer entière:
J'ay aymé certe, et j'ayme encor
Ton maistre comme le fin or,
Si je luy puis faire service
(Afin que tu l'en advertisse)
Pour le mener à son dessein,
Je luy seray amy certain.

FINET.

Ainsi fault il que l'on cognoisse
L'amy quand l'affaire nous presse.
Je vay vers mon maistre faché,
Dire ce que j'ay depesché;
Si le bonheur trop ne s'eslongne,
J'espere mener la besongne
Au but où j'ay tousjours tiré,
Et soit le frippyer asseuré,
Que si je gaigne un point de raphe [1],
Je l'envoiray faire la piaphe [2]
Dans ses escoles de decret:
Mais st, tenons le cas secret,
La jactance est un peu trop vaine
En une esperance incertaine.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

SOBRIN, FINET, CORBON.

SOBRIN.

S'il est ainsi que tu m'as dict,
J'espere en fin avoir credit
Un jour auprès de ma mignarde.
Mais...

FINET.

Quoy?

SOBRIN.

Finet, donnons-nous garde
Qu'il n'y ayt quelque dol caché.

FINET.

Monsieur, cela est depesché.
Ce frippyer n'est qu'une pecore,
Un fat, un nyais, un landore [3],
Qui ne sçait un seul gentil tour
De tous ceux que requiert l'amour
Et donnera plustost un blasme
A une gracieuse dame,

1. Terme de chasse pour dire *aller droit devant soi.* Mademoiselle de Gournay, dans sa *Defense de la Poésie*, parlant des ennemis de Ronsard, dit qu'ils vont « *brossants* en leur fantaisie, comme le sanglier échauffe dans une forêt. » De ce verbe est venu son contraire : *rebrosser* ou *rebrousser* chemin.

1. Si je fais une *rafle,* un bon coup.

2 Ostentation, vanité, goût de la mode tapageuse qui *piaffe*, comme un cheval à la parade. Les exemples de l'emploi de ce mot, alors fort en vogue, seraient faciles à trouver; nous nous contenterons d'indiquer une piece du temps, qui est fort rare, sur la confusion des vantards et des voleurs : *Tragédie et derision de la Piaffe et de la Picquorée*, par Gabriel Bounin. Paris, 1579, in-4.

3. Lourdaud, endormi. Cotgrave le donne comme un mot bas-normand. Il était toutefois employé aussi en Bourgogne, ainsi que ce passage de notre Autunois le prouve, et en Champagne, car nous le trouvons dans une des pieces de Larivey. (*Ancien Theâtre*, t. V, p. 72.)

Qu'une heure de contentement.
Il n'est qu'un bon commencement,
Laissez moy faire quant au reste :
Car à ce coup, Monsieur, j'atteste
Les amoureuses deitez,
Leurs dardz et leurs feux irritez,
Que vous aurez la recompense
De vos services ; mais je pense
Que voicy le fils du frippyer.

CORBON.

Si me feray-je bien payer
Avant que mon droict je luy quitte.

FINET.

Ne faillez à cette poursuitte ;
Parlez peu, pendant depeschez,
Voicy celuy que vous cherchez.

CORBON.

Je sçay qu'il a argent en bourse,
Mais Grassette, qui est rebourse,
N'a que faire de tout cela.

FINET.

Arrestez-le, Monsieur.

SOBRIN.

Hola !

CORBON.

Qu'est-ce qui me... ?

FINET.

Parlez, mon maistre.

SOBRIN.

Ha, qu'heureux le ciel vous feit naistre,
Corbon, puisque vous avez peu
Acquerir pour rien ou bien peu
L'amour et le cœur de Grassette,
Que tant cherement je souhaitte.

CORBON.

Je ne sçay quel, bien ou malheur;
Mais si n'eus-je jamais au cœur
Amour de femmes ny de filles :
Elles ne sont assez subtiles
Pour me piper de leur attraict.

SOBRIN.

Helas, Corbon, puisque le traict
De ce petit Dieu qui entame
Une ardante playe en mon ame,
Ne vous a blessé comme moy,
Je vous supplye par la foy
Dez long temps entre nous jurée,
Que vous m'y donniez quelque entrée :
Car si d'elle je ne jouys,
Accablé de maux et d'ennuis,
Vous verrez en peu de journées,
Venir la fin de mes années.

CORBON.

Mais je ne voy point quel secours
Je puisse faire à voz amours.

FINET.

Il faut pour cette maladie
Une entreprise bien hardie
Et qui, par quelque moyen bref,
En peu de temps soit mise à chef.

SOBRIN.

Finet, mon amy, je te prie.

CORBON.

Si le pere ou la fille crie ?

FINET.

Rien, nous ferons si sagement,
Qu'ils n'en sentiront que le vent.

CORBON.

Comment ?

FINET.

Nous dirons à Babille,
Qui est assez prompte et habile,
Que vous desirez de parler
A sa maistresse, et d'y aller
(A fin qu'on couvre l'entreprise)
Desguisé d'une robe grise ;
Faictes tant que Grassette aussi
Par vous entende tout ceci,
A fin que si mon maistre arrive,
Elle ne face la retive :
Quant à luy, il aura le soin
De la trouver en quelque coin
Où il y ait peu de lumiere;
J'attireray la chambriere
Qui conduira mon pelerin
Au celier du sire Marin,
Avec sa robe vilageoise,
Pour, sans faire ny bruit ny noise,
Demander du vin pour l'argent.

CORBON.

Et puis ?

FINET.

Luy qui est diligent,
Quand il faut parler de monnoye,
Mettra soudain Grassette en voye,
Qui, estant instruite du cas,
Son huys ne refusera pas ;
Et puis elle estant abusée
Par la vesture desguisée,
Prendra Monsieur pour son amy,
Qui lors ne sera endormy
A bien sa fortune poursuyvre.

CORBON.

Mais que s'en pourroit il ensuivre ?

SOBRIN.

Ensuyve tout ce qu'il pourra.

CORBON.

Voyre apres Corbon restera
Honteux comme une lourde beste,
Payé de cent hochets [1] de teste.

SOBRIN.

Non, non, sans plus vous tourmenter,
A fin de mieux vous contenter,
Faictes-moy quelque autre demande ;
Car j'ay l'affection si grande,
Que de refus vous n'aurez point.

1. Hochements de tête, pour dire non.

CORBON.
Je ne demande qu'un seul poinct.
SOBRIN.
Quel ?
CORBON.
Vous avez un benefice
Qui requiert un autre service
Que celuy que vous poursuivez,
Duquel disposer vous pouvez :
De moy, j'ay tousjours eu envie
De mener une austere vie,
Faictes-moy jouir de cela
Promptement, et puis me voila
Là tout prest à vous introduire
Au lieu où vostre amytié tire :
Entendez-vous bien à ce coup ?
SOBRIN.
Certes vous demandez beaucoup,
Mais l'ardent feu de mon courage
Feroit vous donner davantage,
Si or' vous m'en aviez requis :
Ce bien là pour vous est acquis,
Et en aurez lettres passées.
Finet, quant aux autres menées,
Qu'on se despesche d'y pourvoir.
CORBON.
Escoute, Finet, st, st, st.

SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.
O malheureux prieur desmis,
Que ne vois-tu où tu t'es mis,
Qu'avant que d'entrer tu ne sondes
Le gué des misères profondes
Où tu te vas precipiter ?
Qui se fust voulu despiter
Contre toy pour un malefice,
N'eust sceu choisir plus dur supplice.
Va : tu n'avois pas merité,
Aveugle, ceste dignité
Que maintenant si peu tu prises :
Ha, malheureuses entreprises,
Puisque l'on profane en ce poinct
Ce qui nous doibt estre si sainct,
Perissent d'une mort estrange,
Ceux qui complottent tel eschange !
Mon prieur pourra bien sentir
A la fin un long repentir
De ce qu'à soymesme il desrobe :
Mais je vay chercher une robe,
Des habits, et tout ce qu'il faut,
Attiffer Marin et Thibaut,
L'amoureuse et la chambrière,
Sentir l'entrée de derrière,
Et tout ce qu'il faut pour tromper
Tous ceux que nous voulons piper.
BABILLE.
Je ne sçay comme va l'affaire
Du prieur et de son contraire,
Et qui du combat entrepris
Des deux emportera le pris :
Mais je voy Finet qui trotine,
A fin que quelcun il affine.
Finet, Finet.
FINET.
Qui va là ? quoy ?
BABILLE.
Arreste, Finet, parle à moy.
FINET.
Ah, jamais en saison meilleure
Je ne t'ay veue qu'à ceste heure.
BABILLE.
De l'affaire comme en va il ?
FINET.
Je leur ay bien baillé le fil.
BABILLE.
Conclusion ?
FINET.
Voyla mon maistre
Tant heureux que plus ne peut estre,
Pourveu qu'à ce nouveau bon heur,
Tu luy prestes quelque faveur.
BABILLE.
En quoy, Finet ?
FINET.
Il te faut dire
A Grassette s'elle desire
Parler à Corbon à loisir,
Qu'elle ne sçauroit mieux choisir
Le jour ny l'heure plus secrette
Que cette cy, et qu'en cachette
Je va en habit vilageois
Demander, mais à basse voix,
S'il y a point de vin à vendre ;
Grassette le pourra entendre
Et mener alors l'escolier
Au plus secret lieu du celier :
Alors ils parleront sans noise,
Par ensemble tout à leur aise.
BABILLE.
Que fera le prieur tandis ?
FINET.
Fay seulement ce que je dis,
Instruy moy bien nostre amoureuse,
Et tu seras la plus heureuse
De ton village.
BABILLE.
Mais pendant,
Marin, qui va tousjours raudant,
Sentira il point la cassade[1] ?
FINET.
Mais, mon Dieu, que tu es maussade !
Va t'en à la maison exprès,
A fin que vous vous teniez près
Et que l'on vous retrouve ensemble.

1. Tromperie. On disait : *avoir la cassade*, pour *être dupe*.

BABILLE.

Cet engeoleur[1] icy assemble
Tant et tant de propos divers,
Qu'il n'y a endroit ny envers :
Mais qui est galleux qu'il se frotte,
Il faict bon gaigner une cotte :
L'odeur du gain sent tousjours bon.
Je vay mettre ordre à la maison,
A fin que si quelqu'un arrive,
Long temps à la porte il n'estrive[2].

SCÈNE III

FRIQUET.

Plus je frequente la maison
De Marin, plus j'ay de soupçon :
Car Babille est fort affetée[3],
Grassette un peu trop esventée,
Certes telle legereté
Convient mal à la chasteté :
Ores ne peult estre le père
Envers sa fille trop sevère.
Au vieil temps l'on ne caquetoit
D'amour, sinon quand l'on estoit
A la perfection d'un age
Propre à traicter le mariage :
La creintive fille pendant
Soubs la main du père attendant,
A ses mandemens tousjours preste,
Vergongneuse baissoit la teste
Et n'osoit voir un homme en front :
Mais maintenant nos filles vont
Plus effrontées que des biches
Qui battent des deux flancs les friches[4].
Si veux-je de tout mon pouvoir
Tascher si je pourray sçavoir
A quoy tendent tant de menées
Que j'ay veu par tant de journées
Au logis du sire Marin.
Qui voit brusler de son voysin
La maison, la grange, ou l'estable,
Doit craindre l'accident semblable :
J'ay une fille qui croistra,
Et peult estre me donnera,
Si Dieu ne m'ayde, un tel affaire[5] :
Mais il vaut mieux un peu se taire,
Et sans trop d'icy s'eslongner,
Discrettement y besongner.

1. Mot qui, ainsi orthographié, porte avec lui son étymologie de *metteur en geôle*, comme l'oiseleur met en cage les oiseaux qu'il attire.

2. S'impatiente, se tourmente, du mot *estrif* dont un des sens était débat, ennui : « *J'estrive* autant aux petites entreprises qu'aux grandes, » dit Montaigne.

3. Coquette. C'est un des sens que lui donne Furetière.

4. Qui se vautrent en rut sur les herbes.

Voila une comparaison qui prête au mot *biche*, dans le sens que lui donne le demi-monde, une ancienneté qu'on n'attendait guere.

5. Nous avons déja vu dans la piece qui précede celle-ci que le mot *affaire* était alors du masculin.

SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, MARIN.

SOBRIN.

Me voyla en bon equipage.

FINET.

Mais il faut changer de langage,
De mots, de gestes et de voix,
Et contrefaire un vilageois.

SOBRIN.

J'en sçay assez, Finet; regarde
Cependant par tout, et pren garde
Que c'est, qui entre, et qui va là.

FINET.

Je sçauray bien faire cela.

SOBRIN.

Si dans cette maison bourgeoise,
Tu entens quelque bruit ou noise,
Vien, cour, et voy tous les quantons,
Car je crain les coups de bastons.

FINET.

Non, n'ayez peur qu'on vous offense,
Vous n'aurez mal en ma presence,
Croyez si l'on touche sur vous,
Que je n'attendray pas les coups.

SOBRIN.

Hau lay hau ! n'y a icy personne ?

MARIN.

Quoy ? que veult dire cet yvrongne ?

SOBRIN.

May foy y au moy, sire Marin,
Y demande in pochon de vin,
Pour mon père qu'au tan mailaide.

MARIN.

Bren, bren, il faut tousjours qu'on aide
A ces vilains à tout propos,
On ne sçauroit avoir repos,
S'on veult croire cette canaille :
Et quoy, qui leur preste, il leur baille,
Ils empruntent sans jamais rendre.
Tantost il faut du vin leur vendre,
Tantost il faut voir le grenier,
Et n'ont jamais un seul denier ;
Puis si cherchez au bout du terme
Vostre argent, leur maison se ferme,
Et estes, pour conclusion,
Satisfaict d'une cession.
Allez, je n'ay rien en ma cave.

SOBRIN[1].

Ma foy mon porre chero glave[2]

1. La curiosité de cette scène en patois n'a pas échappé à M. Émile Chasles dans sa These, *la Comedie en France au* XVIe *siècle*, où, comme nous l'avons vu, il accorde une assez belle place à la pièce de François Perrin. « Il déguise Sobrin en paysan, dit-il, analysant ce passage, et lui prête le patois de son nouveau rôle. Ce patois, ajoute-t-il, est encore aujourd'hui celui que parle le peuple dans le Morvan et dans le Mâconnais. L'emploi perpétuel du mot *y*, qui sert tour à tour de particule pronominale et de particule conjonctive, caractérise ce langage bizarre. »

2. *Crie*. Ce verbe, qui a la même racine que *glapir*, se retrouvait

En son-li de fain et de soy,
Y vous pairay bien pour ma foy.

MARIN.

D'où estes-vous ?

SOBRIN.

De Brisepeille.

MARIN.

Ce seroit bien grande merveille
Si ces vilains sçavoyent compter
Cinq douzains pour me presenter,
Encor que rien je ne leur ferme.

SOBRIN.

A me faut in pochot [1] de terme
Qui ne vous sero pé contant.

MARIN.

Maìs qu'en veux-tu faire de tant ?

SOBRIN.

Y au pour Porno de Bourdoillon
Et pour say fame Parrechon,
Qu'ay son ché may tante Gelitre.

MARIN.

Faut-il du vin à ce belitre ?
Bien pour ce coup tu en auras,
Mais sçais-tu quoy, tu me payras,
Du principal et de l'attente.

SOBRIN.

O Monsieur, et Margo may tante
Vous doné demain à marché
Y sçay ben quoy qu'elle é caiché,
De quoy no gen ne scayvan ren.

MARIN.

Grassette, tost allez vous en
Bailler de mon vin, tost Babille,
Qu'on prenne la clarté, habile,
Et qu'on se garde d'espancher [2] :
Le vin est maintenant trop cher,
Et puis nostre cave est si sombre
Qu'on n'y voit que noir sur de l'ombre.
Ce pendant que cela se faict,
J'ay quelque marché imperfaict
Avecques Macé loche-teste [3] ;
Encor qu'il soit aujourd'huy feste,
Si ne veux-je pourtant laisser
A mes besongnes avancer :
Je vay chercher à l'heure à l'heure
Le logis auquel il demeure.

dans le Blaisois, où, suivant Cotgrave, *glavoir* veut dire cri de douleur.

1. Le quart d'une chopine. — On disait plutôt *pochon*, ou *posson*, et aussi *poichon*, dont le peuple a fait *poisson*, mot qui ne s'est pas perdu chez les marchands de vin. On lit dans le *Triumphe des Carmes*, v. 17 :

Et plain *poichon* de vin d'Ausoire (Auxerre).

Génin a fait toute une dissertation sur ce mot, dans ses *Récréations philologiques*, t. I, p. 175-177. Francisque-Michel, dans son *Dictionnaire d'argot*, p. 330, pense que l'ivrogne, qui boit trop de *pochons*, pourrait bien, à cause de cela, s'être appelé un *pochard*.

2. Renverser, répandre.

3. Dont la tête branle.

SCÈNE V

CORBON.

Avoir ne faut la main pesante,
Quand l'occasion se presante,
A l'empoigner par les cheveux
Et la bien serrer si tu peux :
Car si le malheur tant te frappe,
Qu'un coup de ta main elle eschappe,
En vain tu la regretteras :
Car plus sa faveur tu n'auras.
C'est folye à celuy qui pense
Estre avancé par sa science,
Car ores [1] les mondains estats
Des lettres font trop peu de cas :
J'eusse long temps suivy l'estude,
Tant est grande l'ingratitude,
Sans qu'il m'en fust or advenu
Pour quatre sols de revenu,
Et voicy l'heure inopinée
Que je voy ma vie assignée
Sur un gras et ample moyen,
Sans avoir merité tel bien :
Vertu est pauvre et importune,
Mais les biens sont pour la fortune.
Ainsi que j'avois convenu,
Tout ainsi est il advenu :
Je suis quitte de ma promesse,
Et depestré de ma maistresse :
Or soit Sobrin enamouré,
Si auray-je le prieuré.
Je confesse que la conqueste
En est quelque peu mal-honneste ;
Mais le gain plaist tant aux humains,
Que quand il vient entre leurs mains,
Son odeur est plus estimée
Que n'est la bonne renommée.
Je ne suis plus fils du frippyer,
Car voicy dedans ce papyer
De mon prieuré la depesche :
Tant qu'il voudra maintenant presche
Grassette le fol amoureux ;
Car quant à moy j'ayme bien mieux
A mon aise passer mon age,
Qu'estre martir en mariage.

SCÈNE VI

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Nul n'est il maintenant en voye ?
N'est il personne qui me voye ?
Homme ne suyt il mes talons ?
Je sens infinis esguillons
Qui poulsent hors de ma pensée
Par force une joye pressée :
Je suis droictement sur le poinct

1. Pour : à cette *ores*, à cette *heure*.

Que la mort me viendroit à point,
A fin que ma plus longue vie
D'un nouveau dueil ne soit suivye
Qui me ravisse à l'avenir
De ce beau jour le souvenir.
Ne verray-je homme qui se plaise
D'escouter d'où me vient cet aise,
D'où je vien, pourquoy et comment
Je traine cet accoustrement?

FINET.

Voicy l'amoureux de village
Qui est tout gay en son courage,
Il faut sçavoir ce qu'il a faict.

SOBRIN.

N'est-ce pas icy mon Finet?
Ha, mon Finet, par ta prudence
J'ay un tel plaisir que je pense
Qu'il n'en peult advenir un tel
En ce monde à l'homme mortel.

FINET.

Cela va bien, car pour les doubtes
J'ay esté sans cesse aux escoutes :
Mais je vous prye me conter.

SOBRIN.

Mais je te prye d'escouter.
A peine estoit la cave ouverte,
Que Babille au mestyer experte
Esteinct la chandelle, et de loing
Me monstre Grassette à un coing
Pensant le frippyer introduire,
Puis rusée elle se retire :
Lors parlant peu à basse voix,
Premier je me joue à ses doigts,
Puis aux tetins, puis je l'embrasse,
Je cole à la sienne ma face :
Bref à ma chaude affection
A tant compleu l'occasion
Qu'onc amoureux, comme je pense,
Ne receut telle recompense.

FINET.

Ha, ha, ho, ho, ha, ha, ha, ha!

SOBRIN.

Apres, Finet, pour mirer mieux
Ma face dedans les deux yeux
De ma dame tant desirée
Je l'ay à la clarté tirée,
Et pour aussi me descouvrir.

FINET.

C'est ce que je voulois ouyr.

SOBRIN.

A l'heure ma pauvre Grassette,
A l'heure ma pauvre tendrette
S'est pasmée entre mes bras,
Voyant bien qu'elle n'estoit pas
Où elle pensoit estre chute :
Mais apres la longue dispute
Faicte de ma longue amityé,
De nous deux elle a eu pityé.
« Ah Corbon desloyal et traistre,
« Dict elle, ore fais-tu paroistre
« Des hommes la fidelité.
« O ciel contre moy irrité!
« Et toy du beau jour la lumyere
« Qui sembles fermer ta paupiere
« Pour ne voir ce desloyal faict
« Qui recompense mon bien faict,
« A tout le moins vange l'injure
« Que je reçoy de ce parjure.
« Tu ne chantois, traistre imposteur
« Que d'un mariage futeur,
« Pourtant tu m'as (ha esperdue)
« Prodigieusement vendue.
« Est-ce l'heur que j'atten de toy?
« Est-ce, meschant, est-ce la foy
« Que tu m'as tant de fois jurée?
« Tu vois comme estoit asseurée
« Ton amour en cet animal : »
Mais, dy-je, en effacant le mal,
Que t'a faict cette meschante ame,
J'atteste maintenant la flame
Qui premier embraza mon cœur
Quand ton œil en fut le vaincueur,
Qu'à jamais, quoy qu'il en advienne,
Ta volonté sera la mienne,
Qu'un mariage bien-heureux
Fera un seul corps de nous deux;
Que tu me seras aussi chere
Que l'œil couvert soubs ma paulpiere,
Et que cette nostre union
N'aura jamais division.
En ce poinct ma doulce parole
Si bien ma mignonne console,
Que je l'estime desormais
Estre ma femme pour jamais.

FINET.

Oh! comme je crains la colere
Irritée de vostre pere.

SOBRIN.

Rien, Finet, plustost il te faut
En cette matiere estre caut [1],
Et tant faire, par ta menée,
Qu'à femme elle me soit donnée.

SCÈNE VII

FRIQUET, MARIN.

FRIQUET.

Sire Marin, si je le tue,
Et la Justice s'en remue?

MARIN.

Versez le moy sur le pavé :
Faut-il qu'un paillard depravé
Me vienne faire telle injure?

FRIQUET.

Si je le puis trouver, j'en jure,
Je luy chargeray bien le dos.

MARIN.

Assommez, cassez luy les os,
Montrez luy moy que c'est à dire

1. Sur tes gardes. V. une des notes précédentes.

De venir les filles seduyre.

FRIQUET.

Si j'eusse attrapé le paillard,
Il eust dict qui mangea le lard [1].

MARIN.

A il bien couvert l'entreprise
Dessoubs une jacquette grise?
L'homme est il plus de l'homme seur?

FRIQUET.

Je t'auray, traistre ravisseur.

MARIN.

Et cette petite affetée
Toute nue sera fouettée.

FRIQUET.

Ha, Babille, est ce la façon?

MARIN.

Je t'auray, petit putasson,
Belistresse [2] : t'ay-je nourrie
Pour avoir telle vilennye?

FRIQUET.

Il la fault faire emprisonner.

MARIN.

Il luy faut tant de coups donner.

FRIQUET.

Non, donnez la à la Justice,
Et que tres bien on la punisse.

MARIN.

Soyez donc, Friquet, diligent
A chercher quelque bon sergent,
Pour la jetter en fond de fosse,
Où la puisse estrangler la bosse [3];
Et qu'au surplus de ce vilain
Le sang rougisse le chemin.

FRIQUET.

La chose en est bien asseurée,
Vous viendrez en prison murée,
Belle huyssiere de la mynuict [4] :
Diable y ait part qu'on ne poursuit
Ainsi toutes les maquerelles,
Vraye perte et peste de celles
Qui pour peu se laissent piper;
Ensemble on me puisse couper
Promptement l'une et l'autre oreille,
Prieur, si je ne vous resveille.

1. Qui est le coupable. On lit dans l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne (t. I, p. 223) : « On lui fit avouer *qui avoit mangé le lard,* » dans le sens de : on lui fit dire qui avait commis le crime. L'expression de l'argot : *manger le morceau,* pour dire dénoncer, dérive de là.

2. Gueuse. Le mot est dans Montaigne, avec le sens de mendiante : « Dédaignons cette faim d'honneurs, basse et *bélistresse.* » Liv. III, ch. 10.

3. Ou plutôt la *male bosse,* c'est-à-dire la peste, selon Cotgrave. Il est parlé dans une farce de l'*Ancien Théâtre* (t. II, p. 137) « de *Bosse* et d'*Epidymie.* »

4. C'est a-dire portière qui n'ouvre que la nuit, entremetteuse.

SCÈNE VIII

MACLOU, MARIN.

MACLOU.

Il ne reste plus qu'à penser
De mon retour pour l'avancer :
J'ay presqu'icy faict les affaires
Qui m'estoient les plus necessaires;
Il me fault voir mon escolyer,
Luy donner argent pour payer
Sa chambre, son bois, ses chandelles,
Sa despence, et besongnes [1] telles,
Pour retourner en nos quartiers.

MARIN.

T'ay-je nourry cinq ans entiers
Pres de moy, pour cela, truande?
Je t'en feray payer l'amande.

MACLOU.

N'est ce pas le sire Marin
Qui vient au long de ce chemin?
C'est luy; mais qu'est ce qu'il grommelle?

MARIN.

Si je treuve la macquerelle,
Si je r'encontre ce muguet,
Et ce larronneau de Finet!...

MACLOU.

Finet! Ha! que peult cecy estre?

MARIN.

Et son jeune babouin de maistre,
Qui prend un paletot [2] de gris
Pour venir troubler mes espris.

MACLOU.

Ce qu'il dict, seroit-ce point songe?
Prend il point pour vray un mensonge
Si me faut il sçavoir que c'est.
Ha, sire Marin, mais où est
A cette heure vostre prudence?

MARIN.

Ha, meschant!

MACLOU.

Qu'est cecy? Je pense
Que vous estes hors de raison.

MARIN.

Ainsi souiller une maison?
Qui me tient que je ne t'assomme?

MACLOU.

Tout beau, sire Marin; mais comme
Estes vous ainsi transporté?

MARIN.

Je sçay trop bien sa loyauté,

1. Ce mot se disait alors dans le sens de l'italien *bisogna,* affaire, et de *besoing,* d'où il dérive.

2. Ce mot n'avait pas d'ordinaire cette forme si moderne. On disait plus souvent *palletocq,* d'où le verbe *empaletocquer,* et le mot *palletoquet,* pour vaurien : le *palletocq* n'était guère alors qu'une longue casaque ou souquenille de laquais.

Et comme il s'est monstré habile
A ravir l'honneur de ma fille.
Que si....

MACLOU.

Mais qui vous a faict tort?

MARIN.

Il aura le coup de la mort.

MACLOU.

Qui donc?

MARIN.

Ah, Sobrin trop volage!

MACLOU.

Sobrin? Qu'a il fait? quel outrage?

MARIN.

Et son effronté consellier!

MACLOU.

Qui? Sobrin? qui? mon escolyer?

MARIN.

L'imposteur Sobrin se desguise
Avec une jacquette grise
Pour forcer les filles d'autruy.

MACLOU.

Pour forcer les filles? Qui, luy?

MARIN.

Luy.

MACLOU.

Que mon fils Sobrin s'efforce
De prendre quelque fille à force?

MARIN.

Avec un habillement gris
Il est entré en mon logis,
Et a ma Grassette engeolée
Si bien qu'il la despucelée.

MACLOU.

Ah, meschant bastard, qu'as tu faict!
Mais pourquoy ne fus-tu defaict,
Tombant du ventre de ta mere,
Par les dents de quelque chimere?

MARIN.

Cela ne me contente pas :
Si en passera il le pas,
Si par la ville on le rencontre.

MACLOU.

Il faut, Finet, que je te monstre
Que vault d'un maistre le courroux :
Je t'ay, je t'ay esté trop doux,
Il faut que de toy je me vange,
Puisque ton vouloir ne se change.
Sire Marin...

MARIN.

Sçavez vous quoy?
Ne m'en parlez plus.

MACLOU.

Par la foy
Qui a toujours, mere commune,
Nourry deux amitiez en une,
Si ma prière a quelque lieu,
Je vous prie en l'honneur de Dieu,
Temperez la colere forte
Qui pour cette heure vous transporte,
Et me donnez un peu de temps
Pendant lequel bien je pretens
De faire une plus ample enqueste.

MARIN.

Bren, bren, vous me rompez la teste.

MACLOU.

Mais je vous prye.

MARIN.

Abus!

MACLOU.

Mais, mais
L'on vous fera raison.

MARIN.

Jamais.

MACLOU.

Si n'y a il faute si grande
Qu'on ne repare par amande.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FRIQUET, FINET, SOBRIN.

FRIQUET.

Scais-tu quoy? ne m'en parle plus,
Car nous sommes tous resolus
D'avoir raison du malefice,
Ou de vous tirer en justice :
Cherchez ailleurs vostre credit.

FINET.

Il est bien vray ce que l'on dict :
Vous trouverez un genre d'hommes,
Au malheureux temps où nous sommes,
Qui n'ont meilleur gain que celuy
Qui leur vient du malheur d'autruy.
Ne cherchez tant vostre advantage
Maintenant en nostre dommage
Que vous ne pensiez à la fin.

FRIQUET.

Quoy? si je soustien mon voisin,
Fay-je chose que je ne doive?
Qui faict la folye la boyve,
Je suis loyal jusqu'à la mort.

FINET.

Nous avons quelque peu de tort,
Friquet, ainsi je le confesse,
Le prieur et moy ; mais si n'est-ce
Pour en mourir.

FRIQUET.

Si sera bien.

FINET.

Vous n'en avez pas le moyen.

FRIQUET.
Fault il point que ce coquin groigne?

FINET.
Coquin!

FRIQUET.
Corbieu, si je t'empoigne,
Je battray le pavé de toy.

SOBRIN.
Ce ne sera doncques sans moy :
Si tu avois la main levée,
Tu sentirois que mon espée
Ne tient point au bout du fourreau.

FRIQUET.
En ayde! voyez ce bourreau
Qui me veult icy faire oultrage.

SOBRIN.
Demeure, tu n'auras dommage;
Mais je te veux bien advertir
Que je te feray repentir,
Si tes injures tu n'oublies,
Et que tu ne reconcillies
Mon pere avecque ton voysin.
M'entens-tu?

FRIQUET.
Il est bien besoin.

SOBRIN.
Au surplus, si tu peux tant faire
Que Marin, qui est mon contraire,
Vueille son couroux oublyer,
Et sa Grassette à moy lyer
Par un bon mariage, pense
D'en avoir bonne recompence;
Mais si en nos fermes amours
Tu brasses quelques traistres tours,
Je jure que de cette espée
Tu auras la gorge couppée.

FRIQUET.
Ainsi maintenant les puissans
Rendent à eux obéissans
Les petits qui contre eux ne peuvent :
Si je leur faux [1], et s'ils me treuvent,
Ils me frotteront bien mon lard.
Si je peux gaigner ce viellard,
J'en auray bien ample salaire;
Il vault mieux l'un que l'autre faire :
Chacun ores pense de soy,
Je n'ay nul plus proche que moy.

SCÈNE II

MARIN, FRIQUET.

MARIN.
J'advise de tous les endroits,
Car bien entendre je voudrois
Comme Friquet mon voysin traicte
Ceux qui cette injure m'ont faicte :
Ha, je le voy venir de loin :

1. Si je leur manque, s'ils me veulent absolument.

Et bien, est-il mort ce vilain?

FRIQUET.
Mort! mais luy de grande furye
M'a-il pensé oster la vye!
Au desespoir le dernier but
Est de n'esperer nul salut [1].

MARIN.
Mais dictes moy...

FRIQUET.
Il court, il rible,
Il escume, il fait le terrible,
Avec son pendard de valet
Armé des pieds jusqu'au colet :
Bref, gardons-nous qu'en quelque embusche
L'un de nous bien tost ne trebusche.

MARIN.
Mais que serons-nous en cecy?
Endurerons-nous donc qu'ainsi
Il ait abusé de ma fille?

FRIQUET.
Que n'estoit elle plus habile
Et plus prudente à se garder,
Sans imprudemment hazarder
La chose qui estoit si chere?
Faut-il ainsi estre legere
Au premier amoureux qui rit?
Un jeune homme de bon esprit
Poussé des flambeaux de son age,
Ne cherche que son advantage.

MARIN.
Mais qui serons-nous, mon Friquet?

FRIQUET.
A ce que j'ay sceu de Finet,
L'escolyer a bien bonne envye
D'user le reste de sa vie
Avec Grassette.

MARIN.
Mais comment?

FRIQUET.
Il ne l'a (si Finet ne ment)
A son amitié attirée,
Que pour l'avoir femme espousée.

MARIN.
Est-il possible?

FRIQUET.
Il est tout vray.

MARIN.
Je ne scay si je le croiray,
Car maintenant la paillardise
Soubs un tel masque se desguise :
Toutesfois, si sans m'abuser,
Il vouloit ma fille espouser,
Je le feray en lieu de moyne,
Heritier de mon patrimoine.

1. Fr. Perrin se souvient ici de son latin; il traduit littéralement le vers de l'Énéide :

Una salus victis nullam sperare salutem.

FRIQUET.
Ainsi sans noyse vous vivrez
Et l'opprobre vous couvrirez
De vostre fille.

MARIN.
Et quand au reste,
J'auray une alliance honneste.

FRIQUET.
Il faut donc cela despescher.

MARIN.
J'en suis content.

FRIQUET.
Je vay chercher
Le sire Maclou pour parfaire
Le plustost qu'on pourra l'affaire.

MARIN.
Allez, Friquet, et faictes bien,
Comme un amy fait pour le sien.

SCÈNE III

MACLOU, FRIQUET.

MACLOU.
Tant plus je pense à mon muguet,
Tant plus cet acte me desplaist.
Il est bien vray que la sagesse
Ne suyt pas tousjours la jeunesse :
Il me souvient en mon vieil temps
Des bouillons de mes jeunes ans,
Et tel souvenir me tempere
La rigueur requise à un pere.

FRIQUET.
Voicy qui te sert bien, Friquet.

MACLOU.
Si a il bien petit acquet [1]
A suyvre cet amour folastre.
Mais si je suis opiniastre
A corriger mon fils Sobrin,
Il pourra bien quelque chagrin
Engendrer en sa fantasie,
Et icelle en estant saisie
L'envoyra en quelque malheur,
Pour estre larron ou voleur,
Ou quelque soldat miserable :
Encor fault il estre traictable
A son fils, car comme aymera
L'estranger celuy qui sera
Contraire à sa propre lignée ?

FRIQUET.
Voicy mon occasion née :
Or, sus, sus, parlons du pryeur.
Sire Maclou....

MACLOU.
Qu'est-ce, baveur [2] ?
Ha, Friquet, que dict ta pensée ?

FRIQUET.
Rien de nouveau.

MACLOU.
Et l'espousee
De Marin, vostre grand amy ?

FRIQUET.
Marin n'est plus vostre ennemy.

MACLOU.
Comment, Friquet ?

FRIQUET.
Mais est-il noise
Tant aigre que l'on ne rapaise ?
L'homme est prompt à se courroucer,
Mais tout cela se doibt passer
Avant que le soleil se baisse.

MACLOU.
Mais que dict-il ?

FRIQUET.
Rien, rien.

MACLOU.
Mais qu'est-ce ?

FRIQUET.
Le vous veux je dire en deux mots.

MACLOU.
Mais que servent tant de propos ?

FRIQUET.
C'est moy qui crioys par la rue,
Eschauffé, disant : Tue, tue,
Quand vostre fils après ce coup
Viste se sauvoit tout à coup ;
Mais voyant que cette poursuyte,
Ou une vengeance petite
Peult un plus grand feu eschauffer,
Je tasche à ce mal estouffer.

MACLOU.
Comment ?

FRIQUET.
Grassette est une fille
De beauté et d'age nubile ;
Vostre fils est honneste aussi,
Prest à marier : par ainsi
Quand nous ferons un mariage,
Je n'y cognoy aucun dommage.

MACLOU.
Marier, que deviendra donc
Le pryeuré de mon fils adonc [3] ?

FRIQUET.
Penseriez-vous qu'il voulust estre
Pryeur, moyne, profez, ny prestre ?

MACLOU.
Nenny.

FRIQUET.
Pourquoy contre son cœur
Le voulez-vous faire pryeur ?
Ce bien lequel il ne merite,

1. *Profit.* « De moy il n'aura autre acquêt, » lit-on dans une farce de l'*Ancien Théâtre*, t. I, p. 208.
2. Bavard.

[3] *Alors*, du latin *ad hunc*.

Pensez-vous qu'en fin il proffite ?
Vous cuidez le spirituel
Mesler parmy le temporel,
Et en engraisser la cuisine
De vostre fils qui n'en est digne :
Laissez l'en doncques descharger,
Puisqu'il veut estre mesnager.
Ne pensez plus à l'avarice,
Laissez-moy là ce benefice,
Nous y pourvoyrons bien après,
Tant seulement tirez-vous près
De Marin, et qu'en peu d'espace
Ce mariage se parface.

MACLOU.

Je ne veux mettre à nonchaloir
Ny Marin, ny son bon vouloir ;
Je m'en vay poursuivre l'affaire
Pour le tout sainement parfaire :
Si pendant mon fils vous voyez,
Sans faire semblant, pourvoiez
Que sur le champ il ne s'estonne
Si ses matines je luy sonne :
Car de prime abord je feindray
Qu'adviser je ne le voudray,
En contrefaisant au possible
Le courroucé et le terrible;
Mais avant que partir pourtant,
Je croy que tout sera contant.

FRIQUET.

Bien, diligentez vos poursuytes,
Il sera faict comme vous dictes.

SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, FRIQUET.

SOBRIN.

Tu dis vray, et certes le cœur
Me presagit quelque bon heur.

FINET.

Tousjours la muable fortune
N'est en une place importune.

SOBRIN.

Je me ry de voir ce Friquet
Estre maintenant mon laquet,
Qui plus chaude que dans la forge
Jettoit la braise par la gorge.

FINET.

Nous voyons advenir souvent
Que peu de pluye abat grand vent :
Il a eu trop belle vesarde [1].

FRIQUET.

Tournant çà et là, je regarde
Si je verray point le prieur :
L'argent des plus forts est vaincœur.
Je l'ay trouvé à la bonne heure.
Sobrin, onc nouvelle meilleure
Vous n'avez sceu.

SOBRIN.

Quelle, Friquet ?

FRIQUET.

Quelle ? yssüe [1] de nostre faict.

SOBRIN.

Yssüe ! quelle ?

FRIQUET.

Tres heureuse,
Car vous aurez vostre amoureuse.

SOBRIN.

Ha, que j'ay peur que soubs ce miel
Tu ne caches beaucoup de fiel.

FRIQUET.

Rien, rien, l'aliance asseurée
D'une part et d'autre est jurée,
Et ne veis onc gens plus contans
Que les deux pères combatans.

SOBRIN.

Ha, je ne suis plus en moimesme,
Tu m'as ravy de la mort blesme :
Du reste n'en parlent-ils point ?

FRIQUET.

J'ai fort bien rabatu ce poinct ;
Seulement qu'icelles négoces [2]
Se remettent après les nopces.

SOBRIN.

O Friquet, que tu es gentil !

FRIQUET.

Tant seulement soyez subtil,
Et laissez passer la tempeste
Que vostre père vous appreste;
Car vous verrez faillir [3] ce bruit
Plus tost qu'un esclair en la nuict,
Et ne partirez de la place
Que ne soyez remis en grace :
Venez, suyvez moy pas à pas,
Mais, sçavez-vous quoy, n'entrez pas
Que premier je ne vous appelle :
Je vay sentir si la querelle
Est rappaisée de tout poinct.

SOBRIN.

Or va, et ne m'oublie point.

SCÈNE V

MACLOU, MARIN, FRIQUET, SOBRIN.

MACLOU.

Je le croy bien, sire Marin,
C'est la cause de mon chagrin :
La jeunesse court desbordée,
Comme une beste desbridée,
Et les miserables parens

1. Pour, *venette*, mot qui a la même étymologie. Rabelais dit *vezarde*, forme qui était la plus employée.

1. Résultat, dénouement.
2. Se prenait alors pour *affaires*, et était du féminin, quand l'autre mot était du masculin. C'est le contraire depuis le XVIIe siècle. Pasquier emploie « Négoce » avec le sens et le genre qu'il a ici, dans ses *Recherches de la France*.
3. Tomber.

Droit sur le declin de leurs ans,
Voyent leur vieillesse affoiblye
Accablée de leur folye.

MARIN.

Je n'estoy (j'en suis souvenant)
Lascif, comme ils sont maintenant,
Ny subject aux voluptez, pource
Que je n'avoy argent en bourse :
Mais eux qui sentent nos moyens,
Et que nous avons quelques biens,
Ils ne craignent point de despendre
Ce qui couste bien cher à prendre,
Et fault à leurs faicts vicieux
Le plus souvent fermer les yeux.

FRIQUET.

Je voy ja les peres qui ont
Quelque signe joieux au front.
Voyla d'un costé la paix faicte,
Il reste Sobrin et Grassette
Qui seront un peu chapitrez
Si tost qu'ils seront rencontrez ;
Mais cela ne sera que mine.

MACLOU.

N'est ce icy Friquet qui chemine?

MARIN.

Si est, vous l'avez bien connu.

MACLOU.

Friquet, tu sois le bien venu.

MARIN.

Comment se porte la besongne?

MACLOU.

Et mon Sobrin ?

FRIQUET.

Sobrin s'eslongne
Et n'ose de vous approcher.

MACLOU.

Rien, rien, je ne le veux toucher.

FRIQUET.

Si sa jeunesse vous offence,
Que vostre bonté le dispence,
Protestant que d'orenavant
Il vous sera humble servant.

MACLOU.

Qu'il approche de moy s'il m'ayme
Et vienne s'excuser soymesme.

FRIQUET.

Sobrin, ô! où s'en est-il fuy ?
Sobrin, ne viendrez-vous meshuy?

SOBRIN.

Qui est là ? N'est-ce pas mon père ?
O Dieux, appaisez sa colère.

MACLOU.

Que dis-tu, meschant, que dis-tu?

MARIN.

Maclou, mon amy, la vertu
Se monstre aux choses difficiles.

MACLOU.

Que dis-tu, desbaucheur de filles?
Et bien, tu te veux marier?

SOBRIN.

De cela vous veux-je prier.

MACLOU.

Est-il seur de ce qu'il doibt dire?
Non, non, ils ne s'en font que rire.
Estes-vous bien si impudents,
Que vous voulez, malgré mes dents,
Finet et toy, que je complaise
A vostre affection mauvaise ?

SOBRIN.

O moy miserable !

MACLOU.

Ha, meschant !
Alors que tu allois cherchant
Tes plaisirs par voyes obliques,
Frequentant les danses publiques,
Ce mot fort bien te convenoit,
Car jà la misere venoit
Te faire nouvelle caresse.
Mais pourquoy ma proche vieillesse
Va elle ainsi se tourmentant?
Sobrin, puisque tu es contant,
Va, pren une femme nouvelle,
Va passer ton temps avec elle,
Je te laisse en ta liberté.

SOBRIN.

Hé, mon père !

MACLOU.

Je l'ay esté,
Tant que soubs mon obeissance
J'ay contenue ton enfance.
L'age, maintenant, et le feu,
Et du fils Cyprien le jeu,
M'ont chassé hors de ta pensée,
Et ont ma memoire effacée.

SOBRIN.

Mon pere, qu'il me soit permis,
Si cela envers vous je puis,
Qu'un mot seulement je vous die.

MACLOU.

Que me veux-tu ?

MARIN.

Je vous supplie,
Escoutez-le pour cette fois.

MACLOU.

Quoy! que j'escoute encor sa voix?
Mais que veult il dire ny faire?

MARIN.

Si luy fault-il un peu complaire?
Escoutez l'encor pour ce coup.

MACLOU.

Dy donc, mais ne dis pas beaucoup.

SOBRIN.

Mon pere, si l'amour est vice,
J'ay merité qu'on me punisse,
Je suis de la fille surpris

Du sire Marin, et depuis
Qu'Amour vint en ses rets me mettre
Jamais je n'ay esté mon maistre;
Neantmoins, pere, je me mets
Soubs vostre dextre[1] desormais :
Deffendez, commandez ensemble,
Dechassez moy si bon vous semble,
Me voyla tout prest d'obeir :
Bien que vous me ferez fuir
Cette amitié que je desire,
Jamais je ne vous veux desdire :
Tirez de moy vostre raison,
Soit par peine, soit par prison,
Cela me sera tolerable,
Et quant à ma faute notable,
Imputez la à l'amitié
Et non point à mauvaiseté.

MARIN.

Cela est juste qu'il demande,
Et a fort bien payé l'amande ;
Certe il merite bien pardon.

MACLOU.

Je vous mets tout à l'abandon :
Puis qu'il vous plaist je luy pardonne,
Mais qu'un mesme pardon l'on donne
A Grassette.

MARIN.

Il est despeché,
La voila quitte du peché.

FRIQUET.

Il faut que le mesme on propose
Pour le pauvre Finet qui n'ose
Mettre le nez hors du logis.

MACLOU.

Le tout à Finet est remis.

MARIN.

Et pour l'amitié de ma fille,
Je pardonne aussi à Babille,
Et pren vostre fils pour le mien,
Luy donnant ma fille et mon bien.

MACLOU.

Je pren Grassette ma mignonne
Pour ma fille unique, et lui donne
Mon fils, que j'ay bien cher nourry,
Pour loyal espoux et mary.

MARIN.

Friquet, à fin qu'il se contente,
Aura ceans dix escus de rente.

CONCLUSION.

Puisque les accords sont conclus,
N'attendez icy le surplus :
Car les traictez de mariage,
Et les affaires du mesnage,
Les nopces, les jeux, le banquet,
Le bal, la dance et le caquet,
Tout se fera selon la guise
Au lieu et à l'heure requise.
Si nous avons en quelque endroit,
Autrement dict qu'on ne voudroit
Si ne voulons nous point, j'en jure,
Faire à quiconque soit injure,
Mais nous (comme le peuple vieil)
Meslons l'aloes[1] dans le miel
Et mettons l'aigreur profitable
Parmy ce qui est delectable.
Pourtant tout ce que d'icy part,
Messieurs, prenez le en bonne part.
A Dieu et nous applaudissez.

1. *Dextra*, main droite.

1. C'était alors le type de l'amertume. Le meilleur et le plus amer était l'aloès de Socotora, dont on avait fait *sicotrin*, puis *cicotrin*, comme on le voit dans A. Paré ; et enfin, par une autre altération, *chicotin*, qui explique notre locution familiere « amer comme chicotin. »

FIN DES ESCOLIERS.

NOTICE SUR ADRIEN DE MONTLUC

COMTE DE CRAMAIL

Commençons par dire, que bien que la *Comédie de proverbes*, c'est-à-dire composée *de* proverbes, n'ait jamais paru avec la signature du comte de Cramail, il semble certain qu'elle est de lui. Si en pareille affaire la prescription est admise, si possession vaut titre, je dirai d'abord que l'une et l'autre sont complètes. Au XVIIe et au XVIIIe siècle cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; et notez bien que, si l'on attribuait déjà d'une façon certaine cette comédie à M. de Cramail, ce n'était pas toujours pour l'en féliciter, mais au contraire pour lui faire, vu son caractère et son rang, un reproche de l'avoir écrite.

Écoutez ce passage de la *Guerre des auteurs* [1], où Gabriel Guéret revient sur le ridicule de ceux qui clouent des proverbes et des équivoques à chacune de leurs phrases en parlant ou en écrivant : « N'est-ce pas assez de vos équivoques ? fait-il dire à Vaugelas ; voulez-vous encore nous assassiner de vos proverbes ? — Vraiment, repartit Cyrano, vous estes bien délicats, vous autres messieurs. S'il faut vous en croire, Erasme a perdu son temps, avec ses *Adages;* Baïf s'est moqué du monde avec ses *Mimes ; le comte de Cramail est un mauvais plaisant avec sa Comédie de proverbes*, et Voiture, tout Voiture qu'il est, a de grands comptes à vous rendre de cent sortes de petits jeux qui sont si fréquents dans ses *Lettres.* »

Dans les *Anecdotes dramatiques*, qui, comme le *Dictionnaire des Théâtres*, par Léris, en fixent la date à 1616, sans toutefois dire comme lui qu'elle fut jouée alors à l'Hôtel de Bourgogne, on affirme tout aussi nettement [2] que la *Comédie de proverbes* est d'Adrien de Montluc, comte de Cramail.

Il paraîtrait même, d'après ce que nous y lisons, qu'alors on la lui attribuait d'une façon plus certaine que les *Jeux de l'inconnu*, qui pourtant, on le verra, ne doivent pas lui être contestés davantage [3].

Cela étant, cherchons ce que fut cet étrange comte de Cramail, et tâchons de trouver dans sa vie et ses autres œuvres la preuve que celle-ci doit bien être de lui.

Adrien de Montluc était né en 1568, c'est-à-dire dans le plein tumulte des guerres de religion. Il était fils de Fabien de Montluc, et avait pour grand-père le fameux maréchal Blaise de Montluc.

Il fut digne d'un tel aïeul par son énergie et par sa verve, par sa verdeur d'esprit et de courage.

1. Paris, 1691. in-12, p. 199-200.
2. T. I, p. 217-218.
3. Dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. I, p. 141, Guillet de Saint-Georges nous donne la *Comédie de proverbes* comme étant des deux peintres Henri de Beaubrun et son cousin Charles ; mais l'attribution tombe d'elle-même, si l'on rapproche la date de leur naissance de celle où la piece aurait été composée et même représentée à l'Hôtel de Bourgogne, suivant Léris. Henri de Beaubrun naquit en 1606, et Charles en 1610, et la piece est de 1616!

Jeune encore, Adrien de Montluc épousa l'héritière de Carmaing, grande famille du Roussillon, et lui dut son titre de comte de Cramail, qui, ainsi qu'on le peut voir dans les *Mémoires du Languedoc* par Catel [1], n'est qu'une altération de celui de comte de *Carmaing*, *Caramain*, *Caraman*, ou même *Garamaing*, comme Régnier appelle le comte en lui dédiant sa deuxième satire [2].

Tallemant des Réaux, dans l'*historiette* qu'il consacre au comte de Cramail [3], nous a donné de curieux détails sur l'héritière, qui, en devenant sa femme, mettait cette comté de Cramail dans sa maison. « Elle avoit pensé, dit Tallemant, estre mariée à un conte (*sic*) de Clermont de Lodève, qui estoit un fort pauvre homme. Cependant, elle eust un tel chagrin d'avoir espousé Cramail au lieu de luy, qu'en douze ans de mariage elle ne luy dit jamais que ouy et non ; et, de chagrin, elle se mit au lict, et on ne luy changeoit de draps que quand ils estoient usez. Elle est morte de mélancolie. »

Cramail ne s'inquiéta guère de cette désolée, il la laissa dans son silence et sa désolation. Pour lui, il s'en alla à la cour, où son humeur pour les galanteries, les fêtes, les aventures, l'enchaîna longtemps malgré tout, parfois même malgré ses propres résolutions. Des Réaux, qui nous a donné le portrait de la femme, va en deux mots nous peindre comme contraste celui du mari :

« Il a toujours esté galant, dit-il, il estoit propre, dansoit bien [4], et estoit bien à cheval. C'estoit un des dix-sept seigneurs. Il fut quinze ans tout entiers à Paris en disant toujours qu'il s'en alloit. Pour un camus, ç'a esté un homme de fort bonne mine. J'oubliois qu'une de ses plus fortes inclinations a été madame Quelin : il l'aima après et devant la mort d'Henri IV ; cela a duré plus de dix ans. Il passoit pour un honneste homme ; on l'avoit souhaitté pour gouverneur du roy, mais il n'a pas assez vescu pour cela [5]. Je crois qu'il ne l'eust pas esté, quand il eust vescu jusques à cette heure. »

Tallemant ne s'explique pas sur les raisons qui lui font croire que Cramail n'aurait pas été choisi pour gouverneur du roi ; mais quand on connaît l'homme et l'opinion qu'on devait avoir de lui à la cour, il est facile de les soupçonner. Cramail, vieux gentilhomme, n'avait pas assez de ma-

1. P. 345.
2. Le fief est Caramani, village à six lieues de Perpignan. Les héritiers de M. de Cramail en vendirent la seigneurie, vers la fin du XVIIe siècle, au petit-fils de Riquet, créateur du canal de Languedoc. Les marquis, comte et duc de Caraman en sont venus.
3. Édit. P. Paris, t. I, p. 516.
4. Il parut souvent à la cour dans les ballets. Il était par exemple de celui qui fut donné, pendant le carnaval de 1610, avant le ballet du Dauphin, et qui fut, dit Bassompierre, « dansé par les galans de la cour. » V. *la lettre* de Malherbe à Peiresc du 6 février 1610.
5. Il ne l'eût été que bien peu, en tous cas. Au mois de décembre 1644, il était sérieusement au nombre des huit candidats, avec Bassompierre, Souvré, etc. Il mourut un an apres. V. les *Mémoires* d'Olivier d'Ormesson, t. I, pp. 231, 34[illegible].

turité pour son âge, et, comme nous le verrons, compromettait trop volontiers son expérience et son courage dans des escapades, dans des conspirations de jeunes gens. Homme d'esprit, il était plus futile encore, et donnait avec trop de complaisance dans les frivolités ingénieuses qui étaient à la mode alors. Pour lui, il n'y avait d'œuvres d'esprit que celles qui demandent mille efforts subtils, mille contorsions de mémoire, de langage ou de pensée. C'était l'usage en ce temps-là, je le sais; mais, encore une fois, il s'y complut trop en cherchant à y soumettre les autres. C'est ainsi qu'il égara un jour à sa suite l'un des bons esprits, et surtout l'un des moins futiles de cette époque, l'austère Saint-Cyran.

Un jour, étant chez Henri IV, qui l'aimait beaucoup et qui l'avait souvent mêlé à ses galanteries [1], Cramail lui avait entendu demander ce qu'il eût fallu faire, si, la bataille d'Arques étant perdue, force eût été de s'embarquer, d'arriver peut-être dans une île déserte, sans vivres et sans espoir d'en trouver. Un courtisan dit aussitôt, comme il convenait à un homme de sa sorte, qu'il se serait livré de grand cœur pour être mangé, plutôt que de laisser son maître mourir de faim.

Là-dessus s'engagea une discussion qui tourna bientôt à la théologie. Le dévouement un peu gratuit du courtisan fut admiré; mais on se demanda si, en bonne religion, ce serait chose permise. Cramail, qui dut certainement prendre part à cette logomachie théologique, n'oublia pas la question qui l'avait fait soulever. Plus tard, se trouvant avec Saint-Cyran, il la lui soumit. Celui-ci, « dans l'ardeur de sa jeunesse, » la prit à cœur et en fit le sujet du petit ouvrage : *Question royalle... en quelle extremité le sujet pourroit estre obligé de conserver la vie du prince aux despens de la sienne.* Saint-Cyran ne devait pas attacher grande importance à cet opuscule; il ne le fit pas imprimer. Cramail, jaloux de son idée, en prit sur lui le soin à l'insu de l'auteur. Il en donna une édition, tirée sans doute à très-petit nombre, car, en 1652, Arnauld ne put s'en procurer un seul exemplaire.

C'est à peu près vers le temps où il se faisait ainsi l'éditeur empressé de l'opuscule subtilement sérieux de Saint-Cyran, que Cramail publia quelques-unes de ses œuvres burlesques.

On était en 1630. Depuis 1616, qu'il avait composé et peut-être même fait jouer la *Comédie de Proverbes*, c'est-à-dire depuis quatorze ans, il n'avait rien donné, et, comme il avait été de loisir, puisqu'il ne s'était pas encore mêlé aux échauffourées qui le firent mettre à la Bastille, il devait être en fonds de quelque chose.

On ne tarda pas à en être sûr, cette année même. On vit paraître à la fois les *Jeux de l'inconnu* et le *Herti* ou l'*Universel*, etc. Le comte ne se nomma pas. La dédicace au prince Henri de Savoie, duc de Nemours et d'Aumale, fut signée Devaux. Malgré cette précaution, personne ne se méprit sur le véritable auteur, caché derrière ce pseudonyme; tout le monde nomma Cramail qui ne s'en défendit guère. Sorel s'explique ainsi dans sa *Bibliothèque françoise* [2] sur l'auteur avoué et sur l'auteur caché des *Jeux de l'inconnu* :

« Ils viennent, dit-il, d'un grand seigneur de la vieille cour, lequel a véritablement donné un modèle de notre galanterie moderne. On prétend que c'étoit le comte de Cramail, et que le sieur Devaux, qui a mis son nom à ces livres-là, et qui est celui qui a fait le *Tombeau de l'Orateur françois*, avoit seulement eu le soin de l'impression. »

On ne fut pas partout aussi indulgent que l'est ici C. Sorel. Il y eut bien des gens qui ne voulurent pas voir, comme lui, dans les élucubrations du comte des modèles de notre galanterie moderne. Ceux dont le bon goût ne s'accommodait pas de l'esprit à la mode se moquèrent fort de ces *Jeux de l'inconnu*, notamment de l'une des nouvelles où, vingt-huit pages durant, l'*Histoire du courtisan grotesque* est racontée en calembours, comme celle de la *comtesse Tation* et de l'*ange Lure*, c'est-à-dire dans un système de turlupinades réinventé cent ans après par M. de Bièvre : « Le courtisan grotesque sortit un jour *intercalaire* du palais de la *bouche* vêtu de vert *de gris*. Il avait un manteau de *cheminée*, doublé de frise d'une *colonne*, etc. »

L'auteur eut beau dire dans sa préface qu'en écrivant comme il avait fait il se moquait, et qu'il ne prenait dans son livre ce style ridicule, que pour se railler des façons pédantes et alambiquées qui infestaient les conversations; on ne lui en tint pas compte.

Il prétendit en vain « que, pour employer une telle raillerie, il a fallu avoir la connaissance de plusieurs choses, ce qui n'est pas donné à tous; » on lui reprocha de n'avoir pas assez fait voir qu'il voulait se moquer et de s'en être trop tenu au rôle d'écho ou de miroir.

Quant « à la connaissance de plusieurs choses, » dont il se targuait, cela pouvait être vrai pour la *Comédie de Proverbes*, qui révèle en effet la science la plus étendue, la plus variée du langage et des dictons du peuple, mais ne l'était pas du tout pour l'enfilade de coq-à-l'âne et de turlupinades qu'il appelait les *Jeux de l'inconnu*.

En somme, au jugement du plus grand nombre des bons esprits, son livre, tout au rebours des *comédies* de Molière et des *satires* de Boileau, qui, plus tard, reprirent les mêmes ridicules, pour les bafouer franchement et sans critique sous-entendue, passa pour une piètre chose.

Tallemant, pour son compte, le dit nettement : « Le comte de Cramail vint en un temps où il ne fallait pas grand'chose pour passer pour un bel esprit. Il faisoit des vers et de la prose assez médiocres. Un livre intitulé *Les Jeux de l'inconnu* est de lui; mais, ma foi! ce n'est pas grand'chose. »

Cette opinion fut aussi celle du cardinal de Richelieu qui ne s'en cacha pas. Cramail le sut et y fut très-sensible. Il se pourrait même que l'aigreur qu'il ressentit des propos railleurs du ministre, le poussât plus que tout le reste dans les complots auxquels il va commencer de prendre part. Il se fit conspirateur pour venger ses calembours. Il fut mis à la Bastille, et son livre n'en devint pas meilleur.

Dès 1631, Cramail est en conspiration ouverte contre le cardinal. Il est mêlé à la *Journée des dupes*. C'est lui qui donne le mot pour que la reine se rende à Versailles, et empêche « que l'esprit du roi ne soit préoccupé, » c'est-à-dire la proie d'un premier occupant, qui pouvait être le ministre. Richelieu, à qui rien n'échappe, n'oublie pas ce fait dans ses *Mémoires*, et de ce moment Cramail a tout à craindre de lui.

Notre vieux seigneur, comme un vrai jeune homme,

1. C'est lui qui, dans les *Amours du grand Alcandre*, c'est-à-dire d'Henri IV, porte le nom de Dorelas.
2. 2e édition, p. 189.

poursuit toutefois ses visées étourdies, ses intelligences avec les ennemis du cardinal qui le surveille.

En 1635, Richelieu sait qu'il cherche à indisposer contre la Meilleraie Louis XIII, dont il a l'estime [1] et qui l'écoute toujours volontiers.

D'un autre côté, il a connaissance des conseils hostiles qu'il donne au comte de Soissons : « C'étoit, dit-il, un mauvais conseiller auprès de sa personne... Soit, ajoute-t-il, expliquant ses raisons, que l'ancienne liaison qu'il avoit eue avec la vieille cour, et depuis toujours entretenue avec la maison de Guise, fit impression en son esprit, ou que l'intelligence étroite qu'il avoit avec la Fargis [2], l'animât encore, etc... il essayoit de tirer en longueur les affaires et d'en éloigner tous les effets avantageux au service du roi. » Il n'en fallait pas davantage pour que Cramail, s'il avait eu conscience de ce qu'il faisait et où il allait ainsi, pût voir déjà dans la perspective les tours de la Bastille. Il ne vit rien et s'enferra de plus belle.

En cette même année, 1635, il fut d'un voyage du roi, et il en profita pour faire à Sa Majesté des confidences qui, écoutées par un autre que Louis XIII, auraient peut-être pu contribuer à la perte du cardinal, mais qui n'amenèrent que celle de l'imprudent discoureur. « Durant que le roi était en Lorraine, dit Montglat dans ses *Mémoires*, il avoit pris plaisir d'entretenir le comte de Cramail, vieux seigneur qui avoit beaucoup d'esprit et de très-grandes qualités, et Sa Majesté, dans ses conversations familières, lui ayant donné lieu de dire librement son sentiment sur beaucoup de choses, il s'émancipa à lui faire connaître ce que le cardinal ne voulait pas qu'il sût. Pour ce sujet, au retour du voyage, il fut arrêté et mis à la Bastille [3]. »

Il est vraiment curieux de voir comment Richelieu s'explique lui-même sur cette arrestation du comte. Il résulte de ses explications très-dégagées, que si ce pauvre Cramail fut mis à la Bastille, ce n'est pas qu'il fût très-coupable, mais c'est qu'on ne savait ni où l'envoyer ni à quoi l'employer sans compromettre les intérêts de Son Eminence. « Et, dit-il en ses *Mémoires*, à propos de Sa Majesté, considérant qu'elle ne pouvoit ni laisser le comte de Cramail à Paris, ni avec sûreté lui donner charge en aucune de ses provinces, elle commanda qu'on se saisit de sa personne et qu'on l'envoyât dans la Bastille où, hormis la liberté, il eut le meilleur traitement qu'on pouvoit désirer. »

Bien qu'il la donne ici comme un simple pis aller exigé pour sa tranquillité de ministre, Richelieu fit durer cette captivité aussi longtemps qu'il lui fut possible. Le pauvre comte ne fut libre qu'à sa mort. Il est vrai qu'il y fut traité avec toute la douceur dont Richelieu se vantait tout à l'heure ; il est vrai aussi, qu'en ôtant la liberté au comte il ne lui avait pas retiré son estime. Son *Journal* le traite fort bien. A un endroit, cité par Pélisson [4], qui avait connu Cramail, et que le témoignage du cardinal surprit et flatta pour son ancien ami, il avait dit, à propos de ses intrigues avec madame du Fargis et la princesse de Conty, qu'il en était fâché, « à cause que ledict comte estoit homme d'honneur et de mérite, » et, ajoutait-il, parce que « je l'eusse plutôt souhaitté mon amy que mon ennemy. »

Sur la fin surtout, à cause de cette estime du geôlier envers son captif, la chaîne était tout à fait lâchée pour Cramail et pour ses compagnons de Bastille, qui partageaient l'indulgence, sinon l'estime. « Comme la longueur des prisons en adoucit la rigueur, ils y étoient traités avec beaucoup d'honnêteté, et même beaucoup de liberté. »

C'est Gondi, le cardinal de Retz, qui parle ainsi.

Il avait connu Cramail à la Bastille, et, comme ils étaient là tous deux pour conspirations, ils n'eurent rien de mieux à faire que de conspirer encore.

Gondi, arrivé le dernier des deux, avait trouvé Cramail animé des mêmes idées. Si le ministre estimait le prisonnier, le prisonnier n'estimait pas le ministre. Conspirer lui semblait donc un devoir.

M. de Vitry, embastillé comme eux, était homme à les comprendre et à les servir ; mais Gondi le savait violent et capable de tout compromettre, si on ne l'y amenait avec mesure. Il résolut, avant de s'ouvrir à lui, de le faire adroitement tâter par Cramail, « qui, dit-il, avoit de l'entendement et tout pouvoir sur son esprit. »

Il va donc droit à Cramail et commence en disant qu'à la Bastille il ne se fie qu'à lui. « Bon, reprend brusquement l'autre, vous êtes mon homme ; j'ai quatre-vingts ans passés, vous n'en avez que vingt-cinq, je vous tempérerai et vous m'échaufferez. — Nous entrâmes en matière, ajoute Gondi, nous fîmes notre plan, et, lorsque je le quittai, il me dit ces propres paroles : Laissez-moi huit jours, je vous parlerai après plus décisivement ; et j'espère que je ferai voir au cardinal que je suis bon à autre chose qu'à faire les *Jeux de l'inconnu*. »

Que dites-vous de cette boutade rancunière ? Comme le vieil homme froissé perce ici ! comme l'auteur offensé prend le dessus même sur le captif ! C'est moins pour son emprisonnement injuste que pour les railleries dont son livre a été l'objet qu'il veut prendre vengeance du cardinal. Je disais bien que la seule raison des complots de ce pauvre Cramail était là. Par malheur, en parlant à Gondi, il s'adressait à un homme qui, sur le mérite du livre critiqué, était bien plutôt de l'avis du critique que de celui de l'auteur. Il n'en fit rien voir ; mais il écrivit à la suite de ce que nous venons de transcrire : « Vous remarquerez, s'il vous plait, que les *Jeux de l'inconnu* étoient un livre, à la vérité, très-mal fait, et que le comte de Cramail avoit mis au jour et duquel M. le cardinal de Richelieu s'étoit moqué. »

L'entretien des conspirateurs ne tarda pas à être repris ; il avait lieu sur la terrasse de la Bastille, et cette fois Vitry, dûment préparé, y fut admis.

Selon Cramail, il n'y avait qu'un coup d'épée ou bien une révolution dans Paris qui pût les défaire du cardinal. « Or, ajouta-t-il, c'est à Paris qu'il faut songer. » Vitry fut de cet avis, et, la chose admise, on discourut sur les moyens à employer pour la faire réussir. On disposait déjà de la Bastille ; forteresse et garnison, tout y était aux mains de nos trois prisonniers comme s'ils en avaient été les gouverneurs. Il ne faudrait avec cela qu'un coup hardi du

1. Louis XIII l'aimait surtout pour sa bravoure. M. Capefigue, dans un de ses livres qu'on peut citer, *Richelieu et Mazarin*, 3e édit., t. I, p. 400, a donné une lettre de Louis XIII où le courage du comte de Cramail est mis au-dessus de tout.

2. Le cardinal avait voulu embaucher madame du Fargis, dame d'atours d'Anne d'Autriche, pour ce que Tallemant appelle « la galanterie politique ; » elle le joua, elle servit le parti contraire en ayant l'air de le servir lui-même. Il l'obligea de partir et, pour se venger, fit courir les lettres d'amour qu'elle écrivait à M. de Cramail. (*Historiettes de Tallemant*, édit. P. Paris, t. I, p. 188.)

3. *Mémoires* de Montglat, coll. Petitot, 2e série, t. XLIX, p. 97.

4. Marcou, *Pellisson, étude sur sa vie*, etc., p. 449.

comte de Soissons. Qu'il risque une bataille, qu'il la gagne, on se déclarera ensuite. La bataille fut donnée et gagnée par le comte, c'est celle de la Marphée; mais il y fut tué, on ne sait comment, et pour les conspirateurs de la Bastille cette victoire fut une défaite.

Dès lors il ne semble pas que le comte de Cramail ait continué à conspirer. Il se remit à des occupations moins guerroyantes, moins périlleuses. Bassompierre et Saint-Cyran se trouvaient enfermés en même temps que lui; il avait donc, sans compter Gondi qui s'y entendait fort bien, il avait à qui parler de toutes les choses de l'esprit et de la philosophie. Nous savons déjà sur quelles matières roulaient ses entretiens avec Saint-Cyran. Cazeneuve nous apprend, en tête de son édition de Gondoulin, quel était l'objet de ses conversations avec Bassompierre.

Cramail, qui était gouverneur du comté de Foix, entendait à merveille la langue du poëte languedocien, et il se plaisait à le lire et à l'expliquer au vieux maréchal, « qui, dit Cazeneuve, y prenait beaucoup de plaisir. »

C'était une fête d'aller à la Bastille pour entendre parler Bassompierre et Cramail : « Oh! que je vous trouve heureux, mon cher maître, écrivait par exemple Maynard à de Flottes, d'avoir la liberté d'entrer à la Bastille, et d'y jouir de la conversation de nos deux illustres malheureux [1]! »

Une autre fois, lui reparlant de Cramail, il disait : « C'est une oreille extrêmement fine que la sienne, et je mets son jugement au nombre des plus solides de toute la cour, et qui se connaissent le mieux en belles-lettres [2]. »

Le comte écrivait aussi dans sa prison; mais autrement qu'il n'avait fait jusque-là, c'est-à-dire d'une façon moins futile et partant plus conforme à sa position de captif. C'est alors que, en outre des *Pensées d'un solitaire*, dont C. Sorel fait aussi mention, et dont l'abbé de Marolles possédait un exemplaire hommage de l'auteur, il composa plusieurs fables en prose, qui n'ont jamais été imprimées. Une seule, *les Amours du jour et de la nuit*, fut publiée; elle le dut aux soins de l'abbé Cotin, qui en 1649 la mit à la suite de l'*Uranie ou la Métamorphose d'une nymphe en orange*.

Cette fable allégorique raconte les tristes amours d'un frère et d'une sœur, (le *Jour* est le frère, la *Nuit* est la sœur) que les dieux ont séparés par peur d'un inceste inévitable, et qui se consolent de leur éloignement par les caresses qu'ils se prodiguent au crépuscule et à l'aurore.

Elle se termine par ces mots adressés aux deux déités et dans lesquels Cramail a fait passer toute sa tristesse de prisonnier :

« Quand est-ce que viendront les heures si paresseuses qui doivent borner notre captivité, après tant d'afflictions et de langueurs souffertes, et donner le commencement à notre bonheur? — Que si les destinées nous retardent encore les effets de nos espérances, hâtez, s'il vous plaît, la légèreté de vos courses et nous amenez promptement ceux qui finiront notre vie; vous serez bonnes et pitoyables, si, ne voulant, ne pouvant guérir nos plaies, vous nous donnez la mort, puisque la vie sans la liberté est un extrême supplice, et qu'il vaut mieux être tout à fait privé de votre lumière et de vos ténèbres que d'en avoir la possession pour seulement déplorer ses infortunes et avoir plus de loisir de faire réflexion sur ses malheurs.

« C'est ce que disoit le triste Aristée, accablé de ses déplaisirs, ne sachant à qui se plaindre ni à qui se prendre, contraint par la rigueur de ses chagrins, pour se divertir un peu, de composer des fables, puisque jusqu'à cette heure il n'avoit reçu aucun soulagement de tant de vérités qu'il a publiées. »

C'est lors de sa mise en liberté, aussitôt après la mort du cardinal, en 1642, comme nous l'apprennent les *Mémoires* de l'abbé de Marolles, que Cramail avait fait hommage de sa fable manuscrite à l'abbé Cotin.

« Au sortir de son ennuyeuse prison, dit le congratulant éditeur, il me fit l'honneur de me donner cette rare production de son esprit, laquelle, à proprement parler, est une poésie en prose... De tous les ouvrages du comte de Cramail, c'est peut-être un des plus achevés et des plus parfaits. » Puis, de l'éloge de l'ouvrage, passant à celui de l'auteur, il dit qu'il doit le nommer aussi bien que son devoir a été de publier cette œuvre, et il ajoute enfin : « Ce fut un personnage d'aussi grande naissance, d'aussi bel esprit, d'aussi curieux savoir et d'aussi haute valeur qui fût en France. »

Louis XIII, qui, lui aussi, nous l'avons vu, le tenait en très-grande estime, ne l'avait cependant rendu libre que par économie. Pour qu'il lui ouvrît la Bastille, ainsi qu'à Bassompierre, il fallut qu'on flattât sa parcimonie plus que sa justice. Il fut nécessaire de lui prouver que la captivité de personnages de cette sorte était fort coûteuse, et qu'il y aurait à les libérer moins de péril pour la sûreté de l'État, que de profit pour son trésor.

Cramail, malgré sa vaillance d'esprit, ne se releva pas de cette captivité, qui l'avait pris trop vieux et l'avait trop gardé. Maynard avait raison, quand il écrivait à de Flottes, dans un moment où il pouvait douter encore de sa libération : « Il est temps de sortir cet illustre innocent du lieu où il est, si l'on ne veut qu'il y meure. Il a déjà laissé soixante et dix ans derrière soy, et les années qui restent à sa vie ne sauroient lui estre belles, même avec la liberté. »

Il en avait encore quatre à vivre, qu'il passa dans la plus douloureuse maladie. Les dernières lignes de son testament, que M. Lucas de Montigny possédait autographe, en disent la nature.

Après sa signature on lit : « De présent retenu en la maison du Grand-Regard, sise hors le faubourg Saint-Jacques, pour se faire tailler de la pierre, dont il est de longtemps travaillé. » Ce testament est du 5 octobre 1645.

Au mois de janvier suivant, une opération pour laquelle il attendait le printemps ayant trop tardé, la gangrène l'emportait. « Il eut la plus belle fin et la plus chrestienne, » dit Gaudin, son ami, dont la *Gazette* est aux *Archives des affaires étrangères*.

Après avoir quelque temps donné dans la libre pensée, et s'être même fait le disciple de Vanini [1], la piété la plus saine et la plus vraie l'avait repris.

La reine en fut touchée : « Elle parla de lui, dit Gaudin, comme du plus complet gentilhomme de ce siècle. »

Les regrets et les éloges ne lui manquèrent nulle part.

Nous avons entendu ceux de l'abbé Cotin, son éditeur posthume, et ceux de Gaudin, son ami; voici maintenant ceux, plus vifs encore, de l'abbé de Marolles. Je sais bien

1. *Lettres de Maynard*, in-4°, p. 259.
2. *Ib.*, p. 608.

1. Tallemant, t. I, p. 598. — Joly, *Remarques sur Bayle*, t. I, p. 796.

que, examinés au point de vue du bon goût, les éloges formulés par Marolles et Cotin sont assez suspects; mais, comme sentiment, comme opinion de la vieille coterie du bel esprit, ils n'en ont que plus de valeur :

« Je n'ai jamais connu un plus galant homme, dit l'abbé de Marolles, ni un plus homme d'honneur. Il conversoit le plus agréablement du monde, savoit mille belles choses, et nous a laissé en certaines pièces imprimées que nous avons de lui, quoique ne portant pas son nom, quelques idées de son beau naturel et des gentillesses de son esprit, qui étoit capable de tout ce qu'il vouloit. »

Marolles dit ensuite un mot de sa fille unique, Jeanne de Montluc, riche héritière, qui joignait les titres de comtesse de Foix et de princesse de Chabannais, à ceux d'aussi bonne et d'aussi haute noblesse qu'elle avait trouvés dans son mariage avec messire Charles d'Escoubleau marquis d'Alluye.

« Elle avoit porté, dit Marolles, sa grande succession et ses vertus dans la maison de Sourdis. » Mademoiselle la vit en 1652 à Orléans, dont M. de Sourdis était gouverneur. « La femme du gouverneur d'Orléans me vint voir, écrit-elle ; elle étoit fort laide, mais elle avoit bien de l'esprit et étoit fille du comte de Cramail. »

Il y a, ce nous semble, encore dans ces derniers mots un hommage rendu au comte. Avoir beaucoup d'esprit, c'était bien ; être fille de M. de Cramail, c'était mieux.

LA COMÉDIE DE PROVERBES

PIÈCE COMIQUE

ARGUMENT

Lidias, gentilhomme plus noble que riche, ayant aymé longtemps Florinde, fille du docteur Thesaurus, et se voyant hors d'espoir de l'epouser, à cause de la recherche qu'en faisoit le capitaine Fierabras, qui avoit beaucoup plus de moyens que luy, s'en vient la nuit, assisté d'Alaigre, son valet, pour enlever cette belle, qui luy avoit desjà donné sa parole, ayant en même temps asseurance de Philippin, valet de la maison, qui estoit resolu de s'en aller avec elle ; ils accomplissent heureusement leur dessein, et s'en vont eux quatre ensemble. Le docteur Thesaurus, qui estoit aux champs, apprit à son retour l'enlèvement de sa fille, tant par le rapport d'un voisin que par sa femme, qui ne la trouva plus au logis. Ce que le capitaine Fierabras ayant appris aussi, il vient temoigner au docteur le ressentiment qu'il à de cet affront, et jure de s'en venger. Les fugitifs, d'un autre costé, essayant avec beaucoup de peine d'arriver à une metairie que Lidias avoit aux champs, et comme ils se trouvèrent dans une campagne, voyant que la faim ne leur permettoit pas d'aller plus loin, ils se mettent à l'ombre de quelques arbres pour manger la provision que Philippin avoit eu soin d'apporter ; un peu apres le repas, la grande chaleur et la lassitude les invitent à prendre le repos que l'agreable fraischeur du lieu où ils estoient leur faisoit esperer, et pour cet effet ils se despouillèrent des habits qui les incommodoient le plus. Or, pendant leur sommeil, quatre bohémiens qui estoient poursuivis du prevost pour quelques larcins qu'ils avoient faits se rencontrèrent auprès d'eux, et leur jouèrent un tour de leur mestier, afin de se sauver plus aisement. Ils se vestirent donc de leurs habits et leur laissèrent les leurs. Ceux qui avoient trop dormy se trouvèrent volez à leur resveil ; ils se consolent neanmoins par une invention que trouve Alaigre de contrefaire les bohemiens, et se servir de leurs habits pour aller voir le Docteur, et, luy disant la bonne aventure, le faire consentir à recevoir sa fille avec un gendre. Ce qui leur reussit très bien, car le Docteur et sa femme crurent presque ce que leur dirent ceux qu'ils croyoient estre vrais bohemiens. Le capitaine, auquel on avoit dit aussi la bonne aventure, devint amoureux de la bohémienne Florinde, qui ressembloit, disoit-il, à sa première maistresse qui avoit esté enlevée ; il lui fait donner une serenade, qui est interrompue par le prevost, qui cherchoit les voleurs bohemiens qui s'estoient sauvez.

Il frappe a la porte où estoit Lidias avec ceux de sa troupe, que l'on prend pour bohemiens. Lidias reconnut incontinent le prevost, qui estoit son frère ; ils s'en vont tous ensemble trouver le Docteur, qui receut Lidias pour son gendre avec beaucoup de contentement, et les amans goustèrent en repos les plaisirs que leur amour meritoit. Le capitaine, desesperé d'amour, va chercher sa consolation dans les occasions de la guerre.

PROLOGUE DU DOCTEUR THESAURUS

Pythagoras, Socrates, Plato, Aristoteles, *atque alii tam Magi, sacerdotes, Gimnosophistæ, Druidæ, sapientes, doctores, quam qui in omni scientiarum genere floruerunt, ut Demosthenes, Cicero,* et autres de mesme farine [1], tant anciens que modernes, nommez et à nommer, dits et à dire, dictez et à dicter, recitez et a reciter, connus et à connoistre, nez et à naistre en ce monde icy et en l'autre, *toti eruditissimi quidem, sed nihil ad me ;* car il n'y a non plus de comparaison d'eux à moy que d'un escolier à un maistre, d'un butor [1] à un esprevier, d'un asne à un cheval, d'une fourmis à un elephant, d'une montagne à une souris, et, parlant par

1. L'auteur aurait pu ici continuer son latin : cette expression « être de même farine » est latine ; on la trouve dans Perse et dans Senèque, qui a dit : *Omnes hi sunt ejusdem farinæ.*

1. Oiseau lourd et bruyant de l'espèce des herons.





LA COMÉDIE DE PROVERBES

FIERABRAS

Je suis le roy des hommes, le phœnix des vaillans, [illegible]

reverence, que d'un estron à un pain de sucre, *sic de cæteris;* ce ne sont que des zeros en chiffre au regard de moy, qui suis *magister magistrorum, doctor doctorum, præceptor præceptorum et totius universæ Academiæ facile princeps et coriphæus ;* moy en qui la philosophie a fait son *individu ;* moy qui ay presché sept ans pour un caresme; moy qui enseigne Minerve; moy qui suis le tripier d'élite, et le pot aux tripes, dis-je le prototipe de doctrine; moy qui suis, en un mot, l'encielopedie [1], mesme le ramas de toutes les sciences, *insequitur*, que je suis le premier des docteurs du monde, *quare et per quam regulam*, quand les canes vont aux champs la première va devant. Voilà qui est vuidé aussi bien qu'un peigne; aux autres, ceux-là sont cossez [2]; *taco nilo*, pour neant, faisons partie nouvelle, et joüons sur nouveaux frais; *serio*, tout de bon, *auditores amplissimi*, tant petits que grands, *utriusque generis, masculini et feminini*, à tous bons entendeurs salut, honneur, santé, joye, amour et dilection; vous soyez tous les aussi bien venus comme si l'on vous avoit mandez; vous avez bien fait de venir, car je ne vous eusse pas esté querir. Mais à propos de bottes, mes souliers sont percez. Couvrez-vous, bagotiers [3], la sueur vous est bonne, et à moy aussi, car il est bien fou qui s'oublie. Or sus, or ça, or sum, or sus donc, *vos debetis sepelire*, vous devez sçavoir qu'il est aujourd'huy Saint Lambert, qui sort de sa place la perd [4], que la conserve vaut mieux que le resiné; *qui ben esta, non si move*, dit l'Italien, *et nos doctissimi doctores*, nous disons en nos escoles proverbiales : *qui tenet teneat, possessio valet*, qu'il vaut mieux tenir que querir; et au cas que Lucas n'eust qu'un œil, sa femme auroit espousé un borgne; et au cas, dis-je, que quelques docteurs de nouvelle impression, et de la dernière couvée, ayant chaussé leur ver coquin [5] et enfumé la langue sous la cheminée des médisans, veuillent tondre sur un œuf, et corriger le *Magnificat* à matines, nous leur riverons bien leur clou, et leur dirons qu'il n'y a point de plus empeschez que ceux qui tiennent la queue de la poisle; qu'on est quitte à bon marché quand on ne perd que les arres; qu'a beau se faire de l'escot qui rien n'en paye pour la bonne bouche, et qu'il est facile de reprendre, mais mal-aisé de faire mieux, bien que de ce costé-là nous en demeurons à deux de jeu, à bon chat bon rat; s'ils nous donnent des pois, nous leur donnerons des féves : qu'en dites-vous, Messieurs les auditeurs, et vous Mesdames les auditrices? *Motus*, bouche cousue; vous ressemblez le perroquet de maistre Guillaume [1], qui ne dit mot et n'en pense pas moins; il est temps de parler et temps de faire le tacet [2], *hoc verbo*, celuy qui ferme la bouche et se tait, n'est-ce pas bien parler à luy? C'est ce que va faire le scientifique et venerable docteur Thesaurus, en vous disant *valete et plaudite* [3]; toutesfois, puis qu'en bonne compagnie il ne faut rien celer et rien garder sur le cœur qui nous fasse mal, je vous diray en deux mots, à coupe cul, pour m'expliquer plus clairement, c'est que nous vous prions instamment de donner le silence [4], en recompense et contrechange de quoi, troc pour troc, à petits frais, sans-bource delier, je vais querir mes compagnons, qui diront et feront comme Robin fit à la dance, du mieux qu'ils pourront : qui dit ce qu'il sçait et donne ce qu'il a n'est pas tenu à davantage; si vous ne le voulez, charbonnez-le [5], et pour conclusion donc je vous dis que l'experience est maistresse de toutes les sciences, *et experto crede Roberto;* mais comme il n'y a si bonne compagnie qui en fin ne se separe, Adieu sans adieu, amour sans regret, *valete, valete, atque iterum valete.*

1. Ce mot ne s'employait alors, comme ici, que dans le burlesque, suivant Richelet. Le dix huitieme siècle lui donna ses titres de noblesse.
2. Épluches.
3. Vauriens; on disait aussi *bagos*.
4. Cette locution, où, comme en tant d'autres du même genre, saint Lambert n'est mis que pour la rime, se disait, suivant Oudin, quand, quelqu'un se levant de sa place, on la lui prenait.
5. Manie, vertigo.

1. Fou du temps d'Henri IV, à qui l'on faisait endosser toutes les facéties qui se vendaient sur le Pont-Neuf.
2. De se taire.
3. C'est la formule qui termine l'argument de quelques-unes des comédies de Plaute.
4. Le public, surtout celui du parterre, où affluaient les laquais, était alors si bruyant, que les acteurs étaient obligés de demander silence, non-seulement, comme ici, avant de commencer, mais encore pendant la pièce : « On « souffre bien, dit l'abbé d'Aubignac dans la *Pratique du théâtre*, t. I, ch. VII, « qu'un acteur s'interrompe quelquefois pour demander silence... »
5. C'est-à-dire, rayez-le de noir avec du charbon. L'expression proverbiale telle que la donne Cotgrave était : « Si vous ne le voulez croire, charbonnez-le. »

ACTEURS

LIDIAS, amoureux de Florinde.
ALAIGRE, son valet.
LES ASSISTANTS de Lidias.
PHILIPPIN, valet du Docteur.
FLORINDE, fille du Docteur.
BERTRAND, voisin du Docteur.
MARIN, autre voisin.
CLABAUT, apprenty de Marin.
Le Docteur THESAURUS.
ALIZON, sa servante.
MACÉE, la femme du Docteur.
Le Capitaine FIERABRAS.
Quatre BOHÉMIENS voleurs.
Un Archer ou deux.
Le Page du Capitaine.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LIDIAS, ALAIGRE, LES ASSISTANS, PHILIPPIN, FLORINDE. (*Ils sortent de nuict.*)

LIDIAS.

Tant va la cruche à l'eau qu'en fin elle se brise [1], d'autres ont battu les buissons, nous aurons les oyseaux; c'est à ce coup qu'ils sont pris s'ils ne s'envolent, car la nuict, qui est noire comme je ne sçay quoi, nous aidera mieux à trouver la pie au nid.

ALAIGRE.

Il eust mieux valu venir entre chien et loup; il fait noir comme dans un four; à peine puis-je mettre un pied devant l'autre. Mais, à propos de botte, nous ne sommes pas loin de la maison de

1. La première fois que nous avons rencontré ce proverbe, c'est dans une *Chronique* rimée sur les Templiers, à propos de leurs richesses, dont l'accumulation devait enfin les perdre :

Tosjors achetoient sans vendre...
Tant va pot à eau qu'il brise.

Florinde, qui nous guette à cette heure comme le chat fait la souris.

LIDIAS *met ses gens en ordre au coin de la rue.*

Sus ! compagnons, prenons l'occasion aux cheveux ; vostre nez icy, vostre nez là, et, en cas de resistance, mettez la main à la serpe, et frappez comme des sours : la mère de Florinde dort à cette heure comme un sabot.

LES ASSISTANS.

Ça, ça, cela s'en va sans le dire. (*Lidias frappe à la porte.*) Ouvrez l'huis, m'amie, de par Dieu et de par Nostre-Dame, si vous voulez estre nostre femme.

PHILIPPIN *regarde à la fenestre.*

Qui va là ? J'ay peur.

LIDIAS.

Ce sont des amis de delà l'eau.

PHILIPPIN.

Non est ; je ne vous connoy non plus que l'enfant qui est à naistre.

LIDIAS.

Ouvrez, ouvrez, nous sommes des amis de la fille de la maison.

PHILIPPIN.

Dieu vous soit en ayde, nostre pain est tendre.

ALAIGRE.

Diable soit le gros soufleur de boudin! Tant de discours ne sont pas les meilleurs. Sus, compagnons, forçons la barricade [1].

SCÈNE II

PHILIPPIN, ALAIGRE, LIDIAS, FLORINDE, LES ASSISTANS.

(*Philippin sort du logis et Lidias y entre pour prendre Florinde. Lidias sort, qui emporte Florinde.*)

PHILIPIN.

Aux voleurs ! aux voleurs ! on nous tient comme dans un blé. Attendez, attendez, rustres, coureurs de nuict, je m'en vais vous tailler de la besogne. Ça, ça ! à tout perdre, il n'y a qu'un coup perilleux. Aux voleurs ! aux voleurs ! on emmeine ma maistresse roide comme la barre d'un huis [2].

ALAIGRE.

Il faut mourir, mon petit cochon, il n'y a plus d'orge.

PHILIPPIN.

Prenez garde, qui frappera du cousteau mourra de la guesne. Au secours! on m'assassine comme dans un bois.

1. Refrain d'une chanson du temps de la Ligue. Nous en retrouverons plus loin beaucoup d'autres, qui étaient, comme celui-ci, devenus des locutions courantes.

2. La forte barre de fer avec laquelle on assurait la fermeture des portes.

ALAIGRE.

Tu ressembles à l'Anguille de Melun, tu cries devant qu'on t'ecorche [1].

PHILIPPIN.

Ah! je suis blessé; si les boyaux y avalent, j'en mourray.

ALAIGRE.

Tu n'es pas ladre, tu sens bien quand on te pique [2].

FLORINDE.

Aux voleurs! à l'ayde! secourez-moi! on m'enlève comme un corps saint [3].

LIDIAS.

Tenez, mes amis, voilà ce que les rats n'ont pas mangé ; attendez-moy à la porte de la ville, mais non pas comme les moines font l'abbé.

LES ASSISTANS.

Cela vaut fait.

ALAIGRE.

Monsieur, nous mangerons du boudin ; voilà la grosse beste à bas.

LIDIAS.

Ce seroit dommage qu'il mourust un vendredy ; il y auroit bien des tripes perdues.

ALAIGRE.

Mais encore en faut-il faire quelque chose ou rien.

LIDIAS.

Fais-en des choux ou des pastez et ne le garde non plus que la fausse monnoye.

ALAIGRE.

Çà, çà, je m'en vais le mener par un chemin où il n'y a point de pierres. (*Alaigre tombe.*)

LIDIAS.

Il y a un vielleux enterré là-dessous ; il a fait dancer un lourdaut. Relève-toi, bon homme, et fuyons viste comme le vent : il vaut mieux une bonne fuite qu'une mauvaise attente. Mais de quel costé tourne-tu ta jaquette? Tu ressembles les ecoliers, tu prens le plus long; tu es etourdy comme un anneton. Mais chut! *motus!* la cane pond. (*Les voisins regardent en la rue.*)

ALAIGRE.

Ho ! ho ! il est demain feste : les marmousets [4] sont aux fenestres.

1. Locution proverbiale, sur laquelle on a fait bien des contes, et dont il ne fallait pourtant pas chercher si loin l'explication. Les marchandes d'anguille avaient pour annonce, pour cri de leur poisson frais : « Anguille de Melun, avant qu'on ne l'écorche, » et elles le poussaient d'un si fort gosier, que, pour désigner les grands braillards, on disait : Ils crient comme on crie : « Anguille de Melun avant qu'on ne l'écorche. »

2. On croyait que les *ladres* ou lépreux étaient rendus insensibles de l'épiderme par la lèpre qui leur couvrait le corps.

3. « Enlever comme un corps saint, » voulait dire, emporter avec pompe, comme reliques de saint dans leur châsse. On trouve une expression analogue dans Don Quichotte, quand Sancho fut emporté dans son île.

4. Les images des saints, qu'on sortait et qu'on attifait dans leur niches, les jours de fête.

LIDIAS.

Prenons garde à nostre vaisselle : il n'y a si petit buisson qu'il ne porte ombre.

SCÈNE III

BERTRAND, MARIN ET CLABAUT.

BERTRAND.

Aux voleurs ! aux voleurs ! on enlève la fille du docteur comme un tresor. Je ne sçay si elle se mocque ou si c'est tout de bon; mais elle crie comme un aveugle qui a perdu son baston. Helas! mon voisin, plus l'on va en avant et pis c'est : il y a d'aussi mechantes gens dans ce monde qu'en lieu où on puisse aller. On dit bien vray qu'une fille est de mauvaise garde, et à un bon jour bonne œuvre. Aux bonnes festes se font les bons coups.

MARIN.

Helas ! Jean, mon amy, saimon [1], car fille qui escoute et ville qui parlemente est à demy rendue. Helas! ils enlèvent Philippin comme un corps mort. Garçons ! aux voleurs ! aux voleurs! Courez dessus et frappez comme tous les diables. Quoi ! je ressemble monsieur de Bouillon : quand je commande, personne ne bouge [2].

BERTRAND.

Et eux fins, les gros butors ! Il y fait chaud. Ils sont armez comme des Jacquemarts [3] et montez comme des saints Georges. Il vaut mieux faire comme on fait à Paris, laisser pleuvoir. Je n'ay garde de m'y aller faire frotter.

CLABAUT.

Allez vous frotter le nez au cul de ces gens-là! Que sçait-on qui les pousse ?

BERTRAND.

Tu te feras plustost bailler un coup de cuillère à la cuisine qu'un coup d'espée à la guerre.

MARIN.

Nous nous debattons de la chappe à l'evesque. Ils ont fait desjà haut le corps, jaquette de gris ; ils vont du pied comme des chats maigres, et comme s'ils avoient le feu au cul. A la presse vont les fous. Fils de putain qui ira.

BERTRAND.

Il est vray qu'il vaut mieux estre seul qu'en mauvaise compagnie. Pour trop gratter il en cuit aux ongles ; qui garde sa femme et sa maison a assez d'affaires. Mais ce pendant on s'etrangle. Il est tard : Jacquet, retirons-nous trestous ensemble chacun chez soy. Bon jour, bon soir ; c'est pour deux fois. L'on crie demain des coterets à Paris.

1. Certainement. On disait plus souvent *ça mon*. C'était une des interjections triviales les plus employées.

2. Proverbe satirique contre les petits princes de cette maison, qui n'avaient pas la puissance de se faire obéir. Nous trouvons dans les *Proverbes en rimes*, qui sont à peu pres du même temps, une variante de ce dicton :

> Commande monsieur de Bouillon,
> Ou personne ne fait raison.

3. On disait plus souvent et mieux :

> « Vêtu de fer comme un Jacquemard. »

Les Jacquemards, en effet, sortes de figures d'horloge, dont la plus célèbre était celle de Dijon, dont G. Peignot fit l'histoire, étaient presque toujours caparaçonnés de fer, pour être plus solides.

SCÈNE IV

THESAURUS, ALIZON, MACÉE ET BERTRAND.

THESAURUS.

Pro sanitate corporis, il n'est que l'air des champs. *O quam bonum est, quam jucundum !* Ho ! qu'il est agreable !

ALIZON.

Voilà bien debuté pour un docteur. Dites plustost : pour la santé du corps, la chaleur des pieds ; et, à dire vray, un fol enseigne bien un sage.

THESAURUS.

C'est vouloir enseigner Minerve. Non sans raison l'on dit que parler à des ignorans c'est semer des marguerites devant les pourceaux. Va, tu es un animal indecrotable ; *iterumque dico animal et per omnes casus animal.*

ALIZON.

Pour du latin, je n'y entends rien ; mais pour du grets [1], je vous en casse.

THESAURUS.

Pecora campi.

ALIZON.

Voilà du latin de cuisine ; il n'y a que les marmitons qui l'entendent.

THESAURUS.

Je t'ay presché sept ans pour un caresme ; mais cela t'a passé en oreille d'asne.

ALIZON.

Parlez françois. A bon entendeur ne faut une charretée de paroles. Mais, mon maistre, je m'avise, en mangeant ma soupe, de la chanson qui dit : Clopin, tu n'y sçaurois aller.

THESAURUS.

La pelle se mocque du fourgon. Mais, à propos de clopiner, par Ciceron ! c'est une fascheuse monteure que la haquenée des Cordeliers. Il m'est advis que j'ay apporté le cloché de Sainct-Denys sur mes epaules, tant je suis lassé et recru. Si j'y retourne de la façon, que l'on m'y fouette.

ALIZON.

Vrayment saimon, voilà bien dequoy ! il a fait en quinze jours quatorze lieues. La pauvre beste, qu'elle est lasse ! Elle vient de Sainct-Denis : c'est bien employé. Vous estes riche comme un juif, et si vous soupez dès le matin de peur de pisser au lict. Vous estes plus avare qu'un usurier; on tireroit plustost de l'huile d'un mur que de l'argent de

1. C'est-à-dire du *grec*. Le mot se prononçait ainsi, et voilà pourquoi la *rue des Grecs*, dans le quartier latin à Paris, était devenue *la rue des Grès*.

vostre bourse; quand on vous en demande, il semble que l'on vous arrache le cœur du ventre : il ne tient pas à vous que nous ne fassions petites crottes. On ne sçait ce que vous estes : les uns disent que vous estes Grec, les autres Latin; pour moy, je dis que vous n'estes ny Grec ny Latin, mais vous estes unpeu Arabe.

THESAURUS.

Là, là, Alizon! selon la jambe le bras, selon le bras la saignée; qui bien gaigne et bien depend n'a que faire de bourse à mettre son argent; à petit mercier petit panier, à petit trou petite cheville. Il faut faire petite vie, et qu'elle dure, et ne pas manger son bled en verd ny son pain blanc le premier; *qui va piane va sane, et qui va sane va lontane, qui va lontane va bene;* petit à petit l'oiseau fait son nid; maille à maille fait le haubergeon.

ALIZON.

Vous avez bien peur que terre vous faille; il ne vous en faut que six pieds. Si le ciel tomboit, il y auroit bien des allouettes prises. Vous estes un vray Chiche-Face [1], et tout ce que je vous dis, autant vaudroit parler à un Suisse et cogner la teste contre un mur.

THESAURUS.

Il est vray que l'on a beau prescher à un qui n'a cure de bien faire; je suis ferme comme un mur, et j'ay la cervelle trop bien timbrée [2] pour ne pas sçavoir ce que j'ay à faire. Comme dit l'autre, ce qui est fait est fait.

ALIZON.

Ne devriez-vous pas vous resjouir quand la barbe vous vient, et du vin par la bonne année?

THESAURUS.

Il sera vert, nostre vin; nous n'en pourrons boire; et puis nostre vigne ressemble celle de la Courtille : belle montre et peu de rapport. Mais, quand j'y songe, nous sommes levez de bon matin.

ALIZON.

Saimon, c'est pour baiser le cul à Martin, de peur qu'il n'y ait presse. Nos gens sont estonnez comme des fondeurs de cloches, de nous voir à cette heure qu'on entendroit une souris trotter par la rue.

THESAURUS *frape à la porte.*

Femme, fille, Philippin, quelqu'un de nos gens les mieux habillez, *attollite portas* au docteur des docteurs. Ils sont morts ou ils dorment; mais je crains que ce ne soit un somme d'airain, et que ma femme ne soit allée au royaume des taupes *et in terra.*

1. Avare, ladre, homme dont la maigre face dit qu'il est *chiche.* Les facéties du XVe siecle représentaient sous ce nom un monstre famélique, toujours a jeun, car il n'avait pour se nourrir que les femmes qui obéissent a leurs maris; or, c'est la en effet une viande bien rare Le mot est, dans Rabelais, appliqué aux poltrons blêmes (liv. I, ch. 51.)

2. C'est-a-dire bien contrôlée, comme on faisait pour les armoiries. Naudé a dit dans le *Mascurat :* « mieux timbré d'écusson que de cervelle. » Pour imbécile on disait : « C'est un cerveau mal timbré, » puis on dit simplement « timbre, » qui est resté quoique n'ayant plus de sens.

MACÉE.

Qui va là? Combien estes-vous qui n'avez point mangé de soupe? Si vous estes seul, attendez compagnie.

ALIZON.

Chaussez vos lunettes et parlez par la fenestre, et vous verrez que c'est le maistre.

THESAURUS.

C'est le scientifique et venerable docteur Thesaurus.

MACÉE.

Vous vous levez bien matin de peur des crottes.

ALIZON.

Qui a bon voisin a bon matin.

THESAURUS.

Il a beau se lever tard qui a le bruit [1] de se lever matin.

ALIZON.

Se lever matin n'est pas heur, mais desjeuner est le plus seur.

SCÈNE V

MACÉE, THESAURUS, BERTRAND, ALIZON.

MACÉE.

Vous soyez le très-bien venu, comme en vostre maison de l'isle de Bouchard. A quoy est bon tout cela? vous n'allez que la nuit comme le Moine-bouris [2] et les loups garous. On ne sçait comme vous avez la jambe faite. Vous ne dormez non plus qu'un lutin, et si vous ne laissez point dormir les autres.

THESAURUS.

Ho ho! vostre chien mord-il encore? Vous estes bien rude à pauvres gens [3]. Qui vous fait mal, Macée, pour nous faire une mine pire qu'un excommuniment? Vous vous estes levée le cul le premier, vous estes bien engrognée [4].

MACÉE.

J'avons ce que j'avons; j'avons la teste plus grosse que le poing, et si [5] elle n'est pas enflée.

THESAURUS.

Je vois bien à vos yeux que vostre teste n'est pas cuite; vous avez quelque diablerie : il vous fait beau voir un pied chaussé et l'autre nud! Ne pouviez-vous faire venir ce maroufle de Philippin?

MACÉE.

Il dort la grasse matinée, il fait ses choux gras. Nostre fille ne grouille ny ne pipe. Mais je m'en vais les appeller tout bas tant que je pourray : Philippin! Philippin! de par Dieu ou par le diable, sus,

1. La réputation.

2. Ou plutôt *le moine bourru.* C'était une espece d'être imaginaire, un fantôme noctambule, dont le peuple de Paris avait surtout peur. Moliere s'en est souvenu dans son *Don Juan,* et M. V. Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris.*

3. La même expression se trouve, dans Molière, prêtée au paysan Lubin de *George Dandin.*

4. Bourrue, de mauvaise humeur.

5. Et pourtant.

debout! Les chats sont chaussez. Ouay! Ils ont peur de payer, personne ne repond.

THESAURUS.

Si je vay là, je vous feray faire le saut de crapaut.

MACÉE.

Vrayment, je m'en vais luy donner son bouillon.

SCÈNE VI

ALIZON, BERTRAND, THESAURUS ET MACÉE.

UN VOISIN *entre*.

BERTRAND.

Helas! mon voisin, où estiez-vous durant la bagarre? Les voleurs ont emmené vostre fille et Philippin. Ils ne le vouloient pas nourrir, car ils luy ont baillé plus de coups que de morceaux de pain. Je ne sçay s'il en mourra, mais ils l'ont lardé plus menu que lièvre en paste. Morguoy! nous fussions sortis, mais les coups pleuvoient dru comme mouches.

MACÉE.

Mon mary! mon mary! tout est perdu! il n'y a plus que le nid, les oiseaux s'en sont envolez! Nous sommes reduits au bisac; nous sommes venus à nid de chien, nous sommes volez et ruinez de fond en comble. Voilà ce que c'est que de laisser des oisons et des bestes à la maison et s'en aller comme un mattras desempané, sans regarder plus loin que son nez et sans songer ni à cecy, ny à cela?

THESAURUS.

Les battus payeront l'amende; ceux qui nous doivent nous demandent. Il est vray que je suis plus mal-heureux qu'un chien qui se noye de m'estre fié à une femme et d'avoir etabli ma seureté sur un sable mouvant [1]... Me voilà reduit au baston blanc[2] et au saffran [3], le grand chemin de l'hospital, car ils n'ont laissé que ce qu'ils n'auront pu emporter... Me voilà entre deux selles le cul à terre, plus sot que Dorie, plus chanceux qu'un aveugle qui se rompt le col... Helas! mon voisin, j'ay perdu la plus belle rose de mon chapeau! La fortune m'a bien tourné le dos, moy qui avois feu et lieu, pignon sur rue, et une fille belle comme le jour, que nous gardions à un homme qui ne se mouche pas du pied, qui m'eust servy de baston de vieillesse et d'appuy à ma maison. S'il sçavoit ma deconvenue, il seroit icy il y a long-temps, ou en chemin pour leur tailler des croupières; si le bonheur nous en eust tant voulu qu'il se fust rencontré à la meslée, il en eust mangé plus de six cens avec un grain de sel.

ALIZON.

Sans compter les femmes et les petits enfans.

BERTRAND.

Il n'a pas les dents si longues... Helas! mon voisin, il n'est pas si diable qu'il est noir; il eust eu assez d'affaire de jouer de l'epée à deux jambes; s'il y eust esté en personne, je croy qu'il n'en eust pas rapporté ses deux oreilles; s'il eust veu sortir une goutte de sang, il eust esté plus pasle qu'un foireux; il fait assez du Rodomont, et puis c'est tout. Pour moy, il faut que je vous confesse, encore que je ne sois pas un pagnotte [1], que j'ai pensé pisser de peur, et si je ne les voyois que par la fenestre de mon grenier.

MACÉE.

Vous estes aussi un vaillant champion, je ne m'en estonne pas. Vous estes un grand abbateur de quilles, c'est dommage de ce que la caillette [2] vous tient. Voilà que c'est d'avoir de bons voisins! j'en sommes bien attournez; ils font les bons valets quand on n'en a plus que faire. Mais à qui vendez-vous vos coquilles? A ceux qui viennent de Saint-Michel?

BERTRAND.

Voilà ce que c'est... Faites du bien à un vilain, il vous crachera au poing; poignez-le, il vous oindra; oignez-le, il vous poindra; gressez-lui ses bottes, il dira qu'on les brusle.

MACÉE.

Vous en avez fait tout plein; mais c'est comme les Suisses portent la hallebarde, par dessus l'epaule. Au besoin on connoist les amis. Bien, bien, c'est la devise de M. de Guise, chacun son tour [3].

THESAURUS.

Ma femme, le torrent de la passion vous emporte... Vous avez fait la faute, et vous voulez que les autres la boivent: mettez de l'eau dans vostre vin. Il falloit que vous fussiez bien endormis pour ne pas entendre le sabbath de ces maudites gens-là. Il y a du micmac; on vous avoit mis sans doute de la poudre à grimper sous le nez, ou bien vous aviez du coton dans les oreilles. Mais patience passe science; il ne faut point tant chier des yeux.

MACÉE.

Marchand qui perd ne peut rire; qui perd son bien perd son sang, qui perd son bien et son sang perd doublement.

THESAURUS.

Les pleurs servent de recours aux femmes et aux petits enfants; mais cependant que nous nous amusons à la moutarde [4] et à conter des fagots, les voleurs

1. La comparaison de la femme et du sable mouvant se trouve aussi dans la fameuse tirade de Gros-René, du *Dépit amoureux*.
2. Bâton de pelerin mendiant.
3. Banqueroute. On peignait de jaune, couleur de *safran*, la maison de ceux qui s'étaient enfuis sans payer leurs dettes, et, par suite, on les appelait *safraniers*.

1. Poltron, de l'italien *pagnotta*. On disait au XVIIe siècle, pour ceux qui, au lieu d'aller au combat, se tenaient à l'écart : « Ils sont restés sur le *mont Pagnotte*. » En 1740, quand l'Empereur mourut et que l'on crut à une intervention armée de la France dans les affaires d'Allemagne, Louis XV dit pour démentir ce bruit : « La France doit rester sur le mont Pagnotte. — Vous y serez mal, Sire, lui dit le marquis de Souvré, vos ancêtres n'y ont pas bâti. »
2. Ou *caillet*, piége à prendre les cailles, dont il est parlé dans la *Ménippée*.
3. Ce fut en effet la devise du duc de Guise pendant la Ligue. Il voulait dire par là que sa maison, celle de Lorraine, héritière des Carlovingiens, aurait enfin son tour contre celle des Valois, héritière des Capétiens, qui avaient détrôné les descendants de Charlemagne, et qu'il prendrait ainsi la place de Henri III. Fleury de Bellingen, dans son *Étymologie des proverbes françois* (1618, in-8, p. 179), donne cette explication, qui doit être la bonne.
4. V. sur cette expression une note de l'une des pieces précédentes.

gagnent la guerite. Si faut-il sçavoir le court et le long de cette affaire. Je crains qu'ils n'ayent fait perdre le goust du pain à Philippin et qu'ils ne l'ayent envoyé en paradis en poste.

ALIZON.

Helas! le pauvre garçon! s'il est mort, Dieu luy donne bonne vie et longue.

THESAURUS.

Mais, sire Bertrand, ces diables de ravisseurs n'avoient-ils pas un nez au visage quand ils vous ont donné si bien la fée [1]?

BERTRAND.

Je croy qu'ils sont du Pays-Bas, car ils sont esgueulez.

ALIZON.

Que vous en chaud qu'ils soient verds ou gris? Il vaut autant estre mordu d'un chien que d'une chienne.

THESAURUS.

Non pas, car en affaire d'importance il ne faut pas prendre saint Pierre pour saint Paul, de peur d'en mordre ses poulces. Mais, mon voisin, ne vous defiez-vous point qui m'auroit joué ce tour là?

BERTRAND.

Je ressemble le Chiant-lict, je m'en doute. Ce pourroit bien estre quelque amoureux transi qui vous auroit fait ceste echauffourée, car j'ay veu ces jours passez roder un certain vert-galand autour de vostre maison.

MACÉE.

Je ne sçaurois m'imaginer qui nous a fait cette escorne [2]. Si Lidias estoit en ceste ville, je croirois bien que ce fust luy qui auroit mangé le lard [3].

ALIZON.

Helas! le pauvre jeune homme! il n'y songea non plus qu'à sa première chemise; il est bien loin, s'il court tousjours.

MACÉE.

Aga, nostre chambrière! vous a-t-il donné des gages, que vous parlez si bien pour luy? Vous mettez vostre nez bien avant dans nos affaires; meslez-vous de vostre quenouille et allez voir là-dedans si j'y suis.

ALIZON.

Je suis Marion, je garde la maison. Si je chausse ma teste, je n'iray pas. Je sçavois bien que ce n'est pas d'aujourd'huy que vous nous portez de la rancune. Baillez-moy de l'argent pour acheter de la filasse.

MACÉE.

Tu n'as que faire d'aller aux halles pour avoir des reponses [1]; si tu m'echauffes la teste, je t'yray dourder [2] à coups de poing. Allons, appelez vos chiens, que l'on emporte le nid aussi bien que les oyseaux.

ALIZON.

J'engraisse de coups de poing, j'en engraisse.

THESAURUS.

Il est temps de fermer l'etable quand les chevaux sont sortis! Toutesfois il ne faut pas jetter le manche après la coignée. On dit : Qui croit sa femme et son curé est en danger d'estre damné; mais quelquefois les fols et les enfans prophetizent.

MACÉE.

Chat echaudé craint l'eau froide. Ce n'est pas tout de prescher, il faut faire la queste; vous ne vous remuez non plus qu'une epousée qu'on atourne, ny qu'une poule qui couve.

THESAURUS.

Patientia vincit omnia. Paris la grand ville ne fut pas faite en un jour.

MACÉE.

Vous estes de Lagny, vous n'avez pas haste [3]. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, et les suivre à la piste, afin de les trouver entre la haye et le bled.

THESAURUS.

Ils auront sonné la retraitte et tiré de long; après avoir fait cette cavalcade, ils se seront mis à couvert de peur de la pluye, craignant qu'on ne leur donnast du croc en jambe. Il ne faut rien precipiter, car il faut premierement faire un procez verbal aux depens de qui il appartiendra, et la Justice qui leur monstrera leur bec jaune, selon les us et coustumes en tel cas requis et accoustumez, pour ne rien faire à l'etourdy qui nous puisse cuire. Ils peuvent s'assurer que je brusleray mes livres, je perdray mon credit, ou j'en auray raison. Cependant allons voir si nostre maison est encore à sa place. Adiousias [4], sire Bertrand.

BERTRAND.

Dieu vous doint bonne encontre, Jean. Je prie Dieu qu'il vous console et vous donne à soupper une bonne saule; pour moy, je m'en vais dans ma boutique tirer le diable par la queue.

SCÈNE VII

LIDIAS, FLORINDE, ALAIGRE, PHILIPPIN.

PHILIPPIN.

Hé bien! ma fille, nous leur en avons bien baillé d'une!

1. Trompés. Nous verrons plus loin « bailler la fée, » expression qui était plus employée.
2. Outrage, injure. C'est un mot qu'Henry Estienne, dans son *Traité de la conformité du language françois avec le grec*, nous reprochait d'avoir emprunté de l'italien *scorno*. Saint-Simon, un siecle après, s'en servait encore : « Cette première *écorne*, dit-il, le mortifia fort. » *Memoires*, année 1706.
3. V. une note de la piece précédente.

1. Jeu de mots sur *réponse* et *raiponce*, sorte de salade qui, comme les autres, se vendait aux halles.
2. Battre, étriller. « Les femmes, si elles ne sont bien *dourdées*, lit-on dans le premier *Conte* de Cholières, ne font rien a propos. »
3. Jeu de mots sur Lagny, qu'on prononçait *Langny*, et où l'on envoyait pour cela tous les hommes *lents*, « qui n'avaient pas hâte... » En 1415, selon la *Chronique du religieux de Saint-Denis* (liv. XXXVI, ch. 15), on avait appelé Jean sans Peur, *Jean de Lagny*, parce qu'il ne se pressait pas assez de prendre un parti.
4. Adieu, dans le patois du Languedoc, qu'on appelait, pour cela, pays d'*adiousias*.

LIDIAS.

Et moy fin de vous prendre, puisqu'on ne vouloit pas vous donner à moy. Au reste, vous ne vous en repentirez ny tost ny tard; je suis de ceux qui bien ayment et tard oublient. Je vous le jure par tous les Dieux ensemble, après cela n'y a plus rien, que je vous seray plus fidèle que le bon chien n'est à son maistre, et que je vous cheriray plus que mes petits boyaux et vous conserveray comme la prunelle de mon œil; soyez-en aussi assuré comme il n'y a qu'un soleil au ciel. Si je me parjure jamais, je veux estre reduit en poudre tout presentement.

ALAIGRE.

Il le faut croire, il n'en voudroit pas jurer; ce qu'il nous dit est aussi vray comme il neige boudin [1].

FLORINDE.

Je vous crois comme un oracle, et vous seriez un vray barbare et plus traistre que Judas si vous faisiez autrement. Si j'eusse creu que vous en eussiez voulu abuser, je ne vous eusse pas tant donné de pied sur moy. Mais parlons un peu de nostre levée de boucliers. Nos gens sont bien camus.

ALAIGRE.

Mon maistre, ils sont aussi etonnés que vous le seriez s'il vous venoit des cornes à la teste.

LIDIAS.

Taisez-vous, Alaigre! vous estes plus sot que vous n'estes grand et plus fol qu'un jeune chien; si vous faites le compagnon, je vous donneray de la hastille [2].

PHILIPPIN.

Il est vray, Alaigre, tu fais tousjours des comparitudes et similaisons qui n'appartiennent qu'à toy. Il faut qu'un serviteur ne se joue à son maistre non plus qu'au feu; tu ne sçais pas ton pain manger. Fais comme moy, qui vais tout rondement en besogne, et apprens que pour bien servir et loyal estre, de serviteur on devient maistre.

ALAIGRE.

Le gros nigaut! il est aussi fin qu'une dague de plomb [3], et si le voyez-vous, il se quarre comme un poux sur une galle. Tu t'amuses à siffler, tu ne seras pas prevost des marchands.

LIDIAS.

Taisez-vous, enfans; vous avez trop de caquet, vous n'aurez pas ma toile. Mais vien-çà, Philippin : tu en as bien donné à nostre docteur et sa femme avec ta feinte; c'est justement leur avoir donné d'une vessie par le nez.

PHILIPPIN.

Ils peuvent bien jouer au jeu de j'en tenons; je croy qu'ils ne nous promettent pas poire molle. J'ay bien fait croire aux voisins que des vessies sont des lanternes; mordiable! ils croyent maintenant qu'il n'y a plus de Philippin pour un double. Ils sont bien du guet, mort non pas de ma vie! la vessie pleine de sang a bien joué son jeu quand Alaigre l'a percée au milieu de mon ventre; mais s'il eust pris Gautier pour Garguille, j'en aurois belle verdasse [1].

ALAIGRE.

Il eust fallu dire : Febé [2], pour qui est-ce? c'eust esté pour toy.

PHILIPPIN.

Là! là! mon pauvre garçon! qui bien fait bien trouve, et qui bien fera bien trouvera.

ALAIGRE.

Ou l'Escriture mentira.

FLORINDE.

Un bienfait n'est jamais perdu; tout vient à point qui peut attendre. Mon cher Lidias se mangeroit plustost les bras jusques au coude, quand on luy fait plaisir grand comme la main, qu'il n'en rendist long comme le bras.

LIDIAS.

Philippin, tu peux t'assurer de ce que te dit ma Florinde comme si cela estoit; autant vaudroit que tous les notaires y eussent passé : ce que nous te disons n'est pas de l'eau beniste de cour.

ALAIGRE.

Philippin, autant de frais que de salé, ce qu'on promet n'est pas perdu.

PHILIPPIN.

Vous n'avez qu'à commander, je me mettrois en quatre et ferois de la fausse monnoye pour vous; je prendrois la lune avec les dents; je ferois de necessité vertu pour vostre service. Je vous ayme mieux tous deux qu'une bergère ne fait un nid de tourterelle, à cause de luy pour l'amour d'elle. Morgoine! je suis un homme qui n'est pas de bois, et qui sçait rendre à Cesar ce qui est à Cesar. Je fais cas des hommes de qualité plus que d'une pomme pourie et que d'un chien dans un jeu de quilles.

ALAIGRE.

Tu fais des comparaisons bien saugrenues, et si tu les enfilles comme crottes de chèvres. Il te faudroit un petit bout de chandelle pour t'éclairer à trouver tout ce que tu veux dire, où il n'y a ny bon envers ny bon endroict. Il vaut mieux se taire que de mal parler. Tu es bienheureux d'estre fait, on n'en fait plus de si sots.

1. C'est-à-dire : aussi vrai que la neige est noire comme du boudin.

2. C'est-à-dire, je vous ferai *hâter* plus que vous ne voudrez. *Hâtille*, qui signifie encore morceau de porc frais dans le patois normand, est ainsi, comme on voit, singulierement détourné de son sens, pour le plaisir de jouer sur sa ressemblance avec le mot *hâter*.

3. Une dague était toujours de l'acier le plus *fin*. On juge par là de ce que peut être un nigaud comparé à une dague de plomb.

1. Le mot vrai, je ne dis pas le mot propre, que celui-ci remplace, aurait pour initiale une *M* au lieu d'un *V*. C'est par une semblable substitution de propreté qu'une rue de Paris s'était appelée rue *Verdelet*.

2. Au repas du jour des Rois, quand on avait découpé le gâteau, l'enfant, placé sous la table devait dire, pour la distribution des morceaux : *Phœbe domine*, et n'ajouter le nom du convive à qui il voulait qu'on donnât la part que lorsqu'on lui avait dit : Pour qui est-ce? Cette invocation a *Phœbus* était un souvenir des repas antiques assez bizarre dans cette fête chrétienne de l'Épiphanie. La coutume en survit encore dans plusieurs provinces.

PHILIPPIN.

Oy! il semble à t'entendre que je sois une huistre à l'ecaille, ou quelque sot qui parle à bricq et à bracq [1]. Aga, à mocqueur la mocque, à bossu la bosse, et à tortu la torse. Tu es un beau frelempier [2], c'est bien à toy que j'en voudrois rendre compte! Je crois que tu as fait ton cours à Asnière [3], c'est là où tu as laissé manger ton pain à l'asne, c'est là où tu as appris ces beaux pieds de mouches et ces beaux y gregeois. Tu es un sçavant prestre, tu as mangé ton breviaire. Aga, tu n'es qu'un sot, tu seras marié au village. Il n'y a que trois jours que tu es sorty de l'hospital, et tu veux faire des comparaisons avec les gueux. Si tu estois aussi mordant que tu es reprenant, il n'y auroit crotte dans ces champs que tu n'allasse fleurant.

ALAIGRE.

Mais, gros boufetrippe! il me semble que vous prenez bien du nort. Je te conseille de ne point tant empiler, si tu ne veux que je te donne cinq et quatre, la moitié de dix-huict.

PHILIPPIN.

Ouy, je te baillerois raffle de cinq et trente en trois cartes. Si tu y avois seulement pensé, je ferois de ton corps un abreuvoir à mouches, et te monstrerois bien que j'ay du sang aux ongles.

ALAIGRE.

Je le croy, mais c'est d'avoir tué des poux.

LIDIAS.

La paille entre deux! sus, la paix à la maison! Je n'aime pas le bruit si je ne le fais. Je veux que vous cessiez vos riottes et que vous soyez comme les deux doigts de la main. Alaigre, vous faites le Jean Fichu l'aisné, et vous vous amusez à des coque-si-grues et des balivernes. Je veux que vous vous embrassiez comme frères, et que vous vous accordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons.

ALAIGRE.

Il est bien heureux qui est maistre : il est valet quand il veut.

PHILIPPIN.

Je croy que tu as esté au grenier sans chandelle : tu as apporté de la vesse pour du foin.

ALAIGRE.

Tu n'y entens rien : c'est que j'ay tué mon pourceau, je me joue de la vessie. Ho, grosse balourde! ne sçais-tu pas que qui veutvivre longuement il faut donner à son cul vent?

PHILIPPIN.

Oui, mais pour vivre honnestement, il ne faut vessir si puant.

1. A tort et à travers. C'est le premier emploi du mot *bric-à-brac*, pour dire des objets entassés à tort et à travers, avec autant de confusion que ce sot en met dans ses paroles.

2. Homme de rien et de bas emploi, comme le moine qui s'occupait des lampes du couvent et qu'on appelait *frère lampier*.

3. Jeu de mots sur la ressemblance d'*Asnières* et d'*âne*. On le trouve employé, comme ici, dans le *Paysan français*, et deux siecles plus tard dans une farce de Sallé aux boulevards, *la Vache et le Veau* : « Si tu continues... tu deviendras docteur de l'université d'Asnières. »

LIDIAS.

Accordez vos flustes encore un coup, et changez de notte; revenons à nostre première chanson. Que disoit-on en mon absence? On me prestoit de belles charitez; au moins, je croy que l'on n'oublioit pas à me tenir sur le tapis, et à mettre en avant que je disois comme le renard des meures quand je fis courir le bruit que l'amour ne me trottoit plus dans le ventre, et que je ne me souciois ny des rez ni des tondus. Je croy, mon cœur, que cela fust cause qu'on ne vous serroit plus tant la bride.

FLORINDE.

Il est vray que vostre absence faisoit parler de vous tout au travers des choux. Mon père, entr'autres, ne m'en rompoit plus la teste, parcequ'il croyoit que toutes nos affections fussent evanouyes et que nous eussions planté l'amour pour reverdir. Bref, on ne songeoit plus qu'à rire et à me donner à ce grand franc-taupin [1] de capitaine, qui me suivoit comme un barbet; et je ne m'en fusse jamais depestrée sans cette contremine, de laquelle on ne se doutoit non plus que si le ciel eust deu tomber.

PHILIPPIN.

On vous avoit mis aux pechez oubliez, on ne songeoit non plus à vous que si vous n'eussiez jamais esté né, et nostre docteur estoit plus aise qu'un pourceau qui pisse dans du son de ce qu'on disoit que vous aviez plié bagage, car il croyoit jamais n'estre depatrouillé de vous. Il escarpinoit [2] avec sa robbe troussée de peur des crottes. (*Il tombe.*)

ALAIGRE.

Saute, crapaut, voicy la pluye!

PHILIPPIN.

Mais il ne songeoit pas que qui rit le vendredy pleure le dimanche.

ALAIGRE.

Il rit assez qui rit le dernier.

PHILIPPIN.

Saimon, je crois qu'il se gratte bien maintenant où il ne luy demange pas. Il rit jaune comme farine et vous dit bien la patenostre de singe [3]. Mais morgoine! il ne vous tient pas; ce n'est pas pour son nez mon cul, ny pour ce grand malotru de capitaine, qui croyoit tenir Florinde comme un pet à la main. Il peut bien la serrer et dire qu'il ne tient rien; il a beau s'en defripper, il n'a qu'à s'en torcher le bec.

1. Poltron. La milice des francs archers, ou francs-taupins, créée par Charles VII, supprimée sous Louis XI, s'était fait une réputation de couardise dont Rabelais et les chansons de son temps s'amusèrent souvent.

2. L'escarpin, *scarpino* des Italiens, était le chausson de cuir souple que les gens de guerre portaient dans leurs bottes; voulaient-ils aller vite, ils ôtaient celles-ci, et marchaient avec l'escarpin seul, qu'on appelait pour cela, comme on le voit dans Brantôme, *escarpin dechaussé*. Il servit dans bien des déroutes; aussi, pour fuir, disait-on, comme ici, *escarpiner*.

3. C'est-à-dire, il fait la grimace du singe qui tremble. Régnier, au 101e vers de sa XIe satire, emploie la même expression à peu pres dans le même sens :

Comme un singe fasché j'en dis ma patenôtre.

ALAIGRE.

C'est un bon fallot, le morceau luy passera bien loin des costes.

FLORINDE.

Pour moy, je ne sçay comme mon père est coiflé de cet avaleur de charrettes ferrées [1]. Quelques uns disent qu'il est assez avenant; mais, pour moy, je le trouve plus sot qu'un panier percé, plus effronté qu'un page de cour, plus fantasque qu'une mulle, mechant comme un asne rouge, au reste plus poltron qu'une poule, et menteur comme un arracheur de dents.

LIDIAS.

Vous dites là bien des vers à sa louange.

FLORINDE.

Pour la mine, il l'a telle quelle, et surtout il est delicat et blond comme un pruneau relavé; et la bource, il ne l'a pas trop bien ferrée : de ce costé-là, il est sec comme un rebec [2] et plus plat qu'une punaise.

ALAIGRE.

Et puis, après cela, allez vous y fourrer.

PHILIPPIN.

Elle dit vray : il est plus glorieux qu'un pet, et ce drosle là n'en feroit pas un à moins de cinq sols; quand il rit, les chiens se battent; il est quelquefois rebiffé comme la poule à Gros-Jean, et à cette heure-là il faut estre grand monsieur pour avoir un pied de veau.

LIDIAS.

Vous le tenez bien au cul et aux chausses [3], les oreilles luy doivent bien corner; mais c'est assez le draper en son absence; laissons-le là pour tel qu'il est.

ALAIGRE.

S'il en veut davantage, il n'a qu'à en aller chercher; s'il n'est content de cela, qu'il prenne des cartes : aussi bien il est bon à jouer au berland, il a toujours un aze [4] caché sous son pourpoint.

LIDIAS.

Ce n'est pas tout, il ne faut pas demeurer icy plantés comme des échalats; il faut faire gille [5] pour trois mois, et ne point revenir que nous n'ayons remmanché nos flustes et consommé nostre mariage. S'ils nous viennent chercher sur nostre paille, nous leur monstrerons qu'un coq est bien fort sur son fumier, et que chacun est maistre en sa maison.

1. Grand hâbleur qui parle de tout avaler et ne dévore personne.

2. Violon à trois cordes fait du bois le plus sec. On disait aussi pour une laide personne, *visage de rebec*, à cause de la figure grotesque scuplitée d'ordinaire au bout du manche de ce violon.

3. Expression qui se retrouve dans l'*Avare* de Molière.

4. Ane. Scarron l'a employé dans *Jodelet maître et valet* :

> Un barbier y met bien la main,
> Qui bien souvent n'est qu'un vilain,
> Et dans son métier un grand *aze*.

5. S'enfuir. « Mais, lit-on dans le *Moyen de parvenir*, ch. 29, avant que passer outre, dit le bonhomme Scaliger, pourquoi est ce que quand quelqu'un s'est enfui, on dit : *il a fait Gille*.

« PROTAGORAS. C'est parce que saint Gille s'enfuit de son pays, pour n'être pas fait roi. »

ALAIGRE.

Il faudra que ce croquant de capitaine ait de bonnes mitaines pour en approcher. Il est fort mauvais, il a battu son petit frère [1]. Je n'ay pas peur qu'il luy prenne envie de courir après son esteuf, car il y a plus de six mois qu'il a vendu son cheval pour avoir de l'avoine, si bien que, s'il est botiflé [2], c'est pour coucher à la ville et pour picquer les boucs. Je vous jure que je n'ay pas la puce à l'oreille, et ne m'en leveray pas plus matin.

PHILIPPIN.

La beste a raison, il la faut mener à l'etable; mais parlons un peu d'affaire : il faut deguenillerd'icy [3]; il n'y fait pas si bon qu'à la cuisine. Quand le soleil est couché il y a bien des bestes à l'ombre.

ALAIGRE, *parlant au violon.*

Soufflez, menetrier : l'epousée vient.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE CAPITAINE FIERABRAS, ALIZON ET LE DOCTEUR.

LE CAPITAINE.

Pauvre docteur Thesaurus ! je te plains bien; mais je n'ay rien à te donner. Si tu n'avois la caboche bien faite, tu serois déjà à Pampelune : tu as reçu un terrible revers de fortune; tu as perdu le joyau le plus precieux de ta maison sans l'avoir joué, et le tout par un tour de souplesse que ta fille t'a fait ayant laissé prendre un pain sur la fournée par un qui ne seroit pas digne de servir de goujat à un qui se sentiroit trop heureux de me torcher les bottes. Ha Florinde! *Quien se casa por amores, malos dias y buenas noches* [4]. Ouy, ouy, Florinde, tu l'eprouveras, que qui se marie par amourettes a pour une bonne nuict beaucoup de mauvais jours. Tu m'as bien baillé de la gabatine et fait un tour de femme, après m'avoir promis mons et vaux.

1. Refrain d'une chanson du temps dont l'air se trouve noté dans la *musique* du *Chansonnier Maurepas* à la Bibliotheque, t. I, p. 389. Il servit souvent aux frondeurs pour leurs couplets, et fut appelé alors air de la Fronde (*Chansonnier Maurepas*, t. II, p. 197). Voici un couplet, auquel il servit contre Condé :

> Vous ternissez toute la gloire
> Que vous ont acquis vos victoires,
> En mettant Paris au néant
> L'on verra dire à votre mère :
> Ma foi, mon fils est bien méchant,
> *Il a battu son petit frère.*

2. Botte.

3. Déguerpir. La locution triviale *décaniller* n'est qu'une variante de celle-ci, dont le vrai sens est, tirons de là nos *guenilles*.

4. « A quiconque se marie par amour, mauvais jours et bonnes nuits. » L'espagnol était alors la langue à la mode. Mais on la faisait surtout parler, comme ici, aux capitans, grands diseurs de *matamorades*.

Ah ! que de la mala muger te guarda y de la buena no fia nada[1]. Toutefois que dis-je, Florinde? Je te fais tort de croire que tu ayes fait brèche à ton honneur; tu es possible dans la gueule des loups, et en quelque part plus morte que vive. Et toy aussi, pauvre père, plus triste qu'un bonnet de nuict sans coiffe[2], tu es plus cajois qu'une chatte qui trouve ses petits chats morts, plus dolent qu'une femme mal mariée; bref, plus desolé que si tes parens estoient trepassez; il faut bien à cette heure que la confiance te serve d'escorte et de bouclier. Je sçay bien que c'est dans la necessité que les vrays amis se montrent où ils sont; c'est pourquoi ma langue, aussi bien esguisée que mon espée, va dire et faire tout ensemble au docteur Thesaurus que je suis le roy des hommes, le phœnix des vaillans; que j'extermineray et mettray à jambrebridaine tous ses ennemis, et que je chiqueteray[3] pour son service tout ce qui se rencontrera plus menu que chair à pasté. De l'abondance du cœur la bouche parle, de grands seigneurs peu de paroles. Moy qui suis plus vaillant que mon espée, je le vais asseurer que pour un amy l'autre veille. Me voicy proche de son hostel. Holà ! ho !

ALIZON.

Qui va ladre là ?

FIERABRAS.

C'est le vaillant Fierabras, general des regimens de Tartarie, Moscovie et autres.

ALIZON.

Dites des regimens du Port au Foin[4], de Pouilly[5] et autres. Ha ! ha! c'est donc vous? Ce n'est pas grand cas. Attendez si vous voulez, ou bien allez-vous-en à l'autre porte : on y donne des miches. Tout beau ! ne rompez pas nostre porte, elle a cousté de l'argent.

FIERABRAS.

A tous seigneurs tous honneurs, beste brute ! Voilà bien nicqueter[6], c'est trop niveler[7]; il n'est pire sourd que celuy qui ne veut pas entendre. C'est le capitaine Fierabras et Maschefer, cela te suffise. Ouvre sans tant de babil, et ne m'echauffe pas la cervelle, que tu ne t'en trouve mauvaise marchande; prends-y garde, et que je ne t'envoye à Mortagne ou à Quancalle pescher des huistres.

ALIZON.

Vos flèvres quartaines à trois blancs les deux[1] ! Tout beau, encore un coup de par Dieu ou de par le diable ! Dieu vous soit en aide, puisqu'il le faut dire; vous faites plus de bruit qu'un cent d'oyes, et si vous estes tout seul. Vous estes bien hasté, et si personne ne vous presse. Monsieur, venez vistement parler au capitaine Fierabras; il rompra tout, si on ne le marie.

SCÈNE II

FIERABRAS, THESAURUS, ALIZON.

FIERABRAS.

(Il entre en la maison du docteur.)

Dieu soit ceans et moy dedans, et le diable chez les moines.

THESAURUS.

Seigneur capitaine, à vous et aux vostres, fussiez-vous un cent, encor un coup en despit des envieux. Il faut que je vous embrasse, bras dessus bras dessous. Eh bien ! quel bon vent vous meine ?

FIERABRAS.

Les vents ne me meinent pas, car je vay plus viste à pied qu'ils ne vont à cheval, quand il est question de vous voir; Eole n'escroque et n'emprunte que mon haleine pour souffler dans les oreilles des hommes et des enfans que je suis la terreur de l'univers, l'honneur d'iceluy, et le massacreur du vautour qui m'a ravy la proye que vous me gardiez.

ALIZON.

On vous la gardoit dans un petit pot à part.

FIERABRAS.

Et pour cela je vous suis venu dire qu'il vous faut armer des armes de la patience. Pour moy je me veux vestir de celles de la vengeance contre ceux qui vous ont tolly[2] et emblé vostre fille[3]. Mes trouppes en bataille et le bruit que je feray, armé de pied en cap et jusques aux dents, les epouvantera comme des etourneaux, ou bien leur donnera des aisles aux talons pour les faire revenir plus viste qu'un traict d'arbaleste vous ramener le thresor qui ne peut être estimé ny conneu que par le furieux et terrible Fierabras. Quand j'appris cette nouvelle, j'en devins si echauffé dans mon harnois, que je pensay perdre cette race ou megnie d'Archambault, plus

1. « Garde-toi de la mauvaise femme, et ne te fie pas à la bonne. »

2. C'est la locution type, qu'on a rendue inintelligible en l'abrégeant, comme on fait aujourd'hui. Sous le bonnet de nuit, qui était d'étoffe de couleur sombre, on mettait une coiffe blanche, dont le rebord retroussé par-dessus l'egayait. Quand la coiffe et son blanc rebord manquaient, le bonnet de nuit était triste à voir. De la l'expression tronquée aujourd'hui et complete ici. Nous la retrouvons de même dans une mazarinade, *les Entretiens burlesques de maître Guillaume le savetier*, etc. :

> N'en déplaise à ce romaniste,
> Dont le style est cent fois *plus triste*,
> *Qu'un bonnet sans coiffe de nuit.*

3. Même mot que déchiqueter, mettre en morceaux.

4. Il était au bout du Pont-Neuf, où est maintenant la petite place des Trois-Maries, sur le quai de l'École. Les tirelaines y avaient leur quartier général.

5. On devine pourquoi, cette ville, à cause de son nom, est ici choisie, comme marraine d'un régiment de gueux. Pour la même raison, ils étaient souvent appelés « compères du pays de Pouille. »

6. S'amuser à des riens, a gagner des *niquets*, misérable petite pièce de trois mailles, qui n'eut cours, sous Charles VI, que pendant trois ans.

7. Dire des niaiseries, à la *Jean de Nivelle*, des *niveleries*, comme on lit dans La Fontaine.

1. *Le blanc* valait cinq deniers, et le *carolus*, qui était *le grand blanc*, en valait dix. Il ne figure plus que dans l'expression *six blancs*, deux sous et demi, qui est le prix du couteau que Marinette donna à Gros-René.

2. De *tollere*, enlever.

3. Voler, enlever vivement, et *d'emblée*, locution qui d'ailleurs vient de celle-là.

il y en a moins elle vaut [1]; j'estois si bouffi de colère que je pensay crever dans mes paneaux [2], quand je sceus qu'ils avoient gagné les champs, ou Dieu me damne.

ALIZON.

Il en devint si constipé, qu'il n'en pouvoit pisser ny fienter.

FIERABRAS.

Enfin, jamais homme ne fut plus eboby que moy, ny plus resolu de nous vanger tous deux; c'est pourquoy je suis venu sans dire ny qui a perdu ny qui a gagné, pour vous offrir l'or et les richesses qui ne me manquent non plus que l'eau à la rivière. Pour le courage, la valeur et la force...

ALIZON.

Il en est fourny comme de fil et d'aiguille.

FIERABRAS.

Faites de moy comme des choux de vostre jardin; j'employeray le verd et le sec pour vous. Je ne suis point de ces espèces de chianbraye [3], qui n'ont que du caquet et qui n'ont point de force qu'aux dents. J'ay bien monstré où gist le lièvre; je sçay bien où il faut appliquer le courage que je feray parestre comme le clocher sur l'eglise. Quand il sera temps, je les attaqueray d'estoc et de taille, de cul et de pointe, de bec et de griffe : à mechant mechant et demy.

THESAURUS.

Quant à cela, vous ne sçauriez mieux dire si vous ne recommencez; vous n'en parlez pas comme un clerc d'armes, mais comme un homme qui en a bien veu d'autres. Ceux-là ne vous feroient pas vessir de peur. Comme dit nostre voisin Jean Dadais, il n'est que d'avoir du courage : car, qui se fait brebis, le loup le mange. Vous n'en avez pas moins qu'un lion.

FIERABRAS.

Ces brigands, ces chercheurs de barbets et de midy à quatorze heures [4], quels qu'ils soient sous la calote du ciel, fussent-ils aux Antipodes ou dans les entrailles de la terre, ils seront bien cachez si je ne les trouve. Je leur monstreray bien à tourner au bout. A qui se jouent-ils? Ils n'ont pas affaire à un faquin; ils verront de quel bois je me chauffe. Le veulent ou non, ils passeront par mes pattes. Je leur feray sentir ce que pèse mon bras; je les chastieray si bien et si beau, qu'on n'en entendra ny pleuvoir ny venter. Quand ils seroient tous de feu et qu'ils auroient la force de Sanson et le courage d'Hercules, qu'ils seroient des Poliphèmes, des Achilles, des Hectors, des Cyrus, des Alexandres, des Annibals, des Scipions, des Cesars, des Pompées, des Rolands, des Rogers, des Godefrois de Bouillon, des Roberts le Diable, des Geofroys à la grand Dent, tous aussi grands que les Gargantuas et les Briarées à cent bras, un seul des miens les tuera comme des annetons, et ne dureront devant moy non plus que feu de paille.

ALIZON.

Et qu'une fraise dans la gueule d'une truye. Il y va de cul et de teste, comme une corneille qui abbat des noix. O le grand casseur de raquettes! le grand rompeur d'huis ouverts! le grand depuceleur de nourrices! il est vaillant; il a fait preuve de sa valeur avec les armes de Caïn, des machoires. Le voyez-vous, ce capitaine Plante-Bourde?

FIERABRAS.

Seigneur docteur, ce que je vous dis ne sont point des contes de la cigogne [1].

ALIZON.

Ce qu'il dit est vray comme je file. C'est un bon gentil-homme : il est fils de pescheur, noble de ligne [2].

FIERABRAS.

Et vous le verrez plus tost que plus tard, plus tost aujourd'huy que demain. Je les feray renoncer à la triomphe [3], et coucher du cœur sur le carreau. Il en faut depestrer le monde; la garde n'en vaut rien, car telles gens valent mieux en terre qu'en pré; ils ne font que traisner leur lien, en attendant que je me mette sur leur friperie et que je les jette si haut que la region du feu les reduira en cendres en moins d'un tournemain [4].

THESAURUS.

Par Ciceron! vous vallez mieux que vostre pesant d'or, car vous faites l'office d'un vray amy, de venir sans estre mandé : c'est estre venu comme

1. *Megnie, ménie* ou *maiguée* était synonyme de famille. La *megnie* des Hellequins avec leur grand bruit dans l'air, comme farfadets nocturnes, était célèbre dans la légende. Celle des Archambault pullula beaucoup dans le Poitou et le Bourbonnais, et greva d'autant plus le pauvre peuple, donnant ainsi raison d'avance à la fable de La Fontaine *Le Soleil et les Grenouilles* :

..... Un seul soleil à peine
Se peut souffrir, une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants...

Le proverbe qui se trouve ici vint de cette multiplication gênante de petits tyrans renaissant les uns des autres. Sa formule la plus populaire était celle-ci : *La mesme Archambault, plus il y en a et pis vaut.*

2. Le panneau était un filet à prendre les lièvres, qui parfois y étouffaient. Le mot est resté dans la locution encore courante, *donner dans le panneau.*

3. *Braie* voulait dire chausse, culotte; on devine par conséquent le sens du mot composé qui est ici.

4. « Chercheur de barbets, » c'est-à-dire pauvre diable courant dans les crottes comme barbets, dont il semble suivre la piste; « chercheur de midi à quatorze heures, » c'est-à-dire chercheur de diner, quand on ne dîne plus. Ce repas se faisait alors à midi. On disait aussi *cherche-midy*. Le nom de la rue, bien connue, qui s'appelle ainsi lui venait d'une enseigne où se voyait un gueux en quête de diner. Un petit roman de 1660, l'*Orphelin infortuné*, p. 243, nous donne l'expression et l'explique en la développant : « La grande nécessité où j'étois, dit le pauvre diable, m'ayant pourvu d'un office de *cherche-midy*, j'allois pa fois en des couvents, mais j'y trouvois petite chance, au moins pour moy, car pour les moynes ils faisoient une telle chère que si la fumée de leurs bons morceaux qui me passoit devant le nez eût été rassasiante, cela m'auroit bien noury. »

1. V. sur cette expression une note des pièces précédentes.

2. Jeu de mots sur ligne et *lignée*, race.

3. Mot de jeu de cartes encore employé dans certaines parties : c'est le nom de la carte que le joueur retourne après avoir fait la distribution aux autres.

4. On dit aujourd'hui, à tort, « en un tour de main, » l'ancienne expression vaut bien mieux. Elle se trouve dans Tallemant, à l'*historiette* de la reine de Pologne, à propos d'Anne de Gonzague : « En un *tourne-main*, elle change et épouse le Palatin. »

tabourin à nopces, et faire en personne ce qu'un autre feroit par procureur. Mais, pour ne point mettre ablativo [1] tout en un tas et ne rien confondre, il ne faut pas tant faire de bruit; ce ne sont pas des abeilles, on ne les assemble pas au son d'un chaudron.

ALIZON.

Ils sont bons chevaux de trompette, ils ne s'effrayent pas pour le bruict; tel menace qui a bien peur. Maistre Gonin est mort; le monde n'est plus gruë [2].

FIERABRAS.

L'on verra que, devant qu'il soit trois fois les roys, je les mettray *O benigna* [3] !

ALIZON.

Vous nous donnez le caresme bien haut; le terme vaut l'argent; il n'y aura plus en ce temps là ny bestes ny gens.

FIERABRAS.

Le sang me monte au visage; il me boult dans le corps de ne pouvoir dès à present mettre la griffe sur eux. J'entre en telle colère...

ALIZON.

Il tueroit un mercier pour un peigne. O le grand fendeur de nazeaux !

THESAURUS.

Ne fumetis, Domine.

ALIZON.

Il est en colère, la lune est sur boubon.

THESAURUS.

Il ne faut pas que la colère vous emporte du blanc au noir et du noir au blanc. Vous estes trop chaut pour abreuver [4], ce seroit tomber de flèvre en chaut mal. Il faut aller au devant par derrière, et vous conserver comme une relique; nous avons affaire de vous plus d'une fois; il ne faut pas tout prendre de vollée et jouer à quitte ou double, ce seroit trop hazarder le paquet, en danger de tout perdre et tomber de Caribde en Scila; c'est-à-dire qu'il faut aller doucement en besogne. Croyez-moy, et dites qu'une beste vous l'a dit.

FIERABRAS.

Vostre conseil n'est point mauvais; il y en a de pires. Il vaut mieux les laisser se venir prendre au trebuchet : ils feront comme les papillons, ils viendront d'eux-mesmes se brusler à la chandelle. Je leur veux tendre des filets où ils se viendront prendre comme moineaux à la gluë, lors je les traiteray en enfans de bonne maison; je les epousteray [1] et etrilleray sur le ventre et par tout, et, en attendant, je vous prie de dormir à la françoise, et moy je veilleray à l'espagnole.

ALIZON.

Vous dites d'or, et si vous n'avez pas le bec jaune [2]. Allez de là et moy de çà, et nous verrons qui les aura.

SCÈNE III

LIDIAS, FLORINDE, PHILIPPIN, ALAIGRE.

LIDIAS.

Enfin, chère Florinde, nous sommes plus heureux que sages d'avoir cueilly la rose parmy de si dangereuses espines; aussi est-ce dans les plus grands perils que l'on fait connoistre ce qu'on a dans le ventre. On dit bien vray quand on dit qu'il ne faut pas vendre sa bonne fortune, et que jamais honteux n'eut belle amie, car qui ne s'aventure n'a ny cheval ny mule. Ainsi les plus honteux le perdent. Mais, pour rentrer de pique noire [3], parlons de nostre capitaine : je luy ay bien passé la plume par le bec; il a beau maintenant ecouter s'il pleut.

FLORINDE.

Il est vray que nous avons bien joué nostre roole; mais, quand j'y songe, il estoit tout jeune et joyeux de croire se pouvoir mettre en mes bonnes graces, qui estoient à la lessive pour luy. Vrayment, mes affections estoient bien vouées à d'autres saints. Que je suis heureuse, mon cher Lidias! Que ce grand embateur-là me lanternoit! Il me sembloit que j'estois à la gehenne lorsqu'il me rompoit les oreilles de son caquet; et cependant le respect que je portois à mon père, qui le supportoit, me forçoit de l'amadouer et de le tenir en abbois le bec en l'eau. Il masche bien à cette heure son frein. Mais tirons pays, cher Lidias, de peur qu'il ne nous joue quelque tour.

PHILIPPIN.

En quoy avez-vous peur? n'avez-vous pas monté sur l'ours?

LIDIAS.

Il n'oseroit me regarder entre deux yeux. Et ne sçavez-vous pas que je suis un Richard sans Peur, et que je ne crains ny loup ny lièvre, s'ils ne volent? Je ne le redoute ny mort ny vif; c'est un habile homme après Godard [4]. Mais je suis fort en impa-

1. Locution encore usitée et que Littré admet pour cela dans son *Dictionnaire*. Elle vient de la regle latine de l'ablatif absolu, qui permettait certaine confusion de phrases et de mots mis en tas l'un sur l'autre.

2. Maitre Gonin, dont parle Brantôme, dans ses *Dames galantes*, etait un faiseur de tours qui dupait volontiers son public; aussi, lui mort, le monde ne fut plus trompé, et l'on fit le proverbe qui est ici.

3. Une des neuf antiennes commençant toutes par O, qui se chantaient avant Noel, à grand renfort de festins, et dont le Chicanoux de Rabelais regrettait que la tradition se perdit : « Voyez comment en plusieurs ecclises, l'on ha desemparé les anticques beuvettes des benoits saints O O de Noel. »

4. Vous avez trop chaud pour boire.

1. Le mot *épousseter* était alors nouveau sous cette forme. Celle d'*épuceter*, ôter, secouer les puces, qu'il avait eue auparavant, en disait mieux l'étymologie. Dans le *Journal* d'Hérouard (29 fév. 1607) le petit Dauphin menaçant les Espagnols dit : « Je les *épuceterai* bien. » C'est-à-dire, comme ici, je leur secouerai bien les puces.

2. Comme un moineau qui vient d'éclore. Le mot *béjaune*, qui se trouve encore dans Molière, n'est qu'une contraction de cette expression.

3. Reparler de dispute. « Rentrer en pique, » pour recommencer querelle était une expression du jeu de cartes qui se trouve dans le *Dialogue* de Sarrazin, *qu'un jeune homme doit être amoureux*.

4. C'était le type de l'impertinent qui se fait trop servir, sans y avoir droit : « Servez Godard, sa femme est en couches, » disait un proverbe rapporté dans les *Curiositez françoises* d'Oudin.

tience d'Alaigre, que nous avons envoyé pourmener pour avoir des chausses, et espionner en quels termes vostre père et nostre capitaine nous tiennent. Il y aura après demain trois jours qu'il est party, et il ne nous en apporte ny vent ny nouvelles; sans doute il se sera amusé à siffler la rostie [1]. Le coquin! il ne songe pas plus loin que son nez.

PHILIPPIN.

Mais cependant la gueule me rabaste [2]; il semble à mon ventre que le diable a emporté mes dents.

FLORINDE.

Cela est estrange que tu sois tousjours sur ton ventre.

PHILIPPIN.

Vous m'excuserez, je suis sur mes deux pieds comme une oye. Il y a pour le moins trois heures que je masche à vuide, et que j'avale le suc de nos bribes [3] que je tiens dans le sac. Il n'est pas feste au Palais, mes dents veulent travailler.

FLORINDE.

Je crois que tu ne sçaurois estre un moment sans avoir le morceau au bec.

LIDIAS.

Philippin, prends courage; tu verras tantost qu'il fait bon porter le fardeau d'Esope [4], ou s'en decharger par les chemins.

PHILIPPIN.

Je sçay bien qu'il n'est rien tel que de faire provision de gueule; ce n'est pas d'aujourd'huy que je l'ay ouy dire, que *beati garniti* vaut mieux que *beati quorum*. Mais, mordiable! cela n'empesche pas que je n'aye des grenouilles dans le ventre; mes boyaux crient vengeance.

LIDIAS.

Attens qu'Alaigre soit venu de battre la semelle.

PHILIPPIN.

Je sçay bien que, si Alaigre ne vient bien tost, je le passeray maistre : pour un moine on ne laisse d'en faire un abbé.

LIDIAS.

Quand on parle du loup on en voit la queue.

FLORINDE.

Le voilà comme si on l'avoit mandé; il vient de loin, il est bien echauffé : il luy faut une chemise blanche.

LIDIAS.

Il a fort bon courage, mais les jambes luy faillent.

1. Boire. *C'est moy*, lit-on au chap. IX des *Aventures d'Italie de d'Assoucy*,

> C'est moy qui sifflais la rostie,
> Et qui beuvois plus d'hypocras.

2. C'est, suivant Cotgrave, le même mot que *rabâcher*.
3. Hardes, guenilles, de l'espagnol *bribar*, mendier. Montaigne, liv. III, ch. 9, dit, pour mourir, « trousser mes bribes, et plier bagage. »
4. Le panier au pain, qui peut être le plus lourd quand on part, mais qui diminue à chaque halte le long de la route. V. la *Vie d'Ésope* par La Fontaine, d'après Planude.

PHILIPPIN.

Monsieur, soufflez-luy au cul, l'haleine luy faut. Parlez haut visage. Que dit-on de la guerre? Le charbon sera-il cher?

LIDIAS.

Hé bien, Alaigre, le docteur est-il aussi mauvais qu'il a promis à son capitaine? Je croy qu'ils ne feront que de l'eau, encore sera-t'elle toute claire.

ALAIGRE.

Tout est calme; ils ont callé leurs voiles pour ne sçavoir pas de quel costé vous avez pris vos brisées, ny quelles gens leur avoient joué cette trousse : tant y a qu'ils ont mis leur procedure au croc, en attendant de faire haro sur vous et sur vostre beste, mon maistre.

LIDIAS.

Vous faites le sot, Alaigre; mais je vous bailleray ce que vous ne mangerez pas.

ALAIGRE.

Vous m'obligerez beaucoup plus de me donner ce que je mangeray bien, car je suis affamé comme un loup.

LIDIAS.

Je sçay bien que tu es affamé comme un chasseur qui n'a rien pris, mais tandis que Philippin etendra nos bribes sur l'herbe, dis-moy un peu si tu as veu ce mangeur de petits enfans.

ALAIGRE.

Si je l'ay veu? vrayement je vous en respons, et si j'ay eu belle escapée [1], car j'ay pensé estre gratté depuis le *Miserere* jusques à *vitulos* [2]. J'ay rencontré ce croquant de capitaine à grands ressorts au milieu de la rue comme une statue de marbre; il ne remuoit ny pieds ny mains, non plus qu'une souche, tenant sa gravité comme un asne qu'on étrille, ou comme un Espagnol à qui on donne le chiquin [3]. J'allois mon grand chemin sans songer ny à Pierre ny à Gautier. Comme j'ay passé auprès de luy, plus malicieux qu'un vieux singe, il m'a tendu sa grand jambe d'allouette, et m'a fait donner du nez en terre; puis, me regardant comme un chien qui emporte un os, il m'a dit : Bon, bon, tu as le nez cassé; je ne demandois pas mieux. En fin moy, qui ay esté relevé aussi tost qu'un bilboquet, je luy ay dit : Ry, Jean, on te frit des œufs. Et, voyant qu'il me faisoit la moue, je l'ay appellé gros bec, il a mangé la pesche, chien de filoux, preneur de tabac, et luy ay demandé en demandant pourquoy il m'empeschoit de passer mon chemin. Il m'a respondu, se quarrant comme un pourceau de trois blancs qui a mangé pour un carolus de son, qu'il n'en vouloit rendre conte à personne, et qu'il estoit sur le pavé du roy. Mais moy, qui me voulois fondre en raison comme une pierre au soleil, je lui ay dit tout ceci, tout cela, par-ci par-là, bredit bredat,

1. Échappée. C'est le même mot, suivant Cotgrave.
2. Allusion aux coups de discipline que se donnaient les moines pendant toute la durée du psaume qui commence par *Miserere mei, Domine*, et finit par *vitulos*.
3. Que l'on taille et *déchiquette* à coups de bâtons. En argot, *chiquer* veut encore dire battre.

choses et autres les plus belles du monde, et enfin qu'il ne devoit faire à autruy que ce qu'il vouloit qu'on luy fist. Là dessus il m'a appelé Grimaut le père au diable. Il m'a menacé de me gratter où il ne me demangeroit pas, de me donner mornifle, et que, si je ne m'eloignois de luy plus d'une lieue à la ronde, il nettoyeroit bien ma cuisine. Vrayement, vrayement, il n'a pas eu affaire à Maupiteux : je luy ay bien rivé son clou, et luy ay bien monstré que, quand il pense son cheval, ils sont deux bestes ensemble, car je luy ay dit bien et beau qu'il n'estoit qu'un gros veau, que j'estois à un visage qui n'estoit pas de paille, qu'il luy faisoit bien la nique et luy gardoit quelque chose de bon; que, s'il prenoit ma querelle, il luy feroit rentrer ses paroles cent pieds dans le ventre, et luy feroit petter le boudin, et luy donneroit une prebende dans l'abbaye de Vatan. Alors, vous entendant nommer, il a plus vomy d'injures contre vous qu'il ne passe de gouttes d'eau sous un moulin, et vous a donné à plus de diables qu'il n'y a de pommes en Normandie.

LIDIAS.

Ce qu'il dit et rien c'est tout un, je ne m'en mets pas davantage en peine; poursuis ta pointe seulement.

ALAIGRE.

Il ne m'en dit ny plus ny moins, car, quand je le vis si en fougue, je le plantay là et m'en suis venu le grand galop, la gueule enfarinée.

PHILIPPIN.

Voilà Monsieur venu, trempez-luy sa soupe! Servez Godard, sa femme est en couche[1]. Or, ne laisse pas d'aller disner d'où tu viens, car la marmite est renversée; il n'y a ny frict ny fracq, et quand il y en auroit, ce n'est pas pour toy que le four chauffe.

ALAIGRE.

Ouai, gros Marcadan! ce n'est ni de ton pain, ni de ta chair. Tu fais plus l'empesché qu'une poule à trois poussins; tu es un grand jazeur, tu n'as que de la bave; j'en ferois plus en un tour de main que tu n'en gasterois en quinze jours; tu t'y prends d'une belle degaine!

PHILIPPIN.

O! tu es nourry de brouet d'andouille, tu sçais tout; je voudrois bien voir de ton eau dans un coquemard; tu es un beau cuisinier de Hédin, tu as empoisonné le diable[2]; tu entens la cuisine comme à faire un coffre ou à ramer des choux; je pense que tu ferois aussi bien un pot qu'une poisle.

ALAIGRE.

Tu en diras tant que je te donneray du bois pour porter à la cuisine.

PHILIPPIN.

Ho! ho! tu as la teste bien près du bonnet! Ce n'est que pour rire, et tu prens la chèvre. Si tu sçavois combien je t'aime depuis un demy quart

1. V. une des notes précédentes.

2. C'est, suivant Oudin, l'injure qu'on jetait à tout mauvais cuisinier.

d'heure, tu en serois etonné. Aga, je t'aime mieux que le cœur de mon ventre; tu es un bon garçon, tu as la jambe jusques au talon et les bras jusques au coude; tu es de bonne amitié, tu as le visage long.

ALAIGRE.

Tu sçais bien qu'un chien hargneux a toujours les oreilles dechirées.

FLORINDE.

Cela est estrange que ces garçons ont tousjours quelque maille à departir[1]. Philippin, prens garde qu'Alaigre ne t'etrille, car il en mangeroit deux comme toy.

LIDIAS.

S'il y avoit songé, il ne mangeroit jamais pain.

FLORINDE.

Je crois que pour se connoistre il faut qu'ils mangent un minot de sel ensemble. Mais, sans plus de discours, enfans, taisez-vous, ou dites que vous n'en ferez rien, et ne nous rompez plus la teste : elle nous fait desjà mal de vos caquets.

ALAIGRE.

Si vous estes malade, prenez du vin : aussi mal de teste veut repaistre. De plus, la medecine n'est point sotte.

LIDIAS.

Il dit vray, le lourdaut! Aussi bien, pour les accorder il faut qu'ils boivent ensemble.

FLORINDE.

Vous les gratez bien où il leur demange.

LIDIAS.

Ma Florinde, six et vous font sept.

ALAIGRE.

Allons à la souppe, goulu; flacquons-nous là[2] et daubons des maschoires.

LIDIAS.

Garçons, soit fait ainsi qu'il est requis.

PHILIPPIN.

De quatre choses Dieu nous garde :
D'une femme qui se farde,
D'un valet qui se regarde,
De bœuf salé sans moustarde,
Et de petit disner qui trop tarde[3].

ALAIGRE.

Le diable s'en pende, je me suis mordu!

PHILIPPIN.

C'est bien employé. Alaigre! tu es trop goulu: en pensant manger du bœuf tu as mordu du veau.

ALAIGRE.

Et toy, tu joue desjà des balligouinsses[4] comme

1. A partager, du latin *partiri*. La locution « avoir maille à partir » en est restée, même lorsqu'il s'agit de débats qui ne sont pas querelles d'argent.

2. On dirait aujourd'hui « flanquons-nous là. » Le premier mot, dont l'autre n'est qu'une altération, était bien plus juste.

3. Ces vers se trouvent suivis de quelques autres, et avec plusieurs variantes, dans un recueil du XVI[e] siecle, *Suite aux mots dorés de Caton.*

4. Des mâchoires. Le vrai mot était *badigoinces.*

un singe qui demembre des escrevisses. Morbleu! quel avaleur de pois gris[1]! Vrayment, il n'oublie pas les quatre doigts et le poulce. Quel estropiat des maschoires!

PHILIPPIN.

Aga, t'étonnes-tu de cela? Les mains sont faictes devant[2] les cousteaux. Ho, dame, je ne suis pas un enfant, je ne me repais pas d'une fraise; bonnes sont les vertes.

ALAIGRE.

Bonnes sont les meures.

PHILIPPIN.

Bonnes sont les noires.

ALAIGRE.

Bonnes sont les blanches.

PHILIPPIN.

Mais que mange-tu là en ton sac, grand gueule? Je crois que tu as le gosier pavé.

ALAIGRE.

Tu mets ton nez partout, tu en as bien affaire; tien, tien, ne te fasche pas; choisis. Quel niais de Sologne! Tu te trompe à ton profit[3]. Je ne te trouve point tant sot: tu aime mieux deux œufs qu'une prune.

PHILIPPIN.

Tu es bien dessalé, tu sçais bien qui choisit et prend le pire est maudit de l'evangile.

ALAIGRE.

Philippin, laissons-là l'yvrongnerie, et parlons de boire. Je te prie, haussons le gobelet, nous ne boirons jamais si jeunes! Je sens bien que c'est trop filer sans mouiller.

PHILIPPIN.

Du temps du roy Guillemot
On ne parloit que de boire,
Maintenant on n'en dit mot[4].
Que t'en semble, mon compère?

LIDIAS.

Ma chère Florinde, vous estes icy traittée à la fourche; mais imaginez-vous que vous estes à la guerre.

FLORINDE.

Une pomme mangée avec contentement vaut mieux qu'une perdrix dans le tourment. Pour moy, je trouve qu'il n'est festin que de gueux quand toutes les bribes sont ramassées.

1. Grand mangeur, qui dévore sans regarder quoi. Le mot est dans le *Virgile travesti* de Scarron :

> Ce grand avaleur de pois gris,
> Reprend à la fin ses esprits.

2. Avant.

3. Ce proverbe, que Michelet n'a pas oublié au tome II de son *Histoire de France*, où il passe en revue les divers caractères des provinces françaises, se formulait souvent en distique :

> Les Solognots, sots à demi,
> Qui se trompent à leur profit.

4. Ce sont des vers d'une chanson, que chantait encore le Régent en y ajoutant des obscénités. Le Noble, dans ses *Pasquils*, n'appelle pas Guillaume d'Orange autrement que « le roi Guillemot, » et sa femme, « la reine Guillemotte. » L'air se trouve noté dans la musique du *Chansonnier* ms., dit *de Maurepas*, t. I, p. 235.

LIDIAS.

Il ne fut jamais si bon temps que quand le feu roy Guillot vivoit: on mettoit les pots sur la table, on ne servoit point au buffet.

FLORINDE.

A l'occasion, on prend ce qui vient à l'hameçon; tout cecy ne m'est point à rebours.

LIDIAS.

Quand vous n'auriez point d'appetit, ces garçons vous en peuvent donner en les regardant; mais goustez un peu de cela.

FLORINDE.

Les premiers morceaux nuisent aux derniers.

ALAIGRE.

Allons, à celuy-là; tu prends de la peine tout plein.

PHILIPPIN.

Comme diable tu hausse le temps!

ALAIGRE.

Cela passe doux comme laict; mais je pense que tu es fils de tonnelier, tu as une belle avaloire[1]. Et bien, qu'en dis-tu? Ce vin-là seroit-il pas bon à faire des custodes[2]? il est rouge et verd; c'est du vin à deux oreilles[3], ou du vin de Bretigny[4], qui fait dancer les chevres.

PHILIPPIN.

Je croy qu'il est parent du roulier d'Orleans nommé Ginguet[5]; toutesfois, à six et à sept tout passe par un fosset.

ALAIGRE.

Il fait bon estre bon ouvrier, on met toutes pieces en œuvre.

FLORINDE.

Voyez un peu ces garçons: ils se donnent bien au cœur joye.

LIDIAS.

Je m'en fierois bien à eux; ils ont la mine de ne manger pas tout leur bien, ils en boiront une bonne partie[6]. Allons, à ce reste!

1. Entonnoir de tonnelier, dont le nom se prenait aisément à double sens, comme ici.

2. A cause de la couleur : les *custodes* étaient des rideaux d'alcôve dont souvent l'un était cramoisi, l'autre vert. Il existe une mazarinade sanglante contre Anne d'Autriche et Mazarin, *la Custode* (l'alcôve) *de la reine*.

3. Mauvais vin qu'on ne pouvait avaler qu'en faisant la grimace et hochant la tète d'une oreille à l'autre. C'est le même, selon Le Duchat, dans une note sur Rabelais, que le vin ginguet, dont nous parlerons tout à l'heure.

4. Voici tout le dicton, d'après les *Proverbes en rimes :*

> Vin qui est de Brétigny,
> De Villejuif ou de Gagny,
> Propre a faire chèvre dancer,
> Ou en caresme pain saulcer.

Ce sont trois villages d'auprès de Paris.

5. Ou Guinguet, dont on fait un Orléanais, a cause du vin assez vert, ou *guinguet*, qui se récolte près d'Orléans. Pour dire du petit vin, on disait du *ginguet* ou du *guinguet*. Le mot *guinguette* en est venu, tout naturellement.

6. Molière a repris ce trait d'esprit populaire pour le Sganarelle de son *Médecin malgré lui*.

PHILIPPIN.

Je me porte mieux que tantost : il me sembloit que le soleil me luisoit dans le ventre ; il y a longtemps que je ne me suis donné une telle carrelure de glabe[1].

ALAIGRE.

Ma foy, cela m'est venu comme un os dans la gueule d'un chien ; mais tu ressemble les procureurs, tu veux relever mangerie. Courage, courage ! si tu meurs à la table, je veux mourir à tes pieds. Beuvons en tirelarigot[2].

PHILIPPIN.

Il vaut autant se debaucher icy qu'à la taverne.

ALAIGRE *chante.*

Andouilles de Troyes, saucissons de Boulongne, marrons de Lyon, vin muscat de Frontignac, figues de Marseilles, cabats d'Avignon, sont des mets pour les bons compagnons !

PHILIPPIN.

O qu'il est gravissant[3] ! il chante comme une sereine[4] du Pré aux Clercs[5], et fredonne comme le cul d'un mulet. Allons, masse à qui dit !

ALAIGRE.

Taupe ! taupe[6], morbleu ! je vaux mieux escu que je ne valois maille.

PHILIPPIN.

O ! je suis roy de Poitiers, il ne faut plus que me couronner d'une chaufferette[7]. Qu'en dis-tu ? Il ne nous faut plus que des choux, si nous avions de la graisse[8]. (*Il rotte.*)

ALAIGRE.

N'oubliez pas la confrairie des pourceaux, en voicy le marguiller.

PHILIPPIN.

Un estron pour le questeur. Morguoy ! me voilà plein comme un œuf, et je croyois jamais ne me saouler ; mais j'ay les yeulx plus grands que la pance.

ALAIGRE.

Pour moy, j'ai beu *tanquam sponsus*, j'en ay jusques au goulot. Que sert-il de boire, si on ne s'en sent ? Philippin, nous voilà en bon estat : nous avons bien beu et bien mangé, pendu soit-il qui l'a gaigné.

1. Le sens du mot *glabe* nous échappe, il doit signifier *panse*, et venir du celtique *galbe*, gros, ventru, d'ou un empereur romain, suivant Suétone, avait pris son surnom de Galba. — Quant à *carrelure*, il s'emploie ici, comme chez le savetier, pour raccommodage. Ventre bien repu, est ventre bien refait, bien raccommodé : on disait donc « une bonne carrelure de ventre, » pour un repas où l'on s'était bien remis l'estomac.

2. Le *larigot* était une petite flûte en usage du temps de Ronsard, qui l'a nommée. « Boire en tire larigot, » c'est donc boire en bon flûteur. Nous en avons fait le mot *flûter* pour dire bien boire.

3. C'est-à-dire comme sa voix *gravit*, monte bien.

4. Sirene.

5. Les sirenes du Pré-aux-Clercs étaient les grenouilles, en tel nombre de ce côté que le quai d'Orsay d'aujourd'hui, à l'endroit du pont de la Concorde, s'appelait la Grenouillere.

6. Tope ! tope ! frappez la.

7. Il faut lire roi des *potiers*. Le jour de la fête du métier, on le coiffait d'une chaufferette de terre renversée, qui figurait assez bien une couronne grotesque.

8. Le peuple aujourd'hui retourne ce dicton, quand il dit : « Ce n'est pas tout que des choux... »

LIDIAS.

Parlez haut, enfans ; vous ressemblez les soldats de Brichanteau, vous mangeriez jour et nuict si on vous laissoit faire. Je suis d'avis que nous nous reposions icy à l'ombre, de peur des mouches.

PHILIPPIN.

J'ai fait comme les bons chevaux, je me suis echauffé en mangeant.

FLORINDE.

Je commence à avoir de la poudre aux yeux, le petit bonhomme me prend[1].

LIDIAS.

La chaleur nous convie de mettre casaquin bas.

ALAIGRE.

Je suis fort aisé à nourrir quand je suis saoul, je ne demande qu'à dormir ; c'est un saut que j'aime bien à faire, de la table au lict. Je pense bien dormir en repos en quittant mes habits, car il n'y a rien à perdre.

PHILIPPIN.

Fils de putain à qui tiendra.

ALAIGRE.

Philippin, viens icy travailler, ta journée est payée.

PHILIPPIN.

Mais voicy une épingle d'enfer, elle tient comme tous les diables.

ALAIGRE.

Cela fut joué à Loc' e[2], c'est que tu n'entens pas le trantran[3], car tu es maladroit comme Cueillart[4]. Il n'y a remède, puisque vous avez fait un trou à la nuict[5] et que vous avez emporté le chat ;

1. C'est-à-dire l'envie, de dormir me vient. Cette expression, qui se trouve aussi vers le même temps dans le *Journal de l'enfance de Louis XIII*, par Hérouard, est un souvenir de la légende de *l'homme au sable*, que l'on conte aux petits enfants dans leurs berceaux, en leur disant qu'il vient leur jeter son sable dans les yeux pour les endormir. Hoffmann a tiré de là un de ses contes fantastiques.

2. Cela ne va pas bien. Jeu de mots sur le nom de la ville de Loches et le verbe *locher*, qui voulait dire qu'une chose n'allait pas, branlait au manche. Le verbe *clocher*, dont celui-là n'était qu'une altération, est resté avec le même sens.

3. On disait plus souvent, comme on le voit dans le *Dictionnaire comique* de Leroux : le *trantran des affaires*. Nous dirions aujourd'hui le *traintrain*. Cette expression venait d'un air de marche, à pas accéléré, qui courait encore sous Louis XV. On en fit même alors des chansons satiriques appelées *trantran*, à cause de ce mot répété six fois au refrain.

4. On disait aussi, dans le même sens, pour un homme qui revenait sans succès, mal en point, n'ayant rien trouvé, « c'est un *cueilleur de pommes*. » Et, dit Rabelais, tant mal en ordre, qu'il ressembloit un *cueilleur de pommes, du pays de perche*. »

5. C'est la premiere forme de la locution *faire un trou à la lune*, pour s'évader de nuit. On la trouve partout alors, nous en pourrions citer cent exemples. Au XVIIIe siècle, l'autre qui est restée prévalut, et l'on se demanda d'où elle venait, ainsi que celle qui la complete ici : *Emporter le chat*. Voltaire, consulté sur cette grave question, par le chevalier de Lille, de la société de madame de Luxembourg, lui répondit, le 15 décembre 1773 : « Madame la maréchale de Luxembourg me parait avoir raison. *Emporter le chat*, signifie à peu près *faire un trou à la lune*. Les savants pourront y trouver quelques petites differences : Ils diront qu'*emporter le chat* signifie simplement partir sans dire adieu, et *faire un trou à la lune*, veut dire s'enfuir de nuit, pour une mauvaise affaire. »

Mademoiselle, il faut prendre le temps comme il vient.

FLORINDE.

Cela vous plaist à dire, masque; tout cela est bien, nous voilà deshabillez le mieux du monde : ça, jouons un peu à cleigne-mucette.

ALAIGRE.

Teste bleu! que voilà un joli appeau de cocu! Je n'aurois non plus pitié d'elle qu'un advocat d'un escu.

PHILIPPIN.

Pour le moins ne jouons point au pet-en-gueule.

SCÈNE IV

LES QUATRE BOHÉMIENS, LE COESRE [1], UNE VIEILLE, SA FILLE, ET LE CAGOU [2].

LE COESRE.

Et bien, n'entens-je pas à pincer sans rire? Il n'appartient qu'à moy de faire rafle en trois coups; vous n'y allez que d'une fesse, vous craignez la touche premier que d'avoir mis la griffe. C'est lors que l'on est nanty qu'il faut craindre la harpe [3], comme à ceste heure que nous avons attrimé au passeligourt [4] et fait une bonne grivelée [5], il faut enbier [6] le pelé [7], gagner le haut et mettre ses quilles à son col.

LA VIEILLE.

Par manenda, il faut promptement nous oter de dessous les pattes des chiens courans du bourreau, de peur que le brimart [8] ne nous chasse les mouches de dessus les epaules au cul d'une charette, et qu'il ne nous donne les marques de la ville, de peur de nous perdre en faisans la procession par tous les carrefours; si nous pouvions trouver d'autres langes pour nous couvrir, nous aurions bien le vent en poupe.

1. Nom de l'une des grandes autorités de la Cour des Miracles. M. Victor Hugo lui fait jouer, comme tel, un rôle dans sa *Notre-Dame de Paris.*

2. Nom générique des gueux dans l'ancien argot : « Toutes ces manieres de gens, lit-on dans les *Nouvelles et plaisantes imaginations de Bruscambille*, pourraient bien passer le reste de leur vie à la Cour de Miracles, et avec les Cagoux. »

3. Autre locution d'argot : « Craindre la harpe, dit Oudin, c'est craindre d'être pris, » ou *happés*, ajouterons-nous pour marquer l'etymologie de l'expression.

4. *Attrimer*, dans la langue du *jargon*, vieil argot, voulait dire prendre, et *passe-ligourt*, escamotage, comme *passe-passe*, ou *passe-matagot*, terme des anciens joueurs de gobelets.

5. Franche repue, digestion de voleurs, qui se sont gavés comme grives. Sous Louis XIII, on personnifiait sous ce nom les voleries de Luynes et ses frères : « On me rapporta, lit-on dans la *France mourante*, l'une des nombreuses pieces dirigée contre eux, qu'ils s'amusaient à attifer une des belles dames de ce temps, nommée *Grivellée*, autour de laquelle ils babillaient tous comme vieux mulets. » Henri IV la connaissait déjà, mais pour lui faire bonne guerre : « Me promettez-vous pas, avait-il dit à Sully, qui le rapporte dans ses *Esconomies d'Estat*, d'estre bon mesnager et que vous et moy couperons bras et jambes à dame *Grivellee?* »

6. Pour *embler*, prendre, ou *gambier*, marcher, mot qui est dans Cotgrave.

7. Chemin, en argot.

8. Bourreau. Ce mot se trouve dans le *Dict. blesquin* de la *Vie genereuse des Mattois.*

LA FILLE.

Sainte Migorce! nous sommes nées coiffées; il ne faut plus que des allouettes rosties nous tomber au bec. Aga, aga, ma mie, voicy du monde sous ces arbres qui joue à la ronfle [1], qui ont quitté leurs volans avec leurs habits, de peur d'avoir trop chaud : il les faut attrimer et dire grand mercy jusques au rendre, qui sera la semaine des trois jeudis, trois jours après jamais.

LE CAGOU.

Que chascun fasse comme moy; le plus grand fol commence le premier. Voicy qui me vient mieux que bien; ce Georget est comme si je l'avois commandé.

LA VIEILLE.

Il faut que je laisse ma teste, et que je me serve de cecy sans prendre ma mesure.

LA FILLE.

J'ai fait, que feray-je?

LE COESRE.

Il ne faut pas icy se mirer dans ses plumes; escampons prestement et perdons la veue du clocher. Il faut trousser ses quilles et ses trottains, de peur d'être pris de gallicot [2]. Laissons nos volans et le reste de nos habits à ces pauvres diables, à qui on donnera la sausse si on les trouve avec la robe du chat. Ils n'auroient pas si bon marché de nous si la peur que j'ay d'estre pris ne m'empeschoit; il les faudroit rendre nuds comme la main.

LA VIEILLE.

Allons, allons, qui trop embrasse mal estreint; la trop grande convoitise rompt le sac.

LE CAGOU.

Maudit soit le dernier; sauvons-nous, le prevost nous cherche.

SCÈNE V

PHILIPPIN, LIDIAS, ALAIGRE, FLORINDE.

PHILIPPIN.

Ho! ho! il ne m'a pas ennuyé icy non plus qu'à la table. Je resvois que je voyois un grand petit homme rousseau qui avoit la barbe noire, qui portoit son espaule sur son baston et estoit assis sur une grosse pierre de bois; j'en avois si envie de rire! Je ne sçay que cela signifie; pour moi, je n'y adjouste point de foy, car les songes sont mensonges. Mais, quand j'y pense tout de bon, il ne fait guères meilleur icy qu'en un coupe-gorge. Alaigre, Alaigre! debout! les vaches vont aux champs.

ALAIGRE.

Je t'enjolle, peigne de bouis; laisse reposer mon

1. Sorte de jeu de cartes qui nous était venu d'Italie. On équivoquait sur son nom pour dire dormir, en *ronflant :* « Ils couchèrent tres bien et tres-beau, dit Desperriers à propos des moines de sa 29e *Nouvelle*, et commencèrent à jouer à la ronfle. »

2. « *De Gallico*, lisons-nous dans le *Dict. comique* de Leroux, pour dire, à l'impréveu, sur-le-champ. »

humanité. Si tu m'importunes davantage, tu me deroberas un soufflet [1].

PHILIPPIN.

O paresseux ! quand je te regarde, je ne vois rien qui vaille, car tu ne vaux pas le debrider. Après boire prens garde à toi : telle vie, telle fin.

ALAIGRE.

Tu as raison, gros badin ; tu serois bien sur le rebord d'un estang, tu remontrerois bien le menu peuple. Voilà un homme diligent, pour en parler ! il se lève tous les jours à huit heures, jour ou non.

PHILIPPIN.

Ouie, aga ! Hé ! quelle heure pense tu qu'il soit ?

ALAIGRE.

Mais il est l'heure que les fils de putains vont à l'école : prens ton sac et y va sans tant de discours. Donne moy un peu ma jaquette, je te serviray le jour de tes nopces.

PHILIPPIN.

Tien, la voilà pour chose qu'elle vaut.

ALAIGRE.

Tu as la berlus ; je croy que tu as esté au trepassement d'un chat : tu vois trouble [2].

PHILIPPIN.

Qu'importe ? tu n'as pas changé ton cheval borgne à un aveugle.

ALAIGRE.

Que diable est ce-cy ? Ne voicy que des frippes propres à jouer une farce. Voilà qui est riolé piolé comme la chandelle des Rois [3]. Philippin, à quel jeu jouons-nous ? tout de bon, ou pour bahutter ?

PHILIPPIN.

Je crois qu'on nous a fait grippe chenille. Monsieur ! Monsieur ! levez-vous ! Aux voleurs ! on nous a couppé la gorge ! Aux voleurs ! aux voleurs ! on nous a devalisez !

LIDIAS.

Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

PHILIPPIN.

Ha ! nous sommes volez depuis les pieds jusques à la teste !

LIDIAS.

Te mocques-tu de la barbouillée ?

ALAIGRE.

Sans raillerie, nous sommes pris pour duppes ; il y a de l'ordure au bout du baston ; on nous a jetté le chat aux jambes, et voicy les habits de quelques Bohemiens qui ont fait la picorée [4] en prenant les nostres pour se sauver ; ils se sont couverts du sac mouillé.

LIDIAS.

Ostons-nous du grand chemin de peur de payer la folle enchère [1] des fautes d'autruy.

FLORINDE.

C'est fort bien dit ; n'attendons pas la pluye, mettons-nous à couvert.

ALAIGRE.

Mon maistre, à quelque chose le mal-heur est bon ; voicy qui nous vient comme mars en caresme : nous pouvons nous deguiser en ceux qui nous ont joué cette trousse ; ces breluques nous y serviront, et, contre-faisant les bohemiens, nous pourrons facilement donner une cassade au docteur. Il est assez aisé à enjoller ; à un besoin on luy feroit croire que les nuées sont des poesles d'airain. Laissez moi lui jouer cette fourbe ; je gageray ma teste à coupper, c'est la gajeure d'un fol, que j'en viendray à bout ; vous n'aurez qu'à faire comme au jeu de l'abbé, qu'à me suivre. Je vous veux premièrement apprendre cinq ou six mots d'un langage que j'ay appris à la cour du grand Coesre, du temps que j'estois parmy les mattois, cagoux, polissons, casseurs de hannes [2]. Je ne me moque ma foy pas ; je veux qu'on me coupe la teste si je ne vous mets d'accord avec le docteur comme le bois de quoy on fait les vielles.

PHILIPPIN.

Je pensois estre plus fin ; mais au diable ! c'est luy. Ce garçon-là a de l'esprit, il a couché au cimetière.

ALAIGRE.

Allons, escampons vistement d'icy ; il me semble qu'on me tient au cul et aux chausses.

PHILIPPIN.

Le cul me fait lappe, lappe, lappe !

FLORINDE.

Si l'on venoit à nous tenir, nous n'eschapperions pas pour courir ; depeschons de nous sauver.

PHILIPPIN.

Les depeschez sont pendus ; drillons vite [3].

ALAIGRE.

J'ay si grand peur qu'on me boucheroit le cul d'une charretée de foin.

SCÈNE VI

FIERABRAS.

Faut-il que l'invincible Fierabras, de qui la valeur fait fendre les pierres, soit maintenant au bout de son roollet ! Faut-il qu'il soit aussi chanceux que Cogne-Fêtu, qui se tue et ne fait rien !

1. Encore un trait que Moliere a pris. « Vous m'avez l'air, dit Sganarelle à sa femme, dans le *Medecin malgre lui*, de vouloir me dérober un soufflet. »

2. Moliere met le même dicton dans la bouche de Pierrot du *Festin de Pierre*, acte II, sc. I.

3. Bigarré, comme les cierges peints de toutes les couleurs qu'on brûlait devant l'image des Rois, le jour de l'Épiphanie.

4. Maraude. On la personnifiait sous ce nom, comme tout à l'heure la Grivelée. Il est parlé dans les *Contes d'Eutrapel* d'un soldat « accoustré de bons habillemens que la demoiselle Picorée avoit faits et filés. »

1. Porter la peine. Il fut joué, en 1690, une pièce, attribuée à Dancourt, sous le titre de *La Folle enchère*.

2. Ce sont tous gens de la grande confrérie des gueux et filous, désignés ici par le nom de leurs différentes catégories.

3. Courons comme de bons drilles. Scarron s'est servi du mot dans cette phrase : « Toute la cour *drille* vers la Guyenne. »

Quoi ! faut-il que mes desseins, pour estre trop relevez, resemblent les montagnes qui n'enfantent que des souris ? Faut-il, dis-je, que je ne me puisse mouvoir sans que tout le monde en soit abbreuvé, et que ces petits avortons de la nuict, ces pigmées qui ont enlevé ma Florinde, ayent eventé la mine que je voulois faire jouer, et que mes stratagèmes et virevoltes [1] n'ayent servy qu'à les faire fuir comme trepillards [2], ou comme un renard devant un lion ! Mon excellence se fut bien abaissée jusques à courir après eux ; mais l'orphèvre qui me faisoit des esperons à pointe de diamants a fait un pas de clerc qui l'a fait cacher en un trou de souris où le diable ne le trouveroit pas.

D'ailleurs, pour m'achever de peindre, les courriers qui portoient par monts et par vaux les tonnerres de ma renommée ont tary de chevaux toutes les postes et les relais du monde, et tant y a que me voilà attrapé. Par la teste du sort et du destin ! ils ne me peuvent fuir ; cela m'est hoc ; je leur feray croquer le marmouset comme il faut. Et à qui vous joue-tu ? Quelque sot mangeroit son frein et n'en diroit mot. Ha ! que si j'y eusse esté en chair et en os comme saint Amadou, ils n'eussent pas eu faute de passe-temps ! Ils ne s'en fussent pas retournez sans vin boire n'y sans beste vendre. Mais il faut que j'aille faire en sorte de decouvrir le trantran [3].

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ALAIGRE, PHILIPPIN, LIDIAS ET FLORINDE, *deguisez en Bohemiens.*

ALAIGRE.

Me voilà maintenant paré comme un bourreau qui est de feste. Je m'imagine qu'on ne nous prendroit pas tous quatre pour des enfants de Bourlabé, qui ne demandent qu'amour et simplesse [4], on nous prendroit bien plustost pour des carabins de la comette [5] et pour des eveillez qui ne cherchent que chape chutte [1]. Un tavernier nous regarderoit à deux fois avant que nous donner quelque chose ; il auroit peur d'estre payé en monnoye de singe. Florinde a bien la mine de ces ficheuses qui ressemblent les balances d'un boucher, qui pèsent toutes sortes de viandes, car la voilà troussée comme une poire de chiot ; mon maistre a mieux la mine d'un guetteur de chemins et d'un ecornifleur de potence que d'un moulin à vent, et Philippin pour une bourgeoise d'Aubervilliers, à qui les joues passent le nez [2].

PHILIPPIN.

Tu as raison ; toy, tu ressemble mieux à un parement de gibet qu'à un quarteron de pommes ; mais n'importe, l'habit ne fait pas le moine. Aga, queusi queumy, *te rogamus, audi nos.*

ALAIGRE.

Voicy le bout du jugement : les bestes parlent latin.

LIDIAS.

Florinde, au conte de ces garçons, tu passeras pour une bourgeoise du Nil ou d'Arger [3].

FLORINDE.

Et toy, Lidias, pour un pelerin de la Meque. Vrayment, Alaigre a plus d'esprit qu'un gerfault ; il me fait esperer que nous ne demeurerons pas sur une crouppe d'or.

ALAIGRE.

Ouy, mais ce n'est pas tout que des choux, il faut sçavoir son rollet ; je doute fort que Philippin ne sçache que le trou de bougie. Là ! là ! il faut commencer son dicton en faisant chemin. Philippin, diras-tu la bonne aventure sans rire ?

PHILIPPIN.

Encore que je ne manque pas d'ignorance, je serois bon à vendre vache foireuse ; je ne ris point si je ne veux, et si j'ay Caquet Bon Bec, la poulle à ma tante.

ALAIGRE.

Diras-tu bien ce que j'ay mis dans la truche ? Sçais-tu bien river le bis ou rousquailler bigorne ?

PHILIPPIN.

Jaspin, je rive fremy comme père et mère ; il ne me reste plus qu'à casser les hannes pour me rendre plus fin que maistre Gonin.

LIDIAS.

Philippin est sçavant jusques aux dents : il a mangé son breviaire.

ALAIGRE.

O diable ! c'est un bon gars ; il entend cela, son père en vendoit.

1. Changements de front, volte-faces, de *virer* et *volter*, qui l'un et l'autre voulaient dire *tourner*. Souvent, on disait *vire-voulte* ou *vire-vouste*.

2. Sauteurs, dérivé du verbe *tréper*, danser.

3. V. une des notes précédentes.

4. Proverbe parisien, assez ironique : le quartier de Bourg-l'Abbé, surtout aux environs du *Huleu*, était de ceux où l'on pouvait demander l'*amour*, mais non la *simplesse*. Les niais l'y apportaient, mais ne la remportaient pas.

5. C'est-à-dire soldats de la nuit, de la belle étoile. Le *carabin* était un cavalier qui datait des croisades. Son nom lui venait de *carra* (soldat) et *bei* (du Seigneur), selon les *Mémoires* de Tavannes (éd. Michaud, p. 7·). Plus tard, on nomma *carabine*, le mousqueton dont on les arma ; et par plaisanterie contre des gens qui parfois tuaient plus sûrement qu'eux, on appela les médecins *carabins de Saint-Côme*. La premiere partie du nom est restée à leurs élèves.

1. Occasion de voler. Allusion au *Roman du renard*, où l'on voit que chacun prit garde de laisser tomber, *chuter*, sa *chape* du moment que Renard fut échappé, de peur qu'il ne la prit.

2. Les gens d'Aubervilliers avaient le renom de gens fort gras, sans doute à cause des choux, leur marchandise. Un autre proverbe disait :

> Bourgeoise d'Aubervilliers,
> D'embonpoint vaut un millier.

3. Alger.

LIDIAS.

Florinde, puisque nous sommes avec les loups, il faut hurler, et dire nostre ratelée de ce jargon, ou ne s'en point mesler, et comme il nous viendra à la main, soit à tort ou à travers, à bis ou à blanc, n'importe, pourveu qu'on ne nous entende non plus que le haut allemand.

FLORINDE.

Je ne veux pas m'amuser à ces bricolles de discours; je diray seulement ce qui me viendra à la bouche. Il faut laisser faire ces garçons; ils entendent cela comme à faire un vieux coffre.

PHILIPPIN.

Morgoine! je sçay entraver sur le gourd [1]; il ne m'en faut que monstrer. J'en dirois à cette heure autant qu'il en pourroit venir. Allons viste, il me tarde que j'en devide une migouflée à ce malautru de capitaine, qui fera tousjours flouquière [2], et puis c'est tout. Il faut commencer à tourner vers la vergne [3]; les pieds me fourmillent que je n'y sois tout chaussé et tout vestu.

ALAIGRE.

Il faut embier [4] le pelé [5] juste la targue.

FLORINDE.

Philippin a gagné mon esprit, car il prend la matière à cœur, et s'en acquitte mieux que de planter des choux. S'il estoit appris, il seroit vray. Il a pourtant esperance qu'avec du pain et du vin il fera quelque chose, ou il ne pourra.

ALAIGRE.

Il a les genoux gros, il profitera.

PHILIPPIN.

Vous y estes; laissez-vous-y choir, vous avez frappé au but. Et là, là, laissez faire George, il est homme d'aage [6].

ALAIGRE.

Quand j'ay quelque chose en la teste, je ne l'ay pas au cul : car, quand je m'y mets, je me demaine comme un procureur qui se meurt.

LIDIAS.

Va, tu ne peux mal faire; tu es le plus gentil de tous tes frères, et particulierement à cette heure, que tu dances tout seul. Suy-moy, Jacquet, je te feray du bien.

PHILIPPIN.

Dame, il faut que je m'essaye pour mieux jouer mon personnage, afin qu'on n'y trouve rien à tondre.

ALAIGRE.

Nous approchons la vergne, où on nous prendra pour l'ambassade de Biaron, trois cens chevaux et une mule.

PHILIPPIN.

Qu'on nous prenne pour qui on voudra, pourveu qu'on ne nous grippe point au cul et aux chausses : car, si je le croyois, je quitterois la partie, quand je la devrois perdre. Mais nous approchons la ville, il faut commencer à se quarrer comme soldats qui regardent leur capitaine.

ALAIGRE.

Tu vas l'emble comme une truye qui va aux vignes.

PHILIPPIN.

Je vais comme je veux, ce n'est rien du tien. Tu veux faire du rencontreur, mais tu rencontres comme un chien qui a le nez cassé. Dis tout ce que tu voudras, cela ne me cuit ny ne me gelle.

LIDIAS.

Or ça, enfans, où logerons-nous ?

ALAIGRE.

Sur mon dos, il n'y a personne.

LIDIAS.

Je songe qu'il y a une maison destinée pour ceux de nostre estoffe ; il s'y faut aller planter, nous y ferons aussi bonne chère qu'à la nopce.

PHILIPPIN.

C'est bien dit, mangeons tout. Mais de quel costé jetterons-nous la plume au vent?

LIDIAS.

Du costé de l'autre costé.

ALAIGRE.

Si on vouloit prendre un diable à la pipée, on n'auroit qu'à mettre Philippin sur une branche de noyer.

SCÈNE II

FIERABRAS ET LE DOCTEUR THESAURUS.

FIERABRAS.

Seigneur docteur, j'ay remué le ciel et la terre depuis le rapt de vostre fille; j'ay fureté partout, sans pouvoir decouvrir leur cache; mais, si je puis un jour tenir ces maraux d'honneur [1], je les jetteray cent mille lieues par de là le bout du monde; j'aneantiray leur maudite engeance jusques à la milliesme generation. Comment! s'adresser à moy, qui puis d'un seul clin d'œil faire tarir toutes les mers, et qui du vent de ma parole peux reduire les plus hautes montagnes du monde en cendre ! Ne sçavent-ils pas que je porte sur mon front la terreur et la crainte ?

THESAURUS.

Certissime, seigneur capitaine, il s'y faut prendre d'un autre biais : moins de parole et plus d'effect. Il y faut mettre ses cinq sens de nature pour

1. Expression d'argot : entendre la tromperie. De *gourd* est venu *gouré*, dupé.
2. Du vent. On disait plutôt *floutière*, qui faisait mieux voir la racine du mot *flou*, souffle.
3. Mot d'argot qui veut dire ville.
4. V. plus haut.
5. Le chemin.
6. Proverbe fait pour Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, qui était homme d'expérience, ce que l'expression « homme d'âge » voulait dire alors. Montesquieu l'a jugé tout entier dans cette phrase de ses *Pensées* : « Il trouva les intérêts du peuple dans ceux du roi, et les intérêts du roi dans ceux du peuple. »

1. Molière, dans *Sganarelle*, a dit, avec le même sens, « larron d'honneur. »

les decouvrir. Pour moy, je vendray plustost jusques à ma dernière chemise.

FIERABRAS.

Si je les puis tenir, je les secoueray bien. Mais, puisque nous avons resolu d'aller par toutes sortes de chemins, il vient de sortir un bon expedient du cabinet de mes plus rares conceptions : c'est qu'il est arrivé depuis peu des bohemiens qui ne cèdent rien à Nostradamus ny à Jean Petit [1], Parisien, en l'art de deviner. Il les faut consulter; peut-estre nous diront-ils plus que nous n'en voudrons sçavoir.

THESAURUS.

Au diable zot, croyez-moy, vous serez sauvé, et autant pour le brodeur. S'il n'est vray, la bourde est belle. Ce ne sont que des charlatans.

FIERABRAS.

Je vous le donne pour le prix que je l'ay eu. Je vous diray : l'essay ne nous en coustera rien. Tout le monde y court comme au feu. Escoutez! je l'entends, ou les oreilles me cornent.

THESAURUS.

O bien! nous verrons ce qu'ils sçavent faire. Ma femme, venez voir les dadées [2].

SCÈNE III

MACÉE, THESAURUS, FLORINDE, ALAIGRE, FIERABRAS, PHILIPPIN ET LIDIAS.

MACÉE.

M'amie, les beaux Tabarins! qu'ils sont jolis! Ils dancent tout seuls.

THESAURUS.

Parlez haut, brunette, m'amie de bon cœur. Sçavez-vous dire la bonne aventure?

FLORINDE.

Ouy dea, mon bon seigneur. Mais donnez-moi donc la pièce blanche, ou bien je ne vous diray rien.

THESAURUS.

Très volontiers, dit Panurge. Ma bonne amie, la voilà plus viste que vous ne me l'avez demandée.

FLORINDE.

Vous avez de grands pensemens dans le tintouin, mon bon seigneur; je voy par cette ligne de vie que vous aurez une grande maladie où les medecins se porteront mieux que vous. Toutesfois, après avoir esté à la porte de paradis, vous en reviendrez, et vivrez après jusques à la mort.

1. C'est sous son nom, sous celui du curé de Millemont et celui de Larivey que couraient alors les almanachs les plus en vogue : « Quand nous étions à Paris, lisons-nous au liv. XI du *Francion* de Sorel, n'as-tu pas leu l'almanach de Jean Petit, Parisien, et celui de Larivey le jeune, Troyen. »

2. Niaiseries, enfantillages, sottises de dadais. Oudin marque ce mot comme peu en usage. Cotgrave releve pourtant l'expression : « souffrir à un enfant toutes ses *dadées*. »

ALIZON.

Hé bien! n'entend-elle pas bien le pair [1] et la praize?

FLORINDE.

Il vous est arrivé plusieurs choses et vous en arrivera plusieurs autres. Vous avez perdu vostre fille, la perronnelle que les gens d'armes ont enlevée [2] : c'estoit un bon enfant.

ALAIGRE.

Morbleu! qu'elle fait bien la chatemite!

THESAURUS.

Tarare pompon! vous estes des devins de Montmartre : vous devinez les festes quand elles sont venues. Mais poussez vostre cheval.

FLORINDE.

Vous recouvrerez vostre fille si elle n'est perdue. Sçachez qu'elle est saine et entière par la valeur d'un bon gentil-homme qui l'a depatrouillée des mains de certains gouinfres qui luy vouloient ravir son honneur. Ce bon gentil-homme l'a si bien plantée qu'elle reviendra bientost.

ALAIGRE.

Voilà le goust de la noix [3], ce plantement-là.

FLORINDE.

Vous avez aussi un gros garçon qui a le ventre à la suisse [4] et est meilleur que le bon pain.

THESAURUS.

Je donne au diable si vous n'estes devins! Vos pères estoient yvres quand ils vous firent. Achevez, achevez.

ALAIGRE.

Voilà un capitaine qui se carre comme un savetier qui n'a qu'une forme.

FLORINDE.

Ces brigands luy vouloient faire passer le pas si ce bon gentil-homme ne l'eust secouru tout à point. Au reste, ce n'est pas tout : je prevois de grands tintamarres dans vostre maison, et que tout ira cul par dessus teste si vous ne mariez vostre bonne fille à celuy qui l'a sauvée par les marais. Elle l'ayme et vous luy voulez mal de mort; mais ne soyez d'oresnavant si cruel qu'un tigre : il faut aimer sa geniture. Faites ce que je vous dis, et y aurez profit et honneur.

MACÉE.

Foin de l'honneur! ma fille en est gastée. Si jamais je la tiens, elle ne m'echappera pas. Helas! mon pauvre enfant, ton absence me donne la mort au cœur.

1. L'expression « entendre le pair, » venait de la difficulté où l'on fut au XVII[e] siècle pour se reconnaitre dans le change des différentes monnaies, que les relations avec les étrangers, notamment avec les Italiens, avaient multipliées en France. Celui qui s'y reconnaissait et pouvait tout ramener au taux français, passait pour très-habile : « Il entendait le pair. » Meyer, *Galerie du XVI[e] siècle*, t. I, p. 147.

2. Réminiscence d'une chanson d'aventurier, dont nous ferons l'histoire, quand nous en serons plus loin, à la *Comédie de chansons*.

3. Pour dire c'est là qu'est le plaisir, on disait, selon Cotgrave : « En cela gist le goust de la noix. »

4. Qui est glouton. On avait dit auparavant dans le même sens, « avoir le ventre à la poulaine, » à la polonaise.

THESAURUS.

Ma fille, vous m'avez dit des merveilles. Si cela arrive, je ne vous promets pas des neiges d'antan[1].

FLORINDE.

Il ne tiendra qu'à vous de la revoir ; elle vous est aussi asseurée que si elle estoit dans vostre manche.

THESAURUS.

Je vous asseure que dès qu'elle sera venue je feray tuer le veau gras.

FIERABRAS.

Il faut aussi par mesme chemin que je sçache par où il m'en prendra. Tien, ma grande amie, regarde et ne me cèle que ce que tu ne sçais pas.

PHILIPPIN.

Aveignez donc la croix[2], mon bon seigneur ; elle chasse celuy qui n'a point de blanc en l'œil[3].

FIERABRAS *degaine son espée.*

Tien, voilà celle qui a fait desloger sans trompette et fuir plus viste que la foudre dix millions d'hommes, dont le moindre eust battu dos et ventre cent millions de telles gens que tu dis !

ALAIGRE.

Quel emballeur ! il est bouffi de vengeance comme un haran soret.

LIDIAS.

Helas ! que tout ce qui reluit n'est pas or !

PHILIPPIN.

Cela n'a ny force ny vertu pour estre sur la ligne de vie ; il faut une croix marquée en un beau quart d'escu, pource que ce metail porte medecine.

FIERABRAS.

Tien, cela ne me chaut ; je n'ay qu'à pescher l'argent. Cent mille pistoles ne me furent jamais rien ; ce n'est pas le fient de mes canes, ou Dieu me damne !

LIDIAS.

Il n'a que faire d'en jurer.

ALAIGRE.

Je crois que dix escus et luy ne passèrent jamais par une porte.

PHILIPPIN.

Mon bon seigneur, vous estes fils de bon père et de bonne mère, mais l'enfant ne vaut guères. Vous ne mentez jamais si vous ne parlez, et si vous avez la conscience estroite comme la manche d'un cordelier. Vous estes fort liberal, vous ne mangeriez pas le diable que vous n'en donnassiez les cornes. Vous n'avez qu'un vice : c'est que vous estes trop vaillant, que vous serez un jour capitaine d'une grande reputation ; on vous donnera le hausse-col en Grève. Vous estes aussi prudent que valeureux : quand vous avez esté battu, vous n'en dites mot à personne. Vous faites des miracles en vos combats : ceux que vous avez tuez se portent bien[1], graces à Dieu. Vous serez heureux en vos rencontres comme de coustume : on vous battra plus pour rien qu'un autre pour de l'argent. Vous ferez beaucoup plus que le preux et vaillant Achille, car il est mort par le talon, et les vostres vous sauveront la vie en faisant *vidi aquam*, l'eau beniste de Pasques. Vous estes, sans comparaison, plus fort que Sanson, qui tuoit les lions, leopars et autres bestes, car vous en avez tué de toutes les cochonnées et de plusieurs autres sans difficulté et à petit bruit, de peur d'effrayer leurs compagnons.

1. De l'an passé. On connait la jolie ballade de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan.*

2. La monnaie, sur laquelle il y avait presque toujours une croix marquée.

3. Le diable. — Les croix, qui étaient sur les deniers et sur les mailles, chassant le démon, il revenait lorsqu'on n'en avait plus ; aussi disait-on : loger le diable dans sa bourse, quand on n'avait plus maille, ni denier.

ALAIGRE.

En tiens-tu, petit bonnet ?

FIERABRAS.

Barre là, ma bonne amie ! rayez cela de sur vos papiers. Je n'eus jamais l'intention d'attraper mes ennemis en tapinois, car je leur fais la peur toute entière et puis le mal. Pour les autres choses susdites, c'est une autre paire de manches ; je m'en rapporte au parchemin, qui est plus fort que le papier. Mais pousse et achève.

PHILIPPIN.

En aymant fort et ferme vous perdrez vostre huile et vostre temps, car vous aymez une fille qui est amoureuse comme un chardon. Cette ligne est bonne tant que vous aurez bon pied bon œil. Qui plus n'en sçait plus n'en dit.

FIERABRAS.

Si ce que tu me viens de dire n'est vray, le nez te puisse choir ! Vray ou faux, n'importe ; je t'en remercie comme de quelque chose de meilleur. Mais changeons un peu de batterie, ma bonne mère. Cette fille est-elle à vous ? elle ne vous revient point mal.

PHILIPPIN.

Oui, mon bon seigneur, je l'ay faite et forgée.

THESAURUS.

Je donne au diable s'elle ne te ressemble comme un moine à un fagot ! C'est une bohemienne de Gonesse, ou bien elle a baisé le meusnier, car elle est blanche comme farine.

FIERABRAS.

Il faut que j'en die un mot à cette brunette. Messieurs, n'en soyez pas si jaloux qu'un coquin de sa besasse.

LIDIAS.

Vous ne tenez rien, mon camarade ; vous estes bien loin de vostre compte : ce n'est pas chaussure à vostre pied.

ALAIGRE.

Seigneur capitan, vous pouvez bien manger vostre potage à l'huile : il n'y a point de chair pour vous.

1. Corneille s'est souvenu du mot. Il en a fait un vers pour son Cliton du *Menteur*, qui dit à Dorante, fier-à-bras à sa manière :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

FIERABRAS.

N'ayez point peur, je ne la mangeray pas.

ALAIGRE.

On ne mange point de si grosses bestes.

FIERABRAS.

Je ne luy diray que deux mots et puis la fin.

ALAIGRE.

Il vaut mieux le laisser faire que de gaster tout.

LIDIAS.

Faisons bonne mine et mauvais jeu. S'il bransle, je le tue.

FIERABRAS.

La belle fille, que je vous voye entre deux yeux. Vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la veue; cela fait que je vous cheris comme mon espée, outre que vous estes plus mignonne qu'une petite louve, plus droite qu'un jonc et plus gentille qu'une poupée.

FLORINDE.

Monsieur, vos belles paroles ne me closent la bouche; je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS.

Vos mepris vous servent de louange [1]; mais, mon petit cœur, une fille sans amy est un printemps sans roze.

FLORINDE.

Vostre cœur est dans le ventre d'un veau; je suis une sainte qui ne vous guariray jamais de rien. Addressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS.

Je te prie, baise-moy à la pincette [2].

FLORINDE.

Voyez-vous qu'il est gentil! On ne baise plus en ce temps icy! Je croy que vous estes fils de boulanger: vous aimez bien la baisure [3].

FIERABRAS.

Mignonne, je t'en prie, tu n'obligeras pas un ingrat.

ALAIGRE.

Il se caline, ma foy! il se goberge.

LIDIAS.

Courage! courage! nos gens reculent.

FLORINDE.

Vous n'avez pas lavé vostre bec, et puis vous savez bien que baiser qui au cœur ne touche ne fait rien qu'affadir la bouche.

FIERABRAS.

Dieu me sauve! Si tu me veux aimer, je te tiendray plus heureuse que le poisson dans l'eau.

FLORINDE.

Il faut connoistre avant que d'aimer. A beau demandeur beau refuseur.

1. Cette phrase, qui était alors courante, se trouve dans la chanson grivoise de Malherbe, que chantait Gautier Garguille, et qui figure d[a]ns son *Recueil*.

2. « Donner un baiser à une personne, en lui pinçant doucement les deux joues. » Leroux, *Dictionnaire comique*.

3. C'est, en termes de boulangerie, le côté par lequel deux pains se sont touchés dans le four.

FIERABRAS.

Hé quoy! tu m'es gracieuse comme une poignée d'ortie! Mais, dis-moy, qu'as-tu caché là?

FLORINDE.

Je m'estonne comme vous estes si gras, que vous avez tant d'affaires! Laissez cela, ce n'est que du foing: sont les bestes qui s'y amusent.

FIERABRAS.

N'en dites mot seulement, et me laissez faire; on me connoist bien.

ALAIGRE.

Hé! que diable! estes-vous fol de vous faire tenir à quatre?

PHILIPPIN.

Vous troublerez toute la feste.

FLORINDE.

Je croy que vous estes boucher: vous aimez à taster la chair, et là, là, vous ne m'achepterez pas. Laissez-moy seulement. Vostre amye n'est pas si noire. Vrayment, vous estes un gentil perroquet.

FIERABRAS.

Petite folle, tu ne sçais pas que les plus illustres princesses de la terre tiennent à honneur mes caresses et briguent incessamment la possession de la moindre de mes faveurs. Aime-moy, je te rendray plus eclatante que la pierre en l'or.

FLORINDE.

Ne sçavez-vous pas qu'à laver la teste d'un asne on y perd son temps et sa peine, et qu'on ne sçauroit faire boire un asne s'il n'a soif? Vous grattez la Bastille avec les ongles et escrivez sur l'eau, et ne lanternez pas davantage.

FIERABRAS.

Ha, ventre! tu es plus farouche que n'est la biche au bois. Dieu me sauve! tes persecutions me mettent à l'extremité, je ne sçay plus de quel costé me tourner. Le beau parler n'écorche pas la langue; aime-moy desormais et me traite en amy. Tu ne me reponds rien? Qui ne dit mot consent.

FLORINDE.

A sotte demande il ne faut point de reponce.

FIERABRAS.

Ha, ventre! si est-ce que je t'auray, mauvaise; souviens-toy que je te mettray à la raison.

FLORINDE.

Adieu panier, vendanges sont faites!

ALAIGRE.

Baisez mon cul, la paix est faite [1] et tirez vos chausses, seigneur Croquant!

1. On peut lire dans les *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, une amusante anecdote sur cette locution. Elle était encore populaire sous Louis XV. Une dame de la cour, au moment d'un traité de paix très-attendu, et encore secret, qu'elle avait été des premières à connaître, et pour lequel on avait exigé d'elle la discrétion, crut tout concilier, en ne disant que la moitié du proverbe à une de ses amies qui la pressait de questions à ce sujet; l'autre moitié: « la paix est faite, » venait de soi après la première.

FIERABRAS.

Allons, gueux de l'Ostière [1] ! bandez vos voiles et vuidez d'icy ; autrement je vous estropieray.

ALAIGRE.

Maraut ! si je m'estois mis en colère un demy-quart d'heure, je mettrois tes oreilles à la composte.

FIERABRAS.

Ha, ventre ! coquin !

ALAIGRE.

Allons, en garde! A vaillant homme courte espée ! Prends à la botte glissée.

FIERABRAS.

Le pendart ! il fait Jacques Desloges [2]. Il a raison, il vaut mieux estre plus poltron et vivre davantage.

FLORINDE.

Nous allons busquer fortune [3] ailleurs.

FIERABRAS.

Adieu, mignonne ; à la première veue chose nouvelle.

ALAIGRE.

Detallons, le marché se passe. Serviteur, visage.

THESAURUS.

Hé bien ! seigneur capitan, des devins, que vous en semble ?

FIERABRAS.

Je ne sçay que dire, de peur qu'il n'arrive; ils m'ont conté mille lanterneries qui ne valent pas un clou à soufflet. Qui ne le croira ne sera pas damné.

MACÉE.

Là, là, il ne faut de rien jurer; pourquoi non? Ces Tabarins, qui sont des enchanteurs, ne pourroient-ils pas deviner ? Mon mary, il ne faut pas ressembler Tetu, estre incredule, car en peu d'heures Dieu labeure.

THESAURUS.

Ce n'est pas article de foy que ce qu'ils disent ; mais pourtant je ne mettray pas aux pechez oubliez les avertissemens qu'ils m'ont donné de ma fille; je les ay bien mis en ma caboche, ils ne sont pas tombez à terre. Mais, vienne qui plante, je suis resolu, comme Barthole [4], à tout ce qui m'arrivera.

FIERABRAS.

C'est à faire à des niais de croire ces gens-là ; ils sont devins comme des vaches : ils devinent tout ce qu'ils voyent.

THESAURUS.

Si vous ne le voulez croire, ne le croyez pas; pour moy, j'ayme mieux le croire que d'y aller voir. C'est pourquoy je m'en vais attendre la grace de Dieu. Il n'y a si bonne compagnie qui ne se separe. Adieu sias; je me recommande, seigneur capitaine.

FIERABRAS.

Contre fortune il faut avoir bon cœur ; une livre de melancolie n'acquite pas une once de debtes ; pour un perdu deux recouverts; un clou chasse l'autre. Depuis que j'ay veu cette petite bohemienne, la perte de Florinde ne me touche plus tant au cœur : changement de corbillon fait appetit d'oublie [1], ma valeur abhorre trop la captivité et le lien de je ne sçay quels mariages, que des testes sans cervelles ont inventez. Je me veux ebaudir avec cette petite barbouillée; j'aimerois mieux qu'elle fust tombée dans mon lict que la gresle ; je la trouverois plus facilement qu'une puce ; je la veux honorer d'une serenade, il faut que je m'abaisse jusques là. L'amour commence à me bander les yeux pour me faire faire banqueroute à l'honneur que je pourrois pretendre dans les caresses de quelque sultane ou imperatrice, qui s'estimeroit trop heureuse de me baiser la contrescarpe, ou Dieu me damne !

SCÈNE IV

LE PREVOST ET LES DEUX ARCHERS.

LE PREVOST.

Il y a tantost trois heures que je trotte à beau pied sans lance pour descouvrir en quel canton de la ville sont certains egrillards de bohemiens, coupeurs de bource et de pendans, qui sont venus sans mander, hier ou devant hier, que je n'en mente ; mais je les empescheray bien de s'en retourner sans dire adieu, car je me suis chargé de les attraper, ou je ne pourray. Je veux leur faire manger des poires d'angoisse et leur faire voir qu'il vaut mieux tendre la main que le col : ils sçauront en peu de temps qu'en vaut l'aulne. Où ces gueux-là ont mis les pattes, ils n'ont laissé que frire. Ils ont mis au net un pauvre prestre, qui n'avoit pas grand argent caché ; mais, si peu qu'il avoit, ils l'ont escamotté et aggriffé avec leurs argots de chappon. Bref, ils font merveille avec leurs pieds de derrière et chef-d'œuvre de leurs mains. Par tout où ils passent ils font le partage de Montgomery [2], tout d'un costé et rien de l'autre : ce sont des marchands à tout prendre, qui n'oublient jamais leurs mains. Si je les puis tenir, je les mettray à telle lessive qu'ils voudroient avoir esté endormis pour quinze jours ! Si j'y faux, croix de paille ! ils feront les capriolles en l'air, ou les bras

1. Cette expression, qui est dans Rabelais, veut dire gueux de l'hôpital, suivant Oudin.

2. Il s'enfuit, il déménage.

3. Cette expression, qui vient de l'italien *buscare*, chercher, se trouve dans Brantôme. « Il envoyoit d'ordinaire, dit-il de Strozzi, quelque bon navire sur mer *busquer* la fortune. » Le mot *débusquer*, dénicher, faire sortir, en vient ; et l'expression « brusquer la fortune, » qu'on trouve dans les *Menechmes* de Regnard, n'en doit être qu'une altération.

4. Jeu de mots sur le double sens du mot *résolu*. Au Parlement de Paris, toute question *résolue* par Bartole, le grand juriste, faisait loi ; rien n'était bien *resolu* que par lui ; ensuite, jouant sur l'autre sens du mot, on ne fut bien *résolu* que lorsqu'on était comme lui. (Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VIII, ch. XIV.)

1. Pour comprendre ce proverbe, il faut se rappeler que les *oublieux*, marchands de *plaisirs*, vendaient leurs friandises dans corbillon.

2. Le Duchat dans ses *Remarques sur quelques proverbes françois*, explique ainsi ce proverbe au mot *Montgommery* : « Illustre famille de Normandie, écrit-il, où, par la coutume, les aisnez emportent presque tout. »

de mes archers leur faudront au besoin. Il faut que j'attende la nuict pour les surprendre lorsqu'ils y songeront le moins, comme renards à la tanière. On m'a dit qu'ils estoient fourrez où le bout de la rue fait le coin. La lune commence à monstrer ses cornes : c'est pourquoy mes archers petillent d'impatience d'aller plumer l'oison.

LE PREMIER ARCHER.

Borteville aura sa revanche ; nos gentilshommes à la courte espée[1] trouveront tantost plus mauvais qu'eux.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Mais que nous les tenions pieds et mains liez, nous les traicterons en chiens courtaux, et, s'il en arrive faute, prenez-vous-en à moy.

LE PREVOST.

Allons faire eguiser nos cousteaux.

SCÈNE V

FIERABRAS, LES MUSICIENS, PHILIPPIN, ALAIGRE, LE PREVOST, LES DEUX ARCHERS, ET LIDIAS.

FIERABRAS.

Les amoureux ont tousjours un œil aux champs et l'autre à la ville. Pour moy, je ne sçay plus sur quel pied dancer, ny à quel saint me vouer, ny de quel bois faire flèche, depuis la veue de cette petite Egyptienne, pour qui mes soupirs sortent plus viste qu'un cliquet de moulin et aussi furieusement qu'un tonnerre : car, quand je remasche les reponces dont elle m'a traitté, je les trouve si aigres que je ne les puis avaler. Je ne sçay à quelle sausse manger ce poisson, si ce n'eust esté de la crainte qu'elle avoit que ces maraux ne fussent jaloux et n'eussent peur que je leur coupasse l'herbe sous le pied : car autrement elle m'eust embrassé la cuisse pour me temoigner, moitié figues, moitié raisins, que de bon que de volée, ribon ribaine, qu'elle se fust sentie plus heureuse que de posseder tous les monarques de l'univers d'estre plantée si avant dans le bastion de mon cœur. Il faut, quoy qu'il puisse arriver, que je lui fasse entendre ce que j'ay fait à sa louange. Mes amis, alto ! c'est icy où il faut triompher.

LES MUSICIENS *chantent.*

Silence par toute la terre !
Le voicy, ce grand chef de guerre
Couronné de lauriers,
Qui vient pour conter à sa belle
Qu'il veut abandonner pour elle
Tous ses actes guerriers.

ALAIGRE.

Parle, hé ! frère Dominicle, viens voir la musicle auprès de nostre bouticle.

PHILIPPIN.

Ho ! ho ! c'est quelque amoureux transi. Dame, cœur qui soupire n'a pas ce qu'il desire.

1. Filous, qui n'avaient que le couteau pour couper la bourse.

LA MUSIQUE.

Sa gloire ne court point de risque,
Puis qu'il a donné quinze et bisque
A tous les potentats.
Ils n'adorent que ce bravache
Qui de l'ombre de son panache
Conserve leurs Estats.

PHILIPPIN.

Sonnez comme il ecoute ! Dame, voilà qui est beau, et s'il n'est pas cher ; c'est la musique de Sainct-Innocent, la plus grande pitié du monde.

ALAIGRE.

Qui ne sçait son mestier ferme sa boutique. Ils s'amusent à chanter ! ils n'y entendent rien, car les femmes n'ayment pas tant les voix que les instruments.

LA MUSIQUE.

C'est pour vous, belle Egyptienne,
Qu'il quitte sa flame ancienne
Qui cause son tourment.
Ne luy faites point d'imposture,
Il croit que sa bonne adventure
Est d'estre vostre amant.

PHILIPPIN.

Holà ! c'est à Florinde qu'on addresse l'esteuf[1]. C'est ce grand ecorcheur de sergent, Fierabras.

ALAIGRE.

C'est un bon vendeur d'espinars sauvages. Ma foy, nous l'avons bien mangé tous tant que nous sommes ; il ne nous revient point au cœur. Je croy qu'il n'a que faire d'apprests : les œufs sont durs pour luy. Retournons dormir.

LA MUSIQUE.

Beauté plus divine qu'humaine,
Recevez ce grand capitaine
Après tant de hazards ;
Ne faites poinct la rancherie.
Soyez sa Venus, je vous prie ;
Il sera vostre Mars.

FIERABRAS.

Chut ! j'entens quelqu'un qui me vient tarabuster en ce lieu, où ame qui vive ne peut pretendre que moy.

LE PREVOST.

Nous voicy tantost où l'on ne nous attend pas.

FIERABRAS.

Ouy, à vostre dam, perturbateurs de mon repos.

LE PREVOST.

Qui sont ces bandoulliers[2], qui parlent si hardiment ? Canailles, si vous estes sages, ne croupissez pas davantage et vous retirez : il est heure indue.

FIERABRAS.

Ha, ventre ! commande a tes valets, et garde que

1. La balle.
2. Brigands des Pyrénées, qui allaient par *bandes ;* d'où leur nom. Desperriers dans ses *Contes* parle d'un de ces « *bandouliers* des montaignes. » C'est du large baudrier qu'ils portaient qu'est venu le mot *bandoulière.*

je ne te donne un si beau revire Marion que la terre t'en donnera un autre.

LE PREVOST.

A beau jeu beau retour. Compagnons, traittons ces drosles là de Martin Baston. Nos espées seront plus de requestes ailleurs.

LE PREMIER ARCHER.

Je voy bien que la chair leur demange.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Il faut gratter leur coine.

FIERABRAS.

L'ignorance fait les hardis,
Et la consideration les craintifs.
Bien courir n'est pas un vice :
On court pour gagner le prix ;
C'est un honneste exercice.
Un bon coureur n'est jamais pris [1].

LE PREVOST.

Comme diable il arpente! Nous avons fait là un crotesque desordre.

LE PREMIER ARCHER.

Ils gagnent le haut plus viste qu'un lièvre de Beausse.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Les pauvres museaux de chiens! nous avons bien revisité leur fripperie ; ils n'en ont pas tiré leurs brayes nettes : ils y ont laissé de leurs plumes.

LE PREVOST.

Ce n'estoit pas là pour ma dent creuse. Aux autres, ceux-là sont pris.

(*Il heurte à la porte.*)

PHILIPPIN.

Qui est là? Vous frappez en maistre.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Amis sont; ouvrez seulement.

PHILIPPIN.

Amis sont bons, mais qu'ils apportent. Seigneur Lidias, venez : l'on vous veut marier.

LE PREVOST.

Ouy, ouy, juste et carré comme une fluste; nous le festinerons d'une salade de Gascon [2].

ALAIGRE.

Le diable est bien aux vaches ! Ces diables-là ont le nez fait comme des sergens.

PHILIPPIN.

On t'en pond, sergent, toy et ton recors ; mon maistre n'est pas obligé par corps.

LIDIAS *sort.*

N'importe qui que ce soit, en bien faisant on ne craint personne; mais ma veue me fait faux-bond, ou j'apperçois un frère en qui je ne songeois non plus qu'à m'aller noyer. Est-ce vous, mon frère ?

LE PREVOST.

Hé! mon frère, c'est grande nouveauté que de vous voir : je vous croyois à plus de cent lieues d'icy. Que veut dire cela? Je suis aussi ravy de vous avoir rencontré que si j'estois roy de la febve.

ALAIGRE.

La douce chose! Accolez ce poteau ; je suis aussi rejouy de voir cela que si on me fricassoit des poulets.

LE PREVOST.

Je ne voudrois pas pour une pinte de mon sang ne vous avoir trouvé. On vous croit *ad patres.*

LIDIAS.

Vous me voyez sain et sauf et entièrement à vous, à vendre et à dependre. (*Lidias au premier archer.*) Hé! suis-je ton père? vous ay-je vendu des pois qui ne cuisent pas? vous me regardez de costé.

LE PREMIER ARCHER.

Non, mais il me semble que je l'ay veu aux prunelles.

ALAIGRE.

Mais, Messieurs, sans ceremonie, couvrez ces maquereaux de peur qu'ils ne s'eventent.

LIDIAS.

Dites-moi, je vous prie, mon frère, quel dessein vous meine?

LE PREVOST.

Je cherchais certains Egiptiens qui pillent par tout où ils passent; mais je crois que j'ay quitté leur brisée. J'ay une memoire de lièvre, je la pers en courant.

LIDIAS.

Vous n'en estes pas esloigné d'un quart de lieue, car c'estoit nous, il n'y a qu'un moment, qu'estions deguisez en ceux que vous cherchez; nous avions pris la peau du renard pour attraper ce viel coq de docteur Thesaurus et luy jouer un tour de passe-passe. Et, en effet, nous luy avons preparé l'esprit à recevoir un futur gendre qui luy doit venir, comme champignons, en une nuict, quoy qu'il me connoisse aussi bien que s'il m'avoit nourry, mais non pas pour ce que je suis à present, malgré luy et malgré ses dents. Je vois bien que vous n'entendez pas tout ce galimatias icy; avec plus de loisir je vous eclairciray la matière.

ALAIGRE.

Tantost, tantost, nous vous en conterons de huict et de treize.

LIDIAS.

Entrons dedans le logis : je vous veux faire voir une sœur qui est venue de la grace de Dieu et qui est belle et grande.

ALAIGRE.

Il ne faut pas prendre garde à la grandeur : mauvaise herbe croist toujours. Entrez seulement,

1. Ces quatre derniers vers sont dans la ballade que fit Passerat, pour la *Satire Ménippée,* sur la fuite du chevalier d'Aumale à Senlis.

2. Suivant le *Dictionnaire comique* de Leroux, on appelait une corde de pendu, une salade de Gascon. Pourquoi? parce qu'en Gascogne, les salades, épicées, assaisonnées à l'ail, prennent à la gorge.

vous verrez qu'elle n'est point tant dechirée. Avec cela vous apprendrez le reste du tripotage.

LE PREVOST.

Je meurs d'impatience de sçavoir à quoy aboutiront toutes ces feintes. Je vous veux aussi conter la rencontre de certaine musique qui vous fera rire à gorge deployée. Entrons donc, je vous prie.

ALAIGRE.

Philippin, un mot... Voicy des escogriffes [1] qui ne nous apporteront rien. Ne laissez pas traisner un chiffon qui nous appartienne: ils ont la mine de le serrer; et regardons plustost à leurs mains qu'à leurs pieds.

PHILIPPIN.

Aussi feray-je, car, quand ils ne seroient pas larrons, je croy qu'ils sont hardis preneurs.

SCÈNE VI

FIERABRAS.

Où sont-ils ces mirmidons qui ont si temerairement donné un assaut à mon courage? Ils courent comme si le diable leur avoit promis quatre sols; mais ils ont beau detaler, je ne me donneray pas la peine de courir après eux. Ha! ventre! je desespère quand je songe qu'il a fallu que le vaillant, terrible et foudroyant Fierabras se soit laissé mettre hors de game par des mortels sans avoir fait un deluge de sang. Ils sçavoient bien que mon courage meprise ses ennemis quand ils sont trop foibles, car, en effet, la pitié m'a empesché de les regarder de mauvais œil, de peur de les faire mourir subitement, sans avoir le loisir de songer à leur conscience. Mais, quand je reviens à moy, faut-il qu'une petite fille, une petite barbouillée, ait fait trouver lieu en moy à une autre passion qu'à celle de Mars! Dieu me sauve! elle a causé un miracle auquel ma memoire donne fin par le ressouvenir des trèves que j'avois accordées à tous les roys et mecreans de la terre, qui sont expirées. C'est pourquoy il faut que je leur aille servir à present de fleau et couronner ce front de lauriers, que la boue en badinant avoit fletris parmy sa chaleur. Ce petit demon avoit allumé en moy une flame par les yeux de certaines petites marmotes, qui, sans y penser, eust pu causer quelque fumée au lustre de ma gloire pour l'estouffer. C'est le regret que j'ay maintenant, car, puis qu'un homme de paille [2] vaut une femme d'or, le Mars des mortels doit-il espérer moins qu'une divinité? Ha! ventre! je vay faire baiser mes pas à cinq cens monarques et me faire adorer par mille princesses, ou Dieu me damne!

1. C'est le premier emploi que nous trouvons de ce mot, dont La Monnaie, en ne le faisant remonter qu'à 1640, croyait la date plus récente.

1. Le mot « homme de paille, » pour homme de rien, s'employait déjà au XVIe siecle. Il est dans Brantôme, *Vie de Tavannes:* « Prenez que d'un *homme de paille* l'on en façonne un chevalier. »

SCÈNE VII

LE PREVOST, ALAIGRE, PHILIPPIN, LIDIAS, FLORINDE, LE DOCTEUR, ALIZON ET MACÉE.

LE PREVOST.

Mon frère, charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Je trouve que vous avez fort bien fait d'oster mademoiselle Florinde au capitaine Fierabras; c'est un tresor dont il estoit indigne. Je ne m'estonne plus si vous estes gay comme Perrot: vous en avez sujet, car la chance est bien tournée depuis que nous vous voyions aussi triste que si vous eussiez eu la mort aux dents. L'amour vous faisoit la guerre en ce temps-là; mais, à present, vous avez rencontré celle que la renommée vante par tout et qui est la perle des filles.

ALAIGRE.

Je ne m'estonne donc pas s'il l'a si bien enfilée, puisqu'elle est la perle des filles. C'est folie d'en mentir: il a, ma foy, bien trouvé son balot.

PHILIPPIN.

Dame, il arrive en un jour ce qui n'arrive pas en cent. Ha! jeunesse! que tu es forte à passer!

LIDIAS.

Mon frère, chaque chose a sa saison, et chaque saison apporte quelque chose nouvelle: aujourd'huy evesque et demain meusnier. Ainsi va le monde! l'un descend et l'autre monte; le bon heur suit le malheur; chaque chose fuit son contraire et cherche son semblable; après la guerre la paix, que nous pouvons avoir sans coup ferir; le jour qui commence beau et serain nous prognostique qu'après la pluye vient le beau temps.

PHILIPPIN.

Pardienne! comme dit l'autre, ciel pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée; si je ne voy le chemin de Saint-Jacques [1] ecrit au temps, je ne m'y fie non plus qu'à un larron ma bource.

ALAIGRE.

Ho! que tu as un grand esprit! tu connois bien un double [2].

PHILIPPIN.

Aga, rouge au soir et blanc au matin, c'est la journée du pelerin.

ALAIGRE.

Tu es grand astrologue, tu t'y connois comme une truye en fine espice et pourceau en poivre; tu ferois mieux les plats nets que tu ne connois les planettes. Mais ne disputons sur l'astrologie, et troussons vistement bagage.

LIDIAS.

Allons tout de ce pas trouver le docteur Thesaurus, mon frère. Il ne vous connoist non plus que le

1. C'est la *Voie lactée*, qui n'est visible au ciel que par les temps très-clairs.

2. Petite monnaie dont il a été parlé dans une des notes précédentes.

grand Sophy de Perse. Il vous croira à cent pour cent dès la première parole que vous jetterez en avant touchant la baye que nous luy voulons donner. Allons! qui m'aime me suive!

ALAIGRE.

Escoutez, sur tout fichez-luy bien vostre cole[1], et qu'elle soit franche. Mais tournons un peu la truye au foin[2], il n'y auroit point de danger de boire un coup de peur du mauvais air.

PHILIPPIN.

Tu as tousjours le gosier adulteré; si tu estois prescheur, tu ne prescherois que sur la vendange.

FLORINDE.

Nous voicy tantost au lieu où il faut entendre sentence. Pour moy, j'en tremble comme la feuille.

LIDIAS.

On dit qu'il ne faut jamais trembler qu'on ne voye sa teste à ses pieds; mais, à vostre compte, vous estes bien loin de là.

LE PREVOST.

Il faut estre asseurez comme meurtriers et ne se laisser pas prendre par le bec.

PHILIPPIN.

Il ne faut rien debagouler. Pour moi, je m'en vais faire le marmiton et bien agencer l'emplastre pour bailler mieux la fée[3].

ALAIGRE.

O! que voilà une belle maison, s'il y avoit des pots à moineaux! Nous ne trouverons pas visage de bois. On ouvre la porte à Calpin le jeune.

FLORINDE.

C'est mon père, pour le sûr.

THESAURUS.

Dieu me doint aussi bonne encontre comme mon songe semble me la promettre! il me sembloit que j'avois trouvé deux enfans pour un. Je m'en vais me recommander à Nostre-Dame de Recouvrance.

LE PREVOST.

Monsieur, elle vous renvoye ce qui n'estoit pas perdu, aussi saine et entière que quand elle est sortie du ventre de sa mère.

THESAURUS.

Est-ce vous, mon enfant, mon baston de vieillesse? Est-ce vous, ma petite rate, ma petite fressure[4]? Helas! mon soucy, et d'où venez-vous, dites? Vous ne parlez non plus que si vous n'aviez point de langue. Hé là, là! ne pleurez point tant, vous l'aurez. Mais dites-moy un peu qui vous avoit si bien troussée en malle[5]?

1. « *Donner ou ficher la colle*, attraper, » dit Oudin, dans ses *Curiosités françoises*. — Le mot *colle*, qui nous est resté pour mensonge, tromperie, se trouve déjà au XVe siècle dans la *Belle Dame sans mary* d'Alain Chartier :

> Pour leur faire accroire merveilles,
> Elles changent souvent leurs *colles*.

2. *V.* une note des pièces précédentes.
3. *V.* sur cette expression une note des premières pièces.
4. Les entrailles. C'est comme s'il disait : « Mes petits boyaux. »
5. C'est-à-dire mise en croupe, comme une malle, pour partir.

FLORINDE.

Mon père, je ne sçay; mais, sans le secours de ce gentilhomme, vous n'auriez pas de fille; c'est à luy à qui vous devez sçavoir gré de m'avoir conservé l'honneur sain et entier, exposant sa vie à plus d'une douzaine d'espées, dont les coups tomboient sur luy et sur les siens comme la pluye. Philippin a eschappé belle aussi bien que moy. Je m'asseure qu'il sçait bien à quoy s'en tenir, car il eut de bons chinfreneaux[1].

PHILIPPIN.

Ils n'avoient pas envie de me faire languir. Sont des meschans: ils ont coupé la main à nostre cochon; sans le seigneur Lidias et ce visage-là, ils m'eussent coupé bras et jambes et m'eussent envoyé aux galères. En deux coups de Jarnac ils nous delivrèrent de cette maudite engeance.

THESAURUS.

Mais encore, n'avez-vous point eu vent qui ils estoient, vous qui les avez rembarrez?

ALAIGRE.

O! ma foy, fouillez-moy plustost. Je vous diray bien qu'il en demeura moins d'une douzaine sur le carreau; ils estoient tellement hachez de coups d'espées qu'on ne les pouvoit reconnoistre; avec cela nous les avons percez à jour comme des cribles.

LIDIAS.

Nous prismes langue aux lieux prochains; mais cela ne nous servit de rien, car ils couroient comme des levriers.

ALAIGRE.

Ceux qui restèrent ne nous donnèrent pas le loisir pour nous reconnoistre, car ils nous tournèrent bien-tost le dos et nous monstrèrent leurs talons, dont ils n'escrimoient point mal. Quand je vis cela, je jettay mon bonnet par dessus les moulins, et je ne sçay ce qu'il devint.

THESAURUS.

Il faut que j'appelle nostre chère moitié. Ma femme, venez voir nostre geniture; venez viste, nostre heritière est de retour.

PHILIPPIN.

Elle est revenue, Denise[2]; tout va bien.

ALAIGRE.

Parlons bas: Chose nous ecoute.

THESAURUS.

Seigneur Lidias, il faut que je vous embrasse; j'ay mis en arrière la dent que j'avois contre vous.

ALAIGRE.

Alizon, je te baise les pieds; les mains sont trop communes. Morbleu! tu as les yeux riants comme

1. Coups, estocades.
2. Refrain de chanson, qui fut repris sous la Fronde, et appliqué à une revendeuse des Halles, arrêtée quelque temps à cause des couplets qu'elle chantait contre Mazarin et la reine, puis remise en liberté à la grande joie du peuple. C'est alors qu'il chanta sur le vieil air :

> Elle est revenue dame Anne.

La chanson, citée par Voltaire dans *le Siècle de Louis XIV*, se trouve au tome II du *Chansonnier* ms. *de Maurepas*, p. 29.

une truye bruslée ; tu es d'aussi belle taille que la perche d'un ramonneur. Dy-moy, sans mentir, de combien as-tu aujourd'huy ferré la mule? Regarde Philippin, ce drolle ; il t'aime, il rit tortu.

ALIZON.

Tu n'es qu'un hableux ; je ne suis pas viande pour ton oiseau.

THESAURUS.

Puisque vous aimez ma fille, oubliez le mal talent que vous pouvez avoir contre moy. Je suis fasché de ne vous avoir pas traitté comme mon enfant ; vous le meritiez mieux que ce donneur de canart à moitié[1], qui nous promettoit tant de chasteaux en Espagne.

LIDIAS.

Monsieur, l'homme propose, et Dieu dispose.

PHILIPPIN.

Mais que tu fasses bien, les lièvres prendront les chiens.

ALIZON.

Hé! le malitorne! que cela est maussade! Il ne sçauroit laisser le monde comme il est.

MACÉE.

Helas! ma pauvre fille, je suis plus heureuse de t'avoir recouverte que si j'avois trouvé la pierre philosophale. Je ne faisois que traisner ma vie en ton absence ; à cette heure, il semble que je vole ; le cœur me saute dans le ventre, je m'epanouis la ratte. Çà, que je t'embrasse à mon gogo.

ALAIGRE.

Mais, à propos, qu'est devenu ce capitaine des bandes grises? Il a tousjours esté aussi chanceux que le chien à Brusquet[2].

THESAURUS.

C'est un piqueur, les petits enfans en vont à la moutarde. Un temps durant je l'ay veu honeste homme, pourtant.

ALAIGRE.

Honeste homme! C'est donc en latin, car en françois il n'a jamais esté qu'un sot. C'est un grenier à coups de poing, ce morfondu-là. Fy! fy! au diable!

PHILIPPIN.

Vous l'avez donc reconnu seigneur de nul lieu faute de place. Je me doutois bien qu'il estoit des gentilshommes de la Beausse, qui se tiennent au lict pendant qu'on refait leurs chausses[3].

1. V. une note des pièces précédentes.

2. Allusion au proverbe, mis en conte charmant, mais un peu arrangé ou plutôt dérangé par Ch. Nodier, dans *le Roi de Bohême et ses sept châteaux*. Le voici d'après une lettre de J. B. Rousseau (5 oct. 1738), tel qu'il courait à Paris, avec le sens auquel il est fait allusion ici : « Nous voilà justement dans le cas du petit chien Brusquet : il alla au bois pour manger le loup, et le loup le mangea. »

3. C'est une des mille plaisanteries qu'on faisait contre eux. On disait encore, comme Rabelais : « Les gentilshommes de Beauce desjeunent de bâler, et ne s'en trouvent que mieux ; » comme Noël Dufail dans les *Contes d'Eutrapel* : « Un monsieur de trois au boisseau, ou de trois à une espée, comme en Beauce ; » et comme Despériers en sa 74e *Nouvelle* : « Gentilshommes de Beauce, que l'on dit qu'ils sont deux à un cheval, quand ils vont par pays. » Montfleury fit de tout cela, en 1670, une assez mauvaise piece en 5 actes et en vers, *le Gentilhomme de Beauce*.

THESAURUS.

Mais, ma femme, ne faites pas comme les singes, qui serrent si fort leurs petits quand ils les caressent qu'ils les estouffent. Ma femme, rendez un peu l'honneur à qui il appartient, et faites une accolerette à ce gentil-homme, que vous devez à tout jamais, à perpetuité et par tous les siècles, cherir comme s'il avoit tourné en vostre ventre.

LIDIAS.

Madame, je ne merite pas la moindre partie de l'honneur que je reçois de vous ; ce que j'en ay fait n'a esté que par devoir. Je vous prie de croire que c'est la moindre chose que je voudrois faire pour vostre service.

MACÉE.

Monsieur, vous nous obligez si fort à faire estime de vous, que vous nous pouvez commander aussi absolument que le roy à son sergent et la royne à son enfant.

ALAIGRE.

Pour luy, il a les jambes de fetu et le cul de verre : il rompra tout s'il se remue.

MACÉE.

Vous voyez des gens qui se repentent de vous avoir fait passer tant de mauvaises nuicts. Vous sçavez qu'il vaut mieux se repentir tard que jamais. Nous l'amenderons de façon ou d'autre.

LIDIAS.

Madame, rien ne s'acquiert sans peine, puis que les moindres choses meritent le travail qu'on y employe ; et les bonnes graces du père, de la mère et de la fille, que j'estime par dessus les montagnes, meritoient bien d'estre acquises avec toutes ces peines, et mesme au peril de ma vie, comme j'ay fait.

THESAURUS.

Ma femme, s'il vaut mieux escu que l'autre maille, Dieu le devoit à nostre fille.

MACÉE.

Monsieur, nous vous prions de l'accepter d'aussi bon cœur que quelque chose de meilleur. C'est peu à vostre egard, nous n'en doutons pas.

THESAURUS.

Nous vous donnons ce que nous avons, en amy, sans aucune condition que celle que vous voudrez.

LIDIAS.

Monsieur, j'accepte cecy et cela, et tout ce qu'il vous plaira. Je vous donne la carte blanche.

MACÉE.

Vous estes un brave homme de recevoir ce compromis sans barguigner. Pour les autres petites bagatelles, nous ne nous battrons pas ensemble.

ALIZON.

Vous sçavez bien comme vous vous en portez, ma petite maistresse. Tredame! vous voilà grande comme un jour sans pain.

FLORINDE.

Tu caquettes tousjours comme un chardonneret.

THESAURUS.

Mais, s'il est ainsi qu'on cognoisse par les fleurs l'excellence du fruict, ce gentil-homme-là est honneste homme, à sa mine.

LIDIAS.

Monsieur, s'il n'est ce que vous dites, au moins est-il du bois dont on les fait.

PHILIPPIN.

Pourquoy ne le seroit-il pas ? Le cousin-germain de son grand-père avoit envie de l'estre.

ALAIGRE.

Il est meschant. Je ne voudrois ma foi pas qu'il m'eust rompu une jambe. C'est un galand, il a la fesse tondue : fol qui luy donnera sa femme en garde ! C'est un masle, il a la gorge noire.

LIDIAS.

Sans vous tenir davantage en suspens, et pour vous eclaircir de doute, je vous asseure qu'il ne me peut être plus proche, s'il n'est mon père.

LE PREVOST.

Monsieur, je suis vostre serviteur, quand vous ne le voudriez pas.

THESAURUS.

Monsieur, vous nous tiendrez pour excusez, s'il vous plaist; nous n'avions pas l'honneur de vous connoistre : vous sçavez que nul ne naist appris et instruit.

PHILIPPIN.

N'importe, n'importe ; tous chats sont gris de nuict.

(*Macée caresse Florinde.*)

LE PREVOST.

Monsieur, je suis ce que je suis ; mais je vous conjure de croire que je suis autant vostre serviteur qu'un pareil à moy.

THESAURUS.

Ma femme, menagez vostre contentement : une soudaine joye tue aussi-tost qu'une grande douleur. Voilà le frère du seigneur Lidias, rendez-luy le devoir ; il faut honorer la vertu par tout où on la trouve.

MACÉE.

Vrayement, à la bonne heure.

ALAIGRE.

Nous prit la pluye.

MACÉE.

Il fait bon vivre et rien sçavoir, on apprend tousjours quelque chose. Monsieur, pardonnez-leur, ils ne sçavent ce qu'ils font, je vous asseure.

LE PREVOST.

Madame, où il n'y a point de faute il ne faut point de pardon.

MACÉE.

Vous sçavez que nous ne sommes pas maistres de nos premiers mouvemens.

ALAIGRE.

Je me donne au diable si...

PHILIPPIN.

Tout beau ! je retiens la teste pour faire un pot à pisser.

ALAIGRE.

Si on donne rien à si bon marché que les complimens !

PHILIPPIN.

Retire-toy de là, ta jument rue. Si le diable te venoit querir, j'aurois peur qu'il ne prist le cul pour les chausses.

ALAIGRE.

Cela ne vaut pas le disputer.

PHILIPPIN.

Tu t'estonnes d'entendre les complimens. Vraiment, ils en disent bien d'autres dont ils ne prennent point d'argent !

ALAIGRE.

Ils payent souvent le monde de cette monnoyelà, car, tous tant qu'ils sont, ils ressemblent les arbalestiers de Cognac : ils sont de dure desserre. C'est justement comme les compagnons bahutiers, ils font plus de bruit que de besogne.

MACÉE.

Dites-moy, enfans, ceux-là sont-ils de vostre caballe ?

THESAURUS.

Estes-vous camarades ensemble ?

PHILIPPIN.

Camarades ! Leurs camarades sont au moulin, la corde au col et les fers aux pieds. Voulez-vous que je vous dise ? toutes comparaisons sont odieuses. Vous avez bon foye, ma foy, de m'accomparager à telles gens que cela : ils ne furent jamais de nostre plat bougre.

ALAIGRE.

Ho ! ma foy, à propos signez-vous. Vous voyez le mauvais, et si je vous responds qu'ils seront de la nopce des plus avant et des moins prisez. Ce sont gens qui payent bien quand ils payent contant ; au reste, ils gagnent partout. Je croy qu'ils portent de la corde de pendu ; en un mot sont ceux qui mettent le monde dans la boëste aux cailloux.

PHILIPPIN.

Sont les deux fils de Michaut Croupiere, qui est maistre ès arts, tailleur de pourpoints à vaches. Il est pardienne aussi vray que je pesche : voyez le beau maquereau que je tiens !

MACÉE.

Nous sommes presque aussi sçavans que nous estions ; mais ce n'est pas fait. Allons mettre tout par ecuelle pour solemniser la nopce. Je veux marquer pour jamais ce jourd'huy d'une pierre blanche. On dit bien vray, que nul ne sçait le futur. *Post tenebras lux, post nebula Phœbus ;* Dieu fait tout pour le mieux. Mais laissons cela à part et allons faire la nopce. Messieurs, je vous prie de la benisson et du disner non.

ALIZON.

Je m'en vais apprester à bien remuer le pot aux crotes. Mon maistre, n'aurons-nous pas les flusteux ?

THESAURUS.

Cela s'en va comme le vin du valet. Foy de sçavant homme, je suis aussi aise qu'à la nopce.

ALAIGRE.

Alizon, tu as gagné ton procez.

THESAURUS.

Allons, mes enfans, entrons dans le logis et faisons bonbance, bonbance.

PHILIPPIN.

Morbleu! faisons gogaille! le diable est mort!

MACÉE.

Messieurs, ne vous plaist-il pas d'entrer? Mon mary vous monstre le chemin.

ALAIGRE.

Ils ne feront pas cette sottise-là; vous la ferez s'il vous plaist.

LE PRÉVOST.

Madame, trève de ceremonies.

PHILIPPIN.

Vous avez sept ans passez. Quand les canes vont aux champs, la première va devant.

ALAIGRE.

Voilà qui est bien dit; ils vont deux à deux, comme frères mineurs.

PHILIPPIN.

Florinde ressemble à l'epousée de Massi : elle passeroit sur quatre œufs sans qu'elle en cassast demy douzaine.

ALAIGRE.

Hé là! Alizon, remue-toy, tu n'as rien de rompu. Veux-tu un serviteur? Voilà le galand. N'en veux-tu point? Tu ne l'auras pas. Un mary sans un ami, ce n'est rien fait qu'à demy. Pour ce qui est de Philippin, un cochon de son aage ne seroit pas bon à rostir. Si tu veux que nous nous mettions ensemble, je te feray plus aise qu'un pourceau en l'auge.

ALIZON.

Helas! que nenny! vous seriez deux loups après une brebis.

PHILIPPIN.

Vrayement, tu n'as garde de la perdre, tu ne la tiens pas! Tu n'es qu'un bourache; tu n'as pas le liard pour te faire tondre, et tu te veux marier!

ALAIGRE.

Taisez-vous, gros caffard! Si vous faites la beste, le loup vous mangera!

ALIZON.

Race que tu es! je ne sçay comme je ne t'arrache la face, au courage qui me tient! Tu es un homme bien fait pour tourner quatre broches. Le voyez-vous? il est basty comme quatre œufs et un morceau de fromage! Vrayement, tu n'as garde d'enfondrer, tu es bien arrivé.

ALAIGRE.

La pucelle à Jean Guerin, je t'asseure que je ne voudrois pas cacher ma bource entre tes jambes : on y fouille trop souvent.

PHILIPPIN.

Aga, Alizon, l'envie ne mourra jamais, mais les envieux mourront [1]. En dépit d'eux, que je t'accolle.

ALAIGRE.

O la grande amitié, quand un pourceau baise une truye! Pousse! pousse, Quentin! c'est vin vieux. Tu feras comme les savetiers, tu travailleras en vieille besogne! Arreste! quand vous voudrez tous deux, on fera un trou à vos chausses.

ALIZON.

Va! va! malencontreux! Dieu te conduise et le tonnerre! tu n'iras pas sans tabourin.

PHILIPPIN.

Aga, ma grosse crevasse! c'est un mechant; tu le verras bouillir en enfer! Tu sçais bien ce que je te suis? Rien, si tu ne veux. Alizon, si tu veux nous coucherons nous deux.

ALIZON.

Tredame! tu n'es point degousté! l'eau ne te vient-elle point à la bouche? Aye patience que soyons mariez. Il faut que messire Jean y passe, et puis tu y passeras tout ton saoul. Je vois bien que tu es bien amoureux, car tu es bien chatouilleux.

PHILIPPIN *saute sur le dos d'Alizon.*

Tu as bon dos, tu es bonne à marier. Il ne manque plus qu'à couper du pain au chanteau.

ALIZON.

Dame, Philippin, il te faut donner un peigne, tu t'en veux mesler. Tu as les genoux chaux, tu veux jazer. Je te trouve tout jeune et joyeux. Je croy que tu as encore ton premier beguin. Et aga! mon pauvre belot, qui te tordroit le nez il en sortiroit encore du laict, et si pourtant tu ressembles les grands chiens, tu veux pisser contre les murailles.

PHILIPPIN.

Et pourquoy non? Ay-je pas de la barbe au menton? Suis-je pas aussi dru que père et mère? Et puis ne sçais-tu pas que les plus sots le font le mieux?

ALIZON.

Vertu chou! quel chenault! Tu as les dents plus longues que la barbe! Je pense que tu viens de Vaugirard, ta gibecière sent le lard; ou bien d'un estrange pays, car tu as de la barbe aux yeux.

PHILIPPIN.

Morgoine! tu es belle à la chandelle, mais le jour gaste tout. Allons à la nopce; nous en sommes bien serrez pour nostre argent. C'est pour nos maistres et pour nous qu'on fait la feste.

Finis coronat opus, comme dit le docteur; la fin couronne les taupes. Tirez le rideau, la farce est jouée. Si vous ne la trouvez bonne, faites-y une sausse, ou la faites rostir ou bouillir et traisner par les cendres; et si n'estes contens, couchez-vous auprès; les valets de la feste vous remercissont. Bonsoir, mon père et ma mère et la compagnie.

1. C'est le vers que dit Mme Pernelle dans le *Tartuffe :*

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

NOTICE SUR TABARIN

Ici, ce n'est pas de l'auteur des pièces, mais de l'acteur seulement que nous allons parler. L'un n'étant pas connu, nous devons nous rejeter sur l'autre, qui d'ailleurs, s'il ne composa pas ce qu'il jouait, en fit le succès.

Sa vie, comme son répertoire, est un problème. Le nom, dont il signa ce qu'il n'avait pas écrit, était lui-même un masque, et, qui plus est, un masque italien, en des farces françaises.

D'où ce nom lui était-il venu? De la popularité d'un type italien, qu'une troupe fêtée par Charles IX, en l'année la moins comique pourtant de son règne, car c'était l'année de tragédie 1572, avait rendu célèbre à Paris, en même temps que celui du fameux Albert Ganasse.

Le mot « ganache, » si bien resté dans la langue du théâtre, avec toutes les nuances de radotage vieillot qu'il comporte, n'est qu'un souvenir de celui-ci.

Le Tabarin du Pont-Neuf eut la survivance de l'autre. Il ne le rappelait point par le langage, puisqu'il parlait français, mais il devait le rappeler par le costume : la jaquette de toile, ou *tabar*, qu'il lui avait empruntée, comme Pierrot la lui emprunta ensuite. De là vint qu'on le nomma, lui aussi, Tabarin.

C'est de 1619 à 1626 qu'il fut célèbre sur le Pont-Neuf, en sa vraie nouveauté, et digne alors de son nom. Il n'y avait pas plus de douze ans qu'il était achevé.

Le Tabarin italien avait joué sur un théâtre de cour, le Tabarin français ne parut que sur des tréteaux populaires. Ses farces sont des parades, et ses parades, comme on dirait aujourd'hui, des *boniments*. Elles n'étaient qu'un accessoire de *charlatanerie* pour attirer la foule, à qui l'on voulait vendre des pommades et des opiats.

Le maître du tréteau, dressé à l'entrée de la place Dauphine, en face de la statue d'Henri IV, le *cheval de bronze* comme on disait, oubliant le roi pour sa monture, se faisait appeler Mondor. Il justifiait ce nom étincelant, que la comédie du XVIIIe siècle reprit pour le donner à ses financiers, par le plus éblouissant étalage de broderies et de paillettes. Il tranchait ainsi superbement, pour amener le comique par le contraste, avec la simplicité rustique et naïve de son Tabarin en toile blanche.

Sur le tréteau, c'étaient le maître et le valet. Chez eux, ils étaient frères. On ne le sait que depuis peu de temps, grâce à M. Jal, qui ne s'est même pas rendu compte de sa découverte, et l'a moins montrée que perdue dans son *Dictionnaire critique*.

Dans une brochure du temps, qui s'intitulait le *Clair-Voyant*, et ne mentait pas à son titre, on lit que Mondor et Tabarin passaient pour frères ; mais avant les actes trouvés par M. Jal, on ne savait trop s'il s'agissait là de la fraternité du théâtre, ou de l'autre, la vraie, celle de la famille, celle du sang. Il n'y a plus maintenant de doute possible. Ils étaient frères et du même nom : l'un, Mondor, s'appelait Philippe Girard ; l'autre, Tabarin, se nommait Antoine Girard.

Tous deux valaient mieux que leur métier. Ils avaient étudié, et, s'ils eussent voulu, ils auraient pu passer, de charlatans, médecins, sans qu'il y parût trop : « Il a de l'esprit, un peu de lettres, disait-on de Mondor, dans un livre qui n'est cependant pas très-favorable aux opérateurs, et, ajoutait-on, il seroit capable, s'il vouloit, d'une vocation plus honorable. »

Tabarin n'était pas moins savant. Dans un autre livret du temps, où on le montre rencontrant aux enfers le fameux Gautier Garguille, « son cher amy et allié, » et non pas son gendre, comme on l'a pensé à tort, il est dit qu'en cet autre monde : « Il n'avoit pas encore perdu la mémoire de Galien, d'Hippocrates, de Paracelse, et autres illustres autheurs, lesquels il avoit étudié autrefois. »

Nous verrons d'ailleurs que dans sa paroisse, il était qualifié maître opérateur, comme son frère Philippe, et non pas farceur et comédien.

Il paraîtrait que c'est en Italie qu'il aurait retourné et raccourci sa robe de docteur, pour en faire une jaquette de farce. Le *Clair-Voyant* de tout à l'heure nous dit de Mondor et de Tabarin que l'un était venu de Lorraine, et l'autre de Milan. On ne s'étonne plus dès lors du nom tout italien qu'il prit, et de la femme qu'il se donna.

Elle était de Rome, et danseuse, et c'est elle probablement qui, le métamorphosant par amour, fit du médecin un joueur de farces. Elle s'appelait Vittoria Bianca, et il est certain que le *Clair-Voyant* parle encore d'elle, lorsqu'après ce qu'il a dit sur Mondor et Tabarin, il ajoute : « La Vittoria est cette Romaine, à qui j'ai veu, assistée de Castaigne et Arlequin sur le théâtre, faire des sauts merveilleux et danser des mieux... »

Le mari jouant ses farces pour bien vendre ses drogues, de compte à demi, avec Mondor, frère et compère, et sa femme gagnant de son côté par ses voltiges et « son beau sauter, » le ménage ne tarda pas à s'enrichir. Tabarin put s'acheter, à beaux deniers, une seigneurie, comme Mondor, qui se faisait appeler sieur de Coteroye et du Fréty. On ignore son nom de noblesse, mais on sait de quel prix l'orgueil des hobereaux de son voisinage le lui fit payer. D'après le curieux volume de Daniel Martin, *le Parlement nouveau*, dont la première édition ne parut pas plus de dix ans après l'aventure, il aurait été assassiné :

« On m'a dit, écrit Daniel Martin, que ce bouffon devint en peu d'années si riche de l'argent des fols, qu'il achета une seigneurie près de Paris, dont il n'a guère longtemps jouy... Ses voisins, qui estoient gentilshommes de bonne et ancienne maison, ne pouvant endurer un Pantalon, ou embabouineur de badauds, un fol, qui, avec son chapeau métamorphosé en mille sortes, en avoit fait rire tant d'autres, pour leur compagnon, le tuèrent un jour, à la chasse, à ce qu'on m'a dit. »

Qu'il soit mort de cette façon, qui aurait mis si tristement, pour lui, la tragédie après la farce ; ou de toute autre, il est certain que le 29 novembre 1626, on l'enterrait,

et que c'est à Paris, à St.-Barthélemy, sa paroisse, qui était aussi celle du Pont-Neuf, que se faisait son enterrement.

Ses assassins ne l'avaient peut-être que blessé, à la campagne, et il avait pu mourir chez lui, à Paris, où on l'avait rapporté.

Mondor lui survécut longtemps. On ne sait pas au juste l'époque de sa mort; mais quelques actes prouvent qu'en 1633, sept ans après celle de son frère Tabarin, il vivait encore. La veuve de celui-ci, Vittoria Bianca, mourut cette année même. Elle s'était retirée dans les quartiers neufs et à la mode, au Marais, tout près de la Place-Royale, dans la rue des Tournelles, où brillait dans tout son éclat la renommée de Marion Delorme, en même temps que celle de Ninon y commençait, et qui était, sous Louis XIII, ce que la Chaussée d'Antin fut sous l'Empire et pendant la Restauration.

Son convoi, dont on sut le détail par les registres de Saint-Paul, fut d'une riche personne, et prouva que tout ce qu'on disait de la fortune laissée par le farceur empirique était vrai. Un bon prêtre « habitué de cette paroisse, » Christophe Petit, qui tenait les actes de naissance, de mariage et de mort sur un registre, dont il faisait aussi son livre de ménage, son mémento, mit en note sur la marge, en regard de la mention mortuaire relative à Vittoria, ces quelques mots, qui semblent une malice, tant ils font contraste avec la magnificence du noble convoi : « femme de feu Tabarin. »

Après cette note, l'identité de Tabarin et d'Antoine Girard, dont Vittoria était déclarée la veuve dans l'acte ainsi commenté, ne peut être douteuse. Christophe Petit avait pu l'écrire à bon escient. Vittoria était sa paroissienne, et il avait été, lui, le client, le spectateur de Tabarin.

Dans son fameux registre, où il n'oublie rien, on pouvait voir qu'il s'était plus d'une fois arrêté le soir — c'était le moment de la meilleure parade — devant le tréteau du charlatan, et que le jeudi gras de 1620, par exemple, pour se payer son carnaval, il lui avait acheté « deux bouëttes (*sic*) de pommade, » après s'être sans doute régalé de la farce par-dessus le marché.

Qui faisait ces farces, dont, nous l'avons dit, Tabarin n'était pas l'auteur? Quelque pauvre diable comme celui qui faisait les *pasquils* de maître Guillaume, ou de Mathurine la folle, les couplets du Savoyard et les chansons de Gautier Garguille.

S'il fallait en croire Charles Sorel, en son *Francion*, ce fournisseur de l'esprit Tabarinique, surtout pour les farces, qui sont, de toutes les bouffonneries mises sous son nom, les seules qui nous importent ici, aurait été un garçon de classes, un *cuistre* du collége des Jésuites, nommé Guillaume. Rien n'y répugne, quoique le ton de ces farces ne soit guère celui qu'on devait attendre d'un serviteur des révérends pères. Les initiales A. G. mises, comme signature, à la fin de la préface de l'*Inventaire universel*, justifieraient même ce que dit Sorel.

Admettons donc que c'est ce Guillaume qui écrivait ce que jouait Tabarin, et pour nous expliquer la vogue du farceur, disons-nous aussi, avec une des commères des *Caquets de l'accouchée*, qu'il valait mieux l'entendre dans ses farces que les lire.

FARCES TABARINIQUES[1]

ARGUMENT DE LA PREMIÈRE FARCE

Piphagne est accordé à la Seigneure Isabelle, et donne charge à Tabarin de faire le preparatif des nopces. Lucas se plaint des sergens qui le veulent emprisonner; Francisquine, qui se veut depestrer de luy, luy fait accroire que les sergens sont à sa porte, et par ainsi le cache dans un sac; elle en execute la mesme à l'endroit d'un laquais du capitaine Rodomont. Tabarin va pour chercher de la viande. Francisquine luy vend ces deux sacs pour deux pourceaux (1). Isabelle et Piphagne veulent voir la marchandise. Tabarin s'habille en boucher pour les esgorger, et en fin on trouve que c'est Lucas, puis tous se battent.

(1) Tous les jargons se mêlent dans ces deux farces : l'italien que parle Piphagne, et qui était un reste de la vieille cour des Valois ; et l'espagnol, parlé par le capitan, dont la nouvelle cour de l'Espagnole Anne d'Autriche devait étendre la mode.

(1) Molière, à qui l'auteur d'*Elomire ou les Médecins vengés* reprochait d'avoir étudié au Pont-Neuf à l'école des Tabarins de son temps, pourrait bien s'être souvenu du sac de Tabarin, quand il mit Geronte dans celui de Scapin.

PREMIÈRE FARCE

PIPHAGNE ET TABARIN.

PIPHAGNE.

L'Amor é una divinitaé chi ravissé toute lé affection dellé personné. Depis que le vichessa s'inflamao el cor di questo foco, la barba blanché perdi tutta la sua prudentia : *omnia vincit amor*. Questa cupiditaé s'insinuao per li occhi de manera que qui cunqué se laissé oppugnar di questa flamma s'en va tout in brouetto et non se senti. Questo incendio mi a transportao dé sorté que mi som resolvo de querir copulation et far la simbolisanbula, la trambula trimble.

TABARIN.

Voila nostre maistre qui est tellement passionné de l'amour de madamoiselle Isabelle, qu'on luy a promise en mariage, qu'à peine peut-il donner air à ses souspirs; depuis deux jours il ne fait que siringuer des sanglots culiques : il auroit grand besoin qu'on luy soufflast au cul, car il s'en va en cendre.

PIPHAGNE.

Vien kà, Tabarin ; sas-to que me voglio meridar? Alligressa, fradelle, alligressa! Vidis-to com som disposto?

TABARIN.

Nous aurons de la pluye, voilà les crapaux qui saultent ; l'amour luy trotte dans le ventre comme les carpes en nostre grenier. Ha! mon maistre, vous venez de lascher un souspir amoureux qui est bien puant! Teste non pas de ma vie, en faites vous de tels avec vostre maistresse? S'il pleut de ce vent là, nous sommes en grand danger d'estre embrenez.

PIPHAGNE.

Adesso, adesso, Tabarin ; sas-to que voglio te communiquar? Voglio far una dispensa, un banquetto, et convocar tutti li mei parenti.

TABARIN.

Bon! Vertu de ma vie, vous me faictes venir l'eau à la bouche! Je m'en vay eslargir ma ceinture; jamais vous ne vistes un tel gosier; si je montois comme j'avalle, j'aurois pieça detrosné Jupiter de sa place. Il faut donc convoquer vos parens aux nopces ; vous avez Michaut Croupiere, Flipo Leschaudé, Guillemin Tortu, Pierre L'eventé, Nicaise Fripesausse.

PIPHAGNE.

Ti oblivissco Fritelin, come ti et tutti ly altri.

TABARIN.

Je les trouveray tantost; il n'en faut pas tant prier, afin que je puisse remplir mes boyaux. Il y a huict jours que je n'ay point excremento-pharmacopolé ; mon ventre en un besoin serviroit d'une vraye lanterne si on y mettoit une chandelle; et puis je voudrois estre tout seul aux nopces : jamais vous ne vistes un tel escrimeur de dents.

LUCAS ET FRANCISQUINE.

LUCAS.

O pauvre Lucas! tu sens bien maintenant l'usufruict de tes desbauches. Dès mon jeune temps je n'ay faict autre chose que hanter les cabarets et les tavernes ; maintenant on me poursuit de tous costez; les sergens sont tousjours aux environs de ma porte ; je ne peux sortir de mon logis qu'on ne me guette au passage.

FRANCISQUINE.

Mercy de ma vie, où allez vous? N'avez vous point de honte de sortir ? Ne voyez vous pas que les sergens vous mettront la main sur le colet ?

LUCAS.

Les sergens sont dangereux, car ils sont pires que les diables : les diables ne tourmentent que l'âme, mais ceux-cy tourmentent l'âme et le corps.

FRANCISQUINE.

Que ferions-nous si on vous menoit à la Conciergerie ou au Chastellet? Il est impossible de vous arrester en une place.

LUCAS.

Quel bruit entends-je? On frappe à la porte de derrière ; ce sont des sergens sans doute : me voila perdu! Où me cacheray-je?

FRANCISQUINE.

Ne voila pas ce que j'ay tousjours dit? Quel remède maintenant? car s'ils vous aperçoivent, nous sommes pris. Il faut se resoudre devant qu'ils arrivent icy. J'ay un sac en nostre chambre de devant, il vous faut mettre dedans ; on n'y prendra pas garde. (*Francisquine enferme Lucas dans un sac.*)

LUCAS.

Ah! pauvre homme, je suis reduit à une fascheuse cadene [1].

FRANCISQUINE.

Taisez vous, mercy de ma vie, qu'on ne vous entende d'aujourd'huy.

FRITELIN, SERVITEUR DU CAPITAINE RODOMONT, *entre*.

FRITELIN.

Madame, je suis très-ayse que je vous trouve en bonne disposition, voicy un poullet que je vous apporte de la part de mon maistre.

LUCAS.

Je serois volontiers content de sortir du sac pour en manger.

FRANCISQUINE.

Il y a long-temps que ce capitaine me poursuit

1. *Catena*, chaine ; de *cadène*, on a fait *cadenas*.





FARCES TABARINIQUES

TABARIN

Voila qui va tres bien, mais vous sçavez que le monde parle a travers des actions d'autruy

de mon des-honneur : il faut que je luy joue d'un trait. Mon amy, vostre maistre se porte-il bien? Vous m'apportez un indicible contentement de m'apporter de ses nouvelles. Mais quel bruit entends-je à la porte? Ha! mon amy, nous sommes perdus si on vous recognoist icy, je seray scandalisée; je vous supplie de me faire ce bien d'entrer dans le sac.

FRITELIN.

Qui a-il, madame? qui a-il?

FRANCISQUINE.

N'entendez-vous pas qu'on frappe à ceste porte? Entrez, je vous supplie; vous n'y serez pas longtemps. (*Fritelin entre dans le sac.*)

FRANCISQUINE, *à part.*

Voilà mon affaire jouée; je me veux vanger de ces deux personnages icy : de l'un, à cause qu'il est cause de ma ruine et qu'il a tout mangé mon bien; de l'autre, à cause qu'il m'importune de mon deshonneur. De les jetter tous deux dans la riviere, ce seroit user d'une cruauté trop inhumaine; j'ayme mieux les laisser quelque temps en ceste posture pour voir ce qui en arrivera.

TABARIN *entre*, FRANCISQUINE.

TABARIN.

En fin, j'ay tant fait que nous ferons le banquet; je n'eusse sceu au monde faire une meilleure rencontre. C'est maintenant la difficulté de dresser les preparatifs. Le sieur Piphagne s'est mis en frais : à cause des nopces, on luy a faict un nouveau brayer[1], il s'est frisé la moustache; mais je crois que l'horloge ne marquera pas, car la pointe de l'esguille est bien usée, et les contrepoids sont bien bas. Quoy que c'en soit, il m'a donné vingt cinq escus pour aller donner ordre aux provisions de gueule. Il me faut premièrement avoir pour cinq escus de salade, pour cinq escus de sel, pour cinq escus de vinaigre, pour cinq escus de raves, et pour cinq escus de cloux de girofle. Mais je n'ay ny pain, ny vin, ny viande; il faut mieux faire mon calcul. J'auray pour cinq escus de pain, pour cinq escus de vin, pour cinq escus de salade (ce sont desja quinze escus), pour cinq escus de champignons pour l'entrée de table, et pour cinq escus de tripes. Mais je n'ay point de moustarde; il faut que mon calcul ne soit pas juste. J'auray donc pour cinq escus de pieds de pourceaux pour l'entrée de table, pour cinq escus de cerises pour le second mets, pour cinq escus de confiture pour le troisiesme service, pour cinq escus de jambons et pour cinq escus d'andouilles pour le dessert : cela sera bon pour nostre maistre, car il en a grand besoin; il a affaire avec une gueule qui assouviroit tout un regiment des Gardes si elle estoit seule. Il faut donc que je m'advance pour aller à la boucherie. Mais, à propos, je ne sçay pas le chemin; il me le faut demander à Francisquine, que voicy. Ma commère, je vous prie de m'enseigner le chemin de la boucherie.

FRANCISQUINE.

Si c'est pour achepter quelque viande, je vous en donneray à bon marché.

TABARIN.

Est-ce chair fraische que vous avez? car si les vers y sont, je craindray d'aller en Surie faire guerre au Sultan Soliman à la sueur de mon corps.

FRANCISQUINE.

Ce sont deux pourceaux que voicy qu'on m'a amené ce jourd'huy.

TABARIN.

A la verité, ils en ont la forme; en voicy un qui a bon rable.

FRANCISQUINE.

Vous n'avez qu'à convenir de prix avec moy, et je vous livreray ma marchandise : je vous baille le tout pour vingt escus.

TABARIN.

Tenez donc, voilà sur et tant moins de la somme. J'ayme mieux me descharger icy, je n'auray pas la peine d'aller à la boucherie; à tout le moins nous ferons des boudins. Adieu donc, madame Francisquine; je m'en vay querir mes instrumens pour esgorger ces pourceaux.

FRANCISQUINE.

Ce drolle icy sera tantost bien estonné quand il rencontrera Lucas et Fritelin dans le sac. Pour moy, je m'en vay regarder par la fenestre la fin de la tragedie.

PIPHAGNE, ISABELLE, TABARIN, LUCAS, FRITELIN.

PIPHAGNE.

O caro cor! cara fia! Que veré dié li philosophi que l'amor é cieco, ne val niente, sto larro! Il m'a transperçao el cor de tes belessé, cara Isabella!

ISABELLE.

Deux cœurs joints d'une parfaitte amitié produisent de riches effects, sieur Piphagne, et de leur mariage ne peut resulter qu'une harmonieuse union qui apporte du contentement à l'un et à l'autre.

PIPHAGNE.

Intendeo, cara fia, veritaé; mas voglio cognoscere si sto Tabarin a donna l'ordine requisiti alle nuptié.

TABARIN.

Mon maistre, sans aller à la boucherie, j'ay trouvé en mon chemin, le plus à propos du monde, deux porcs : voyez-vous comme ils sont grands!

1. Bandage contre les hernies, qui se mettait sous les *brayes* (culottes).

Puis que nous devons faire nopces, je suis d'advis de m'aller accommoder en boucher pour les esgorger.

ISABELLE.

C'est très-bien faict, Tabarin ; il s'en va tard, il est temps de faire les preparatifs, car nous devons avoir bonne compagnie. (*Tabarin retourne s'habiller en boucher.*)

TABARIN.

Voicy mes armes, il faut que je m'en escrime. Apporte moi la lichefrite pour retenir le sang, affin que nous fassions force boudins ; c'est ce que demande nostre maistresse : elle ne fut jamais saoule de cervelas ny d'andouille. (*Tabarin descouvre le sac, et, pensant voir un pourceau, trouve que c'est Lucas.*)

PIPHAGNE.

Oi mé! quali miracole prodigio grandé qui paroissé!

LUCAS.

Au meurtre! on me veut esgorger! Je suis Lucas, et non pas un pourceau.

TABARIN.

Vade, sac à nois! Teste non pas de ma vie, voila un pourceau qui parle!

FRITELIN.

Soignez à moy, mes amis, je suis mort.

TABARIN.

En voicy encor un qui est dans ce sac.

ISABELLE.

Hay! hay! voila pour me faire avorter et renverser toute la matiere.

TABARIN.

Prodige, messieurs! prodige! voila les pourceaux qui sautent. Je n'en demeureray pourtant point là ; il faut que je vous estrille : vous estes cause que je perds un bon souper. (*Tous se battent.*)

ARGUMENT DE LA SECONDE FARCE

Lucas va en marchandise, donne sa fille en garde à Tabarin, laquelle l'envoye vers le capitaine Rodomont. Ce capitaine donne une chaisne à Tabarin pour sa maistresse ; Tabarin le faict entrer dans un sac. Il veut garder la fidelité à son maistre. Lucas arrive de son voyage. Le capitaine, enfermé dans le sac, pour sortir trouve une invention, qui est de persuader à Lucas qu'on l'a mis en ce sac à cause qu'il ne vouloit se marier avec une vieille qui avoit cinquante mille escus. Lucas, comme les vieillards sont ordinairement avaricieux, demande la place du capitaine Rodomont, et s'enferme dans le sac. Tabarin et Isabelle viennent pour frotter le capitaine, et, après l'avoir bien battu, trouvent que c'est Lucas, et demeurent bien estonnez.

SECONDE FARCE TABARINIQUE

LUCAS, TABARIN ET ISABELLE.

LUCAS.

Vive l'amour et la vieillesse! Je fais tousjours estat d'un vieillard qui a la teste blanche, mais la queue verte. Entre nous autres qui sommes marchans, il nous faut courir de grandes risques, avoir des correspondances en l'Orient et en l'Occident. Depuis peu de temps j'ay pris une resolution d'aller aux Indes ; il faut necessairement que je parte : mes vaisseaux sont equippez, il n'y a plus qu'à faire voile. Pourveu que le vent souffle bien à propos, le moulin tournera bien. Il n'y a qu'une chose qui me donne du tourment en la teste : j'ay une petite friquette au logis qui commence desjà à vouloir flairer le melon à la queue ; j'ay peur qu'elle ne marche sur quelque escorce de citron, et qu'elle n'entre dans un lieu infame ; et de fait, son honneur estant desja fendu, il ne faudroit pas tomber de trop haut pour le casser tout à fait. Elle a les talons bien courts! Je la veux laisser en garde à mon serviteur Tabarin ; il est fidelle, il y prendra soigneusement garde. Je m'en vay l'appeler. Tabarin! Tabarin!

TABARIN.

Paix là! nostre asne dort, il n'a point encor mis de beguin. Que diable faut-il? Ha, ha, c'est donc vous, nostre maistre? Excusez moy, nostre asne n'estoit point encor allé à la selle.

LUCAS.

Les asnes ne parlent que des asnes, et moy je te veux communiquer une affaire d'importance. J'ay resolu d'aller aux Indes pour trafiquer.

TABARIN.

Quoy faire aux Indes? Faut-il sortir de la ville de Paris?

LUCAS.

O la grosse beste! Les Indes sont esloignées d'icy d'un grandissime espace : il faut traverser les mers et passer l'Ocean.

TABARIN.

Vous embarquerez-vous à Montmartre?

LUCAS.

Qu'est-ce d'avoir affaire à des esprits si grossiers! N'est-ce point sur l'eau qu'on s'embarque pour naviger sur la terre?

TABARIN.

Dame, vous le devez dire sans parler.

LUCAS.

Mais ce n'est point là où je me veux arrester : je te veux donner en garde ma petite Isabelle. Tu sçais



FARCES TABARINIQUES

FRITELIN

Qu'a-t-il, Madame ? qu'a-t-il ?

qu'elle est jeune : si le fierabras Rodomont vient pour la courtiser, tranche luy les deux jambes.

TABARIN.

Il faudroit donc qu'il marchast du cul.

LUCAS.

Il n'importe, mais conserve luy son honneur.

TABARIN.

Vous avez raison de me la recommander : elle commence à sentir l'avoine d'une lieue loing, par ma foy.

LUCAS.

Je la veux appeller et luy dire adieu. Isabelle, ma fille, venez parler à vostre pere. O la voilà, la petite friande !

ISABELLE.

Bon-jour, mon père.

TABARIN.

Elle a les joints bien souples, elle fait bien la reverence.

LUCAS.

Ma fille, je vous veux dire adieu ; il faut resolument que je m'en aille. Au reste, gardez bien la maison, et fermez la porte de la casematte virginale sur tout. Pour mon regard, je veux aller trafiquer aux Indes : il est temps de songer à ma vieillesse.

ISABELLE.

Comment, mon père, vous me voulez donc ainsi quitter? Comment sera-il possible que je vive en vostre absence?

TABARIN.

O la vilaine ! comme elle fait la pleureuse ! Elle voudrait qu'il luy eust cousté la teste de son père, et que le reste du corps fust à S. Innocent.

LUCAS.

Tabarin, je te recommande ma maison et l'honneur de ma fille. Au reste, prends y garde, et laisse faire à moy seulement : je te donneray à mon retour un de mes anciens brayers et une paire de sabots.

TABARIN.

Vous vous pouvez asseurer que vostre fille est en bonne main : je seray tousjours dessus ou auprès d'elle; si elle ne tombe point de haut, jamais elle ne se cassera les jambes. Adieu donc, mon maistre.

TABARIN ET ISABELLE, *puis* RODOMONT.

ISABELLE.

Maintenant que mon père est sorty, je te voudrois bien communiquer un secret, Tabarin : c'est que je suis grandement esprise d'amour.

TABARIN.

N'est-ce point de moy, ma maistresse ? Mort de ma vie, c'est un beau subjet.

ISABELLE.

Je voudrois que tu m'eusses fait un plaisir.

TABARIN.

Tout à l'instant si vous voulez.

ISABELLE.

Et allez, vilain ! Estes-vous si impudent de me parler d'une chose si des-honneste ? Retirez-vous de ma compagnie. Croyez vous que ma puissance soit terminée d'un object si desagreable ? C'est une particulière affection que j'ay vouée au capitaine Rodomont. Je desirerois que vous luy eussiez porté cette bague.

TABARIN.

Ah dame ! il me faut donc reserver mes pièces ; s'il ne tient qu'à luy donner ceste bague, asseurez vous en sur la foy de Tabarin, et allez à la maison pour preparer ma soupe ; je ne manqueray point de luy donner.

LE CAPITAINE RODOMONT.

Io ritourne di Holandia, di Flandria, Italia, Castilia, et som il mas valiente Capitanio que la terra produisi ; mas qualqua parté que la mea bravura m'a portado, li occhi de mea Isabella mi fato escorta, Isabella mas bella que Cipris, mas gratiosa que Minerva.

TABARIN.

Mon maistre m'a donné charge de garder le logis ; voicy sans doute quelque estafier de la Samaritaine qui veut escalader la muraille de ma maistresse et monter au donjon. Qui va là ? Mort de ma vie, que demandez vous ? Ne bougez de là.

Quid statis, quæ causa viæ, queisve estis in armis ?

LE CAPITAINE.

A qui, veillacon, à qui, cacoethei, et ti fasto parallello cum le capitaine Rodomonte.

TABARIN.

Tout beau ! monsieur ; regardez ce que vous faictes, car si vous me baillez un coup d'estoc, vous percerez le baril à la moustarde. Si le verre est une fois cassé, vous perdrez l'occasion d'y boire. J'ay charge de madame Isabelle de vous parler.

LE CAPITAINE.

De mi hablar de la parté de mia Signora Isabella ? O felice nontio ! Comme se niommé ?

TABARIN.

Je me nomme Tabarin, monsieur.

LE CAPITAINE.

Gagarin, mi caro !

TABARIN.

Je vous prie, n'estropiez point mon nom : je m'appelle Tabarin. Vostre maistresse se recommande à vous. La pauvre fille est bien malheureuse : elle avoit une chaisne comme la vostre ; en allant par la rue on luy a desrobée. (Il faut tascher d'avoir sa chaisne et la bague ; et puis luy jouer un tour dont il ne se doute point : je le feray entrer dans un sac, et le feray espouster par sa maistresse.)

LE CAPITAINE.

Li voglio far presenti de la cathena, Tabarin.

TABARIN.

Voila qui va très-bien ; mais vous sçavez que le monde parle à travers des actions d'autruy. C'est

pourquoy, pour visiter madame Isabelle, il seroit très à propos qu'on ne vous apperceust point ; c'est pourquoy je vous conseillerois de vous mettre dans le sac que voicy : je vous transporteray dans le logis sans aucun soupçon.

LE CAPITAINE.

Bonna inventioné, Tabarin ; monstre lou sacco, et volio intrar. *(Tabarin met le Capitaine dans le sac sous l'esperance de luy faire voir Isabelle.)*

TABARIN.

Je suis tenu de servir mon maistre, et prendre soigneusement garde aux actions qui se brassent contre son honneur. Voicy un de ces coureurs d'Espagnols qui se dit capitaine, jaçoit qu'il soit tout seul en sa compagnie, lequel veut entrer dans le logis du sieur Lucas, et ravir l'honneur de sa fille. J'ay desja eu une bague et une chaisne, je veux maintenant bastonner ce drolle icy, et le faire estriller par Isabelle mesme. Il faut garder la fidelité à son maistre. Te voila maintenant enchaisné, capitaine Rodomont ! Tu crois posseder les faveurs de ta maistresse, mais je te veux bien monstrer qu'il ne se faut addresser en ce logis pour corrompre les filles d'honneur. Je m'en vay chercher cinq ou six crocheteurs auprès de la Samaritaine, afin de te mesurer les costes.

LE CAPITAINE.

O infelice capifanio ! Endiablados de Tabarin ! La rabie furiosa me transportado, le furie me tormenti ; som el mas desvergonsado capitan de toto l'universo.

LUCAS ET LE CAPITAINE.

LUCAS.

Heureux voyage, heureux voyage ! Je n'ay pas eu la peine d'aller aux Indes, et si j'ay faict un grand trafic. Je voudrois à ceste heure rencontrer un bon party et me marier ; foy de Lucas Joffu, je relancerois bien l'ababaude. *(Le capitaine Rodomont trouve invention de sortir du sac, faisant acroire à Lucas Joffu qu'on l'a enfermé à cause qu'il ne se vouloit marier à une vieille qui avoit cinquante mille escus.)* Mais qu'est-ce que je remarque icy ? Voila quelque balle de marchandise, sans doute.

LE CAPITAINE.

Mi faut hablar francese. Monsieur, je suis icy enfermé dans ce sac, à cause qu'on me veut marier à une vieille femme qui a cinquante mille escus ; mais elle est si laide que je ne l'ay point voulu prendre.

LUCAS.

Cinquante mille escus sont bons ; il ne faut pas regarder à la beauté. Si vous me voulez mettre en vostre place, je prendrois bien ce marché là. *(Lucas entre dans le sac, et le Capitaine s'en va, joyeux de n'avoir eu les coups de baston qui doivent tomber sur Lucas.)* Quand les parens viendront, je diray que je veux la vieille, et qu'on me conte les cinquante mille escus ; ce sera double hasard que je rencontreray aujourd'huy.

TABARIN ET ISABELLE.

TABARIN.

Il faut que je vous conte un plaisant trait. Comme vous m'avez envoyé chercher le capitaine Rodomont, j'ai rencontré un de ces coupeurs de bourses de la Samaritaine, lequel vouloit entrer dans le logis, sçachant bien que le maistre n'y est pas, et vous enlever. J'ay eu l'industrie de le faire entrer dans ce sac. C'est pourquoy je me suis armé de bastons et de houssines afin de le frotter de teste en pied.

LUCAS.

Voicy les parens qui viennent : il n'y a qu'à leur demander la vieille. Contez, parens, contez les cinquante mille escus.

ISABELLE.

Vrayement, nous te les conterons, et en belle monnoye : frappons, frappons ! *(Lucas est battu et recogneu. Tabarin est bien estonné, Isabelle encore plus. Le Capitaine arrive, qui termine le différend, et puis on tire le rideau : la farce est jouée.)*

FIN DES FARCES TABARINIQUES.

NOTICE SUR L. DU PESCHIER

On ne sait presque rien sur cet auteur, dont le nom, mis en tête de sa *Comédie des Comédies*, n'était même, ou qu'un nom de terre, ou plutôt encore un pseudonyme. L'histoire de la pièce et de ses origines, qui est assez curieuse et intéresse un des gros événements de la littérature de son temps, remplacera donc l'histoire de l'auteur.

Cette pièce n'est pour ainsi dire qu'un détail dans une grande querelle : la lutte de Balzac et du général des Feuillants, le P. Goulu.

On sait ce qui en avait été la cause. Dans son premier recueil de *Lettres*, qui fut pour lui, en 1624, un si éclatant début, et dont, à cause de ce succès, étendu par neuf éditions en moins de dix ans, chaque phrase, chaque mot portait, Balzac s'était permis d'écrire au prieur de Chives cette plaisanterie : « Il y a quelques petits moines, qui sont dans l'Église, comme les rats et les autres animaux imparfaits étaient dans l'Arche. »

On s'y reconnut chez les Feuillants, et l'un d'eux, jeune moine du Mans, le frère André de Saint-Denis, porte-parole de son ordre sans aucun doute, riposta en éclaireur, pour engager la dispute, par un petit écrit satirique : *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.*

Il ne fut pas d'abord imprimé, mais courut en copies distribuées à la douzaine. Balzac ne s'en émut pas dans son succès, d'autant que le recueil ne s'en vendait que mieux.

Il était de la belle galanterie de le lire et de s'en parfumer la pensée, comme d'une essence italienne apportée dans un flacon français. C'étaient les concetti et les mignardises de l'*Adone* de Marino, raffinés encore par un bel esprit de France et mis à la portée des entretiens de Paris. Tout coureur de ruelles devait savoir par cœur ces *Lettres* de Balzac, dont le langage des *précieuses* ne fut plus tard qu'un écho exagéré : « Elles étaient, dit Ménage, le présent le plus agréable que les galants pussent faire à leurs maîtresses. »

Les Feuillants enragèrent de cette fortune, que la satire du frère André avait aidée, au lieu d'y faire obstacle. Le général de l'ordre, le P. Goulu, se mit alors de la partie. Pour écraser le pauvre recueil, comme une mouche, il y jeta tout d'abord deux énormes volumes de critiques, sous le titre de *Lettres à Ariste*. Il le signa du nom de Phyllarque, qui n'était qu'un détestable calembour ; ce pseudonyme du général des *Feuillants*, signifie en grec prince des *feuilles*.

Le reste est à l'avenant, et d'un goût tout aussi fin. Nous ne nous y arrêterons pas. Le coup porta cette fois, à cause de son poids et de la main d'où il partait. Les amis de Balzac l'obligèrent à répondre. Il n'y consentit que s'ils couvraient eux-mêmes cette réponse, en la signant du nom de celui d'entre eux qu'ils croiraient le plus autorisé. L'*Apologie pour M. de Balzac* — ainsi fût intitulée cette réplique — parut avec le nom d'Ogier. Les *Lettres de Phyllarque* étaient de 1627, l'*Apologie* fut de 1628.

Le P. Goulu n'eût pas manqué de riposter ; la mort ne lui en laissa pas le temps. Le combat pouvait alors cesser faute de combattants ; mais il était trop bien engagé, trop bien entré dans le courant des choses dont on parlait encore, pour qu'il ne continuât pas. D'autres se chargèrent de ce que le Feuillant laissait à faire, et la lutte n'y perdit rien.

Du pamphlet, qui la rendait pesante, elle passa dans le roman, puis dans la comédie, qui l'égayèrent. Charles Sorel développa tout exprès son *Francion* pour qu'elle y prît place.

L'intérêt le poussait à cette malice. Il avait un oncle, Charles Bernard, historiographe de France, dont la survivance lui était promise. Il avait donc pris ombrage de voir Balzac, — nommé tout récemment à une place pareille, dans le moment même des attaques qui auraient dû le détruire, — arriver si vite avant lui.

Sa vengeance fut l'intercalation sournoise dans son roman, à sa 3e édition, de deux livres nouveaux, le XIe et le XIIe, bourrés de phrases prises au grand épistolier et destinées tout exprès à le rendre ridicule, par la façon dont elles avaient été choisies, et par le personnage, pédant et cuistre d'Hortensius, à qui on les faisait dire.

Sorel espérait faire ainsi à Balzac plus de mal que ne lui en avaient fait tous les Feuillants ensemble, et cela, sans danger pour soi, puisque le roman de *Francion*, où il se couvrait du pseudonyme impénétrable de du Moulinet, ne passait pas encore pour être son œuvre.

Il y eut dans le fait de la pièce, dont nous nous occupons, une manœuvre identique : elle fut écrite dans un même but d'envie, avec des moyens semblables, et sous un couvert pareil.

Le nom de Du Pechier cache l'avocat de Barry, comme celui de Du Moulinet déguise le romancier Sorel ; De Barry, se moquant de Balzac, travaille pour une survivance espérée à la place d'historiographe de France, occupée par son oncle Jean Sirmond, comme Sorel a travaillé pour celle qu'il espérait de son oncle Charles Bernard ; enfin, de Barry procède absolument comme Sorel, taillant, rognant, butinant dans le recueil de Balzac pour y prendre le plus de phrases ridicules qu'il pourra, et souvent, nous le verrons, choisissant les mêmes.

Son succès fut très-grand. La pièce, « imprimée aux despens de l'auteur, » eut en deux ans quatre éditions, tant à Paris, qu'à Rouen et à Lyon. Balzac lui-même convient de ce succès, et sans trop s'en fâcher. De toutes les attaques, c'était la plus bénigne, et par conséquent celle dont le retentissement devait le moins lui déplaire. « Depuis Saint-Yves, dit-il dans la 3e partie de sa *Rela-*

tion à Ménandre (Maynard), jusqu'à Sainte-Geneviève, une commune voix crie des deux costez de la rue, que de quantités de volumes, dont se sont délivrés mes adversaires, celui-ci seul a eu sa naissance favorable. Il est le seul de ses frères qui a réussi. »

Espérons, qu'ayant ainsi presque obtenu grâce de celui qu'elle attaquait, la pièce, où d'ailleurs on le retrouve en très-curieux échos, ne sera pas trop mal reçue aujourd'hui. Ce n'est pas la meilleur, mais c'est la première des *parodies* qui aient paru sur un théâtre en France.

LA COMEDIE DES COMEDIES

TRADUITE D'ITALIEN EN LANGAGE DE L'*ORATEUR FRANÇOIS*.

PAR LE SIEUR DU PECHIER

A PHILISTE

Ayant treuvé cette pièce parmy un tas de vieux papiers que j'avois autresfois apportez d'Italie, j'ay jugé maintenant que sa saison estoit venue pour la faire voir en nostre langue, attendu qu'elle represente naïfvement une histoire qui s'est passée, il y a quelque temps, entre des personnes assez remarquables. Mais comme mon style n'estoit pas encores bien formé, ny entièrement façonné à la mode de la cour, j'ay esté contraint de mendier le secours des plus approuvez ; et à ce subjet j'ay choisi l'orateur le plus estimé de nostre siècle, d'où je n'ay fait par manière de dire que transcrire les mots et les periodes toutes entières, que j'ay par après accommodées le mieux qu'il m'a esté possible au sens de l'autheur italien : de sorte qu'il n'y a rien du mien en cet ouvrage. Ne croyez donc pas que cela vous tienne lieu de present, puisque c'est du bien d'autruy dont je ne puis disposer. Il est vray, si jamais je monte de l'imitation à quelque plus haut degré de capacité, et que j'invente desormais, ou que je compose de moy-mesme, asseurez-vous que vous y aurez bonne part, et qu'ayant appris tout ce que j'ay de bon en vostre compagnie et dans les conferences que nous avons eues autresfois ensemble, il est raisonnable que cela retourne à son premier principe, et que les causes se ressentent en quelque façon de l'honneur et de la gloire de leurs effets. Adieu.

ARGUMENT DE LA COMEDIE

Les plus subtils, et qui veulent donner un sens moral au subject de cette comedie, pensent que cette Clorinde qui est recherchée par le Paladin et par le Docteur n'est autre chose que l'Eloquence, dont toutesfois la preference en demeure au Paladin, et que, sur ces contentions, le Docteur, rebuté et irrité de cet affront, fait donner des coups de baston à ce capitan.

ACTEURS

PHILANDRE, secrétaire du Docteur.
PANTALON.
CLORINDE.
LE DOCTEUR.
HYDASPE, compagnon du Docteur.
LE PALADIN.
ALCANDRE, camarade du Paladin.
Le fou du Docteur.





LA COMÉDIE DES COMÉDIES

PANTALON

Que desirez vous de moy, Monsieur le Docteur ? je suis prest à vous servir pourvant mesme que vous m'en priez.

ACTE PREMIER

PREMIÈRE ENTRÉE, SERVANT DE PROLOGUE.

LE DOCTEUR.

Comme je ne suis point insensible aux douleurs que me causent mes maladies, aussi ne le dois-je pas estre parmy les applaudissemens des theatres, les approbations des peuples et les tesmoignages que rendent à mes merites les plus excellens hommes de nostre siècle; et certes, après tout cela, pourrois-je bien estre sans un grandissime ressentiment de joye et sans recevoir un contentement indicible de me veoir ainsi honoré du plus honneste bien dont on puisse jouyr en ce monde, qui est la reputation et la gloire? car, comme je ne sçaurois m'imaginer qu'un homme puisse estre obligé de loūer le vice en un autre, de mesme ne sçaurois-je croire qu'il soit tenu de dissimuler la vertu si elle se trouve en luy. Ce grand Dieu, s'il m'est permis de l'aleguer, prend plaisir à ce qu'il fait et se rejouyt en ses ouvrages, et les hommes rares à son exemple se doivent relever au-dessus des opinions populaires, et peuvent dire par franchise d'eux-mesmes ce que les autres diroient par vanité. Ils ne sont point sujets aux petites coustumes; ce n'est pas pour eux que les loix de la bienseance ont esté faites.

Que le grand Alexandre se louë donc de sçavoir vaincre ses ennemys; que Socrate ne craigne point de dire qu'il a de la vertu, puis qu'il en fait des leçons à toute la Grèce; que Ciceron se vante s'il veut de son eloquence : pour moy, je suis resolu de recognoistre les advantages que Dieu m'a donnez et en demeurer d'accord avec la plus saine partie du monde; et, si tant est qu'un des principaux effets de la magnanimité consiste à parler advantageusement de nostre merite, et que les grands heros de l'ancienne Rome ne faisoient point de difficulté d'exalter leurs victoires sur la tribune aux harangues, au lieu mesme de respondre aux accusations de leurs ennemys, je veux desabuser les esprits et leur faire veoir que ce qu'ils croioient autrefois estre la pure et parfaite eloquence n'estoit que son ombre, voire une facilité de parler mal, et que c'est moy seul qui ay trouvé ce qu'on cherchoit auparavant, et qui jouïs paisiblement de cette empериère [1] du monde. Après tout, il faut que j'avoue franchement que je deviendrois muet pour peu que je vescusse parmy les sourds, et que, s'il n'y avoit point de gloire, je n'aurois point d'eloquence.

Hola! Philandre! où est donc ce discours que je t'avois commandé de faire et que je voulois qui me servist d'eloge et de preface à la sixiesme edition de mon livre? Je croy qu'il te faut autant de temps à faire tes ouvrages qu'il en falloit autrefois à ces anciens sculpteurs qui vieillissoient sur le marbre et sur le bronze. Je m'en estonne grandement, veu que tous les hommes deviennent esgalement suffisans et habiles au moment qu'ils lisent mes escrits, et que, si l'on brusloit tous les livres du monde, le mien seul seroit capable de faire des docteurs. Il me semble que tu as eu assez de loisir pour y songer.

PHILANDRE, *le secretaire.*

Pardonnez-moy, Monsieur; depuis ce temps mon oysiveté a toujours esté occupée; toutesfois, voicy ce que j'en ay tracé soubs le bon plaisir de mes autres divertissemens et le compte que je vous rends de mon loisir.

Harangue panegyrique de Philandre, le secretaire, au docteur son maistre.

Il est bien aisé à juger (excellentissime docteur) que, s'il est vray que Dieu ait remis aux derniers siècles l'invention de l'eloquence et qu'il ait attendu depuis le commencement du monde jusques à nostre temps de la descouvrir aux hommes, c'est à vous seul à qui il a reservé une si glorieuse entreprise, car, de quelque costé qu'on tourne les yeux, soit qu'on les porte au delà de la mer, soit qu'on passe les montaignes, on ne trouvera personne qui puisse disputer avec vous ce titre et cette qualité; et quand la verité mesme seroit du party contraire à ce que je dis maintenant en vostre faveur, c'est-à-dire armée contre vous, elle ne se trouveroit pas assez forte, quoyqu'elle le soit plus que le vin, les roys ou les femmes. Et certes, les anciens Grecs et Romains, qui croyoient avoir trouvé la pie au nid, se sont grandement trompez quand ils ont pris une autre pour elle, et je renvoye bien f... f... ces bonnes gens du temps passé d'avoir tant pris de peine à ne faire rien qui vaille, au respect de vous seul qui escrivez pour l'eternité. Et, sans mentir, n'a-t-on pas vu Senèque qui, en voulant faire des corps qui fussent plains d'yeux, a fait des monstres en ses ouvrages? Et cet excellent cuisinier de l'eloquence, Ciceron, qui ne sert jamais que des viandes creuses et fait d'un teston [1] vingt-cinq plats, et de quatre poulets tous les services d'une bonne table? C'est un champ tellement infertile et un pays si desert que celuy des anciens qu'il faut faire deux journées pour y trouver un clocher; et certes il n'en est pas ainsi de vos ouvrages, qui sont des bibliotèques toutes entières et des lieux communs pour tout le monde : de sorte qu'il n'est pas merveille si ceux qui gouvernent à Paris et à Rome en font toutes leurs delices et s'y viennent descharger du faix qui leur pèse. Tous les parle-

1. Ce fut longtemps le féminin d'*empereur*. Ici, c'est l'éloquence qui est « l'emperière du monde; » dans Montaigne, d'après Pindare, c'est la coustume, l'habitude. Du temps même de Balzac le mot vieillissait. En 1606, Nicot, dans son *Dictionnaire*, se plaignait qu'*emperière*, qui est tout français, fût remplacé par *impératrice* qui est tout latin.

1. Monnaie fabriquée sous Louis XII, qui devait son nom à la *teste* du roi qui s'y trouvait frappée. Henri III la supprima dès 1575. Elle valait dans l'origine dix sous parisis, et finit par tomber à quatre deniers.

mens sçavent vostre livre par cœur, et il s'est rendu aussi commun que l'air et le feu. Après tout cela, les subjets les plus bas, aussi tost que vous les touchez, se changent et se metamorphosent entre vos mains, et les mots les plus vulgaires et les plus deshonnestes ne le sont plus quand vous les avez employez. En entretenant un particulier, souvent vous faites des leçons publiques, et, en les recitant, des concerts et des accords de musique qui touchent harmonieusement les passions avec les mesmes effets que les harpes et les guiternes; en les lisant, on sent une odeur souëfve [1] et agreable de musc et d'ambre, au lieu de la sueur et de l'huile des anciens Grecs. Bref, il n'y a rien de commun en ce livre que le titre, et je meure s'il ne vaut mieux que tout ce qu'ont faict les Hollandois en leur vie, pourveu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orenge.

LE DOCTEUR.

Voylà la monnoye dont je me paye de mes travaux et la recompence que je cheris le plus. Je me fais encenser de la sorte qu'on faisoit autrefois devant les crocodilles et les singes deifflez : aussi les trois choses que j'ayme le plus desordonnement sont les parfuns, la gloire et les femmes.

Mais depuis mon retour du pays de la mère des Gracques et de la femme de Brutus, je n'ay point ouy nouvelle de ma belle Clorinde; il faut que je tasche de trouver quelqu'un de mes amis pour m'en informer; et puis ma melancolie est devenue si noire depuis quelque temps et j'ay l'esprit si plain de nuages, qu'il faut de necessité que j'envoye quelqu'un pour les dissiper et chercher de la consolation sur son visage, en lui versant tous mes desplaisirs dans le sein et le faisant participant de mes nouvelles. Mais voicy venir tout à propos Hydaspe; je voy bien que nous ne sommes pas au pays où il faudroit faire dix journées pour trouver un homme.

HYDASPE.

Vostre serviteur passionné, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vostre très fidelle, Hydaspe.

HYDASPE.

Et depuis quand, Monsieur, estes-vous arrivé au lieu où les roys naissent et deviennent vieux, et où tout le monde trouve sa maison et ses affaires? Vous avez bien fait de haster ainsi vostre retour; autrement, la cour de France estoit resolue d'intenter un procez contre celle de Rome pour vous r'avoir, et vous trouvoit autant à dire dans le Louvre que les pierres du grand degré, ou la salle des Suisses [2], si elles en estoient hors.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me voyez disposé pour vous servir, non pas toutesfois au mesme estat que j'estois auparavant mon voyage : je ne suis plus celuy que j'estois il y a trois ans; j'ai laissé la meilleure partie de moy-mesme delà les Alpes, et ce n'est plus que mon ombre et un phantosme qui vous paroist maintenant; au reste, j'ai vieilly par les chemins et dans les hostelleries, où je suis devenu plus vieux que mon père et plus usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.

HYDASPE.

Monsieur, je recongnois bien à vostre visage et à vostre couleur que les maladies ne vous ont pas porté le respect qu'elles doivent à un homme de vostre qualité, et que vous avez esté rudement traitté. Il faut vous consoler et croire que l'advenir vous prepare une autre jeunesse après sa saison, comme vous avez esté vieux avant le temps. Mais, je vous prie, laissons tous ces discours fascheux, et parlons un peu de tant de belles choses que vous avez veues en vostre voyage; obligez-moy de m'en faire le recit et me faire participant de tant de raretez, si ce ne vous est trop de peine.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien, cher Hydaspe, que je ne voulusse faire pour vostre contentement : pour vous je passerois les mers et les deserts, où le soleil n'esclaire que des sables et des rochers; et mesme, pour l'amour de vous, il ne me seroit pas plus difficile de traverser les Alpes que de monter en ma chambre.

Je feray ce dont vous me priez si instamment : mais mettons-nous premierement un peu à couvert, crainte de la pluye, qui est si frequente en ces païs que je crois fermement qu'il y a quelque mer suspendue au dessus de nous. Il faut donc que tu sçaches que depuis que je n'ay eu le bien de te veoir j'ay esté citoyen de plusieurs republiques; j'ay veu ces hautes montagnes qui ne veulent pas que la France et l'Espagne soient à un mesme maistre, et en ay passé d'autres qui ont trois hyvers en l'année, et dont les neiges ne fondent jamais que dans le vin d'Espagne et dans le muscat; j'ay logé en plusieurs villes dont les murailles sont construites d'une matière aussi precieuse que le marbre et le porphyre, et qui ont des rues pavées de dieux et de deesses de l'antiquité et des allées bordées d'histoires d'un costé et des fables de l'autre; j'ai marché sur les Cesars et sur les Pompées, et me suis promené au bord de ceste rivière sur laquelle les Romains ont faict l'apprentissage de tant de victoires et ont commencé ce grand desseing qu'ils n'ont achevé qu'aux dernières extremitez de la terre. Au reste, j'ay baisé les pieds de celuy qui est la teste de toute la chrestienté, le successeur des apostres, des consuls et des empereurs; ces pieds, dis-je, qui marchent sur la teste des roys et sur les couronnes; je suis entré dans ce temple où Dieu autrefois estoit aussi present que dans le ciel, et où estoit enfermé et enchainé le destin de la monarchie universelle. Bref, je ne suis pas plus estranger en Italie qu'en France, et ma science a autant d'estendue que l'empire du pape ou la campagne de Rome.

1. De *suavis*, doux. L'expression populaire *chouette*, pour joli, n'est qu'une altération de ce mot *souëfve*.

2. C'est une des salles du rez-de-chaussee, où se trouvent la tribune et les cariatides de Jean Goujon. Elle servait, sous Henri IV et Louis XIII, de salle d'armes aux Suisses de la Garde. On y donnait quelquefois des fêtes ou des spectacles. Molière revenant à Paris, et n'ayant pas encore de théâtre, y joua ses premieres pieces devant le roi. C'est aujourd'hui une des salles des Antiques.

J'ay veu ce grand tyran qui a tant de testes, et tous ces grands souverains qui perdroient plus de gens en faisant pendre un homme que le roy n'en trouveroit à dire en deux grosses batailles et à la prise de quatre villes.

HYDASPE.

Dieu sçait comme vous n'aurez pas manqué d'apprendre parfaitement la langue de ce païs et le latin, qui estoit autresfois aussi commun en ces lieux que le Louvre et l'Arsenal à Paris.

LE DOCTEUR.

La langue de ce païs m'est aussi commune que celle que ma mère m'a appris. Au reste, quand je veux parler latin je le parle comme l'ancienne republique et aux mesmes termes que le senat lors qu'il faisoit des commandemens aux roys et des responces à toutes les nations de la terre; mais, afin que je poursuive mon premier discours, j'ay veu des ruisseaux dont le bruit fait resver les plus grands parleurs et fait taire les plus grands babillards; des bois où en plain midy il n'est pas jour, et des eaux qui ressembleroient tout à fait à de l'encre si elles estoient noires; j'ay veu une fontaine dont il ne faut que boire une goutte pour devenir poète; des montagnes qui brusloient tousjours sans se consommer, et des isles qui ne s'arrestent jamais en un mesme lieu.

HYDASPE.

Certes, il me souvient d'avoir leu la pluspart de ces choses dans quelqu'une de ces belles lettres que vous me faisiez la faveur de m'escrire[1].

LE DOCTEUR.

Et bien! quel jugement en faisoit-on?

HYDASPE.

Je meure si tout le monde, d'un commun accord, ne disoit que vos lettres valloient mieux que toute la foire de Francfort, et qu'une feuille de papier venant de vostre part et du pays où vous estiez estoit beaucoup plus à priser que tous ces gros livres qui nous viennent de septentrion avec le froid et le mauvais temps, que l'on appelle gelée.

LE DOCTEUR.

Pour vous, Hydaspe, je croy que vous me teniez au nombre des choses passées et mort au monde, ne plus ne moins que ceux qui vivoient devant le feu roy, à veoir le peu de conte que vous faisiez de m'escrire, ou, pour le moins, de respondre à mes lettres. Je m'imaginois en ce temps-là que l'exemple du maréchal de Biron vous faisoit peur, ou que vous me prissiez pour quelque don Pèdre[2] ou pour quelque comte de Fuentes, avec qui il fust dangereux d'avoir communiquation; craigniez-vous point qu'il vous fallust expliquer vos lettres à la cour de parlement, de peur que nostre amitié et nos conferences ne passassent pour conspiration?

HYDASPE.

Ce n'est pas cela, Monsieur le docteur. J'ay, à la verité, bien des escuses à vous faire sur ce subjet; vous sçavez combien je suis paresseux à escrire, et comme je laisse aux praticiens et aux notaires à se lasser les doigts sur le papier. Pour moi, j'advoue franchement que, si j'avois dix mil escus de rente, j'en donnerois la moitié à un secretaire pour m'exempter de mettre la main à la plume; aussi il n'appartient qu'à vous à faire des lettres que la posterité lira après nous, et dans lesquelles se trouvent des panegyriques, des apologies, des accusations et des discours de polytique.

LE DOCTEUR.

Tout beau, Monsieur! tout beau! Je serois fort heureux si tout le monde avoit la mesme opinion que vous; j'ay pourtant grand peur que vous ne ferez point pour cette fois de party qui soit suivy de tant de gens que la Ligue, et si tous ceux qui ne seront pas de cest advis estoient declarez criminels, il n'y auroit guères d'innocens en ce royaume; en tout cas, je vous ay beaucoup d'obligation de me donner si liberalement ce que vous sçavez qui me manque, et d'employer toutes vos couleurs et tout vostre fard pour me faire trouver beau. Je n'ay garde de m'offenser jamais d'un homme qui me flatte, et, puisqu'un gentil homme en Alemagne prend plaisir qu'on luy die qu'il est prince de l'empire, et que ceux qui n'ont pas les veritables biens se consolent avec des tiltres et des armoiries, par la mesme raison, je puis m'imaginer d'estre celuy que vous voulez.

Mais laissons tout cela; preniés-vous bien la peine de faire tenir les lettres que je vous adressois pour ma maistresse, le seul et unique moyen qui me restoit de m'approcher de sa personne?

HYDASPE.

Et quoi! cest amour dure-il encores?

LE DOCTEUR.

Plus que jamais, cher Hydaspe.

HYDASPE.

Est-il possible que cent lieues de neige, et pour le moins deux cens villes entr'elle et vous, n'ayent point sceu vous en faire perdre la memoire, et vos souspirs ne se lassoient-ils point de faire quatre cens lieues tous les jours?

LE DOCTEUR.

Quand bien la moitié du monde, voire ces hautes montaignes au dessous desquelles se forment les orages et le tonnerre, nous eussent separés l'un de l'autre, je veux que tu croye qu'elle estoit tousjours aussi presente à mon esprit que les objets mesmes qui touchoient à mes yeux; les rivières, les campagnes et les villes avoient beau s'opposer au passage de mes souspirs et de mes plaintes, elles ne sçauroient m'empescher de m'entretenir avec elle, pour le moins de l'esprit et de la pensée. Mais crois-tu qu'elle en face de mesme pour mon regard?

1. Allusion aux lettres que Balzac, dont le docteur joue ici le personnage, adressait aux lettrés de son temps, Chapelain, Conrart, etc., et qui forment des volumes entiers dans ses *Œuvres*.

2. Ambassadeur du roi d'Espagne auprès de Henri IV, dont la venue et le départ, demandé par tout le monde, à cause de la morgue du personnage, furent pendant quelque temps l'objet de toutes les conversations; on entendait dire partout, selon Régnier dans une de ses *Satires* :

Que don Pedre est venu, qu'il faut qu'il s'en retourne.

HYDASPE.

Je vous advoue bien la verité que je n'y ay peu rien recognoistre; vous sçavez que les filles de ce pays ne sçavent dire que ouy et non, et sont trop grossières pour estre trompées par un habille homme. Au reste, je crains que le Paladin, ce capitan que vous cognoissez, ne se soit glissé trop avant dans les bonnes graces de vostre maistresse, voire plus que de raison; il est bien vray que possible l'intention des filles de ceste sorte n'est autre en faisant l'amour que de faire des serviteurs à Dieu.

LE DOCTEUR.

A propos du Paladin, resve-il tousjours si genereusement qu'il souloit [1]? Prend-il tousjours des villes à table? Ne faict-il plus des desseins d'outremer en la ruelle de son lict? Il est vrai que j'ay faict une partie du voyage avec luy, la compagnie duquel je mettray toute ma vie au nombre de mes mauvaises fortunes. Il vouloit reformer toutes les fortifications des places qui se trouvoient en chemin; il ne voyoit point de terre qu'il ne remuast, ny de montagne sur laquelle il ne bastist quelque dessein; il attaqua toutes les villes de Florence; il ne voulut que tant de temps pour prendre celles de l'estat de Parme, de Modène et d'Urbin, et j'eus bien de la peine à l'empescher de toucher aux terres de l'Eglise et au patrimoine de saint Pierre. Après tout cela, pendant que les autres sont à la guerre, il passe son temps avec les dames. S'il continue de la sorte, il prendroit plustost la verolle que Montauban [2]; si me fascheroit-il bien pourtant que cest homme, quel qu'il fust, me traversast en mes amours et qu'il me desrobast les bonnes graces de ma maistresse.

HYDASPE.

Il est vray que vous faites de si bonnes et belles eslections en vos amours que vous n'y sçauriez faire de petites pertes; mais je vous veux bien advertir d'une chose: c'est que, pendant vostre absence, j'ay eu de grands combats et de fortes querelles pour vous defendre, et vostre eloquence, qui a esté comme cette belle Helène la cause de beaucoup de ligues et de dissentions entre les esprits de ce temps.

LE DOCTEUR.

Puis qu'il y a eu des hommes qui ont veu des taches dans le soleil [3], après cela que peut-il y avoir au monde de si beau et bon contre qui il n'y ait à disputer et de mauvaises raisons à dire? Mais encores, que remarquoient-ils particulierement?

HYDASPE.

Que vous tiriez les choses un peu de trop loing.

1. *Solebat*, avait coutume.

2. Le siége de Montauban avait été célèbre au commencement du regne de Louis XIII pendant le ministère de Luynes.

3. Balzac aimait beaucoup à se servir de cette comparaison des taches du soleil. Sorel, dans *Francion*, ne manqua pas de la placer au milieu d'un discours de son Hortensius, qui n'est autre que Balzac, nous l'avons dit. A une critique que Francion lui fait sur « les hyperboles estranges, » de son style, et « ses comparaisons tirées de si loin, » il lui dit : « Quoy ! trouvez-vous des taches et des défauts dans le soleil ! »

LE DOCTEUR.

Il faut bien faire deux mille lieues pour amener en Espagne les thresors de l'Amerique, et les perles laissent-elles pour cela d'estre belles pource qu'elles ne naissent pas au bord de la Seyne, et qu'il les faut aller querir aux Indes? Que si quelqu'un me condamne pour ce que je fais, il me suffit de n'estre pas de son advis, qui est si contraire au bon, et, au pis aller, je m'en remets à ce que m'en vient de dire mon Philandre; il y a long-temps que j'ay appris de luy que j'avois passé tous les autres qui s'en sont meslez, et je veux avoir la mesme opinion de peur de luy contredire, plustost que d'adjouster foy aux fables de trois ou quatre faiseurs de romans. Mais, après tout, j'ay bien des remerciemens à vous faire: le soing que vous avez de m'obliger va au devant de tout ce que je pourrois desirer; vous avez tenu mon party en un temps où tout le monde m'estoit contraire, et il sembloit que vous preniez plaisir de vous perdre en ma compagnie, vous rendant compagnon de ma mauvaise fortune. Et puis ne dois-je pas à vostre tesmoignage toute l'opinion que ma maistresse peut avoir de moy? et si elle s'imagine que je vaux quelque chose, n'est-ce pas vous qui donnez du prix à mes defauts et qui m'aydez à la tromper? Mais de quelque façon que vous me peussiez avoir gaigné ses bonnes graces, soit qu'en cela vous ayez fait un larcin ou une acquisition, je veux tenir de vous tout mon bien et mon bon-heur. Adieu, voylà la cloche du sermon qui nous appelle; il faut que nostre contentement cède à nostre devoir. Adieu, Hydaspe.

HYDASPE.

Adieu, Monsieur.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE PALADIN ET ALCANDRE, SON CAMARADE.

LE PALADIN.

C'en est fait, cher Alcandre, j'ay perdu cette liberté que les Venitiens ont si chère, et pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roy d'Espagne [1]. L'amour a des prisons pour les innocens, aussi bien que la justice pour les coulpables; et cette belle, qui de tous les hommes en a vaincu une partie et gaigné l'autre, m'a mis au nombre des vaincus, moy qui avois tousjours esté du party des plus forts. Bref, il faut que j'avoue que

1. Dans *Francion*, liv. XI, cette phrase se retrouve aussi au milieu d'un discours d'Hortensius (Balzac), et comme ici à propos de la liberté qu'on perd en aimant : « Ne venez-vous point, dit-il,... pour renoncer à cette liberté qui vous estoit aussi chere qu'a la Republique de Venise ? avez-vous laissé perdre une chose pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roi d'Espagne ? »

je suis amoureux, puisque la nature le veut, et que je suis de la race du premier homme.

ALCANDRE.

Seroit-il bien possible qu'un homme comme vous, destiné particulièrement à l'usage de la guerre, non moins que le feu et le fer, et sur lequel le dieu des batailles se devoit un jour apparemment reposer de la conduite de ses armes et de ses bataillons; qu'un homme de cette sorte, dis-je, se laisse maintenant vaincre aux charmes et aux mignardises d'une femme, et se plonge dans une oisiveté pareille à celle des morts, ne plus ne moins que si aujourd'hui en France nous jouyssions d'une paix generale, ou que les affaires et le cours du monde se soient arrestez et reposez tout court?

LE PALADIN.

Ne sçais-tu pas qu'il y a des laschetez qu'un homme de courage doit faire, et que l'oisiveté est maintenant le mestier des honnestes gens? Au reste, je me contente d'avoir tasté de la guerre; je ne la veux plus voir qu'avec les lunettes de Flandre [1]. Desormais le printemps, qui pour les autres commence à mettre des armées aux champs, et ne sert qu'à produire des desseins, des entreprises de guerre et des sièges de villes, pour moy seul ne produira que des roses et des violettes en faveur de mes amours.

Que les autres se facent craindre et se facent valloir au bruict de leurs armes et de leurs canons; mon repos seul sera tousjours capable de donner de la terreur à mes ennemis.

Il est vray qu'autresfois je n'entrois jamais en ville du monde que par des bresches raisonnables. A l'âge de vingt ans il n'y avoit partie du monde que je n'eusse courue pour treuver de la gloire; je faisois la guerre aux Turcs et aux heretiques; je paroissois aux sièges et aux combats; je donnois la vie aux uns et l'ostois à d'autres, et pour mourir il suffisoit seulement d'estre mal avec moy de la simple inimitié qui a esté permise en quelques republiques bien ordonnées. Je passois bien souvent jusqu'à la tyrannie, qui est odieuse à tout le monde, comme aussi n'avois-je point de petites passions en ma cholère; et, si au poinct de ma fureur Dieu m'eust donné le gouvernement de ses foudres et de ses tonnerres, dans moins de vingt et quatre heures il n'y eust plus eu de tours ny de pavillons au monde. Bref, il sembloit que je voulois perdre à toutes les heures du jour ce que je ne sçaurois perdre qu'une seule fois, et je faisois aussi peu d'estat de ma vie que si elle eust esté à un autre; et certes, quand je considère que la guerre s'est contentée d'une partie de mon visage, je crois avoir esté favorablement traicté et avoir gaigné tout ce qui m'est demeuré de reste; et veritablement, à voir comme je me portois franchement dans les occasions, et sans mesme prendre le loisir d'endosser ma cuirasse, on eust facilement creu que j'avois intelligence avec nos ennemis, ou que j'allois seulement combattre contre leurs femmes.

Mais, maintenant que je reçois à toutes heures des plaisirs très parfaicts et très innocens en la douce conversation de ma maistresse, et que je recognois sainement qu'en la perte de ma vie une grande partie de la vertu de nostre siècle feroit nauffrage, je croirois estre traistre au public et ennemy de moy-mesme si je quittois tout cela de bon cœur, et si j'en privois tout le monde pour un peu de bruict et de vaine gloire. De sorte que ceste passion que j'avois autrefois si ardante pour la guerre et pour les combats m'est bien passée, et je sens à present en mon esprit et en mon courage une aussi grande paix qu'en cette partie de l'air qui est au dessus des vents et de l'orage; et je ne veux plus desormais agir puissamment ny faire des coups d'estat qu'avec ma maistresse: aussi m'a-elle commandé de luy rendre compte jusqu'à une goutte de mon sang, et de n'aller plus à la guerre que quand l'on chargera les mousquets de poudre de Chipre [1].

ALCANDRE.

C'est donc tout de bon, à ce que je voy, que vous voulez laisser la guerre aux Turcs et au roy de Perse, et changer cette profession et le temps malheureux auquel les pères succèdent à leurs enfans pour cette douce paix qui cultive les deserts et qui rend mesmes les pierres fertilles, et que, d'invincible que vous estiez naguères et roy de vous-mesme, vous voulez maintenant vous sousmettre au pouvoir d'une autre personne? Mais comment se pourra cela faire qu'un homme à qui dernierement ses jartières et ses aiguillettes pesoient, et qui a bien de la peine à obeyr aux commandemens de Dieu et aux edicts du roy, se puisse maintenant obliger à de nouvelles lois et se faire une troisiesme servitude?

LE PALADIN.

Croirois-tu que je fusse assez fort pour resister aux charmes de cette beauté et à ces baisers chauds et humides, capables d'effacer de l'esprit d'un prince d'Italie la memoire d'une injure reçeue, et au plus fort du combat de faire tomber les armes des mains de monsieur du Mayne [2]? Au reste, tu vois bien que nous sommes en une saison où tout fait l'amour, sans excepter les lyons, les tygres et les philosophes, et les sages mesmes aymeroient s'ils avoient veu Clorinde.

ALCANDRE.

Il est vray que Dieu a fait les sots et les philosophes d'une mesme matière.

LE PALADIN.

Que veux-tu inferer par là?

1. C'est-à-dire de loin, avec une longue-vue. L'invention en était nouvelle. L'Estoile, qui en parle dans son *Journal*, à la date du 30 avril 1609, dit qu'elle était de l'année précédente. Il ajoute que ces sortes de lunettes venaient toutes de Hollande, où on les avait inventées. On ne les appelait que lunettes de Flandre, comme ici, ou d'Amsterdam.

1. Poudre à poudrer les cheveux, qui servait aussi pour se blanchir le teint et qu'on faisait avec un mélange d'*iris* et de coquilles d'œufs broyées. On la faisait venir de Chypre, comme la plupart des parfums. Aujourd'hui cette poudre, quoiqu'on la fasse toujours avec de l'*iris*, s'appelle poudre de *riz*, ce qui ne se comprend plus.

2. Le duc de Mayenne, chef de la Ligue.

ALCANDRE.

Que les philosophes, pour ne leur estre pas tout à fait semblables, ne doivent point avoir de passions comme eux, ou pour le moins ils les doivent gouverner comme des bestes aprivoisées.

LE PALADIN.

Ouy; mais, à ton compte, qui voudroit oster toutes les passions et les sentimens qui nous sont naturels, pensant faire un sage, il ne feroit que sa statuë.

ALCANDRE.

Je voy bien que le sort en est jetté : passons outre. N'y a-il pas moyen que je sçache le nom et l'extraction de cette belle, à la gloire de laquelle il ne manquoit rien plus que d'avoir un serviteur pareil à vous?

LE PALADIN.

Quoy! tu ne cognoistrois pas encores cette Clorinde, dont le merite est autant relevé par dessus le reste des autres filles que le soleil et les astres le sont au dessus de nous! Veritablement ce seroit n'estre pas plus de ce monde que ceux qui vivoient paravant le feu roy, ou ceux qui viendront après celuy-cy.

ALCANDRE.

Baste! que je sois de ce siècle ou de l'autre, mais tant y a que je n'ay pas l'honneur de la cognoistre, quoy que je sois si curieux pour les belles que, si j'en sçavois une parfaitte à cent lieuës d'icy, j'y ferois un pelerinage exprès pour la voir, joint que les filles de ce pays n'ont plus de beauté que ce qu'il en faut pour n'estre pas laides, et toutesfois elles sont d'ordinaire si sçavantes qu'elles n'apprennent rien de nouveau la nuict de leurs nopces; et de deux cens qui se disent vierges, je ne pense pas qu'il y en ait une qui die la verité si elle n'a recouvert son pucelage. En somme, que par tout elles font des malheurs aussi bien que la guerre, la fièvre et la pauvreté.

LE PALADIN.

Il est vray ce que tu dis, cher Alcandre; mais il n'en est pas ainsi de ma maistresse. Il faut donc que tu sçaches que cette Clorinde naquit des vertus, et non pas des pechez de sa mère; elle ne fist pas comme celles que tu veux dire, qui, à la première fois qu'elles sortent de la maison, trouvent à dire [1] en revenant leurs gans et leur pucelage. Je puis jurer qu'elle vit aussi purement que si elle n'avoit point de corps, et que de sa vie elle n'entra aux lieux qui ne se peuvent point nommer honnestement; qu'au contraire, sa conversation est si chaste et si honneste qu'il seroit plus aysé de s'enyvrer dans une fontaine que de prendre des plaisirs illicites dans sa maison, où pour estre bien reçeu il faut se purifier à la porte. Toutesfois il est permis d'y avoir de douces tentations, et, sortant hors de là, d'aller chercher ailleurs de plus solides contentemens. Il faut advouer que la première fois que je vis tant de beauté de corps et d'esprit tout ensemble, je ne la pris ny pour un homme ny pour une femme. Imagine-toy donc une fille pour qui les peintres viennent de quatre journées estudier en sa chambre les traicts de son visage. Aussi ce dieu qui fait les Mores et qui brusle continuellement la Libie n'a pas le pouvoir de noircir la neige de son teint, puisque d'ordinaire elle marche à couvert entre le ciel et la terre, et ne traverseroit pas une rue sans monter en carosse, et, pour entretenir la delicatesse de ce teint et cet enbonpoinct si recommandable, elle ne vit que d'oyseaux engraissez de sucre et de viande qu'on appelle gelée. Elle n'a garde de ressembler à ces premiers consuls de Rome dont les paroles sentoient les aulx et la chair creue, encores moins de cheminer des mains comme ils faisoient; qu'au contraire, elle a les pieds si mignons et si delicats qu'il semble qu'elle aye porté continuellement des gands d'Espagne au lieu de soulliers de maroquin, et qu'elle n'aye jamais marché que sur les tulippes et sur les anemones [1].

ALCANDRE.

Si monsieur son père nourrit toutes ses filles à ce prix-là, il n'y en a point en sa maison qui ne luy coustast davantage à entretenir que ne fait l'elephant à son maistre.

LE PALADIN.

Ce n'est pas tout : elle a les cheveux si beaux que, si elle estoit tombée dans la rivière, tu ferois conscience de la sauver par cet endroict, crainte de les luy arracher. Au temps des plus grandes chaleurs elle porte un esventail capable de lasser les mains de quatre valets, et quand elle s'en veut servir elle en excite un vent qui feroit faire des nauffrages en pleine mer; elle a des accoustremens de couleur de feu et de roses, et change tous les jours de chemises, qui ne sont pas noires. Au reste, elle se faict suivre par des lacquais qui ont le visage tout au contraire des Mores, et entre autres elle a un nain qui est si petit que je pourrois jurer en conscience que depuis qu'il est au monde il n'a creu que par le bout des cheveux. Mais je te veux bien advertir d'une chose, c'est que, quand tu verras ma maistresse et que tu la compareras avec la mauvaise mine de son père, je ne doute pas qu'il ne te semble aussi bien qu'à moy que cette divine fille s'est faite toute seule. Bref, c'est aujourd'huy l'unique souhait de tout le monde, et personne ne demande plus rien à Dieu que Clorinde. Considère donc, après tout cela, si je n'ay pas toutes les raisons du monde de faire estat d'une personne de cette sorte.

ALCANDRE.

Je veux croire qu'elle est belle, puis que tu le dis; mais attends un peu, elle ne le sera plus. Le temps, qui ruine les empires et met des bornes à toutes choses, la traitera comme le reste de ces beaux ouvrages : il viendra une saison où tu auras plus d'horreur de son visage que les coulpables

1. C'est-à-dire trouvent de moins parce qu'on les leur a pris.

1. Fleurs alors toutes nouvelles en France, et par conséquent fort à la mode. Les premieres avaient été apportées d'Orient en France par Bachelier, en 1615. Tournefort, *Voyage du Levant*, 12e Lettre

n'en ont de leurs juges; son front s'estendra jusques au haut de sa teste, les joues luy tomberont sous le menton, et ses yeux de ce temps-là seront de la couleur de ses lèvres d'à cette heure. Je voudrois bien pour l'amour de vous ne parler pas si veritablement; neantmoins, puisque jusques icy j'ay quitté la complaisance, il faut que j'achève de vous porter cette mauvaise nouvelle.

LE PALADIN.

Quand tout ce que tu dis arriveroit, au moins me restera-il ceste consolation que cette beauté qui donne de l'amour aux capucins et aux philosophes (j'entends celle de l'esprit) ne s'en ira point avec sa jeunesse.

ALCANDRE.

Ouy, mais peut-estre qu'avec tous ces beaux traicts de visage, au partir de là ce n'est qu'un grand pallais deshabité ou quelque beste agreable à qui il ne manque que la parole.

LE PALADIN.

Alcandre, je t'apprends de bonne heure qu'en cette mesme personne tu trouveras ton maistre et ta maistresse. Elle parle comme eussent fait les vestales si elles fussent nées en France, et ses paroles ne ressemblent pas seulement au miel dont les plus simples bergers se repaissent, voire mesme elles passent en bonté et en douceur l'ambre et le sucre, qui sont aujourd'huy les delices de nos princes.

Mais n'est-ce pas elle-mesme que je voy? Dieux! comme elle me prend au despourveu! Je n'avois pas encore estudié la harangue que je luy voulois faire, et ces choses pourtant ne se doivent pas faire à la haste. Devant des personnes de cette sorte, on ne doit rien laisser partir de son esprit et de sa bouche qu'après s'estre long-temps consulté soy-mesme, ne plus ne moins qu'il falloit estre commis un an devant que d'avoir entrée aux festins des sibarites. Si faut-il pourtant l'aborder quoy qu'il en arrive, et j'espère que je diray quelque chose de grand si le courage ne me manque du costé d'où il me doit venir.

Harangue du Paladin à la Dame.

Madame, quand je ne serois pas né, comme je suis, vostre très humble serviteur, je croirois commettre une grande offense contre le ciel de ne me vouloir pas sousmettre à une personne comme vous, qui luy est si chère. L'authorité des roys n'a garde d'estre si souveraine comme celle que vous exercez sur les cœurs, et quoy qu'il y aye peu de maistres au monde qu'il faille prefererà la liberté, si faudroit-il pourtant estre aveugle pour vous estre rebelle; vostre seule beauté merite d'estre suivie de quantité de serviteurs, et de faire la foule par tout où elle passe. Pour moy, dès lors que je vous eus veue, vous gaignastes si absolument mon esprit et mon affection que depuis ce temps je vous regarday tousjours comme une personne extraordinaire. Dès l'heure vous me fistes haïr le sejour de Rome, de Paris et de toutes les meilleures villes où vous ne habitez, voire mesme j'appellay le duc de Venise [1] malheureux de ce qu'il est condamné à ne sortir jamais du lieu où il est, et par consequent à ne voir jamais ce que je voyois; et, sans mentir, pour en faire une pareille à vous, il seroit besoin que toute la nature travaillast, et que Dieu l'apprist aux hommes long-temps avant que la faire naistre : car, après avoir attentivement consideré les mouvemens des astres qui sont si justes, l'ordre des saisons qui est si reglé, les beautez de la nature qui sont si diverses, je trouve à la fin qu'il n'y a chose au monde où Dieu se monstre si admirable qu'en la conduitte de vostre vie et de vos actions; et il est certain qu'il ne fist jamais plus de miracles aux lieux qu'il a consacrez luy-mesme à sa gloire et à la pieté publique, et qu'il a particulierement choisis pour y monstrer sa puissance, qu'il en fait en vostre personne. Si vous desiriez que la mer fust tranquille aux plus mauvais jours de l'hyver, et qu'il y eust deux autonnes sur la terre, l'ordre de la nature se changeroit pour l'amour de vous; et il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir du ciel, qui est prest d'exaucer mesmes les prières que vous ne luy avez pas faites. Dieu vueille que vous en faciez autant, belle Clorinde, de celles que je vous fais et de celles que je ne vous ay pas encores faictes; et, s'il est vray qu'il n'y ait point de difference entre les services que l'on vous rend et les bonnes œuvres qui se font pour l'amour de Dieu, ne croyez pas, chère maistresse, que ce soit seulement par forme de complimens, ou que je parle le langage de la cour, quand je vous diray que je veux estre vostre serviteur, et qu'à l'advenir je ne veux plus vous regarder que comme ma dernière et supresme felicité.

CLORINDE.

Monsieur, la bonne opinion que vous avez de moy faict plus de la moitié de mon merite, et vous ressemblez aux poètes epiques, qui, sur un peu de verité, jettent les fondemens de tout ce qu'ils disent d'incroyable. Au reste, je ne sçay ce que vous voulez dire de parler de moy comme de la faveur ou de la predestination, et d'estre si prodigue de vos complimens et de vos louanges, qu'il y en auroit assez pour me faire prendre pour une autre que je ne suis, et m'oster à jamais la parole, voire me faire fuyr jusques aux Indes s'il m'y falloit respondre, nostre langue estant trop pauvre pour me prester dequoy vous payer; et j'ay grand peur que je vous devray toute ma vie le bien que vous me faictes, et que ce sera de mon cœur seulement que je seray aussi liberale que vous. Mais vous estes si genereux que vous vous contentez, je m'asseure, à ceste recognoissance secrette, et aymerez en moy une bonté toute nue, qui me tiendra lieu de ces autres vertus plus fines et plus subtilles que j'ay peu apprendre au pays où les chappeaux ne sont pas faicts pour la teste, et où l'on devient bossu à force de faire des reverences. Que sçauriez-vous desirer davantage d'une fille de ma sorte?

1. C'est ainsi qu'on appelait souvent le Doge, surtout en France.

LE PALADIN.

Pourveu que je puisse apprendre de la bouche de ma Clorinde qu'elle m'ayme, ou qu'elle souffre que je la serve, je ne veux point d'autres felicitez ny une seconde fortune. Au reste, je ne crois pas que vous me sçeussiez refuser de l'affection, puis que c'est aucunement la meriter que d'estre comme je suis passionnement vostre serviteur.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez très-bien trouver l'endroict par où je confesse que je suis foible, et pour m'obliger à me rendre, vostre courage n'a rien laissé à dire à vostre eloquence. Puis que vous employez de la sorte toutes vos muses à me demander mon amitié, et que vous dites l'avoir desjà payée de la vostre, je ne la puis retenir à ce compte que comme le bien d'autruy. Mais, après tout cela, que sçay-je si vous ne changerez pas d'humeur? Les hommes aujourd'huy sont si inconstans que c'est merveille. Au reste, c'est un poinct decidé en theologie que cent faux sermens d'un amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel, et que ce n'est que le dieu des poëtes qu'ils offencent par leur parjure : de sorte que j'ay bien de la peine à m'y fier tout à fait.

LE PALADIN.

Madamoiselle, il faudroit que Dieu me fist une nouvelle volonté et qu'il changeast toutes mes inclinations pour m'empescher de vous aymer, et je vous supplie de ne faire pas moins d'estat de la parole que je vous donne comme des lettres patentes et des edicts, et croire que j'en suis aussi jaloux que sçauroient estre les princes de la cour.

CLORINDE.

Je veux croire tout ce que vous me dittes ; mais après cela, Monsieur, n'en passons pas plus avant, et ne parlons point surtout de mariage, car je ne suis pas d'humeur à vouloir engager jusques là ma liberté. J'ayme la compagnie, à la verité, mais je ne veux pas qu'elle soit perpetuelle ; et si mon père eust esté de mon advis, je serois encores au lieu où j'estois devant ma naissance.

LE PALADIN.

Si vostre resolution estoit generalement suivie, la mer ne seroit plus couverte de vaisseaux, et la terre demeureroit deserte. Au reste, je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

CLORINDE.

Je voy bien que vous me persuaderiez avec le temps tout ce que j'estois resolue de ne faire pas. Mais s'il est ainsi que vous ayez, comme vous dites, de l'amour pour moy, et qu'il ne soit pas en ma puissance de vous empescher de m'avoir en quelque estime, faites-le, de grace, comme si vous commettiez quelque peché, c'est-à-dire sans chercher des preuves ny appeller des tesmoins ; autrement, certes, le monde dira que vostre affection fait tort à vostre jugement ; et j'ay peur qu'on m'acuse de vous avoir rendu aveugle, et d'estre plus meschante que la guerre, qui s'est contentée de faire nos ennemis borgnes.

SCÈNE II

LE DOCTEUR.

Comme si je n'eusse pas eu assez de la fièvre, j'ay encores de l'amour, et il ne me reste qu'un procez et une querelle pour achever ma bonne fortune ; et certes il semble qu'il n'y ait que pour moy que la nuict n'a pas esté faite. Quand les vents se reposent et que toute la nature est tranquille, je veille tout seul avec les astres ; et en cet estat, si Dieu m'avoit donné un royaume, pourveu que je ne dormisse pas plus que je fais, je serois le plus vigilant prince de la terre ; je n'aurois point besoin auprès de ma personne ny de gardes, ny de sentinelles, et il ne se passe jour que je ne voye lever et coucher le soleil. Je me nourris de poison, et souffre la vie en guise de penitence. Bref, il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour exprimer les maux que j'endure, et la nature n'a fait pour leur remède que le poison et les precipices. Mais n'est-ce pas Hydaspe que je vois venir tout à propos pour me consoler et me rendre mesme ma douleur en quelque sorte agreable?

HYDASPE.

Tousjours dans la solitude! Il est vray que vous ne sçauriez estre en meilleure compagnie que quand vous estes seul.

LE DOCTEUR.

Je prends plaisir à resver icy au bruict de ces douces fontaines et de ne parler plus qu'à moymesme, puis qu'il n'y a plus au monde de divertissement pour moy. Il est vray que peut-estre mes songes et mes resveries vaudront bien autant que les plus excellentes meditations des philosophes.

HYDASPE.

Encores vaut-il mieux faire des beaux songes que de travailler à des choses ordinaires. Mais comment va l'amour?

LE DOCTEUR.

Tousjours de mesme ; je cherche toutes les occasions (je n'entens pas celles de La Rochelle ny de Montauban [1]), j'entens celles de ma maistresse, et de luy descouvrir ma passion. Allons voir, je vous prie, si elle ne seroit point en son logis. *(Il frappe.)* Ta, ta.

CLORINDE.

Qui est là ?

LE DOCTEUR.

C'est moy, Madamoiselle.

CLORINDE, *après avoir fait toutes les simagrées et signes de croix d'une personne effrayée de quelque vision ou apparition de phantosme.*

Ho ! ho! Monsieur le docteur, je croy que vous ne revenez au monde que pour faire peur aux hommes.

1. Les premieres campagnes du règne de Louis XIII s'étaient faites contre les protestants de ces deux villes et des environs.

LE DOCTEUR.

Comment cela, Madamoiselle ?

CLORINDE.

Le bruict couroit que vous estiez desjà au nombre des choses passées.

LE DOCTEUR.

Les bruicts communs ont souvent tué des hommes qui se portent bien.

HYDASPE.

Voyez comme la mort fait que les plus belles choses offencent la clarté du jour et font peur à ceux qui naguères les auroient admirées !

CLORINDE.

Si paroist-il bien à vostre visage que vous avez esté bien malade, et vostre teste, qui a perdu tout son ornement et sa perruque, ne ressemble plus qu'à un casque ou à une citrouille.

LE DOCTEUR.

Je ne sçaurois trouver mauvais que vous vous mocquiez de moy, tant vous le faictes de bonne grace; mais, raillerie à part, sera-il tousjours plus aisé de convertir toute l'Angleterre que de vous disposer à m'aymer ?

CLORINDE.

Le mot d'aymer doit offencer les filles de ma sorte, Monsieur le docteur. Apprenez cela de moy.

LE DOCTEUR.

Je ne voy pourtant guères d'apparence que ce mot vous puisse offencer, dont vous sçavez vous-mesmes que Dieu se contente; aussi ce seroit le vray moyen de me contredire, quand mesme je m'appelle mal-heureux, que de me faire croire que vous m'aimez, et, si j'en desesperois tout à fait, dès demain j'avalerois du poison ou je me jetterois dans un precipice.

CLORINDE.

Ce seroit le moyen d'acquerir le nom de beau sauteur.

LE DOCTEUR.

Et quiconque voudroit avoir bientost ma succession, il n'a qu'à me priver de vos bonnes graces. En vostre presence je me puis dire tousjours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste ; elle me fait oublier bien souvent que je suis malade ; voire mesme vostre conversation me feroit treuver la cour au village, et Paris dans les landes de Bordeaux ; et toutesfois, bien que nous ne soyons separez ny par les mers, ny par les montagnes, et que nos logis se touchent, je ne sçaurois pourtant trouver les occasions de vous entretenir non plus que si vous estiez au Jappon ou au royaume de la Chine. Il faut de necessité que, ou ma compagnie vous soit ennuyeuse, ou que vous ayez de l'amour pour un autre. Il me semble pourtant que vous devriez estre plus sensible à ma douleur et me tesmoigner de la pitié, puisque c'est de vous seule que j'attends du soulagement en mes misères, et je croirois estre plus riche de posseder vostre amitié que si j'avois la faveur des roys et tout le revenu de leurs royaumes, si tant est que vous ne reserviez vostre affection pour un autre et que vous m'en vouliez exclure tout à faict. Considerez, Clorinde, que ce n'est pas une action genereuse d'avoir tué un malade : il n'y a si mauvais medecin qui n'en face autant ; et tout ce qu'on pourra dire de vous après ma mort, c'est que vous avez eu un peu plus de force qu'une fièvre lente.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez qu'en matière de recherche il est besoin d'estre armé de beaucoup de patience, sans laquelle on ne fait rien à la chasse, ny mesme au jeu des eschets, outre que le service qu'on rend à une dame doit tousjours tenir lieu de la première recompense qu'il en faut attendre. Neantmoins, bien souvent après celle-là il en vient une seconde qui ne manque guères à ceux qui ont du merite comme vous, voire mesme à ceux qui n'ont autre vertu que celle de patience ; et puis il y a long-temps que je vous ay monstré l'endroit par où vous me pouvez prendre, et les moyens que vous pouvez tenir pour me faire venir à mon devoir. Vous sçavez que j'ay un père de qui je despends, et que c'est un homme fantasque, et qui me tient la bride courte : il compte tous les soirs mes cheveux pour sçavoir si je ne donne point de mes faveurs à personne. De toutes mes compagnes qui me viennent voir, il craint que ce soit des hommes desguisez. Enfin c'est de luy que vous devez attendre l'arrest inviolable de vostre vie ou de vostre mort.

LE DOCTEUR.

Vous prenez les objections que je voulois faire et mes intentions jusques dans la plus secrette partie de mon ame, et respondez maintenant à ce que j'avois reservé de vous dire d'icy à deux ou trois heures. Faites mieux, conseillez-moy d'aller chercher du repos en Allemagne ; jetez moy dans un precipice, et puis dittes que Dieu me conduise ! Si suis-je resolu de vous importuner de la sorte jusques à ce que vous m'ayez coupé la langue.

CLORINDE.

Adieu, Monsieur ; ma migraine m'empesche de vous en dire davantage, et, si vous m'importunez plus de vos longs et ennuyeux discours, je vous voudray autant de mal qu'à un long predicateur.

LE DOCTEUR.

Tu as beau faire la secrette, Clorinde, les muets le seront encores davantage. Je voy bien que c'est : cet homme habillé de fer a pris la place qui me devoit estre reservée. Je ne le vis jamais qu'une seule fois ; mais ou c'est un sot, ou toutes les règles de physionomie sont fausses ; et neantmoins, à cause qu'il s'appelle Capitaine, vous souffrez qu'il vous persecute de ses complimens, et vous estes quasi preste de vous rendre, Clorinde. S'il vous touche, il faudra toute l'eau de la mer pour vous purifier, et si vous luy permettez le reste, donnez-vous garde qu'en songeant il ne vous prenne pour son ennemy, et que, au lieu de vous embrasser, il ne vous estouffe. Mais possible auray-je plus de contentement du père que de la fille, qui ne veut

pas mesme escouter la raison par ce qu'elle me favorise. Il faut que je cherche et trouve moyen de le rencontrer et luy descouvrir ce que j'ay dans l'ame.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR, PANTALON.

LE DOCTEUR.

Holà ! seigneur Pantalon ! holà ! un petit icy à vos amis.

PANTALON.

Que desirez-vous de moy, Monsieur le docteur ? je suis prest à vous servir, paravant mesme que vous m'en priez et que je sçache que c'est.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, le mauvais compliment que je m'en vay vous faire est le premier effect de la passion que j'ay pour madamoiselle vostre fille. Il n'y a point de moyen que je treuve ma raison pour vous entretenir ; elle s'est perdue dans la violence de cet amour. Quelque rude traitement et quelque mauvais visage qu'elle me puisse faire, s'il me falloit renoncer à cette vieille amitié qui est de mesme âge qu'elle et moy, et dont je fais autant estat que de la succession de mon père, sans doubte je me ferois la mesme violence que si d'une de mes mains j'estois contraint de me couper l'autre. C'est donc la necessité de mon inclination qui me force de l'aimer quand elle m'auroit declaré la guerre ouverte, et cette passion m'est si agreable que, si un homme m'en avoit guary, je l'appellerois en jugement afin de me rendre ma maladie. Mais laissons d'abord ces belles paroles et traitons ensemble de la bonne sorte, comme le sujet le merite. Sur tout je vous prie qu'une fausse prudence ne vous retienne point dans de certains respects et de certaines considerations qui vous pourroient empescher de parler fortement (vous voyez comme je vous descouvre mon cœur) ; autrement, si l'amitié ne sortoit jamais de l'esprit et si elle demeuroit tousjours cachée, à quoy seroit-elle meilleure que la haine faicte de la mesme sorte ? Ne craignez donc pas d'en faire de mesme en mon endroit, puisque ce n'est ny un larcin ny un homicide.

PANTALON.

Monsieur, ma fille et toute nostre maison recevons à grand honneur et faveur le discours que vous me venez de faire ; mais je vous prie de ne pas trouver mauvais si je vous demande librement quelle est vostre profession et vostre vie et à quoy vous vous employez d'ordinaire.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, pour satisfaire à vostre curiosité, je vous diray que je suis né en une ville où quiconque tomberoit, ce ne seroit pas fort bas, attendu que c'est sur une haute montagne, issu d'une race et d'un père qui alloit du pair avec les tours et les clochers. De là j'ay esté eslevé en partie aux lieux où l'on se querelle tousjours, où il n'y a jamais ny paix ny trèves ; et puis j'ay passé une bonne partie de ma jeunesse au païs où les chappeaux ne sont pas faits pour la teste et où l'on devient bossu à force de faire des reverences [1]. Après cela, je me suis mis à la suitte d'un grand, qui avoit des habits et un chapeau couleur de rozes et de lumière, avec lequel j'ay passé quelques hyvers tièdes et fleuris en Italie, où je vis deux ou trois de ces guerres qui ne laissent pas d'estre grandes pour estre composées de personnes desarmées ; et, pour vous faire voir la qualité de ce seigneur, sçachez qu'il estoit prince d'un estat qui n'est borné ny par les mers ny par les montagnes, et dont la jurisdiction avoit une telle estendue que, s'il y avoit plusieurs mondes, ils en dependroient comme celuy-ci. Après avoir couru et vescu de la sorte, je me suis enfin retiré en la prison que mon père m'a bastie, où, dans la solitude, je n'estudierois que ma santé, je ne travaillerois qu'à mon repos et je ne parlerois qu'à moy-mesme, si l'amour que j'ay pour vostre fille ne m'obligeoit quelquesfois de tourner la teste du costé du monde.

PANTALON.

Est-ce quelque chose de bon que cette maison ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'elle n'a pas esté bastie selon les règles d'architecture, ny de matière aussi precieuse que le marbre et le porphire. Toutesfois, dans tout le royaume mesme des Romans, il ne s'en sçauroit trouver de plus parfaite ny de plus accomplie, fust-elle bastie des propres mains d'Amadis ou de l'Arioste. C'est un petit canton de terre où il ne manque que la source de l'or pour y avoir toutes choses necessaires, et un petit rond couronné de montagnes où l'eau et la fraischeur ne manquent jamais. Les arbres y sont verds en tout temps depuis la racine jusques aux feuilles, et, au lieu de fruicts, leurs branches sont chargées de tourtres et de faizans. Les bois y sont si touffus qu'ils ne reçoivent jamais plus de jour que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuict, et pour ne pas offencer les yeux des malades ou descouvrir l'artifice des visages fardez, enfin pour empescher que toutes couleurs ne soient noires. Dans ce troisième temps, je me promène tout à mon aise dans mes allées, sans avoir besoing de me botter et sans craindre la rencontre des carosses. Ce n'est pas tout : les eaux y sont si claires que les animaux qui y vont boire se trouvent avoir le mesme advantage que les hommes pensoient avoir sur eux : c'est de voir le ciel aussi bien que nous ; et nostre belle rivière ayme tellement cette terre qu'il semble qu'elle ne s'en veuille jamais eloigner, par tant de petits contours et de branches qu'elle y fait ; voire mesme, pour s'y amuser davantage elle

1. Cette paraphrase pour désigner la cour se trouve déjà plus haut.

rend ses eaues dormantes et si calmes que les batteaux mesmes ne sçauroient ni s'y sauver ni s'y perdre ; les cignes s'y retirent comme en lieu de seureté, et les campagnes qu'elle arrouze y sont si vastes qu'elles semblent seulement estre destinées pour estre des champs de bataille. En cette demeure tous les biens necessaires à la vie de l'homme me sont aussi communs que l'air et le feu, et depuis le ciel jusques à l'eau des rivières, toutes les richesses de la nature sont à moy. Bref, de tous les advantages dont un homme de ma qualité se peut prevaloir en ce monde, je suis (puis qu'il plaist à Dieu) assez bien partagé. Il ne me manque qu'un peu de santé parmy toutes ces felicitez ; mais, à mon grand regret, c'est un bien qu'il faut que j'envie à ma grande mère ; toutesfois, je me conserve comme si j'estois de cristal, et ne fais point de desbauches qui ne soient fort innocentes, voire plus austères que les jeusnes des Minimes. De plus, si vous voulez voir quelque eschantillon de ma science et de la cognoissance que j'ay des bonnes lettres, je vous aprens de bonne heures que j'ay trouvé la perfection de l'eloquence, que tout le monde avoit tant cherché jusques icy ; je persuade aux malades que la fièvre tierce est une espèce de santé ; je trouve des louanges pour les Busiris et des apologies pour les Nerons ; et tout au contraire, quand je veux, il n'y a rien de si beau soubs le ciel où je ne fasse remarquer des taches et des defauts. Il faut advouer que dans cette eloquence [1] (qui n'est pas moindre que celle qui autrefois portoit des foudres et des tonnerres) je suis le plus grand tyran qui soit aujourd'huy au monde, et que l'authorité de ma voix s'en va estre redoutable à toutes les ames. Quand je parle, il est impossible de conserver son opinion, si elle n'est pas conforme à la mienne, et dernierement j'en reduisis quelqu'uns à une telle extremité que, se separans sans sçavoir que respondre, ils crioient tous après moy comme après quelque voleur insigne : [Monsieur, rendez-nous nostre advis que vous nous emportez par force, et ne nous enlevez pas la liberté de conscience que le roy nous a donnée]. Après tout cela pourtant je n'exerce point de violence qui ne soit au profit de ceux qui la souffrent. Ainsi je règne dans l'esprit des hommes par la force de la raison, et je partage le gouvernement du monde avec les conquerans et les princes legitimes ; je persuade les rois ; j'instruis les ambassadeurs, et en ma plus tendre jeunesse je me suis fait escouter des vieillards de quatre règnes. Pour ce qui est du fonds de toutes les autres sciences, les causes les plus eloignées me sont aussi visibles que les plus ordinaires effects, et si la nature s'estoit faite voir à moy toute nue, je n'aurois pas plus reçeu de communication de ses secrets que j'en ay de cognoissance.

Au reste, tant s'en faut que je parle comme les artisans ; j'escry de la mesme sorte que l'on bastit les temples et les palais, et les œuvres de mes mains ne ressemblent pas à ces statues de boue et de plastre, lesquelles, comme elles ne sont que l'ouvrage d'une journée, aussi ne sont-elles de durée que pour un jour et pour servir d'ornement à quelque entrée de gouverneur en une ville, et non pas au règne de plusieurs roys. J'espère que mes ouvrages disputeront avec le printemps à qui produira de plus belles choses, et j'ay mesmes une infinité de fleurs desliées, dont il ne faut que faire des bouquets, et il y a six ans que je laisse parler les autres pour mediter ce que je dois dire. En effect, je feray des choses si rares et si admirables que les roys (qui ne sont riches que de choses superflues) seront trop pauvres pour les payer selon leur valeur ; et qu'ainsi ne soit, j'ay parlé en si bons termes et en si bonne part du prince d'Orange et du marquis de Spinola [1], qu'il eust peut-estre semblé à quelques uns que j'eusse attendu une abaye de ce huguenot, et que pour l'autre j'eusse esté pensionnaire d'Espaigne. Et toutesfois ce n'est pas mon mestier de flatter ; tout ce qu'il y a, c'est que je sçay l'art de dire la verité de bonne grace, et il faudroit que les choses fussent bien relevées si je ne les egalois, voire mesme si je ne les surpassois par mes paroles. Au reste, je prens l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moy si j'eusse esté le premier au monde ; mais je ne depens pas servilement de leur esprit, ny ne suis pas né leur sujet pour ne suggerer que leurs loix et leur exemple ; au contraire (si je ne me trompe), j'invente plus heureusement que je n'imite, et comme on a trouvé de nostre temps de nouvelles estoiles qui avoient jusques icy esté cachées, je cherche de mesmes en l'eloquence des beautés qui n'ont esté cognues de personne.

PANTALON.

Je voudrois bien avoir veu quelque chose du vostre ; car je vous apprens que j'ay le mesme goust pour les escrits que pour les melons, et si ces deux sortes de fruicts ne sont en un degré de bonté qui soit proche des choses parfaites, je ne les louerois pas mesme sur la table du roy, ny dans les œuvres d'Homère, et principalement en ce temps, où il court une certaine maladie contagieuse qui prend le monde par le bout des doigts ; et certes il ne seroit pas peut-estre tant inconvenient [2] qu'il y eust une sorte d'inquisition pour ce sujet, c'est-à-dire pour empescher que les fols ne remplissent le monde de leurs mauvais livres, et que les fautes des maistres d'eschole ne fussent aussi publiques que celles des magistrats et des generaux d'armée.

Or, pour eprouver si les effects respondront à

1. Toutes les phrases qui vont suivre sur l'*Éloquence* sont éparses dans les premieres lettres de Balzac, qui s'en disait le prince. Il en fit l'objet d'une *paraphrase* particulière adressée à Costar, qui n'était pas écrite lorsque cette parodie fut faite. Sans cela l'auteur n'eût pas manqué d'y puiser comme dans les lettres.

1. Il est souvent parlé dans Balzac de ces deux illustres ennemis, l'un commandant les Hollandais, l'autre les Espagnols. Ils y sont traités de manière à être tous deux contents.

2. Inconvénient, était alors tout à la fois un substantif, ou, comme ici, un adjectif, avec la tournure de phrase dont on voit un exemple, et que Balzac employa souvent : « Encore, dit-il dans le *Prince*, ch. xv, n'a-t-il pas été inconvenient que les choses n'arrivassent pas tout d'un coup à la plus haute élévation. »

tant de belles promesses, je voudrois bien que vous me fissiez un petit discours sur le malheur du siècle d'à present en comparaison de ces autres siècles d'or, et de nos pères, qui ne sçavoient que c'estoit ny de rebellion ny de tyrannie.

Et me le rendrez dans deux ou trois jours, pendant lequel temps j'auray le loisir de parler de vostre recherche à quelques uns de mes plus proches. Cependant voyez vostre maistresse avec le plus de soin et d'artifice qu'il vous sera possible, et resolvez-vous plustost d'y faire mille voyages inutils pour en pouvoir faire un qui reussisse. Les filles n'ont point continuellement devant leurs yeux les pourtraicts de ceux qui sont absens; l'assiduité près d'elles fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'elles n'aimeroient point par raison, elles les aiment bien souvent par coustume. Il est donc necessaire de se monstrer tousjours pour estre tousjours prest de recevoir la fortune ; et veritablement, comme la colère se fait des armes de tout ce qu'elle rencontre, il est certain que l'occasion se sert de tous ceux qui se presentent. Enfin, puisque nous avons à vivre parmy des bestes sauvages, il est besoin ou de les adoucir ou de les dompter. Après cela, si vous me rapportez, comme je vous ay prié, un fidelle tesmoignage de vostre capacité, je sçauray bien trouver la recompense que meritera vostre vertu.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je feray tout ce que vous voudrez; mais je vous prie de considerer que je ne puis rien faire ny travailler que soubs le bon plaisir du medecin et de la fièvre, et, en l'estat où je suis, je ne sçaurois pas seulement promettre l'histoire du royaume d'Ivetot, ou celle du pontificat de Campora, qui ne dura que demy-quart d'heure ; toutesfois, sur l'asseurance que j'ay que mon stile n'est pas eloigné de cette perfection qui jusques icy a plus esté desirée que veue, je veux entreprendre un dessein qui estonnera l'esprit de mes adversaires, et faire voir à ceux qui croyent surmonter les autres que j'ay trouvé ce qu'ils cherchent. Au moins, quoy que je fasse (seigneur Pantalon), je vous auray tousjours present à l'esprit pour m'obliger de ne faillir point devant un si grand exemple, et je n'oublieray pas le sujet de ce travail afin de ne concevoir rien qui ne soit digne de cette belle fille; il seroit impossible d'avoir en mesme temps un si grand objet et de petites pensees, et de n'estre point échauffé de ce soleil de la nuict et des mauvais jours qui eclaire tousjours mon repos et mes estudes.

SCÈNE II

LE PALADIN ET CLORINDE.

LE PALADIN.

Tousjours belle, tousjours incomparable.

CLORINDE.

Je ne sçay pas comme osez-vous dire cela : je suis plus flestrie que les roses de l'année passée.

LE PALADIN.

Vous ne le dites pas comme vous le pensez, et vous avez trop de cognoissance de vous-mesme pour croire que je vous flatte.

CLORINDE.

Pardonnez-moy, Monsieur; asseurez-vous que sur cette opinion je casse tous les mirouers que je rencontre, je trouble l'eau de toutes les rivières que je passe, et je fuis toutes les boutiques de peintres de cette ville, de peur qu'ils ne me representent mon mauvais visage.

LE PALADIN.

Et où est, je vous prie, l'academie où vous avez appris à si bien parler? Veritablement, si tout le monde avoit l'esprit et le naturel aussi bon que vous l'avez, il se perdroit bien du temps à l'eschole; les universitez deviendroient la plus inutile partie de la republique, et le latin, aussi bien que le passement de Milan et autres marchandises estrangères, seroient plustost une marque de nostre luxe qu'un effect de nostre necessité [1].

CLORINDE.

Si est-ce que personne ne m'a jamais appris à parler que ma mère, et je luy dois tout ce que j'en ay de bon plustost qu'à tous les faiseurs de livres. Mais laissons tout cela, car je ne suis pas resolue de contester avec vous jusques à la fin du monde, ny de me deffendre d'un ennemy qui ne me jette que des rozes à la teste. Je croy qu'à l'heure que nous parlons, le seigneur Docteur aura parlé de moy à mon père, de la recherche qu'il pretend faire de moy. Tous les jours il est après à m'importuner, et si j'osois, pour fuyr des personnes de cette sorte, je prendrois la poste, je me mettrois sur mer, et m'en irois cacher au bout du monde. Je crains pourtant que mon père n'y prenne goust et qu'il ne luy agrée, ou à cause de la science dont il se vante, ou peut-estre pour ses moyens.

LE PALADIN.

Quel homme est ce Docteur? quelles qualitez a-il contraires aux mauvaises?

CLORINDE.

Je ne sçay; il se vante pourtant d'avoir trouvé ce que le monde cherche tous les jours avec tant de peine.

LE PALADIN.

Seroit-ce la pierre philosophale? Il l'a toute trouvée dans ses reins ou dans la vessie !

CLORINDE.

A l'ouyr parler, je croy que c'est l'eloquence.

LE PALADIN.

Vrayement, voilà bien dequoy faire tant de bruit, principalement en ce temps et en ces brouilleries de guerre, où nous aurions plus besoin de force que de raison, de capitaines que de docteurs; où

1. Toute cette comparaison bizarre entre les universités, le latin et le passement de Milan, est mis aussi par le *Francion* de Sorel (liv. XI, p. 572), dans la bouche de Balzac (Hortensius), et Francion lui riposte avec raison : « Considerez que le latin n'a rien à demesler avec le passement. »

deux livres de poudre bien mesnagées feront tousjours plus d'effect que toute la rhetorique de Ciceron. Après avoir bien veillé sur leurs escrits et passé de mauvaises nuicts sur leurs livres, au partir de là une miserable sentinelle de ma compagnie, qui aura donné l'alarme bien à propos, aura beaucoup plus servy que tous les faiseurs d'almanachs. Il faut aujourd'huy quelque chose dans l'estat present de plus fort et de plus dur contre nos rebelles et nos ennemis que le discours, et les plus puissantes paroles du monde ne sçauroient faire fuyr une femme ou renverser un pan de muraille sans canon. N'a-il rien plus à debiter que cela ?

CLORINDE.

On tient qu'il a après cela quelques moyens.

LE PALADIN.

Ouy, mais d'ordinaire les biens et les honneurs de ce monde sont ou l'heritage des sots, ou mesme la recompense du vice; outre que, si c'est celuy que je veux dire, c'est un homme plus vieil que son père, tout cassé et qui ne se remue qu'à force d'ambre gris [1] et de medecine. Je le vis dernierement qu'on le portoit dans une chaire, car je vous apprens que la pluspart du temps ses jambes ne luy servent que par bienseance; et lors qu'il est en cet estat, il est si glorieux qu'il ne se leveroit point ou ne feroit pas un pas pour le pape, et si vaillant qu'il ne reculeroit pas pour toutes les armées de France. Au reste, il ne faudroit qu'un jour sans soleil, ou une mauvaise nuict dans une hostelerie pour achever de le faire mourir; et, aux termes où il en est reduit, il seroit plustost arrivé en l'autre monde qu'à Gentilly [2]. Son foye est continuellement en differend avec son estomach, et toutes ses parties intestines sont en perpetuelle guerre civile. Que sçay-je, après cela, s'il a la partie par laquelle nous sommes hommes, aussi bien que par la raison, encores bien saine et entière?

CLORINDE.

Il est pourtant en grande estime pour son sçavoir, à ce que j'en ay ouy dire à nos voisins.

LE PALADIN.

Je le veux croire, Madamoiselle; mais quand je considère qu'il n'y a pas eu de bestes qui n'ayent esté autrefois adorées, ny de maladie à qui l'antiquité n'aye basty des temples, je ne m'estonne plus qu'on fasse estat de tant de gens qui ne le meritent pas, et qu'on donne de la vogue à beaucoup de foibles esprits, puis qu'on a fait des vœux et baillé de l'encens à des crocodiles et à des cygnes; et, pour moy, je tiens fermement qu'il est tenu à restitution de la reputation qu'il a si mal acquise. Toutesfois, si vous vouliez croire mon conseil, nous ne craindrions pas tous les evenemens, et je vous asseure que je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

1. Ce n'est plus qu'un parfum, mais alors c'était un réconfortant, un aphrodisiaque. Il venait du Levant; son vrai nom était ambre de Grèce, dont on avait fait *ambre gris*, par une altération pareille à celle qu'avait subie le *viride græcum*, vert de Grèce, dont on a fait *vert de gris*.

2. Jeu de mots sur la ressemblance du nom de Gentilly avec *gentillesse*.

CLORINDE.

Vous estes trop discret pour me donner un advis contraire au bon.

LE PALADIN.

Il est vray pourtant que je vous ayme si fort que je ferois volontiers un peché pour l'amour de vous.

CLORINDE.

Je n'en suis pas de mesme, car je vous jure que je vous ayme, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

LE PALADIN.

Vous m'obligez encores trop, Madame. Il est bien vray que, si vous ne m'aymiez que selon la rigueur du droict et de la raison, je craindrois fort à ce compte de vous estre fort indifferent, et il vaudroit beaucoup mieux pour moy que l'affection que vous me portez fust une passion qu'une vertu; et comme il y a des rivières qui ne font jamais tant de bien au monde que quand elles se debordent, de mesme l'amour n'a rien de meilleur que l'excez. Commencez donc desormais, je vous prie, à ne garder ny règles ny mesures aux faveurs que vous me ferez, à fin que je sois legitimement ingrat, estant infiniment obligé; ne me laissez pas mesme des paroles avec lesquelles je vous puisse remercier; bref, j'estime qu'on n'ayme jamais assez si on n'ayme trop.

CLORINDE.

Mais que vouliez-vous dire tantost par vos conseils?

LE PALADIN.

Je voulois dire qu'il y a de certains petits mariages si peu contraints et si libres, qu'on ne recherche pas mesme le consentement de personne pour les consommer, et de tous les mystères secrets il n'y a point d'ordinaire d'autres tesmoins que la nuict et le silence.

CLORINDE.

Mais aussi l'Eglise ne les approuve pas.

LE PALADIN.

Si elle ne les approuve, elle ferme neantmoins les yeux pour faire semblant de ne les pas voir.

CLORINDE.

Et que diroit-on si on nous trouvoit en cet estat?

LE PALADIN.

On ne croiroit pas que nous conspirassions contre le roy, ny que je vous apprisse la magie; et certes il me semble qu'il seroit bien temps que nous commençassions l'histoire de nos advantures, et que vous voulussiez vous esloigner de la tyrannie de vos parens. C'est un monstre qu'il faut fuyr jusques aux extremitez de la terre, et avec qui la paix mesme est dangereuse. Je vous menerois aux pays des peintures, de la musique et de la comedie, et où l'on porte autant de respect aux femmes qu'aux choses sainctes.

CLORINDE.

Jesus! Monsieur, osez-vous bien me parler de ces longs pelerinages, à moy qui n'ay presque des

jambes que par bien-seance [1], et qui ay autant de peine d'aller d'un bout de nostre jardin à l'autre que s'il faloit traverser des montagnes et des rivières, et qui ne ferois pas plus de chemin en un jour qu'un courier boiteux en une heure.

LE PALADIN.

Madamoiselle, pourveu que vous aymiez, toutes choses vous seront aysées, et vous n'aurez pas plus de peine à passer les Alpes qu'à monter vostre degré; l'eau de la mer deviendra douce si vous ne vous contentez qu'elle soit tranquille.

CLORINDE.

Monsieur, il n'est pas temps d'avoir de tels desseins. Croyez-moy, laissons faire à la nature et au temps: ils nous vengeront bientost de nos ennemis. Adieu, retirons-nous; nous parlerons une autre fois plus amplement de cet affaire.

LE PALADIN.

Allons, Madamoiselle.

CLORINDE.

Vous estes aussi plein de ceremonies que le vieux Testament. Ce sera donc pour vous obeyr.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE DOCTEUR ET CLORINDE.

LE DOCTEUR.

Sera-il tousjours plus aysé d'allumer de la glace que de vous donner de l'amour? Auray-je tousjours plus de peine à tirer de vous quelque bonne parole que je n'en aurois à obtenir trois declarations du roi et autant de briefs de nostre Sainct Père? Tout ce que je vous sçaurois dire ne vous fera-il jamais aucune impression sur vostre esprit? Toutesfois, bien que vous me traictiez mal et que vos mespris me deussent estre sensibles, j'ay resolu de m'obstiner à souffrir de vous et de prendre par force vos bonnes graces, s'il n'y a moyen de les gaigner legitimement; je croy neantmoins que vous n'estes pas si sauvage que vous n'enduriez qu'on vous ayme, ny si attachée à vous-mesme qu'il ne vous reste quelque affection pour les choses qui en sont separées. Sans faire le poëte, je vous puis asseurer que j'ay appris vostre nom à tous les rochers de mon desert, et qu'il est escrit sur toutes les escorces de nos arbres; mais vous ne m'avez pas pourtant d'obligation de ce que je vous ayme si parfaitement. C'est une action qui ne depend plus de ma volonté ny de la liberté de mon franc-arbitre; elle m'est aujourd'huy aussi necessaire que toutes les autres sans lesquelles je ne sçaurois vivre, et il faut bien que je me laisse emporter à la force de mon inclination (qu'un autre appelleroit sa destinée). Soyez donc, tant qu'il vous plaira, mon ennemie, je ne seray jamais autre que vostre serviteur; toutesfois, je veux plustost croire, pour la satisfaction de mon esprit, que vous avez peut-estre resolu de m'aymer secrètement, à fin de ne donner de la jalousie à personne, et qu'il y a plus d'artifice que de froideur en vostre silence; autrement, si cela estoit et si je me voyois tout à fait privé de l'honneur de vos bonnes graces, il est certain que je ne voudrois pas vivre après un si sensible deplaisir, et que je penserois n'avoir plus rien à conserver dans le monde après avoir perdu mesme l'esperance, qui est le seul bien de ceux qui n'ont pas les autres.

CLORINDE.

Voilà qui est fort bien; mais on dit qu'il n'y a jamais grande difference entre vostre santé et la maladie des autres, et que vous avez le corps si mal fait et si debile qu'il ne faudroit que souffler pour l'abatre.

LE DOCTEUR.

Sçachez, Madamoiselle, que le ciel de ce pays ne m'est pas tout à fait contraire, car de vous asseurer que je me porte du tout bien, je n'oserois pas me hazarder jusques-là. Il est vray que j'ay de bons intervalles, quelques heures qui me font ressouvenir de ma première santé; et puis il y a d'excellens medecins qui m'ont promis de faire tout leur possible pour me refaire un corps tout neuf; à tout le moins, s'ils ne peuvent me guerir entierement, ils essayeront de m'empescher de mourir et faire durer mes maladies encores une cinquantaine d'années. Je voudrois pourtant bien passer un accord avec les medecins par lequel il fust dit que toutes les choses bonnes fussent agreables et qu'on se peust guerir en sentant des fleurs, au lieu que les remèdes sont de seconds maux qui viennent après les autres; et, toutesfois, sans beaucoup de temps et de peine, je me suis rendu aisé tout ce qui me sembloit au commencement impossible, et, en l'estat où je suis, j'avalerois du feu si on me l'ordonnoit pour le bien de ma santé. Mais je voy bien que ces paroles et ces attaques ne viennent pas directement de vous; elles sortent sans doubte d'une bouche moins sobre que celle d'un Suisse, je veux dire de mon rival. Je cognois à ce compte qu'il vous voit souvent, mais je vous prie de croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si souvent entre ses bras et que je souffre qu'il jouysse de mon bien sans m'en rendre compte; tous les momens qu'il vous oblige de donner à ses visites sont autant d'usurpations qu'il faict sur moy; tout ce que vous luy dites à l'oreille sont autant de secrets que vous me cachez, et avoir vostre conversation en mon absence, c'est s'enrichir de mes pertes. Si vous n'y prenez garde, il desrobera vos bonnes graces, car c'est le plus meschant homme qui vive aujourd'hui soubs le ciel. Je voy bien, Clorinde, qu'il faut que je vous detrompe et que je fasse l'histoire de celuy que vous prenez pour un si honneste

1. Le *Francion* de Sorel (p. 570) reprend aussi cette expression d'un précieux si bizarre.

homme; il faut que vous croyez qu'il y a si longtemps qu'il faict du mal qu'il ne se sçauroit souvenir luy-mesme du temps de son innocence, et il a tellement appris dans le mestier de la guerre les vices qui y sont communs, qu'aujourd'huy mesme, en pleine paix, il ne pardonne ny à age ny à sexe. Ne pensez pas pourtant qu'il soit aussi grand guerrier qu'il se faict, et, si parfois vous le voyez blessé au visage, ne croyez pas que ce soient les marques de quelque combat où il ayt faict paroistre son courage : ce sont seulement les esgratigneures de quelque maistresse. Il a toutes les passions et tous les desseins d'un tyran, il ne luy en manque que la puissance pour les executer; et, si le temps l'avoit chargé d'années et des incommoditez de la vieillesse, je crois qu'il voudroit encores voir avec des lunettes les choses que les honnestes gens fuyent, et se faire porter aux lieux où il ne pourroit pas aller luy-mesme honnestement. En somme, comme il y a des peintures qu'il faudroit effacer pour en oster les defauts, aussi il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à toutes ses ordures, et je croy fermement qu'il auroit besoin d'un jubilé qui ne fust que pour luy seul, et qu'il faudroit mettre tout un diocèse en prières et ordonner pour luy un jeusne public, ne plus ne moins que si on avoit à demander au ciel la conversion du grand Turc. Après tout cela il joue et despense comme s'il estoit roy de la Chine. Pour ce qui concerne l'ame et l'esprit, il est si despourveu des biens estrangers que personne ne sçauroit estre sçavant que des choses qu'il ignore; il ne se trouve jamais aux assemblées où on se rend homme de bien par l'oüye, et la prière de la pensée, mesme la plus courte, luy est une si grande corvée que s'il avoit à faire le voyage de Lorette ou celuy de Nostre-Dame de Montserrat. Il est, outre cela, si inconstant dans sa religion, qu'il ne s'arreste pas tousjours à ce qu'il en a appris de sa mère et de sa nourrice, et ne se veut pas contenter du Dieu de ses pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil. Bref, qui le cognoistra parfaitement comme je fais le prendra tousjours pour quelqu'un de ces faux prophètes dont la vieillesse de l'Eglise est menacée, et, s'il n'estoit né pauvre (comme il est), je le prendrois pour celuy qui doit venir avec des armées troubler le monde et à qui les demons gardent tous les tresors qui sont cachés soubs la terre; car ses fautes ne sont pas purement humaines, et le commerce ne devroit pas estre permis avec luy, ni sa conversation tolerée par les loix. Pour moy, je ne suis point de ceux-là qui estudient les moindres actions de leur vie et qui apportent de l'art à tout ce qu'ils font et à tout ce qu'ils ne font pas; je ne sçaurois prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'authorité à leurs sottises; je sçay encores moins cacher mes deffauts et faire le personnage d'un homme de bien si je ne l'estois pas, et, s'il y a quelque bonne qualité en moy, elle paroist si peu au dehors qu'il faudroit m'ouvrir l'estomach pour la trouver. Je dis cecy en sa consideration, parce qu'il a de coustume de faire plus de bruit que d'effect.

CLORINDE.

Il ne faut pas plustost croire aux paroles de l'envie et de ses ennemis qu'aux actions mesme du Paladin : il ne suffit pas d'accuser un homme de bien pour le rendre du tout meschant.

LE DOCTEUR.

Madamoiselle, asseurez-vous que je ne vous ay dit que la moitié de la verité. Mais voicy Monsieur vostre père : il faut que je me prepare de reciter ce grand discours que j'ay fait par son commandement et dont il a si fort loué les premières lignes.

PANTALON.

Eh bien, Monsieur le docteur, estes-vous prest?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur; vous n'avez qu'à me prester l'oreille, je m'en vay vous dire de grandes choses.

Harangue du Docteur sur les siècles d'or en comparaison des misères et corruption du nostre.

LE DOCTEUR.

Aux siècles passez (que l'on appelle d'or pour n'avoir pas esté de fer), le peuple ne se conservoit dans son innocence ny par la crainte des loix, ny par l'estude de la sagesse; pour bien faire il suivoit simplement la bonté de sa nature, et tiroit plus d'advantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la cognoissance de la vertu; on ne sçavoit que c'estoit de tromper, fors les oyseaux et les bestes, et les stiles du palais et de la chancelerie n'avoient pas encores aydé à la confusion des langues. Les choses qui nuisoient à la santé des hommes et qui offençoient leurs yeux en estoient generalement bannies; il n'y avoit ny lezards, ny couleuvres, et de toutes sortes de reptiles ils ne cognoissoient que les melons et les fraizes. Là, les rois mesmes se desalteroient dans les fontaines et se nourrissoient de ce qui tombe des arbres; leurs plus superbes collations estoient de figues et de muscats, et des viandes sanglantes ils ne cognoissoient que les cerizes et les meures; bref, ils vivoient la pluspart du temps de fenouil et de curedents, et passoient la moitié de leur age sans souper. Tout le monde se saouloit pourtant de ce qu'il aymoit le plus, et les bergers et les bergères gastoient plus de bleds et d'herbes en se culbutans à la renverse que la gresle et la tempeste, qui n'estoient pas encores en usage. Le soleil envoyoit bien de la clarté, mais non pas de la chaleur, et quand les rivières se debordoient, ce n'estoit que pour rendre l'année plus riche et pour faire prendre à la main sur l'arène et sur le sable les truites et les brochets, qui estoient les crocodilles de ce temps-là, car la nature encore vierge n'avoit point commencé à faire des monstres; on ne parloit ny de Gerion, ny du Minotaure, ny de Theophile[1]; l'inquisition et le Parlement estoient encores en l'idée des choses, et des deux parties de la justice il n'y

1. Le poëte Théophile de Viaud, chef des libertins et des athées. Balzac, qu'il avait attaqué en prenant part à la querelle, sous le nom du paladin Javerzac, le plaçait naturellement parmi les monstres.

avoit de cogneue que celle qui donne des recompenses; la bonne intelligence estoit telle entre les citoyens qu'une femme servoit à trois frères; ils ne sçavoient que c'estoit ny de musc, ny de sucre, ny d'ambre gris; ils n'avoient point encores de dieu d'or, ny de vaisselle d'argent, et les nouveautez des couvertures et des habillemens n'estoient pas encores introduites. Mais maintenant qu'il ne reste pas un seul grain de cet or dont ces premiers siècles estoient composez, les vertus d'Alemagne [1] ont succedé à toutes ces sobrietez; aujourd'huy chacun boit en tout temps comme s'il avoit la fiebvre, et fait provision de viande ne plus ne moins que si on avoit à entrer en une ville assiegée. Tel homme fait deborder dans son gosier tout ce qui se devoit boire de là à Pasques, en danger de faire naufrage si on ne le secouroit promptement, ou pour le moins de ne des-enyvrer que l'année prochaine. Au contraire, les roys remplissent leur espargne du sang et des larmes de leurs subjects, qui sont contraincts de s'enfuir dans les bois et de passer la mer pour se sauver de la taille et de la gabelle, et après tout cela il faut bien souvent qu'ils empruntent leur propre argent de leurs thresoriers, comme ils acheptent les places de leurs royaumes des capitaines qu'ils y avoient ordonnez, et sans mentir ils ne sçavent plus à qui fier les clefs de leurs thresors, puisque les plus innocens mesmes ont des mains et peuvent avoir des tentations; et si l'on trouve bien à qui donner en garde des virginettes, c'est qu'il est plus difficile de trouver un homme de bien qu'un eunuque, et que les miracles sont plus rares que les monstres. Bref, il n'y a que vous (seigneur Pantalon) qui parmy toutes les corruptions ayez la hardiesse d'estre vertueux et d'avoir une bonté du regne du roy Louys XII.

LE PALADIN, *après avoir ouy le discours.*

Et bien, n'est-ce que cela, après avoir tant sué et travaillé avec autant de peine et de temps que les anciens sculpteurs à faire leurs dieux?

LE DOCTEUR.

Vous avez tort de dire cela : mes escrits sentent plustost l'ambre et le musc que l'huyle ni la sueur.

LE PALADIN.

Je meure si les folies de mon enfance n'ont esté encores plus serieuses que toutes ces belles fleurs de rhetorique; au reste, je n'ay besoin que de la moitié de mon industrie pour en faire autant ou plus; dans un demy quart d'heure seulement, s'il plaist au seigneur Pantalon de me recevoir à la dispute, et proposer sa fille en prix à celuy qui dira de plus belles choses et mieux ajancées, je feray un petit discours dont la fin ne sera guères esloignée du commencement, et toutesfois la douceur et la majesté y paroistront avecque un si juste temperamment, que personne n'y trouvera rien de lasche ni de farouche.

PANTALON.

Ouy, je le trouve bon : faites-moy donc une harangue sur ma venerable vieillesse; je vous donne trois ou quatre tours de salle pour y penser.

1. L'Allemand était déjà le type de l'ivrogne et du mangeur.

Discours du Paladin sur la vieillesse de Pantalon.

LE PALADIN.

J'espère, avecque l'ayde de Dieu (seigneur Pantalon), que vous ne vous laisserez pas encores emporter à la foule de ceux qui passent de ceste vie à l'autre : vous avez dans le corps une source de vie qui ne tarira jamais, et vous avez faict une provision et un thresor de santé qui doit durer jusques à la fin du monde, ne plus ne moins que si, pour le bien general de la chrestienté, vous debviez estre autant en la nature des choses que le soleil et les astres, voire mesmes estre reservé pour faire l'epitaphe de l'univers et les dernières chansons qui doivent finir la joye des hommes, et après cela demeurer le seul et unique heritier de toute la terre : car, à bien considerer les malheurs et les accidens que vous pouvez avoir veuz en vostre vie, dont vous estes pourtant heureusement eschappé, on peut dire avecque apparance que vous avez passé le temps de mourir, et qu'il ne faudroit pas moins que des esclats de foudres et des cheutes de montagnes pour vous oster la vie. Que vous avez veu de ces malheureuses saisons où l'air estoit infecté de telle sorte que les oyseaux en tomboyent tous morts et que l'eau des fontaines se corrompoit en poison, et toutesfois ces pestes n'ont pas osé attaquer vostre corps! Aussi croys-je que Dieu laisseroit plustost toucher à ses autels et à ses images qu'à vostre personne, et qu'outre la Providence qui gouverne le monde, il y en a une particulière dans le ciel qui n'est destinée qu'à vostre vie. Vous avez gousté de deux differens siècles, et ce ne sont plus les mesmes hommes que vous avez veus; ce sont maintenant les affaires d'un autre royaume. Depuis le temps que vous estes au monde, la chrestienté a changé dix fois de face; ny nos mœurs, ny nos habillemens, ny nostre cour, ne seroit pas recognoissable à celle que vous avez veue. Les hommes, depuis vostre naissance, ont fait de nouvelles loix et introduit un autre Dieu, et les vertus de vostre jeune aage sont maintenant les vices de celuy-cy. Au reste, vostre jeunesse est aussi esloignée de nous que la vie de Charlemagne, et il semble que viviez dès le commencement de ceste monarchie; une grande partie de vous-mesme est demeurée dans l'histoire de quatre règnes, et, quoy que vous ayez esté de cet autre siècle, vous ne laissez pas pour cela de faire encore une notable partie de celuy-cy : car, à veoir la vigueur et la force de vostre esprit et l'entière et parfaicte santé dont vous jouïssez, il semble que vous vous soyez seulement enfariné ce visage, que j'apelle plustost immortel qu'ancien, et que le baston que vous portez est plustost une marque de vostre authorité que de vostre foiblesse : aussi est-ce pour le bien du monde que Dieu vous a donné ceste santé vigoureuse, et pour l'employer à son service et veiller à la conduitte de vostre menage, et vous auriez

assez de vie pour animer encores trente corps comme celuy du Docteur. J'ay dit.

PANTALON.

Voilà un galand homme, et qui mérite d'estre le baston de ma vieillesse[1] et l'appuy de mes dernières années, sur lesquelles il a parlé en si bons termes; mais, de grâce, brave Paladin, encores faut-il que je vous cognoisse, et que je sçache un peu de quoy vous vous estes meslé toute vostre vie.

LE PALADIN.

Il est très certain que les belles actions semblables à celles que j'ai faictes en mon temps ne se font pas plus souvent veoir au monde que les deluges et les autres grands effects de la justice ou de la puissance de Dieu : car, avec un long temps et une longue suite d'années, les plus ignorans acquereroient mesme de l'experience, et les plus lasches, enfin, deviendroient les maistres, quand ce ne seroit qu'ils verroient mourir tous les autres; force gens mesme ont faict de grandes actions qui ont commencé leurs vies par de grandes fautes, ou de petites choses. Mais, comme il n'y a guères de rivières qui soient navigables à leur source, ny de païs où le soleil soit chaud dès le poinct du jour, aussi, certes, ceux-là sont rares qui pour estre grands n'ont point besoin de croistre ny de vieillir, et par consequent ne sont point subjets ny à l'ordre du temps, ny aux règles de la nature. Je dis cecy, seigneur Pantalon, parce que dès ma tendre jeunesse j'ay faict des exploicts et des miracles presque incroyables : car à l'aage de dix ou douze ans je puis me vanter d'avoir souvent esté appellé au conseil de guerre, et d'avoir quelquefois remply la place de mon capitaine en la conduite de trois compagnies. Les traictez de paix, les resolutions de guerre, et generalement tous les grands affaires, ne se faisoient point sans moy. Mais aussi, au lieu de m'amuser, comme les autres enfans de mon aage, à mettre un baston entre mes jambes[2], je montois tous les plus grands chevaux de l'escurie du roy, et, au lieu d'espée de bois, je me servois des armes du plus gros Suisse de l'armée. Bref, la vivacité de ma nature fournissant par avance à mon corps et à mon esprit tout ce que peut apporter le temps, il sembloit que pour estre sage et prudent, grand et puissant, je n'eusse point besoin d'aage ou d'experience.

PANTALON.

C'est assez, je cognois maintenant le lyon par la patte[3]; allons au logis faire la collation nuptiale et poursuivre le reste du discours que vous avez commencé; je vous feray servir des reptiles de mon jardin, et des pommes et des muscats que je vous donneray il en sortiroit dequoy enyvrer la Normandie et l'Angleterre. C'est de ces sortes de choses agreables que je pretends vous faire part, et laisser au peuple les necessaires. Au reste, si nous pouvions une fois estre atablez, nous ne nous en leverions pas à la haste pour sauver la moytié du monde, de peur de troubler la digestion. Je feray allumer un beau et bon soleil de la nuict et des mauvais jours qui sera tout de la couleur des rozes.

LE PALADIN.

Je vois bien, Monsieur, que je suis la teste la plus chère que vous ayez aujourd'huy soubs vostre conduite, et je ne recevrois pas de vous une nourriture si delicate et si precieuse que je la reçoy, si vostre affection ne vous faisoit acroire que ma vie vaut plus que celle des autres, et qu'elle merite par consequent d'estre plus soigneusement conservée. Mais de vous rendre des complimens pour des courtoisies et des obligations si grandes, ce ne seroit pas estimer assez la valeur, si je pensois m'en acquiter par des simples paroles. De sorte que, s'il est vray ce qu'on dit, que les roys sont donnez par la force et les beaux-pères par hasard, je n'ay pas de petits remerciments à faire aujourd'huy à la fortune, de m'avoir placé ainsi dans une bonne maison, où je voy bien qu'il ne manque rien que la source de l'or et les choses qui ne sont pas necessaires. Mais qu'en dictes-vous, ma maistresse? N'estes-vous pas bien contente de tout cecy?

CLORINDE.

Puisque je vous ay donné ma parole, sur la foy publicque, sur les autels et sur les evangiles, croyez que je ne suis pas resolue de la revoquer, et qu'elle demeurera inviolable quoy que le ciel et la terre facent; bref, je me partageray tousjours entre vous et mon père que voilà, et vostre compagnie me sera desormais si chère qu'elle me feroit trouver la cour au vilage, et Paris dans les landes de Bordeaux[1].

PANTALON.

Allez donc, chers enfants, vous enfermer en quelque lieu tous deux ensemble, et n'en partez point que vous n'y fassiez un tiers. Vous estes tous deux en un aage où vous pouvez vous donner contentement, et en recevoir l'un de l'autre. N'ayez crainte de faire, comme vostre voisin, des muets, des borgnes et des monstres, mais faictes-moy des enfans qui ne soient pas assez meschans pour desirer vostre mort, qui ayent assez de sagesse et de patience pour l'attendre, voire qu'ils soient si gens de bien que jamais ils n'y songent. C'est toy, brave Paladin! employe bien ce corps capable d'envoyer des colonies en toutes les parties du monde, et de remplir les terres qui sont les plus desertes. Imite en cela ce grand Hercules, aussi bien qu'en tes autres exploits, ce grand dompteur de monstres, dis-je, ou plustost ce grand abateur de bois, qui en une nuict fut cinquante fois gendre de son hoste; monstre-toy cinquante fois mary de ta maistresse, et te souviens que la nuit a ses plaisirs aussi bien que le jour.

1. L'expression est de Balzac, c'est une des seules qui soient restées de lui. Du temps de Richelet, elle était déja passée dans le style familier.
2. C'est le, *equitare in arundine longâ*, d'Horace.
3. Autre locution, prise du latin, *ex ungue leonem*.

1. Cette phrase se trouve déjà plus haut.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

LE DOCTEUR, HYDASPE.

LE DOCTEUR.

En fin, j'ay donc esté chassé et rebuté, ne plus ne moins qu'un mauvais courtisan ou un meschant ministre d'estat ; et quand je me considère en l'estat où je suis, et où il n'y a plus d'honneste occupation pour mon esprit, il me semble veoir un Phidias ou quelqu'autre de ces anciens ouvriers à qui on ait lié les mains et osté d'autour de luy le marbre, l'or et l'yvoire. Enfin donc le Paladin a passé pour plus grand autheur que moy, et sa facilité de parler mal a esté preferée en tout à mon eloquence ; il a pris la place qui me devoit estre reservée ; mais Dieu sçait de quelle façon je le traiteray ! Si je veux, on croira un jour que c'estoit un monstre qui devoroit les villes entières, et declaroit la guerre aux choses divines et humaines ; on s'ymaginera que c'estoit un magicien qui piquoit tousjours quelque image de cire avecques des aiguilles[1], et qui troubloit tout le monde de son temps par la force de ses charmes ; bref, je feray paroistre que je vaux plus que tous mes ennemys, et qu'ils n'ont d'autre avantage sur moy, qui suis maladif, que celuy de la santé s'ils se portent bien. La necessité a de cruelles armes, et les morsures des bestes qui sont aux abois sont quelquefois les plus dangereuses.

HYDASPE.

Monsieur, Monsieur, puisque nous durons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, et il vaut beaucoup mieux souffrir l'injustice que de la faire, et estre le martyr que le tyran. Imaginons-nous que ce mauvais affaire arriva au siècle des choses fabuleuses, et pour nostre commun contentement apprenons l'art d'oubliance.

LE DOCTEUR.

Ouy, mais quand je considère le tort qu'il m'a fait, me rendant mesprisable envers tout un sexe, et ridicule à l'autre plus belle partie du monde, je ne sçaurois m'empescher de luy vouloir mal ; et, après tout, faut-il qu'un si meschant homme ne meure qu'une fois !

HYDASPE.

Vous deviez posseder les bonnes graces de vostre maistresse comme des biens qui se peuvent perdre, et maintenant vous vous monstreriez le mesme en l'une et l'autre fortune, et il ne sortiroit pas de vostre bouche une seule parole qui ne fust digne de vostre courage.

LE DOCTEUR.

L'authorité de mon ennemy doit offencer les yeux de tous ceux qui font profession de m'estre fidèles, et s'efforcer en quelque façon de cacher mon infamie en donnant quelque raison ou satisfaction à mon desplaisir. J'iray doncques plus avant (cher Hydaspe), estant assez asseuré que ny la crainte de la mort, que vous avez mesprisée en toutes les formes et sous tous les visages où elle se peut monstrer, ny l'interest, qui fait qu'on se regarde bien souvent plustost soy-mesme que son amy, ne vous empescheront jamais de proposer, d'entreprendre et d'executer des grandes choses. Souvenez-vous que soubs le Charlemagne des poëtes le combat de Roger a esté la victoire de Leon, et qu'il s'est trouvé un homme qui resentoit les blessures de son amy premier que luy, et prenoit plus de part en ses interests que luy-mesme ; en un mot, je voudrois estre obligé à vostre secours de ce que je ne puis attendre du merite de ma cause, puisque la verité ne se sçauroit mesme deffendre toute seule ; après cela, si je vous dois mon honneur, je vous devray quelque chose de plus que ma vie, et vous aurez esté amy, non pas à la mode, mais de la bonne sorte. Au reste, nostre ennemy n'a pas esté jusques icy si considerable par ses propres forces comme par l'opinion qu'on en avoit conceue et les grands advantages qu'il s'attribuoit luy-mesme. Je me plains en cela le plus de ma mauvaise fortune, de me choisir pour adversaire le plus infame de tous les hommes.

HYDASPE.

Je vois bien ce que vous voulez dire : vous cherchez à vous fortifier d'hommes et d'amys contre le Paladin, que vous prenez pour le Turc et pour l'heretique ; mais je vous asseure que j'en feray un si grand exemple de justice que tout le monde s'en estonnera, et l'abandonneray si fort à nostre juste vengeance qu'il ne demeurera pas inviolable à pas un de nos lacquais, et luy feray veoir qu'après avoir donné le siècle d'or à son beau-père vous luy en avez reservé un de bois pour luy tout seul.

LE DOCTEUR.

Voicy la vraye heure. Voyez-vous pas que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisiesme temps, et qu'il y a encores assez de jour pour n'estre pas tout à fait nuict. Allez donc, et vous souvenez de ne perdre pas à deliberer le temps qui doit estre employé à bien faire, et que ceste mesme action, qui a eu pour prix ceste belle maistresse, ait pour fin un traitement plein d'infamie et de honte. Il y a à la verité peu de gens en campagne pour cet affaire ; mais pour combien pensez-vous que je compte Hydaspe, le chef de ceste entreprise ? C'est obliger le Paladin que de luy oster tout d'un coup toutes ses peurs et toutes ses esperances.

LE PALADIN.

Alarme ! justice ! au meurtre ! Eh ! Messieurs, ayez compassion de moy. De tant de douleurs vous

1. Allusion à la pratique de sorcellerie qui consistait à ficher des épingles ou des aiguilles dans la figure en cire de la personne qu'on voulait faire mourir, et que l'on croyait tuer ainsi de loin, « à coups d'épingles. » Cette pratique contre la personne détestée, et contre sa figure même, *in vultum*, s'appelait, de ces deux derniers mots, *envoultement*.

n'en sçauriez faire au pis aller qu'une mort, et porter un pauvre homme jusques sur les bornes de l'autre monde et luy faire toucher les extremitez de sa vie. Alarme! justice! au meurtre!

HYDASPE.

Aprens une autre fois à porter autant de respect aux docteurs qu'aux choses sainctes, et que desormais il ne te reste plus que la seule gloire de l'humilité et de l'obeyssance.

CLORINDE.

Dieux! qu'est-ce que je voy! A! cher amy, que vous est-il arrivé?

LE PALADIN.

La plus grande partie a eu l'advantage sur la meilleure, et la vertu et la raison, qui estoient de mon costé, n'ont sceu venir à bout de la multitude et de l'injustice; mais ce qui fait que la vertu est ainsi mal suivie, c'est qu'elle est mal persuadée.

PANTALON.

Voicy un des traits de mon docteur, qui faisoit tant le pacifique; mais il a beau se donner de la peine de treuver sa mauvaise fortune, cela ne fera pas changer mes volontez, ny ne retardera pas les solennitez de l'aliance promise; au contraire, comme ceux qui se noyent et ceux qui les veulent sauver se perdent ordinairement tous ensemble, nous verrons, s'il plaist à Dieu, dans un mesme naufrage le Docteur, Hydaspe et tous ses complices. Je m'en plaindray au juge, et, s'il ne me fait justice, je condemneray l'estat et tous ceux qui le gouvernent; je seray moy-mesme le soliciteur de ces affaires, et ne souffriray pas qu'on m'oblige en mon absence; et, outre l'heureux succez que nous promet la bonté de nostre cause, j'ay un si grand amy à la cour que quand son integrité mesme y devroit estre offencée, je devray (je m'asseure) tout à sa faveur.

CLORINDE.

Mais comment vous trouvez-vous (mon cœur)?

LE PALADIN.

Maintenant la violence de la douleur cesse, et maintenant je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la foiblesse apportent aux corps qui ont esté travaillez. Mais ne t'afflige pas pour cela, ma pauvre amie.

CLORINDE.

Vostre mal ne sçauroit qu'il ne passe à moy, et je ne sçaurois regarder que je ne le prenne.

LE PALADIN.

Je voy bien que vostre ame, toute forte et toute courageuse qu'elle puisse estre pour supporter vos propres mal'heurs, ne peut toutesfois qu'elle ne s'attendrisse des infortunes de ceux que vous aymez, et que quand il faut tesmoigner de la bonté plustost que de la constance vous ne quittiez une vertu pour une autre; mais je suis asseuré que mes maux finiront, ou que je ne dureray pas tousjours; et puis il n'y a point de sang: ce ne sont que des confitures seiches, qui toutefois ne sont pas si douces que l'ambre et le sucre.

LE DOCTEUR.

Pour un ennemy que mon mal'heur m'avoit fait naistre, mon merite me donne mille protecteurs: de sorte que, sans bouger de mon logis, je gaigne des victoires de tous costez.

A la fin, celuy-là a esté atrapé qui devenoit maigre de la prosperité d'autruy, et qui estoit de ces pasles et sobres qui naissent à la ruyne des republiques, et j'ai interessé dans un mesme party les Capitaines, les Pantalons et les Clorindes; j'ay veu des larmes à un de ces visages qui pleurent de si bonne grace, et luy ai faict si grande peur qu'elle s'en ira peut-estre cacher sous terre et m'attendre dans quelque grotte.

Voilà que c'est d'avoir des personnes dans le sein desquels nous puissions mettre seurement nos desplaisirs et nos joyes. N'ay-je pas le fidel Hydaspe à qui je communique mes secrets et qui est tousjours prest à me faire service?

Cependant j'ay un certain fou que je gouverne, et dans lequel je trouve tous les personnages de la comedie et toutes les sortes d'extravagances qui peuvent tomber en l'esprit des hommes. Après que mes livres m'ont entretenu tout le matin, et que je suis las de leur compagnie, je m'en vais passer une partie de l'apresdisnée avec luy pour m'esloigner un peu des choses serieuses qui nourrissent ma melancolie: car, depuis que je suis au monde, je me suis perpetuellement ennuyé; j'ay trouvé toutes les heures de ma vie longues; je n'ay jamais rien faict tout le jour que chercher la nuit. C'est pourquoy, si je veux estre joyeux, il faut necessairement que je me trompe moy-mesme, et ma felicité depend tellement des choses de dehors que sans les divertissemens que je cherche ailleurs, quelque grand resveur que je sois, je n'ay pas assez dequoy m'occuper ny dequoy me plaire.

Après tout, vous trouverez estrange dequoy le ressentiment de mon amour m'est si-tost passé, et m'accuserez aussi-tost de legereté ou de trahison; mais je vous responderay que je ne suis pas resolu d'aymer une infidelle, et que desormais je ne veux plus veoir de beauté que toute nue.

DERNIÈRE ENTRÉE, SERVANT D'ÉPILOGUE.

GRISELIN, *fou du docteur.*

N'est-il pas vray, Messieurs, qu'il y a long-temps qu'il ne s'est veu en France un comedien de si bonne maison que mon maistre, que vous voyez aujourd'huy paroistre sur le theatre? Je ne croy pas pourtant qu'il y ayt du deshonneur pour lui. Neron, l'empereur, estoit bien d'aussi bon lieu et d'aussi bonne famille qu'il sçauroit estre, et s'il ne laissoit pas d'en faire le personnage. Toutesfois, quelle plus miserable condition sçauroit-il arriver à un homme, après avoir bien eu de la vogue et du credit, de n'estre plus en fin que le subject des comedies et des farces. Ce n'est pas toutesfois ce

que je crains pour sa reputation, qui est plus dangereuse pour estre grande que pour estre mauvaise. Il y a un certain homme par le monde qui ne vit que de fleurs et de feuilles, et qui ne se contente pas de les sentir et flairer comme les autres : il a trouvé l'invention de les boire et de les manger. Dans la saison du jasmin, des roses et des violettes, il est au comble de ses richesses et se soule à son appetit ; mais dès aussi tost que l'hyver, qui devroit estre condemné à ne partir jamais de Suède, vient en ces pays effacer toutes ces beautez de nature, il revient en sa première pauvreté et dans la disette de ces viandes, desquelles il ne se peut passer ; et parce que l'on publie par tout que mon maistre est tout remply de belles fleurs de rhetorique, et ses discours sont tous florissans, qu'il rend les hyvers tièdes et fleuris, et qu'il dispute mesme avec le printemps à qui produira de plus beaux bouquets et de plus belles fleurs, je crains que ce mangeur de fleurs et de feuilles ne se rue sur sa fripperie, et qu'il ne le devore comme des conserves ou des confitures de roses et de violettes. Ce n'est pas tout : l'envie mesme a bien fait davantage ; elle a fait passer pour mort ce brave docteur lorsqu'il se portoit le mieux, et, qui pis est, on luy a gravé une epitaphe aussi bien sur le marbre que sur son haut-de-chausse. Mais laissons ces funestes discours, parlons de quelque chose de plus agreable.

Je vous veux dire des nouvelles que je vous ay apportées d'un nouveau monde qui n'a pas encores esté descouvert et qui s'est sauvé de l'avarice de Ferdinand et de l'ambition d'Isabelle. N'est-il pas vray que celuy qui vouloit brusler sa chemise si elle eust sceu son secret n'eust pas fait volontiers sa confession generalle, et que Alexandre eust bien eu de la peine à se resoudre à gaigner paradis par humilité. Que direz-vous du pauvre Brutus, qui tua son père pensant tuer un tyran, et qui ne se repentit pas moins à la mort d'avoir aymé la vertu que s'il eust servy quelque maistresse infidellement ? Je viens d'aprendre qu'autrefois à Venise les hommes d'estat se marioient avec les femmes publiques[1]. Et, à vostre advis, est-ce pour avoir vaincu les Suysses que François premier est appelé Grand, ou pour le distinguer du petit, ou à cause de son nez[2] ? Que diriez-vous d'un roy qui est devenu gentil-homme suivant d'un petit prince, et d'un autre roy qui, au lieu de points de la religion, introduit toutes les fables de la poesie ? Croiriez-vous que les subjects soient tenus, en conscience, de croire moins en Dieu qu'en leur prince ? Et, de vray, un homme qui ressembleroit à un singe, oseriez-vous asseurer qu'il est creé à l'image et ressemblance de Dieu ? Et comment vous voudriez-vous deffendre d'un nez puant, si ce n'est avec des gans d'Espagne ? A n'en point mentir, n'est-il pas vray que celuy qui n'a partie en son corps qui ne soit honteux ne se devroit jamais descouvrir devant le monde ? Et un homme qui seroit assez gros pour remplir luy seul tout un carosse, ne faudroit-il pas que toutes les portes par où il entre fussent cochères ? Et si toutes les justices de France ressembloient à celle où l'on ne condamne pas mesme le diable à tort, dites la vérité, ne prendriez-vous pas plaisir d'avoir des procès ? Que penseriez-vous d'un homme qui porteroit le deuil de la victoire du roy ? Vous diriez aussitost que c'est un huguenot ou un mauvais François ; et moy je vous apprens que ce n'est pas cela : c'est seulement qu'il y a perdu un de ses parens, tué à la bataille. Après tous ces discours, que pourrez-vous croire de moy, si ce n'est que je suis le contraire d'un sage ? mais aussi ferois-je conscience de l'estre, puisque la saincte Escriture dit que la sagesse des hommes n'est que pure folie devant Dieu.

1. C'est très-vrai. Elles étaient là aussi puissantes qu'à Rome la belle Imperia sous Leon X. L'Anglais Ottway, dans sa *Venise sauvée*, a donné sur les habitudes des sénateurs de Venise chez ces courtisanes une scène très-amusante reprise par M. Meilhac pour sa pièce *les Curicules* au Gymnase.

2. Ce nez envahissant tenait toute la place sur les monnaies à l'effigie royale. C'est ce qui faisait dire à l'Orléanais Alleaume, en des vers latins sur François Ier :

Occupat immenso qui tota numismata naso.

FIN DE LA COMEDIE DES COMEDIES.

NOTICE SUR PICHOU

Cet auteur n'est que bien peu connu. Sans une longue préface que son ami d'Isnard, médecin à Grenoble, écrivit sur lui en tête de la *Filis de Scire*, sa dernière pièce, on ne le connaîtrait même pas du tout. Or, voici en quelques mots ce qu'il nous apprend.

Pichou était de Dijon, d'une famille qui, depuis longues années, faisait profession des armes C'est de ce côté que son père voulut le porter, mais sans l'y contraindre. S'étant même aperçu que le goût des lettres l'emportait en lui sur l'inclination pour la guerre, il le mit chez les jésuites de sa ville, où il se livra tout entier à la poésie et à l'histoire. La philosophie l'en fit partir. Il quitta toutes les classes alors, et ne fut plus que poëte.

Le théâtre ne lui fut pas tout de suite accessible. Il semble n'y être parvenu qu'avec la protection du prince de Condé, à qui il avait dédié ses premiers vers, et qui lui avait donné le sujet de ceux qui suivirent. « Sa veine, » comme dit le médecin panégyriste, n'eut pas de meilleur patron. « Quoiqu'elle eût encore l'air et les rudesses de sa naissance et qu'elle ne fût point encore dégagée de la barbarie de sa province, ce grand prince ne laissoit pas d'en admirer et le génie et les impétuosités. »

Dès qu'il eut pied au théâtre, Pichou ne le quitta plus. Il y était arrivé amplement muni, et pouvait d'autant mieux l'être, avec des ressources pour renouveler la provision, que ses pièces lui venaient toutes plus ou moins de l'étranger ou de nos romans en vogue.

C'est le *Don Quichotte*, comme on le verra, qui lui fournit la première, *les Folies de Cardenio*, que nous donnons ici, et dont le succès, assez grand à la représentation, en 1629, faiblit un peu à la lecture.

La même année, pour ne pas laisser refroidir la vogue, il fit jouer les *Aventures de Rosiléon*, grande pastorale en cinq actes, qu'il avait tirée de l'*Astrée*, sûr que la fortune du roman ferait celle de la pièce. Il parait en effet, du moins d'après les éloges d'Isnard, qu'elle réussit, et le méritait. Elle ne fut pourtant pas imprimée. Pichou, averti par ce qui lui était arrivé pour *Cardenio*, ne tenta pas cette seconde épreuve, qui pouvait encore lui gâter le succès de la première.

L'année d'après, il était revenu aux Espagnols. Il leur empruntait sa tragi comédie en cinq actes de *l'Infidèle Confidente*, qui alla aux nues, toujours s'il faut en croire son ami d'Isnard. Vite, avec l'ardeur qu'on prend dans les applaudissements, et que celle de la jeunesse échauffe encore, Pichou se mit à une autre pièce.

La *Filli di Sciro, favola pastorale*, du comte Bonarelli, était à la mode depuis déjà plus de vingt ans, sans rien perdre de sa faveur. Plusieurs s'en étaient laissé tenter pour notre théâtre. En 1609, deux ans après qu'elle eut paru en Italie, Chevalier la faisait jouer en français, sous ce titre: *la Philis, pastorale*, « avec un prologue, duquel la Mort est le personnage. »

Un autre inconnu, nommé Du Cros, s'y était essayé plus tard, dans le temps où Pichou avait ses succès, et n'avait fait qu'une lourde platitude. Pichou, qui se sentait la main heureuse, voulut en tâter à son tour. En 1630, l'année même de son *Infidèle Confidente*, c'était fait ; on jouait sa *Filis de Scire*, pastorale en cinq actes et en vers, avec assez d'éclat pour que Richelieu lui-même, qui l'avait, à ce qu'il semble, encouragé dans cette épreuve, crut devoir le féliciter d'y avoir réussi : « Ce grand cardinal, dit Isnard, au sentiment duquel tous les nostres se doivent assujétir, ne l'a-t-il pas honoré de son assistance et de son approbation, et ne luy a-t-il pas, de sa propre bouche, donné ce glorieux éloge que c'estoit la pastorale la plus juste et la mieux travaillée qu'on eût encore veue? »

Ce fut la dernière pièce du pauvre auteur. Il n'eut même pas le temps de la faire imprimer. Au commencement de l'année suivante, n'ayant guère que trente-cinq ans au plus, il était mort, et d'une façon terrible. Un mot mis par Farga, son libraire, à la fin de la dédicace de la pièce, que Gaston, frère du Roi, avait acceptée, nous apprend que Pichou avait été « lâchement assassiné. » Par qui ? Par quelque envieux peut-être. Il avait eu tant de succès, qu'on pourrait le croire.

LES FOLIES DE CARDENIO

TRAGI-COMÉDIE [1]

1629

PERSONNAGES

FERNANT.	AMERITE, parente de Luscinde
CARDENIO.	D. FELIX, escuyer de Fernant.
LUSCINDE.	D. GUSMAN, son amy.
DOROTÉE	Dom QUICHOT de la Manche.
Le Père de Luscinde.	SANCHO PANÇA, son escuyer.
Le Sacrificateur.	Le Licencié du village de Dom Quichot.
La Nourrisse.	Le Barbier du mesme lieu.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FERNANT.

Esprits, dont la franchise est tousjours asservie,
Qui voulez que l'amour dure autant que la vie,
Que jamais la raison ne desgage les cœurs,
Et qu'on meure aux prisons de nos premiers vain-
Severes ennemis des voluptez du change, [queurs ;
Qui blasmez les desseins où sa douceur nous range
Et ne pouvez souffrir qu'un esprit amoureux
Souspire apres le bien d'un changement heureux,
Que vous estes cruels aux mouvemens de l'ame
De les assubjettir à leur premiere flame;
Que vous connaissez mal le pouvoir des beautez,
Alors que vos desirs sont ainsi limitez,
Et que cette constance est vainement fondée
Que vostre affection a si long-temps gardée !
Comment voulez-vous vivre et n'aymer qu'une fois,
Parmy tant de beautez qui nous donnent des loix ?
Quelle fidelité ne rendroit pas les armes [mes,
Aux nouvelles douceurs que produisent leurs char-
Lorsque la jouyssance a suivy nos desirs,
Que l'amour nous exerce en ses plus doux plaisirs,
Qu'il rend la passion tout à fait assouvie,
Et le contentement aussi prompt que l'envie?
Quel esprit peut alors conserver ses ferveurs
Dans la possession des dernieres faveurs?
Et lors qu'il s'abandonne à des graces nouvelles,
Doit-on pas excuser ses desirs infideles ?
Cet aveugle demon qui preside aux amans,
Permet ce doux remede à leurs moindres tourmens,
Et les plus inconstans, dont il voit les exemples,
Ne sont point rejettez de l'accès de ses temples.
Autrefois Dorotée a forcé ma raison
D'aller sous son empire establir ma prison,
Jamais l'affection n'a paru si puissante, [sante;
Que dans les premiers vœux de ma flame nais-
Jamais un cœur humain n'a monstré plus d'ar-
Qu'alors que j'attaquay sa timide froideur : [deur,
Mais depuis qu'à mon gré sa volonté reduitte,
A permis toute chose à ma longue poursuitte,
Et qu'un nouveau bon-heur fit paraistre à mes yeux
Un mortel abregé des merveilles des Cieux,
Sa beauté n'est plus rien qu'une image effacée
Au foible souvenir de l'amitié passée ;
Je rougis maintenant des fers que j'ay portez,

1. C'est la première des nombreuses pièces qui furent tirées du *Don Quichotte*, dont le succès fut considérable en France pendant plus d'un siecle. On le lisait partout, même à Port-Royal, où la premiere traduction en fut faite par Filleau Saint-Martin sous la direction de Lancelot. — Quelques années après Pichou, en 1638, Guérin du Bouscal donna un *Don Quichotte*, en cinq actes et en vers, puis, en 1641, une autre pièce, qui en était la suite, *le Gouvernement de Sancho*, maintenu longtemps au théâtre, grâce à quelques scènes amusantes. On la jouait encore chez Moliere, un peu arrangée par la Béjard et l'avocat Fourcroy. En 1645, de Brosse fit jouer, d'apres la même source, le *Curieux impertinent*, que Destouches refit, pour son début, en 1710, avec le même titre. Du Fresny et Dancourt refirent aussi, a seize ans de distance, la comédie du *Gouvernement de Sacho*. La pièce de Dufresny, *Sancho Panza*, donnée cinq fois en 1694, tomba sur un mot du Duc : « Je commence à être las de Sancho, disait-il. — Et moi aussi, répliqua quelqu'un au parterre. » Les trois actes ne s'en releverent pas. Les cinq actes en vers de Dancourt, *Sancho Panza gouverneur*, joués en 1712, n'allerent pas beaucoup plus loin : ils ne furent représentés qu'une fois de plus. — La piece de Pichou, que nous donnons ici, fut aussi refaite, mais à grand spectacle, en comédie-ballet, pour le Théâtre des Tuileries. Le petit roi Louis XV y dansa seul plusieurs entrées. C'est le peintre Coypel qui s'était chargé de la prose et des divertissements, et sans doute aussi des décors; Lalande avait fait la musique, et Ballon réglé les ballets. La représentation fut donnée le 29 décembre 1720.



CARDENIO

ACTE PREMIER



LES FOLIES DE CARDENIO

CARDENIO.

La femme est un roseau qui branle au premier vent
L'image d'une mer et d'un sable mouvant

Je ne me souviens point des pleurs que j'ay jettez,
Luscinde desormais vivra dans ma pensée :
C'est l'unique beauté dont mon ame est blessée,
Et les premiers attraits qui charmerent mes sens
Auprès de ce soleil ont des traits languissans.
Cachez, foibles appas, vos lumieres ternies,
Un mesprisraisonnable a mes chaisnes finies ;
Tous vos faux ornemens se sont esvanoũis,
Vous ne commandez plus à mes sens esbloũis,
Luscinde vous surmonte, et jamais Dorotée
N'aura la liberté qu'elle m'avoit ostée ;
En fin mon jugement veut regler mes amours.
Mais quel empeschement interrompt mes discours?
C'est elle assurément, sa presence importune
Ne sert plus qu'à troubler ma nouvelle fortune.

SCÈNE II

DOROTÉE, FERNANT, puis CARDENIO.

DOROTÉE.

Ne dissimulez point, mon esprit voit assez
Que vous avez pour moy ces mouvemens forcez ;
Confessez hardiment, sans user de ces feintes,
Que je suis importune à vos secrettes plaintes,
Que ma rencontre fasche un amant qui me fuit
Apres tant de sermens dont j'attendois le fruit,
Et qu'à vos nouveaux feux quelque objet agreable
M'a rendu malheureuse et vous a fait coulpable :
Je sçay bien que l'amour porte ailleurs vos esprits,
Et que la jouyssance a causé ce mespris ;
Mes yeux auparavant avoient l'ardeur plus vive
Lors qu'un peu de beauté fit vostre ame captive ;
Aujourd'huy vous treuvez ces attraits desplaisans
Dont le premier esclat charmoit vos jeunes ans,
L'excès de mon amour n'a servy qu'à ma peine,
Et mon bien dependoit de paraistre inhumaine.

FERNANT.

Vous blasmez sans sujet un amour vertueux,
Dont vous reconnaissez les soins respectueux :
Je jure que jamais je n'aymay davantage
Les celestes appas qui sont en ce visage,
Et que mes derniers vœux ne sont moins innocens
Que la fidelité de mes premiers encens :
Mais l'amoureuse ardeur n'est pas tousjours de [mesme
Dans la possession des beautez que l'on ayme,
On ne peut pas tousjours avoir ces vifs accès
Que cette passion produit en son excès,
Amour quitte souvent les desseins de sa mere,
Et s'endort paresseux dans les bois de Cythere ;
Le divertissement restablit la vigueur,
Et le plus doux plaisir desgoute en sa longueur ;
Ma flame reprendra de nouvelles amorces,
Si vous luy permettez de ramasser ses forces :
Je cheris vos attraits, et jamais ma raison
Ne forcera mon ame à changer de prison.

DOROTÉE.

Ha ! que vous me flattez de promesses frivoles,
Et que vostre dessein dément bien vos paroles !
Osez-vous me cacher ce soudain changement ?
Icy ma passion cede à mon jugement ;
Je voy bien dans vos yeux l'appareil de ma perte,
Et vostre lascheté m'est assez descouverte.

FERNANT.

Incredule beauté, quels sermens voulez-vous
Qui delivrent vos sens d'un soupçon si jaloux ?

DOROTÉE.

Toute cette asseurance en un esprit parjure
Ne feroit qu'augmenter son crime et mon injure :
Non, non, suivez le change, et vivez plus heureux
Sous l'empire nouveau d'un objet amoureux ;
Cherchez d'autre matiere à vos feintes caresses,
Et faittes tous les jours de nouvelles maistresses.
Vous ne me verrez point troubler vos passe-temps,
Je promets le silence à vos feux inconstans ;
Quelque bois escarté, me servant de retraitte,
Sera le seul tesmoin de ma plainte secrette ;
Et je ne diray plus le sujet de mes pleurs
Qu'à des rochers muets et sourds à mes douleurs.

FERNANT.

Mon ame, asseure-toy de voir toute autre issuë
De ma fidelité que tu n'as pas conceuë ;
Je te conserveray de si saincts mouvemens,
Que tu m'appelleras le parfait des amans :
Mais ne persiste plus en cette humeur estrange,
Et ne redoute point que ma passion change.

(*Dorotée sort.*)

Pauvre fille abusée ! helas ! que tes amours
Ont pour me retenir d'inutiles discours !
Tes charmes ne sont plus à mes yeux que de gla
Et Luscinde y rencontre une meilleure place :
Depuis qu'une beauté n'a plus rien à donner,
La peur du changement la doit bien estonner ;
Elle qui fut l'objet de ma premiere gloire
Fit naistre mon mespris accordant ma victoire,
Et son sort inegal de naissance et de biens
Ne me peut retenir en ses foibles liens :
Il faut chercher ailleurs un heureux hymenée,
Où mon affection soit tout à fait bornée.
Luscinde est le seul but de mes soins limitez
A la possession de ses cheres beautez,
Et quoy qu'elle resiste à l'amour qui me touche,
Un mot me donnera la moitié de sa couche :
Je sçay bien que ses vœux autre part engagez
Ne rendroient pas si tost mes tourmens soulagez,
Et que la passion qu'elle a pour Cardenie [1]
Luy feroit mespriser ma poursuitte infinie ;
Mais ses parens charmez à l'esclat de mon sort
Se treuveront heureux d'avoüer cet accort,
Et ce foible rival esloigné de sa veuë
Tombera dans les rets [2] d'une embusche impour- [veuë [3] ;
N'importe qu'un dessein fidele ou suborneur
Apporte aux amoureux un supreme bonheur,
Il faut également sçavoir aymer et feindre,
Et surprendre à la fin ce qu'on ne peut contraindre.
Mais comme tout succede à mon contentement,
De treuver [4] à propos ce solitaire amant !

1. L'usage était alors chez les poëtes de terminer ainsi, en les francisant, les noms tirés du latin ou de l'espagnol : ainsi Corneille dans *Polyeucte* écrit *Décie* pour Décius ; Boileau fait de même pour Lælius, qu'il écrit *Lélie*.

2. Filets.

3. Inattendue. — On disait à l'*impourveu* ou à l'*improveu* pour à l'improviste « Recevant lettres à l'*improveu*... » lit-on dans Montaigne.

4. Trouver. — Cette forme n'avait pas encore vieilli du temps de Molière, qui s'en est servi à la 1re scène du *Misanthrope*.

Tousjours un noir chagrin entretient de la sorte
Vostre ame abandonnée au soucy qui l'emporte ;
Je treuve desormais cet amour rigoureux
D'avoir ainsi rendu vos amis malheureux,
Puisque vostre presence est ailleurs asservie,
Estant si necessaire au bonheur de leur vie.

CARDENIO.

Il est vray que mon ame ayme encor ces beaux yeux
Qui m'ont fait les premiers souspirer en ces lieux,
Et que le doux effort de mon inquietude
Se plaist de m'attirer dedans la solitude :
Luscinde a tant d'appas qui ravissent mes sens,
Que je les voy tousjours encor qu'ils soient absens,
Et que ma passion se rendroit criminelle
De donner quelque treve à ma peine eternelle.

FERNANT.

Vous sçavez que je puis juger de vos tourmens,
Puisque j'ay soustenu de pareils mouvemens :
Les yeux de Dorotée ont tousjours sur mon ame
Un empire absolu de respect et de flame,
Bien que son amitié favorable à mes vœux
M'accorde maintenant les plaisirs que je veux.

CARDENIO.

Helas ! que je suis loing de ces cheres delices !
Tous les jours la rigueur establit mes supplices,
Et pour nous la Fortune a des traits si cruels,
Que rien ne reussit à nos vœux mutuels.

FERNANT.

Quelle difficulté treuvez-vous plus pressente
Contre le juste espoir d'une amour innocente ?

CARDENIO.

Un vieillard insensible à mes saintes chaleurs
Ne veut pas que l'Amour y produise des fleurs,
Et Luscinde, arrestée aux loix d'un pere avare,
Ne peut recompenser une amitié si rare.

FERNANT.

Je croy que mes discours sont assez suffisans
Pour forcer cette humeur qui s'attache aux vieux ans.
Aujourd'huy je verray vos parents et son père,
Afin de vous conduire au bonheur que j'espère,
Pendant que vous serez éloigné quelque temps
Pour veiller au succès de mes soins importants :
Quelque affaire me touche, extremement pressée,
Dont vous pouvez finir la poursuitte embrassée ;
Peu de jours suffiront à cet eloignement,
Apres asseurez-vous d'un soudain changement.

CARDENIO.

Monsieur, vous pouvez tout sur mon obeïssance,
Pour vous je souffrirois une eternelle absence,
Et je me tiens heureux d'accomplir vos desirs
Lors que vous treuvez bon d'occuper mes loisirs.

FERNANT.

Un mot reste à tracer que j'addresse à mon frere,
Et qu'un proche interest ne veut pas qu'on differe.

SCÈNE III

CARDENIO, *seul;* PUIS LUSCINDE.

CARDENIO, *seul.*

Fascheux commandement de quitter ce sejour,
Où luit le seul objet qui me donne le jour :
O Dieux ! que mon devoir a des loix bien contraires
A la fidelité de mes vœux ordinaires,
Que mon impatience espreuvera d'ennuis,
Et qu'en si peu de jours je souffriray de nuits !
Le moyen de quitter un moment cette belle
Sans trahir mille fois l'amour que j'ay pour elle,
Et condamner mon ame aux plus dures rigueurs
Dont la melancolie entretient nos langueurs !
Respect injurieux qui contrains ma sortie,
Que je serois content de la voir divertie
Ailleurs, tu connoistrois un courage assez fort
Et qui redoute plus ce depart que la mort :
Toutesfois il le faut, ma fidele entremise
Ne se peut desgager de la charge commise,
Et je la treuve douce en sa necessité,
Puis qu'elle doit servir à ma felicité.
Laissons donc ces regrets, et faisons que ma sainte
Excuse en ce dessein ma liberté contrainte.
Mais que je suis timide en ce fascheux adieu,
Depuis que je l'ay veue arriver en ce lieu !
Ma bouche n'eust osé vous porter ces nouvelles,
Qui sont à nos destins egalement cruelles,
Si, lors que mes discours vous mettront en soucy,
Je n'avois le moyen de vous guerir aussi ;
Il faut que je vous quitte, un depart necessaire
Me force à la rigueur d'un mouvement contraire,
Et mon espoir qui suit un pouvoir absolu
Ne sçauroit retarder ce dessein resolu.

LUSCINDE.

Dieux, pourquoy venez-vous m'affliger de la sorte ?
Puis-je avoir là dessus la constance assez forte ?
Et comment croyez vous adoucir ma douleur
Dans le ressentiment de ce nouveau malheur ?

CARDENIO.

Quittez ces foibles soins, mon esprit vous assure
D'un remede aussi prompt que la mesme blessure :
Fernant, dont le merite est égal au pouvoir,
Et sous qui la fortune a rangé mon devoir,
Oblige à ce depart mon fidele service ;
Mais aussi son credit nous fait un bon office.
Il doit en mon absence avancer nos amours
A la felicité qu'ils desirent tousjours,
Disposer mes parens, les joindre à sa conduitte,
Et faire à vostre pere agréer ma poursuitte :
N'est-ce pas un espoir qui vous doit alleger,
De tirer tant de biens d'un tourment si leger ?

LUSCINDE.

Ouy bien, si je voyois vostre attente assurée,
J'aurois mille plaisirs d'estre ainsi separée ;
Mais que cette faveur est suspecte à mes sens,
Dont il veut soulager nos destins languissans,
Et que souvent le Ciel entend les tristes plaintes
De ceux que ses pareils ont trompé de leurs feintes !

CARDENIO.

Sa vertu toutesfois n'a point d'esclat si faux,
Que de s'abandonner à ses lasches defaux,
Et son affection est si saincte et si nuë,
Que je n'en puis douter apres l'avoir connuë.

LUSCINDE.

Dieu vueille que le sort en dispose encor mieux
Que vous ne l'attendez de la bonté des Cieux.

CARDENIO.

Dieu vueille que bien tost nos volontez unies
Reçoivent le loyer de nos peines finies!

LUSCINDE.

Pour moy je vous promets que quand tout l'Univers
Feroit contre ma foy mille desseins divers,
Sa haine ne sera qu'une heureuse matiere
A la fidelité que je vous garde entiere.

CARDENIO.

Et je jure vos yeux que l'horreur du trespas
Ne sçauroit m'empescher de cherir vos appas.

LUSCINDE.

Ainsi, quoy que le Ciel soit rude ou favorable,
Nous sommes asseurez d'une amitié durable.

CARDENIO.

Adieu, qu'un doux baiser assemblant nos esprits
Les face consentir au dessein que j'ay pris.
Ha! transports innocens dont mon ame est ravie,
Quel sort dans vos douceurs m'a conservé la vie!
Loing, soucis importuns qui causez mon tourment,
Je viens de vous quitter dans un bien si charmant.

LUSCINDE.

Adieu, retirons-nous, que quelqu'un ne surprene
Les doux ravissemens d'une amoureuse peine,
Et si vous desirez d'obliger mon amour,
Faites-le peu languir dans l'espoir du retour...

SCÈNE IV

FERNANT, LE PERE DE LUSCINDE, PUIS LUSCINDE.

FERNANT.

En fin, voyez le but d'une amitié fondée
Sur la mesme vertu qui l'a tousjours guidée,
Et qui ne ressent point ces amours dereglez
Dont le vice entretient tant d'esprits aveuglez.

LE PERE.

Monsieur, le doux accord d'un pareil hymenée
Comble de tant de biens ma maison fortunée,
Qu'à l'heure si la Parque attaquoit mes vieux jours,
Je verrois sans regret en terminer le cours.

FERNANT.

Et moy, j'estime plus cette heureuse conqueste
Que vostre bien-veillance accorde à ma requeste,
Qu'une couronne acquise au milieu des dangers
Qui porteroit ma gloire aux climats estrangers.
Je croy que vous avez assez de connaissance
A quoy peut aspirer l'honneur de ma naissance,
Et vous n'ignorez pas dans ma condition,
Que j'ay beaucoup d'amour et peu d'ambition.
Je pouvois autre part suivre une heureuse trace
Esgalant ma recherche aux grandeurs de ma race;
Mais les yeux de Luscinde ont de si doux attraits,
Qu'il faut que la raison cede à leurs moindres traits,
Qu'à leur premier effort ma franchise rendue
S'est treuvée à la fin heureusement perdue,
Et que la vanité de mes fers glorieux
Croit la terre jalouse et le Ciel envieux.

LE PERE.

C'est ainsi que paraist une amitié fidelle,
Quand tous nos interests ne sont rien auprès d'elle,
Que l'inegalité ne peut rompre ses nœus,
Et qu'elle ne rend point un esprit desdaigneux;
Aussi vous treuverez des voluptés parfaites,
Puisque le seul amour est au choix que vous faites,
Si les yeux de Luscinde ont charmé vos esprits,
Ses soins conserveront le tresor qu'ils ont pris;
Mais ce commun bonheur que le ciel nous envoye
Veut qu'elle participe à ma nouvelle joye.
Ma fille, recevez pour legitime espoux
Cet illustre seigneur qui s'approche de vous:
Frivol estonnement, quoy! cette humeur niaise [1]
Est encor insensible à l'objet de son aise?
Cette timidité monstre un esprit confus
Qui n'ose toutesfois tesmoigner un refus.

LUSCINDE.

Il est vray, vous avez sur moy toute puissance,
Et sans paraistre ingratte au bien de ma naissance,
Je ne puis refuser à vos moindres discours
Le pouvoir d'establir le destin de mes jours.

LE PERE.

Je veux que dans demain cette heureuse alliance
Termine sa recherche et mon impatience;
Non, je n'ay plus sujet de demeurer douteux,
Un tacite vouloir suit ce respect honteux.

FERNANT.

Adorable beauté, doux sujet de ma peine,
Rendez d'un seul regard ma victoire certaine,
Avoüez mon service, et quittez ces froideurs
Qui ne font qu'augmenter mes fidelles ardeurs.

LUSCINDE.

Mon esprit ne sçauroit desguiser sa contrainte,
Ny songer à l'amour où domine la crainte.

FERNANT.

Mauvaise! où trouvez-vous que mes affections
Donnent de la contrainte à vos intentions?

LE PERE.

Ha! qu'elle perdra bien cette humeur indocile,
Et qu'une seule nuit vous la rendra facile!
Laissons la seulement resoudre à ce dessein,
Un moment lui mettra vostre amour dans le sein.

LUSCINDE *seule*.

Inhumain! tu crois donc mon respect si timide
Que pour te contenter il me rende perfide,
Et qu'il doive endurer tes tyranniques loix,
Puisque ton avarice est contraire à mon choix?
Tyran qui me veux perdre apres m'avoir fait nais-
Ennemy d'un enfant, et partisan d'un traistre, [tre,
Ne croy pas que jamais ton cœur desnaturé
Acheve contre moy ce qu'il a conjuré:
Avant que mon amour cede à ta tyrannie,
Avant que je consente à trahir Cardenie,
Un legitime effort, un trespas genereux
Finira les ennuis de mon sort malheureux.
Mais il faut prevenir ce danger de bonne heure,
Puis qu'encor mon espoir ne veut pas que je meure;
Quelque amy necessaire au malheur qui nous suit

1. Dans le sens de *naïve*, que ce mot avait souvent à l'origine.

Le peut facilement avertir cette nuit,
Un billet envoyé rappellera son ame
Pour venir conserver le loyer de sa flame ;
Il verra qu'un perfide a conjuré sa mort
Lors que son amitié luy promettoit le port :
Ce soleil reviendra dissiper les orages
Qui doivent esclatter à nos communs naufrages,
Et son affection fera voir au retour
Que l'effort ne peut rien où preside l'Amour.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CARDENIO.

Perfide, il est donc vray que ton ame infidelle
Porte contre mon bien son ardeur criminelle ?
Tu veux donc violer les droicts de l'amitié,
Et dans l'ingratitude estouffer la pitié ?
Tu veux que mon malheur soit le prix de ta gloire,
Qu'on voye ma defaitte establir ta victoire,
Et ta desloyauté s'efforce à m'arracher
Un thresor amoureux qui me couste si cher.
Ha ! traistre, est-ce donc là la fidelle assistance
Que ton affection offroit à ma constance ?
Es-tu de ces voleurs dont l'injuste dessein
Nous monstre un bon visage, et nous perce le sein ?
Caches-tu le poison sous un front d'allegresse,
Et portes-tu la mort à qui tu fais caresse ?
Vrais amis, où peut-on vous trouver desormais,
Si vous estes de ceux qui ne furent jamais,
Et qui n'ont point vescu qu'en la bouche des hommes ?
Faux objets des vieux ans et du siecle où nous som-
Confessez hardiment qu'un discours fabuleux [mes,
Fit paraistre autrefois vos effets merveilleux,
Et que vos actions sont autant de mensonges
Qui ne surpassent point l'authorité des songes [1].
Mais de quelque transport que mes sens agitez
Tesmoignent leur martyre en ces extremitez,
En fin tous ces discours n'allegent point ma peine
Parmy tant de soucis que la peur me rameine,
Et l'orage est si prest d'esclatter sur mon sort,
Qu'il est bien malaisé d'eviter son effort.
Aujourd'huy je verray mon bonheur ou ma perte,
Aujourd'huy la victoire ou la mort m'est offerte,
Et desja le destin balance un trait fatal
Qui doit favoriser ou punir un rival.
Je reçoy cet advis de ma belle maistresse,
Qui m'exprime en ces mots sa crainte et sa tristesse.

1. Allusion à la fable indienne de Bidpaï et Lockmann, reprise dans le *Livre des lumières, ou la Conduite des rois*, puis par La Fontaine, avec le même titre qu'elle a dans Bidpaï : *les Deux Amis*.

LETTRE

de Luscinde à Cardenio.

« Haste, cher amant, ton retour,
« On veut asservir mon amour
« Aux loix d'une injuste contrainte,
« L'avarice et la trahison
« Dressent une embusche à ma crainte,
« Et mon obeïssance establit ma prison.
« Fernant, au lieu de te servir,
« Me veut injustement ravir ;
« Mon pere a receu sa poursuitte,
« J'ay beaucoup promis au respect :
« Regarde où mon ame est reduitte,
« Et si je dois icy desirer ton aspect. »

O Dieux ! ce n'est que trop m'asseurer de l'ouvrage,
Et peindre le malheur de mon proche naufrage :
Amour, ne permets point qu'un dessein si mauvais
Retarde le bonheur que j'attend desormais,
Et qu'apres tant de maux qu'on souffre à ton service
La vertu soit subjette aux trahisons du vice :
Autrement tu verras tes autels demolis,
Ta grandeur mesprisée et tes droicts abolis ;
Et tous les amoureux qui verront ces exemples
N'auront plus que le feu qui bruslera tes temples.
Mais pendant que mon ame entretient sa douleur
Dans l'apprehension de ce nouveau malheur,
J'approche du logis où ma belle captive
Abandonne aux souspirs sa passion craintive :
Que je serois content de voir ce beau soleil
Tesmoigner à mes yeux un sentiment pareil !
Courage, un petit bruït qui vient de sa fenestre
Me promet que dans peu je la verray paraistre.

SCÈNE II

LUSCINDE, CARDENIO.

LUSCINDE *à la fenestre.*

Quoy ! ne viendras-tu point, seul espoir de mes
Secourir au besoin nos fideles amours ? [jours,
Es-tu si peu sensible au malheur qui nous presse
De vouloir à ma crainte adjouster ta paresse ?
Tu sçais à quel effort mon courage est soumis,
Ne me laisse point seule entre tant d'ennemis ;
Retourne, ma chere ame : hé Dieux ! sans Cardenie
Comment puis-je aujourd'huy souffrir leur tyran-
[nie ?

CARDENIO.

Luscinde, vous voyez cet amant malheureux
Qui souffre egalement un destin rigoureux :
Quelles loix maintenant m'ordonnez-vous de suivre
Contre tous les assauts que l'injure nous livre ?

LUSCINDE.

O presence agreable, objet delicieux,
Qui charme mon esprit et contente mes yeux,
Ha ! que ta veuë est chere à mon ame affligée,
Et que tu rends bien tost ma douleur allegée !

CARDENIO.

Vertueuse beauté, c'est de toy seulement
Que depend ma misere ou mon contentement ;

Un refus genereux me donnera la vie,
Que ton consentement m'aura bien tost ravie.

LUSCINDE.

Ne crains rien, cher amant, tu verras des effets
Capables de laisser tes esprits satisfaits :
Si jamais la constance eut un succès prospere
Sauvant la liberté des contraintes d'un pere,
Et que tous les efforts d'un esprit suborneur
Luy furent seulement des matieres d'honneur,
Aujourd'huy tu verras esclatter cette audace
Parmy la trahison, l'outrage et la menace :
La force du respect perdra tout son pouvoir
De me solliciter à trahir mon devoir,
Et la desloyauté, voyant qu'on la surmonte,
N'aura plus le teint blesme, et rougira de honte.

CARDENIO.

Si ta fidelité paraist jusqu'à ce point,
Que ce foible appareil ne t'espouvante point,
Apres, quoy que le sort face encor pour nous nuire,
Nostre amour est si fort qu'il ne le peut destruire ;
Mais aussi garde bien d'accorder à la peur
Le fruict de mes travaux que desire un trompeur :
Porte un front courageux aux yeux d'un pere avare,
Et ne redoute point son sentiment barbare.

LUSCINDE.

Mon ame, asseure toy qu'un genereux refus
Rendra nos ennemis estonnez et confus.
Adieu, je crains icy que quelcun ne nous veille,
Et desja quelque bruit arrive à mon oreille.

CARDENIO, *seul.*

Que je suis maintenant entre deux passions
Touché diversement de leurs esmotions !
L'espoir me resjoüit, et la crainte me blesse ;
J'espere en son amour, et je crains sa foiblesse :
La femme est un roseau qui bransle au premier vent
L'image d'une mer, et d'un sable mouvant [1] ;
Pour vaincre il luy faudroit ne combattre personne :
Le changement la flatte, et le respect l'estonne.
Toutesfois c'est de là que mes sens amoureux
Attendent le destin propice ou rigoureux :
Il faut secrettement m'introduire en la salle
Où l'on doit prononcer ma sentence fatale.

SCÈNE III

DOROTÉE.

En fin ce cœur ingrat, cet infidele amant
Abandonne mon ame au milieu du tourment ;
Fernant voit sans pitié ma jeunesse abusée
A mille cruautez demeurer exposée :
Son esprit a changé de maistresse et de foy,
Il se fasche à l'Amour qui luy parle de moy ;
Luscinde le possede, et bastit sur ma perte
Les nouveaux fondemens d'une alliance offerte :
Et tu souffres, mon ame, un affront si honteux,
Tes desirs ont encor des mouvemens douteux.
Tu vois sa trahison, tu connois ma ruine,

1. Le Gros-René du *Dépit amoureux* a repris cette métaphore dans son galimatias contre les femmes.

Et qu'en fin la fortune à mon malheur s'obstine,
Sans chercher toutesfois en cette extremité
Un secours necessaire à ma calamité.
Faut-il donc que j'endure un volleur qui me quitte
Accomplir devant moy sa nouvelle poursuitte
Et, contre son devoir, par des vœux solennels
Engager autre part ses esprits criminels ?
Faut-il, pour redoubler ma douleur vehemente,
Que j'assiste au bonheur de sa nouvelle amante ?
Quoy ! n'est-ce pas assez de sçavoir qu'aujourd'huy
Tout le bien m'est osté que j'esperois de luy ?
Non, traistre, ne crains point ma passion jalouse,
Que je t'aille arracher du sein de ton espouse,
Et porter à l'aspect des mortels et des Dieux
Les signes evidens d'un parjure odieux :
Ne crains point que ton front rougisse à mes approches;
Je te veux delivrer de mes justes reproches,
Je veux loing de tes yeux habiter un sejour
Que l'ombre exemptera des visites du jour,
Une noire forest, un desert solitaire,
Où la honte et la peur ne me feront plus taire.
Là, dans la liberté de mes tristes soupirs,
Je diray seulement mon martyre aux zephirs ;
Là, de pitié les eaux et les roches atteintes
Se laisseront toucher aux accens de mes plaintes,
L'onde moderera le doux bruit de ses flots,
Tous les vents auront peur de troubler mes sanglots,
Et ne toucheront plus que d'une foible haleine
Les arbres attentifs au recit de ma peine.
Mais que dis-je, insensée ? En l'estat où je suis,
Ha ! que ma lascheté flatte icy mes ennuis !
Il faut bien davantage exercer de supplices
Sur mes credules sens de ma faute complices :
Quelque antre seulement habité des serpens,
Où le peril m'effraye et me tienne en suspens,
Quelque rocher sur qui tousjours la foudre gronde,
Visité seulement de l'escume de l'onde,
Où la Nature a fait le logis de l'horreur,
Doit servir de retraitte à ma noire fureur.
Là, je rend mon sejour egal à ma fortune,
Qui trouve desormais la lumiere importune,
Et veut pour compagnons du tourment qui me suit,
L'effroy, le desespoir, le prodige [1], et la nuit.

SCÈNE IV

LE SACRIFICATEUR [2], LE PÈRE DE LUSCINDE, LUSCINDE, FERNANT, CARDENIO, LA NOURRISSE [3].

LE SACRIFICATEUR.

Voyez, heureux amans, à quel bien desirable
Vous porte l'union d'un hymen favorable ;

1. Dans le sens, tout latin, que ce mot avait alors quelquefois, de chose effrayante, monstrueuse : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? dit Pascal... Quel monstre, quel chaos, quel prodige ?

2. Pichou n'a pas osé mettre « un prêtre, » les lois de son temps sur le théâtre le lui défendaient. A la place, il a vu que le sacrificateur des tragédies antiques lui suffirait, et il l'a pris sans se rappeler qu'il était en pleine Espagne catholique, et qu'un peu plus loin, il serait question de religieuses et de couvent.

3. Autre personnage du théâtre antique que le nôtre prit et garda jusqu'à Corneille, qui s'en servit encore pour *Melite*, sa premiere comédie. La Péruse, entre autres, l'avait mise en scène dans sa *Mé-*

C'est parmy ses faveurs que nos sens satisfaits
Reçoivent des plaisirs innocens et parfaits,
Et que le Ciel propice à nos longues attentes
Asseure le repos de deux ames contentes.
Autrefois ce saint nœud fit sortir hors des bois
Les mortels attirez des douceurs de ses loix,
Et nos premiers parens incivils et farouches
Ne s'adoucirent point qu'en ses paisibles couches :
Mais il faut que l'amour avec pareils accords
Unisse egalement les esprits et les corps,
Et que la volonté ne soit jamais contrainte
Aux libres mouvemens d'une action si sainte :
Je croy que vous venez en cette intention
Recevoir le loyer de vostre affection.
Fernant, n'avez-vous pas une sincère envie
De joindre à son desir celuy de vostre vie?

FERNANT.

C'est là que mes souhaits ont tousjours aspiré,
Touchez de la douceur d'un hymen desiré.

LE SACRIFICATEUR.

Luscinde, avoüez-vous sa poursuitte innocente?
J'attend de vostre voix que vostre ame y consente.
Il semble qu'un refus luy serre ainsi la voix,
Et que cette union soit contraire à son choix.

LE PERE.

Niaise, en fin tu veux que cette humeur m'offence,
Je ne puis endurer ta timide defence.

LE SACRIFICATEUR.

Puisque vous connoissez sa fidele amitié,
Ne desirez-vous pas le nom de sa moitié?

LUSCINDE.

Ouy.

CARDENIO.

Ha! desloyauté qui trahis mes services, [plices!
Qu'un seul mot me condamne à d'estranges sup-

FERNANT.

Que ce consentement me comble de plaisirs!
Ma belle, une parole a borné mes desirs.
Mais quel prompt accident luy change ainsi la face?
Elle pasme, elle meurt, et n'est plus que de glace.
Luscinde, ma chere ame, ouvre encor ces beaux yeux
Que mon amour prefere aux lumieres des Cieux.

LE PERE.

Que ce mal est soudain!

LE SACRIFICATEUR.

Que son teint devient blesme,
Tesmoignage asseuré d'une foiblesse extresme!

LE PERE.

Nourrisse, en ce besoin soulagez sa langueur.

LA NOURRISSE.

Madame, hé Dieux! elle est sans aucune vigueur,
Tous ses sens sont troublez, et sa force amortie
A presque mis son ame au point de sa sortie.
Mais voyez ce que j'ay rencontré dans son sein :
Ce fer et ce papier marquent quelque dessein.

FERNANT.

Il faut voir ce qu'elle a tracé dans cette lettre.

LE PERE.

Mon esprit effrayé ne sçauroit se remettre.

BILLET

trouvé dans le sein de Luscinde, que Fernant lit.

« J'ay trouvé dans la mort le moyen de guerir.
« Ma vie eust offencé mon devoir et ma flamme,
« Et quittant Cardenie il falloit bien mourir,
« Puisque l'on me vouloit separer de mon ame. »

FERNANT.

L'ingrate esperoit donc s'exposer à la mort
Plustost que consentir au bonheur de mon sort!
En fin c'est trop fascher un amour legitime,
Et flatter le desir d'un amant qu'elle estime :
Mauvaise! n'attend plus d'un esprit irrité
Que le juste loyer de ta temerité;
Je ne te verray plus, ma raison retournée
Ne sçauroit supporter ta froideur obstinée.

LE PERE.

O pere infortuné! seul objet du malheur,
A quel point maintenant te reduit la douleur?

LE SACRIFICATEUR.

Consolez-vous, Monsieur, quelque effet qui succe-
Opposez l'esperance au mal qui vous possede. [de [1],

LE PERE.

Le moyen d'esperer après tant de rigueur
Qu'exerce le destin sur un peu de vigueur?

LA NOURRISSE.

Courage, elle revient, sa pasmoison finie
Redonne la couleur à sa face ternie.

LUSCINDE.

Malheureuse, est-ce encor le soleil qui te luit?
N'es-tu pas dans l'horreur de l'eternelle nuit?
Est-ce un dernier assaut que l'outrage te livre,
De vouloir maintenant te contraindre de vivre?
Non, Destins ennemis, vous ne le pouvez pas,
La douleur a tousjours disposé du trespas,
Et celles que l'on force à prolonger leur trame
Sçavent pour la finir avaler de la flamme [2].
Sus! qu'un fer secourable à mes jours affligez
Laisse d'un seul effort tous mes maux allegez;
Mais le sort conjuré m'oste encor ce remede,
Je ne treuve en ma peine aucun pouvoir qui m'aide.

dée (1573), et comme c'était un rôle vulgaire, il l'avait écrit en vers de dix pieds, tandis que les autres, plus nobles, étaient en alexandrins. Peu après sa *Mélite*, et sous le patronage de son auteur, arriva la suivante, qui fournit même à Corneille le titre et le principal rôle d'une autre de ses pieces de début. La *Sobrette* ou *Soubrette* ne vint que plus tard, sans dire ni d'où, ni comment, ni même l'origine de son nom. Il dérive : ou de l'espagnol *Sobretarde*, à la brune, à cause des métiers que cette égrillarde entremetteuse faisait à cette heure-là ; ou plutôt du vieil italien *Sbratta*, nettoyeuse, laveuse, comme la *Fregona* du théâtre espagnol, dont le proverbe disait : « A *picaro* de Séville *Fregona* de Tolède, » c'est-à-dire à voleur voleuse et demie. Comme preuve que la *Sobrette* ou *Soubrette* française a bien pu venir de la *Sbratta* italienne, nous rappellerons une piece du XVIe siècle, où celle-ci figurait pour le rôle principal : *La Sbratta*, comedia di Bern. Pino da Cogli, *Roma*, 1552, in-8.

1. Arrive, survienne, du latin *succedere*. — On le prenait le plus souvent dans le sens de réussir, comme le veut le latin, d'où le mot *succès* est venu. « Cette affaire, lit-on par exemple dans Vaugelas, lui a bien *succédé*, » pour, lui a bien réussi.

2. Allusion à cette Romaine qui se tua en avalant de la cendre brûlante.

LE PERE.

Cruelle, veux-tu donc terminer mes vieux ans
Abbatus sous le fais des outrages presens?
Faut-il trouver en toy l'objet de ma misere?
Que je serois heureux si je n'eusse esté pere,
Puisque tes volontez ont tant d'aversion
Aux meilleurs sentimens de mon affection!

LUSCINDE.

Que vous seriez content de me voir criminelle,
Trahissant une amour qui doit estre eternelle,
Et ne caressant plus que les nouveaux desirs
De ce perfide autheur de tous mes desplaisirs!
Mais cette sainte ardeur ne peut estre effacée
Par le consentement de ma bouche forcée,
Et contraindre au respect mon esprit estonné,
C'est me ravir le jour que vous m'avez donné.

LE PERE.

Le pouvoir absolu que j'ay sur tes années
Doit rendre sous mes loix tes passions bornées.

LUSCINDE.

Il est vray qu'il obtient un empire sur moy,
Hors ce point, de pouvoir disposer de ma foy.

LE PERE.

Tu ne peux l'engager sans commettre une offence,
Ny moy le supporter d'une indiscrete enfance.

LUSCINDE.

Mon amour est si juste, et mon choix si parfait,
Qu'il faudroit condamner la vertu qui l'a fait.

LE PERE.

La vertu ne suit point une ardeur aveuglée
Qui quitte le respect dont elle estoit reglée.

LUSCINDE.

Ha! que ce vain respect, ce tyran de mes jours,
Vous excuse souvent, et m'offence tousjours!
C'est assez qu'une fois son injuste puissance
Ait soumis mon amour à son obeïssance,
Mon esprit desavoüe un mot que j'ay lasché,
Et mon ressentiment ne sera plus caché.

LE PERE.

Toutesfois il faut bien que tu sois resoluë
De voir ma volonté sur la tienne absoluë,
De caresser Fernant à son proche retour
Et dans ta repentance augmenter son amour:
Laisse là Cardenie, et banny sa memoire,
Inutile à ton ame et contraire à ta gloire:
Vous, fideles tesmoins d'un mal si rigoureux,
Accompagnez encor un vieillard malheureux.

LUSCINDE, *seule.*

Va donc, pere insensible à mes justes prieres,
Chercher à mes soupirs de nouvelles matieres;
Va, cruel, assembler mille efforts ennemis
Pour me faire quitter un bien que j'ay promis;
Arme la trahison, l'avarice et l'outrage,
Contre la fermeté de mon jeune courage:
Je ne redoute plus tes infideles soins,
Ta rigueur est le mal qui me touche le moins.
O Dieux! que mon esprit sent bien une autre atteinte
Voyant de tous costez mon esperance esteinte,
Et que celuy que j'aime éloigné de mes yeux
Possible en desespoir abandonne ces lieux,
Ayant veu que j'ay fait si peu de resistance
Alors que le respect a choqué ma constance!
Pardon, fidele amant, mon courage a manqué,
Et non pas mon amour qu'on avoit attaqué;
Retourne divertir le soucy qui me touche,
Viens voir comme mon ame a dementy ma bouche,
Viens encor une fois escouter ma raison,
Et ne m'accuse pas si tost de trahison.
Mais que je lasche icy d'inutiles paroles,
Et que tous mes desirs sont confus et frivoles!
Je ne le verray plus; ces souspirs eslancez
Ne sçauroient retenir ses esprits offencez,
Et je crains tellement le retour de mon pere,
Que ce fascheux penser desja me desespere.
Il faut donc se resoudre à quitter ce sejour,
Où mon affliction ne peut souffrir le jour,
Un prochain monastere esleu pour mon azile
A ma juste frayeur offre un accès facile:
C'est là que dans l'excès de mes libres regrets
Ma flame entretiendra ses mouvemens secrets,
Et que le souvenir de mon cher Cardenie
Servira d'entretien à ma plainte infinie;
C'est là que cet unique objet de mes amours
Apprendra des soupirs qui finiront mes jours
Que j'ay tousjours buslé d'une ardeur genereuse,
Et que je fus constante autant que malheureuse.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

CARDENIO *dans le desert.*

Pensers qui nourrissez les douleurs que je sens
Et livrez ma constance au pouvoir de mes sens,
Ordinaires autheurs du soucy qui me blesse,
De qui la violence a vaincu ma foiblesse;
Tyrans de mon repos, à la fin vous aurez
Un pouvoir absolu sur mes sens egarez:
Je permets à vous seuls d'occuper ma memoire,
Et d'effacer l'objet de ma premiere gloire.
J'ay choisi ce desert et l'horreur de ces lieux
Pour avoir le moyen de vous conserver mieux
Et de m'abandonner à vos noires furies,
Puisque le desespoir conduit mes resveries:
Sollicitez ma haine, estouffez mon amour,
Et me faittes resoudre à la perte du jour.
Lorsque vous redoublez les ennuis qui m'affligent,
C'est là que vos rigueurs davantage m'obligent.
Puisque mes cris sont vains, et mes vœux superflus,
Que puis-je redouter, si je n'espere plus?
L'outrage et la douleur m'ont conseillé la fuitte:
Un rival me trahit, et Luscinde me quitte,
Mes yeux se sont monstrez trop fideles tesmoins
Pour douter de l'affront que je craignois le moins.
Cette bouche autrefois à mon ame si chere

A prononcé l'arrest de ma longue misere,
Et, sous un miel trompeur cachant sa trahison,
Après tant de douceurs m'a donné le poison :
Un perfide jouyt de ma gloire ravie,
Et moissonne en un jour le travail de ma vie.
Je l'ay veu d'un seul mot qui m'a fait malheureux
Destruire tout l'espoir de mes soins amoureux ;
Je l'ay veu, sous la foy d'un injuste hymenée,
Recevoir la faveur qui m'estoit destinée,
Et mon esprit, blessé d'un si visible tort,
Content de le souffrir, n'a point fait d'autre effort,
Au lieu que je pouvois, irrité de l'injure,
Chastier l'inconstante et punir le parjure,
Et que, pour effacer l'affront que j'ay permis,
Je devois estouffer ces communs ennemis.
O Dieux ! quelle puissance à ma rage opposée
Divertit à ce coup cette vengeance aisée ?
Inutiles transports, pourquoy differiez-vous
Un chastiment facile à mon juste courroux,
Pour me faire languir en ce lieu solitaire
Parmy les cruautez d'un exil volontaire,
Où jamais le sommeil n'accompagne mes nuits,
Ny le reveil du jour n'adoucit mes ennuis,
Où j'attend que la Parque à mes vœux favorable
Borne bien tost le cours de mon sort miserable,
Et que ce corps usé de soins et de travaux
Succombe sous le faix de mes penibles maux ?
Mais que ma passion est lente en cet outrage,
Que mon ressentiment est privé de courage !
C'est trop peu d'un transport si paisible et si doux ;
Il faut que mon esprit s'abandonne au courroux,
Et que le bruit affreux de ma plainte confuse
S'éloigne du repos que le Ciel me refuse.
Je veux que desormais les ruisseaux de mes pleurs
Humectent les guerets, et nourrissent les fleurs ;
Que de mille sanglots ma voix entrecoupée
Au recit de mon mal soit tousjours occupée ;
Que ces rocs, animez de mes tristes discours,
Pour me plaindre et m'ouïr ne soient muets ny sours,
Et que ces arbrisseaux, n'estans plus insensibles,
Apprennent la pitié de mes peines visibles.

(*Il entre en folie*).

Le voulez-vous, Luscinde ? Est-ce assez endurer
En ces lieux où mon sort ne peut rien esperer ?
Cruelle, venez voir si mes douleurs sont feintes,
Rendez-vous attentive à l'excès de mes plaintes :
Quoy ! vous me refusez, insensible beauté,
Ce que m'accorderoit la mesme cruauté [1] ;
A la fin vos rigueurs me reduiront au change [2],
En fin je permettray que la raison me range :
Je brise vos liens, et desja ces desers
Offrent à mon desir des objets que je sers.
Nymphes de ces forests, Deïtez bocageres,
Descouvrez à mes yeux vos beautés estrangeres ;
Naïades, delaissez vostre empire natal,
Et sortez à ma voix d'un sejour de cristal :

1. C'est-à-dire la cruauté elle-même. — Cette façon de parler était une licence poetique, qu'on retrouve souvent dans les pièces de Corneille.

2. Changement. — Corneille a dit dans le même sens, à la scène vi de l'acte III du *Cid* :

> Mon honneur offensé sur moi-même se venge.
> Et vous m'osez pousser à la honte du *change*.

Ne craignez point icy les aguets [1] du Satyre,
Et venez soulager mon amoureux martyre.
O Dieux ! que de Tritons couronnez de roseaux
Percent d'un front ridé la surface des eaux !
Retournez, Dieux de l'onde, en vos grottes humides,
Vous donnez de la crainte à mes esprits timides ;
Ce n'est pas maintenant vostre aspect que je veux,
Ce sont ces Deïtez qui possedent mes vœux.
Chastes Nymphes de l'eau, que vous paraissez belles
A mes yeux esbloüis de vos graces nouvelles !
Que j'aime ce visage avec un teint si frais
Que jamais le soleil n'offença de ses rais [2] !
Que ce sein me ravit, que ces cheveux me plaisent
Que le Zephire essuye, et que les ondes baisent !
Mais le prompt changement qui m'arrive en ces lieux,
Quelle nouvelle horreur espouvante mes yeux ?
Ce corps pasle et sanglant estendu sur la poudre
Fume encore du coup qu'il a receu du foudre :
O Dieux ! tout ce rivage est couvert d'ossemens,
Et ce bois allumé de mille embrasemens :
Spectres qui presentez dans l'horreur des tenebres
A nos sens endormis vos images funebres,
Ne sont-ce point icy vos fausses visions
Qui trompent mon esprit de ces illusions ?
Non, ces objets sont vrais, et ma peur qui redouble
Voit que la terre tremble, et que le ciel se trouble :
Ces arbres ont perdu leur figure et leur rang,
Ce rocher est de flame, et ce fleuve est de sang ;
Fuyons ces tristes lieux dont la moindre avanture
Estonne les humains et destruit la Nature.
Mais que je treuve icy le sort injurieux,
D'opposer à mes pas ce torrent furieux
Qui roule entre deux rocs plein d'escume et d'audace
A bons entresuivis [3] ses flots meslez de glace :
Sus, passons à la nage, un courageux effort
Contre tant de perils se rendra le plus fort.
Dieux ! que de resistance ! en fin, quoy qu'il s'obstine,
Je me delivreray de sa rage mutine :
Me voila sur la rive, effroyable sejour,
Puny-moy de la mort si tu vois mon retour.

SCÈNE II [4]

LUCINDE *dans le monastere*.

En fin je suis hors de contrainte
Apres tant d'outrages souffers,

1. Mot charmant, dont l'Académie a, ce nous semble, eu tort de restreindre l'emploi à la seule expression « être, se tenir, ou se mettre aux aguets. » Il faudrait le reprendre tout entier. N'est-il pas tout à fait joli ? Rien ne pourrait le remplacer, pas plus que dans cette phrase du *Plutarque* d'Amyot (*Vie de Marcellus*, ch. 40) : « Son ennemi luy dressa plusieurs *aguets* et embusches... »

2. Vieux mot, moins regrettable que l'autre, dont *ray* » est un diminutif, qui vaut mieux. La Fontaine s'en est servi, et au dernier siecle, Roucher essaya de le rajeunir, dans son poëme des *Mois*, mais sans succès.

3. Entrecoupés, interrompus. — On trouve dans une fable de La Fontaine « la course entresuivie » du sort, et dans une de ses *Poésies mêlées* :

> De soixante soleils la course entresuivie.

Entre-suite se prenait dans le même sens ; on lit dans une lettre de Nic. Pasquier : « lascher la bonde à une *entre-suite* de pleurs. »

4. L'usage, suivi encore par Corneille dans le *Cid*, *Polyeucte*, *Agésilas*, était de mettre en *stances* ou en *strophes* les longs monologues.

Ma fuitte a brisé tous mes fers
Et dissipé toute ma crainte,
Ma constance a monstré sa derniere vigueur,
Pour me tirer des mains d'un pere inexorable;
Je treuve à mon repos ce sejour favorable,
Et ne redoute plus les traits de sa rigueur.

Amour, voyant que mon martyre
Conserve sa fidelité,
Pardonne à ma timidité
Un seul mot qu'elle me fit dire;
Je ne redoute plus un rival odieux,
Et mes soins ont rendu ma fuitte si secrette,
Que pour estre informé du lieu de ma retrette
Il faut l'avoir appris de la bouche des Dieux.

Ces lieux sont voüez au silence,
C'est le sejour de la vertu,
Où l'on voit le vice abbatu
Sous une sainte violence.
Une celeste ardeur brusle icy les mortels,
Et lors qu'on voit sortir des soupirs de leur bouche
Ce n'est pas toutefois ce faux Dieu qui les touche,
A qui nos passions ont dressé des autels.

L'esprit y fait tousjours la guerre
Contre la liberté des sens,
Et porte ses vœux innocens
Bien loing des soucis de la terre;
Icy les cœurs touchez d'un divin mouvement
N'ont qu'un objet solide où leur espoir se fonde,
Et voyant dans le port les orages du monde
Cherchent l'eternité qui depend d'un moment.

Mais que me servent ces exemples,
Puisque mon amour est si fort
Qu'il conserve un premier effort
Parmy la sainteté des temples?
Je resiste au pouvoir des objets presentez,
Tousjours ma passion a des forces pareilles,
Et lors que je m'arreste à ces saintes merveilles,
Mes sens en sont ravis, et non pas surmontez.

Tousjours un amoureux Genie,
Forçant le respect de ces lieux,
Vient representer à mes yeux
Le doux portrait de Cardenie.
Rien ne peut, cher amant, divertir mon amour;
Il regle absolument les desirs de mon ame,
Et je ne puis quitter ce beau feu qui m'enflame
Que je ne quitte aussi la lumiere du jour.

SCÈNE III

AMERITE, LUSCINDE.

AMERITE, *parente de Luscinde, en habit de religieuse.*

Vous voulez donc tousjours au mal qui vous possede
Entretenir la playe et fuir [1] le remede?
Quoy! n'est-ce pas assez eslancer de soupirs
Sur l'injuste rigueur de tous vos desplaisirs?
En fin un temps serain suit un orage sombre,
La lumiere succede à la fuitte de l'ombre,
Et le calme appaisant la tempeste des flots
Offre des alcyons aux yeux des matelots:
Ainsi vostre tourment doit achever sa course,
Et permettre à vos pleurs qu'ils tarissent leur source.

LUSCINDE.

Mon esprit toutesfois ne peut que soupirer
Depuis qu'il a perdu les moyens d'esperer;
Il faut en cet estat que la douleur esclatte,
Le silence nous blesse, et la plainte nous flatte.

AMERITE.

Au contraire, il ne faut qu'employer la raison,
Dont le sage conseil sert à la guerison,
Et defend à l'esprit de nourrir la tristesse,
Quelque ressentiment que le malheur nous laisse.

LUSCINDE.

Alors que la raison dispose ainsi de nous
L'esprit est insensible, ou le mal est bien doux;
Je ne puis gouverner mes ennuis de la sorte,
La constance me quitte, et le regret m'emporte.

AMERITE.

Quand vous auriez receu tous les traits du malheur,
Le repos doit en fin terminer la douleur.

LUSCINDE.

Qu'est-ce que le destin peut encor sur ma vie?
De quelle affliction n'est-elle pas suivie?
Un pere si contraire au soucy de mon bien,
Un amant éloigné qui n'espere plus rien:
O Dieux! que ma tristesse est foible et languissante
Dedans le souvenir de ma perte recente!

AMERITE.

Vous devez toutesfois attendre encor du temps
Un bonheur qui rendra tous vos desirs contens:
On voit en un moment la fortune changée,
La misere adoucie, et l'injure vengée.

LUSCINDE.

Je croy que pour mon sort ces bienfaits sont cachez,
Que les Dieux contre moy seront tousjours faschez,
Et qu'un astre malin preside à mes années,
Dont je ne puis flechir les rigueurs obstinées.

AMERITE.

Esperez toutesfois, et songez seulement
A bannir de vostre ame un si fascheux tourment;
Vous me verrez tousjours d'une amitié discrette
Cacher à vos parens cette heureuse retrette.

SCÈNE IV

FERNANT, D. FELIX, SON ESCUYER.

FERNANT.

Ne m'importune plus de ces foibles discours
Que ton affection apporte à mon secours,
Quelque sage dessein que ta foy me conseille,
Il me choque l'esprit, et m'offence l'oreille.
Ta peine est inutile apres ma guerison,
Je ne me puis resoudre à sortir de prison,
Et quoy que la rigueur m'en ait ouvert les portes,
Mon courage est si foible, et mes chaines si fortes,
Qu'alors que j'ay voulu me servir du mespris,

1. On faisait alors deux syllabes de ce mot.

L'amour a davantage engagé mes esprits.
Luscinde a sur mon ame une entiere puissance,
Je ne puis sans mourir endurer son absence,
Devant moy les objets qui sont les plus charmans
Changent leurs voluptez en sensibles tourmens;
Toute chose me fasche, et jamais ma pensée
Ne souffrit davantage une ardeur insensée.

D. FELIX.

Lors que le jugement commande à la fureur,
Il estouffe aisement cette amoureuse erreur ;
Il le faut opposer à cette tyrannie,
Et vous verrez bien tost sa contrainte bannie.

FERNANT.

Ha ! qu'il est bien aisé de conseiller ainsi
Quand on n'est point touché d'un semblable soucy,
Et que celuy qui blasme un jugement malade
Ignore seulement le pouvoir d'une œillade [1] !
Helas ! si tu sçavois ce que souffre un amant
Parmy les cruautez d'un triste esloignement,
Au lieu de m'accuser alors que je soupire,
Tu prendrois le soucy de flatter mon martyre.

D. FELIX.

Ouy, si j'estois un traistre, un amy vicieux,
Qui voulust desguiser ce mal pernicieux,
Et ne point condamner une aveugle folie
Qui tient en ses erreurs vostre ame ensevelie.

FERNANT.

Appelle-tu folie une ardante amitié
Qu'allume la beauté d'une chere moitié?
Luscinde, est-ce un objet dont l'ame estant blessée
Puisse si librement desgager sa pensée?
Et si tu la connois, ne m'avoüras-tu pas
Que le Ciel n'a rien fait d'egal à ses appas?
Que la grace respire et la beauté se jouë
Sur la fraische blancheur de son aimable jouë?
Qu'au milieu de son sein les Amours retirez
Courtisent tour à tour ses deux monts separez?
Et que dans ses cheveux ces enfans idolastres
Exercent la douceur de cent plaisirs folastres?
Ses yeux ne sont-ils pas les plus heureux vaincueurs
Que l'Amour sollicite à la prise des cœurs?
Et sa bouche, un objet de ses plus doux miracles
Où ce Dieu si souvent a rendu ses oracles?

D. FELIX.

Je veux que rien ne manque à ses perfections
Pour limiter le choix de vos affections,
Qu'on ne la puisse voir sans cherir ses merites,
Et qu'elle soit plus belle encor que vous ne dites;
Avoüez toutesfois qu'un esprit genereux
Ne doit pas supporter ses desdains rigoureux,
Et qu'apres un refus si lasche et si coupable
Vous luy donnez des vœux dont elle est incapable.

FERNANT.

Il est vray, je confesse à ta fidelité
Que jamais un amant ne fut plus mal traitté:
Mais contre tant d'appas...

1. Mot qui était alors du style noble, d'où il est tombé dans le comique. Corneille l'employa même dans une tragédie. Et, dit-il à l'acte II, sc. IV de *Pompée :*

> Et ne permettons pas, qu'après tant de bravades,
> Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

D. FELIX.

Le mespris est facile
Au moindre souvenir de son ame indocile.

FERNANT.

Non, ne m'en parle plus, le mespris ny l'oubly
Ne sçauroient renverser son empire estably;
Aide moy seulement de ta sage conduitte
Pour sçavoir quel azile a terminé sa fuitte,
Employe à sa recherche un soucy nompareil,
Afin de m'asseurer où luit ce beau soleil:
C'est lors que ton service obligera mon ame,
Au lieu de t'opposer à l'ardeur qui m'enflame,
Puisque sans cet objet tous les flambeaux des cieux
Offrent à mes regards un esclat ennuyeux.

SCÈNE V

D. QUICHOT, SANCHO PANÇA.

D. QUICHOT [1].

Fidele compagnon et tesmoin de mes armes,
Qui ne me quitte point dans l'effroy des allarmes,
Genereux escuyer pour qui les Amadis
Mespriseroient le choix qu'ils avoient fait jadis,
Parmy tous les exploits et les peines diverses
Qui peuvent signaler mes guerrieres traverses,
Tu sçais que les perils m'ont esté des esbas [2],
Depuis que mon courage a cherché les combas:
J'ay gravé mon estime au sein de la Memoire,
Et vuidé de lauriers les autels de la Gloire.
Que les preux renommez dans les siecles passez
Ne representent plus leurs pourtraits effacez,
Mon renom seulement tient les plus fiers en bride;
Irriter mon courroux, c'est offencer Alcide :
L'honneur suit mes desseins, la victoire mes pas,
Et l'un de mes regards peut causer cent trespas.
Amy de l'innocence et vengeur de l'outrage,
Je borne ma grandeur des loix de mon courage,
Et tirant la valeur du sepulchre des morts
Je releve l'esclat de ses premiers efforts :
Le Tage tous les jours me voyant sur ses rives
Precipite le cours de ses vagues craintives,
Et la mer recevant ses flots ensanglantez [tez,
Qui trainent les corps morts de ceux que j'ay dom-
Croit que sa violence a depeuplé la terre,
Et qu'au lieu de tribut il luy porte la guerre,
Tant je suis valeureux, que mes moindres explois
Font peur aux elemens et leur donnent des loix.
Un enfant toutefois me ravit la franchise,
Et se tient orgueilleux du bonheur de ma prise:
Celuy qui malgré l'art des enchanteurs malins
Domte des Rodomons transformez en moulins,
Se rend à la mercy d'une aveugle puissance,
A qui nostre foiblesse a donné la naissance,
Et toute sa valeur est inutile icy.

1. C'est ainsi que ce nom s'écrivait et se prononçait alors. Quelquefois même on disait Don Guichot. On sait qu'en espagnol le vrai nom est *Quijote*, mot qui signifie cuissart, armure de la cuisse. Cervantes le choisit tant a cause de son sens, que pour sa désinence *ote* qui, d'ordinaire, en espagnol, désigne les choses ridicules.
2. Récréations, plaisirs.

SANCHO.

Quoy! quelqu'effort nouveau vous met-il en soucy?
Cherchez d'oresnavant qui succede à ma place,
S'il se faut battre encor, mon courage est de glace:
Depuis que je vous sers je n'ay pas seulement
Obtenu pour loyer un bon gouvernement.
Vous promettez assez des comtez et des isles
Où je feray par an quatre moissons fertiles,
Où les champs de fromage et les ruisseaux del ait
Combleront le sejour d'un bien-heureux valet:
Maintenant je connay ces promesses frivoles,
Et ne puis desormais me payer de paroles.

D. QUICHOT.

Tousjours ton ignorance accompagne ta peur,
Et prend un bien certain pour un songe trompeur.
Sçais-tu pas que je puis te donner un empire
Dans le moindre dessein que ma gloire respire;
Que le bout de ma lance a des principautez,
Et que le sort agit selon mes volontez?
Est-ce assez d'un royaume aussi grand que la Chine?
C'est le moindre bonheur que ce bras te destine.

SANCHO.

Pourquoy donc maintenant differez-vous ce bien
Qui me peut enrichir sans qu'il vous couste rien,
Pendant que vous voyez le travail que j'endure,
De marcher tout le jour et coucher sur la dure,
Estre de mille coups outragé bien souvent,
Et, n'ayant rien disné, ne souper que du vent?

D. QUICHOT.

Bien que cette faveur ne puisse encor paraistre,
Attends l'occasion que le Ciel fera naistre.
Tu doutes d'un bonheur qui ne te peut manquer,
Non plus qu'à mon pouvoir de vaincre et d'attaquer.
Mais que tu connais mal le sujet de ma plainte
Aux premiers mouvemens d'une amoureuse at-
[teinte!

SANCHO.

Vous estes amoureux? Mon Dieu! depuis quel jour
Avez vous resolu de faire icy l'amour?
Dittes-moy, je vous prie, et quelle est la princesse
Que vostre affection a choisi pour maistresse?

D. QUICHOT.

Dulcinée est l'objet de mes gestes [1] guerriers,
A qui toute ma gloire a voüé ses lauriers;
Dulcinée est l'autel où ma plainte addressée
Cherche la guerison de mon ame blessée.

SANCHO.

Vous aimez Dulcinée: ô l'admirable choix!
Que sa taille me plaist, que j'admire sa voix!
Ha! qu'elle dance bien! Aucun ne luy dispute
L'avantage qu'elle a d'exceller à la lutte;
Vous connaissez Jacquet, le valet de Thibaut,
Il lui cede l'honneur de la course et du saut:
Croiriez vous que ses yeux sont bordez d'escarlatte,
Et que son teint est doux comme un cuir de savate?
Elle va sans souliers, elle abhorre le fart,
Et n'a jamais meslé la nature avec l'art.
En fin, je veux mourir si tous ceux du village
Ne soupirent d'amour apres ce beau visage.

D. QUICHOT.

Prophane, oses-tu bien offencer à mes yeux
Ses appas reverez des mortels et des Dieux?
Ne crains-tu point d'avoir le Ciel tousjours contraire
Apres avoir lasché ce propos temeraire?
Si jamais tu me tiens de semblables discours,
Ton sang reparera l'honneur de mes amours:
Estime que ta vie est au bout de ta langue,
Ta mort suivra de pres la fin de ta harangue.

SANCHO.

Revoquez, s'il vous plaist, ce frivole decret;
Si vous m'aviez tué, j'en mourrois de regret:
C'est bien là le loyer d'un fidele service,
Qui dit la verité sans aucun artifice.

D. QUICHOT.

Nommes-tu verité ces blasphemes laschez,
Dont la terre est touchée et les Cieux sont faschez?
Peu s'en faut que ce bras ne punisse une offence
Que tu n'excuses point en ta foible defence;
Commande seulement desormais à ta voix.
Mais quel estrange bruit sort du fond de ce bois?
Je crains des imposteurs l'ordinaire imposture,
Ma lance, mon armet, ha! la belle avanture!

SCÈNE VI

CARDENIO, D. QUICHOT, SANCHO.

CARDENIO, *en folie, sort d'un coin du bois.*

Infideles voleurs contre moy mutinez,
En vain vous redoublez ces efforts obstinez,
Je vous mesprise seul, et mes mains desarmées
Esperent d'arrester vos fureurs allumées:
Monstres nourris de sang qui peuplez ces forets,
Je sçay bien comme il faut eschapper de vos rets,
Ma generosité suffit à vostre perte,
Puisque j'ay reconnu vostre embusche couverte.

D. QUICHOT.

Guerrier, qui que tu sois, borne icy tes discours,
Et regarde où je puis te donner du secours.
Faut-il forcer d'assaut le chasteau de Zirfée
Eslevant sur sa perte un illustre trophée?
Le traistre Arcalaus auroit-il bien le front
De m'attendre au combat t'ayant fait quelque af-
[front?
Dispose librement du pouvoir de mes armes;
Je ne crains ny dangers, ny prodiges, ny charmes,
Et si je suis pour toy, l'univers conjuré
Ne sçauroit ébranler ton bonheur assuré:
Il n'a point d'ennemis que ta foiblesse craigne,
Que mon cœur ne mesprise et mon bras ne con-
Monstre-les seulement. [traigne,

CARDENIO.

Quoy! n'appercoy-tu pas
Un monde d'ennemis qui talonne mes pas,
Qui me vient assaillir?

SANCHO.

Je ne voy rien paraistre,

1. Actions, exploits, du mot latin *gesta*, si admirablement employé par J. Bongars, pour son recueil d'historiens, *Gesta Dei per Francos*. L'expression *chanson de gestes*, pour chants racontant des actions guerrières, vient de là. Nous n'avons guère conservé usuellement ce mot que dans la locution « faits et gestes. »

Et le tiens pour le moins aussi fou que mon maistre.

CARDENIO.

O Dieux! comme leur nombre augmente en peu de temps!
Ce desert retentit de leurs cris esclattans :
Çà, que sans redouter leurs desseins tyranniques
Je me face un chemin au travers de ces picques,
Que je me precipite au mespris de mon sang
Entre mille poignards qui m'ouvriront le flanc,
Et que pour contenter ma gloire et leur envie
J'augmente mon renom de la fin de ma vie.

D. QUICHOT, *la lance à la main.*

C'est à moy d'accomplir ces genereux effets,
Legitimes sujets du mestier que je fais :
Sans doute c'est icy la forest enchantée
Que le destin reserve à ma force indomtée :
Sus! que je vous dissipe, objets fallacieux,
Quittez ce faux esclat qui nous charme les yeux;
Demons, ne vivez plus sous ces tendres escorces,
Et ne m'opposez point vos inutiles forces.

CARDENIO.

Rival injurieux à l'honneur de mon sort,
Tu me veux donc ravir la gloire en cet effort?
Fuy d'icy, temeraire, un rigoureux supplice
Doit borner ton audace et punir ton complice.

SANCHO.

A l'aide! je suis mort : invincible guerrier,
Pardonnez à Sancho, le fidele escuyer.

D. QUICHOT.

Le perfide a-t'il donc ma vaillance trompée,
Sans me donner loisir de tirer mon espée?
Arreste, desloyal.

SANCHO.

Ne criez pas si haut,
Que ce diable enragé ne retourne à l'assaut :
Je suis froissé de coups, la douleur me transporte,
Jamais on n'a traitté Gandalin [1] de la sorte.

D. QUICHOT *retourne.*

C'en est fait, il se sauve à la faveur du bois,
Et reduit ma poursuitte à ses derniers abbois :
Quelle injure soufferte! Ha! le regret me tuë
De voir sous ce poltron ma vigueur abbatuë :
Dix mille Mandricars [2] envieux de mes faits
Ne pouvoient l'attenter sans tomber sous le faix.

SANCHO.

Vrayment c'est à propos que vous fermez l'estable
Quand la perte est receuë, et n'est plus evitable :
Que n'aviez vous devant cette ardeur dans le sein?

D. QUICHOT.

Et qui se douteroit d'un si lasche dessein?
Qui craindroit hors de l'eau la fureur d'un corsaire,
Et, lors qu'on a la paix, l'effort d'un adversaire?
Alors que je taschois d'obliger son malheur,
Son ingratte malice a surpris ma valeur :
Mais qu'il ne croye pas eschapper de la sorte,
Je jure par l'armet de Mambrin que je porte

1. Type bafoué qui court les anciens romans et les comédies du vieux théâtre italien; il s'y appelle plus souvent Gandolin.

2. Nom d'un roi mécréant du roman de Boiardo, *Roland amoureux.*

Que ces forests n'ont pas assez d'obscurité
Pour donner un refuge à sa temerité.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

LE LICENTIÉ ET LE BARBIER [1] DU VILLAGE DE D. QUICHOT.

LE LICENTIÉ.

Apres un long chemin que ce desert limite
Nous voicy près du lieu que Dom Quichot habite.
C'est parmy les horreurs de ce bois escarté
Qu'il condamne ses yeux à quitter la clarté :
Maintenant il adjouste à son mal ordinaire
L'amour d'une beauté du tout imaginaire,
Et propose à son ame un fantosme trompeur
Pour qui sa passion se nourrit de vapeur.

LE BARBIER.

Son mal est sans pareil, jamais la frenaisie
N'eut un pouvoir si grand dessus la fantaisie.
O Dieux! à quel excès nous emporte l'erreur
Depuis que la raison fait place à la fureur!

LE LICENTIÉ.

Voyez de quelle ardeur cet insensé se pique,
De servir en ce bois cet objet chimerique :
Il se plaint aux rochers, il deteste l'amour,
Et fait fuir d'effroy les oyseaux d'alentour :
Son visage est affreux, l'excès de son martyre
D'un chevalier errant en a fait un Satyre;
Il dit que sa maistresse est un ange mortel,
A qui sa passion veut dresser un autel,
Que jamais ce desert ne verra sa sortie
Que son œil adoucy n'ait sa flame amortie;
Il dit que les rochers sont touchez de ses cris,
Et que les arbrisseaux respectent ses écris,
Cependant que sa table est une vieille souche,
Que le roc est sa chambre, et la terre sa couche.

LE BARBIER.

L'estrange resverie! Hé! le pauvre aveuglé
Ne sçauroit moderer son esprit déreglé.

LE LICENTIÉ.

J'espere toutesfois qu'une heureuse conduitte
Peut finir la misere où sa vie est reduitte,
Pourveu que vous vouliez d'un semblable secours
Procurer avec moy le repos de ses jours.

LE BARBIER.

Ce dessein descouvert, et l'importance apprise,
Ce qui depend de moy je l'offre à l'entreprise.

1. Dans le roman, le Barbier, qui a fait avec le curé le dépouillement de la bibliotheque de Don Quichotte, l'accompagne à sa poursuite dans la Sierra Morena, où ils rencontrent, comme ici, Cardenio, dont, on le sait, l'aventure se continue presque sans interruption dans plusieurs chapitres des livres III et IV. Pichou n'ose pas encore mettre ici un prêtre. Il le remplace par le Licentié.

LE LICENTIÉ.

Vous verrez ce moyen si facile et si doux.
Mais quel homme inconnu s'approche ainsi de nous?
Ce visage défait et ce regard farouche
Espouvantent mon ame et me ferment la bouche.

SCÈNE II

CARDENIO, LE LICENTIÉ, LE BARBIER.

CARDENIO, *en folie.*

O Dieu! qu'ai-je apperceu? quels objets pleins d'effroy
Sont venus tout d'un coup se presenter à moy?
Il est vray que jamais une telle avanture
N'a depuis le chaos estonné la Nature,
Et qu'elle eut moins de peur alors que l'univers
Vit sous l'amas des eaux ses plus hauts monts couvers.
Je meurs au souvenir de ces horribles marques
Qui m'ont laissé la vie au sein mesme des Parques:
Le Ciel estoit de feu, mille éclairs sur mes pas
Ne me representoient que l'horreur du trepas;
La terre avoit ouvert ses cachots jusqu'au centre,
Neptune se venoit d'enfermer dans un antre,
Tous les astres cachoient leurs visages ternis,
Et les quatre elemens paroissoient desunis;
Le sejour de Pluton estoit dessus la terre,
Il avoit desarmé Jupiter du tonnerre,
Et du fond des enfers les Titans deschainez
R'allumoient contre luy leurs desseins mutinez,
Lorsqu'un astre amoureux forçant ces lieux funebres
A fait sortir le jour du milieu des tenebres,
Qui, ne pouvans souffrir ses rayons redoublez,
Ont redonné le calme aux elemens troublez:
Luscinde a dissipé tous ces objets de crainte,
A l'esclat de ses yeux j'ay terminé ma plainte,
Et tous ces accidens m'ont fait la mesme peur
Que j'aurois de l'amas d'une humide vapeur.
Que ton pouvoir est grand, adorable merveille,
De m'avoir retiré d'une frayeur pareille!
Mais n'appercoy-je pas ce miracle d'amour
Que mon impatience a cherché tout le jour?

LE LICENTIÉ.

O! l'estrange fureur!

LE BARBIER.

O Dieu! quelle caresse!
Le pauvre extravagant me prend pour sa maistresse.

CARDENIO.

Bel astre, tu viens donc visiter ces forés
Que ta seule lumiere a percé de ses rais?
Attend, timide, attend, et permets à ma veuë
De voir tous les appas dont sa face est pourveuë,
Ne m'oste pas le bien de te parler icy,
Et rend d'un seul regard mon martyre adoucy,
Permets que je te baise.

LE BARBIER.

O! la folle cervelle!
Monsieur, je suis barbier, et non pas damoiselle.

CARDENIO.

Luscinde, osez-vous bien dementir tous mes sens,
Parmy tant de beautez et d'attraits ravissans?
Non, l'oubly ne sçauroit effacer vostre image
D'un cœur qui tous les jours vous rend un saint [hommage.

LE BARBIER.

Malheureuse rencontre, où me suis-je adressé?
En recherchant un fou je treuve un insensé.

CARDENIO.

En fin entre mes bras je vous tiendray, mauvaise,
De mille voluptez jouyssant à mon aise.
Vos beaux yeux ne luiront que pour moy seulement
Et viendront à la fin soulager mon tourment;
Nos esprits s'uniront sur les bords de nos bouches,
Mille amours voleront à l'entour de nos couches,
Et, versans tous leurs traits sur nos corps embrassez,
Nous recompenseront des outrages passez:
Il me semble desja que ma main se desrobe
Aux merveilles que cache une envieuse robe,
Et que ma passion languissante à dessein
S'égare entre les lys du visage et du sein.
Agreables transports, amoureuses delices,
Que vous avez bien tost allegé mes supplices!
Vous me ravissez l'ame au moindre souvenir
Du supreme bonheur qui me doit avenir.
Mais vous vous offencez d'un discours temeraire
Que produit un amour qui ne se sçauroit taire.
Pardon, chaste Deesse, à mes vœux innocens:
Si vous estes divine, il vous faut des encens,
Et si j'aime trop haut, accusez la nature
Du pouvoir de vos yeux, et du mal que j'endure;
Je ne pouvois, ma sainte, ensemble à vostre aspect
Avoir l'ame sensible, et garder le respect.
Quoy! vous me refusez de soulager ma flame,
Tant de submissions ne vous touchent point l'ame:
Cruelle, vos desdains durent trop desormais.

LE BARBIER.

Que voulez-vous de moy qui ne vous vis jamais?

CARDENIO.

Ha! je voy bien que c'est; vous voulez, inhumaine,
Que jamais mon repos ne succede à ma peine:
Et bien, j'endureray jusqu'à tant que la mort
Termine mes ennuis par la fin de mon sort,
Et quand j'auray souffert cette rigueur extreme
Je ne m'en plaindray point sur le rivage blesme;
Mes Manes n'oseront encor vous reprocher
Qu'au lieu d'un cœur humain vous portez un rocher,
Mon amour avec moy voudra là bas descendre,
Et toujours quelque flame eschauffera ma cendre:
Voyez si je vous aime.

LE BARBIER.

O! destins inhumains!
Ne suis-je pas encor eschappé de ses mains?

LE LICENTIÉ.

C'est trop vous abuser, regardez ce visage,
Je meure si ce n'est un barbier de village.

CARDENIO.

Ha! traistre, est-ce donc toy qui romps cet entretien,
Infidele Fernant, possesseur de mon bien?
Ta fuitte est inutile, et ta mort est certaine,
Coupable confident, seul autheur de ma peine,
Je ne te quitte point que je ne sois vengé.

LE BARBIER.

Dieux ! qu'il m'a fait plaisir de m'avoir dégagé !

LE LICENTIÉ.

Au secours ! on me tuë.

CARDENIO.

Ha ! ravisseur infame,
Ne te vante jamais d'avoir trahy ma flame.

(Il sort du théâtre.)

LE BARBIER.

Et bien, qu'en dites-vous ? Maintenant sur ma foy
Vous n'avez pas sujet de vous mocquer de moy.

LE LICENTIÉ.

Qu'il coure à la malheure où sa rage l'emporte,
Jamais homme ne fut estrillé de la sorte.

LE BARBIER.

Sans doute, sa folie est sans comparaison :
Il faut que quelque amour blesse ainsi sa raison,
Et que le moindre objet, troublant sa fantaisie,
Reveille la fureur dont son ame est saisie.

LE LICENTIÉ.

Je le croy comme vous, ce poison dangereux
Porte à l'extremité son destin malheureux.

LE BARBIER.

Suivons-le seulement pour sçavoir sa retraite,
Afin de soulager sa passion secrete,
Et de peur qu'à la fin il ne cherche un tombeau
Au creux de quelque roche, ou dans le sein de l'eau.

LE LICENTIÉ.

Mais si dans cet esprit la fureur persevere,
Nous voilà retombez dans la mesme misere.

LE BARBIER.

Non, non, ne craignez rien, ces transports violens
Ne causent pas tousjours de semblables elans.

LE LICENTIÉ.

Allons, puisqu'il vous plaist, et m'obligez de grace
De marcher le premier, je vous suis à la trace.

SCÈNE III

D. FERNANT, D. FELIX, SON ESCUYER, ET D. GUSMAN, SON AMY.

FERNANT.

Amis, ne blasmez point le dessein que j'ay pris,
Qui peut entierement alleger mes espris,
Vous pourriez autre part condamner ma licence,
Icy ma passion a beaucoup d'innocence ;
Nous voicy près du lieu que j'ay voulu choisir
A l'accomplissement de mon juste desir ;
Vous sçavez que Luscinde a treuvé son azile
En ce prochain convent dont la veuë est facile,
Alors que le soleil veut quitter ce sejour,
Que desjà les vallons n'ont ny chaleur ny jour,
Cependant que la nuit estend ses voiles sombres,
Et qu'un peu de clarté resiste encor aux ombres,
Elle vient toute seule en ces beaux promenoirs [1]
Se plaindre à la faveur de leurs ombrages noirs,
Et troubler de ses cris les Driades craintives
Qui cherchent tous les soirs la fraischeur de ces rives;
C'est lors qu'estans couverts du bois et de la nuit,
Nous pouvons aisement, loing du monde et du bruit,
Accomplir le dessein de ma juste entreprise,
Et joüyr de l'effet d'une heureuse surprise.

D. GUSMAN.

Il est vray que sans craindre aucuns empeschemens
Qui puissent s'opposer à vos contentemens,
Nous pouvons à dessein de finir vos disgraces
Marcher assurément sur ces faciles traces :
Et quand mille trespas s'offriroient à nos pas,
Qu'il faudroit pour vous suivre affronter le trespas,
Rien ne divertiroit nos fideles envies,
Et nous vous servirions au mespris de nos vies.

FERNANT.

Non, je ne veux de vous qu'un bienfait si leger,
C'est icy seulement que l'on peut m'obliger,
La pitié vous invite, et l'amour vous supplie
De rendre en ce secours mon attente accomplie;
Secondez ma poursuitte, et suivez un moment
Mon espoir asseuré de finir mon tourment.

D. FELIX.

Nos courages n'ont pas besoin de ces amorces.
Une franche amitié redouble icy leurs forces,
Et donne à nos espris un desir genereux
D'establir le repos de vos jours amoureux.

FERNANT.

Je treuve que le masque est icy necessaire,
De peur d'estre connu de ma belle adversaire,
Entrons dedans le bois, le jour decline fort,
Voicy l'heure plus propre à faire un tel effort,
Les paysans [1] fatiguez ont quitté les campagnes,
Le soleil ne luit plus qu'au sommet des montagnes,
Et veut quitter la place à l'objet que je sers,
Qui vient en son absence esclairer ces desers.

SCÈNE IV

CARDENIO, *en folie*.

Arreste icy, Luscinde, où fuis-tu, ma Deesse?
Pour flatter mon amour monstre un peu de paresse,
N'entre point, mon soleil, en ces obscuritez,
Qui ne peuvent souffrir tes divines clartez.
Mais comme en un instant elle eschappe à ma veuë
Plus vite qu'un esclair qui se perd dans la nuë.
Funeste solitude, objets pleins de terreur,
Effroyables desers où preside l'horreur,
Grands rochers elevez des mains de la Nature,
Insensibles tesmoins de ma triste avanture,
Pardonnez à l'excès de mes feux indiscrets
Si je cherche Luscinde en vos antres secrets ;
Montrez-moy sa beauté que vos ombres recellent,

1. Mot qu'on n'aurait pas dû perdre. Il signifiait l'endroit où l'on se promène. Ne l'ayant plus, on est obligé d'employer dans ce sens, *promenade*, qui voulait dire alors « l'action de se promener. » Mieux valait un mot pour chacun des deux sens, qu'un seul pour tous les deux. C'est ainsi que notre langue est devenue cette « gueuse » dont Amyot parlait déjà et qui déjà aussi s'en montrait « fiere », bien qu'il n'y eut pas de quoi.

1. Ce mot se prononçait en deux syllabes, *pésant*, comme aujourd'hui encore à la campagne. Molière, dans l'*École des femmes*, ne le fait pas prononcer autrement.

Et ne permettez plus que mes soupirs l'appellent :
Belles eaux qui coulez avec un bruit si doux,
Ne la cachez-vous point à mon esprit jaloux ?
Si je sçay qu'elle soit en vos grottes humides,
Je rompray le miroir de ces vitres liquides ;
Ses yeux brillent dans l'onde avec des traicts ardans;
Il n'en faut plus douter, je la voy là dedans,
Et quoy que mon amour se fasche en cette attente,
J'ay du plaisir à voir son image flottante :
Divinitez de l'eau qui me la retenez,
Ha ! que vous m'offencez du soin que vous prenez :
Je veux rompre ces bors, je veux troubler vos ondes,
Et vous rendre en ces lieux desormais vagabondes.
Mais ce debile corps abbatu de langueur
Succombe sous le faix, et n'a plus de vigueur,
Je sens de plus en plus augmenter ma foiblesse,
Mon jugement retourne et ma force me laisse.
Malheureux Cardenie, à quel point desormais
Te reduit un tourment qui ne cesse jamais,
Ne sçaurois-tu guerir de ce fascheux martyre,
Et rendre ta raison paisible en son empire ?

SCÈNE V

LE LICENTIÉ, LE BARBIER, CARDENIO.

LE BARBIER.

Il ne peut estre loing, les accens de sa voix
Sont venus jusqu'à nous du milieu de ce bois.

LE LICENTIÉ.

O Dieux, je l'apperçoy, sa rencontre m'effraye,
Ainsi que d'un serpent eslancé d'une haye.

CARDENIO.

Amis, ne fuyez point, que craignez vous si fort?
Je ne suis pas icy pour vous faire du tort,
Mais si quelque douleur vous peut rendre sensibles
A la compassion des miseres visibles,
Et qu'encor la nature accorde à la pitié
Les meilleurs sentimens de l'humaine amitié,
Donnez quelque allegeance au mal qui me possede,
Vostre entretien pourra luy servir de remede,
Vous pouvez d'un bienfait obliger mon tourment,
Que le destin me nie en vostre éloignement,
Desja ces bois lassez des soupirs que j'élance
Se plaignent que ma voix a rompu leur silence,
Et les echos usez de mes cris superflus
Cessent de m'escouter, et ne me parlent plus.
Dieux ! que c'est un plaisir bien sensible au mar-
De treuver quelquefois les moyens de le dire. [tyre

LE BARBIER.

Ne treuvez point estrange un juste estonnement
Que vostre seule voix dissipe en un moment,
Nous croyons à l'abord que vostre ame blessée
Seroit au mesme estat que nous l'avions laissée.

CARDENIO.

Avez-vous donc connu cette aveugle fureur
Que mon ressentiment exerce en son erreur ?
Pardonnez aux transports d'un esprit que la rage...

LE LICENTIÉ.

Non, non, ne parlons point d'un si leger outrage,
Regardez seulement ce qui depend de nous
Pour mettre vostre sort en un estat plus doux;
Il ne faut qu'un instant pour porter la victoire
Du centre du malheur au sommet de la gloire ;
Toute sorte de mal se guerit par le temps,
Et les plus malheureux à la fin sont contens.

CARDENIO.

Ce n'est pas que j'espere en cette solitude
De moderer l'excés de mon inquietude,
Et que je vienne icy chercher mal à propos
Au milieu du tourment la douceur du repos:
Tous les jours contre moy la mort sollicitée
Se rend inexorable à ma plainte escoutée,
Et la rigueur du sort m'a reduit à ce point,
De ne pouvoir mourir, et de ne vivre point.

LE BARBIER.

La mort sans l'irriter pend assez sur nos testes,
Et se rend mesme affreuse au sentiment des bestes :
Vous devez au contraire estouffer ce dessein
Qu'un pasle desespoir allume en vostre sein,
Et quitter le sejour de ces rives desertes
Apres tant de langueurs et d'injures souffertes.

CARDENIO.

Ces tourmens desormais familiers à mes jours
Ne m'espouvantent plus en leur penible cours ;
Ma perte estant concluë et ma peine arrestée,
Je voy bien que ma vie est icy limitée,
Et mes yeux aujourd'huy ne sont point offencez
De l'horreur de ces rocs sur ma teste herissez :
Quelques pasteurs m'ont dit alors que la folie
Suit les longues erreurs de ma melancolie,
Qu'au milieu de ce bois courant d'un pas leger
Je poursuis en fureur un timide berger,
Et que dans cette ardeur je franchis les rivages
Des torrents débordez sur ces landes sauvages ;
Que panché quelquefois sur le bord d'un ruisseau
Je me plains insensé du doux bruit de son eau,
Et croyant arrester sa vagabonde course
J'offence de cailloux la beauté de sa source;
Que voulant s'informer du sujet de mes soings
Je ne leur respondois que des pieds et des poings,
Qu'ils m'excusent pourtant, quelque effort que je
[fasse,
Et me laissent pour vivre aux endroits où je passe.

LE LICENTIÉ.

Je croy qu'un bon conseil receu du jugement
Vous pourroit apporter un heureux changement,
Quoy qu'un destin contraire exerce en son empire,
La vertu seulement ne veut pas qu'on soupire,
Et que dans le malheur nos esprits combatus
Paraissent laschement sous sa force abbatus :
Pour acquerir le calme il faut vaincre l'orage,
Et tousjours opposer le mespris à l'outrage :
Usez de la constance en vos afflictions,
Un paisible repos suivra vos actions,
Vous verrez sans frayeur le bord du precipice,
Et contraindrez le sort à vous estre propice.

CARDENIO.

Ouy bien si tout cela m'assuroit de guerir.
L'espoir quittant la vie il nous reste à mourir.

LE LICENTIÉ.

Toutesfois ces fureurs sont tousjours condamnées

Qui couppent à leur gré le filet des années :
Le terme de nos jours n'est pas à nostre choix,
Et le Ciel nous oblige au respect de ses loix.

CARDENIO.

Inutile contrainte : il faut donc pour les suivre
Qu'il nous donne moyen d'esperer et de vivre.
Mais que ce beau berger paroist triste à mes yeux
Qui vient secrettement soupirer en ces lieux,
Voyez comment l'excés de ses douleurs cachées
De son pasle visage a les roses seichées.

LE BARBIER.

Il semble toustefois que son ressentiment
Se dispose à la plainte.

LE LICENTIÉ.

Escoutons seulement.

SCÈNE VI

DOROTEE, CARDENIO, LE LICENTIÉ.

Plainte de DOROTEE.

Tristes lieux de ma solitude,
Sombres retraittes de ces bois,
A qui j'ay conté tant de fois
L'excés de mon inquietude ;
Grands deserts, funeste sejour
D'où jamais les rayons du jour
N'ont chassé l'horreur ny l'ombrage,
Excusez mes justes regrets
S'ils vous font icy quelque outrage,
Je ne puis soupirer qu'en des lieux si secrets,

La plainte autre part m'est ravie,
La honte estouffe mes douleurs,
Et la liberté de mes pleurs
Offence l'estat de ma vie :
Icy mon esprit languissant
Parmy les ennuis qu'il ressent
Exerce une libre vengeance,
Et conseille à ma passion
De ne point chercher d'allegeance,
Si vous ne la donnez à mon affliction.

Icy la faveur de vos ombres
Propice à mon déguisement,
Me fait ressentir doucement
L'effroy de vos demeures sombres :
Je croy que mes tristes soupirs
Touchent de pitié les zephirs,
Que ma voix les rend plus paisibles,
Et que dans cet affreux sejour
Ces rochers qu'on croit insensibles
Le sont moins que celuy qui trahit mon amour.

Fascheux souvenir qui me blesse
Depuis qu'un volage amoureux
A rendu mon sort malheureux,
En triomphant de ma foiblesse ;
Mais qu'il falloit à mes esprits
De resistance ou de mespris
Pour me garentir de ses feintes ;
Que ses discours furent puissans,
Qu'il eut d'artifice en ses plaintes,
Et qu'il estoit aisé de captiver mes sens.

Beauté dont j'adore les charmes,
Disoit cet infidele amant,
Voyez le but de mon tourment,
Et le juste espoir de mes larmes :
Jamais un vicieux aspect
N'a tiré mes vœux du respect
Depuis que mon ame soupire ;
Hymen nous pourra rendre heureux,
L'honneur establit son empire,
Et range sous ses loix les esprits genereux.

Là deux feux n'ont rien qu'une flame,
Deux volontez n'ont qu'un desir,
Deux cœurs ne poussent qu'un soupir,
Et deux corps n'enserrent qu'une ame ;
C'est là que l'amour sans rigueur
Jusqu'à sa derniere vigueur
Nous fait ignorer ses malices,
Et que la chaleur de nos sens
Respire de chastes delices,
Et gouste en liberté des plaisirs innocens.

Discours plein de fiel et d'outrage,
Puisque son frauduleux effort
M'offroit les voluptez du port,
Et me reservoit le naufrage ;
Esprit perfide et suborneur
Qui me presentoit ce bonheur
Avec ces amorces legeres,
Cependant que sa trahison
Cachoit dans ces fleurs des viperes,
Et presentoit le miel pour donner le poison.

En fin ma perte est arrestée,
Fernant n'a plus d'amour pour moy,
Une autre le tient sous sa loy,
Luscinde a chassé Dorotée,
L'ingrat ne songe plus.

(*Elle aperçoit Cardenio.*)

CARDENIO.

O Dieux ! que de merveilles
Ont touché mes esprits et charmé mes oreilles,
Luscinde icy nommée et Fernant accusé
Par ce jeune miracle en berger déguisé ;
Que mes sens sont ravis.

DOROTEE.

Quoy ? faut-il découverte
Que je quitte si tost le recit de ma perte ?

CARDENIO.

Arreste, Dorotée, et ne redoute rien,
Je plains ton infortune, et desire ton bien.

DOROTEE.

O Dieux ! jusques icy ma misere est connuë,
Que mon ame est surprise en sa prompte venuë !

CARDENIO.

T'estonnes-tu de voir cet amant langoureux,
Que Luscinde et Fernant ont rendu malheureux ?

DOROTEE.

Helas ! est-il possible ? est-ce vous Cardenie,
Qui joignez vos regrets à ma peine infinie ?

CARDENIO.

Ha! qu'il est bien aisé de sçavoir qui je suis
En voyant la misere où mes jours sont reduis :
Pleust au Ciel que la mort m'eust arraché la vie
Qu'un destin rigoureux a tousjours poursuivie,
Afin de contenter cette ingrate beauté
Qui m'a fait le tesmoin de sa desloyauté.

DOROTEE.

Vous ne sçavez donc pas qu'ayant esté contrainte
D'abandonner sa flame au pouvoir de sa crainte,
Alors que devant vous un respect rigoureux
Força la liberté de son choix amoureux,
Qu'on vit ce beau soleil que vostre ame revere
Tomber entre les bras de son avare pere,
Et que Fernant touché d'un sensible courroux,
Apres avoir connu l'amour qu'elle a pour vous,
Tesmoigna du mespris, et quitta l'assemblée,
Que le mal de Luscinde avoit desja troublée.

CARDENIO.

Helas! ce que tu dis est-il bien asseuré?
Ne veux-tu point flatter mon mal desesperé?

DOROTEE.

Jamais rien de plus vray n'a touché vos oreilles.

CARDENIO.

O nouvelle agreable! ô douceurs nompareilles!
Tu me forces de vivre apres tant de trespas,
Et me rends la clarté que je n'attendois pas.
Justes Dieux! qui bornez mes traverses passées,
C'est icy que je voy vos merveilles tracées;
Les astres adoucis ne versent plus de fiel
Sur nos jours delivrez des injures du ciel :
Respirons maintenant, et goustons l'esperance
Si long temps inconnuë à la perseverance;
Car puisque ma Luscinde est encor à changer,
Et que sa resistance a voulu me venger,
J'espere que bien tost nos ames reunies
Ensemble gousteront des douceurs infinies,
Et que ce desloyal admirant ton amour
Tirera son repos du bien de ton retour.

DOROTEE.

Je le veux : esperons, genereux Cardenie,
Puisque ma destinée à la vostre est unie,
Je ne redoute plus avec un tel appuy
La rigueur du destin qui m'afflige aujourd'huy,
Et seray desormais à vos pas attachée,
Attendant que le sort ait sa haine cachée.

CARDENIO.

Non, non, ne doutez point que les Cieux appaisez
Ne soient d'oresnavant à nos vœux disposez :
Vous qui venez de voir un desespoir extreme,
Ne peindre que la mort sur mon visage blesme,
Lors que je resistois à vos sages propos,
Vous voyez quel remede establit mon repos,
Tout autre m'offençoit en sa vaine assistance
Dépourveu de raison et privé de constance.

LE BARBIER.

Que nous sommes joyeux de vous voir si contens
Treuver apres l'hyver la douceur du printemps :
Puisse tousjours le Ciel augmenter vostre joye
Parmy tous les plaisirs que sa faveur envoye!
Adieu, quelque dessein important et pressé
Nous rappelle au chemin que nous avons laissé.

CARDENIO.

De grace dittes-moy le sujet qui vous meine
A venir jusqu'icy consacrer vostre peine.

LE LICENTIÉ.

Un mot vous tirera d'un semblable soucy,
Un pauvre gentilhomme est à deux pas d'icy
Dont l'esprit égaré nourrit sa resverie
Des fantasques travaux de la chevalerie,
Et croit avoir rendu son destin glorieux
D'imiter les amours de Roland furieux :
Nous avons toutesfois inventé quelque feinte
Pour dissiper l'erreur dont son ame est atteinte.

CARDENIO.

Il me semble avoir veu depuis un jour ou deux
Ce nouveau chevalier, assez maigre et hideux,
A qui je me souviens d'avoir fait quelque outrage
Pendant que la fureur possedoit mon courage :
Mais que puis-je pour vous? disposez librement
D'un esprit desireux de son allegement.

LE LICENTIÉ.

Si la priere icy me sembloit temeraire,
J'implorerois de vous un bien si necessaire,
Cette jeune merveille a des charmes puissans
Pour tirer de ce bois ses esprits languissans.

CARDENIO.

Voulons-nous, Dorotée, aider à l'artifice,
Et rendre à sa misere un favorable office?

DOROTEE.

Vos desirs sont des loix que je suivray toujours,
Quelque difficulté qui traverse leurs cours,
Et je croiray ma peine assez recompensée
Apres la guerison de cette ame insensée.

LE LICENTIÉ.

Je vous diray que c'est; avant que l'aborder
Cherchons quelque lieu propre à nous accommoder.

SCÈNE VII

D. QUICHOT, SANCHO, FERNANT, D. FELIX, D. GUSMAN, LUSCINDE.

D. QUICHOT.

Sçache que j'ay choisi cette affreuse retrette
Afin de mieux cacher mon ardeur indiscrette,
Et tascher d'adoucir ce soleil amoureux
De qui la cruauté m'a rendu malheureux :
Tu ne peux arracher ce dessein de mon ame,
Maintenant ma valeur doit ceder à ma flame,
Resou toy seulement de sortir de ce bois
Pour voir ce bel objet qui me tient sous ses loix,
Va porter cette lettre à ma belle inhumaine,
Où je trace en un mot sa rigueur et ma peine,
J'attend tout mon bonheur d'un fidele retour,
Mais escoute premier la voix de mon amour.

GALIMATIAS [1].

L'incomparable esclat de vos celestes charmes
Ayant domté mon cœur n'a pas vaincu mes armes,
Si vos perfections ont forcé ma raison,
Jamais d'autre pouvoir n'aura ma guerison.
Vos cheveux sont plus beaux que le sein d'Oriane
Et pour vous admirer je revere Diane ;
Aussi les astres n'ont esclairé vos beautez
Qu'afin que mon amour ne vist leurs cruautez.

SANCHO.

Les sententieux mots, les divines paroles,
Où vous avez tout mis le sçavoir des escoles :
Ha! vous m'endormirez si vous achevez tout,
Mon maistre, c'est assez, ne lisez jusqu'au bout.

D. QUICHOT.

Maintenant, cher amy, ta discrete entremise
Dispose de mon ame entre tes mains remise,
Juge de ma fortune à son premier abort,
Si je dois esperer le naufrage ou le port;
Regarde de quel œil cette missive ouverte
Assurera ma vie ou conclura ma perte :
Alors, je te supplie, adjouste à mes escris
Que ces bois sont touchez de l'effroy de mes cris,
Que jamais Amadis n'a tant fait de folies,
Et que Roland avoit de plus foibles saillies,
Qu'elle est le seul Astolphe aux transpors que je sens
Qui me peut aujourd'huy renvoyer mon bon sens.

SANCHO.

J'en inventeray plus que vous n'en sçauriez dire.

D. QUICHOT.

Apres, assure toy d'un duché, d'un empire,
Je te feray si grand. Mais quel nouveau malheur
(*Fernant et ses amys sortent avec Luscinde.*)
Vient encor exercer ma guerriere valeur ?

SANCHO.

Adieu, mon maistre, il faut accomplir mon voyage.

D. QUICHOT.

Non, je veux que tu sois tesmoin de mon courage.

LUSCINDE.

Où me conduisez-vous, assassins inhumains?

D. FELIX.

Ne craignez rien, Madame, estant entre nos mains.

D. QUICHOT.

O Dieux! c'est Sagripant [2] qui ravit Angelique.
Quitte, infidele roy, ce dessein tyrannique,
Je suis l'appuy des bons, et l'effroy des pervers,
Dom Quichot de la Manche, honneur de l'univers.

FERNANT.

Oste-toy de mes yeux, insensé temeraire,
Et publie autre part ta gloire imaginaire.

D. QUICHOT.

Si ta desloyauté persiste en cet effort,
N'attend de ma valeur que la honte ou la mort.

FERNANT.

Et toy prend de ma main le fruit de ta menace.
(*D. Quichot s'enfuit*)
O le vaillant guerrier, la merveilleuse audace,
Vous qui suivez par tout sa fortune et ses pas.

SANCHO.

Monsieur, pardonnez moy, je ne le connoy pas.

FERNANT.

Ha! c'est bien la raison de vous traitter de mesme,
Il faut participer à ce bonheur extresme,
Vous le meritez bien.

SANCHO.

Je suis mort, au secours,
Au diable soit le maistre et ses folles amours.

FERNANT.

Ce vieux fantosme armé qui prend ainsi la fuitte
Devoit bien s'opposer à ma juste poursuitte.
Que de timidité sous un front arrogant
Que je viens d'épreuver en cet extravagant.
Mais qu'il est desja tard, le silence et les ombres
Sement par tout l'horreur en ces rivages sombres.
Amis, quittons ce bois effroyable à nos yeux,
Et gaignons un logis assez prés de ces lieux.

D. FELIX.

Allons, Madame, allons.

LUSCINDE.

Arrachez-moy la vie
Plustost que d'outrager ma foiblesse asservie.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. QUICHOT, SANCHO PANÇA.

D. QUICHOT.

En fin, cher confident de mon affection,
As-tu fidelement servy ma passion ?
Ne me deguise rien, que faut-il que j'espere ?
Dis moy si le destin m'est contraire ou prospere,
Ne tiens point mon esprit davantage en soucy.

SANCHO.

Croyez que mon voyage a tresbien reûssy.

D. QUICHOT.

Quel accueil t'a donc fait cette illustre princesse
Pour laquelle je brusle et soupire sans cesse ?
N'as-tu point par ma lettre offencé tant de rois
Qui souffrent maintenant la rigueur de ses lois ?
Dis moy si ma fortune est quelque peu meilleure,
Et figure à mes sens sa royale demeure.

1. Pichou ne pouvant reproduire la coupe étrange et les expressions bizarres des strophes de Don Quichotte à Dulcinée (liv. III, ch. 26), a cru pouvoir les remplacer par ce qu'il appelle « galimatias, » genre assez à la mode, dans tous les temps, et que quelques années plus tard le sieur Beaulieu devait exploiter à fond dans sa pièce *le Galimatias*, tragi-comédie en 5 actes en vers, *entrelacée de pensées opposées, sans objet, sans milieu, sans fin*.

2. Il est, avec Mandricar et Rodomont, un des trois félons et mécréants que combat Roland amoureux dans le roman du Boiardo. Comme celui de Rodomont, son nom est devenu un mot de mépris. Il l'était déja en italien, quand Tassoni fit sa *Secchia rapita*.

SANCHO.

O le rare sejour! l'excellente maison!
Dont le toict est de chaume et le mur de gason.

D. QUICHOT.

Je sçay bien que ta veuë est aisement trompée,
A de grossiers objets tous les jours occupée,
Et qu'un palais superbe en ses lambris dorez
Ne paroist qu'une estable à tes sens egarez;
Aussi ce sot discours ne me met point en peine:
Que fis-tu seulement à l'abord de ma Reyne?
Ne m'avoü'ras-tu pas ayant veu ses attraits
Qu'on ne peut resister au pouvoir de leurs traits?
Que sans idolatrie on peut dresser un temple
A ce divin objet que mon ame contemple?
Que l'aurore est moins belle alors que sur les fleurs
Elle verse au matin sa lumiere et ses pleurs?
Et qu'on voit dans son sein de si rares merveilles
Qu'il faut que la nature ait là borné ses veilles?

SANCHO.

Je vis toute autre chose, et rien de tout cela
Ne parut à mes yeux alors que je fus là.

D. QUICHOT.

Au moins tu ne sçaurois m'accuser d'une feinte,
Quand je dis que sa bouche est de cynabre [1] peinte,
Et que sa face eslance un esclat radieux
Qui blesse les mortels et captive les dieux,
Que le fils de Cypris n'emprunte plus ses armes
Que du globe jumeau de ses yeux pleins de charmes,
Et qu'on voit sur son teint un esmail aussi frais
Qu'en ce plaisant sejour où l'hyver n'est jamais.

SANCHO.

Ha! le foible discours où votre esprit s'amuse,
En un mot elle est belle estant louche et camuse,
Ayant le front estrait [2], les sourcils abbaissez,
Le teint noir, le poil rude, et les yeux enfoncez.

D. QUICHOT.

Si tout autre que toy me tenoit ces paroles
Que ta temerité fait passer pour frivoles,
Que je serois severe à punir ce défaut:
Oblige donc ma flame en parlant comme il faut:
Pris-tu garde en faisant cet amoureux message
A tous les mouvemens qu'on peut lire au visage?
Et dans ce libre accés remarquas-tu soudain
Si son ame cachoit l'amour ou le dédain?

SANCHO.

Je la treuvay joyeuse et faisant bonne mine,
Assise mollement sur un sac de farine,
Elle me dit: Sancho, cet illustre seigneur,
Sans l'avoir merité me fait beaucoup d'honneur;
Si ma mere eust voulu je serois mariée
A nostre grand valet qui l'en avoit priée:
Mais j'aime davantage un guerrier si parfait,
Rien ne peut égaler la faveur qu'il me fait,
Et puisque je sçay bien les discours qu'il employe
Il faut rompre sa lettre afin qu'on ne la voye,
Il me parle d'amour.

D. QUICHOT.

O celestes accors
Des graces de l'esprit aux merveilles du corps.
Acheve, je te prie.

SANCHO.

Il suffit, poursuit-elle,
De sçavoir que ton maistre a l'intention telle,
Si je puis rencontrer le valet du curé,
Je luy feray response, il en est asseuré;
Et si tu le revois souvien-toy de luy dire
Qu'il ne m'escrive plus, que je ne sçay pas lire.
Apres tout, me voyant du chemin travaillé
Elle me fit disner d'un peu de laict caillé,
Me disant: Ce n'est pas pour te faire grand'chere,
Nous n'avons point de vin, et la viande est chere

D. QUICHOT.

Tu ne luy dis donc pas en quelle extremité
Je vivois dans l'horreur de ce bois escarté,
Et possible aujourd'huy ce soleil que j'adore
Ne verse point de pleurs des tourmens qu'il ignore.

SANCHO.

J'oubliois à le dire, elle en rit mille fois
Pendant qu'elle mangeoit du fromage et des noix

D. QUICHOT.

Ha! cruelle maistresse, apres tant de services
Vous vous moquez encor de mes cruels supplices.
Mais quel autre accident s'adresse encor à nous?

SCÈNE II

LE BARBIER, DOROTEE *en infante*,
LE LICENTIÉ ET CARDENIO *desguisez*.

LE BARBIER.

Voila ce grand guerrier, Madame, avancez-vous.

DOROTEE.

Brave restaurateur de la milice errante,
Qui redonnes la vie à sa gloire mourante,
Appuy des affligez, effroy des orgueilleux,
Qui remplis l'univers de tes faits merveilleux,
Tu vois à tes genoux une Infante exilée
Que tous les traits du sort ont rendu desolée,
Une pauvre orpheline, un objet du malheur,
Qui vient du bout du monde implorer ta valeur.

D. QUICHOT.

Levez vous hardiment, Princesse incomparable:
Quelque ennuy qui vous blesse il n'est pas incurable,
Bien que ma passion eust promis à l'amour
De ne quitter jamais ce funeste sejour,
Puisque vostre infortune appelle ailleurs mes armes,
Je consacre ma vie au sujet de vos larmes:
Allons où vous voudrez, que la terre et les eaux
Donnent de la matiere à mes exploits nouveaux,
Vous verrez mon courage aussi prompt que ma [bouche.]

LE BARBIER.

O response agreable au soucy qui nous touche!

D. QUICHOT.

Dites moy seulement d'où procedent vos maux,

1. Ce que nous appelons aujourd'hui vermillon.
2. Pour étroit. — C'était la prononciation du temps. La Fontaine qui s'en servait a pu faire ainsi rimer *étroite* avec *belette*.

Cela n'est qu'un effet de mes moindres travaux.

DOROTEE.

Apres tant de faveur que cent fois je t'embrasse,
Guerrier plus redouté que le dieu de la Trace :
Mais faut-il maintenant réveiller mes douleurs,
Et peindre mes tourmens des premieres couleurs?
Que ne puis-je mourir en ouvrant ma blessure,
Quoy que l'espoir me flate et que ta voix m'assure.

CARDENIO.

La fourbe ingenieuse à ce commencement
Reüssira sans doute à leur contentement.

LE LICENTIÉ.

Comme vous je la treuve heureusement conceuë,
Et croy que nos desirs en auront bonne issuë.

DOROTEE.

Mon pere estant reduit à la fin de ses jours,
D'une mourante voix me tint un tel discours :
Ma fille, me dit-il, tu vois que la nature
Me presse d'achever ma derniere avanture,
Je ne puis eviter la rigueur du destin,
A qui mon sort royal doit servir de butin,
Tu ne devois pas naistre, ou je devois plus vivre,
Pour empescher encor le malheur de te suivre :
Car si tost que mon ame aura quitté ce corps
Pour retreuver ta mere en la plaine des morts,
Un dangereux voisin de ces fertiles rives
Declarera la guerre à tes troupes oysives ;
Un infame corsaire avorté des enfers
Fera tous ses efforts pour te mettre en ses fers,
Forcera tes citez, et sa main carnassiere
Du sang de tes subjets rougira la poussiere :
N'attend point la fureur d'un tyran dangereux
Dont le premier assaut est tousjours rigoureux :
Ton salut doit venir d'un guerrier de l'Espagne
Que le Ciel favorise et la gloire accompagne,
Tu le rencontreras dans le triste sejour
D'un desert effroyable où l'a reduit l'amour.
Implore sa faveur, il est le seul Alcide
Qui te peut delivrer de ce monstre homicide,
Et te rendre à la fin d'un combat glorieux
Le sceptre possedé de tes braves ayeux.
Adieu, ne doute point de ces succés tragiques,
Je te dis le rapport de mes livres magiques.
Là dessus son esprit s'envola plus content
De m'avoir enseigné ce qui m'importe tant.

D. QUICHOT.

Et bien treuvastes-vous l'effet de son augure?

DOROTEE.

C'est l'ombre de mon mal que ma voix te figure.
A peine ce bon prince avoit fermé les yeux,
Que ce traistre elancé comme un foudre des cieux
A mon foible destin se rendit effroyable,
Et fit de mes subjets un carnage incroyable.

D. QUICHOT.

Ha! que ne suis-je là pour luy donner la mort,
Necessaire vengeur d'un si sensible tort :
Et pourquoy maintenant quelque Urgande inconnuë
Ne vient-elle un moment me porter dans la nuë,
Pour aller tout d'un coup estouffer ce volleur,
Et par son chastiment signaler ma valeur?

LE BARBIER.

Conduisez l'entreprise à sa gloire supreme,
Et le prix du travail est un beau diademe.

SANCHO.

Voicy quelques comtez assurément pour moy
Qui recompenseront mon service et ma foy :
Allez viste, mon maistre, accomplir ce voyage,
Il est icy besoin d'un genereux courage.

D. QUICHOT.

Comme si ma valeur vouloit des éguillons,
Quand mesme il luy faudroit forcer cent bataillons :
Non, non, ne doute point que sa teste couppée
Ne doive un jour paraistre au bout de cette espée.
Allons, Madame, allons avancer son trespas,
Vous ne devez rien craindre en marchant sur mes pas.

DOROTEE.

Venez, brave guerrier, augmenter vostre gloire,
Et moissonner les fruits d'une heureuse victoire.

SANCHO.

Madame, apres la mort de ce tyran malin,
Puisque Amadis vous sert, obligez Gandalin,
Je me contenteray tousjours de l'Isle ferme.

DOROTEE.

C'est lors que mes malheurs auront treuvé leur [terme.]

D. QUICHOT.

Grossier, ne vois-tu pas dans un mesme bonheur
Qu'on treuve également la fortune et l'honneur?
Entrons dans ce chasteau.

(Il entre dans une taverne.)

CARDENIO.

Voyez qu'il est facile
De jetter dans l'erreur cet esprit imbecile.

DOROTEE.

Le pauvre extravagant.

CARDENIO.

Ce n'est pas encor tout,
Il faut favoriser ce dessein jusqu'au bout.

SCÈNE III

FERNANT, LUSCINDE.

FERNANT.

Maintenant que le jour nous montre une retraitte
Pour soulager l'ennuy d'une si longue traitte,
Ne craignez plus, Luscinde, et voyez ces voleurs
Dont l'effort innocent a causé vos douleurs :
Admirez le pouvoir d'une amitié si sainte
Que tant de froids mespris n'ont pas encor éteinte.

LUSCINDE.

O Dieux! quelle surprise, à quel point malheureux
Me reduit le destin si long temps rigoureux.
Pauvre Luscinde, helas! quel objet plus funeste
Te pouvoit susciter l'inimitié celeste?
Que voulez-vous de moy, ravisseurs inhumains?

FERNANT.

Que vostre affection succede à vos dedains,
Et que vous octroyez à mon impatience

Le repos et le fruit d'une heureuse alliance.

LUSCINDE.

Cruel, ne venez plus augmenter mon tourment,
Accordez moy la mort, ou bien l'esloignement.

FERNANT.

Luscinde, osez vous bien de tant d'appas pourveuë
Conseiller à mes yeux de quitter vostre veuë?
Croyez-vous que je puisse oublier vostre amour,
Et preferer la nuit aux delices du jour?
Vostre aimable beauté rend mon desir avare
De la possession d'une chose si rare,
Et quand j'aurois perdu le celeste flambeau,
Je ne veux que l'objet d'un visage si beau.

LUSCINDE.

Vous ne pouvez avoir ce qu'un autre merite,
Vostre fidelité davantage m'irrite,
Et puisque ce refus peut dependre de moy,
Je manqueray de vie aussi tost que de foy.

FERNANT.

Ne respectez-vous point un saint nœu qui nous lie,
Où toute autre amitié doit estre ensevelie,
Où vous devez quitter ces soucis criminels,
Et regler vos souhaits aux desirs paternels?

LUSCINDE.

Quelles loix peuvent-ils ordonner à ma flame,
Puisqu'un premier amour assubjettit mon ame?

FERNANT.

Cela peut-il m'oster le pouvoir d'un espoux
Que j'ay publiquement obtenu dessus vous?

LUSCINDE.

Un autre a devant vous ma franchise asservie,
Que je ne puis quitter sans perdre aussi la vie.

FERNANT.

Qu'est-ce que vous devez à son affection
Qui ne me soit acquis par vostre election?

LUSCINDE.

Mon ame ayant tousjours desavoüé ma bouche,
Ce mouvement forcé n'a-t-il rien qui vous touche.

FERNANT.

Que la crainte ou l'amour soient autheurs de ce bien,
Puisque je le possede il sera tousjours mien.

LUSCINDE.

Ha! respect inhumain qui causas mon supplice,
Et fis de mon malheur ma foiblesse complice,
Fidele Cardenie, helas! si tu pouvois
Ouyr encor un coup les accens de ma voix.

SCÈNE IV

CARDENIO, DOROTEE, LUSCINDE, FERNANT, D. FELIX, D. GUSMAN.

CARDENIO.

O Dieux! qu'ay-je entendu?

FERNANT.

Tout le malheur ce semble
Qui pouvoit m'arriver à cette fois s'assemble.

DOROTEE.

O merveille incroyable!

CARDENIO.

O bonheur nompareil!
M'est-il encor permis de revoir mon soleil?
Est-ce toy ma Luscinde.

LUSCINDE.

Est-ce toy Cardenie?

CARDENIO.

O rencontre agreable!

LUSCINDE.

O douceur infinie!

CARDENIO.

Que je baise cent fois cette bouche et ces yeux.

LUSCINDE.

Je n'ay plus te voyant de quoy blasmer les cieux.

CARDENIO.

Que mes sens sont ravis d'un doux transport de joye
Dans la felicité que le Ciel nous envoye.

LUSCINDE.

Le sort seroit cruel qui nous a separez
S'il n'avoit à tous deux ces plaisirs preparez.

CARDENIO.

Beaux yeux dont j'accusois les douceurs innocentes,
Que je treuve aujourd'huy vos merveilles puissantes.

LUSCINDE.

Que mon ame a souffert en ton éloignement,
Et que tout autre objet m'a touché vainement.

FERNANT.

Et moy, je me tairay pendant qu'ils s'entretiennent!
Retirez-vous d'icy, ces faveurs m'appartiennent:
Suffit que mon silence a si longtemps permis
L'insolente chaleur de vos feux ennemis.

CARDENIO.

C'est vous qui meritez un si juste reproche,
Indigne seulement de venir à l'approche.

FERNANT.

Puisque vostre devoir n'y veut pas consentir,
Asseurez-vous icy d'un soudain repentir.

CARDENIO.

Vostre fraude est à craindre, et non pas vostre espée,
Tyran de mon amour si laschement trompée.

FERNANT.

Mon courage a tousjours garenty mes discours,
Voicy pour estouffer l'espoir de vos amours.

CARDENIO.

C'est ce que je demande.

LUSCINDE.

Ha! que voulez-vous faire?

CARDENIO.

Tirer nostre repos d'un malheur necessaire.

FERNANT.

Je t'empescheray bien d'en venir à ce point.

DOROTEE.

Permettez que je meure, et ne vous battez point.

D. FELIX.

Quittez cette fureur dont vostre ame est blessée.

D. GUSMAN.

Quoy! ne songez-vous plus à l'amitié passée?

FERNANT.

Non, non, il faut passer à ce dernier effort.

DOROTEE.

Commencez donc premier[1] à me donner la mort:
Ou bien considerez quelle injuste licence
Vous fait tyranniser l'amour et l'innocence.
Comment, vous me fuyez, et tous vos feux esteins
Rendent par ce mespris mes supplices certains:
Voyez si de mes yeux l'innocente lumiere
Conserve son pouvoir et sa grace premiere,
Et si le mesme objet qui vous toucha le cœur
Exerce encor icy son empire vainqueur:
Est-ce là le loyer[2] d'une amitié fidelle
Que me rend la froideur de vostre ame cruelle?

FERNANT.

Puisque l'affection engage ailleurs ma foy,
Qu'est-ce que vous devez attendre encor de moy?

DOROTEE.

Que je puis, inhumain, esperer de mes peines,
N'avez-vous donc donné que des promesses vaines?
Ha! Fernant, regardez ma constante amitié,
Laschez un dernier trait d'amour et de pitié.
Consultez ces deserts où j'estois retirée
De la peine que j'ay si long temps endurée;
Venez avecque moy demander aux zephirs
Si leur souffle est egal à l'air de mes soupirs;
Rallumez de mes feux vostre premiere braise,
Et ne differez plus un discours qui m'appaise.

FERNANT.

Deux extremes puissans, l'amour et le devoir,
Agitent mes esprits d'un contraire pouvoir,
L'un peut facilement excuser mon offence,
Mais puis-je contre l'autre avoir quelque defence?
O Dieux! que l'innocence est forte en la douleur,
Que je me sens coupable en voyant son malheur.

D. FELIX.

Estrange changement, ses mains quittent les armes
Aussi tost que ses yeux ont fait tomber des larmes.

FERNANT.

A la fin vous verrez la raison triompher,
Un petit feu restoit que je viens d'estouffer.
Beauté, digne sujet de ma premiere flame,
Ne vous souvenez plus des froideurs de mon ame,
Ces baisers, ces plaisirs, differez si long temps,
Punissent bien l'erreur de mes feux inconstans;
Luscinde, je le veux, possedez Cardenie,
Il faut que vostre amour soit ainsi reunie.

LUSCINDE.

O loüables discours d'un esprit genereux!

DOROTEE.

Que vous rendez d'un mot tous nos destins heureux!

1. *Primò*, d'abord, pour « en *premier* lieu. »
2. Récompense.

CARDENIO.

Apres cette faveur je perdrois mille vies,
Et les croirois pour vous heureusement ravies.

FERNANT.

Je ne veux que ce point, aimez-moy seulement,
Et cherissez tousjours Luscinde egalement,
Puisque j'ay traversé vostre amour legitime,
Un service eternel reparera mon crime.

CARDENIO.

Laissons le souvenir des outrages passez,
Je treuve que mes maux sont bien recompensez.
Luscinde, en fin le Ciel s'est rendu favorable
Au legitime espoir d'une amitié durable.

LUSCINDE.

Ouy, pourveu que ceux-là qui disposent de nous
Nous monstrent desormais un visage plus doux.

FERNANT.

Remettez seulement ce soin à ma conduitte,
J'espere d'adoucir leur contraire poursuitte,
Et pour recompenser vos amours traversez,
Disposer à la paix leurs esprits offencez
Retournons à la ville.

CARDENIO.

Allons, sous vos auspices
Nous treuverons les dieux et les hommes propices.

DOROTEE.

J'estimerois aussi nos plaisirs imparfaits
Si nous estions heureux sans vous voir satisfaits.

SANCHO A DOROTEE.

Quoy, vous n'estes donc plus cette Infante exilée
Que l'effort d'un tyran rendoit si desolée:
Miserable Sancho, que ton espoir est faux,
Où sont tant de duchez promis à tes travaux?

FERNANT.

Que veut ce cavalier avec ces vaines plaintes?

DOROTEE.

C'est un pauvre idiot abusé de nos feintes,
Qui sert le plus plaisant de tous les amoureux,
Que nous avons tiré d'un sejour rigoureux.

FERNANT.

Je connoy maintenant le valet et le maistre:
Hier leur folle erreur se fit assez paraistre
En ces prochains deserts.

DOROTEE.

Escoutez seulement
Comme je flatteray son foible jugement.
Sancho, ne croyez point mes promesses frivoles,
Un effet asseuré suit tousjours mes paroles,
Si tost que je seray remise en mes pays.
Mais quel estrange bruit tient mes sens esbahis?

SCÈNE V

D. QUICHOT, DOROTEE, LE BARBIER, SANCHO, LE LICENTIÉ.

D. QUICHOT.

En fin je suis vainqueur, le traistre a rendu l'ame
Sous le dernier effort de ma sanglante lame,

Il quitte la lumiere, et va dire là bas
Ce que peut mon courage au milieu des combas.
Que son premier abord rendra Pluton timide,
Les Manes estonnez le croiront un Alcide;
Et lors que ce guerrier viendra pour passer l'eau,
Caron ne l'oseroit attendre en son batteau :
Un autre Rodomont [1] devale en ces lieux sombres
Qui voudra s'emparer du royaume des ombres
Et porter aux enfers l'outrage et le mespris
A la barbe de ceux qui jugent les espris.
Ne craignez plus, Madame, un tyran redoutable
Qui faisoit tout ployer sous sa force indomtable;
J'ay vaincu son orgueil, ce bras l'a terrassé,
Ce fer rougit encor du sang qu'il a versé,
Et son corps effroyable estendu sur la terre
Semble un chesne abbatu par l'effort du tonnerre.

DOROTEE.

O Dieux! est il possible? avez vous surmonté
Ce barbare inhumain, ce corsaire indomté?

D. QUICHOT.

Il n'en faut plus douter.

LE LICENTIÉ.

Il est vray, belle Infante,
Que vous devez loüer sa valeur triomphante.

LE BARBIER.

J'ay veu sortir son ame à gros boüillons de sang
Qu'un effort genereux a tiré de son flanc.

SANCHO.

Que vous me faites rire, ô le plaisant mensonge,
Je meure s'il ne faut que ce soit quelque songe,
L'apparence autrement d'avoir fait tout cecy,
Sans avoir veu personne, et sans bouger d'icy.

D. QUICHOT.

Quoy! de tant de mortels presens à ces merveilles
Toy seul es demeuré sans yeux et sans oreilles;
J'ay contre ce geant si long temps chamaillé,
Et le bruit de mes coups ne t'a point éveillé,
Pendant que le desir d'une heureuse conqueste
Exerçoit ma valeur aux despens de sa teste :
Viens voir combien de sang.

SANCHO.

Vous verrez à la fin
Que ce sang espanché sort d'un tonneau de vin.

D. QUICHOT.

Ha! le plus imposteur des escuyers qui vivent,
Indigne du soleil et des biens qui le suivent :
Resou toy de quitter tous ces faux sentimens,
Ou bien ton insolence aura des chastimens.

DOROTEE.

C'est assez, grand guerrier, nous croyons sa défaite.
Rendez nous seulement la victoire parfaite,
Car ce n'est pas assez qu'un effort courageux
Ait mis dans le tombeau ce corsaire outrageux,
Quelque seditieux peut encor entreprendre
De r'allumer ce feu qui perit sous sa cendre;
Venez donc estouffer en genereux lyon,
La derniere fureur de la rebellion;
Asseurez ma couronne.

D. QUICHOT.

Allons, brave Princesse,
Je vous rendray par tout absolument maistresse.

DOROTEE.

Vous voyez quelques-uns de mes meilleurs subjets
Capables de servir à vos justes projets.

D. QUICHOT.

Braves avanturiers, nourrissons de la guerre,
Dont la force est connuë aux deux bouts de la terre,
Venez avecque moy moissonner des lauriers,
Et partager l'honneur de mes gestes guerriers.

CARDENIO.

Genereux chevalier nourry dans les allarmes,
Nous ne redoutons rien sous l'appuy de vos armes.

D. QUICHOT.

Allons donc vistement accomplir ce dessein
Qu'une louable ardeur vous a mis dans le sein;
Menez-nous, grande Reyne, où l'honneur nous ap-
Bastir les fondemens d'une paix eternelle. [pelle,

SANCHO *demeurant seul* [1].

Qu'on ne m'en parle plus, je connay clairement
Que tout cet appareil est un desguisement :
Mais si je suis jamais en mon petit mesnage,
Si je puis une fois retreuver mon village,
On m'osteroit les yeux, on pourroit m'escorcher
Pour me faire quitter l'ombre de son clocher :
Au diable soit le maistre et sa chevalerie!
Ce penible mestier vient de sa resverie,
J'ay tout quitté pour luy, mes enfans, ma maison,
J'ay souffert mille maux, j'ay perdu mon grison,
O Dieux! que je connay mon esperance vaine,
Que j'ay mal employé ma jeunesse et ma peine!

1. Autre roi, déjà nommé plus haut, de l'*Orlando inamorato* Le Boiardo trouva ce nom en chassant, et il fut si heureux de l'avoir trouvé que, de retour au village dont il était le seigneur, il fit en réjouissance sonner toutes les cloches.

1. Les fr. Parfaict ont cité ce monologue dans leur *Histoire du théâtre français*, t. IV, p. 419, comme étant le meilleur endroit de la pièce.

FIN DES FOLIES DE CARDENIO.

NOTICE SUR GOUGENOT

ET LES COMÉDIENS DE SA COMÉDIE

On ne sait presque rien sur l'auteur de la *Comedie des Comediens*. Quand nous aurons dit qu'il s'appelait Gougenot, qu'il était de Dijon, qu'il fit, cette même année 1633, en outre de sa comédie, imitée deux ans plus tard, sous le même titre, par Scudéry, une tragi-comédie en cinq actes en vers, *la Fidèle Tromperie*, tirée d'un épisode de l'*Amadis*, d'où Rotrou, deux ans aussi après, tira son *Agésilan de Colchos;* nous n'aurons absolument plus rien à dire sur son compte, et nous aurons pourtant été plus complets que les frères Parfaict ne l'ont été dans leur *Histoire du théâtre français*.

Nous nous dédommagerons avec quelques mots sur les comédiens, personnages et acteurs de la première partie de sa pièce. Ils en font en effet le principal intérêt par leur défilé et leurs propos sur le métier comique.

Bellerose, le premier en nom ici, était aussi le premier en titre dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, dont il avait été un des fondateurs définitifs. Avant qu'il y entrât, il n'y avait eu qu'une ébauche de société à l'Hôtel.

Hugues Guéru, dont nous reparlerons dans un instant, s'y était associé, vers 1615, à un certain Vautray « que Mondory a vu encore, dit Tallemant, et dont il faisait grand cas. » Puis, Vautray s'étant retiré, Robert Guérin et Henri Legrand, qui vont aussi venir tout à l'heure, s'étaient joints à Guéru, en 1622, et pendant six ans avaient mené, en trio dirigeant, la comédie,

Au mois de septembre 1628, Pierre Le Messier arriva. C'est notre Bellerose, qui ne fut plus connu que sous ce nom de théâtre.

Il était frère du cabaretier du *Heaume*, rue de la Calandre, et, comme il jouait à la farce, quoiqu'il fût acteur sérieux le plus souvent, il devait achalander le théâtre avec les clients de la taverne fraternelle.

Pendant quelques années, les quatre confrères dirigèrent ensemble, avec des vicissitudes diverses, heureuses quelquefois, plus souvent désastreuses, et dont Guéru, le doyen, devait surtout porter le faix.

Le 19 novembre 1629, par exemple, il recevait un exploit d'exécution de saisie sur ses meubles, de la part des confrères de la Passion, possesseurs, sinon propriétaires, privilégiés de la salle de l'hôtel de Bourgogne. Quelques termes du loyer de 2,400 livres par an étaient en retard: les meubles du pauvre Guéru en répondaient.

Ils finirent par chercher gîte ailleurs. Ils s'en allèrent, à la fin de 1631, du côté de l'Estrapade, jouer dans le jeu de paume de Berthaud, oubliant leur bail avec les confrères, qui ne l'oubliaient pas. Au bout d'un peu plus de trois mois « six vingts jours, » ils reçurent assignation nouvelle pour avoir à revenir jouer sur le théâtre de l'Hôtel, après avoir payé, comme indemnité d'absence, la somme de 405 livres.

L'affaire s'arrangea par un nouveau bail, qu'ils signèrent pour trois ans, le 5 août 1632, et qui fut renouvelé le 10 septembre 1635 [1].

Cette fois, Guéru, Guérin et Legrand n'y figuraient plus. Ils étaient morts ou à la retraite.

Bellerose restait seul, avec de nouveaux confrères, que le roi avait tirés de la troupe du Marais pour les lui adjoindre, et dont il fut le véritable chef. Le 18 janvier 1639, en effet, quand il fallut faire un bail nouveau, sa signature fut seule exigée.

Deux ans après, il passait pour être si bien le vrai directeur du théâtre que sur *l'Estat des gages, appointements et pensions pour* 1641, les 12,000 livres dont le roi subventionnait l'hôtel de Bourgogne étaient portés ainsi: « Pour la bande des comédiens de Bellerose. »

Cette pension royale fut pour beaucoup dans le haut prix que mit Bellerose, deux ans plus tard, à la vente de sa place, dont il faisait argent comme d'une charge.

Elle lui fut achetée par Floridor, qui s'était fait une fortune en allant jouer à Londres, où il avait eu le meilleur accueil: « Las d'être au Marais, avec de méchants comédiens, dit Tallemant, il acheta la place de Bellerose, avec ses habits, moyennant vingt mille livres; cela ne s'étoit jamais vu. Le chef ayant part et demie, ajoute-t-il, dans la pension que le roi donne aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, c'est ce qui faisoit donner cet argent. »

Bellerose vécut encore vingt-sept ans après, de la vie la plus régulière et même la plus dévote. Quand il mourut, au mois de janvier 1670, Du Lorens en rendit bon témoignage, mais par de détestables vers de sa *Gazette rimée*. Il annonce la mort de Bellerose, puis il ajoute qu'il fut

> ... Par d'heureuses destinées,
> Chargé tout ainsi que d'années,
> De tant de mérites chrétiens
> Que — ce sont les sentiments miens —
> On pourrait pieusement croire
> Qu'il eût de saint Genest la gloire.

Quoiqu'il jouât assez bien « les rôles de tendresse, » comme dit aussi Du Lorens, il avait toujours été plutôt un acteur d'apprêt que d'élan. Beaucoup, comme madame de Chevreuse, lui trouvaient « la mine fade » et ne lui pardonnaient ni d'être trop étudié dans ses gestes, ni de ne pas paraître sentir les tendresses qu'il disait: « Bellerose, dit Tallemant, étoit un comédien fardé, qui regardoit où il jetteroit son chapeau, de peur de gâter ses plumes. Ce n'est pas qu'il ne fît bien certains récits et certaines choses tendres, mais il n'entendoit point ce qu'il disoit. »

On lui préférait Mondory, et cela, sur son propre théâtre, à son nez et à sa barbe. En 1629, c'est-à-dire à sa plus belle époque, Claveret, dans la pièce de l'*Esprit fort*,

1. V. sur tous ces actes, le curieux volume de M. Eudore Soulié, *Recherches sur Molière*.



joué à l'hôtel de Bourgogne, avait fait dire par un personnage que Mondory jouait mieux que Bellerose. « Et, Bellerose, écrit Tallemant, car c'étoit à lui qu'on disoit cela, faisoit la plus sotte mine du monde à cet endroit-là, au lieu de ne pas faire semblant de l'entendre. »

Sa femme, qui était veuve quand il l'épousa le 19 février 1630, ne quitta pas le théâtre en même temps que lui. Elle appartenait à une famille de comédiens : elle était sœur de Du Croisy, de la troupe de Molière, qui joua si bien Tartuffe, peut-être pour avoir étudié de près le dévot Bellerose, son beau-frère ; elle avait en premières noces épousé un acteur ; elle tenait donc à la scène par de trop nombreuses racines pour l'abandonner si vite. Elle y resta très-fêtée, surtout dans les rôles de tragédie, comme celui de Rodogune, qu'elle créa d'original ; très-aimée, fort courue des galants et des poëtes, entre autres de Benserade qui ne commença à rimer que pour elle. On la trouvait pourtant d'un blond trop ardent ; et, vers la fin, son embonpoint était énorme. Son talent faisait passer sur tout : « la Bellerose, dit Tallemant, est la meilleure comédienne de Paris, mais elle est si grosse que c'est une tour. »

En 1674, elle était enfin retirée et vivait de sa pension.

Gaultier, qui suit Bellerose sur la liste de Gougenot, n'est pas moins que le fameux Gautier-Garguille, Hugues Guéru, de son vrai nom, avec qui nous avons fait tout à l'heure connaissance, à propos des commencements de la troupe de Bourgogne, qu'il avait le premier mise en train avec Vautray, en 1615. Il jouait dans les deux emplois le sérieux et la farce, comme c'était indispensable en des troupes si peu nombreuses.

Grâce au nom de Fléchelle, qu'il se faisait donner quand il jouait la tragédie, et qu'il gardait sur les actes publics, en l'anoblissant de la particule ; grâce surtout au masque et au long manteau dont il s'affublait, on n'y reconnaissait pas trop le farceur sous le tragédien ; on le laissait passer sans rire, en l'applaudissant même quelquefois.

« Il ne représentoit même pas mal, dit Sauval parlant de lui, dans les rôles de roi, un personnage si majestueux, à l'aide du masque et de la robe de chambre que portoient alors tous les rois de comédie ; car d'un côté le masque couvroit son gros visage bourgeonné, et la robe de chambre couvroit sa jambe et sa taille maigre. Ainsi, quand il étoit masqué, c'estoit un homme à tout faire. »

Dans la farce et dans la chanson, dont, quelle qu'elle fût, il l'assaisonnait presque toujours, il passait maître. C'est là qu'il était Gautier-Garguille, avec un masque encore, mais tout autre, terminé par une longue barbe pointue et grisonnante, et surmonté d'une calotte noire et plate. Il n'en changeait jamais ; c'était toujours le masque d'un vieillard de farce. Le reste du costume : manches de frise noire, escarpins de même couleur, etc., ne variait pas non plus.

Le comique de l'acteur faisait la variété. Il était sans pareil. Sur les autres théâtres même, on en convenait. « Scapin, dit Tallemant, célèbre acteur italien, disoit qu'on ne pouvoit trouver un meilleur comédien. »

Sauval n'en fait pas un moindre éloge, surtout pour les chansons. Il les prenait de toutes mains ; dans le recueil qui parut sous son nom, il n'en est pas une de lui [1]. Tantôt c'est du Pont-Neuf qu'elles lui arrivaient ; d'autres fois, c'est un pauvre diable, à tant le couplet, comme celui dont parle Corneille, sans le nommer, dans l'*Illusion comique*, qui les lui apportait toutes rimées, pour un petit écu ; ou bien c'était encore quelque poëte célèbre, comme Malherbe, — le *recueil* en contient une de lui — qui, se trouvant en humeur de gaieté, de gaillardise ou de satire, le chargeait de chanter les couplets qu'il s'était permis, et qu'il n'osait publier autrement.

Gautier faisait passer tout, et bons ou mauvais — ce qui était le cas le plus ordinaire — donnait à chaque chanson, à chaque couplet le tour et le ton comique d'où venait le rire, et avec le rire le succès : « S'il ravissoit, dit encore Sauval, quand Turlupin et Gros-Guillaume le secondoient, lorsqu'il venoit à chanter, quoique la chanson ne valût rien pour l'ordinaire, c'estoit encore toute autre chose... Quantité de monde ne venoit à l'hôtel de Bourgogne que pour l'entendre, et la chanson de Gautier-Garguille a passé en proverbe. »

Quand il avait ôté son masque, le comique ou le sérieux, et s'était débarbouillé de la tragédie ou de la farce, notre Guéru était un homme comme un autre, et même assez rangé, « vivant assez réglément, » ainsi que Tallemant nous l'assure, passant des heures à étudier son métier, et refusant, pour ne pas s'en distraire, les invitations de gens de qualité. Hors du théâtre, suivant Sauval, « à son visage, à sa parole, à son marcher, à son habit, et à tout le reste, on l'eût pris pour un franc bourgeois. Avec ses amis, il rioit comme eux, et il étoit, ajoute-t-il, d'un fort agréable entretien. »

Ses amis étaient du monde, et du meilleur le plus souvent. On l'appelait comme farceur ; on le gardait comme honnête homme. On jouait même la farce avec lui, — elle était alors de mode, — et c'était à qui l'imiterait le mieux. Perrot d'Ablancourt, entre autres, y faisait miracle. S'il eût traduit Lucien comme il imitait Gautier-Garguille, il eût fait un chef-d'œuvre. Tallemant raconte une nuit de carnaval où, pendant qu'un autre de leurs amis surpassait Gros-Guillaume, d'Ablancourt joua, chanta comme Garguille, « et le passa de bien loing. »

C'est avec le curieux original lui-même qu'il s'était étudié à être sa copie. Il n'était que l'écolier d'un bon maître. Le fameux Patru, qui, tout sérieux qu'il fut plus tard, donnait, étant jeune, dans ces distractions, nous a dit, à la fin de l'*Éloge* de son ami d'Ablancourt, cette particularité inattendue de sa vie, et sans lui en faire reproche, sans même s'en étonner :

« Il voyait, dit-il, en ce temps-là, les comédiens, beuvoit et mangeoit assez souvent avec eux, comme font pour l'ordinaire les jeunes gens qui sont dans les plaisirs. Mais, ajoute-t-il, quand il prenoit un masque et un habit de Gautier-Garguille, hors qu'ils n'estoient pas tout à fait de mesme taille, on eût eu peine à les distinguer, et quelquefois même après le repas, dans la belle humeur et en habit de théâtre, ils faisoient assaut de pantalonnades l'un contre l'autre [1]. »

Gautier-Garguille mourut le 10 décembre 1633, à la fin même de l'année où fut jouée la pièce qui nous occupe. M. Jal chercha longtemps cette date, pour son *Dictionnaire critique* ; s'il eût consulté la *Description historique*

1. Nous l'avons publié avec une introduction et des notes dans la *Bibliothèque Elzévirienne*.

1. Ce passage, qui n'a jamais été cité, à propos de notre farceur, se trouve dans les *Œuvres diverses* de Patru, 1692, in-12, t. II, p. 351.

de Paris, par Piganiol de la Force [1], qui avait fait compulser avec soin les registres de la paroisse de Saint-Sauveur, sous laquelle notre farceur était mort en bon chrétien, il l'aurait trouvée. Sauval, qui ne la donne pas non plus, mais qui avait connu Garguille, pense qu'à sa mort il avait soixante ans. Il s'était marié tard avec Aliénor Salomon, fille, non de Tabarin, comme on l'a cru, d'après Sauval, mais d'un de ses parents, Jacques Salomon, qui partageait avec Mondor, frère du vrai Tabarin, le titre de seigneur du Fréty. Il avait eu trois enfants de cette Aliénor, deux filles, puis un fils, qui lui naquit le 20 août 1628, quand il avait lui-même déjà cinquante-cinq ans. On ne sait ce qu'ils devinrent. Quant à sa femme, qui doit être celle qu'on trouve plus loin, dans la liste de Gougenot, sous le nom de madame Gautier, et qui, par conséquent, aurait été du théâtre, elle ne parait pas y être restée dès qu'il fut mort.

Il était de Caen, et suivant l'usage s'était acquis, avec ce qu'il avait gagné, quelque bien dans le pays natal. Elle s'y retira, et riche, encore jeune, y fit une fin de noble personne, qui n'était pas ordinaire aux comédiennes : « Sa veuve, dit Sauval, à qui il laissa de quoy, s'étant retirée en Normandie, un gentilhomme lui fit la cour et l'épousa. »

Guillaume, c'est-à-dire *Gros-Guillaume*, pour lui donner son vrai nom de farce, fut peut-être aussi comique sur le théâtre que son compère Gautier, mais ne fut pas aussi recommandable dans sa vie.

Il était du peuple, et du plus bas, comme celui dont il faisait la joie : « Ce ne fut toujours qu'un gros ivrogne, dit Sauval, et une âme basse. Son entretien était grossier, et pour être de belle humeur, il fallait qu'il grenouillât et qu'il bût chopine dans quelque taverne avec son compère le savetier. Il n'aima jamais qu'en lieu bas, et se maria en vieux pécheur à une fille assez belle, mais déjà âgée. »

Sa grosseur faisait son comique, avec une bonne humeur inaltérable comme assaisonnement. Rien, pas même ses souffrances qui furent longtemps très-vives, quand la gravelle le travailla, ne pouvait l'empêcher de rire et de faire rire. On le cerclait de deux ceintures, comme un baril, l'une au bas des cuisses, l'autre sous les aisselles; on le barbouillait de farine, et ainsi affublé et blanchi, il n'avait qu'à paraître pour que la salle éclatât.

Son vrai nom était Robert Guérin, auquel il avait ajouté celui de La Fleur, que sa femme prenait surtout, comme on le voit sur la liste de Gougenot. On ne sait rien de ce qu'elle était comme actrice; si même elle ne figurait pas ici, on ignorerait qu'elle le fût. Guérin, quand il mourut, on ne sait trop quand, mais très-vieux, la laissa pauvre avec une fille, qui épousa un assez bon acteur nommé La Thuillerie.

Turlupin, l'autre compère de Garguille, lui ressembla, par les mœurs, beaucoup plus que Gros-Guillaume. Il se nommait Henry Legrand, s'était, de son chef, ou à cause de quelque petite terre, fait appeler M. de Belleville, et ne portait pas mal cette quasi-noblesse. « Renchérissant, selon Tallemant, sur la modestie de Gautier-Garguille, il meubla une chambre proprement... et vivoit en bourgeois. »

Il était homme d'esprit, et le faisait voir chaque fois qu'il jouait à la farce, où, comme on sait, tout se disait « à l'improvisade » et au hasard des répliques. C'est lui qui la menait toujours avec une verve d'à-propos inouie. Il ne le cédait même pas aux Italiens, de qui du reste il avait beaucoup pris. Son habit était celui d'un de leurs farceurs, qu'il rappelait presque en tout point.

« Quoiqu'il fût rousseau, dit Sauval, il ne laissoit pas d'être bel homme, bien fait, et d'avoir bonne mine. L'habit qu'il portoit à la farce étoit celui de Briguelle, qu'on a tant de fois admiré sur le théâtre du Petit-Bourbon. Ils se ressembloient en toutes choses, aussy bien ailleurs qu'à la farce, estoient de mesme taille, avoient le mesme visage; tous deux faisoient le *zani*, portoient un mesme masque, et enfin on ne remarquoit autre différence entre eux que celle que les curieux en matière de tableaux mettent entre un excellent original et une excellente copie.

« Jamais, continue Sauval, jamais homme n'a composé, joué, ni mieux conduit la farce que Turlupin. Ses rencontres estoient pleines d'esprit, de feu et de jugement; en un mot, il ne leur manquoit rien qu'un peu de naïveté, et nonobstant cela, chacun avoue que jamais il n'a eu son pareil. » Pour le genre plus sérieux, où il se faisait appeler, comme dans la vie, M. de Belleville, « pour le comique raisonné et de bienséance, » quelques acteurs de son temps faisaient mieux que lui, avec plus de naturel surtout, mais il n'y était pas moins très-fin, fort adroit, et par là réussissait dans « les fourbes, » qu'on lui donnait d'ordinaire à jouer.

La finesse était son principal trait de caractère. Il en avait beaucoup chez lui, comme au théâtre, et passait pour être d'une agréable conversation.

Il ne se prodiguait pas, voyait la bourgeoisie, et ne voulait pas d'autre société pour sa femme, Marie Durand, fille d'un bon marchand de la rue du Petit-Lion, qu'il avait épousée, sans permettre qu'elle sortît de son monde, ni surtout qu'elle se fit comédienne. « Il ne voulut point, dit Tallemant que sa femme jouât.... et il lui fit visiter le voisinage. » Elle enrageait d'être ainsi claquemurée dans son quartier, et de lui laisser tout le plaisir, tout l'orgueil du nom et de la montre, comme on disait. Aussi, à peine fut-il mort, qu'elle se remaria bien vite à Dorgemont, autre comédien, moins bourgeois, et qui sans doute la laissa jouer. Turlupin mourut en 1637, et le 11 janvier de l'année d'après, sa femme était déjà madame Dorgemont.

M. Jal a cru, d'après certains actes au nom d'un certain Henry Legrand, du même quartier, et qu'il assure être notre Turlupin, que le métier de comédien n'était pas le seul qu'il exerçât : il aurait été en même temps commissaire de l'artillerie!

J'en doute fort, et cependant le cas ne serait pas unique. Je sais un autre acteur — que par parenthèse M. Jal aurait dû rappeler comme exemple — qui occupa ces fonctions-là, non sans doute pendant qu'il était au théâtre, mais après qu'il l'eut quitté.

Ce comédien est justement celui dont nous avons maintenant à parler, c'est le Capitan. Sans les *Historiettes* de Tallemant, on ne le connaitrait que par son personnage ordinaire, qui était alors de toutes les pièces. On ne saurait même pas son nom. C'est Tallemant qui nous a dit comment il s'appelait, qui l'avait amené à Paris, et par suite de quel différend très-vif avec l'auteur de la comédie

1. T. III, p. 386.



LA COMEDIE DES COMEDIENS

Serenade par SYMANDRE

Acte III, sc. II

[illegible] rôle habituel, il avait [illegible]

[illegible] Beauchateau [illegible] Montdory [illegible]

[illegible] le quitta le théâtre parce qu'[illegible] la charge d'un coup de canne [illegible] le théâtre de [illegible] du Beaulieu. Il se fit ensuite [illegible] de l'Hôtel [illegible]

[illegible] lui servit d'entrée, et que les [illegible]

[illegible] entre autres celui du *Cid*, où Molière [illegible] de ces messieurs de l'Hôtel, est à l'adresse d[illegible] [illegible] de Molière [illegible] vers du rôle de Camille, récités comme les récite [illegible] Beauchateau, voyez-vous comme cela est [illegible] sionné ! Admirez-vous ce visage riant [illegible] sévère : « La Beauchateau, dit-il en finissant [illegible]

[illegible] entre les deux [illegible] bre de pièces, entre autres celle de *Berger* [illegible] point. [illegible]

[illegible]

DES COM[illegible]

TRAGI-[illegible]

A MESSIRE FRANÇOIS DE BONNE [illegible] GARDE DE [illegible]

[illegible] occupations par [illegible] cette grandeur [illegible] dans le [illegible] les Muses [illegible]



des *Visionnaires*, où il jouait son rôle habituel, il avait cru bon d'abandonner la scène pour l'emploi dont nous parlons, et qui lui fut fatal : « Ce fut, dit-il, Mondory qui fit venir Bellemore, dit le Capitan-Matamore, bon acteur. Il quitta le théâtre parce que Desmarets lui donna à la chaude un coup de canne derrière le théâtre de l'hôtel de Richelieu. Il se fit ensuite commissaire de l'artillerie et y fut tué. Il n'osa se venger de Desmarets, à cause du cardinal, qui ne lui eût pas pardonné. »

Beauchâteau, dont voici le tour, n'était pas si ancien au théâtre que Bellerose, ni les trois farceurs ses compères. Il paraît même que c'est la comédie, où nous le trouvons ici, qui lui servit d'entrée, et que les scènes qu'il y joue, en demandant à Bellerose d'être accepté dans la compagnie, sont réellement — ce qui les rend plus piquantes — des scènes d'épreuve, des scènes de début.

Il s'appelait François Chastelet, nom qu'il n'avait eu qu'à changer et enjoliver un peu pour faire celui qu'il prit au théâtre, et qu'il garda longtemps avec une certaine réputation. Il jouait en double les rôles de Floridor, entre autres celui du *Cid*, où Molière se moqua bien de lui. Dans l'*Impromptu de Versailles*, l'imitation qu'il fait de la récitation ridicule des stances de Rodrigues par un de ces messieurs de l'Hôtel, est à l'adresse de Beauchâteau. Sa femme n'y est pas non plus oubliée. Ils étaient des mieux en vue l'un et l'autre dans ce théâtre ennemi de celui de Molière, et il le leur faisait payer. « Voyez-vous, fait-il dire à un de ses personnages, après quelques vers du rôle de Camille, récités comme les récitait la Beauchâteau, voyez-vous comme cela est naturel et passionné ! Admirez-vous ce visage riant qu'elle conserve dans les plus vives afflictions ! » Tallemant n'était pas si sévère : « La Beauchâteau, dit-il en finissant de parler de la Bellerose, est aussi bonne comédienne. Elle ne manque jamais et fait bien certaines choses. » Le rôle de Camille n'était pas, à ce qu'il paraît, de ces certaines choses-là.

Beauchâteau mourut étant encore au théâtre, le 7 septembre 1665. Sa femme lui survécut dix-sept ans.

Quand les deux théâtres, dont s'est faite la Comédie française, se réunirent en 1680, elle n'appartenait plus ni à l'un ni à l'autre, mais la société lui servait une pension de 1,000 livres, qui s'éteignit à sa mort le 5 janvier 1683.

Boniface et sa femme ne sont pas connus. On sait seulement que Boniface n'était pas le nom de l'acteur, mais celui de son type, et qu'il le porta dans un certain nombre de pieces, entre autres celle de *Boniface* ou *le Pédant*, jouée en cette année 1633.

Les deux comédiennes dont il nous reste à parler, la Beaupré et la Valliot, eurent leur beau temps de renommée et de galanterie, la Valliot surtout, pour ce dernier point. « Vieille et décrépite, » selon Tallemant, elle faisait encore des passions. Le marquis d'Armentières s'en affola, et d'une façon si étrange, « qu'il eut longtemps le crâne de cette femme dans sa chambre. » Il n'eut un peu de consolation qu'en se faisant l'amant de l'une des filles naturelles qu'elle avait laissées.

Elle avait au reste mérité d'être adorée. C'était une des personnes les mieux faites qu'on pût voir. Le plus clair de son talent était là. Celui de la Beaupré valait mieux, car étant assez laide, elle avait besoin d'en avoir. Elle joua un peu partout : au Marais avec Filidor et Dorgemont, et y fit valoir de son mieux les pièces qu'y donnait Corneille en regrettant toutefois qu'il fallût les payer plus de trois écus, comme on avait fait auparavant pour tant d'autres ; puis à l'hôtel de Bourgogne, où elle resta longtemps ; enfin dans une troupe française, enrôlée pour la Hollande, où elle mourut.

LA COMEDIE

DES COMEDIENS

TRAGI-COMEDIE PAR LE SIEUR GOUGENOT

1633

A MESSIRE FRANÇOIS DE BONNE DE CREQUY, COMTE DE SAULT [1]

ET LIEUTENANT GENERAL POUR LE ROY EN DAUPHINÉ
EN L'ABSENCE ET SURVIVANCE DE M. LE DUC DE CREQUY, SON PÈRE,
ET CHEVALIER DES ORDRES DE SA MAJESTÉ.

MONSEIGNEUR,

Si les hommes plus illustres et plus grands capitaines que l'histoire nous fasse voir n'avoient aymé la comedie, je ne serois pas si presomptueux que de divertir vos genereuses occupations par un sujet si leger ; mais, comme mon devoir a combattu longuement ma temerité, j'ay estimé plustost que venir les mains vuides, offrir à vostre grandeur un fruict cueilly dans le verger des Muses, cultivé de ma propre main, pour un fidelle tesmoignage combien je dois à vostre excellente vertu, et diray franchement encore que, reconnoissant en perfection la lumiere de cet admirable jugement

1. C'est lui qui devint plus tard duc de Lesdiguières par son mariage avec l'une des filles du connetable. Il resta gouverneur du Dauphiné où sa femme eût, à Grenoble, une si méchante aventure avec l'academicien Boissat, bâtonné par ses ordres pour quelques mots trop vifs dits, sous le masque, dans un bal.

duquel Dieu vous a enrichi et que toute la France admire comme hereditaire à vostre très illustre maison, je n'aurois pas ozé mettre au jour sous la faveur de vostre nom cet ouvrage, si les plus beaux esprits de ce siècle n'en avoient appreuvé l'artifice, le dessein et l'argument. Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, appuyé de si nobles exemples que d'un Scipion Africain [1], vous faire voir en ceste piece jusqu'où le secret de la comedie peut atteindre, si vostre grandeur une fois peut s'abaisser à si humble sujet, et me pourray vanter alors que, vos heroiques qualitez estant ma sauvegarde, tout ce que l'Italie [1] y a contribué et de riche et de beau ne fera point de honte à ce petit ouvrage, et y recognoistra peut-estre l'abrégé de tout le poly dont elle se vante aujourd'hui. Cette faveur me donnera le courage d'entreprendre si heureusement et reussir en semblable sujet, sous la protection d'un nom si glorieux, que le theatre sera le fidelle tesmoin que mon ambition est excusable, si je souhaitte de tout mon cœur d'estre reputé,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GOUGENOT.

1. Il passait pour avoir, avec Lælius, non-seulement protégé, mais écrit les comédies qui parurent sous le nom de Térence.

1. Le comte de Sault avait suivi quelque temps son père dans ses expéditions du pas de Suze et du Piemont.

ARGUMENT

Cristome, riche marchand de Marseille, estant demeuré veuf, et sa femme luy ayant laissé un fils et une fille qu'il aymoit aussi cherement que sa vie, un jour il alla faire une promenade a une metairie qu'il avoit a une lieue de Marseille, où il mena ses enfans avec une nourrice. Son fils, nommé Symandre, estoit aagé de quatre ans, et sa fille, appelée Perside, de trois. La nourrice se promenant proche de la mer avec la petite fille au bras, elles furent surprises par trois corsaires qui avoient leur brigantin proche de là [1], elles furent menées et vendues en Arger à un François renegat, veuf et sans enfans, qui adopta la petite Perside pour sa fille et luy changea son nom de Perside en celuy de Caliste. La nourrice vint à mourir si soudainement qu'elle ne peut declarer à leur maistre la naissance de l'enfant, et ne peut sçavoir autre chose sinon qu'elle estoit Françoise. Il trouva, cousus dans les habits de cette nourrice, des petits bracelets en l'un desquels pendoit un jaspe où les chiffres et armes des père et mère de la petite [2] estoient gravez, qu'il conserva jusqu'à ce que, se sentant un jour fort pressé de la mort, Caliste ayant alors atteint l'aage de seize ans, il appela avec elle un marchand venitien nommé Trasile, son amy, auquel, ayant recommandé Caliste, il luy delivra en presence de Trasile une somme notable de deniers et les joyaux trouvez sur la nourrice. Le renegat mort, et Trasile retournée à Venise à bon port avec Caliste, elle prend une chambre et une servante. Elle est reputée courtisane. Trasile, fort vieil, riche et veuf, est fort enflammé de son amour, qu'elle dedaigne. Un jeune François la recherche passionnément, mais elle ne le peut aymer d'amour et l'affectionne pourtant d'amitié. Un autre jeune gentilhomme françois, estant un soir esgaré de son logis devant celuy de Caliste, fut poursuivi et mis à nud par trois voleurs aux yeux de Caliste et de sa servante, estant à leur fenestre. Ce gentilhomme et Caliste furent ce même soir atteins de l'amour l'un de l'autre, dont la servante faschée, qui favorisoit le premier François, l'advertit et un sien confident. Caliste, mal satisfaite de cette servante, luy donne des coups, dont elle proteste de se venger. Pour ce faire, ayant charge de sa maistresse d'attendre un jour et de faire arrester au logis ce gentilhomme, elle trouve invention de faire entrer l'autre avec son confident, qui, les espées aux mains, ayant veu ce François avec un poignard en la sienne, et croyans que ce fust pour en offencer Caliste, qui estoit assise près de luy sur un petit lict de sale [1], entrèrent de furie en intention de le tuer; ce que Caliste empeschant, elle supplie le François qui venoit d'entrer de lui donner son espée, l'asseurant qu'elle ne pourroit jamais vivre contente si un autre qu'elle faisoit la vengeance du tort qu'elle venoit de recevoir de ce gentilhomme. Après plusieurs excuses de l'autre, il luy donne enfin son espée, dont elle se sert selon son intention. Elle demeure seule en son logis. Un autre jeune homme arrive à Venise, qui, après plusieurs estonnements de celuy qui donna l'espée à Caliste, est recogneu pour Clarinde, damoiselle de Marseille, à qui il avoit esté promis par mariage; mais avant ceste recognoissance, Clarinde ayant veu au col de Caliste le joyau qu'elle avoit et y voyant les mesmes chiffres que ceux d'un anneau qu'elle avoit eu de son promis, elle la fit recognoistre pour Perside, fille de Cristome et sœur de ce promis, nommé Symandre, que Cristome estoit venu chercher à Venise sur le bruit qui couroit qu'il faisoit l'amour à une courtisane. Caliste donc retrouvée et Clarinde recognue, les mariages se traitent du jeune gentilhomme avec Caliste, et de Symandre avec Clarinde.

1. Les visites des côtes de Provence par les corsaires d'Alger, qui y enlevaient toutes les personnes sans defense, étaient encore tres-frequentes. Elles expliquent ce qu'on trouve sur ces histoires de pirates turcs, dans les comédies de ce temps et même dans celles de Molière.

2. Cette reconnaissance d'un enfant perdu, à l'aide des bijoux qu'on lui a laissés, est un vieux moyen des comedies de Plaute.

1. Lit de repos qu'on mettait dans les salles basses, et qui ne ressemblait en rien au grand lit des chambres à coucher.

PERSONNAGES

BELLEROSE.
GAULTIER, Advocat.
BONIFACE, Marchand.
LE CAPITAINE.
GUILLAUME, Vallet de Gaultier.
TURLUPIN, Vallet de Boniface.
Mme VALLIOT, Femme de Gaultier.
Mme BEAUPRÉ, Femme de Boniface.
Mme BEAUCHASTEAU.
BEAUCHASTEAU.
Mme GAULTIER.
Mme BONIFACE.
Mme LA FLEUR.
Mme BELLEROSE.
FILAME.
VOLEURS.
CALISTE, Courtisane.
FLAMINIE, servante de Caliste.
SYMANDRE.
ARGANT.
POLION.
TRASILE.
CLARINDE.
FLORIDOR.
FAUSTIN.
CRISTOME.

ACTE PREMIER

BELLEROSE.

Messieurs, nous avons tousjours tasché de vous donner tout le contentement qui nous a esté possible. Desireux que nos devoirs respondent à l'honneur que vous nous faites, nous avons ce tesmoignage en nos propres sentimens, que nos actions sont pures pour vostre service, et qu'elles n'ont jamais esclaté par autre lumière que par celle du desir de vous renvoyer tousjours satisfaits; et quoy que la calomnie n'espargne personne, si est-ce que nostre petite academie [1] n'a jamais veu de ses effets prodigieux. Aussi avons-nous tousjours observé toutes les règles de la vertu pour parvenir à l'honneur qui doit affranchir le theatre de blasme et de reproche; et si quelqu'un, par negligence, est sourd à nos paroles, son mespris ne nous rend pas pourtant muets à nostre devoir. Nous dispensons les ouvrages des bons esprits avec cognoissance et fidelité, n'envoyans rien à vos oreilles que nous n'ayons soigneusement consulté par la bouche des doctes [2]. Il semble, Messieurs, que le discours que je vous fais maintenant soit hors de saison, puisque l'attention de laquelle vous venez honorer nostre action approuve par son silence la verité de mes paroles; mais ce que je dis, c'est pour obtenir une excuse legitime, que j'ay charge de mes compagnons de demander de vostre courtoisie, sur un accident qui nous vient d'arriver à ceste heure. Vous sçavez que, comme il ne se trouve point d'antipathies plus irreconciliables que celles d'entre les sçavans, il n'y a point de plus grandes aversions que parmy les ambitieux. Nous voyons souvent des effets du devoir de nos emulations au desir de vous agreer, aspirant chacun de nous à celuy d'y tenir le premier rang, et tousjours dans l'ordre des choses dont nos inclinations nous peuvent rendre capables. Mais aujourd'huy, par malheur, deux de nos principaux acteurs se sont esmeus si avant sur ce sujet qu'ils ont passé des paroles aux effets, où, par une mauvaise rencontre, ils se trouvent tous deux blessez. C'est, Messieurs, ce qui m'oblige de vous supplier très humblement de nous dispenser pour ce jour du sujet que nous vous avions promis, et auquel nous nous estions preparez avec autant de soin que d'affection, vous asseurant que nous la remettons avec plus de regret que vous en attendiez de plaisir. Ce manquement seroit inutile et mon compliment injurieux si c'estoit pour nous excuser d'une faute qui nous fust ordinaire; mais je ne croy pas qu'on nous en puisse reprocher deux semblables: c'est un accident, et non pas un dessein. La face de nostre theatre, qui est preparé pour nostre Comedie des Comediens, me dementiroit si je disois autrement. Elle sera sans doute la première action que nous ferons devant vous, et n'oublierons rien de tout ce que nous croirons estre aussi digne de vostre merite que vostre silence nous asseure que nous le sommes de vostre pardon.

(*Bellerose feint de vouloir rentrer.*)

1. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ou de la troupe royale, comme ils s'appelaient, eurent longtemps la prétention de s'ériger en académie et d'en prendre le nom. Le roi le leur fit défendre. L'Opéra, qui prit le titre d'académie de musique, fut plus heureux.

2. La lecture des pièces à recevoir se faisait, selon Chapuzeau, dans son *Theâtre François*, au choix même de l'auteur, par celui des acteurs qu'il avait cru « le plus intelligent. » Au Marais, quand Corneille y donna plusieurs de ses pieces, c'était Laroque. On lui a dû même la réception de *Polyeucte*, dont les autres ne voulaient pas. Une fois la pièce reçue, les comediens devaient l'inscrire sur leur registre. C'était une prescription tres-expresse de l'*ordonnance de police* du 12 nov. 1609, *relative à la discipline de la comédie*. S'il y fallait faire des corrections, un des auteurs ordinaires du théâtre s'en chargeait: « Il y a, dit un acteur à la fin du *Comédien-poëte* de Montfleury, à propos d'une piece à recevoir, il y a quelques endroits à rectifier, il faudra prier quelqu'un de nos auteurs d'y passer un peu la main. »

SCÈNE I

GAULTIER, BONIFACE.

GAULTIER.

Oui, je te l'ay dit et te le dis encor, tu n'as ny la mine ny le jeu; il y a aussi peu de proportion de ton esprit au mien qu'il y a de difference entre ta race et la mienne.

BONIFACE.

Compère Gaultier, je pardonne à ta mauvaise humeur, et ne veux point d'autre tesmoignage des deffauts de ton esprit que celuy de ne porter pas sur ton chapeau l'inscription de ta genealogie, afin qu'on sçache par la verité ce qui paroist si peu en l'apparence.

GAULTIER *porte le bras en escharpe.*

Boniface, tu m'obligerois à quitter l'escharpe pour reprendre le glaive.

BONIFACE.

La belle pensée! quitter l'escharpe pour prendre le glaive! Tu m'obligeras à ne t'aymer jamais si tu ne deviens sage.

GAULTIER.

Je voy bien, monsieur le marchand, que vous me voulez vendre vostre arrière-boutique; mais vous serez payé comptant.

(*Ils mettent la main aux espées.*)

BONIFACE.

Nostre monsieur l'advocat, je vous feray plaider aujourd'huy vostre dernière cause.

BELLEROSE *les separe.*

Quoy! Messieurs, vous recommencez? Sont-ce là les moyens d'une bonne intelligence pour affermir une société? Que sont devenues ces belles protestations d'amitié qui nous devoient servir d'exemple pour l'establissement de nostre academie?

GAULTIER.

Monsieur de Bellerose, tout est supportable hormis les mauvaises comparaisons. Boniface veut mesurer ma robbe à son aulne, comme si l'on ne sçavoit pas bien la difference qu'il y a du palais à

la boutique, de l'estude au magasin et du jurisconsulte au marchand.

BONIFACE.

Monsieur le docteur, je sçay aussi bien que vous qu'il y a des degrez aux qualitez ; mais vous ne sçavez pas qu'un advocat ignorant est plus ridicule qu'un pauvre marchand, parce que l'on peut, au lieu de soye, vendre des estoupes ; mais l'ignorance n'a point de ressource.

BELLEROSE.

Seigneur Boniface, vous avez tort.

GAULTIER.

Monsieur, retirez-vous, je vous prie, que je luy cite une loy sur la machoire.

BONIFACE.

Tu as envie que je te vende une aulne d'estoffe pour alonger ta sotane [1].

BELLEROSE.

Mais, Messieurs, ne sçauroit-on terminer vostre differend par la raison, afin d'esteindre ce feu dont vos passions sont esmeues contre vostre ancienne amitié.

(*Le Capitaine sort.*)

GAULTIER.

Ah ! voilà monsieur le Capitaine, qui vous pourra dire qui a le plus de tort de nous deux.

BONIFACE.

Si une fois les armes et les loix s'accordent ensemble, les pauvres marchands auront fort à souffrir.

LE CAPITAINE.

Que dites-vous, seigneur Boniface ?

BONIFACE.

Je dis que je veux devenir grand capitaine, pour marcher devant les petits advocats.

GAULTIER.

Voilà une belle coppie de capitaine !

LE CAPITAINE.

Vous parlez d'une qualité qui s'acquiert par un art dont l'apprentissage doit estre fait en un aage plus verd que le vostre. Il faut commencer d'estouffer, comme j'ay fait, les serpens dez le berceau, d'escraser les testes des dragons durant l'adolescence, et de surmonter les geans en la virilité. Mais laissons à part les preceptes de la guerre, et parlons de vostre paix avec le seigneur Gaultier.

BELLEROSE.

Vous avez raison, Monsieur ; avant que de les quitter, il les faut reconcilier ou nous pourvoir ailleurs de personnages necessaires à nostre association.

GAULTIER.

L'honneur de Barthole mis à part, vous voyez un homme aussi souple qu'une botine de cabrion [1].

BONIFACE.

Je n'ay point de Barthole, de Jason ny de Cujas à repeter ; je suis content de remettre l'honneur que je dois à moy-mesme entre les mains de ces messieurs.

BELLEROSE.

Voilà le vray chemin de la reconciliation, hors lequel il ne se trouve point de raison. Le seigneur Boniface a tousjours tesmoigné de la vouloir suivre, et je crois que monsieur Gaultier, comme celuy qui par la justice des loix la fait faire aux autres, ne s'en esloignera pas ; ils sçavent bien tous deux que la raison doit estre tellement gravée dans l'entendement, qu'elle doit estre la principale partie de l'homme, et que toutes choses qui ne sont pas gouvernées par elle sont confuses.

GUILLAUME, *valet de Gaultier, vient parler à son maistre.*

Monsieur, le mary de ceste femme qui vous apporta ses pièces avant-hier pour escrire en droit est au logis pour les retirer. Madamoiselle m'envoye sçavoir s'il vous plaist qu'on luy rende son sac. Il a apporté une besace pleine de febves d'un costé, et de l'autre de noix et de raisins sechez au four.

GAULTIER.

Ha ! le lourdaut ! Dites à ma femme qu'elle rende ces pièces et qu'elle se fasse donner cinq livres dix sols pour le payement des escritures que j'ay faites.

GUILLAUME.

Il dit que sa femme luy a dit que vous luy dites qu'il ne falloit que vingt et un sols, qui est à raison de trois sols et demy pour chasque feuillet, de prix fait avec vous ; sur quoi vous avez receu sept sols et demy quarteron d'œufs de cinq sols quatre deniers, et depuis une livre de beurre de six sols et demy. Reste deux sols et un double qu'on vous doit de reste.

GAULTIER.

Allez, prototype [2] de l'ignorance, est-ce là ce que vous avez appris avec moy ?

GUILLAUME.

Quoy ! ay-je pas bien fait le compte ?

GAULTIER.

Taisez-vous ! vous estes un sot.

GUILLAUME.

Si vous n'estiez mon maistre, je n'endurerois pas tant de choses. Qu'on demande à ces messieurs si Trenchant, Pelletier ou Savonne [3], tous mes

1. Ce mot prononcé de cette manière indiquait mieux son origine italienne, *sottana*. On l'appelait ainsi parce que c'était un habit de dessous, *sotto*. Les gens de justice — et Gaultier en est un ici — la portaient sous leur robe, aussi bien que les prêtres sous leur manteau

1. C'est-à-dire de peau de chevreau. On dit encore *cabri* pour chevreau dans cette locution : « Sauter comme un cabri. »

2. Mot alors assez nouveau et volontiers pédant. Le roi Jacques d'Angleterre, dont c'était le défaut, l'avait employé à propos d'Henri IV « qu'il voulait prendre pour modele et prototype, car il usa de ce mot, » dit Sully, qui s'en étonne un peu.

3. Maitres de calcul très-renommés alors. Savonne, qui était mort, survivait par ses ouvrages. En 1565, il avait publié son livre l'*Arithmétique*... in-4°, pour les marchands et les banquiers, et en 1567, le premier ouvrage que nous ayons, je crois, pour la tenue des livres : *Instruction et manière de tenir livres de raison ou de comptes par parties doubles, avec le moyen de dresser carnet, pour virement et rencontre des parties*... in-4°.

maistres d'arithmetique, pourroient, par toutes les règles de leur art, calculer vostre compte plus justement que j'ay fait.

GAULTIER.

Guillaume, vous me faschez. Foy de docteur, je vous donneray une licence de droit civil. Allez dire à vostre maistresse qu'elle envoye cet homme, et me aissez en paix. (*Guillaume r'entre pour crainte d'estre frappé de son maistre.*)

BELLEROSE.

Voilà un vallet fort naïf!

LE CAPITAINE.

Je serois fort ayse d'en trouver un de son humeur pour me divertir quelquesfois de la passion où les grands desseins m'emportent, pour me recreer après mes victoires; mais voyons d'achever cet accord afin de parler de nostre affaire.

BELLEROSE.

Je disois, lors que ce garçon m'a interrompu, que l'abandon de la raison mettoit tout en confusion; et j'adjouste que, manquant à nos resolutions, elles ressemblent au navire agité des tourmentes de la mer et des vents. Il est bien vray qu'il faut que la nature nous guide, et que c'est elle qui gouverne les conseils de la raison lors que les mauvaises habitudes ne l'ont point pervertie. Nous jugeons de nos affaires à nostre advantage, et la faveur impose silence aux discours de la raison : ainsi elle degenère lors qu'elle est sans exercice. Bref, les hommes les plus raisonnables, ce sont ceux qui vivent selon les loix de la nature, laquelle nous doit tousjours incliner à la vertu de sçavoir supporter les infirmités de nos amis, mesme de ceux lesquels nous devons suivre. C'est pourquoy, Messieurs, nous vous prions, monsieur le capitaine et moy, de quitter ces riotes [1] et picoteries, qui sont plus propres à des jeunes femmes qu'à des hommes de vostre aage.

LE CAPITAINE.

Vostre differend se peut terminer par la seule honte de l'avoir esmeu. Je croyois vous avoir tantost fait oublier de si foibles interests par ces protestations que vous m'avez faites de ne vous ressouvenir plus du subjet d'une si mauvaise cause. Vous pretendez tous deux la preference des personnages de roys de la comedie [2] sans considerer qu'il les faut representer tantost jeunes, tantost vieux, et puis de grande ou petite stature. Je pourrois avec plus de droit que vous avoir ceste ambition, car, outre la disposition et proportion de mon corps, je me suis acquis dans la conversation des roys une certaine majesté qui me fait souvent prendre pour prince par ceux qui me voyent tout couvert de lauriers à la teste des armées. Je joincts à cette gravité la partie recommandable de l'eloquence, que j'ay aussi par dessus vous, le secret d'attirer les cœurs et les volontez. Toutes ces parties me pourroient donner une place en quelque lieu du theatre que je la voulusse choisir, sur tout entre les amoureux, que je ne croy pas que personne me voulust disputer. Mais j'ay une telle aversion à ceste oisiveté d'amour, et ma valeur me tient tellement attaché aux exercices de Mars, que, sans la necessité que le theatre a d'amoureux, je croyrois de prophaner mon honneur d'en parler seulement.

BELLEROSE.

Monsieur le capitaine, nous aurons assez de temps pour parler de nos inclinations, ausquelles il faudra necessairement que nous rapportions nos volontez par le jugement de tous nos compagnons; mais achevons de regler l'ambition de ces messieurs. Vous croyez, monsieur Gaultier, que la qualité d'advocat vous donne le droit de preference sur monsieur Boniface, parce qu'il n'est que marchand. Veritablement, on sçait bien que le doctorat donne de grands privilèges à l'esprit, et que la cognoissance des bonnes lettres relève les belles conceptions et resoult les difficultez de l'entendement; mais ces parties-là ne sont pas les plus necessaires au theatre, qui n'a besoin que d'une eloquence concertée, qui se peut rencontrer en des personnes de toute sorte de conditions, pourveu que l'action et la discretion leur soient acquises. Naturellement vous possedez toutes ces choses, mais sans les dernieres toute la science du monde ne vous pourroit estre utile que pour representer la partie de jurisconsulte, de sorte que le seigneur Boniface peut estre aussi capable de reciter sous l'habit d'empereur que le pourroit estre Hipocrate mesme s'il vivoit encore. C'est par ceste raison-là que nous voyons souvent des femmes et des enfans avoir de grands avantages sur une infinité de bons acteurs doctes en la philosophie et versez ès langues. Il est vray qu'on ne peut estre bon acteur sans bien entendre ce qu'on recite; mais ceste intelligence s'acquiert par l'habitude en ceux qui ne l'ont pas par les lettres, et ces considerations doivent arrester nostre ambition et la conserver à l'utilité publique, afin de former des membres de nostre compagnie un corps bien proportionné, duquel le bras ou la main ne desdaigne point la jambe ny le pied. Nos ambitions, autrement, seroient comme les maladies enveloppées ausquelles on ne sçait quel remède donner, pour estre les humeurs contraires les unes aux autres. Puis donc, Messieurs, que vous estes tous deux très capables du theatre, soiez soigneux aussi de son honneur, qui consiste en la bonne conduite, vous asseurant que, si mon esprit s'estoit tant soit peu laissé chatouiller à la vanité pour me persuader quelque merite par dessus le moindre de mes compagnons, je m'en rapporterois à vos bons jugemens.

GAULTIER.

Je suis tout prest de subir le vostre, à la charge que mon compère Boniface mette les loix à leur poinct.

BONIFACE.

Compère, ne parlons plus de cela ; je les mettray au dessus de toutes mes pensées. Mais sortons d'af-

1. Querelles, de l'anglais *riot*, avec le même sens.

2. On voit qu'il en était au théâtre comme aujourd'hui. C'était à qui, des hommes, jouerait les grands rôles; et à qui, des femmes, ne jouerait pas les vieilles. V. à ce sujet une note de notre édition du *Théâtre français* de Chapuzeau. Bruxelles 1867, in-12, p. 73, 150.

faires et n'abusons pas de la patience de ces Messieurs.

TURLUPIN.

Monsieur, je vous viens demander mon congé.

BONIFACE.

Vostre congé! Et pourquoy?

TURLUPIN.

Parce que Madamoiselle [1] me vient de reprocher que je mangeois trop; elle me veut mal à cause que je vous ay dit que ce cochon de l'autre jour, dont elle vous fit payer neuf livres sept sols, n'avoit cousté que six livres quatorze sols, et parce que le cordonnier ne luy avoit pas assez ouvert les souliers que j'avois commandés pour elle, et que par malheur, hier, en voulant prendre la bouteille au vinaigre dessus son buffet pour faire la saulce sur ceste oreille de pourceau que vous me fistes accommoder, je fis tomber un petit pot de terre, qui se cassa, dans lequel elle dit qu'il y avoit de l'eau astringente de tel prix que mes gages de deux ans ne la pourroient payer. Elle en est venuë si avant que de m'enfermer deux collets que Claudine la pasticière m'avoit donnez, parce que, comme vous sçavez, je luy disois quelquesfois la leçon; elle m'a aussi pris l'aulne de droguet bleu [2] que vous m'aviez donnée pour faire un manteau de farce, et, ce qui est de plus insupportable, c'est que le plus souvent je trouve à mon coucher des chardons dans mon bonnet de nuict, et les draps de mon lict tous moüillez, pour m'accuser d'avoir pissé dedans; et ce matin, en me voulant lever, j'ay trouvé mes bas de chausses cousuës ensemble et mes souliers pleins de poix. Enfin, Monsieur, je m'en veux aller, et, s'il est vray que vous et ces messieurs avec lesquels vous vous associez pour faire la comedie m'ayez jugé capable d'y pouvoir estre utile, ce ne sera jamais sous l'authorité de Madamoiselle, sçachant bien qu'une profession si libre ne veut aussi que la liberté. J'avois, pour commencer à m'exercer à la vertu, selon vostre bon conseil, fait de petits repertoires de souplesses et gentillesses de mots, ces rencontres, ruses, inventions, subtilitez, equivoques, feintes et persuasions, toutes propres et necessaires aux practiques d'amour, où je n'avois pas oublié les moyens qu'il faut tenir pour esmouvoir, pour retenir, pour eschauffer et pour refroidir une ame capable d'amour; et sur tout j'avois recueilly trente secrets pour faire tenir si accortement des lettres aux amans, principale partie des negotiations amoureuses, que Mercure mesme auroit bien de la peine d'y trouver des obstacles. Bref, mes memoires pouvoient estre, sans difficulté ny reffus de la cabale des amans, adjoutez à l'Art d'aymer, pour lequel Ovide, son autheur, fut si mal traité d'Auguste; et ma maistresse a esté si cruelle que de me prendre mes tablettes en ma poche et d'effacer les recueils que j'avois faits avec tant de peine! Et pour conclusion, j'ay trouvé, au lieu de mes secrets, la chanson des Savetiers, de Lanturelu [1] et de Jean de Nivelle [2]! Et qu'ainsi ne soit, voilà de quoy.

BONIFACE.

Turlupin, tu es une beste. Laisse dire la maistresse, laisse-la faire: nous ferons vostre accord après le nostre. Va m'attendre au logis. Tu auras des souliers, un bonnet de nuict, des bas de chausses et des tablettes, et, au lieu d'un manteau de droguet, tu en auras un de baraquan, et le tout sera neuf; et, pour tes memoires, je sçay bien que tu en as plus en ta cervelle que tous les maquinons de Venise.

TURLUPIN.

Grand mercy, mon maistre.

LE CAPITAINE.

Si vostre valet avoit affaire à Rodomont, à Sacripan ou à Robert le Diable, ou à tous trois ensemble, j'yrois de ce pas luy faire faire raison; mais je croyrois profaner mon courage de l'emploier aux querelles des femmes.

BELLEROSE.

Voilà la plus plaisante digression du monde. Turlupin est bien des plus gentils garçons qui se puissent rencontrer pour le theatre, et se faut bien garder qu'il ne nous eschappe. En fin, Messieurs, je suis d'avis que vous vous embrassiez et que nous demeurions tous amis. Le temps nous presse, allons pourvoir à nostre union et commencer de dresser le memoire des choses qui nous sont necessaires; et quant aux personnages soit de dieux, d'empereurs, de roys, de princes, de seigneurs, de gentilshommes, d'advocats, de medecins, de marchands, de bergers, de serviteurs, ou autres de quelques qualitez ou conditions qu'ils puissent estre, comme il faut que le theatre en produise de toute sorte, estant une figure racourcie

1. Les femmes mariées qui n'etaient pas de noblesse étaient, comme on sait, appelées *mademoiselle*, mais elles faisaient tout déjà pour qu'on les appelât *madame*. C'était une des prétentions des marchandes de Paris. En octobre 1605, une des plus riches, la femme de Briant, le marchand de drap de soie, vient à Saint-Germain apporter de ses étoffes. On l'appelle madame, le petit dauphin s'en étonne, et on lui répond : « Monsieur, on les appelle ainsi à Paris. » Ce fut bien pis sous Louis XIV, surtout vers la fin. Appeler mademoiselle une bourgeoise de robe, c'était l'insulter. La Monnoye, dans une lettre à son fils du 11 janvier 1708, lui reproche, comme « une simplicité qui a dû faire rire, » d'avoir donné le nom de mademoiselle à la femme d'un conseiller du Parlement de Metz : « Êtes-vous venu jusqu'ici sans savoir que les simples avocates sont traitées de madame? » On s'en moquait pourtant encore. Il parut quatre ans plus tard un petit livret en vers : *Satyre sur les femmes bourgeoises qui se font appeler madame*, 1712, in-12.

2. Le droguet était une petite étoffe de soie qui s'était longtemps fabriquée en Irlande, a Drogheda, d'ou lui était venu son nom. M. Littré, qui le tire de *drogue*, se trompe étrangement. Nous le renvoyons a l'excellent livre de Francisque Michel, *Recherches sur les etoffes de soie*, t. II, p. 241.

1. Chanson qui avait grand cours depuis quatre ou cinq ans. L'air, suivant La Monnoye, dans son *Glossaire bourguignon*, en était brusque et militaire. C'est en le chantant et en le faisant battre sur leurs tambours que les vignerons des alentours de Dijon firent deux jours d'émeute, le 28 février et le 1er mars 1629. Cette belle révolte en chansons fit donner le nom de *Lanturelus* à ceux qui s'en étaient mêlés.

2. Chanson tout aussi populaire dans le même temps, dont le refrain, que celui de Cadet Roussel a rappelé depuis, était :

Hay ! hay ! Jean de Nivelle.

Elle se trouve dans le recueil de Bellone, *Chansons des comédiens*, sur lequel M. J. Taschereau fit, en 1848, un curieux article dans l'*Illustration*.

du monde, je m'asseure que vous ne ferez non plus de difficulté que vos compagnons de recevoir les habits et les robbes desquels vous pourrez dignement et utilement contenter nos spectateurs, puis que, lors que les actions comiques sont finies, nous reprenons nos formes ordinaires.

GAULTIER.

Mon compère, ne parlons plus de ce qui s'est passé; embrassons-nous et allons terminer nostre guerre sur les treteaux de la paix.

BONIFACE.

C'est bien dit, laissons à part le Palais, les magasins, les sacs de procès et les embalages, et que desormais nous vivions dans une intelligence capable de la nouvelle profession que nous voulons exercer.

GAULTIER.

C'en est fait, allons.

BELLEROSE.

Mais, à propos, Messieurs, vous sçavez qu'il nous manque un jeune homme pour la representation d'amoureux? Il faut que nous apportions un soin commun à l'election de quelque honneste homme d'entre une infinité qui se presentent sur le bruit de nostre entreprise. Il ne se void que trop de personnes qui bruslent du desir de monter sur le theatre; mais il s'en trouve fort peu de ceux qui en sont jugez necessairement dignes.

LE CAPITAINE.

Si nostre theatre avoit besoing de deux capitaines, choses que je ne pourrois supporter et que j'empescherois contre quatre Anglois, si ce n'estoit que l'antiquité me deferast comme à son colonel, je vous donnerois le choix de cent hommes qui tous ont commandé dans les plus glorieuses occasions que Mars ayt jamais fait voir durant ce siècle, et lesquels se tiennent plus honorez de ma compagnie qu'ils ne feroient de celle du Grand Mogor; mais, puis qu'il n'est question que d'amoureux, je vous prie, Messieurs, de me vouloir dispenser de cest affaire, tandis que j'iray preparer mon equipage et tirer de mon arcenal les armes offensives et deffensives pour l'ornement de nos actions militaires, où j'auray beaucoup de peine d'observer la feinte, n'ayant autre deffaut que celuy de perdre tout sentiment de misericorde lors que j'ay une fois esbranlé mon espée; et ce qui me donne plus à penser que tout le reste, c'est que je ne sçay comme je me pourray resoudre à contrefaire le vaincu, s'il faut que, par malheur, la necessité d'un subjet m'y contraigne, moy qui n'ay jamais esté que victorieux et triomphant.

BELLEROSE.

Monsieur le capitaine, vous ferez comme ces seigneurs qui, pour sortir d'un mauvais pas, se feignent estre les valets de leurs valets.

LE CAPITAINE.

Je tiens ceste action indigne d'un tel homme que moy, et ne croy pas qu'elle puisse ny doive passer pour bonne dans l'opinion d'un grand capitaine. Cependant, Messieurs, je vay pourvoir à mes affaires.

GAULTIER.

Monsieur, nous allons faire comme vous.

BELLEROSE.

E moy, je vay de ce costé voir si par hazard je pourrois rencontrer un gallant homme de mes amis que je voudrois bien pouvoir disposer au desir d'estre des nostres, n'en cognoissant point de plus capable que luy, ainsi que j'espère le faire advouer à tous nos compagnons si je le puis attirer ce soir ou demain dans la salle de nos concerts.

BONIFACE.

Et moy, je vay faire l'accord de ma femme avec Turlupin. (*Bellerose reste seul*).

SCÈNE II

Mme VALLIOT, Mme BEAUPRÉ, BEAUCHASTEAU.

Mme VALLIOT.

De sorte, Monsieur, que, contre toutes les règles de vostre aage, vous voulez devenir melancholique? Mais voicy monsieur de Bellerose fort à propos, qui vous delivrera de la peine que vous prenez de le cercher. (*Ils se saluent.*)

BELLEROSE.

Certes, Monsieur, sans vostre rencontre, je serois maintenant proche de vostre logis, où je vous allois cercher.

BEAUCHASTEAU.

Je m'y en retournois, ne vous ayant pas trouvé au vostre, d'où je viens.

Mme BEAUPRÉ.

A ce que je voy, vous avez affaire ensemble, puis que vous vous cerchez, et suis d'advis que ma commère ny moy ne vous empeschions point; seulement je vous prie, monsieur de Bellerose, de nous dire ce que vous avez fait de nos maris et s'ils sont maintenant d'accord.

BELLEROSE.

Ils viennent de partir à ceste heure d'icy meilleurs amis que jamais; leur opiniastreté estoit bien plus grande que leur difficulté. Nous n'eusmes jamais tant de plaisir qu'en ceste reconciliation, où le Capitaine s'imaginoit de pratiquer les mesmes règles dont on se sert chez les princes pour pacifier les querelles des grands; sur quoy il n'y a sorte d'exemples dont il ne nous ayt frappé les oreilles, avec des gestes et des rodomontades si expresses que, ne le cognoissant pas, je l'eusse pris pour le grand prevost des salles de France; tant il y a que cest hipocondriaque croit sur peine de la vie que nous l'estimons tel qu'il se repute estre. Mais au regard du desir de nous voir, monsieur de Beauchasteau et moy, tant s'en faut que madamoiselle Gaultier ny vous me puissiez destourner de ce que j'ay à luy dire, qu'au contraire il est necessaire que vous le sçachiez toutes deux, comme

chose qui vous importe. Et pour luy, s'il a quelque chose de particulier à me communiquer, vostre discretion et la commodité luy en donneront tousjours assez de moyen.

BEAUCHASTEAU.

Monsieur, l'affaire que j'ay avec vous requiert aussi la presence de ces damoiselles, et peut-estre que nos desseins ont un mesme but; et pour ne vous pas tenir en suspens, je vous diray franchement que le subjet du mien est qu'ayant apris que vous dressez une troupe de comediens pour le service et contentement particulier du roy, avec permission de Sa Majesté de vous exercer aussi en public, et sçachant, Monsieur, que vous meritez d'y tenir un premier rang et pouvez y donner place à quelqu'un de vos amis, par le consentement de messieurs vos compagnons, j'ay creu que, s'il y en avoit quelqu'une de reste de laquelle je puisse estre jugé digne, que je la pourrois posseder par vostre moyen, estant asseuré de l'honneur de vostre amitié. Si le bonheur que je souhaite avec passion m'arrive, je le tiendray de vostre courtoisie plus que d'aucun merite que je croye estre en moy.

BELLEROSE.

Voilà, Monsieur, la seule occasion pour laquelle je vous cherchois; et, laissant à part ce que vous dites à mon advantage, la seule consideration des bonnes parties dont vous estes pourveu merite bien qu'on vous recerche, non seulement pour le theatre, mais aussi pour tous les emplois les plus recommandables, de sorte que nostre compagnie s'oublieroit grandement de reffuser une chose dont elle a besoin et de laquelle j'avois charge de vous parler. Nous nous devons assembler ce soir au logis de monsieur Gaultier, où, s'il vous plaist de vous trouver, vous recevrez sans doute le contentement que vous desirez, et nous le bien de le vous donner; tandis ces damoiselles prendront, s'il leur plaist, la peine d'en dire leur sentiment.

Mme VALLIOT.

Je ne croy pas que les esprits les plus difficiles puissent contrarier une si juste acquisition, et m'asseure que ma commère Boniface sera de mon opinion, pour un amoureux ; car la partie qui nous manquoit ne se pourroit trouver en apparence mieux peinte qu'au visage et aux actions de monsieur de Beauchasteau, qui me persuade que son ame en recèle des veritez dont asseurement sa discretion retient plustost les effets que son humeur; tant y a que je croyrois estre insensible si je n'estois touchée de son merite, et indigne de respirer si je ne luy donnois ma voix.

Mme BEAUPRE.

Je souscry à vostre opinion, sans m'arrester aux raisons que j'en ay, qui sont fondées sur de si justes subjets que l'envie mesme ne m'en peut dementir.

BEAUCHASTEAU.

Je ne veux pas condamner ce que vous justifiez, aymant mieux recevoir vos louanges par la discretion du silence que de les refuser par la vanité d'une voix mal articulée, sçachant que, comme c'est un mespris de refuser les presens des roys, c'est aussi une incivilité de negliger la bienveillance des amis. Je sçay bien que le theatre a besoin de personnes qui ayent non seulement ce que vostre faveur me donne, mais qu'il requiert aussi des esprits universels, soit aux paroles, aux actions et sur tout aux pensées : car, le theatre estant un abregé du monde, on y doit representer en abregé toutes les actions du monde; et c'est avec beaucoup de peine, d'autant que douze acteurs, pour le plus, dont la scène est composée, doivent en cinq actes et en deux heures representer ce qui dans l'univers aura peut-estre succedé en vingt années à mille personnes; et, de plus, c'est que dans le theatre universel nul n'est attaché qu'à sa propre condition; mais, au comique, chacque acteur doit representer la qualité, la condition, la profession ou l'art que les subjets requièrent, et c'est ce qui fait le theatre bien different de l'opinion du vulgaire, et qui monstre l'estourdissement de ceux qui croyent, par le rapport d'un miroir et par l'applaudissement d'un vent populaire, que quelque beauté de corps que la nature leur a donnée ou quelque affeterie de langage qu'ils ont glenné [1] au champ des Muses les rendent capables d'attirer sur eux les yeux et les oreilles d'une assistance composée bien souvent des plus beaux esprits d'une province. Cela prouve encor l'estonnement et la honte que reçoivent tous les jours de telles personnes. Finalement, c'est ce qui conclud qu'il faut pour paroistre bon acteur estre necessairement docte, hardy, complaisant, humble et de bonne conversation, sobre, modeste et sur tout laborieux; ce qui est bien loin de l'opinion de plusieurs, qui croyent que la vie comique ne soit qu'un libertinage, une licence au vice, à l'impureté, à l'oisiveté et au dereglement [2].

BELLEROSE.

La vertu, le plus souvent, est prise pour le vice par ceux qui ne la cognoissent pas, et souvent aussi ceux qui la cognoissent mieux, ce sont ceux qui la pratiquent le moins. Laissons les ignorans et les malicieux en leur humeur; poursuivons nostre dessein. Si vous le trouvez bon, et que ces damoiselles l'ayent agreable, nous irons faire la promenade attendant l'heure que nous avons prise pour nous assembler.

BEAUCHASTEAU.

Je n'ay point d'autre affaire maintenant que celle du bien de vous accompagner, et, quand j'en aurois quelque autre, je ne la pourrois remettre pour un plus digne subjet que pour vostre conversation.

Mme VALLIOT.

Ouy; mais, ma commère, quelle excuse trouve-

1. C'est le mot *glaner* prononcé à la bourguignonne. En l'écrivant ainsi le Dijonnais Gougenot est bien de son pays.

2. C'était bien un peu ce qu'on disait des comédiens d'alors : « Leurs femmes, écrivait par exemple Tallemant, vivoient dans la plus grande licence du monde : c'estoient des femmes communes, et même aux comediens de l'autre troupe, dont elles n'estoient pas. »

ray-je à nostre retour? Pour vous, vous gouvernez la boutique de mon compère; mais je suis subjette aux loix de mon docteur.

Mme BEAUPRÉ.

Je luy ferois passer une coustume pour une loy. Veritablement, je vivrois dans une passable liberté avec mon bon homme sans ce malheureux valet de Turlupin, qui a une si forte aversion de toutes mes actions qu'il ne pense qu'à me desobliger, et, ce qui est de pis, c'est qu'il est si subtil qu'il porte l'esprit de son maistre sur la paulme de sa main.

Mme VALLIOT.

Et moy, tout au contraire, je gouverne si bien les actions du bon Gros Guillaume, que, s'il pouvoit, il ne parleroit jamais que par ma bouche; je porte ses volontez sur le but où je vise, comme fait un bon joueur de sa boule. Mais mon mary est d'autant plus difficile et deffiant que ce pauvre garçon est facile et franc, et c'est en quoy ma condition est bien plus à plaindre que la vostre, puis que vous pouvez vous deffaire de Turlupin, et que je suis inseparablement liée à Gaultier, qui ne peut plus souffrir la bonne volonté que son valet a pour moy.

BELLEROSE.

Peut-estre que ce changement de condition changera aussi les humeurs de M. Gaultier et de Turlupin; du moins ils verront des exemples de punition contre les mauvais, et de recompense pour les bons. Mais allons faire nostre promenade.

Mme VALLIOT.

Allons. Quand toute la jurisprudence devroit esclater contre moy, je ne laisseray pas eschaper une si bonne occasion de divertir un soucy que j'ay.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

TURLUPIN, GUILLAUME.

TURLUPIN.

Et bien! Guillaume, qu'en dis-tu? Auras-tu le courage de porter ton bonnet sur le theatre? Mon maistre me persecute pour faire la comedie, mais j'apprehende les inconveniens que les plus habilles hommes ont beaucoup de peine d'eviter.

GUILLAUME.

Ton maistre te persecute, et ma maistresse m'escorche pour le mesme subjet; il n'y a sorte de cajoleries dont elle n'use pour m'y faire resoudre, jusqu'à me faire des presens.

TURLUPIN.

Mais encor, que t'a-elle donné?

GUILLAUME.

Elle me donna l'autre jour une escritoire, avant-hier un chaussepied, hier un peigne, et aujourd'huy elle m'a donné six paires de ses vieux souliers, des curedents, du pain d'espice, des mitaines, un sifflet de buys, une cuillier, et plus de trente chansons nouvelles du Pont-Neuf, et tousjours ma soupe toute pleine de choux.

TURLUPIN.

Voilà de grands excès de faveurs. Mais que feras-tu de ceste escritoire?

GUILLAUME.

Escoute, Turlupin, souviens-toy que je suis Guillaume, clerc du docteur Gaultier, et que je m'entretiens de linge du seul profit des coppies que je fais à mon maistre; et ne faisons point de comparaisons : les chasseurs ny les pescheurs ne prennent pas tousjours, les singes font la moue à leurs maistres, les perroquets parlent toutes langues, et la barbe ne fait pas l'homme; mais si tu veux que nous vivions en paix, gausserie à part [1], ouy, je porteray mon bonnet et mes chausses sur le theatre avec peut-estre plus d'asseurance et d'honneur que tel qui se mire septante fois le jour. En doutes-tu? Si tu es si capable, argumente, et si je ne te donne une solution de continuité par le nez, estime-moy alors indigne d'une escritoire.

TURLUPIN.

Ne nous faschons pas, je te prie. Dy-moy franchement si tu as donné parole à ton maistre.

GUILLAUME.

Non, mais j'ay promis à ma maistresse et à M. de Bellerose : car, pour mon maistre, il ne desire pas beaucoup que je sois dans la troupe, parce qu'il sçait bien qu'aussy-tost que j'y seray il ne faudra plus parler de maistre ny de valet hors du theatre.

TURLUPIN.

Je n'entens pas ce que tu veux dire.

GUILLAUME.

Tu te msles quelquefois de faire le serieux jusqu'à faire relever ta moustache, voire jusqu'à faire faire le castor à ton chapeau, et tu ne sçais pas que la condition comique ne cognoist point de maistrise ny de servitude! Hors de l'action, mon drôle de Docteur s'imaginoit que je serois le bon Guillaume, et que je remettrois ma fortune de la comedie à son indiscretion pour en traiter avec la compagnie, et ainsi que je serois si marauld et si belistre que de me contenter tousjours des croustes que ses dents ne peuvent mascher, et d'une soupe, le plus souvent d'une teste de maquereau qui reste sur son assiette. Non, non, pour le theatre je prendray telle qualité qu'on voudra; mais pour la table j'entens que celle de monsieur me demeure, c'est-à-dire que je veux pescher au plat à main ouverte, le cul sur la selle, et le tout en forme comique, sans difference de Gaultier ny de Guillaume. Corbleu! pour qui me prens-tu, que je vueille passer ma jeunesse en sigongne et me faire nourrir

1. Se disait trivialement pour « plaisanterie à part. » Les mots *gausser* et *gausserie* surtout avaient vieilli et n'étaient plus du bel air, comme on le voit par la 57e *Lettre* de Voiture à Mlle de Rambouillet.

par mes enfans lors que je ne pourray plus ronfler ny cracher à terre ? A d'autres ! Turlupin, les nyais sont en tutelle et les oysons leur font peur avec le soufle. Le vacher de Gonnesse disoit l'année passée qu'il seroit beaucoup de groiselles, et quand on luy demandoit comment il le sçavoit, il respondoit parce qu'il le voudroit ; de mesme, le docteur dit que Guillaume sera tousjours son valet, parce qu'il le voudroit aussi. Mais aussi-tost que j'auray mis mon pied sur le theatre en qualité de comedien, je ne mettrois pas seulement une espingle à son collet.

TURLUPIN.

Va, Guillaume, tu vaux mieux qu'une des perles de Cleopatre. Touche là, je veux contracter alliance perpetuelle avec toy. Tant y a qu'à ce que je voy tu veux avoir part au gasteau.

GUILLAUME.

Tu serois ignorant *in superlativo gradu* si tu le croyois autrement. S'il se trouve un teston pour un quart d'escu en ma part, je veux qu'on mette deux liards dessus, pris sur le commun ; autrement, point de Guillaume.

TURLUPIN.

Tu as raison ; j'ay la mesme resolution et le mesme courage que toy, et ce qui m'a retenu de grincer les dents, c'est la crainte que j'avois que tu ne te laissasses enjoler par ta maistresse.

GUILLAUME.

Tu te trompes : elle est mon conseil et mon support, et quand cela ne seroit pas, ma cervelle est ferrée à glace, et ma resolution est cramponnée.

TURLUPIN.

Voilà qui va le mieux du monde. Tien bon. Pour moy, je suis traitté de Boniface comme tu l'es de ta maistresse ; mais la mienne est un demon inspiré des abbois de Cerbère, qui a plus de malice contre moy que les guenons n'en ont contre les laquais. Tu sçais bien qu'on s'assembla hier au logis de ton maistre, où l'affaire fut resolue, et qu'on receust en la compagnie M. de Beauchasteau ; je croyois que tu y aurois esté appellé, mais j'ay sceu le contraire par mon maistre, et qu'on n'y parle de nous qu'en tiltre de serviteurs, pour qui on s'est promis de nous faire passer moyennant quelques petits gages que nos maistres se promettent encor de retirer pour nous.

GUILLAUME.

Ma maistresse m'a fait le mesme rapport, mais je luy ay fait voir que la sterilité des fruicts dement bien souvent l'abondance des fleurs, et qu'il faut avoir de bons yeux pour prendre des cirons à la lune.

TURLUPIN.

Guillaume, sçais-tu que nous ferons ? Allons nous promener et faisons recognoistre à ces Messieurs la necessité qu'ils ont de nous ; tenons ferme, et tu verras des merveilles.

SCÈNE II

LE CAPITAINE, BELLEROSE.

LE CAPITAINE.

Je m'esbahis que j'aye peu tant prophaner mes pas que de les employer à la recherche de personnes d'une si vile condition, et m'estonne encor plus comme, les ayant trouvées, je me puis empescher d'en faire de la poussière.

TURLUPIN.

Il y a bien plus de subjet d'estonnement de vous voir si long-temps pratiquer des folies qui ne se peuvent croire que par les yeux. Monsieur le Capitaine, changez de quartier : vous estes trop cogneu en celuy-cy. Attendez de faire vos rodomontades que vous soyez sur le theatre, et vous souvenez que sans moy, Mathieu le crocheteur vous eust dernierement, sur le Pont-aux-Doubles [1], reduit au poinct de ne faire jamais peur aux vieilles femmes.

LE CAPITAINE.

Ha ! Cesar, Pompée, Alexandre, Scipion, Annibal, et tant de memorables heros à la valeur desquels j'ay si dignement succedé, faut-il, pour le peché de mon bisayeul, qui fit refus de combatre quatre geans ensemble, que l'excrement de la terre, que l'escume de la nature et le limon de la poltronnerie ayt seulement osé penser de souiller mes oreilles ! O glorieuse espée, qui n'a jamais tiré que le sang des genereux chevaliers, faut-il que je te prophane maintenant !

GUILLAUME.

Capitaine, parlez en homme de jugement, et non pas en demoniaque ; remettez vostre espée au fourreau, de peur que vous assembliez icy les petits enfans. Allez, nous ne dirons rien de vostre folie ; mais devenez sage et nous laissez avec le plat de vostre mestier que vous nous avez donné. Nous supporterons nostre part de vos injures comme le clabaudis [2] d'une mutte [3] de chiens courans qui attend la curée, pourveu que vous quittiez ces vanitez de grimaces et refroignemens [4] de nez.

1. On ne faisait que commencer à y passer en 1633. Il ne fut même achevé que l'année suivante. Le *Supplément aux Antiquités de Paris*, par Du Breul, le décrit ainsi avec sa double disposition : une salle pour les malades de l'Hôtel Dieu, un passage couvert pour le public : « L'an 1634, fut parfait le pont de pierre de l'Hostel-Dieu, qui prend depuis le coin de la première porte de l'Archevesché, et repond dans la rue de la Bûcherie. Il sert audit Hostel-Dieu d'un bel ornement et logement pour heberger les malades ; avec une galerie faite à côté pour servir au public. » On n'y passait que moyennant un *double* denier, d'ou son nom. Quand le *double* n'eut plus cours, on le remplaça par le *liard*, jusqu'en 1789. Le Pont-aux-Doubles, démoli en 1835, est remplacé par un beau pont d'une seule arche.

2. Bruit des chiens *clabauds*, qui aboyaient toujours, même sans être sur les voies.

3. C'est ainsi qu'on prononçait *meute*, on disait aussi *muette*. Le nom du joli château ou la capitainerie du bois de Boulogne logeait ses chiens, n'a pas d'autre origine.

4. C'est la premiere forme des mots *renfrognement*, *se renfrogner*. Saint-Amant a dit :

L'un se refrogne et ne dit mot.

TURLUPIN.

Ouy, sinon nous vous envoyerons trouver Cesar, Pompée et tous ces autres capitaines dont vous nous avez parlé.

LE CAPITAINE.

Monsieur de Bellerose, permettez-moy d'aller querir les armes dont j'ay accoustumé de me servir contre de telles canailles. (*Le capitaine s'en va.*)

BELLEROSE.

Est-il possible, mes amis, que vous ne puissiez prendre en patience vostre part du plaisir de cest homme, le cognoissant si bien que vous faites, et si necessaire à la compagnie en laquelle je croy que vous avez volonté d'entrer, où il seroit besoin, pour rendre la chose accomplie, que chacun, pour representer sa partie avec moins de peine de l'estude, et plus d'apparence de la verité, eust comme luy les inclinations et actions naturelles? Nous avons tous nos deffauts, et c'est ce qui nous oblige de nous supporter les uns les autres. Le vice du capitaine n'est pas des plus grands, car, pourveu qu'on le laisse tant soit peu respirer ceste fumée de son opinion, il se rend le plus complaisant homme du monde. Il est vray qu'il grave les louanges qu'on luy donne sur l'airain; mais, quelques injures qu'on luy fasse, il ne les marque jamais que sur l'eau. Au reste, nous estions deputez, luy et moy, pour vous cercher, et pour vous faire entendre comme nous fismes hier nostre association touchant la compagnie dont nous avons souvent parlé, dans laquelle vous avez esté retenus comme necessaires, selon les intentions de vos maistres, lesquels ont fait vostre condition telle qu'ils l'ont desirée; et parce qu'on est maintenant sur la distribution des roolles, il faut que vous veniez recevoir les vostres, afin de vaquer desormais à l'estude pour essayer nostre première pièce au plustost.

TURLUPIN.

Monsieur de Bellerose, je ne sçay pas l'intention de Guillaume; mais, pour moy, je me viens d'enrooller avec un capitaine des gardes qui m'a fait l'honneur de me presenter une hallebarde.

GUILLAUME.

Et moy, je viens de donner parole à un seigneur alleman de le suivre en qualité de maistre d'hostel.

BELLEROSE.

Ouy, mais comment l'entendez-vous?

TURLUPIN.

Que vous cercherez un Turlupin...

GUILLAUME.

Et un Guillaume...

TURLUPIN.

Pour estre valets de vostre compagnie.

BELLEROSE.

Jamais nous n'avons pensé à vous recevoir en qualité de valets.

GUILLAUME.

Et encor moins en celle de compagnons.

BELLEROSE.

Vos maistres ont creu pouvoir disposer de vous.

TURLUPIN.

Et je suis asseuré....

GUILLAUME.

Et nous sommes asseurez...

TURLUPIN.

Que nos maistres se sont trompez.

BELLEROSE.

Quoy! parlez-vous tout de bon?

GUILLAUME.

Pour moy, je vous dis, je vous le promets et je vous l'asseure, qu'il n'est pas plus vray que vous estes Bellerose qu'il est certain que je ne seray pas Guillaume le comedien sous un pareil titre que sous celuy de compagnon [1].

TURLUPIN.

Et moy, je vous advertis, je vous certifie et vous le jure, que, si toutes les despouilles de tous les theatres du monde m'estoient offertes de la propre main de Roscie [2] pour engager un de mes ongles à la scène sans participer aux deniers tournois de la cassette [3], je ne les accepterois pas. En deux mots, monsieur de Bellerose, Guillaume et moy ne sommes pas des enfans.

BELLEROSE.

Ha! je voy bien la maladie: vous voulez tirer part, et non gages [4]. Parlez franchement.

GUILLAUME.

Voilà l'affaire; cest article accordé, je quitte l'Allemagne et la maistrise.

TURLUPIN

Et moy, cest article mis en difficulté, je m'en vay dresser des bataillons quarrez.

BEAUCHASTEAU.

Monsieur, j'ay charge de la compagnie de vous cercher pour vous prier d'amener Turlupin et Guillaume, afin qu'ils reçoivent leurs roolles avec nous.

TURLUPIN.

Monsieur de Beauchasteau, en l'opinion que vous estes que mon camarade et moy serons de vostre troupe, quand ce ne seroit que pour honorer le theatre, il me semble que vous ne retrancheriez rien de l'honneur de personne en nous donnant du Monsieur.

GUILLAUME.

Honneur que nous allons recevoir de ce pas dans nos nouvelles conditions.

1. C'est-à-dire faisant partie de la compagnie. Les comédiens voulaient qu'on appelât ainsi leur association, ils acceptaient à peine le mot de « troupe, » ils se fâchaient quand on disait « bande. » On a vu pourtant plus haut, dans la notice de Bellerose, que, chez le roi, ils n'étaient pas appelés autrement.

2. Roscius, le grand acteur de Rome.

3. C'est-à-dire « sans avoir part à la recette du jour. » Le compte et la distribution s'en faisaient après chaque spectacle, comme on peut le voir par la dernière scène de l'*Illusion comique*.

4. En outre des acteurs qui avaient « part, » la Comédie s'attachait des *gagistes* à tant par jour, par semaine ou par mois, pour les emplois inférieurs.

TURLUPIN.

Ce nom-là ne me peut manquer, car ordinairement les sergens d'une compagnie sont plus craints et plus respectez des soldats que les capitaines, à cause de ceste pointe de hallebarde qu'ils voyent si souvent passer devant leurs nez.

GUILLAUME.

Y a-il rien de si aymé, de si caressé ny de si craint dans la maison d'un grand qu'un bon maistre d'hostel? On n'entend autre nom dans les offices que celuy de Monsieur le maistre. Chacun le carresse; les tard-venus au disner de Monsieur luy protestent qu'ils ayment mieux sa table que celle de Monsieur, pour l'obliger à leur faire part des retailles[1] de son reservoir, et tousjours du Monsieur; les passevolans[2] ou survenans, à parler honnestement, ne sçavent en quelle posture se mettre pour nous obliger à leur faire bon visage; et n'y a pas jusques aux poëtes qui ne nous honorent jusques à faire des vers à nostre louange, et tousjours du Monsieur; les officiers, les pages et les laquais tremblent devant le maistre d'hostel, et ont tousjours le nom de Monsieur en la bouche. Ha! ha!

BEAUCHASTEAU.

Monsieur Guillaume, excusez-moi si j'ay oublié un mot que je n'ignore pas qui ne vous soit deu meritoirement.

GUILLAUME.

Ha! ha!

BEAUCHASTEAU.

Mais la familiarité d'entre vous, monsieur Turlupin et moi, me fait parler selon ma franchise accoustumée; cependant vous m'apprendrez, s'il vous plaist, l'un et l'autre, à quoy tendent ces discours de sergent et de maistre d'hostel.

BELLEROSE.

Il n'y a qu'un mot : c'est que, sur l'establissement que nous avons fait de nostre compagnie, ces Messieurs entendoient d'y entrer comme compagnons de part, et non de gages.

BEAUCHASTEAU.

Je suis de vostre opinion; mais il faut faire la reconciliation d'entre madame Boniface et monsieur Turlupin.

TURLUPIN.

N'estant plus son serviteur, toutes ses actions me seront indifferentes dans nos exercices. Elle a l'action, la parole ou le mouvement du corps meilleurs que moy : je tascheray de me former sur elle, bien que, quelque peine que puisse prendre le meilleur acteur du monde, on donne tousjours l'advantage aux femmes.

GUILLAUME.

Il est vray. J'estois l'autre jour à l'Hostel de Bourgongne, où j'entendois mille voix, dont les unes disoient : Ha! que voilà une femme qui joue bien! et les autres : Celle-là fait encores mieux.

BELLEROSE.

Or çà, Messieurs, ne perdons point de temps. M. de Beauchasteau et moy allons voir d'accommoder l'affaire au poinct que vous la desirez.

TURLUPIN.

Et nous irons cependant entretenir nos nouvelles conditions, au cas que l'injustice ne voulust pas ceder à la raison.

GUILLAUME.

Et de peur de demeurer à pied entre deux mulets.

BEAUCHASTEAU.

Pour moy, j'eusse trouvé leur demande juste s'ils la fussent venus faire eux-mesmes.

BELLEROSE.

Toute la faute vient de l'avarice de leurs maistres. Or sus, il y a bon remède; je vous donne dès maintenant mon consentement et ma voix à vos intentions.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Mme GAULTIER, Mme BONIFACE.

Mme GAULTIER.

Ne vous disois-je pas bien que mon docteur se jetteroit sur les reprimandes? Il n'y eust hier sortes de grimaces ny d'injures dont il n'usast contre moy pour m'estonner sur le subjet de la promenade que nous fismes; et, comme s'il eust plustost esté mon tuteur que mon mary, il me preschoit la prudence, de laquelle il me disoit qu'une femme s'esloignoit grandement lors qu'elle se licentioit aux promenades; que ceste façon de faire est une vie tumultueuse qui ne peut passer sous aucune partie de la prudence, et que ce n'est qu'un tracas d'esprit agité, adjoustant que les inventions que nous fournissent nos passions trouvent l'usage des choses que nous jugeons bonnes, mais que la prudence doit disposer de l'un et de l'autre; puis, se jettant sur la continence, il me dit qu'entre les vertus domestiques, la femme doit cercher la louange de la continence, poursuivant que l'usage ne doit jamais s'attacher aux voluptez, et que, comme le bois nourrit le feu, la pensée entretient les desirs, lesquels, estans bons, dit le charitable Gaultier, allument le feu de la vertu, et, estans mauvais, embrasent celuy du vice. Il me conte mile telles sotises et me les donne pour argent comptant, comme si une jeunesse pouvoit se payer en pareille monnoye. Je me suis souvent resolue de ne rien respondre à ses inepties; mais il m'eschapa hier de lui repartir avec tant de resolution que je le pensay mettre

1. Rognures, ancien terme du métier de tailleur.

2. Faux soldats qu'on intercalait dans les compagnies les jours de revue pour en cacher les vides. L'ordonnance de 1668 les interdit sous peine de la marque d'une fleur de lys sur la joue, pour tous ceux qui s'y risqueraient.

tout à fait hors de son droit civil, et pour conclusion je luy demanday comment il croyoit vivre desormais dans la profession que nous allons embrasser, où la conversation se pratique avec tant de liberté qu'on tient pour un prodige la moindre action dedaigneuse d'une femme de theatre.

Mme BONIFACE.

Je l'eusse encor pressé de plus près sur les occasions qui se presentent souvent dans les subjets, que les maris sont contraints de voir baiser leurs femmes à leurs compagnons. Ha! qu'il faudra bien que le compère s'accoustume à tout! Pour mon Boniface, il ne me tourmente guères de ce costé-là; mais son avarice est tellement insupportable qu'elle me met souvent hors de moy-mesme. Je ne puis rien avoir de luy que par invention.

Mme GAULTIER.

A ce que je voy, nous sommes toutes deux pourveues fort avantageusement; mais, ma commère, que faire à cela?

Mme BONIFACE.

Pour moy, je suis d'advis que nous pratiquions le vieux proverbe, qui dit qu'on doit remedier aux accidens par les choses qui leur sont contraires.

Mme GAULTIER.

Ouy, mais vous n'aurez pas tant de peine que moy : car, la jalousie ostant la raison à l'homme, elle luy oste aussi le moyen de guerir.

Mme BONIFACE.

Chacun estime son tourment plus grand que celuy des autres, mais informez-vous bien, et vous apprendrez qu'il n'y a point de captivité plus sevère que celle de l'avarice, laquelle fait fermer les yeux à la verité, à l'honnesteté et aux loix. L'avarice est une hydropisie spirituelle, et l'avaricieux est tousjours meschant et trompeur, car il a l'ame venale; la jalousie n'est qu'un effect de l'amour: c'est une peur de perdre la chose aymée, et ceste peur asseure l'empire d'amour, qui n'est pas estimé vray sans jalousie.

Mme GAULTIER.

Cependant rien n'engendre tant la haine que la jalousie, quoy que, selon vostre dire, elle ne soit qu'une violence d'amour. Je sçay bien qu'un avaricieux ressemble à un coffre qui reçoit tout ce qu'on met dedans et ne se peut servir de ce qu'il a, et le plus souvent ses thresors tombent ès mains de ceux ausquels il pensoit le moins. Par plus forte raison, une femme accorte comme vous estes se peut prevalloir d'une chose où vous avez un si juste interest, et que le droit et la nature vous ont desjà comme acquis. Mais que peut-on gagner avec un jaloux à qui le vent mesme nuit, et à qui les cendres du fouyer sont suspectes? Quoy que puisse faire une femme d'esprit et si vertueuse qu'elle soit, la jalousie de son mari la fait tousjours regarder de travers; mais on promène en triomphe celles qui peuvent s'approprier les reserves de l'avarice des leurs. C'est un doux scandale qui trouve sa reparation dans le silence et dans la honte de celuy qui l'a receu; c'est un crime qui se pardonne par la seule consideration qu'a l'avaricieux de ne s'oser plaindre de sa perte, laquelle il a tousjours esperance de recouvrer en une nouvelle espargne. Mais où vont si viste ces Messieurs?

SCÈNE II

LES MÊMES, BELLEROSE, BEAUCHASTEAU.

BELLEROSE.

Je croy, Mesdamoiselles, que vous concertez icy vos roolles.

Mme BONIFACE.

Mais plustost nous consultons les moyens de nous delivrer de deux grandes apprehensions qui nous travaillent avec beaucoup d'excès.

BEAUCHASTEAU.

Si nous ne croyions d'offenser vostre bon jugement, nous essayerions de vous y servir de nostre conseil.

Mme GAULTIER.

Le mal de ma commère est facile à soulager; mais je tiens le mien incurable.

BELLEROSE.

Seroit-ce point estre trop curieux d'en vouloir apprendre les subjets?

Mme BONIFACE.

La chose est si cognue qu'elle ne peut plus estre tenue pour secrette, et, quand elle le seroit, je vous tiens si honnestes et si discrets que je ne craindray pas de vous la dire, au moins pour ce qui me regarde. Sçachez, Messieurs, que je suis attachée à des chaines si dures qu'il n'y a rien de si digne de commiseration que ma captivité: car, outre une infinité d'incommoditez et d'injures que je supporte dans mon mariage, l'avarice de Boniface est parvenue si avant qu'il me laisseroit vivre d'air et de poussière, et me feroit vestir de feuilles, si je ne recourois à l'assistance de mes amis; et ceste honte le touche si peu qu'il ne se soucie pas ce que mon corps devienne, pourveu que son esprit soit satisfait. Je me suis tousjours contenue dans la condition de marchande, où je trouvois souvent des petites occasions de reparer mes deffauts; à quoy toutesfois ce meschant Turlupin, qui m'a tousjours traversée, m'estoit si contraire, que j'avois plus de peine à combattre sa malice qu'à decevoir la vigilance avaricieuse de mon mary; et les plus grands excès de sa despence estoient à l'entretenement de ce desloyal serviteur, non tant pour conserver que pour le soing de compter mes morceaux et d'empescher que je ne donnasse quelques coups de ciseaux dans les paquets de la boutique. A! le maistre et le valet estoient si attentifs qu'il n'y avoit pas un seul coupon de marchandise qui ne fust marqué sur l'entaille. Tout m'est donné, dans la despence ordinaire du mesnage, par poids, par mesure et par compte, mesme jusques aux allumettes. Voyez donc si j'ay raison de me plaindre, et sur tout maintenant que je dois avoir quelque ambition de paroistre sur le theatre avec les ornemens convenables aux

personnages tantost d'imperatrice, tantost de reyne, à quoy je sçay bien que cest avare vieillard ne fera pas de difficulté, au lieu de drap d'or frisé, de brocadel, de satin ou tafetas à fleurs et autres estoffes de prix, de me donner du cuir doré ou quelques estoffes peintes et chamarrées de clinquan faux, et au lieu de perles fines des grains de Venise ! Ceste apprehension, Messieurs, diminuera de beaucoup l'inclination et le courage que je me promettrois à l'estude et à l'advancement d'une si belle profession que celle de la comedie.

Mme GAULTIER.

Je disois à ma commère, quand vous estes arrivé, que, selon mon advis, son mari estoit facile à guerir par le seul remède d'une bonne resolution, et qu'elle ne pouvoit estre que fort estimée d'employer l'esprit au moyen et la main à l'effet de sa delivrance. Cela se peut faire sans risque de l'honneur, et le plus grand mal qui en puisse arriver, c'est la honte qu'en pourra recevoir le compère Boniface, qui, selon la coustume des avaricieux qui font des pertes, aimeroit mieux se precipiter que de se plaindre seulement; mais il n'en est pas ainsi de mon fait, où il s'agist d'une jalousie si extrême que, lors que nostre docteur void le moindre animal domestique chez nous, il se persuade que c'est un amant metamorphosé. Il n'y a sorte de mauvais soupçons qu'il n'ayt conceu contre le pauvre Guillaume, parce qu'il le voit affectionné à mon service. Si je tousse, il croit que c'est un signal amoureux; si je regarde à la fenestre, il estime que c'est une assignation; si je chante, il s'imagine que c'est pour le ressouvenir d'un ami ; si je veille, il dit que les pensers amoureux m'empeschent le repos; si je dors, il s'imagine que je suis lasse de promenades; si je vay à l'eglise, il croit que c'est pour voir un favory ; si je n'y vay pas, il dit que c'est pour l'attendre au logis. Bref, toutes mes actions luy sont suspectes. Trouvez-vous donc, Messieurs, que le mal de ma commère puisse egaler mon affliction? J'advoue bien que les tourmens de nos maris ont peu de difference, mais ce sont des causes qui produisent des effets bien divers. La plus noire avarice du monde ne peut opprimer que celuy qu'elle possède, mais la plus injuste jalousie d'un mary donne des mauvaises impressions de sa femme, quelque innocence qui la puisse justifier. Gaultier ne me refuse rien que la liberté, et, si je voulois vivre de perles et m'habiller d'or et de pourpre, il vendroit son Cours de droict et sa robbe pour me contenter s'il pouvoit; mais tout cela n'est qu'une prison d'yvoire.

BELLEROSE.

Il me semble que ces extremitez d'humeurs et de passions mauvaises en deux maris si fascheux ne doivent pas tant affliger ny estonner deux si judicieuses femmes que vous. Laissez tourmenter l'avarice et la jalousie et possedez vos vertus et vos beautez en patience.

Mme GAULTIER.

Ce mot de beautez appartient à ma commère.

Mme BONIFACE.

Je vous cède en tout.

Mme GAULTIER.

Mais en quelle apprehension croyez-vous que je seray s'il me faut representer en une pièce ou avec un de la compagnie, et que le subjet nous oblige à des complimens qui passent jusques aux caresses, et des caresses aux baisers? Comment croyez-vous que cela diminuera l'asseurance de mes pensées, de mes paroles et de mes actions ? Et que sçay-je encor si la rage du docteur ne passera point jusqu'à l'extremité de luy faire representer au naturel les folies du docteur Gaultier ?

BEAUCHASTEAU.

Madamoiselle, je ne croy pas que monsieur Gaultier ayt embrassé la profession de la comedie, de laquelle il doit cognoistre mieux que nous la liberté, sans avoir bien examiné la force de son esprit, ny sans s'estre resolu à tout ce que le soin particulier doit à l'interest public; et quand un mouvement de travers luy auroit fait commettre en apparence la moindre faute de celles que vous apprehendez avec subjet, la prudence de Messieurs nos compagnons en empescheroit bien les effets; tandis, pour commencer à l'accoustumer et à le resoudre à vostre liberté, il me semble que vous ne devez point craindre d'user librement de vostre pouvoir dans les occasions de l'honneste conversation.

BELLEROSE.

Voilà comme il en faut user; et pour l'avarice du seigneur Boniface, il n'y a rien de si facile que de luy donner un frein, du moins en ce qui touche vostre contentement particulier, qui regarde l'interest general de la troupe, qui reglera les vestemens et les ornemens du theatre à des poincts qu'il ne pourra disputer ny contrarier qu'en se bannissant de nous; et lors vous auriez subjet de faire esclater avec la raison ce que vous avez caché par la discretion. Et quant à Turlupin, vous ne devez plus craindre ses embusches, car luy et Guillaume ont secoué le joug de la servitude, estans resolus de n'entrer en la compagnie qu'en tiltre de compagnons. Mais les voicy tous, tenons bonne mine.

GAULTIER.

Et bien ! Madamoiselle, il vous fait beau voir avec des hommes !

Mme GAULTIER.

Que ne m'enfermez-vous avec des bestes ?

BEAUCHASTEAU.

Monsieur Gaultier, nous repassions icy nos rooles.

BONIFACE.

Il faut que vous ayez tousjours des superfluitez en vos habits. A quoy servent ces rubans, ces dentelles et ceste broderie en vos gants, ces boutons en vostre mouchoir et ceste poudre sus vos cheveux ? Tout cela diminuë ma bourse.

Mme BONIFACE.

J'iray toute nuë, si vous le desirez.

BELLEROSE.

Encore faut-il honorer sa condition et sçavoir que le mespris s'attache aujourd'huy plus à la nudité que la louange ne se tourne à la vertu. Mais, Messieurs, sçavez-vous la resolution de monsieur Turlupin et Guillaume?

GUILLAUME.

Voilà comme il faut parler des hommes d'esprit.

TURLUPIN.

Ouy, ouy, nous sommes icy pour cela.

GAULTIER.

Turlupin m'a dit...

TURLUPIN.

Monsieur Turlupin.

GAULTIER.

Son intention et celle de Guillaume.

GUILLAUME.

Vous avez bien de la peine à prononcer ce mot de Monsieur.

BONIFACE.

Monsieur Guillaume et Monsieur Turlupin, vous serez satisfaits.

BEAUCHASTEAU.

Puisque nous voicy tous assemblez, ne perdons point de temps. Demeurez-vous d'accord qu'ils partagent egallement avec nous? Pour moy, je me conformeray à vos opinions.

GAULTIER.

J'en suis content. Que regardez-vous tant de là, ma femme?

Mme GAULTIER.

Je regarde un beau gentil-homme qui me saluë en passant.

BONIFACE.

Je m'y accorde aussi.

BELLEROSE.

Je suis de vostre advis.

BEAUCHASTEAU.

Et moy de mesme.

Mme GAULTIER.

Je le veux de tout mon cœur.

Mme BONIFACE.

Or, encor que Turlupin m'ayt tousjours persecutée, s'il n'y a rien de fait sans la qualité de Monsieur, j'en suis contente.

Mme BELLEROSE.

Je l'accorde de tout mon cœur.

Mme LA FLEUR.

Et moy aussi.

BELLEROSE.

Où trouverons-nous maintenant le Capitaine, pour avoir son opinion? Ha! le voicy à propos.

LE CAPITAINE.

Enfans, ne craignez point.

GUILLAUME.

Il faut dire Messieurs, ou nous vous appellerons simplement Capitaine.

LE CAPITAINE.

Je viens de passer la colère que vous aviez esmeuë en moy sur un lyon, deux tygres et trois geans. Touchez là, je suis vostre amy.

BELLEROSE.

Ces Messieurs ont resolu d'avoir part egale aux emolumens qui proviendront de nos exercices. Y consentez-vous? Nous trouvons que cela est juste, et ne reste plus que vostre voix.

LE CAPITAINE.

Je leur donne non seulement ma voix, mais je leur offre mon espée.

BEAUCHASTEAU.

Il ne reste plus donc que de passer le contract de nostre association.

Mme BELLEROSE.

Mais il faut, Messieurs, que ma compagne et moy vous faisions rire des discours que nous tenoit tantost ce melancholique de philosophe.

BELLEROSE.

Vous voulez parler de Brionte?

Mme LA FLEUR.

C'est luy-mesme. Je ne sçay si sa bonne mine pretendue luy fait concevoir quelque bonne opinion de moy; tant y a qu'il a voulu faire un coup d'essay de son eloquence pour me destourner de la comedie en presence de ma compagne, me disant que les yeux, les oreilles ny les desirs ne sortent jamais de nos assemblées avec toute leur pureté. A quoy j'ay reparty à ce nouveau censeur qu'il avoit tiré cest impertinent paradoxe du premier livre du Roman des Indes, qui sort d'un autheur aussi mal reglé que confus; mais que, s'il avoit pris la peine de voir les escrits de ces messieurs, il auroit appris que, lorsque la veue, l'ouïe ou l'affection sont offensées, c'est par leur imbecillité, et non par le deffaut du soleil, de la conversation ou des objets par lesquels ils conçoivent l'amour ou la haine, et qu'il falloit user des choses pour en tirer de l'advantage.

Mme DE BELLEROSE.

Je ne vis jamais un philosophe plus restraint dans son impertinence que le pauvre Brionte, à qui, pour l'achever de peindre, je dis qu'il sçavoit mal l'institution des theatres, ou bien qu'il vouloit sonder si nous en sçavions quelque chose. Je lui ay allegué l'antiquité de Romule, lequel institua les jeux de courses qui se faisoient à cheval, appellez Circenses, où l'on commençoit à representer en partie ce que nous pratiquons aujourd'huy, et que les peuples celebroient sur les theatres l'honneur qu'ils portoient à leurs dieux, par une resjouissance publique qui se faisoit partout, et mesme aux champs.

GAULTIER.

Il est vray, et depuis on commença de representer à pied et d'eslever un peu les lieux destinez à la repre-

sentation, et de là est venue l'invention des theatres. Mais, comme ces exercices se faisoient le plus ordinairement à la campagne, les citoyens et bourgeois des villes les demandèrent dans les villes, et, pour faire voir à ce pauvre melancholique de Brionte que son esprit est malade, dictes-luy, Mesdamoiselles, que la comedie a commencé chez les Grecs, et que les Atheniens du temps de Thesée furent ceux qui commencèrent à donner la grace au theatre, parce qu'outre leur inclination à cest honorable exercice, leur langage estoit plus propre que celuy des Latins. Le bon Brionte ne sçait pas que Solon, ayant recogneu le merite et l'importance de la comedie, l'introduisit par ses loix, tant pour divertir les peuples des factions que pour les former aux bonnes mœurs.

BONIFACE.

Je me souviens d'avoir leu qu'Aristofane, Alexandre, et une infinité d'autres bons acteurs de l'antiquité ont esté recompensez du public et des juges establis de tous les grands des provinces et des villes pour juger qui emporteroit le prix ; et mesme les Romains representoient aux despens de la Republique.

LE CAPITAINE.

Il faut que j'escorche cest excrement de philosophie, qui blasme une condition laquelle j'ay choisie comme celle qui est un miroir universel de tous les beaux exemples de la vie. Croit-il qu'autrement je l'eusse embrassée? Scipion l'Africain, duquel je suy les traces, et son amy Lelius, ont le bruit d'avoir composé les comedies qui sont aujourd'huy sous le nom de Terence. Auguste a composé la tragedie d'Ajax, et ces grands capitaines se tenoient bien honorez d'estre quelques fois acteurs.

BELLEROSE.

La comedie avoit tant de privileges alors, qu'il estoit permis de nommer sur le theatre les personnes qu'on vouloit censurer, parce que l'utilité des actions comiques estoit pour la correction des vices; mais cela fut corrigé[1]. Peut-estre que vostre philosophe se fonde sur ce que Platon oste la comedie de sa Republique; mais le seigneur Brionte n'a pas veu que Platon en est fort blasmé d'Aristote et de tous ceux qui ont escrit depuis luy.

BEAUCHASTEAU.

A propos du merite et de l'antiquité de la comedie, il me souvient d'avoir leu que, Licinius Stolon estant tribun du peuple, les Romains dressèrent quantité de theatres, qu'on entouroit de feuillages, et c'est de là qu'ils ont pris le nom de scène, à cause des ombrages, qui est l'etymologie du mot grec qui signifie ombrage. Et pour accabler nostre philosophe, qu'il apprenne que la première institution de la comedie fut sur l'intention d'exercer la jeunesse, soit pour la dresser à la guerre, parce qu'on y pratiquoit les leçons de l'art militaire, soit pour leur apprendre les gestes et maniment du corps et la dexterité des bonnes actions, qu'on y observoit soigneusement. Valère le Grand [1] nous enseigne cela, et que les Romains cherissoient tant ces exercices qu'ils y joignirent ceux de la pieté en l'honneur de leurs dieux aux jours qui leur estoient consacrez.

Mme GAULTIER.

J'ay mesme appris que les poetes de ce temps-là composoient à l'envy l'un de l'autre sur les plus dignes sujets, et qu'ils tenoient à grand honneur de reciter leurs vers eux-mesmes. Je croy que le premier qui commença fut un Andronicus, precepteur du consul Salinator, lequel triompha des Esclavons; après luy Serenius se fit admirer en cest art ; et puis vint Nevius, qui composa la première guerre de Carthage, ayda à la representer et fut premier recompensé.

Mme BONIFACE.

Il me semble que ceux-là ont esté suyvis de Plaute et de Terence, et qu'entre ceux qui ont paru ç'a esté Roscie qui a excellé. Il estoit, ce dit-on, natif François; c'est luy qui enseigna à Ciceron l'art de bien reciter un discours et la manière de bien composer ses gestes.

TURLUPIN.

Il est vray, et Ciceron dit de luy, au troisiesme livre, intitulé l'Orateur, qu'il n'avoit jamais si bien recité une chose que Roscie ne la peust encores mieux reciter. De son temps, les senateurs alloient souvent voir la comedie, comme des exercices honorables et profitables, tenans ces representations comme une eschole pour apprendre l'art de se bien exprimer, au rapport du mesme Valère le Grand.

GUILLAUME.

J'ay ouy dire à mon oncle monsieur Christofle Bourdon, le poète et medecin, que, lorsque Cesar, Pompée, Metellus et autres grands de leur temps, vouloient gagner la faveur du peuple, ils lui faisoient des representations comiques, chose qu'il recevoit à très grand honneur. Que veut donc dire ce philosophe croté? Je veux aller disputer contre luy.

BELLEROSE.

Mais, Messieurs, je suis d'advis que nous allions pourvoir à nos affaires et nous preparer à suivre les pas de tant de gens d'honneur qui nous les ont frayez, et que nous laissions là Brionte et sa philosophie, puis que tant de personnes qualifiées le dementent avec tant de sujet. Allons repeter nostre première pièce, pour la donner le plus tost que nous pourrons au public.

(*Tous dient :* Allons ! *et entrent.*)

1. Balzac, vers le temps, parla fort bien dans sa *Relation à Ménandre* 3e partie, de cette audace des personnalités dans la comédie antique : « Ils faisoient profession de medisance, et mordoient effrontement les plus estimez de la Republique. Ils ne se contentoient pas de les designer sur la scene, tantôt par des équivoques qu'il estoit aisé de deviner, tantôt avec des masques faits exprès qui representoient la forme de leur visage ; mais ils les montroient souvent au doigt et les nommoient par leur propre nom. »

1. Valère Maxime.

ACTE PREMIER

QUI EST LE TROISIESME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

SCÈNE I

FILAME *seul, puis* CALISTE.

J'ay desjà tournoyé mille fois sur mes pas
Pour cercher un chemin que je ne trouve pas ;
(*C'est sur l'entrée de la nuict.*)
Mon logis n'est pas loin, ce palais me l'enseigne,
L'obscurité m'empesche à descouvrir l'enseigne.
Ha ! voicy le canal ! je suis hors de soucy.
Mais j'entens quelque bruit.

VOLEURS.

Compagnons, le voicy.
Malheureux, rends l'espée !

FILAME.

Ha ! lasches de cou-
La vertu maintenant doit ceder à l'outrage. [rage !

VOLEURS.

Tais-toy, si tu ne veux, pour appaiser ton mal,
Que nous te faisions boire au fond de ce canal.
(*Ils le mettent tout nud.*)

FILAME.

Inhumains ! voulez-vous jusqu'au sang me pour-
[suivre ?

VOLEURS.

La bourse ?

FILAME.

Vous l'avez.

VOLEURS.

Va, nous te laissons vivre ;
Mais garde que tes cris ne fassent des efforts,
Sur peine desormais de vivre entre les morts.
(*Ils s'enfuient.*)

FILAME.

A quoy me serviroit de crier ny de plaindre ?
Ces larrons ne sont plus en estat de me craindre.
Le butin leur a mis des aisles aux talons ;
Ils volent, estans pleins ainsi que des balons.
Ma perte loin des miens me sera fort sensible ;
Si faut-il toutesfois fleschir à l'impossible,
Et trouver mon logis.
(*Caliste est à sa fenestre, qui parle à Filame.*)

CALISTE.

Monsieur, j'ay veu l'excès,
Dont je n'attendois pas un si heureux succez.
Ces voleurs, dont jamais l'ame n'est assouvie,
Font voir souvent leur rage aller jusqu'à la vie.
Je rends graces au ciel de vostre bon destin,
Que ces meurtriers [1] se soient contentez du butin.
J'ay regretté mon sexe au fort de cet orage,
Et, si ma force eust peu seconder mon courage,
Mon secours se seroit joinct à vostre valeur.

FILAME.

Que je me trouve heureux au poinct de ce malheur,
Malheur qui me produit un bien si desirable,
Bien si cher que le ciel n'en a point de semblable !
Madame, je n'ay point d'assez dignes accens
Pour dire la douceur du plaisir que je sens.
Que j'honore à bon droit ceste douce tempeste
Qui me descouvre un astre où ma gloire s'apreste !
Voleurs, que mon amour esmeut pour me fleschir,
Vous m'avez despouillé, mais c'est pour m'enrichir !
Que ma perte m'obtient une riche victoire !
Et que ma nudité me prepare de gloire !
Madame, je ne puis blasmer ces assassins,
Puis qu'un si beau thresor me vient de leurs larcins,
Et je croy que le ciel permet qu'en leur rencontre
J'aye veu vos beaux yeux, que Fortune me monstre
Pour soumettre mon ame à leur divinité.

CALISTE.

Monsieur, si mon esprit pouvoit estre flaté,
Ce seroit au desir de soulager vos peines,
Et non pas au discours de vos louanges vaines.

FILAME.

Tout mon repos consiste en ce soulagement
Que vous me permettrez de vivre en vous aymant.

CALISTE.

Je ne puis ny ne veux empescher que l'on m'ayme.
Je disois, vous voyant en cette peine extrême
De joindre mon secours à la necessité...

FILAME.

Joignez plustost vos soins à ma fidelité.

CALISTE.

Je vous offre ma bourse, et ne puis davantage ;
Si mes habits estoient propres à vostre usage,
Vostre incommodité m'en fait tant ressentir,
Que je les quitterois pour vous en revestir.

FILAME.

Que de ravissemens dont mon ame est saisie !
Madame, je rends grace à vostre courtoisie.

CALISTE.

Adieu.

FILAME.

Que cest adieu me seroit inhumain,
S'il ne m'estoit permis de vous revoir demain !

CALISTE.

Tant que le soleil tient sa face descouverte,
Les hommes vertueux trouvent ma porte ouverte.
Retirez-vous, de peur d'un second accident.
Adieu. (*Elle se retire et ferme sa fenestre.*)

FILAME.

Mon beau soleil tombe en son occident ;
Si faut-il que mon cœur maintenant s'evertue.
J'apperçoy mon logis au bout de cette rue.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE II

SYMANDRE, ARGANT.

Serenade par SYMANDRE.

Vous dormez donc, belle maistresse,
Tandis que je veille pour vous !

1. On ne faisait que deux syllabes de ce mot, comme de *sanglier* et de plusieurs autres.

Trouvez-vous le repos si doux,
Alors que le travail me presse?
Le cocq chante desjà par tout :
Sus, belle Caliste, debout!
Pouvez-vous dormir de la sorte
Et sentir quelque trait d'amour?
Sus, levez-vous, il s'en va jour;
Je me morfonds à vostre porte.
Le cocq chante desjà par tout :
Sus, belle Caliste, debout!

CALISTE *à la fenestre.*

Coureurs, craignez-vous point les chasseurs de Ve- [nise?

SYMANDRE.

Je ne crain que vos yeux, dont mon ame est esprise :
Car, bien que le soleil n'ait point de feux plus clairs,
Je voy tousjours un foudre en leurs divins esclairs.

CALISTE.

Laissons à part mes yeux, ces esclairs et ce foudre,
Et parlons d'un malheur dont je vous veux resoudre.

SYMANDRE.

Et ce malheur va-t-il jusqu'à vos interêts?

CALISTE.

Il ne me touche point, sinon par les regrets.

SYMANDRE.

Il doit estre pressant, puis qu'il vous solicite;
Que n'en suis-je l'object!

CALISTE.

Vous estes hypocrite,
Ou bien vous me jugez propre à la vanité.
A demain, le sommeil m'oste la liberté.

SYMANDRE.

Cruelle, encore un mot.

CALISTE.

L'honneur ne peut permet- [tre
Aux filles de passer les nuicts à la fenestre :
J'acheterois bien cher le prix de ce bonheur,
S'il faisoit seulement soupçonner mon honneur.
Le sort qui m'a conduit sur les bords d'Italie
Ne veut pas que ma gloire y soit ensevelie.

SYMANDRE.

Madame, pardonnez au soin de mon amour.
Vostre honneur m'est plus cher mille fois que le jour;
Si je l'avois troublé de la seule pensée,
La mort vous vengeroit de mon ame insensée.
Pardonnez de rechef à l'amoureux erreur.

ARGANT.

Mais, Madame, comment est venu ce malheur
Dont vostre ame tantost se monstroit soucieuse?

CALISTE.

Je me veux retirer; la vostre curieuse
Pourra de Flaminie entendre ce discours.
Bonsoir.

SYMANDRE.

Adieu, mon cœur, ma reyne, mes amours!
Pour le bien d'un moment ma peine est infinie.
Helas! qu'en dites-vous, ma chère Flaminie?
Peut-on voir un amant plus affligé que moy?
Ceste ingrate me fuit et resiste à ma foy.
Fidelle, retirez mes esprits de leur doute.

FLAMINIE.

Parlez bas : ma maistresse est tousjours à l'escoute.

SYMANDRE.

Je la trouve pourtant tousjours sourde à ma voix;
Depuis qu'Amour m'a mis au pouvoir de ses loix,
Je n'ay peu respirer que parmy des rapines;
Pour une seule fleur j'ay trouvé mile espines.
La cruelle me fait souffrir à tous momens,
Sans que jamais mon mal touche ses sentimens.
Quelquefois, pour flater mon espoir ou ma crainte,
Je croy que ces dedains sont formés de la feinte,
Et que, pour affermir ma foy dans son aveu,
Elle veut esprouver mon amour par le feu.

FLAMINIE.

Remettons à demain vostre amoureux langage.

ARGANT.

Mais ne sçaurons-nous rien de ce facheux outrage
Pour qui vostre maistresse a receu du soucy?

FLAMINIE.

Ouy, sçachez qu'un François, passant tantost icy,
Voulant, pour abreger, traverser cette rue,
Quatre cruels brigands l'ont pris à l'impourveue,
Et, chacun contre luy faisant tous ses efforts,
Nous croions de le voir bien tost entre les morts.
Après un long travail, sa force dissipée,
Enfin il a fallu qu'il ait rendu l'espée;
Et, comme nous croions de le voir esgorger,
L'horreur et la pitié nous ont fait desloger.
Nous n'eusmes pas plustost quitté ceste fenestre,
Que Madame sentit en son ame renaistre
Un desir de sçavoir quel succès auroit pris
Ce malheur, dont la peur travailloit ses espris.
Caliste s'estant donc aux fenestres remise,
Nous avons veu passer ce jeune homme en chemise;
Et, comme nostre sexe a souvent peur des morts,
Croyant que cet objet fust l'ombre de son corps,
Madame de rechef voulut quitter la place,
Alors que le François, constant en sa disgrace,
Disgrace où paroissoit encor la gravité,
Fit voir qu'il ne cedoit qu'à la necessité.

ARGANT.

Mais encor, n'a-t-il fait aucune resistance?

FLAMINIE.

Qu'eust-il fait contre trois armez de violence?

SYMANDRE.

Les voisins ont-ils point accouru sur le bruit?

FLAMINIE.

Chacun craint les voleurs aux ombres de la nuict.
Les voix de tous costez se faisoient bien entendre,
Mais pas un ne se mit en devoir de descendre.
Madame, enfin, croyant ce jeune homme blessé,
L'appellant aussi tost que le bruict a cessé,
L'a de tout informé; lors, estant advertie
Que la fureur s'estoit au butin divertie,
Diminuant sa crainte et redoublant sa voix,
Elle s'est toute offerte à ce jeune François.

SYMANDRE.

Mais dites-moy son port, sa figure et sa taille.

CALISTE *crie de sa chambre, sans estre veue :*
Flaminie !

FLAMINIE.

On m'appelle, il faut que je m'en aille.
Au rapport de Caliste il est plus beau qu'Amour.
Adieu.

SYMANDRE.

Bonsoir.

ARGANT.

Adieu, nous le verrons un jour.

SYMANDRE.

Le mal de ce François secrettement m'attriste,
Non pour son interest, mais parce que Caliste
L'a bien mieux ressenty que toutes mes douleurs.
Que n'ay-je, au lieu de luy, rencontré ces voleurs !
J'eusse fait tant d'efforts aux yeux de ma farouche
Que ma gloire ou ma perte eussent esmeu sa bouche
Aux souspirs de l'amour, ou bien de la pitié.
Cher compagnon, voyez comme va l'amitié !
Un homme qui jamais ne servit ceste ingrate,
Qui n'a que des attraits dont nature le flate,
Et qui ne vit jamais l'amoureuse prison,
Y captive Caliste et trouble sa raison.

ARGANT.

Retirons-nous, Monsieur ; que vostre ame resiste
A ce penser jaloux, et croyez que Caliste
A beaucoup moins d'amour que de severité,
Et, si son cœur devoit flechir par la beauté,
Ce seroit en vous seul qu'elle en verroit l'image.
Les vertus qui tousjours conduisent son courage
Ont plustost échauffé son cœur de charité
En faveur du François, que pour quelque beauté.

SYMANDRE.

Que vous cognoissez mal les amoureuses ruses !
Sous ombre qu'elle n'a pour moy que des excuses,
Vous croyez qu'elle soit ainsi froide pour tous.

ARGANT.

Non, je croy qu'elle n'a de l'amour que pour vous.
Allons ; le jour venu, nous sçaurons des nouvelles.

SCÈNE III

POLION, TRASILE.

POLION.

Quand vous la vanteriez la plus belle des belles,
Son humeur dedaigneuse en feroit peu de cas ;
Quand vous auriez encor cent fois plus de ducats,
Quand vous la nourririez de faisans et de merles,
Quand vous la couvririez de safirs et de perles,
Quand vous feriez pour elle un roman de chansons,
Vos fleurs ne luy seront jamais que des glaçons.

TRASILE.

Tu me dis tes raisons ainsi que tu les songes.

POLION.

Voulez-vous qu'on vous flatte avecque des menson-
Je diray que Caliste, ardente à vous aymer, [ges?
Se jetteroit pour vous au peril de la mer,
Que rien que vostre amour à son desir ne touche,
Qu'elle a tousjours le nom de Trasile en la bouche.

TRASILE.

Que cela n'est-il vray !

POLION.

Mais c'est tout au rebours.

TRASILE.

Si me faut-il pourtant mourir en ses amours.

POLION.

Quittez plustost Amour avant qu'Amour vous quitte ;
Quand un vieillard le trompe, il fuit et se depite.

TRASILE.

Qu'appelles-tu tromper, insolent !

POLION.

Quand le corps
Combat contre le temps pour faire des efforts.

TRASILE.

Voicy mon beau soleil.

POLION. (*Il parle bas.*)

Dont vous estes l'obstacle.

TRASILE.

Polion, que dis-tu ?

POLION.

Je dis que ce miracle
Arrive par hasard, et non avec dessein.

TRASILE.

Tais-toi, traistre !

POLION.

Pourquoy ?

TRASILE.

Tu me perces le sein.
Meschant, si je te puis...

CALISTE.

Bon jour, seigneur Trasile.
Mais comment allez-vous si matin par la ville ?
Un homme de vostre aage a besoin de repos.

POLION.

Et bien ! ne voilà pas approuver mon propos ?

TRASILE.

Madame, vous jugez à rebours de mon aage :
Mon courage et l'Amour dementent mon visage ;
Le travail, non le temps, a blanchy mes cheveux.

POLION.

Ouy, mais ses petits-fils ont desjà des neveus.

TRASILE.

J'ay toute la vigueur de mes jeunes années.
Mais parlons de l'Amour et de mes destinées.
Me voulez-vous tousjours abuser de l'espoir?

CALISTE. [voir ?
Vous voulez-vous tousjours tourmenter pour me

TRASILE.

Pourquoy me trompez-vous d'une vaine apparence ?

CALISTE.

C'est pour mieux arrester vostre fole esperance.

TRASILE.

Ha ! c'est trop m'affliger, inhumaine beauté !

POLION, *bas.*

S'il avoit le pouvoir comme la volonté !

CALISTE.

L'esclat de vos vertus reluit bien en mon ame,
Mais je suis insensible à l'amoureuse flame.

POLION, *bas.*

Voilà de ses deffaux les tesmoins rigoureux.

CALISTE.

Je ne puis m'attacher aux soucis amoureux.

TRASILE.

Ma foy de vos desdains est donc recompensée ?

CALISTE.

(*Elle se met un peu en courroux.*)

Vous appellez desdain l'effet de ma pensée !
Monsieur, croyez qu'Amour ne me peut animer,
Et, quand il le pourroit, je ne vous puis aymer.

POLION.

Les vieux arbres souvent sont atteins par la foudre.

TRASILE.

Il faut donc desormais à la mort me resoudre !
Que n'ay-je fait naufrage au voyage d'Arger!
Aurois-je dessus l'onde evité le danger
Pour mourir dans l'ardeur d'une cruelle flame!
Ma vie, mes amours, mon petit cœur, mon ame,
Aymez vostre Trasile et prenez tous ses biens.

CALISTE.

Je ne puis m'engager aux amoureux liens :
Pour Dieu, n'en parlons plus.

POLION *parle bas.*

Ha! vieillard miserable!
Amour veut que chacun recherche son semblable.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FILAME.

FILAME

Voicy l'astre où je trouve un si doux ascendant.
Que je dois bien cherir le fatal accident
Qui me fit rencontrer ceste lumière saincte !

POLION *parle bas.*

Que voicy pour mon maistre une fascheuse atteinte !

FILAME.

Soleil de mon destin, je reviens glorieux
Remettre ma fortune au pouvoir de vos yeux.

(*Il la baise.*)

POLION *parle bas.*

Icy mon maistre sent une forte amertume.

CALISTE.

L'Italie, Monsieur, condamne la coustume
De mesler le baiser parmy les complimens;
Sur tout Venize en fait de mauvais argumens.
Il faut fuyr l'abus, car, comme la vipère
Change en subtil poison les fleurs qu'elle digère,
Ainsi les actions des esprits les plus sains
Sont prises de plusieurs pour des mauvais desseins.

TRASILE.

Les baisers, de tout temps, en ceste republique,
Retranchent à l'amour son pouvoir tyranique.

CALISTE.

J'entens bien, vous voulez offenser vos amis
Pour un chaste baiser que l'honneur a permis.

TRASILE.

Cet honneur qui permet qu'on s'attaque à la bouche
Va de la bouche au sein, et du sein à la couche.

CALISTE.

Si, ne vous estant rien, vous devenez jaloux,
Que feriez-vous alors que je serois à vous?
Vostre thresor ne peut rien mouvoir en mon ame,
Mais vostre soupçon veut que j'evite le blasme.

POLION.

Si l'amour se pouvoit lier de chaisnes d'or,
Mon maistre raviroit Angelique à Medor.

CALISTE.

Monsieur, je ne veux plus souffrir vostre insolence ;
Ma liberté s'oppose à vostre violence.
Estouffez vostre amour, et ne m'en parlez plus.

POLION.

Mon maistre, une autre fois vous sçaurez le surplus.

(*Caliste et Filame entrent.*)

Je croy qu'elle vous ayme et qu'elle fait la fine
Pour vous mieux esprouver; mais tenez bonne [mine.

(*Il dit bas ces deux vers.*)

Ma foy, si vous l'aviez, elle apprendroit souvent
Que le bruit des vieillards ne produit que du vent.

TRASILE.

Cruelle ! je voy bien que ton humeur volage
Est morte à mon bon-heur et vive à ton dommage;
Mais, puis que ton mespris suit la legereté,
Je ne veux plus aymer ton ingrate beauté.
Peut-estre que le temps soulagera ma peine ;
Mais, helas ! je ne puis quitter ceste inhumaine.

(*Trasile s'en va.*)

POLION.

Quand je ne puis avoir du vin à mon repas,
Je dis en m'irritant que je ne l'ayme pas;
Mais, si tost que le goust m'en revient à la bouche,
J'en boirois dans la peau d'une beste farouche.

SCÈNE V

FILAME ET CALISTE *entrent.*

FILAME.

Madame, vous voyez ce que peuvent vos yeux :
Ils embrasent les cœurs des jeunes et des vieux.
Ce bon homme en ressent les blesseures extremes.
Mais je laisse Trasile et parle de moy-mesmes.
Je ne puis rien cacher de mon intention,
Je n'ay plus de repos que dans ma passion ;
Je n'ay plus de travail que durant vostre absence,
Je n'ay plus de plaisir que dans mon esperance,
Je n'ay plus de douleur que parmy mes soupçons;
Je crains que mes ardeurs rencontrent des glaçons,
Je crains que mon amour trouble vostre pensée,
Je crains que mon humeur vous paroisse insensée,
Et que, voulant atteindre au ciel de vos beautez,
Je ne trouve l'enfer de mes temeritez.

CALISTE.

Une si prompte ardeur me semble un peu suspecte,
Aussi vous crois-je moins que je ne vous respecte,
Sçachant bien que la foy des plus fermes amans
Esclate moins au cœur que dans les complimens.
Je ne croiray jamais, sans flater mon visage,
Qu'un si petit subject touche un si grand courage,
Ny que dans le moment d'un rencontre hazardeux
Une foible estincelle allume tant de feux.
Vous changerez d'avis m'ayant miéux apperceue.

FILAME.

Mon ame en vostre amour ne peut estre deceue,
Non plus que mon esprit ne vous peut decevoir :
Vos yeux, qui sçavent bien leur force et leur pouvoir,
Font de leurs premiers traits des blesseures mor-
Madame, retenez ces feintes criminelles : [telles.
Vous sçavez qu'un bel œil a des charmes si forts
Que par un seul regard il fait tous ses efforts,
Et je sçay que le vostre, en imitant le foudre,
Consomme, disparoit et reduit tout en poudre.
Je me plais en ma peine et m'y veux consommer,
Si l'objet de mon mal me permet de l'aymer.

CALISTE.

Mais qui pourroit aimer le subject de sa peine ?

FILAME.

Les vrais amans en font leur gloire souveraine.

CALISTE.

C'est relever bien haut les amoureux appas.

FILAME.

L'esperance et la foy mesprisent le trespas.

CALISTE.

Chacun feint le mespris dedans son esperance,
Mais la foy de plusieurs n'est que dans l'apparance.

FILAME.

Amour seul est tesmoin de ma fidelité.

CALISTE.

A Dieu, nous le verrons.

FILAME.

A Dieu, chère beauté.
(*Il la baise, et Symandre le void.*)

SCÈNE VI

SYMANDRE, ARGANT.

SYMANDRE.

Belle, je vous surprens en vostre humeur volage.

CALISTE.

Qui vous donne le droit d'user de ce langage ?

SYMANDRE.

Mon amour, que vos yeux cognoissent sans pareil,
Et qui seul me doit luire ainsi que le soleil.

CALISTE.

Symandre, je voy bien que vostre erreur s'attise
De petits traits de feu que produit ma sottise ;
Mais pour mieux eviter la rigueur de vos loix,
Croyez que je seray plus froide une autre fois.

SYMANDRE.

Vous ne fustes jamais pour moy que de la glace.
Rappelez ce beau fils, je luy veux faire place.
A Dieu, belle inconstante.
(*Il rentre.*)

CALISTE.

A Dieu, le beau censeur.
(*Flaminie sort.*)

Cest arrogant enfin tranche du possesseur.
Quoy ! je ne pourray donc user de ma franchise !

FLAMINIE.

Symandre se promet...

CALISTE.

Que je le favorise ?
Non, je veux, souveraine, user de ma faveur ;
Il ne l'aura jamais, non plus que ce resveur
Qui me veut engloutir dedans son avarice.

FLAMINIE.

Ce vous seroit, Madame, un rigoureux supplice
Que de vous voir reduitte au pouvoir d'un espoux
Qui n'a plus de pouvoir que pour estre jaloux ;
Mais je croy que l'amour, s'il m'est permis, Madame,
Ne vous peut embraser d'une plus belle flame
Que des yeux de Symandre, où la fidelité
Dispute l'avantage avec vostre beauté.

CALISTE.

Laissez à part les yeux et la foy de Symandre ;
Vous m'en descouvrez plus que je n'en veux appren-
Vostre condition doit borner vos discours : [dre.
Vous n'estes pas à moy pour regler mes amours.

FLAMINIE.

Je voy que vostre esprit travaille pour Filame ;
Je crains qu'en se jouant il seduise vostre ame,
Et que Symandre enfin, si clairement cognu,
Ne perde sa fortune en ce nouveau venu.

CALISTE.

Imprudente ! osez-vous me parler de la sorte !
Une juste colère à ce coup me transporte.
(*Elle lève la main pour la frapper.*)

FLAMINIE.

Certes, quand vous devriez me reduire à la mort,
Je soustiendray Symandre, et vous luy faites tort.

CALISTE.

Insolente ! apprenez à devenir plus sage.
(*Elle luy donne des coups.*)

FLAMINIE.

Je feray ressentir quelqu'un de cet outrage.

CALISTE.

Et moy je regleray vos mouvements trop prompts,
Et sçauray si je dois endurer vos affronts.

SCÈNE VII

FAUSTIN.

STANCE.

Que mon maistre est cruel contre la foy promise,
Et qu'il est inhumain !
Que maudit soit le jour que je vins à Venise
Pour y mourir de faim !

Tu verras, disoit-il, des citez plus superbes,
Un miracle nouveau ;
Mais je n'y mange rien que des fruicts et des herbes,
Et n'y bois que de l'eau.

Ce qui plus chatouilla ma fole fantaisie
A courir ce hazard,
C'est que je creus la mer estre de Malvoisie
Et le pavé de lard.

Mon maistre, qui sçavoit disposer mon courage,
Me disoit : Ha ! Faustin,
Tes moindres mets seront manestres[1] au fromage,
Le soir et le matin.

Il me persuada, mais voyez ma folie !
Que les chapons au ris
Estoient aussi communs par toute l'Italie
Que les choux à Paris.

Mon gosier, qui desjà croyoit estre aux partages
De ce que j'avois creu,
Me pressoit de venir engloutir ces potages
Que je n'ay jamais veu.

J'ay desjà, pour fuyr l'horreur de la famine,
Vendu mes bons habits ;
Maintenant il me faut disner d'une sardine
Et d'un peu de pain bis.

Un mangeur de dragons, de qui la gourmandise
N'a limite ny bout,
Sçait si bien cajoler mon maistre et sa franchise
Qu'il nous devore tout.

Cependant que Symandre est vers sa courtisane
A prodiguer ses dons,
La faim me solicite à pouvoir, comme un asne,
Me souler de chardons.

L'escumeur qui le suit a rencontré le centre
Où butoit son desir ;
Mon maistre le sçait bien, mais mes dents et mon [ventre
En ont le desplaisir.

Je ne puis plus porter ces mortelles tempestes ;
Quoy qui se puisse offrir,
Je me veux descharger de la faim, que les bestes
N'ont peu jamais souffrir.

ACTE QUATRIÈME

QUI EST LE DEUXIESME DE LA COURTISANE

SCÈNE I

CLARINDE, *desguisée en* FLORIDOR, *seule.*

Mais que me peut servir d'affliger ma pensée
Et de courir le monde, ainsi qu'une insensée ?

1. Soupe, de l'italien *minestra*, dont on faisait plus souvent *menestre*. H. Estienne, grand ennemi de tous les mots qui nous arrivaient d'Italie pour gâter notre langue, se fâche de celui-ci. Dans ses *Deux Dialogues du language françois italianisé*, on trouve ce passage :

« CELTOPHILE : N'y auroit-il pas aussi un peu de *menestre ?*

« PHILAUSONE : Je ne suis pas *menestrier* le soir, c'est-à-dire menestrophague. »

Quel fruict dois-je esperer du travail de ma foy
Pour chercher un ingrat qui se moque de moy ?
Ce trompeur ne peut estre esmeu de mon martyre,
Car, bien que je luy die, il n'en fera que rire ;
Mais je le vois ! Bon Dieu ! quel rencontre est-ce icy !
Je recognois Faustin.
(*Floridor se tient à couvert.*)

SCÈNE II

SYMANDRE, FAUSTIN.

SYMANDRE.

Malheureux ! est-ce ainsi
Qu'un loyal serviteur accompagne son maistre ?

FAUSTIN.

J'ay trop esté loyal, je ne le veux plus estre ;
Cherchez un serviteur, je vous quitte demain.

SYMANDRE.

Mais de quoy te plains tu ?

FAUSTIN.

C'est que je meurs de faim ;
C'est que, depuis trois mois que je suis à Venise,
Je n'ay jamais changé qu'une fois de chemise ;
C'est que tous mes habits sont engagez pour vous ;
C'est qu'un escornifleur me gourmande à tous coups ;
C'est que je n'ose plus entrer dans les tavernes ;
C'est que tous les logis sont pour moy des cavernes ;
C'est que l'hyver arrive et que je suis tout nu ;
C'est qu'à faute d'argent vous n'estes plus cognu ;
C'est qu'Argant et l'Amour vous donnent tant d'at- [teintes
Qu'il faut que bien souvent que je disne par feintes ;
Bref, c'est que je suis mol ainsi que du drapeau,
Et que presque mes os sont colez à ma peau.

FLORIDOR *paroist.*

Si je ne suis trompé, je juge à l'apparence,
Pardonnez-moi, Monsieur, que vous estes de France.

SYMANDRE. (*Il regarde attentivement Floridor.*)

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je suis François,
Et croy vous avoir veu dans Marseille autresfois.

FLORIDOR.

Jamais je n'eus le bien de passer en Provence.

SYMANDRE.

Distes-moy, s'il vous plaist, où vous pristes naissance,
Vostre nom, vos parens et vostre qualité ?

FLORIDOR.

Monsieur, vous en sçaurez la pure verité.
(*Il parle bas.*)
C'est maintenant qu'il faut employer l'industrie.
Mon nom est Floridor, Lion est ma patrie ;
Mon père estoit banquier entre nos citoyens[1] ;
Moy, pour suivre l'honneur, j'use de ses moyens.

FAUSTIN.

Je dors, ou je suis yvre, ou je suis sans memoire
S'il ne m'a fait donner plus de vingt fois à boire !

1. Les banquiers, qui faisaient surtout des affaires avec l'Italie, étaient établis à Lyon. Le nombre s'en était encore augmenté sous Louis XIII par la protection de Marie de Médicis, dont la plupart étaient les créatures.

Entre autre, il me souvient de deux ou trois repas.
Non, sans doute, c'est luy, je ne me trompe pas.

SYMANDRE.

Mon valet se souvient tousjours de la cuisine.

FAUSTIN.

Il me faut bien souvent contenter de la mine;
Et, ce qui plus me fasche en ce dereglement,
C'est que je n'oserois en parler seulement.

SYMANDRE.

Jamais mon jugement ne fut plus en desordre.

FAUSTIN.

Et moy je n'eus jamais un tel desir de mordre.

SYMANDRE.

Mon cœur, plus que jamais d'estonnement atteint,
Recognoit bien vos traits, mais non pas vostre teint.
Toutes vos actions, en mes sens ramassées,
Font un secret combat au fond de mes pensées:
Je cognois vostre aspect, vostre voix et vos yeux;
Mais vostre nom m'estonne et me rend soucieux.

FLORIDOR.

En revoyant l'objet que vous me croyez estre,
Vous cognoistrez l'abus où l'erreur vous veut mettre.

FAUSTIN.

Non, non, Monsieur, c'est vous.

FLORIDOR.

Qui donc?

FAUSTIN.

Je n'en sçay rien.
Je ne m'en souviens pas, mais je vous cognoy bien.

SYMANDRE.

Plus mon esprit y court, tant moins il s'en approche,

(*Symandre ramasse un papier que Floridor a fait tomber de sa poche à dessein.*)

FLORIDOR.

Je croy que ce papier est tombé de ma poche.
Ha! je sçay bien que c'est : ce ne sont que des vers
Où l'amour a depeint des effets bien divers.
Je les eus d'une dame aux Alpes de Savoye.

FAUSTIN.

Monsieur, voulez-vous bien que mon maistre les voye?

FLORIDOR.

Je le veux de bon cœur.

FAUSTIN.

Sont-ce vers amoureux?

FLORIDOR.

Ouy.

FAUSTIN.

Qu'il y trouvera de plaisirs savoureux!

Vers leus par SYMANDRE.

STANCES.

Que sert à cest ingrat d'abuser trois maistresses,
S'il ne peut soulager les mortelles destresses
Qu'il souffre nuict et jour?
Tandis que l'infidelle agite sa tourmente,
Celle qu'il estimoit sa plus loyale amante
Deteste son amour.

Qu'il achette bien cher sa beauté malheureuse,
Qui le fit si superbe et moy tant amoureuse!
Si son contentement
S'est quelque fois esmeu pour m'avoir subornée,
Maintenant je ressens de son triste hymenée
Un doux soulagement.

Cest ingrat le sçait bien, et son ame parjure
Porte tousjours au cœur la peine de l'injure
Qu'il fait à ma raison.
Je sors de ses liens, et ma foy glorieuse,
Malgré sa cruauté, parust victorieuse,
Sortant de sa prison.

Il ressent justement l'horreur de son supplice;
Un remords eternel punira sa malice
D'un eternel ennuy.
Ainsi qu'il m'a trompé sa dame est infidelle;
Le perfide sçait bien qu'il ne se trouve en elle
Non plus de foy qu'en luy.

Desjà ceste beauté de qui son inconstance
Veut dedans ses filets attirer l'innocence,
Regardant ma douleur
Et voyant cet amant ennemy de sa vie,
Cognoit bien qu'elle doit estouffer son envie
Pour fuyr son malheur.

FLORIDOR.

Et bien! Monsieur, ces vers ne sont pas des merveilles.

SYMANDRE.

Ils ont bien mieux frappé mon cœur que mes oreilles:
Je ne puis m'empescher d'avoir part au tourment
Dont je voy menacer ce malheureux amant.

FLORIDOR.

C'est estre trop sensible à la peine amoureuse.

FAUSTIN.

Ha! qu'il ne l'est pas tant à ma faim rigoureuse!

SYMANDRE.

Mon valet plaint tousjours le repos de ses dents.

FAUSTIN.

Mes plaintes ne font pas mes mets plus abondans.

SYMANDRE.

Monsieur, on ne peut trop plaindre les miserables.

FLORIDOR.

On ne peut trop aussi chastier les coulpables:
Si l'amant de ces vers, qui vous touche si fort,
Est parjure ou trompeur, vous le plaignez à tort.

SYMANDRE.

Les accidens souvent font les hommes parjures.
Que tes flames, Amour, me font souffrir d'injures!
(*Il dit ce vers à part.*)

FLORIDOR.

Peut-estre que ceux-cy vous sembleront plus doux.

(*Floridor luy monstre d'autres vers. Symandre les regarde et dit ces vers :*)

SYMANDRE.

Je croy que ma fortune habite avecque vous.
Ces vers, estrange cas que je ne puis comprendre,
Commencent par Clarinde et suivent par Symandre.

Autres vers leus par Symandre.

STANCES.

Clarinde, cessez vos regrets,
Consentez aux divins decrets,
N'outragez plus vostre poitrine ;
Symandre souffre plus d'ennuy
Pour son infidelle Lucrine
Que vous n'en ressentez pour luy.

(*Symandre cesse de lire tout troublé.*)

FLORIDOR.

Comment ! Monsieur, ces vers troublent vostre pen- [sée ?

SYMANDRE.

C'est un ressouvenir d'une douleur passée.

(*Il poursuit la lecture des stances.*)

SUITE DES STANCES.

Il croyoit en ce changement
Quelque plus cher contentement ;
Mais ses amoureuses rapines
Luy font naistre tant de malheurs
Qu'il ne trouve que des espines
Lors qu'il pense cueillir des fleurs.

Car ceste orgueilleuse beauté,
Ayant ravy sa liberté
Et donné le frein à son ame,
L'a reduit enfin aux tourmens
De voir son impudique flame
Brusler pour de nouveaux amans.

Symandre, ne voyez-vous pas
Qu'elle cherche vostre trespas,
Et que, toute pleine d'outrage,
Son cœur s'est laschement soumis,
Pour trouver l'effet de sa rage,
Au plus loyal de vos amis ?

Mais quel dessein plus violent
Peut suivre un esprit insolent
A qui l'honneur ne peut suffire ?
Lucrine, despitant le sort,
Suborne le bras de Zerfire
Pour mettre son promis à mort.

Tous ces miserables succez
Ne peuvent borner les excez
A quoy vostre malheur resiste,
Puis qu'encore vos cruautez
Taschent d'envelopper Caliste
Dedans vos infidelitez.

(*Symandre poursuit.*)

Caliste ! Qu'est cecy ? Que faut-il davantage [mage ?
Pour peindre mon malheur, ma honte et mon dom-

(*Il continue les stances.*)

Caliste, c'est mal à propos
De rechercher un vray repos
Dedans une fausse victoire ;
Vous suivez l'amoureuse loy
Pour un perfide qui fait gloire
De trahir l'honneur et la foy.

Fuyez cet escueil dangereux,
Suivez un destin plus heureux,
Quittez ceste esperance vaine ;
Clarinde vous sert de flambeau,
Pour vous retirer d'une peine
Qui vous menace du tombeau.

Laissez Symandre à la mercy
De la misère et du soucy
Où sa legereté le range.
Qu'il trompe encor mille beautez :
Lucrine luy rend bien le change
De toutes ses desloyautez.

(*Symandre continue. Il parle bas.*)

Un esprit de vengeance ameine ce jeune homme,
Afin que de rechef le regret me consomme.

FLORIDOR.

Monsieur, je me retire, affligé justement [ment.
Que mon rencontre ayt peu vous donner du tour-

SYMANDRE.

Non, non, vostre rencontre a remis dans mon ame
Un doux ressouvenir dont la gloire m'enflame
De desirs que mon cœur ne sçauroit concevoir,
Et qui viennent pourtant du plaisir de vous voir.
Le subject de vos vers est un fait qui me touche,
Dont je vous veux tantost esclaircir par ma bouche,
Heureux de vous pouvoir confier mon secret.
Pardonnez-moy, Monsieur, si je suis indiscret.

FLORIDOR.

Ha ! que me dites-vous ? A Dieu.

SYMANDRE.

Je vous supplie,
Sçachons vostre logis.

FLORIDOR.

C'est au Fol qui s'oublie.
Je n'y suis que d'hyer, mais encore fort tard :
Si je le puis trouver, ce sera par hazard.

SYMANDRE.

Nous sommes donc voisins, je loge à la Montagne.
Vous me permettrez bien que je vous accompagne,
Nous disnerons ensemble.

FLORIDOR.

Allons, je le veux bien,
Si c'est en mon logis.

SYMANDRE.

Non, mais plustost au mien.
Cest accez nous rendra toute chose commune.

FAUSTIN.

Je rencontre à ce coup une bonne fortune :
Nostre avaleur d'acier ne m'empeschera pas
D'user de ma franchise à ce prochain repas.

(*Ils entrent.*)

SCÈNE III

ARGANT, FLAMINIE.

ARGANT.

Où peut estre Symandre ? Il faut voir chez Caliste.
Holà !

(*Il frappe à la porte.*)

FLAMINIE.

Qui frappe ?

ARGANT.

Amis.

FLAMINIE.

Je descens.

(*Elle est à la fenestre.*)

ARGANT.

Qu'elle est triste !

FLAMINIE.

Vous venez à propos apprendre mon soucy.

ARGANT.

Que fait vostre maistresse?

FLAMINIE.

Elle n'est pas icy.

ARGANT.

Mais qui vous peut fascher? faites-le-moy compren- [dre.

FLAMINIE.

On m'a donné des coups à cause de Symandre.

ARGANT.

Quiconque vous a fait ce soudain desplaisir
S'en pourroit bien un jour repentir à loisir;
Mais, tandis qu'à ce soin j'occupe ma pensée,
Apprenez-moy comment l'affaire s'est passée.

FLAMINIE.

Vous sçavez que tantost, vous separant de nous,
Ma maistresse n'a peu retenir son courroux.
Après vostre depart, j'ay voulu la reprendre
Du tort que je croyois estre fait à Symandre,
Et, blasmant son dessein en eslevant ma voix,
J'ay preferé Symandre à ce nouveau François.
J'ay, fidelle, voulu remettre en sa memoire
Les vertus de celuy dont elle a tant de gloire,
Luy remonstrant l'erreur où glissoit sa raison,
De captiver son ame au creux d'une prison
Qui n'a point d'autre but qu'une vaine esperance
Dont un amour volage est toute l'apparance.
Elle m'interrompant d'un regard furieux,
La colère forma des esclairs en ses yeux,
Qui firent aussitost esmouvoir un orage.
Sa menace ne peut arrester mon courage,
Et, retraceant Symandre à son cœur endurcy,
L'ingrate m'a fait voir qu'elle estoit sans mercy.
Enfin, après l'esclair j'ay ressenty le foudre,
Et croy que sans la fuite elle m'eust mise en poudre.

ARGANT.

Caliste fait la fine, et maintenant je voy
Qu'elle rend les tributs à l'amoureuse loy.
Souvent celles qui font ainsi les reformées
Feignent de n'aymer point pour estre mieux aimées.
Mais, ce dedain venant d'un mespris orgueilleux,
Ces subtiles enfin font le sault perilleux.
Je crain bien que Caliste en accroisse le nombre;
La sotte laisse un corps pour recevoir une ombre.
Or, je vay de ce pas trouver mon compagnon,
Et pour l'amour de vous je veux voir ce mignon.
Sçavez-vous point son nom?

FLAMINIE.

Il s'appelle Filame.
Sçachez qu'il doit tantost venir trouver sa dame.
J'ay charge de l'attendre et de le retenir.

ARGANT.

Infortuné Symandre! on te veut bien punir.
Que nous conseillez-vous, ma chère Flaminie?

FLAMINIE.

Que cette ingrate soit la première punie!

ARGANT.

Mais comment ferons-nous?

FLAMINIE.

Il ne faut seulement
Que la pouvoir surprendre avecques cest amant.
Vous la verriez alors beaucoup plus estonnée
Que si le sort l'avoit à la mort destinée.
Celles de son humeur ne veulent point de jour,
De tesmoins, ny de bruit, aux pratiques d'amour.

ARGANT.

Enfin, que ferons-nous?

FLAMINIE.

C'est qu'il les faut surpren- [dre
Et voir leurs actions.

ARGANT.

Mais je crains que Symandre
Au lieu de passe-temps trouve du desplaisir.

FLAMINIE.

Non, non, il doit quitter cest amoureux desir,
Puis qu'un autre que luy doit occuper sa place.

ARGANT.

Où les pourrons-nous voir?

FLAMINIE.

Dans ceste sale basse.

ARGANT.

Mais pour entrer dedans?

FLAMINIE.

N'en ayez point de soing.
On ne manquera pas de m'envoyer au loin;
Lors vous pourrez entrer quand j'ouvriray la porte.

ARGANT.

L'affaire ne peut mieux aller qu'en ceste sorte,
Et, si Caliste veut se fascher contre vous,
Je diray qu'elle a tort de se mettre en courroux,
Et que nous craignons peu l'effort d'une chambrière.

FLAMINIE.

Allez doncques m'attendre à la porte derrière.

ARGANT.

A Dieu, jusqu'à tantost.

FLAMINIE.

Mais ne vous monstrez pas.

(*Argant s'en va, Flaminie rentre.*)

SCÈNE IV

FILAME, FLAMINIE, CALISTE.

FILAME, *seul.*

Amour, je ne crains plus la fureur du trespas;
Ta faveur me promet une immortelle vie.
Je pardonne aux esprits qui me portent envie;
Les delices du mien surmontent leur raison,
Et ne peuvent trouver nulle comparaison :

Je vay voir la beauté dont mon ame est esprise.
Astre de mon amour, conduis mon entreprise.
(Il frappe à la porte de Caliste.)

FLAMINIE, *à la fenestre.*

Je descens.

FILAME.

Que mon cœur a d'estranges combats!

FLAMINIE *parle bas.*

Je crains que quelque obstacle empesche tes esbats.
Monsieur, vostre maistresse est allée en visite.

FILAME.

La puis-je ainsi nommer sans qu'elle s'en irrite?

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vain-[queur.

FILAME.

Que je serois heureux s'il estoit veritable!

FLAMINIE.

Vous ne possedez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment?

FLAMINIE.

Receu des coups.

FILAME.

Je ne vous entens pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maistresse,
Dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,
Ayant laissé tantost mes services à part,
M'a rudement battue après vostre depart.

FILAME.

Mais en suis-je la cause?

FLAMINIE.

Ouy.

FILAME.

Comment, je vous prie?

FLAMINIE.

Quoy qu'il puisse arriver, il faut que je le die.
Sçachez que ma maistresse, aymant le changement,
Peut à peine garder quinze jours un amant,
Et que ce peu de temps n'est qu'une violence;
Mais, Monsieur, mon secret demande le silence.

FILAME.

Vostre cœur me le vient si franchement ouvrir,
Que je serois ingrat le voulant descouvrir.

FLAMINIE.

Maintenant que son cœur abandonne Symandre,
De qui l'amour l'avoit presque reduit en cendre,
La raison se dissipe en son nouveau tourment
Et ne respire plus que pour vous seulement.

FILAME.

Belle, il faut sur ce poinct que je vous interrompe.
Vostre bouche me flatte, ou vostre esprit se trompe.
Une telle beauté, qui brusle tous les cœurs,
Qui ne me vist jamais qu'au pouvoir des voleurs,
Auroit en ma faveur de l'amoureuse envie!

FLAMINIE.

C'est en ce changement qu'elle passe sa vie;
Aussi tost que vos yeux auront fait leur effort,
Des autres après vous auront le mesme sort.
J'ay voulu ce matin, d'une voix innocente,
Pour luy monstrer l'abus de son ame inconstante,
Luy dire que le jour d'une rare beauté
S'estouffe dans la nuit de l'infidelité;
Que toutes les vertus n'ont que fort peu de grace
Où celle de la foy n'occupe point de place,
Et que, comme un nuage obscurcit les clartez,
L'inconstance noircit les belles qualitez;
Mais je n'ay peu si tost achever ce langage
Qu'une gresle de coups n'aït pleu sur mon visage.

FILAME.

Peut-estre prenez vous une subtilité
Pour des traicts d'inconstance et de legereté.
Les dames bien souvent feignent leur fantaisie
Pour donner de l'amour ou de la jalousie;
Enfin, quoy qu'il en soit, certes il me deplaist
Que vostre affection soit dans mon interest.

FLAMINIE.

Non, non, il ne faut pas que cela vous afflige,
Ny que pour mon subject elle vous desoblige;
Vous trouverez bientost de quoy vous affliger,
Et de justes subjects de vous desobliger.
Possedez cependant vostre bonne fortune,
Et gardez-vous surtout qu'Amour vous importune.
Je sçay que le desdain que Madame a receu
Ne vient que du regret qu'on se soit apperceu
Que vostre amour sur elle exerce sa puissance,
Et surtout que Symandre en ait la cognoissance.
Comme il a veu pour luy des nouvelles ardeurs,
Vous trouverez pour vous des nouvelles froideurs;
Vous ne serez pas seul esclave de sa ruse.
Ne pensez pas, Monsieur, que ma voix vous abuse;
Elle sort du plus pur de mes ressentimens,
Dolente de la voir recevoir tant d'amans.
Mais je la voy, silence!
(Flaminie rentre. Il parle à Caliste, disant : Madame.)

FILAME.

Asseurez-vous, Madame.
Je soulageois icy mon amoureuse flame;
Flatté de mon espoir et de vostre retour,
Espris esgalement de soucis et d'amour,
J'entretenois mes soins avec vostre servante.

CALISTE *retourne.*

Vous avez donc appris comme elle est insolente?

FILAME.

Je n'ay rien recongneu parmy ses actions
Que des effects conceus de vos perfections.

CALISTE.

Vous la cognoissez mal.

FILAME.

Les monstres indomptables
Auprès de vos vertus deviendroient raisonnables.

CALISTE.

Vous me voulez flatter. Allons prendre le frais.
Flaminie?

(Flaminie est appellée ; elle se met à la fenestre. Caliste et Filame entrent dans une chambre, ils s'asseent sur un petit lict, et la chambre demeure ouverte.)

FLAMINIE.

Madame ! Elle m'appelle exprès
Pour me faire sortir ; mais de rechef je jure
Que je me vengeray des coups et de l'injure.

FILAME.

Que je suis glorieux auprès de ce thresor !

CALISTE.

Allés au cabinet garnir mes boutons-d'or,
Et quand vous aurez fait, portez-les chez Celite ;
Mais allez en gondole, afin d'aller plus viste.

FLAMINIE.

Je n'y manqueray pas.

CALISTE.

Et bien ! que disiez-vous
Maintenant de tresor ?

FILAME.

Que mon esprit jaloux
De tant de qualitez que le vostre possède,
Me dit que mon amour est un mal sans remède.

CALISTE.

Vostre amour pourroit bien se reduire à tel poinct,
Qu'en le croyant bien près vous n'en trouveriez [point.

FILAME.

Ma vie et mon amour ont borné leurs limites
Du pouvoir absolu qui vient de vos merites.

CALISTE.

J'ay fort peu de merite, et, si j'ay du pouvoir,
C'est de regler ma vie au poinct de son devoir.

FILAME.

Le devoir des vainqueurs, c'est d'user de clemence
Envers ceux que le sort soumet en leur puissance.

CALISTE.

Lors qu'un cœur vertueux s'est librement soumis,
On use des faveurs que l'honneur a permis.

FILAME.

Le mien, qui se soumet à vos yeux adorables,
Ne veut point de faveurs qui ne soient honorables.

CALISTE.

Vostre honneste desir ne se peut refuser.

FILAME.

Madame, commencez par un chaste baiser.

FLAMINIE.

Je le veux bien. Tout beau ! vous en derobez quatre.

FILAME.

Mon ame, pardonnez à ma bouche idolatre.

CALISTE.

Vous portez un poignard ; est-ce pour m'outrager ?
Vous entreprenez trop ; ha ! je m'en veux venger.

(Filame continuant à la baiser plusieurs fois, elle luy prend un petit poignard qu'on voit sortir de sa poche.)

FILAME.

Tenez, voilà mon sein, traversez-le, mauvaise !
Je veux mourir, pourveu qu'en mourant je vous [baise.

CALISTE.

Soyez desormais sage, et vous ne mourrez pas.

FILAME.

Je dois entre vos bras recevoir le trespas.
Helas ! que ceste mort me seroit glorieuse !

CALISTE.

Je me pourrois alors dire victorieuse.
Prenez vostre poignard ; mais il vous faut penser
A ne vouloir plus rien qui me puisse offencer.

FILAME.

Que plustost mon dessein s'estouffe en ma pensée,
Que si mon seul regard vous avoit offencée.

SCÈNE V

SYMANDRE, ARGANT.

Ayant tousjours esté à la porte de derrière de la chambre durant les discours de Caliste et de Filame, pour les espier, et voyant que Filame tient le poignard que Caliste luy a rendu d'une certaine façon qu'il semble qu'il en vueille frapper Caliste, ce qu'eux s'imaginant, et qu'il la vueille forcer, ils entrent l'espée à la main ; ce que voyant Caliste, et craignant qu'ils ne se jettent de rage sur Filame, elle parle ainsi à Symandre [1].

CALISTE.

Ah ! genereux Symandre, autheur de mon repos,
Helas ! vous ne pouviez venir plus à propos.

(Filame, sans espée, croyant d'estre trahy, se lève, resolu de mourir plustost que de fuyr.)

Qu'à bon droit je benis le demon favorable
Qui me vient delivrer de cest homme execrable,
Qui, pour executer son malheureux dessein,
M'avoit desjà porté le poignard sur le sein !
Ce traistre qui me fait sentir tant d'amertume,
Abusant des faveurs dont j'use par coustume
Envers ceux dont l'honneur guide la volonté,
Sans vous, m'alloit reduire à la necessité
D'endurer le trespas pour garantir mon ame
Des infames efforts de sa lubrique flame.

SYMANDRE.

Bon Dieu ! que dites-vous ? Il est vray, je l'ay veu.
Meschant, crois-tu le ciel de foudres despourveu ?

(Argant veut tuer Filame, Symandre l'empesche.)

ARGANT.

Quoy ! ma main sera donc à ce coup refroidie ?

1. C'est, à notre connaissance, la première pièce où les explications de scène soient aussi nombreuses et aussi détaillées. Elles n'y sont pas inutiles. Il ne faut pas moins que ces éclaircissements et l'argument qui lui sert de préface explicative pour y voir un peu clair.

SYMANDRE.

Non, non, la miènne doit punir sa perfidie ;
Je ne me croyrois plus digne de respirer
Si quelque autre que moy le faisoit expirer.
(*Symandre veut tuer Filame, Caliste l'empesche.*)

FILAME.

Que je trouve bien tost mon amoureux supplice !
Ceste beauté peut-elle avoir tant de malice !

CALISTE *à Symandre.*

Mon ame, s'il est vray que Caliste autrefois
Ait soumis ta franchise aux amoureuses loix,
S'il est vray que l'Amour ait pris en mon visage
Quelque trait pour fleschir ton genereux courage,
S'il est vray que ton cœur ait senty les tourmens
Dont ta bouche m'a fait mille fois des sermens,
Ne me refuse point l'honneur d'une victoire
Qui me doit eslever au faiste de la gloire.
Ha ! mon cœur, permettez que ce monstre inhumain
Reçoive devant vous le trespas de ma main.
Ma vie, mon soucy, donnez-moy vostre espée :
Elle ne peut jamais estre mieux occupée.

FILAME.

Mais dois-je par la fuitte eviter le danger !
La honte à chaque pas me viendroit outrager.

SYMANDRE.

Vostre sexe, Madame, en cecy vous dispense.
Quoy ! vous souiller de sang !

CALISTE.

Ingrate recompense !
Que vostre feint amour me vient bien aveugler !
Malgré vostre refus je le veux estrangler.
(*Elle court vers Filame, feignant de le vouloir estrangler.*)

SYMANDRE.

Puis que vous voulez seule avoir ceste vengeance,
Prenez donc mon espée.
(*Caliste reçoit l'espée de Symandre, et, la baisant, la donne en mesme temps à Filame.*)

CALISTE.

Heureuse delivrance !
Filame, recevez ce present de ma main ;
Plongez-le dans le sang de ce traistre inhumain.
(*Filame, estonné de ceste action, demeure longtemps interdit.*)
Quoy ! manquez-vous de cœur contre ces homicides !
Que je triomphe donc de leurs vies perfides.
Rendez-moy ceste espée.

FILAME.

Ha ! Madame, comment !
Me croyez-vous si lasche en mon ressentiment ?
Mon ame estant surprise en ceste estrange ruse,
C'est ce qui m'estourdit et ce qui vous abuse ;
Mais mon esprit tousjours incline à la raison.
(*Il parle à Argant, parce que Symandre n'a plus d'espée ; ils se battent, et Filame, après lui avoir traversé le bras droit, il luy fait tomber l'espée de la main.*)
Mon brave, il faut laisser à part la trahison.

SYMANDRE, *à Caliste.*

Infernale furie, à ma perte fatale !

CALISTE.

On ne peut trop punir une ame desloyale.

SYMANDRE *et* ARGANT *s'en vont.*

Ingrate ! souviens-toy de ceste lascheté !

CALISTE.

Tu fais bien de fuyr.

FILAME.

Adorable beauté !
Sans qui mon ame estoit de force despourveue.

CALISTE.

Remettons ce discours à la première veue :
Tandis que nos mutins vuideront leur courroux,
Ne faites point de bruit, adieu, retirez-vous.

ACTE TROISIÈME

QUI EST LE CINQUIESME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

SCÈNE I

CRISTOME, FLORIDOR, FAUSTIN.

CRISTOME.

Continuer l'excès de son humeur brutale
En des foles amours où l'honneur se ravale !
Me contraindre à quitter le soin de ma maison
Pour venir de si loin forcer une prison
Où le corps et l'esprit sont esclaves du vice !
L'impudent est tombé du bord au précipice.

FLORIDOR.

Asseurement, Monsieur, si vous parlez d'amour,
C'est un creus labyrinthe où l'on voit peu de jour,
Un air d'où le soleil ne peut chasser l'orage,
Une mer où souvent la vertu fait naufrage.
On dit que les amans ressemblent aux nochers,
Qui ne redoutent point les bancs ny les rochers ;
Chacun d'eux, pour cueillir les fruits de leurs poursuites,
Mesprise les dangers des perils et des fuittes.

FAUSTIN.

Symandre mille fois a quitté le repas
Pour aller chez Caliste, où l'on ne l'ayme pas.

CRISTOME.

La cuisine tousjours te travaille et te picque.
J'estime grandement une flame pudique,
Lors que l'egalité suit le consentement ;
Mais celle de mon fils n'est qu'un desreglement.

FLORIDOR.

Il est bien difficile, où l'ame est aveuglée,
De faire une action qui se trouve reglée.

CRISTOME.

Ha ! que si vous sçaviez où vont mes desplaisirs !
Ce volage ne suit que des mauvais desirs,
Et le plus sale object luy semble une merveille.

FLORIDOR.

Mais, Monsieur, avoit-il ceste humeur à Marseille?

(*Il dit ce vers tout bas.*)

Le bon homme dira quelque chose de moy.

CRISTOME.

C'est où l'on vit premier son manquement de foy.

FLORIDOR.

Quoy! tu pleures, Faustin!

FAUSTIN.

Ha! fertile Provence!
Clarinde, où estes-vous? La dure souvenance!

FLORIDOR.

Quelle est ceste Clarinde?

CRISTOME.

Un glorieux tableau
De tout ce que le monde a de rare et de beau.

FAUSTIN.

Une fille tant brave, une fille tant sage,
De qui tousjours l'effet respondoit au langage,
Et que je ne pouvois jamais desobliger,
Sinon par le refus de boire ou de manger.
C'estoit alors que tout voloit par la fenestre,
Quand je l'allois trouver de la part de mon maistre!

FLORIDOR.

Mais n'y fus-tu jamais sans son commandement?

FAUSTIN.

Quelquefois.

CRISTOME.

Plus de cent, pour disner doublement.

FAUSTIN.

Ha! que ceste maison m'estoit fort delectable!

CRISTOME.

Faustin s'aime par tout où l'on tient bonne table.

FAUSTIN.

C'est à faire aux oyseaux d'aller vivre aux forests.

CRISTOME.

Tu nous tiens longuement dedans tes interests.

FLORIDOR.

De sorte que Clarinde est vive en ta memoire.

FAUSTIN.

Plus que tous mes parens.

FLORIDOR.

Ha! je ne le puis croire,
Et peut-estre qu'icy tu la mescognoistrois.

FAUSTIN.

Je la cognoistrois mieux que je ne me cognois.

FLORIDOR. (*Il parle bas.*)

L'erreur de ce valet vient de son habitude,
Mais celle de son maistre est une ingratitude.

FAUSTIN.

Monsieur, si vos cheveux estoient un peu plus roux,
Si vostre teint estoit plus vermeil et plus doux,
Et qu'on vous eust couvert de l'habit d'une dame,
Je jurerois sans crainte, au peril de mon ame,
Considerant vos yeux, escoutant vos propos,
Voyant les mouvemens de vos membres dispos,
Et gagerois aussi tous les thresors de l'Inde,
Asseuré de gagner, que vous estes Clarinde.

FLORIDOR.

Ce garçon a tout dit.

CRISTOME.

Faustin asseurement
Me fait voir à ce coup qu'il a du jugement.

FLORIDOR.

Si tost que je vous vis, vous creutes le semblable.

CRISTOME.

Non fis, mais je sentis un plaisir incroiable,
Croyant de recevoir un bien qui m'appartint;
Mais dans l'estonnement mon doute me retint.
Or, Monsieur, maintenant je vous veux faire entendre
Le grand tort que Clarinde a receu de Symandre.
Ce volage embrasé du feu de ses beaux yeux,
Effet qui me rendit content et glorieux,
Je fis au gré de tous nouer ceste alliance;
Mais cest ingrat fit voir bien tost son inconstance:
Car quelques jours après qu'ils furent fiancez
Son corps et son esprit se virent enlacez
Des impudicitez d'une infame Lucrine.
Amour surprit si bien ceste foible poitrine,
Que le vice l'obtint enfin sur la vertu,
Et ne me servit rien d'avoir bien combatu.
Les amis de mon fils, et ses plaintes rebelles,
Me firent consentir à ses amours nouvelles.
Clarinde, qui voyoit arriver ce mespris,
Plus sage que jamais, ramassant ses esprits,
Prevint ce desloyal, et rendit sans contrainte
L'anneau qu'elle avoit eu pour gage de sa feinte,
Et, mesprisant autant l'affronteur que l'affront,
Monstra le front au deuil, et non le deuil au front;
On ne la vit jamais plus grave ny plus belle...

FAUSTIN.

Il est vray, je disnay le mesme jour chez elle.

CRISTOME.

Qu'alors qu'elle sortit des fers de ce trompeur.

FLORIDOR.

Elle fit bien. Lucrine eust-elle point de peur
De se voir quelque jour abandonner de mesmes?

CRISTOME.

Un amour dissolu, dont les feux sont extresmes,
Ne voit que les objects de son contentement:
Lucrine le fit voir en son egarement.

FLORIDOR.

Faustin n'est pas d'avis de la mettre à l'enchère.

FAUSTIN.

Elle! qui fit pour moy cesser la bonne chère!
Ha! que si maintenant je la tenois icy,
Je tirerois bien tost mon maistre de soucy.

CRISTOME.

Tu ne parles jamais qu'en faveur de ton ventre.

FAUSTIN.

Comme estant de mon corps la merveille et le cen-[tre.

FLORIDOR.

Faustin est ennemy de l'infidelité.

CRISTOME.

Encor plus de la faim.

FAUSTIN.

Monsieur dit verité.

CRISTOME.

Lucrine estant donc prise, et Clarinde laissée,
Mon fils cogneut bien tost que son ame insensée
Avoit pris une espine en laissant une fleur,
Abus dont il ressent encore la douleur.
Durant les jours heureux, qui sont ceux des promes-
Lucrine, se monstrant prodigue de caresses, [ses,
Usant des droits du temps, fit voir à son promis...

FAUSTIN.

Qu'une femme d'esprit doit faire des amis.

CRISTOME.

Symandre, se voyant abusé de la sorte,
Abandonne l'Amour et luy ferme la porte,
Et, preferant l'honneur à son contentement,
Il fuit par mon avis l'object de son tourment.
Son dessein, qui me pleut, fut de voir l'Italie,
Où, sçachant de rechef que son honneur s'oublie
En de pareils amours que ceux qu'il a quitté,
Je viens voir si je puis le mettre en liberté.

FLORIDOR.

Mais que fait maintenant ceste belle impudique?

CRISTOME.

La honte de se voir....

FAUSTIN.

Elle a levé boutique.

CRISTOME.

La fable du vulgaire et le mespris de tous
L'a fait quitter Marseille.

FAUSTIN.

Ha! que nous dites-vous?
Que ceste ingrate fille ait quitté sa patrie!
Qu'elle aille dans Paris monstrer son industrie :
C'est là que les vertus trouvent bien de l'employ!

CRISTOME.

Mais on poursuit Symandre.

FLORIDOR.

Ouy, Monsieur, je le voy.

SCÈNE II

SYMANDRE, FILAME, *l'espée à la main.*

SYMANDRE.

Si faut-il que ton sang me venge de l'outrage.
(*Ils se battent, et les autres se mettent entre deux.*)

FILAME.

M'ayant pris maintenant en homme de courage,
Tu ne peux m'offencer en faisant ton devoir;
Mais où manque le droit, aussi fait le pouvoir.

CRISTOME.

Tout beau, mon fils! cessez, aux yeux de vostre père.

SYMANDRE.

Pardonnez, je vous prie, à ma juste cholère.

FLORIDOR.

Mais, Messieurs, donnez trefve à vos ressentimens:
Les estrangers riront de vos prompts mouvemens.

SYMANDRE.

Rends graces au rencontre; il prolonge ta vie.

FILAME.

Crois que sans luy ton sang eust noyé ton envie.
(*Filame se separe d'eux.*)

CRISTOME.

Ne veux-tu point cesser de m'accabler d'ennuys?
Rouleras-tu tousjours dans les obscures nuicts?
Messieurs, retirez-vous : souvent un peu d'absence
A beaucoup d'accidens oste la violence;
Le bruit trop agité nous nuit souventes-fois.
Tandis j'iray sçavoir ce que veut ce François.
(*Ils rentrent.*)

FAUSTIN.

Le bruit! Par la mort-bleu! si l'on m'eust laissé [faire...

SYMANDRE.

Tais-toy.

FAUSTIN.

C'en estoit fait. Non, je ne me puis taire.

SCÈNE III

CALISTE, PUIS FLAMINIE.

CALISTE.

J'ay recogneu Filame, ou mon œil s'est deceu,
Assez près d'un vieillard que je n'ay jamais veu.
J'ai bien ouy sa voix, et ne suis point trompée;
Symandre le suivoit avecque son espée.
(*Caliste parle à Flaminie, qui arrive.*)
D'où venez-vous ainsi? Vous avez bien tardé!

FLAMINIE.

Je vien de chez Celite, où vous m'aviez mandé.

CALISTE.

Avez-vous veu personne à ce prochain passage?

FLAMINIE.

J'ay rencontré Symandre avec un homme d'aage.

CALISTE.

Le cognoissez-vous point?

FLAMINIE.

Non, mais à son aspect
Il semble estre son père.

CALISTE.

Où seroit le respect
De Symandre envers luy, qui, plein d'outrecuidance,
Pressoit l'espée au poing Filame en sa presence?
A propos, dites-moy comment cest arrogant
Est entré dans ma chambre avecque son Argant.

FLAMINIE.

Madame, ils sont entrez comme j'ouvrois la porte.

CALISTE.

Que ne l'empeschiez-vous?

FLAMINIE.

Pouvois-je estre assez forte?

Puis je ne sçavois rien de vostre intention.

CALISTE.

Ce trait peut bien venir de vostre invention.

FLAMINIE.

Madame, je voy bien que je vous importune ;
J'ayme mieux loin de vous faire une autre fortune.

CALISTE.

Vous la pouvez chercher, je ne l'empesche pas,
Soit tantost ou demain, ou plustost de ce pas.

FLORIDOR *retourne seul proche d'un canal.*

STANCES.

Que me servent mes artifices,
Sinon d'accroistre mes malheurs?
Enfin, le but de mes douleurs
N'est qu'un abysme de supplices ;
Mon espoir n'a plus de delices,
Mes espines n'ont plus de fleurs.

Que je me trouve bien surprise
En cest honteux deguisement !
J'ay creu que ce perfide amant
Descouvriroit mon entreprise,
Et que ma première franchise
Vaincroit son dernier sentiment.

Mais je me voy bien abusée
En ce miserable sejour ;
Mon ame y voit si peu de jour
Que je serois mal avisée
D'exposer ma feinte en risée
A la honte de mon amour.

Puis que le mal qui me devore
N'a plus son remède en l'espoir,
Et que l'ingrat ne peut rien voir
Que sa Caliste, qu'il adore,
Demain, au lever de l'aurore,
Je veux user de mon pouvoir.

J'abandonneray ce parjure,
Que l'honneur ne peut retenir ;
Ce sera doucement punir
La malice de son injure.
Mais quelle outrageuse figure
(*Elle voit sa figure dans l'eau.*)
Vient troubler mon ressouvenir ?

Portrait à mes yeux effroyable,
Quitte le calme de ces eaux,
Va te cacher dans les tombeaux.
(*Elle jette des pierres dans l'eau.*)
Suis-je pas assez miserable
Par le vieil object qui m'accable
Sans en rencontrer des nouveaux ?

Helas ! que je suis malheureuse !
Ce spectre ne disparoit pas ;
Il suit mes gestes et mes pas,
Tant plus il me voit langoureuse ;
Non, ceste image rigoureuse
Ne peut finir qu'en mon trespas.

(*Floridor aperçoit Caliste près de la porte de son logis.*)

FLORIDOR *continue.*

Mais mon œil se deçoit, ou j'aperçoy Caliste.
Il faut pour quelque temps qu'à mon mal je resiste ;
Je m'en veux approcher, et sçavoir, si je puis,
Si ses contentemens esgalent mes ennuys.

CALISTE.

Je croy que ce François previent mon entreprise.

FLORIDOR.

Madame, je ne puis oublier la franchise
(*Floridor la baise.*)
Que l'honneur a permise à nostre nation ;
Vos merites, conceus de la perfection,
Dignes subjects des vœux qu'un François vous presente,
Excuseront assez mon erreur innocente.

CALISTE.

Monsieur, vos complimens ont des termes flateurs
Qu'en un autre que vous je jugerois menteurs ;
La plus chère faveur que Fortune me monstre,
C'est lors qu'un vertueux se trouve à mon rencontre,
Et, vous estimant tel dedans mes sentimens,
Il seroit superflu d'user de complimens.
Mais dites, s'il vous plaist, cognoissez-vous Symandre ?

FLORIDOR.

Je ne le cognoy point, quoy qu'il me fasse entendre
Qu'il m'a veu mille fois, que mes traits, que mes yeux,
Mes gestes et ma voix le tiennent soucieux,
Et que je suis si bien emprainte en sa memoire
Qu'on ne m'en peut oster.

CALISTE.

Mais qu'en pouvez-vous croire ?

FLORIDOR.

Si ce n'est pas un songe, il faut bien qu'il ayt veu
Quelqu'un qui me ressemble, ou bien qu'il soit deceu.

CALISTE.

Quelquefois nostre esprit imagine des fables
Qui se perdent auprès des objects veritables.
Symandre quelque jour reverra son object,
Et lors vous cesserez d'en estre le subject.
Je croy, si comme luy je ne me suis deçue,
Qu'il estoit maintenant au bout de ceste rue,
Une espée à la main contre un autre François,
Et qu'un vieillard enfin s'est mis entre vous trois.

FLORIDOR.

Vous n'estes pas trompée : ils ont une querelle
Qui monstre en apparence une suitte mortelle,
Et croy que la Fortune en eust fait voir l'effect
Sans ce vieillard notable, arrivé sur le faict.

CALISTE.

Sçavez-vous point comment leur haine s'est formée ?

FLORIDOR.

On dit que c'est chez vous qu'elle s'est allumée.

CALISTE.

Il est vray, mais Symandre est coulpable de tout.

FLORIDOR.

L'Amour et vos beautez en viendrez bien à bout.

CALISTE.

Monsieur, j'ayme Symandre, et je le dis sans feinte,
Sans amour toutesfois, mais d'une amitié sainte.
Qu'il meure en mon amour, je ne le puis guerir,
Mais pour son amitié je suis preste à mourir.
Je ne veux pas icy faire la delicate :
Plusieurs de nostre sexe en qui l'amour esclate,

Alors qu'on leur en parle, en feignent de l'ennuy;
Pour moy, j'ay de l'amour, mais ce n'est pas pour [luy.

FLORIDOR.

Vous ne sçauriez parler avec plus de franchise.

CALISTE.

Symandre ne me peut accuser de feintise.
Mais que regardez-vous ?

FLORIDOR.

Madame, si mes yeux
Ne sont aussi trompez, ce joyau precieux
(Floridor regarde un joyau qui pend au col de Caliste; il tire une bague d'or de sa poche.)
A des chiffres pareils à ceux d'un que je porte.

CALISTE.

Voyons.

FLORIDOR.

Regardez bien.

CALISTE.

Ils sont de mesme sorte.
Mais d'où l'avez-vous eu ?

FLORIDOR.

D'une infidelle main
Qui me manque de foy du jour au lendemain.

CALISTE.

Je ne pourrois jamais conserver un tel gage.

FLORIDOR.

Je ne le garde aussi qu'à cause de l'ouvrage.
Mais je suis fort en peine où vous eustes cecy,
Madame; vous pouvez me tirer de soucy.

CALISTE.

Puis que nos joyaux ont une marque commune,
Vous sçavez le secret de ma triste fortune;
Peut-estre que le ciel nous a fait rencontrer
Pour un bien que nos cœurs ne peuvent penetrer.
Sçachez que, sur la fin de ma troisiesme année,
Mon aage n'ayant peu fleschir la destinée,
Je fus prise des Turcs et menée en Arger.
J'ay vescu quatorze ans sur ce bord estranger,
Sans avoir rien appris du lieu de ma naissance;
Ma nourrice, qui seule en avoit cognoissance, [pris,
Trompoit de discours feints ceux qui nous avoient
De peur que ma rançon ne fust mise à grand prix.
Un François, renegat, veuf, riche et sans famille,
Nous ayant acheté, m'adopta pour sa fille.
Au bout de quelques mois une soudaine mort
Fit dessus ma nourrice un violent effort,
Et demeuray tousjours en l'opinion d'estre,
Sinon depuis un an, la fille de mon maistre,
A qui ceste nourrice avoit mis en depos
Ces petits bracelets.

FLORIDOR.

Ce fut bien à propos.
Quittez tous vos soucis, car, Madame, j'espère
De vous faire revoir aujourd'huy vostre père.

CALISTE.

Ha ! que me dites-vous? Mon père, helas ! comment?

FLORIDOR.

Je dis la verité; poursuivez seulement.

CALISTE.

Mon père putatif [1], dont l'ame estoit chrestienne,
Qui sçavoit que ce nom respiroit en la mienne,
Se cognoissant un jour fort proche du trespas,
Me dit ce que j'estois et ce qu'il n'estoit pas;
Qu'il n'estoit pas mon père et que j'estois de France,
Sans sçavoir de quel lieu.

FLORIDOR.

Voilà trop d'asseurance.
Vous en sçaurez bien tost la pure verité.

CALISTE.

Enfin, m'ayant remise en pleine liberté,
Le bon homme rendit le tribut à nature.

FLORIDOR.

Vous me venez d'apprendre une estrange aventure !
Mais Symandre jamais ne s'est-il apperceu
De ce fatal joyau ?

CALISTE.

Jamais il ne l'a veu.
Pourquoy ?

FLORIDOR.

Vous sçaurez tout avant que le jour passe.

CALISTE.

Ha ! que vous m'estonnez! mais dites-moy, de grace,
Pourquoy vous comprenez Symandre en ce discours.

FLORIDOR.

Parce qu'il doit bien tost delaisser vos amours.

CALISTE.

Je ne vous entens pas.

FLORIDOR.

La chose est assurée,
Que vous allez avoir un plaisir de durée.
Je le vay preparer.

(Floridor s'en va.)

CALISTE.

Je vous attens icy.
Ma raison ne peut rien comprendre en tout cecy.

SCÈNE IV

CALISTE, TRASILE, POLION.

TRASILE.

Enfin, vous me voulez accabler de martyre !

CALISTE.

Vous me voulez encor donner sujet de rire?

POLION.

Qui ne mourroit de rire auprès d'un tel amant?

TRASILE.

Cruelle ! pourriez-vous rire de mon tourment !

POLION.

S'il avoit le pouvoir esgal à son envie,
On feroit des romans du declin de sa vie.

1. Ce mot, qu'on croirait plus moderne, était déjà passé depuis quelque temps de la langue du droit dans la langue courante. Pendant la Ligue, par exemple, on n'avait appelé le cardinal de Bourbon, que « le roi putatif » de France.

TRASILE.

Pourquoy me privez-vous de la felicité
De permettre à mes yeux de voir vostre beauté?

CALISTE.

Je le fais pour le mieux, puis que vos yeux debiles
Se rallument aux miens de flames inutiles.

POLION.

Que voilà bien punir ses amoureux plaisirs,
Qui ne sont qu'en ses yeux et dedans ses desirs!

TRASILE.

C'est doncques à ce coup que je perds l'esperance.

CALISTE.

Je croy vous obliger en ceste delivrance.
Si vous voulez m'aymer, que ce soit desormais
Comme vostre parente, ou ne m'aymez jamais.

POLION.

Quoy! Monsieur, voulez-vous que toute l'Italie
Vous cognoisse obstiné dedans vostre folie?
Vous voulez, imposteur, eschauffer un glaçon
Et faire en temps de pluye une belle moisson!
Laissez ceste orgueilleuse, et reprenez courage;
Aussi bien sa faveur seroit vostre dommage.
Il faut peu de remède à vostre guerison,
Et des ongles bien forts à sa demangeaison;
Croyez qu'elle n'est pas où vostre amour la gratte:
Il la faut laisser là, puis qu'elle est une ingrate.

SCÈNE V

CRISTOME, FLORIDOR, SYMANDRE, FAUSTIN, FILAME.

CRISTOME.

Ha! que me dites vous!

TRASILE.

Voicy beaucoup de gens.

POLION.

Mon maistre, en voilà deux qui semblent des sergens.

CALISTE.

Ces messieurs ont sans doute accordé leur querelle.

CRISTOME.

Madame, nous venons d'apprendre une nouvelle
Où nos esprits troublez conçoivent du repos.

CALISTE.

Monsieur, si je pouvois comprendre vos propos,
Ce me seroit faveur de soulager vos peines.

FLORIDOR.

Ne perdons point de temps en des paroles vaines.

CRISTOME.

Est-il vray qu'autrefois, au sortir du berceau,
Vous fustes enlevée, et mise en un vaisseau,
Et vendue en Arger?

CALISTE.

Ouy, vous le pouvez croire.
Cest accident, Monsieur, n'est pas en ma memoire;
Mais cest homme de bien en sçait la vérité.
(*Elle parle de Trasile.*)

TRASILE.

Celuy qui l'acheta m'a le tout recité.

CALISTE.

Certes, si ma fortune en quelque fait vous touche,
Ce jeune gentil-homme a tout sceu de ma bouche.
(*Elle parle de Floridor.*)

CRISTOME.

Si ce qu'il dit est vray, je crois asseurement
Que vous estes ma fille.

CALISTE.

Helas! bon Dieu, comment?

CRISTOME.

Au temps que vous marquez, ha! perte nompareille!
On me ravit ma fille, assez près de Marseille,
Lieu de nostre naissance, et vous sçaurez comment.
Un jour que tout s'offroit à mon contentement,
Pour tirer mon esprit de quelque fascherie,
J'allay me pourmener en une metairie;
Mes deux petits enfans estoient avecque moy:
L'un est Symandre, et l'autre est vous, comme je croy.
Non, je n'en doute plus, la chose est très-certaine.
(*Il regarde le joyau de Caliste.*)
Mais je veux voir ce chiffre, et pour m'oster de peine,
Sçavoir si vous avez une marque au bras droit.

CALISTE.

Ouy, Monsieur, la voicy.
(*Il regarde la marque au bras.*)

CRISTOME.

Maintenant il faudroit
D'estranges accidens pour vous oster le droit
Que nature vous donne au bien de ma famille.
Tout cecy me fait voir que vous estes ma fille;
Mais une seule chose arreste mon esprit,
C'est le nom de Caliste.

CALISTE.

Alors que l'on me prit,
On me nommoit Perside.

CRISTOME.

Ha, ma chère Perside!
L'asseurance retourne en mon ame timide.
(*Ils s'embrassent.*)
Allons, retirons-nous, c'est trop perdre de temps.

CALISTE.

Maintenant, mes esprits satisfaits et contens,
Je ne redoute plus les traits de la misère,
Me trouvant vostre fille et la sœur d'un tel frère.
(*Elle parle à Symandre, qui l'embrasse.*)
Mon frère, pardonnez, de grace, à mon erreur.

SYMANDRE.

Le sort m'oblige trop que vous soyez ma sœur,
Puis qu'il vous deffendoit le tiltre de maistresse.

FLORIDOR *parle à Symandre.*

Mais voyons maintenant si, dans cette allegresse,
Et libre de l'amour qui vous avoit surpris,
Le souvenir pourroit esveiller vos esprits.
Me cognoissez-vous point? Regardez.

SYMANDRE.

Il me semble

Que je voye Clarinde et Floridor ensemble.

FLORIDOR.

Ingrat, je suis Clarinde, et non pas Floridor !
Considerez-moy bien, voyez ces chiffres d'or,
Regardez ces cheveux, voyez ceste poitrine,
Et, si vous n'adorez encor vostre Lucrine,
Vous ne pouvez douter de maintenant toucher
Celle de qui l'amour vous fut jadis si cher.

FAUSTIN.

(*Faustin l'embrasse et puis son maistre.*)

Ha ! Madame, est-ce vous? Ha ! Clarinde ! ha ! mon [maistre !

SYMANDRE.

Est-il vray que mes yeux ne vous ont peu cognoistre ?
Mais, mon ame, est-ce vous ? Ouy, voilà ces beaux yeux
D'où mon amour tira tant de traits glorieux.
Clarinde, pardonnez à mon esprit coulpable ;
Que dis-je, pardonner ! je ne suis plus capable
Que des feux eternels de la severité,
Et de servir d'exemple à l'infidelité.

FAUSTIN.

Quoy qu'il m'ayt souvent fait endurer la famine,
Je meurs en luy voyant faire si triste mine.

CLARINDE.

C'est à moy, cher Symandre, à demander pardon.

CRISTOME.

Amour esgalement vous octroye ce don.

SYMANDRE.

Que de mortel regret que ma faute me donne !

CLARINDE.

Mon cœur, n'en parlons plus.

FAUSTIN.

Clarinde vous pardonne.

CRISTOME.

Qui vit jamais un cœur si fidel et si doux?
Ma fille, c'est assez, Symandre est vostre espoux.

FILAME.

Monsieur, dans les plaisirs de ceste esjouissance,
Nous pourrions bien encor traiter une alliance.
Si madame Caliste, ayant cogneu ma foy,
Me vouloit honorer de jetter l'œil sur moy,
Je m'estimerois plus en l'ayant obtenue
Que si j'avois donné du front dedans la nue.
Vostre consentement en peut briser les fers.

POLION.

Mon maistre va donner du nez dans les enfers.

TRASILE.

Monsieur, si vous voulez, je seray vostre gendre.

CALISTE.

N'en parlons plus, Monsieur, je ne suis plus à vendre.
Je croy que vous voudriez encore m'adopter ;
Ayant trouvé mon père, il me faut contenter.

CRISTOME.

Ma fille chez vous deux ne peut estre qu'heureuse ;
Mais on ne peut forcer une flame amoureuse.
Je la veux laisser libre en de si douces loix ;
L'honneur et la vertu luy donneront le choix.
Allons nous retirer pour disposer du reste.

FAUSTIN.

Que je veux dignement celebrer ceste feste !

FIN DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

NOTICE SUR PIERRE DU RYER

Il n'est connu que par sa pauvreté et par ses œuvres qui, bien qu'en très-grand nombre et très-diverses, ne l'en tirèrent pas. Il en sortit un peu vers la fin, par le hasard d'un second mariage, mais n'eut guère que le temps de s'étonner de n'être plus pauvre.

Son père, Isaac Du Ryer [1], lui avait donné le douloureux exemple du travail récompensé par la misère. Leur existence fut pareille, avec quelques épreuves de plus, pour le fils, et beaucoup plus de labeur.

Le père commença chez un grand seigneur, le duc de Bellegarde, dont il fut secrétaire, et qu'il quitta par je ne sais quel coup de tête. Le fils commença plus haut, chez le roi, comme secrétaire aussi, et en partit de même pour le pire des coups de folie : un mariage d'amour [2].

Isaac se mit à composer, pour vivre, des pastorales : la *Vengeance des Satyres* et les *Amours contraires*, et en fit un volume, dont le titre *le Temps perdu*, dit tout le succès ; puis, à bout de ressources, il prit une misérable place de commis au port Saint-Paul, qui le mena jusqu'à la mort à travers toutes sortes de déboires et de jours sans pain.

Pierre entassa pièces sur pièces, volumes sur volumes, et n'en vécut pas beaucoup mieux. Il fut obligé de se remettre en place ; il entra comme secrétaire chez le duc de Vendôme ; mais enfin, sur le tard, ayant pu se faire élire à l'Académie, obtenir, avec 2,000 livres, une sinécure d'historiographe de France ; et, devenu veuf, se remarier mieux, il se trouvait moins à la gêne, quand il mourût le 26 novembre 1658.

Quel âge avait-il alors? On ne lui donne partout que cinquante-trois ans, ce qui n'est pas possible, puisque sa première pièce, *Arétaphile*, étant de 1618, il eût fallu, s'il fût né en 1605, qu'il l'eût écrite à treize ans. Si nous le faisons naître avec le siècle, et lui donnons par conséquent cinquante-huit ans à sa mort, nous serons, à n'en pas douter, beaucoup plus dans la vérité. Cette première pièce d'*Arétaphile*, qu'il aurait faite ainsi, non à treize ans, mais à dix-huit ans, serait encore une œuvre assez précoce. Il ne l'avouait guère pourtant. Quoiqu'elle eût été applaudie et que Gaston, encore fort jeune, l'appelât « sa pièce », Du Ryer ne la fit jamais imprimer. On ne la connaît que par les copies qui en coururent, et dont la meilleure passa de chez le maréchal d'Estrées dans la bibliothèque de M. de Soleinne. Il fut tout aussi dédaigneux pour son *Clitophon et Leucipe*, écrit en 1632, joué encore deux ans après [3], et que cependant on ne connaîtrait pas non plus sans une copie qui nous est arrivée par la même voie.

Jusqu'en 1632, il ne travailla qu'à loisir. Il n'était pas encore marié, et la place de secrétaire du roi, dont il avait été pourvu en 1626, lui suffisait. Ses pièces ne se succédèrent donc jusque-là qu'à d'assez longs intervalles. En quatorze ans, de 1618 à 1632, il n'en produisit que six, en y comprenant la première, ce qui n'est que bien peu, comparé à la production infatigable qui devait suivre.

1. Les frères Parfaict, t. IV, p. 538, disent formellement que Pierre Du Ryer était le fils de cet Isaac, ce dont plusieurs auparavant avaient douté.

2. La femme qu'il épousa, et qui devait être de la très-petite bourgeoisie, s'appelait Geneviève Fournier.

3. *Variétés hist. et litt.* Édit. Elzévirienne, t. II, p. 350.

Dans le nombre des pièces de ce temps, le plus heureux sinon le mieux inspiré de sa vie, il s'en trouve deux, en un seul sujet, *Argenis et Poliarque*, qu'une particularité, qui ne s'est reproduite qu'avec le *Monte-Christo* d'Alexandre Dumas, doit faire distinguer. Elles sont, comme ce drame, tirées d'un même roman, — c'est l'*Argenis* de Barclay que Du Ryer avait choisie — et, comme lui, elles sont partagées en deux journées qui se suivent. La seule différence, c'est que Dumas donna ses deux journées en deux soirées consécutives, tandis que Du Ryer mit entre chacune des siennes l'intervalle d'un an : l'une est de 1630, l'autre de l'année suivante. Il était bien près alors de sa grande crise de travail, conséquence de la folie de son mariage.

En 1632, se trouvant trop mésallié pour rester secrétaire du roi, il vendait sa charge et se mettait à ne plus vivre que de ses pièces. Dans sa première ferveur, il en fit deux par an. *Clitophon*, déjà cité, puis *Lisandre*, qu'il avait tiré d'un roman de D'Audiguier, sont l'un et l'autre de son année de mise en train. Ensuite il s'arrêta un an, non pas qu'il fût las, mais sans doute parce que les deux seuls théâtres qui fussent alors établis n'auraient pu le suivre dans cette fécondité et y répondre par leur consommation.

Il reprit en 1634. En même temps qu'on rejouait son *Clitophon*, on lui représentait deux pièces nouvelles : l'*Alcimédon* et le *Rossyléon*, qu'il avait refait, après ce pauvre Pichou. On ne le cite pas dans ses œuvres, parce que, sans nul doute, il ne fut pas plus imprimé que le *Clitophon*, et que les copies en coururent moins. Il est certain pourtant qu'il exista et qu'il fut joué, après annonce et réclame. Un livret du temps, qui n'est qu'un programme de tragédies pour les jours gras — les tragédies nouvelles se jouaient surtout à ce joyeux moment de l'année — annonce, comme principal appât du carnaval de 1634, ces trois pièces de Du Ryer à l'Hôtel de Bourgogne : « Vous y verrez, dit ce *boniment* tragique, le *Clitophon* de M. Du Ryer, autheur de l'*Alcymédon* ; ensuite vous verrez le *Rossyléon* du mesme autheur, pièce que tout le monde juge estre un des rares subjects de l'Astrée. »

L'année d'après, 1635, deux pièces encore, mais d'un ton différent : une tragédie et une comédie, *Cléomédon* et les *Vendanges de Suresnes*, qui paraissent avoir réussi.

Deux vers même restèrent de la tragédie. Ce sont ceux-ci, que disait la princesse, et que Ménage se plaisait à citer :

> Et comme un jeune cœur est bientôt enflammé,
> Il me vit, il m'aima, je le vis, je l'aimai [1].

1. *Menagiana*, t. IV, p. 124.

En 1636, nouveau repos, mais pour reprendre de plus belle, et ne souffler un peu que quatre ans après. Il fit tout d'une seule traite, mêlant l'histoire au roman, et le roman à la Bible : en 1637, la *Lucrèce;* en 1638, *Clarigène;* et, en 1639, tout à la fois *Alcionée* et *Saül.*

Ce fut une de ses plus fécondes années, et sa meilleure. *Saül*, où il demandait humblement dans la préface « qu'on luy sçût bon gré d'avoir au moins essayé de faire voir sur nostre theâtre la majesté des histoires saintes, » fut très-goûté. On s'émerveilla de la grande scène [1], où la Pythonisse d'Endor fait apparaître à Saül l'ombre de Samuel, et qui est en effet traitée avec une ampleur toute shakespearienne. On fut aussi frappé de quelques beaux vers, qui semblaient de même métal que ceux de Corneille, alors dans toute la nouveauté de sa faveur, et forgés sur la même enclume. On s'en allait citant partout :

> Si le peuple ne craint, luy-mesme il se fait craindre ;

et ce distique :

> Ouy, David veut régner : le traitre qui conspire
> Croit qu'un crime est permis s'il promest un empire.

C'était en effet tout aussi beau pour le moins que cette pensée du *Fiesque* de Schiller : « Il y a de l'imprudence à voler un million, mais il est d'une indicible grandeur de dérober une couronne. »

L'*Alcionée* eut une fortune encore plus brillante. La reine Christine se la fit lire jusqu'à trois fois en un jour. La Rochefoucauld y prit la devise de ses aventures de Frondeur et de son amour pour Mme de Longueville.

> Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse fait aux dieux.

Ménage, de son côté, ne pouvait s'en taire : « C'est, disait-il [2], une pièce admirable, et qui ne cède en rien à celles de M. Corneille. Il y a des vers merveilleux, et elle est très-bien entendue. » Il ajoutait ensuite que l'exécution ne l'avait pas déparée. Mondory, qui était un lettré lui-même, et qui disait fort bien son mot « dans certaines conversations de beaux esprits, » qui se tenaient chez Du Ryer [3], avait eu à cœur d'être au niveau du poëte : « il faisoit fort bien son personnage. »

L'homme de ce temps-là qui avait le goût le plus difficile, l'abbé d'Aubignac, savait par cœur toute l'*Alcionée*, et ne se lassait pas de dire que malgré le peu de consistance du sujet c'était une pièce de premier ordre : « Les petits sujets, écrivait-il par exemple, entre les mains d'un poëte ingénieux et qui sçait parler, ne sçauroient mal réussir... nous en avons vu l'effet dans l'*Alcionée* de M. Du Ryer, tragédie qui n'a point de fond, et qui néanmoins a ravi par la force des discours et du sentiment... Il n'y eut jamais de tragédie moins intriguée, et pourtant nous en avons veu peu qui aient eu un plus favorable succez [4]. »

Du Ryer ne fut pas beaucoup plus riche de tous ces succès-là. Il donnait chaque pièce pour un prix fait, qui ne formait jamais une bien grosse somme, et quand c'était dépensé, n'ayant aucun recours, comme supplément de salaire, sur les recettes que les comédiens pouvaient faire encore, il lui fallait se remettre à l'ouvrage.

1. Acte III, scène 8.
2. *Historiettes* de Tallemant, édit. P. Paris, t. VII, p. 173.
3. *Ibid.*
4. *Pratique du théâtre*, t. I, p. 72, 262.

Saül l'avait mis en goût de sujets sacrés. Il y revint pour l'*Esther*, qu'il donna en 1643, après trois ans de calme peut-être, et de répit sur les lauriers de l'*Alcionée*, mais non de paresse : il travaillait ailleurs, on le verra, quand il ne travaillait pas pour le théâtre.

Son *Esther* n'eut pas grands applaudissements à Paris, mais elle s'en dédommagea à Rouen, où les Juifs, nombreux dans la ville, lui firent grande fête, comme à une de leurs compatriotes de la Bible.

La même année, Du Ryer publia un recueil de vers, sous le titre de *Jardin des Muses*, dans lequel on voyait de reste qu'il avait trouvé, en cultivant ce jardin ingrat, moins de fruits doux que de fruits amers. Voici par exemple ce qu'il y rimait sur la pauvreté, en homme qui la connait bien, et qui aurait pu dire avant Dufresny le mot fameux : « Pauvreté n'est pas vice ; c'est bien pis ! »

> Qu'un homme pauvre en tout semble imparfait !
> Il est honteux, sot, ignorant, timide,
> Muet et sourd, insensible et stupide,
> Sale, vilain, contagieux, infait (infect)...
>
> Aussi n'est-il recherché de personne ;
> Chacun le fuit, le quitte et l'abandonne,
> S'il n'est parfois visité d'un sergent !
>
> Qui le console au fort de ses supplices ?
> Hélas ! jamais n'aurai-je de l'argent
> Pour n'avoir plus tant de sortes de vices ?

En 1645, il se trouva si fort à court d'argent, et si pressé d'ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de faire la pièce — une *Bérénice* en cinq actes — qui lui était commandée, avec tout le travail et le soin qu'il mettait d'ordinaire : il l'écrivit en prose, ce qui ne s'était presque jamais vu, surtout pour une tragédie. Elle n'alla pas bien loin.

Il eut, l'année d'après, une meilleure fortune.

De nouveaux comédiens qui venaient de se former en troupe sous la direction d'une comédienne déjà en renom et d'un jeune tapissier, qui promettait un bon comédien et un bon poëte, lui firent commande, argent comptant, d'une tragédie nouvelle. C'était un Mucius Scevola, un *Scévole*, comme on disait alors [1].

A jour fixe elle fut livrée, et soit que le petit tapissier, qui n'était autre que Molière, lui eût donné quelques-uns de ces bons conseils, dont il était déjà fort capable ; soit que Du Ryer, très-pénétré de son histoire romaine, à force d'en traduire les auteurs, se trouvât mieux inspiré qu'à l'ordinaire, il arriva que cette tragédie fut son chef-d'œuvre. Molière la garda longtemps dans son répertoire, non-seulement parce qu'il l'avait bien payée, mais parce qu'elle était toujours excellente à faire voir, et cela même à tel point, qu'on pourrait, je crois, la jouer encore. En 1659, treize ans après que Du Ryer la lui eut faite, Molière, revenu à Paris, continuait de la donner sur son théâtre du Petit-Bourbon.

Ce contact du pauvre poëte avec celui qui devait en être un si grand, lui porta bonheur. C'est à ce *Scévole*, acheté et peut-être inspiré par Molière, que Du Ryer dut enfin son entrée à l'Académie française. Il y remplaça Faret, en 1646, l'année même de son chef-d'œuvre. On l'avait préféré à Corneille, qui, demeurant toujours à Rouen, n'était pas dans les conditions de résidence très-rigoureusement exigées alors.

Du Ryer, lui, ne logeait pas non plus à Paris même,

1. V. à ce sujet un très-curieux article de M. Eudore Soulié dans *la Correspondance littéraire*, 25 janvier 1865, p. 84.

mais tout près, dans un faubourg, du côté de Picpus, vis-à-vis de la *Gerbe d'or*. Il était là, travaillant toujours, avec sa femme et ses enfants [1], n'ayant de régal que du pain bis, le lait des fermes voisines et les cerises de son petit jardin. Il en faisait fête du meilleur cœur à ceux qui, comme Ménage et Bonaventure d'Argonne, poussaient jusque-là pour le venir voir. Il était souriant, heureux, et se plaignait moins qu'on ne le plaignait.

Une lettre charmante [2], qu'on n'a jamais reproduite en parlant de lui, va nous en faire foi.

Nous l'y trouverons au milieu des travaux qui occupaient ses journées en dehors du théâtre, c'est-à-dire tout à ces traductions infatigables, dont, on le verra, il ne se surfaisait guère la valeur, puisqu'il ne les croyait pas meilleures que celles de Marolles, abbé de Villeloin ; mais qui ne lui étaient pas moins demandées par les libraires avec de très-vives instances, et argent en main [3]. Ce qu'a dit cette mauvaise langue de Baillet sur ses quémandages dans les librairies, où on ne lui aurait payé chaque traduction que trente sous la feuille, et « ses vers 4 francs le cent, quand ils étaient grands, et 40 sous quand ils étaient petits ; » tombera ainsi de tout le poids de sa sotte médisance. On y verra que le sollicité n'était pas le libraire, mais l'auteur, et que de fort honorables sommes en beaux louis étaient toujours là pour appuyer, de leurs arguments sonnants, la sollicitation. Enfin, l'on y apprendra ce qu'était le ménage du pauvre Du Ryer, et comment si la misère y était venue avec la mésalliance, l'union et le bonheur l'avaient fidèlement suivie.

« Quoi ! dit-il, à son correspondant que nous ne connaissons pas, vous louez ma version de Sénèque ! A d'autres ! Vous ne m'y rattraperez pas. Sçachez, Monsieur, que je l'ai faite en six mois, et qu'il faudroit six ans pour la faire comme il faut. Ma traduction est une traduction de Villeloin. La seule différence qu'il y a entre luy et moy, c'est qu'il croit faire bien, et ne sçauroit mieux faire ; mais pour moy, je connois mes fautes et pourrois faire mieux.

« Oui, j'ai cette vanité de croire que je pourrois être d'Ablancourt ou Vaugelas, et je suis devenu Marolles. O fortune ! fortune ! c'est un effet de ta rigueur. Tu m'as forcé, malgré moy, de te sacrifier ma réputation, mais tu ne me forceras jamais de sacrifier mon honneur, et je ne veux point tromper mon amy. Voilà, Monsieur, la franchise que je vous dois pour la bonté que vous avez de me prêter quelquefois de l'argent. Je vous envoie les vingt pistoles que vous m'avez prettées en dernier lieu.

« Les libraires me sont venus voir à notre village, et m'ont apporté deux cents escus. Je les ay aussitost donnés à nostre mesnagère, qui est ravie et me rend heureux dans mon malheur. Elle croit mes traductions aussy parfairtes que vous faites semblant de les croire, et comme elle est témoin de la rapidité avec laquelle je les fais, elle ne sçauroit comprendre qu'un mortel soit capable de venir à bout de tant de merveilles, et s'imagine qu'il y a quelque chose en moy qui surpasse la nature humaine.

« Vous avez ouy parler du pauvre B..... il avoit épousé une Demoiselle angloise, qui luy donnoit des coups de baston, quand il ne travailloit pas assez à son gré. La mienne n'est ni Angloise ni Demoiselle : c'est une bonne femme, qui m'aime avec une tendresse, et m'honore avec un respect incroyables. J'en tire plus de services que j'en tirerois de six domestiques. Elle tient ma petite salle et mon alcôve propres et luisantes comme deux miroirs ; elle fait mon lict de manière que je ne pense pas qu'il y ait de prince qui soit mieux couché ; et, sur toutes choses, elle ne manque pas de me donner une bonne soupe. Je ne sçaurois comprendre à mon tour qu'avec si peu de finance on puisse trouver le moyen de faire si grand'chère ; de sorte qu'en dépit de la fortune, nous passons notre vie à nous admirer l'un et l'autre. Elle admire le génie que j'ay pour les traductions, et j'admire le génie qu'elle a pour le ménage.

« Au reste, je dois vous dire que madame Bilaine est venüe avec mon bon amy, M. Courbé, m'apporter les deux cents escus qu'ils me devoient de reste sur ma version des *Oraisons de Ciceron*, que je vous envoyerai dans peu de jours. Cette fine marchande de livres estoit à robe destroussée, et me baisa de si bonne grace qu'on voit bien que l'Escole du Palais n'est moins guère bonne que celle de la Cour, pour apprendre à ses escollières la belle manière de saluer les gens, que la galanterie de nostre nation a introduite dans le commerce de la vie.

« En un mot, madame Bilaine m'a gagné le cœur, et m'a offert de m'avancer sur mon *Tite-Live*, qui s'avance fort, une somme de mille livres. A l'instant, ma mesnagère ouvrit les oreilles, et me vint dire tout bas : « — Prenez-la au mot, mon cher mary. » Je la crus, et sur le champ, les mille livres furent comptées en beaux louis d'or et d'argent au pauvre Du Ryer, qui, de crainte de vous ennuyer, ne vous en dira pas davantage, et taschera seulement de mieux faire à l'avenir qu'il n'a fait par le passé. Je puis vous donner cette parole, maintenant que je me vois, vous payé, plus de quatre cents escus devant moy : depuis que je me connois, je ne me suis jamais trouvé si riche, c'est-à-dire moins pauvre.

« Adieu, mon cher Monsieur, ne perdez pas cette lettre, que je vous prie de faire imprimer pour ma justification, à la fin ou à la teste du premier de mes livres qu'on réimprimera. »

Dans les dix dernières années de sa vie, cet ennuyeux travail de traductions, dont il vient de nous parler avec tant de bonne humeur, fut son occupation la plus assidue. Il n'en déserta pas pour cela le théâtre. Après *Scévole*, il fit encore quatre pièces : *Thémistocle*, en 1648, la meilleure de ses dernières ; l'années d'après, *Nitocris*, qui, sauf une situation [1], valait beaucoup moins ; en 1650, *Dinamis*, qui baissa plus encore, et enfin, quatre ans plus tard, *Anaxandre*, dont l'insuccès lui donna un conseil qu'il suivit. Le talent s'éteignait, les applaudissements se taisaient ; mais ce qui valait mieux, une pension de deux mille livres était arrivée avec le titre d'historiographe : c'étaient autant de raisons pour dire adieu au théâtre. Il ne se fit pas prier.

Un deuil, qui dut lui être bien pénible, avait indirectement aidé au retour de fortune, qui mit ses derniers

1. On lui en connaît au moins quatre. V. Jal, *Dict. critique*, p. 1098.

2. Elle se trouve dans le recueil attribué à Furetières, *Essai de Lettres familières*, 169?. In-12, p. 16.

3. Ses traductions étaient si courues, que Camusat, libraire de l'Académie, chercha, pour faire piece a Courbé et a Bilaine, qui les publiaient, quelqu'un qui pût tenir la concurrence : il ne trouva qu'un cuistre de Gascogne (Tallemant, t. VI, p. 295). — Du Ryer laissa plusieurs traductions inachevées. Cassandre les termina (Sorel, *Bibliothèque françoise*, p. 225).

jours moins à la gêne. Sa femme, sa chère ménagère, était morte, et avait ainsi fait disparaître ce qui l'éloignait de Paris et des emplois. Il avait dû sacrifier une charge en se mariant, celle de secrétaire du roi ; veuf, il put en retrouver une autre, celle d'historiographe.

Il put se remarier aussi. Après quelques années d'hésitation, il s'y décida, et choisit, cette fois, en très-bon lieu. Sa nouvelle femme, qui s'appelait Marie de Bonnaire, le ramena à Paris, dans la rue des Tournelles, la plus belle du plus beau quartier, puis le logea un peu plus loin, du côté du château de Bercy, dans une maison, dont il fut bien surpris de se trouver le propriétaire. Il n'en jouit pas longtemps. C'est trois ans tout au plus après qu'il y mourut, en novembre 1658.

LES
VENDANGES DE SURESNE[1]

1635

LES ACTEURS

TIRSIS, amoureux de Dorimene.
PHILEMON, amy de Tirsis.
POLIDOR, amoureux de Dorimene.
DORIMENE, amoureuse de Polidor.
FLORICE, bourgeoise de Paris.
LISETE, villageoise de Suresne, confidente de Florice.
GUILLAUME, vigneron de Polidor.
OLENIE, bourgeoise de Paris, amie de Dorimene.
CRISERE, bourgeois de Paris, père de Dorimene.
DORIPE, mère de Dorimene.
ORMIN, villageois.

Le theâtre represente Suresne.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHILEMON, TIRSIS.

PHILEMON.

N'as-tu quitté Paris pour venir à Surêne
Qu'à dessein d'y mourir ou d'y vivre à la gêne ?
Autrefois l'entretien que l'on avoit de toy
Eust pû mesme augmenter les delices d'un roy,
Cependant aujourd'huy la tristesse plus forte
A vaincu cette humeur qui charmoit de la sorte.
A te voir maintenant si morne et si rassis
On diroit que tu n'es qu'un pourtraict[1] de Tirsis.

TIRSIS.

Que n'es-tu veritable, et que n'est-il possible
Que je sois un pourtraict afin d'estre insensible !

PHILEMON.

L'Amour te fait parler.

TIRSIS.

Et me fera mourir
Si l'œil qui m'a blessé ne me veut secourir.

PHILEMON.

Tu m'as dit tant de fois que ta chere Florice
N'a jamais rejetté tes vœux et ton service.
On t'ayme, et tu te plains ! Qui t'affligeroit tant ?
Te faut-il mal traicter pour te rendre content ?

TIRSIS.

Il est vray que long temps l'amour que j'eus pour elle
Me rendit plus content qu'on ne la trouvoit belle ;

1. Cette piece semble avoir eu du succes, et être restée longtemps au théâtre ; c'est ce qui la fit sans doute reprendre par Dancourt, qui la mit en un acte, en prose, avec beaucoup de changements, et la donna sous le même titre en 1694 avec bien plus de succes encore. Elle fut jouée trente-sept fois de suite, chose très-rare à cette époque. — D'origine les cinq actes de Du Ryer avaient été représentés à l'Hôtel de Bourgogne. Nous avons trouvé le détail du décor assez compliqué, qui y servait, dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, *Mémoire de plusieurs décorations*..., par Laurent Mahelon. Le voici dans toute sa naïveté, et digne d'avoir été rédigé par un machiniste.

« Au milieu du theastre, il faut faire paroistre le bourg de Suresne, et au bas faire paroistre la rivière de Seine, et aux deux costés du theastre faire paroistre forme de paysage lointain garni de vignes, raisins, arbres, noyers, peschers et autres verdures : plus, faire paroistre le tertre au dessus de Suresne, et l'Hermitage, mais aux deux costés du theastre, il faut planter des vignes façon de Bourgogne peintes sur du carton taillé à jour. »

1. Un fantôme, une ombre.



...S DE SURESNE



LES VENDANGES DE SURESNE.

PHILEMON.

Si les filles aymoient ceux qui l'ont merité,
[illegible] pourrois esperer d'en estre mieux traicté;
[illegible] sexe volage et remply d'artifice
[illegible] plus souvent que selon son caprice.

[illegible]

Mais, comme toute fille est sujette à changer,
Par sa legereté je me rendis leger :
Florice n'est donc plus la cause de ma peyne
Depuis le jour fatal que je vis Dorimene [1].
C'est elle que j'adore, et de qui les rigueurs
Ont donné la naissance à toutes mes langueurs.
Helas ! depuis ce temps j'ignore les delices,
Les meilleurs entretiens me semblent des supplices,
Et quelques voluptez que m'offrent leurs appas,
Mon enfer est par tout où sa beauté n'est pas.
Toutefois mes amis n'en sçavent rien encore ;
J'ay couvert jusqu'icy le feu qui me devore,
Mon humeur et mon front qui changent chaque jour
Font bien voir mes soucis, et non pas mon amour ;
Et comme si c'estoit un deffaut en mon ame,
Je n'ose descouvrir la grandeur de ma flame.
Mais enfin, cher amy, c'est à toy que j'accours,
Je te monstre mon mal, donne moy ton secours.

PHILEMON.

Ne me demande point ce que j'offre à ta peine,
Mais dy moy si ton mal est sceu de Dorimene.

TIRSIS.

Elle sçayt mes tourmens, et son œil ostiné
Cent fois a reconnu l'amour qu'il m'a donné ;
Mais de peur que l'amour ne retourne chez elle,
Alors que je le monstre, elle fuit, la cruelle !

PHILEMON.

Si l'une t'a guery par sa legereté,
Que l'autre te guerisse avec sa cruauté.

TIRSIS.

Lors que sa cruauté me chasse d'auprès d'elle,
En dépit qu'elle en ayt sa beauté me rappelle.

PHILEMON.

Puis qu'elle est si contraire à tes jeunes desirs,
Va rechercher ailleurs de solides plaisirs.
Peut-estre que le Ciel te la rend si sauvage
Pour te donner sujet d'éviter son servage.
Si les filles aymoient ceux qui l'ont merité,
Tu pourrois esperer d'en estre mieux traicté ;
Mais ce sexe volage et remply d'artifice
N'ayme le plus souvent que selon son caprice :
Aussi n'en est-on pas moins parfaict estimé
Alors que l'on se plaint qu'on n'en est pas aymé.
Escoute neantmoins des leçons fort gentilles
Afin de parvenir à l'amitié des filles.
Il faut estre d'accord de tous leurs sentimens,
Approuver et loüer leurs moindres ornemens,
Respecter un collet, pour luy prendre querelle,
Avoir tousjours en poche une chanson nouvelle,
Sçavoir bien à propos ajuster un mimy [2],
Distinguer promptement le galand de l'amy,
Dire quelle couleur est et fut à la mode ;
Voila pour estre aymé le chemin plus commode.
Un homme de neant, bien poly, bien frisé,
Par ces rares moyens se voit favorisé,
Pourveu qu'il sçache un mot des livres de l'Astrée [1]
C'est le plus grand esprit de toute une contrée.
Si tu peux te resoudre à tant de lâcheté,
Tu prendras le chemin de ta felicité.

TIRSIS.

C'est assez, Philemon, la passion t'emporte.

PHILEMON.

Dy plutost le regret de te voir de la sorte.
Il me déplaist enfin de te voir adorer
Un sexe qui n'est fait que pour nous honorer.

TIRSIS.

Si tu m'aymes encor, par ta seule entremise
J'obtiendray la faveur que je me suis promise.
Dorimene m'a dit qu'elle sçait son devoir,
Que son père a sur elle un absolu pouvoir,
Et que son amitié n'obligera personne
Qu'elle ne sçache bien que son pere l'ordonne.

PHILEMON.

Veux-tu que de ce pas je l'aille voir pour toy ?

TIRSIS.

Tu me peux obliger en luy parlant de moy
Aussi tost que le Ciel à mes vœux favorable
Te donnera le temps de m'estre secourable.

PHILEMON.

Amy, je le vay voir, espere du secours,
Si le bien que tu veux dépend de mes discours :
Il est sur ce costau qui void faire vendanges.

TIRSIS.

Que ton bon naturel merite de loüanges !

PHILEMON.

Je ne veux meriter que ton affection
Si je mets ton amour à sa perfection.
Va m'attendre chez toy.

TIRSIS.

S'il faut long-temps attendre,
Bruslant comme je fais, je me vay mettre en cendre.

PHILEMON.

Mais voila Polidor que j'apperçoy venir ;
Attendant mon retour tu peux l'entretenir.

1. Ce nom ne se donnait sur le théâtre, et sans doute dans le monde, qu'aux femmes de galanterie. Celle que Molière a mise dans le *Bourgeois gentilhomme*, pour vivre avec le comte aux dépens de M. Jourdain, ne s'appelle pas autrement. Moliere se souvenait d'un ballet, *Sybille de Pansoult*, dansé au Luxembourg, chez Gaston, pendant sa jeunesse, et auquel il avait peut-être lui-même mis la main. On y voyait trois égrillardes « cherchant la bonne fortune, » et indiquées ainsi dans le livret : « des Dorimènes. »

2. Demi-masque emprunté aux *mimes* italiens et nommé à cause de cela *mimi*. Dans la tragédie bizarre du sieur de Richemond, *l'Espérance glorieuse*, jouée en 1632, nous trouvons :

> On la voit à l'Église avec un tour de teste,
> Regarder si Phillane a pris garde à son teste,
> Et dit en souriant, à travers le *mimy*,
> « Que j'aime les grands nez d'un empan et demy. »

Il y eut un moment rivalité de mode entre les masques plus grands et ces moitiés de masque : « Les *mimis*, lit-on dans les *Jeux de l'inconnu*, en 1645, p. 165, ont failly se brouiller avec les masques. » Les *mimi* l'emportèrent, mais comme ils étaient noirs, et faisaient peur aux petits enfants, on finit par les appeler des *loups*.

1. On connait le succès de ce roman de d'Urfé qui tournait alors tous les esprits et menait la mode. C'est en 1635, l'année même où cette piece fut jouée, que Baro, neveu de D'Urfé, mort depuis dix ans, donna pour la premiere fois une édition complete, en cinq volumes.

SCÈNE II

POLIDOR, TIRSIS.

TIRSIS.

D'où viens-tu, Polidor?

POLIDOR.

Je viens de voir Sylvie.

TIRSIS.

Donne-t-elle des loix à ton ame asservie?

POLIDOR.

Tirsis, je le confesse, elle a beaucoup d'appas;
Mais je puis t'assurer qu'ils ne m'arrestent pas.
Parmy tant de beautez qui font naistre nos flames
Les unes touchent l'œil et les autres les ames;
Les unes ont des traits qui sçavent contenter,
Et les autres en ont qui sçavent arrester.
Il est vray toutefois que j'ayme, que j'adore,
Et que tu peux ayder un amy qui t'implore.
Tu t'es offert à moy par tant et tant de fois,
Que je te ferois tort si je ne t'employois.
Je me rends trop hardy, mais si je m'en accuse
Ta bonne volonté me servira d'excuse.

TIRSIS.

Amy, si je t'accuse au lieu de t'assister,
Je ne t'accuseray que de complimenter.
Je fuy les complimens, j'en deteste l'usage,
Et principalement quand je suis au village.
Quiconque en inventa le discours affetté
Fut sans doute ennemy de nostre liberté,
Et je croy qu'aux enfers on adjouste à ses peynes
Qu'il entendra toujours de ces paroles vaines.
Cependant aujourd'huy mille petits esprits
Pensent beaucoup sçavoir quand ils en ont appris.
Les polis [1] de ce temps s'en font une science
Qui s'acquiert aux despens de nostre patience,
Et croiroient faire tort à leurs beaux jugemens
Si tous leurs entretiens n'estoient des complimens.

POLIDOR.

Tirsis, n'en parlons plus.

TIRSIS.

Mais quelle est ta maistresse [2]?

POLIDOR.

Dorimene. Qu'as-tu? quelle prompte tristesse,
Quel accident nouveau t'auroit si tost changé?

TIRSIS.

Un petit mal de cœur, mais j'en suis allegé.
Est-elle à ton amour favorable ou cruelle?

POLIDOR.

Je serois indiscret si je me plaignois d'elle.

TIRSIS.

T'ayme-t'elle?

POLIDOR.

Ha Tirsis! jusqu'à ce triste jour
Ma timidité seule a caché mon amour.
J'ose luy dire tout, excepté que je l'ayme:
Mais plus mon feu se cache et plus il est extrême,
Et lors qu'il entretient ma secrette douleur,
Bien qu'il soit sans eclat, il n'est pas sans chaleur.
Peut-estre, cher amy, qu'en aymant Dorimene
Il ne tient qu'à parler pour adoucir ma peyne.
Je ne l'ose pourtant, la crainte m'en distrait,
Et je suis trop heureux d'adorer son pourtrait.

TIRSIS.

Son pourtrait! l'as-tu donc?

POLIDOR.

Ouy.

TIRSIS.

De qui?

POLIDOR.

D'elle-mesme.

TIRSIS.

D'elle-mesme? comment! il faut donc qu'elle t'ayme?

POLIDOR.

Sur mon cœur amoureux ses yeux l'ont crayonné,
Et c'est ainsi, Tirsis, qu'elle me l'a donné.

TIRSIS.

A la fin je t'entends, mais fort peu d'aparence
De sa possession te donne l'esperance.
Son pere, moins amy des vertus que de l'or,
Donneroit-il pour rien ce qu'il croit un tresor?
Tu connois son humeur, tu sçais que l'avarice
Des hommes de son âge est l'ordinaire vice,
Et qu'il semble aujourd'huy qu'il vueille seulement
La marier à l'or qu'il ayme uniquement,
Comme si ce metal où l'on met son attente
Pouvoit rendre en tout poinct une fille contente;
Je ne veux point icy te parler à demy,
Si c'est trop franchement, au moins c'est en amy;
Je croy que tu m'entends, toutefois considere
Ce que je puis pour toy, parleray-je à son pere?
Veux-tu que mon discours fasse éclatter l'amour
Que ta timidité n'ose monstrer au jour?

POLIDOR.

Si tu voulois pour moy monstrer à Dorimene
Que ses yeux ont esté les auteurs de ma peyne?

TIRSIS.

Amy, je te promets de t'ayder au besoin,
Et je veux que ton œil t'en serve de tesmoin,
Mais quel fruict attends-tu de cette amour extrême?

POLIDOR.

Amy, j'en auray trop si l'on souffre que j'ayme;
Si je puis posseder un bien si precieux,
Je diray que Tirsis m'a conduit dans les cieux.

TIRSIS.

Polidor, allons voir si la saison propice
M'offrira les moyens de te rendre service.

POLIDOR.

Tout à l'heure, Tirsis?

1. C'est-à-dire les gens du monde, du bel air. C'est dans ce sens, qui avait cours alors, que M. Rœderer a cru pouvoir appeler son livre sur l'hôtel de Rambouillet et les précieuses, *la Société polie*...

2. Ce mot ne s'employait pas alors dans le sens absolu qu'il a aujourd'hui; il voulait dire seulement la femme qu'on fréquentait. « Faire maîtresse, » suivant l'expression de Corneille dans *le Menteur*, c'était s'attacher à une femme pour lui faire la cour.

TIRSIS.

Allons-y de ce pas ;
J'ay pour toy des desseins que tu n'esperes pas.

SCÈNE III

DORIMENE *seule*.

Que je reconnoy bien en l'ardeur qui m'enflamme
Que ce qui plaist à l'œil ne deplaist pas à l'ame ;
Polidor à mes yeux s'est monstré si parfaict
Que mon cœur en ressent le merveilleux effect.
C'est à luy seulement que toutes mes pensées [sées :
Comme au bien que j'attends sont tousjours adres-
C'est pour luy que l'amour a changé mes humeurs,
C'est pour luy que je vis, c'est pour luy que je meurs;
Par tout où me conduit ma fortune amoureuse,
Si je ne pense à luy, je ne suis pas heureuse,
Et j'ay beaucoup de peine à croire que les cieux
Donnent de plus grands biens que j'en trouve en ses
Je souffre toutefois, et mon plus grand martire [yeux.
Me vient de trop aymer, et de ne l'oser dire.
Helas ! que c'est un mal bien digne de pitié
Que de n'oser monstrer une ardante amitié !
Quand je veux descouvrir une amitié si ferme,
L'amour ouvre ma bouche et la honte la ferme :
L'un et l'autre à son tour, l'amour et la pudeur,
Me bruslent tous les jours d'une contraire ardeur,
Et dans ce triste éstat où je suis en servage
L'un m'enflamme le cœur, et l'autre le visage,
Si bien que pour me perdre et l'esprit et le corps
L'un me brusle au dedans et l'autre par dehors.
Helas ! que cet amour dont la force me dompte,
N'est-il dessus mon front aussi bien que la honte !
Pour le moins Polidor, mon aimable vainqueur,
Y liroit aysement ce qu'il fait dans mon cœur.
Triste condition d'une fille amoureuse
Qui pour n'oser le dire est souvent malheureuse !
Dieux qui m'avez conduite en ce triste sejour,
Permettez que je sois sans honte ou sans amour.

SCÈNE IV

TIRSIS, POLIDOR, DORIMENE.

TIRSIS.

Polidor, la voila.

POLIDOR.

Porte luy ma priere,
Va viste.

TIRSIS.

Cache toy seulement là derriere.
Je prepare un discours qui la pourroit toucher
Quand mesme au lieu d'un cœur elle auroit un ro-

POLIDOR. [cher.

Je puis sans estre veu la voir de cette place,
Mais je n'entendray pas ma grace ou ma disgrace.

TIRSIS.

Voy ce qu'elle fera, ses seules actions
Te pourront tesmoigner de ses intentions ;
Je te rapporteray si ta maistresse t'aime
Aussi fidellement que ton oreille mesme.

POLIDOR.

Que l'amour et tes soins me conduisent si bien
Que j'entre dans son cœur comme elle est dans le

DORIMENE *voit venir Tirsis.* [mien.

Feray-je donc tousjours la rencontre importune
D'un qui meine avec luy ma mauvaise fortune ?

TIRSIS.

Que lisez-vous ainsi ?

DORIMENE.

Le plus beau des romans.

TIRSIS.

Si vous voulez sçavoir la peine des amans,
Et l'estat où les met une belle inhumaine,
Considerez Tirsis, aimable Dorimene.
Si les feintes douleurs qu'un roman vous fait voir
Vous peuvent jusqu'aux pleurs bien souvent émou-
[voir,
Et puis qu'en les pleurant vous pleurez pour des fables
Vous pouvez bien pleurer pour mes maux veritables.

DORIMENE.

Je vous ay tant de fois opposé ma rigueur,
Que si vous aimiez bien, vous mourriez de langueur.

TIRSIS.

Porterez-vous tousjours le titre de cruelle
Accompagné des noms d'adorable et de belle ?

DORIMENE.

Je vous puis assurer qu'il me sera commun
Tant que vous porterez celuy là d'importun.

TIRSIS.

Pour gaigner vostre amour, dites, que faut-il faire ?

DORIMENE.

Il faut estre rien moins que Tirsis pour me plaire.

POLIDOR.

Je n'entends rien : bons dieux qui voyez mes soucis,
Que son cœur soit touché des discours de Tirsis.

DORIMENE.

En vain vous esperez en la perseverance.

POLIDOR.

Helas ! ses actions m'ostent toute esperance.
Je remarque en son geste, et je voy dans son port
Les signes assurez de ma prochaine mort.

TIRSIS.

Voulez-vous donc enfin commettre une injustice
En privant de loyer [1] mon fidelle service ?

DORIMENE.

N'ayant jamais en rien voulu vous employer,
Tirsis, je ne croy pas vous devoir un loyer.

TIRSIS.

Je voy vostre dessein, vous voulez que j'apprenne
Que bien souvent l'amour s'achepte par la peine.
He bien, nous souffrirons, et vous direz un jour
Qu'à beaucoup de constance on doit un peu d'amour.

DORIMENE.

Ce sera donc alors que les eaux de la Seyne

1. Récompense.

Cesseront de laver les rives de Surêne ;
Devant que je vous donne un sujet d'esperer,
Vous aurez tout loisir d'apprendre à souspirer.

TIRSIS.

Depuis que vos rigueurs font voir ma patience
Vous m'avez bien appris cette triste science,
Et si vous deviez estre à qui la sçaura mieux
Je serois asseuré d'un prix si glorieux.
(Il prend Dorimene par la main.)

DORIMENE.

Cessez de me toucher, ou je quitte la place,
Souffrant un importun on luy fait trop de grace.

POLIDOR.

Je ne sçay que juger d'un si long entretien,
Tirsis parle beaucoup, et je n'espere rien.

TIRSIS.

Faut-il que ce regard m'oste encore la vie,
Que vos cruels discours m'ont mille fois ravie ?

DORIMENE *en s'en allant.*

Si mon regard vous tuë et vous met en danger,
Je n'ay qu'à vous quitter pour vous en dégager.

TIRSIS.

Ha cruelle !

POLIDOR.

Tirsis, tu fuis sans me rien dire.

TIRSIS.

C'est de peur seulement d'accroistre ton martyre.

POLIDOR.

Amy, prononce moy l'arrest de mon trespas,
Je le trouveray doux s'il vient de ses appas.
Parle, parle, Tirsis.

TIRSIS.

Sçache que la cruelle,
Si j'excepte les yeux, n'a rien de doux en elle;
La haine toutefois qu'elle conçoit pour nous
Semble luy dérober si peu qu'elle a de doux :
J'approuve qu'une fille, en pareille partie,
Adjouste à ses beautez un peu de modestie,
Mais je n'approuve point qu'un aspect rigoureux
Fasse du premier coup un amant malheureux;
Comme un peu de pudeur la peut rendre loüable,
Trop de rigueur aussi la rend desagreable.

POLIDOR.

Mais que t'a-t'elle dit ?

TIRSIS.

Tout ce que peut l'orgueil
Pour blesser un amant, et le mettre au cercueil :
Tirsis, m'a-t'elle dit, s'il m'ayme de la sorte,
Il pourra bien mourir de l'amour qu'il me porte.

POLIDOR.

Ha Tirsis ! ha cruelle, un si cruel rapport
Pour te plaire une fois me va donner la mort.

TIRSIS.

J'ay parlé des vertus qui te rendent aymable,
J'ay parlé des rigueurs qui la rendent blasmable,
J'ay fait ce que j'ay peu.

POLIDOR.

Cher amy, je le croy.

TIRSIS.

Sçache que j'ay parlé de mesme que pour moy.
Mais elle est insensible, et presque aussi cruelle
Que ton œil amoureux te la fait trouver belle :
Quitte donc cette ingratte, et tu diras un jour
Qu'il vaut souvent mieux croire un amy que l'amour.

POLIDOR.

Je sçay que ton conseil me seroit profitable ;
Mais excuse, Tirsis, l'amour est indomptable.

TIRSIS.

Puis que de ton amour tu veux un autre effet,
Je m'offre à te servir comme j'ay desja fait.

POLIDOR.

Ha ! tu m'obliges trop, croy qu'en pareille affaire
J'entreprendray pour toy ce que tu viens de faire,
Et si....

TIRSIS.

Sans complimens, demeurons-en icy,
Tu ne m'obliges point en me parlant ainsi.

POLIDOR.

Si jamais un bel œil te rend son tributaire,
Qu'amour te favorise autant qu'il m'est contraire,
Adieu, n'espargne point ce qui dépend de moy.

TIRSIS.

Je ne merite rien n'ayant rien fait pour toy.

POLIDOR *en s'en allant.*

Ta bonne volonté merite des empires.

TIRSIS *seul.*

C'est pourtant le sujet qui fait que tu soupires.
Si le pauvre abusé sçavoit ce que j'ay fait,
Il ne me feroit pas un semblable souhait.
Mais voicy Philemon, que doy-je faire ?

SCÈNE V

PHILEMON, TIRSIS.

PHILEMON.

Espere,
Ta recherche amoureuse est au gré de son père.
Le bon-homme [1] a monstré par son ressentiment
Que ton affection luy plaist infiniment.

TIRSIS.

Que je suis redevable au soin que tu veux prendre !

PHILEMON.

C'est le moindre plaisir que je te voudrois rendre.

TIRSIS.

Tu releves enfin mon espoir abatu,
Et je me promets tout de ta seule vertu.

1. Ce mot ne se prenait pas alors en mauvaise part. On en qualifiait les vieillards sans leur prêter ainsi rien de ridicule, et pour rendre au contraire hommage à la bonté qui doit accompagner leur âge. Quand La Boëtie, pres de mourir, recommande à Montaigne son pere et sa mere, dont il craint le désespoir à la nouvelle de sa mort, il lui dit, « de prendre garde que le deuil de sa perte ne pousse ce *bon homme* et cette *bonne femme* hors des gonds de la raison. » Gu. Patin, en disant « le bonhomme M de Sully, » et Dangeau « le bonhomme Corneille, » ne faisaient insulte ni à Sully ni à Corneille. Ils voulaient au contraire dire, en parlant ainsi, que c'étaient de bonnes gens, d'un grand âge.

Mais pour te divertir, il faut que je te die
Un trait assez plaisant pour une comedie.

PHILEMON.

De qui ?

TIRSIS.

De Polidor; depuis que je t'attends
C'est à quoy son amour m'a fait passer le temps.

PHILEMON.

Il est donc amoureux! de qui? le peux-tu dire?

TIRSIS.

Allons nous promener, et je t'en feray rire,
La peine que tu prends pour moy merite bien
Que je te donne au moins un plaisant entretien.

SCÈNE VI

LISETE [1], FLORICE.

LISETE.

Florice, vostre humeur un peu trop inconstante
Ne vous permettra pas d'estre jamais contente.
C'estoit hier Tirsis, aujourd'huy Polidor,
Et quelqu'autre demain vous plaira mieux encor.
Autrefois pour Tirsis vous fustes toute en flame,
Et vous l'aviez tousjours dans la bouche et dans l'ame.

FLORICE.

Je le trouve si froid, alors que je le voy,
Qu'à la fin sa froideur a passé jusqu'à moy.
Lisete, si tout homme est amateur du change [2],
Peux-tu trouver en moy la mesme chose estrange?
Mais va voir Polidor, dy luy que ses appas
Luy font gaigner des cœurs lorsqu'il n'y pense pas.
Polidor, diras-tu... mais que luy peux-tu dire
Qui ne semble contraire au bien que je desire?
Si tu vas maintenant à cet heureux vainqueur
Luy faire de ma part un present de mon cœur,
Peut-estre qu'il croira que cette amour extrême
M'aura fait oublier l'honneur comme moy mesme.

LISETE.

Sans m'employer icy, vous pouvez chaque jour
Par cent moyens divers luy monstrer vostre amour;
Si vostre voix ne peut vous rendre ce service,
Vos gestes et vos yeux en feront bien l'office;
Florice, croyez moy, les yeux ont le pouvoir,
En matiere d'amour, de parler et de voir.

FLORICE.

J'ay fait cent fois parler, et mes yeux et mes gestes,
Ils sont de mon amour les signes manifestes;
J'ay loüé Polidor par tout où j'ay connu
Que ses perfections le rendoient bien venu :
Tout cela neantmoins n'a rien qui me succede [3].

LISETE.

Il faut donc recourir à quelque autre remede.

1. Cette Lisette, qui, depuis, a si bien fait souche de soubrettes, est, je crois, la premiere qu'on ait vue au théâtre. Plus tard, on aura Lise dans *le Menteur*. Lisette l'avait devancée.

2. V. sur cette expression une note des pièces précédentes.

3. Qui me plaise, qui ait du succès près de moi. C'est toujours une extension du sens qu'on donnait au verbe latin *succedere*.

FLORICE.

Quel?

LISETE.

Alors qu'il sera près de vous arresté
Permettez luy de prendre un peu de liberté.
Quand il voudra toucher ou le sein [1] ou la bouche,
Feignant de l'empescher, permettez qu'il les touche.
Pareille privauté que l'on souffroit jadis
Enflame en moins de rien les cœurs plus refroidis.
Florice, c'est ainsi, dans le temps où nous sommes,
Que les filles d'esprit sçavent prendre les hommes.
Combien en voyons-nous par tout dedans Paris
A qui ces privautez ont gaigné des maris!

FLORICE.

Pareilles privautez, où tu fondes ma gloire,
Font croire bien souvent ce qu'on ne doit pas croire.

LISETE.

Hé bien, que ferez-vous?

FLORICE.

Helas! j'en ay trop fait,
Et de tous mes desseins je ne voy point d'effet.
Il te faut confesser ce que mon imprudence
Destine à Polidor aux jeux et dans la danse;
Pour luy mieux descouvrir mon amoureux ennuy,
Si l'on baise en dansant, je ne baise que luy [2],
Je le choisis tousjours, et ma bouche de flame
Tâche à pousser l'amour jusques dedans son ame :
Mais si tu vois par là que je peche en l'aimant,
Sa cruelle froideur m'en sert de chastiment,
Et si mes actions luy monstrent que je l'ayme,
Les siennes me font voir qu'il ne fait pas de mesme.

LISETE.

S'il est si difficile et si fort à gaigner,
Feignez de vous en rire et de le dedaigner;
Quand on n'est plus aymé, c'est lors qu'on le veut [estre.

FLORICE.

Loin d'avoir des mepris et les faire paroistre,
Je cherche à tout moment les moyens de le voir
Comme le plus grand bien que je sçaurois avoir.

LISETE.

Hé bien, il le faut voir.

FLORICE.

Mais il te faut tout dire,

1. Ce qui serait plus qu'inconvenant et indécent aujourd'hui ne l'était pas alors, et les femmes s'y prêtaient par un sans-gène que l'abbé Boileau crut devoir combattre plus tard — car cette mode renouvelée sous l'Empire dura longtemps — par son singulier petit livre : *Abus des nuditez de gorge*, etc.

2. On ne dansait pas alors sans embrassades, surtout à la fin des bals, quand les *brantes* — que le cotillon remplace aujourd'hui — commençaient. Il en était un très en vogue à cette époque, qui se dansait aux chansons avec le refrain :

Tous les guéridons
Don daine,
Tous les guéridons
Don don.

Chaque cavalier devait, à son tour, faire le Guéridon, se mettre au milieu de la ronde, un chandelier à la main, et rester coi pendant que les autres s'embrassaient. Il nous en est resté le mot *guéridon*, pour désigner le petit meuble sur lequel d'abord on ne posait que des flambeaux, et l'expression bien connue : « tenir la chandelle. »

Mon aspect seulement luy donne du martire;
Aussi tost qu'il me void il destourne ses pas
De mesme que l'on fait de ceux qu'on n'ayme pas.

LISETE.

Quittez ce dedaigneux, il est trop insensible.

FLORICE.

Ne me conseille point une chose impossible.
Tâche à me secourir, songe; et je te promets
Le plus beau bavolet [1] que tu portas jamais.

LISETE.

Où se doit aujourd'huy trouver la compagnie?

FLORICE.

Je croy que ce doit estre aux vignes d'Olenie.

LISETE.

Celuy que vous aymez n'y vient-il pas tousjours?

FLORICE.

Nous ne l'avons point veu depuis cinq ou six jours.

LISETE.

Si je l'y fais venir, vous rendray-je contente?

FLORICE.

Tu m'auras mise au but où vise mon attente.

LISETE.

Il faut que dans une heure il croye assurément
Que quelqu'autre que vous en a fait son amant,
Et que si sur le soir il vient dans cette vigne,
De tous les beaux sujets il verra le plus digne.
Ainsi vous pourrez voir ce qui vous est si cher.

FLORICE.

Il faut donc dire un nom qui le puisse toucher,
Et de quelqu'une enfin qui n'y puisse pas estre.

LISETE.

En cela mon esprit se fera reconnoistre :
Je feray tout si bien qu'outre le bavolet
Vous m'offrirez encor de quoy faire un colet.

FLORICE.

Mais quel nom prendrons-nous?

LISETE.

A propos Dorimene
Doit me semble aujourd'huy s'en aller de Surêne :
Sa mere ce matin a pris congé de vous.
Servons-nous de son nom.

FLORICE.

Enfin je m'y resous.

LISETE.

Elle a de si grands biens, elle paroist si belle,
Qu'il seroit sans esprit s'il n'y venoit pour elle :
Ce n'est pas toutefois, à parler franchement,
Que vous n'ayez de quoy contenter un amant.
Voicy son vigneron. Adieu.

FLORICE.

Mais sois discrete.

SCÈNE VII

LISETE, GUILLAUME.

LISETE.

Guillaume, attends un peu.

GUILLAUME.

Que me veux-tu, Lisete?

LISETE.

Je te voudrois charger d'un secret important
Qui regarde ton maistre, et le rendra content.

GUILLAUME.

Je suis assez chargé des raisins que je porte
Sans qu'on me vienne encor charger d'une autre [sorte.

LISETE.

Les vendanges n'ont pas pour beaucoup t'occuper.

GUILLAUME.

On ne vendange pas, on ne fait que grapper [1].
Jamais la vigne ingratte aux soins d'une personne
Ne nous paya si mal des façons qu'on luy donne.
Mon ventre en un besoin serviroit de tonneau
Pour estre la prison de tout le vin nouveau.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

POLIDOR, GUILLAUME.

POLIDOR.

N'aurois-tu point songé ce que tu viens de dire?

GUILLAUME.

Ce n'est pas avec vous que je me voudrois rire.
Je dy la verité, j'en leverois la main,
Et je respecte ceux dont je mange le pain.

POLIDOR.

Le rapport de Tirsis m'empesche de te croire.

GUILLAUME.

Si je ments d'un seul mot je ne veux jamais boire.
Ouy, Lisete m'a dit que cet objet divin
Vous aime cent fois plus que je n'aime le vin,
Et que pour vous monstrer son amour infinie,
Dorimene doit estre aux vignes d'Olenie.

1. C'était la coiffure des filles de chambre et des grisettes du temps, qu'on appelait à cause de cela des *bavolettes*. On lit dans le *Ballet de l'île Louviers*, qui fut dansé en 1637 :

Petits pâtés et tartelettes,
Délices de nos bavolettes

Bien plus tard, sous la Régence, le *bavolet* s'enjoliva de rubans et changea un peu de nom. Il devint un *bagnolet*, comme on dit encore en Lorraine. Il est décrit dans le *Ballet des 24 heures*, qui fut joué en 1722 (3e partie, sc. 6).

« GUILLAUME : Qu'est-ce que c'est encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs qu'ils mettont sur leux têtes, et qui font paroitre les jeunes vieilles?

« DORINETTE. Ce sont des *bagnolets*.

1. Pour *grappiller*, qui n'en est que le diminutif. On ne l'employait guère. Il se trouve cependant à un très-curieux endroit du *Grand Coustumier de France*, imprimé en 1513.

Le baillif vendange et le prevost *grappe*,
Le procureur prend, et le sergent happe;
Le seigneur n'a rien s'il ne leur échappe.

POLIDOR.

Je te croirois, Guillaume, et Tirsis n'a rien fait !

GUILLAUME.

Ne vous estonnez point s'il n'a pas eu d'effet.
Monsieur, du premier coup on ne fend pas les mar-
Et du premier effort on n'abat pas les arbres. [bres,

POLIDOR.

Va, ne perds point le temps qui te peut rendre heu-

GUILLAUME. [reux.

Pour le perdre, Monsieur, il faut estre amoureux.

POLIDOR.

Retourne à ton travail.

GUILLAUME.

Gardez d'aller au vostre,
Le mestier d'amoureux vaut bien moins que le nostre.

POLIDOR *seul.*

Que j'ay peu d'esperance, et beaucoup de soucis !
Le moyen d'accorder, et Guillaume, et Tirsis ?
L'un me parle d'amour, l'autre parle de hayne,
Et l'un et l'autre enfin me donnent de la peine.
L'on me fait esperer quand j'ay desesperé,
Mais je n'ay point de bien qui me soit assuré,
Et dans ce triste estat où mon ame est contrainte,
Je n'ay rien de certain que les maux et la crainte.
J'approche de la vigne.

SCÈNE II

FLORICE, OLENIE, POLIDOR.

FLORICE.

Ha, voicy mon amant!
Amour, fais luy sentir combien j'ay de tourment,
Et si pour le brusler tu n'as assez de flame,
Prends un peu de ces feux que tu mis dans mon

OLENIE. [ame.

Est-ce donc Polidor qui paroist à nos yeux ?
C'est miracle, Monsieur, de vous voir en ces lieux.

POLIDOR.

Si c'estoit un miracle, agreable Olenie,
J'en ferois tous les jours en vostre compagnie,
Et le triste entretien en quoy je suis sçavant
Feroit dire bien tost que j'en fais trop souvent.

FLORICE.

Ceux qui de mesme vous sont remplis de merites
Ne peuvent pas donner d'importunes visites.

POLIDOR.

Sçachant qu'auprès de vous je n'ay rien merité,
Je doy ces bons discours à vostre honnesteté.

FLORICE.

Mais n'apperçoy-je pas Doripe et Dorimene?

SCÈNE III

OLENIE, DORIPE, DORIMENE, FLORICE, POLIDOR.

OLENIE.

Je ne vous croyois plus bourgeoise de Surêne :
Vous deviez ce matin retourner à Paris.

DORIPE.

Il nous faut recevoir la loy de nos maris.
Le mien, un peu fâcheux, a remis ce voyage
Qui nous eust pour deux jours esloignez du village;
Enfin nous revenons participer au bien
Que nous donne par tout vostre aymable entretien.

OLENIE.

Ne m'en dites pas tant, je suis sujette à croire
Ce qui me peut donner un peu de vaine gloire.
Mais entrons dans la vigne, et que secrettement
Je vous puisse parler l'espace d'un moment.

FLORICE.

O cruel accident! vers elle il s'achemine;
Il parle, elle l'escoute, et se font bonne mine.

DORIPE *à sa fille.*

Attendez nous icy, ne vous esloignez pas.

FLORICE.

O terre, en ma faveur creve toy sous leurs pas.
Je ne puis plus les voir.

DORIMENE.

Quoy, Florice ?

FLORICE *en s'en allant.*

Une affaire
M'appelle en un endroit où je suis necessaire.
Je viens tout à propos de m'en ressouvenir :
Mais voilà Polidor pour vous entretenir.

POLIDOR.

Quand mesme par des vœux offerts en sacrifice
A me recompenser j'aurois contraint Florice,
Elle ne pourroit pas me recompenser mieux
Qu'en me laissant tout seul en ces aimables lieux.
C'est icy qu'autrefois la divine Artenice [1]
Du parfait Alcidor recevoit le service,
Et c'est au mesme endroit que je suis glorieux
De vous offrir un cœur que gaignerent vos yeux.
Ne vous estonnez pas d'un discours qui vous touche,
L'œil vous a cent fois dit ce que vous dit la bouche,
Et depuis que je sers vos attraits tous divins
L'on a serré deux fois et les bleds et les vins.
Mais helas! vos rigueurs m'ont osté l'esperance
Qui donnoit de la force à ma perseverance,
Et vos perfections m'ont reduit à ce poinct
De vous aimer tousjours et de n'esperer point.

DORIMENE.

Polidor, ces discours à quelque autre agreables
Sont bien plus obligeans qu'ils ne sont veritables;
Mais par quelles rigueurs ay-je empesché l'espoir
Que vos perfections vous permettent d'avoir?
De quelles cruautez pourrois-je estre blasmée
Si je n'ay jamais sceu que vous m'ayez aymée?

POLIDOR.

Tirsis vous a monstré ce matin mes langueurs,
Et par vos actions j'ay connu vos rigueurs.

DORIMENE.

Tirsis m'en a parlé! cet importun qui m'ayme
M'a tenu des discours seulement de luy mesme.

1. Nom qui s'écrivait plus souvent *Arthénice*, et que Malherbe avait mis à la mode parmi les *precieuses*, en le formant, avec le prénom de Mme de Rambouillet, *Catherine*, dont il n'est, lettre pour lettre, que l'anagramme.

POLIDOR.

O dieux! que dites vous? si j'ay receu du mal
Falloit-il autre chose attendre d'un rival?
Il s'en repentira, cet amy detestable,
Dont la peine me cause un tourment veritable.

DORIMENE.

Si vous ne respirez que mon contentement,
Vous faindrez d'ignorer ce triste evenement.
Et si j'ay dessus vous une entiere puissance,
Faites en voir l'effet par vostre obeissance.
Je ne veux pas qu'Amour, vostre commun vainqueur,
Fasse esclatter ses feux ailleurs qu'en vostre cœur.
Tirsis est bien puny par l'excez de ma hayne,
Et je vous vange assez en le mettant en peyne.

POLIDOR.

De mesme que le cœur vous me liez les mains,
Vous me vangez beaucoup avecques vos dedains;
Mais que cette vangeance à mon gré seroit grande
Si vous m'aviez donné l'amour qu'il vous demande!

DORIMENE.

Il suffit, Polidor, que vous ayez appris
Qu'on ne vange que ceux qu'on n'a pas à mespris.

POLIDOR.

Que mon secret tourment recevra d'allegeance,
Si vous prenez long-temps le soin de ma vangeance!

DORIMENE.

Mais ma mère revient; nous nous verrons ce soir.

POLIDOR.

N'ayant point d'autre bien que celuy de vous voir,
Si je ne vous voy pas comme j'en ay l'envie,
La seule impatience aura finy ma vie.

DORIPE.

L'on nous attend chez nous, il s'en faut retourner.

POLIDOR.

Seray-je assez heureux pour vous y remener?

DORIPE.

Vous autres jeunes gens, qui cherchez les gentilles,
Vous ne nous caressez qu'à cause de nos filles,
Et la vieille aujourd'huy qui le croid autrement
A mon opinion a peu de jugement.

SCÈNE IV

FLORICE, LISETE.

FLORICE.

Que feray-je, Lisete, en ce malheur extreme,
Et qui pourra m'ayder si je me nuy moy mesme?
Polidor est venu, mais la rigueur du sort
A voulu que ce soit pour me donner la mort.
Toute nostre industrie, à moy seule fatale,
Luy donne une maistresse, à nous une rivale,
Et nostre invention n'a servy seulement
Qu'à le combler de bien comme moy de tourment.
Lisete, je l'ay veu caresser Dorimene;
Leurs gestes exprimoient une amoureuse peine,
Et leurs regards mourans par de douces langueurs
Faisoient voir en secret l'eschange de leurs cœurs.
L'on eust dit que l'ingrat luy donnoit des caresses
Seulement à dessein d'accroistre mes tristesses,
Et que ces deux amans ne se touchoient la main
Que pour faire un complot de me percer le sein.
Mais je me vengeray sans l'ayde de personne
Et je le priveray du bien que je luy donne.

LISETE.

N'appellez point amour ce peu de liberté,
Qui n'est qu'un pur effect de la civilité.
Puis qu'il venoit pour elle, il estoit raisonnable
Qu'il tâchast pour le moins à se rendre agreable,
Et qu'enfin Dorimene en eust cet entretien
De qui vous esperiez recevoir tout le bien.

FLORICE.

N'appelle point devoir une amour trop conuë,
Leur ame malgré moy m'a paru toute nuë;
Ils s'ayment, cesse donc de flatter mon ennuy,
Quiconque a de l'amour le connoist en autruy.

LISETE.

Le trait seroit plaisant s'il estoit veritable.

FLORICE.

Dis que s'il estoit vray je serois miserable.

LISETE.

Pour vostre allegement croyez donc qu'il est faux:
Souvent l'opinion fait ou finit nos maux.
Mais enfin s'il est vray qu'au mespris de la peine,
Polidor amoureux adore Dorimene,
Ce n'est pas le moyen de l'attirer à vous
Que de luy derober ce qu'il a de plus doux.

FLORICE.

Que je l'attire ou non, je seray soulagée
Alors que je sçauray que je me suis vangée;
Mais ne pourrois-je pas t'accuser justement
De n'avoir pas preveu ce triste evenement?

LISETE.

Pensez-vous qu'on prevoye une telle avanture,
De mesme qu'on prevoit le chaud ou la froidure?
Vous avez desiré le plaisir de le voir,
Vous l'avez demandé, je vous l'ay fait avoir;
Mais puisque de tout point l'affaire vous regarde
C'estoit à mon avis à vous d'y prendre garde;
Pour moy je vous diray ce que j'ay dans l'esprit
Et que dedans Paris une dame m'apprit:
Lisete, me dit-elle, en ce temps où nous sommes
Pour te faire estimer, n'estime point les hommes;
Si tu veux toutesfois approuver leur amour,
Ayme deux, trois amans, et fais-en chaque jour;
N'aye point d'autres soings que pour cet exercice,
Pour y mieux reussir emprunte l'artifice,
On ne peut trop avoir de ces biens inconstans
Dont la perte se fait tousjours en peu de temps.
Florice, c'est ainsi que parloit cette dame.
J'ayme fort ses leçons.

FLORICE.

Et pour moy je les blasme,
Mais qu'en infères-tu?

LISETE.

Qu'il vous faut à ce coup
En abandonner un pour en aimer beaucoup.
Au lieu que vous cherchez vous serez recherchée.

FLORICE.

Laisse moy dans les fers où je suis attachée:
Avoir beaucoup d'amans, ce n'est pas en avoir.

LISETE.

Mais n'en avoir qu'un seul monstre peu de pouvoir.
L'on juge qu'une fille a beaucoup de merite
Par le nombre d'amans que l'on void à sa suite.

FLORICE.

Moy, je croirois avoir de parfaites beautez
Si je pouvois d'un seul gaigner les volontez.

LISETE.

Moy qui suis d'une humeur un peu plus difficile,
Je n'en aurois pas trop quand j'en aurois dix mille.
Lors qu'on a ce mal-heur de n'avoir qu'un amant,
La crainte de le perdre afflige incessamment:
Enfin considerez sans vous mettre en colere
Que plus on a de mets, plus on fait bonne chere.
Quoy que vous me disiez du rare Polidor,
Avoir beaucoup d'amans c'est avoir un tresor.
L'un nous fait des presens, l'autre nous rend service,
Un autre, si l'on veut, fait un autre exercice.

FLORICE.

Croy que ce n'est pas là le bon-heur que j'attends,
Les discours que tu perds me font perdre le temps.

LISETE.

Qu'avez vous resolu ?

FLORICE.

D'empescher Dorimene
De cherir plus long-temps le subjet de ma peine.
Je vay faire une lettre où son pere apprendra
(S'il n'y songe bien tost) l'amour qui la perdra.
A la bien deguiser je seray si subtile
Que j'y veux meconnoistre et ma main et mon stile.
Elle sera sans nom.

LISETE.

Florice, je le croy.

FLORICE.

Mais qui la portera ?

LISETE.

Ce ne sera pas moy.

FLORICE.

Alors qu'en son jardin personne ne travaille
Nous la pourrons jetter par dessus la muraille,
Si bien que le premier qui la rencontrera
La fera voir au pere et nous obligera.

LISETE.

Vous la cachetterez, vous y mettrez l'adresse.

FLORICE.

Où l'amour ne peut rien usons de la finesse.

SCÈNE V

CRISERE, DORIPE.

CRISERE.

Le party me plaist fort, he bien, qu'en dites vous?
Rejettez vous Tirsis qui vient s'offrir à nous ?
Je n'ay pour aujourd'huy remis vostre voyage
Qu'affin de vous parler touchant ce mariage.

DORIPE.

Tirsis est honneste homme, et les commoditez
Accompagnent fort bien ses bonnes qualitez.
Sa façon est aimable, il faut que je l'avoüe,
Et sa gentille humeur merite qu'on le louë,
Mais...

CRISERE.

Que voulez-vous dire avecques vostre mais?
C'est un point arresté, ne m'en parlez jamais.
Ne quitterez-vous point cette humeur difficile?
Mais c'est parler en vain, ce sexe est indocile,
Et c'est avec raison qu'on dit communement
Qu'il n'est bon qu'en un lit et dans un monument[1].
Affin qu'en peu de temps nostre bien se consomme
Vous desirez pour gendre avoir un gentil-homme?

DORIPE.

Quoy que vos sentimens soient opposez au mien,
Ce desir est permis alors qu'on a du bien.
On ne sçauroit trouver de plus grande richesse
Qu'en la possession de la seule noblesse.
Ce bien tousjours aimable et tousjours plein d'appas
Ne depend pas du sort par ce qu'il n'en vient pas.
Il esleve nos noms bien plus haut que les nuës,
Il donne de l'éclat aux maisons inconnues.

CRISERE.

Quel est le courtisan qui vous fait ces leçons?
Et qui vous entretient de ces belles chansons?
Vous ne dites cela que pour me faire rire.

DORIPE.

Comme je le voudrois, je viens de vous le dire.

CRISERE.

On verroit bien plustost le soleil sans clairté,
Que l'esprit d'une femme exempt de vanité.

DORIPE.

Sans doute Palmedor espousant nostre fille
Seroit un ornement pour toute la famille.

CRISERE.

Je ne permettray point que ma fille ait d'amant
Qui n'a jamais eu d'or qu'en son nom seulement.
Cette noblesse seule est un foible advantage:
On ne se nourrit pas d'un pareil heritage,
Et, malgré les leçons que vous fait Palmedor,
Un homme est assez noble alors qu'il a de l'or.
On l'aime, on le respecte, on souffre ce qu'il ose;
S'il sçait garder son or, il sçait beaucoup de chose;
Enfin pour se parer de la necessité
L'or en bourse vaut mieux que le fer au costé.

DORIPE.

Si vous n'aviez desja l'ame preoccupée,
Vous diriez que les biens se gardent par l'espée.

CRISERE.

Puis que sans son secours je les ay sceu garder,
Je les sçauray sans elle encore posseder.

1. Dans le sens latin de *monumentum*, qui voulait dire tombeau. Maynard disait à la même époque :

> C'est une loi, non pas un châtiment
> Que la nécessité qui nous est imposée
> De servir de pâture aux vers du *monument*

DORIPE.

C'est tousjours un bon-heur que nul autre n'efface,
Que de pouvoir nombrer des nobles en sa race.

CRISERE.

Sans nous entretenir de discours ennuyeux,
Il vaut bien mieux nombrer son or que ses ayeux.
Ne m'en parlez donc plus; tout homme raisonnable
Ne se doit allier qu'avecque son semblable:
La nature l'apprend, et nous monstre ce point,
La colombe jamais à l'aigle ne se joint.
L'alliance d'un noble a fait souvent cognaistre
Qu'en le prenant pour gendre on se donne son maistre.

DORIPE.

Pensez-vous que ma fille approuve vostre chois?

CRISERE.

Ne la cajollez point, ou si je le sçavois.....

DORIPE.

C'est à vous d'ordonner, à moy de me soumettre.

SCÈNE VI

DORIMENE, CRISERE, DORIPE.

DORIMENE.

Passant par le jardin j'ay trouvé cette lettre.
Elle s'adresse à vous.

CRISERE.

Il faut voir ce que c'est.
Ne la detournez point d'un dessein qui me plaist.

DORIPE.

Ne craignez point cela, je parle des vendanges.
Que l'aage met un homme en des humeurs estranges!

CRISERE.

Dorimene, approchez, et voyez cet escrit.

DORIMENE.

Hé Dieux!

CRISERE.

Enfin je voy jusques dans son esprit.
Elle ayme Polidor, cette jeune indiscrette,
Et voicy le tesmoing de leur amour secrette.

DORIPE.

Qui l'eust jamais jugé!

DORIMENE.

Mais qui pourroit juger,
Que n'estant pas à moy je me puisse engager?
Je dépend trop de vous, et je suis trop heureuse
D'estre de vos conseils seulement amoureuse.

CRISERE.

Aimer sans nostre avis, et choisir un muguet
Qui n'a pour tout son bien que beaucoup de caquet!
Ha! que ces cajolleurs de femmes et de filles
Apportent d'infamie aux meilleures familles!
Ce sont de vrays serpens en hommes transformez
Qui donnent de beaux fruits qui sont envenimez.
Ne le croyez jamais, detestez son approche
De mesme qu'un vaisseau fuit celle d'une roche;
Ne hantez plus les siens, je sçauray mieux que vous,
Alors qu'il sera temps, vous choisir un espoux.
Songez à m'obeyr, et mettez vostre estude
A chasser vostre amour et mon inquietude,
Ou j'apprendray bien tost à vostre esprit blessé
Que Long-champs [1] est plus près que vous n'avez pensé.

DORIMENE.

O fille infortunée, infidelle à moy mesme,
De qui me doy-je plaindre en ce mal-heur extrème?
Et qui doy-je accuser de mes maux inhumains
Si le coup qui me blesse est venu de mes mains?
Je me suis de liens moy mesme revestüe;
J'ay donné le poignard à celuy qui me tue;
J'ay forgé, j'ay basty mes fers et ma prison,
Et je me suis moy mesme apresté le poison.
O funeste jardin, ô jardin redoutable
Qui me fais recueillir un fruit si detestable!
Helas! je puis bien dire en me noyant de pleurs
Que je viens de trouver un serpent sous les fleurs.
Mais quel est le demon qui découvre ma flame?
Mon discours, ou mes yeux ont ils trahy mon ame,
Ou par mes actions ay-je monstré l'amour
A qui jusques icy j'ay refusé le jour?
Mais doy-je m'estonner d'apprendre qu'on le sçache?
Si l'amour est un feu, le moyen qu'il se cache!
Ha! voicy Polidor qui vient m'entretenir:
Dieux! fuiray-je mon bien quand je le voy venir?

SCÈNE VII

POLIDOR, DORIMENE, CRISERE.

POLIDOR.

He bien, mais qu'avez vous? ma visite importune
Vous est elle un sujet de mauvaise fortune?
Si je vous ay dépleu, je suis prest à perir,
Commandez moy, mon cœur, de vivre ou de mourir:
D'une ou d'autre façon il est en ma puissance
De monstrer mon amour par mon obeissance.

DORIMENE.

Helas! si vous m'aimez, que mon triste discours
Va joindre de tourmens avecques vos amours!
Mais pour vous tesmoigner que vostre Dorimene
N'a jamais consenty que vous fussiez en peine,
Je jure, Polidor, que depuis douze mois
Sans que vous l'ayez sceu, j'ay vescu souz vos lois,
Et si je ne voulois vous conserver encore
Je ne vous dirois pas que ce cœur vous adore;
Je ne vous dirois pas que ce cœur enflammé
Fut heureux jusqu'icy de vous avoir aimé:
La honte maintenant sur mon visage peinte
Deffendroit à l'amour et les pleurs et la plainte.
Mon discours est hardy; mais la necessité
M'excuse devant vous de cette liberté.

POLIDOR.

Vous qui tenez un rang entre les plus parfaites

1. Couvent de Sœurs mineures ou l'on cloitrait les filles rebelles. Il avait été fondé au XIII[e] siecle, par Isabelle de France, sœur de saint Louis, dans le bois de Boulogne. Les offices en étaient célèbres, surtout ceux de la semaine sainte. Tout le beau monde s'y rendait en voiture; de là ce que nous appelons encore, à la même époque de l'année, « la promenade de Longchamps, » bien que, depuis plus d'un siecle, il ne reste plus rien de l'abbaye. C'était par excellence le couvent des femmes, et l'on disait d'un homme qui les aimait beaucoup : « Il est de l'abbaye de Longchamps, il tient des dames. »

Ne vous excusez point du bien que vous me faites.
Mais puisque vos discours ont disposé mon cœur
A recevoir les coups de la mesme rigueur,
Parlez, ne feignez plus, seul objet que j'adore,
Mes maux seront legers, si vous m'aimez encore ;
Vostre seule amitié me donne plus de biens
Que l'enfer ne pourroit me faire de liens.

DORIMENE.

Je ne vous doy plus voir; mon pere impitoyable
En vient de prononcer l'arrest irrevocable.

POLIDOR.

Vous voulez m'esprouver.

DORIMENE.

La tristesse où je suis,
Sans feindre d'autres maux me donne assez d'ennuis.

POLIDOR.

Triste et cruel effect du sort qui m'accompagne !
Faut-il que je vous perde au point que je vous gaigne?
O bon-heur sans pareil que j'ay si peu gardé,
Qu'à peine il me souvient de l'avoir possedé!
Si je ne puis parler, ne puis-je pas escrire ?

DORIMENE.

Sa seconde deffence augmente mon martyre;
Car les commandemens qu'il m'a faits sans raison
Me deffendent de voir ceux de vostre maison.
Pour moy qui crains sur tout d'allumer sa colere,
Je voudrois vous aimer et toutesfois luy plaire.

POLIDOR.

Tirsis m'a fait sans doute un si perfide tour,
Et par luy vostre pere a connu mon amour.

DORIMENE.

Sur peine de me perdre après cette disgrace
Ne luy parlez jamais de tout ce qui se passe ;
Feignez qu'il est tousjours entre vos plus cheris,
On mesdit à Surêne aussi bien qu'à Paris.

POLIDOR.

Permettez qu'un seul coup punisse un double outrage.

DORIMENE.

Monstrez moy de l'amour plustost que du courage.

POLIDOR.

Qui dispose du cœur peut disposer du bras.

DORIMENE.

Le ciel qui vange tout ne vous oublira pas.

POLIDOR.

Mais je viens de trouver un moyen pour escrire
Sans que les plus subtils y trouvent rien à dire.

DORIMENE.

Comment donc?

POLIDOR.

Je feindray d'aimer auprès d'Autueil
Une jeune beauté qui me fait bon accueil;
Phillis sera son nom.

DORIMENE.

Je ne vous puis comprendre.

POLIDOR.

Quatre mots seulement me peuvent faire entendre.
Sous ce nom de Phillis, je traceray des vers
Que je sçauray donner en mille endroits divers,
Tant de monde en aura par tout dans le village
Que vous les pourrez voir sans donner de l'ombrage.
Là vous reconoistrez que ma fidelité
Semblable à vos beautez n'a rien de limité :
Vous y verrez mes feux, vous y lirez les plaintes
Que fait pousser l'absence aux ames bien attaintes :
Vous y verrez enfin que l'amour triomphant
Est si grand dans mon cœur qu'il cesse d'estre enfant.
Mais servons nous icy du secours de Lisete
Puisqu'elle sçait desja vostre amitié secrete.

DORIMENE.

Elle la sçait !

POLIDOR.

Au moins elle m'a fait sçavoir
Qu'aux vignes aujourd'huy vous desiriez me voir,
Et je vous ay monstré par mon obeissance
Combien je fais estat d'estre en vostre puissance.

DORIMENE.

De qui l'a-elle sceu ? vous m'estonnez.

POLIDOR.

Je croy
Qu'elle l'a pu sçavoir de vous mesme.

DORIMENE.

De moy !
Croyez qu'elle fait voir à beaucoup qu'elle abuse
Qu'aux champs comme à la ville on void regner la ruse.

POLIDOR.

Je luy doy toutesfois le bien que j'ay receu,
Puis que j'ay profflté de ce que j'en ay sceu.

DORIMENE.

Ne luy parlez de rien, vous pourriez vous instruire
Qu'elle vous a servy seulement pour vous nuire.

POLIDOR.

Je vous croiray, Madame, et seray satisfait
Si mon premier dessein rencontre un bon effet.

DORIMENE.

Que j'auray de bon-heur, si le ciel secourable
Nous donne en ce dessein un succez favorable!

CRISERE.

Dorimene, rentrez, il fait beau voir si tard
Avec ces cajolleurs une fille à l'escart.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

TIRSIS, PHILEMON.

TIRSIS.

Que me sert, Philemon, l'affection du pere
Si la fille me perd lorsqu'il veut que j'espere?
Helas! je suis reduit à ce mal-heureux point,
Que je tourne sans cesse, et je n'advance point :
L'ingrate me condamne à mourir dans la flame
Que l'esclat de ses yeux alluma dans mon ame,

Et son dedain m'apprend que le nom d'amoureux
N'est jamais esloigné du nom de mal-heureux.
Enfin elle me tue, et j'en suis idolastre.

PHILEMON.

Vous souffrez justement pour estre opiniastre;
Vous l'allés appeller afin de vous guerir,
Et vous avez en vous de quoy vous secourir;
Vous avez la raison, servez vous de son ayde
Et n'allez pas ailleurs rechercher un remede.
L'on a tousjours blasmé ces esprits dedaigneux
Qui vont chercher ailleurs ce qu'on trouve chez eux.
Considerez enfin ce secours veritable,
Il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit profitable.

TIRSIS.

En vain tes sentimens s'opposent à mes vœux,
Tes discours sont des vents qui font croistre mes feux,
Et non pas un remede à l'excez de ma peine.

PHILEMON.

Pour guerir, vous voulez le cœur de Dorimene,
Vous desirez l'amour de ce sexe inconstant
Comme le plus grand bien que vostre esprit attend;
Mais si pour l'aquerir bien souvent on se geyne,
A se le conserver on n'a pas moins de peine,
Si bien qu'un pauvre amant est toujours malheureux
Soit qu'un bel œil le flatte ou luy soit rigoureux.

TIRSIS.

L'amour ingenieux à donner des supplices
Nous fait mesme en souffrant rencontrer des delices,
Et l'on ne trouva point de veritable amant
Qui n'estime les fers qu'il supporte en aimant.
Dorimene est l'objet de ma flame eternelle;
Pour elle j'ay souffert, je souffriray pour elle.

PHILEMON.

Mais que vous servira de vous geyner encor,
Si vous n'ignorez pas qu'elle aime Polidor?

TIRSIS.

Son père l'a pour moy banny de sa famille.

PHILEMON.

Il ne l'a pas banny de l'esprit de sa fille.

TIRSIS.

La deffence d'aimer, qu'il luy fait tous les jours,
Surmontera bien-tost de si foibles amours.

PHILEMON.

Apprenez aujourd'huy qu'en un jeune courage
La deffence d'aimer fait aimer davantage,
Et qu'Amour, qui retient la nature d'enfant,
Demeure opiniastre à ce qu'on luy deffend.

TIRSIS.

J'ay sceu que Polidor l'a depuis peu laissée,
Et qu'un autre subjet occupe sa pensée.
Amy, si Dorimene apprend ce changement,
Je n'en puis esperer que du soulagement.
Mais je voy Polidor.

SCÈNE II

POLIDOR, GUILLAUME, TIRSIS, PHILEMON.

POLIDOR.

Fais un tour dans Surène,
Et ce que tu pourras pour y voir Dorimene,
Cours, vole.

GUILLAUME.

Que je vole! à vous en bien parler,
Les oyseaux comme moy ne sont pas pour voler.

POLIDOR.

Mets luy ce mot en main, et fais en telle sorte
Qu'on ne surprenne point celuy la qui le porte.

GUILLAUME.

Que ma condition se releve en un jour
D'estre de vigneron fait messager d'amour!

POLIDOR.

N'ont-ils point entendu ce que nous devons taire?

GUILLAUME.

Ils sont trop esloignez, adieu, laissez moy faire.

TIRSIS.

Devons nous l'accoster après ce que j'ay fait?

PHILEMON.

Il s'approche de nous.

POLIDOR.

Je les trouve à souhait.

PHILEMON.

Où s'en va Polidor?

POLIDOR.

Je vay voir.

PHILEMON.

Dorimene?

POLIDOR.

Je ne suis plus d'humeur à me nourrir de peine.
Je deteste l'amour quand il donne des pleurs,
Et je ne le suy point s'il ne donne des fleurs.
L'amour est autrement le supplice de l'ame;
Son feu n'est dans les cœurs qu'une infernalle flame;
Enfin si le plaisir ne le suit en tout lieu,
C'est un petit demon, et non pas un grand dieu.

TIRSIS.

Vous estes bien changé.

POLIDOR.

Je serois sans courage
Si j'aymois plus long-temps aux lieux où l'on m'outrage.

PHILEMON.

Vous aimez toutesfois.

POLIDOR.

Ouy, mais j'ayme en des lieux
Où je suis mieux receu que ne seroient les dieux.
J'aime devers Autueil une beauté divine,
Et c'est là que la rose est pour moy sans espine,
Et c'est là que l'Amour sans dessein de blesser
Ne se sert point des traits qui peuvent offenser.
Je veux sur ce subjet vous monstrer quelques rimes
Qui sont de mon amour les premieres victimes.
Je les allois offrir à l'aymable beauté
Qui retient sous ses loix mon esprit arresté.

TIRSIS.

Polidor est poëte.

POLIDOR.

Amour m'a fait conaistre
Qu'un veritable amant est tout ce qu'il veut estre;
Mais si je fais des vers, c'est pour me faire aimer,
Et non pas, Philemon, pour me faire estimer:

Le nombre est assez grand de ces melancoliques,
Qui cherchent par leurs vers des loüanges publiques.

PHILEMON.

Il est vray qu'en ce temps où tout va de travers
On void plus de rimeurs, qu'on n'entend de bons vers:
Tel se croid habille homme en cet art qu'il embrasse
Qui tient plus du cheval que du dieu de Parnasse[1].

TIRSIS.

Mais monstre nous tes vers.

POLIDOR.

S'ils ne sont excellens,
Ils ne parlent pas mal de mes feux violens.

TIRSIS *lit les vers de Polidor.*

Philis, unique bien que mon ame souhaite,
Si mes vers n'ont point d'ornement,
Je n'affectay jamais le titre de poëte
Mais celuy de parfait amant.

Je trouve dans mes fers le comble de ma gloire,
Je me plais d'y perdre mon cœur;
Bien que je sois captif dessous vostre victoire,
Je croy pourtant estre vainqueur.

Si souvent aux souspirs la passion m'engage,
Ce n'est que pour vous assurer
Qu'ayant beaucoup d'amour j'en sçay tout le langage
Qui consiste à bien souspirer.

Un dieu viendroit m'offrir sa divinité mesme
En eschange de mon amour,
Que mon cœur, orgueilleux de sçavoir que l'on m'aime,
Luy demanderoit du retour.

Mais je suis si superbe en vous donnant des larmes
Et quand je me sens consumer,
Que j'aime mieux estre homme en adorant vos charmes
Que d'estre dieu sans vous aimer.

J'aime mieux vous donner des vœux et des offrandes
Que d'en recevoir d'un mortel :
Soyez donc ma deesse, escoutez mes demandes,
Et mon cœur sera vostre autel.

POLIDOR.

Hé bien, qu'en dites-vous? Pour le moins je m'exprime
Et ne me contrains point pour aller à la rime.

TIRSIS.

Ces vers me semblent bons.

PHILEMON.

Mais ce mot vous plaist-il?

POLIDOR.

Ne me censure point pour paraistre subtil.

TIRSIS.

Il est de ces censeurs dont les langues hardies
Sont souvent le seul mal qu'on trouve aux comedies.

PHILEMON.

A propos, l'autre jour je m'y trouvay surpris,
Et comme prisonnier entre ces beaux espris[2]:
La piece qu'on joüoit estoit incomparable,
Les plus judicieux la trouvoient admirable :
Toutesfois ces rimeurs, moins doctes qu'envieux,
N'y pouvoient rien trouver qui ne fust ennuyeux.
L'un faisoit de l'habile (et pour moy je m'en moque)
L'autre disoit tout haut : Cette rime me choque,
Ce mot n'est pas françois, et m'estonne comment
On luy vient de donner tant d'applaudissement.
Ainsi parlent ces gens dont l'esprit populaire
Ne sçauroit rien souffrir comme il ne peut rien faire.

POLIDOR.

Tirsis, rends moy ces vers.

TIRSIS

Cher amy Polidor,
Je les veux conserver de mesme qu'un tresor.

POLIDOR.

Rends les moy, je te prie, il faut que je vous quitte,
Et qu'envers ma Phillis cette rime m'acquitte.

TIRSIS.

S'ils n'estoient pas si bons, tu les pourrois avoir.

POLIDOR.

Il faut donc les rescrire, adieu, jusqu'au revoir.

TIRSIS.

Amy, voicy dequoy détromper Dorimene,
Et j'ay dans ce papier un remede à ma peine.

POLIDOR *seul.*

Pauvre amant abusé, tu n'as donc pas appris
Que je t'allois donner les vers que tu m'as pris,
Et qu'en les demandant, moy mesme, j'apprehende
Que ta discretion accorde ma demande.
S'il ne porte aujourd'huy son tourment dans le sein,
Je suis bien asseuré qu'il le porte en sa main.
Il va monstrer ces vers à l'œil qui nous captive,
Mais pour m'en assurer, il faut que je le suive.
Dieux! qui pourroit me nuire et me desobliger,
Si mesme mon rival se rend mon messager?

SCÈNE III

GUILLAUME.

Auprès de ce costau Dorimene sommeille,
Il faut que je l'aborde et que je la reveille,
Ou que secrettement poursuivant mon dessein
Je luy coule ce mot jusque dedans le sein.
Son pere est dans sa vigne, ha! que n'est-il possible
Que pour un seul instant je me rende invisible?
Je me contenterois et Polidor aussi;
Mais j'apperçoy Tirsis qui s'approche d'icy.
Il faut que je me cache attendant qu'il s'en aille.

SCÈNE IV

TIRSIS, GUILLAUME, POLIDOR.

TIRSIS.

Ne souffre plus, Amour, qu'en vain je me travaille
Pour monstrer un effet de ta divinité.
Change le cœur ingrat d'une fiere beauté.

1. Ce passage, où Du Ryer se venge des mauvais poëtes, sans en être — ici du moins — un très-excellent lui-même, a été cité par les frères Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre françois*, t. V, p. 120, à l'endroit où ils rendent compte de cette piece.

2. Il y avait sur le théâtre, jusqu'à l'époque de Voltaire, qui le redoutait fort, le banc des auteurs, où se formulaient toujours les jugements les plus prompts, les plus tranchants, et jamais les plus favorables.

Mais je la voy qui dort, cette belle retive,
Et j'ay sous mon pouvoir celle qui me captive:
A voir près des raisins l'œil qui nous a vaincus
L'on diroit que Cypris visite icy Bacchus.
Approche-toy, Tirsis, ne redoute personne,
Chacun peut s'emparer d'un bien qui s'abandonne;
D'un bien qui s'abandonne! helas, son seul aspect
Pour le garder icy fait naistre le respect,
Et par les traits nouveaux, dont je sens la menace,
Je voy bien que l'Amour veille auprès tant de grace.

GUILLAUME *caché dans une vigne.*

Le pauvre homme ressemble à ce bon mesnager
Qui voyoit de bons mets et qui n'osoit manger.

TIRSIS.

Le soleil endormy se fait icy paraistre.

GUILLAUME.

Garde toy d'y toucher, c'est le bien de mon maistre.

TIRSIS.

Peut-estre que l'Amour, lassé de me blesser,
La fait icy dormir pour me recompenser;
Mais que pourrois-je craindre en cette douce guerre,
Si je voy maintenant mon ennemy par terre?
Baise, baise à ton gré sa bouche et son beau sein
Et de tes longs travaux paye toy par ta main.

POLIDOR *caché.*

Ha! que vien-je de voir? il baise l'infidelle,
Et ce que je feignois est veritable en elle!

DORIMENE.

Que faites-vous, Tirsis? Impudent, effronté,
Est-ce ainsi qu'avec vous je suis en seureté?

TIRSIS.

Qu'ay-je dit, qu'ay-je fait qui vous puisse deplaire?

DORIMENE.

Pourrois-tu me nier ce que tu viens de faire?

TIRSIS.

Je n'ay pris qu'une fleur qu'on doit laisser cueillir;
Mais si ma passion m'a fait icy faillir,
Commettant à genoux cet agreable crime
J'en demandois ce semble un pardon legitime,
Et si vostre douceur me le veut accorder,
Je suis tout prest encor à vous le demander,
Dequoy vous plaignez vous?

DORIMENE.

Dequoy! voleur, infame!

TIRSIS.

Vous m'avez derobé ma franchise et mon ame,
Et vous voyez pourtant que je ne me plains pas
Du precieux larcin que m'ont fait vos appas.
Je vous ay pris un bien que vous donnez aux roses,
Comme à toutes les fleurs nouvellement escloses.
Quant vous baisez les fleurs dont la terre se peint
Vous monstrez à baiser celles de vostre teint.
Mais pourquoy blasmez-vous cette douce entreprise,
Si j'ay desja perdu la faveur que j'ay prise?
Les plus ardans baisers qu'on donne et que l'on rend
Sont des biens que l'on perd au point que l'on les [prend.

GUILLAUME.

Pour n'estre plus subjette à de semblables fievres
Elle devroit dormir de mesme que les lievres.

TIRSIS.

Nous avons tous deux tort.

DORIMENE.

En quoy puis-je l'avoir,
Si je n'ay rien commis qui choque mon devoir?

TIRSIS.

Moy, d'avoir pris un bien que je devois attendre,
Et vous, d'avoir donné l'occasion de prendre.

DORIMENE.

Tirsis, je sçauray bien empescher desormais
Que vous ne profitiez des fautes que je fais.
Demeurant seule icy j'en fais une trop grande,
Et vous en profitez, adieu.

TIRSIS.

Je ne demande,
Pour le juste loyer des maux que j'ay soufferts,
Qu'un peu de vostre temps pour regarder ces vers.
Ils sont de Polidor, voyez son artifice,
Souffrez que je vous rende un favorable office.

DORIMENE *un peu bas.*

Il ne croid pas parler si veritablement.
Qu'ils soient de Polidor, qu'ils soient d'un autre [amant,
Je donneray tousjours une ferme asseurance
Que je mets leur amour dedans l'indifference;
Mais pour vous contenter, il faut voir ce que c'est.

TIRSIS.

Ces stances vous plairont, si l'inconstance plaist.
Si l'on m'oste le prix que merite ma flame,
Je chasseray du moins Polidor de son ame.

DORIMENE *à l'escart.*

Il vange Polidor en le servant icy.
Que ne puis-je l'avoir, pour le traiter ainsi?

(Elle baise les vers de Polidore.)

TIRSIS.

Je croy qu'avec les dens son despit les deschire.
Hé bien, qu'en dites vous?

DORIMENE.

Je n'en sçaurois rien dire,
Sinon que Polidor m'oblige infiniment
De m'assurer ainsi de son contentement.
Qu'il aime à son plaisir Phillis ou Dorimene,
Je n'en auray jamais aucun subjet de peine.

TIRSIS.

Voyez son inconstance, et ma fidelité;
Et jugez là dessus ce que j'ay merité.

DORIMENE.

Je garderay ces vers pour vostre recompense,
Et c'est là vous aimer bien plus que l'on ne pense.
Je fay voir mon amour par des signes certains
Alors que je reçoy ce qui vient de vos mains.
Mais quelque ardante amour que vous fassiez parais- [tre,
Si l'autre est inconstant, vous le pouvez bien estre.

TIRSIS.

Si j'ay paru constant mesme dans les soupirs,
Que ne serois-je point au milieu des plaisirs?

DORIMENE.

Non, non, pour estre aimé rendez vous infidelle.

TIRSIS.

En ce poinct seulement, je vous seray rebelle.

DORIMENE.

Mais il m'en faut aller.

TIRSIS.

Au moins en ce dessein
Si le cœur vous déplaist, je vous offre la main,
Et si vostre rigueur m'en fait une deffence,
Vostre civilité m'en donne la licence.

SCÈNE V

POLIDOR, GUILLAUME.

POLIDOR.

Helas! que ce depart me donne de soucis,
Et que j'ay peur de voir mes soupçons esclaircis!

GUILLAUME.

Qui vous croyoit si près?

POLIDOR.

As-tu donné ma lettre?

GUILLAUME.

Tirsis trop tost venu ne me l'a pû permettre.

POLIDOR.

Ha! je l'ay veu baiser l'infidelle beauté
Qui se rit devant moy de ma fidelité.
J'ay veu prendre le prix d'une amour sans seconde,
Je viens de voir piller les plus grands biens du mon- [de.

GUILLAUME.

Comment! quelques soldats en secret assemblez
Sont ils venus piller et nos vins et nos bleds?
Ce sont les plus grands biens que nous sçaurions [attendre.

POLIDOR.

Je parle des baisers que Tirsis vient de prendre.

GUILLAUME.

Vous parlez de baisers, c'est un pretieux fruit,
Cela merite bien qu'on fasse tant de bruit.
Je prefere aux baisers des plus belles du monde
Les humides baisers d'une tasse profonde.

POLIDOR.

Les brutaux comme toy seront de ton costé.

GUILLAUME.

Vostre raison vaut moins que ma brutalité.

POLIDOR.

L'infidelle!

GUILLAUME.

Dequoy peut-elle estre accusée?
Dorimene dormoit quand Tirsis l'a baisée,
Et j'ay pour bons tesmoings et mes yeux et le ciel
Qu'il irrita l'abeille en recueillant le miel.

POLIDOR.

Elle dormoit, Guillaume!

GUILLAUME.

Elle dormoit, mon maistre.
Si vous estiez icy, vous l'avez pû conaistre.

POLIDOR.

Que tu me resjoüis!

GUILLAUME.

Et ma foy si ma main
Eust pû cacher ce mot dans les lis de son sein,
Puisqu'un petit soupçon vous met en frenesie,
Vous eussiez eu pour moy la mesme jalousie.
En baisant la beauté qui vous geyne si fort
Je me fusse payé moy mesme de mon port.

POLIDOR.

Tu n'es pas dégousté.

GUILLAUME.

Ma taille et mon visage
En donnent, ce me semble, un ample tesmoignage;
Ne trouvez pas mauvais mes appetits nouveaux,
Toute sorte de gens aime les bons morceaux.
Mais je crains que Tirsis ait recours à la ruse
Pour gaigner aujourd'huy l'amour qu'on luy refuse.
Il a monstré...

POLIDOR.

Des vers.

GUILLAUME.

Dont il vous dit l'auteur.

POLIDOR.

J'ay composé la piece, il n'en est que l'acteur.

GUILLAUME.

Si Dorimene croid qu'une autre vous engage,
Comme desja le bruit en est dans le village?

POLIDOR.

Ne crains point qu'en amour je reüssisse mal,
Je serois sans plaisir si j'estois sans rival.
Si Tirsis me trompa près de celle que j'aime,
Il vient de me vanger en se trompant luy mesme.
Charitable rival, dont le soing diligent
Me console et m'oblige en se desobligeant.
Mais ce n'est pas assez, il faut voir Dorimene;
Il faut que son discours m'oste un reste de peine,
Et s'il me confirmoit le present de son cœur,
Je ne redouterois ny pere ny rigueur.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LISETE, FLORICE.

LISETE.

Non, je ne pense pas que l'inconstance mesme
Puisse en si peu de temps oublier ce qu'elle aime.
L'autre jour Polidor possedoit vostre cœur;
Vous l'appelliez par tout vostre aimable vainqueur;
Et vous brusliez d'un feu si vif qu'à vous entendre
J'aprehendois souvent de vous trouver en cendre.
Aujourd'huy cependant, apres tant de soucis,
Vostre cœur s'en retire et retourne à Tirsis.

FLORICE.

Ne t'imagine point que j'en seray blasmée:
Pourrois-tu bien aimer, et n'estre pas aimée?

Le plus grand des tourmens que l'on souffre icy bas,
C'est d'aimer constamment et de ne l'estre pas.
Peux-tu donc me blasmer de me voir inconstante,
Si je ne veux changer que pour estre contente?
Lisete, à ton avis, seroit-ce avec raison
Qu'on blasmeroit celuy qui fuiroit sa prison,
Et qui s'efforceroit de sortir des supplices
A dessein de se mettre au chemin des delices?
Puis que l'amour est fait pour le contentement,
Pourquoy le suivra-on, s'il donne du tourment?

LISETE.

Tout ce que vostre esprit pourroit mettre en usage
Ne vous ostera pas le titre de volage;
Recherche qui voudra vos legeres amours,
Vous n'estes pas d'humeur d'aimer plus de trois [jours.
Qu'on paroisse pour vous froid, inconstant ou ferme,
Vostre amour est constant à n'avoir que ce terme.
Mais vous aimez Tirsis, sans toutesfois sçavoir
S'il voudra seulement vous parler et vous voir.

FLORICE.

Lisete, je sçay bien qu'il aime Dorimene;
Mais si je suis legere, elle est plus inhumaine.
Si bien qu'un seul regard plein d'amour et d'attraits
Me fera recouvrer la perte que j'en fais.
Un sousris, un regard, tant soit peu de licence,
Dessus l'esprit d'un homme ont beaucoup de puis- [sance.
Se voyant caressé, Lisete, assure toy
Qu'il sera trop heureux de revenir à moy.

LISETE.

Et si vous le trouvez d'une humeur trop estrange,
Vous sçavez au besoin faire valoir le change.

FLORICE.

Mais je le voy qui vient; irons nous au devant?
Il s'approche de nous tout triste et tout resvant.
N'y songez plus, Tirsis.

SCÈNE II

TIRSIS, LISETE, FLORICE.

TIRSIS.

Ha! je jure, Madame,
Qu'estant si près du corps vous estiez loin de l'ame.

FLORICE.

Et je jure, Tirsis, que, malgré nos discords,
Vous estes près du cœur beaucoup plus que du corps.

LISETE.

Que vous faites du froid! Hé, dieux! que d'artifice!
Ne vous souvient-il plus d'avoir aimé Florice?

TIRSIS.

Il me souvient de plus de sa legereté.

FLORICE.

Mais vous trouvez ailleurs bien plus de cruauté.

TIRSIS.

Il vaut mieux endurer auprès d'une cruelle
Que de se resjouir auprès d'une infidelle.
Lors qu'on endure ainsi, l'on espere tousjours
Le bon-heur d'adoucir l'objet de ses amours;
Mais quand l'on est aimé d'une fille changeante,
On craint tousjours le mal de la voir inconstante:
Florice, après cela vous pouvez assurer
Lequel vaut mieux enfin de craindre ou d'esperer.

FLORICE.

Le bien present vaut mieux que celuy qu'on espere.

TIRSIS.

Ce n'est pas un grand bien qu'une amitié legere.

LISETE.

J'ay plus porté pour vous de poulets [1] chaque jour,
Qu'il ne s'en trouveroit dans nostre basse-cour.
Vous cherchiez comme un bien ma seule confidence;
Cependant aujourd'huy...

TIRSIS.

Je cherche le silence,
Et vos discours trop longs me font bien esprouver
Qu'où paroist vostre sexe on ne le peut trouver.

LISETE.

Hé bien, que dites-vous de cette vaine gloire?
L'avez-vous regardé? Je ne le sçaurois croire;
Car vous disiez tantost que vos regards plus doux
Le rendroient trop heureux de revenir à vous.

FLORICE.

N'as-tu pas reconnu qu'il parloit par contrainte,
Et qu'il veut m'esprouver avecque cette feinte?

LISETE.

Vous voulez qu'il se feigne, et le croyez ainsi!
Mais de vostre poursuite il a peu de soucy.

FLORICE.

Tu n'as pas remarqué que son œil moins farouche,
Démentoit les discours que me faisoit sa bouche?

LISETE.

Je n'ay point veu cela, mais j'ay veu des mespris
Capables d'ebranler les plus fermes esprits.
Florice, les dedains seroient ils les caresses
Que l'amour de Tirsis reserve à ses maistresses?

FLORICE.

Mais j'apperçoy quelqu'un, il se faut retirer.

LISETE.

Que tous ces changemens vous feront souspirer!

SCÈNE III

GUILLAUME, POLIDOR.

GUILLAUME.

A vous voir maintenant en cet habit fantasque,
On s'imagineroit que vous allez en masque,
Et l'on ne pourroit pas, en l'ordre où je vous voy,
Dire quel est le maistre ou de vous ou de moy.

1. On a longtemps cherché l'étymologie de ce mot dans le sens de lettre d'amour. Elle est cependant bien indiquée par Molière, quand il dit dans l'*École des maris* :

... Une lettre *en poulet cachetée*.

La forme du billet, plié, avec deux pointes, simulant les ailes d'un poulet, est, à n'en pas douter, comme le remarquait déjà Furetieres, l'origine de l'expression. On avait d'abord dit un *chapon*, ce qui faisait un peu contre-sens avec des lettres d'amour. Dans les poésies de Christophe de Beaujeu se trouve toute une série de ces *chapons* amoureux. « On conçoit aisément, dit M. de Paulmy qui en parle, que les poulets galants sont des diminutifs de ces chapons-là. »

OLIDOR *habillé en vendangeur.*

Guillaume, en cet habit je verray Dorimene
Et je luy parleray sans soupçon et sans peine.

GUILLAUME.

De mesme que l'amour vous change en villageois,
Que ne peut-il aussi me changer en bourgeois!

POLIDOR.

Mais elle est dans sa vigne, il faut que je la voye;
Va t'en.

GUILLAUME.

Je vous souhaite une parfaite joye.
Puissiez-vous avec elle aux vignes de là bas
Jusqu'à cent ans d'icy ficher des eschalas!

SCÈNE IV

DORIMENE, POLIDOR.

DORIMENE *seule.*

Polidor, seul secours de mon ame blessée,
Ne te puis-je plus voir qu'avecque la pensée?
Et faut-il que mes yeux soient jaloux de mon cœur
Qui void plus souvent qu'eux mon amoureux vainqueur?
Je ne sçay si je l'aime, ou bien si je l'adore.

POLIDOR.

N'auriez vous point besoin d'un vendangeur encore?

DORIMENE.

Nous en avons assez.

POLIDOR.

Croyez qu'en tous ces lieux
Il s'en trouvera peu qui vous serviront mieux.

DORIMENE.

Estant presque à la fin de cette matinée,
Tu viens un peu trop tard commencer ta journée.

POLIDOR.

Madame, le travail est mon plus grand deduit;
Si le jour ne suffit, j'y passeray la nuit.

DORIMENE.

N'est-ce pas Polidor?

POLIDOR.

C'est luy mesme, Madame,
De qui le changement ne va pas jusqu'à l'ame.

DORIMENE.

J'ay tousjours jusqu'icy blasmé le changement;
Mais de cette façon je l'aime infiniment.

POLIDOR.

Considerez combien ma fortune est nouvelle:
Il m'a fallu changer pour paraistre fidelle,
L'action que je fais vous le peut tesmoigner.

DORIMENE.

Aimable vendangeur, que voulez vous gaigner?

POLIDOR.

De mon plus grand travail j'auray trop de salaire
Si je puis seulement vous parler et vous plaire.

DORIMENE.

Si vous ne demandez que cela seulement,
Vous en avez desja receu le payement:
Mais j'apperçoy de loin l'auteur de ma tristesse,
Feignez de vandanger jusqu'à ce qu'il me laisse.
Ma rigueur luy prepare un si mauvais accueil,
Que si l'on meurt d'amour, il est près du cercueil.
Ne m'apportez-vous point quelque rime nouvelle,
Qui charge Polidor du crime d'infidelle?

SCÈNE V

TIRSIS, DORIMENE, POLIDOR.

TIRSIS.

Il ne merite pas, ce volage mocqueur,
D'estre dans vostre bouche, et moins dans vostre cœur.

POLIDOR *à l'escart.*

Si de cette façon il parle en ma presence,
Croiray-je qu'un rival m'espargne en mon absence?

DORIMENE.

Cette fille d'Auteüil?

TIRSIS.

Il la void chaque jour,
Et peut estre, à cette heure, il luy parle d'amour.

POLIDOR.

Je serois bien trompé, s'il estoit veritable.

TIRSIS.

Enfin au plus constant monstrez vous plus traitable.

POLIDOR.

Vous verrez que Tirsis, touché de mon amour,
S'en va parler pour moy comme il fit l'autre jour.

DORIMENE.

Tirsis, retirez vous et laissez moy poursuivre,
J'auray de l'entretien tant que j'auray ce livre.

TIRSIS.

Le trouvez vous si beau?

DORIMENE.

J'y trouve des appas
Qu'à mon opinion vos paroles n'ont pas.

TIRSIS.

Aussi ne veux-je pas me piquer de bien dire,
Mais d'aymer constamment jusqu'à ce que j'expire.

DORIMENE.

Quand vous seriez parfait au jugement de tous,
J'aimerois beaucoup mieux ce vandangeur que vous.

TIRSIS.

Et moy qui ne suis né que pour vous satisfaire,
Au moins par mon despart je pourray bien vous plaire.

DORIMENE *à Polidor.*

N'estes vous point jaloux de ce bon traitement
Dont j'ay favorisé ce mal-heureux amant?

POLIDOR.

Je crains peu son amour, mais je crains sa richesse.
Et que son or enfin ne m'oste une maistresse;
Vostre pere peut-estre à ce triste moment
Premedite la fin de mon entendement:
Triste et fascheux effet d'un pere inexorable
Qui change mon amour en un mal incurable,
Et dont l'avare humeur me fait imaginer

Qu'il veut vendre sa fille, et non pas la donner!

DORIMENE.

Ne crains rien, Polidor; quoy que Tirsis espere,
J'escoute ton amour et suis sourde à mon pere,
Et devant que mon cœur brusle d'un feu nouveau,
La vigne au lieu de vin nous donnera de l'eau.
Mais après les rigueurs d'une peine infinie
Sçache que j'ay gaigné l'amitié d'Olenie,
Et que mesme son cœur ouvert à nos travaux
Nous promet plus de bien que nous n'avons de maux.
Si tu veux, aujourd'huy nous nous verrons chez elle
Malgré les volontez d'une mere cruelle.
Là, pour un peu de temps affranchis de langueurs,
Nous ferons voir l'amour qui se cache en nos cœurs.

POLIDOR.

J'iray, ma chere vie, et je feray paraistre...

DORIMENE.

Mais j'apperçoy mon pere.

POLIDOR.

Il ne me peut conaistre,
Cet habit tromperoit les plus judicieux.

DORIMENE.

Allez par ce sentier, je vous suivray des yeux.

SCÈNE VI

CRISERE, DORIPE.

CRISERE.

Enfin la vanité, qui vous est naturelle,
Cede aux vives raisons que j'oppose contre elle.
Vous avez reconu l'erreur où vous estiez,
Que c'estoit un faux bien que vous vous promettiez,
Et que cette noblesse, où l'on void tant de pompe,
Ne jette assez souvent qu'un esclat qui nous trompe.
Pour moy qui desire estre et mon maistre et ma loy,
J'aime le noble en guerre et le crains près de moy.
L'on sçait comme il en prend au père d'Orasie
D'avoir joint la noblesse avec la bourgeoisie,
Et comme il est puny de cette ambition
Qu'on ne peut pardonner à sa condition.
Devant[1] qu'il eust conceu cette maudite envie
Vous sçavez que tous biens accompagnoient sa vie,
Et que son revenu venoit tous les trois mois
Le rendre plus heureux que ne sont pas les rois.
Mais depuis que son gendre a trompé ses attentes,
Il reçoit plus d'exploits qu'il ne reçoit de rentes.
On le plaint aujourd'huy chez les honnestes gens,
Il n'est plus visité si ce n'est des sergens,
Et dedans ce mal-heur qui surpasse l'extresme
L'on prendroit son logis pour leur barriere mesme.
Ainsi le juste ciel traite l'ambition
Pour nous en destourner par sa punition.
Je croirois donc avoir mal employé mon aage,
Si le mal-heur d'autruy ne m'avoit pas fait sage.
Depuis que Palmedor ne nous visite plus
Je n'ay plus dans l'esprit tant de soins superflus.
Alors que ses pareils recherchent nos familles
Ils font l'amour à l'or, et non pas à nos filles.

1. Pour *avant*.

DORIPE.

Quelqu'un m'a fait sçavoir qu'il s'est par tout vanté
Qu'on se repentiroit de l'avoir rejetté.

CRISERE.

Laissez le murmurer, il ne nous peut atteindre;
S'il ne parloit pas tant, il seroit plus à craindre:
Tous ces grands discoureurs, inutiles et vains,
Avec beaucoup de langue ont rarement des mains.
Mesprisez cet esprit, et soulagez le vostre,
Un vaisseau plein de vent fait plus de bruit qu'un autre.
Mais pour nous degager d'un nombre de soucis
Demeurons en au choix que j'ay fait de Tirsis.

DORIPE.

J'ay sondé la dessus l'esprit de Dorimene.

CRISERE.

Hé bien, qu'y trouvez vous?

DORIPE.

Seulement de la haine.
Tirsis est son tourment ainsi qu'elle est le sien.

CRISERE.

Pour moy qui le cognois, je croy qu'il est son bien.

DORIPE.

Sans doute Polidor est dans sa fantaisie.

CRISERE.

Je viendray bien à bout de cette frenesie,
Et contre ses desirs opposant ma rigueur
J'arracheray bien tost cet amour de son cœur.
Je luy feray sçavoir que je suis en puissance
De ranger son esprit sous mon obeissance.

DORIPE.

Je croirois neantmoins que la facilité
En viendroit mieux à bout que la severité.

CRISERE.

Et si sa passion passoit jusqu'à l'extresme?

DORIPE.

Il se faudroit servir d'un remede de mesme;
Mais nous n'en viendrons pas à cette extremité.
Je la conoy trop bien.

CRISERE.

J'en ay tousjours douté.
Une fille est estrange ayant l'Amour pour maistre,
Et c'est un animal dificile à conaistre.
Mais par quelle douceur la pourrions nous avoir?

DORIPE.

Dessus elle Olenie a beaucoup de pouvoir;
Elle luy fait aymer ou hayr toutes choses,
Elle fait de son cœur mille metamorphoses,
Et si nous la prions de parler pour Tirsis
Nous nous verrons bien tost au bout de nos soucis.
Ses puissantes raisons changeront Dorimene,
Et porteront l'amour où j'ay trouvé la haine.

CRISERE.

Non, non, je puis moy seul la mettre en son devoir;
Je veux faire les loix qu'elle doit recevoir.
Ma femme, les amis sont des biens necessaires
Qu'on ne doit employer qu'aux extresmes affaires,
Et ce n'est qu'abuser de ceux que nous avons
Que de les occuper à ce que nous pouvons.

DORIPE.

Voulez-vous la contraindre au joug d'un hymenée,
Où peut-estre le ciel ne l'a pas destinée?
Monstrez vous en cela plus traitable et plus doux.
Le mal de nos enfans passe jusques à nous;
Si nous sommes auteurs d'un triste mariage,
Nous ressentons l'effet de leur mauvais mesnage,
Et le ciel nous punit par leurs adversitez
D'avoir à ce lien forcé leurs volontez.
Cette action doit estre aussi libre que sainte;
La volonté la fait, et non pas la contrainte;
Enfin tel mariage, à Dieu mesme odieux,
Est fait dans les enfers, et non pas dans les cieux.
Mais puisque vos discours sont un vray tesmoignage
Que les fautes d'autruy vous ont rendu plus sage,
Après avoir tant veu de mal-heurs advenir
Par le mesme chemin que vous voulez tenir,
Pourquoy...

CRISERE.

Je vous entends, visitons cette dame;
Il faut tout accorder au caquet d'une femme,
Et quiconque veut voir la paix en sa maison
Ne doit pas contredire à sa moindre raison.

SCÈNE VII

DORIMENE, OLENIE.

DORIMENE.

Excusez, Olenie, une amour violente
Qui me rend incivile ou plustost insolente.
Si vous en recevez de l'importunité,
Il en faut accuser vostre facilité:
Vous sçavez que l'amour, sans respect de personne,
Abuse volontiers du pouvoir qu'on luy donne.

OLENIE.

A tant de complimens si beaux et si parfaits
Je ne repondray point que par de bons effets.
Mais vostre serviteur ne tient pas sa promesse;
Avec beaucoup d'amour a-on de la paresse?

DORIMENE.

Que son retardement me donne de soucy!

OLENIE.

Voicy son vigneron.

SCÈNE VIII

DORIMENE, GUILLAUME, OLENIE.

DORIMENE.

Que viens-tu faire icy?

GUILLAUME.

Je viens faire l'amour au deffaut de mon maistre.

DORIMENE.

Qui le peut maintenant empescher de paraistre?

GUILLAUME.

Comme il pensoit venir selon vos volontez
Recevoir en ce lieu la loy de vos beautez,
Un homme survenant tout triste et hors d'haleine
Pour aller à Paris l'a fait quitter Surêne.

DORIMENE.

As tu sçeu le subjet qui le presse si fort?

GUILLAUME.

Phillargire, son oncle, est au lit de la mort.
Cet avaritieux va revoir soubs la terre
L'argent qu'il y cachoit au seul bruit de la guerre.
Polidor et sa seur sont ses deux heritiers,
Et si l'on me croioit je ferois bien le tiers [1].
S'il n'est donc pas venu, son excuse est vallable;
Car tousjours aux plaisirs l'utile est preferable.
Ainsi tous vos parans aymeront Polidor,
Et le croiront parfait lors qu'il aura plus d'or.

DORIMENE.

Tu dis la verité: dans le temps où nous sommes
L'argent est la vertu qui fait priser les hommes;
Il fait voir de l'esprit en ceux qui n'en ont pas,
A la mesme laideur [2] il donne des appas;
Enfin, pour reparer l'esprit et le visage,
C'est le fard le plus seur que l'on mette en usage.

OLENIE.

Si l'or peut tout au monde, il peut par son secours
Faire selon vos vœux reussir vos amours.

DORIMENE.

Helas! j'entends mon pere, il m'avoit fait deffence
De voir ceux de chez vous.

GUILLAUME.

Est-ce la vostre offence?
J'ay dedans mon esprit dequoy vous excuser,
Et dans le mesme lieu j'ai dequoy l'abuser.

SCÈNE IX

DORIMENE, GUILLAUME, CRISERE, DORIPE, OLENIE.

DORIMENE.

Il entre icy dedans.

GUILLAUME *se jette aux genoux d'Olenie.*

Soyez moy favorable,
Madame, secourez un pauvre miserable;
Monsieur, parlez pour moy, monstrez vostre bonté:
Je me voy mal-heureux sans l'avoir merité.
Polidor m'a chassé bien plustost par caprice
Que pour avoir manqué de luy rendre service.

OLENIE *un peu bas.*

Il le faut seconder, sa ruse le merite.
On parlera pour toy.

GUILLAUME.

Je vous en sollicite.

OLENIE.

Je verray Polidor, et des le mesme jour
Que tu nous auras dit qu'il sera de retour.

CRISERE.

N'est-il pas à Surêne?

1. Le troisième.
2. C'est-à-dire *à la laideur même.*

GUILLAUME.

Helas! je l'y desire.
Ne vous a-on pas dit l'estat de Phillargire?
Il se meurt.

CRISERE.

Il se meurt!

GUILLAUME.

On vient de le mander,
Si bien que Polidor est allé succeder [1].

CRISERE.

Ha, certes sa vertu, qui passe la commune,
Meritoit pour le moins cette bonne fortune.
Il a des qualitez qui me le font vanter.

DORIMENE *à l'escart.*

Il ne les auroit pas s'il n'alloit heriter.

OLENIE *à Guillaume.*

Va t'en.

DORIMENE.

Que d'un grand soin sa feinte me degage!

GUILLAUME *à Dorimene en s'en allant.*

Hé bien, sçay-je sortir hors d'un mauvais passage?
Tout pesant que je suis, je m'en suis retiré.

DORIPE.

Phillargire a dequoy, son bien est asseuré,
Et si, comme l'on dit, Polidor en herite,
Cela relevera de beaucoup son merite.

CRISERE.

Son oncle n'est pas mort, jusqu'au dernier moment
On void la volonté subjette au changement;
Ne publions jamais que quelque bien est nostre,
Lors qu'il despend encor des volontez d'un autre.
Ce qu'on possede ainsi ne se doit point compter.

DORIPE.

Il vaudroit bien Tirsis s'il pouvoit heriter.

OLENIE.

Est-il vray que Tirsis recherche Dorimene?

CRISERE.

Il luy fait trop d'honneur d'y prendre tant de peine.
Elle se doute bien pourquoy je viens chez vous;
Dorimene, allez voir ce que l'on fait chez nous:
Au moindre mot qu'on dit en affaire pareille
Les filles de son aage ont la puce à l'oreille.

OLENIE.

Ayme-elle Tirsis?

CRISERE.

Comme on fait le poison,
Et seule vous pouvez la mettre à la raison.

OLENIE.

N'ayme-elle personne?

CRISERE.

Il faut que je la blasme
D'avoir fait Polidor possesseur de son ame.

OLENIE.

Lors qu'un premier amour a gaigné nostre cœur,
Un autre a de la peine à s'en rendre vainqueur.
Vous me venez parler d'une chose impossible.
Contredire l'amour, c'est le rendre invincible;
Mais laissez faire au temps, luy qui surmonte tout
De cette passion pourra venir à bout.
Bien qu'on donne à l'amour des armes glorieuses,
Tousjours celles du temps en sont victorieuses.
L'amour desplaist enfin lors qu'il ne peut guerir,
Et les maux qu'il nous fait le font souvent mourir;
Un esprit arresté dans ses chaines fatales,
De mesme que les fous a de bons intervales,
Où, s'estonnant des maux qu'il souffre chaque jour,
Il peut heureusement triompher de l'amour.

DORIPE.

Madame dit fort bien, et tout ce qu'elle advance
Se peut bien confirmer par mon experience;
Estant jeune j'aimay, mais passionnement [1],
Et toutesfois le temps m'osta de ce tourment.
Peut-estre qu'en ce point la fille un peu legere
Fera voir qu'elle tient de l'humeur de la mere.

CRISERE *à Olenie.*

Madame, quand l'amour s'est rendu violent,
Le temps est, ce me semble, un remede trop lent;
Devant qu'il puisse agir sur un cœur miserable,
Ce mal qui croist tousjours se peut rendre incurable.

DORIPE.

Un amour sans plaisir lasse enfin nos esprits.

CRISERE.

J'ay comme vous aimé; mais j'en ay plus appris:
Ma seule volonté guerira Dorimene,
Si la sienne plustost ne la tire de peine.

OLENIE.

Ne la contraignez point, la plus forte rigueur
Peut tout dessus le corps, et rien dessus le cœur.

CRISERE.

Quoy que vous en disiez, je veux qu'elle me plaise
Dans le dessein que j'ay de la mettre à son aise.

DORIPE.

Si Polidor herite?

CRISERE.

Et s'il n'herite pas?

DORIPE.

Mais supposons enfin qu'il herite.

CRISERE.

En ce cas,
Nous pourrions adviser à ce qu'il faudroit faire.

OLENIE.

Attendez donc encor, rien ne presse l'affaire.

CRISERE.

Rien ne presse l'affaire! On me doit accorder
Qu'une fille est tousjours difficile à garder:
Les filles sont des fruits qui ne sont pas de garde,
Et qui les veut garder, bien souvent les hazarde.
J'attendray toutesfois, mais il est desja tard,
Et le jour qui s'en va presse nostre depart.

1. Hériter, chercher une *succession.*

1. Mot alors tout nouveau, et que nous n'avons même trouvé à cette époque que dans les *Lettres* de Voiture.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FLORICE, DORIMENE, LISETE.

FLORICE.

Ouy, je fus ta rivale, et si j'en suis blasmable
Accuse Polidor d'estre par tout aymable.
Si contre mon devoir j'ay chery ses appas,
Dorimene, mon cœur, ne m'en accuse pas :
Mais accuse la loy que la nature a faite
Qui veut que nous aymions toute chose parfaite.
Tu l'as trouvé charmant et comblé de tous biens ;
Penses-tu qu'il soit autre à d'autres yeux qu'aux [tiens?
Ton cœur est fait de chair, il pleure, il brusle, il ayme;
Et croy tu que le mien ne soit pas fait de mesme?
Si Polidor a pû se faire aymer de toy,
Crois-tu que son pouvoir fust moindre dessus moy?
Mais enfin ne crains plus, mon esperance est morte
Depuis que j'ay connu l'amitié qu'il te porte.

DORIMENE.

Tu ne peux en parler en des termes si doux
Sans me rendre aussi tost l'esprit un peu jaloux;
Au lieu de le louer donne luy quelque blasme,
Tâche par des mespris à l'oster de mon ame,
Pour couvrir ses vertus invente des deffaux ;
Dis moy que son amour n'a rien qui ne soit faux,
Dis moy que son esprit cache des maux estranges;
Ces discours me plairont plustost que tes louanges :
Tu me ferois juger, en louant Polidor,
Que si tu l'as aymé, tu peux l'aymer encor.

FLORICE.

Je croy que cette amour dont j'eus l'ame saisie,
A porté dans la tienne un trait de jalousie ;
Mais si tu veux guerir du mal qu'elle te fait
Compare à mes deffauts ton visage parfait.

LISETE.

Quoy que vous puissiez dire, ou je suis insensée,
Ou vous ne parlez pas selon vostre pensée.
Florice, toute fille a cette vanité,
Qu'elle croid surpasser sa compagne en beauté;
La plus laide s'estime, elle juge pour elle,
Et parce qu'elle s'ayme, elle se trouve belle.
Vous conaissez Melane à ses yeux de travers :
Elle dit que Damon les estime en ses vers,
Qu'il en a dans le cœur une attainte receuë,
Qu'elle mesnage bien le deffaut de sa veuë;
Mais enfin le moyen de croire ce moqueur,
Et qu'un œil de travers tire tout droit au cœur?

DORIMENE.

Si l'amour qu'elle donne est imparfait comme elle,
Bientost elle verra son amant infidelle.

LISETE.

Ainsi de tous costez nous voyons chaque jour
Que celle qui fait peur croid donner de l'amour;
Pour moy qui suis passable entre les vilageoises,
Je ne le cede pas aux plus belles bourgeoises.

FLORICE.

Sans nous entretenir de cette vanité,
Reprenons Polidor que nous avons quitté.
T'a-il fait demander depuis que Phillargire
Luy laissa tous les biens que ton pere desire?

DORIMENE.

Il a fait son devoir, mon pere a fait le sien.

LISETE.

Il l'ayme moins pour luy qu'à cause de son bien.
Phillargire en mourant, sans reproche et sans [blasme,
A fait beaucoup de bien pour celuy de son ame.
Mais quand il n'auroit fait que mourir à propos,
Je croy que son esprit en auroit du repos.

FLORICE.

Quand viendra donc l'hymen favorable à ta flame
Changer ton nom de fille à l'heureux nom de femme?

LISETE.

Si cela dependoit seulement du souhait,
On verroit des demain ce mariage fait.

DORIMENE.

A peyne a-on pleuré la mort de Phillargire,
Et tu voudrois desja qu'on commençast à rire;
A peyne a-on fermé ses yeux et son cercueil,
Et tu voudrois desja qu'on en quittast le dueil.
Ainsi, chere compagne, on feroit sur sa fosse
Au lieu de son tombeau le lit de nostre nopce;
Mon pere et Polidor l'ont remise au printemps.

LISETE.

A cause que les fleurs se cueillent en ce temps.

DORIMENE.

Mais, Florice, est-il vray ce qu'on dit chez Silvie?

FLORICE.

Qu'y dit on?

DORIMENE.

Que Tirsis t'a fort long-temps servie.

FLORICE.

Il est vray que Tirsis fut le premier vainqueur
A qui l'amour ouvrit les portes de mon cœur;
Bien que l'on m'ayt donné ce titre de volage,
J'ay tousjours dans l'esprit conservé son image,
Et quiconque depuis dans mon cœur a passé
L'a caché seulement, et ne l'a pas chassé ;
Mais s'il a preferé tes beautez à la mienne,
Mon infidelité sert d'excuse à la sienne.

DORIMENE.

Florice, l'on void bien qu'il ne tient pas à moy
Non plus qu'à mes rigueurs qu'il ne retourne à toy.
Mais enfin il est temps de sortir du village,
Pour gaigner le chemin qui mene à l'Hermitage.
Cloris s'y doit trouver avecques Philidor.

FLORICE.

Je crains de rencontrer en chemin Palmedor.
Depuis deux ou trois jours, il est sur le passage
De mesme qu'une borne au bout d'un paysage [1].

1. Ce mot s'employait alors, comme ici, pour « étendue de pays. » Il était très-ancien dans ce sens. On lit dans un livre du XVe siecle, *Guerre d'Escosse* : « Cinqcents chevaus... tenans en subjection tout le *paysage* des environs. »

LISETE.

Sil est comme une borne au passage planté,
Vous en avez à tort l'esprit espouvanté.

FLORICE.

Il a quelque dessein.

LISETE.

Florice, ce bravache
N'a rien de furieux, si ce n'est sa moustache.
Je le ferois pleurer si je l'entreprenois.

DORIMENE.

Elle le cognoist mieux que tu ne le conois.
N'apprehende donc rien, viens où je te convie,
La beauté de ce jour t'en doit donner l'envie.
Allons, Florice, allons, peust-estre que demain
Le ciel nous cachera son visage serain.

SCÈNE II

TIRSIS, GUILLAUME.

TIRSIS.

Si bien que Polidor est caressé du pere.

GUILLAUME.

Si bien que c'est en vain que tout autre l'espere.
Monsieur, vous m'entendez, mais pour vostre repos
Caressez comme moy les verres et les pots;
Si vous voulez ouyr mes raisons sans pareilles,
Vous serez mon rival en l'amour des bouteilles,
Et je suis asseuré que sans estre jaloux
Je pourray bien aymer en mesme lieu que vous.
Ce sont là les beautez qui seules me font plaindre
Quand mon argent trop court n'y sçauroit pas at-
[taindre:
Les attraits d'une fille en trois jours effacez
Ne retournent jamais alors qu'ils sont passez;
Si la bouteille perd sa grace naturelle,
On n'a qu'à la remplir pour la rendre plus belle,
Et vous m'accorderez pour le moins ce seul point,
Qu'une fille en cela ne luy ressemble point.
Mais si je vous semblois trop difficile à croire,
Escoutez, là dessus, une chanson à boire :

Si quelque bouteille à l'escart
Perd ses beautez qui me ravissent,
Ce n'est que pour en faire part
Aux bons enfants qui la cherissent....

Mais la fille orgueilleuse avecques ses appas [cas.
Les laisse prendre au temps, qui n'en fait point de
Et puis tant de raisons ne vous feroient pas estre
Le rival du vallet bien plustost que du maistre.

TIRSIS.

Passe outre, et tiens ailleurs ces discours superflus.

GUILLAUME.

Qu'un amoureux est sot quand il n'espere plus!

TIRSIS.

Apres tant de soucis que faut-il que j'attende?

GUILLAUME.

Mais voicy Polidor; si faut-il que j'entende.

SCÈNE III

POLIDOR, TIRSIS, GUILLAUME, PHILEMON.

POLIDOR.

Où veut aller Tirsis? que fait-il seul icy?

TIRSIS.

Je vay chez Dorimene.

POLIDOR.

Et moy j'y vais aussi.

TIRSIS.

Son pere te cherit.

POLIDOR.

La fille fait de mesme
Et bien-tost les effets t'apprendront que l'on [m'ayme.

TIRSIS.

Ainsi l'experience apprend à Polidor
Que l'Amour peut beaucoup avec des fleches d'or.

POLIDOR.

Si la force de l'or estoit si souveraine,
Vous qui n'en manquez point, vous auriez Dorimene.

TIRSIS.

De quelques ornemens dont tu sois revestu
Tu luy dois ton bon-heur plustost qu'à ta vertu.

POLIDOR.

Que m'importe, Tirsis, d'où mon bon-heur s'esleve?
L'Amour a commencé, maintenant l'or acheve.

TIRSIS.

L'on se trompe souvent aux comptes que l'on fait,
Et tel fait un dessein qui n'en void point d'effet.

POLIDOR.

Lors que l'or et l'Amour se meslent d'une chose,
On peut bien esperer tout ce qu'on s'en propose.

TIRSIS.

Cette Phillis d'Auteüil qui te cherissoit tant
Te verra donc porter le titre d'inconstant?

POLIDOR.

Sans me rendre inconstant ainsi qu'il te le semble,
J'ay trouvé le secret d'en aimer deux ensemble.

TIRSIS.

Et moy, je trouveray, par un secret esgal,
Le moyen d'abaisser la gloire d'un rival.

POLIDOR.

Bien qu'ès inventions ton esprit soit fertile,
Tu chercheras long-temps ce secret inutile.

TIRSIS.

L'espée est ce secret.

POLIDOR.

Ne nous eschauffons point,
Jusqu'à nous voir forcez à quitter le pourpoint.
Aussi bien ce secret inventé par la rage
Ne reussiroit pas qu'à ton desavantage.

TIRSIS.

Quittons là le discours, et passons à l'effet.

POLIDOR.

Si ta perte te plaist, tu seras satisfait.

Cherchons, pour te tirer et du monde et de peine,
L'endroit le plus caché qui soit pres de Suresne.
Mais devant que d'aller il te sera permis
De prendre si tu veux congé de tes amis.

TIRSIS.

Despeschons.

GUILLAUME.

Qui croiroit que de la bourgeoisie
Se peust jamais porter à cette frenesie ?

PHILEMON.

N'as tu point veu Tirsis?

GUILLAUME.

Monsieur, courons après ;
Polidor et Tirsis se vont battre icy près.

SCÈNE IV

CRISERE, DORIPE, LISETE.

CRISERE.

Si Polidor est riche, il n'est pas sans merite :
L'on remarque en ses yeux sa bonne humeur escrite,
Toutes ses actions conduites sagement
Partent moins de son corps que de son jugement ;
Ses bonnes qualitez me font dire sans cesse
Que le bien de son oncle est sa moindre richesse :
Enfin il me ravit, et quand il n'auroit rien
Son esprit, ce me semble, est un assez grand bien.

DORIPE.

Vous n'avez pas tousjours parlé de cette sorte :
Il doit à ses grands biens l'amitié qu'on luy porte.
Cette succession vous le rendroit parfaict,
Quand il auroit le corps et l'esprit contrefait.
Diray-je librement ce que je me propose ?
Vous aymez trop le bien pour aymer autre chose.

CRISERE.

Il est vray qu'autrefois, n'estant pas bien connu,
Il ne fut pas chez moy tousjours le bien venu.
J'avois conceu pour luy quelque sorte de haine :
Mais enfin il me plaist autant qu'à Dorimene,
Et j'attendray le temps que l'on les marira
Avec autant d'ardeur que ma fille en aura.

DORIPE.

Tirsis l'espere encore, et son cœur trop fidelle
Ne peut quitter l'amour qu'il a conceu pour elle.

CRISERE.

Hé quoy ! pour contenter un desir d'amoureux
Voudroit-il pour jamais se rendre mal'heureux ?
Il vaut mieux espouser un serpent qu'une femme,
Lors qu'un contraire amour est maistre de son ame ;
Se marier ainsi, c'est se jetter aux fers,
C'est se mettre vivant au milieu des enfers,
C'est aller au devant de cet outrage pire
Que tout homme apprehende, et que je n'ose dire.
Pour son bien, et le nostre, il doit chercher ailleurs,
Puis qu'il y peut trouver mille partis meilleurs.
Il a sçeu là dessus quelle estoit ma pensée,
Il a conu l'erreur dont son ame est blessée,
Et toutesfois...

SCÈNE V

LISETE, DORIPE, CRISERE.

LISETE.

Monsieur, que faites vous icy ?
Helas ! tout est perdu !

DORIPE.

Qui te travaille ainsi ?

LISETE.

Palmedor, espiant à cent pas de Surêne,
Vient à ce mesme instant d'enlever Dorimene.

DORIPE.

Helas !

CRISERE.

Le sçais tu bien ?

LISETE.

Ha ! j'ay veu ce mal'heur !

CRISERE.

Sans tarder d'un moment poursuivons ce voleur.

SCÈNE VI

POLIDOR, TIRSIS, FLORICE, DORIMENE, POLIDOR.

POLIDOR.

(*Il tient Tirsis renversé dessous luy.*)
Confesse maintenant que tu me dois la vie.

TIRSIS.

Use de ta victoire, et poursuy ton envie ;
Et puisque je suis né seulement pour ton mal,
Delivre toy des soings que te donne un rival.

POLIDOR.

J'ayme mieux desormais qu'un rival m'espouvante
Que le juste remords d'une action sanglante ;
Demeurez mon rival, vivez, Tirsis, vivez,
Mais reconnaissez bien ce que vous me devez.

TIRSIS.

Ha ! cette courtoisie aura pour moy des charmes
Qui me vaincront bien mieux que ne feroient tes [armes,
Et pour la reconaistre et me vaincre à mon tour,
Je te cede aujourd'huy l'objet de nostre amour.
Dorimene est à toy, Tirsis est tout de mesme.

SCÈNE VII

PHILEMON, POLIDOR, TIRSIS, GUILLAUME.

PHILEMON.

Amis, d'où peut venir cette fureur extresme?

GUILLAUME.

La mort vient assez tost nous ravir d'icy bas
Sans l'aller rechercher au milieu des combats.

TIRSIS.

Qui vous peut obliger à tenir ce langage,
Et quel estonnement change vostre visage ?

PHILEMON.

Guillaume m'avoit dit qu'un furieux dessein
Vous mettoit en ce lieu les armes à la main.

POLIDOR.

Ne vous y fiez pas; alors qu'il vient de boire
A quiconque l'entend il en fait bien à croire.
En de certains momens il a des visions,
Il va faire caresse à des illusions,
Il prendroit pour du vin l'eau mesme de la Seine.

GUILLAUME.

Monsieur, je n'eus jamais la raison si peu saine.
En me voyant à jeun, ce qu'on n'a gueres veu,
On me feroit sans doute à croire que j'ay beu :
J'ay le ventre assez gros et de taille assez forte
Pour porter tout mon vin sans que ma teste en porte.

PHILEMON.

Affin qu'une autrefois on te croye un peu mieux
Prends de meilleurs tesmoings que ne sont pas tes [yeux.

POLIDOR.

Mais j'entends quelque bruit.

FLORICE, *du dehors.*

Secourez Dorimene,
Qui pleure, qui se plaint, que Palmedor emmene.

DORIMENE, *du dehors.*

Au secours, Polidor !

POLIDOR.

Ha! voleurs, nous l'aurons !
Traistres, vous perirez, ou bien nous perirons!

SCÈNE VIII

DORIPE, CRISERE, POLIDOR, DORIMENE, TIRSIS, LISETE, ORMIN, GUILLAUME.

DORIPE.

Ha, ma fille !

CRISERE.

Ha! voleurs, vous cognoistrez que l'aage
En m'ostant la vigueur m'a laissé le courage.

POLIDOR.

Enfin nous apprenons que des esprits si vains
Ont plus de force aux pieds qu'ils n'en ont en leurs [mains.

GUILLAUME.

Que cette occasion m'a bien fait reconaistre
Que je suis plus vaillant que je ne pensois estre !
Tout le bras me fait mal du coup que j'ay donné.

POLIDOR *à Dorimene.*

Madame, rassurez vostre esprit estonné.

CRISERE, *à Polidor et Tirsis.*

Comment puis-je payer des faveurs si certaines?
Que selon mes desirs n'ay-je deux Dorimenes !

TIRSIS.

Quand je puis reüssir en ce que j'entreprends,
Je suis assez payé des peines que je prends;
Que dessus ce subjet rien ne vous sollicite,
Polidor a sauvé le beau prix qu'il merite,
Et Philemon et moy ne voulons aujourd'huy
Que l'honneur d'estre aymez, et de vous et de luy.

POLIDOR.

Cher Tirsis, je te doy des graces immortelles,
Puis que ces bons effets sortent de nos querelles.

CRISERE, *voyant Polidor et Tirsis s'embrasser.*

Je suis aussi troublé de voir ce que je voy
Que ce ravissement m'avoit donné d'effroy.

GUILLAUME, *voyant la mesme chose.*

Je ne conoy plus rien à leur façon de vivre,
Il faudra confesser enfin que je suis yvre.

DORIPE.

Rassurez vous, ma fille, et nous dites coment
Palmedor s'est conduit dans ce ravissement.

DORIMENE.

Je croy qu'hier au soir, passant dans le village,
Il sceut que nous devions aller à l'Hermitage [1],
Et que nous partirions aussi tost que le jour
Commence à faire voir sa clarté de retour;
Si bien qu'il m'attendoit, et m'avoit enlevée,
Si de ces lasches mains vous ne m'eussiez sauvée,
Et parce qu'en ce lieu l'on passe rarément
Il m'y faisoit passer pour fuyr seurement :
Ainsi sans y songer, il ne m'avoit ravie
Que pour me rendre à ceux qui m'ont donné la vie.

CRISERE.

Lisete m'ayant dit qu'il prenoit ce chemin,
J'y vins accompagné de Melisse et d'Ormin.

ORMIN.

Il est temps d'accomplir un si juste hymenée
Sans le remettre encore à la prochaine année.
Je sçay qu'il ne tient pas à ces jeunes amans
Qu'ils n'entrent dès ce soir dans les contentemens.

CRISERE.

Pour moy, je suis d'avis sans tarder davantage
De croire ce qu'il dit touchant ce mariage.
Alors que Polidor la pourra posseder,
Ce sera plus à luy qu'à nous de la garder;
Nous serons deschargez du fardeau d'une fille,
Qui n'est jamais leger aux peres de famille.

GUILLAUME.

Monsieur, si vous croyez qu'il soit si peu leger,
Quelque pesant qu'il soit je m'offre à m'en charger.

DORIPE.

L'avis d'Ormin me plaist et me rendroit contente.

POLIDOR.

Je ne vous diray point que c'est là nostre attente,
Je croy que nostre amour vous monstre clairement
Que nous ne serons pas d'un autre sentiment.

GUILLAUME.

Que je boiray de vin! Si dedans cette feste

1. Cet hermitage, indiqué sur le décor, dont nous avons vu plus haut la description, était tout en haut du mont Valérien, que le décorateur appelle, un peu trop modestement, « un tertre. » Un solitaire, qui s'y était retiré en quittant la cour, l'avait rendu célebre dans les premiers temps de Louis XIII. Une des pieces du *Recueil* contre Luynes, 1628, in-12, p. 303, porte pour titre : *Méditations de l'Hermite Valerien.* Il y dit entre autres choses : « Apres avoir reconnu les vanitez de la Cour, ou j'ay esté eslevé dez ma jeunesse... j'ay choisi ce petit hermitage au sommet de ceste montagne pour y contempler avec plus de repos la grandeur des merveilles de Dieu et l'inconstance des affaires mondaines. »

Mon ventre est trop petit, j'en rempliray ma teste.

ORMIN.

Tirsis, voy-tu Florice? Apprends ce que j'en croy,
Ce n'est pas un morceau fort indigne de toy.

TIRSIS.

Si j'estois plus parfait, j'aurois bien l'assurance
De mettre en sa beauté ma plus chere esperance,
Et mon premier amour qui me combla de biens
Luy rendroit un captif qui romproit ses liens.

FLORICE.

La volonté d'un pere est la loy de la mienne,
Et je n'ay point icy d'autre voix que la sienne.

CRISERE.

S'il ne tient qu'à sa voix, le mariage est fait:
Le bon homme m'a dit que c'estoit son souhait;
Mais puisque du danger qui vous avoit attainte,
Nous n'avons, grace aux dieux, ressenty que la crainte,
N'attendons pas l'effet que l'on a redouté,
Et regaignons Paris pour nostre seureté.
Desja cette saison un peu froide et mal saine
Semble avecques ces vents nous chasser de Surêne.
Nous partirons demain; vous voyez bien aussi
Qu'il ne reste plus rien à vendanger icy.

LISETTE ET GUILLAUME, *demeurant.*

LISETE.

Enfin de toute peur j'ay l'ame délivrée;
Enfin nous danserons, et j'auray ma livrée [1].

GUILLAUME.

Marions-nous, Lisete, et faisons de mesme eux,
En ce temps un peu froid il fait bon coucher deux.

LISETE.

Cela m'est deffendu, Guillaume; que t'en semble?
J'espouserois en toy quatre maris ensemble.

GUILLAUME.

Tout grossier que je sois, n'ayant rien merité,
L'on me caresseroit si j'avois herité.

1. Rubans que la mariée distribue aux gens de la noce. Le mot se trouve déja dans Rabelais avec le même sens, et Montluc dit par métaphore sur certaines affaires ou l'on n'attrape que blessures et horions: « Qui va à de telles nopces remporte bien souvent des livrées rouges. »

FIN DES VENDANGES DE SURESNE.

NOTICE SUR ANTOINE MARESCHAL

Celui-ci n'est pas du tout connu. On ne sait de lui que ce que disent les préfaces de ses pièces, et elles ne disent presque rien. Je le regrette : il avait, à le juger par ses œuvres, de l'esprit, de la littérature, du monde, une certaine indépendance d'idées, qui le poussait aux originalités de sujet et de style — sa pièce du *Railleur* en fera foi — et qui l'engageait dans des voies vraiment nouvelles.

Je ne crois pas qu'il fût riche. Le privilége de sa première pièce imprimée, *l'Inconstance d'Hylas*, lui donne la qualité « d'avocat au parlement, » mais je pense qu'il ne pratiquait guère, qu'il plaidait peu, et n'en vivait pas du tout. Il me semble plutôt qu'il dut être attaché à quelque grand seigneur, chez qui il trouvait le vivre et le couvert, ou dont il tirait quelque argent, pour prix de ses dédicaces.

Sa première pièce, *la Généreuse Allemande*, fut une tragi-comédie de complaisance, et du plus beau zèle, car elle n'a pas moins de *deux journées* en cinq actes chacune ! Le titre même prouve qu'elle n'était faite que d'allusions, dont l'auteur dut être bien payé. On y apprend que dans les dix actes « sous noms empruntés et parmi d'agréables et diverses feintes, est représentée l'histoire de feu M. et Mme de Cirey. »

Quand les frères Parfaict ajoutent, après avoir cité ce titre bizarre du double poëme : « L'auteur ne l'a composé que pour consacrer la mémoire du père et de la mère du seigneur auquel il était attaché, » ils doivent avoir raison. Les deux pièces durent être d'autant mieux payées qu'elles n'eurent que ce profit : on ne les joua pas.

C'est par une pastorale, *l'Inconstance d'Hylas*, tirée de l'*Astrée*, comme tant d'autres, que Mareschal débuta au théâtre, en 1630. Elle réussit beaucoup, du moins à ce qu'il dit, et n'eut pas de spectateurs qui ne fussent impatients de la goûter mieux encore en la lisant. Il se fit prier. Sa pièce tant désirée ne parut que cinq ans après. La préface y disait franchement ce que l'auteur pensait de lui-même et de ses vers : « C'est tout dire en deux mots, y criait-il, *voici Hylas !* Tous ceux qui l'ont connu l'attendent depuis un long temps avec impatience ; et ceux qui ne l'attendent point ne pourront s'empescher de le connoître, s'ils se hazardent de le regarder, ou de l'escouter un moment. »

Pour ses cinq actes de la *Sœur valeureuse ou l'aveugle Amante*, qu'il avait fait jouer avant l'impression de son *Hylas*, il n'avait pas pris la peine de se flatter lui-même. D'autres, et des meilleurs, car c'étaient Rotrou, Mairet, Scudéry et, qui plus est, Corneille en personne, s'étaient chargés de la louange et l'avaient déposée en de petites pièces « liminaires » qui sentaient leur encens d'une lieue.

Mareschal se réservait pour la dédicace. Il s'était économisé l'éloge, en ne disant rien de lui-même, afin de le prodiguer d'autant mieux au grand seigneur qui se ferait, en beaux écus, le patron de la pièce.

Il songea d'abord au maréchal de Créquy, duc de Lesdiguière ; copia ses cinq actes de sa plus belle plume, les fit relier d'un riche maroquin, avec des *C* et des *Y* entrecroisés sur les plats [1], et, ainsi parés, les envoya au duc en le priant par une lettre discrète d'accepter et, partant, de payer la dédicace : « C'est pourtant, écrivait-il, une secrète permission que je vous demande de publier mes vers ensemble avec vos vertus. » Le duc ne trouva pas sans doute que ses vertus seraient en assez bonne compagnie. Il n'accepta pas la dédicace. Quand la pièce parut, elle avait changé de patron. C'est au duc de Vendôme qu'elle était dédiée.

Mareschal, qui sans doute alors devait déjà travailler à son *Railleur*, n'aurait pas mal fait d'y mêler, à ce qu'il dit de moqueur sur tant de choses et tant de gens, quelques bons lardons à l'adresse des poëtes quémandeurs et fabricants d'éloges au plus offrant. Il n'eut garde. On l'aurait trop reconnu. Il ne savait d'ailleurs que se flatter en tout ce qu'il faisait.

Sa préface des *Railleries de la Cour* ou *le Railleur* n'est encore qu'une longue apologie. Il parle de ses œuvres passées et de celles qui sont à venir. Il a des souvenirs tendres pour son *Hylas*, qui montrait si bien que ses vers, « en leur naiveté, sont plus elevés que rampans. » Il est tout plein ensuite de promesses flatteuses pour la pièce qu'il prépare, son *Capitan*, imité de Plaute, qui sera ce qu'il aura fait de mieux, et qu'il s'empressera de donner dans un temps prochain, pour peu que le public le mérite par un bon jugement sur son *Railleur :* « S'il m'est favorable, lui dit-il, tu m'obligeras à te faire voir le chef-d'œuvre de mes comédies, sous le nom du *Capitan* ou du *Fanfaron*, que j'ai tiré de Plaute et accommodé à notre théâtre. »

Ce qu'il dit de sa pièce même, vaut mieux que ce qu'il dit de lui. On apprend par la préface qu'elle eut un peu partout certain succès de curiosité et même de scandale qui ne tarda pas à la faire interdire. Pourquoi ? Tout le monde le savait alors, à ce qu'il dit, et se le répétait. Nous ne pouvons, nous, que le deviner : or, ce dut être à cause de ce que dit la Dupré sur certaines intimités trop vives que les dames de la cour d'Anne d'Autriche se permettaient entre elles. Vous lirez le passage ; en attendant, voici celui de la préface qui parle de l'accueil fait au *Railleur* et de sa brusque interruption : « Le sujet est petit, aussi la comédie n'en demande pas un grand ; et ceux qui l'ont vu représenter au Louvre, à l'hôtel de Richelieu et au Marais, n'ignorent pas comment il a été reçu et la raison qui a fait cesser sa représentation. »

La présence de la pièce sur le théâtre du cardinal de Richelieu m'est une preuve de plus qu'on y avait saisi des méchancetés contre les dames de l'entourage de la reine, et que ce dut être de cet entourage que l'interdiction partit, moins peut-être pour les malices mêmes que parce qu'on en avait ri chez le ministre.

1. M. de Soleinne possédait ce curieux manuscrit.



LE RAILLEUR.

LA DUPRÉ Courtizanne

Les dames d'autre part aussi nous contrefont,
Jalouses de nous voir plus d'art qu'elles n'en ont,
Portent ainsi que nous la tête à la fantasque,
Ont rallongé la juppe, et retranché le masque

Acte IV, sc. III

La pièce qui suivit celle-là en fut la pénitence. C'était une Artémise, avec ce titre lugubre : *Le Mausolée*. Les *Railleries de la Cour* ayant mis Mareschal un peu plus en renom, il avait pu passer du Marais à l'Hôtel de Bourgogne ; aussi imprima-t-il fièrement dans sa préface que ce *Mausolée* avait été représenté « par la Troupe Royale. »

Le *Capitan*, qu'il annonçait si bien depuis deux ans, vint après, et ne tint pas toutes ses promesses de chef-d'œuvre.

Mareschal fit mieux, sans l'annoncer autant, dans sa tragédie de *Papire ou le Dictateur romain*, qui fut très-applaudie, et mieux encore dans une autre, *le Jugement équitable de Charles Hardy, dernier duc de Bourgogne*.

C'est une des premières pièces tirées de l'histoire moderne qui ait été jouée à Paris. Il faut tenir grand compte à Mareschal de l'originalité, sinon de l'exécution de l'idée.

Celle qu'il eut, en donnant une forme française au chef-d'œuvre de l'Euphuisme anglais, l'*Arcadie* de Philip Sidney, est tout au moins aussi curieuse. Rien que pour ce fait singulier d'avoir fait jouer à Paris, quand le nom de Shakespeare n'y était même pas encore connu, une pastorale de Londres, une *Astrée* anglaise, Mareschal mériterait une place dans l'histoire littéraire des deux pays.

LES

RAILLERIES DE LA COUR OU LES SATYRES DU TEMPS

LE RAILLEUR

COMEDIE

1636

LES ACTEURS

CLARIMAND, le Railleur.
CLORINDE, sa sœur, maistresse d'Amedor.
AMEDOR, financier, amant de Clorinde.
CLYTIE, sa sœur, amante de trois.
TAILLEBRAS, capitan, amant de Clytie.
BEAUROCHER, volontaire.
LA DUPRÉ, courtizanne, sa maistresse.
DE LYZANTE, poëte, amant de Clytie.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CLARIMAND, CLORINDE.

CLARIMAND.

Clorinde, je l'ay dit, et je vous le commande ;
C'est vous prescrire un poinct que vostre esprit demande ;
Caressez Amedor, pensez à m'obeir.

CLORINDE.

M'ordonnant de l'aymer, on me le faict haïr.

CLARIMAND.

Ma sœur, est-ce avec moy qu'il faut faire la fine ?
Je sçay juger du cœur en dépit de la mine ;
J'oserois bien jurer, lisant dans ton esprit,
Quand ta bouche s'en plaint, que ton ame en sourit :
Appelle moy cruel, blâme mon insolence ;
C'est te faire une aymable et douce violence ;
Te porter à l'amour ? Ah ! l'estrange action !
Mais qu'on souffre aisement cette punition !
Bien, je veux t'épargner ; ton respect me surmonte,
Ton silence me plaist qui parle par ta honte,
Et sans plus te presser j'entends à cette fois
Pour avoir trop d'amour que tu n'as point de voix.

CLORINDE.

Mauvais, vous me feriez folle par complaisance.

CLARIMAND.

Donne ta modestie à ma seule presence,
Devant moy fay la froide, ajuste un entretien
Où me faisant honneur on connoisse le tien ;
Parle peu, réponds moins, qu'à peine on me regarde ;
Ailleurs, contre les traits qu'un cœur n'ait point de garde ;
Employe un mesme esprit et discret, et charmant,
A me traiter en frere, Amedor en amant.

CLORINDE.

Pour vous plaire il faut donc que je me sacrifie.

CLARIMAND, *parlant bas.*

Assez facilement, comme je m'en deffie.

CLORINDE.

Et bien, vous me verrez complaisante à ce poinct...

CLARIMAND, *parlant bas.*

Peut-estre d'accomplir ce que je ne veux point.

CLORINDE.

D'accorder à vos vœux ce qu'aux siens je refuse;
Et vos commandemens me serviront d'excuse :
Est-ce peu de faveur, le souffrir et le voir?
Mes yeux rechercheront des traits dans mon miroir,
Dont l'agreable effort plein de force et de charmes
Semblera le combatre en luy rendant les armes;
Je le diray mon cœur, mon ame, mon desir,
Et vivray tellement qu'il mourra de plaisir.

CLARIMAND.

Tout doux! au premier mot tu vas dans l'amourette:
Mais quoy! pour m'obliger tu ferois l'indiscrette?
Ah! vrayment c'est montrer un excez d'amitié,
Et ton aveuglement me porte à la pitié;
Tu prends dé-ja l'amorce, et tu ressents l'attainte;
Simple, et tu ne vois pas que ce n'est qu'une feinte,
Que pour faire l'essay de ta legereté
J'ai donné ce combat contre ta fermeté;
Ton humeur deviendroit coupable d'innocente,
Je t'ayme plus farouche et moins obeissante :
Non, non, retranche un peu de tout ce beau dessein;
Crois-tu que je te mette un amant dans le sein?
Que j'assemble vos cœurs, et sa bouche à la tienne?
Ce qu'un autre eust puni, qu'un frere le soutienne?
Qu'estant de ta vertu moy mesme suborneur,
J'achete mes plaisirs au prix de ton honneur?
A prendre ainsi la loy que j'ose te prescrire,
Tu me ferois rougir où je ne veux que rire.

CLORINDE.

Que vous m'embarassez en d'inutiles soins!
Que demandez-vous donc?

CLARIMAND.

Que tu me donnes moins;
Que flattant Amedor d'une simple caresse,
Tu ne prennes de luy que le nom de maistresse,
Afin qu'en cet accez, tous ses esprits contens
M'en donnent chez Clytie, où je passe mon temps.

CLORINDE.

Doncque vous nous joüez ainsi l'une pour l'autre;
Pour aller à sa sœur, vous luy donnez la vostre.

CLARIMAND.

Du moins en apparence; et je croy que ton cœur,
Sans y mettre du tien, se rendra son vainqueur :
Ainsi, par une flame ingrate et mensongere,
Je riray de la sœur, et tu riras du frere.

CLORINDE.

Vous ne me regardez en cela que pour vous.
Ce travail m'est fâcheux, qui vous sera bien doux;
Vous demandez de moy la vertu par le vice,
Que je me tienne droite au fond d'un precipice :
Mais il est difficile autant comme ennuyeux
D'avoir un cœur de glace, et le feu dans les yeux.

CLARIMAND.

Tu te mocques, ma sœur; aujourd'huy c'est l'usage;
Le cœur plus froid sçaura payer d'un bon visage;
Le mensonge obligeant attire nostre foy :
Engage tes appas, et ne retiens que toy;
Fay joüer les ressorts des yeux et de la bouche,
Touche un Dieu, si tu peux, garde que rien te touche;
Parle, flatte, promets, et ne tiens rien du tout;
C'est comme on les surprend, comme on en vient à bout :
Rire, tromper un homme, est-il plus douce peine?

(*Amedor paroist.*)

Mais en voicy l'objet, que le hazard t'ameine :
Courage! tu pâlis; je voy tes sens blessez;
Mords ta levre et tes gands; tiens les yeux abbaissez;
Ce vermillon meslé rend ta blancheur plus vive.

CLORINDE.

C'est que mon front rougit qu'on me traite en captive.

SCÈNE II

CLARIMAND, AMEDOR, CLORINDE.

CLARIMAND, *s'avançant pour recevoir Amedor.*

Seroit ce pour me voir qu'Amedor vient icy?
Je n'ay, pour l'obliger, qu'à dire : La voicy :

(*En lui presentant sa sœur Clorinde.*)

Ah! que vous m'en voulez bien moins qu'à cette belle!
Vous ne venez à moi, qu'afin d'estre avec elle;
Mesme vostre œil me dit, en cherchant ses appas,
Que celui qui me rit ne m'y demande pas.

AMEDOR.

Non plus que vostre cœur m'appelle vers Clytie,
Lors que vous y dressez sans moy quelque partie.

CLARIMAND, *parlant bas.*

J'en dresse une en effect que tu ne peux sçavoir.
C'est pourquoy je vous laisse, et je m'en vay la voir.

AMEDOR.

Traitez humainement ma sœur, à la pareille.

CLARIMAND.

N'espargnez pas la mienne, et je vous le conseille.

(*Puis s'arrêtant sur le bord du theatre et prest à s'en aller.*)

Toutefois elle est simple, et luy si glorieux,
Que je crains qu'un éclat lui donne dans les yeux :
Ces beaux mignons frisez, avecque leurs moustaches[1]
Eschauffent plus le sang que ne font les pistaches;
La cadenette[2], l'or, la plume et les brillans
Leur donnent ces faux noms de beaux et de vaillans;
Et c'est par où souvent une fille s'engage,
Qui juge sottement de l'oiseau par la cage.
Que de ceremonie, et de sourds compliments!
Voyons les, écoutons leurs discours de romans.

1. La *moustache* était alors une mèche de cheveux, qu'on ne mêlait pas aux autres, soit derrière, soit devant, et qu'on attachait avec une faveur de soie. La *queue*, dont la mode commença vers la fin de Louis XIV, n'était que cette moustache rattachée par derrière avec un ruban. Les Anglais, qui adoptaient nos modes, ne quittèrent celle-ci qu'en 1646, lorsque Charles Ier, dont quelques portraits portent cette *moustache*, se la fut fait couper. Dans l'*Épicène* de Ben Johnson, en 1609, mistress Mavis n'aime Sir Dauphin que pour « sa meche de cheveux merveilleusement placée. »

2. La moustache, dont nous venons de parler, s'appelait ainsi, quand on la portait de côté, à la façon de l'un des freres du connetable de Luynes, M. de Cadenet, l'un des rois de la mode sous Louis XIII. On ne s'en tenait pas là. Il fallait que tout, même les gants, fût à *la Cadenet*, comme on le voit par le *Pasquil de Cour* de 1621. M. de Montmorency, sur l'échafaud, coupa sa « moustache à la Cadenet, » pour qu'on la remît à sa femme.

AMEDOR, *estant entré avec Clorinde dans un cabinet.*

Accordez à mes vœux cette faveur entiere,
Madame, vous prendrez le siege la premiere.

CLORINDE.

Si je fay cette faute, et dans cette maison,
C'est pour vous obeir plustost que par raison.

CLARIMAND, *les ayant escoutez et parlant bas.*

Voila suivre les tons d'une commune gâme ;
Après, sur cet accord ils chanteront...

AMEDOR.

Mon âme !

CLARIMAND.

Justement, c'est le mot ; achéve.

AMEDOR.

Mon desir !
Mes yeux auprès de vous ne sçavent que choisir ;
La bouche icy me rit, là vostre sein m'attire,
Ils font tous deux ma joye, et tous deux mon martire :
Helas !...

CLORINDE.

Tranchez ce mot trop intentionné.

CLARIMAND, *bas.*

C'est pourtant du plaintif et du passionné.

CLORINDE.

Pour cette belle humeur dont un amant se pique
Vous estes serieux et trop melancolique.

AMEDOR.

Vous avez dans vos yeux dequoy me divertir.

CLORINDE, *se levant avec une grande reverence.*

Je vous cede, Monsieur, et n'ose repartir.

CLARIMAND, *parlant bas.*

La traitte, en ce chemin, ne sera pas trop grande ;
Attends qu'il ait parlé d'encens, de vœux, d'offrande.

CLORINDE, *voyant qu'Amedor relève son masque qu'elle avoit laissé tomber.*

Que de peine ! Monsieur ; c'est un masque tombé.

CLARIMAND, *continuant bas.*

S'il parle de son cœur, tu l'auras derobé ;
Laisse luy dire au moins je meurs, je vous proteste,
Et tous ces autres mots qui luy seront de reste :
Ah ! ce masque fâcheux a troublé sa leçon.

CLORINDE.

Ne le treuvez-vous pas d'une belle façon ?

AMEDOR, *considerant le masque.*

Les yeux sont bien fendus, le front fait à garsette[1].

CLARIMAND, *bas.*

Mets y la bouche encore.

AMEDOR.

Et l'étoffe est fort nette :
Que j'ayme ce veloux, et qu'il est d'un beau noir !

CLORINDE.

Faut-il un compliment encore à vous asseoir ?

AMEDOR, *luy rendant son masque, et luy prenant un nœud.*

Souffrez qu'en vous rendant....

CLORINDE.

Ah ! vrayment, peu de chose.

AMEDOR.

Je prenne ce galand[1].

CLARIMAND, *bas.*

Rimez, couleur de rose.

AMEDOR.

De qui le vif éclat et s'efface, et se plaint
Que l'incarnat pâlit auprès de vostre teint.

CLARIMAND, *bas.*

Il donne dans l'esprit, et va dans les pensées ;
Ce stile est de haut prix, et pour les mieux chaussées :
Muette à ces beaux mots, la niaise rougit.

CLORINDE.

Ce n'est que d'un ruban, après tout, qu'il s'agit :
Mais vous n'en portez point qui ne soit à la mode.

CLARIMAND, *bas.*

Voilà ce qu'au discours l'ignorance accommode :
Puis qu'ils y sont tombez, laissons les en ce poinct
Coucher tout le Palais[2] sur un méchant pourpoint ;
Je puis, dans un jargon qui déja m'importune,
Les remettre à leur foy sans crainte de fortune.

CLORINDE, *considerant Amedor.*

A cause du faux jour, et d'un volet fermé,
Je pensois que ce nœud fust de *Diable enrumé* ;
Je suis d'avecque vous pour l'*Espagnol malade*[3].
La couleur en est morne, insensible, et trop fade ;
Astrée[4] a fait son temps ; *Celadon*[5] est laissé ;
Vous estes aujourd'huy dessus *l'amant blessé* ;
Que vostre assortiment merite qu'on l'admire !
Vous n'avez rien sur vous qui ne me semble rire ;
Ce demy-parassol que fait vostre collet
Tient Gennes, Pontinar, et Venise au filet[6] ;
Je vous treuve le pied pour le bas et la botte
La teste pour la plume élevée ou qui flotte :
Tout vous sied noblement, et cazaque et manteau :
Diray-je sans rougir que je vous treuve beau ?

AMEDOR.

Madame, épargnez moy ; cette loüange extreme

1. La coiffure *à la garcette*, avec laquelle le masque, dont il est parlé ici, devait s'agencer, se distinguait par une touffe de cheveux retombant sur le front. Cette mode, qui devait son nom fort transparent aux personnes qui l'avaient faite, est assez vivement qualifiée dans le *Baron de Fæneste* (liv. IV, ch. II) : « Il y a un de ses escuiers (du Roi) qui a osé rimer sur les *garcettes*, et dire :

Les artisans ont à la porte,
L'enseigne du mestier qu'ils font.
Et nos dames en cette sorte,
Ont les *garcettes* sur le front.

1. C'est le nœud de ruban que Gros-René du *Dépit* s'était mis sur l'oreille, et qu'il rend à Marinette de la façon qu'on sait, en l'appelant « un beau galand de neige, » non parce qu'il est blanc, comme on le croit au Théâtre-Français, mais parce que cette expression « de neige » qu'une autre, qui ne se peut écrire, a remplacée, était celle du suprême mépris.

2. C'est dans la galerie du Palais que se vendaient toutes les choses de la mode, et entre autres les rubans.

3. Le *Baron de Fæneste* (liv. I, ch. II), met cette couleur parmi beaucoup d'autres tout aussi bizarres, dont il fallait que fussent teints les « bas de chausses de la Cour. »

4. Couleur qui est aussi dans la nomenclature du *Baron de Fæneste*.

5. Celle-ci, que *Fæneste* n'oublie pas non plus, est restée. C'est le vert pâle, bien conforme ainsi a la pâleur du languissant Céladon de l'*Astrée*. Il parait, d'après *Francion* (liv. V, p. 243), que les « jaretieres a la Celadon, » furent longtemps de mode.

6. Jeu de mots sur la dentelle en *filet*, qu'on faisait surtout venir d'Italie, et qu'on appelait *point de Gênes*, *point de Venise*, etc.

Comme indigne plustost me fait rougir moy-mesme:
C'est presque me chasser de chez vous tout à faict.

CLORINDE, *le voyant levé pour s'en aller.*

Cette cause auroit-elle un si mauvais effect?

AMEDOR.

Non ; mais un cavallier qui peut tout sur mon ame
M'attend au rendez-vous....

CLORINDE.

Ou plustost une dame.

AMEDOR, *en souriant.*

On ne me conte pas au nombre des heureux.

CLORINDE.

Ni des plus languissans, ni des plus amoureux.

SCÈNE III

CLARIMAND, CLYTIE.

CLARIMAND.

Vous en riez, Clytie?

CLYTIE.

En ces fausses allarmes
C'est bien vous qui ririez si je versois des larmes.

CLARIMAND.

Et toutefois sans moy le scandale estoit grand;
Connoissez le service au moins que l'on vous rend.

CLYTIE.

Vous faut-il embrasser icy pour recompense?
Ouy, vous le souffririez; mais l'heure m'en dispense;
Ces amans que ma porte avoit mis en débat
Ne nous permettent pas un si plaisant combat.

CLARIMAND.

Comme ils se disputoient tous deux la preference
J'ay sceu les accorder en cette concurrence,
Partageant à chacun la porte pour entrer :
Avoüez que le sort, qui m'a fait rencontrer,
Vous oblige autant qu'eux en rompant leur querelle.

CLYTIE.

Grande, et qui meritoit de me mettre en cervelle;
On ne me vit jamais triste à si bon marché,
Mesme on tient que je ry quand je pleure un peché.

CLARIMAND.

Cette humeur est du temps, elle est fort agreable ;
D'autres ont l'esprit fort[1], mais bien moins sociable,
Qu'aucun mal n'intimide et rien ne flatte aussi,
Froids parmy les plaisirs comme dans le soucy;
Vous donnez seule au mal un visage de joye,
Et pour devenir gay c'est assez qu'on vous voye.
Mais ce couple d'amans vient comme il est instruit,
Qui ne vous fera pas l'amour à petit bruit.

CLYTIE.

Ils en ont dé-ja fait assez devant la porte
Pour croire tout perdu, toute la maison morte.

1. Expression alors nouvelle, qui ne s'employait que pour dire un *raisonneur*, et qui, en s'étendant, finit par signifier un incrédule, un athée, comme au temps de La Bruyère. Peu auparavant, en 1629, Claveret avait fait une comédie en cinq actes, *l'Esprit fort ou l'Argélie*.

CLARIMAND.

Ils n'ont dans ce combat épargné que du sang :

(*Le Capitan et le Poëte viennent l'un par une porte, et l'autre par une autre en tenant chacun sa gravité.*)

Les voicy ; mais voyez comme ils tiennent leur rang.

CLYTIE.

Sans la loy qu'en entrant vous leur avez prescrite
Ils n'eussent pû jamais accorder leur merite.

CLARIMAND.

Cet honneur de l'entrée en a fait détester
D'aussi sots à l'offrir qu'eux à le disputer.

CLYTIE.

On diroit que l'orgueil à pas contez chemine.

CLARIMAND.

Faites la serieuse, et tenez bonne mine.

SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CAPITAN, DE LYZANTE, POETE ; CLYTIE, CLARIMAND.

TAILLEBRAS, *salüant Clytie.*

Le foudre des combats, l'effroy de l'univers.

DE LYZANTE, *la salüant aussi.*

L'Apollon de ce siecle, et le maistre des vers.

TAILLEBRAS.

M'interrompre! parler! Ah! ventre! quelle audace!
Jette ce mirmidon jusques dessus Parnasse;
Que là, de ses desirs amoureux et hautains
Il aille entretenir ses neuf vieilles putains,
Et que ce farfadet pour guerir sa migraine
Boive tout l'Helycon, puise tout l'Hypocreine :

(*puis parlant à soy mesme*)

Cœur royal, sois moins noble, et daigne le hayr;
Il monteroit Pegase en vain pour me fuïr;
Ah! que s'il meritoit.... Mais excusez, ma reyne:
L'amour demande seul et mes feux et ma peine,
Le respect qui me lie oblige mon courroux
D'épargner des transports qui ne sont dus qu'à vous;
Sans cela...

(*En frappant de sa gaule sur sa jambe par bravade.*)

CLARIMAND, *se mocquant de luy.*

Vos regards le reduiroient en poudre.

DE LYZANTE.

Ce sont de vains éclairs qui n'ont jamais de foudre;
Eust-il celuy du ciel, pour me faire un affront,
Le laurier que je porte en garantit mon front.

CLARIMAND.

Il pare du phebus, qui luy vaut une lame;
Sa lepre est dans les os, et passe jusqu'à l'ame.

DE LYZANTE.

Parlez mieux ; la poësie[1] est un poison divin.

CLARIMAND.

Ouy, meslé dans le jus qu'on appelle du vin :
C'est un art à mentir, à flatter, à medire,

1. On ne faisait alors que deux syllabes de ce mot en le prononçant.

Qui charme un ignorant, pource qu'il se fait lire,
Qu'on le nomme l'autheur d'Armide ou de Thysbé[1],
Qu'il nous vante pour sien, ce qu'il a derobé,
Qu'au Marais[2], à l'Hostel, l'un et l'autre theatre
Rendent un peuple entier de ses vers idolatre :
Un essein d'avortons que le siecle produit
Bat l'oreille des grands, les assiege, les suit ;
Paris en est farcy, chaque hostel en fourmille ;
Il n'est point de reduit où l'un d'eux ne babille ;
Ils se fourrent par tout, les ruelles des licts[3]
S'empestent de leurs mots de roses et de lys.

LYZANTE.

Bon, pour ceux qu'au metier un premier jour appli-
Je passe le commun, je suis poëte comique ; [que.
Mercenaire ? jamais ; grace à Dieu, j'ay du bien.

CLARIMAND.

O le noble courage ! il y mange le sien :
L'oysiveté, la faim à cet art les appelle.
Sont ils accomodez, au diable un qui s'en mesle ;
Eussent-ils moins de force ou de rang qu'un oison,
L'un vante son courage, et l'autre sa maison ;
Et quoy qu'ils suivent tous la fortune apparente,
Le vent seul est leur fonds, la fumée est leur rente ;
Le laurier, pour montrer l'espoir qui les seduit,
A la fueille f rt belle, et n'a qu'un mauvais fruict ;
Leurs titres les plus grands sont au front d'un vo-
Et leurs biens établis sur le son et la plume. [lume,
La terre de Parnasse est sterile en moissons,
Elle a divers ruisseaux, pas un n'a de poissons ;
Comme voleurs de nuict ils se servent de lime,
De poincte encore plus que les maistres d'escrime,
De cadence et de pieds plus que les baladins,
Et font regle nouvelle à se montrer badins.

LYZANTE.

Vous, qui mesme inventez des plaisirs qu'on ignore,
En voulez-vous bannir un que le siecle adore,
Blamer la comedie, où vous allez souvent ?

CLYTIE.

En effect, il a tort, il passe trop avant :
Il vous a presque tous condamnez au supplice,
Et ma chambre eust passé pour celle de justice.
Les galeres estoient vostre moindre tourment ;
Mais j'eusse eu le rappel pour un si noble amant.

TAILLEBRAS.

Amant ? c'est le flatter ; et tout autre est indigne
D'un titre qui n'est dû qu'à mon amour insigne :
Et souffrir mon merite estre eu comparaison
Avec un ?....

(*En regardant Lyzante de travers par bravade.*)

1. La pièce de *Pirame et Thisbé*, de Théophile, jouée avec un très-grand succès en 1617.

2. Seul théâtre qu'il y eût alors en rivalité avec l'Hôtel de Bourgogne. Il était établi dans un ancien jeu de paume de la rue Vieille du Temple, qui existait encore il y a quinze ans. Ce théâtre subsista jusqu'à la fusion des troupes après la mort de Molière. Corneille y donna plusieurs de ses tragédies, et pendant longtemps on y joua surtout des pièces à machines.

3. On se tenait volontiers dans les *alcôves*, derrière le *balustre* qui entourait le lit dans les chambres des gens du bel air. *Alcoviste* et *précieux* furent longtemps synonymes. Il faut connaître cet usage, si contraire aux aménagements restreints des chambres d'aujourd'hui, pour comprendre ce passage, et aussi ce vers de Boileau dans l'*Art poétique :*

> Benserade en tous lieux amuse les *ruelles*.

Ah ! Monsieur, que vous avez raison !
Vous m'avez derobé ce que je voulois dire ;
Vous estes galant homme, et propre à la satyre ;
De parler après vous ? Dieu me damne, on ne peut :
Et cette-cy,

(*Monstrant et faisant arser*[1] *son espée.*)

Pour moy parle quand elle veut :
Au milieu d'une armée on s'anime à l'entendre,
Où le canon de peur fuit et n'ose l'attendre.
Elle a mis sur les prez plus d'hommes à l'envers
Que les poëtes du temps n'ont fagotté de vers,
Plus épanché de sang à rougir mille plaines, [nes ;
Qu'eux d'ancre à charbonner des fueïlles toutes plei-
Seule, et sans implorer ces vendeurs de renom,
Au temple de Memoire elle a gravé mon nom ;
On le lit à l'entour des Colonnes d'Hercule,
Peint en lettres de feu dessus le mont qui brûle ;
Sur le Caucase aussi les neiges de cent ans
Le gardent par respect à l'épreuve du temps.
C'est de luy qu'on oit bruire et le Gange, et l'Eufrate :
Ce nom de Taillebras dans tout le monde éclatte ;
Il n'est point de païs qui luy soit etranger,
Il est Turc à Byzance, et More dans Alger ;
Les Estats n'ont de loy qu'il ne leur ait permise ;
Il fait les roys en France, et les ducs à Venise :
L'Hespagne m'a noury moins de laict que d'orgueil :
L'honneur de mon berceau m'affranchit du cercueil ;
Ou, si je dois mourir, c'est d'un coup de tonnerre,
Il faut pour mon sepulchre un tremblement de terre[2].

CLARIMAND.

Comme l'impertinent extravague à son tour !
Il fait son epytaphe, et croit faire l'amour : [tent,
Tous ces exploits en l'air, que tes discours nous van-
Loin de te faire aymer au sexe, l'épouvantent.

CLYTIE.

C'est un vice du ventre, et de la nation.

CLARIMAND.

On ne croit tes pareils qu'à bonne caution.

TAILLEBRAS.

Tes pareils ? Ventre ! Tes ?.... Est-ce ainsi qu'on me
Moy, qui n'ay d'element..... [berne ?

CLARIMAND..

Que l'air d'une taverne.

TAILLEBRAS.

Que celuy de la gloire, et de tant de splendeurs,
Dont je refuy l'eclat, ennuyé des grandeurs ;
Et me sangler d'un Tes...? moy, moy, qui fay litiere
D'Excellence, d'Altesse, et de telle matiere ?
Tes pareils ? Mais j'ay tort de me plaindre en ce poinct ;
Il parle de pareils, et moy je n'en ay point.

CLARIMAND.

Il est vray ; mais il faut ajouter, de folie.

1. Tournoyer, vibrer dans l'air.

2. Ce vers de matamore fait penser à la fin de la jolie épigramme de Théophile sur un pauvre diable sans feu ni lieu :

> Si je couche sur le pave,
> Je n'en suis que plus tost leve,
> Parmi les perils de la guerre,
> Je n'ay pas un repos en l'air,
> Car mon lict ne sauroit brauler
> Que par un tremblement de terre.

CLYTIE.

Un amant en fureur, l'autre en melancolie?
Dedans un desespoir l'un et l'autre jettez?
C'est trop d'excez vers moy, vers eux de cruautez.

LYZANTE.

Souffrez-vous ce pouvoir qui n'est pas legitime?
Celuy touche à l'autel, qui corrompt la victime;
Il vous offence en nous, et, cruel à nos vœux,
L'insensible qu'il est pense étaindre nos feux;
Mais.....

TAILLEBRAS.

Quoy, mais? Oses-tu hors ce point y pretendre?

CLYTIE.

Cessez vos differens, je ne les puis entendre;
Je remets ce debat à mon premier loisir:
Allons au cabinet rire de ce plaisir.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BEAUROCHER, VOLONTAIRE, LA DUPRÉ, COURTIZANNE[1].

BEAUROCHER, *en la baisant.*

Encore un, ma mignonne, et mon ardeur s'appaise;
Que tu cherches de grace à faire la mauvaise!

LA DUPRÉ.

Arreste, Beaurocher; mais non, poursuy toujours.

BEAUROCHER.

Que ne puis-je baiser encore ton discours!
Mon cœur, à ce signal d'une douce écarmouche,
Va recueillir ces mots jusque dessus ta bouche;
Tes yeux rendent aux miens par mille traits volans
Des paroles de feu pour des baisers parlans;
Cet art dont tu souris tu l'as apris à Rome;
Ce n'est pas d'aujourd'huy que tu sçais prendre un homme.

LA DUPRÉ.

Ni toy ces fruicts d'amour dérobez sans parler:
Un autre les demande, et tu les sçais voler.
Un baiser accordé te sembleroit trop fade;
A ton goust peu de fiel assaisonne une œillade;
Tu veux de mes faveurs qui te plaisent le mieux
Le refus par la bouche, et le don par les yeux:
Ton gré m'est un miroir, où mon front s'étudie,
Qui me rend l'action plus douce, ou plus hardie,
Qui compose ma mine, et regle mes attraits.

BEAUROCHER.

Mon nom te garantit aussi de mille traits.
J'ay chassé de ta porte un gros de janissaires;
Tu ne redoutes plus filous ni commissaires;
Je t'ay faite, en un mot, par l'effort de ma main,

1. Il y eut une galante de ce nom, sous Louis XIII, dans le faubourg Saint-Germain, ou l'on verra tout à l'heure que celle-ci était célèbre. Un des plus jolis émaux de Petitot passait pour être le portrait de cette Dupré, sans qu'on pût dire comment ni pour qui il avait été ; meme a lui faire cet honneur. V. *Notice des dessins... émaux exposés dans la galerie d'Apollon*, Paris, 1820.

Reyne en titre formé du fauxbourg Saint-Germain[1];
On adore tes yeux, comme on craint mon courage;
Tu contemples du port tes sœurs dans le naufrage;
L'Angloise, la Flamande, ou Lyze, ou Colichon,
N'oseroient regarder l'ombre de ton manchon:
Qui te fâche, il est mort, autant j'en expedie;
On t'offre le tapis mesme à la Comedie,
On y marque ta loge[2], et le vaillant portier
A te la conserver signale son métier[3];
Ton carosse est suivy de laquais et de pages;
Tes sœurs les craignent tant, tu les as à tes gages;
Le nombre des seigneurs qui passent par tes bras
Hausse à deux mille écus la rente de tes draps;
Ton navire, flottant à voiles dépliées,
Rend dé-ja tes faveurs des princes enviées;
Tant!....

LA DUPRÉ.

Quoy?

BEAUROCHER.

De cordons bleus, de panne, et de veloux!

LA DUPRÉ.

N'en estant point fâché, n'en es tu pas jaloux?

BEAUROCHER.

Non, je me charge peu de peine imaginaire.

LA DUPRÉ.

Ils ne l'ont qu'à l'emprunt, et tu l'as ordinaire.
Mais j'entends quelque bruit: esquive promptement,
Passe là. Non, reviens; c'est l'amy Clarimand

SCÈNE II

CLARIMAND, LA DUPRE, BEAUROCHER.

CLARIMAND, *se retirant d'un pas.*

Puis-je aller plus avant? J'ay troublé le mistere.

LA DUPRÉ.

Clarimand rit toujours, et ne sçauroit se taire.

CLARIMAND.

Vos visages contraints n'ont pas leur action;
Je devine le reste, et sçay la faction.
Peu de temps vous a mis ou mettoit à la crise;
Ou la belle Dupré contrefait la surprise.

LA DUPRÉ.

Je la suis en effect; mais c'est de voir icy
Un qui n'a plus de nous memoire ni soucy.

1. Comme tous les quartiers neufs, et il l'était alors, ce faubourg était tout peuplé de femmes galantes, principalement du côté ou la reine Marguerite, morte en 1617, avait eu ses jardins, c'est-à-dire entre la rue de Seine et celle des Saints-Pères. Dans une piece du temps, *Ballet nouvellement dansé à Fontainebleau par les Dames d'amour*, 1625, in-8, p. 1, une de ces galantes, la dame Guillemette, est appelée « Gouvernante des allées de la feue royne Margueritte. » Elle est conduite au bal par une commère de même sorte, « la petite Jeanne des fossez Saint-Germain des Prez. »

2. Les loges ne se louaient pas encore d'avance, elles se marquaient seulement le jour même pour les personnes qui l'avaient demandé et qui pouvaient, comme celle-ci, se faire des complaisants dans le théâtre. Du temps de Moliere, comme on le voit par un passage de la *Critique de l'École des femmes*, les locations de loge avaient commencé.

3. On n'ignorait pas déjà, grâce au Petit-Jean des *Plaideurs*, que les « portiers de comedie » savaient se bien faire payer.

BEAUROCHER.

Un, qui donne du nez dedans le mariage,
Et n'apprehende point ce perilleux voyage.

LA DUPRÉ.

Qui dit, ne s'attachant qu'à des filles de bien,
Fy des dames d'amour et de leur entretien!
Mais enfin, degouté d'une mesme viande,
Ce pigeon en viendra chercher de plus friande,
Et lors.....

CLARIMAND.

Je pouray bien crier cent fois: De l'eau!
Que l'on me laissera brûler dedans ma peau.

LA DUPRÉ.

Garde au moins que, surpris de ces flames nouvel-
Il n'y laisse pour gage ou le bec, ou les ailes. [les,

CLARIMAND, *souriant.*

Encore en auriez-vous peut-estre quelque ennuy,
Vous pleureriez demain sur ma mort d'aujourd'huy;
Vous n'avez jusqu'icy débatisé personne,
Humaine, pitoyable, aumôniere, et trop bonne.

LA DUPRÉ.

Doncque vous en contez, agreable mocqueur?

CLARIMAND.

Ce ne sont pas de ceux qui touchent vostre cœur;
Ces grands conteurs ne font rien moins que vostre
[conte,
Qui laissent, au lieu d'or, du vent et de la honte:
Le meilleur qu'il vous faut c'est un comte allemand,
Je veux qu'il soit cheval, et parle vieux romant,
Et qu'il n'ait rien de noble, excepté la dépense;
Si la crasse en est jaune, on le frote, on le pense;
On devient honneste homme à vos yeux par le
Est-il froid d'appetit, luy faut-il un ragoust? [coust.
Aussi tost on mettra la ceruse [1] en campagne,
Les essences, le blanc et vermillon d'espagne;
Où les plus raffinez qui baisent en françois, [doigts.
De peur de s'engraisser, n'y mettroient pas les
Si l'ennuy du logis vous chasse dans le temple,
C'est pour mieux faire un mal dessus un bon exem-
Au milieu du respect, des vœux, de l'Oraison [ple;
Vous meslez des attraits, des feux, et du poison;
Vous sçavez mollement joüer de la prunelle,
L'un des yeux contre terre, et l'autre en sentinelle;
Ne treuvant pas Roger, vous songez à Roland,
Et vous allez à Dieu pour chercher un galland:
C'est peu de se farder jusques dans les yeux mesme [2],
Se pinser, s'embellir par un tourment extreme,
Porter au lieu de mouche, et comme incisions,
Des signes sur la jouë et des occasions;
Vous feriez comme Iris qui, docte en vostre vie,
Se fit mesme fouëtter pour en donner envie.

BEAUROCHER.

C'estoit de nos froideurs sur elle se vanger:
Iris, est elle icy? C'est un nom estranger.

1. Le *fard*, qui ne servait alors qu'à blanchir. Boileau, dans sa 9e *Epître*, parle d'une coquette

Qui, mettant la *céruse* et le plâtre en usage,
Composait, de sa main, les fleurs de son visage.

2. La mode du *maquillage* autour des yeux n'est pas, comme on voit, nouvelle.

LA DUPRÉ.

Je l'ay connuë à Rome, et, quoy que plus novice,
Avec elle j'estois.....

CLARIMAND.

Compagne d'exercice?

LA DUPRÉ.

Peu d'autres la voudroient imiter à ce prix.

CLARIMAND.

D'elle viennent ces traits que vous avez appris.

LA DUPRÉ.

L'usage fait cet art; qu'y pouvois-je connaistre?
Je n'avois pas douze ans, et commençois à naistre.

CLARIMAND.

Naistre, en termes d'honneur et pour bien discourir,
C'est lors qu'un pucelage est eclos pour mourir:
Selon vous c'est le poinct où l'on commence à vivre.
Mais Iris, Beaurocher, n'estoit pas sur ton livre;
Vous tenez en greffiers registres des berlans [1],
Et semblez ces oyseaux qu'on met pour appellans.

BEAUROCHER.

Appellans? Cette secte est trop mon ennemie;
Si je passe mon temps, c'est hors de l'infamie;
Noble.....

CLARIMAND.

Un peu mal-aisé.

BEAUROCHER.

Ce plaisir m'est permis:
Laissons toute riotte, et vivons en amis.

CLARIMAND.

Je le veux; et du moins le sujet qui m'ameine
Te servira de foy d'une amitié certaine.
Tu sçais que mon humeur est de rire en tous lieux,
Que je voy du faux or aux idoles des dieux,
Et n'estoit que le ciel ou s'éloigne ou se cache
Que je m'éforcerois d'y treuver quelque tache:
N'aymant pas la fureur d'aller mordre si haut,
Pour tomber de plus bas j'éleve moins le saut;
Je regarde le monde en diverse posture
D'âge, de qualité, de sexe, et de nature:
Riche, pauvre, vilain, le noble, tout me sert;
Et je passe mon temps à voir comme on le perd.
Je m'attache, il est vray, depuis peu chez Clytie,
Dont je treuve l'humeur à la mienne assortie;
Du dessein? que j'en ay? C'est où je pense moins;
Et je pourrois tous deux vous en faire témoins.

LA DUPRÉ.

On en parle pourtant; c'est une prophetie.....

CLARIMAND.

Que ce siècle jamais ne verra reüssie.
On y parle gazette, et d'intrigue, et de Cour,
Les plus polis du temps y font leçon d'amour:
Mais la meilleure piece, et qui vaut plus à rire,
C'est d'un vain Capitan;... aydez moy pour le dire.

BEAUROCHER.

Est-ce un de ceux qu'on doit joüer à ces jours gras?

1. *Brelans*, maisons de jeu. Dans les éditions de 1616 et 1617 des *Œuvres* de Régnier, où ce mot se trouve au vers 129 de la XIVe satire, il est écrit *berlan*.

Rodomont, Scanderberg, Fracasse, ou Taillebras?

CLARIMAND.

Ce dernier.

BEAUROCHER.

Je connoy le galand.

CLARIMAND.

C'est luy mesme :
Un poëte avecque luy, froid, d'un visage bléme,
Mais fantasque d'humeur autant que l'autre est [promt,
Sont les deux qu'aujourd'huy je veux te mettre en [front :
Souffrez pour un moment que je vous le dérobe.

LA DUPRÉ.

Monsieur, à tout besoin disposez de ma robe.

CLARIMAND.

Ces deux visages sont pieces de cabinet[1].

BEAUROCHER.

Voyons-les, qu'à chacun je leur taille un bonnet.

SCÈNE III

CLYTIE, LYZANTE, TAILLEBRAS.

CLYTIE, *tenant en mains un sonnet du poëte Lyzante.*

Vos vers trop élevez vont dans l'idolatrie ;
J'y voy beaucoup d'esprit, mais plus de flatterie.

LYZANTE.

Pour n'y rien affecter, parmy les traits polis
J'ay pourtant évité les roses et les lys ;
J'ay cherché dans le doux la cadence et la rime ;
On n'y treuvera pas une voyelle en crime ;
La consone n'a rien de rude ou discordant ;
J'ay passé le bas stile, et fuy le pédant :
Comme vous n'estes pas seule dedans le monde,
J'ay décrit vos beautez sans dire sans « seconde[2]. »

CYYTIE.

Que tout y soit divin, les couleurs et le trait ;
On ne me connaistra jamais à ce portrait :
Souvent, pour trop flatter, le mensonge importune ;
Vous m'y dépeignez blanche, et voyez, je suis brune :
Vous deviez accorder vostre esprit à vos yeux,
Me mettre sur la terre, et non pas dans les cieux.

LYZANTE.

Où pouriez vous mieux estre, estant un si bel ange?

TAILLEBRAS.

[loüange :
Dans mon cœur, comme un lieu de plus digne
C'est où l'honneur reside en un trône élevé ;
Où le sultan feroit gloire d'estre gravé ; [ques
Où mesme l'Empereur et les plus grands monar-
Viennent pour s'exemter de la rigueur des Parques :
Mais si je les admets dans ce noble sejour,
C'est pour y respecter vos traits, et mon amour :
On les y voit tremblans, afin de me complaire,
Adorer à genoux ce bel œil qui m'éclaire,
Offrir à vostre image, avecque mon ardeur,
Titres, et Majesté, couronnes, et Grandeur.

CLYTIE.

Couronnes? je serois à ce conte une Reyne.

TAILLEBRAS.

Sur toutes la premiere, et la plus souveraine.

CLYTIE.

Mon extréme regret, c'est que de tant de bien
Tout soit à mon portrait, et que je n'en ay rien ;
Passant pour mon image, ah ! l'accident étrange !
Que je vaudrois bien plus, et gagnerois au change !
Mais qu'est-ce, qu'ajouter à mon état premier
Des royaumes en l'air, en terre du fumier?
Bâtir sans fondement des fortunes en songe?
Flatter la pauvreté par un riche mensonge?
La paille est preferable à tous ces vains tresors ;
Ce sont reynes de carte, et qui n'ont point de corps :
A juger de nous deux selon cette posture,
Vos feux et mes appas ne sont rien qu'en peinture ;
Mais si la verité se doit dire à tous deux,
Rien ne peut accorder mes appas et vos feux.

TAILLEBRAS.

Je sçay bien qu'elle m'aime, et qu'elle me revere ;
Elle rit (Dieu me damne !) en faisant la severe ;
Elle me tâte, et veut dessous un feint mal-heur
Voir si ma patience égale ma valeur ;
Mais, ventre ! nous avons éventé cette mine :
Addoucy-toy, mon cœur, et tenons bonne mine.
Et bien, ne vois-tu pas dé-ja qu'elle sourit?

CLYTIE.

Sa disgrace le flatte, et le vent le nourit,
Il tourne mes rigueurs au sujet de sa gloire.

LYZANTE.

Et son mauvais destin fait naistre ma victoire ;
Puis-je vous rendre grace autrement qu'à genoux?

CLYTIE.

[foux :
A l'autre ! ils sont tous deux aussi vains comme
Ma cruauté leur plaist, en vain je les irrite ;
L'un vante son courage, et l'autre son merite.
Suis-je plus sage qu'eux? m'osé-je hazarder?
On pouroit devenir folle à les regarder.
Ma foy, tout mon esprit n'est qu'un foible remede.
Mais voicy du secours : accourez à mon ayde.

SCÈNE IV

BEAUROCHER, CLARIMAND, TAILLEBRAS, CLYTIE, LYZANTE.

BEAUROCHER.

Elle crie ; avanceons.

CLARIMAND.

Rien ne nous doit presser :

1. C'est-à-dire pièces curieuses, bonnes à mettre où l'on met ce qu'on veut montrer, pour en rire. Pradon, dans son *Epître* à Boileau, lui dit crûment qu'il n'est fait que pour être placé, non à la Cour, mais parmi ces curiosités ridicules :

Et ta figure enfin, pour te le dire net,
N'est bonne, Despréaux qu'*à mettre au cabinet.*

C'est à ce même *cabinet,* et non à celui qu'on pense, qu'Alceste renvoie le sonnet d'Oronte.

2. On sait que c'était alors l'épithète à la mode. Du temps de Boileau, elle n'avait pas encore perdu tout crédit, et il devait s'en moquer encore. *Si,* dit-il dans sa IIe *Satire,*

Si je louais Philis *en miracles féconde,*
Je trouverais bientôt *à nulle autre seconde.*

Que font ils, ces amans? voudroient ils vous forcer?

CLYTIE.

Leur posture paisible asseure le contraire:
L'un se mire en sa mine, et l'autre n'en a guere.

BEAUROCHER, *voyant le Capitan qui s'ébranle à un bout du theatre.*

O le plaisant maneige! et comme il tourne en rond!

TAILLEBRAS, *bas.*

Quitte mes sens, audace, et paroy sur mon front;
Que parmy les assaux d'un si cruel orage
On n'y lise qu'ardeur, que gloire, et que courage;
Fay trembler ces témoins, de tant de fermeté,
Et sois plus genereux que tu n'es mal traité.

CLARIMAND, *après avoir parlé à Clytie long temps à l'oreille.*

Le tout n'yra que bien; laissez faire; il faut rire.

CLYTIE.

Ce sonnet que voicy....

CLARIMAND.

Donnez; je le veux lire.

CLYTIE.

Et quelques vains discours de ce lardeur de chiens
M'ont tenuë à la croix par de sots entretiens.

TAILLEBRAS.

Pour détourner un flux d'injures nompareilles,
Monstre beaucoup de cœur et quasi point d'oreilles;
Joüe icy de la mine et morgue le destin,
Déguise cet affront du geste plus mutin.

LYZANTE, *voyant que Clarimand veut lire son sonnet.*

Une grace, Monsieur; je l'attends à mains joinctes:
Si vous lisez, je perds la moitié de mes poinctes;
Que je prenne l'honneur, vous le contentement,
Que mes vers soient oüis selon leur ornement.
On est assez d'ailleurs sujet à la censure,
Et je suis delicat pour la moindre blessure.

CLYTIE.

Sa demande est fort juste; on ne peut refuser....

CLARIMAND, *luy donnant le sonnet.*

A luy mesme sa voix, afin de s'accuser.

SONNET, *que Lyzante lit haut.*

LYZANTE.

Pour vous rendre, Clytie, un assez digne hommage,
Il n'est rien ici bas de sortable à vos yeux;
On ne vous peut donner que le nom precieux
D'estre enfin la merveille et l'honneur de notre âge.

CLARIMAND *l'interrompant.*

Ah! quel ton! quel accent! ô Dieu! qu'il est plaisant;
Il mignarde sa voix, puis il fait le pesant!
Il a les yeux ardens comme un chat que l'on berne,
La hure d'un lyon qui sort de sa caverne;
Il fronce le sourcil, qui plus fier qu'un huissier
Semble dire: Paix-là! Silence, il est sorcier,
Sans cracher, sans tousser, écoutez ses oracles;
Il faut après cela s'écrier: O miracle!

(*Il lui prend le sonnet pour le lire.*)

Donne; ta voix m'écorche et l'oreille et les reins;
Il fallait une pause entre les deux quatrains.

SONNET, *que Clarimand recommence à lire.*

Pour vous rendre, Clytie, un assez digne hommage,
Il n'est rien ici bas de sortable à vos yeux;
On ne vous peut donner que le nom precieux
D'estre enfin la merveille et l'honneur de notre âge.

Vous voir, et s'éblouïr, n'aymer que son dommage,
Ce sont de nos transports les plus officieux;
Nous faisons ce que fait le soleil dans les cieux,
Qui, sans parler, en vous admire son image.

Que cet original vous cede en tous ses traits!
Vous avez ses rayons; il n'a pas vos attraits,
Ni la blancheur du teint, ni les graces encore:

Je vous treuve pourtant semblables en un poinct:
C'est que ces deux objets, que la nature adore,
Enflament tout le monde, et ne s'échauffent point.

DE LYZANTE.

CLARIMAND.

De Lyzante? Ah! ce *de* temoigne sa noblesse:
C'est où la vanité les seduit et les blesse;
Ils tranchent du Monsieur, et dans leurs vains projets,
Ils sont nobles sans fiefs, et seigneurs sans sujets.

LYZANTE.

J'ay titre.....

CLARIMAND.

Au carrefour, et dedans les affiches.

LYZANTE.

Et le droit de chasser.....

CLARIMAND.

Ouy, mesme jusqu'aux biches[1];
Mais de celles, sans plus, qui dans les lieux d'honneur
Vous font, selon l'argent, passer pour un seigneur:
On rit d'une noblesse et si courte et camuse;
Quittez cette bâtarde, et caressez la Muse.
Celle-cy, Beaurocher, te plaist-elle?

BEAUROCHER.

Fort peu.

CLARIMAND.

Qu'en dis-tu?

BEAUROCHER.

Que ces vers meriteroient le feu.

CLARIMAND.

Voila trop de rigueur: et vous?

CLYTIE.

C'est ma creance[2],
Que j'avois suspenduë avecque patience:
Tu fais le temeraire encore, et tu souris?
Va, crois-tu me pescher avec des vers pouris?
Mais tous mis en morceaux, je les rends à la terre.

(*Elle les déchire.*)

LYZANTE.

Frappez, Dieux, achevez ce grand coup de tonnerre;

1. On voit que ce mot, pris comme synonyme de femme galante, que nous avions déjà entrevu avec le même sens dans la comédie des *Escoliers*, n'est pas du tout nouveau.

2. Ma conviction, ma *croyance*. Ce n'est même que la prononciation de ce dernier mot d'après la mode du temps. Il est resté, sous cette forme, dans la locution « accorder, prêter créance, » pour dire croire à quelque chose. — *Créance*, dans le sens le plus ordinaire, en vient aussi, puisque le *créancier* qui prête n'est en somme qu'un homme qui a « croyance, » qui a confiance, qui croit, *crédit*. Ce dernier mot, tout latin, n'est devenu français sans changer en rien, que par la même filiation d'idées.

Venez, justes fureurs, avancez mon trépas;
(*Frappant du pied la terre.*)
Et toy, ne dois-tu pas t'ouvrir dessous mes pas?

CLARIMAND.

Courage! il couche gros[1]; dans l'humeur qui le pi-
Tous les termes suivront d'un dépit poëtique. [que

LYZANTE, *continuant.*

Mais j'invoque une ingrate et sourde à mes clameurs:
La terre, qui prend tout, me fuit lors que je meurs;
Cerchons le feu, le fer, un roc, un precipice,
Où la plus promte mort me soit la plus propice.

BEAUROCHER, *se presentant avec ses armes.*

La pitié me surmonte; il m'en faut approcher:
Pour mourir promtement, voy, je t'offre un rocher;
Veux tu ce pistollet, ce poignard, cette épée?
Ton sang s'offenceroit qu'elle s'en vist trempée:
Faisons mieux; honorons, en te jettant dans l'eau,
La Seine et le Pont-Neuf des dépouilles d'un veau.

LYZANTE.

Quoy! sans punition vous souffrez ce blaspheme;
Et voulez, Dieux ingrats, encore qu'on vous aime?
En quelle seureté se verront vos autels,
Si l'on choque mes vers, comme vous immortels?
Je veux les employer à demolir vos temples,
Passer à des fureurs qui n'auront point d'exemples,
Ensevelir vos noms, indignes d'estre écrits
Sur le front seulement de leurs honteux débris:
Et toy, dont la rigueur me porte à cet outrage,
Objet de mon amour, maintenant de ma rage,
Apprends que, pour te peindre, enfin mon desespoir
Va chercher en enfer un crayon assez noir.
(*Il s'en va.*)

CLYTIE.

Va-t-on si vite au diable? Adieu donc; bon voyage.

CLARIMAND.

Il sera bon pour luy, s'il en revient plus sage:
Hors l'humeur toutefois, ses vers pleins de douceurs
Montrent qu'il a baisé mille fois les Neuf Sœurs.

TAILLEBRAS, *voyant Lizante sorty.*

Son malheur a plus fait icy que mon audace;
Je reste triomphant et maistre de la place.

BEAUROCHER.

Jusqu'à ce que mon bras te la fasse vuider,
Impudent; tu souris, tu m'oses regarder?
Mais plustost pour ton mieux regarde cette porte.

TAILLEBRAS.

Parler de la façon aux hommes de ma sorte?
Ah! tuons..... Toutefois le vilain est armé,
Et ne m'attaque pas sans un dessein formé.

CLARIMAND.

Vous craignez?

CLYTIE.

Tant soit peu; quel malheur, je vous prie,
S'il tournoit à bon jeu toute la raillerie!

CLARIMAND, *à Clytie.*

C'est dont je vous asseure, et prenez en ma foy.

BEAUROCHER.

Après deux mots, sortons, Madame, vous et moy.
Te voir encore icy? Tes oreilles m'attendent,
Poltron; çà, qu'au plancher à cette heure elles pen-

TAILLEBRAS. [dent.

Poltron? Le fils aisné qu'enfanta la valeur?

BEAUROCHER.

Ah! vrayment, l'on en voit la marque en ta pâleur.
Mais c'est trop discourir; dégainons.

TAILLEBRAS.

Qu'on me presse?
Que je souffre un affront, aux yeux de ma mais-
[tresse?
Sus! il en faut découdre. Ah! respect, mon boureau,
Entens plaindre ce fer que tu tiens au foureau.
Dieux! un objet m'empesche, et l'autre me convie:
Mais le premier l'emporte, et te sauve la vie.

BEAUROCHER.

C'est moy qui te l'accorde en ce mesme soucy,
Pour te la faire perdre en autre lieu qu'icy;
Ce peu de temps qu'il faut pour conduire Madame,
Tu le peux employer à songer à ton ame.
(*Beaurocher enmeine Clytie en menassant Taillebras.*)

CLARIMAND.

Son épée à vos yeux veut montrer sa lueur:
Quoy! vostre front distille une froide sueur?....

TAILLEBRAS.

C'est que mon cœur bouillonne, et par là s'évapore.

CLARIMAND.

Vostre œil s'appesantit, le teint blémit encore,
Vous tremblez.

TAILLEBRAS.

Comme fait de colere un lyon:
Mettray-je ce combat avec un milion?
Que diront tant de preux, de qui je suis l'Alcide,
Qui respectent ce bras qui fut leur homicide?
Ne se plaindront-ils point de ce qu'un lâche sang
Déshonore ma main, et fait honte à leur rang?
Non, non, je ne luy puis accorder cette gloire.

CLARIMAND. [re?

Quoy, perdrez vous la vostre, à vous en faire accroi-
Vous qui suivez l'honneur parmi les plus constans,
Sçavez vous pas que c'est un doux monstre du temps?
Qui ne reçoit ni droit, ni respect, ni remise, [mise;
Qui pour nous voir à nud nous fait mettre en che-
Qui combat la nature, arme frere et parens,
Monstre un espoir douteux, mille maux apparens;
Qui confisque nos biens.....

TAILLEBRAS.

Ah! ventre! c'est tout dire;
Ce gueux n'a rien à perdre, et j'ay plus d'un em-
Je ne hazarde point ma teste ni mon fonds. [pire;

CLARIMAND.

Inutiles pensers, encore qu'ils soient bons;
En ce branle mortel la mode nous entraine;
La raison n'est qu'esclave, et l'autre est une reyne;
C'est un mal violent qui veut avoir son cours:
Pour les biens, quelque amy nous les sauve toujours.
On faict passer le tout sous un nom de rencontre;

1. Terme de jeu qui voulait dire : mettre beaucoup, risquer gros dans une partie.

Et c'est le seul chemin qu'après tout je vous montre;
Battez vous sourdement.

TAILLEBRAS.

Mes coups font trop de bruit.

CLARIMAND.

Sans suitte, sans second, dans la ruë, et la nuit;
La lune dans son plein fournira de lumiere:
Vous seriez décrié, fuyant cette carriere.
Vous y songez encore? Est-il temps de réver?

TAILLEBRAS.

C'en est fait, je le veux; faites le moy treuver.

CLARIMAND.

Pour ne vous point chercher, il a trop de courage.

TAILLEBRAS, *bas.*

Mon esprit sçait le vent qu'il faut à son naufrage.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

AMEDOR, CLORINDE.

AMEDOR.

Cette faute, Madame, est elle sans pardon?
Avecque mes amis je suis à l'abandon,
Je defere à leur gré plustost qu'à mon genie,
Et ne sçaurois fausser la moindre compagnie.

CLORINDE.

Encore moins pour moy qui le merite peu.

AMEDOR.

C'est jetter en mon cœur de l'huile sur du feu;
Votre desir d'un temps m'est rude et favorable,
Mon bon-heur me trahit, et me rend miserable;
Trop de faveur me nuit, humble et vain à l'instant,
Que je serois heureux si je ne l'estois tant!
Ou si l'ingrat demon qui gouverne ma flame
M'eust du moins averty des secrets de vostre ame,
Que vostre volonté m'appelloit devers vous?
O dieux! que le penser me flatte et m'en est doux!

CLORINDE.

Il falloit employer, comme je m'imagine,
Pour vous tirer icy, lettre, page, et machine?
Comment! avoir passé trois heures sans me voir?
Et puis, j'ay dessus vous un extréme pouvoir?
Vous viendrez froidement me dire quelque conte,
Qu'il n'est rose ni lys que mon teint ne surmonte,
Que hors de ma presence, il n'est point de moment
Qui ne vous coûte (helas!) un siecle de tourment;
Que pour chasser du front une couleur blémie
L'un vous entraine au bal, l'autre à l'Academie;
Que le Cours, où chacun treuve à se contenter,
Sert à vous divertir moins qu'à vous tourmenter;
Que le Louvre vous geine aux devoirs necessaires,
L'eglise, le palais, les sermons, les affaires;
Que mon objet, ma chambre est tout vostre element,
Et que vous ne jurez que par moy seulement:
Tandis qu'au cabinet, et sans vouloir paroistre,
Clorinde est solitaire et comme dans un cloistre,
Qu'attendant vos chevaux de cent lieux embourbez
Elle se plaint d'un temps que vous luy dérobez:
Aujourd'huy que je suis hors de l'indifference
Je pretends de l'empire et de la preference,
Que vous me rendiez conte et du cœur et des pas,
Que seule je vous sois jeu, cour, plaisirs, appas.

AMEDOR.

N'ayant point esperé l'honneur de ce reproche,
Par trop de sentiment je deviens une roche;
Confus, que puis-je dire? ou que viens-je d'oüyr?
Doy-je icy m'excuser, ou bien me rejoüir?
Je treuve ma victoire en cette douce plainte,
Ma peine et mon plaisir en une mesme attainte;
Ce qu'ordonnent vos loix à mes vœux complaisans
Mon service eust-il pu l'esperer en dix ans?
Que l'Amour est subtil à punir une faute
Qui fait d'un châtiment ma gloire la plus haute!
Que vous plaire et vous voir s'appellent mes travaux,
Et mettre vostre amour au nombre de mes maux?
Madame, à quels devoirs cette bonté m'oblige!

(Clarimand paroît à la fenestre qui les écoute.)

CLORINDE.

A souffrir qu'un congé sur l'heure vous afflige:
Mais doy-je vous porter à m'estre obeissant?
Helas! je me puny, mesme en vous punissant.
Mon frere me demande, et cette mauvaise heure
Ne vous permet icy de plus longue demeure:
Pour nous entretenir plus à l'aise, et nous voir,
Venez à ma fenestre et m'attendez ce soir;
On ne court au quartier aucun danger de vie.

AMEDOR.

Les dieux me l'ôteront avant que cette envie.

SCÈNE II

CLARIMAND, *seul et descendu de la fenestre.*

Cet accord en deux mots me semble des plus beaux;
Et puis fiez des sœurs à ces galands nouveaux.
Tous deux en cette humeur de s'aymer et se plaire
Se donneroient beau jeu, qui les laisseroit faire;
Mais je leur vendray cher un plaisir si heureux,
Et je seray plus fin qu'ils ne sont amoureux.
Ce jeune financier, en faveur de la somme,
S'est fait en supputant batiser gentilhomme;
Il morgue[1] en cavalier et fait du revolté,
La plume sur la teste, et l'épée au côté;
Il sacrifie au Louvre, à grand feu se consume,
S'échauffe où teste nuë à la fin l'on s'enrume,
Et, croyant sur son bien se rendre plus exquis,
Le dépense plus mal qu'on ne l'avoit acquis;
Il se pique d'esprit, d'amour, de gentillesse,
Et pense par la dame élever sa noblesse;
Son cheval dans la ruë, en secoüant l'arson,
Superbe semble dire: Au jeune, au beau garson!

1. Il parade, il piaffe, il se fait voir. — *Morgue* voulait dire ostentation, *montre*. C'est dans ce dernier sens qu'il est arrivé à désigner le lieu sinistre où l'on expose les cadavres à reconnaître.

Mais ce n'est pas dequoy me donner dans la veuē ;
Je veux te voir, ma sœur, à l'aise et mieux pour- [veuē,
Et vous faisant pezer la charge sur le cou
Rendre l'une plus sage, en montrant l'autre fou :
Voicy qui poura bien ayder à l'entreprise.

SCÈNE III

CLARIMAND, LYZANTE.

CLARIMAND, *se retirant d'un pas.*

Est-ce une illusion, qui mon ame ait surprise?
Fantôme, ou pelerin venu des pays bas,
Dittes nous en nouvelle : estes-vous pas fort las?
Est-ce toujours vous mesme? et dessous quel aus- [pice
Revenez-vous au monde après un precipice?
Les poëtes sont connus dans la noire maison ;
Elle est leur promenade, à nous une prison ;
Ils en portent la clef, et comme par trophée
Vont et viennent d'enfer dessus les pas d'Orphée;
Ce païs est mauvais, je le juge en ce poinct
Qu'ils y mettent chacun et n'y demeurent point.

LYZANTE.

Je le porte au contraire, et mon sort deplorable
Fait un enfer du cœur d'un amant miserable;
Où l'yrois-je cercher, si je l'ay dedans moy?
Mes vrais supplices sont ma constance et ma foy,
Qui me forcent, rendant mes peines eternelles,
De mourir en moy mesme, et de revivre en elles :
Quelques traits que Clytie employe à ma langueur,
J'ay plus de fermeté qu'elle n'a de rigueur,
Le desir de souffrir s'augmente par ma peine,
Ma gloire va plus haut, plus elle est inhumaine ;
Esclave volontaire, aussi vain que constant,
Je baiseray ma chaine encore, en la portant ;
Et puis que mes tourmens luy tournent à delices,
Je la veux obliger par mes propres supplices.

CLARIMAND.

J'appreuve ce dessein quoy que fort rigoureux:
C'est en vain, qu'à mourir on cerche d'estre heu- [reux;
La mort me semble un port de mauvaise retraite :
Le sage la détourne, et le fou la souhaite;
On abuse du nom, le mal est bien divers
De mourir en effet, ou de mourir en vers;
Les poëtes, les amans, quand l'ardeur les convie,
Meurent tous, et jamais ils ne perdent la vie.
Je sens un mouvement, qui me vient exciter
D'entreprendre un miracle à vous ressusciter,
J'entends de vous remettre avec vostre maistresse;
Si j'en ay le dessein, j'en auray bien l'addresse.

LYZANTE.

Et comment amollir ce rocher endurci?

CLARIMAND.

Par un moyen facile, en trois mots éclaircy.
Apprenez que Clytie enfin vous est contraire
Par les seuls mouvemens que luy donne son frere;
Que ce jeune éventé luy figure à tous coups
Les poëtes sans courage, et mis au rang des foux;
Que leur soin, leur esprit n'est qu'en la réverie,
Que l'art en est honteux, et le nom les décrie;
Et voila le sujet de tout ce traitement
Qu'il a creu qu'on pouvoit vous faire impunément :
Chassez l'opinion dans son esprit emprainte,
Montrez vous courageux, donnez luy de la crainte,
Menassez, parlez haut; ce vaillant à demy,
Pour estre en seureté se rendra vostre amy :
Or je sçay comme il faut commencer la brisée[1],
Par une occasion heureuse et fort aisée;
Amoureux de ma sœur, il viendra sur la nuict
Luy parler dès la ruē, en secret et sans bruit;
Armez vous, et venez le surprendre sans suitte,
Aussi tost qu'attaqué vous le mettez en fuitte.

LYZANTE.

Mais.....

CLARIMAND.

Qu'avez vous à craindre?

LYZANTE.

A beau jeu, beau retour.

CLARIMAND.

Rien moins ; il n'a de cœur qu'à paraître en amour.

LYZANTE.

Quoy! s'il ne va jamais sans une longue brette?

CLARIMAND.

Mon logis vous soutient, et vous sert de retraite :
(*Bas.*)
Ah! qu'il est malaisé d'animer un poltron!

LYZANTE.

Prendray-je pas l'écu du moins ou le plastron?

CLARIMAND *bas.*

Dieu! qu'une infame peur en cet esprit domine!
Il ne faut que l'épée, encore est ce par mine,
Plus pour servir d'éclat que pour autre besoin.

LYZANTE.

Vous m'accompagnerez, ou ne serez pas loin?

SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CLARIMAND, LYZANTE.

TAILLEBRAS, *abordant le Poëte.*

Avez-vous fait suer Apollon et les Muses?
Leurs graces à ce coup vous sont-elles infuses?
Le Parnasse a-t'il pu fournir à mon cartel
Des homicides vers, un stile assez mortel?
L'oreille à chaque mot doit comme estre frappée
D'un coup de pistollet, de mousquet, ou d'épée,
La rime ne porter que de taille et d'estoc,
Ni les lettres s'unir qu'au son de chic, et choc;
Que le poinct soit hardy, la virgule vaillante,
Ne rendez que de sang vostre veine coulante,
Et pour ma gloire il faut, qu'honorant le métier,
Une peau de tambour vous serve de papier.

CLARIMAND *bas.*

Il fait, plus il en dit, qu'autant moins on en croye;

1. C'est-à-dire entrer dans la voie. On appelait *brisées* les débris de rameaux qu'un veneur semait sur une piste, afin de pouvoir s'y retrouver en revenant. On comprend dès lors comment l'expression « aller sur les brisées de quelqu'un, » a pu en venir.

Son cœur tremble de peur, et sa bouche foudroye.

LYZANTE.

Si votre bras est tel que je l'ay figuré,
Vous pouvez surmonter tout l'enfer conjuré.
Voyez si le cartel vous plaira de la sorte,
Et si j'ay bien suivy l'ardeur qui vous emporte.
Vos sens l'appreuveront comme il est reformé;
Beaurocher s'en verra d'un seul mot allarmé;
Pour me vanger de luy j'ay formé ce tonnerre.

TAILLEBRAS.

J'y suis dépeint au moins comme un foudre de [guerre?

LYZANTE.

Ecoutez seulement. L'Alcide.....

TAILLEBRAS.

Arreste toy;
Chapeau bas, à genoux, tremble en parlant de moy.

CARTEL DU CAPITAN TAILLEBRAS A BEAUROCHER.

LYZANTE *le lit tout haut.*

L'Alcide occidental, l'honneur des Pyrenées,
La Parque des mortels, qui fait leurs destinées,
Qui d'un bras peut lancer la terre dans les cieux;
Pour perdre un impudent qui deja n'est qu'un om- [bre,
Poussé d'un coup de pied sur la barbe des Dieux
Le fait tomber de là dans le royaume sombre.

TAILLEBRAS.

Et voila ce qui dûst faire trembler des roys?
Il le faut reformer encore une autre fois;
Quoy! tu n'as point parlé de canons, de trompettes?

CLARIMAND.

Sur un si haut dessein mélez-vous des sornettes?
Ce cartel comprend tout...
(*Comme il feint de le cacher.*)
Vous le cachez en vain;
Je m'offre à vous servir, et vous prête la main.

TAILLEBRAS.

La main? Ventre!

CLARIMAND.

Tout doux!

TAILLEBRAS.

Et que diroit la mienne?

CLARIMAND.

Je verray Beaurocher, et je feray qu'il vienne.

TAILLEBRAS.

Parlez-vous de second? Ce bras n'en eut jamais.

CLARIMAND.

Non, je ne trouble point vos exploits et vos faits;
Je rendray seulement ce billet en main seure.

TAILLEBRAS.

Que ma gloire n'en ait ni honte ni blesseure:
Tenez; je vous remets un gage precieux.....

CLARIMAND, *souriant.*

Qui me va mettre au monde, et vous dedans les [cieux.

TAILLEBRAS.

Dans deux heures au plus.....

CLARIMAND.

Je l'amene en la ruë.

TAILLEBRAS.

Qu'il ne m'y laisse pas long temps faire la gruë.
Et vous, de qui l'esprit m'assiste en ce besoin,
Que je rends de mes faicts le glorieux témoin,
Rival ingenieux, cerchez dans ma puissance
A vostre courtoisie une reconnoissance;
Ni ce bras ni ce fer ne sont jamais ingrats.

LYZANTE.

Je demande l'épée, et vous laisse le bras;
Par elle je tiendray ma victoire certaine,
Elle peut cette nuict me faire capitaine.

TAILLEBRAS.

Ah! ah!

LYZANTE.

N'en riez point.

TAILLEBRAS.

Il dit vray, s'il ne ment,
On devient genereux à me voir seulement:
Parlez; quoy?

LYZANTE.

J'ay dessein.

TAILLEBRAS.

Sur quelqu'un?

LYZANTE.

Dans une heure.

TAILLEBRAS.

Je m'en vay de ce pas luy commander qu'il meure.

LYZANTE.

Autre que moy ne peut aller à ce devoir.

TAILLEBRAS.

Bien doncque, prenez la, voila dequoy le voir;
Mon duel projetté demande une autre épée:
Celle-cy fut toujours en Turquie occupée;
Il faudroit, pour conter tous ceux qu'elle a mis bas,
Figurer mille assaux, vingt sieges, cent combats;
Du sang qu'elle a versé pour le Roy Catholique
Elle a fait une mer plus rouge qu'en Afrique:
Qu'est-ce?

LYZANTE *met les pieds sur la garde pour la tirer du fourreau.*

Tous mes efforts n'ont pu la convertir;
Elle est opiniâtre, et ne veut point sortir.

TAILLEBRAS, *la tirant.*

Nouveau sang tous les jours et la tache et la soüille.

LYZANTE, *la regardant.*

Du sang? Qu'il est épais! C'est de la fine roüille.

TAILLEBRAS.

Que dis-tu?

LYZANTE.

Qu'à l'éclat je me sents tout ravir.
(*Parlant bas.*)
Puis que l'heure me presse, il m'en faudra servir.

SCÈNE V

AMEDOR, CLORINDE.

AMEDOR, *seul.*

Que cette nuict est claire, et qu'elle a peu de voiles!
Ma flame et mon amour allument les étoiles,

Et la lune à dessein redouble ses clartez,
Pour mieux voir avec moy Clorinde et ses beautez;
Mille petits flambeaux qui ne font que de naistre
Brillent dedans le ciel, pour luire à sa fenestre,
Et, le voyant jetter tous ses yeux dessus nous,
Ma passion les prend pour autant de jaloux.

CLORINDE, *à la fenestre.*

Je reconnoy sa voix; sans doute c'est luy mesme.

AMEDOR.

C'est un, qui vient montrer à quel poinct il vous ay-
Que vous dûssiez, Clorinde, asservi sous vos loix [me;
Connaistre par le cœur plustost que par la voix :

CLORINDE.

L'une me plaist autant comme j'estime l'autre.

AMEDOR.

Egalement aussi tous deux me disent vôtre.

CLORINDE.

L'heure et la liberté de vous parler icy
Vous disent mieux que moy mon amoureux soucy.

AMEDOR.

Cette faveur est grande, et je suis sur la place
Moins pour la recevoir qu'afin d'en rendre grace.

CLORINDE.

Donnez dans l'entretien quelque chose à mes yeux;
Montez un peu plus haut, et je vous verray mieux.
(*Il monte sur un perron pour atteindre jusqu'à la fenestre.*)

SCÈNE VI

CLARIMAND, AMEDOR, LYZANTE, CLORINDE.

CLARIMAND.

Le voila; je vous laisse. (*Il s'en va.*)

LYZANTE, *seul et armé.*

Yray-je sans escorte?
Et quoy! si Clarimand ne m'ouvroit point la porte?
Tout maillé que je suis, pourois je soutenir?
Dieu! qu'il m'obligeroit déja de revenir!
Ah! que j'entre à regret dedans cette carriere!
Je n'ose aller avant, ni tirer en arriere.
(*Il fait mille actions de poltron, tantost en s'avançant, et tantost reculant, pour donner le temps aux autres de parler.*)

CLORINDE, *Amedor l'ayant baisée.*

L'excez de mes faveurs vous en fait abuser.

AMEDOR.

J'imite ce rayon qui semble vous baiser.

CLORINDE.

Comme luy vous viendrez dedans ma chambre en- [core?

AMEDOR.

Ouy, porté du desir vers l'objet que j'adore;
Mais les ailes manquant, je me sens arresté;
J'ay bien assez de feux, non de legereté.

CLORINDE.

Que cerche vostre main dessus mon sein timide?
Mauvais, ce brasselet luy servira de bride.
(*Tandis qu'elle lui met ce brasselet au bras, elle donne le temps à Lyzante.*)

LYZANTE.

C'est trop trembler enfin; sus, il faut commencer:
Mon cœur retient mon pied, quand je veux l'avancer.
Crions donc:
(*Criant tout bas.*)
Aux volleurs! C'est trop bas; et la crainte,
Qui me glace le sang, tient ma voix en contrainte:
Ah!.... Je n'ose: il le faut.
(*Puis relevant sa voix*)
Ah! traistres, fuyez vous?
Croiriez-vous eviter et Lyzante et ses coups?
A moy! tournez icy.

CLORINDE.

L'alarme est dans la ruë;
Sauvez-vous.

LYZANTE.

Que j'ay peur! mais pourtant crions: Tuë!
Ah! j'en tiens déja l'un.

AMEDOR.

Lyzante, où va ce bruit?
Que veux-tu?

LYZANTE.

T'envoyer en l'eternelle nuict;
Assassin, tu mourras.

AMEDOR.

Ce fou passe à l'outrage.

LYZANTE, *regardant si Clarimand le vient secourir.*

Vient-il? S'il n'ouvre tost, je n'ay plus de courage.

CLARIMAND, *sortant l'épée en main.*

Courage!

LYZANTE, *le voyant.*

O doux écho!

CLARIMAND, *se portant contre Lyzante.*

Qu'il ne puisse échapper.

LYZANTE, *se voyant attaqué par Clarimand.*

Loin de me secourir, donc il me vient frapper?
Traistre, au moins au besoin je sçauray faire gile.

CLARIMAND, *relevant l'épée du fuyard.*

Recevez son épée! et ce lieu pour azile.

AMEDOR.

C'est m'obliger au double.

CLARIMAND.

Avancez vous; entrons:
(*Bas.*)
Que j'ay bien partagé la peur à deux poltrons!

SCÈNE VII

TAILLEBRAS, BEAUROCHER.

TAILLEBRAS, *seul.*

Pouroit-on discerner cette épée à la lune?
On diroit que le ciel éclaire à ma fortune;
Les astres, pour montrer la gloire qui me suit,
Me font un second jour au milieu de la nuict:
Toutefois la clarté m'est icy dangereuse,
Le trop de jour rendroit ma fourbe moins heureuse:
Pour tromper un brutal, mon jeu le plus certain
Luy met, au lieu d'épée, un fleuret en la main;
Ce fer est sans tranchant, sa pointe est rabbatuë,
Je pardonne ma mort à quiconque m'en tuë;

Fust-il gladiateur, et le roy des filous,
Je le vay bien frotter de sa lame aux vieux loups.
Je l'entends : choisissons la meilleure posture.

BEAUROCHER, *à part soy.*

Il n'aura pas osé tenter cette adventure ;
Clarimand m'aura fait le cercher à credit ;
Son humeur m'en asseure, et le cœur me le dit.

TAILLEBRAS.

Hop ! fea !

BEAUROCHER.

Toutefois je le voy qui m'appelle,
Et qui se tient déja sur sa garde mortelle :
Me voicy, compagnon ; à l'approche.

TAILLEBRAS, *le voyant en posture.*

Tout doux !
Il se faut battre en forme, amy, visitons nous.

BEAUROCHER, *jettant son pourpoint.*

Je n'ay que la chemise et ce pourpoint qui vole ;
Je te laisse le busque à la mode espagnole [1].
Ça, disons en trois mots ; en deffense.

TAILLEBRAS, *se voyant pressé.*

Tout beau !
Vous avez longue épée, et je n'ay qu'un couteau :
Arme égale ; autrement.....

BEAUROCHER.

Quoy ? tu fuiras, peut estre ?
Poltron, donne le moy ; je te veux battre en maistre.

TAILLEBRAS, *tenant l'épée de l'autre.*

C'est à ce coup enfin que je suis triomphant :
Mais quoy ! doy-je employer ce bras contre un enfant ?
(*Ils se battent.*)

BEAUROCHER.

Sa peau resiste au fer, et le rend inutile.

TAILLEBRAS.

C'est d'autant que je suis de la race d'Achylle.

BEAUROCHER.

Combats-je point en songe ? Écartons ce sommeil.

TAILLEBRAS, *l'ayant blessé.*

Alexandre jamais n'eut le sang plus vermeil.

BEAUROCHER.

Rompons luy la mesure, allons, donnons de taille [2],
Poussons à tour de bras.

TAILLEBRAS.

Comme diable il chamaille !
Cherchons un autre gîte, il fait icy trop chaud.

BEAUROCHER, *le voyant fuir.*

Ah ! le poltron m'échappe, il a gaigné le haut ;
Il emporte d'un coup mon sang et mon épée :
Celle-cy.... Mais que voy-je ? O vaillance trompée !
O malice du sort ! ô sensible regret !
Et je cerche du sang sur un simple fleuret ?
L'infame doit sa vie à sa lâcheté mesme :
Ah ! Clarimand sans doute a fait le stratagesme ;
Je luy sers d'instrument, afin de m'outrager :
Sus ; il faut punir l'un, de l'autre se vanger.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CLYTIE, AMEDOR, CLARIMAND.

CLYTIE.

Si matin ? Pressez-vous les dames de la sorte ?
Me chasser de mon lict, et faire que j'en sorte,
Quand le soleil, à peine en se levant de l'eau,
Tout endormi regarde encore son berceau.

AMEDOR.

J'ay pris, je le confesse, une grande licence.

CLYTIE.

Qu'on ne peut comparer qu'à mon obeissance.

AMEDOR.

Importun, je t'oblige. O l'aimable tourment
Qui t'ôte le sommeil, et te donne un amant !
Voicy qui rend ma faute et douce et legitime ;
Sa veuë auprès de toy ne passe pas pour crime.

CLARIMAND.

Du moins suis-je asseuré que mes yeux innocens,
Pour la blesser, n'ont point de traits assez puissans.

CLYTIE.

C'est un secret, qui n'est que pour ma conscience ;
Vous n'estes pas de ceux qui pèchent sans science.

AMEDOR.

J'ai besoin de repos ; adieu, je reconnoy
Qu'un si libre entretien se feroit mieux sans moy :
Pour mettre son merite au dessus de l'envie,
Souviens toy seulement que je luy doy la vie ;
Et contre ces amans, auteurs de mon danger,
Je vous laisse à tous deux le soin de me vanger.

CLYTIE.

L'effect suivra de près en cela vostre attente.

CLARIMAND, *bas, et tandis que Clytie reconduit son frere.*

Peu de chose le fâche, et bien moins le contente ;
Il se repaist de vent ; qu'un poltron desarmé
Se doit rendre à la Cour superbe et renommé !
Il va faire marquer de sang sa cadenette,
Et porter après luy tous les jours une brette :
Mais je fay mal icy la charge d'amoureux.
(*Revenant à elle.*)
Que vous avez, Clytie, un frere valeureux !

1. C'était un léger plastron de satin qu'on portait sous la cuirasse ou sous le *buffle*. Il était soutenu par une lame d'acier que les femmes ont gardée pour leur corset, avec son nom de *busc*. La mode en était espagnole, comme on le voit ici. D'Aubigné, au livre II, *les Princes*, dans ses *Tragiques*, dit :

> Pensez quel beau spectacle, et comme il fit bon voir
> Ce prince avec un *busc*, un corps de satin noir,
> Coupé à l'espagnol...

2. C'est-à-dire du tranchant. L'*estoc* était le contraire. Aller *d'estoc* et *de taille*, c'était aller de la pointe et du tranchant.

CLYTIE.

C'est accuser la sœur de n'estre pas fort belle
De ne songer qu'à luy quand on est auprès d'elle.

CLARIMAND.

Luy vouloir envier ce peu de charité ?
Ce n'est pas estre sœur dedans l'integrité.

CLYTIE.

Et voila de ces mots qui vous servent à rire ?
Je connoy vostre humeur ; que vous en alliez dire !

CLARIMAND.

Si peu qu'on m'eust pressé, pour feindre l'orateur,
Il est vray que j'allois faire l'adorateur.
J'eusse admiré vos yeux, votre sein, votre jouë ;
J'eusse dit que l'Amour sur vos levres se jouë,
Que vos cheveux sont d'or, et votre front d'argent ;
Puis, faignant de languir, d'un accent negligent
Soupirant un discours, à genoux, extatique,
Je vous aurois baisée ainsi qu'une relique.

CLYTIE.

Moy, qui suis d'ordinaire instruite en ces leçons,
Je vous aurois payé de mille autres chansons ;
D'un souris j'aurois dit : Monsieur, en conscience,
Avez-vous pour me voir assez de patience ?
Je ne semble précher que tristesse et qu'ennuy,
Je n'ay pas mon visage, et fay peur aujourd'huy ;
Mon miroir s'en est plaint, j'en ay cassé la glace ;
J'ay pris en m'y cerchant presque une autre en ma place ;
De blanc qu'estoit mon teint, vous diriez qu'il pâlit,
Et sans vous je serois maintenant dans le lict.
En effect, pour finir icy la raillerie,
J'y devrois retourner.

CLARIMAND.

Et moy, je vous en prie ;
C'est où je jurerois, en vous baisant les bras,
Qu'ils sont plus doux que marbre, et plus blancs que vos draps.

CLYTIE.

Je dirois, la plus froide ainsi que la plus vaine :
Je vous baise les mains, n'en prenez pas la peine.

CLARIMAND.

Que ne puis-je à ce jeu porter nostre entretien !
Là, nous ferions merveille, et nous ne faisons rien.

CLYTIE.

Vous menassez de loin ; et que croiriez-vous faire ?

CLARIMAND.

Qui le demande ainsi, le sçait ; il faut le taire.

CLYTIE.

Plustost que perdre en vain le temps à babiller ;
Mais qui pouroit bien mieux servir à m'habiller.

CLARIMAND.

Adieu ; c'est doucement chasser un qui nous presse ;
J'ay de la complaisance autant que vous d'adresse.
(*Il s'en va.*)

CLYTIE, *seule.*

Ingrat et doux objet de mon affection,
Dy que j'ay plus d'amour que toy de passion :
Comme c'est en riant qu'il fait son entreprise,
C'est en riant aussi que je me treuve prise ;
Mais quelque estrange aymant qui serve à l'attirer,
Je n'y pretendray rien s'il se gagne à pleurer.

SCÈNE II

LYZANTE.

STANCES.

Sorti des flots et de l'orage,
Où l'Amour et le sort preparoient mon naufrage,
Encore tout moüillé j'arrive dans le port ;
Et voyant mon amour de tant de maux suivie,
Je beny ce mortel effort
Qui tire mon salut du peril de ma vie.

Enfin ma raison revenuë
Se presente à mes sens comme une image nuë
Dont la vive clarté passe à mon jugement ;
Les charmes de l'oubly par tout s'y vont répandre,
Et d'un si grand embrazement
A peine dans mon cœur en connoy-je la cendre.

Auteur d'aventures funestes,
Dont le flambleau, Amour, ne produit que des pestes,
Des naufrages certains, de volontaires morts ;
Tyran delicieux, je renonce à tes charmes ;
Et la tempeste dont je sors
Me sauve, étaint tes feux, et submerge tes armes.

Dans ma retraitte genereuse
Mon ame se contente, et n'est plus amoureuse
Que d'un repos heureux qui suit la liberté ;
J'oublie avec mes maux le langage des plaintes,
Mon esprit goûte en verité
Des plaisirs dont l'Amour ne donne que les feintes.

Porté sur le haut de Parnasse,
Où jamais on n'entend du foudre la menasse,
Ni des tristes amans les pitoyables cris,
Mon esprit va choisir un immortel empire,
Et me promets par mes escrits
Une seconde vie où mon renom aspire.

SCÈNE III

LA DUPRÉ, CLORINDE, CLYTIE.

LA DUPRÉ.

Faut-il ainsi payer un salutaire avis?

CLORINDE.

La souffrez-vous, ma sœur, en ces honteux devis?
Son seul aspect feroit soupçonner l'innocence,
Et c'est presque un peché d'avoir sa connoissance.

CLYTIE.

Mais puis qu'elle est chez moy, la pourois-je chasser?
Le bien qu'elle nous veut se doit-il effacer ?
Sa visite m'oblige, et n'est pas infertile,
N'estant point honorable, au moins elle est utile.
Quoy ? m'avertir icy des ruses d'un amant?

CLORINDE.

Ce n'est pas que je vueille excuser Clarimand ;
Mais dessous ce prétexte elle traite en compagne.

CLYTIE.

Qui ne la connaîtroit seroit bien d'Allemagne [1].

1. C'est-à-dire serait idiote. On n'avait pas alors d'autre opinion

LA DUPRÉ.

Vous tranchez de la reyne, et s'il en faut conter,
Toutes vos actions vont à nous imiter [1];
Vous blâmez et suivez ce doux libertinage,
Qui flatte la severe, et tente la plus sage;
Mille attraits, que nos jeux en public ont produits,
Vous les étudiez dans vos chastes reduits,
Et, par une honteuse et libre flatterie,
Ce qui nous est peché vous est gallanterie;
Vous imitez nos yeux, nos gestes, nos propos;
Nous découvrons le sein, vous, la moitié du dos:
Nous voyons, sans méler le ciel à nos sottises,
Nos amans dans la chambre, et vous, dans les égli-
Vos jeusnes, vos respects sont plus pernicieux [ses;
Que nos déportemens ne semblent vicieux;
Vous avez l'action et le cœur en conteste,
L'un des yeux afféte lorsque l'autre est modeste;
Et l'ingrate contrainte où vos vœux sont geinez
Enflame vos desirs, plus ils sont enchainez.

CLORINDE. [gine,

Que nos desirs soient grands, quoy qu'on s'en ima-
C'est les domter assez, s'il faut qu'on les devine;
Votre secte, qui cherche où mieux ils paraîtront,
Les étalle en discours, les porte sur le front,
Et d'un mauvais effect en faisant un bon conte
Vous tirez vanité d'où dépend vostre honte.

CLYTIE.

Vous le prenez, Clorinde, un peu trop serieux,
Cet entretien seroit bien tôt injurieux;
Leur conscience à part, et leur gloire asservie,
Le siecle fait treuver des charmes en leur vie:
Qu'appellez-vous d'avoir sur la bourse d'un fou
Des diamans aux doigts, et des perles au cou?
Posseder un grand train, une maison complette?
Faire piafe [2] au cours, et la reyne Gillette [3]?
Reposer à l'église en faveur d'un quarreau?
Marchant, avoir en main quelque godelureau?
Eriger de son lict sa table, et son domaine?
Et conter de bon temps dix jours en la semaine?
De pages, de laquais, de carrosse suivant
Faire fendre la presse et détourner le vent?
Tirer d'un patient jusqu'au toict qui le couvre,
Et plus de pensions qu'on n'en retranche au Louvre?
Porter dans les cheveux la rose de rubis?
En mettre cent à nud, pour payer deux habits?
Briller sous le drap d'or, et mépriser la soye?
Ne permettre qu'à peine aux festes qu'on la voye?
Affecter à son teint tout ce qui l'embellit, [lict?
De jour le masque en chambre, et les gands dans le
N'est-ce pas un peché d'une aymable teinture,
A leur faute une belle et riche couverture?

CLORINDE.

Dans la pompe du train, dans le luxe et le flux,
Il est vray qu'aujourd'huy l'on ne les connoist plus;
Le moindre de leurs pas vaut un cœur, vaut une
Tant elles sçavent bien contrefaire la dame. [ame,

LA DUPRÉ.

Les dames d'autre part aussi nous contrefont,
Jalouses de nous voir plus d'art qu'elles n'en ont;
Portent ainsi que nous la teste à la fantasque;
Ont rallongé la juppe, et retranché le masque;
Et si quelque galland d'elles est visité,
Prennent la hongreline à la commodité [1],
Le collet bas ouvert, la simarre à la mode [2];
Et ce qui sur un lict n'est jamais incommode,
Mesme à l'occasion font servir le mimy,
Afin de réveiller quelque chat endormy:
Mais, ce qui plus encore est digne de risée,
L'une voudra de l'autre estre gallantisée [3];
Entre elles on n'entend que ces infames noms
D'amans, de serviteurs, de gallands, de menons [4]:
Comment vous treuvez-vous aujourd'hui, mon fidele?
A peine en luy parlant croit-on que ce soit d'elle:
A luy voir la moustache et les yeux enhardis,
Dom Quichot la prendroit pour un jeune Amadis,
Et Marays [5] la sifflant à la mode nouvelle
La diroit damoiseau plustost que damoiselle;
Pour montrer qu'elle est homme, au moins plus de
[moitié,
Tous leurs mots sont d'amour, et pas un d'amitié;
Ce galland contrefait cageolle sa compagne,
Met toute à la louër l'eloquence en campagne,
Flatte, caresse, admire, adore ses beautez,
Languit, soupire, meurt par des maux inventez;
Et se faignant par jeu ce qu'en effect nous sommes,
Elles se font l'amour ne l'osant faire aux hommes:

sur l'Allemagne et sur les gens qui en arrivaient. La question de savoir si, étant Allemand, on pouvait avoir de l'esprit, était de celles qui étaient sérieusement posées. On la posa, comme on peut le voir dans un des livres du P. Bouhours; elle fut résolue négativement.

1. L'imitation des femmes galantes par les femmes du monde est un cas, dont le danger s'est reproduit de nos jours, pour ne pas être mieux évité. « Que fait la grande société? disait M. Dupin dans un *discours* au Sénat, le 22 juin 1865? Elle regarde, elle prend modele, et ce sont ces demoiselles qui donnent les modes, même aux femmes du monde; ce sont elles qu'on copie. » Dufresny, sous Louis XIV, avait fait la même remarque dans ses *Amusements sérieux et comiques.* Au 7e *amusement*, qui est celui des *Promenades*, après avoir parlé des façons dédaigneuses que les femmes du monde affectaient pour ce qu'on appelait alors tout simplement des *coquettes*, il ajoute : « Ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent. N'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le savoir-vivre et les manières galantes? Elles parlent, s'habillent et s'ajustent comme elles. Il faut suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes et les mots nouveaux, tout se fait par elles et pour elles. »

2. Faire parade. V. sur cette expression une note des pièces précédentes.

3. C'est-a-dire : étant grisette ou suivante, se poser en grande dame. Gillette était le type même des servantes. Celle que P. Troterel mit en scène, en 1619, s'appelait ainsi; pour mieux prouver qu'il s'agissait d'une parvenue, il avait fait de son nom le titre de la pièce. L'expression s'étendit loin. Quiconque servait quelqu'un à qui sa naissance défendait d'être servi, s'appelait un serviteur de la reine Gillette. Naudé, dans son *Mascurat*, p. 17, appelle même « historien de la reine Gillette, » un pauvre diable qui s'était avisé de mettre l'histoire au service d'un sujet trop bas pour en être digne.

1. C'est-à-dire sont sévères à volonté. La hongreline était la casaque sérieuse, qu'on prenait suivant les occasions, « à la commodité. » Elle se composait d'un grand justaucorps, très-boutonné, à la hongroise — d'où lui venait son nom — et tombant fort bas.

2. La simarre, qui n'est plus en usage que pour les magistrats, était alors une longue tunique à la mode dont on avait pris la mode aux Espagnols, qui l'avaient eux-mêmes empruntée aux Arabes.

3. Mot en faveur depuis le XVIe siècle, comme on le voit par les *Contes* de la reine de Navarre, mais qui était sur le point de vieillir.

4. Ou *menunos*, comme disaient les Espagnols, *mignons*, *menins*. Les jeunes gentilshommes attachés au dauphin, sous Louis XIV, portaient ce dernier nom.

5. Plaisant de cour, aux gages de Louis XIII, pour lequel il réglait, mettait en musique, et jouait des ballets. L'abbé de Marolles, dans ses *Mémoires*, parle de celui des *Noces imaginaires de la douairière de Billebahaut* dans lequel il jouait le Grand Turc.

Diray-je les poulets, leurs lettres, leur écrit?
A peindre leurs beautez ce qu'elles ont d'esprit?

CLORINDE.

Ah! fermons luy la bouche, ou je ferme l'oreille.

CLYTIE.

Elle nous a rendu justement la pareille.

CLORINDE.

Avec elle je hay toute comparaison.

CLYTIE.

Cela ne conclud point qu'elle n'ait pas raison;
J'en connoy qui font pis.

LA DUPRÉ.

Et seules je les touche.

CLORINDE.

Et leur honneur m'invite à vous fermer la bouche.

LA DUPRÉ.

Vous me pririez pourtant vous mesme de l'ouvrir,
Sçachant ce qu'à vos sens elle peut découvrir;
Venuë à ce dessein sans que l'on m'interrompe,
Pouray-je dire?.....

CLYTIE.

Quoy?

LA DUPRÉ.

Que Clarimand vous trompe;
Traittant l'une d'amour, et l'autre de douceur,
Qu'il jouë en mesme temps sa maistresse et sa sœur;
Beaurocher qui m'envoye a reconnu sa ruse,
Et ne peut plus long-temps souffrir qu'on vous abuse:
Treuvant sur toutes deux dequoy se divertir
Le traistre sçait vos vœux, et feint d'y consentir.
Il regale Amedor, cerche à luy rendre office;
Mais tous ces beaux effects sont pieces d'artifice.

CLYTIE.

Nous connoissons déjà sa portée et ses coups.

CLORINDE.

S'il faut se declarer franchement parmy nous,
Il est vray qu'à dessein de vous rendre prospere,
Moy mesme il m'a portée à jouër vostre frere;
Mais en le captivant j'ay bâty ma prison.

LA DUPRÉ.

Beaurocher à vos maux promet la guerison;
Pour tromper un trompeur il fera son possible.

CLYTIE.

Et plus qu'il ne croiroit, s'il nous le rend sensible.

SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CLYTIE, CLORINDE, LA DUPRÉ.

TAILLEBRAS.

Des hommes et des dieux, l'amour et la terreur;
Qui reçoit le tribut des rois, de l'Empereur;
Qui soutient le Turban, quand il veut le renverse;
Et de qui le Sophy releve dans la Perse;
Que le Tartare craint; à qui le Grand Mogor
A fait dresser idole et des images d'or;
Qui tient assujettis le ciel, la terre, et l'onde,
Et d'un doigt fait mouvoir toute la masse ronde;
Qui semble estre, à qui voit ses triomphes divers,
(Comme il en est l'honneur,) l'ame de l'univers;
Qui tient l'ambition sous ses pieds étouffée;
Vient icy vous offrir les marques d'un trophée,

(*Faisant une grande reverence à Clytie, et luy presentant l'épée de Beaurocher.*)

Qui montrent désarmé l'impudent Beaurocher,
Que ce bras, le pouvant, n'a pas voulu hacher.

CLYTIE.

Gloire des champions, Createur des merveilles....

TAILLEBRAS.

Que ne puis-je à ces mots emprunter mille oreilles!

CLYTIE.

Puissant Mars espagnol, genereux Palladin,
Que vous prenez de peine à faire le badin!

TAILLEBRAS.

Encore un terme, ou deux; et j'estois en extase;
Mais vous quittez le ton, et sortez de l'emphaze.

CLYTIE.

C'est toy mesme plustôt qui sors de la raison,
More, à qui je deffends ma porte et ma maison.
Maistre fou, qui devrois avoir place aux Petites[1],
Portes y cette espée et tes divins merites.

TAILLEBRAS.

Quoy! refuser un don? que la Reyne.....

CLYTIE.

Tais toy;
Va, suy tes reynes d'ombre, ainsi que l'est ta foy.

CLORINDE.

Cet outrage est sanglant, et passe un peu les bornes.

TAILLEBRAS.

Ah! ventre! on ne me fait jamais deux fois les cornes:
Et l'espée, et mon cœur, que l'ingrate rendra,
Soient donc à celles-cy, qui des deux les voudra.

CLYTIE.

Il vous croit enrichir d'un bien qui m'importune.

TAILLEBRAS.

Les yeux clos, j'en remets le choix à la fortune.

LA DUPRÉ, *à Clorinde.*

Madame, par honneur je vous cede ce don.

CLORINDE.

Je méprise un tresor qu'on met à l'abandon;
L'humeur et le present de ce grand personnage
Font ornement chez vous, sont pieces de ménage;
Sa moustache poura dans le temple d'Amour
Servir d'épouventail aux oyseaux d'alentour;
Le commerce au surplus en a souvent affaire.

TAILLEBRAS.

Et quoy! ce jugement est il encore à faire?

CLORINDE.

Le refus est faveur à qui n'y pretend rien.

TAILLEBRAS.

A qui? deux fois, à qui?

1. *Petites-Maisons*, maladrerie de Saint-Germain, où chaque fou avait son cabanon. Ce fut plus tard l'hospice des *Petits-Menages*. On vient de le démolir. Il était bâti au coin des rues de Sevres et de la Chaise.

LA DUPRÉ.

Je l'attends ; il est mien.

TAILLEBRAS.

Et l'épée, et le cœur ; je vous les donne ensemble.

LA DUPRÉ.

Je chery la valeur, et ce qui luy ressemble.

TAILLEBRAS.

Le sort est complaisant à mon affection ;
Sans luy, vous me gagniez par mon election :
Vantez vous aujourd'huy d'avoir un Alexandre,
Qui perd vos ennemis et les reduit en cendre.

CLYTIE.

Sans doute il met le maistre icy pour son cheval,
Bucephale à gourmette, au prix de son rival.
Mais le voicy qui vient ; voyons chanse nouvelle :
Son seul abord l'effraye, et le tient en cervelle.

SCÈNE V

AMEDOR, TAILLEBRAS, BEAUROCHER, CLYTIE, CLORINDE, LA DUPRÉ.

AMEDOR, *montrant le Capitan à Beaurocher.*

Le voicy justement où je l'ay demandé.

TAILLEBRAS, *bas.*

L'enfer est aujourd'huy contre moy debandé :
Je voy là mon demon, de qui l'aspect me tuë ;
Il faut que mon courage à ce coup s'évertuë.

BEAUROCHER.

Luy doy-je pas casser son fleuret sur le dos ?

TAILLEBRAS, *bas.*

Je sens déja fremir de crainte tous mes os.

AMEDOR, *l'abordant.*

N'avez vous jamais veu ni tenu cette lame ?
Et traistre.....

TAILLEBRAS.

Qu'on m'écoute, avant que l'on me blâme.

AMEDOR.

La prester à Lyzante, et pour m'assassiner ?

TAILLEBRAS.

J'ignorois son dessein ; qui l'eust pu deviner ?

BEAUROCHER.

Et celuy, de m'ôter mon épée à ce change,
Te fut-il inconnu comme il nous semble étrange ?
Ce fleuret ?

CLYTIE.

Ah ! le tour n'estoit pas mal plaisant.

BEAUROCHER.

Est-il à te convaincre un témoin suffisant ?

CLORINDE.

Le voila tout muet, et froid comme une souche.

CLYTIE.

Luy, qui n'avoist tantost pas moins qu'un flus de bouche,

BEAUROCHER.

Quoy ! tu ne répons rien ?

AMEDOR.

Son silence y consent.

CLORINDE.

Nagueres pour un mot il en eust donné cent.

BEAUROCHER.

Parle.

AMEDOR.

Il n'en feroit rien, pour le sceptre des Gaules.

BEAUROCHER, *le frappant.*

Non ? Je feray du moins répondre ses épaules.

TAILLEBRAS.

Ah ! ventre !

LA DUPRÉ.

Donnez grace à mon amant nouveau.

AMEDOR.

Qu'il paroît effronté, mesme à faire le veau !

BEAUROCHER.

Amant ? votre fortune est hautement campée.

LA DUPRÉ.

J'ay pour gage asseuré son cœur, et cette épée,
(*Il la prend voyant que c'est la sienne.*)
Qu'au refus de Clytie il est venu m'offrir.

CLYTIE.

Et par des vanitez que je n'ay pu souffrir :
On eust dit qu'il venoit des conquestes fameuses
Du Perou, du Bresil, ou des isles Heureuses[1] ;
A son dire, il sortoit d'un triomphe formé,
Et son bras glorieux vous avoit desarmé.

CLORINDE.

Son orgueil en estoit furieux et sauvage.

TAILLEBRAS, *bas.*

Tais toy, mon ame ; souffre, avale ce breuvage.

BEAUROCHER.

La patience enfin m'échappe à cette fois ;
Il faut que sur son dos je luy casse des noix,
Le servir du fleuret au lieu de bastonnades.

TAILLEBRAS.

Quoy ! si peu de respect à tant de canonnades ?
Ce dos, si l'on le touche, aux ressorts du cliquet[2]
Vomira contre vous cent balles de mousquet.

BEAUROCHER.

Je luy veux seulement tailler une cuirasse.

TAILLEBRAS.

Hola !.... que si l'honneur souffroit que je jurasse.
(*Comme on le frappe.*)
Ouy, ventre, teste, mort ! on me rouë ; au secours !

LA DUPRÉ.

Cher amant, regardez au moins comme j'y cours :
De grace, en ma faveur laissez luy prendre haleine.

TAILLEBRAS.

Sans armes ? sans bâton ? L'action est vilaine ;
M'attaquer à main forte !

AMEDOR.

En est-on sur cela ?
Ne faut-il qu'une épée ? Ah ! tenez ; la voila :
(*Il luy rend son épée propre.*)
Courage, Beaurocher ! le poltron y veut mordre.

1. Les îles Fortunées, dans l'Atlantique.

2. Dans les fusils à rouet, dont on se servait encore, c'est le cliquet qui faisait partir la détente.

TAILLEBRAS, *remettant son épée au fourreau.*

Non; je suis, Dieu me damne! ennemy du desor-
Devant elles ce fer sçait qu'il est deffendu. [dre :
Mille graces à vous qui me l'avez rendu.

(*Après avoir fait une grande reverence à Amedor, et au reste de la compagnie, il s'en va.*)

CLYTIE.

Et bien, vit-on jamais telle galanterie ?

CLORINDE.

Je pense voir un charme, ou quelque momerie.

LA DUPRÉ.

Le plaisir m'en est double, et j'y gaigne un amant.

BEAUROCHER.

Ces troubles nous sont tous donnez par Clarimand;
Mais puis qu'aucun respect ne l'en a pu distraire,
Jurons tous contre luy, faisons ligue contraire;
Si vous suivez mes soins, d'un conseil entrepris,
Celuy qui veut tromper, luy mesme sera pris.
Je pretends de donner par un coup de partie
A Clorinde Amedor, Clarimand à Clytie.

AMEDOR.

Travaille, je te prie, à ce commun desir.

BEAUROCHER.

Il faut prendre le temps; et je le vay choisir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CLARIMAND, BEAUROCHER.

CLARIMAND, *tenant en main une lettre que Beaurocher luy a faite pour Clytie.*

On ne peut faire mieux; cette divine lettre
A les plus doux appas que l'on y pouvoit mettre:
J'admire ton esprit plein de subtilitez;
Eust-on creu celle-cy parmy tes qualitez?
J'apprends qu'également un double feu t'alume,
Et celuy de l'épée, et celuy de la plume,
Que tu sçais doucement sur un stile flatteur
Escrire en cavallier, et non pas en auteur;
Je n'ay veu là dedans terme qui ne ravisse.
Mais il faut achever ce notable service;
Et que la mesme main qui décrit ma langueur,
Comme sur ce papier, l'imprime dans son cœur:
Va doncque vers Clytie accomplir ce message;
Tu n'es pas des nouveaux en cet apprentissage;
Pour la persuader, que ton esprit fecond
Assiste ce poulet, luy serve de second;
Crois-tu qu'il puisse plus vers elle que ma bouche?

BEAUROCHER.

Tondez moy, si ce trait ne vous met dans sa couche:
Celle, qui sans rougir peut combatre, se rend;
La vive voix l'offence, et l'écrit la surprend;
Le seul ouy difficile, alors qu'on le marchande,
Leur fait honte à donner, plus à qui le demande;
L'écrit les porte au but, sans voir qu'elles y vont,
Et fait joindre les corps quand les esprits le sont.

CLARIMAND.

La liziere à la fin vaudra mieux que l'etoffe;
Comment! c'est raisonner en demy philosophe;
Le galland parle mieux encore qu'il n'écrit;
As-tu chez Camusat [1] dérobé cet esprit?
C'est du stile plus fin qui soit dans sa boutique,
Où les plus puritains en forment la pratique [2];
Je puis tout esperer par un tel confident;
Va, parle, fay, défay; mon bien est evident.

BEAUROCHER.

Sinez [3] donc au-dessus.

CLARIMAND.

Et qu'est-il necessaire?
Le nom dans un poulet se cache d'ordinaire.

BEAUROCHER.

Le vôtre le confirme, et me doit avoüer
Vers une qui vous croit d'humeur à la joüer;
Ce nom contre un soupçon aura beaucoup de force,
Et ne luy sera pas une petite amorce.

CLARIMAND.

Te plaindrois-je en cecy quoy qui te puisse ayder?
Sin, procure, transport; tu n'as qu'à demander.

BEAUROCHER, *en tournant la fueille de papier, et presentant l'autre fueillet.*

Donnez donc votre sin.

CLARIMAND.

Que tu fais de mistere!
(*Puis l'ayant écrit et luy presentant.*)
Est-il selon tes vœux, et d'un bon caractère?

BEAUROCHER.

Ouy, vous estes deja dans son lict, autant vaut.

CLARIMAND.

Adieu; conduy le reste.

BEAUROCHER, *seul.*

Il est pris comme il faut,
Son mariage fait n'attend plus que la messe,
Luy mesme en a siné l'accord et la promesse;
J'ay mis subtilement sur un double fueillet,
D'un côté la promesse, et de l'autre un poulet;
Jamais invention ne fut mieux terminée;
Il a leu celuy-cy, mais l'autre, il la sinée;
Seulement sur mon gand j'ay tourné le papier:
Faussaires, apprenez de moy vostre métier;
Quelque subtilité qu'à vos esprits l'on donne,
Ce tour auprès de vous merite une couronne.
Mais coupons ces fueillets qui sont si differents:
Quel service, Clytie, aujourd'huy je te rends!

(*Tandis qu'il s'amuse à couper la fueille de papier, et plier l'un et l'autre fueillet...*)

1. Un des principaux libraires de Paris, qui fut fait vers ce même temps, c'est-à-dire au moment de sa fondation, libraire de l'Académie française.

2. Il ne se vendait en effet que des livres sérieux chez Camusat. Il faisait en cela concurrence à Courbé.

3. Pour *signez*. On prononçait ainsi. Le mot *sinet* pour *signet* est un reste de cette prononciation.

SCÈNE II

LA DUPRÉ, TAILLEBRAS, BEAUROCHER.

LA DUPRÉ, *montrant Beaurocher au Capitan.*

Voicy vostre ennemy, mais qui n'est plus à craindre.

TAILLEBRAS.

Le respect de mon nom enfin l'a sceu contraindre :
Il est brave pourtant, je l'ayme infiniment.

LA DUPRÉ.

Je m'en vay luy porter pour vous ce compliment.
(*Abordant Beaurocher.*)
Des papiers? une plume? ô Dieu! l'homme d'affaire!
Beaurocher deviendra de courtisan notaire.

BEAUROCHER.

J'en viens de pratiquer au moins une action
Qu'on ne sçaura qu'au poinct de sa perfection.
Mais parlons de vous-mesme : et bien, j'ay veu votre homme,
Que j'ay, comme un enfant, appaisé d'une pomme;
Il ne faut que flatter un peu cet arrogant,
Vous le rendez traitable et plus souple qu'un gand;
Le party seroit riche, et vous sçavez la mode :
On souffre pour le bien quelque humeur incommode :
La plus fine à ce jeu sçait élire le sien,
L'une épouse un mary, l'autre épouse le bien;
On mettra celuy-ci doucement dans la route.

LA DUPRÉ.

Tu dis vray; le voila, parle bas : il écoute.

BEAUROCHER.

Je feray bien jouer le reste des ressorts :
Il vous attend; adieu; l'heure presse; je sors.

TAILLEBRAS, *le voyant partir.*

Adieu, mon gentilhomme.

LA DUPRÉ.

Une affaire l'appelle.

TAILLEBRAS.

Sans doute un coup d'épée, ou quelque autre querelle?
Son courage tousjours le porte dans les coups.

LA DUPRÉ.

Il est de nos amis, et vaillant comme vous;
Il n'est point d'escrimeur qui sous vous deux ne tremble;
Et je l'aime bien plus, d'autant qu'il vous ressemble.

TAILLEBRAS.

Quelle dame eut jamais le sentiment plus sain?
Je vous treuve l'esprit aussi beau que le sein,
Vos vertus sont l'honneur du sexe et de notre âge;
Quoy! vous estimez donc les hommes de courage?
Ah! ventre! voicy bien chaussure à votre poinct :
Moy, qu'en chemise on voit plus souvent qu'en pourpoint,
Qui gâte plus de prez à faire boucherie
Qu'on n'en mange par an dans la grande ecuyrie :
Ma dextre, qui n'a point d'égale ni de prix,
Souffre à peine sa sœur, et la tient à mépris :
Cent fois elle l'auroit inutile coupée,
Sinon qu'elle me sert à mieux tenir l'épée,
Et qu'estant du costé qui demande : en veux-tu?
Par droit de voisinage elle a quelque vertu.

LA DUPRÉ.

Tout respire sur vous valeur, guerre et bataille :
Que j'admire ce port! que j'ayme cette taille!
Ce visage de feu, ce front, ces yeux ardens
Montrent qu'un grand courage est enclos au dedans.

TAILLEBRAS.

Ah! ce trait delicat me chatoüille et me pince.

LA DUPRÉ.

Vous avez l'air royal, et la jambe d'un prince.

TAILLEBRAS.

Qu'elle découvre bien tout ce que j'ay de beau!

LA DUPRÉ.

Que ce corps de geant rempliroit un tableau!
Appellons Ferdinand [1], que je vous fasse peindre!
Je doute s'il pourroit à vos graces attaindre :
Allons à cet effect l'attendre au cabinet.

TAILLEBRAS.

Il faudroit pour me peindre un second Freminet [2].

SCÈNE III

CLARIMAND, BEAUROCHER.

CLARIMAND.

Ne me vends point si cher ma fortune à l'attendre;
Le vent est-il heureux? Dy, que puis-je pretendre?
Que faut-il esperer?

BEAUROCHER.

Ce qu'un victorieux
Qui soumet une ville à son joug glorieux :
Cette place renduë ouvre à vos vœux la porte,
Mesme en voicy la clef que je vous en apporte;
(*Luy montrant une lettre.*)
Clytie en ce papier vous engage sa foy.

CLARIMAND.

Et je puis adorer un autre Dieu que toy?

BEAUROCHER.

Que d'assaux de ma part! combien de resistance!
Voicy qui vous dira ma peine, et sa constance.

CLARIMAND, *ouvrant la lettre.*

Quel excez de bon-heur! ah! je me sens saisir,
Et je manque de vie à force de plaisir :
Un peu d'eau sur le feu d'une amoureuse joye.

BEAUROCHER, *parlant bas.*

L'orage n'est pas loin; garde qu'il ne te noye.

1. Ferdinand Elle, peintre flamand, établi à Paris depuis longtemps déjà. Il y peignit en 1609, pour l'Hôtel-de-ville, les portraits du prévôt des marchands et des échevins, et devint peintre ordinaire du roi. Il était surtout célèbre pour les portraits. Un sonnet, mis en tête de la pastorale des *Amours d'Astrée*, par Rayssiguier, en 1630, le vante beaucoup à ce sujet. Il mourut vers 1638.

2. Premier peintre de Henri IV, pour qui il avait fait le plafond de la chapelle de Fontainebleau. Régnier lui a dédié une de ses *Satires*. Il mourut en 1619.

LETTRE SUPPOSÉE

de Clorinde a Amedor, que Clarimand lit haut.

Si ma honte ne cedoit à vos charmes, et si mon amour n'estoit plus puissante que ma crainte, vous n'auriez pas ce témoignage que je vous envoye de vostre victoire entiere sur mes sens. Vous avez eu pourtant dans ce combat moins de force à me vaincre, que moy de volonté d'estre vaincuë : et j'ay cette asseurance encore de vous appeller à mes depoüilles et à vostre proye. Venez donc en ce lieu sur le midy, cueillir les fruicts d'une amour que mon frere Clarimand n'appreuve point, que l'honneur me deffend, mais que ma passion plus forte ne peut refuser à Amedor. CLORINDE.

CLARIMAND.

Quel astre, quel demon, quel sort malicieux
Me fait lire ma honte, et l'expose à mes yeux ?
Traître, tu changes donc la faveur en outrage ?

BEAUROCHER, *bas.*

Il le faut quelque temps laisser en cet orage.

CLARIMAND.

Quoy ! ce billet recherche un autre possesseur ?
Il m'a promis Clytie, et luy livre ma sœur ;
Et par l'effect honteux d'une vaine asseurance
Je voy le fruict d'un autre où fut mon esperance ?
Ah ! perfide, les traits de mon ressentiment...

BEAUROCHER.

Pour moy se changeront sur l'heure en compliment !
(*Luy montrant une autre lettre.*)
Voicy qui vous va rendre et l'espoir, et la vie
Que ce premier billet vous a presque ravie.
Clytie en ses faveurs dissipera ce fiel ;
Souffrez qu'après l'enfer je vous ouvre le ciel :
Il falloit moderer l'excez de vos delices,
Et j'ay fait à dessein ces petites malices.

CLARIMAND, *recevant une seconde lettre.*

Je voy tous mes plaisirs sous une autre couleur ;
Las ! ils ne couvrent pas la moitié du malheur ;
Le feu de ces amans est de l'eau pour ma flame ;
Puis-je appreuver en moy ce poinct qu'en eux je [blâme ?

BEAUROCHER.

Ce poulet dans vos mains, et n'estant pas donné,
Pourquoy faire si fort le froid et l'étonné ?
Je ne m'en suis chargé, qu'afin de vous le rendre,
Et prevenir un mal qui ne peut plus surprendre.

CLARIMAND, *se resolvant.*

Ton esprit, cher amy, m'oblige encore moins
Aux faveurs que j'attens que dans ces autres soins.

BEAUROCHER.

N'avois-je pas predit qu'on me feroit caresse ?

CLARIMAND.

Ouy, méchant... Mais Clytie accuse ma paresse :
Lisons ce cher écrit si long temps differé,
Et goûtons par les yeux un plaisir esperé.

LETTRE

de Clytie a Clarimand

Quelque impression difficile, cher amant, que vostre humeur légere ait faite en mon esprit, et de quelque jeu dont le vôtre l'ait entretenu, je ne feins point aujourd'hui d'avoüer que j'ay quité mes froideurs à mesure que vous estes sorti de vos feintes. Les gages que vous m'envoyez, et les raisons de votre confident, ont arraché comme par force de moy ce consentement, que ma seule inclination vous eust donné, si vous en eussiez recherché les formes par une affection toute ouverte. Maintenant que vous estes declaré, je n'attends qu'à vous recevoir entre mes bras, et vous montrer par mes caresses une amour qui fut tousjours extreme, et qui n'a rien de comparable que vostre merite. Venez doncque vous asseurer d'une possession acquise, et me faire treuver en vos effects un contentement qui acheve celuy des paroles. CLYTIE.

BEAUROCHER.

Et bien, sçay-je operer à la façon commune ?
Eussiez vous attendu sans moy cette fortune ?

CLARIMAND.

Icy ma passion confesse te devoir
Tous les contentemens que je vay recevoir ;
Ah ! que cette faveur à deux ne se partage !
Tu prendrois la moitié de ce doux heritage.
Mais elle plaint ce temps qui passe à discourir :
Adieu ; dispense moy ; va, laisse moy courir.

BEAUROCHER, *le voyant en aller.*

Qu'il se hâte à cercher son malheur en sa source !
Il treuvera sa honte au bout de cette course :
Mais donnons luy du moins le temps d'estre deceu,
Et cachons un affront lorsqu'il n'est pas receu.

SCÈNE IV

CLYTIE.

Qu'il ait contre mes sens dressé sa tromperie ;
Je le tiens, le pipeur, dedans sa piperie,
Il ne peut échapper à ce filet tendu
Où (voulant l'éviter) luy mesme s'est rendu ;
Une promesse en forme, et de sa main sinée
Sert de gage et d'espoir à ma flame obstinée.
Beaurocher a l'effect de ce qu'il entreprit ;
J'admire mon bon-heur autant que son esprit :
Amour nous autorise, et permet que la ruse
Ayde à gagner un bien quand le sort le refuse ;
Pourveu qu'on soit heureux, il n'importe comment :
Je ne suis pas d'humeur à garder un tourment,
A manger du charbon, des cendres, de la cire,
Plustôt que de lâcher un mot qu'on n'ose dire :
Sans faire la sucrée en un poinct resolu
Qu'on lise dans mes vœux que je l'ay bien voulu ;
Cette severité me rendroit mal apprise
Pour un si vain respect, si je lâchois la prise.
Mais voicy Clarimand : preparons nous un peu
A le bien recevoir, et couvrir tout le jeu.

SCÈNE V

CLARIMAND, CLYTIE.

CLARIMAND.

Qu'un souris vous sied mieux qu'à faire la farouche!
Vos yeux par mille attraits parlent pour votre bou-
Ce langage est muet, et mon cœur seulement [che;
A le droit de l'entendre en ce doux mouvement;
Qu'est ce que ce regard ne me semble promettre,
Où mon espoir est peint mieux que dans votre lettre,
Où tous mes sens, ravis d'ardeur et de plaisir,
S'attachent pour y lire un amoureux desir?

CLYTIE.

Quelque trait qui paraisse en ma flame élancée,
J'en garde le meilleur au fond de la pensée;
Et l'effect qui bien tôt suivra ma passion
(*Elle feint de se rendre.*)
Vous montrera mes vœux et mon intention:
Pardonnez à mon front, s'il faut que je rougisse,
Et qu'une honneste honte encore le regisse,
Donnez la liberté du moins à ma pudeur [deur;
Qu'en vous montrant mes feux elle en cache l'ar-
Je redoute vos yeux d'un temps, et les desire;
Ah! fuyons ces témoins....
(*Elle fait semblant de se cacher en se tournant de l'autre côté, et puis dit tout haut:*)
C'est trop feindre sans rire.

CLARIMAND, *se tournant aussi de l'autre côté et parlant bas.*

Sa raison reprend force, et la veut secourir?
Que cet honneur combat, avant que de mourir!
Il expire pourtant, et venuë à ce terme
Sa constance paraît plus honteuse que ferme.

CLYTIE, *revenant à luy.*

Une crainte restoit, que je viens d'étouffer;
Maintenant absolu vous pouvez triompher.

CLARIMAND.

Ah! ce triomphe offert augmente mon servage,
Et d'un empire acquis je tombe en esclavage;
Ma victoire est la vôtre, et vos combats soufferts
Changent par vos appas mes myrthes en mes fers:
J'ayme tant la douceur de force accompagnée
Que je me suis perdu quand je vous ay gagnée;
Ce pouvoir dessus vous m'en ôte plus sur moy;
Loin de vous la donner je reçoy votre loy;
Et cet amour, qui meurt dedans la joüissance,
Va prendre en vos faveurs sa seconde naissance,
Il m'attache d'un nœud qu'on ne rompra jamais.

CLYTIE.

C'est bien dans mon dessein ce que je me promets;
Un serment toutefois m'asseure votre flame.

CLARIMAND.

Je jure par le Ciel, que ma bouche reclame.

CLYTIE.

Que votre foy tiendra ce qu'elle m'a promis?

CLARIMAND.

Ou que je puisse avoir les destins ennemis.

CLYTIE.

De parole, ou d'écrit?

CLARIMAND.

Et mesme de pensée.

CLYTIE.

Mon amour à ce prix est trop recompensée.
Mais entrons au logis; quelqu'un semble approcher.

SCÈNE VI

CLARIMAND, BEAUROCHER, CLYTIE, AMEDOR, CLORINDE, LA DUPRÉ, TAILLEBRAS.

CLARIMAND, *voyant Beaurocher suivi de quatre autres.*

A quoy trainer ce monde? où viens-tu, Beaurocher?

BEAUROCHER.

Les faire tous de feste, entrer en votre joye,
Partager la faveur que le Ciel vous envoye,
Lire votre contract, et nous rendre temoins
D'un mariage heureux que vous sçavez le moins.

CLARIMAND, *luy parlant bas.*

Que ton extravagance à ce coup m'importune!
En cette folle humeur va parler à la lune;
Ou retire plustôt, afin de m'obliger,
Ceux dont l'abord icy ne peut que m'affliger;
Ah! que j'estois heureux sans ce fâcheux obstacle!
Qu'on me rompt un beau coup!

BEAUROCHER, *tout haut, en riant.*

Vous eussiez fait miracle!
A d'autres, Clarimand! quittez cette fureur;
Il est temps de sortir d'une si vaine erreur.
La fortune pour vous change et tourne sa rouë;
Vous joüez tout le monde, aujourd'huy l'on vous joüe;
Vous souffrez pour Clytie? et vous serez guery,
Vous la possederez, mais comme son mary;
Qu'un dessein plus honneste à la fin vous engage,
Confirmez vostre foy dont je porte le gage,
(*Luy montrant la promesse.*)
Voyez cette promesse, et connaissez le sin,
Lisez, sans y toucher, de crainte d'un larcin:

CLARIMAND *ayant leu la promesse.*

O Ciel! et qui put faire une telle malice?

BEAUROCHER.

Vous en voyez l'auteur.
(*Luy montrant Clytie.*)
En voicy la complice:
Je vous la fis siner, au lieu de cet écrit
Qui subornoit Clytie, et dont elle se rit.

CLYTIE.

Avoüez, Clarimand, sa fourbe et ma victoire;
Estouffons dans les ris cette plaisante histoire;
Pour nous joindre, voyez que le Ciel a permis
Que vous fussiez trahi par l'un de vos amis:
Je veux, bien qu'en mes mains votre destin balance,
Vous gagner par amour, non pas de violence,
Et ce fruict, qui me vient de sa subtilité,
Je ne le veux devoir qu'à ma fidelité.

CLARIMAND.

Que d'estranges succez, ô Dieu! que de merveilles
Me ravissent les yeux, le cœur, et les oreilles!

Le Ciel visiblement opere en cet effect.

BEAUROCHER.

Et produit à ce jour un miracle parfaict :
(*Montrant Amedor et Clorinde.*)
Ces deux amans unis, sur vostre foy donnée,
Vont chanter à l'antique un Io Hymenée ;
Pour eux, comme pour vous, j'ay cerché ce moment,
Qui fait naistre vos feux et finit leur tourment ;
Taillebras au festin, où son ardeur l'emporte,
Vous servira de suisse, et gardera la porte.

TAILLEBRAS.

Quoy ! me croit-on de taille à garder le mulet,
Moy, qui dedaignerois un prince pour valet ?

BEAUROCHER.

Son mariage icy, quoy qu'il fasse et qu'il die,
Viendra comme la farce après la comedie :
Pour faire triompher et la joye et l'amour,
Il faut que nous ayons trois nopces en un jour;
J'ay déja mon habit et mes souliers de danse :
Vous serez de ce branle et suivrez la cadence ;
Vous défray'rez le bal où nous vous appellons.

CLARIMAND.

Ouy, j'en pay'ray bien cher au moins les violons ;
Mais par contagion s'il faut faire la beste,
Je ne puis éviter d'estre valet de feste :
Je relève, Amedor, ici votre interest.

AMEDOR.

Bien plus, vous me rendez la vie en cet arrest,
Puis qu'un commun accord doit faire que j'obtienne
Votre sœur en partage en vous donnant la mienne :
Les biens aux deux partis sont assez de raison,
Et nous ferons des deux une seule maison ;
Quoy que l'on puisse ôter ou joindre à mon estime,
Une si saincte amour rend mon vœu legitime,
Et Clorinde avou'ra que jamais un amant.....

CLARIMAND.

Ne fut plus asseuré de son consentement ;
Sans l'en interroger, et sans que je la presse,
Il est dans ce poulet écrit en forme expresse.

CLORINDE, *prenant la lettre que Clarimand lui tend.*

Un poulet ? de ma part ? quelle malice, ô Dieu !

CLARIMAND.

Faignez, jurez ; il faut le nier en ce lieu.

CLORINDE.

Jugez sans passion d'une telle imposture ;
C'est mon stile aussi peu que c'est mon écriture.

CLARIMAND.

Je connoy mon erreur.

BEAUROCHER.

Et moy la verité;
Remerciez l'auteur de cette charité :
Ce billet contrefait vient du bureau d'adresse,
Et de la mesme main qui fit vostre promesse ;
Ces deux traits m'ont vangé de mon sang épanché.

CLARIMAND, *regardant le Capitan.*

Le poltron fit le mal ; j'en lave le peché.

LA DUPRÉ.

Epargnez mon amant, qui, noble, de sa vie
Ne fit mal à personne, et n'en a point d'envie.

TAILLEBRAS.

Feindrois-je d'avoüer comme je l'ay duppé ?
Puis qu'icy tout le monde est trompeur ou trompé.

CLARIMAND.

De peur qu'aucun de nous contre l'autre ne crie
Commençons à tourner le tout en raillerie ;
Et puis que mon esprit à la fin se resout,
Embrassons nous, mon ame, il faut rire de tout.

CLYTIE.

C'est maintenant qu'au vray vous possedez Clytie.

BEAUROCHER.

Tous se baisent ; et moy je reste sans partie :
Puis-je aider à quelqu'un de second dans ces jeux ?
A mon tour, Capitan; vous en avez pour deux.

LA DUPRÉ, *le baisant et luy parlant bas.*

Et le reste feroit encore un bon partage.

AMEDOR, *ayant baisé Clorinde.*

Vous posseder, Clorinde ? ô Dieu ! quel avantage!

CLORINDE.

J'adore l'accident qui nous a suscité
D'un moment sans espoir notre felicité ;
Et quoy qu'entre vos bras à present je me treuve,
Ma creance resiste et doute dans la preuve.

CLARIMAND.

Ah ! ce soupir, Clytie, est déja pour la nuict.

CLYTIE.

Il rappelle mon cœur qui me quitte et vous suit :
Ce mariage heureux ne peut qu'il ne nous rie,
Qui n'est fait que par jeu, que par galanterie.

TAILLEBRAS.

Allons tirer du croc nos casques, nos harnois ;
Cavaliers, honorons ce jour de cent tournois.

BEAUROCHER.

La Dupré doit en vain reclamer sa vaillance,
Si, comme de l'épée, il est foible de lance.

TAILLEBRAS.

Je veux seul contre tous estre le soutenant.
Toutefois le soleil est trop chaud maintenant.

BEAUROCHER.

Il vaut mieux jusqu'au soir remettre la partie ;
Et faites cependant un branle de sortie.

CLARIMAND.

Sans toy nostre plaisir ne sera qu'imparfait.

BEAUROCHER.

Je diray la chanson (pensez à vostre faict) :
Je vay cercher Lyzante; et si Phebus l'enflame,
Je l'amene au festin faire l'epythalame.

FIN DU RAILLEUR.

NOTICE SUR JEAN DE MAIRET

Il était d'une famille originaire d'Allemagne. Corneille, qui le savait, lui reprocha, pendant leur querelle dont il sera parlé plus loin, d'avoir gardé dans son français, que la Franche-Comté, où il naquit, n'avait pas non plus épuré, quelque chose de ces origines.

C'est à Besançon qu'il vint au monde, le 4 janvier 1604. Son bisaïeul Gabriel Mairet s'y était établi, après avoir fui l'Allemagne, pour n'être pas obligé de se faire luthérien. Il avait tout perdu à s'expatrier ainsi. Il laissa son fils dans une telle gêne, que celui-ci, malgré sa noblesse, qui était des meilleures de la Westphalie, d'où ils étaient venus, fut obligé de se faire marchand.

Mairet souffrit de cette dérogeance, que, dans la même querelle, ceux qui écrivaient contre lui ne manquèrent pas non plus de rappeler, en lui disant par exemple, à propos de Corneille, qu'il avait froissé de son orgueil : « Vous n'êtes pas de meilleure maison que son valet de chambre. »

Il ne négligea rien pour en relever sa maison. Il fit valoir auprès de l'empereur Léopold, de qui dépendait encore la Franche-Comté, les services de sa famille, ainsi que les siens; le 18 septembre 1668, il fut rétabli dans sa noblesse par des lettres, dont la teneur était des plus honorables.

Quoique pauvre, on l'avait mis dans les études à Besançon. La mort de son père et de sa mère, qui furent tous deux emportés par la peste, l'obligea de quitter la ville et ses classes. Son grand-père, qui survivait seul, l'envoya à Paris, où la contagion qui s'y fit aussi bientôt sentir et força de fermer tous les colléges, ne lui permit de rester que quelques mois à celui des Grassins. Il put se réfugier près de la cour à Fontainebleau, et là fut remarqué du duc de Montmorency, grand amiral, gouverneur du Languedoc, qui le mit de sa suite, et le prit avec lui pendant son expédition des îles de Ré et d'Oléron, contre M. de Soubise et les huguenots. Il ne quitta plus cette maison, où les lettres étaient en grand honneur. « Le duc, écrit Tallemant [1], avoit toujours des gens d'esprit à ses gages, qui faisoient des vers pour luy, qui l'entretenoient d'un million de choses, et luy disoient quel jugement il falloit faire des choses qui couroient en ce temps-là. »

Mairet s'y trouvait avec Théophile qui était alors en grand renom, à cause de son *Pyrame* dont le succès dura longtemps, et à cause aussi du grand rôle qu'il jouait parmi les libres penseurs de son temps, ou « libertins, » comme on les appelait. Mairet ne le suivit pas dans cette voie, mais dans l'autre, celle du théâtre. De lui-même, il s'y était mis de très-bonne heure. A peine était-il sorti des Grassins, en 1620, qu'il avait déjà sa tragi-comédie en poche. Il l'avait tirée du troisième volume de l'*Astrée*, et elle s'appelait *Chriséide et Arimant*.

1. T. II, p. 307. — Hardy en avait été.

Il n'en fut un peu fier que parce qu'elle était l'œuvre de ses seize ans, mais autrement, il la renia volontiers. C'est même contre son gré qu'elle fut imprimée, dix ans plus tard, ainsi qu'il nous l'apprend dans son *Epistre familière*, une des pièces de son long combat de plume avec Corneille. « Pour la *Chriséide*, lui dit-il... elle n'a jamais vu le jour de mon consentement. Etant pleine des propres fautes de mon enfance et de celles que le peu de soin de l'imprimeur y laissa glisser, je fis ce que je pus pour en empêcher la distribution, jusque-là même qu'un de vos compatriotes, Jacques Besongne, qui l'avait mise sous la presse, fut obligé par les poursuites de François Targa, votre libraire, à qui j'en avois laissé procuration, de faire un voyage en cette ville, où le pauvre homme mourut à mon très-grand regret. »

Il marchanda moins l'éclat à sa *Sylvie*, qui vint l'année d'après. Le public l'y força d'ailleurs par le succès qu'il fit à cette pièce, quoiqu'elle fût de bien peu au-dessus de la première. Elle se maintint au théâtre pendant des années. Lorsqu'il eut consenti à la faire imprimer, ce qu'il retarda longtemps, en raison même du succès, et par crainte que d'autres troupes — dont c'était alors le droit — ne s'en emparassent pour la jouer sans aucun profit pour lui ; elle eut plusieurs réimpressions successives.

Publiée seulement en 1627, elle en était sept ans après, tant à Paris qu'à Rouen, à sa septième édition. Ce n'est pas tout, l'étranger en continua la fortune : il fallut pour lui, surtout en Allemagne, des éditions nouvelles.

Mairet nous a conté tout cela, dans son *Epistre familière*, en auteur heureux de revenir sur un ancien succès, et de s'y mirer, mais sans trop surfaire la vérité pourtant. Il ne surfaisait que sa pièce, en croyant tout de bon qu'elle n'avait eu, ainsi accueillie au théâtre et à la lecture, que ce qu'elle méritait. Aussi, quand Corneille, qui l'avait bien lue, la traita suivant ses mérites, en disant, au moment de leur querelle, qu'elle était d'un auteur à peine sorti de l'école et qu'il fallait y renvoyer, regimba-t-il vivement contre l'attaque, en opposant à ses arguments la réplique du succès acquis :

« Pour ma *Sylvie*, dit-il, que vous nommez les saillies d'un jeune escolier qui craint encore le fouet, on ne sauroit nier, ni vous aussi, qu'elle n'ait eu, quatre ans durant, toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune pièce de théâtre : je n'en excepte pas même les vôtres... Le charme de ma *Sylvie* a duré plus longtemps que celui du *Cid*, puis qu'après douze ou treize impressions, elle est encore aujourd'hui le *Pastor fido* des Allemands. »

Ce *Cid* lui tenait au cœur. La *Sylvie* n'eut d'éclipse que lorsqu'il se leva. Qu'on juge alors si Mairet en voulut à Corneille ! Il lui en garda d'autant plus de rancune que ce n'était pas le premier coup qu'il lui portait.

Neuf ans auparavant, la *Sylvanire*, jouée après *Sylvie* qui triomphait encore, avait dû, à peine au monde, céder le pas à *Mélite*, première pièce de ce nouveau venu de Normandie. Mairet, qui croyait pouvoir y compter comme sur *Sylvie* et s'estimer sans rival, n'avait vu que paraître et disparaître cette *Sylvanire*, dès que *Mélite* avait paru. On le lui rappela lorsque vint la dispute.

Certain *Avertissement au Besançonnois Mayret*, où l'on sent partout l'inspiration, sinon la plume même de Corneille, insista sur cette male chance, sur « cette malheureuse *Sylvanire*, que le coup d'essai de M. Corneille terrassa dès sa première représentation. »

C'était cruel, car c'était le faire revenir sur une des pièces en laquelle il avait le plus espéré, et qui l'avait le plus déçu. Il y avait mis bien plus qu'une « tragi-comédie-pastorale, » — elle se qualifiait ainsi. — Toute une poétique nouvelle s'y trouvait.

D'après les avis du comte de Cramail [1] et ceux du cardinal de la Valette, Mairet s'y était essayé aux entraves de la terrible règle des trois unités, et comptait démontrer qu'une pièce pouvait marcher sans en être gênée. *Mélite*, la nouvelle arrivée de Rouen, qui ne s'embarrassait pas de tant de choses, l'avait empêchée de faire ses preuves, en lui faisant passer son succès sur le corps.

Mairet se promit une revanche, et l'obtint.

Ce ne furent pas toutefois les cinq actes qui suivirent, c'est-à-dire les *Galanteries du duc d'Ossonne*, que nous donnons ici, et dans lesquels il se contenta, sans préoccupation des règles, de lutter corps à corps avec Corneille, de roman à roman, de comédie à comédie, dans le genre même où triomphait *Mélite*.

Ce ne fut pas non plus sa pièce de *Virginie*, qui vint après, et qui fut sa préférée, comme le dit la préface, passion malheureuse que le public contraria, au lieu de la partager.

Ce fut la *Sophonisbe*. Là, son système put se faire voir, car l'œuvre se fit regarder. Mairet n'en a pas une autre qui vaille autant. Il faut lui reconnaître le triple mérite : d'être une tragédie vraiment régulière, sans que la régularité y gêne rien ; d'avoir devancé, de sept ans, le *Cid ;* et lorsque Corneille voulut la refaire, d'être restée au moins l'égale de cette *Sophonisbe* nouvelle. On la trouva tellement supérieure qu'elle fut contestée à Mairet.

Boissat, qui se fit assez de tort par d'autres commérages, pour qu'on ne voie pas autre chose dans ce qu'il en dit, affirma très-nettement, comme s'il l'avait appris de Des Barreaux, ami de Théophile [2], que la *Sophonisbe* était de celui-ci. Non content de secourir Mairet de sa bourse, quand l'argent lui manquait, Théophile l'aurait obligé de ses idées et de ses vers, quand il était à court de veine et d'invention ! Rien n'est moins soutenable : quand *Sophonisbe* fut jouée en 1629, Théophile était mort depuis trois ans. Pour peu qu'elle eût été de lui, ne fût-ce que comme inspiration, ou comme simple ébauche trouvée dans ses manuscrits, dont il est vrai que Mairet avait été le dépositaire, puisqu'il en fut l'éditeur, on peut être assuré que le bruit en aurait couru, et qu'au moment de la querelle du *Cid*, où tant de méchantes vérités lui furent jetées à la tête, celle-là eût été des premières dont on l'aurait assommé, car elle eût suffi pour qu'il ne pût s'en relever : or, il n'en fut pas un seul instant question.

Ce qu'a dit Boissat n'est donc qu'un cancan, comme il en a tant couru, et comme il en courra tant dans notre littérature.

Trois ans après le succès de *Sophonisbe*, et avant qu'il eût encore rien fait, qu'un *Marc-Antoine* fort peu joué, et un *Solyman*, trop ennuyeux [1] pour en renouveler utilement la chance, Mairet fut très-durement frappé dans ses affections et dans sa fortune.

A la suite d'une entreprise contre Richelieu, dont on connaît assez l'histoire, M. de Montmorency, son protecteur, fut exécuté à Toulouse. Mairet y perdit tout : le meilleur des patronages, la maison la plus largement hospitalière, et qui, pis est, une pension de 1,500 livres, dont il y vivait. Il se trouva réellement sans ressources, ignorant même où aller frapper. Une seule porte restait, celle du cardinal ; mais comment s'y risquer ? L'ancienne maison, qui l'accueillait si bien, lui faisait d'avance fermer celle-là, puisqu'elle en avait été la mortelle ennemie. Ne s'était-il pas d'ailleurs moqué de Bois-Robert et de ses pièces ? et Bois-Robert n'était-il pas le factotum des grâces au palais Cardinal ? Ses pièces n'étaient-elles pas une des admirations du ministre ? Rien n'était donc à faire de ce côté. Conrart et Chapelain, auprès de qui il s'en désolait, ne pensèrent pas ainsi. Ils agirent ; s'étant assurés, d'après les dispositions du cardinal et de Mme d'Aiguillon, qu'une démarche auprès de Bois-Robert pourrait suffire, ils la tentèrent : elle réussit. Bois-Robert, fort plaisant drôle et meilleur diable, oublia tout, nous assure Tallemant. « Il dit au cardinal : « Monseigneur, quand ce ne serait qu'à « cause de la *Sylvie*, toutes les femmes vous béniront « d'avoir fait du bien au pauvre Mairet. » Le cardinal lui donna deux cents escus de pension. Bois-Robert les porta à M. Conrart, Mairet l'en vint remercier. »

Cette faveur du cardinal ne le rendit pas ingrat pour la maison de Montmorency. Lorsqu'il en était l'hôte, il avait dédié sa *Sylvanire* à la duchesse, qui l'avait fait jouer devant elle, et en l'applaudissant lui avait donné l'espoir que le public l'applaudirait ; ce qui, nous l'avons vu, ne fut pas par malheur.

Il lui fit un nouvel hommage, après la mort du duc, par la dédicace de son *Athénaïs*, jouée en 1635.

Il savait bien que la noble veuve, retirée dans un cloître, à Moulins, où son affliction ne cessa plus, n'aurait pas même, de ses yeux perdus de larmes, un seul regard pour sa tragédie, mais il avait à cœur de lui montrer qu'il se souvenait, et que personne plus que lui n'était en sympathie de douleur avec son deuil. Les premiers mots de sa dédicace étaient ceux-ci : « Très-inconsolable princesse. »

En toute circonstance il témoigna les mêmes sentiments pour la mémoire de son premier protecteur. Ayant, par exemple, à rappeler un jour son départ de Besançon, son arrivée à Paris, ses tentatives d'aventureux jeune homme à Fontainebleau, il en prit occasion pour faire le plus vif éloge du prince, qui l'avait alors si bien accueilli, pour ne plus l'abandonner : « Je rencontrai par une heureuse témérité la protection et la bienveillance du plus grand, du plus magnifique et du plus glorieux de tous les hommes de sa condition que la France ait jamais porté, si nous ôtons les trois derniers mois de sa vie, avec laquelle toutes mes espérances ont fait naufrage. »

1. V. sa notice en tête de la *Comedie de Proverbes*.
2. Boissat, *Vie de Chorier*, p. 35, 81.

La restriction sur « ces trois derniers mois, » qui sont ceux de la révolte au dénouement si fatal, n'est mise ici que pour Richelieu. Mairet, qu'il pensionnait, pouvait en toutes choses faire l'éloge de M. de Montmorency, mais ne devait pas le vanter d'avoir été rebelle.

C'est dans l'épître qui précède sa pièce du *Duc d'Ossonne* que Mairet avait écrit ces bonnes paroles, et, par malheur, bien d'autres qui l'étaient moins.

Il s'y faisait trop valoir; il y disait trop — et en tête de cette pièce dont la décence ne semble guère la vertu principale, c'était assez peu en place — que le mérite et la pudeur se conciliaient toujours dans ses ouvrages, comme dans ceux de ses confrères; et si bien même que les prudes cessaient de s'effaroucher du théâtre : « Les plus honnêtes femmes, disait-il, fréquentent maintenant l'Hôtel de Bourgogne avec aussi peu de scrupule qu'elles feroient celui du Luxembourg. » Enfin, à cette impudence, car de sa part, au frontispice surtout de ce *Duc d'Ossonne*, c'en était une, il ajoutait trop de vanité. Il y affirmait trop qu'en dépit de son âge, — il n'avait pas plus de trente-deux ans, — il se trouvait le premier en date de tous ses rivaux, et avait pu ainsi donner, par ses œuvres, « l'heureuse semence de beaucoup d'autres. »

Cet excès de personnalité s'explique : Mairet parlait trop de lui, parce qu'on n'en parlait plus assez, et surtout parce que l'attention, qu'il eût voulu ramener, se portait toute sur un autre.

On était en 1636, son *Athénaïs* de l'année précédente, son *Roland furieux* de cette année même, avaient reçu le plus piètre accueil, et, pour comble, à ce même moment Corneille et le *Cid* allaient aux nues. Il trouvait ainsi devant lui le même rival, dont la *Mélite* avait gêné sa *Sylvanire*, plus heureux, plus fort, plus écrasant que jamais; car sa *Sylvie*, dont le succès avait résisté contre tant d'autres, devait tomber devant celui-là.

Mairet pensa qu'en réveillant, par l'impression, son *Duc d'Ossonne*, joué depuis neuf ans, et dont le titre tout espagnol lui semblait pouvoir lutter contre celui du *Cid*, il pourrait reprendre un peu pied, faire penser à lui, et se donner une part dans ce grand tapage. La préface, pensait-il, y ajouterait : il n'en fit qu'un manifeste de personnalité.

Ce n'eût été qu'une maladresse, si le reste ne l'eût rendu pire, en l'envenimant.

Quand la lutte s'engagea contre le chef-d'œuvre, Mairet s'y jeta des premiers. Il oubliait qu'il avait connu Corneille, qu'il lui avait adressé des vers de félicitation pour sa comédie de la *Veuve*, et que surtout il ne pouvait être juge dans le procès, puisque, comme concurrent, il y était partie.

Nous ne le raconterons pas. Quoique vif et paraissant devoir se consumer par sa vivacité même, il fut long.

Une épître de Corneille, *Excuse à Ariste*, assez altière, et sentant par le ton un poëte qui vient de s'imprégner d'espagnol, fut le premier brandon; Mairet lança le sien, qui n'était pas moins qu'une accusation de plagiat, au nom de Guilhem de Castro : *L'auteur du vray Cid espagnol, à son traducteur françois*. Il ne s'était pas nommé.

Corneille, dans une réponse qu'il ne signa pas non plus, *Avertissement au Besançonnois Mairet*, lui dit qu'il l'avait « reconnu à la foiblesse du style. » Sur ce ton, qui avait encore de pires aménités, on pouvait aller loin. Deux pamphlets, l'un de Mairet, qui, cette fois, se démasqua, *Epistre familière du sieur Mairet*, l'autre de Corneille qui resta masqué, *Lettre du désinteressé au sieur Mairet*, entrèrent encore en ligne, et s'entre-ferraillèrent, puis Richelieu, qui prétendait tout régenter, poésie aussi bien que politique, leur fit dire que c'en était assez.

Le *Jugement sur le Cid*, qu'il avait fait préparer par l'Académie, allait lui suffire contre Corneille.

C'est par Bois-Robert qu'il fit savoir à Mairet son *ultimatum* pour la cessation de ces hostilités de libelles : « Tant que Son Éminence, écrivit à Mairet le poëte chargé d'affaires, n'a reconnu dans les écrits des uns et des autres que des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes, je vous advoue qu'elle a pris bonne part au divertissement; mais quand elle a reconnu que de ces contestations naissaient enfin des injures, des outrages et des menaces, elle a pris aussitôt résolution d'en arrêter le cours. » Mairet se soumit.

Vers la fin de la lettre de Bois-Robert, se trouvent quelques mots de souvenir à l'adresse du comte de Belin, qui ne sont pas indifférents pour ce qu'on doit savoir sur notre poëte.

Ce seigneur l'avait retiré chez lui depuis quelques années, et ainsi, suivant l'expression de Tallemant des Réaux, « il l'avait à son commandement. » Il en usait à l'avantage d'une comédienne qu'il aimait, la Lenoir, pour qui devaient être tous les bons rôles de femme que Mairet pourrait faire, et ceux qu'il avait faits. Il obtint ainsi que *Virginie* fût jouée par elle à l'hôtel Rambouillet. Elle n'y gagna rien, car elle fut loin d'être excellente. C'est à Mondory, qui était de la même troupe, que revint tout le profit. Le cardinal de la Valette le remarqua, et depuis lors lui fit pension.

Le comte de Belin emmenait souvent Mairet avec lui dans le Maine. C'est de là qu'il ferrailla contre Corneille, et ce qui vaut mieux, c'est là qu'il connut Mlle de Cordouan, qu'il épousa, en 1648, lorsque la mort violente de son second protecteur lui eut prouvé l'instabililité des maisons d'autrui et la nécessité d'un ménage.

Il avait alors depuis plus de dix ans abandonné le théâtre. Le *Cid* lui avait porté conseil. Il avait renoncé à la lutte, en voyant qu'elle lui devenait impossible. Sa retraite s'était faite en bon ordre : deux tragi-comédies, *l'Illustre Corsaire* et *Sidonie*, l'une et l'autre de 1637, avaient fait voir que s'il partait ce n'était pas faute de souffle. Elles avaient, il est vrai, prouvé encore mieux que c'était faute de talent. Sa meilleure contenance fut pour la dernière : « Si plusieurs de mes amis, y disait-il dans l'avis au lecteur, qui sont juges compétents en cette matière, ne me flattent point, *Sidonie* est sans doute le plus achevé de tous mes poëmes, tant pour la versification que pour l'artifice et la conduite du sujet. » Il n'avait jamais fait mieux, et il partait! Il voulait qu'on le redemandât, qu'on regrettât son départ : on s'en aperçut à peine. Le reste de sa vie fut un peu à la politique, et beaucoup au soin de son repos et de ses affaires. Il s'entremit, en 1649, pour une suspension d'armes entre la France et l'Espagne, qu'il sut mener à bien, « quoiqu'il en fût le plus chétif instrument, » comme il l'écrivait le 18 décembre 1648, « à messeigneurs de la Cour souveraine du Parlement de Dôle. » Une seconde négociation du même genre, en 1651, ne lui réussit pas moins et lui valut de la part de la reine, par l'entremise de Mme de Brienne, un présent de mille pis-

toles. Ensuite il disparaît dans une assez calme vieillesse et ne quittant presque plus Besançon. Il n'eut là que deux chagrins : la mort de sa femme en 1658 ; et, en 1663, la nouvelle que Corneille avait repris le sujet de *Sophonisbe*, son chef-d'œuvre.

Je ne sais si le premier coup lui fut longtemps sensible, mais il se remit bien vite du second. Corneille, cette fois, avec qui du reste il s'était réconcilié, et dont la préface était toute à sa gloire, ne l'avait pas écrasé. La *Sophonisbe* de Mairet avait tenu bon contre cette rivale, et même pour quelques-uns lui restait au moins égale.

Sur la fin, comme Corneille, il s'affaiblit beaucoup, il tomba presque en enfance. Il lui survécut toutefois. Plus vieux que lui de deux ans, il vécut deux ans plus tard. Il ne mourut que le 31 janvier 1680, ayant plus de quatre-vingt-deux ans.

LES GALANTERIES

DU DUC D'OSSONNE[1]

1636[2]

LES ACTEURS

LE DUC D'OSSONNE, amoureux d'Emilie.
ALMEDOR, son confident.
CAMILLE, favory d'Emilie.
OCTAVE, valet de Camille.
PAULIN, mary d'Emilie.
FABRICE, valet de Paulin.
BASILE, père d'Emilie.
EMILIE.
FLAVIE, veuve, sœur de Paulin, et amoureuse du Duc.
STEPHANILLE, servante de Flavie.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ALMEDOR, LE DUC D'OSSONNE.

ALMEDOR.

Quoy! Monsieur, en un temps où par tout l'univers
La coustume introduit mille plaisirs divers,
Et fait de l'allegresse une vertu publique,
Serez-vous seul pensif, et seul melancolique?
Vous, qui jusques icy d'un naturel plus gay,
Que n'est un paysage au plus beau jour de may,
Portiez toute la Cour à la resjoüissance,
Par tant de gentillesse et de magnificence,
Que si je ne craignois de parestre indiscret
A vouloir penetrer dedans vostre secret,
Je dirois que l'amour, qui change toute chose,

1. C'est peut-être le premier personnage qui ait été mis dans une comédie de son temps. Il n'y avait que peu d'années qu'il était mort, quand celle-ci fut jouée. Son nom était Don Pedro Tellez-Giron, duc d'Ossuna. Il fut très-populaire à Naples, dont on l'avait fait vice-roi. Selon Dominico Antonio Parrino, dans son *Théâtre des vice-rois de Naples*, c'était un des grands hommes de son temps : il n'avait de petit que la taille : *Di picciolo non avea altro che la statura*. — Il fut aussi galant que cette comédie le montre : « Il estoit, dit Tallemant, fort libéral, il aimoit les François, et s'habilloit même quelquefois en Espagne à la françoise. » Son esprit s'en ressentait. Tallemant en cite quelques traits qui sont de la meilleure veine parisienne. Nous n'en dirons qu'un seul, d'après lui : « Estant, dit-il, entré dans les galères de Naples, il s'informa des forçats, ce que chacun avoit fait. Tous firent leur apologie : on les y avoit mis à tort. Il n'y en eut qu'un seul qui luy avoua franchement qu'il le méritoit et par delà : « Ostez, dit-il « au commissaire, ce meschant homme d'icy, il gasteroit tous ces « gens de bien. » — Une cabale le fit rappeler de Naples. On le prit à une revue qu'il fit des troupes et on l'amena comme un prisonnier à Madrid. Il arrangea tout en mariant sa fille avec le duc d'Uceda, fils du ministre le duc de Lerme. Il demanda d'être renvoyé à Naples et l'obtint. Il mourut en route, on soupçonna qu'il fut empoisonné. Il était né en 1579, et sa mort est de 1624. Il n'avait donc que quarante-cinq ans. Sa femme, la duchesse, fut aussi mise au théâtre presque de son vivant. Elle est en scène dans *la belle Invisible* de Bois-Robert (1656).

2. Cette date n'est pas celle de la représentation de la pièce, qui fut jouée neuf ans auparavant, en 1627. Nous avons cru toutefois devoir l'y placer, parce que c'est la date de sa publication et parce qu'elle fit alors plus de bruit que lorsqu'elle avait été représentée. La préface — analysée dans notre notice — dont Mairet avait cru devoir la faire précéder, en était cause. Il s'y mettait en ligne avec Corneille, que le succès tout nouveau du *Cid* posait au premier rang ; et il tâchait de prouver que si Corneille était Corneille, c'est que lui, Mairet, l'avait devancé. Son *Duc d'Ossonne* n'ayant fait événement qu'en 1636, par la querelle dont sa préface fut un des brandons, il était bon de lui donner cette date.



LES GALANTERIES

[illegible] ONNE



LES GALANTERIES DU DUC D'OSSONNE

LE DUC

Je cherche vostre amour non pas vostre colere.
Et mettrois hors mon cœur indigne de mon sein.
S'il avoit peu loger un si lasche dessein.
Acte III sc. II

A fait en vostre humeur ceste metamorphose.
En effect, à vous voir l'esprit inquieté
Plus qu'aucun autre esprit ne l'a jamais esté,
Et comme vos esbats, et vos galanteries
Ne sont plus aujourd'huy que tristes resveries,
Qui ne s'estonneroit d'un si prompt changement,
Ou, qui n'en feroit pas le mesme jugement?

LE DUC.

Je confesse, Almedor, qu'à mon regret extresme,
Je suis visiblement dissemblable à moy-mesme.
Ces divertissemens où j'ay veu tant d'appas,
Me touchent aussi peu, que si je n'estois pas.
Mon ame, de chagrin et d'ennuis accablée,
Ne souffre jamais tant que dans une assemblée.
La lice me desplaist, où nos braves de court
Me semblent plus faquins que celuy qu'on y court [1].
Je ne suis plus ravy de voir dans la carriere
Disputer une bague, ou rompre à la barriere:
Bref tous vos jeux publics, tournois, bals et balets,
Me semblent jeux d'enfans et combats de valets.
Je suis plus mal encor avec la comedie,
Car en fin, Almedor, il faut que je te die
Qu'elle m'a suscité le trouble où tu me vois,
Et dépravé le goust des plaisirs que j'avois.

ALMEDOR.

Mais depuis quand, Monsieur, et par quelle advan-
[ture?

LE DUC.

Par un ange mortel, miracle de nature,
Un bel œil dont le doux et modeste regard
M'a lancé dans le cœur un invisible dard.

ALMEDOR.

Fut-ce point à l'Aminte [2], ou bien à l'Andromire [3]?

LE DUC.

C'est ce qu'à point nommé je ne sçaurois te dire:
Car tous les sens ravis en ce divin object,
Je n'en goustay non plus les vers que le subject.
Cependant on acheve, et, la piece finie,
Ma beauté se retire avec sa compagnie,
Et me laisse le cœur percé d'autant de traits
Que mes yeux dans les siens remarquerent d'attraits,
Sans avoir pu depuis ny revoir cette belle,
Ny luy montrer le feu que je nourris pour elle.

ALMEDOR.

Et la cognoissez-vous?

LE DUC.

Je la cognois fort bien.

ALMEDOR.

C'est encore un moyen.

LE DUC.

Qui ne me sert de rien:
Car, sans parler icy de la fille d'Acryse [1],
C'est qu'on ne garde point le thresor de Venise
Avecque tant de soin et tant de loyauté,
Comme on fait ce thresor de grace et de beauté.
Tous ces empeschemens dont ma flame est suivie,
Me retranchant l'espoir, me font croistre l'envie.
De l'humeur qu'Almedor me doit avoir connu,
Depuis trois ans qu'il voit mes sentimens à nu,
Il peut s'imaginer que cette amour naissante
N'est pas sur mon esprit encore assez puissante
Pour me rendre inquiet ou m'oster mes plaisirs,
Et que le seul obstacle irrite mes desirs.
Sans luy, ma passion seroit assez paisible:
Mais j'enrage d'aymer un object invisible,
Et qu'un mesme poullet ayt mille fois, en vain,
Essayé de passer jusques dedans sa main.

ALMEDOR.

Il n'est point toutesfois, de l'un à l'autre pole,
D'endroict si difficile où cet oyseau ne vole,
Pourveu qu'on le soustienne avec des ailes d'or.

LE DUC.

Je ne sçay; mais pourtant je te jure, Almedor,
Que l'or qui gaigne tout, et par qui tout se force,
A manqué pour ce coup de puissance et d'amorce.

ALMEDOR.

Vrayment je m'en estonne, et croy que vos agens
N'estoient donc guere seurs, ou guere intelligens.

LE DUC.

Bref, voylà le subject de ceste humeur chagrine,
Qui contre ma coustume aujourd'huy me domine.
Mais ce vieux cavalier passe et, tout hors de soy,
A mine de vouloir quelque chose de moy.

SCÈNE II

LE DUC, PAULIN.

LE DUC.

A vous, seigneur Paulin; quel subject vous ameine?

PAULIN.

Fort mauvais, puis qu'il faut qu'il vous donne la
[peine
De l'apprendre de moy, sans recevoir un tiers.

ALMEDOR.

Dez-là je me retire.

LE DUC.

Oüy dea tres-volontiers.

PAULIN.

Monsieur, je mets en vous toute ma confiance:
Or, pour n'abuser pas de vostre patience,
C'est que l'assassinat qui vient d'estre commis
Sur un de mes plus grands et mortels ennemis,
Dont le bruit à ceste heure emplit toute la ville,
M'alloit sacrifier à la fureur civile,
Si je n'eusse treuvé vostre palais ouvert,
Comme un temple, où j'ay mis mon salut à couvert.

LE DUC.

On a donc presumé que vous l'avez fait faire?

1. Le faquin était l'homme de bois, placé sur un pivot mobile, contre lequel courait le cavalier, et qu'il devait atteindre avec sa lance en pleine poitrine; sinon le mannequin le frappait en tournant de son sabre de bois ou d'un sac de terre qu'on lui avait mis à la main. C'était un des exercices des belles académies. Régnier, dans sa Ve *Satire*, nous montre un gentilhomme qui

Court *le faquin*, la bague, escrime les fleurets.

2. Pastorale du Tasse, dont Béliard, en 1596, avait fait une « fable bocagère, » pour l'Hôtel de Bourgogne.

3. Pièce de ce temps, qui fut refaite un peu plus tard par Scudéry.

1. Danaé.

PAULIN.

Un de mes braves [1], pris, a declaré l'affaire.

LE DUC.

Oüy ; mais vostre ennemy, comment l'appelle-t'on?

PAULIN.

Camille.

LE DUC.

J'en cognois la personne et le nom :
On l'estimoit beaucoup pour la gallanterie ;
Et d'où vient le sujet de vostre broüillerie?

PAULIN.

Monsieur, nos differents ont, pour toutes raisons,
La hayne inveterée entre nos deux maisons,
Qui, pour d'autres raisons trop longues à deduire,
Tousjours de pere en fils ont voulu se destruire.

LE DUC.

Chose estrange de voir que l'animosité,
Estouffe parmy vous la generosité !
Et qu'icy, plus qu'ailleurs, les ames outragées
Par de si lasches tours veulent estre vangées.

PAULIN.

Il me sieroit fort mal de vouloir soustenir
Un acte pour lequel vous me pouvez punir :
Mais vos rares vertus, de qui la renommée
Est par toute l'Europe esgalement semée,
Et ce cœur genereux dont on dit tant de bien,
Vous feront pardonner la lascheté du mien.
J'embrasse vos genoux, avec ceste esperance
Que je tiendray chez vous ma teste en asseurance.

LE DUC.

Levez-vous, asseuré de trouver aujourd'huy
En ma protection un veritable appuy.
Je ne puis vous donner un plus aymable azile
Qu'une de nos maisons qui n'est qu'à trente mile,
Où vous serez receu par mon commandement
Comme dans mon palais, et plus commodément.
Attendant que le temps et ma faveur promise,
En un meilleur estat vostre fortune ayt mise.
Songez quand vous voudrez à vostre partement [2],
Et si vous m'en croyez, que ce soit promptement.

PAULIN.

Je vay donc de ce pas mettre ordre à mon voyage.

LE DUC.

Vrayment, seigneur Paulin, vous ne seriez pas sage
De retourner chez vous, il n'y feroit pas seur [3].

PAULIN.

Je ne vay qu'icy pres au logis de ma sœur.

LE DUC.

Non, vous n'irez point seul.

PAULIN.

C'est tout contre.

LE DUC.

N'importe,
Douze ou quinze des miens vous y feront escorte.
Ho! page !

UN PAGE.

Monseigneur ?

LE DUC.

Allez dire là bas...
(*Il parle à l'aureille du page.*)
Faites viste, et sur tout qu'on ne le quitte pas.

PAULIN.

Monseigneur, cet honneur, et ceste mesme teste,
Que vous me conservez au fort de la tempeste,
Feront voir comme quoy je vous suis obligé :
L'un et l'autre pour vous sans reserve engagé.
(*Il sort.*)

LE DUC.

Adieu, seigneur Paulin : Dieux! que ceste advanture
Me fait chez Emilie une belle ouverture !
Et que cet accident se presente à propos,
Pour mettre en peu de temps mon esprit en repos!
Ce jaloux qu'à dessein hors de Naples j'envoye,
Ne sçauroit empescher, et que je ne la voye,
Et que je ne luy parle, estant le seul appuy
Qu'elle peut sans soupçon solliciter pour luy.
Que si par advanture il veut qu'elle le suive,
Comme ils seront chez moy, le pis qui m'en arrive,
C'est que dans peu de jours j'iray m'y promener
Avec le moins de train que j'y pourray mener.

SCÈNE III

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

Un mal-heur ordinaire, et qui n'est pas extresme,
Ne nous doibt apporter qu'une douleur de mesme.

EMILIE.

Nommez-vous ordinaire un mortel accident,
Qui jette vostre frere en peril evident,
Et de nostre famille augure [1] la ruine?
Dieu veüille que je sois une fausse Devine!
Ce coup, qui de plusieurs avance le trespas,
Portera plus avant que vous ne pensez pas.

FLAVIE.

Il ne faut pas douter que de ceste disgrace
Ne pleuvent cent mal-heurs sur l'une et l'autre race.
Et pleust au Ciel, ma sœur, que pour le bien de tous
Mon frere eust tesmoigné des mouvemens plus doux ;
Ou que tant seulement les morts fussent à plaindre,
Sans que pour les vivans nous eussions rien à craindre :
Mais puis que le passé ne se peut r'appeller,
Je croy que le meilleur est de se consoler,
D'autant mieux que mon frere a guaranty sa vie
De la fureur de ceux qui l'avoient poursuivie,
Et nous aurons bien-tost des nouvelles de luy :
Cela doit, ce me semble, adoucir vostre ennuy.

EMILIE.

Ha! que ne suis-je à naistre, ou que ne suis-je morte !
Pardonnez, je vous prie, au dueil qui me transporte,
Et trouvez bon que, seule avec de justes pleurs,
Je donne par les yeux passage à mes douleurs.

1. *Bravi*, spadassins. — Comme ces misérables étaient toujours richement vêtus, le mot *brave*, pour bien paré, bien mis, en était venu (V. A. Baschet, *Archives de Venise*, p. 95).

2. Départ. — Ce mot était déjà bien vieux, quoique Malherbe l'eût encore employé dans ses *Stances* au retour d'Oranthe :

Je ne m'aperçois pas que le destin m'apprête
Un autre *partement*.

3. La rime *sœur* donnée à ce mot prouve qu'on le prononçait bien alors comme il s'écrivait.

1. Présage.

FLAVIE.

Adieu donc.

SCÈNE IV

EMILIE.

Oste-moy ta presence importune,
Qui dans ceste contrainte accroist mon infortune.
Soupire donc, mon cœur, soupire en liberté,
Pleurez, mes tristes yeux, et perdez la clarté,
Puis que vostre soleil luy-mesme l'a perduë,
Sans espoir que jamais elle luy soit renduë.
Clair soleil de mes jours par la mort endormy,
Dans le rouge Ocean du sang qu'il a vomy;
L'apuy de la vertu, l'honneur de l'Italie,
Le phœnix des amans et l'espoir d'Emilie
En la fin de Camille ont rencontré la leur.
O beau nom qui n'aguere enchantoit ma douleur,
Et par qui maintenant ma douleur se renflame,
Que d'effets differens tu causes dans mon ame!
Camille, il est donc vray que tu me sois ravy,
Sans t'avoir pu deffendre, ou sans t'avoir suivy?
Et je sçay toutesfois que j'ay fourny l'espée,
Qui de tes jeunes ans a la trame coupée.
Cet amour que pour toy je conceus eternel,
Luy seul, quoy qu'innocent, t'a rendu criminel.
De là vint la secrette et forte jalousie
Qui d'un brutal espoux troubla la fantaisie:
De sorte que sa haine, et mon funeste amour,
Ont travaillé tous deux à te priver du jour.
Ce sont de tes effects, execrable vipere,
Qui picques en naissant ton miserable pere.
Monstre de jalousie à qui cent yeux au front,
Ne font pas voir encor les objects comme ils sont.
Mais quoy! les passions, de supplice incapables,
Ne se doivent punir qu'en leurs autheurs coupables.
Poisons, flames, et fers, sus donc! preparez-vous,
A luy sacrifier l'amante et le jaloux,
Pour appaiser son sang qui demande le nostre
Un des deux neantmoins plus coupable que l'autre,
Recevra le trespas comme son chastiment,
Et l'autre comme un bien qui finit son tourment.
Si de mes tristes jours la course est prolongée,
Ce n'est que pour mourir satisfaite et vangée,
Au moins si mon courage, en desespoir changé,
Peut estre satisfaict après s'estre vangé.
Car quand mesme aujourd'huy ce lasche, ce perfide,
Ce plus qu'abominable et barbare homicide
Laisseroit dans mon lict tout son sang respandu,
Que me rend-il, au prix de ce que j'ay perdu?
Quand au lieu d'une vie, il en auroit dix mille,
En peut-il satisfaire à celle de Camille? [ment,
N'importe, vangeons-nous, quoy qu'imparfaicte-
Et si nous le pouvons, que ce soit promptement.
Il en mourra, le traistre, et si sa diligence
M'empesche d'en tirer une illustre vengeance,
Une obscure suffit à m'en faire raison,
Ou Naples une fois manquera de poison.
C'est alors qu'Emilie, au tombeau descenduë,
Fiere d'avoir perdu celuy qui l'a perduë:
Aux ombres de Camille ira se reünir,
Pour commencer un bien qui ne pourra finir.
Cependant, pour atteindre au poinct que je desire,
Il faut que ma douleur au dedans je retire,
Que mes ressentimens, pour un temps suspendus,
Laissent choir l'assassin dans mes pieges tendus:
Luy qui, sur un soupçon de legere apparence,
Entreprit nostre perte avec tant d'asseurance:
Mais je l'entens venir, ô Dieu! le cœur me bat!
Je sens dedans mon ame un estrange combat.
L'amour qui par sa veuë irrite mon courage,
Veut que, sans differer, je luy monstre ma rage.
La raison d'autre part, qui me conseille mieux,
Veut l'oportunité des saisons et des lieux.
Reçoy-le maintenant en femme interessée,
Pour le traicter après en amante offencée.

SCÈNE V

PAULIN, EMILIE.

PAULIN.

Et qu'est-ce cy, Madame? A voir cet œil pleurant,
Ce teint pasle, et ce cœur encore soupirant,
On jugeroit quasi qu'en ma seule avanture
Vous regrettez la fin de toute la nature;
Ou bien que vous plaignez avec peu de raison
Le plus grand ennemy qu'ayt eu nostre maison,
Dont la race, obstinée en sa rage ancienne,
A cent fois essayé de destruire la mienne.
L'insolent apres tout n'a veu tomber sur soy,
Que le mal que luy mesme eust envoyé sur moy.
Ne soupirez donc plus, ou vous me ferez croire
Que d'un œil ennemy vous voyez ma victoire.

EMILIE.

Vous seul estant l'unique et le plus cher objet
Que regarde ma crainte avec juste sujet, [dre?
Ne me plaindrois-je guere, ayant beaucoup à crain-

PAULIN.

Dy plutost, infidelle, ayant beaucoup à feindre.

EMILIE.

Que Camille soit mort, et tous les siens aussi,
Pourveu que vous viviez, j'auray peu de soucy:
Mais las! je crains pour vous les malheurs ordinai-
Que trainent apres soy les actes sanguinaires: [res,
Je crains que ses parens, qui l'aymerent si fort,
Mesme au pied des autels ne vous portent la mort;
Ou viennent vous chercher jusques dedans ma cou-
[che.

PAULIN.

La crainte du contraire est celle qui te touche.
Mon cœur, puis qu'elle feint feignons pareillement,
Vostre bon naturel, que j'ayme extremement,
Me rend plus dure encor l'absence necessaire,
Que m'ordonne desja le cours de mon affaire:
Car devant qu'il soit jour il faut changer de lieu,
N'estant icy venu que pour vous dire adieu,
Et prendre, s'il se peut, un habit de campagne.

EMILIE.

Monsieur, permettez donc que je vous accompagne,
Et partage avec vous le danger et la peur.

PAULIN.

O trahison! ô sexe infidelle et trompeur!

Non, ne bougez d'icy, vostre sejour en ville
Pour beaucoup de raisons me sera plus utille.

EMILIE.

Importunes raisons qui me venez priver
Du bon-heur le plus grand qui me puisse arriver!

PAULIN.

Allez voir si ma sœur n'a rien qui la retienne,
Et faictes avec vous en sorte qu'elle vienne.
Bons Dieux! qui penseroit que sous tant de beauté
Logeast tant d'artifice et de desloyauté!
L'ingrate, dont les pleurs et le visage blesme,
Tesmoignent pour Camille une douleur extresme,
Voudroit me faire accroire, impudente qu'elle est,
Qu'elle m'ayme, et ne plaint que mon propre interest;
Et je suis neantmoins le plus trompé du monde,
Si desja l'infidelle en malice feconde
Ne consulte la fraude en son esprit malin :
Mais bon à quelque duppe, et non pas à Paulin,
Qui pour si longuement, et si bien que tu feignes,
Ne s'endormira pas qu'à fort bonnes enseignes :
J'espere neantmoins qu'oubliant ce beau fils,
Tu plaindras quelque jour la faute que tu fis,
Quand au mespris commun de nostre parentage,
Tu l'osas estimer à mon desadvantage.
Le temps corrige tout, quand il est bien conduit,
Et souvent d'un grand mal un grand bien se produit.
Il se peut faire aussi, comme femmes sont femmes,
Qu'elle conçoive encor des desirs plus infames.

FLAVIE.

Mon frere, un bon garçon que j'ay tousjours chery,
Pour son affection envers feu mon mary,
Vient de me rapporter en espion fidelle,
Comme va vostre affaire, et ce que l'on dit d'elle.
Le comte et son valet sont tous deux fort blessez;
A croire neantmoins ceux qui les ont pensez,
Ils gueriront.

PAULIN.

Tant pis, j'ayme bien mieux qu'ils meurent,
Eux morts, moins d'ennemis sur les bras me demeurent.

FLAVIE.

Au reste vostre brave a dit de bout en bout
La chose comme elle est, et vous charge de tout.

PAULIN.

Et moy je suis d'avis, puis qu'il s'est laissé prendre,
De me sauver fort bien, et de le laisser pendre :
Mais avant mon depart, qu'on ne peut retarder,
Je vous pri'ray, ma sœur...

FLAVIE.

Vous pouvez commander.

PAULIN.

De recevoir chez vous, et sous vostre conduite,
Ma femme, qui sans doute empescheroit ma fuite;
Voicy l'ordre à peu près que vous luy prescrirez :
Qu'elle ne sorte point que quand vous sortirez,
Et n'ait nul entretien hors de vostre presence,
De crainte de scandale et de la mesdisance :
Bref vous m'obligerez jusques au dernier point,
De coucher avec elle [1], et ne la quitter point.
Asseuré que je suis qu'en vostre compagnie
Sa vertu se deffend contre la calomnie :
Ce n'est pas que je craigne en aucune façon,
Mais il faut esviter les subjets de soupçon.

FLAVIE.

Mon frere, qu'en cecy comme en toute autre chose
Sur ma fidelité vostre esprit se repose.

PAULIN.

Souvenez-vous encor de voir le vice-roy [1],
Pour le solliciter de s'employer pour moy.
Vous trouverez en luy la merveille des hommes,
Soit des siecles passez, soit du siecle où nous sommes :
C'est luy qui m'a sauvé, c'est luy qui me recoit,
N'en parlez cependant à personne qui soit :
Car mesme pour subject qu'il faut que je vous cache.
Je ne desire pas que ma femme le sçache.
Allons nous preparer à ce fascheux depart.

FLAVIE.

Et partez-vous si-tost?

PAULIN.

Dans une heure au plus tard.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE DUC, ALMEDOR.

LE DUC.

Non, tu ne croirois pas de quelle impatience
Mon cœur depuis deux jours a fait experience :
L'absence du mary m'avoit faict esperer,
Que mon soleil chez moy me viendroit esclairer,
Et me recommander le soin de son affaire,
Chose que toutefois il est encor à faire :
Vrayment je m'en estonne, et ne puis concevoir,
Pourquoy cette beauté differe de me voir.

ALMEDOR.

Sans doute qu'Emilie encore embarassée
Dans la confusion de l'action passée,
A remis sa visite à quelque temps d'icy :
Pour moy c'est ma creance [2].

LE DUC.

Et c'est la mienne aussi :
Je ne veux pourtant pas m'en asseurer de sorte
Que je n'aille passer au devant de sa porte,
Moins pour aucun plaisir que j'espere y gouster
Que pour l'occasion qui peut se presenter.
Elle peut par hazard se mettre à la fenestre,

1. C'était l'usage, entre amies, de coucher ensemble. Dans l'*École des maris*, Isabelle va coucher ainsi chez Léonor. Là, ce n'est qu'un détail. Ici, comme on le verra, c'est un des ressorts de l'intrigue.

1. On a vu plus haut que le duc d'Ossonne était vice-roi de Naples.

2. Croyance. V. une note de la pièce précédente.

Et prendre en me voyant le soin de me connestre,
Me remarquant assez pour un illustre amant,
Au seul et riche esclat de ce gros diamant :
Vous souriez, marquis, de ma gallanterie.

ALMEDOR.

Monsieur, à la pareille[1], approuvez que j'en rie.

LE DUC.

Et bien, bien, laissez faire, un jour vous y viendrez,
Et quand cela sera vous vous en souviendrez.

ALMEDOR.

Vous croyez donc me voir.

LE DUC.

Amoureux au possible.

ALMEDOR.

Je n'ay jamais pensé que je fusse insensible.
Je puis bien n'aymer pas, je puis aymer aussi ;
Mais ce ne sera point en amoureux transy.
Lors que vous me verrez subject comme un esclave,
Resveur comme un poëte, et le visage have ;
Le teint jaune d'amour, et les yeux languissans ;
Dites que le marquis aura perdu le sens.

LE DUC.

En ce cas l'amitié se voit un peu trop forte,
Aussi ne tiens-tu pas la mienne de la sorte.

ALMEDOR.

Non pas, ce dites-vous : ah ! vrayment je voy bien
Que l'amour est aveugle, et s'il n'en connoist rien.
Quoy! Monsieur, soupirer, estre en inquietude,
Hayr la comedie, aymer la solitude ;
Enfin ne reposer, ny la nuict, ny le jour,
Sont-ce effects que produise une vulgaire amour ?
Mais de quelles raisons nous pourriez vous defendre
La peine sans profit que vous nous faites prendre?

LE DUC.

Cette peine pour moy ne m'incommode pas.

ALMEDOR.

Si fait bien pour le moins ceux qui suivent vos pas.
Croyez que nos valets dans leurs petites ames
Maudiront bien tantost et l'amour et ses flames.
Ah ! quand dernierement vous me fistes sçavoir,
Qu'en propre original elle viendroit vous voir,
Je treuvay l'advanture extremement commode,
Et voudrois que quelqu'un en aportast la mode :
Mais par le temps qu'il fait....

LE DUC.

Quoy qu'un object si cher,
Prit luy mesme le soin de me venir chercher,
Ce fruit d'amour vaut bien la peine qu'on le cueille.

ALMEDOR.

Et quand au lieu du fruit on ne prend que la fueille,
Comme vous allez faire assez visiblement,
N'est-ce pas tesmoigner qu'on ayme aveuglément?
Certes il fait bon voir ces Dom Guichots nocturnes,
Le manteau sur le nez, craintifs et taciturnes,
Au pied d'une fenestre exposez bien souvent
Aux injures du froid, de la pluye et du vent,
Sans que personne daigne, ou leur ose respondre.
Que font ces Messieurs-là, que plaindre et se morfondre?

LE DUC.

Je croy qu'ils sont contens.

ALMEDOR.

En voudriez-vous respondre ?

LE DUC.

Ouy; car s'ils n'y trouvoient quelque chose de dous,
Ils ne le feroyent pas.

ALMEDOR.

C'est ma foy qu'ils sont fous,
Et n'ont pas seulement l'esprit de le connestre.

LE DUC.

Et moy par consequent.

ALMEDOR.

Cela pourroit bien estre.
En effect s'ils sont fous, comme vous le voyez,
Il est bien mal-aysé que vous ne le soyez.
Je dis vous, plus que tous, qui sans subject du monde
De fortune aparente, où vostre espoir se fonde,
Hazardez sans besoin un voyage amoureux,
Au temps qui de l'année est le plus rigoureux.
Car je ne pense pas depuis que l'hyver dure,
Qu'il ayt fait en Pologne une telle froidure.
Il gele à pierres fendre, et malgré la saison
Vous allez discourir avec une maison,
Encore à la Saint-Jean, où sous la canicule
Ce bel exploit d'amour seroit moins ridicule.
Mais se mettre au hazard de se faire geler[1],
Sans estre veu, sans voir, et sans pouvoir parler,
A l'ombre seulement de la personne aymée ;
Treuver pour toute dame, une porte fermée ;
En baiser mille fois la serrure, et les clouds[2],
Si l'on pouvoit encor, les gonds et les verroux ;
Adorer à genoux ses planches verglacées,
Avoir sur ce sujet plusieurs belles pensées :
Que c'est un ciel d'amour, que ses clous bien fichez
Sont de ce firmament les astres attachez ;
Astres durs et malins, dont le regard influë[3]
L'impuissance d'entrer qui le tient à la ruë;
Et mille autres beaux traicts heureusement conçeus,
Que suivant sa figure il treuve là dessus ;
Pendant que d'autre part sur mon amant timide
Il pleut de sa fenestre une influence humide,
Dont l'odeur qui part tout embasme le chemin,
Ne sent jamais rien moins que l'ambre et le jasmin ;
Enfin ces incidens pris seuls, ou tous ensemble,
Font d'un fol amoureux l'histoire, ce me semble.

LE DUC.

A ton conte, marquis, le sage n'ayme rien.

1. C'est-à-dire comme vous. Cette expression, qui vieillissait déjà, se trouve dans Moliere, *l'Ecole des femmes :* « Servir a la pareille ; » et dans La Fontaine, *le Rieur et les Poissons :* « Il feint à la pareille ».

1. Notre Besançonnais Mairet se croit un peu trop à Besançon, et oublie trop qu'il est à Naples.

2. De ces attentes des amants devant la porte de leurs belles, où ils comptaient les clous et mangeaient des yeux le marteau, est venue l'expression *croquer le marmot*. Les marteaux étaient en effet sculptés en marmousets grotesques. V. une note de nos *Variétés hist. et litt.*, t. III, p. 229-230.

3. Ce verbe se prenait quelquefois activement. Bossuet a dit : « Dieu est lui-même, par son essence, le bien essentiel qui *influe* le bien dans tout ce qu'il fait. »

ALMEDOR.

Quand le mal en amour est plus grand que le bien,
Ou qu'on est abusé d'un espoir inutile,
Si le sage ayme encor, il cesse d'estre habile.

LE DUC.

Si croy-je neantmoins te faire dire un jour :
La plus haute sagesse est follie en amour,
Alors tes sentimens seront comme les nostres.

ALMEDOR.

Alors je seray fou, comme sont beaucoup d'autres.

LE DUC.

En ce cas à mon gré tu serois bien plaisant.

ALMEDOR.

De guere plus qu'au mien vous l'estes à present.
Mais laissons pour ce coup l'amour et sa folie ;
Monsieur, où pensez-vous que demeure Emilie ?

LE DUC.

C'est à vingt pas d'icy.

ALMEDOR.

Je gageray pourtant,
Que nous en trouverons plus de vingt fois autant :
Ou quelque ingenieur a r'aproché le mole [1]
Avecque sa maison, ou l'amour, comme il vole,
Du mole jusqu'icy ne conte que vingt pas.

LE DUC.

Tous deux avons raison : c'est que tu ne sçais pas
Qu'en l'absence du vieux, cette beauté demeure
Avec sa belle sœur.

ALMEDOR.

Je le quitte à cette heure.

LE DUC.

Adieu donc, prends mes gens, et t'en va, si tu veux,
Faire un tour par la ville, ou m'attendre avec eux.

ALMEDOR.

Quoy, sans estre suivy ?

LE DUC.

De personne qui vive.

ALMEDOR.

Pour moy vous voulez bien au moins que je vous [suive ?

LE DUC.

Non, je ne le veux pas.

ALMEDOR.

Mais, Monsieur, s'il vous plaist,
Considerez bien l'heure, et la saison qu'il est,
Il ne faut qu'un yvrongne, un fou melancolique,
Pour hazarder en vous la fortune publique.

LE DUC.

C'est bien perdre du temps en discours superflus.
Non, marquis, je t'en prie.

ALMEDOR.

Et bien, n'en parlons plus.
Vos estafiers et moy vous allons donc attendre
En lieu d'où nous pourrons aysement vous enten-
Et de nostre secours vous ayder au besoin ; [dre,

1. Le double môle de Naples, qui n'était pas encore achevé alors. Le phare n'y était pas posé. V. Fournier, *Hydrographie*, 1643, in-8, liv. II, ch. 6.

La honte cependant de m'avoir pour tesmoin
D'une si magnifique et haute drolerie,
Et la crainte sur tout d'un peu de raillerie,
Font très-asseurément qu'on se deffaict de moy.
Advoüez franchement ?

LE DUC.

Il est vray par ma foy.

ALMEDOR.

Bien donc, à cela pres, suivez vostre entreprise,
Et qu'en si beau voyage Amour vous favorise.

SCÈNE II

LE DUC *seul.*

Vrayment il a raison de rire comme il fait
D'un trait qui semble estrange, et qui l'est en effet :
Car, à bien discourir dessus mon personnage,
Que me reviendra-t'il de tout ce badinage ?
Je vay (fou que je suis), comme il a fort bien dit,
Me plaindre, me morfondre, et le tout à credit ;
Me planter comme un terme au pied d'une muraille,
Et faire les doux yeux à des pierres de taille ;
Tandis que la beauté qui me fait consumer,
Dort fort bien à son aise, et me laisse enrumer.
N'importe, quelque chose à ce dessein m'attire ;
Je ne sçay quoy de doux qui flatte mon martyre,
Et d'un secret plaisir chatoüille mes esprits,
Me force d'achever le voyage entrepris.
Allons donc, en tout cas j'auray cet avantage,
Que de voir sa maison ne pouvant davantage.
Si j'ay bien recogneu, je n'en suis guere loin.
Voicy le carrefour dont elle fait le coin.
C'est elle asseurément, j'apperçoy la fontaine,
Que j'ay prise en plain jour pour enseigne certaine.
Le balcon [1], les barreaux, le cul de lampe [2] aussi :
Enfin plus j'en suis prez, plus j'en suis esclaircy.
Estrange effect d'amour ! mon ame est toute esmuë,
Je sens autour du cœur mon sang qui se remuë.
Cest aymable logis à son premier aspect
M'emplit tout de desir, de crainte et de respect.
A le voir seulement ma passion redouble,
Je sens quelque transport qui me plaist et me trou-
Ces effects sont pour moy les signes evidens [ble.
De la divinité qui regne là dedans. [ple
Mon propre cœur me donne une preuve assez am-
Que ma deesse y loge, et que c'est là son temple.
Mais la fenestre s'ouvre ou mon œil est deçeu ;
Voyons et nous cachons de peur d'estre apperçeu.

1. En 1627, quand fut jouée cette pièce, c'était un mot encore nouveau. On l'avait pris tout fait à l'espagnol. Il était si peu répandu en 1623, que le *Mercure françois* de cette année-là (t. IX, p. 538), ayant à l'employer, était obligé de l'expliquer ainsi par une note dans la marge : « C'est une sorte de fenestre qui s'avance en dehors en forme de saillie. »

2. Le dessous du balcon, fait en encorbellement.— Ce mot passa dans le langage des ornemanistes du XVIII[e] siecle, et des graveurs de Voltaire, qui écrivait à Panckoucke le libraire, le 25 mai 1762, à propos d'une édition avec figures qu'il préparait de ses *Romans* : « Vous me dites que vous ornerez votre édition de *culs-de-lampe*. Remerciez Dieu, Monsieur, de ce qu'Antoine Vadé n'est plus au monde, il vous appellerait *Welche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un *fleuron*, un *petit cartouche*, une viguette ne ressemble ni a un *cul*, ni à une *lampe*. »

Je descouvre quelqu'un qui doucement envoye,
De la croisée en bas une eschelle de soye.
Le voicy qui descend : paix ! le voilà r'entré.
Que d'un jaloux despit mon courage est outré!
Voy, que puis-je penser d'un si bizarre affaire[1] ?
Faut-il tant consulter en matiere si claire ?
Que sert de se flatter, c'est un beau favory
Qui mesnage en amant l'absence du mary.
Je suis venu trop tard, la place est occupée,
Voilà de mon amour l'esperance duppée.
Aussi pourquoy si tost destruire mon bon-heur,
Et si legerement offenser son honneur?
Si c'estoit un amant, l'apparence de croire
Qu'il se demist si tost de son estat de gloire,
Et quittast la partie au poinct que les amans,
Cueillent les plus doux fruits de leurs contentemens?
Il est vray, mais d'ailleurs le traict qu'il vient de
Par la mesme raison m'asseure du contraire. [faire,
Le gallant est rentré, non, non, c'est un amy,
Que l'excez du plaisir a sans doute endormy.
Si bien qu'à son resveil, comme il a veu parestre
La clarté de la lune à travers la fenestre,
Soupçonnant que desja c'estoit le point du jour,
Il a precipité l'heure de son retour.
D'où vient que ses soubçons esclaircis à la lune,
Le voilà qui retourne à sa bonne fortune.
Vrayment je devois bien escarter le marquis,
Pour chercher un thresor qu'un autre a tout acquis.
Aussi pourquoy d'abord accuser Emilie ?
Sa sœur par avanture encor fraische et jolie,
Et qui se plaist possible[2] à s'en faire conter,
Peut aymer ce mignon qui vient de remonter.
Mais non, elle gouverne, et pourroit faire en sorte,
Que laissant la fenestre il entrast par la porte.
La chose est fort douteuse, il faut resolument
En tirer sur le champ un esclaircissement.
Encore est-il permis en cas si ridicule,
De voir le galand homme à qui je tiens la mule[3].
Il est vray que je jouë à me faire assommer ;
N'importe, à tout hazard quitte pour se nommer.
J'ay l'espée en tout cas, c'est dequoy je me vante,
De donner au galland sa part de l'espouvante.
Sus, sus, il faut monter, et sçavoir ce qu'ils font,
Je pense voir beau jeu si la corde ne rompt.

(*Comme il est entré la toile se tire qui représente une façade de maison, et le dedans du cabinet paroist*[4].)

Quoy que j'escoute bien, que par tout je tastonne,
Je n'oy, ny ne sens rien, l'un et l'autre m'estonne.
Ne desesperons pas, j'ay descouvert du feu
A travers une porte, approchons-nous un peu.
Voilà mon esveillé, ce n'est point mocquerie,
Il ferme les rideaux d'un lict en broderie :
Il faut le voir au nez ; bon! il vient de pied coy,
Attends-le tout de mesme. Ah! qu'est-ce que je voy?
Suis-je aujourd'huy contraint de croire en la magie?

SCÈNE III

LE DUC ET EMILIE.

EMILIE.

J'ay bien fait de venir reprendre ma bougie ;
Il vaut mieux la laisser à l'endroit que voicy.

(*Elle pose sa bougie allumée aux pieds du Duc.*)

Ah Monsieur ! ah bon Dieu ! qui vous ameine icy ?

LE DUC.

Deux aveugles, Madame ; Amour et la Fortune ;
Je veux bien toutesfois, si je vous importune,
Reprendre le chemin par où je suis venu.

EMILIE.

Si vous m'estiez, Monsieur, un visage inconnu,
Ou si je ne sçavois quel est vostre merite,
Il est vray que ma peur ne seroit pas petite.

LE DUC.

N'en ayez point, Madame, au contraire, croyez
Que je mourray d'ennuy si vous ne m'octroyez,
Avec l'impunité de mon audace extresme,
La licence de dire à quel point je vous ayme.
Mes yeux, que la douceur des vostres a ravis,
Vous livrerent mon cœur si tost que je vous vis,
Sans avoir jamais peu vous descouvrir mon ame.
De là vient qu'emporté de l'ardeur de ma flame,
J'estois venu resveur devant vostre logis,
Où j'ay veu....

EMILIE.

Le sujet pour lequel je rougis.

LE DUC.

Voyez ma passion dans la jalouse rage
Dont vostre habit trompeur m'a picqué le courage.
Jugez par le danger où j'ay voulu courir,
Si mon amour le cede à la peur de mourir.

EMILIE.

Ce trait inimitable à toute autre personne,
Et qui ne peut partir que du seul duc d'Ossonne,
M'oblige absolument à ne vous rien cacher, [si cher.
Sans perdre en longs discours un temps qui m'est
Vous sçaurez donc, Monsieur, quoy que vous ait
Ce brutal assassin qui chez vous se retire, [pu dire
Et qui fit choix en vous d'un amy deffenseur,
Au lieu d'y rencontrer un juge punisseur,
Que sur quelques soupçons sans aucun tesmoignage,
Le traistre sur Camille a fait tomber sa rage.
Ce n'est pas qu'en effect je ne l'aymasse bien,

1. Nous avons dit dans une note des pièces précédentes qu'*affaire*, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, fut un mot masculin.

2. Peut-être. — On s'en servait alors beaucoup dans ce sens. Théophile, qui était le maitre de style de Mairet, avait dit, par exemple:

> *Possible*, avant qu'un mois ait achevé son cours,
> Le soleil me rendra ces agréables jours.

Il ne tarda pas à vieillir. En 1659, Vaugelas, dans ses *Remarques*, p. 119, conseillait de s'en abstenir à ceux « qui veulent écrire poliment. » Molière et La Fontaine en usèrent pourtant encore.

3. Dont je garde la monture.— Le maitre qui avait affaire dans une maison laissait ainsi sa mule ou son cheval à garder à un valet ou à un ami s'il en trouvait d'assez complaisant. Quelqu'un en abusa par une visite beaucoup trop longue. Au lieu de s'en excuser pres de son ami, il lui dit en riant : « Ah ! ah ! vous gardiez la mule. — Non, dit l'autre, je l'attendais. »

4. Avec la chute d'une toile on faisait alors les changements de décors les plus compliqués. Dans la *Mort de Cyrus, ou la Vengeance de Thomiris*, par exemple, on sait, grâce a une note de l'auteur, M. Rosidor, qu'au 1[er] acte, quand Thomiris criait : *A moi, soldats!* une toile manœuvrée à propos faisait tous les frais de l'armée ainsi appelée : « On fait, dit-il, tomber une toile ou est représentée une armée en bataille qui passe sur un pont. »

Comme vous allez voir, mais il n'en sçavoit rien.
Nous avons eu tousjours trop d'heur et trop d'a-
[dresse,
Pour estre pris en chose où l'honneur s'interesse.
Quand nous aurions failly dans nostre passion,
Il n'en peut rien sçavoir que par presomption.
Cependant le barbare a fait par deffiance
Ce que le plus brutal n'eust fait que par science.

LE DUC.

Vous pouvez bien penser, quand je le retiray,
Que c'est vous seulement que je consideray.

EMILIE.

C'est en quoy vous n'avez qu'une ingrate obligée.

LE DUC.

Pleust à Dieu que ma foy n'y fust pas engagée:
Mais Camille, madame, est-il pour en mourir?

EMILIE.

Monsieur, on ne croit pas qu'il en puisse guerir:
C'est pourquoy l'equipage où je suis à cette heure
(*Elle est vestuë en homme.*)
N'est que pour l'aller voir auparavant qu'il meure,
Au moins si vostre cœur, par un trait de pitié,
Accorde cette grace à ma triste amitié.

LE DUC.

Quoy qu'un juste regret sensiblement me touche,
D'apprendre mon mal-heur par vostre propre bou-
Vostre contentement m'est encor assez cher, [che,
Pour aux despens du mien moy-mesme le chercher.

EMILIE.

O femme sur tout'autre en tout infortunée!
(*La monstre du Duc sonne* [1].)

LE DUC.

Maudite soit la monstre, et qui me l'a donnée!

(*Icy la seconde toile se tire, et Flavie paroist sur son lict qui s'est éveillée au bruit de la monstre.*)

SCÈNE IV

FLAVIE, EMILIE, LE DUC.

FLAVIE.

Voy! d'où vient que ma sœur s'éveille ainsi la nuict?
Se treuve-t'elle mal? je n'entends point de bruit:
Va voir ce qu'elle fait, et te coulle tout contre.

EMILIE, *escoutant à la porte du cabinet.*

Escoutons si ma garde a point ouy la montre,
Ne bougeons pas si tost, ce seroit faict de moy.

FLAVIE.

Dieu! qu'est-ce que j'entends? Dieu! qu'est-ce que
J'ay l'esprit si confus d'une telle merveille, [je voy?
Que les deux yeux ouverts je doute si je veille:
Ouy, je veille, et voy bien ma coquette de sœur,
Et le duc qui sans doute en est le ravisseur.
D'appeller au secours la famille endormie,
Ce n'est que de mon frere annoncer l'infamie.
Outre qu'un plus grand mal en pourroit avenir,
C'est bien faict de lascher ce qu'on ne peut tenir.
Qu'elle s'en aille donc avec son habit d'homme,
Et fust-elle des-jà la plus belle de Romme;
Pourveu qu'elle n'eust pas, aux despens de mon cœur,
L'honneur d'avoir vaincu mon aymable vainqueur.

LE DUC.

Nous n'avons rien oüy.

EMILIE.

Je suis un peu remise,
Mais croyez que jamais je ne fus plus surprise.

LE DUC.

Ny moy pareillement jamais plus interdit.

EMILIE.

Or, Monsieur, s'il est vray, comme vous l'avez dit,
Que mon peu de beauté vous soit considerable,
Considerez aussi mon estat miserable,
Et par vos propres feux mesurant ceux d'autruy,
Excusez la foiblesse où je tombe aujourd'huy.
Asseuré que j'emporte un regret legitime
De ne pouvoir payer vostre amour que d'estime;
Aymant mieux devant vous l'avouër franchement,
Qu'après un faux espoir vous tromper laschement.
J'estime neantmoins que vostre ame est trop haute
Pour vouloir contre moy vous servir de ma faute.

LE DUC.

J'ay trop peu de merite avec trop de mal-heur
Pour m'acquerir un bien de si rare valeur.

EMILIE.

Non, vous estes le seul qui me rendriez coupable
D'une infidelité, si j'en estois capable:
Mais le Ciel m'est tesmoin qu'en l'estat où je suis,
Vous promettre mon cœur, c'est plus que je ne puis.

LE DUC.

Je n'approuvay jamais cette lasche manie
De regner en amour avecque tyrannie,
Plus content de vous plaire en confident secret
Que de me satisfaire en amant indiscret.

EMILIE.

Si vous vouliez encor m'accorder une grace?

LE DUC.

Ouy da, Madame, et quoy?

EMILIE.

D'aller tenir ma place
Dans le lict que voilà jusques à mon retour,
Pour abuser ma vieille avec un si bon tour,
Qui vous prendra pour moy, s'il faut qu'elle s'éveille.

LE DUC.

Fort bien, cela vaut fait.

FLAVIE.

O ruze nompareille!

LE DUC.

Je m'en vay donc sans bruit vous recevoir en bas.

EMILIE.

Non, ne bougez.

LE DUC.

Pourquoy?

1. Cette montre à sonnerie rappelle celle du *Menteur*, qui en fut peut-être imitée. Elle intervient ici pour jouer un rôle encore plus invraisemblable.

EMILIE.

C'est qu'il ne le faut pas.

LE DUC.

Madame, excusez-moy, j'ay du monde icy contre,
Que je veux renvoyer, de peur qu'il vous rencontre,
Puis je reviens tout court, afin de me coucher.

EMILIE.

Songez donc, s'il vous plaist, qu'il faut se depescher,
Tant j'ay peur que desjà le mal-heureux Camile
N'ait rendu par sa mort ma visite inutile.

FLAVIE.

Voylà par un seul mot le mystere esclaircy;
Sçache encor le chemin qu'elle prendra d'icy,
Pour mieux t'en asseurer.

LE DUC.

L'eschelle est bien tenduë,
Descendez hardiment.

EMILIE.

Me voilà descenduë;
Allons, que songez-vous?

LE DUC.

Je songe qu'il me faut
Tirer l'eschelle à moy quand je seray là haut.

EMILIE.

Et pour quelle raison?

LE DUC.

De peur qu'il n'en advienne
Une mesme adventure, ou pire que la mienne.

EMILIE.

C'est fort bien advisé. Mais quand je reviendray?

LE DUC.

Vous n'avez qu'à tousser, et je vous la rendray.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FLAVIE.

L'énigme est expliqué, le chemin qu'elle a pris,
M'arreste au premier sens que j'en avois compris.
Ma sœur ayme Camille, et c'est l'obscure source
Dont tant de maux ont pris et vont prendre leur cour-
La gallante qu'elle est, dans ma propre maison, [se.
Execute à mes yeux toute sa trahison :
Encore avec cela, telle est ma destinée,
Qu'il faut que je sois vieille à ma vingtiesme année.
« Pour abuser ma vieille avec un si bon tour » :
Vrayment le tour est bon, mais devant qu'il soit jour,
Pour si peu qu'elle vinst à m'eschauffer la bile,
Je la feray passer pour jeune et mal habile.
Il vaut mieux toutefois se taire, et l'excuser,
Qu'en advertir mon frere, et le scandaliser.
S'il le sçait, peu luy sert d'en sçavoir davantage,
Et s'il ne le sçait pas, c'est un mauvais message.
Par le coup qu'il a faict, il est aysé de voir
Qu'il en a plus apris qu'il n'en voudroit sçavoir ;
Et puis en l'examen d'une faute amoureuse,
Il me sieroit fort mal d'estre si rigoureuse.
Amour, qui dès long temps entretient ma langueur,
M'en traicteroit possible avec plus de rigueur.
Laissons-la donc aymer, qu'un autre y prenne garde,
Et songeons seulement à ce qui nous regarde :
Voicy venir celuy dont les perfections
Sont le secret object de tes affections ;
Tu le vas recevoir jusques dedans ta couche,
Ce duc dont les attraits toucheroient une souche.
O mes sens ! si des-ja ce penser seulement
Me cause tant de trouble et de contentement,
Au milieu de l'effect et de la chose mesme,
Jugez si mon transport ne sera pas extresme.
Quoy ! je le sentiray couché dedans mes draps,
A deux doigts de ma bouche, et presque entre mes
Sans que ma passion, à l'excez parvenuë, [bras ;
Au moins par mes souspirs luy puisse estre cogneue !
Si belle occasion de contenter ses vœux
Merite bien plutost qu'on la prenne aux cheveux.
Il s'agist en cecy du repos de ma vie,
Le temps, le lieu, l'amour, et bref tout m'y convie.
J'ay trouvé le secret de descouvrir mon feu,
Sans que la modestie y souffre tant soit peu.
Fais semblant de resver, et dans tes resveries
Mesle force discours d'amoureuses furies,
Si propres à luy seul, qu'il ne puisse ignorer
Qu'en songe pour le moins il te fait souspirer.
Lors, à mon ton de voix, s'il n'est en resverie,
Il ne me croira plus quelque vieille furie :
De sorte qu'il aura la curiosité
De me voir au visage avec de la clarté.
Là, si, comme je croy, le duc est honneste homme,
Il fera son profit des advis de mon somme ;
Veu qu'ordinairement, et sur tout en amour,
Les songes de la nuict sont les pensers du jour.
L'amitié de ma sœur douteuse et divertie
Doit chasser de la sienne une bonne partie;
Et puis je ne croy pas son éclat de beauté
Mieux fondé que le nostre en droict de primauté.
L'effect en fera preuve, acheve l'entreprise,
Et te remets au lict de crainte de surprise.
Courage, mon amour, que la peur de rougir
Ne nous empesche pas de librement agir.
Le voile de la nuict couvrira nostre honte.

SCÈNE II

LE DUC, FLAVIE.

LE DUC.

Il faut s'en acquitter, ça, ça, que je remonte.
Cette commission m'importuneroit bien,
N'estoit qu'en la faisant je ne fais rien pour rien.
Camille est fort malade, et sa mort, que je pense,
Fera que mon service aura sa recompense.
Mon etique beauté qui ronfle là dedans,
A possible encor moins de cheveux que de dents :
Si faut-il neantmoins se couller auprès d'elle.

FLAVIE.

Le voicy, j'entrevoy son ombre à la chandelle.

LE DUC.

Sa bouche est en deça, mets toy fort en avant,
Dessus le bord du lict de peur du mauvais vent.
Ce vieux sujet de rume et de decrepitude
Tesmoigne en son repos beaucoup d'inquietude.
Ses esprits assoupis et ses membres pesans,
Semblent moins accablez du sommeil que des ans.
Voilà bien des souspirs, encor il est croyable
Qu'elle faict maintenant quelque songe effroyable ;
Ou c'est que l'estomach indigeste et gasté
Luy cause à tous moments cette ventosité. [d'ambre,
O mes gands [1] ! mes sachets! esprits de muscq et
Que n'estes-vous icy plutost que dans ma chambre !

FLAVIE.

Oymé !

LE DUC.

Que veut-elle avec son oymé ?
Le cœur luy fait-il mal ?

FLAVIE.

Ha! pourquoy t'ay-je aymé ?

LE DUC.

Resve-t'elle d'amour ?

FLAVIE.

Ha Duc ! ha Duc d'Ossonne !

LE DUC.

Elle parle de moy, l'adventure est bouffonne;
Voicy bien à mon gré le plus bizarre tour
Qui soit jamais party des caprices d'amour.
Seroit-ce point aussi quelque traict de finesse?
Semblable ton de voix me sent fort sa jeunesse :
Mais plutost que toucher à des os descharnez,
J'ayme mieux le sçavoir aux despens de mon nez.
(*Il se tourne la teste vers elle.*)
Je ne sentis jamais une haleine plus douce;
Indubitablement on m'a donné la trousse [2].
(*Il revient.*)
Retourne au cabinet y prendre le flambeau.
O Dieu! se peut-il voir un visage plus beau?
Pour combien voudriez-vous, ô trompeuse Emilie,
Avoir tant de beauté quand vous serez vieillie?
Et toy-mesme, par crainte ou par stupidité,
Voudrois-tu n'user pas de la commodité ?
Tout bien consideré, dois-tu trouver estrange
Que cette femme t'ayme, ou plutost ce bel ange ?
Est-ce chose en amour impossible de soy,
Qu'en ayant pour une autre, une autre en ait pour
Bien plus, à la faveur de la tapisserie, [toy ?
Je gage qu'elle a veu nostre gallanterie ;
Et qu'au bruit de ma monstre alors qu'elle a frappé,
Elle s'est esveillée, ou je suis bien trompé.
Non, non, poussons fortune, et sur la foy d'un songe,
Changeons en verité cet amoureux mensonge.
La Fortune et l'Amour ayment les hazardeux,
Et les timides cœurs sont le mespris des deux.

1 Tous les gants de gentilhomme, qu'on faisait alors venir de Rome, comme on le voit par les lettres du Poussin, étaient en peau parfumée. Les plus odorants étaient les gants a la *frangipane*.

2. On m'a trompé, on disait encore mieux « jouer une trousse. » V. plus haut *Comédie de Proverbes*, act. II, sc. 5.

Il est vray que l'affaire ayant mauvaise issuë,
Emilie en cecy seroit la plus desceuë :
Mais mon authorité la deffend en ce cas,
Et c'est à mon advis ce qui ne sera pas.
Sans negliger pourtant la seureté des choses,
Tenons fort bien sur nous toutes les portes closes.
Voilà de fort bons aix [1] et de fort bons verrous;
Si quelqu'un veut entrer, il faut qu'il parle à nous.
(*Il la regarde avec le flambeau.*)
Ce battement de sein, cette couleur vermeille,
Ne sont pas accidents de femme qui sommeille.
Elle dort comme on veille, il n'est rien de plus seur.
Hé, Madame, Madame !

FLAVIE.

Hé ,de grace, ma sœur,
Dormez si vous pouvez, ou souffrez que je dorme.

LE DUC.

Hé, Madame !

FLAVIE.

O ma sœur ! sous quelle estrange forme
Abusez-vous mes yeux et mes sens à la fois ?

LE DUC.

Madame, reservez tous ces signes de croix
Pour l'apparition de ces mauvais fantosmes
Qui meuvent, ce dit-on, des corps d'air et d'atomes.

FLAVIE.

Dieu! c'est bien un demon veritable et trompeur,
Puis qu'il m'oste la voix.

LE DUC.

Non, n'ayez point de peur.
Si j'estois un esprit de l'infernalle suitte,
Tant de signes de croix m'eussent donné la fuite;
Et puis, estant vous-mesme un ange de clarté,
Vostre divin aspect m'eust-il pas escarté ?
Par vos yeux, (le serment merite qu'on me croye)
Je ne suis un demon que d'amour et de joye.
Si vous connoissiez bien mon visage et mon nom,
Auriez-vous peur de moy? Je veux croire que non.

FLAVIE. [semble,

Mais en fin, homme ou spectre, ou tous les deux en-
Est duc d'Ossonne en fin, puis que tout luy ressem-
Pourquoy visiblement me venez-vous tenter? [ble.
Est-ce qu'à mon honneur vous voulez attenter ?
Je feray tant de bruit.

LE DUC.

Appaisez-vous, Madame;
Evitons, s'il vous plaist, le scandale et le blasme.

FLAVIE.

O ma sœur! est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LE DUC.

Mais plustost est-ce ainsi que vous me haïssez ?
Qu'ay-je encor entrepris qui vous ait peu desplaire ?
Je cherche vostre amour, non pas vostre colere,
Et mettrois hors mon cœur indigne de mon sein,
S'il avoit peu loger un si lasche dessein.
Puis est-il insolent qui ne mist bas les armes
Devant la majesté de vos yeux pleins de charmes ?

1. Planches.

FLAVIE.

Brisons là, je vous prie, et plutost dittes moy,
Qui vous a faict venir dans ma chambre, et pour- [quoy?

LE DUC.

Je prends donc place au lict.

FLAVIE.

Quoy ! que voulez-vous faire? [saire.
Tout beau, tout beau, Monsieur ! il n'est pas neces-
Presque en un mesme temps, je voy que vous pechez
Contre la modestie, et que vous la preschez :
Prendre place à mon lict! Ne tient-il qu'à la prendre?
Personne que ma sœur n'a raison d'y pretendre.

LE DUC.

Je le croy bien ainsi, c'est pourquoy maintenant
J'ay droit de la remplir comme son lieutenant,
Jusqu'à tant pour le moins qu'elle soit retournée,
Par la permission qu'elle m'en a donnée.

FLAVIE.

Mais en vertu de quoy pourriez-vous m'asseurer
Qu'elle vous l'ait donnée?

LE DUC.

A force d'en jurer.

FLAVIE.

On veut bien se tromper, alors qu'on s'en raporte
Aux sermens amoureux de ceux de vostre sorte.
Non, non, à cela prez, commencez, s'il vous plaist,
De me faire sçavoir la chose comme elle est. [aise,
Vous pouvez cependant, pour vous mettre à vostre
Prendre au lieu de mon lict une fort bonne chaise :
Et comme vice-roy mettre encore sous vous,
Pour causer plus à l'aise, un carreau de veloux.

LE DUC.

Madame, à vostre advis le moyen que je cause,
Avec le froid que j'ay?

FLAVIE.

Je n'en suis pas la cause.

LE DUC.

Tout à bon[1] je transis; de grace, par pitié,
Donnez-m'en seulement le quart de la moitié.

FLAVIE. [donne,

Vous autres Espagnols, pour un doigt qu'on vous
Vous en prenez un pied; je ne suis pas si bonne.

LE DUC.

Fiez-vous une fois à ma discretion.

FLAVIE.

Et bien, je vous reçois, mais à condition
Que vous demeurerez dessus la couverture,
Pour me conter au vray toute ceste avanture,
Et ne me ferez rien que ce qui me plaira.

LE DUC.

Ouy, foy de cavalier !

FLAVIE.

Et bien, on le verra;
Sur vostre seule foy ma vertu se hazarde,
Mais n'entreprenez rien.

1. Tout de bon.

LE DUC.

Madame, je n'ay garde.

[*Icy les deux toiles se ferment, et Emilie paroist dans la rué.*]

SCÈNE III

EMILIE, LE DUC.

EMILIE.

L'eschele est en dedans, nostre amant abusé
En a fidelement et sagement usé;
Ayant creu que ma sœur estoit vieille et ridée,
Il seroit bien marry de l'avoir regardée.
S'il me fust arrivé de l'appeller ma sœur,
Il l'eust veuë, et dès-là mon jeu n'estoit plus seur.
Je craindrois maintenant qu'estant seul aupres d'el- [le,
Il ne m'eust pas esté ny secret ny fidelle :
Avoüons cependant qu'il n'est point d'amoureux
Capable d'imiter un trait si genereux;
Ny point d'amante aussi qui n'eust esté gaignée
Par une amour si belle, et si bien tesmoignée;
Il met bien à venir, toussons encor un coup.

LE DUC.

Ah ! Madame, vrayment vous demeurez beaucoup

EMILIE.

Paix!

LE DUC.

Ne vous hastez pas, l'eschelle est mal-aysée :
Tenez ferme à cette heure, empoignez la croisée;
(*Icy la toile du cabinet se tire et ils paroissent tous deux.*)
Vous voyez comme quoy je me suis acquitté
De ma commission.

EMILIE.

Et nostre antiquité?

LE DUC.

O qu'elle est inquiete, active et remüante!
Qu'à mon opinion son haleine est püante,
Et qu'un teint delicat tourné de son costé,
N'y seroit pas long-temps sans estre bien gasté!

EMILIE.

Vous en diriez bien trop, et je me persuade
Qu'un peu d'opinion vous a rendu malade;
Ou bien que vous voulez, en cette occasion,
M'obliger davantage à sa confusion.
Non, non, ne croyez pas qu'elle soit si vilaine :
Sur tout ne dittes pas qu'elle a mauvaise haleine.
Si vous l'aviez sentie aussi souvent que moy,
Vous en parleriez mieux.

LE DUC.

Madame, je vous croy.

EMILIE.

Ce n'est pas que je l'ayme ou que je la deffende
Pour amoindrir le prix d'une faveur si grande,
Puisqu'à moins d'estre ingrate, il me faut confesser
Que je n'ay pas dequoy la bien recompenser,
Quand mesmes, par la mort de l'object de ma flame,
Il seroit en mon choix de vous donner mon ame.

LE DUC.

Et bien, vous l'avez veu, se portera-t'il bien?

EMILIE.

J'espere, grace à Dieu, que ce ne sera rien.
On ne craint qu'une playe où on a mis la sonde,
Et que l'on a treuvée extresmement profonde.
Elle est droict sous le cœur, ses autres coups sont [tels,
Qu'encor qu'ils soient tous grands, ils ne sont pas [mortels.

LE DUC.

Quoy qu'ils m'ostent l'espoir, et quoy que je l'envie,
Je ne fais point de vœux qui soient contre sa vie,
Et croy, quelque accident qui luy puisse advenir,
Qu'estant chery de vous il ne peut mal finir.

EMILIE.

Ces generositez sont toutes si parfaites,
Qu'il est aisé de voir que c'est vous qui les faictes :
Que mon cœur par ma voix n'ose-t-il publier
Ce que, sans estre ingrat, il ne peut oublier !
Mais quoy ! les incidens qui font mon avanture,
Sont de si delicate et honteuse nature,
Que, sans perdre l'honneur que vous me conservez,
Je ne puis augmenter celuy que vous avez.

LE DUC.

Si la reconnoissance au bien-fait se mesure,
Ce compliment tout seul me paye avec usure.
Si peu que j'en ay fait n'est en particulier
Que ce qu'en general eust fait tout cavalier.
Mais, Madame, à propos, vous n'avez point de fille,
Trouvez bon, s'il vous plaist, que je vous deshabille.

EMILIE.

Dieu m'en garde, vrayment j'aurois peu de raison
D'abuser d'un valet de si bonne maison :
C'est un ravalement [1] que vostre propre reyne,
Dans son Escurial ne souffriroit qu'à peine.
Non, Monsieur; faites mieux, allez vous retirer,
La chandelle aussi bien n'a plus guere à durer;
Et vous aurez demain pour vostre apresdisnée
La visite du soir que vous m'avez donnée.

SCÈNE IV

LE DUC, *seul. Il sort par la fenestre, et la toile se ferme.*

Ho ! m'en voilà dehors : mais il faut advoüer
Qu'en cecy la Fortune a voulu se joüer,
Et qu'on n'a jamais veu d'avanture amoureuse
En tous ses incidens plus rare ou plus heureuse;
Qu'en un mesme subject j'ay veu de doux accords
Des graces de l'esprit et des beautez du corps.
Dieu ! l'agreable veuve ! ô qu'elle est ravissante !
Que son humeur me plaist, qu'elle est divertissante !
Et qu'il est mal-aysé qu'aupres de tant d'appas
On puisse avoir un cœur et ne le donner pas !
Mais quoy ! serois-tu bien si facile, ou si beste,
Que de borner ta gloire en sa seule conqueste ?
Non, non, pousse ta pointe, et fais tant si tu peux
Que l'autre vienne encore au point où tu la veux :
Que si la vive voix et les soins ne le peuvent,
Que lettres dans la poche incessamment luy pleuvent
Toutes et quantes-fois qu'elle te viendra voir.
Croy qu'une bonne lettre a beaucoup de pouvoir.
Comme on la lit souvent, à force d'estre leuë,
Elle change l'esprit de la plus resoluë.
Si j'ay ces deux tresors, je suis le plus heureux
Et le mieux diverty de tous les amoureux.
Fay donc, et ne crains pas que ton jeu se descouvre,
Attendu que jamais l'une à l'autre ne s'ouvre.
Mais voicy force gents; c'est sans doute Almedor;
Ah ! qu'il vient bien d'un air à me railler encor !

SCÈNE V

LE DUC, ALMEDOR.

ALMEDOR.

Monsieur, il a gelé, l'amour est refroidie,
Et bien, qu'en dites-vous ?

LE DUC.

Que veux-tu que j'en die ?
Il est vray qu'un fagot m'incommoderoit peu.

ALMEDOR.

Voire, vous vous mocquez, et l'amour est tout feu;
Sa doublure vaut mieux que marte et que ratine [1],
Ne me donnez-vous point aussi la gabatine [2] ?
Je vous treuve bien gay pour estre morfondu.
Dites la vérité, vous estiez attendu ?

LE DUC.

Comme toy.

ALMEDOR.

Neantmoins, je vous tiens trop habile
Pour avoir entrepris un voyage inutile.

LE DUC.

Pour l'avoir entrepris à l'advanture, bon.
Mais pour estre inutile, asseurément que non.

ALMEDOR.

Vous vous garderiez bien de dire le contraire,
Mesme à moy qui jamais n'ay pu vous en distraire.

LE DUC.

Comme une comedie a sauvé mon amour,
Mon amour pourroit bien en causer une un jour :
Car c'en est un subject galand, comique, et rare,
Entre les plus parfaits dont la scene se pare.

ALMEDOR.

Vous m'en feriez bien croire.

LE DUC.

Et bien, tout maintenant
Je t'en feray le compte en nous en retournant,
Et ne me croys jamais au cas que je te mente.

ALMEDOR.

Allons donc, aussi-bien la froidure s'augmente.

1. Abaissement. — Ce mot vieillissait avec ce sens; Furetieres le met encore dans son Dictionnaire, mais il n'est plus déjà dans celui de Richelet.

1. Étoffe de laine dont on faisait les doublures.
2. De la moquerie, particulière aux *gabeurs*, aux mauvais plaisants. On lit dans Mme Deshoulieres :

Galans fieffés, donneurs de *gabatine*,
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Ouy, la veuve Flavie, et la sœur de Paulin.

OCTAVE.

La sœur, la propre sœur de ce traistre assassin
Qui nous a voulu perdre.

CAMILLE.

Oüy, oüy, c'est elle-mesme.

OCTAVE.

Quoy! vous la cognoissez et l'aymez?

CAMILLE.

Et je l'ayme.

OCTAVE *en se moquant.*

Et depuis quand, Monsieur, une si belle amour?

CAMILLE.

Depuis que je la vis chez le Duc l'autre jour,
Où mon cœur, je l'avoüe, oubliant sa colere,
A cause de la sœur ayma quasi le frere.

OCTAVE.

A ce que j'en puis voir, il n'est pas mal-aisé,
Apres un grand affront, de vous rendre appaisé.
(*En se moquant.*)
Et c'est bien faict aussi; fi, fi des sanguinaires,
Qui ne pardonnent point! vivent les debonnaires
Dont le bon naturel rend le bien pour le mal!

CAMILLE.

Il faut s'accommoder au sens de ce brutal.
Octave, en bonne foy, serois-tu bien si gruë,
De croire que la sœur m'eust donné dans la veüe,
Jusqu'au point d'oublier le complot hazardeux
Que le jaloux de frere a fait contre tous deux?
Puis-je si tost remettre une injure si grande?
Ay-je si peu de cœur, di?

OCTAVE.

Je vous le demande.
Qui le sçait mieux que vous, ou le doit mieux sça-[voir?

CAMILLE.

Tu dis vray c'est pourquoy je vay te faire voir
Qu'en la possession des beautez de Flavie
Le bien de la vengeance est ma plus douce envie.

OCTAVE.

Vous ne l'aimez donc pas?

CAMILLE.

Non, mais je feins expres
D'en estre bien féru pour m'en moquer apres,
Et de toute sa race au cas que je la dupe.

OCTAVE.

O, puis que vostre amour ne vole qu'à la jupe,
Et que c'est une embusche à toute la maison,
Je ne dispute plus que vous ayez raison.

CAMILLE.

Vien-çà : cognois-tu bien une certaine fille
Qui les sert depuis peu?

OCTAVE.

N'est-ce pas Stephanille?

CAMILLE.

Oüy.

OCTAVE.

Nous nous cognoissons un peu de longue main,
Pour avoir plus d'un an mangé de mesme pain.

CAMILLE.

Et maintenant encor estes-vous bien ensemble?

OCTAVE.

Fort.

CAMILLE.

Tu me l'avois dit autrefois, ce me semble :
C'est pourquoy j'ay pensé que par ton entregent [1],
On la pourroit gaigner avec un peu d'argent;
Ces vingt ducas, et cent que tu luy peu promettre,
L'obligeront possible à luy rendre une lettre.

OCTAVE.

Faictes-la seulement.

CAMILLE.

C'en est faict, la voicy.
Et quand la verras-tu?

OCTAVE.

Laissez-m'en le soucy.
Elle sort au matin pour aller à l'eglise,
Je n'auray qu'à l'attendre; à propos, je m'avise
Qu'elle doit estre allée à la provision,
Il est jour de marché, prenons l'occasion.
Je m'en vais de ce pas l'espier au passage.

CAMILLE.

Va donc, mon cher Octave, et fais bien ton message.

SCÈNE II

CAMILLE.

Il croit asseurément que c'est pour me venger,
Dieu me garde pourtant seulement d'y songer!
Tel desir de vengeance auroit mauvaise grace,
Et ne sçauroit tumber que dans une ame basse.
Le seul honneur du sexe, inviolable et cher
A tout homme de cœur, m'en devroit empescher.
Avec tous mes respects la haine fraternelle
Luy rendra mon amour suspecte et criminelle.
L'affaire survenuë entre Paulin et moy,
La portera d'abord au soupçon de ma foy.
Comme c'est toutesfois l'ordinaire des belles
De croire volontiers qu'on soit amoureux d'elles,
Elle croira sans doute avoir assez d'appas,
Pour m'obliger en fin à ne me moquer pas,
Et, de sa vanité tirant son asseurance,
Presumera de tout contre toute apparence.
Comme qu'il en arrive, il vaut mieux hazarder,

1. Mot qui est resté, quoiqu'il fût déjà vieux alors. L'étymologie en est fort transparente. Lanoue la donnait dès 1596 dans son *Dict. des rimes*, p. 299 : « Savoir son *entregent*, dit-il, c'est savoir la manière de converser, de pratiquer parmi les compagnies ou *entre les gens*. »

Que rien perdre en amour faute de demander.
Dieu! que fais-tu, Camille? Est-ce ainsi qu'on ou-
La foy promise est deuë à la pauvre Emilie: [blie?
Ainsi donc son amour et sa facilité
Seront payez de fraude et d'infidelité?
Ah traistre! desormais il faut que tu t'asseures
Que le sang que n'aguere ont versé tes blesseures,
Tout celuy qui t'anime et qui t'en est resté,
Ne te sçauroit laver de ta desloyauté.
Mais je suis bien exact, et bien novice encore:
Quel crime auray-je faict pourveu qu'elle l'ignore?
Car, pour ma conscience, il est très-asseuré
Que je l'ayme tousjours comme je l'ay juré.
Un amant à mon gré seroit bien ridicule,
Qui s'embarasseroit de semblable scrupule.
On n'est pas criminel envers une beauté,
Quand sans rompre avec elle on suit la nouveauté.
«Volontiers les constans qui n'ont qu'une maistresse,
« S'ils ont beaucoup de foy, n'ont que fort peu d'a-
Ce qui leur fait treuver le change hazardeux, [dresse.»
C'est qu'ils n'ont pas l'esprit d'en entretenir deux;
La constance est en eux une vertu forcée,
Moins de gré bien souvent que de force exercée.
J'estime, quant à moy, qu'en pareilles amours
On est fidelle assez, quand on ayme tousjours.
Bon si je pretendois que la race future
Vinst lire apres ma mort dessus ma sepulture:
Le phœnix des amans est clos dans ce tombeau.
Je ne demande pas un eloge si beau,
Ny que mon amitié soit de si bonne marque,
Que celle par qui Laure illustre le Petrarque.
Si, la chose est secrette elle ira tousjours bien.
Le moyen qu'elle en voye, ou qu'elle en sçache rien.
Le rang et la beauté dont ces deux sœurs se picquent,
Sont cause que jamais elles ne communiquent,
Et qu'estant d'un esprit jaloux et deffiant,
Elles vont leurs deffaux l'une et l'autre espiant.

SCÈNE III

STEPHANILLE, OCTAVE.

STEPHANILLE.

Tu me pourrois donner plus que mon pesant d'or,
Si je ne croyois bien que tu m'aymes encor,
Que je ne prendrois pas la charge que j'ay prise;
C'est Octave en cecy, non l'argent que je prise,
Et pour t'en asseurer, vien-çà, donne la main,
Je veux que tout le jeu soit à moitié de guain.
Tiens, voilà dix ducats, et dix que je reserve.
Qu'importe à nostre amant pourveu que l'on le serve?
Tout ce qui me viendra d'une telle amitié,
Nous le partagerons par la belle moitié.

OCTAVE.

Grand mercy, ce n'est pas en cette seule affaire
Que tu m'as faict du bien.

STEPHANILLE.

Causeur, te veux-tu taire?
Nous ferions bien encor quelque chose de bon.

OCTAVE.

Il la faut endormir en effet, que sait-on?
Aisément d'une intrigue une autre pourroit naistre.
Adjuste seulement ta maistresse et mon maistre,
Et croy qu'Amour un jour assemblant leurs maisons,
Ils nous feront du bien si nous leur en faisons:
Puis, la chose arrivée au terme d'estre faicte,
Tu cognoistras alors combien je la souhaitte.
Haste-toy seulement de rendre mon poulet
Et d'obliger d'un coup le maistre et le valet.

STEPHANILLE.

Tiens-le pour tout rendu: mais au moins je t'annonce
Que je ne promets pas d'en rapporter response.
A peine en fera-t'elle; et tu peux bien penser,
Que ce ne sera pas manque de l'y pousser.
Voicy nostre logis, adieu donc; car je tremble,
De crainte que quelqu'un nous apperçoive ensemble.
Repasse sur le soir à l'heure de souper,
Et je te parleray, si je puis eschaper.

OCTAVE.

Je n'y manqueray pas. Elle auroit bien envie
Qu'Octave fist le sot une fois en sa vie.
O qu'une femme pauvre est un fardeau pesant!
Ma foy je veux du bien, et du bien tout present.
La fille pauvre et belle, à mon avis, est née
Pour la resjoüissance, et non pour l'hymenée,
Qui, selon le proverbe, est pire que l'enfer,
Quand au lieu d'estre d'or ses chaisnes sont de fer.
Voicy venir mon maistre, une grande embrassade
Sera le moindre fruit qu'aura mon ambassade.

SCÈNE IV

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Voilà mon messager, il est plus diligent
Que je ne pensois pas. O mon fidelle agent!
Quoi! nous vengerons-nous? avons-nous Stephanille?

OCTAVE.

Monsieur, en vérité c'est une bonne fille,
Et qui merite bien que vous en faciez cas.

CAMILLE.

Tout à bon, cependant elle a pris mes ducas.

OCTAVE.

Vos ducas, ah! fort bien; mais qu'il ne vous déplaise.

CAMILLE.

Déplaise, tant s'en faut, c'est que j'en suis bien aise,
Et si par avanture elle en eust faict refus,
J'allois estre fasché si jamais je le fus:
Car avec cet argent par où tu me engages,
C'est un esprit à moy, puis qu'il est à mes gages.
Et quand t'a-t'elle dit que tu la pourrois voir?
Dans demain?

OCTAVE.

Bien plustost, aujourd'hui sur le soir.

CAMILLE.

Vengeons-nous, s'il se peut, Octave, en diligence;
C'est un friand morceau qu'une prompte vengeance.

OCTAVE.

Bon pour vous qui possible avez desjà disné:

Mais pour vostre valet qui n'a pas desjeuné,
Croyez-moy qu'un chapon, avec un bon potage,
Et fust-ce à vos despens, luy plairoit d'avantage.

CAMILLE.

Allons, c'est la raison qu'un long et bon repas
Au moins attendant mieux recompense tes pas.

SCÈNE V

HORACE, EMILIE.

HORACE.

Ma fille, auparavant que personne survienne,
Tirons-nous à l'escart, que je vous entretienne
Du sujet pour lequel j'estois venu vous voir,
Et qu'il est important de vous faire sçavoir.
Possible ignorez-vous ce que je viens d'apprendre,
Touchant le bel exploit de mon brutal de gendre.

EMILIE.

Hé! Monsieur, qu'en dit-on?

HORACE.

Entre les medisans
Le bruit court, et sur tout parmy les courtisans,
Qu'il a dessus Camille exercé sa vengeance,
Pour le croire avec vous de bonne intelligence,
Et qu'un vieux reliquat de haine de maison
En est bien le pretexte, et non pas la raison.

EMILIE.

Moy, bien avec Camille? O l'imposture estrange!
Ainsi donc ce meschant sur mon honneur se vange.
Ha! Monsieur, montrez-moy ce serpent odieux,
Je luy veux arracher et la langue et les yeux.
Non, il faut que la femme ayt cette lasche vie,
Que le mary devroit avoir desja ravie,
Pour oster à la terre un monstre si maudit.

HORACE.

Pourquoy juger d'abord que c'est luy qui l'a dit?
Et puis tousjours la court de medisans fourmille:
C'est peut estre aussi-tost quelqu'un de sa famille.
Pour moy, si j'en avois le plus foible soupçon,
Je vous en parlerois tout d'une autre façon.
Vous estes innocente, ou vous le devez estre;
Mais il importe encor de le faire parestre;
Sur tout que rien de vous n'esclate à l'avenir
Par où ce mauvais bruit se puisse entretenir.
Adieu, songez, ma fille, à vostre renommée.

SCÈNE VI

EMILIE.

Comme le feu d'amour n'est jamais sans fumée,
Et que j'esprouve bien qu'une intrigue est fort mal
Entre les mains d'un grand qui de plus est rival!
Car en tant que rival l'interest qui le touche,
Indubitablement luy fait ouvrir la bouche.
Et d'ailleurs comme grand il ne sçauroit durer,
Qu'il n'ait un confident à qui se declarer.
Si bien qu'il ne se peut que les uns ou les autres
N'esventent tost ou tard leurs secrets et les nostres.
C'est du duc sans faillir que ce bruit est venu,
Dieu vueille seulement qu'il s'en soit là tenu!
S'il arrive qu'il die, ou qu'il ayt dit le reste,
Avec sa lascheté ma honte est manifeste.
Car si ma belle-sœur en a le moindre vent,
Elle aprofondira l'affaire plus avant.
Et pour peu qu'elle en sçache, elle a trop de matiere
Pour ne descouvrir pas l'intrigue tout entiere.
Voicy qui va fort mal; mais je me mocque d'eux:
J'ay dequoy me sauver, et les joüer tous deux.
Je vay rendre ma sœur tellement esbloüye
Par la subtilité d'une fourbe inoüye,
Que mesme au pis aller quand le duc diroit tout,
Je ne sçaurois manquer de me treuver debout.
J'estime neantmoins son ame trop bien née,
Pour me scandaliser apres sa foy donnée,
Luy de qui les poulets tous les jours me font voir
Les plus fidelles soins d'un amoureux devoir.
N'importe, à tous hazards le tour que je medite
Ne sçauroit nuire au moins, au cas qu'il ne profite.

SCÈNE VII

FLAVIE, STEPHANILLE.

FLAVIE.

A la bonne heure, en fin vous voilà revenuë;
N'est-ce que le marché qui vous a retenuë?
Vrayment pour faire mieux vous y deviez coucher.

STEPHANILLE.

Madame, en verité c'est que tout est si cher,
Qu'on n'oseroit quasi regarder la viande,
Si l'on n'en veut donner tout ce qu'on en demande.
Les poulets, les chapons, les ramiers, les perdrix,
En un mot la volaille est toute hors de prix.
Pour moy je voudrois bien qu'on reglast ce desordre,
Et vrayment la police y devroit un peu mordre.

FLAVIE.

C'est dommage en effect que vous n'avez pouvoir
De reformer l'estat; mais aprochez vous voir.

STEPHANILLE.

Je sçavois bien qu'encor j'oubliois quelque chose.
C'est un papier pour vous.

FLAVIE.

Et qui vous l'a donné?

STEPHANILLE.

Un homme assez bien fait vestu d'un drap tané,
Que je ne pense pas avoir veu de ma vie:
Vous estes, m'a-t'il dit, à madame Flavie?
Si tost qu'à son logis vous serez de retour,
Donnez-luy cette lettre avecques le bon-jour.

FLAVIE.

N'est-ce point de mon frere?

STEPHANILLE.

Il m'a dit: A la lire,
Elle sçaura que c'est sans qu'il faille le dire.

FLAVIE.

Donnez-moy des ciseaux [1], il faut voir ce que c'est:

1. Alors toutes les lettres, en outre du cachet, étaient fermées par un ruban qu'il fallait rompre ou couper pour les ouvrir.

STEPHANILLE.

Bon, à ce que je voy, la matière luy plaist.

FLAVIE.

Venez-çà, si jamais vous estes si hardie,
Quoy que l'on vous promette, et quoy que l'on vous [die,
De me rien aporter qui ne soit de bon lieu,
Croyez que sur le champ nous nous dirons adieu.

STEPHANILLE.

Madame, n'ayez peur que jamais il m'arrive
De recevoir pacquet de personne qui vive.
Un prince m'en prieroit que je n'en ferois rien.

FLAVIE.

Non, si vous m'en croyez, et vous ferez fort bien.
Allez moy cependant querir de la chandelle.

(*Stephanille r'entre.*)

SCÈNE VIII

FLAVIE.

Je feray sagement de feindre devant elle :
Que sçay-je si ce lasche et mercenaire esprit
N'a point esté gaigné par celuy qui m'escrit?
Camille a pour Flavie un amour veritable,
Si cette lettre en est la preuve indubitable,
Et si son compliment de chez le vice-roy
Peut avec ses regards m'asseurer de sa foy.
En effect j'y cognus, au trouble de son ame,
Les premieres ardeurs de sa naissante flame.
Ses yeux dessus les miens à tous coups attachez,
Me descouvroient quasi ses sentimens cachez.
Et je me ressouviens que je dis en moy-mesme :
Je me trompe bien fort, si cet homme ne m'ayme.
Ce papier est tousjours un tesmoignage seur
Que je ne cede pas aux beautez de ma sœur,
Puis que tous ses captifs, pour bien qu'elle les tienne,
Sortent de sa prison pour entrer dans la mienne.
Oüi ; mais il hait mon frere, et peut-estre aujourd'huy
Voudroit-il m'attraper pour se venger de luy?
Que sçait-on si ma sœur est de l'intelligence?
Ce n'est pas un soupçon digne de negligence :
En tout evenement je puis tousjours garder
Ce poulet, sans scrupule, et sans rien hazarder,
Pour voir en temps et lieu sa beauté confonduë,
S'il arrivoit qu'un jour elle fist l'entenduë.
Deschire cependant, et brusle à petit feu
Ce papier supposé.

(*Elle brusle un autre papier.*)

STEPHANILLE.

Vrayment ce n'est pas jeu,
Elle est, ou fort discrete, ou fort scandalizée.

FLAVIE.

Allez, une autre fois soyez plus avisée,
Sinon...

STEPHANILLE.

Si j'ay failly, Madame, excusez-moy,
Tout ce que j'en ay faict, c'est à la bonne foy.

SCÈNE IX

FLAVIE.

Si Camille en sa lettre une embusche me dresse,
Mon procedé me sauve et trompe son adresse.
Et d'ailleurs, s'il me parle en veritable amant,
J'aporte à ma conduite un tel temperament,
Que, sans nourrir la flame ainsi que sans l'estein- [dre,
Je le laisse au pouvoir d'esperer et de craindre.
Non, quand il m'aimeroit plus que parfaictement,
Qu'il soit favorisé d'un regard seulement ;
Mais sans me declarer je consens qu'il espere,
Pour le mal de ma sœur et le bien de mon frere ;
Veu qu'ordinairement, à cause de la sœur,
On en traitte le frere avec plus de douceur.

SCÈNE X

FLAVIE, EMILIE.

EMILIE. (*Emilie vient pour tromper sa sœur.*)
Bonne mine : sur tout faisons bien la faschée ;
Que faictes vous, ma sœur? estes-vous empeschée?
Vous troubleray-je point?

FLAVIE.

Nenny, ma sœur, pourquoy?
Est-ce que vous voulez quelque chose de moy?

EMILIE.

Ouy, c'est de vos conseils que je veux l'assistance
Sur un faict de tres-grande et commune importance,
Que sans trop de hazard je ne puis vous celer,
Comme vous entendrez.

FLAVIE.

Vous n'avez qu'à parler.

EMILIE.

Qu'on treuve peu de grands dont la vertu soit pure,
Et qu'ils ne prestent guere un bien-fait sans usure !
Ce n'est pas sans sujet que je vous dis cecy :
Car enfin c'est pourquoy vous me voyez icy.
Croiriez-vous que ce duc, qu'on tient si magnanime,
D'une belle action en voudroit faire un crime ;
N'oblige vostre frere et ne nous fait du bien
Qu'à dessein de ravir mon honneur et le sien.
J'ay creu que le silence à la fin m'eust pu nuire,
Et que vous m'apprendriez comme il faut m'y con- [duire.
Si quelque autre que luy s'y vouloit hazarder,
Je sçay bien de quel air j'y devrois proceder.
Il n'est endroit du monde où ses lettres n'arrivent,
J'en rencontre par tout, par tout elles me suivent.
Je ne m'en puis deffendre, et mesme ce matin
Une s'est rencontrée au fond de mon patin [1].
Il faut qu'il ait gaigné vostre fille ou la mienne :
Car, de quelle autre part soupçonner qu'elle vienne?

FLAVIE.

Il est donc bien subtil?

1. Soulier à haute semelle que les femmes, comme on le voit par la satire IX de Regnier, portaient pour se grandir.

EMILIE.

Ouy, d'asseurance il l'est,
Et pour vous le monstrer vous verrez, s'il vous plaist,
Que jamais ses poulets n'ont eu cire ny soye [1],
Afin que malgré moy je les garde et les voye.

FLAVIE.

Puis-je voir comme il chante en celuy d'aujourd'huy?

EMILIE.

Je vous en vais querir plus de six avec luy.

SCÈNE XI

FLAVIE.

Voilà ma desfiance en effect convertie,
C'est assez seulement que j'en sois avertie.
Ha! si comme je pense il m'a joüé ce tour,
Foy de femme irritée, à beau jeu, beau retour.
L'occasion me donne un sujet assez ample
De luy rendre son change [2], et tromper par exemple,
Sans respect ny raison qui m'en puisse exempter,
Dès que l'occasion s'en voudra presenter. [prompte,
On se venge deux fois quand la vengeance est
Et puis mon frere mesme y trouvera son compte.
Vrayment, Monsieur le Duc, il faut vous inciter,
Et tel n'y songe pas qui doit en profiter.
Si ma sœur ne suffit, cajolez-en vingt autres,
Vous avez vos desseins, et nous avons les nostres.
Il n'est duché, grandeur, ou vice-royauté,
Qui m'oblige à souffrir vostre desloyauté. [larme,
N'ayez peur qu'il m'en couste un souspir, une
Ny que j'aille esprouver, en vous faisant vacarme,
Jusqu'où va le dépit joint à la vanité
D'un homme qui peut nuire avec impunité?
Je craindrois que, brisant la chaisne qui nous lie,
Le bruit s'en entendist par toute l'Italie.
Nostre amour est de ceux qu'on doit faire durer,
Ou bien qu'il faut descoudre et non pas deschirer.
Ma sœur d'autre costé croit m'avoir endormie,
Avec sa confidence et fausse preud'hommie.
Mais elle devoit donc m'endormir cette nuict,
Que la monstre du duc m'esveilla de son bruit.
Alors, me dérobant et la veuë et l'oüye,
Peut-estre qu'à cette heure elle m'eust esbloüye.
En fin à me tromper tous deux sont contre moy,
Et moy contre tous deux, que chacun songe à soy.
Si ma sœur a le duc, j'ay Camille en eschange,
Ainsi d'un inconstant un inconstant me venge.
Si bien que le seul point à quoy je dois songer,
C'est de me venger tost, et de me bien venger.
Il me faut, sous couleur de nostre confidence,
Tromper cette trompeuse avec son impudence;
Et vivant desormais plus familièrement,
Faire tant qu'elle et moy couchions separément.
Je n'y manqueray pas, mais avant toute chose,
Prend garde que ma sœur en cecy ne t'impose.
J'ay deux lettres du Duc, escrites de sa main,
Qui rendront au besoin son artifice vain.
Vrayment elle en aporte une pleine poignée.

1. V. une des notes précédentes.
2. V. sur les expressions, prendre et rendre le change, une note des pièces precédentes.

SCÈNE XII

FLAVIE, EMILIE.

EMILIE.

Voyez si son audace est assez tesmoignée:
Hé bien! comprenez-vous quel est son sentiment?

FLAVIE.

Je le dois bien comprendre, il parle clairement.

EMILIE.

N'estoit, comme j'ay dit, que c'est le duc d'Ossonne,
Je m'y conduirois bien sans l'advis de personne.
Mais d'autant que c'est luy je m'y veux gouverner,
Suivant l'ordre prefix [1] que vous m'allez donner.

FLAVIE.

Vous vous mocquez, ma sœur, c'est de vostre pru-
Que je prendrois avis en pareille occurrence. [dence
Vous avez un esprit qui ne peut mal agir,
Et par l'ordre duquel je me voudrois regir.

EMILIE.

Vous vous mocquez bien mieux de parler de la sorte,
Sur un fait serieux, qui mesme vous importe.

FLAVIE.

Puisque vous voulez donc venir à mon conseil,
Comme j'irois au vostre en un sujet pareil,
Pour conserver mon bien avec ma renommée,
Je vivrois avec luy comme à l'accoustumée,
Fuyant en mes rigueurs le trop ou le trop peu,
De crainte d'attiser ou d'esteindre son feu.
Nous pourrons cependant, si cette humeur luy dure,
User en autre temps d'une autre procedure.
Or, puis que j'ay de vous un depost important,
Je vous en veux rendre un qui vaudra bien autant.
(*Elle luy monstre la lettre de Camille.*)
Lisez-moy ce papier, où vous allez cognaistre
La plus bizarre amour qu'on ait jamais veu naistre.

EMILIE.

Ha le traistre!

FLAVIE.

Elle en tient, la prude en a pali;
A vostre avis, ma sœur, n'est-il pas bien joli?
Quand il m'adoreroit, il est bien ridicule
De s'estre imaginé que je sois si credule.

EMILIE.

Et pourquoy? des objects moins aymables que vous
Sans charme et sans miracle ont faict de plus grands [coups.
Je le mettrois au rang de mes moindres conquestes.

FLAVIE.

Oüi, si je me croyois belle comme vous estes.
Mais enfin, soit qu'il m'ayme ou se mocque de moy,
Il nous en faut user comme du vice-roy.
Ainsi, de la façon qu'on m'y verra conduire,
Il peut nous obliger, et ne sçauroit nous nuire.
Qu'est-ce?

STEPHANILLE.

Un page du duc vous demande là bas.

1. Précis. Mot qui fut dans la langue depuis Froissart jusqu'à Bossuet, avec l'orthographe qu'il a ici.

FLAVIE.

Ne bougez, s'il vous plaist ; je ne tarderay pas.
Je me doute à peu près de ce qu'il y vient faire.

EMILIE.

Ne vous mande-t'il point pour traitter nostre af-
[faire ?

FLAVIE.

Quant à moy je le pense, et croy qu'asseurément
Nous y rencontrerons nostre nouvel amant.

SCÈNE XIII

EMILIE

Ha le traistre ! ha l'ingrat ! le lasche, l'infidelle,
De l'imperfection le plus parfaict modelle !
Il mesprise un thresor avecques lascheté,
Parce qu'il en joüit sans l'avoir acheté.
Va, ta faute m'oblige, elle m'a dispensée
De la foy que jamais je ne t'aurois faussée.
Sans ton ingratitude il falloit, malgré moy,
Que la mienne durât envers le vice-roy.
Oüy, desloyal Camille, il falloit que ta faute
Me fist recompenser une vertu si haute.
Non, non, je tiens à toy par des nœuds assez forts,
Pour ne m'en destacher qu'avec beaucoup d'efforts.
Je tiens ton naturel si meschant et si lasche,
Que je crains ton despit au cas que je te fasche.
Mais c'est qu'à l'avenir je te verray si peu,
Que le temps, sans scandale, esteindra nostre feu.
Puis je me vengeray si tost que la fortune
M'en fera revenir la saison oportune,
Et je laisse à juger à tous les moins expers,
Si ce que j'acquerray vaudra ce que je pers.
Mais, ô Dieu ! qu'est-cecy ? quelle merveille estrange !
Camille pour ma sœur court aux appas du change.
L'infidelle me trompe, et je voy son peché ;
Mon esprit toutesfois en est si peu touché,
Que la seule douleur que mon ame ayt soufferte,
Vient de son changement, et non pas de sa perte,
Veu que rien ne me picque en sa desloyauté,
Que le visible afront qu'il fait à ma beauté.
Suis-je encore Emilie, ou comme est-il possible
Qu'à cette trahison je sois si peu sensible ?
Où sont tant de fureurs qui pour ma guerison,
Me devroient mettre en main le fer et le poison ?
Ce miracle, Emilie, est facile à comprendre ;
C'est l'Amour qui le fait et qui vient te l'apprendre.
Le duc m'a si long-temps ses soins continuez,
Que les miens pour Camille en sont diminuez ;
Et qu'insensiblement son merite et sa grace
Ont trouvé dans mon cœur une aussi bonne place.
De là procede en moy l'insensibilité,
Où me trouve aujourd'huy son infidelité.
Autrement la douleur d'un si sensible outrage
M'auroit empty l'esprit de fureur et de rage.
Cependant, ô meschant ! les Cieux me sont tesmoins
Que la grandeur du duc, son merite et ses soins
M'eussent peut-estre esmeuë, et non pas esbranlée
Jusqu'à rompre la foy que tu m'as violée.
Sus donc, puis qu'il te plaist, suivons le changement,
Toy par ingratitude, et moy par jugement.
Ce n'est pas, apres tout, estre loing de son compte,
Que d'acquerir un duc par la perte d'un comte.

SCÈNE XIV

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

C'est ce que justement nous avons deviné,
Que le duc nous attend dès qu'il aura disné,
Et que nostre partie a promis de s'y rendre.
Attendons-les plus tost que de les faire attendre ;
Je songe icy, ma sœur, que nous aurions grand tort
De nous contraindre en rien estant si bien d'accord.
Il est vray, comme enfin la foiblesse de l'âge
Fait que les vieilles gens ont tousjours de l'ombrage,
Que mon frere en partant m'avoit sur tout enjoint
De coucher avec vous, et ne vous quitter poinct.
Mais cette injurieuse et dure compagnie
Tient trop de l'esclavage et de la tyrannie.
Et puis vostre vertu m'est en si bonne odeur,
Que je n'en puis qu'à tort soubçonner la candeur.
Si nous couchions par fois non pas tousjours ensem-
[ble :
Nous en dormirions mieux, vous et moy, ce me sem-
[ble ;
Car je treuve à mon gré qu'il n'est rien de pareil
Aux plaisirs de dormir d'un paisible sommeil,
Ny qui nostre embonpoint davantage entretienne.

EMILIE.

Vostre commodité sera tousjours la mienne.

FLAVIE.

Vous aurez cette chambre et ce lict que voilà,
Pour moy je passeray dans celle de delà.
Ainsi ce cabinet fait pour l'une et pour l'autre
Un passage secret de ma chambre à la vostre.
Prenons donc dès ce soir nostre commun repos.

EMILIE.

O que pour me venger cecy vient à propos !
Ma fourbe a reüssy, ma sœur croit que je l'ayme,
Et que je suis l'honneur et la sagesse mesme.
Pour le duc, quoy qu'il die ou qu'il ait desja dit
S'appellera tousjours medisance ou despit.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

OCTAVE.

Monsieur, encore un coup, souffrez que je vous die.

CAMILLE.

Quoy ?

OCTAVE.

Que vostre entreprise est un peu bien hardie.

CAMILLE.

Mais nous nous vengerons.

OCTAVE.

Ouy, mais sans vous venger,
Vous pourriez bien vous mettre en un second danger.
Songez à quel peril s'expose vostre vie ;
Vous allez seul, de nuict, et de plus chez Flavie ;
Pour moy, je vous le dis, ce rendez-vous si prompt
Me fait craindre pour vous quelque sanglant affront.
La place à mon avis s'est trop peu deffenduë,
Pour croire que sans fraude elle se soit renduë.
Et je ne comprens point comme si promptement
Elle veuille vous voir en qualité d'amant.

CAMILLE.

Il est vray qu'en effect la chose est si soudaine,
Que cela suffiroit à me tenir en peine,
N'estoit qu'elle a voulu s'expliquer par escrit
Pour me donner subject de m'asseurer l'esprit.

OCTAVE.

Et qui sçait si la lettre est de son escriture?

CAMILLE.

Moy, qui parfaictement cognois sa signature :
Elle a tantost escrit devant le vice-roy
Sur l'accommodement de son frere et de moy.
Peut-estre, par ce traict hors de toute apparence,
Elle veut esprouver si j'ay de l'asseurance.
Par avanture aussi me veut-elle flater
Pour le bien de Paulin à qui je puis l'oster.
Enfin, quoy qu'il en soit, la pierre en est jettée,
J'iray, quand ma ruyne y seroit arrestée.
C'est pourquoy laisse-moy, car je ne voudrois pas
Qu'elle vist que quelqu'un accompagnast mes pas.
Or voicy la fenestre et la petite grille
Où je dois rencontrer Flavie et Stephanille.
Faisons donc le signal qui nous peut descouvrir.

SCÈNE II

CAMILLE, STEPHANILLE.

STEPHANILLE.

Monsieur, ne sifflez plus, je m'en vais vous ouvrir.

CAMILLE.

Courage ! jusqu'icy tout va le mieux du monde,
Dieu veuille seulement que le reste y responde.
Bon-soir, mon cœur.

STEPHANILLE.

Monsieur, Madame m'avoit dit
Que je vous fisse entrer à la ruelle du lict.
Mais sa sœur par malheur est encore avec elle ;
Je puis bien cependant vous mener sans chandelle
Dedans son cabinet, affin d'y demeurer
Jusqu'à tant qu'elle ou moy vous en venions tirer.
Non, non, ne craignez rien, venez, la chose est seure;
Vous pouvez vous celer dedans une enfonseure [1]
Dont la tapisserie oste la veuë à tous,
Où vous aurez à craindre aussi peu que chez vous.
Suivez moy seulement, je seray vostre escorte.

CAMILLE.

Je le veux.

STEPHANILLE.

Allez donc m'attendre sur la porte.

SCÈNE III

OCTAVE *seul.*

Si je pouvois sa perte au besoin empescher,
Je gellerois plus tost que de m'aller coucher.
Mais si l'on veut le perdre, il est bien difficile
Qu'il puisse avoir de moy qu'un secours inutile.
Dieu ! quel aveuglement ! afin de se venger,
Il se jette luy mesme au milieu du danger.
Mais, puis qu'il l'a voulu quoy qu'on ait pu luy dire,
Qu'il s'en sauve s'il peut, pour moy je me retire.

SCÈNE IV

LE DUC *seul.*

A la fin Emilie, apres tant de remises,
M'accorde les faveurs à mon amour promises.
Enfin cette beauté s'est desfaicte pour moy
De ces fantosmes vains de constance et de foy.
Mais voicy le logis ; bon ! l'eschelle est penduë,
Allons baiser la main qui nous l'a descenduë.

(*Il entre par la fenestre du cabinet où est Camille.*)

SCÈNE V

CAMILLE.

CAMILLE. *Flavie paroist, et dans l'obscurité prend le Duc pour Camille, et le mene à sa chambre.*

Ce commerce incognu me donne à soupçonner :
Ne m'a-t'on mis icy que pour m'assassiner ?
Que veut dire cet homme entré par la fenestre?
Si je ne suis troublé, j'ay bien sujet de l'estre.
En effet c'est un lieu suspect de trahison ;
Qui n'auroit point de peur n'auroit point de raison.
Qu'en cette extremité je suis digne de blasme,
De m'estre icy rendu sur la foy d'une femme,
Et d'une femme encor qui davantage est sœur
D'un traistre qui voudroit m'avoir mangé le cœur!
Mais, quoy qu'on me prepare, et quoy qu'il m'en ar-
Je suis trop loin en mer pour regaigner la rive. [rive,
Ne bouge, au pis aller si je suis mal traicté,
Je pourray devaler par où l'autre est monté.

SCÈNE VI

EMILIE, CAMILLE, FLAVIE, LE DUC, STEPHANILLE.

(*Icy Emilie paroist dans sa chambre, prestant l'oreille à la cloison de celle de Flavie, où le Duc et elle sont.*)

EMILIE.

Plus j'aproche du mur mon aureille attentive,
Plus le trouble s'esleve en mon ame craintive.

1. Coin. — Le mot est dans Montaigne (liv. III, ch. xxv). Nous dirions aujourd'hui *renfoncement.*

Dieu ! que la voix du duc se discerne aisément,
Quoy que ma sœur et luy parlent confusément !
Ha nuict ! funeste nuict ! ah femme mal-heureuse,
Descouverte et perduë aussi-tost qu'amoureuse !
Helas ! que mon honneur est bien à l'abandon !
Mais courons vistement luy demander pardon
Avec tous les respects d'un cœur qui s'humilie.

(*Emilie passe avec le flambeau de sa chambre par le cabinet.*)

CAMILLE.

On vient ouvrir la porte ; ô Dieu ! c'est Emilie.

EMILIE, *entrant dans le cabinet.*

Ho, ho, mon cavalier, que faictes-vous icy ?

CAMILLE.

Je suis venu vous voir.

EMILIE.

Me voir ?

CAMILLE.

Oüy.

EMILIE.

Grand mercy.
Repassons dans ma chambre ; or çà, je vous demande,
Qui vous a fait venir sans que je vous le mande ?
Il s'estonne ? Achevons de luy taster le pous.
Qui vous a fait entrer ?

CAMILLE.

Qui ? qui ? Ce n'est pas vous.

EMILIE.

Non, c'est plustost ma sœur que vous trouvez si belle ;
Pourquoy rougissez-vous quand je vous parle d'elle ?
Hé bien, bien, apprenez qu'on sçait tout à la fin,
Et que pour me tromper il faut estre plus fin.
Oüy, Camille, oüy trompeur, nous sçavons vostre vie,
Comment et de quelle encre on escrit à Flavie.
Les baisers d'une veuve auront plus de saveur :
Aymez-les ; mais aussi, pour derniere faveur,
Perdez le goust des miens, dont vous fustes indigne.

CAMILLE.

Madame, il est trop vray que ma faute est insigne :
Mais avecque serment de n'y plus retourner,
Je vous prie à genoux de me la pardonner.

EMILIE.

Ne me demandez point de pardon, ny de grace,
Que vous ne m'ayez dit comme le tout se passe.

CAMILLE.

Aujourd'huy, chez le duc, me tirant à l'escart,
Sur le poinct qu'avec luy vous parliez d'autre part,
Elle m'a mis en main ce poulet elle mesme,

(*Il luy monstre la lettre de Flavie.*)

Et m'a dit : A ce soir, je verray si l'on m'ayme.

LETTRE DE FLAVIE.

Si vous m'aymez autant que vous voulez que je le croye, rendez vous cette nuict sous ma fenestre, où Stephanille, ou moy, ne manquerons pas de vous recevoir ; ne vous estonnez pas de ma resolution, j'ay des raisons qui me font precipiter le terme de nostre entreveuë.

EMILIE.

Voilà ce qu'au besoin il me falloit sçavoir,
Pour destourner le coup que j'allois recevoir.

CAMILLE.

Vous me pardonnez donc ?

EMILIE.

Oüy da, je vous pardonne.
Vostre lettre pourtant fera ma cause bonne.

(*Elle appelle Flavie, qui est dans sa chambre avec le Duc.*)

Ho, ma sœur, s'il vous plaist, que je vous die un mot.

CAMILLE.

Qu'ay-je fait ? J'ay grand peur que je passe pour sot.

FLAVIE.

Que veut ma sœur ? Sans doute elle a treuvé mon [homme.

CAMILLE.

O Dieu ! que de bon cœur je voudrois estre à Rome !

EMILIE.

Tenez, c'est un poulet de vostre serviteur ;
Que si vous en doutez, en voilà le porteur.

FLAVIE.

Je m'en vais dans ma chambre essayer d'y respon- [dre.

CAMILLE.

Ah Madame ! me perdre, afin de la confondre.
Voire, à quoy bon cela ?

EMILIE.

Vous l'allez voir, à quoy !
J'ayme mieux, après tout, la confondre que moy.

FLAVIE, *amenant le Duc.*

Marchez donc, Stephanille, avec vostre lumiere ;
Monsieur, que pour ce coup je passe la premiere,
Ma sœur, Monsieur le duc vous vient voir un peu [tard ;
Je dis vous, car pour moy j'ay mes honneurs à part.
Pour vous faire treuver sa visite meilleure,
Je l'esloigne pour vous de la mode et de l'heure.

EMILIE.

A la personne près, et la condition,
Vous avez à Monsieur mesme obligation.

(*Montrant Camille.*)

FLAVIE.

Et vous, qui faites tant la prude et la discrete,
Il vous en a luy-mesme une bien plus estrette [1].
Mais à d'autres, ma sœur ! que sert-il de ruser ?
Ce n'est pas devant moy qu'il se faut desguiser.

STEPHANILLE.

Quel mystère est-ce-cy ? Quelle estrange adventure !
Les voilà plus muets que des gens en peinture.

LE DUC.

Ha ! veritablement il nous faut advoüer,
Seigneur Camille, et moy, qu'on nous vouloit joüer.
Mesdames, jusqu'icy j'avois creu que les belles
Ne s'acqueroient jamais le titre d'infidelles.

FLAVIE.

Infidelles ? Comment ! est-il fidelité

1. V. sur la prononciation de ce mot, tel qu'il est écrit ici, une des notes précédentes.

Capable de souffrir vostre legereté?
Quoy! nous vous garderons inviolable et sainte
La mesme loy d'amour que vous avez enfrainte?
Quoy! nous nous picquerons d'avoir jusqu'au tres-
La foy que vous preschez et que vous n'avez pas? [pas
Comme si de tout temps il n'estoit pas loisible
De punir par la fraude une fraude visible.

EMILIE.

De faict, c'est le secret en matière d'amy:
A courage infidelle, infidelle et demy.

LE DUC.

Comte, donnons-leur donc, pour eviter querelle,
Cette legere faute au sexe naturelle;
Ou bien, puis qu'entre nous le scandale est egal,
Entre-concedons nous un pardon general.

FLAVIE. [de.

C'est-à-dire, Messieurs, qui nous doit nous deman-

LE DUC.

Faut-il que le battu paye encore l'amende?
Hé bien, Camille et moy sommes à vos genous.

FLAVIE.

Qu'en dittes-vous, ma sœur? leur pardonnerons
Quant à moy, je conclus à la misericorde. [nous?

EMILIE.

J'y conclus donc aussi.

STEPHANILLE.

Voilà comme on s'accorde.
D'autant mieux que donnant ce pardon amoureux,
Vous faictes bien pour vous autant comme pour eux.

FLAVIE.

Allez, nostre bonté vostre crime surpasse.

LE DUC.

Souffrez donc qu'un baiser confirme nostre grace.

EMILIE, *parlant à Camille.*

Pour vous, après Monsieur, qui seul fait vostre paix,
Remerciez ma sœur du bien que je vous fais,
Parjure incomparable entre tous les parjures.

LE DUC.

Quoy! vous passez si tost du bien-fait aux injures?
Mesdames, s'il vous plaist, que ce qui s'est passé
Soit pour nostre memoire un portraict effacé.
Nous voulons desormais, dans nostre intelligence,
Vous oster tous sujets de plainte et de vengeance.

CAMILLE.

J'avouë ingenument que j'ay bien merité
De souffrir jusqu'au bout de sa severité;
Mais le regret que j'ay de ma faute passée
Merite bien aussi qu'elle soit effacée.

LE DUC.

La, la, n'en parlons plus, nous voilà tous absous;
La paix est faitte, allons bras dessus, bras dessous.

STEPHANILLE.

O la plaisante paix! c'est une paix fourrée [1].

FLAVIE. *Elle luy parle à l'oreille.*

Stephanille, escoutez.... La ronde, ou la quarrée.

LE DUC.

Or, puis que de rivaux nous sommes confidens,
Que nous ne craignons rien, ny dehors, ny dedans
Ne songeons desormais qu'à faire bonne chere,
Et changeons la fenestre à la porte cochere.

FLAVIE.

Hé bien! pour commencer nous sommes aux jours
Je pense avoir ceans d'excellent hypocras [1]. [gras.
Irons-nous dans ma chambre, entre les confitures,
Dire le petit mot dessus nos aventures?

LE DUC.

Si vous aviez encor de certains abricots...

FLAVIE.

Nous vous en fournirons encore quelques pots.

LE DUC, *à Emilie.*

Bon, irons-nous, Madame?

EMILIE.

Allons, à moy ne tienne.

FLAVIE.

Attendez, s'il vous plaist, que ma fille revienne.
Elle est allée en bas preparer ce qu'il faut
Pour la solennité du festin d'icy haut.

STEPHANILLE.

Messieurs, vous pouvez bien remettre la partie
Et danser pour ce soir un bransle de sortie:
C'est qu'il faut déloger, et quand? tout maintenant.

LE DUC.

En ce cas le mal-heur seroit bien surprenant.

STEPHANILLE.

Rabat-joye est venu, Monsieur est à la porte,
Et Fabrice avec luy.

EMILIE.

Ha bon Dieu! je suis morte.

CAMILLE.

Il estoit grand besoin qu'ainsi mal à propos
Ce messer Pantalon troublast nostre repos.

STEPHANILLE.

Madame, regardez ce que vous voulez faire.

EMILIE.

O Ciel! jusques à quand me seras-tu contraire?
Ma sœur, que ferons-nous?

FLAVIE.

Quant à mon interest,
Monsieur peut demeurer avec moy s'il luy plaist.
Quand au vostre, il faudra que par la mesme porte
Que mon frere entrera, seigneur Camille sorte.

LE DUC.

Non, non, nous sortirons tous deux esgalement,
Apres laissez moy faire, ouvrez-luy seulement.
Escoutez?

(*Il luy parle à l'oreille.*)

1. Paix trompeuse que les deux parties ne veulent tenir ni l'une ni l'autre.

1. Vin médical, « vin d'Hippocrate, » comme il est appelé dans les vieux lexiques, qu'on faisait avec un mélange de vin, d'amandes douces, de cannelle, d'ambre, etc. Il passa de chez les apothicaires sur les tables où, jusqu'au XVIIe siècle, il fut une des gourmandises les plus recherchées.

FLAVIE.

Sur ma foy, la deffaicte est presente
Et d'une invention extremement plaisante.
Suivez-moy donc.

LE DUC, *à Emilie.*

Madame, adieu jusqu'au revoir.

CAMILLE.

Adieu, preparez-vous à le bien recevoir.

EMILIE.

Dieu! quel mauvais demon, ennemy de ma joye,
Rappelle ce barbare et veut que je le voye,
Afin qu'en le voyant, je presente à mes yeux
Tout ce que les enfers ont de plus odieux?
Puis-je m'imaginer que l'amitié l'ameine,
Luy qui n'a rien d'humain que la figure humaine?
Plustost, cet assassin en cruauté fecond,
Vient au meurtre premier adjouster un second.
Peut-estre que son cœur que la fureur inspire,
Me prepare la mort que le mien luy desire.
Car en fin d'un jaloux, et d'un jaloux brutal,
Qu'en peut on esperer qui ne soit tout fatal?
Contrefaisons-nous donc à son abord funeste,
Du discours, du penser, de la voix et du geste.

SCÈNE VII

PAULIN, EMILIE, FABRICE, FLAVIE.

PAULIN.

Bon-soir, bon-soir, Madame.

EMILIE.

Ho! Monsieur, qui sçavoit
Que le Ciel aujourd'huy tant d'heur me reservoit?

PAULIN.

Vous ne m'attendiez pas.

EMILIE.

Vous pouvez bien le croire.
Quoy! venir pàr la nuict du monde la plus noire?

PAULIN.

Et tant mieux; c'est pourquoy je l'ay voulu choisir:
Mais voulez-vous me faire un extresme plaisir?
Deshabillez-vous viste à vostre garderobe,
Pour mesnager au lict le temps que je desrobe.
Car dès le poinct du jour il faudra nous quitter.

EMILIE.

Fust-ce dès maintenant, je m'en vay me haster.

PAULIN.

Fabrice, nos chevaux sont-ils à l'escurie?

FABRICE.

Ouy, Monsieur, ils sont bien.

PAULIN.

Or demain je vous prie
Que dès le poinct du jour on soit prest à monter
Des mules. cependant venez me deboter.
Non, ma peau de vautour, et mon bonnet de laine;
Allez dire à ma sœur qu'elle prenne la peine
De monter jusque icy, s'il luy plaist d'y venir;
Qu'avant me mettre au lit je veux l'entretenir.
Ne bougez, la voici, prenez la bassinoire.

FLAVIE.

Mon frere, sauvez-vous, la nuict n'est pas si noire
Qu'elle n'ait descouvert, à travers sa noirceur,
Vostre retour en ville.

PAULIN.

Et comme quoy, ma sœur?

FLAVIE.

Je ne sçay, mais Camille est là bas dans la ruë.

CAMILLE.

(*Ce vers se dit derriere le theatre avec grand bruit.*)
Amis, point de pardon; main basse! qu'on le tuë.

PAULIN.

Ma sœur, c'est faict de moy si je suis rencontré.

FLAVIE.

Non, non, la porte est bonne, avant qu'il soit entré
Nous pourrons vous sauver par dessus la muraille,
Dans le jardin du duc.

PAULIN.

Bien donc, que je m'en aille.
Sus viste, mon chapeau; qu'on me donne un pour-
Fabrice, mon amy, ne m'abandonnez point. [point.

EMILIE *survenant.*

Fabrice, où va Monsieur, esquipé de la sorte?

FABRICE.

Madame, oyez-vous pas qu'on enfonce la porte?
Ce sont nos ennemis, mais je le suy de pres.

EMILIE.

Camille asseurément fait ce vacarme espres
Pour desloger le vieux: la deffaicte en est bonne;
Et d'une invention digne du duc d'Ossonne:
Car infailliblement le tour est trop plaisant
Pour n'estre pas l'effet d'un esprit si present;
Et c'est ce qu'à l'oreille il leur a voulu dire:
Mais les voicy venir qui s'esclatent de rire.

SCÈNE VIII

CAMILLE, LE DUC, EMILIE, FLAVIE, STEPHANILLE.

CAMILLE.

Madame, rendez grace à Monsieur avec nous,
Qui nous a delivrez de ce fascheux jalous,
Nous voicy maintenant les maistres de la place.

LE DUC.

Et si c'est pour long-temps que ma fourbe le chasse.

EMILIE.

Mais comme grand seigneur vous chassez à grand [bruit.

LE DUC.

Nostre chasse autrement estoit de peu de fruit.

CAMILLE.

En effet il falloit faire peur à sa vie
Avec plus de semblant qu'on n'en avoit d'envie,
Pour le faire en aller plus viste que le pas
Et l'advertir par là de n'y revenir pas.

EMILIE.

Vrayment l'invention n'en estoit pas mauvaise.

LE DUC.

Sus donc, pour nous esbatre et regner à notre aise,
Concluons son rapel le plus tard qu'on pourra.

CAMILLE.

Fort bien, et cependant Monsieur le nourrira.

LE DUC.

Ouy, pourveu que les siens m'en payent la despense.

CAMILLE.

Qui doute que la sœur ne vous en recompense?

EMILIE.

C'est bien dit, car pour moy, bien loin de la loüer,
C'est que je ne veux pas seulement l'advoüer.

LE DUC.

Possible que Flavie y sera plus tenuë.

EMILIE.

Vous le sçaurez si tost qu'elle sera venuë.

FLAVIE, *arrivant là dessus.*

La voicy, dittes-en ce que vous en pensiez.

EMILIE.

C'est que Monsieur disoit avant que vous vinssiez,
Qu'il faut que vous ou moy payons la bonne chere,
Que pour l'amour de nous il fait à vostre frere.
Qu'en dittes-vous, ma sœur?

FLAVIE.

Que j'en dis? qu'il est vray;
Seroit-ce la raison qu'il perdist son deffray?
Non, ma sœur, n'ayez soin que de Monsieur le comte,
Ouy, Monsieur, fournissez, je vous en tiendray [compte.
Faites-en seulement les avances pour nous,
Aussi-bien autrefois j'en ay faites pour vous.
Faites-luy bonne chere, et vous verrez sur l'heure
Que je vous la rendray plus entiere et meilleure.
Stephanille, irons-nous ?

STEPHANILLE *revenant.*

Madame, tout est prest,
Un bon feu vous attend.

FLAVIE.

Allons donc, s'il vous plaist.

LE DUC.

Ouy, mais pas un ne dort de tous vos domestiques:
S'ils venoient espier nos secrettes pratiques
Et troubler nos plaisirs dedans leur pureté?

FLAVIE.

J'ay donné fort bon ordre à nostre seureté:
Comme veuve, mon train est en petit volume,
Et je traitte mes gens avec cette coustume
Que n'ayans rien à voir dans mon appartement,
Ils n'y viennent jamais sans mon commandement.

LE DUC.

Allons, et que chacun d'oresnavant s'applique
A conserver la paix dans nostre republique.

FIN DES GALANTERIES DU DUC D'OSSONNE.

NOTICE SUR L. C. DISCRET

ET SUR LE COMÉDIEN ALIZON

Encore un inconnu, comme Mareschal. On ne sait même pas son vrai nom, car Discret est évidemment un pseudonyme, ingénieux du reste pour quelqu'un qui se cache. Voulant être *discret* sur lui-même, il s'est fait un nom de l'épithète, et l'a méritée : personne n'a pu lever le voile, et dire quel était celui qu'il couvre.

Pour une autre pièce, qu'on croit de lui, parce qu'elle est de la même époque, du même genre, du même ton, et précédée des mêmes initiales, il a renchéri encore sur cette discrétion : au lieu d'un mot, il n'a mis qu'une lettre.

Cette comédie, ou plutôt cette pastorale comique, naïve peut-être, comme il veut le faire croire par le titre, mais point du tout ingénue, car elle est d'une crudité de plaisanteries et d'équivoques bien autrement hardie que la première, s'appelle : *Les Nopces de Vaugirard, ou les Naifvetés champestres, pastoralle dédiée à ceux qui veulent rire.* Elle est signée L. C. D. Pour cette pièce, qui le faisait rougir lui-même, *Discret*, comme je l'ai dit, ne lui suffisait plus. Il s'en est tenu à l'initiale.

Les deux pièces se suivirent de près : les *Nopces* sont de 1638, *Alizon* avait paru l'année précédente [1].

Son titre lui vient de l'acteur qui la jouait, et qui lui-même n'est connu que par ce nom de théâtre. Il en avait fait l'étiquette d'un type, celui des *Vieilles ridicules*, dont aucune comédienne n'avait encore pris le rôle.

1. On verra, par une note sur un passage qui peut en fixer la date, qu'elle avait sans doute été jouée plus tôt, en 1635.

Un comédien s'en chargeait, c'est le nôtre : dans la tragédie, ou la tragi-comédie, il représentait les nourrices, et dans la comédie ou la farce, les duègnes entremetteuses, les servantes « fortes en gueule, » et surtout les vieilles galantes.

Dans la 5e entrée d'un ballet de 1633, *Bacchus triomphant de l'Amour*, on en voit deux en scène, qu'on appelle les *Alizons*, et qui chantent à l'avenant de leur type :

Si toutes laides que nous sommes
Nous osons caresser les hommes.

Notre acteur androgyne jouait tout sous le masque. Il n'eut personne en concurrence, jusqu'au moment où Corneille donna sa comédie de la *Suivante*. Le principal rôle, qui aurait dû lui revenir, fut joué par une actrice, qui inaugura ainsi l'emploi des *Soubrettes*.

Alizon ne quitta point pour cela ; car la pièce, où nous le trouvons ici, et qu'il joua certainement, est postérieure à la *Suivante* de Corneille. Il dut seulement s'en tenir désormais aux vieilles ridicules.

Hubert, qui les jouait chez Molière, où il créa Mme Pernelle, la comtesse d'Escarbagnas, etc. fut un de ses successeurs à l'Hôtel de Bourgogne, quand les deux troupes se mêlèrent ; il fut même le dernier. Après sa mort en 1700, qui suivit de près sa création de Mme Jobin dans la *Devineresse* de Thomas Corneille, tous ces rôles furent repris par des femmes.

ALIZON

COMEDIE

DÉDIÉE CY-DEVANT AUX JEUNES VEUVES ET AUX VIEILLES FILLES, ET A PRESENT AUX BEURRIÈRES DE PARIS

AUX JEUNES VEUFVES ET AUX VIEILLES FILLES

Belles dames, à qui la nature et l'honneur ne peuvent permettre de donner l'aliment necessaire à vos contentemens, les unes par la perte de vos maris, et les autres pour n'oser gouster l'excellence du fruit de vie qui donne naissance aux creatures raisonnables, voici Alizon Fleurie, veufve, et sa sœur Vieux Thaudis, fille aagée de soixante ans, qui viennent, par l'exemple de leur vie et de leur patience, vous monstrer le miroir sur lequel il faut, Mesdames, que vos esprits se conforment, que vos vertus se règlent, que votre prudence se mire et que vos actions se fassent, afin de trouver des parties dignes de vostre longue attente. C'est le parfait modèle d'une vieille et vertueuse amitié, recherchée de la noblesse, de la justice et du tiers estat, dans laquelle vous trouverez la vérité du proverbe qui dit que dans un vieux pot on fait souvent de bonne soupe, vu qu'après une infinité de traverses qui ont accompagné la suite de leurs années, elles ont heureusement rencontré le palais de la felicité, dans lequel elles sont entrées par

la possession de deux parfaits amans, qui, les faisans jouir du bien si long-temps attendu, ont encore fait naitre l'occasion des advantageux mariages des trois filles d'Alizon Fleurie. Il faut, Mesdames, que vous n'esperiez pas une moindre recompense de vostre ennuyeuse attente, et que vous croyez que ce temps qui court n'est que pour atteindre le bonheur qui vous est reservé, et dont quelque jour le ciel vous donnera une entière jouissance. C'est ce que souhaite avec passion,

Mesdames,

Vostre très humble et affectionné serviteur,

L. C. Discret.

A MESDAMES MESDAMES LES BEURIÈRES DE PARIS[1]

Mes chères et gratieuses dames,

Faisant assez souvent des reflexions serieuses sur les livres qu'on imprime de jour en jour, je suis autant de fois tombé dans un profond estonnement de ce que tant d'autheurs qui travaillent ne se sont encore avisez de vous dedier quelqu'un de leurs ouvrages, veu que, sans vous flatter, mes bonnes, c'est vous qui en faites le plus grand debit. Vous ne vendez pas un quartron de beurre ny d'épinards en caresme que l'enveloppe ne soit des œuvres de messieurs les poëtes du temps, de messieurs de l'Academie, des entretiens pieux des Pères contemplatifs ou de nos faiseurs de romans; et, sans faire tort à leurs forts raisonnemens et profonde science, c'est mal reconnoitre les obligations qu ils vous ont : car, comme vous faites toutes choses avec poids et mesure, la balance que vous tenez si souvent à la main (veritable marque de dame Justice) fait que vous les pesez avec tant d'equité que tel qui n'a pas un escu pour acheter un livre entier en void du moins quelque petite partie à bon marché, puisque vous en donnez tousjours quelque lambeau par dessus les denrées que vous debitez; et par ce moyen il peut, pour peu d'argent qu'il ait, gouster les charmans entretiens de ces grands genies, s'il ne se sert de leurs œuvres à autre usage dans le cabinet. Je ne suis pas, mes chères, de ces ingrats : j'avoue ingenuement que la plus grande partie des ouvrages de mon esprit ont passé par vos mains; vous avez esté la justice distributive de mes vers et de ma prose, et, comme il a pris fantaisie à messieurs les libraires de faire revivre dame Alizon, qui estoit ensevelie dans le tombeau depuis plus de vingt ans, j'ai creu estre obligé de vous en faire present, ne pouvant la mettre en des mains plus douces et plus coulantes que les vostres, afin que, si les vers ne sont assez coulans à la fantaisie de ces messieurs qui les voudront lire, vous les frottiez de beurre frais pour les rendre plus glissans et plus faciles à passer dans leurs delicates oreilles, n'estant pas de l'humeur de ceux qui, dediant un mauvais ouvrage à de grands seigneurs [1], s'imaginent qu'ils en passeront pour meilleurs. Si Alizon se trouve rude, vostre marchandise la peut adoucir; si ses paroles et ses complimens sont bas, ils ont du rapport avec les vostres; si son humeur est gaye et enjouée, elle a de la simpatie avec celle des dames de vostre qualité; et, pour le present que je vous fais, je souhaite deux choses de vous : l'une que, ma servante allant au marché, vous ayez la bonté de lui donner du meilleur de la motte ou du panier; et l'autre, que vous me teniez de vostre celebre compagnie,

Mesdames,

Le très humble et affectionné serviteur,

L. C. Discret.

1. Elles avaient la réputation d'accaparer, pour envelopper leur marchandise, les éditions complètes de certains livres qui ne se vendaient pas. On lit dans le *Poëte basque* de Poisson, à propos des poëtes qui n'ont de publicité que par le theâtre :

> Et leurs pièces enfin, qu'ils croyent sans égales,
> Iroient en manuscrit aux *beurrières* des halles.

1. C'était l'usage. Nous en avons vu la preuve dans la notice d'Antoine Mareschal. Corneille lui-même, qui adressa au financier Montauron la dédicace de son *Cinna*, ne s'en défendait point. Celui qui fit le mieux ce métier est Rangouze, si malmené dans le *Roman Bourgeois*. Il ne publiait un volume que pour en vendre la dedicace. On a même vu par quelques exemplaires de ses livres où cette dédicace changeait de destinataire, qu'il en faisait argent deux ou trois fois, en se contentant de mettre un nom de seigneur pour un autre, et sans jamais pousser plus loin les variantes, surtout dans la partie des éloges; ils restaient invariablement les mêmes.

ADVERTISSEMENT IMPORTANT AU LECTEUR

Lecteur, après tant de rares poëmes qui, depuis quelques années, ont paru sur le theatre de nos comediens avec tant d'eclat et d'admiration de chacun, j'ay creu qu'ensuite de ces sujets si graves il te falloit donner quelque pièce comique pour divertir ton esprit de leurs histoires melancoliques; et, pour cet effet, une dame de mes amies m'ayant fait le recit des grotesques et veritables amours de la veuve d'un pauvre bourgeois de Paris, j'en ay traicté l'histoire en rime sous le nom d'Alizon Fleurie, avec des paroles les plus approchantes de la sorte de parler des personnages qui y sont introduits, et chacun selon sa condition, pour rendre le sujet plus risible, quoy que de luy-mesme il soit extremement recreatif, intrigué [1] et divertissant; et je puis dire avec la mesme verité qu'aux representations qui en ont esté faites personne ne s'y est ennuyé. Au surplus, lecteur, je t'advertis qu'encore que dans cette pièce j'aye mis des airs et des chansons à dancer, les acteurs qui la representeront en pourront chanter de celles qu'ils sçauront, sans s'astreindre à celles-là, qui ne servent à mon sujet que pour en faire voir l'ordre et la suitte, que tu ne trouveras pourtant ny dans les règles des vingt-quatre heures [1], ny sans rencontre de voyelles [2], mais un sujet veritable est plus difficile à traicter que les fabuleux des autheurs du temps. Adieu.

1. Mot alors nouveau, surtout appliqué à une pièce de theâtre. Dès 1613, toutefois, dans le petit livret, *Discours sur l'apparition de l'effroyable Pasteur*, nous trouvons l'expression : « affaire bien intriguée. »

AU SIEUR D.

Sur sa comedie d'Alizon.

> Estime qui voudra tous les sujets tragiques,
> Alizon, qui fait rire, a bien d'autres appas :
> Ceux-là font les humains si fort melancholiques,
> Qu'il faut que celle-cy les tire du trespas.

1. On a vu par la notice sur Mairet, que c'était la grande question du moment.

2. C'est-à-dire des *hiatus*. On verra qu'en effet l'auteur ne s'en fait pas faute, quoiqu'ils fussent dès lors tout à fait condamnes. Malherbe fut le dernier de nos bons poëtes qui se les permit. Il a ecrit dans les *Larmes de Saint-Pierre* :

> Je demeure en danger que l'âme *qui est* née.

Regnier fait allusion à cette faute dans sa IXe *Satire* :

> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue.

ENTREPARLEURS

ALIZON FLEURIE, vieille.	SILINDE, CLARISTE, FLORIANE } Filles d'Alizon Fleurie.
L'ARMICHON, colporteur.	M. MARRON, muet.
M. JEREMIE, vieil soldat.	Le Batelier de la Grenouillière.
M. KAROLU, vieil bourgeois de Paris.	Les assistans au charivaris.
POLIANDRE, BELANGE, ROSELIS } Gentils-hommes.	Un soldat.

Ce nombre d'acteurs se réduit facilement à dix [1].

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FLEURIE, LE COLPORTEUR, MAISTRE JEREMIE, M. KAROLU, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

FLEURIE.

Le proverbe dit vray qui m'apprend qu'une femme
Perd avec son mary la moitié de son ame,
Quand la mort, separant leurs deux cœurs bien unis,
Luy laisse pour jamais des regrets infinis.
Ha! que la mort du mien m'a fait de fascherie!
Le pauvre homme mouroit s'il ne voyait Fleurie
Tousjours auprès de luy rire, chanter, causer,
N'estant pas un moment sans me venir baiser.
J'estois son Alizon, son amour, son delice;
J'estois sa Penelope, il estoit mon Ulysse.
Chez nous tous les plaisirs estoient à l'abandon :
Si j'estois son Astrée, il estoit Celadon.
Bref, toutes ces douceurs, cette amitié parfaite,
Fait qu'encor tous les jours mon esprit le regrette.
Mais, helas! ce plaisir eust esté bien plus doux
Si de mes actions il n'eust esté jaloux.
Je ne sçay quels appas j'avois en ma jeunesse,
Mais chacun m'appelloit sa petite maistresse.
J'avois des serviteurs en chacune saison[1]
Autant que pas un prince en ait en sa maison,
Et monsieur Karolu et maistre Jeremie
Vous diroient bien encor que j'estois leur amie.
Mais, quoy que nos discours fussent fort innocens,
Ils ne laissoient pourtant de luy troubler les sens,
Jusqu'au poinct quelquesfois de m'avoir condamnée
A ne point voir le jour que par la cheminée.
Je ne voyois les champs que dans un vieux tableau
Où estoit peint Monceaux [2] avec Fontainebleau.
Il n'avoit jamais mis son cœur à la verdure :
Aussi l'ay-je souvent appellé Trop-me-dure.
En hyver, en esté, je gardois le logis.
J'ay cent fois souhaitté d'estre Urgande ou Maugis

1. Les troupes étaient si peu nombreuses, surtout en province, que pareil avis n'etait pas inutile.

2. Château que le séjour d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui en etait châtelaine, avait rendu célebre.

Pour aller quelquesfois faire la promenade
Quand ses gouttes au lict le retenoient malade;
Et pourtant aujourd'huy sa separation
M'apporte en verité beaucoup d'affliction.
Croyez, s'il faut un jour que je me remarie,
On me verra bien fort faire la rencherie.
J'ay desjà sur les bras deux ou trois amoureux
Qui du moindre regard s'estiment trop heureux;
Et, combien que pour moy leur amour soit extreme,
Si veux-je bien connoistre auparavant que j'aime.
En voicy desjà l'un. Or sus, vous dis-je pas?
De moment en moment ils sont dessus mes pas.
Je me veux retirer au fond de mon allée,
Car je ne me plais pas d'estre tant cajollée;
Encore celuy-cy jargonne incessamment,
Quoy qu'il fasse sans cesse un mesme compliment.

SCÈNE II

LE COLPORTEUR.

J'ay tousjours quelque chose avecque quelque chose,
J'ay des livres icy tant en rime qu'en prose [1] :
Le Duel de deux gueux dedans le Pré aux Clers;
J'ay les Noms des Filoux [2], la Misère des clers [3];
J'ay les nouveaux Edits, les nouvelles Gazettes;
J'ay la Commodité des bottes et garsettes [4];
J'ay le Remède aussi pour les pasles couleurs;
J'ay l'Amour des sergens, la Pitié des voleurs;
J'ay tous les Complimens de la langue françoise [5],
La Perte depuis peu d'une jeune bourgeoise
Au quartier que chacun nomme des Gravilliers [6];
J'ai le Contract passé dedans Hautbervilliers

1. La liste qui va suivre, et qui rappelle celle qui se trouve dans l'*Esperon de Discipline* d'Antoine de Saix (1532), où défilent aussi une foule de livres populaires, n'est pas facile à reconstituer exactement. Plusieurs des petits livrets, tous fort rares aujourd'hui, qui sont indiqués, n'y figurent qu'avec un titre tronqué, qui a rendu toutes nos recherches inutiles.

2. Le *filou*, qui était un type à la mode alors, figure dans plusieurs pieces : les *Amours de Filou et de Robinette*; l'*Estrange ruse d'un filou habillé en femme*, etc.

3. Le titre plus complet est la *Misère des Clers de procureurs*.

4. *Commodité des bottes en tous temps, sans chevaux, sans mulets et sans dnes, avec la gentillesse des manteaux a la Roquette et des cheveux à la garcette*. 1629, pet. in-8.

5. Ces *livres de compliments* se réimpriment encore, à Nancy, à Epinal, à peu près tels qu'ils étaient alors.

6. Cette rue existe encore dans le quartier Saint-Martin.



ALIZON

ALIZON FLEURIE

Sçachez donc qu'il est vray que Monsieur Karolu
De m'avoir pour sa femme est bien fort resolu

Acte II, sc. I.

Entre Guillot Grand-Jan et Gillette Ventrue[1];
J'ay le Cruel combat d'un cinge et d'une grue;
J'ay grande quantité de bons livres nouveaux;
J'ay la Manière aussi comme on sèvre les veaux,
Avec le Testament du bon Gaultier Garguille[2];
J'ay le Galand qu'il faut à une belle fille.
Voicy l'Invention pour prendre à toutes mains,
Utile aux procureurs autant qu'aux medecins;
J'ai le Pouvoir qu'on donne à chacune servante
De coucher au grand lict quand madame est ab-
J'ay les Perfections de la dame Alizon [sente[3];
Pour captiver chacun dans sa belle prison;
Dans un petit cahier j'ay la Bonté des femmes;
J'ay toute leur Malice en trois ou quatre rames;
J'ay la Methode aussi pour gagner force escus;
J'ay les listes ici des garces et cocus,
Et l'Art de les trouver jour et nuict sans lanternes;
J'ay comme il faut sortir sans payer aux tavernes;
J'ay quelque chose enfin pour tous les bons esprits.
Mais en criant ainsi je suis presque surpris.
Voilà le beau palais où loge ma maistresse,
Qui surpasse en beauté la Romaine Lucrèce.
Je sçay que mon humeur luy plaist extremement,
Que de ses amoureux je suis le cher amant:
Car, dès qu'elle m'entend, je vois son œil parestre,
Si ce n'est à sa porte, elle est à sa fenestre.
Puis qu'on ne lu'y void pas, sans doute elle est au
Adieu, belle prison de mes vieilles amours. [Cours.

FLEURIE.

En depit du vilain, j'ay honte de vous dire
Que j'ay lasché de l'eau à force de trop rire.
Mon Dieu! qu'il est plaisant! Si j'avois bien dequoy
Et que je le voulusse, il voudroit bien de moy;
Mais le profit qu'il fait à crier des gazettes
Ne pourroit en un an nous fournir de lunettes.
Non, ce n'est pas mon fait: j'ay des partis meilleurs;
Je ne veux empescher qu'il se pourvoye ailleurs.
Que le bon homme donc y cherche sa fortune.
O Dieux! qu'en voicy un qui souvent m'importune!
C'est maistre Jeremie. En voilà déjà deux.
Si l'on dit qu'à present je suis sans amoureux,
Avouez maintenant que c'est bien se meprendre.
Pour ne point m'amuser, je ne veux pas l'attendre,
Joint que j'attens icy mon autre serviteur,
Qui, peut-estre jaloux, feroit quelque malheur.

SCÈNE III

MAISTRE JEREMIE, *vieux soldat.*

C'est grand cas qu'aujourd'hui, dans le siècle où
[nous sommes,
On ne fait plus estat de la vertu des hommes,
Quelque belle action qu'ils puissent faire voir:
La recompense manque où finit le devoir. [queste.
La Toison d'or n'est plus l'honneur de leur con-
Depuis quatre-vingts ans que j'ay dessus la teste,
J'en ay près de cinquante endossé le harnois
Au service actuel de quatre de nos roys
Je me suis rencontré en quarante escarmouches
Où l'on tuoit le monde aussi dru que des mouches;
J'ay veu deux cens assauts, trois cens combats
[rangez;
J'ay veu des chasteaux pris et des bourgs saccagez:
J'ay veu grand nombre aussi de villes imprenables
Mises en des estats grandement deplorables:
Le fer, le feu, le sang, servoit à les punir;
Encore maintenant ce triste souvenir
Fait sortir de mes yeux abondance de larmes.
Enfin, depuis le temps que je porte les armes,
Pour me recompenser après tant de tourment,
Anspesade[1] on m'a fait dans un vieux regiment,
Quoy que, sans me vanter, j'aye fait des prouesses
Dont la moindre en effet meritoit des largesses
Telles qu'un puissant roy les doit à ses sujets
Lors qu'il a devant luy leurs vertus pour objet:
Car je me ressouviens que du temps du roy Charles,
Je fus presque assommé devant la ville d'Arles[2].
En ce temps je n'estois qu'un petit embrelin[3],
Goujat[4] suivant la cour, mais pourtant bien malin:
Car, trouvant un corps mort etendu sur la plaine,
J'estois tout le premier à luy tirer la laine.
Je fouillois au gousset s'il avoit de l'argent;
De courir au butin je n'estois negligent,
Et mesme ce grand jour que l'on dit de saint Gille,
Je demeuray tout seul de trois ou quatre mille.
Aux combats de Loudun, Saint-Denis et de Dreux[5],
J'estois couvert de sang tout jusques aux cheveux;
A ceux de Montcontour[6], d'Onneau[7], de Roche-
On perça mon chapeau estant en sentinelle; [belle[8],
Et, du temps d'Henry trois, le dernier des Valois,
On me nommoit partout le grand Mars des Fran-
[çois.
Soudain qu'il se faisoit quelque hardie entreprise,
Pour estre des premiers j'y courois en chemise.
Aussi, lorsqu'on donna la bataille à Coutras[9],
Un coup de fauconneau me perça les deux bras;
Et, du temps du feu roy, à la bataille d'Arques,
Je fus bien près d'aller au royaume des Parques;
Mesme en celle d'Ivry, il y faisoit si chaut
Qu'un autre homme que moy seroit mort à l'assaut.
Mais que diray-je encor de Fontaine-Françoise[10]
Où l'ennemy tousjours m'approchoit d'une toise?

1. Voici le vrai titre: *Plaisant contract de mariage passé nouvellement à Aubervilliers, le 35 de février 1333, entre Nicolas Grand-Jean et Guillemette Ventrüe. Ensuite le festin dudit mariage, apresté à la plaine de Long-Boyau.* Paris, 1627, pet. in-8.

2. *Le Testament de feu Gaultier Garguille*, 1634, pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans notre édition de ses *Chansons*, p. 149.

3. *La permission aux servantes de coucher avec leurs maitres, ensemble l'arrêt de leurs maistresses*, pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans nos *Variétés*, t. II, p. 237.

1. Voyez sur ce mot une note de l'une des premières pièces.

2. Pendant le voyage que Charles IX fit en Provence avec sa mère, en 1564.

3. Chargeur de chariots. — Le mot *embréler*, dans le sens de fixer un chargement sur une voiture avec des cordes, s'emploie encore.

4. Valet d'armée. — Ce qu'on appelle aujourd'hui le *brosseur* d'un officier s'appelait alors son goujat. « Il avait, lit-on dans *Francion*, p. 198, servy de *goujat* à un cadet d'une compagnie d'infanterie. »

5. Le combat de Dreux entre les catholiques et les huguenots est de 1562, celui de Saint-Denis de 1567, celui de Loudun de 1568.

6. Victoire du duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.

7. Aulneau dans le pays Chartrain. Le duc de Guise y fut vainqueur des huguenots en 1587.

8. Roche-la-Belle en Limousin, où Coligny eut un avantage sur le duc d'Anjou en 1569.

9. Victoire du roi de Navarre en 1587.

10. Dernière victoire d'Henri IV, en 1595.

Sans apprehension, le coutelas au poing,
J'abbatois les soldats comme on fauche le foin.
Enfin, l'on voit tousjours que maistre Jeremie
N'a non plus qu'autrefois la valeur endormie.
En ces troubles derniers, en tous les precedens,
Les effets de mon bras se sont veus evidens,
Et, quoy que j'aye acquis une immortelle gloire,
L'Amour a maintenant dessus moy la victoire.
Ce beau petit archer, ravissant mes lauriers,
Peut dire avoir vaincu le premier des guerriers.
Le feu, le fer, le plomb, la poudre ny la mèche
N'ont pu faire à mon cœur ce que m'a fait sa flèche.
Les attraits de Fleurie ont eu seuls le pouvoir
De me faire oublier le martial devoir.
Depuis que sa beauté loge dans ma poitrine,
A pas un autre objet je n'ay fait bonne mine;
Je n'en regarde aucun qu'avecque du mespris,
Voyant que leurs appas n'egalent ma Cypris.
Mais j'ay tant de malheur qu'en cherchant l'inhu-
[maine,
Je ne la trouve point pour luy dire ma peine.
Tantost un president l'emmène promener,
Tantost un conseiller vient chez elle disner;
Souvent elle est au Cours ou à la comedie.
Ha ! fi, fi de l'amour! il faut que je le die;
Exprès je viens icy pour trouver guarison
Lors que le medecin n'est plus à la maison.
Puis qu'un de mes amis m'a dit qu'elle est sortie,
Il me faut à demain remettre la partie.

SCÈNE IV

FLEURIE, M. KAROLU.

FLEURIE.

Hé bien ! que dites-vous de ce brave amoureux ?
Il est vaillant soldat, son cœur est genereux.
Mais quoy ! me marier à un homme de guerre,
C'est fonder mon espoir sur la force d'un verre :
D'un soldat, d'un coureur, d'un marinier aussi,
La femme est tousjours veufve, à ce qu'on tient icy.
J'en ay tant à choisir que j'ay crainte de dire,
Ainsi que beaucoup font, que j'ay fait choix du pire.
Quelqu'un le suit de près... Si je n'ay le trelu,
Celuy qui vient à moy, c'est monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Ma belle, c'est luy-mesme, à vostre humble service.
Si pour un tel honneur vous le jugez propice,
Il est prest d'obeir à vos commandemens.

FLEURIE.

Vous vous mettez tousjours dessus les complimens;
Mais, ne pouvant repondre à tout ce que vous dites,
C'est devant les pourceaux semer des marguerites.

M. KAROLU.

Je ne sçaurois souffrir telle comparaison.
Avecque un bon esprit vous avez la raison
Qui ne doit point ceder à personne du monde.

FLEURIE.

Ma science pourtant n'est pas beaucoup profonde.
Monsieur, pour m'obliger, ne m'entreprenez pas,
Car je ne vous dirois que du galimatias.

M. KAROLU.

Dans un sens tout parfait vostre rare eloquence
Des meilleurs orateurs tient la gloire en balance.

FLEURIE.

Si n'ay-je jamais leu que Rablais et Marot,
Dont à peine à present me souviens-je d'un mot.
Ces modernes autheurs ne me plaisent à lire
S'ils n'ont dans leurs romans le petit mot pour rire.

M. KAROLU.

Il n'y a point d'autheurs que vostre esprit n'ait leu.

FLEURIE.

Pas un d'eux ne ressemble à monsieur Karolu.

M. KAROLU.

C'est trop de vanité que vostre amour me donne.

FLEURIE.

Jamais un bon esprit n'en reçoit de personne.

M. KAROLU.

Le mien manquant aussi de cette qualité,
A ces divins autheurs sa gloire il a quitté [1].
Mais espargnez un peu vos amis, je vous prie,
Et croyez seulement que j'aime bien Fleurie.

FLEURIE.

C'est me rendre un devoir que je n'ay merité.
S'il m'est deu quelqu'honneur, c'est mon antiquité
Qui me donne cela par dessus la jeunesse,
Qui doit avec l'honneur respect à la vieillesse.

M. KAROLU.

Vostre age ne permet de tenir tels propos.
Vostre visage gay, vos membres si dispos,
Font voir assez l'eclat de vos beautez parfaites,
Qui fournissent l'amour de bottes d'alumettes,
Pour enflamer le cœur d'un amant comme moy,
Resolu maintenant de vous donner la foy
Si vostre affection accepte son service.

FLEURIE.

C'est justement fraper où mon desir se glisse.
A l'instant que mes yeux se sont jettez sur vous,
Ils ont veu dans l'abord un entretien si doux
Que, puisque maintenant l'occasion se treuve.
Vous estant hommeveuf, aussi bien que moy veufve,
Pour encore gouster quelque doux passe-temps
Et vivre ensemble ainsi le reste de nos ans, [ge,
J'ay creu qu'en vous prenant je ne perdrois au chan-
Pourveu que vostre esprit ne donne de louange
A ce petit sujet qui n'en merite pas. [cas.
Mais quoy! de peu de chose on fait souvent grand

M. KAROLU.

Vos mepris ne font rien qu'accroistre vostre gloire :
Desjà vous avez place au temple de Memoire,
Et c'est trop offencer ce que j'ay de plus cher.
De vous baiser icy je ne puis m'empescher,
Afin de reparer une si grande injure,
Que mon parfait amour ne veut pas que j'endure.

FLEURIE.

Holà ! n'approchez pas! Toubeau! tenez-vous bien,
Et dites, mon amy, que vous ne tenez rien.

1. Abandonné. — Ce mot se trouve avec ce sens dans Rabelais, Montaigne, etc.

Ha! monsieur Karolu, vous m'avez descoiffée,
Et jusques au mourir vous m'avez eschauffée.

M. KAROLU.

Ce plaisir est si doux, qu'il n'est point d'amoureux
Qui de mourir ainsi ne se creust bien-heureux.
Mais, Dieux! ce doux baiser m'interdit la parole.

FLEURIE.

Personne ne l'a veu : c'est ce qui me console.
Que j'aurois de regret si quelqu'un, par hazard,
A ce moment sur nous eust jetté son regard!
Je vous laisse à penser ce que l'on pourroit dire!

M. KAROLU.

Que ce sont des amans qui s'amusent à rire!

FLEURIE.

J'avoue bien qu'autrefois cela m'eust semblé bon;
Mais ma peau, ressemblant la coine d'un jambon,
Faisant voir aujourd'huy ma face rissolée
Comme une solle fritte ou à demy bruslée,
Rend tous mes serviteurs aussi froids qu'un glaçon.

M. KAROLU.

Tant mieux! en vous prenant j'auray chair et pois-[son.

FLEURIE.

Mais si telle action mes filles avoient veue?

M. KAROLU.

Quoy! voir baiser leur mère au milieu d'une rue!

FLEURIE.

Ouy, vrayment, je ne sçay ce qu'elles en diroient.

M. KAROLU.

Que deux parfaits amis grandement s'aimeroient.

FLEURIE.

Seroit à des enfans donner un bon exemple!

M. KAROLU.

Adieu, quelqu'autre jour nostre entretien plus am-[ple
Me donnera loisir de conclure avec vous...

FLEURIE.

L'offre que je vous fais...

M. KAROLU.

D'estre un jour vostre espoux.

FLEURIE.

Il faut tousjours courir au bien plus necessaire.

M. KAROLU.

Un partisan m'attend pour resoudre une affaire
Touchant certains avis que je luy vais donner
Sur la place du Change [1], où je vais promener.
C'est là que joliment se gagne la pecune,
Alors qu'en peu de temps on veut faire fortune.

FLEURIE.

Allez, faites profit; moy je vais au Bouquet
Jouer un triquetrac, ou peut-estre un piquet.
On me doit bien nommer la Perrette l'heureuse :
Voilà trois amoureux qui n'ont qu'une amoureuse!
Le noble, la justice, avec le tiers-estat,
A qui m'aura pour femme ont ensemble debat;
Mais pourtant celuy-cy a de bons exercices :
Il donne des avis, fait vendre des offices;
Il est gagne-denier [1], il poursuit des procez,
Et fait prester argent à rente ou interests.

SCENE V

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

N'estime plus, Amour, le pouvoir de tes armes,
Puisque ma passion n'a sceu gouster leurs charmes.
De dix milles objets que je vois dans la Cour,
Pas un jusqu'aujourd'huy ne m'a donné d'amour.
J'ay beau considerer l'excès de leurs merites,
Ils ont pour ma froideur des chaleurs trop petites.
Pour ne point captiver ma chère liberté
J'haïrois les appas d'une divinité;
Mais, quoy que mon humeur paroisse vagabonde,
Je ne laisse pourtant de cherir tout le monde.
Je caresse une dame autant comme un amy :
Je n'ay dans l'univers qu'Amour pour ennemy,
Et, quelque blasme encor qu'on donne à l'inconstan-[ce,
Je veux jusqu'au mourir suivre l'indifference,
Malgré tous les efforts de ce fils de Cypris.

ROSELIS.

Lasche! il faut que tu meure avecque ton mepris.

BELANGE.

Donnez-moy le loisir de tirer mon epée!

ROSELIS.

Il faut que dans ton sang la mienne soit trempée.

POLIANDRE.

Quel prodige est-ce icy? Deux frères inhumains
Pour se faire mourir ont les armes aux mains!
Il faut les separer sans davantage attendre.

ROSELIS.

En vain vostre secours tasche de le deffendre.

BELANGE.

Monsieur, obligez-nous de vous mettre à l'escart
Pour juger qui des coups aura meilleure part.

POLIANDRE.

Je veux auparavant sçavoir vostre querelle.

ROSELIS.

Vous n'en pouvez sçavoir une plus criminelle.

BELANGE.

Si vous appellez crime un conseil fraternel,
Je confesse en effet que je suis criminel;
Mais pourtant la raison, qui me doit rendre sage,
Ne m'a fait dire rien à ton desavantage.

ROSELIS.

Perfide! ose-tu bien proferer ce discours,
Me voyant en l'estat de terminer tes jours!
Icy je veux apprendre à ta jeune cervelle
Qu'en blasmant mon amour tu offences ma belle.

BELANGE.

Je meure si jamais j'ay voulu l'offencer!

POLIANDRE.

Sa satisfaction doit son crime effacer.

1. Au bout du *Pont-au-Change*, à l'entrée de la rue de la Joaillerie, ou se tenait la bourse du temps.

1. Courtier d'affaires à qui l'on donnait pour sa commission un denier par livre.

ROSELIS.

Pourquoy m'empeschez-vous de punir un infame
Qui jette son venin sur l'honneur d'une dame?

POLIANDRE.

Je ne souffriray point que l'on passe à l'effet,
Que mon juste desir vous n'ayez satisfait,
Et, de quelque costé que tourne l'injustice,
Je seray le premier à punir sa malice.

ROSELIS.

Fais-en donc le recit, mais si discretement
Que je n'aye sujet de mecontentement.

BELANGE.

Souvent l'occasion se montre favorable
A celuy que l'amour veut rendre miserable.
Dans le commencement que naist l'affection,
On ne void rien d'egal à cette passion.
Tout ce qu'on se propose en ce premier rencontre [1],
Doit, ce semble, arriver tel que l'esprit le montre;
Mais, helas! les effets en sont si differens
Que j'en voudrois les Dieux prendre pour mes ga-
Ce propos que je tiens ne me semble inutile [rends.
Pour faire voir l'etat d'un esprit bien fragile.
Mon frère, que le Ciel a veu naistre amoureux
Avec autant d'ardeur comme il est genereux,
Espris de la beauté d'une jeune etrangère
Qu'on ne nomme à la cour que la Belle bergère,
A tant flaté son mal par un espoir caché
Que dix ans de tourment ne l'en ont empesché.
Pendant les premiers feux de son dur esclavage,
La coquette tousjours luy faisoit bon visage,
Tout ce qu'elle a voulu n'a pas manqué d'effet:
Quand l'esprit ne l'a pu, le courage l'a fait.
Où la faveur n'a pu faire voir sa puissance,
Il a forcé les Dieux à prendre sa deffence.
Luy tout seul la ravit à Montreuil-sur-le-Bois,
Malgré tous les efforts de deux cens villageois.
Il est cause aujourd'huy que toute la noblesse
L'estime dans la cour autant qu'une princesse.
Mais, comme cet esprit remply de vanité
A veu que tout le monde admire sa beauté,
Que chaque courtisan sans cesse la caresse,
Mesme qu'un jeune duc l'appelle sa maistresse,
Sa grande ambition a porté ses esprits
A ne luy plus parler qu'avecque du mespris.
Si mon frère l'aborde, elle tourne visage;
Pensant la cajoller, elle entretient un page;
S'il presente sa main pour la mener au bal,
Peur de l'incommoder, elle prend un rival;
S'il presse sa raison de vouloir reconnoistre
Le veritable amour que son cœur fait paroistre,
Elle dit froidement qu'elle n'a rien promis
Qui les puisse empescher de vivre bons amis.
Voyez si c'est parler en termes d'une fille
Dont le nom seulement blesse nostre famille!
De simple villageoise elle a eu le bon-heur
D'estre par son credit au comble de l'honneur.
Mais elle cependant tout ce bien-fait oublie:
En luy faisant affront l'ingrate le publie;
Et, quand je pense icy dire mon sentiment
Qu'il ne doit pas paroistre insensible en aimant,
Prenant tous mes propos pour une grande injure,
Il me veut mettre à mort, pourveu que je l'endure.
Jugez doncques, Monsieur, si le sujet le vaut.

POLIANDRE.

Roselis en cela me semble un peu trop chaut;
Mais, pourveu qu'à l'amour son honneur il prefère,
Puis qu'à mon jugement il a remis l'affaire,
Je veux dire en passant, par forme de devis,
Qu'en ce cas sa raison doit suivre vostre avis,
Que vous devez tous deux vous aimer comme frères,
Sans jamais contre vous animer vos colères.

BELANGE.

Cet equitable arrest nous impose une loy
Que mon frère doit suivre aussi bien comme moy;
Toutefois, je crains fort qu'il y trouve à redire.

POLIANDRE.

Je ne crains pas aussi qu'il me vueille dedire.

ROSELIS.

Monsieur, nous vous avons trop d'obligation:
Vostre arrest prononcé, je suis sans passion,
Et, quoy que son effet me semble difficile,
J'espère avec le temps me le rendre facile.

POLIANDRE.

Adieu donc; cependant demeurez bons amis,
Et me tenez tous deux ce que m'avez promis.

BELANGE.

Plustost que d'y manquer je veux perdre la vie.

ROSELIS.

Ta resolution de la mienne est suivie,
Pourveu que desormais, paroissant plus discret,
Tu n'ailles à chacun decouvrir mon secret.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, FLEURIE.

SILINDE.

C'est trop dans le logis demeurer enfermée;
Le soleil, n'ayant plus sa force accoustumée,
D'un air plus temperé fait gouster les douceurs.
Clariste, Floriane, où estes-vous, mes sœurs?
Pour icy travailler apportez vostre ouvrage:
Nous nous divertirons avec le voisinage.

CLARISTE.

Avec mesme dessein nous devalions en bas.

FLORIANE.

Dejà pour commencer j'avois pris deux rabas.

---

1. Ce mot fut du masculin jusqu'à La Fontaine qui a dit encore dans son conte de *Richard Minutolo*:

..... Et les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.

Il y avait longtemps que Pasquier en avait fait la critique. Suivant lui, dire *un rencontre*, *un debte*, *un couple* c'etait « employer manières de parler familières non aux François, ains seulement aux Gascons. » (*Lettres*, liv. XVIII, lettre 1.)

SILINDE.

Ma sœur, apporte-moy une chaire [1] bien basse.

FLORIANE.

En voilà déjà deux. O Dieux! que je suis lasse!
Or sus, auparavant que je remonte en haut,
Pour n'y plus retourner, dites ce qu'il vous faut.

CLARISTE.

Dessus nostre buffet est mon poinct de Hongrie.

SILINDE.

Mon metier est auprès de sa tapisserie.
Petite paresseuse, hastez-vous de venir.

CLARISTE.

Il ne faudra rien qu'elle à nous entretenir,
Si son gentil esprit n'a point d'autres pensées.

FLORIANE.

Mes peines devroient bien estre recompensées.
Mais quoy! le droit d'aisnesse, avec sa primauté,
Me ravit bien souvent ce que j'ay merité.
Il faut que la plus jeune endure de l'aisnée,
Il faut tout luy ceder pour n'estre mal menée,
Il faut aller par tout, et bien viste marcher
Sans qu'aucune raison vous en puisse empescher.
S'il se trouve un party, sera pour la première;
La plus jeune tousjours demeure la dernière.
Enfin, s'il se pouvoit, pour les fort obliger,
Mon age avec le leur je voudrois bien changer,
Car j'ay bien du regret de ne les point voir femmes,
Et d'obeir tousjours à ces belles madames.

SILINDE.

Causeuse, taisez-vous! travaillez seulement,
Et nous donnez loisir de parler un moment.

FLORIANE.

Quand j'ay de la raison, je ne me sçaurois taire.

CLARISTE.

Vous estes d'une humeur grandement volontaire.
Il falloit ajouster à vostre beau discours
Qu'à la jeunesse aussi nous pardonnons tousjours.

FLORIANE.

Il est vray que souvent j'eusse esté bien tapée
Si, courant après moy, vous m'eussiez attrapée;
Mais ma fuite souvent m'a servy de pardon.

SILINDE.

Brisez sur ce propos pour en entendre un bon;
J'ay ce matin appris de ma bonne commère
Que monsieur Karolu recherche nostre mère,
Qu'à quel prix que ce soit il la veut espouser,
Mesme qu'en certain lieu l'on les a vus baiser.

CLARISTE.

O Dieux! est-il possible?

SILINDE.

Il est trop veritable,

Les articles ce jour seront mis sur la table,
Et maistre Jeremie, et ce vieux colporteur,
Ont leur congé tous deux avec grand crevecœur.

FLORIANE.

Ils me deplaisoient fort, quoy qu'ils me fissent rire,
Et j'avois, sans mentir, le dessein de leur dire.

CLARISTE.

Il est vrai qu'à ces deux je n'eusse consenty;
Mais monsieur Karolu, c'est un fort bon party;
On connoist sa lignée autant que son merite,
On sçait qu'il a du bien qui n'a point de limite,
Que partout chez les grands il est le bien venu,
Et qu'il est dans Paris de tout chacun connu;
Bref, il nous fait faveur d'estre nostre beau-père.

SILINDE.

Holà! n'en parlons plus, car voicy nostre mère.

FLEURIE.

Hé bien! que faites-vous? que dit-on au quartier?

FLORIANE.

Voilà l'un des garçons de nostre savetier
Qui vient de demander l'argent de deux semelles.

FLEURIE.

Taisez-vous! baboüine [1]. Est-ce là les nouvelles
Qu'aujourd'hui mon esprit veut entendre de vous?

FLORIANE.

Que nous aurons bientost un beau-père chez nous.

FLEURIE.

Mais regardez un peu, la petite rusée!
Qui lui peut avoir dit?

FLORIANE.

Madame la Rosée.

FLEURIE.

Puis que ma bequenot [2] me prend ici sans vert,
Je ne puis plus celer ce qu'elle a decouvert;
La mine est eventée au temps que l'on desire:
Aussi bien aujourd'huy falloit-il vous le dire.
Sçachez donc qu'il est vray que monsieur Karolu
De m'avoir pour sa femme est bien fort resolu;
Je crois que toutes trois vous en serez contentes.

SILINDE.

On nous estimeroit tout à fait imprudentes,
Si, voyant le bonheur nous presenter la main,
Nous ne courions après par un mesme chemin.
En cela nous devons suivre vostre sagesse;
Imitans vos vertus, nous suivrons la noblesse,
Et, puisque l'un et l'autre y sont tous deux portez,
Nous serons toutes trois d'egales volontez.

FLEURIE.

Ce discours me plaist fort. Tu ne dis rien, Clariste?

CLARISTE.

Elle a parlé pour moy.

FLEURIE.

Que tu me sembles triste!

1. C'était la première forme du mot *chaise*, qui ne doit d'être ce qu'il est qu'à la prononciation de Paris, qui volontiers mettait des *s* ou des *z* où se trouvaient des *r*. Sous Louis XIII, ce fut la forme admise par les gens de bon ton : « Quelques-uns, écrit Voiture (125e *Lettre*), disent encore *chaire*, sans que l'on se moque d'eux, mais il vaut mieux dire *chaise*. » Cette prononciation s'étendit jusqu'au mot *chaire* de professeur, *chaire* d'église. Dans la pièce de Montfleury, *les Bestes raisonnables*, scène 4, on lit :

Asnes dedans la *chaise*, aux Universités. »

1. Petite sotte. — La Fontaine l'emploie avec ce sens dans l'*Enfant et le Maître d'école*. On l'employait peu au féminin. *Babouin* servoit pour les deux genres. V. *Illustres proverbes*, ch. x.

2. Ce mot qui s'écrivait plus souvent *bequenaud*, *bequenaude*, voulait dire bavard, bavarde. Nous ne l'avons trouvé expliqué que dans Cotgrave. M. Littré l'a omis.

CLARISTE.

Vous me pardonnerez.

FLORIANE.

Ce teint blanc sans chaleurs
Ressemble extremement à des pâles couleurs;
Elle mange du sel, elle boit du vinaigre,
Pour avoir la peau blanche et le visage maigre.
C'est sans doute son mal.

FLEURIE.

Ha! que voicy grand cas [1]!

FLORIANE.

Il luy faut un mary.

FLEURIE.

Vous ne vous tairez pas?

FLORIANE.

J'auray bien de la peine.

FLEURIE.

En verité je jure...

FLORIANE.

Que, si vous me battez, il faudra que j'endure?

FLEURIE.

Entrez dans la maison, et nous laissez icy.

FLORIANE.

Bien! ne vous faschez pas! Je m'en allois aussi.

CLARISTE.

Je loue extremement le bon choix que vous faites.

FLEURIE.

Mon sentiment n'a point que des règles parfaites;
Je ne fais rien pour moy que ce ne soit pour vous.
Si je prends un mary, vous aurez des espoux
Selon vostre merite et plus à l'avantage
Oue je n'eusse pu faire au temps de mon vefvage:
Nous ferons seulement un petit dejeuner,
Et puis dans un batteau nous irons promener.

SILINDE.

Quand nous arrivera cette bonne fortune?

CLARISTE.

Telle on la peut nommer, puisqu'elle n'est com-[mune.

FLEURIE.

Peut-estre dès demain, selon l'occasion.

CLARISTE.

La haste apporteroit de la confusion,
Il vaut mieux retarder quelque peu davantage.

FLEURIE.

Quelqu'un vient m'aborder, changeons nostre lan-[gage.

SILINDE.

Nous irons promener, il est tout resolu.

CLARISTE.

Vrayment, bien à propos vient monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Je suis de la partie, et veux que soit dimanche.
Je porte avec du vin un bon pasté d'eclanche.
Pour un sou nous aurons un carrosse à courtaux,
Qui n'a pour le mener ni cocher ni chevaux.
Mais la Marne et la Seine, et quelque petit voile [1],
Conduit par un cocher vestu de grosse toile.

FLEURIE.

J'apprehende bien fort la pluye avec le vent.

M. KAROLU.

Au besoin ce chapron vous serviroit d'hauvent [2].

FLEURIE.

Hé bien, bien, mocquez-vous, vous estes à vostre [aise.

M. KAROLU.

Vous y serez aussi, pourveu que je vous plaise.

FLEURIE.

Ha! ne me raillez point, vous avez trop d'appas
Pour n'estre pas aimé par un sujet si bas.
Mais!...

M. KAROLU.

Quoy! vous soupirez?

FLEURIE.

Puis que mon cœur soupire [3],
C'est un signe certain qu'il n'a ce qu'il desire.

M. KAROLU.

Si vous me desirez, je suis du tout à vous.

FLEURIE.

Filles, entrez dedans, pour un peu laissez-nous.
Prenez place, Monsieur, et causons un quart d'heu-[re.

M. KAROLU.

Je ne pouvois avoir de rencontre meilleure.

SCÈNE II

M. JEREMIE, M. KAROLU, FLEURIE.

M. JEREMIE.

Souffriray-je un rival piller sur mes talons?
Quand je pense avancer, je tombe à reculons.
Je porte mon espoir à posseder Fleurie,
Lorsqu'un autre la sert sans craindre ma furie.
Sus, il faut que sa mort satisfasse ma foy.
Mais tout beau, parlons bas, ils sont proche de moy.
Je les veux accoster sous un autre visage,
Et par un fin discours remascher mon courage.
Que font icy tout seuls ces deux parfaits amans?

M. KAROLU.

Ils attendent l'honneur de vos commandemens.

M. JEREMIE.

Vos esprits sont contens?

M. KAROLU.

Donnons-luy des cassades [4].

FLEURIE.

Nous nous entretenions du temps des barricades.

1. Grande affaire — Louis XIV avait retenu cette expression en cours dans son enfance. Pour une affaire importante, il disait toujours : C'est un grand cas.

1. Ce mot, suivant son étymologie du latin *velum*, n'était alors du féminin dans aucun sens.

2. On avait dit d'abord *ostevent*, ce qui donnait bien le sens et l'étymologie : « Les deux costés, lit-on dans les *Voyages* de Montaigne (t. II, p. 394) sont couverts de grands *otevans*. »

3. C'est le proverbe : Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

4. Mauvaises excuses, défaites. — Régnier dit (sat. 10) « payer d'une caflade, » dans le même sens.

M. JEREMIE.

Aucun n'en peut parler de mesme comme moy,
Car, maheutre [1] en ce temps, je tenois pour le Roy.

FLEURIE.

Assisez-vous donc là pour nous dire, de grace,
Quel etrange malheur causa cette disgrace.

M. JEREMIE.

La religion seule apporta tous ces maux.
Deux contraires partis causèrent nos travaux :
Le party huguenot choque le catholique ;
Celuy-là des papots resiste à l'heretique.
Ainsi l'eau et le feu formèrent des debats
Qui par plus de dix ans troublèrent nos Estats.
Car après Henry trois, le grand roy de Navarre,
Des princes vertueux l'exemple le plus rare,
Succedant à son sceptre aussi bien qu'à ses mœurs,
Esprouva des Ligueurs les mauvaises humeurs.
En venant à Paris on luy ferme la porte ;
Sous un pretexte feint on le traite de sorte
Qu'avecques son armée il est contraint enfin
De resoudre sa force à la prendre par faim.
Il assiége ses murs : sa peine est inutile.
Chacun veut estre maistre en cette grande ville,
Chacun veut commander, chacun veut estre roy ;
On n'y trouve raison, ny police, ny loy.
Neantmoins à la fin leur esperance est vaine.

M. KAROLU.

Il est vray qu'à l'instant que feu monsieur du Maine [2]
Fut par le peuple eleu lieutenant general,
Du quartier de la Grève on me fit caporal.

M. JEREMIE.

De toutes nations du secours on mandie ;
Mais chacune à dessein jouant sa comedie
Est contrainte à manger, avec ceux de Paris,
Des chiens, des chats, des rats, avecques des souris [3].

FLEURIE.

O que de Lansquenets, d'Espagnols et de Suisses,
Regretoient l'aliment de leurs mères nourrices !
Ils ne vivoient sinon de raves et navets,
Qu'ils s'en alloient cueillir là haut sur ces marais [4],
Et, si je m'en souviens, le capitaine Jacques
Me fit don d'une miche assez proche de Pasques.

M. JEREMIE.

Sans doute que ce fut alors que deux batteaux
Passèrent malgré nous à la faveur des eaux.

FLEURIE.

Ce fut plustost le jour qu'on nomme des Farines [1].

M. JEREMIE.

Les Seize et l'Union causèrent vos ruines :
Car si le peuple uny aux volontez du roy
Les eust abandonnez, sous ce zèle de foy,
Ils n'eussent pas duré une seule journée.

M. KAROLU.

La cour de parlement estant emprisonnée,
Le peuple estoit trop foible et trop dans les dangers,
Pour penser resister au nombre d'etrangers.

M. JEREMIE.

Sous le visage faux d'un masque politique,
Chaque seditieux se disoit catholique ;
Mesme encore à beaucoup on ne le peut oster.

FLEURIE.

Voire, voire, vrayment vous m'en voulez conter.
Ma foy ! l'on ne fit rien que selon l'Evangile
Que les predicateurs preschoient en cette ville [2].

M. JEREMIE.

Pauvres esprits trompez [3] !

FLEURIE.

Holà ! n'en parlons plus,
Car nous en viendrions aux prises là dessus.

M. JEREMIE.

Si est-ce que pourtant je n'en ay point d'envie.
La Ligue plusieurs fois m'a presque osté la vie :
Car, voulant soustenir le party de mon roy,
Les femmes de Paris, se bandans contre moy,
M'eussent defiguré ; mais, par une sortie,
Pour eviter debat, je quittois la partie.

FLEURIE.

Tenez-vous asseuré que j'en ferois autant.
Nous appeller ligueurs, l'affront est important.
C'est tacher nostre honneur par une calomnie
Qui ne peut en effet estre par trop punie.

M. JEREMIE.

Si par la verité du discours commencé
Vostre esprit maintenant se trouve estre offencé,
C'est un signe certain qu'il en est quelque chose.

FLEURIE.

Brisons donc là-dessus. Votre discours est cause
Que la colère icy m'empesche de parler.

M. JEREMIE.

Plustost que vous fascher, j'ayme mieux m'en aller.

1. Les soldats du parti du roi au temps de la Ligue s'appelaient ainsi, à cause du gros bourrelet dont était garni le haut de leurs manches, et qui rappelait le *mahute* des oiseaux de grand vol, c'est-à-dire ce qui se trouve d'un peu plus gros au haut de leurs ailes. On lit dans le *Mascurat* de Naudé : « un carabin *maheutre*, c'est-à-dire du parti du roi. » En tête du petit libelle publié en 1594, *Dialogue du Maheustre et du Manant*, se trouve une gravure où le premier porte un pourpoint à *maheustre* de gendarme royaliste.

2. Le duc de Mayenne.

3. Cette famine du siége de Paris sous Henri IV, que le dernier a si cruellement renouvelée, pouvait sembler avoir été exagérée dans les détails qu'on trouve ici. Nous savons maintenant, par nous-mêmes, qu'on y peut croire. Il faut lire dans les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 40, combien de personnes moururent de faim « Bienheureux, dit la *Satire Ménippée*, qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien ; et bienheureux qui a toujours eu du pain d'avoine..... Il n'a pas tenu à monsieur le Légat et l'ambassadeur Mendosse, que nous n'ayons mangé les os de nos pères. » On veut parler ici du pain que les chefs de la Ligue voulaient qu'on fît avec les os pulvérisés du cimetière des Innocents.

4. Une partie du Marais était encore en *couture*, c'est-à-dire en culture. Le nom de certaines rues : *Culture Sainte-Catherine, de la Couture Saint-Gervais, de l'Oseille, du Pont aux choux*, y rappelle ce temps des maraichers.

1. Le 20 janvier 1591, Henri IV avait tenté de faire entrer dans Paris, d'accord avec quelques habitants, un certain nombre de ses soldats déguisés en meuniers et conduisant un convoi de farine. Le coup manqua. Le 20 janvier fut alors appelé *Journée des farines* ou *Jour de Sainte-Farine*. V. les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 370.

2. On sait que quelques curés de Paris, Boucher, de l'église Saint-Benoît, Guincestre, de Saint-Gervais, Pelletier, de Saint-Jacques, et un moine, le petite Feuillant, poussèrent en énergumènes, du haut de leur chaire, à la résistance contre le roi.

3. Il ne faut pas oublier que Jérémie, qui nous a dit qu'il avait été « maheustre, » tenait pour le parti du roi.

M. KAROLU.

Non, Monsieur, ne bougez.

M. JEREMIE.

Madame est en colère.

FLEURIE.

Il est vray, je la suis, je ne m'en sçaurois taire.

M. JEREMIE.

Vous me pardonnerez ; adieu jusqu'au revoir.
Penards [1], dans peu de temps vous verrez mon pou-

FLEURIE. [voir.

Hé bien ! ne voilà pas une excellente ruse ?

M. KAROLU.

Pour demeurer icy le galand n'a d'excuse.

FLEURIE.

Il m'importunoit fort.

M. KAROLU.

O le pesant fardeau !

FLEURIE.

Je le souhaitois fort au faux-bourg Saint-Marceau [2].

M. KAROLU.

Puis que nous voicy seuls, sans tarder davantage,
Il nous faut aviser à nostre mariage.

FLEURIE.

Je ne suys en cela que vostre volonté.

M. KAROLU.

Il faut premièrement changer de qualité :
Il faut que desormais vous soyez damoiselle [3] ;
Mais, parce que madame a l'emphase plus belle,
Il vous faut appeller, s'il vous semble à propos,
Madame Karolu ou de la Sausse-au-Ros :
C'est un bon fief que j'ay proche le Bourg-la-Reine.

FLEURIE.

Ha ! vrayment ! bien souvent il faudra qu'on m'y
Soit pour faire vendange ou en autre saison. [meine,

M. KAROLU.

Il faut qu'aussi dans peu vous changiez de maison,
Afin de s'eloigner de cette connoissance
Qu'on ne peut frequenter sans que l'honneur s'of-

FLEURIE. [fence.

Je marcheray par tout où vous desirerez ;
A tous vos bons desseins les miens sont mesurez :
Je ne sçaurois faillir dessous votre conduite.

M. KAROLU.

Pourveu que ma raison ait la vostre à sa suitte.
Ne nous amusons point à discours superflus.

FLEURIE.

Le temps ne permet pas que nous en fassions plus.

M. KAROLU.

Quand nous marirons-nous ?

FLEURIE.

C'est bien d'autres affaires.

M. KAROLU.

C'est aujourd'huy la fin des jours caniculaires [1].
Si vous le trouvez bon, ce sera pour demain.

FLEURIE.

Le temps est par trop bref pour y mettre la main ;
Il faut auparavant des habits à Fleurie.

M. KAROLU.

Nous trouverons de tout dedans la fripperie ;
Pour trois ou quatre escus nous louerons des atours
Qui nous pourront servir pendant deux ou trois jours.

FLEURIE.

Vous avez bien raison : car, pour mes trois fillettes,
Je les habilleray comme des bavolettes [2],
Tandis que le tailleur nous fera des habits.

M. KAROLU.

Voilà donc qui vaut fait : priez tous vos amis,
Mettez bon ordre à tout. Adieu, ma chère amante.

FLEURIE.

Adieu, mon petit cœur, je suis vostre servante.
Filles, filles, tost, tost, devalez viste en bas
Pour venir chez les Juifs [3] ; ne vous amusez pas.

SILINDE.

En quel lieu dites-vous ?

FLEURIE.

Droict à la juifverie,
Au logis de Lambert, sous la Tonnellerie.
Marchons, je vous diray le sujet en allant,
Que chacune de vous doit trouver excellent.

SCÈNE III

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

Favorables effets qui suivez mes caprices,
Que je suis redevable à tous vos bons offices !
Depuis quatre ou cinq jours je vois tous les plaisirs
Suivre les mouvemens de mes jeunes desirs.
Je ne vois dans la cour aucune courtisane [4],
Soit l'agreable Armille ou la belle Diane,
Qui, pour gouster l'appas de mon doux entretien,
A celui des plus grands ne prefère le mien.
J'ay par tout où je vais de nouvelles maistresses ;
L'une aime mes discours et l'autre mes caresses,
Et pas une pourtant ne se sçauroit vanter
D'avoir pu quatre jours mon esprit arrester.
Les beautez de la Cour me paroissent fardées :
Bien plus facilement je reçois les idées
D'un visage bourgeois et d'un œil innocent

1. Mot qui se trouve encore dans Molière, et qui signifiait ordinairement « vieux libertin. » On l'employait presque toujours avec l'adjectif qui le complète.

2. C'est-à-dire à l'autre bout de Paris, puisque la scène se passe au Marais.

3. On a vu par une note des pièces précédentes que c'était la qualification des personnes nobles, et qu'elles la prenaient même mariées.

1. La croyance du temps était que la canicule était funeste à l'amour, et par conséquent aux premières nuits de noce.

2. V. une note des pièces précédentes.

3. Tous les fripiers du quartier de la Tonnellerie et des piliers des Halles passaient pour juifs. Dans *Elomire hypocondre* on y fait méchamment des allusions contre Molière dont le pere se mêlait de friperie.

4. Ce mot se prenait encore dans le sens honnête de dame de la Cour, mais rarement, et celles pour qui on l'employait n'en étaient pas flattées.

Que d'un qui dans la Cour passe pour ravissant.
Le rouge me deplaist aussi bien que le plastre;
Poliandre jamais n'en peut estre idolastre,
Et, quelques grands effets que l'Amour fasse voir,
Pour vaincre mon esprit il n'a pas le pouvoir.
Aussi-tost qu'amoureux, je veux la jouyssance;
Dès que le mal me tient, je cherche l'allegeance,
Et j'ay tant de bon-heur en mon affection
Que je fais à l'instant mourir ma passion.
Voyez si mon plaisir ne doit pas estre extresme!
Roselis que voicy n'en reçoit pas de mesme.

ROSELIS.

Monsieur, fort à propos je vous rencontre icy
Pour tirer mon esprit d'un penible soucy.
Belange ce matin m'a depesché son page
Pour m'apprendre un duel où son honneur l'engage
A marcher pour second, sans autre passion :
Il faut rompre ce coup par quelque invention.

POLIANDRE.

On m'en a dit un mot aujourd'huy chez la reine;
Mais, croyant qu'il fust faux, je negligeois ma peine.
Toutesfois, puis qu'en fin le bruit se trouve vray,
Il y faut donner ordre, et sans plus de delay.
Quel sera leur combat?

ROSELIS.

D'une seule arme egale.

POLIANDRE.

En quel endroit sera-ce?

ROSELIS.

A la place Royale.

POLIANDRE.

Qui sont les combatans?

ROSELIS.

Floramante, Amindor
Et le jeune Adaman.

POLIANDRE.

Mais à quelle heure encor?

ROSELIS.

Dans une heure au plus tard, sans aucune remise.

POLIANDRE.

Allons, et soyez seur que je romps l'entreprise.

SCÈNE IV

M. JEREMIE.

Deplorable soldat, amant infortuné,
Maudit dix mille fois le jour que tu fus né!
Ta langue t'a trahy, ha pauvre Jeremie!
Voilà donc à present ta maistresse ennemie.
Celle de qui depend ta joye et ton bonheur
Delaisse ton amour et s'arme de fureur.
La Ligue est un sujet qu'à ta flame on oppose.
Karolu! Karolu! vous en estes la cause;
Mais soyez asseuré que, dès après-demain,
Nous nous verrons tous deux les armes à la main.
Je sçay que vivement vous poursuivez Fleurie
Afin qu'avecque vous elle se remarie,
Mesme que vous avez disposé son esprit
A me faire donner mon congé par ecrit.
Mais s'il se passe rien à mon desavantage,
Vous verrez ce que peut un homme de courage.
On ne me berne pas d'une telle façon,
Et Karolu n'est pas assez mauvais garçon.
J'entends battre un tambour : c'est un regiment [suisse [1]
Qui peut-estre aujourd'huy va faire l'exercice.
Pour apprendre que c'est, il faut que j'aille voir.

SCÈNE V

BELANGE, JEREMIE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE, *teste nue et sans pourpoint.*

Ha ciel! je suis perdu; le roy nous veut avoir!
Il y vient en personne, ou envoye sa garde.
Belange, où fuiras-tu? Tout chacun te regarde,
Nud teste, et sans manteau; tous tes gens t'ont quitté
Sans avoir l'un sur l'autre aucun prix emporté.
Se sauve qui pourra, je l'estimeray sage.

M. JEREMIE.

Je n'ay rien veu du tout.

BELANGE.

Je suis pris au passage;
Ce vieil soldat attend pour me prendre au collet.

M. JEREMIE.

Ha! monsieur, qu'est cecy?

BELANGE.

Je suis nud, sans valet,
Mesme au danger de voir ma fortune achevée,
Si par ton prompt secours elle ne m'est sauvée.

M. JEREMIE.

Que faut-il que je fasse? Aller droict au tombeau?

BELANGE.

Preste-moy ta casaque avecque ton chapeau,
Afin que, deguisé, j'esquive la menotte.

M. JEREMIE.

Oüy dà, très volontiers, car j'ay ma bourguignotte [2]
Et mon bonnet de nuict attachez à mon dos,
Qui pour un tel sujet viennent fort à propos.

ROSELIS.

O mon Dieu! le bon tour!

POLIANDRE, *paroissant au coin du theâtre avec Roselis.*

Belange se deguise.

ROSELIS.

Ne nous decouvrons pas.

BELANGE.

Sur tout gardons la prise.

M. JEREMIE.

Ne marchez pas si fort.

BELANGE.

Sauvons-nous vistement.

1. Les régiments suisses avaient une « batterie » de tambours particulière, qui se reconnaissait de loin. On régla sur son rhythme un air de chanson dont le refrain : « Colin tampon! » fort bien amené par le mouvement resta comme nom au tambour des Suisses.

2. Casque, *morion* ou *salade*, que les Bourguignons de Charles le Téméraire avaient porté les premiers. V. une note des précédentes pièces.

M. JEREMIE.

Je le connois de veuë, et non pas autrement.
Que sçay-je maintenant si ce n'est point un drolle
Qui pour mieux m'attraper me vient jouer ce rolle?
Monsieur, allons moins viste!

BELANGE.

Ha! messieurs, suivez-moy:
Vous sçaurez à loisir d'où provient mon effroy.

ROSELIS.

Toubeau, frère, toubeau, pour un moment arreste.

BELANGE.

Voulez-vous, m'arrestant, que je perde la teste?

ROSELIS.

Non! mais t'oster la peur dont je te vois transi.

M. JEREMIE.

Je ne sçay pas à quoy doit aboutir cecy,
Mais voilà des façons qui ne me plaisent guère;
Je crains que ma casaque aille voir la fripière.

POLIANDRE.

Belange, hé quoi! la peur a gagné vostre cœur:
Ce n'est pas le moyen de demeurer vainqueur.
Or sus, rasseurez-vous, et croyez qu'une feinte
Aux quatre combatans a causé cette crainte.
Le tambour n'a batu que pour l'amour de vous,
Et comme avec dessein de se saisir de tous.

ROSELIS.

Puis que la feinte a eu l'effet que l'on desire,
Allons vous r'habiller pour à loisir en rire.

M. JEREMIE.

Je veux aller après.

BELANGE.

Camarade, suy-nous.

M. JEREMIE.

Je n'ay pas garde aussi de m'eloigner de vous.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. KAROLU, FLEURIE, LE BATELIER, CLARISTE, FLORIANE; M. MARRON, *muet.*

M. KAROLU.

Allons, chère moitié, faire une promenade.

FLEURIE.

Filles, n'oubliez pas nostre capilotade.

LE BATELIER.

A Chaillot! à Chaillot[1]! Allons, un sol chacun!

FLEURIE.

Nous ne desirons pas estre avec le commun.

1. C'est ce cri du batelier des *promeneurs* descendant la Seine, qui est resté dans la langue du peuple, pour envoyer *promener* les gens qui ennuient.

M. KAROLU.

Nous voulons un batteau pour nostre compagnie.

LE BATELIER *paroist avec son batteau couvert.*

Monsieur, en voilà un.

FLEURIE.

Sus! sans ceremonie,
Entrons, monsieur Marron[1]; rangeons-nous à ce [coin.

LE BATELIER.

Avec les gens d'honneur je ne marchande point:
Pour payer ma voiture en monnoyes gentilles
Je me contenterois d'une de ces trois filles;
Elles ont le tein vif et l'œil bien eraté[2].

SILINDE.

Vrayment ce batelier n'est pas trop degousté.

CLARISTE.

Tu n'as rien qu'à choisir et prendre la plus belle.

LE BATELIER.

Ne vous mocquez-vous point?

FLORIANE.

J'en dis autant comme elle.

LE BATELIER.

Ma mère, l'autre jour, filant à son rouet,
Me disoit qu'une fille avoit un beau jouet,
Et depuis ce temps-là j'ay une frenaisie
Qui ne sçauroit sortir hors de ma fantaisie;
Je ne dors nuict ny jour, je me sens tout emeu
Sans que j'aye la fièvre.

FLEURIE.

O le plaisant camu!

M. KAROLU.

Il faut l'entretenir, il nous fera bien rire.
Quand on est amoureux c'est un cruel martyre;
L'esprit inquieté ne prend point de repos,
Et puis l'occasion se rencontre à propos
Pour vous faire jouir de l'objet qu'on desire.

LE BATELIER.

Je n'entends point du tout ce que vous voulez dire.

M. KAROLU.

N'as-tu jamais aymé?

LE BATELIER.

Ouy, j'ayme bien l'argent.

M. KAROLU.

O Dieux! que ton esprit est peu intelligent!
Quand je parle d'aimer, c'est une creature.

LE BATELIER.

J'avois un petit chien de fort bonne nature,
Qui dansoit, qui sautoit: je l'aimois comme moy,
Et quand il fut noyé, je pleuray, par ma foy.

FLEURIE.

Tu ne reponds pas bien à ce qu'on te demande.

LE BATELIER.

Parlez plus clairement, afin que je l'entende.

1. On lit dans la liste des personnages que celui-ci est muet. On verra qu'il ne manque pas à son rôle.
2. Vif, gai. — On disait, suivant Leroux, dans son *Dictionn. comique*, pour une personne alerte et délurée, « elle est *ératée*, comme une potée de souris. »

M. KAROLU.

La fille a des appas si doux et si charmans,
Que qui ne l'aime point vist sans contentemens.

LE BATELIER.

La fille à vostre conte est donc une sorcière ?
Je me souviens d'un jour que nostre chambrière,
Seule dans le logis, me prenant au menton,
M'eust, je pense, etranglé, sans un coup de baston
Que je luy dechargeay bien serré sur la teste,
Qui fit qu'en s'en allant elle m'appella beste,
Lourdaut, niais et sot, que j'estois sans amour,
Et que je meritois de ne plus voir le jour.

FLEURIE.

Vrayment, c'estoit aussi de trop rudes caresses.

SILINDE.

De pareils serviteurs n'auroient point de mais-[tresses.

CLARISTE.

Pour moy je sçay fort bien que je n'en voudrois pas.

FLORIANE.

Ny Floriane aussi, fust-il prince icy bas.

FLEURIE.

En devisant, voyez en quel endroit nous sommes.

M. KAROLU.

Amy, mets-nous à bord, nous passons les Bons-[Hommes [1].

FLEURIE.

Allons tous dans le bois faire nostre festin.

CLARISTE.

Viens, batelier.

LE BATELIER.

J'y vais.

SILINDE.

Il est encor matin.

SCÈNE II

ROSELIS, POLIANDRE, BELANGE.

ROSELIS.

Allons après disner à l'Hostel de Bourgogne.

POLIANDRE.

Allons plustost au Cours, à Vincenne, ou Boulogne.

BELANGE.

Je croy qu'il vaudroit mieux jouer un coup de dez,
Ou bien voir la Critique où nous sommes mandez.

POLIANDRE.

Pour estre renfermez la saison est trop belle.
On void tousjours au Cours [2] quelque dame nou-[velle;
Joint que la promenade en ce temps doux et beau
Nous fait sembler Paris estre un triste tombeau.

BELANGE.

Bien donc, le rendez-vous?

ROSELIS.

Devant les Thuilleries.

POLIANDRE.

Dans une heure, à cheval, j'y suis, sans railleries.

SCÈNE III

KAROLU, FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, LE BATELIER, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

M. KAROLU.

M'amour, as-tu rien veu de plus delicieux
Que la douceur de l'air et l'odeur de ces lieux?
En verité, ce bois est un sejour aimable.

SILINDE.

Un de ses tapis verts nous servira de table.

FLEURIE.

Choisissons un bocage où le soleil haussant
Ne puisse nous y voir non plus que le passant.

SILINDE.

Après avoir par tout fait exacte reveue,
En voilà le plus beau qui paroisse à ma veue.

M. KAROLU.

Arrestons-nous y donc, et sans confusion
Que l'on apporte icy nostre provision.

CLARISTE.

La faim commençoit fort à me faire la guerre.

FLORIANE.

Voilà nostre gondolle à la place d'un verre [1].

FLEURIE.

Là, monsieur Karolu, entamez ce pasté :
Il charme l'odorat par sa suavité.

M. KAROLU.

Il est encor meilleur quand la langue le gouste;
L'Amoureux n'a jamais fait de si bonne crouste.

FLEURIE.

Il est fort excellent. Là, mes filles, tastez :
Jouissez en ce lieu de toutes privautez.

SILINDE.

O ma sœur, qu'il est bon!

CLARISTE.

Vrayment j'en suis ravie.

FLORIANE.

Je n'en ay point mangé de meilleur en ma vie.

1. Les *Minimes* de Chaillot.— La porte de Passy, sur le quai de Billy, s'appelait, à cause d'eux, *Porte des Bonshommes*. Une rue de Chaillot s'appelle encore ainsi.

2. Le Cours la Reine, seule partie des Champs-Élysées qui fût alors fréquentée, et où, à certains jours de la semaine, affluaient les voitures et les cavaliers.

1. Le mot dit fort bien la chose : c'était un verre en forme de gondole vénitienne : « Nous appelons gondole, dit Claude Fauchet au chapitre 1er des *Orig. des chevaliers, armoiries*, etc., un certain vaisseau à boire, de la ressemblance qu'il a avec certains bateaux passagers dont on se sert à Venise pour passer les canaux. » Dans le *Francion* de Sorel (liv. XI), Hortensius boit largement avec un verre de cette forme, qui peu à peu le fait chavirer : « Il se voulut mettre un petit sur la débauche, et ayant en main un verre de Venise fait en gondole, il dit : « La Philosophie qui disoit que les « navires qui estoient sur terre estoient les plus asseurés, enten- « doit parler de celles-ci. » Il existe au Louvre, dans la collection Sauvageot, sous le no 1226, un verre vénitien du XVIe siècle, qui a cette forme.

FLEURIE.

Donnez au batelier.

M. KAROLU.

Amy, voilà pour toy.
Prenez, monsieur Marron, et puis voicy pour moy.
Comme on dit qu'il fait bon de pescher en eau [trouble,
J'ay trouvé dans le fonds un morceau de gras dou- [ble,
Qui vaut en verité autant qu'un perdereau.

FLEURIE.

Nous avons apporté du vin avec de l'eau.

M. KAROLU.

Or sus, beuvons un coup, et si l'on me veut croire,
Nous chanterons après un petit air à boire.

FLEURIE.

La musique est complette en monsieur Karolu.

CLARISTE.

Chantons les tricotets [1], ou bien le lanturlu [2].

M. KAROLU.

Tousjours un air nouveau charme mieux les oreil- [les.

LE BATELIER.

Escoutez donc le mien, je chante des merveilles.

Air du Batelier.

C'est une folle vanité
Que d'estimer l'antiquité,
Car les murs de Babylone
Ne sont plus veus de personne;
Le grand collosse de Rhodes
Est cheu dans les Antipodes.
Ce beau temple de Diane
N'est plus rien qu'une cabane.
Du Phare la renommée
A mis sa gloire en fumée,
Et ces grandes pyramides
Ne sont que des places vuides.
Le simulacre Olympique
N'est qu'une triste relique,
Et ce riche mausolée
N'est plus qu'une vieille allée.
Mais le vin et les bouteilles
Ce sont bien d'autres merveilles.

Hé bien! qu'en dites-vous? J'aurois fort bonne voix
Si je ne mangeois point ny chastaignes ni noix.

M. KAROLU.

Ton air n'est pas mauvais; mais escoute le nostre,
Et puis tu jugeras qu'il en vaut bien un autre.

Air.

Rire et chanter tousjours,
C'est une chose aimable;
Mais trève de discours
Lors que l'on est à table:
Car ces plaisirs de vent
Ne me font point d'envie.
Boire et manger souvent
C'est bien passer sa vie.
La musique est un bien
Qui vainement me touche,
Sinon quand je n'ay rien
Pour mettre dans ma bouche.
Le son d'un instrument,
Le récit d'une histoire,
Me plaisent rarement,
Si ce n'est après boire.
Tous les jeux où l'on voy
Que l'esprit se reveille
Ne gagnent rien sur moy
Quand je tiens la bouteille.
Mon divertissement
Depend de cette belle;
Je suis sans mouvement
Estant éloigné d'elle.

(*Poliandre et les autres paroissent au coin du bois.*)

POLIANDRE.

Page, tiens nos chevaux à la porte du bois.

BELANGE.

J'entends proche de nous un doux concert de voix.

ROSELIS.

O Dieu, je suis ravy! l'excellente musique!

(*Répétition des couplets.*)

POLIANDRE.

On la peut à bon droict appeler angelique;
Mon oreille jamais n'a rien ouy de plus doux.

BELANGE.

Pour les envisager doucement coulons-nous.

FLEURIE.

C'est assez de musique, il faut que chacun dance.

ROSELIS.

Allons les accoster avant que l'on commence.

POLIANDRE.

L'éclat de ces beautez charme mes sentimens.

BELANGE.

Mon ame à leur aspect n'a plus de mouvemens.
Je croy que sous l'habit de ces trois bavolettes
Nous voyons de la Cour les dames plus parfaites.

ROSELIS.

Par ce deguisement quelque dessein caché
Nous sera decouvert.

POLIANDRE.

Je suis bien empesché
A former un sujet pour faire ma harangue:
Mercure, assiste-moy de ta divine langue.

FLEURIE.

Batelier, vistement, allez, retirez-vous:
Il n'est pas de besoin qu'on vous voye avec nous.

LE BATELIER.

N'arrestez pas long-temps, de peur qu'il ne m'en- [nuye.

SILINDE.

Voici des cavaliers.

LE BATELIER, *sortant.*

Nous aurons de la pluye.

POLIANDRE.

Messieurs, excusez-nous si l'importunité,

1. Air d'une danse fort gaie, qui se dansait en rond. L'expression « tricoter des jambes, » pour dire danser, en vient.
2. V. une note des pièces précédentes sur cette chanson.

Nous faisant oublier nostre civilité,
Force nos actions à paroistre insolentes,
Venans troubler l'accord de vos voix excellentes;
Mais les rares beautez que nous voyons icy,
La bonne compagnie et la musique aussi
Nous attirent à vous sans autres artifices,
Sinon pour vous offrir nos très humbles services.

M. KAROLU.

Nous vous avons, Messieurs, trop d'obligation;
Mais vous venez trop tard pour la collation.
Il falloit vous haster un petit davantage,
Pour gouster du pasté, du fruit et du breuvage
Que l'on avoit exprès apportez en ces lieux.

FLEURIE.

Filles, discretement gardez le serieux :
Voilà trois cavaliers de très belle apparence.

ROSELIS.

Mais nous ne venons pas pour troubler vostre dance.
Continuez, ou bien nous rebroussons chemin.

M. KAROLU.

Vous dancerez aussi.

FLEURIE.

Messieurs, prenez la main,
Et pour vous mettre en train je diray la première.

POLIANDRE.

Et moy, je vous promets de dire la dernière.

Chanson de Fleurie.

J'ay bien le meilleur homme
Qui soit dedans Paris.
En tous lieux il me nomme
Sa gentille Cloris.
Nous pissons dans mesme pot,
Nous nous baisons à gogo,
Nous chantons tan-tire-li-ra-lire
Sans jamais nous dire mot.

Il decrote mes chausses,
Ma cotte et mon plisson,
Et fait de bonnes sausses
Tant à chair qu'à poisson.
Nous pissons, etc.

Tout le menage il range
Le soir et le matin,
Et si ne boid ne mange
Que quand je n'ay plus faim.
Nous pissons, etc.

BELANGE.

L'excellente chanson! que l'air est ravissant!

M. KAROLU.

Voilà comme l'on prend un plaisir innocent.

FLEURIE.

Ne vous en moquez pas. Clariste, dis la tienne :
Elle vaut pour le moins autant comme la mienne.

CLARISTE.

Un rhume quelque peu m'empesche de chanter,
Et si je vous la dis, c'est pour vous contenter.

Chanson de Clariste.

Que sert de me prier de vous aimer, Silvie?
Mon ame, en verité, n'en eust jamais d'envie.
Je sçay bien que vos yeux ont de charmans appas,
Mais sur tout vous aimez, et moy je n'aime pas.

A quoy servent ces pleurs alors que l'on me baise?
C'est jetter beaucoup d'eau dessus un peu de braise.
Je sçay bien que vos yeux, etc.

A quoy bon ces soupirs qui sortent de vostre ame?
C'est du vent qui d'amour veut eteindre ma flame.
Je sçay bien que vos yeux, etc.

ROSELIS.

Dieux! la bonne chanson!

POLIANDRE.

Je confesse à cette heure
Que je n'en ay jamais entendu de meilleure.

BELANGE.

Ces dames que voicy n'en diront-elles pas?

FLEURIE.

Le temps nous presse trop : il faut doubler le pas.
Dites viste la vostre, et puis dans le carrosse
Nous allons remonter pour estre à une nopce
Où nous sommes ce soir obligez d'assister.

POLIANDRE.

Eh bien! pour obeir je vais doncques chanter :

Chanson de Poliandre.

Les loix que l'Amour nous donne
Ont de si charmans appas
Que qui ne les gouste pas
Ne doit jamais voir personne.
Pour obeir à l'Amour
Que chacun baise à son tour.

Cette ordonnance est si belle
Que l'amant n'est pas courtois
Qui ne la suit qu'une fois
Estant auprès sa fidelle.
Pour obeir, etc.

C'est contre luy faire un crime,
Puis que ce dieu des amans
Veut qu'on baise à tous momens
Pour son nom mettre en estime.
Pour obeir, etc.

FLEURIE.

O ma fille! après luy il a tiré l'eschelle!
La tienne maintenant ne me semble plus belle.
S'il est aussi courtois qu'il est prompt à baiser,
Autant de sa chanson il ne peut refuser.

POLIANDRE.

Cette obligation me semble trop petite
Pour servir des sujets de si rare merite.

M. KAROLU.

C'est assez pour ce coup.

POLIANDRE.

Dites-nous, s'il vous plaist,
Le nom de vostre hostel.

M. KAROLU.

Au milieu du Marest.
Demandez Karolu (c'est ainsi qu'on me nomme) :
On vous l'enseignera.

ROSELIS.

Vous estes un brave homme.
Nous ne manquerons pas de nous donner l'honneur
D'aller vous visiter.

M. KAROLU.

Ce nous sera faveur.

ROSELIS.

Cependant permettez que nostre main vous meine
Jusqu'à vostre carrosse.

FLEURIE.

Ha ! seroit trop de peine.
Bien qu'un mechant habit nous couvre par effet,
Nous n'abuserons pas de l'honneur qu'on nous fait.
Demeurez donc, Monsieur, avecques vostre suitte.

POLIANDRE.

Je baiseray ses mains avant que je les quitte.

SILINDE.

Monsieur, laissez cela : vous vous incommodez.

POLIANDRE.

Je le veux, puis qu'ainsi vous me le commandez.

ROSELIS.

Madame, obligez-moy, cependant nostre absence,
D'avoir de Roselis quelquesfois souvenance.

CLARISTE.

Si je vous puis servir par ce doux souvenir,
Croyez qu'il me viendra souvent entretenir.

BELANGE.

Madame, absent de vous Belange ne peut vivre :
S'il vous quitte de l'œil, son esprit vous veut suivre.
Bref, son bien ne depend que de vostre amitié.

FLORIANE.

Peut-estre quelque jour en auray-je pitié.

FLEURIE.

Bon soir, Messieurs, bon soir.

FLORIANE.

J'ay des cartes, ma mère.

FLEURIE.

Tant mieux : dans le batteau c'est pour jour un hère[1].
Toutesfois il fait beau.

M. KAROLU.

Il ne faut craindre rien.

FLEURIE.

D'icy jusqu'à Paris je marcheray fort bien.
Allons-y doucement : c'est autant d'exercice.

M. KAROLU.

Ma lassitude aussi vous fera prejudice.
J'ay bien peur que ce soir je ne couche avec vous.

1. Le *hère* était un jeu de cartes apporté par les lansquenets allemands, avec un autre plus célebre qui a gardé leur nom. Il y fallait un certain nombre de joueurs, un seul gagnait, qui restait le *Herr*, seigneur. C'est aujourd'hui le jeu de *l'as qui court*. Louis XIII enfant commença les cartes par ce jeu. V. *le Journal* d'Hérouard, 30 décembre 1605. Le grand Dauphin le jouait encore, ainsi que l'autre jeu allemand : « Monseigneur, dit Dangeau (19 janv. 1686), joua au *hère* et ensuite au *lansquenet*. »

FLEURIE.

Allons, allons, causeur, ne faites pas le fou.

M. KAROLU.

Et nostre batelier on payra de la sorte ?

FLEURIE.

Ce bon monsieur Marron loge contre sa porte ;
Il nous obligera de luy porter l'argent.

M. KAROLU.

Allons, je ne crains pas qu'il m'envoye un sergent.
Mais le pauvre garçon aura beau nous attendre :
Il croira qu'on aura son gousté[1] voulu vendre.

SCÈNE IV

LE BATELIER.

Encore que le jour commence à decliner,
Je ne vois point mes gens devers moy cheminer.
Ils n'apprehendent point de mauvaise fortune ;
S'ils s'en estoient allez, que j'en aurois bien d'une !
Je serois bien payé de ma peine aujourd'huy ;
Jamais je ne mettrois ma fiance en autruy.
Tousjours argent contant avant que je demarc.
Le monde maintenant me semble bien avare :
Pour avoir beu deux coups, mangeant des reliquas,
Un louis de trente sols payera mon repas.
C'est vendre un peu trop cher une telle denrée.
La campagne n'est plus du soleil eclairée :
Il s'en va toute nuict. Ha ! je suis attrapé !
Ils ont heureusement de mes mains échappé.
Que l'on void de mechans dans le temps où nous [sommes !
Il faut que mon batteau je remène aux Bons-Hommes.
Peut-estre, en m'en allant, trouveray-je quelqu'un.
A Paris ! à Paris ! allons, un sol chacun.

SCÈNE V

BELANGE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE.

Ne me le celez plus.

POLIANDRE.

Je confesse, Belange,
Que je sens dans mon ame un mouvement etrange.
L'amour jusqu'aujourd'huy, cedant à mes desirs,
N'a pas eu le pouvoir de troubler mes plaisirs ;
Mais, depuis que Silinde a fait voir son visage,
Aussi beau qu'un soleil au sortir d'un nuage,
La glace que mon cœur conservoit là dedans
A perdu sa froideur par divers accidens.
Mes deux yeux ont porté la chaleur dans mon ame ;
Ses belles actions ont allumé la flame ;

1. Collation du tantôt, de midi à deux heures, dont le nom est resté. Un livre sur les mœurs françaises du milieu du XVII[e] siècle, *Notitia regni Franciæ a Johanne Limnæo*, 1655, in-4[e], p. 755, en donne ainsi l'étymologie : « Ce repas est appelé *goûter*, parce qu'étant moins copieux, on ne paraît en quelque sorte que goûter les aliments, au lieu de s'en rassasier. » Dans le peuple on disait manger « un morceau. » Le *lunch* anglais n'est que la traduction de ce dernier mot.

Mon esprit s'est flatté d'un vain contentement,
Et l'espoir a charmé mon divertissement.
Mais, puis que je vous dis mon secret veritable,
De me dire le vostre il est bien raisonnable.
Confessez librement que Floriane aussi
A mis dans vostre esprit un semblable soucy,
Et Roselis après avouera que Clariste
Luy a fait oublier sa bergère Floriste.

BELANGE.

De quoy me serviroit de vous dissimuler?
Mes yeux trop clairement vous l'ont dit sans parler.
Je diray franchement que jamais nulle dame
N'a tant qu'elle gaigné de pouvoir sur mon ame,
Et, puis que je la vois sortable à mon humeur,
Je desire l'avoir par les degrez d'honneur.

ROSELIS.

Une simple bergère est plus qu'une princesse,
Alors que la vertu s'est jointe à sa bassesse.
Aussi ma qualité, qui flate mes esprits
Par l'espoir d'epouser une dame de prix,
Portoit mon jugement à quelque repugnance
Contre le plus bel œil qui soit dedans la France.
Clariste, c'est le tien, dont l'extrême beauté
Triomphe maintenant dessus la vanité;
Toutes tes actions luy sont de durs martyres :
Elle void tes vertus au dessus des empires;
Elle void dans tes feux les siens ensevelis;
Bref, elle ne tient plus le cœur de Roselis.

POLIANDRE.

Estrange effet d'amour! admirable rencontre!

BELANGE.

Pourveu qu'à nos desseins favorable il se monstre,
Et que nos chers objects bruslent de mesmes feux,
Il aura fait ce jour six parfaits amoureux.

POLIANDRE.

Avisons entre nous au moyen salutaire
Qu'il faut pour sagement conduire cette affaire.

ROSELIS.

Pour l'acheminement de cet heureux project,
La chanson à danser servira de sujet.
L'entrée en leur logis nous est desjà permise
En leur allant porter vostre chanson promise,
Et Belange avec moy vous accompagnera.
Ainsi chacun de nous sa maistresse verra.

POLIANDRE.

Il faut s'aprivoiser et frequenter chez elles [1].
Je croy que c'est leur bien qui les fait damoiselles.
Mais n'importe, chacune a des perfections
Qui relèvent l'estat de leurs extractions.
Portons là nos desseins et faisons voir au monde
Que c'est sur la vertu que nostre esprit se fonde.

BELANGE.

Il faut nostre visite executer demain,
Si le roy ne va point coucher à Saint-Germain [2].

1. *Fréquenter* se prenait alors comme verbe neutre. Molière a dit dans les *Femmes savantes* (act. I, sc. 1), tout à fait comme ici :

Sans doute je le vois qui fréquente chez nous.

2. En 1635, époque où cette pièce fut jouée, c'est là que le roi, lorsqu'il n'était pas au Louvre, résidait le plus souvent.

POLIANDRE.

Sans doute, il n'y va pas, car l'on tient chez la reine
Le voyage remis jusqu'à l'autre semaine.

ROSELIS.

Le plus tost vaut bien mieux, de crainte d'un rival.

POLIANDRE.

Allons-nous en tous trois remonter à cheval;
En nous en retournant, nous penserons au reste.

BELANGE.

Pour moy, je ne croy pas qu'aucun me la conteste.

SCÈNE VI

M. JEREMIE, KAROLU, FLEURIE, LES ASSISTANTS AU CHARIVARIS [1].

M. JEREMIE *et ses camarades.*

Pareil à ces hibous qui ne vont que de nuit,
Je n'oserois paroistre où le soleil me luit.
Après le mauvais tour que m'a joué Fleurie
Il faut que ma raison, cedant à ma furie,
Pour vanger cet affront fasse un charivaris
Dont jamais on n'ait fait le semblable à Paris.
Je n'ose me monstrer où la gloire m'appelle
Qu'à l'instant mes amis ne m'entretiennent d'elle.
L'un dit que Karolu seul a causé ce mal,
Qu'il a surpris l'esprit de ce sot animal,
Que je meritois bien d'avoir la preference;
L'autre s'offre second si j'en veux la vengeance;
Enfin, chacun pour moy veut porter le cartel,
Et jusque dans le sein donner le coup mortel.
J'ay dans mon regiment quatre cens camarades
Qui s'en iroient chez luy faire mil algarades
Dessous l'authorité de mon consentement;
Mais j'ay trop de courage et trop de jugement :
Je ne veux point mesler personne en ma querelle;
J'ay la force à la main et la raison pour elle,
Joint qu'on m'accuseroit d'un crime d'assassin.
Poursuivons seulement nostre premier dessein.
Or sus donc, mes enfans, hardiment que l'on sonne;
Faisons un si grand bruit que Paris s'en estonne;
Faisons que la rumeur de tous ces instrumens
Aille avecque frayeur reveiller ses amans;
Mais à mon premier cri qu'aussi-tost chacun cesse.
Çà, voilà la maison; frappons, le temps nous presse.

(*Ils font le charivaris, puis Jeremie dit :*)

Or, ecoutez, petits et grands :
C'est qu'aujourd'huy dame Fleurie
A Karolu se remarie,
Aagé de soixante et quinze ans.
S'il ne luy peut faire d'enfans,
Je suis bien d'avis qu'il m'en prie.

(*Ils recommencent le charivaris, et M. Karolu paroist à la fenestre, disant :*)

Qui sont ces insolens parlans ainsi là-bas ?

1. Ce mot se trouve là dans son premier et véritable sens : le *charivari* en effet n'était pas autre chose qu'une sérénade de cris et de bruits de casseroles, donnée aux vieilles femmes qui se remariaient, comme fait ici Alizon. M. Edélestand Du Méril, dans sa brochure si érudite, *Formes de mariage*, p. 81-82, a donné sur cet usage de curieux détails.

Sus, sus, ma halebarde avec mon coustelas,
Mon pistolet, mon casque! Allez ouvrir la porte.
Des pierres vistement! despeschons, que je sorte.

FLEURIE.

Ha! monsieur Karolu, vous ne sortirez pas.

M. KAROLU.

Aux voleurs! aux voleurs!

M. JEREMIE.

Retournons sur nos pas,
De peur que la commune, à present eveillée,
Ne vous vienne engager dedans une meslée.

M. KAROLU.

Je vous tueray, pendards!

FLEURIE.

Je les assommeray!

M. KAROLU.

Je n'entends plus de bruit, chacun s'est retiré.
Que nous avons icy un pauvre voisinage!
Aucun n'a pas monstré seulement son visage.

FLEURIE.

C'est parce qu'à la nopce ils n'ont esté mandez.

M. KAROLU.

Allons nous recoucher.

FLEURIE.

Je vous prie, attendez.

M. KAROLU.

Despeschons vistement.

FLURIE.

Je crains que ces belistres
Ne reviennent bien tost casser toutes nos vitres.

M. KAROLU.

Maudits soient les maraux! Sans ce bruit survenu,
J'aurois desjà basty un petit Karolu.
Mais je m'en vengeray, la chose est très certaine,
Et maistre Jeremie en portera la peine.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

CLARISTE.

Dure necessité contraire à mon bon-heur,
Que vous tyrannisez le respect et l'honneur!
Le mortel captivé sous vostre triste empire
N'ose ouvrir à son cœur ce que l'esprit desire.
Le respect est à bas, et la grandeur le fuit.
L'homme necessiteux voit la peur qui le suit;
Mil apprehensions cherchent le miserable,
Alors qu'il veut cacher son estat deplorable;
La tristesse est sa mère, et son père un regret
De n'oser decouvrir à chacun son secret.
Ce n'est pas sans raison que je tiens ce langage:
On me fait prendre icy ce gentil equipage,
Et cependant mes sœurs, aussi bien comme moy,
Pour aspirer si haut n'ont pas assez de quoy.
Nous ne sommes pourtant qu'enfans d'obeissance;
Nostre felicité depend de l'esperance,
Si le ciel, qui peut tout, a pour nous de l'amour,
L'espoir que nous avons peut arriver un jour.
C'est donc à luy qu'il faut faire nostre prière,
Suivant le sentiment de nostre bonne mère,
Afin que les effets, favorisant nos vœux,
Donnent à nos desseins des succez bien heureux.
Helas! si Roselis sçavoit combien je l'aime,
Combien pour le servir mon desir est extreme,
Sans doute sa raison me voudroit preferer
A toutes les beautez qu'il pourroit adorer;
Mais qui l'asseurera de mon obeissance,
Si ce n'est mon service avec ma bien-veillance?
Aucun autre, en effet, ne luy peut temoigner.
S'il vient nous visiter, sera beaucoup gaigner;
Mais j'apprehende fort que la chanson promise
Nous fasse long-temps voir leur visite remise.
Pourtant, si ces messieurs l'executent ce jour,
C'est un signe certain qu'ils sont touchez d'amour.
Laissons-en la conduite à la bonne fortune.
O mon Dieu! qu'à present Silinde m'importune!

SILINDE.

Ma sœur, tu ne sçay pas un secret important?
Floriane aujourd'huy n'a point l'esprit contant.
Belange asseurement luy donne dans la veue;
Contre son naturel, je la vois toute emeue,
Triste, pensive; enfin c'est un grand changement.

CLARISTE.

Il faut donc confesser qu'elle est sans jugement,
Veu l'inegalité de l'un avec que l'autre.

SILINDE.

Pourquoy? mon sentiment est donc contraire au vostre?
Floriane est gentille, et Belange a du bien.

CLARISTE.

La beauté maintenant est un foible moyen:
Il faut que la richesse accompagne les belles,
Ou bien, en ce temps-cy, point de partis pour elles.
Le plus triste visage, en parlant contre moy,
Est autant estimé pourveu qu'il ait dequoy.

SILINDE.

La vertu toutefois merite quelque chose.

CLARISTE.

C'est un grand argument que ton esprit propose,
Dont l'explication, trop longue, à mon avis,
Me fera couper court pour changer de devis.

SILINDE.

Dis ce qu'il te plaira, mais neantmoins confesse
Qu'après une beauté l'on void tousjours la presse;
Elle a cent serviteurs contre une laide deux.

CLARISTE.

Tu t'engages, ma sœur, dans un piége hazardeux:
Tu soustiens les beautez à cause de la tienne.

SILINDE.

Helas! en verité, je ne pense à la mienne:
C'est un trop bas sujet pour nous entretenir.

CLARISTE.

A quelqu'autre dessein tu veux doncques venir?

Ton parler d'action et ton cœur qui souspire
Cache quelque secret que tu ne veux pas dire.

SILINDE.

Point du tout, sans mentir.

CLARISTE.

Dis ce que tu voudras,
Mais un soupçon conceu tu ne m'osteras pas.

SILINDE.

Quel?

CLARISTE.

C'est que Poliandre a glissé dans ton ame
Quelque douce chaleur de l'amoureuse flame.

SILINDE.

Je ne le pense pas.

CLARISTE.

Tu rougis neantmoins.
Va, va, je n'en veux point de plus fermes temoins.
Il n'en faut pas tant dire en ce temps où nous sommes,
Mais pleust à Dieu, mes sœurs, que ces trois gentils- [hommes
Eussent pour nous aimer un desir genereux!

SILINDE.

Roselis, en ce cas, seroit ton amoureux.

CLARISTE.

Je m'en contenterois.

SILINDE.

Que tu fais bien la fine!
Quand tu veux deguiser que tu fais bonne mine!
Que tu m'as battu froid [1] dans le commencement!

CLARISTE.

La crainte à ta raison servoit de truchement.
Dès que pour me parler tu as ouvert la bouche,
J'ay porté mon esprit sur le mal qui te touche.

SILINDE.

Je confesse vrayment que c'est bien deviner;
Mais aussi j'ay sujet de beaucoup m'étonner,
Maintenant que je vois Roselis dans ton ame,
Toy qui faisois tantost des leçons à ma flame;
Je venois bien icy me confesser au loup.

CLARISTE.

Nos trois cœurs ont esté frappez d'un mesme coup,
Et, pourveu que celuy des amans ne soit moindre,
Ma sœur, asseurement nous ne devons nous plain- [dre.
Mais où va Floriane?

SILINDE.

Elle vient à grand pas.

FLORIANE.

Mes sœurs....

SILINDE.

Que voulez-vous?

FLORIANE.

Ces messieurs sont là-bas;

1. Locution qui est restée. M. Littré qui la cite, au XVIIe siècle, d'après Saint-Simon, aurait pu faire remarquer qu'elle est d'origine latine, ou *frigus* froid, comme on le voit par un passage de Sénèque (*Epist.* 122) se disait pour *disgrace, haine*. Ces hémistiches d'Horace (Lib. II, Sat. 1, vers 62) :

.... Metuo..... ne quis amicus
Frigore te feriat.

ne peuvent par exemple se traduire que littéralement : « Je crains qu'un ami ne te batte froid. »

Ils demandent Monsieur, Madame, ou bien leurs [filles.

SILINDE.

Allons au devant d'eux, paroissons bien gentilles.
Rangez bien tout icy. Courons tost.

CLARISTE.

Ho! ma sœur,
Que le Ciel aujourd'huy nous promet de bon-heur

SCÈNE II

POLIANDRE, SILINDE, ROSELIS, CLARISTE, BELANGE, FLORIANE.

POLIANDRE.

Afin de n'estre pas accusé de paresse,
Je viens, chastes beautez, acquitter ma promesse:
Cette chanson promise hier dedans le bois
Pour vous la presenter nous fait venir tous trois.

SILINDE.

Messieurs, vos actions sont les vrais temoignages
Des vertueux desseins qui portent vos courages:
Par les humbles effets que vous nous faites voir,
Nous manquons de vertu autant que de pouvoir
Pour reconnoistre un jour une faveur si grande.

POLIANDRE.

L'honneur à nos esprits cette gloire demande;
Les loix de la noblesse et de l'humilité
Pour servir vos beautez n'ont rien de limité.
Aussi, quand le devoir est estimé service,
On ne sçauroit jamais rendre un meilleur office.

CLARISTE.

Si par un tel estime, encor qu'injustement,
Nous pouvons vous donner quelque contentement,
Messieurs, asseurez-vous qu'il tient place en nostre [ame
Du plus grand qui jamais fust receu d'une dame.

ROSELIS.

Ha! que parfaitement vous sçavez obliger!
Je vois bien que par là vous voulez vous vanger;
Mais, quoy que vous fassiez, je veux, par jalousie,
Voir ceder vos desirs à nostre courtoisie.

FLORIANE.

La bonne volonté ne manquera jamais,
Et si vous n'en voyez quelqu'effet desormais,
Accusez le destin, dont la noire malice
Nous ravit le bon-heur de vous rendre service.

BELANGE.

A faire l'impossible on n'est point obligé:
La volonté suffit, si l'effet negligé
N'impute à la raison le sujet de la faute.

SILINDE.

Vostre conception me semble un peu trop haute.
Demeurez sur ce point, pour prendre seulement
Sur ces chaires [1] icy le repos d'un moment.

POLIANDRE.

Nous pouvons librement discourir un quart d'heure.

SILINDE.

Vous trouveriez ailleurs occasion meilleure.

1. Chaises. — V. une note plus haut.

CLARISTE.

Prenez nostre entretien par divertissement.

ROSELIS.

On n'en sçauroit trouver un qui soit plus charmant.

POLIANDRE.

Aucun n'a jamais pleu davantage à mon ame.
Il faut fort franchement vous avouer, Madame,
Que vos perfections ont tant gagné sur moy
Que mon cœur desormais ne suit plus d'autre loy.

SILINDE.

Monsieur, vous me flattez d'une esperance vaine,
Vous dont la qualité vaut le prix d'une reine.

ROSELIS.

Que je serois heureux si de mes actions
Quelqu'une pouvoit plaire à vos perfections!

CLARISTE.

Puis qu'en toutes façons chacune est salutaire,
Je ne sçaurois penser qu'elles puissent deplaire.

BELANGE.

Madame, croirez-vous que dans vostre entretien
Je trouve en verité mon plus souverain bien?

FLORIANE.

Jugerez-vous, Monsieur, que mon cœur incredule
M'advertit que le vostre à present dissimule?

POLIANDRE.

La feinte et la grandeur ne font point de sejour
Où loge le sujet d'un veritable amour.

SILINDE.

Quoy que la passion en donne une asseurance,
Il faut tousjours douter de la perseverance.

ROSELIS.

J'espère avec le temps, servant vostre beauté,
Luy monstrer les effets de ma fidelité.

CLARISTE.

Certaine opinion où mon ame est plongée
Me dit qu'asseurement la vostre est engagée.

BELANGE.

Je meure si j'aimay jamais en aucuns lieux,
Sinon depuis hier, que je vis vos beaux yeux.

FLORIANE.

Alors qu'un courtisan desire nous surprendre,
Il est fort mal-aisé de s'en pouvoir deffendre.

POLIANDRE.

Les preuves se verront dans les occasions
Qui pourront confirmer nos persuasions.

SILINDE.

Je trouve fort aisé de dire que l'on aime;
Mais de le croire aussi le peril est extreme.

ROSELIS.

J'ay chery quelque temps un astre de la cour;
Mais son lasche mepris a banny mon amour.

CLARISTE.

J'apprehende bien plus que ce soit l'inconstance
Qui marque vostre esprit de son indifferance.

BELANGE.

Si mon contentement depend de vous servir,
Mauvaise, voulez-vous ce bon-heur me ravir?

FLORIANE.

L'amant veut qu'on le croye en toutes ses paroles,
Quoy que le plus souvent il dise des frivoles [1].

POLIANDRE.

Si nous avions icy un moment de loisir,
Je vous declarerois quel est nostre desir.

SILINDE.

Monsieur, vous le pouvez: l'occasion presente
Rendra par ce moyen nostre ame fort contente.

ROSELIS.

Poliandre tout seul sçait quel est mon dessein,
Comme pareillement j'ay le sien dans mon sein.

CLARISTE.

Pour moy, je jugerois que ce qui vous ameine
Est pour passer le temps peut-estre une semaine.

BELANGE.

Mon espoir, appuyé d'un desir genereux,
Me donne en vostre endroit le titre d'amoureux.

FLORIANE.

Encore qu'il fust vray, je n'oserois vous croire,
Mon merite, Monsieur, n'approchant vostre gloire.

POLIANDRE.

Après que dans la Cour j'ai veu chaque beauté,
J'ay trouvé que la vostre a l'honneur emporté.

SILINDE.

Sçachant trop les deffauts qui sont en mon visage,
Mon esprit n'est point vain pour croire ce langage.

ROSELIS.

Croyez qu'il n'est sur terre aucun objet mortel
A qui plustost qu'à vous mon cœur dresse un autel.

CLARISTE.

J'estime grandement un choix si favorable;
Mais un feu violent n'est pas beaucoup durable.

BELANGE.

Plustost que de manquer à cherir vos appas,
Je voudrois que le Ciel me donnast le trespas.

FLORIANE.

Avant que de causer un malheur si funeste,
Je voudrois que le mien fust à tous manifeste.

POLIANDRE.

Madame, nous venons pour apprendre de vous
(En qualité d'amans) si vous voudrez de nous.

SILINDE.

L'offre d'un si grand heur est d'une consequence
Qui merite, Monsieur, que nostre esprit y pense.

ROSELIS.

Pourveu que vous n'ayez point d'autre serviteur,
Roselis quelque jour gagnera vostre cœur.

CLARISTE.

Clariste et ses deux sœurs, que vous voyez presentes,
En matière d'amour sont beaucoup innocentes.

BELANGE.

Je voy bien que le Ciel a soin de nos amours,

1. Pris substantivement, comme ici, ce mot était bien vieux. Nous ne le trouvons guere que dans la *Nef des fous*, en 1499, fol. 43, verso. « Ne enterre pas ton entendement de ces frivoles. »

Puisque pas un rival n'en interrompt le cours.

FLORIANE.

Nostre peu de beauté nous cause ce dommage,
Mais sur d'autres aussi vous avez l'avantage.

POLIANDRE.

Nous avons de vous trois fait une élection,
Suivant le mouvement de nostre affection.
Pensez-y meurement, et croyez que la feinte
N'exerce son pouvoir sur une ame contrainte.

SILINDE.

Pour eviter le bruit de quelques differends,
Nous en prendrons avis de nos proches parens.

ROSELIS.

L'affaire le merite avecque diligence,
De crainte que le roy ne nous meine en Provence[1].

CLARISTE.

Vous en aurez demain la resolution.

BELANGE.

Nous vivrons cependant dans l'apprehension
Qu'il se trouve à nos vœux quelque demon contraire.

FLORIANE.

Non, non, ne craignez pas, la chose est volontaire :
On nous aime par trop pour forcer nos plaisirs.

SILINDE.

On ne nous marira que selon nos desirs.

CLARISTE.

Pourveu que nostre père à ce dessein consente,
Croyez que nostre mère en sera fort contente.

POLIANDRE.

Nous nous estions promis le bon-heur de les voir ;
Mais puis qu'ils n'y sont pas, par un juste devoir,
Nous leur rendrons demain la semblable visite.
Cependant la nuict vient : il faut que chacun quitte
Son charmant entretien. Avant nous separer,
De vos commandemens voulez-vous m'honorer ?

SILINDE.

Si je puis commander en qualité d'amante,
Je veux que vostre esprit me croye sa servante.

POLIANDRE.

L'honneur de vous servir m'est un tresor si cher
Que je mourray plustost que de m'en empescher.

ROSELIS.

Madame, obligez moy de vostre bien-veillance,
Et de mon amitié je vous donne asseurance.

CLARISTE.

Monsieur, soyez certain que, selon mon pouvoir,
En toute occasion je vous le feray voir.

BELANGE.

Adieu donc pour ce jour, reyne de ma pensée !
Jamais vostre beauté n'en peut estre effacée.

FLORIANE.

Monsieur, ce m'est un bien qui part d'un naturel
Plus courtois qu'amoureux ; toutefois il est tel
Que j'en feray tousjours une estime incroyable,
Afin qu'en vous servant je vous sois agreable.

SILINDE.

Hé bien ! mes chères sœurs, quels sont vos sentimens
Sur le doux entretien de nos parfaits amans ?
Pour moy, je vous diray le mien sans flatterie :
C'est qu'ils parlent tous trois sans nulle raillerie.

CLARISTE.

Il est facile à voir : leur emulation
Temoigne clairement quelle est leur passion.
Je n'ay rien entendu que des paroles bonnes,
Et veu des actions dignes de leurs personnes.

FLORIANE.

Si l'on peut du projet parvenir à l'effet,
C'est un très grand plaisir que la vertu nous fait ;
Il en faut consulter avec nostre beau-père,
Qui vient tout à propos avecque nostre mère.

M. KAROLU.

La coustume est ainsi : les femmes de Paris
Doivent une visite aux parens des maris.

FLEURIE.

La mode est importune aux personnes aagées.
Ceux qui font telles loix nous ont des-obligées,
Et, pour mon regard seul, j'ay les deux pieds si las
Que très asseurement je n'y retourne pas.

M. KAROLU.

Les nouveaux mariez font cela d'ordinaire.

FLEURIE.

On ne m'y tiendroit pas si c'estoit à refaire.

M. KAROLU.

Quoy ! vous estes desjà dedans le repentir ?

FLEURIE.

Je dis naïvement la chose sans mentir,
Mais tant de parenté deplaist fort à Fleurie.

M. KAROLU.

Hé bien ! nous n'irons plus. Parlons bas, je vous prie :
Silinde et ses deux sœurs nous viennent aborder.
Mes mignonnes, quelqu'un m'est venu demander ?

SILINDE.

Qui croyez-vous que c'est ?

M. KAROLU.

Monsieur de la Fustaille.

FLEURIE.

C'est ma sœur, Vieux Thodis, ou madame Racaille.

FLORIANE.

Non, ce sont ces messieurs trouvez dedans le bois,
Qui temoignent avoir de l'amour pour nous trois.

FLEURIE.

Floriane, vrayment, vous estes trop hardie.

FLORIANE.

Sçachant la verité, il faut que je la die.

FLEURIE.

Je n'ay point encor veu rien de plus effronté.

CLARISTE.

Il est vray qu'ils sont pleins de bonne volonté :
Ils nous ont fait icy mil offres de services
Que l'on lit sur leur front estre sans artifices.

1. En 1635, les Espagnols avaient fait une descente de ce côté, et l'on craignit que le roi n'eût besoin de s'y rendre, dans le cas où le secours qu'y avait porté M. de Vitry n'eût pas été suffisant. — Nous penserions d'après ce détail, d'une actualité tres-courte, très-fugitive, que la piece est de cette année 1635, et que la date de 1637 n'est que celle de son impression.

M. KAROLU.

Ne vous y fiez pas : ces esprits si courtois
Pour mieux vous attraper font ainsi les matois.

SILINDE.

Non, veritablement, je n'y void rien à craindre :
Leur ame, sans mentir, ne sçait que c'est de feindre.
Les sermens qu'ils ont faits, avec leurs actions,
Nous informent assez de leurs affections.

FLEURIE.

Ha! que n'estois-je ici! En trois mots et sans peine
J'aurois leu dans leur cœur le dessein qui les meine.

CLARISTE.

Il ne faut point douter qu'il est fort bon pour nous :
Chacun d'eux dès demain s'offre pour nostre epoux;
Ils vous viendront eux-mesme en faire la demande.

FLEURIE.

J'ay de la peine à croire une faveur si grande,
Et je crains que, sçachant nostre incommodité,
Ils ne cherissent plus l'habit ny la beauté.

SILINDE.

Je ne le pense pas; la parfaite noblesse
Consiste à preferer l'honneur à la richesse,
Joint qu'à tous ces perils leurs esprits disposez
Ne craignent seulement que d'estre refusez.

M. KAROLU.

Vous n'avez rien promis qui nous puisse deplaire?

CLARISTE.

Que de suivre en cela vostre avis necessaire.

M. KAROLU.

Laissons-les donc venir.

FLEURIE.

O filles! qu'à propos
On vous a mis ce jour ces habits sur le dos!
Vous passez auprès d'eux pour jeunes damoiselles.

FLORIANE.

Il s'en trouve beaucoup qui ne sont point si belles.

M. KAROLU.

Il est vray, je vous jure.

FLEURIE.

Allons, mon petit cœur,
Prendre sur le soupper quelque peu de vigueur.

M. KAROLU.

Entrez tousjours devant; faites mettre à la broche.
Mais que veut ce soldat qui près de moy s'approche?
Las! ce jeune garçon n'est guère resolu.

SOLDAT.

Monsieur, est-ce point vous qu'on nomme Karolu,
Mary d'une Alizon en beautez sans exemple,
Et qu'on m'a dit loger dans les Marais du Temple?

M. KAROLU.

Mon enfant, c'est moy-mesme.

SOLDAT.

Un guerrier immor- [tel]
Pour voir vostre valeur envoye ce cartel.

M. KAROLU.

Voyons, de quelle part?

SOLDAT.

C'est de nostre anspesade.

M. KAROLU.

Je suis fort aise, amy, d'une telle ambassade.

CARTEL

de maistre Jeremie à monsieur Karolu.

Si tu te veux monstrer quelque peu genereux,
Rends-toy demain matin derrière les Chartreux,
Où le vaillant autheur des belles entreprises
Se trouvera tout seul à six heures precises;
Et, comme il a le cœur autant bon que courtois,
Des armes du combat il te donne le choix.

(*Au Soldat.*)

Voilà qui va fort bien. Adieu, mon camarade,
Je m'y rendray demain avec une estocade[1]
Qui vient du chevalier qu'on appeloit Longis.

SOLDAT.

Adieu; n'oubliez pas vostre adresse au logis.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

M. JEREMIE.

Resolu de mourir ou d'avoir la victoire,
Je marche maintenant sur le champ de la gloire;
L'honneur de mon duel, predestiné du sort,
Me donne dans une heure ou la vie ou la mort.
Vous, generosité, hardiesse, vaillance,
Force, adresse, bon-heur, agilité, prudence,
Ne m'abandonnez pas en ma necessité.
Je n'ay jamais tremblé devant une cité,
Et, songeant au combat que je vais entreprendre,
A peine ay-je le cœur de me pouvoir deffendre ;
Quelque secret caché cause ce changement,
Et peut-estre le Ciel ne veut pas autrement.
Karolu me fait peur, et cent fois une armée
N'a point donné de crainte à ma droite animée.
J'executois des faits reservez au dieu Mars,
Je cherchois de la gloire au milieu des hazards;
Et maintenant, poltron, une seule personne
Espouvante ton ame et ton courage estonne!
Ah! sans doute, l'amour opère ces effets,
Et d'un œil de travers il regarde mes faits.
Mais que dis-je, ignorant! ce demon ne void goutte.
S'il oste son bandeau, c'est donc qu'il me redoute?
S'il void clair à present, c'est afin d'eviter
Les traicts que contre luy ma fureur peut jetter.
Que ne peut en ce siècle un guerrier de ma sorte,
Lors que la jalousie et la fureur l'emporte?
Hardiment sa valeur s'attacheroit aux cieux,
Et contraindroit l'Amour d'abandonner ces lieux.
Alizon, ton mepris cause tout ce desordre;

1. Épée à la vieille mode, très-affilée de la pointe ou *estoc*. Elle était fort longue; de là le jeu de mot sur le chevalier Longis, de qui Karolu dit qu'elle lui vient. Les *mystères* l'avaient rendu célèbre : le Romain qu'on y voyait percer Jésus-Christ de sa lance, s'appelait Longis.

Cette fascheuse envie a sur moy voulu mordre ;
Mais j'espère dans peu monstrer à ton mignon
Qu'il ne m'a deu traiter en petit compagnon ;
Je vais, comme un oyseau, le prendre à la pipée,
Quand chez un fourbisseur j'auray pris une espée.

SCÈNE II

FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE.

FLEURIE.

O mon Dieu, qu'est-ce cy, las! que je viens de voir!
Mes filles, accourez! je suis au desespoir!
Je n'ay plus de mary! vous n'avez plus de père!

SILINDE.

Helas! elle se pasme. Hé! qu'avez-vous, ma mère?

FLEURIE.

Voyez dans ce papier le sujet de mon dueil,
Qui vostre père et moy conduit dans le cercueil.
Le pauvre homme en sortant l'a laissé sur la table,
Afin de m'avertir de sa mort lamentable.

LETTRE

de monsieur Karolu a Fleurie, que Silinde lit.

M'amour, un vieil soldat, plus jaloux qu'amoureux,
M'a fait faire un appel derrière les Chartreux.
Mon courage et l'honneur veulent que j'y compare [1].
Adieu, chère moitié! le destin nous separe.
Ne vous affligez pas; ayez soin seulement
De me faire dresser un riche monument.

SILINDE.

Juste Ciel! de quel œil voyez-vous nos fortunes?
Ne confessez-vous pas qu'elles ne sont communes,
Puis qu'estant sur le point d'atteindre le bon-heur,
Vous les faites mourir par un coup de malheur? [mes,
O mes sœurs! c'est ce jour qu'il faut verser des lar-
Puis que pour nous vanger nous n'aurons que ces
Il faut que le torrent de tant de tristes pleurs [armes.
Aille aujourd'huy noyer l'autheur de nos douleurs.

CLARISTE.

O que ce foible espoir contente mal mon ame!
Chères sœurs, je me meurs, la vengeance m'enflame;
Il faut que mes deux mains fassent mourir celuy
Qui nous cause à present tant de mal et d'ennuy.

FLORIANE.

Helas! que ces discours me semblent inutiles!
Cherchons, pour le sauver, des moyens plus faciles;
Et, s'il n'est point trop tard, courons vite après eux
Empescher du combat l'evenement douteux.

FLEURIE.

Mes enfans, c'en est fait, il a trop de courage
Pour n'avoir jusqu'icy mis l'escrime en usage;
Pourtant, sans plus tarder, je croy qu'il faut plustost
Aller en diligence avertir le prevost,
Afin que promptement il leur donne des gardes
Qui, pour les separer, portent des hallebardes.

CLARISTE.

C'est fort bien avisé.

FLEURIE.

Que l'on m'aide à marcher!

1. Comparaisse.

Nous prendrons en passant nostre voisin l'Archer.
Depuis qu'il est du guet [1], l'espée et l'escarlatte
Luy font abandonner l'alesne et la savate.
S'il n'a fait cette nuict capture de filoux,
Il sera fort joyeux de venir avec nous,
Et j'ay mis dans ma bourse un teston de Lorraine [2]
Pour le recompenser du succez de sa peine.
Je n'espargneray rien en ce sujet icy.

SILINDE.

Allons, il faut passer la porte de Bussi [3].

SCÈNE III

M. KAROLU.

Semblable à l'innocent que l'on meine au supplice,
Je ne sçaurois sçavoir de quoy je suis complice.
On me fait mon procez, on me condamne à mort,
Et l'on ne me dit point à qui j'ay fait du tort.
Le mal que j'ay commis, et dont ce soldat crie,
Est d'avoir espousé l'agreable Fleurie.
Jeremie aujourd'huy ne sçauroit endurer
De voir à sa valeur ma vertu preferer.
Pour en avoir raison, il veut que nos espées
A disputer son prix soient ce jour occupées. [tard :
Mais, hélas! le pauvre homme y vient un peu trop
Sans canon cette nuict j'ay fait bresche au rampart ;
Et, si dès à present je descends dans la fosse,
Je puis bien asseurer que je la laisse grosse.
Enfin me voicy prest de le bien recevoir.
Je veux à ce guerrier ma force faire voir;
Je luy veux temoigner que je me sçay deffendre
Alors qu'un temeraire ose bien m'entreprendre :
Car la plume et l'espée avec le point d'honneur
Ont une simpatie avecque mon humeur;
Je m'en sçay escrimer alors que la rencontre
Pour en voir les effets à ma gloire se monstre.
Voicy doncques la place où preside le sort!
La vie est d'un costé, de l'autre on void la mort;
Et toutesfois les deux, dedans l'indifference,
Donnent à mon esprit une mesme esperance.
La justice divine a le foudre à la main
Pour punir le mortel quand il est inhumain :
L'iniquité n'a point de plus grande ennemie.
Enfin je ne vois point approcher Jeremie;
Je croy qu'il a changé de resolution.
La nuict chasse souvent la folle passion.
Peut-estre que, rentré dans une raison forte,
A ce folastre amour il a fermé la porte.
Mais n'est-ce point aussi qu'il a sceu ma valeur?
En ce cas je craignois ceux à qui je fais peur.
Je n'ay point de besoin de chemises de mailles :
Une main de papier peut garder mes entrailles [1].

1. Le *guet assis*, c'est-à-dire desservant les postes dans la ville, tandis que le *guet royal* faisait les rondes, se recrutait dans les corps de métiers.

2. Vieille monnaie de la Ligue, faite en dépit des ordonnances d'Henri III, en 1575, et qui n'avait plus cours. Alizon y tient, elle reste ligueuse jusqu'au bout.

3. Elle était placée près du carrefour du même nom, dans la rue Saint-André des Arcs, vers l'endroit où la rue Contrescarpe y débouche. Elle ne fut démolie qu'en 1672.

1. Les plastrons de papier, qui furent le plus clair du courage chez tant de gens pendant le dernier siége, ne sont pas, comme on voit, chose nouvelle.

Il fait bon conserver le moule du pourpoint [1];
L'espée asseurement ne le percera point;
Elle est si proprement dessus le petit ventre,
Qu'il ne peut avoir peur que l'estocade y entre.
O! qu'il verra tantost escrimer joliment!
Je ne le crains non plus que tout son regiment,
Pourveu que mes deux yeux me servent d'avant-gar-
[des.
Mais le voicy qui vient, tenons-nous sur nos gardes:
On ne se doit, dit-on, fier à l'ennemy.

M. JEREMIE.

Dieu te gàrd, Karolu!

M. KAROLU.

Dieu te gard, mon amy!

M. JEREMIE.

J'ay beaucoup plus tardé que l'heure entre nous
[prise.

M. KAROLU.

J'ay creu que ta folie estoit un peu rassise,
Et que depuis hier, ayant dormi la nuict,
Tu pourrois oublier l'appel qui nous conduit.

M. JEREMIE.

Ma colère en ce cas trompe donc ton attente,
Car plus elle vieillit, plus elle est violente;
Et, sans un fourbisseur qui m'a long-temps tenu,
Indubitablement je t'aurois prevenu.
Tu serois maintenant en l'estat de paroistre
De ceux qu'au Chastelet on va pour reconnoistre [2].
Mais c'est trop discourir. Çà, çà, le manteau bas,
Le pourpoint, le chapeau.

M. KAROLU.

Je n'y manqueray pas;
Mais tire-toy plus loin, car la main meurtrière
Des gens de ta façon peut fraper par derrière.

M. JEREMIE.

Je ne suis pas bourreau pour te traiter ainsi,
Et l'honneur dans mon sein a logé jusqu'icy;
Jamais la trahison n'eut de place en mon ame.
Mais c'est toy, vieux hibou, qui fus traistre à ma
Par les lasches detours de l'infidelité, [flame.
Tu m'as ravy le bien que j'avois merité.

M. KAROLU.

Pauvre fou! je te plains avec ta resverie.

M. JEREMIE.

[Fleurie!
Apprends donc aujourd'huy que tu meurs pour

M. KAROLU.

Je meure! Il s'en rencontre aux Petites Maisons
Qui disent plus que toy de meilleures raisons;
Et pour moy, si l'on croit ma science certaine,
Si tu restes vivant, il faut que l'on t'y meine.

M. JEREMIE.

[chons.
C'est trop long-temps causer. Es-tu prest? depes-

M. KAROLU.

Il verra ce papier si nous nous approchons.
Un peu de patience! Attends, car mon espée
Tient dedans son foureau.

M. JEREMIE.

La plaisante equipée!
Tu penses prolonger ta vie à discourir,
Lors qu'il vaudroit bien mieux te resoudre à mourir.

M. KAROLU.

[botte!
Or sus, venons aux mains! Prends garde à cette

M. JEREMIE.

La riposte est meilleure!

M. KAROLU.

Ainsi que je complote,
Dans un petit moment, dessus un avant-pas,
Karolu s'en va mettre un anspesade bas.

M. JEREMIE.

Pare ce coup fourré, car c'est luy qui t'asseure
Qu'il faut aller là-bas reparer mon injure.

M. KAROLU.

Pousse! pour le parer je me mets en estat.

M. JEREMIE.

Tien donc! voilà ta mort d'un coup de vieux soldat.

M. KAROLU.

Je deffend celui-là qui passe la jartière;
Garde! Je voisquelqu'un qui te prend par derrière [1].

M. JEREMIE.

Ta feinte en mon endroit ne reussira pas,
Mes yeux n'ont point d'object que celuy de ton bras.
Montre icy ton effort, et point de stratagème.

M. KAROLU.

Je garde un dernier coup qui te va rendre blesme...
Regarde ma posture.

M. JEREMIE.

O! que je la void bien!

M. KAROLU.

Pour m'estre trop pressé mon coup n'a valu rien.

M. JEREMIE.

Ne sçais-tu que cela? je me ris de ta peine.

M. KAROLU.

Holà! tout doucement! prenons un peu d'haleine.

M. JEREMIE.

Non, non; après ta mort tu seras en repos.

M. KAROLU.

Ma vaillance tousjours se rencontre à propos;
Tu la verras bien-tost par les lauriers suivie.

M. JEREMIE.

Si tu veux m'arrester, demande-moy la vie;
Peut-estre ma pitié te pourra pardonner.

M. KAROLU.

Je ne demande point ce qu'on ne peut donner
Ne t'imagine pas l'avoir en ta puissance

1. Le corps. — Scarron, dans l'*Héritier ridicule*, dit d'un homme qui mange trop :

Le drôle a trop grand soin
Du moule du pourpoint.

2. La *morgue* ou *montre*, où l'on allait reconnaître les gens trouvés morts dans les rues, était au Châtelet, dans l'endroit qu'on appelait la Basse Geôle.

1. Le fameux *coup du commandeur*, qu'on croyait inventé par Lambert Thiboust pour une de ses farces du Palais-Royal, n'est, on le voit, pas très-neuf. C'est tout à fait celui-ci : « Gare! voilà quelqu'un par derrière. » L'adversaire se retourne, on le frappe bravement dans le dos, et le coup est fait

Tandis que cette main sera sur la deffence.

M. JEREMIE.

Poursuivons donc le fil du duel commencé.

M. KAROLU.

S'il t'en arrive mal, je ne t'en ay pressé.
Or sus, c'est maintenant qu'il faut jouer du reste,
Implorant le secours de la bonté céleste.

SCÈNE IV

FLEURIE, ROSELIS, SILINDE, FLORIANE, CLARISTE, POLIANDRE, M. KAROLU, M. JEREMIE, BELANGE.

FLEURIE.

Messieurs, qu'heureusement nous vous avons trou-
Pour venir appaiser le mal que vous sçavez ! [vez
Helas! nostre douleur est tellement sensible
Que d'en voir sa semblable il vous est impossible.

ROSELIS.

Nous sortions du logis pour donner le bon jour
A un ambassadeur logeant près Luxembour [1].

SILINDE.

De grace donc, Messieurs, hastons nostre voyage.

POLIANDRE.

Mais encor, quel dessein portoit vostre courage ?

CLARISTE.

Nous allions au logis du prevost Deffunctis [2]
L'advertir du malheur quand vous estes sortis.

BELANGE.

Pourveu qu'ils soient vivans lors de nostre arrivée,
Vous verrez par la paix leur dispute achevée.

FLORIANE.

Pleust au Ciel que dejà nous y fussions sautez!

FLEURIE.

Je crains bien que la mort ne nous les ait ostez!
Vostre père est hardy, mais l'autre a la vaillance,
Et des tours de la guerre il a l'experience.
Le pauvre corps, helas! n'aura guère duré.
O! sans doute, il est mort! c'est un fait asseuré.

POLIANDRE.

De trop d'afflictions vos esprits se travaillent.

FLEURIE.

Filles, soutenez-moy, car les jambes me faillent.

ROSELIS.

Çà, çà, donnez la main, nous approchons le lieu.

FLEURIE.

Encor si je pouvois luy donner un adieu !

POLIANDRE.

Ouy, je vous le promets, puis que dessus ces mottes
Nous les voyons tous deux se porter quelques bottes.

BELANGE.

Mes dames, demeurez cependant que nous trois
Les irons separer.

FLEURIE.

Non, non, je ne sçaurois.

ROSELIS.

Une heure seulement.

FLEURIE.

Avant une demie
Il faut que mes deux mains etranglent Jeremie.
J'ay trop d'affection pour demeurer icy.

FLORIANE.

Allons viste.

SILINDE.

Courons.

M. JEREMIE, *sortant de derrière le theatre.*

Quelle troupe est-ce cy?
Traistre, tu m'as trahy! du secours on t'ameine;
Mais croy que tost ou tard tu payeras ma peine.

M. KAROLU.

Tu as menty, voleur! jamais je ne fus tel;
Tu vomiras le mot avec ce coup mortel.

POLIANDRE.

Toubeau, toubeau, Messieurs! Holà! que l'on s'ar-
[reste.

M. JEREMIE.

Que le plus las de vivre à la Parque s'appreste!
Si l'on m'approche trop, j'en perceray quelqu'un.
O! quelle lascheté d'estre quatre contre un!

FLEURIE.

O vieux ratatiné ! tu veux tuer mon homme !
Ramassons des cailloux... Gare! que je l'assomme.

M. JEREMIE.

Si vous venez plus près, je vous enfileray.

FLEURIE.

Mon fils, asseure-toy que je te vengeray.
Preste-moy ton espée.

M. JEREMIE.

O la plaisante folle!

M. KAROLU.

En l'espoir de ta mort mon esprit se console.

ROSELIS.

Soldat, oblige-nous de ne point offencer
Ceux qui tiennent en main ce qui t'y peut forcer;
Retire-toy plutost, nous t'en donnons licence.

BELANGE.

Je croy que ce soldat est de ma connoissance.

POLIANDRE.

Camarade, remets ton espée au fourreau,
Ou t'asseure bien tost d'estre sur le carreau.

M. JEREMIE.

Si ce n'estoit que vous, je n'aurois point de crainte.

BELANGE.

Amy, j'ay contre toy un vray sujet de plainte
Si ton cœur ne suit pas nostre juste desir.

M. JEREMIE.

Ha ! Monsieur, est-ce vous qui m'ostez le plaisir
De vanger maintenant un affront d'importance!

1. L'hôtel des ambassadeurs extraordinaires se trouvait en haut de la rue de Tournon, près du Luxembourg. C'était l'ancien hôtel du maréchal d'Ancre. Il a été rebâti et sert aujourd'hui de caserne à la garde républicaine.

2. Prévôt du Châtelet, qui fut alors très-fameux. C'est lui qui avait présidé a l'exécution de la maréchale d'Ancre. V. Tallemant, t. I, p. 205, et nos *Variétés hist.*, t. II, p. 163.

BELANGE.

Nous en avons appris toute la consequence.
Il faut avant partir que vous soyez amis,
Ou nous croire tous trois tes plus grands ennemis.

FLEURIE.

A quoy sert ce discours? il n'est point necessaire.
Mettez-le moy par terre, ou bien me laissez faire.

JEREMIE.

Le respect que je dois à vostre qualité
Fait ceder la raison à ma brutalité;
Je mets les armes bas, mais c'est sous l'asseurance
Qu'il ne me sera fait aucune violance.

BELANGE.

Non, je te le promets, et ces messieurs et moy
Ferons, si tu le veux, un accord avec toy.

M. JEREMIE.

Quel?

ROSELIS.

Monsieur Karolu tiendra la mesme place
Qu'il avoit dans ton ame avant ceste disgrace.

M. JEREMIE.

Ce n'est pas là, Messieurs, la satisfaction
D'avoir ravy Fleurie à mon affection.

M. KAROLU.

Tu te trompes, soldat: elle m'estoit promise
Avant qu'elle eust jamais ta visite permise.

FLEURIE.

Mon Dieu! laissez-le dire, et ne l'irritez plus.
Resserrez vostre espée.

M. JEREMIE.

O! que je suis confus!
Où est le temps jadis? où est ma hardiesse,
Qui portoit la terreur au cœur de la noblesse!
Cent hommes contre moy, dessus le pont de Sé [1],
Ne m'estonnoient non plus qu'un poulet fricassé;
J'eusse bien fait la nique aux gens de vostre sorte.
Je n'y veux plus songer: la colère m'emporte.
Adieu, Messieurs, adieu.

FLEURIE.

Si l'on le laisse aller,
Je vois que dès demain il vous fait rappeller.

POLIANDRE.

Soldat, encore un mot. Oblige-nous de dire
La satisfaction que ton esprit desire?

M. JEREMIE.

La mort de Karolu, pour avoir epousé
Celle qui de ses vœux m'avoit favorisé.

FLEURIE.

Certes, cela n'est pas.

M. KAROLU.

Non, je jure en mon ame.

ROSELIS.

Enfin le mal est fait: c'est maintenant sa femme.

FLEURIE.

Je crois que ce bon homme a les sens interdits.
Hé bien! contentez-vous de ma sœur Vieux Thodis;
Si vous la desirez je me fais forte d'elle.
Elle n'est moins que moy propre, gentille et belle;
Pour des biens, elle en a (je dis sans vanité)
Assez pour vous tirer de la necessité.

POLIANDRE.

L'offre est très raisonnable, et Monsieur, sans excuse,
Nous desobligera s'il faut qu'il la refuse.

M. JEREMIE.

Vous liez mon esprit d'une obligation
Contraire tout à fait à mon intention;
Et toutesfois, forcé par vostre courtaisie,
Je vois par vos raisons vaincre ma fantaisie.
Il faut qu'elle obeïsse à vos commandemens,
Quoy qu'elle sente en soy d'estranges mouvemens.

BELANGE.

Cher amy, tu nous fais un plaisir indicible.

POLIANDRE.

La paix d'entre vous deux nous oblige au possible.

M. JEREMIE.

Ouy donc, executant les mots qui me sont dits.

M. KAROLU.

Ouy, ce sera pour vous, madame Vieux Thodis!

ROSELIS.

Vous voilà donc d'accord?

SILINDE.

Mon Dieu! que j'en suis aise!

FLEURIE.

Approche, petit cœur; il faut que je te baise.

M. KAROLU.

Petite folichon, tu n'as point de respect.

FLEURIE.

Je ne vois pas icy quelqu'un qui soit suspect.
Ces Messieurs ont appris comme quoy je vous aime
Par le ressentiment de ma douleur extreme.
Vous leur estes, mon fils, grandement obligé.

M. KAROLU.

Je ne veux pas mourir sans m'en estre vangé.
Si le ciel quelque jour fait l'occasion naistre,
Ma bonne volonté je leur feray paraistre.

POLIANDRE.

Si vous estes, Monsieur, en resolution
D'user de recompense à nostre affection,
Vous ne verrez jamais d'occasions plus belles.
Voicy proche de nous trois jeunes damoiselles
De qui nous esperons d'estre un jour les espoux,
Si nostre bon dessein s'accorde avecques vous.

M. KAROLU.

Nous voilà surchargez de faveurs infinies.
Mon amour, qu'en dis-tu? Nos querelles finies,
Nous voyons maintenant que la felicité
Veut combler nos maisons d'heur et prosperité.
Nous goûtons tout d'un coup mille plaisirs ensemble.

FLEURIE.

Filles, approchez-vous! Hé bien! que vous en semble?
Ces Messieurs maintenant s'offrent pour vos maris.
Je croy qu'il s'en void peu de pareils à Paris.

1. L'affaire du pont de Cé en 1620, où Louis XIII avait forcé le passage gardé par les huguenots, était resté célebre.

ROSELIS.

Adorables sujets de l'amoureux servage,
C'est mettre trop long-temps le silence en usage.
Jusques icy la peur, avecque les sanglots,
Dans un espoir douteux retenoit vos propos ;
Mais, puis que le destin ne fait plus de menace
Et qu'il tourne vers nous une riante face,
Ne pensons seulement qu'à rire desormais,
Et que du temps passé l'on ne parle jamais.

FLORIANE.[1]

Je confesse, Monsieur, que la peur et la crainte
A nos foibles esprits ont donné telle atteinte,
Que comme moy mes sœurs ont toutes à la fois
Perdu la liberté des sens et de la voix.

CLARISTE.

Pour moy, j'en suis encor si puissamment esmeue
Que je ne sçay comment la langue me remue.

SILINDE.

Je puis bien asseurer que l'apprehension
N'a jamais fait sur moy si forte impression ;
Mais petit à petit je sens qu'elle me quitte.

BELANGE.

C'est alors qu'elle void nos desirs à sa suitte.

FLEURIE.

Respondez donc, Silinde, à ces Messieurs icy.
Si vous le voulez bien, nous le voulons aussi.
La fille rarement refuse d'estre femme.

SILINDE.

Il seroit mal seant que devant vous, Madame,
Aucune de nous trois entreprist de parler.
Partout sous vostre esprit le nostre doit aller,
Et, suivant de vos loix les plus obeïssantes,
Si vous le desirez, nous en serons contentes.

M. KAROLU.

Messieurs, vous l'entendez. Que desirez-vous plus ?
Pas une maintenant ne fait aucun refus.
Prenez chacun la vostre, et, selon vos partages,
Allons executer vos quatre mariages.

POLIANDRE.

Madame, si jamais un parfait amoureux
A eu quelque sujet de s'estimer heureux,
Je luy veux disputer une faveur si grande,
Puis qu'en vous possedant j'ay l'heur que je demande.

SILINDE.

Monsieur, asseurement vous vous trompez au choix :
Regardez que Silinde est la moindre des trois.
Pourtant, si vostre amour desire ma personne,
Un absolu pouvoir sur elle je vous donne.

ROSELIS.

Je confesse, Madame, avecques verité,
Que dans vos doux appas gist ma felicité,
Et que, par le bonheur de vostre jouyssance,
Je seray le phenix des amans de la France.

CLARISTE.

Le Ciel vous a pourveu de tant de qualitez
Qu'elles m'ont presque osté toutes mes volontez,
De sorte qu'à present il ne m'en reste qu'une
Pour selon vos desirs suivre vostre fortune.

BELANGE.

Madame, puis qu'Amour, comme son favory,
Veut que presentement je sois vostre mary,
Recevez ce baiser d'une bouche enflamée
D'un doux feu dont pour vous mon ame est consommée.

FLORIANE.

Permettez-moy, Monsieur, d'eviter l'accident
Que me pourroit causer vostre baiser ardent ;
Je ne pourrois souffrir une si vive flame.
Toutesfois usez-en comme de vostre femme.

FLEURIE.

Sus, sus, c'est assez dit. Pour ne point differer,
Allons diligemment les nopces preparer.
Marchons, mon amitié.

M. KAROLU.

Allons, chère Fleurie.
Certes, je pense encor que je me remarie.

M. JEREMIE.

Or, puis que tout chacun s'y trouve si content,
Il faut que de ma part j'en fasse tout autant,
Comme un jeune galand, monstrant à la jeunesse
Que pour faire l'amour il n'est que la vieillesse.

FIN D'ALIZON.

NOTICE SUR DESMARETS-SAINT-SORLIN

Desmarets fut sans contredit un des hommes les mieux doués de son temps. Il eut tous les dons de l'intelligence et de l'esprit. Il ne lui eût fallu qu'un peu moins d'imagination, au milieu de toutes ces facultés, et un peu plus d'équilibre. L'imagination y fit le remue-ménage, et, l'équilibre manquant, ce remue-ménage du cerveau le mieux meublé devint un chaos de folies. Le cardinal de Richelieu sut le maintenir, tant qu'il l'eut sous la main, et put suppléer pour lui à l'équilibre absent par l'autorité attentive.

On ne sait pas au juste la date de sa naissance, on sait seulement qu'il était de Paris. Il n'existe réellement, pour ceux qui cherchent sa vie, qu'à partir du jour où il entra chez le cardinal.

C'est Bautru, le grand diseur de bons mots et d'épigrammes, qui l'y avait introduit. Il l'avait connu pour lui avoir fait corriger de ses vers et l'avoir payé de ses corrections par quelques dîners.

Il fut admis d'abord chez le ministre, qui, nous le verrons trop, s'avisait aussi de rimer pour le même office, et au même prix; mais il ne tarda pas à faire plus et à être payé mieux. Sa solde fut une série de très-hauts emplois. Il n'arriva pas à moins qu'au titre de contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et de secrétaire général de la marine du Levant.

Il était peu à peu devenu indispensable au ministre, comme le seront toujours aux hommes profondément occupés les gens d'esprit actif et fertile, qui, par leur mobilité, les reposent du poids de leurs idées fixes, et, en se multipliant, les dispensent d'avoir trop d'agents et surtout des confidents trop nombreux. Quand une visite menaçait d'être ennuyeuse, Desmarets, qui n'avait pas tardé à tout connaître de la Cour, et à tout en supporter, même l'ennui, la recevait pour le ministre. Si quelqu'un d'inconnu ou de douteux voulait l'approcher, c'est Desmarets d'abord qui le voyait, le tâtait, et ne le laissait entretenir le cardinal que lorsqu'il avait été tiré au clair.

Il s'était mis de cette façon sur un tel pied de familiarité avec Son Eminence, qu'on les traitait presque en égaux. Le ministre l'exigeait d'ailleurs : « Vingt fois il a fait asseoir Desmarets dans un fauteuil, dit Tallemant, qui voit là le plus grand honneur, et il voulait qu'il ne l'appelât que monsieur. »

Pour les bâtiments mêmes, dont il avait le goût et la magnificence, Desmarets était son conseiller. N'avait-il pas fait lui-même les dessins de la reconstruction du vieil hôtel Pellevé, qui lui appartenait, et où il logeait au coin de la rue du Roi de Sicile et de la rue Thiron au Marais? En un mot, il s'y entendait avec tant d'art et de goût, que Desnoyers, qui avait en cette partie la surintendance, le jalousait fort, et empêcha de tout son pouvoir qu'il n'y prît pied.

Ainsi Desmarets était chez Richelieu l'homme à tout faire, excepté cependant à faire rire. C'est ce qui sauva Bois-Robert, qu'il aurait sans cela supplanté. Bois-Robert le savait bien ; aussi le craignait-il, selon Tallemant, car il n'était pas, lui, si universel. Il n'avait que cette ressource du rire, cette corde de la farce, mais il l'avait bien, et, par là, sut toujours tenir le ministre.

Desmarets, sur ce point, ne capitulait pas ; au contraire. Son sérieux, qui en s'exagérant devait, à la fin, le jeter dans la dévotion la plus mystique, allait d'abord jusqu'à lui faire dédaigner de travailler pour le théâtre.

Il voulait bien se permettre les romans, mais c'était tout. Il ne poussait pas au delà dans le profane. Encore n'en fit-il que deux : l'*Ariane*, son plus considérable, qui est en deux parties, et dont le succès fut tel que près d'un siècle après, en [illegible] le réimprimait encore ; puis *Rosane*, qui « charma les puissances, » comme Chapelain l'écrivait à Balzac, c'est-à-dire Richelieu et sa nièce, Mme d'Aiguillon, et qui par là fut cause que l'abbé d'Aubignac, dont un libelle, en critiquant l'ouvrage, avait ainsi blâmé le goût de ces « puissances, » ne put, en 1640, se faire recevoir de l'Académie, et, ce coup manqué, n'en fut jamais. Desmarets, à qui Richelieu le sacrifiait, pouvait bien au fond être un peu de son avis sur ce roman de *Rosane ;* car, après en avoir donné la première partie, il la laissa là, et ne l'acheva jamais.



Toutes ses idées étaient au poëme épique.

Il en rêvait un qui eût concilié la poésie et la foi, ce qu'il voulait avant tout, et mis ainsi d'accord son imagination et sa conscience.

C'était un *Clovis*, dont le second titre : *La France chrétienne*, expliquait le point de vue essentiellement pieux sous lequel le sujet devait être traité. Il s'en occupait très-sérieusement quand Richelieu le dérangea par ses exigences de théâtre. Il n'avait pas de plus vive passion, et il y était, comme en tout, despote : il avait le goût aussi absolu que la volonté. « A quoi pensez-vous, disait-il un jour à Desmarets, que je prenne le plus de plaisir? — A faire le bonheur de la France, lui aurait répondu l'autre qui ne voulait pas manquer un compliment. — Point du tout, c'est à faire des vers ! »

Or, pourquoi ces vers, pour quelles œuvres? Pour des pièces de théâtre. Il n'eut pas de cesse qu'il n'eût amené Desmarets à faire comme lui et à s'en mettre, ne fût-ce qu'un peu, pour l'idée, pour le plan, sinon pour la façon.

Il lui dit, voyant qu'il y répugnait d'une manière invincible, d'apporter au moins un sujet de comédie. Un autre ferait les vers, et cet autre sous-entendu, c'était lui, Richelieu.

Desmarets, pour être plus complétement quitte, toujours prêt d'ailleurs dès qu'on ne s'adressait qu'à la fertilité d'imagination, que Chapelain reconnaissait en lui si vive et si prompte, apporta quatre sujets pour un. Celui d'*Aspasie*, qui était du nombre, agréa surtout à Riche-

lieu, qui l'en félicita très-chaudement, et l'enferra par ses éloges mêmes. « Celui qui fut capable de l'inventer, lui dit-il, est seul capable de le traiter dignement. » Ce compliment sans réplique obligea Desmarets. Il ne put s'en dédire. L'*Aspasie* fut faite.

Achevée, Richelieu s'en chargea. Il la fit jouer et réussir devant le duc de Parme, qui passait alors par Paris. Un éloge du cardinal avait obligé Desmarets pour sa première pièce, ce succès l'obligea pour d'autres. Richelieu, en continuant de le louer, lui fit entendre qu'il en voulait une tous les ans. Il regimba encore, il allégua son poëme, son *Clovis*, qui à ce train-là ne pourrait s'achever. Avec un sourire qui voulait dire tant mieux, le cardinal insista. Il lui prouva qu'il n'était pas d'âge à pouvoir attendre une œuvre si lente, qu'il lui fallait des plaisirs viagers, et que cette pièce qu'il demandait par an ne ferait que lui en payer bien faiblement les arrérages.

Comment résister? Desmarest céda, et, une fois sur cette pente, fit comme en toute chose, ne s'arrêta plus. Non-seulement, il livra chaque année les cinq actes dont il devait la rente, et fit ainsi, pour s'acquitter, *Scipion*, *Érigone*, *Roxane*, assez pauvres pièces, qui toutes ne méritaient guère qu'une quittance; mais il se chargea encore de diriger les cinq auteurs, Bois-Robert, Corneille, Colletet, Lestoille, Rotrou, que Richelieu, insatiable et voulant une comédie par mois, avait mis à la tâche d'un acte pour chacun, et qui lui composèrent ainsi de pièces rapportées la comédie des *Tuileries*, l'*Aveugle de Smyrne*, et la *Grande Pastorale*.

Ce n'est pas tout encore; il travaillait aussi, et c'était le plus dur de sa besogne, aux comédies du cardinal, à ces pièces d'allégorie dans lesquelles il mettait toute sa haine, comme dans *Mirame*, qui n'est qu'une continuelle allusion contre Anne d'Autriche; ou bien toute sa politique, comme dans *Europe*, dont le titre même pouvait passer pour une indiscrétion, puisque la pièce est moins une comédie qu'un manifeste européen, une protestation de la France contre l'Espagne. L'une s'appelle *Francion* — car Richelieu n'a pas craint les transparences — l'autre s'appelle *Ibère*, et l'Autriche, qu'il ne couvre pas d'un voile plus épais, se nomme *Austrasie*. « Francion et Ibère, dit l'abbé d'Olivet qui a fait de la pièce une curieuse analyse, sont amoureux d'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hautaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités tout opposées.

« Ibère et Francion, quoique amoureux d'Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, lorsqu'on a ôté l'allégorie se trouvent être les trois places de Clermont, Stenai et Jametz. Toute la pièce, ajoute l'abbé, est de ce caractère, qui peint bien le ministre poëte. Le cardinal, qui par ses galanteries avait obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes. »

Ce dernier trait est fin et juste. Richelieu aurait voulu tout mettre : plan, idées, succès, dans cette comédie à compartiments politiques. Pendant sa campagne contre Cinq-Mars, de Thou et leur complice, M. de Bouillon, il ne songeait qu'à la manière dont il pourrait ajouter ce nouvel incident à sa pièce, que Desmarets travaillait alors pour lui. Revenu à Paris, il avait trouvé : l'annexion de Sedan, pris comme gage à M. de Bouillon, fut le détail choisi. C'était un nouveau nœud de ruban à joindre aux trois autres pour enjoliver d'une nouvelle faveur les bonnes fortunes de Richelieu-Francion : « Quand il fut arrivé à Paris, dit Tallemant, il fit ajouter à l'*Europe* la prise de Sedan, qu'il appeloit dans la pièce l'*Antre des monstres*. »

Les *Visionnaires* furent aussi une des inspirations de Richelieu à Desmarests, et, comme une fois l'idée donnée, il ne tint pas trop à y mettre de ses vers, c'est, de toutes les pièces du poëte, la mieux écrite et de beaucoup.

Le succès en fut énorme. On l'appela l'inimitable comédie. Comme on était dans un temps où les matamorades espagnoles d'un côté, et de l'autre les exagérations des romans, et les extravagances des précieuses, avaient accoutumé aux excentricités et à la déraison, tout ce qui s'y trouve ne parut pas trop invraisemblable. On n'y vit que des ridicules. Plus tard, l'engouement passé, et les types que rappelaient plus ou moins les personnages ayant disparu, on aperçut ce qui est réellement au fond : de la pure folie, assaisonnée avec un certain art, et en quelques parties avec un talent de versification prodigieux.

La pièce fut reconnue impossible; tout le monde partagea l'avis de l'abbé d'Olivet, qui a dit avec tant de sens : « Il fallait que la nature fût encore bien inconnue lorsque ces caractères plaisaient sur le théâtre; et les auteurs qui s'imaginaient avoir vu communément de ces sortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractère surprenant. »

Ces derniers mots vont droit à Desmarets lui-même, qui ne hanta pas impunément ses *Visionnaires*. Il laissa de sa raison dans leur folie. Quand Richelieu fut mort et qu'il n'eut plus, pour ses idées sans équilibre, le contre-poids de cette volonté, il s'engagea dans la route où il devait perdre son esprit à force de vouloir sauver son âme :

« Dans le retour de son âge, écrivit Chapelain qui le voyait s'égarer, il s'est tout entier tourné à la dévotion, où il ne va pas moins vite qu'il allait dans les lettres profanes. »

Il en oublia tout, même l'Académie, qu'il avait aidé à fonder, même son poëme de *Clovis*, dont il ne laissa que neuf chants sur douze ou quinze au moins qu'il voulait faire. Il ne fut plus qu'aux églises, il n'écrivit plus que des livres du mysticisme le plus transcendant, tels que ses *Délices de l'esprit*, où il disait « que Dieu par sa bonté lui avait envoyé la clé de l'Apocalypse. » Celui qui proposait un *erratum* pour le titre du livre, et voulait qu'on y écrivît : *Délices*, lisez *délires*, n'avait pas grand tort. C'est le poëte des fous, disait-on encore, mais leur plus excellent, et l'on ajoutait : Jeune il perdit son âme à faire des romans, vieux il perdit l'esprit à se faire mystique.

Il mourut sur cette réputation, le 21 octobre 1676, ayant environ quatre-vingts ans.

LES VISIONNAIRES

COMEDIE

1640

ARGUMENT

Dans ceste comedie sont representez plusieurs sortes d'esprits chimeriques ou visionnaires, qui sont atteints chacun de quelque folie particuliere : mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne, et tous les jours nous voyons parmy nous des esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.

Le premier est un capitan, qui veut qu'on le croye fort vaillant : toutefois il est poltron à un tel point, qu'il est reduit à craindre la fureur d'un poëte, laquelle il estime une chose bien redoutable ; et est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler poétiques et estranges pour des noms de demons et des paroles magiques.

Le second est un poëte bizarre, sectateur passionné des poëtes françois qui vivoient devant ce siecle [1], lesquels sembloient par leurs termes empoullez et obscurs, avoir dessein d'espouvanter le monde, estant si aveuglement amoureux de l'antiquité, qu'ils ne consideroient pas que ce qui estoit bon à dire parmy les Grecs et les Romains, imbus des diverses appellations de leurs Dieux, et des particularitez de leur religion, dont les fables estoient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce temps, et qu'il faut bien adoucir ces termes quand on en a besoin, soit aux allegations des fables, ou en d'autres rencontres. Celuy-cy par la lecture de ces poëtes, s'est formé un style poétique si extravagant, qu'il croit que plus il se releve en mots composez et en hyperboles, plus il atteint la perfection de la poésie, dont il fait mesme des regles a sa mode, principalement pour les pieces de theatre, en quoy il pense estre fort habile ; tesmoin un sujet qu'il compose sur-le-champ, dont l'immensité et la confusion font voir le defaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouer d'un sot qui se mesle d'aymer les vers sans y rien cognoistre.

Ce troisiesme est un de ceux dont le nombre est si grand, qui se picquent d'aymer les vers sans les entendre, font des admirations sur des choses de neant, et passent ce qui est de meilleur, et prennent des galimathias en termes relevez pour quelques belles sentences, et pour les plus grands efforts de la poésie. Ces sortes d'esprits, pourvu que les vers semblent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir ces mesmes idiots, qui veulent faire croire qu'ils ont l'esprit sensible et delicat, et qu'ils savent aymer tout ce qui est beau, s'imaginer, comme celuy-cy, qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvent de qui ; et sur le recit que l'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, et se persuader qu'ils sont extremement passionnez, sans avoir vu ce qu'ils ayment.

Le quatriesme est un riche imaginaire, dont il se trouve assez par le monde, et de qui la folie ne paroist qu'au cinquiesme acte ; car dans les autres il parle serieusement de ses richesses, comme il paroist dans la description de sa belle maison, ou il ne se trouve rien d'extravagant, et qui ne soit imaginé selon la vraysemblance, estant une chose ordinaire que chacun est serieux dans sa folie.

L'amante d'Alexandre n'est pas une chose sans exemple, et il y a beaucoup de filles, qui, par la lecture des histoires et des romans, se sont esprises de certains heros, dont elles rebattoient les oreilles à tout le monde, et pour l'amour desquels elles mesprisoient tous les vivans.

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des filles de l'humeur de la seconde, qui se croit estre aymée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-estre elles ne disent pas si naivement leurs sentimens [1].

Pour la troisiesme sœur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuses de la comedie, à present qu'elle est si fort en regne ; particulierement de celles qui se meslent d'en juger, d'en savoir les regles, d'inventer des subjets selon la portée de leurs esprits, tels que celuy que recite celle-cy, dans lequel il y a plus de matiere qu'il n'en faudroit pour vingt comedies, encore ne sait-on que le troisiesme acte, et si la piece a duré déjà pour le moins trente ans : toutefois on peut voir les veritables regles dans l'opinion des critiques qu'elle allegue au poëte, pour en avoir son advis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagantes personnes n'en demeurent pas d'accord.

Le pere de ces trois filles n'est guere plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se presente pour avoir en mariage l'une de ses filles, luy semble tousjours estre son faict ; qu'un autre vienne apres, il trouve encore que c'est ce qu'il luy faut. Et pour en accepter trop, il s'embarrasse tellement qu'il ne sçait ce qu'il doit faire à la fin de la piece, dont le demeslement [2], se faict par un de ses parents, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces personnages.

Toutes ces folies, bien que differentes, ne font ensemble qu'un sujet, et, pour les bien representer toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux comedies, où n'agissent que deux ou trois principaux personnages, et l'intrigue de celle-cy n'est qu'en l'embarrassement du bon homme qui luy est causé par tous les gendres qu'il a acceptez : le reste n'est soutenu que des extravagances de ces visionnaires, qui se meslent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux parestre ces folies les unes par les autres.

Quelques-uns se sont plaints que cette comedie n'estoit pas propre pour toutes sortes de gens, et que ceux qui n'ont aucun savoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorans sont-ils devenus si considerables en France, que l'on doive tant s'interesser pour eux, et que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire ? Pensez que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mespris qu'ils ont faict des lettres, pour faire que l'on songe à les divertir ! Nous ne sommes pas dans ces republiques, où le peuple donnoit les gouvernemens et les charges, et où les poëtes estoient contrains de composer, ou des tragedies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des comedies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des ouvrages que par un honneste divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des

1. C'est-à-dire de Ronsard et de Du Bartas. On verra qu'en effet ce personnage, qui est Amidor *ronsardise*, comme on disait, pendant tout son rôle.

1. Ce personnage, qui est celui d'Hespérie, a, comme on sait, été repris par Molière, pour le rôle de la Bélise des *Femmes savantes*.

2. Ce mot qui est dans les *Mémoires* de Sully, dans Mme de Sévigné, et qui plus est dans les *Sentiments de l'Académie* sur le *Cid* méritait de rester en usage. Il était fort utile, surtout, comme ici, quand il s'agit des chaos du théâtre.





LES VISIONNAIRES

HESPERIE

On conteroit plustost les fueilles des forests,
Les sablons de la mer, les espics de Cerés,
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne

Que le nombre d'amans que j'ay mis au tombeau.

Acte I, sc. II

honnestes gens, et c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions et leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier et si extravagant, qu'il n'ayme que des nouveautez grotesques. Il courra bien plustost en foule pour voir un monstre, que pour voir quelque chef-d'œuvre de l'art ou de la nature. Je croy mesmes qu'il y a des poëtes, qui pour contenter le vulgaire, font à dessein des pieces extravagantes, pleines d'accidens bizarres, de machines extraordinaires, et d'embroüillemens de scenes, et qui affectent des vers enflez et obscurs, et des pointes ridicules au plus fort des passions : pourveu que les accidens soient estranges, tout ce qui se dit sur leur sujet, plaist au peuple, et encore plus si c'est quelque pensée pointue et embarrassée, car alors moins il l'entend, plus il la louë, et luy donne d'applaudissement. Ce sont des esprits fort advisez qui ne songent qu'à ceste vie presente, et qui sont si moderez, qu'ils n'affectent point la vie future [1] des ouvrages, dont les seuls sçavans sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver estrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considerations pour le peuple, et qui ne songent qu'à satisfaire les premiers esprits de l'Europe, ne cherchent que les pures delicatesses de l'art, soit à representer les nobles et veritables mouvemens des passions dans les sujets serieux, soit à resjouir les spectateurs par des railleries gentilles et honnestes dans les comiques. Apres que les personnes raisonnables seront satisfaictes, il en restera encore assez pour les autres, et plus qu'ils n'en meritent. C'est ainsi qu'il arrive des festins qui se font aux grands : apres qu'ils ont faict leur repas il n'en reste que trop encore pour les valets, et bien que les viandes n'ayent pas esté apprestées au goust de ces derniers, ils ne laissent pas d'en faire bonne chere, et l'on auroit tort d'accuser le cuisinier d'une faute si l'un d'eux se plaignoit, que l'on devoit avoir eu esgard à son goust, plutost qu'à celuy des maistres. Aussi ayant introduit un poëte extravagant, on ne doit pas se plaindre de ce qu'on le faict parler en termes poëtiques extravagans, et il importe fort peu que les ignorans l'entendent ou non, puis que cela n'a pas esté apresté pour eux. C'est estre bien déraisonnable, d'accuser d'obscurité celuy qui dans la bouche du poëte s'est voulu moquer de l'obscurité des anciennes poésies.

Ce n'est pour toy que j'escris,
Indocte et stupide vulgaire :
J'escris pour les nobles esprits,
Je serois marry de te plaire [1].

1. Le mot *affecter* est mis ici avec le sens tout latin d'ambitionner, comme dans cette phrase de la 1re *Catilinaire : quod regnum affectant.* Bossuet l'employait de même. Il dit dans son *Discours sur l'histoire universelle :* « Valère fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie. »

1. Ces vers ont été cités partout, sans qu'on dise nulle part où ils se trouvent, ni même le plus souvent qu'ils sont de Desmarets.

PERSONNAGES

ARTABAZE, capitan.
AMIDOR, poëte extravagant.
FILIDAN, amoureux en idée.
PHALANTE, riche imaginaire.
MELISSE, amoureuse d'Alexandre le Grand [1].
HESPERIE, qui croit que chacun l'aime.
SESTIANE, amoureuse de la comedie.
ALCIDON, pere de ces trois filles,
LYSANDRE, parent d'Alcidon.

1. Ce personnage existait chez les précieuses. La mode y était d'adorer quelque grand homme. Julie d'Angennes, par exemple, passait pour être amoureuse de Gustave-Adolphe. L'amoureuse d'Alexandre passait pour être Mme de Sablé. Du moins le cardinal de Richelieu en faisait-il courir le bruit, pour se venger de ce qu'elle l'avait rebuté. C'est lui, suivant les *Anecdotes dramatiques*, qui aurait, par rancune, recommandé ce ridicule à Desmarets pour sa piece.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARTABAZE.

Je suis l'amour du Ciel, et l'effroy de la terre;
L'ennemy de la paix, le foudre de la guerre;
Des dames le desir, des maris la terreur;
Et je traisne avec moy le carnage et l'horreur.
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone,
Et je suçay le laict d'une affreuse lionne.
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fut de deux serpens au berceau triomphant :
Mais me fut-il égal, puisque par un caprice
Estant las de teter j'estranglay ma nourrice?
Ma mère qui trouva cet acte sans raison,
Desirant me punir, me prit en trahison :
Mais ayant en horreur les actions poltronnes,
J'exterminay dès lors toutes les Amazones.
Mon père à cet exploict se voulut opposer;
Et parant quelques coups pensoit me maistriser :
Mais craignant ma valeur aux Dieux mesmes funeste,
Il alla se sauver dans la voûte celeste.
Le soleil qui void tout, voyant que sans effort
Je dompterois le ciel, entreprend nostre accort :
De Mars en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait Mars du ciel, moy celuy de la terre.
Lors pour recompenser ce juste jugement,
Voyant que le soleil couroit incessamment,
J'arrestay pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde :
J'ordonnay qu'en repos il nous donnast le jour;
Que la terre et les cieux roulassent à l'entour;
Et c'est par mon pouvoir, et par cette avanture,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la nature.
Ma seule authorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd element;
De là vient le sujet de ces grands dialogues,
Et des nouveaux advis des plus fins astrologues.
J'ay fait depuis ce temps mille combats divers;
Et j'aurois de mortels depeuplé l'univers;
Mais voyant qu'à me plaire un sexe s'évertuë
J'en refais par pitié tout autant que j'en tuë.
Où sont-ils à present tous ces grands conquerans?

Ces fleaux [1] du genre humain? ces illustres tyrans?
Un Hercule, un Achille, un Alexandre, un Cyre [2],
Tous ceux qui des Romains augmentèrent l'empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir?
C'est ma seule valeur qui les a faict mourir.
Où sont les larges murs de ceste Babylone?
Ninive, Athene, Argos, Thebe, Lacedemone,
Carthage la fameuse, et le grand Ilion,
Et j'en pourrois nombrer encore un million?
Ces superbes citez sont en poudre reduites :
Je les pris par assaut, puis je les ay destruites.
Mais je ne voy plus rien qui m'ose resister :
Nul guerrier à mes yeux ne s'ose presenter.
Quoy donc! je suis oisif? et je serois si lasche
Que mon bras peust avoir tant soit peu de relasche?
O Dieux, faites sortir d'un antre tenebreux
Quelque horrible geant, ou quelque monstre affreux;
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vay faire du monde un vaste cimetiere.

SCÈNE II

AMIDORE, ARTABAZE.

AMIDOR.

Je sors des antres noirs du mont Parnassien,
Où le fils poil-doré [3] du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe.
L'epode, l'antistrophe, et le tragique ïambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est-ce cy? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, esloigne-toy, j'entre dans ma fureur.
Iach, Iach, Evoé [4].

ARTABAZE.

La rage le possede;
Contre les furieux la fuite est le remede.

SCÈNE III

AMIDOR.

Que de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau!
Sus donc, representons une feste bacchique,
Un orage, un beau temps, par un vers heroïque,
Plein de mots empoullez, d'epithetes puissans,
Et sur tout evitons les termes languissans.
Desja de toutes parts j'entrevoy les brigades
De ces Dieux chevrepieds, et des folles Menades,
Qui s'en vont celebrer le mystere Orgien
En l'honneur immortel du pere Bromien.
Je voy ce cuisse-né [5], suivi du bon Silene,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine;
Et son asne fuyant parmi les Mimallons [1],
Qui, le bras enthyrsé [2], courent par les vallons.
Mais où va ceste troupe? elle s'est égarée
Aux solitaires bords du floflotant [3] Nérée.
Rien ne me paroist plus que rochers caverneux,
J'entens de loin le bruit d'un vent tourbillonneux.
Sacrez hostes des cieux, quelle horrible tempeste,
Quel voile tenebreux encourtine ma teste?
Eole a déchaisné ses vistes postillons,
Qui galoppent desja les humides sillons.
Le ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se couvre,
Je ne voy qu'un esclair qui le perce et l'entr'ouvre.
Quels feux virevoltans nous redonnent le jour?
Mais la nuict aussi-tost rembrunit ce sejour.
Ce tonnerre orageux qui menace et qui gronde,
Eflochera bien tost la machine du monde.
Quel esclat, quel fracas confond les elemens?
Jupin de l'univers sappe les fondemens;
Ce coup jusqu'à Tenare a fait une ouverture,
Et fera pour le moins avorter la nature.

SCÈNE IV

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Voicy ce cher amy, cet esprit merveilleux.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abry d'un rocher sourcilleux :
Evitons la tempeste.

FILIDAN.

Ah! sans doute il compose,
Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

AMIDOR.

Je voy l'adorateur de tous mes nobles vers;
Mais dont les jugements sont tousjours de travers.
Tout ce qu'il n'entend pas aussi-tost il l'admire.
Je m'en vay l'esprouver : car j'en veux un peu rire.
Suivons. L'orage cesse, et tout l'air s'esclaircit;
Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui revient aux ondes marinieres,
Chasse le pasle effroy des faces nautonnieres;
Le nuage s'enfuit, le ciel se fait plus pur,
Et joyeux se revest de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,
Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses?

AMIDOR.

Filidan, laisse-moy dans ces divins transports

1. Ce mot se prononçait en monosyllabe, comme si l'on eût écrit *flau*. C'est ainsi, du reste, qu'il est prononcé encore en Beauce, chez les batteurs en grange, qui se servent toujours du fléau.

2. Cyrus.

3. Amidor, le *ronsardien*, commence bien, comme nous l'annonçait l'argument, par une expression du Ronsard le plus pur.

4. C'est le refrain des *Pæans* de Bacchus. Les poëtes de la *Pléiade*, quand ils sacrifierent un bouc en l'honneur de la premiere tragédie de Jodelle, chanterent un hymne dont c'était le refrain.

5. Bacchus qui sortit de la cuisse de Jupiter.

1. Les habitants du mont Mimas, en Ionie, où se célébraient les fêtes orgiaques en l'honneur de Bacchus. Perse, dans sa 1re *Satire*, cite des vers ridicules attribués à Néron, en l'honneur de ces *Mimallonei*.

2. Chargé du thyrse.

3. Le mot est dans Du Bartas, et Pasquier ne le désapprouve pas : « Ce mot, dit-il, est mis en usage par les poëtes de notre temps, pour représenter le heurt tumultueux des flots d'une mer ou grande rivière courroucée. » — Ch. Nodier, dans son *Dict. des Onomatopées*, cite ce passage de Desmarets, et a ce propos le traite « d'extravagant. » N'a-t-il pas vu que c'est le poëte ridicule à qui il prête ces vers qui l'est, et non lui?

Descrire la beauté que j'apperceus alors.
Je m'en vay l'attraper. Une beauté celeste
A mes yeux estonnez soudain se manifeste ;
Tant de rares tresors en un corps assemblez
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez :
De mille traits perçans je ressentis la touche.
Le coral de ses yeux, et l'azur de sa bouche,
L'or bruny de son teint, l'argent de ses cheveux,
L'ebene de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrest, sans nulles estincelles;
Ses beaux tetins longuets cachez sous ses aisselles,
Ses bras grands et menus, ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plustost deux ro-
La grandeur de ses pieds, et sa petite taille, [seaux,
Livrerent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN.

Ah Dieux ! qu'elle estoit belle ! O roy des beaux es- [prits,
Vis-tu tant de beautez ? Ah ! que j'en suis espris !
Dy moy ce qu'elle fit ; et contente mon ame
Qui sent desja pour elle une secrette flame.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit ces mots pleins de charmes puissans :
Favory d'Apollon, dont la verve extatique[1]
Anime les ressorts d'une ame frenetique,
Et par des visions produit mille plaisirs
Qui charment la vigueur des plus nobles desirs ;
Apprends à reverer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sententieux,
Capables d'arrester les plus audacieux.
Dieux ! qu'en toutes façons cette belle est charman-
Et que je sens pour elle une ardeur vehemente ! [te,
Amy, que te dit-elle encore outre cela ?

AMIDOR.

Elle me dit adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit ceste beauté divine,
Qui sans doute du Ciel tire son origine.
Je me meurs, Amidor, du desir de la voir.
Quand auray-je cet heur ?

AMIDOR.

Peut-estre sur le soir,
Quand la brunette nuict, développant ses voiles,
Conduira par le ciel le grand bal des estoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effects de ses rares beautez !
Incomparable amas de nobles qualitez !
Desja de liberté mon ame est dépourveuë.
Le recit m'a blessé, je mourray de sa veuë.
Prepare-toy, mon cœur, à mille maux divers.

1. Ce mot, que Rabelais et Montaigne écrivaient *ecstatic* ou *ecstatique*, ne servait guere alors que dans un sens ridicule, quoiqu'il soit employé sérieusement dans la traduction de l'*Imitation* par Corneille, et dans Bossuet. Sa place la plus ordinaire était dans le comique parodiste, comme ici, et dans ce passage du *Berger extravagant* de Thomas Corneille :

> Je ne vous dirai point combien mon cœur alors
> Sentit, par son amour, d'*extatiques* transports.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vay faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, Amidor, je t'en prie !
Tandis, pour soulager l'excez de ma furie,
Je m'en vay souspirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCÈNE V

FILIDAN.

O Dieux ! qu'une beauté parfaictement descrite
De desirs amoureux en nos ames excite !
Et que la poësie a des charmes puissans
Pour gagner nos esprits et captiver nos sens !
Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,
Elle rend à nos yeux les choses si presentes,
Que l'on pense en effet les cognoistre et les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouvoir.
C'est chose estrange aussi d'éprouver que mon ame
Soit jusques à ce point susceptible de flame ;
Et que le seul recit d'une extrême beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arresté.
Mais quoy ! tous les matins je me taste et m'essaye,
Et croy sentir au cœur quelque amoureuse playe,
Sans sçavoir toutefois qui cause ce tourment :
Si bien que quand je sors je m'enflamme aisément.
La premiere beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la monstre,
D'un seul de ses regards me rend outreperсé,
Et faict bien tost mourir un cœur desja blessé.
Mesme si je n'en voy comme je les desire,
Qu'un amy seulement s'approche pour me dire,
Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir ;
Aussi tost je me meurs, je ne fay que courir,
Je vay de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux inconnus dont mon ame est éprise ;
Mais jamais nul recit ne m'a si fort touché :
J'estois à son discours par l'oreille attaché ;
Et mon ame aussi tost, d'un doux charme enyvrée,
S'est à tant de beautez innocemment livrée.
O merveilleux tableau de mille doux attraits
Qu'une Muse en mon cœur a doucement pourtraits[1] ;
Ouvrage sans pareil, agreable peinture
Du plus beau des objects qu'ait produit la nature :
Adorable copie, et dont l'original
N'est que d'or et d'azur, d'ebene et de coral,
Et tant d'autres tresors que mon ame confuse
Admiroit au recit de ceste docte Muse,
Dieux ! que je vous cheris ! et que pour vous aimer
Je sens des feux plaisans qui me font consommer !
Mais, aimable beauté que j'adore en idée,
Par qui ma liberté se trouve possedée,
Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieux
Jouit du bel aspect de vos aimables yeux ?
Aux traits de la pitié soyez un peu sensible ;
Soulagez vostre amant, et vous rendez visible :
Beauté, je vay mourir si je tarde à vous voir.
Quel moyen dans mon mal d'attendre jusqu'au soir ?

1. Peint en *portrait*. — L'expression : « pourtraire au vif, » pour dire peindre une personne au naturel, se trouve dans l'*Heptameron*

Je n'en puis plus, beauté dont je porte l'image,
Mon desir violent se va tourner en rage :
Je pasme, je me meurs. O celeste beauté,
En quel excez de maux m'as tu precipité?

SCÈNE VI

HESPERIE, FILIDAN.

HESPERIE.

Cet amant s'est pasmé dez l'heure qu'il m'a veüe,
De quels traits, ma beauté, le Ciel t'a-t'il pourveüe?
En sortant du logis je ne puis faire un pas
Que mes yeux aussi tost ne causent un trespas.
Pour moy je ne sçay plus quel conseil je dois suivre.
Le monde va perir, si l'on me laisse vivre.
Dieux! que je suis à craindre ! Est-il rien sous les [cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux ?
Quand je fus mise au jour, la nature peu fine
Pensant faire un chef-d'œuvre avançoit sa ruine.
On conteroit plustost les fueilles des forests,
Les sablons de la mer, les espics de Cerés,
Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,
Les glaçons de l'hiver, les raisins de l'automne,
Et les feux qui des nuicts assistent le flambeau,
Que le nombre d'amans que j'ay mis au tombeau.
Celuy cy va mourir, luy rendray-je la vie ?
Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez.

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore, il resve à mes beautez.
Le dois-je secourir? j'en ay la fantaisie.
Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie.
Que mon sort est cruel ! je ne fay que du mal;
Et ne puis faire un bien sans tuer un rival.
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ny faire un pas sans voir une ame à la torture.
Si fuyant ces malheurs je rentre en la maison,
Ceux qui servent chez nous tombent en pasmoison,
Ils cedent aux rigueurs d'une flame contrainte,
Et tremblent devant moy de respect et de crainte :
Ils ne sçauroient me voir sinon en m'adorant,
Ny me dire un seul mot sinon en souspirant.
Ils baissent aussi tost leur amoureuse bouche,
Pour donner un baiser aux choses que je touche.
Toutefois ma beauté les sçait si bien ravir,
Qu'ils s'estiment des rois dans l'heur de me servir.
A table je redoute un breuvage de charmes;
Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes :
Je crains que quelqu'amant n'ait avant son trespas
Ordonné que son cœur servit à mes repas.
Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne;
Croyant qu'on le déguise, et qu'on me l'assaisonne,
Pour mettre dans mon sein, par ce trait decevant,
Au moins apres la mort ce qu'il ne put vivant.
Les amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingenieux mesmes à leur dommage.
On dresse pour m'avoir cent pieges tous les jours.
Mon pere aussi me veille, et craint tous ces amours.
Glorieux de m'avoir, aux Dieux il se compare,
Et quelquefois, ravy d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naistre, ou si je vins des cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moy les yeux,
Luy plein d'estonnement, mes sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour: belle, mais triste vie !
Une beauté si grande est elle à desirer?
Mais j'apperçoy mon pere, il me faut retirer.

SCÈNE VII

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

Il est vray qu'il est temps de penser à vos filles.
Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'aage à les marier, puis vous avez du bien;
Ne differez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

Lysandre, il est certain : mais pour choisir un gen- [dre,
Il s'en presente tant, qu'on ne sçait lequel prendre.
Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter.
Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejetter.
S'il est vieux, il rendra sa famille opulente;
S'il est jeune, ma fille en sera plus contente ;
S'il est beau, je dis lors : Beauté n'a point de prix :
S'il a de la laideur : La nuict tous chats sont gris ;
S'il est gay, qu'il pourra réjoüir ma vieillesse ;
Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse ;
S'il est courtois : Sans doute il vient d'un noble sang;
S'il est presomptueux : Il sçait tenir son rang;
S'il est entreprenant : C'est qu'il a du courage ;
S'il se tient à couvert : Il redoute l'orage ;
S'il est prompt : On perd tout souvent pour differer;
S'il est lent: Pour bien faire il faut considerer;
S'il revere les Dieux: Ils luy seront prosperes;
S'il trompe pour gaigner : Il fera ses affaires;
En fin, quelque party qui s'ose presenter,
Tousjours je trouve en luy de quoy me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, une plus longue attente,
Si vous trouvez partout quelqu'un qui vous conten- [te ?

ALCIDON.

Quand je choisis un gendre, un qui va survenir
Me plaist, et du premier m'oste le souvenir ;
Si pour s'offrir à moy quelque troisiesme arrive,
Je trouve quelque chose en luy qui me captive.

LYSANDRE.

Mais, pour en bien juger et pour faire un bon choix,
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois;
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser meurement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis; que sert de le nier?
Je conclus sans faillir tousjours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vostre esprit est estrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre.

ALCIDON.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens?

LYSANDRE.

Quelque amant qui souspire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine void le jour.

FILIDAN.

Est-ce toy, cher amy, pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est espris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, astre luisant qui brilles
Dans le ciel des beautez, vien te monstrer à moy :
Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foy :
Fay toy voir à mes yeux, vien soulager ma peine :
Que te sert d'affecter le tiltre d'inhumaine?
Pren pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
Les Dieux n'ignorent rien, du moins voy mon trespas:
Doutes-tu de mes feux, appren-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche.
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié.]
Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est desja vaincu.

ALCIDON.

J'aimerois mieux un gendre
Qui cherist sa moitié d'une amour aussi tendre,
Qu'un qui possederoit les plus riches tresors,
Et toutes les beautez de l'esprit et du corps.
Le sçavoir et les biens, sans la flame amoureuse,
Ne peurent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers amis, de flatter mon malheur ;
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez vous, mon fils, ayez bonne esperance.
Je veux recompenser cette rare constance.
J'entreprens de guerir vos desirs enflammez.
Vous aurez aujourdhuy celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espere?
Ah ! je vous nommeray mon salut et mon pere.

ALCIDON.

Croyez que dans ce soir je vous rendray content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON.

Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long [terme,
Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.

Me la ferez-vous voir?

ALCIDON.

Ouy, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ses divins charmes,
Me doit couster encor de souspirs et de larmes!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

Rigoureuse Melisse, à qui reservez-vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si remply de courroux?

MELISSE.

Phalante, à nul de ceux que l'on void sur la terre.

PHALANTE.

Voulez-vous à l'Amour tousjours faire la guerre?

MELISSE.

Non; mais quand je verrois le plus beau des hu- [mains,
Il ne peut en m'aimant avoir que des desdains.

PHALANTE.

D'où vous vient ceste humeur?

MELISSE.

Je veux bien vous l'apprendre.
Apres ce que j'ay leu de ce grand Alexandre,
Ce dieu de la valeur, vainqueur de l'univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploicts divers,
Beau, courtois, liberal, adroit, sçavant et sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage;
Qui borna son empire où commence le jour,
Je ne puis rien trouver digne de mon amour.
C'est luy dont le merite a captivé mon ame,
C'est luy pour qui je sens une amoureuse flame,
Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur,
Ayant dompté la terre, a sçeu dompter mon cœur?

PHALANTE.

Mais c'est une chimere où vostre amour se fonde :
Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au mon- [de?

MELISSE.

Nommer une chimere[1] un heros indompté?
O Dieux! puis-je souffrir ceste temerité?

PHALANTE.

Melisse mon desir, n'entrez pas en colere;
Mais au moins dites-moy, comment se peut-il faire
D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,
Et dont se peut l'idée à peine concevoir?

MELISSE.

Appeller inconnu, celuy de qui l'histoire
A descrit les beaux faicts tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couvre toute la terre, et s'estend jusqu'aux cieux?
Ce manque de raison n'est pas comprehensible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'est pas visible.

1. Le passage où la Belise des *Femmes savantes* s'emporte sur le mot « chimère, » dont son frère qualifie ses rêveries, doit être emprunté de celui-ci. Moliere avait joué les *Visionnaires*, et n'en avait pas oublié un mot. On les sent partout plus ou moins dans ses *Femmes savantes*. Il flattait ainsi Louis XIV, dont cette pièce était un souvenir d'enfance, et qui la savait toute par cœur.

MELISSE.

Je le cognois assez, je le voy tous les jours,
Je luy rends mes devoirs, et luy dis mes amours.

PHALANTE.

Quoy ! vous parlez à luy ?

MELISSE.

Je parle à son image,
Qui garde tous les traits de son charmant visage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutefois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouvée ?

MELISSE.

Un tome de Plutarque
M'a fourny le pourtraict de ce divin monarque,
Et pour le mieux cherir je le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez cest estrange dessein.
Ce vaillant Alexandre, agreable Melisse,
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre service.

MELISSE.

Quoy ! pour mon serviteur voudrois-je un si grand roy,
De qui tout l'univers a reveré la loy ?
Phalante, il estoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une amour qui n'a point de seconde.
Mais vous feriez bien mieux de choisir un amant
Qui pourroit en effect vous cherir constamment ;
Un homme comme moy, dont l'extreme richesse
Peut de mille plaisirs combler vostre jeunesse.

MELISSE.

Pensez-vous par ce charme abuser mes esprits ?
Quittez ce vain espoir, j'ay vos biens à mespris.
Osez-vous comparer quelque pauvre heritage,
Quelque champ malheureux qui vous vint en partage,
Aux tresors infinis de ce grand conquerant ;
Qui prodiguoit les biens du pays odorant,
De la Perse et de l'Inde, et souvent à des princes
Comme presens legers a donné des provinces ?

PHALANTE.

Mais où sont ces tresors ? les avez-vous icy ?

MELISSE.

Comme il les mesprisoit, je les msprise aussi.

PHALANTE.

Je perds icy le temps ; elle est preoccupée
Par cette folle amour dont sa teste est frappée.
Je vay voir ses parens, ils me recevront mieux :
Mes grands biens me rendront agreable à leurs yeux.
De la guerir sans eux je n'ose l'entreprendre.
Adieu jusqu'au revoir, l'amante d'Alexandre.

MELISSE.

Adieu, mortel chetif, qui t'oses comparer
A ce vaillant heros que tu dois adorer.

SCÈNE II

HESPERIE, MELISSE.

HESPERIE.

Ma sœur, dites le vray, que vous disoit Phalante ?

MELISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente !
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader ?

MELISSE.

Ne flattez point, ma sœur, vostre esprit de la sorte.
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte :
Que si je veux flechir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un estat heureux.
Mais quoy ! jugez, ma sœur, quel conseil je dois prendre,
Et si je puis l'aimer, aimant un Alexandre.

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien mocqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur,
Mais, ma sœur, croyez-moy, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine :
Que je dois par pitié soulager ses amours :
Cent fois le jour j'entens de semblables discours.
Je suis de mille amans sans cesse importunée,
Et croy qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter : Lysis s'en va mourir ;
D'un regard pour le moins venez le secourir.
Eurylas s'est plongé dans la melancholie.
L'amour de Lycidas s'est tournée en folie.
Periandre a dessein de vous faire enlever.
Une flotte d'amans vient de vous arriver.
Si Corylas n'en meurt, il sera bien malade.
Un roy pour vous avoir envoye une ambassade.
Thirsis vous idolastre et vous dresse un autel.
C'est pour vous ce matin que s'est faict un duel.
Aussi de mon pourtraict chacun veut la copie.
C'est pour moy qu'est venu le roy d'Ethiopie.
Hier j'en blessay trois d'un regard innocent.
D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
Je sens, quand on me parle, une haleine de flame.
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame.
Mille viennent par jour se sousmettre à ma loy.
Je sens tousjours des cœurs voler autour de moy [1].
Sans cesse des souspirs sifflent à mes oreilles.
Mille vœux élancez m'entourent comme abeilles.
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrens.
Tousjours je pense oüir la plainte des mourans ;
Un regret, un sanglot, une voix languissante,
Un cry desesperé d'une douleur pressante,
Un je brûle d'amour, un helas je me meurs :
La nuict je n'en dors point, je n'entens que clameurs

1. Racine s'est souvenu de ce vers dans *Britannicus* :

On voit partout les cœurs voler sur son passage.

Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre :
Voyez, ma chere sœur, suis-je pas bien à plaindre?

MELISSE.

Il faut vous détromper : il n'en est pas ainsi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit icy,
Qui se promet de rendre une fille opulente.

HESPERIE.

Quoy ! voulez-vous encor me parler de Phalante?
Que vous estes cruelle!

MELISSE.

Escoutez un moment.
Je veux vous annoncer que ce nouvel amant....

HESPERIE.

Ah ! bons Dieux, que d'amans ! qu'un peu je me re- [pose :
N'entendray-je jamais discourir d'autre chose?

MELISSE.

Mais laissez-moy donc dire.

HESPERIE.

Ah Dieux! quelle pitié!
Si vous avez pour moy tant soit peu d'amitié,
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.

MELISSE.

Vous ignorez, ma sœur, ce que je vous veux dire.

HESPERIE.

Je sçay tous les discours de tous ces amoureux :
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout langoureux,
Que jamais d'un tel coup ame ne fut attainte,
Que pour avoir secours il vous a faict sa plainte,
Que vous me suppliez d'avoir pitié de luy,
Et qu'au moins d'un regard j'allege son ennuy.

MELISSE.

Ce n'est point tout cela.

HESPERIE.

Quelque chose de mesme.

MELISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moy qu'il [aime.

HESPERIE.

Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper?

MELISSE.

Comment par ce discours pourrois-je vous tromper?

HESPERIE.

Par ceste habileté vous pensez me seduire,
Et dessous vostre nom me conter son martyre.

SCÈNE III

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

Quels sont vos differens? les pourroit-on sçavoir?

MELISSE.

Vous sçavez que Phalante estoit venu me voir.
Il m'a parlé d'amour; et ma sœur trop credule
Dit que c'estoit pour elle, et que je dissimule.

HESPERIE.

Que vous sert de parler contre la verité,
Et de chercher pour luy ceste subtilité?

MELISSE.

Vous aimez vostre erreur quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vrayment c'est un sujet pour une comedie ;
Et si l'on le donnoit aux esprits d'à present,
Je pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.
Souvent ces beaux esprits ont faute de matiere.

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour une piece entiere?

SESTIANE.

Il ne faudroit qu'y coudre un morceau de romant,
Ou trouver dans l'histoire un bel evenement,
Pour rendre de tout poinct ceste piece remplie,
Afin qu'elle eust l'honneur de parestre accomplie.

MELISSE.

Qui voudroit annoblir le theatre françois,
Et former une piece avec toutes ses loix,
Divine, magnifique ; il faudroit entreprendre
D'assembler en un jour tous les faits d'Alexandre.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour.
Je me mocque pour moy de la regle d'un jour.

HESPERIE.

On feroit de ma vie une piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.
Car vous autres jugez, qui sçavez les Romans,
Si la belle Angelique eut jamais tant d'amans.

SESTIANE.

Voicy ce bel esprit dont la veine est hardie.
Nous pourrons avec luy parler de comedie.

SCÈNE IV

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

J'ay ce matin appris un nouveau compliment,
Laissez-moy repartir.

AMIDOR.

Je saluē humblement
L'honneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoy s'entretenoit vostre esprit aime-vers?

SESTIANE.

Nous discourions icy sur des sujets divers.

MELISSE.

Nous parlions des exploicts du vaillant Alexandre.

AMIDOR.

Ce grand roy qui cent rois enfanta de sa cendre?
Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant?
Ce torrent de la guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce Mars plus redouté que cent mille tempestes?
Ce bras qui fracassa cent millions de testes?

MELISSE.

Je vous aime, Amidor, de le loüer ainsi.

HESPERIE.

Sçavez-vous un sujet dont nous parlions aussi?
D'une dont la beauté peut aisément pretendre
D'avoir plus de captifs que n'en fit Alexandre.

AMIDOR.

Donc je la nommerois Cyprine domte-cœur,
Quid'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,
Et du poison sucré d'une friande œillade
Rendroit des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité, laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux.
Pour un tel jugement le beau pasteur de Troye
Aux Argives flambeaux [1] donna sa ville en proye.
Il ne faut point juger des grandes deïtez.
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux! qu'il a d'esprit! mais il faut que je die
Que nous parlions aussi touchant la comedie :
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps,
Mais le nombre est petit des autheurs importans
Qui sçache m'entonner un carme magnifique,
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moy je sens ma verve aimer les grands sujects.
Je cede le comique à ces esprits abjects,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'une ame populaire :
Puis je voy qu'un intrigue embroüille le cerveau.
On trouve rarement quelque sujet nouveau.
Il faut les inventer; et c'est là l'impossible.
C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.
Mais un esprit hardy, sçavant et vigoureux,
D'un tragique accident est tousjours amoureux;
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide [2],
Il puise dans Sophocle, ou dedans Eurypide.

SESTIANE.

Toutefois le comique estant bien inventé,
Peut estre ravissant quand il est bien traitté.
Dittes, approuvez vous ces regles des critiques,
Dont ils ont pour garands tous les autheurs antiques,
Cette unité de jour, de scene, d'action [3]?

AMIDOR.

Cette severité n'est qu'une illusion.
Pourquoy s'assujettir aux crotesques [4] chimeres
De ces emmaillottez dans leurs regles austeres,
Qui n'osent de Phebus attendre le retour,
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour?
Il faudroit tout quitter; car en traittant les fables,
Ou certains accidens d'histoires veritables,
Comment representer en observant ces loix,
Un sujet en un jour qui se passe en un mois?

Comment fera-t'on voir en une mesme scene,
La ville de Corynthe avec celle d'Athene?
Pour la troisiesme loy, la belle invention!
Il ne faudroit qu'un acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces esprits critiques et severes
Ont leurs raisons à part qui ne sont pas legeres :
Qu'il faut poser le jour, le lieu qu'on veut choisir.
Ce qui vous interrompt, oste tout le plaisir :
Tout changement destruit cette agreable idée,
Et le fil delicat dont vostre ame est guidée.
Si l'on void qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'autheur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour;
Il m'a fait sans dormir passer des nuits entieres :
Excusez le pauvre homme, il a trop de matieres.
L'esprit est separé; le plaisir dit adieu.
De mesme arrive-t'il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'autheur : Il m'a fait un outrage :
Je pensois estre à Rome, il m'enleve à Carthage.
Vous avez beau chanter, et tirer le rideau :
Vous ne m'y trompez pas, je n'ay point passé l'eau.
Ils desirent aussi que d'une haleine égale
On traitte sans destour l'action principale.
En meslant deux sujets l'un pour l'autre nous fuit,
Comme on voit s'eschapper deux lievres que l'on suit.
Ce sont là leurs raisons, si j'ay bonne memoire.
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit avec ces lois n'embrasse rien de grand.
La diversité plaist, c'est ce qui nous surprend.
Dans un mesme sujet cent beautez amassées,
Fournissent un essain de diverses pensées.
Par exemple, un rival sur l'humide element
Qui ravit une infante aux yeux de son amant;
Un pere en son palais qui regrette sa perte;
La belle qui souspire en une isle deserte;
L'amant en terre ferme au plus profond d'un bois,
Qui conte sa douleur d'une mourante voix;
Puis arme cent vaisseaux, de livre sa princesse,
Et triomphant rameine et rival et maistresse :
Cependant le roy meurt, on le met au tombeau,
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :
Le royaume est vacquant, la province est troublée,
Des plus grands du pays la troupe est assemblée,
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le palais;
La princesse survient, qui les remet en paix,
Et, ressuyant ses yeux, comme reine elle ordonne
Que son fidele amant obtienne la couronne.
Voyez si cet amas de grands evenemens,
Capables d'employer les plus beaux ornemens :
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
Un roy mort de regret que l'on a mis en terre,
Un retour au pays, l'appareil d'un tombeau,
Les estats assemblez pour faire un roy nouveau,
Et la princesse en deüil qui les y vient surprendre,
En un jour, en un lieu, se pourroient bien estendre?
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objects?

SESTIANE.

Vous n'auriez autrement que fort peu de sujects.
Je veux vous en dire un que vous pourriez bien faire.

AMIDOR.

Dittes, je l'entreprens s'il a l'heur de me plaire.

1. Flambeaux des Grecs d'Argos, *Argivûm*, comme les appelle Virgile.
2. C'est-à-dire de la fontaine Aganippé, en Béotie, qui coulait au pied de l'Hélicon, et s'allait perdre dans le Permesse.
3. Nous avons vu que la grande question des trois unités était alors celle du jour dans le monde des précieuses et des lettrés.
4. Grotesque. — On ne l'écrivait pas autrement au XVIe siècle, comme on peut le voir dans Montaigne.

SESTIANE.

On expose un enfant dans un bois escarté,
Qui par une tygresse est un temps alaitté :
La tygresse s'esloigne, on la blesse à la chasse,
Elle perd tout son sang, on la suit à la trace;
On la trouve et l'enfant [1] que l'on apporte au roy,
Beau, d'un fixe regard, incapable d'effroy.
Le roy l'aime, il l'esleve, il en faict ses delices;
On le void reussir en tous ses exercices.
Voila le premier acte ; et dans l'autre suivant
Il s'eschappe, et se met à la mercy du vent;
Il aborde en une isle où l'on faisoit la guerre :
Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre,
Prend le foible party, releve son espoir;
Un roy luy doit son sceptre, et desire le voir :
Il veut en sa faveur partager sa couronne :
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :
Un horrible geant du contraire party
Faict semer un cartel; il en est adverty.
Il se presente au champ, il se bat, il le tuë :
Voila des ennemis la fortune abbatuë.
Enfin dedans cet acte, il faudroit de beaux vers
Pour dire ses amours et ses combats divers.

AMIDOR.

Ce subject est fort beau, grave-doux, magnifique ;
Et si je le comprens, il est tragicomique.

SESTIANE.

La princesse en l'autre acte, avec son cher amant
Se trouve au fond d'un bois.

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant;
La princesse, Cloris, pour plus d'intelligence.

SESTIANE.

Cloris donc en ce bois cede à sa violence;
Elle en a deux gemeaux qu'elle esleve en secret.

MELISSE.

Ma sœur, voicy mon pere.

SESTIANE.

Ah! que j'ay de regret!
C'estoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque jour, Amidor, je vous diray le reste.

SCÈNE V

ALCIDON, SESTIANE.

ALCIDON.

Je vous cherchois par tout, mes filles. Qu'est-ce cy?
Dieux! quelle liberté! retirez-vous d'icy.
Ce n'est pas vostre faict de parler à des hommes.

SESTIANE.

Au moins remarquez bien l'endroit où nous en som-[mes.

ALCIDON.

C'est à moy de les voir, et d'en faire le chois,
Allez, je veux bien tost vous pourvoir toutes trois.

1. « Et l'enfant, » c'est-à-dire « avec l'enfant. » — Cet *et* est pris ici tout à fait dans le sens grec.

SCÈNE VI

AMIDOR, ALCIDON.

AMIDOR.

Il faut faire l'amant de l'une de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous ayez quelque dessein pour elles?

AMIDOR.

Ce mont si merveilleux en Sicile placé,
Sous qui gemit le corps d'Encelade oppressé,
Vomissant des brasiers de sa brûlante gorge,
Ce tombeau d'Empedocle, où Vulcan fait sa forge,
Où Bronte le nerveux, cet enfumé demon,
Travaille avec Sterope et le nud Pyracmon,
Dans son ventre ensouffré n'eut jamais tant de [flame
Qu'une de ces beautez en versa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme est sçavant dedans l'antiquité!
Il sçait mesler la Fable avec la verité :
Il cognoist les secrets de la philosophie,
Et mesme est entendu dans la cosmographie.
Vous estes amoureux? et qu'est-ce que l'amour?

AMIDOR.

C'est ce Dieu genitif[1], par qui l'on void le jour,
Qui perça l'embarras de la masse premiere,
Desbrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,
Ordonna le manoir[2] à chacun element,
Aux globes azurins donna le mouvement,
Remplit les vegetaux de semence feconde,
Et par les embrions eternisa le monde.

ALCIDON.

Son esprit me ravit, son sçavoir me confond.
O Dieux! qu'il est subtil, et solide, et profond!
Je ne voy rien si beau qu'un sçavoir admirable.
C'est un riche tresor à tous biens preferable :
C'est un flambeau divin que l'on doit respecter.
Allez, je vous estime, et vous veux contenter.
Venez icy ce soir, je vous donne ma fille.
Vous ferez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares beautez.
Le Ciel donne à vos jours mille felicitez,
Clothon d'or et de soye en compose la trame ;
Et la fiere Atropos de long temps ne l'entame.

1. Ce mot avait été pris, dans ce sens, par l'école de la Pléiade, à la langue du XVe siecle. Il est dans le 68e rondel de Charles d'Orléans, et son féminin *génitrice*, qui est resté dans la science et dans la philosophie, fut employé un peu plus tard par Jean Marot.
2. C'est-à-dire « le demeurer, » du latin *manere*, rester en place. Pris dans ce sens, dont je ne connais pas d'autre exemple, ce mot donne au mieux son étymologie latine.

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

Quand te pourray-je voir, ô beauté que j'adore ?
Helas! que ce desir me picque et me devore !

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entens sans cesse souspirer.
Tu ne fais que te plaindre et te desesperer.
Je suis l'effroy de ceux qui semblent redoutables,
Mais sçache que je suis l'espoir des miserables.
Est-ce quelque tyran qui triomphe de toy,
Et qui te faict servir sous son injuste loy ?
Jupiter dans les cieux peut garder son tonnerre :
Je dompte ces marauts et j'en purge la terre.
Est-ce quelque brigand qui t'emporte ton bien ?
Quelque part qu'il se cache, il ne lui sert de rien.
J'escalade les monts, je descens aux abysmes,
Il n'est point contre moy d'azyle pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal
T'a-t'il fait exiler de ton pays natal ?
Je veux te redonner la grace de ton prince,
Ou mon juste courroux destruira sa province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mom mal, mes ennuis sont plus [grands.

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'un de tes proches parens ?
Si c'est qu'apres sa mort il te fasche de vivre,
Je vay jusqu'aux enfers et je te le delivre.

FILIDAN.

Ma douleur est bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Est-ce une maladie ?

FILIDAN.

Oüy, qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'est une maladie ? Ah ! qu'elle est attrapée !
J'extermine les maux du vent de mon espée.
Mais il faut en user en diverses façons,
Ou feindre une estocade, ou des estramaçons[1],
Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir est estrange.

ARTABAZE.

Quel est donc vostre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un meslange
D'ebene, d'or, d'argent, d'azur et de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé vostre mal.
N'avoit-on point meslé quelque jus de racine
Pour donner le passage à ceste medecine ?

FILIDAN.

Helas ! roi des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaist fort.

FILIDAN.

Je suis près du trespas
Pour un philtre amoureux que j'ay pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vrayment vous me contez une estrange merveille,
Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Escoutez-moy, bons Dieux !
J'entens un doux recit du coral de deux yeux,
De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.
C'est de l'azur des cieux que vous me voulez dire,
Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.
C'est doncques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah ! vous estes amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'yvoire ?

FILIDAN.

L'yvoire n'en est pas, si j'ay bonne memoire ;
Mais c'est un tel amas de parfaictes beautez,
De tresors infinis, de rares qualitez,
Que je suis, pour les voir, dans un desir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoy ! vous la cognoissez ?

ARTABAZE.

Ah ! si je la cognois ?
Ceste nymphe m'adore, elle vit sous mes loix.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon ame saisie !
Falloit-il à mes maux joindre la jalousie ?
Ne suffisoit-il pas de languir sans la voir ?

ARTABAZE.

J'en pourray bien ranger d'autres sous mon pouvoir.
Je me suis engagé de vous donner remede,
J'ay pitié de vos maux, allez, je vous la cede.

FILIDAN.

O prince genereux, courtois et liberal,
Donc j'obtiendray par vous cet azur, ce coral ?
De gloire et de bonheur le Ciel vous environne,
Que j'embrasse vos pieds.

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

1. L'*estramaçon* était une large épée ou plutôt un sabre, d'origine gauloise, dont l'ancien nom, cité par Grégoire de Tours, et d'où vint celui-ci, était *scramasaxos*. Les Allemands en ont fait, par abréviation, *scram*, d'où est venu *scrime*, puis *escrime*.

SCÈNE II

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.

Cet homme est furieux, retirons-nous d'icy.

FILIDAN.

Pour quelle occasion le craignez-vous ainsi?

ARTABAZE.

Quand je l'ay veu tantost il s'est mis en furie.

FILIDAN.

Il n'est rien de plus doux, c'est une resverie.

ARTABAZE.

Toutefois il crachoit du creux de ses poulmons,
L'Epode, l'Antistrophe, et cent autres demons.

FILIDAN.

Bannissez ceste peur de vostre fantasie,
Cela doit s'appeller fureur de poësie.

ARTABAZE.

C'est là mon seul defaut, je crains les furieux.

FILIDAN.

Quoy, craindre? ayant ce bras tousjours victorieux?

ARTABAZE.

Je m'en fuy.

FILIDAN.

Demeurez.

ARTABAZE.

Voyez comme il medite.

FILIDAN.

Que craignez-vous?

ARTABAZE.

Je crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.

Rasseurez vostre esprit, il medite des vers
Pour semer vostre nom par tout cest univers.
Quittez, cher Amidor, vos Muses bien aymées,
Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.

M'asseurez-vous de luy?

FILIDAN.

C'est le heros du temps.

AMIDOR.

Je vous saluë, effroy de tous les combattans,
Qui donnez jalousie à cent testes royales.

ARTABAZE.

Il a, comme je voy, quelques bons intervales.
Dittes, vostre fureur vous prend-elle souvent?
Faites nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.

Ma phebique fureur sert aux heros illustres
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alleguez quelques uns de vos faits.
Vous verrez ma fureu qui vous les va descrire.

ARTABAZE.

Pour mes faicts valeureux je veux bien vous en dire.
Mais tréve de fureur.

FILIDAN.

Ah! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Jamais ceste fureur ne causa de trespas.

ARTABAZE.

Sçachez que j'ay pour nom l'effroyable Artabaze,
Qui, monté quelquefois sur le cheval Pegase,
Va jusques sur la nuë œillader l'univers [1],
Pour chercher de l'employ dans les climats divers.
Puis pour me divertir je vole et je revole
En deux heures ou trois de l'un à l'autre pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaist extremement,
Il ayme l'hyperbole, et parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'apperceus deux armées,
D'une chaleur pareille au combat animées:
Quand assez à les voir je me fus diverty,
Attendant de me joindre au plus foible party,
Tousjours voloit entr'eux la victoire douteuse:
En fin de cet esbat ma valeur fut honteuse:
L'impatiente ardeur me faict fondre sur eux,
Comme un aigle vaillant sur des cygnes peureux:
Je fends de tous costez bras, jambes, cuisses, testes:
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tem-[pestes:
J'attire sur moy seul mille traits opposez:
Mais d'un de mes regards j'abbas les plus osez.
En fin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet exploict gigantesque est certes merveilleux.

ARTABAZE.

Comment descririez-vous ce combat perilleux?

AMIDOR.

Au secours, Polhymnie, Erato, Therpsicore.

ARTABAZE.

Fuyons, ceste fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand guerrier; ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il invoque?

ARTABAZE.

Il parle à ses demons.
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,
Et masche entre ses dents de certaines menaces,
Voyez comme il nous lance un regard de travers.

FILIDAN.

C'est de ceste façon que l'on fait de bons vers.

ARTABAZE.

Faut-il estre en fureur? ce mestier est estrange.

1. Hémistiche pris à l'un des poëtes de la suite de Ronsard, à Desportes qui a dit:

> Devant le grand soleil, je veux chanter mes vers,
> Et du sommet des monts *œillader l'univers*.

Ronsard lui-même avait très-souvent employé le mot *œillader*.

J'ayme mieux pour ce coup me passer de loüange.
Pour voir faire des vers je n'y prens pas plaisir.

AMIDOR.

J'en feray donc pour vous avec plus de loisir.
Je veux vous presenter des enfans de ma Muse.

ARTABAZE.

Je vous feray faveur.

FILIDAN.

Mais à quoy je m'amuse.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aymables ap- [pas.

ARTABAZE.

Où courez-vous, amy, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.

Ne craignez rien de luy, croyez en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu donc, pauvre amant, que le Ciel vous console.

SCÈNE III

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Guerrier, ne craignez rien parmy les vertueux.
Je voy que vous marchez d'un pas majestueux.
Vous avez le regard d'un grand homme de guerre,
Et tel que Mars l'auroit s'il estoit sur la terre;
Vous avez le parler grave, sec, resonnant,
Digne de la grandeur d'un Jupiter Tonnant.

ARTABAZE.

Il est vray.

AMIDOR.

J'ay produit une piece hardie,
Un grand effort d'esprit: c'est une tragedie,
Dont on verra bien tost cent poëtes jaloux.
Mais j'aurois grand besoin qu'un homme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent ouvrage,
Voulust representer le premier personnage.

ARTABAZE.

Oüy, je l'entreprendray, s'il est digne de moy.

AMIDOR.

C'est le grand Alexandre.

ARTABAZE.

Oüy, puis que ce grand roy,
Par qui se vid l'Asie autrefois possedée,
Avoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR.

J'ay le roolle en ma poche, il est fort furieux,
Car je luy fais tuer ce qu'il aime le mieux.

ARTABAZE.

C'est donc quelque demon, quelque beste effroyable:
Ah! ne le tirez point.

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'un escrit.

ARTABAZE.

Quoy, qui donne la mort?
Vous estes donc sorcier?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux! je suis perdu, ma valeur ni mes armes
Ne sont point par malheur à l'espreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me faict peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'escrit, je les diray par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourrez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dittes donc: Je suis cet Alexandre.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroy de l'univers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux! dittes vos vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage.
Je me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que j'abandonne un titre glorieux;
Le donnant, je perdrois le pouvoir d'y pretendre.
Je diray seulement: Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Et qui dira le reste?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foy,
Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moy:
Puis je pourray poursuivre.

AMIDOR.

O Dieux! quel badinage!
On verroit deux acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foy, vous le direz, j'en ay fait le serment.

ARTABAZE.

Quoy! vous me menacez, frenetique caboche?

AMIDOR.

Je feray donc sortir le roolle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux, à mon secours! sauvez-moy du sorcier.

AMIDOR.

Adieu, vaillant courage; adieu, franc chevalier.

SCÈNE IV

PHALANTE, AMIDOR.

PHALANTE.

Dequoy rit Amidor ?

AMIDOR.

C'est de ce capitaine.

PHALANTE.

Amy, je te cherchois, j'ay besoin de ta veine
Pour vaincre une beauté dont mon cœur est épris :
Mais pour se faire aimer, vivent les bons esprits !
Rien ne sçauroit flechir une humeur rigoureuse,
Comme un vers qui sçait plaindre une peine amoureuse.

AMIDOR.

Si c'est une beauté qui cherisse les vers,
J'en ay de composez sur des sujects divers :
J'en ay sur un refus, j'en ay sur une absence,
J'en ay sur un mespris, sur une mesdisance,
J'en ay sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,
Un Retour de Silvie, un Adieu pour Cloris,
Un Songe à Berenice, une Plainte à Cassandre;
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Ceste Plainte à Cassandre est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Ceste piece est sçavante, et d'un stile fort haut.

PHALANTE.

C'est comme je la veux.

AMIDOR.

Au reste ce sont stances
Pleines de riches mots, de graves doleances.

PHALANTE.

Si le stile en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serois-je assez heureux pour les avoir icy ?

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoy donc ?

AMIDOR.

Une ode pindarique.

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-estre icy.

AMIDOR.

C'est l'Adieu pour Cloris.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont les Pleurs de la bergere Iris.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une anagamme en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un sonnet en lettres acrostiches.
Ah ! non ce ne l'est pas, c'est un Vœu pour Phyllis.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point icy ?

AMIDOR.

C'est Sur un teint de lis.

PHALANTE.

L'est ce là ?

AMIDOR.

C'est une hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une eclogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une epitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je croy que la voicy.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loüez.

AMIDOR.

Non, c'est Sur un soucy.

PHALANTE.

Ce l'est doncques icy.

AMIDOR.

Non, c'est un epigrame.

PHALANTE.

Ce la sera donc là.

AMIDOR.

C'est une epithalame.

PHALANTE.

Ce sera la derniere.

AMIDOR.

A la fin je la voy.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Amy, donne la moy :

J'ayme à lire les vers, je suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase.

STANCES [1].

Doncques, rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux et hagards,
Par l'optique de leurs regards
Me vont pulveriser en cendre.
Toutefois, parmy ces ardeurs,
Tes heteroclites [2] froideurs
Causent une antiperistase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase
Entre la vie et le trespas.

Mon cœur devint pusillanime [3]
Au prime aspect de ta beauté,
Et ta scythique cruauté
Rendit mon esprit cacochime.
Tantost dans l'Eurype [4] amoureux
Je me croy le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantost je me croy transporté
Aux espaces imaginaires
D'une excentrique volupté.

Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstans
Le veritable hieroglyphe.
Les crotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothese;
Et dedans mes calamitez
Je n'attens que la synderese [5]
De tes froides neutralitez [6].

Autrement la metamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la metempsycose.
La catastrophe d'un amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique.
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu sois le pole antartique
De l'amoureuse humanité ?

Chante donc la Palinodie,
Cher paradoxe de mes sens,
Et des symptomes que je sens
Desbroüille l'encyclopedie [1].
Ainsi les celestes brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires;
Et devant ton terme fatal,
Cent revolutions solaires
Esclairent sur ton vertical.

PHALANTE.

Ah ! que je suis ravy ! quelle muse admirable !

AMIDOR.

Que vous semble du stile ?

PHALANTE.

Il est incomparable.
Mais mon estonnement est sur ces visions,
Cette humeur apocryphe, et ces illusions
Dont ces vers sont remplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faicts exprès pour celle que j'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique ?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gasté
D'une amour d'Alexandre.

AMIDOR.

Ah ! quelle absurdité
Quoy ! du grand Alexandre? elle est donc chimérique?
Voila ce que produit la lecture historique,
Et celle des romans dans les jeunes esprits,
Qui de phantosmes vains sentent leurs cœurs épris,
Alors que fraischement ils ont leu quelque histoire :
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Je le pourrois bien croire :
Et mesmes ces beaux vers ont des charmes puissans
Pour luy bien reprocher qu'elle a perdu le sens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots, rigoureuse Cassandre,
Mettez au premier vers, amante d'Alexandre;
Ce traict la picquera.

PHALANTE.

L'advis est excellent.
J'admire cet esprit.

AMIDOR.

C'est là nostre talent.

PHALANTE.

Je la pourrois bien vaincre à force de largesses,

1. Tallemant à l'*Historiette* des « contes, naivetez, bons mots, » dit comment Desmarets fut amené à faire ces stances : « Il trouva à la campagne une fille qui faisoit le fort bel esprit. Elle disoit que les *Arondelles* voloient sur l'*orifice* du chaos : « Ouais ! dit Desmarets, qu'est-« ce que ceci ? » Il se met à l'entretenir en même style, et apres luy écrivit une lettre de la même force. Elle n'osa répondre, mais tandis qu'il fut dans le pays, elle ne vouloit parler qu'à luy. Un bon gentilhomme à qui elle montra cette lettre dit : « Vraiment, voilà de « beaux vers. » Desmarets dit que cette fille est cause qu'il a fait les stances des *Visionnaires*. »

2. Bizarre. — Neufgermain, un des plus ridicules originaux de ce temps-là, s'appelait lui-même « poëte hétéroclite. »

3. Mot prétentieux alors, à force d'être nouveau. Il ne devint un peu sérieux qu'à la fin du siècle. Encore fallut-il que le P. Bouhours assurât que de bons auteurs s'en servaient.

4. Petit détroit plein de tempête qui séparait l'Eubée de l'Attique.

5. Remords de conscience. — Ce mot venu du grec ne s'employait qu'entre dévots. La Macette de Regnier le comprenait :

> Elle lit saint Bernard, *la Guide des Pescheurs*,
> Les *Méditations* de la mère Thérèse,
> Sait ce qu'est hypostase avecque *synderèse*.

Regnard s'en est servi comiquement dans le *Légataire*.

6. Indifférences. — Maynard a dit :

> ... Tu sers avec fidélité
> Une demoiselle de glace
> Qu'on appelle *Neutralité*.

1. Ce mot n'était pas encore sérieux, ou plutôt ne l'était plus. Richelet dit dans son *Dictionnaire* qu'il avait vieilli et ne « s'employait plus que dans le burlesque. » Diderot et d'Alembert devaient singulièrement le rajeunir un siècle après.

Si les biens luy plaisoient; j'ay de grandes richesses:
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parens.
En voicy, ce me semble, un des plus apparens;
Il m'a promis secours, je vois Alcidon mesme.

AMIDOR.

Je m'en vay cependant mediter un poëme.
Ces vers vallent cent francs, à vingt francs le cou-
[plet[1].

PHALANTE.

Allez, je vous promets un habit tout complet.

SCÈNE V

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

Venerable Alcidon, je vous offre Phalante
Pour digne serviteur de ma belle parente,
Melisse vostre fille, ayant un revenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.
Estes vous possesseur d'une grande richesse?

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ay des biens dignes de ma noblesse.
J'en ay dedans la ville, et j'en ay dans les champs :
Je fay fendre la terre à cent coutres tranchans :
J'ay des prez, des forests, des estangs, des rivieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs et des chasteaux, des meubles à foison;
Les sacs d'or et d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vostre est égale?
De toutes vos maisons quelle est la principale?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, sejour de mes ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les cieux.
Si vous le desirez, je vous le vay descrire [2].

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer sejour des voluptez,
Où l'art et la nature étallent leurs b autez;
On rencontre à l'abord une longue .venuë
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë :
Deux prez des deux costez font voir cent mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs;
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,
Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agreable.

LYSANDRE.

On peut avec raison
Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loin l'on aperçoit un portail magnifique :
De prés l'ordre est toscan, et l'ouvrage rustique :
Ce portail donne entrée en une grande court,
Ceinte de grands ormeaux, et d'un ruisseau qui
[court :
Là, mille beaux pigeons et mille paons superbes
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.
Une fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un Triton renversé :
Cette eau frappe le ciel, puis retombe et se joüe
Sur le nez du Triton, et luy lave la joüe.
La court des deux costez tient à deux bassecourts,
De qui le grand chasteau tire tout son secours :
En l'une est le maneige, offices, escuries;
L'autre est pour le labour, et pour les bergeries.
Au fond de ceste cour, paroist cette maison,
Qu'Armide eust pû choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son Regnaut et ses armes,
Sans qu'elle eust eu besoin du pouvoir de ses char-
[mes.
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau
Net, profond, poissonneux, entoure le chasteau,
Pour rendre ce lieu seur contre les escalades;
Et l'appuy d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se presente un objet dont les yeux sont ravis,
Trois portes de porphyre, et de jaspe etofées,
Comme un arc de triomphe enrichy de trophées.
On entre en une court large de deux cens pas,
Où cet art qu'ont produit la regle et le compas
(J'entens cette mignarde et noble architecture)
Semble de tous costez surmonter la nature.
Le logis élevé, les ailes un peu moins,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coings;
Et par l'estage bas cent colonnes doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux!

PHALANTE.

Une fontaine au milieu de la court
Represente Arethuse; il semble qu'elle court,
Qu'elle emporte d'un dieu le cœur et la franchise :
L'amant la suit de près, elle pense estre prise;
Elle invoque Diane, et dans ce temps fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de cristal :
Cette eau qui va noyer sa mortelle dépoüille,
En mesme temps l'estonne, et l'arreste, et la moüille.
En chaque pavillon sont des appartemens,
Qui selon les saisons servent de logemens,
Pour l'esté, pour l'hyver, le printemps ou l'automne:
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers et celuy des lambris
Brillent de tous costez de dorures sans pris :
Au bout des pavillons on void deux galleries,

1. Nous avons vu dans la notice de Du ce qu'on disait des libraires payant chaque centaine de vers aux poëtes, suivant la longueur.

2. Desmarets a dû prendre plaisir à cette description de château. Il aimait fort l'architecture et s'y connaissait. C'est même pour cela que le surintendant Desnoyers tâcha de l'éloigner du cardinal : « Il a nuy, dit Tallemant, en tout ce qu'il a pu à Desmarets, qui s'entend à tout, et qui a beaucoup d'inclination pour l'architecture, de peur que cet homme ne luy ostast quelque chose. » Edit. P. Paris, t. II, p. 140.

Où le peintre épuisa ses doctes resveries.
Les meubles somptueux, éclatans et divers,
Feroient croire à nos yeux que de tout l'univers
On a faict apporter les plus riches ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un palais enchanté.

LYSANDRE.

Escoutons.

PHALANTE.

Les jardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on apperçoit un parterre s'estendre,
Où de ravissement l'œil se laisse surprendre.
Ses grands compartimens[1] forment mille fleurons,
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.
Au milieu du parterre une grande fontaine
Jette en l'air un torrent de sa feconde veine.
La figure est antique; un Neptune d'airain
Armé de son trident dompte un cheval marin:
Le monstre, des naseaux lance l'eau jusqu'aux nuës,
Qui retombe avec bruit en parcelles menues:
Le Dieu void de sa barbe et de son grand trident
Degoutter mille flots, et n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les bassins pareils ont les boüillons égaux:
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une riviere, et toutes ces beautez
Dont les yeux innocens font leurs felicitez.
Le grand parc se separe en superbes allées,
Par mes riches ayeux en tout sens égalées.
Les arbres en sont beaux, et droicts et chevelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feüillus,
Parlent en murmurant, s'embrassent comme freres,
Et contre les chaleurs sont des dieux tutelaires.
Un verd et long tapis par le milieu s'estend,
Qu'entrevoid le soleil d'un rayon tremblottant:
Deux ruisseaux aux costez moüillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en un lieu reculé
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé:
Diane est au milieu de colere animée,
Et Niobe en rocher à demy transformée.
La reine au lieu de pleurs verse de gros torrens:
Sa jeune fille encor l'estreint de bras mourans;
Et ses autres enfans comme figures vrayes
Font sortir pour du sang un jet d'eau de leurs playes:
L'estang dont le sein vaste engouffre ces canaux,
D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaist fort.

PHALANTE.

Au tour des palissades
Cent niches en leurs creux ont autant de naïades,
Qui d'un vase de marbre élancent un trait d'eau,
Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promeinent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux!

PHALANTE.

Loin de là s'aperçoit
Un jardin que l'on sent plustost qu'on ne le voit:
Mille grands orangers en égale distance
De fruicts meslez de fleurs jettent une abondance:
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau tresor,
Que leurs fleurs sont d'argent, et que leur fruict est [d'or:
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jasmin d'Es- [pagne.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmans appas!

PHALANTE.

En suite est un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre costez sont vingt grottes humides,
Et l'on void au milieu le lac des Danaïdes.
Ses bords sont balustrez, et cent legers bateaux,
Peints de blanc et d'azur, voltigent sur les eaux,
Où, sans craindre le sort qui mene aux funerailles,
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'esleve au milieu de l'estang,
Où les cinquante Sœurs faites de marbre blanc
Portent incessamment les peines meritées
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées,
Et souffrant un travail qui ne sçauroit finir,
Semblent incessamment aller et revenir.
Au haut, trois de ces Sœurs à cruche renversée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée:
La tonne respand l'eau par mille trous divers:
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.
Au bas l'une des Sœurs puise à teste courbée,
L'autre monstre et se plaint que la cruche est tom- [bée;
L'une monte chargée, et l'autre qui descend
Semble ayder à sa sœur sur le degré glissant;
L'une est preste à verser, l'autre reprend haleine:
L'œil mesme qui les void prend sa part de leur pei- [ne.
L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois
Semble accuser des Dieux les inégales loix,
Et redire en tombant d'une voix gemissante:
Pourquoy souffré-je tant, moy qui suis innocente?
Ce bruit et ce travail charment tant les esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux! n'en dites plus, je suis plein de merveilles;
Vous m'avez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promeine encor dedans ce beau sejour.
Il est vray, la richesse est une belle chose:
Toute felicité dedans elle est enclose.
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçoy:
Venez devers le soir vous presenter à moy.

1. Tous les parterres alors étaient découpés en compartiments, dont on dessinait les contours avec du buis. On en a refait quelques-uns, sur des modèles du temps, dans le jardin de Versailles.

Je vous donne ma fille, et veux qu'elle vous aime.
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions
Qui pourroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit-elle une faute si grande?
Phalante, il vous suffit, j'en reçoy la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous iray voir,
J'auray mon logement.

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

MELISSE.

Vainqueur de l'Orient, guerrier infatigable,
A qui des conquerans nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain ravagea l'univers,
Heros qui merita cent eloges divers,
Et dont mille combats establirent l'empire,
C'est toy seul que j'adore, et pour qui je soupire.
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnez de mille courtisans,
Par une adresse vive, et qui n'eut point d'égale,
Tu domptas la fureur du fougueux Bucephale,
Ou quand tu fis l'essay de tes guerrieres mains
Sur les forces d'Athene et l'orgueil des Thebains;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,
Le Danube glacé, l'Illyrie et la Thrace;
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploicts
Qui jusques aux Germains firent craindre tes loix:
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,
S'il ravage ses bords au sortir de sa source?
Puis quand, ayant passé les flots de l'Hellespont,
Je voy dans peu de temps sur ton auguste front
Flotter superbement les palmes immortelles
Des combats du Granique, et d'Issus, et d'Arbelles;
Ou quand je voy ton char suivy de tous costez
De satrapes captifs, et d'illustres beautez,
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,
Les thresors amassez par tant de roys persiques;
Ou quand je t'apperçoy sur ce trône éclatant,
Dont l'œil de tous les Grecs se trouva si content,
Goûter avec plaisir les fruicts de ta victoire : [re?
Quel vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloi-
Mais quand par trop de cœur je te vois engager
Au bourg des Malliens en un si grand danger,
En ce lieu malheureux, qui creut porter la marque
De l'indigne tombeau d'un si digne monarque;
Je tremble en te voyant le premier à l'assaut,
Les eschelles se rompre, et toy seul sur le haut,
Qui frappes de l'espée, et du bouclier te pares
Du choc impetueux de mille traits barbares :
Mais l'effroy me saisit, et d'horreur je fremy,
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemy;
Et que seul tu soustiens les puissantes attaques
Des plus desesperez d'entre les Oxydraques [1].
C'est là, puis que si tard on te vint secourir,
Si ton corps fut mortel, que tu devois mourir.
Aussi n'estois-tu pas d'une mortelle essence.
Le plus puissant des Dieux te donna la naissance;
Jamais mortel ne fit tant d'exploicts glorieux,
Et ne porta si loin son bras victorieux.
Plus digne fils des Dieux qu'un Bacchus, qu'un Her-
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule. [cule [2],
De tes membres divins la precieuse odeur
Marquoit evidemment ta celeste grandeur.
Non, tu vis dans les cieux (car par quelque avanture
Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture);
Mais je croirois plustost que tu fus transporté
Dans le charmant sejour d'un palais enchanté;
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,
Du temps ny de la mort ne craignent point l'outrage
Et si tu veux sçavoir l'espoir de mon amour,
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour.
Tu semeras l'effroy sur la terre et sur l'onde,
Poursuivant ton dessein des conquestes du monde.
O le charmant plaisir que je dois recevoir,
Si j'ay durant mes jours le bonheur de te voir!
Il me semble desja que mon amour m'ordonne
Que je t'aille trouver en habit d'amazone.
O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,
Voudrois-tu bien pour moy t'arrester quelques jours,
Pour produire un enfant de race valeureuse?
Car je sens en t'aimant que je suis genereuse.

SCÈNE II

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

Quand pourray-je gouster tant de felicité
Alexandre mon cœur?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,
Qui parle d'Alexandre? Elle paroist hardie.
Ma foy vous le verrez, c'est cette tragedie
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oüy, je le veux chercher par tout cet univers.
Mais quel brave guerrier me vient icy surprendre?

ARTABAZE.

Il faut luy repartir: Je suis cet Alexandre.

MELISSE.

Vous estes Alexandre? O mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'object de mes vœux amoureux!
Que j'embrasse vos pieds, grand prince que j'adore.
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te devore :
Je le voy, ce grand roy, ce heros nompareil,
Le plus grand que jamais esclaira le soleil,
Ce fils de Jupiter, ce prodige en courage.

1. Tout ceci n'est que le développement d'un passage très-curieux de Quinte-Curce.

2. On sait qu'Alexandre se fit déifier sous le nom de ces deux divinités.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré faict bien son personnage.

MELISSE.

Vous estes Alexandre? au moins encore un mot :
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MELISSE.

Parlez donc, cher object dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre, et cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit, de vray, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir :
Effroy de l'univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moy ce titre, ou bien pour Alexandre?

MELISSE.

Comment l'entendez-vous?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moy,
Comme m'appartenant aussi je le reçoy:
Mais je le maintiens faux, si c'est pour Alexandre.

MELISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.
Vous estes Alexandre, et vous ne l'estes pas?

ARTABAZE.

C'est par moy qu'Alexandre a souffert le trespas.

MELISSE.

Vous l'estes donc sans l'estre? A present Alexandre
Est comme le phœnix qui renaist de sa cendre?
Car c'est luy qui revit, et si ce ne l'est plus?
A peine j'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher Alexandre, ô prince qui m'embrase.

ARTABAZE.

Laissons la tragedie, on m'appelle Artabaze,
Plus craint que le tonnerre, et l'orage, et les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de Darie[1]; ah! le voudriez-vous prendre?
O Dieux! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites-moy donc entendre; est-ce metamorphose
Qui vous faict Artabaze, ou bien metempsycose?

ARTABAZE.

Quoy! vous dittes aussi des mots de ce sorcier
Qui fit la tragedie?

MELISSE.

Invincible guerrier,
Alors qu'on vous creut mort par charme ou maladie,
Ce fut donc un sorcier qui fit la tragedie?

ARTABAZE.

Il est vray que de peur j'en ay pensé mourir.

1. C'était en effet un des plus vieux généraux de Darius. Il se rendit à Alexandre avec neuf de ses fils, et lui demeura fidele.

Vous a-t-on dit l'effroy qui m'a tant faict courir?

MELISSE.

Quoy donc! il vous fit peur, ô valeur sans seconde?

ARTABAZE.

Il m'a faict disparoistre aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparustes donc par un charme puissant?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvoient en effrayer un cent,
Par un certain demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux!

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est faict de combats!

ARTABAZE.

Quels combats se sont faicts?

MELISSE.

Ne les sçavez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moy? Je deteste, j'enrage.

MELISSE.

Ce fut lors que vos chefs eurent faict le partage
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les feray tous pendre; où sont-ils ces maraux?
Ils partagent mon bien?

MELISSE.

Depuis leurs destinées
On pourroit bien compter prés de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les sauver de mon juste courroux
Ont mis asseurément cet espace entre nous.

MELISSE.

Helas! où courez-vous?

ARTABAZE.

Ce sorcier me veut prendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

SCÈNE III

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Je la voy cette belle, à ce coup je la voy.
Cruelle, impitoyable, où fuyez-vous de moy?
La mauvaise qu'elle est, je l'avois apperceüe.
Mais l'ingrate aussi tost s'est soustraite à ma veüe:
Elle a privé mes yeux d'un si divin plaisir,
Pour augmenter en moy la fureur du desir.
Amidor, je l'ay veüe.

AMIDOR.

As-tu veu cette belle?

FILIDAN.

J'ay veu comme un éclair cette beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point veüe? A quoi donc resvois-tu?

AMIDOR.

Je resvois au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siecle ignorant les autheurs d'importance
Languissent sans estime et sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez :
On les void sans les voir : ces belles immortelles
Sont en mesme moment et douces et cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat ! autrefois Sophocle eut cet honneur
Qu'en l'isle de Samos on le mit gouverneur
Pour une tragedie, ainsi qu'on le raconte :
Je devrois estre un roy pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir
De voir son beau visage avec plus de loisir !

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moy sa parole ?
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole ?

SCÈNE IV

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

Comme de sa beauté tu connois la grandeur,
Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidelité puisse estre assez heureuse
Pour flechir quelque jour cette humeur rigoureuse?

HESPERIE.

Escoute, chère sœur, ce miserable amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les grands peuvent donner les soustiens d'une vie
Qui par mille accidens nous peut estre ravie:
Mais par un vers puissant comme la deïté,
Je puis leur faire don de l'immortalité.

FILIDAN.

Ah! qu'elle est rigoureuse à son amant fidelle!

AMIDOR.

Ah! que pour les sçavans la saison est cruelle !

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvois sçavoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siecle, si tu pouvois sçavoir ce que je vaux !

FILIDAN.

J'aurois en ton amour une place authentique.

AMIDOR.

J'aurois une statuë en la place publique[1].

HESPERIE.

J'ay pitié de les voir en cette égalité,
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'est un dialogue : Amidor l'estudie
Pour en faire une scene en quelque comedie.

HESPERIE.

Ah ! ne le croyez pas, l'un et l'autre en effect
Ont du temps et de moy l'esprit mal satisfaict.
Voyez qu'ils sont resveurs : sçachons-le avec adresse.
Doncques vous vous plaignez d'une ingrate maistresse ?

FILIDAN.

Si c'est quelque pitié naissante en vostre cœur,
Qui vous fasse enquerir quel trait fut mon vainqueur,
Sçachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mon ame.

HESPERIE.

Voyez qu'il est adroit à me conter sa flame.
Quelle est donc la beauté d'où vient vostre tourment?

FILIDAN.

C'est celle que j'ay veüe en ce mesme moment.

HESPERIE.

C'est donques pour ma sœur que vostre cœur soupire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

Ma sœur, pouvoit-il plus adroitement dire
Que c'est moy qu'il cherit, car c'est l'une des deux.
Respectueux amant, on accepte vos vœux :
Celle que vous aimez de ma part vous asseure
Qu'elle a pitié des maux que vostre cœur endure;
Mais, sans rien desirer, adorez sa vertu.

FILIDAN.

O doux soulagement d'un esprit abattu !
Que je baise vos mains pour l'heureuse nouvelle
Que ma deesse envoye à son amant fidele.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers
Du bruit de cette nymphe a remply l'univers,
Quittez vos desplaisirs, car pour recognoissance
Sçachez qu'elle vous donne une ample recompence.

FILIDAN.

Il est vray que c'est luy qui causa mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas! sur quoy veut-on que cet espoir se fonde?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille amans,
Qui vivant sous ses loix souffrent mille tourmens.
Elle va publier, pour soulager leur peine,
Qu'ils n'ont qu'à luy donner des vers de vostre veine.
Vous verrez arriver de cent climats divers
Ces pauvres languissans, pour avoir de vos vers,
Vous offrir des presens, des innombrables sommes :
Vous voilà dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux ! les voyageurs sur les Indiques bords
N'amasserent jamais de si riches tresors.
Quels beaux chants triomphaux, et quels panegyriques

1. Il y a un souvenir de cette scène, tant pour certaines expressions que pour la coupe du dialogue, dans la première partie de la scène de Vadius et de Trissotin.

Meriteront de moy ses bontez heroïques!

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle est magnifique ! et que cette beauté
Exerce heureusement la liberalité !

SESTIANE.

J'aime bien Amidor, mais il faut que je die
Que s'il devient si riche, adieu la comedie.
Car il ne voudra plus s'embroüiller le cerveau
Que pour une epigramme, ou pour un air nouveau.

AMIDOR.

J'auray plus de loisir, Sestiane, au contraire ;
J'en feray pour ma gloire et pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foison,
Il faut donc que je loüe une grande maison :
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour un lict, une table, avec une escabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richesse venir,
Je veux de vostre Muse une grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veüille descrire
Ce sujcct que tantost je commençois à dire.

AMIDOR.

Oüy, je vous le promets : ce sujcct me plaist fort,
Et merite un esprit qui puisse faire effort.
L'invention m'en charme, et sa belle conduite.
Je me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous estions demeurez sur ces petits gemeaux
Que Cloris eslevoit.

SESTIANE.

Tous deux estoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance.
Le pere de Cloris n'en eut point cognoissance :
On les faisoit nourrir en des lieux écartez ;
En fin les voila grands, aimez de cent beautez.
Le visage de l'un tout à l'autre semblable
Fait naistre tous les jours quelque intrigue agreable.
Cet acte seroit plein de plaisantes erreurs.
Mesme on y peut mesler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses.
Car j'ay leu les romans et les metamorphoses.
Dans l'acte quatriesme. O Dieux ! cher Amidor,
J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor ;
Tirons nous à l'escart. Cependant, Hesperie,
Si quelqu'un survenoit, parlez-luy je vous prie.
Je luy diray le reste icy dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomene, et vous, ma nymphe, adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPERIE.

Quoy ? seule aveeques luy?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, et pour estre à l'escart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCÈNE V

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN, HESPERIE.

ARTABAZE.

O Dieux ! quelle pitié! je suis couru des dames,
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flames.

MELISSE.

O mon cher Alexandre, helas ! me fuyez-vous?
Alexandre, Artabaze, appaisez ce courroux.

ARTABAZE.

J'ay trop d'amour ailleurs, je ne puis vous entendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de parestre icy ;
Arreste, ma cruelle ; arreste, mon soucy.

SCÈNE VI

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

Quel bruit ay-je entendu ?

HESPERIE.

Que je suis miserable!

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer ?

HESPERIE.

Ah ! que je suis coupable!

ALCIDON.

Quoy donc, elle s'accuse ? helas ! je suis perdu.
J'ay pour la marier un peu trop attendu.
Je sçavois que la garde en estoit dangereuse.
Quel mal avez-vous faict ?

HESPERIE.

O beauté malheureuse !

ALCIDON.

La meschante a forfaict sans doute à son honneur.
Mais je veux estrangler le traistre suborneur.
Quel mal as-tu donc faict?

HESPERIE.

Ah! le pourrez-vous croire ?
Je pensois de vos jours estre l'heur et la gloire :
Mais je suis vostre honte, et le fatal tison
Qui remplira de feu toute vostre maison.

ALCIDON.

Et de crainte et d'horreur tout le corps me chancelle.

HESPERIE.

Ah ! qu'à vostre malheur vous me fistes si belle!

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit éclaircy.

HESPERIE.

Quel spectacle, bons Dieux, je viens de voir icy !

O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautez et de charmes.
C'est vous, mes chers tresors, qui causez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, appaise tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, j'ay honte, je l'avoüe :
Mais pour dire nos maux, il faut que je me loüe.
Dès que j'ouvris les yeux pour regarder le jour
Je les ouvris aussi pour donner de l'amour. [fance,
Ceux qui me pouvoient voir, m'aimoient dès mon en-
Au moins de mes beautez adoroient l'esperance.
Chacun contribuoit à mes jeunes plaisirs ;
Et ma beauté croissant, croissoient tous les desirs.
En fin je deviens grande, et quelque part que j'aille
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.
L'un dit, je suis blessé ; l'autre dit, je suis mort :
L'un pense resister à mon premier effort ;
Sur ce simple regard d'un plus vif je redouble,
Soudain le teint blémit, voila l' œil qui se trouble,
Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille amans sur ce bruit à des flames si belles
Ainsi que papillons viennent brûler leurs aisles.
Je rencontre par tout des visages blesmis,
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis :
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,
Et mesme en ma faveur je fay parler l'envie.
En fin tous les amans qui vivent sous les cieux,
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.
Voila donc nostre gloire : ah ! disons nostre honte.
Tandis d'autres beautez on ne faict plus de compte.
On s'adresse à moy seule, et pas un seul mortel
Pour offrir son encens ne cherche un autre autel.
Ainsi mes pauvres sœurs : ah ! de douleur je creve.
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, acheve.

HESPERIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyant sans amant,
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,
Sont reduites en fin à ces malheurs extrêmes,
Qu'elles vont rechercher les hommes elles mesmes.
L'une faisant semblant de conferer des vers,
Court après un poëte, et dans des lieux couverts,
Esloignez de mes yeux, tasche à gagner son ame.
L'autre se void reduite à cette honte infame
De suivre un capitaine, à toute heure, en tous lieux,
Au veu de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô Dieux !

HESPERIE.

En le nommant son cœur et son cher Alexandre.
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.
C'est pour moy seulement que l'un faict tant de vers,
Et l'autre pour moy seule a couru l'univers,
A vaincu cent guerriers sur la terre et sur l'onde
Pour me faire avoüer la plus belle du monde.
Voyez si j'ay sujeet de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause en lieu de gloire une honte eternelle.
Ah ! mon pere, pourquoy me fistes-vous si belle ?

ALCIDON.

Osent-elles, bons Dieux, tesmoigner leur ardeur ?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur ? [me
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous mes-
Qui vous faict quelquefois resver que l'on vous aime?
Je n'entends point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si j'avois moins d'amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine ?

HESPERIE.

Vous le pourrez sçavoir, voila le capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'icy.
J'auray sur ce sujeet mon esprit éclaircy.

SCÈNE VII

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

Bon homme, approchez-vous, venez me rendre hom-

ALCIDON. [mage.

Valeureux fils de Mars, et sa vivante image,
J'adore avec respect vostre illustre grandeur,
Et de vos faicts guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme :
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me desarme.
Vous avez une fille ?

ALCIDON.

Oüy, guerrier, j'en ay trois.

ARTABAZE.

J'eusse esté, s'il m'eust pleu, le gendre de cent rois.
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,
En deussent tous ces rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux filles que j'ay, si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuivez l'une, et l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoy ! j'en poursuis quelqu'une? Ah ! quelle resverie!

ALCIDON.

N'estes-vous pas amant de ma fille Hesperie?

ARTABAZE.

Quelle est cette Hesperie? ô Dieux ! cette beauté
Se mesle d'attenter à cette vanité ?
Vanité temeraire et digne de supplice,
Qu'à peine souffrirois-je en une imperatrice.
Moy que mille beautez pourchassent à l'envy,
Qui suis d'elles par tout à toute heure suivy ;
Qui n'ay qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, Allez, c'est vous que je veux satisfaire.
Entr'autres la constance et l'ardente amitié
D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,
Qui me nomme son tout, et son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

Il est vray, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,
Et peut bien meriter un regard de mes yeux :
Mais jugez de combien elle s'estoit trompée :
Ayant sceu les pays conquis par mon espée,
Ayant oüy parler de mes faicts glorieux,
Qui m'ont de l'univers rendu victorieux.
Son esprit se bornoit à ne pouvoir comprendre,
Sinon qu'elle voyoit un second Alexandre.
Ce nom me faschoit fort, comme indigne de moy.
Car bien qu'il fust vaillant, bien qu'il fust un grand [roy,
Peut-estre au quart du monde il fit jadis la guerre,
Et pour moy j'ay conquis tout le rond de la terre.

ALCIDON.

Hé quoy! je n'ay point leu l'histoire de vos faicts :
Où vend-on ce beau livre?

ARTABAZE.

Il ne parut jamais.
L'autheur qui me suivit en ce fameux voyage,
Avec tous ses escrits perit par un naufrage.
De vostre fille en fin j'ay détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme Artabaze, et qu'elle se méprit
Alors qu'elle pensa que j'estois Alexandre.
J'ay bien eu quelque peine à luy faire comprendre,
Tant elle estoit broüillée en son entendement.
Mais elle a faict alors un coup de jugement.
Pour gagner mon amour par un beau stratageme,
Elle feint sur le champ une colere extreme:
Mesmes elle ose bien passer jusqu'au mespris :
Son dessein reüssit, soudain j'en suis espris :
Mon cœur luy faict present de sa noble franchise,
Car je fuy qui me suit, j'aime qui me mesprise.
Nul ne sçauroit plus haut porter l'ambition,
Que d'oser renvier sur ma presomption :
C'est un trait genereux, et d'un hardy courage ;
Aussi pour ce sujectje l'aime davantage.
Je veux croire qu'un jour il naistra de nous deux
Un des plus grands guerriers et des plus hasardeux ;
Un qui se fera voir sur la terre et sur l'onde
Mon digne successeur à l'empire du monde.

ALCIDON.

Vous estes empereur?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous estre dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je ne m'amuse pas à ces ceremonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité
Grand nombre de suivans.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité :
A garder mes estats ma suite est occupée.
Je suis, il me suffit, suivy de mon espée.

ALCIDON.

Vous me ferez faveur si vous me racontez
Où sont ceux maintenant que vous avez domptez.
Sont-ils morts ou captifs, tous ces rois et ces princes?

ARTABAZE.

Non, je leur ay fait grace, ils sont dans leurs pro- [vinces :
Mais ils sont seulement décheus de leurs honneurs :
Car, au lieu d'estre rois, ce sont des gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquerir la terre?

ARTABAZE.

En un mois à peu près j'achevay cette guerre.
Je pris, s'il m'en souvient, l'Europe en quatre jours;
Et sans de ma victoire interrompre le cours,
Je fis voile en Asie, et passant le Bosphore
En six jours je domptay les peuples de l'Aurore.
En deux jours je revins de ces lieux reculez,
Je passay la mer Rouge et les sablons brûlez,
Puis en moins de huict jours je pris toute l'Afrique.
De là passant les flots de la mer Atlantique
Je conquis les climats de nouveau découvers,
Et fus au bout du mois maistre de l'univers.

ALCIDON.

O Dieux ! que la valeur est chose merveilleuse!
Quelle vertu peut estre à ce point glorieuse?
Elle porte par tout l'espouvante et la mort:
Tout fleschit sous ses loix, tout cede à son effort:
Elle donne ou ravit et les biens et la vie,
Et rend sous son pouvoir toute chose asservie.

ARTABAZE.

Il est vray, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qu'il ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse:
C'est l'appuy du pays, le lustre des maisons,
Elle est utile en fin pour cent mille raisons.
Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre.
A peine à cette gloire eusse-je osé pretendre.

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excez de bonté,
Qui part de la grandeur de vostre Majesté!

ARTABAZE.

Vous sçavez plaire aux Grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure.
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une [heure.
Je m'en vay voir ma fille, afin de l'advertir
Que de ses beaux habits elle doit se vestir.

ARTABAZE.

Elle me plaist assez en l'habit ordinaire.
Mais j'ay peur qu'elle craigne une humeur sangui- [naire,
Un homme de carnage, et de meurtre, et d'horreur,
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoucissez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc. Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand capitaine.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALCIDON.

La richesse, l'amour, le sçavoir, la vaillance,
La richesse, l'amour, la valeur, la science.
Je croy que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois.
Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.
L'amitié, le sçavoir, la valeur, la richesse. [messe:
O bons Dieux! ce sont quatre à qui j'ay faict pro-
J'ay seulement chez moy trois filles à pourvoir.
Ces gendres cependant viendront icy ce soir:
Qui dois-je rebuter ? qui dois-je satisfaire ?
A qui de tous ces quatre oseray-je déplaire?
Ah ! c'est un ennemy que j'auray sur les bras.
Quelle confusion ! bons Dieux ! quel embarras !
Voyons qui je pourrois rebuter de ces quatre.
Choisissons l'ennemy le plus doux à combatre.
Celuy de qui paroist l'excessive amitié,
Acquist ma bienveillance en me faisant pitié;
Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde,
Quand sur l'honnesteté quelque amitié se fonde.
Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauvre amant tristement rebuté:
Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes:
Tandis des mesdisans nous aurons mille atteintes:
J'ay pitié, dira-t'on, de ce pauvre affligé:
Mais la fille avoit tort de l'avoir engagé.
Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence
Qu'il ait peu concevoir une grande esperance.
Je ne puis me resoudre à souffrir ces discours,
Ny mesme à ruïner de si tendres amours.
Pourrois-je rebutter celuy dont la doctrine
Paroist comme un rayon de sagesse divine ?
J'ay tousjours reveré les gens de grand sçavoir :
Et si je le mesprise, il s'en va s'esmouvoir :
Il s'en va contre moy composer des histoires,
Et quelque gros recueil d'escrits diffamatoires :
Le courroux d'un sçavant est des plus dangereux :
Je ne veux point tenter d'estre si malheureux.
Aussi d'autre costé pourray-je avec rudesse
Te chasser de chez moy, venerable richesse,
Nourrice des humains, cher et puissant secours?
J'aurois bien merité le reste de mes jours
De voir devant mes pieds, pour eternel supplice,
De la necessité le triste precipice.
Puis, manquant de promesse à cet homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent:
Contre un riche ennemy l'on a peu de deffence.
Il pourroit mediter quelque insigne vengeance;
M'imputer quelque crime, apposter des tesmoins,
Me priver et de biens, et d'honneur pour le moins;
Et n'estant pas de mort la sentence suivie,
Payer des assassins pour me priver de vie.
Dieux ! je n'ay pas encor si peu de jugement
Que manquer de respect pour un si riche amant.
Mais oserois-je aussi mespriser la vaillance,
Qui donne tout à l'humble et punit qui l'offence?
S'il sçavoit seulement que j'eusse osé douter
Pour l'accepter pour gendre ou pour le rebuter,
Un seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,
Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.
Sans doute il pourroit bien, avec quelque raison,
Sur ce cruel mespris saccager ma maison.
A quoy suis-je reduit ? quel conseil dois-je prendre?
Tout me plaist et me nuit: mais j'apperçoy Lysandre.

SCÈNE II

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vostre gayeté [1] le sujet est-il grand ?

LYSANDRE.

Je viens d'accommoder un plaisant differend.
J'ay veu de toutes parts une troupe accouruë
Au bruit d'une querelle en la prochaine ruë.
C'estoit d'un grand poëte avec un grand guerrier.
Le guerrier fuyoit l'autre en l'appellant sorcier:
Et le poëte après, qui d'une voix hautaine
Crioit que des poltrons c'estoit le capitaine :
Venez, leur ay-je dit, je vous veux accorder,
Puis j'ay dit au guerrier : Je veux vous demander:
Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les ba- [tailles,
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux avecques vous on faict comparaison,
Vous estes des poltrons chef par cette raison :
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.
Vous, chery d'Apollon, c'est honneur qu'il vous [porte
En vous nommant sorcier: par vos vers ravissans
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes.
J'ay mis ainsi d'accord les muses et les armes.

ALCIDON.

Peussiez-vous aussi bien soulager mes ennuis,
Et me debarrasser de la peine où je suis!

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous ?

ALCIDON.

Ah ! vous allez l'entendre.
La peine où je me trouve est d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoy ! vous en avez trop? où les avez-vous pris ?

ALCIDON.

Je n'en voulois que trois, mais je me suis mespris,
Ma parole est à quatre à present engagée ;
Et c'est là le tourment de mon ame affligée :
Ils s'en vont tous icy paroistre en un moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils ?

ALCIDON.

Vous sçavez ce miserable amant,
Et celuy qui possede une grande richesse,
A qui j'ai faict tantost devant vous ma promesse :

1. Ce mot se prononçait alors en trois syllabes.

Quand j'ay trouvé ce riche, une heure auparavant
Je m'estois engagé pour un homme sçavant ;
Depuis, sur quelque bruit faisant icy la ronde,
Je n'ay peu refuser au plus vaillant du monde :
Voilà doncques les quatre à qui tous j'ay promis ;
Et si je manque aux uns, j'en fay des ennemis.
Chacun également me semble desirable ;
Et nul dans le mespris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Hé quoy ! pour ce malheur se faut-il estonner ?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez-vous donner ?
Pour moy je suis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous estes !
On peut dans les accords trouver mille defaites.
L'un d'eux peut estre exclus sans en estre irrité.

ALCIDON.

Pour moy je n'entens point tant de subtilité.
Vous estes mon conseil, vous estes mon refuge,
Je mets tout en vos mains, et vous en fay le juge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les donc venir.
Tandis voyons Melisse, il faut l'entretenir.

ALCIDON.

Dieux ! que vous me rendez un charitable office !
Je m'en vay l'appeller : venez icy, Melisse.

LYSANDRE.

Il faut auparavant sçavoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ay point douté.

SCÈNE III

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

Melisse, sçavez-vous pourquoy l'on vous appelle ?

MELISSE.

Je ne sçay.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.
Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas ! que dites-vous ?
Je veux plustost la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirois qu'en moy quelqu'un osast pretendre,
Après ce que j'ay leu du vaillant Alexandre ?
Mon cœur qui dès long temps adore sa grandeur,
Pourroit se voir espris d'une plus vile ardeur ?
Mille coups perceroient ce cœur traistre et volage,
S'il avoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas ! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah ! je ne la suis point.
Qu'on me donne un mary valeureux à ce point :
Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles,
Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles
Dans un bourg assiegé, parmy tant d'ennemis,
Et qui dessous ses loix ait cent peuples sousmis.

ALCIDON.

Oüy, j'ay trouvé ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre ?

ALCIDON.

J'ay celuy qu'il te faut, un grand homme de guerre,
Un plus grand qu'Alexandre, un qui dedans un mois
A faict à l'univers reconnoistre ses loix.

LYSANDRE.

Quel est ce grand guerrier ? c'est pour luy faire [acroire.

ALCIDON.

Non ; luy-mesme tantost m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous estes fol vous mesme, ô Dieux ! le croyez-vous ?

MELISSE.

N'est-ce point Artabaze ?

ALCIDON.

Oüy.

MELISSE.

Ce maistre des foux ?
Pourroit-on rencontrer un plus lasche courage ?
Mais, mon pere, que sert de parler davantage ?
Rien ne me peut resoudre au lien conjugal
Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux !

LYSANDRE.

Que voulez-vous ? c'est là sa resverie.
Mais sans perdre le temps appellez Hesperie :
Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas ! quelles douleurs !
J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCÈNE IV

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

Hé bien, belle Hesperie, Alcidon ce bon pere
Vous marie aujourd'huy : c'est de vous qu'il espere
Un cœur obeissant : vous avez à choisir.

HESPERIE.

Helas ! je le sçay bien, c'est tout mon desplaisir :
De vray je puis choisir entre pres de cent mille :
Mais funeste richesse ! abondance inutile !
Si j'en vay choisir un, quel barbare dessein ?
Je mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah! quel aveuglement! en doutez-vous encore?
Voulez-vous publier que je vay faire un choix,
Pour voir combien d'amans vivent dessous mes loix?
Ah! mon pere, l'espreuve en seroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce poinct me rendre criminelle?
Soudain que l'on verroit l'heureux choix de mes [yeux,
Ce glorieux amant, ce favory des cieux;
Les autres, hors d'espoir, tristes et miserables,
Feroient tout retentir de cris espouvantables:
Les uns se noyeroient aux plus prochaines eaux;
D'autres iroient chercher le secours des cordeaux [1]:
Les uns se lanceroient du haut des precipices:
Je verrois devant moy les sanglans sacrifices
Des autres dont la main finiroit le malheur;
Et le reste mourroit de sa propre douleur.
Mon ame seroit bien en cruauté feconde,
D'exterminer, pour un, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux! quelle folie!

HESPERIE.

Ah! pour l'heur d'un amant,
Voudriez-vous que le reste entrast au monument?
Non, je n'en feray rien, je n'ay pas ce courage:
Je me veux pour jamais priver du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu?

LYSANDRE.

Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a resolu.
Nous ne luy ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur, qui s'accroist, rend mon ame saisie.
Dieux! que pourray-je dire à tous ces amoureux?

HESPERIE.

Que plustost que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Tousjours dans son erreur cette folle s'engage.
Mais voicy Sestiane, elle sera plus sage.

SCÈNE V

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

Venez, belle parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moy, n'en parlons point: mais je viens vous [prier,
Si l'une de mes sœurs aujourd'huy se marie,
Au moins après souper ayons la comedie.
Sans en avoir le soin, laissez la moy choisir,
J'en sçais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moy, je prevoy bien, si l'on n'y remedie,
Que ces nopces pourront finir en comedie.

ALCIDON.

Mais je veux dès ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moy vous mettre en ce soucy.
Je ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouvant pas porter les soucis d'un mesnage.
Puis je rencontrerois quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison feroit une rumeur
Quand je voudrois aller à quelque comedie:
Pour moy qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le defendroit, je dirois, Je le veux;
Et s'il donnoit un coup, j'en pourrois rendre deux.
Si l'on doit se trouver en quelques assemblées,
Aussi tost des maris les testes sont troublées:
Ils pensent que c'est là que se void le galant;
Que se donne l'œillade et le poulet coulant:
Les pieces que l'on joüe en ces nuicts bienheureuses
Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses:
Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veüille souffrir
A dormir tout le jour, et la nuict à courir?
Mais leur plus grand despit est facile à connaistre,
C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient parestre;
Car on dit aussi tost: Voyez-vous le jaloux?
Il suit partout sa femme, et comme à des hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine et la crainte,
Chacun veut de son bec leur donner une attainte.
Je ne veux point, mon père, espouser un censeur.
Puis que vous me souffrez recevoir la douceur
Des plaisirs innocens que le theatre apporte,
Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte?
Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
Les mener au theatre, ô Dieux! quel embarras!
Tantost couche ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire, Adieu la comedie!
Je ne suis pas si sotte; aussi je vous promets
Pour toutes ces raisons d'estre fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congedier,
Si pas une à present ne se veut marier.
N'agueres je croyois n'avoir trop que d'un gendre;
Mais, bons Dieux! maintenant j'en ay quatre à re- [vendre.
Mes filles, est-ce là le respect qui m'est deu?

LYSANDRE.

Je voy desja venir un gendre pretendu.
Prenez garde, Alcidon, c'est l'amant ce me semble

ALCIDON.

Que luy pourray-je dire? ah! tout le corps me [tremble.

SCÈNE VI

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE, SESTIANE.

FILIDAN.

En fin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc?

1. Se pendraient.

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,
Je ne sçay quelle elle est.

LYSANDRE.

O Dieux! est il possible?
Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible?

FILIDAN.

Mais faites moy donc voir cette rare beauté
De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté :
Vous me l'avez promis, ce desir me devore.
Faites-la moy donc voir, la beauté que j'adore.
M'aviez-vous pas remis à la fin de ce jour?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vostre amour.

FILIDAN.

Non, je ne voy point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable!

SCÈNE VII

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'est se mocquer de moy : faites moy voir cet or,
Cet azur, ce coral, cet aimable tresor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.
C'est un fantasque objet que ma muse a produit :
En vain ce pauvre amant le cherche et le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.
Je te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux! quelle folie!

LYSANDRE.

Il est fort satisfaict.
Courage, c'en est un dont vous voila défait.

ALCIDON.

Mais c'est là le sçavant.

LYSANDRE.

Hé quoy! c'est mon poëte.
Pour luy je vay bien tost trouver une defaite.
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous icy?

AMIDOR.

Je viens rendre, Alcidon, vostre esprit esclaircy.
Tantost estant troublé d'une surprise grande,
D'une de ces beautez j'ay tenté la demande,
Ne sçachant que vous dire en cet estonnement :
Puis un faiseur de vers feint tousjours d'estre amant.
Mais, pour dire le vray, nulle amoureuse flame
Depuis que je suis né n'est entrée en mon ame.
D'Helicon seulement j'aime le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheval [1]:
J'ayme les bois, les prez, et les grottes obscures :
J'ayme la poësie, et ses doctes figures.
Dans mon commencement, en l'avril de mes jours [1],
La riche metaphore occupa mes amours :
Puis j'aymay l'antithese au sortir de l'eschole :
Maintenant je me meurs pour la haute hyperbole.
C'est le grand ornement des magnifiques vers :
C'est elle qui sans peine embrasse l'univers;
Au ciel en un moment on la void eslancée;
C'est elle qui remplit la bouche et la pensée.
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,
C'est toy qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

SCÈNE VIII

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

LYSANDRE.

Vous voir bien satisfaict c'est ce qui nous contente.
Mais en voicy quelqu'autre.

ALCIDON.

Ah! bons Dieux, c'est Phalante,
Celuy dont la richesse est sans comparaison.
Sur tout je suis épris de sa belle maison.
Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire
Ne trouvant point en luy dequoy se satisfaire.

LYSANDRE.

Au recit de ses biens je m'en vay l'engager;
Et l'humeur de Melisse en pourroit bien changer.
Pour passer avec vous l'accord du mariage,
Il faut voir vostre pere avant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, et ma mere.

LYSANDRE.

O Dieux! quelle douceur!
Desja de tous ces biens vous estes possesseur?

PHALANTE.

Non, de biens j'en ay peu, mes oncles m'entretien-[nent.

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biens maintenant appartiennent
N'ont point doncques d'enfans? et vous en heritez?

PHALANTE.

D'enfans? ils en ont tous en quelques quantitez;
Mais ils sont tous mal sains : les uns sont pulmoni-[ques,
Les autres caterreux, les autres hydropiques;
Ils ont la mine au moins de tomber en ces maux :
Puis à quoy sont subjets les mortels animaux?
Il ne faut qu'un malheur, une peste, une guerre,
Pour mettre en un moment tous ces parens par [terre :
Alors me voila riche ; et ne sçavez-vous pas
Qu'on void en peu de jours tant de testes à bas?

LYSANDRE.

Ce sont là vos tresors? c'est là ceste abondance?

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vostre esperance?

PHALANTE.

Cela peut arriver de moment en moment.

1. L'Hippocrène jaillie sous le pied de Pégase.

1. Expression qui se trouve bien souvent chez les poëtes de la *Pléiade*, et dont Racan se servait encore.

LYSANDRE.

Et je m'estois promis un si beau logement
Dedans ceste maison où je pensois m'esbatre.
Mais donc qui la possede?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison et beaux arcs triomphans,
Adieu, courts, anticourts, adieu, belle avenuë,
Vous, fontaines, adieu, qui touchez à la nuë ;
Adieu lambris dorez, adieu meubles divers,
Logemens des estez, logemens des hyvers,
Adieu cet ordre esgal de colonnes doriques,
Adieu ce riche amas de figures antiques,
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
Adieu belle Niobe, adieu voûtes liquides,
Adieu beaux orangers, adieu les Danaïdes :
Beau lieu de qui l'espoir nous avoit resjoüis,
Vos miracles soudain se sont esvanoüis.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô riche imaginaire,
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ry des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez jouïr sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celuy-cy.

LYSANDRE.

Quoy? c'est mon capitaine.
Je cognois sa valeur, n'en soyez pas en peine.

SCÈNE IX

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

ARTABAZE.

Hé bien, mes bons amis, vous estes assemblez:
C'est pour me recevoir: je croy que vous tremblez :
A peine souffrez-vous mes regards effroyables :
Je veux pour vous parler les rendre supportables,
Car je ne pourrois pas sans cet ajustement,
Avec nul des mortels converser un moment.

LYSANDRE.

Ceste faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes amis, un revers de fortune :
Vous allez trebucher du faiste du bonheur.
Je vous ay faict, bon homme, esperer un honneur,
Honneur que Jupiter ose à peine pretendre,
De me loger chez vous, et de m'avoir pour gendre.
Je viens vous advertir que c'est mon passetemps
De rendre quelquefois des peres bien contens,
Leur faisant concevoir cette haute esperance :
Mais j'ay pitié de vous et de vostre innocence.
Sans vous faire languir dans l'espoir d'estre heureux,
De vos filles jamais je ne fus amoureux :
Bon homme, supportez cette douleur extrême,
Car je suis seulement amoureux de moy-mesme.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand guerrier, si vous estes content,
Je n'en voy point icy qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage :
Vous n'estes pas trop fous, car fol est qui s'engage.
Voilà donc, Alcidon, vostre esprit deschargé,
Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne congé.
Vostre cœur est-il gay, mes parentes jolies ?
Enfans, jouissez tous de vos douces folies ;
Ne changez point d'humeur : plus heureux mille fois
Que les sages du temps, les princes, ny les rois.
Que l'une aime tousjours son vaillant Alexandre ;
Que l'autre tous les cœurs puisse à jamais pretendre :
L'esprit de celle-cy peut braver le malheur,
Aimant la comedie avec tant de chaleur :
Que l'un de son Idée en fasse son idole :
L'autre toute sa vie adore l'hyperbole :
L'un attende tousjours la mort de ses parens ;
Et l'autre, plus heureux que tous les conquerans,
Demeure satisfaict de sa valeur extresme,
Et soit jusqu'au trespas amoureux de luy-mesme.

FIN DES VISIONNAIRES.

NOTICE

Il est très-difficile, sinon impossible, de dire à qui appartient la *Comedie de chansons*. Les uns l'attribuent à Chillac, les autres à Ch. Beys, et ni ceux-ci ni ceux-là ne donnent la raison de leur attribution.

Si j'avais à opter, c'est pour Chillac que je pencherais. Beys, qui ne fut qu'un nomade et un ivrogne, n'était pas d'humeur à faire ce travail de patience, cette sorte d'habit d'arlequin en chansons.

Il eût même, je crois, envoyé à « l'hôpital des fous, » dont il fit une comédie, celui qui lui aurait donné l'idée d'une pareille pièce, et, s'il l'eût connu, celui qui l'a faite.

Chillac, d'après le peu qu'on sait de lui, en était bien plutôt capable : on ne lui connaît qu'une autre pièce, *les Souffleurs*, qui ne fut pas, je pense, plus jouée que celle-ci. Le même caractère, et, par endroits, des détails presque semblables y reparaissent. Chillac a trouvé moyen par exemple d'y mettre des couplets des rues et des marionnettes.

Cette preuve qu'il aimait les chansons et les plaisirs du peuple me ferait volontiers croire que notre salmigondis de couplets, presque tous populaires, n'est pas d'un autre que lui. M. de La Vallière, qui le lui attribue formellement, sans parler de Beys, est du reste en ces matières une autorité qui a son prix. M. de Soleinne, dont la compétence ne valait pas moins, s'est rangé de son opinion, et je ne serais pas éloigné de me faire une conviction de ces deux avis.

Je ne m'y risquerai cependant pas, de peur qu'une de ces preuves, comme les fouilles de nos chercheurs en mettent continuellement au jour, ne sortît tout exprès de quelque manuscrit pour me démentir.

Chaque fois qu'on a parlé de cette pièce, on a répété qu'il se pourrait bien qu'elle eût donné l'idée des opéras-comiques. Ce n'est pas ce que je crois. Il eût fallu pour cela que tous les couplets y fussent chantés, comme ils le furent, au XVIIIe siècle, sur le théâtre de la Foire, dans les premières pièces à chansons d'où l'opéra-comique sortit réellement. Or, cela n'était pas, et la preuve en est facile à donner : quand un acteur de la pièce doit chanter, l'auteur ne manque pas de le dire. Rien n'indique mieux que le chant y était l'exception, et que, sauf quelques rares endroits, tout se disait à l'ordinaire ; c'était un immense pot-pourri parlé.

LA COMEDIE DE CHANSONS

1640

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

SUR LA *COMEDIE DE CHANSONS*

Après avoir veu tant de comedies de vers faits exprez, ce sera un contentement à plusieurs d'en voir une de pieces rapportées. Voicy un chef-d'œuvre de cet art. Nous avons icy un ouvrage aussi ingenieux que l'on le sçauroit souhaiter. C'est une comedie où il n'y a pas un mot qui ne soit un vers ou un couplet de quelque chanson. Il en faut estimer l'agreable invention et le subtil artifice d'y avoir si bien entremeslé les choses qu'une chanson ridicule repond souvent à une des plus serieuses, et une vieille à une nouvelle; et quoy que tout le sujet ne soit que bouffonnerie, il faut admirer ces rapports et ces rencontres, où l'on trouve souvent ce que l'on n'attendoit pas. Ne sçavons-nous point qu'avec de la simple paille l'on fait aujourd'huy des corbeilles, des vases, des guirlandes et d'autres gentillesses qui sont plus estimées pour leur artifice que pour leur estoffe [1]! Qui nous empeschera de croire que de mesme, ayant ingenieusement entrelassé des discours bas et populaires, cet agreable enchaisnement les rend de beaucoup plus estimables? Puisque les plus beaux airs de cour sont meslez en ce lieu avec les vaudevilles [2], c'est comme si l'on avoit meslé l'or et

1. Remy Belleau, dans la 1re *journée* de ses *Bergeries*, vers la fin, parle d'une industrie de ses bergers pareille à celle-ci, mais où ils employaient « de petits joncs mollets, » au lieu de paille.

2. La difference qui existait entre eux et les *airs de cour*, suffirait pour prouver qu'ils n'ont pas pour etymologie le mot *vaudeville*, comme on le dit partout, mais bien *voix de-ville*, mot qui faisait, avec l'autre expression, *airs de cour*, une opposition tout à fait dans l'esprit du temps. C'est d'ailleurs



LA COMEDIE DE CHANSONS

LA ROZE

Nous sommes dans la rue,
Ou nous gagnons la toux,
Ouvrez-nous vostre porte

la soye à la paille pour rendre un ouvrage plus esquis. Cela doit donc être agreable aux plus sages et aux plus critiques pour les resjouir après d'autres occupations plus serieuses. Il n'y a que l'ignorant vulgaire qui puisse priser cecy moins qu'il ne vaut, ne le considerant que comme de simples chansons, au lieu qu'il en faut faire estat à cause de la rencontre industrieuse de tant de divers couplets. Il n'y sçauroit avoir que des esprits rustiques et grossiers qui en oyant cecy puissent dire : que voilà de belles nouveautez! qu'ils ont cent fois ouy dire ces chansons-là à leurs valets et à leurs servantes. Ceux qui parleront ainsi meritent bien que, pour punition, ils servent de risée aux autres, de ne sçavoir pas la grace de l'application et de la liaison des choses qui les fait valoir, toutes basses qu'elles puissent être. Les bons mots de la Cour, pour la pluspart, ne sont composez que de cela. Une façon de parler commune est appliquée à quelque autre, et un couplet de quelque chanson n'y sera pas moins propre. C'est là dessus qu'on a fondé le dessein de faire une comedie de couplets de chansons dont les rencontres doivent estre fort recreatives à chacun, mais specialement à ceux qui sçavent les chansons anciennes et modernes, pour estre davantage surpris de cette liaison. L'on a fait des centons de divers poëmes grecs et latins, leur faisant dire tout ce que l'on a voulu au plus loin de la pensée des autheurs. C'est une chose agreable de ne faire cela qu'avec des chansons. Elles n'ont été composées que pour entretenir la joye des hommes, tellement que l'on continue de les faire servir à leurs fins. Vous verrez si l'on y a bien reussi en cette comedie. Plusieurs croyent que l'on a grand sujet de l'estimer rare et unique, d'autant qu'il seroit impossible d'en faire encore une autre differente en chansons françoises [1], pource que les reprises des chansons les plus connues sont ici employées; et si l'on faisoit une autre comedie sans les y mettre, toute la grace en seroit perdue; que si l'on les y mettoit, je ne sçay en quel autre meilleur ordre l'on se pourroit persuader de les placer. Si quelqu'un pense faire mieux, nous ne sçavons pas comment il s'y pourra prendre, et nous en voudrions bien voir l'essay. Quand il auroit un esprit de demon, il ne pourroit faire autre chose que ce que nous voyons desjà; il ne sçauroit pas faire dire autre chose aux chansons que ce qu'elles disent, tellement que nous avons raison d'appeler notre pièce LA COMEDIE DE CHANSONS, comme etant unique en son espèce. Si les chansons y sont desmembrées diversement, cela les rend plus artificieuses, et c'est le meilleur quand l'on ne dit qu'un vers de chacune. Que s'il y en a dont l'on n'a pas mis seulement des couplets entiers, mais deux, voire trois ou quatre et davantage, c'est qu'elles venoient parfaitement au sujet, et c'est pour diversifier la methode. En d'autres lieux il y a de longues traites qui ne sont que des ramas de couplets de chansons differentes, ce que l'on reconnoit assez; mais s'il y a des chansons entières ou presque entières en quelques lieux, l'on dira que cela est trop aisé à faire, au lieu qu'il faudroit que ce ne fust que des rencontres de vers ou de couplets; mais l'on peut, si l'on veut, retrancher quelques stances sans que la comedie en soit moins bonne, quoy que l'on n'y ait rien laissé qui ne soit fort agreable. Au reste, si l'on trouve estrange que les personnages soient nommez diversement, comme Leandre, Thyrcis, Cloris, Phillis et autres, l'on peut dire que les poëtes donnent ainsi les noms indifferemment, specialement à leurs maistresses; et d'ailleurs cela ne peut estre d'autre sorte si l'on fait estat de laisser les paroles des chansons en leur naïveté. Si quelques mots ont esté changez, ils n'en diminuent point l'invention et sont en fort petit nombre, n'ayant esté corrigez que pour ne point desobliger quelques personnes qui sont nommées dans les chansons ordinaires. Nous considererons encore que cette comedie n'a qu'un sujet fort simple, lequel l'on a de la peine à remarquer sans les actions jointes aux paroles; mais il faut prendre garde qu'il n'est pas permis d'ajouster ny ouy ny non ny aucuns mots qui servent au subjet. Il faut tout prendre des chansons, qui ne sçauroient fournir à toutes sortes de discours. Voyla pourquoy c'est beaucoup d'avoir fait seulement reconnoistre qu'un tel est amoureux d'une telle, et, quoy que l'on ayt mis quelques petites annotations pour faire comprendre quelle doit estre l'action, il faut que le lecteur imaginatif en supplée encore davantage s'il luy plaist, et, pour sçavoir le prix de cecy, il faut qu'il croye qu'un tel ouvrage est plus mal aisé que l'on ne pense. L'on a fait une Comedie de proverbes et une autre en langage de l'Orateur françois; mais cela n'est point difficile comme cecy, d'autant que l'on y peut tourner les periodes selon son desir, mettant les verbes au present, au preterit ou au futur, et y ajoustant telles conjonctions que l'on veut; mais en cecy l'on ne peut pas ajouster un mot, pource que ce ne seroit pas les mesmes chansons.

ainsi qu'on le trouve écrit en 1561 sur le titre du recueil d'Allemand Layolle, *Chansons et* VOIX-DE-VILLE; et en 1575 sur le titre de celui de Chardavoine, *Recueil des plus belles et excellentes chansons, en forme de* VOIX DE-VILLE, *tirées de divers autheurs*. Enfin il n'est pas non plus écrit autrement dans la dedicace du *Livre d'airs de cour, miz sur le luth*, par Adrian Le Roy datee du 13 fevrier 1571.

1. On en fit cependant une autre vingt et un ans après, l'*Inconstant vaincu* pastorale en chansons, 1661, in-12. Bien longtemps auparavant, au XV[e] siècle, une *ballade faite de diverses chansons* avait ete publiee dans le *Jardin de plaisance*. in-fol.

SUJET DE LA *COMEDIE DE CHANSONS*

Pour ce qui est du sujet de la comedie presente, vous verrez donc, au premier acte, qu'Alidor aime Silvie; qu'elle est enlevée par la Roze, qui, en ayant tiré quelques faveurs, la laisse pour aller à la guerre. Jodelet prend les armes avec luy, mais les quitte bientost pour retourner à son premier maistre. — Alidor, ayant retrouvé Silvie au deuxiesme acte, continue ses poursuites, dont elle se rit, et la Roze, revenant de la guerre, fait la desbauche avec Matthieu et Jodelet. — Au troisiesme, Silvie et Jeanne content leurs avantures Jodelet, arrivant, veut parler d'amour à Silvie, qui le mesprise et le quitte; mais Jeanne devient amoureuse de luy et luy descouvre sa passion. Sa confidente revient, qui la destourne de cet amour. La Roze et Jodelet s'entretiennent après fort plaisamment de leurs avantures amoureuses. — Au quatriesme acte, Silvie se plaint à Jeanne de ce qu'un de ses serviteurs l'a laissée, de sorte qu'Alidor, arrivant, la trouve un peu plus disposée à luy vouloir du bien qu'à l'ordinaire. Il luy donne une serenade, et ils prennent heure pour se voir cette nuict. Il y retourne seul et la quitte après avoir passé la nuict avec elle. Depuis, la Roze la pensant aborder, elle le mesprise. — Alidor la vient revoir; ils s'entretiennent amoureusement, ce qui fait le commencement du cinquiesme acte. Là-dessus Matthieu, la Roze et Jodelet entrent et sont en humeur de rire. Matthieu demande qu'on luy aille querir sa femme; la Roze fait l'officieux et va querir Jeanne. En l'amenant, il la veut caresser; mais elle le repousse. Matthieu, ravi de la voir, veut que chacun participe à un pareil contentement. Il ne parle que de danse, de baisers et de mariage. La Roze, voyant bien qu'il n'y a rien là pour luy, declare qu'il veut vivre en liberté sans se marier, et l'on marie Alidor à Silvie, qui ne doit pas beaucoup faire la difficile, puisqu'elle n'apprend rien de nouveau le jour de ses nopces. — La comedie finit là, avec l'allegresse de tous les personnages, excepté de la Roze, qui a de la peine a cacher son mecontentement.

Voyla tout le sujet que l'on a pu representer dans cet amas de chansons, car d'y mesler des intrigues, cela n'est nullement possible, outre qu'un sujet se fait mieux remarquer quand il est simple parmy la contrainte d'un dessein comme celui-cy, où il n'est pas permis d'inserer aucunes paroles.

PERSONNAGES

ALIDOR, gentilhomme amoureux de Silvie.
JODELET, valet d'Alidor.
LA ROZE, soldat.
SILVIE, jeune fille à marier.
JEANNE, vieille mère de Jodelet.
MATTHIEU, vieillard.
JEANNE, femme de Matthieu et confidente de Silvie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ALIDOR[1], JODELET.

ALIDOR.

Quoy que l'on me puisse dire
Qu'amour n'est rien que martire
Dont l'on meurt cent fois le jour,
Je seray plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'amour.

Sans la douceur de ces flames,
Nos corps seroient à nos ames
Un bien ennuyeux sejour.
N'est-ce pas mourir que de vivre
Sans aimer et sans suivre
Les plaisirs de l'amour?

Quand la suite d'un long age
Bannira de mon visage
La jeunesse sans retour,
Je seray plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'amour.

Et quand mesme la mort dure
Ouvrira ma sepulture,
Je veux qu'on grave à l'entour
Que je fus plustost las de vivre
Que d'aimer et de suivre
Les plaisirs de l'amour.

JODELET.

Bien que d'une beauté le pouvoir soit extrême,
Qu'elle puisse les Dieux et les hommes charmer,
Je ne le cèle point : ma foy, si l'on ne m'aime,
Je ne sçaurois aimer.

Mon ame est en amour la fidelité mesme,
Jamais qu'un seul objet je ne puis estimer;
Je suis ferme et constant autant que ce que j'aime
Est constant à m'aimer.

Ces folles passions qui rendent le teint blême,
Où l'amant non aimé void ses jours consumer,
Je n'en suis point atteint. Ma foy, si l'on ne m'aime,
Je ne sçaurois aimer.

ALIDOR.

Heureux qui nuit et jour pour un bel œil souspire!

JODELET.

Heureux qui de l'amour ne connoist point l'empire!

1. Tout le commencement est en *airs de cour;* la chanson viendra plus loin pour s'y mélanger. C'est sur elle que nous insisterons principalement, parce qu'étant plus ancienne et ayant survécu davantage, elle a presque toujours une histoire. — Un passage du *Banquet des Muses*, par Auvray, 1627, in-12, p. 192, va bien nous montrer ce qu'étaient les *airs de cour.* Auvray parle du courtisan et il dit :

De sa gorge, il faisait sans cesse
Rouler : *Adorable princesse,*
Cessez, mortels, fascheux amours,
Et plusieurs autres airs de cour.

ALIDOR.

Ma prison et mes fers sont mes chères delices.

JODELET.

Qui cherit sa maison il aime les supplices.

ALIDOR.

Et qui peut sans l'aimer voir une belle dame?

JODELET.

Celuy qui sçait armer de la raison son ame.

ALIDOR.

La raison contre amour a bien peu de puissance.

JODELET.

La raison à l'amour doit faire resistance.

ALIDOR.

Quel plaisir aurions-nous sans l'amour en la vie?

JODELET.

Et quel plaisir est doux quand elle est asservie?

ALIDOR.

Le plaisir d'adorer une beauté suprême.

JODELET.

Ce plaisir n'est donc rien que vostre tourment même.

ALIDOR.

Vive le bocage! vive l'amour du berger!
Vive le servage!

JODELET.

Vive le bocage! vive l'amour d'un berger
Qui fuit le servage!
Fi de l'amour! fi de ses traits!
Pour moy, je quitte ses attraits.

ALIDOR.

A la fin, ce tyran des cœurs,
Exerçant sur moy ses rigueurs,
A rendu deux beaux yeux
De mon ame vainqueurs.

JODELET.

Fier tyran dont les flames
Nous brûlent nuit et jour,
Qu'injustement les ames
Nomment du nom d'amour,
Retire-toy de moy :
Mon cœur n'est plus à toy.

Voleur de qui le crime
Se connoist en tous lieux,
Quoi! tu veux qu'on t'estime
Le grand maistre des Dieux!
Retire-toy de moy :
Mon cœur n'est plus à toy.

Non tu n'es qu'une idole,
Une feinte beauté;
Un ris, une parole,
Forment ta déité.
Retire-toy de moy :
Mon cœur n'est plus à toy.

Ha! le meschant, malheureux chat!
Il ne sert qu'à faire du mal.

ALIDOR.

Il est vrai, je le confesse,
C'est un tourment bien cuisant;

Mais d'avoir une maistresse
Est-il rien de plus plaisant?

Après ma mort, je veux sur mon tombeau
Que l'on grave l'effort de mon amour si beau;
Mais, Cloris, sçachez donc qu'en vous aimant [ment.
Je meurs, je meurs, je meurs, pour vous aimer fidele-

JODELET, *embrassant son maistre comme s'il craignoit qu'il ne tombast en foiblesse, dit* :

Helas ! Guillaume,
Sur le vert, sur le gris, sur le jaune [1],
Helas ! Guillaume, te lairras-tu mourir ?

ALIDOR.

Jamais n'auray-je le pouvoir
De m'affranchir de cette tyrannie
Où m'assujettit mon devoir,
Dont la rigueur est infinie?
Beaux yeux qui m'animez
Par des attraits si doux,
Comment puis je vivre sans vous ?

SCÈNE II

JODELET, LA ROZE, ALIDOR.

JODELET, *voyant venir la Roze tout armé, dit :*

Est-ce Mars, ce grand dieu des alarmes,
Que je voy ?
Si l'on doit le juger par ses armes,
Je le croy.
Toutesfois, j'apprens par ses regards
Que c'est plustost Amour que Mars.

LA ROZE.

La terre s'émaille de vert ;
Flore a le sein decouvert,
Orné de violette.
Tout rit à ce gay printemps :
Nous prendrons Montauban
Et aussi la Rochelle [2].

JODELET.

Il a fort bonne envie de bien passer son temps,
Allant à la Rochelle, aussi à Montauban.

ALIDOR, *n'ayant l'esprit qu'à ses amours, continue ainsi d'en parler.*

Je suis epris du beau visage
D'une dame d'un doux maintien ;
Mais son agreable entretien
Me plaist encore davantage.
Vivent les aimables esprits
Des belles dames de Paris !

1. Très-vieille chanson, dont on ne sait pas l'origine. Louis XIII enfant la chantait (*Journal* d'Hérouard, 29 janv. 1606), et suivant l'abbé de Marsy, dans son *Commentaire* sur Rabelais (liv. IV, prologue), on la chanta comme adieu au pauvre Gros-Guillaume, qui souffrait horriblement de la gravelle, le dernier jour qu'il parut à l'Hôtel de Bourgogne. Il mourut le lendemain. Le refrain, *Te lairras-tu mourir*, est passé dans la chanson de *Guilleri*.

2. Les expéditions contre Montauban et ensuite contre la Rochelle dans la première moitié du regne de Louis XIII avaient fait faire un grand nombre de chansons. Je citerai entre autres la 21e du *Recueil de plusieurs chansons joviales et comiques :*

Compagnons, treve à la guerre
Il faut vuider le gobelet.

LA ROZE, *pour s'accorder à ce discours, dit :*

A Paris l'y a une fille mariée
Nouvellement ;
Elle se peigne, elle se mire
Dans un beau miroir d'argent [1].

JODELET.

J'en revins jeudy, trois jours après dimanche.
Dieu vous gard, la Roze [2].

ALIDOR *dit, en se tournant vers Jodelet :*

Ne vous moquez point des gens.

(*Et se tournant vers la Roze à cause qu'il parle de beautez, il luy demande :*)

Ne connoissez-vous point Cathos ?

JODELET.

C'est une belle creature.

ALIDOR.

Tu la connoistras
Lorsque tu verras
Sa bouche vermeille ;
Ses yeux gratieux
Sont plus radieux
Qu'une claire estoile.

LA ROZE.

Vous avez le pouvoir
De nous la faire voir ;
Et treuvant la valeur et la prudence icy,
Avec grande raison nous l'y cherchons aussi.

JODELET.

Ardez [3], c'est la fille à Piarre
Qui luy fait tousjours la guarre ;
Et ce gars, tant il est sot,
N'en marmuse pas un mot.

ALIDOR.

A la fin, c'est trop me contraindre ;
Ma douleur me force à me plaindre,
Le respect me rend malheureux.
Amour, Amour, puisque sous ton empire
Je souffre un mal si rigoureux,
Permets au moins que je souspire.

LA ROZE.

Ce n'est pas le secret
D'être aimé d'Amarante
Que d'estre fort discret
Et d'humeur complaisante :

1. Cette chanson se trouve dans la *Caribarye des artisans*, dont on ne connait guere qu'un exemplaire, celui qui est à l'Arsenal. M. Percheron en a donné une réimpression en 1862. La chanson y figure p. 153-155, on lit au dernier couplet :

Qui a fait la chansonnette ?
Un bon garçon d'Orléans.

2. C'est le refrain de la chanson précédente. Il était très-populaire. Dans la *Bouffonnerie Rabeleisque* (1638) on lit : « Pour le sieur Jourdain representant Raminagrobis, poëte extravagant :

« Lorsque j'ai la plume à la main
Mon art hétéroclite incaque Neufgermain.
Je sais faire des vers en prose
Ce qu'on chante au Pont-Neuf est tout de ma façon;
Mais je ne fais jamais de si belle chanson
Que : *Dieu vous gard' la Roze.* »

3. Regardez. — C'est le mot de Marinette à Gros-René :
..... Ardez le beau museau.

Car, pour toucher son sentiment,
Il faut bien faire autrement.

ALIDOR.

Desirer et n'oser pas
Me fait souvent dire : Helas !

LA ROZE.

Jamais sot amoureux n'eut une belle amie.

ALIDOR.

Elle a l'esprit ravissant,
Et d'un charme si puissant
Mon ame est asservie.

LA ROZE.

Il faut qu'on m'accorde ce point,
Que l'esprit ne se baise point.

ALIDOR.

Las ! qui hastera le temps
Où j'attens
Ce bien nompareil
De voir mon soleil ?
O Dieux ! que ces desirs
M'ont desjà causé de souspirs !
Allons, allons porter nos pas
Vers l'objet dont Amour idolâtre les appas,
Afin d'honorer ses beautez
De ce rang qu'ont les divinitez.

JODELET.

Hastons ce voyage ;
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré [1].

ALIDOR.

Sauve Leandre en allant [2]
Et le noye en revenant !
Allons donc, approchons
Les yeux que nous cherchons ;
Tant plus nous differons
D'adorer leurs beautez,
Tant plus nous temoignons
D'ignorer leurs clartez.

SCÈNE III

LA ROZE, ALIDOR, JODELET, SILVIE.

LA ROZE.

Quelle est cette rare merveille
Qui luit d'une si vive ardeur ?
Quel astre fait qu'à sa grandeur
Sa beauté soit pareille ?
Un regard de ses yeux
Fait vivre les mortels et fait mourir les Dieux.

1. Fragment d'une chanson faite pour le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

2. C'est l'épigramme de l'Anthologie, reprise par Martial, et si souvent traduite en français. Dès le collége Voltaire l'avait mise en vers. Voici sa version :

Léandre conduit par l'amour
En nageant disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

ALIDOR.

La chercher un seul moment,
Ce seroit tesmoigner trop d'aveuglement ;
La Gloire a son front couronné,
Amour en ses fers tient Mars enchaisné.
Il faut que je m'aprivoise
Avecque cette bourgeoise.
On m'a dit qu'elle soutient
En toutes parts ma querelle.
Laquais, me regarde-t-elle ?

JODELET *dit ceci en se promenant et se mettant sur sa bonne mine :*

Ouy-da, Monsieur.

ALIDOR.

Elle en tient.
Laquais, pour moi toutes les dames
Brûlent d'incomparables flames ;
Mais vainement pour les guerir
Elles me font mille prières :
Ils sont bossus les cimetières
Des dames que j'ay fait mourir [1].

SILVIE *parle seule.*

Mon père n'a pas voulu, pour me rendre bienheureuse,
Me marier à celuy dont j'estois tant amoureuse.

JODELET *l'aborde avec ce compliment :*

Nous sommes trois hermites,
Tous trois vestus de gris ;
La clochette en la main
Nous sommes icy venus,
Belle, pour adorer vos vertus.

SILVIE.

Si je ne suis damoiselle,
Si je n'ay tant de beauté
Que les dames de cité,
Pour le moins suis-je pucelle.

JODELET.

Que me servoit de me resoudre
A n'aller jamais rien aimant,
Si mon cœur est reduit en poudre
D'un trait de vos yeux seulement,
Et si je n'ai pu contre Amour
Garder mon serment plus d'un jour ?

LA ROZE.

Quelle beauté, ô mortels !
Merite mieux des autels
Que celle que nous voyons ?
Ses charmes sont tels,
Qu'il faut que le soleil
Cache ses rayons.

1. Couplet d'une chanson de matamore amoureux, qui se trouve dans le *Doux entretien des bonnes compagnies.* Elle a quinze couplets pour le moins. On se contentera du second :

La femme du roy de la Chine
Souspire après ma bonne mine ;
Mais vainement pour la guérir
Elle me fait mille prières :
Ils sont bossus (*bis*) les cimetières
Des dames que j'ay faict mourir.

2. C'est-à-dire fille de noblesse. V. note des pièces précédentes.

ALIDOR, *se faschant de voir ces drôles qui courtisent sa maîtresse, leur dit en les repoussant :*

Esprits plus ambitieux
Qui soient sous l'amoureux empire,
Que vous sert de jeter les yeux
Vers l'objet pour qui je soupire ?
Cloris ne me veut point ravir
L'honneur que j'ai de la servir.

JODELET.

Si c'est un crime que l'aimer,
L'on n'en doit seulement blâmer
Que les beautez qui sont en elle.
La faute en est aux dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à nos yeux [1].

LA ROZE *s'excuse de même.*

Captifs nous sommes arrestez
De la beauté deesse des beautez ;
Mais tous nos travaux pour elle souffers
Sont l'honneur de nos fers.

ALIDOR, *les repoussant encore plus rudement.*

Cessez, mortels, de souspirer :
Ceste beauté n'est pas mortelle ;
Il est permis de l'adorer,
Et non pas d'estre amoureux d'elle,
Car les dieux seulement
Peuvent aimer si hautement.

LA ROZE.

Laissez-moy seulement
Respirer un moment,
Que je prenne congé
Des beaux yeux de Sylvie.

JODELET *dit alors en friponnant les espaules avec un ris badin :*

Mon Dieu ! qu'elle est joliette !
Ne l'oseroit n'en aimer ?

LA ROZE, *voyant ses poursuites vaines, dit cecy à Jodelet pour le desbaucher et l'emmener à la guerre avec luy :*

Laissons l'amour en arrière,
Il ne donne que tourment.
J'aime avecque liberté
Toute sorte de beauté.
Que desormais le dieu Mars
Nous voye sous ses estendars.
Nous aurons des laquais
Qui sçauront plumer des poulets
Qui feront bouillir la marmite,
Et, faisant la chatemitte
A la cause du patron,
Bevront du bon.
L'on verra tous les jours
Que nous ferons de nouveaux tours.
Nous emmenerons la droslesse [1],
Luy faisant mille caresses,
Et nous prendrons nos esbats
Entre ses bras.

JODELET.

Mon Dieu ! que par ce beau temps-là
Il est sot qui a maistre !

SCÈNE IV

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR.

Ne croirez-vous jamais, ô ma chère Silvie !
Que vostre exil m'ait ravi
La chère liberté, compagne de ma vie,
Depuis que j'ay suivy
Les attraits de vostre beauté
Qui m'ont mis en captivité ?

SILVIE.

Ce n'est que vent des hommes,
Il n'y faut plus penser.

ALIDOR.

Quoy ! mes maux n'ont pu vous toucher ?
Portez-vous un cœur de rocher,
Aussi franc d'amour que de crainte ?

SILVIE.

Je ne me mariray jamais,
Je serai religieuse.

ALIDOR.

Belle, à tes charmans appas,
Ma liberté j'abandonne.

SILVIE.

Ma mère a dit qu'elle ne vouloit pas
Que je caquetisse avec les hommes.
Gardez bien vostre liberté,
Je ne somme pas de vostre egualité [2].

ALIDOR.

C'en est fait ! il me faut mourir,
Puisqu'au lieu de me secourir
Vous fermez l'oreille à mes plaintes.

SILVIE.

Vous avez un terrible esprit [3]
Entre vous autres hommes,
Car vous parlez tousjours d'amour,
Ainsi que Melliflor.
Avecque vostre doux parler,
Vous nous venez ensorceler.

1. Couplet d'une chanson qui fut très-célèbre. L'abbé Mervesein dit qu'elle fut longtemps chantée par tout le royaume (*Hist. de la poésie françoise*, p. 270). L'air, qui fit beaucoup pour ce succès, était de Boisset le père. « Le cardinal de Retz, dit l'abbé Bourdelot, dans son *Hist. de la musique*, t. III, p. 115, le fit un jour recommencer trois fois par Lambert qui le chantait devant lui. Nos connaisseurs, ajoute-t-il, l'égalent encore aujourd'hui à nos meilleurs airs. » Les vers étaient de Lingendes, mais il ne s'était pas nommé, et on ne le savait que chez quelques amis : « M. le cardinal de Retz me dit en ce temps-là, écrit Ménage dans l'*Anti-Baillet* (1690, t. I, p. 21) que ces vers étaient du poëte Lingendes. M. de Charleval m'a depuis confirmé la même chose. » L'*Inconstant vaincu*, cette *pastorale en chansons* de 1661, dont nous avons parlé plus haut, a reproduit aussi ce couplet (acte II, sc. 3).

1. Ce mot s'employait déjà dans le sens qu'il a gardé. A la 1re entrée du ballet de *Bacchus triomphant par l'Amour*, le livret indique « un cordonnier, une *drôlesse*, etc. »

1. Couplet avec quelques variantes du dialogue en chanson de Gautier Garguille et de la fille (V. son *Recueil*, chanson XXVII, p. 53).

3. Ce couplet est dans la 176e chanson du recueil *Les airs du Berger amoureux ou la troisième partie du Parnasse des chansons à danser et à boire, recherchés par les plus braves poëtes de ce temps*, Paris, 1627, in-12, p. 209.

ALIDOR.

Je fay encore beaucoup mieux
En mes vers qu'en ma prose,
Et je sçay par cœur tous les dieux
De la metamorphose,
Et pour vos beaux yeux, mes flambeaux,
Je fay des almanachs nouveaux.
Ne vante point, flambeau des cieux,
Tant de fleurs sur la terre ecloses ;
Soleil, ne croy point que nos yeux
Admirent la beauté des roses :
Elles n'egalent point les roses et les lys
Du beau sein de Philis.

SILVIE, *voyant qu'Alidor s'emancipe.*

Or sus là, paix! Monsieur, Dames, arrestez-vous, ho! voire!
Ha! vrayment, quelle apparence? Vous m'y gastez mon colet.

ALIDOR.

Sans mentir, je suis bien marry :
J'ay gasté ma manchette ;
J'ay un rabat de point coupé
Que vous verrez après soupé [1].
Que ce baiser me semble bon
Quand j'ay la main sur ce teton !

SILVIE.

Vramen ! il vous faut des tetons?
Voire, on vous en fricasse.
Raillerie à part, ne tastons;
Autrement je vous casse.
Meschant, insolent, importun,
Arrestez-vous, j'enten quelqu'un.

ALIDOR.

Au secours, belle inhumaine,
Inhumaine, inhumaine !
Je brusle d'amour.

SILVIE.

Voilà l'eau qui est si proche,
Si proche, si proche,
Pour te garantir.

ALIDOR.

L'humidité de cette onde
Mon feu ne peut appaiser,
Mais (ô merveille du monde !)
Celle d'un baiser.

SILVIE.

Baise donc ces prez humides,
Que l'aube embellit de pleurs;
Baise ces ruisseaux liquides
Tous bordez de fleurs.

ALIDOR.

Olympe, j'aime extremement
Toutes vos mignardises;
Mais, pour satisfaire un amant,
N'usez point de feintises.
Je veux quelque chose de plus,
Ou vos appas sont superflus :
Car, dans le jeu des amoureux,
Le plaisir ne vient pas des yeux.
Que sert de vous faire la cour,
De vous cageoler tout un jour,
S'il faut que je vous taise
Que le plus doux fruit de l'amour
Se cueille quand on baise ?

SILVIE.

Vrament ! c'est pour vous ! il vous faut baiser?
Vous ne mettez guère à vous apprivoiser.
Allez plus loin faire le fou.
Monsieur, pour qui me prenez-vous?

ALIDOR.

Un honneste homme vaut bien peu
S'il ne vaut qu'on le baise.

SILVIE.

Si vous ne voulez qu'un baiser,
Prenez-le sur ma bouche;
Je ne veux pas vous refuser,
Je ne suis si farouche.
C'est assez, vous este importun ;
Arrestez-vous, j'enten quelqu'un.
Baisez-moy, laissez-moy aller.
Ma mère me demande.

LA ROZE *et* JODELET *entrent deguisez et cachez de leurs manteaux. Ils enlèvent Silvie.*

Vous me la gastez de la tant, de la tant [1].
Vous me la gastez de la tant baiser [2].
Allons, belle, allons tost,
Le coq chantera tantost.

SILVIE.

Je n'y sçaurois aller, je n'y sçaurois aller [3].

JODELET.

Tant vous allez doux, Guillemette,
Tant vous allez doux.

LA ROZE.

Allez l'amble, Bastienne, vous allez trop rude au trot [4].

1. Autre fragment mais plus arrangé de la chanson que nous venous de citer :

Un jour un mignon de Paris
Disoit à sa coquette :
Et vrayment je suis bien marry,
J'ay gasté ma manchette,
J'ay un rabat de point coupe, etc.

1. Les chansons où le mot *tant* se répétait, comme ici, n'étaient pas rares. Dans la *Fleur des plus belles chansons*, 1614, in 12, on en trouve une (p. 192) dont voici un couplet :

Mon père avait des brebis *tant*
Gentil petit casaquin blanc,
Il me les envoye gardant,
Qui *tant*, qui *tant* me donne de la peine.
Et tu ne m'en donnas plus *tant*
Gentil petit casaquin blanc.

Dans le *Sommaire de tous les recueils de chansons, tant amoureuses, rustiques que musicales*, 1578, in-12, celle qui commence par :

Helas! pauvre desolée...

a pour refrain :

Je l'aimeray tant, tant, tant.

Celle-ci qui se trouve aussi dans la *Fleur des plus belles chansons*, p. 339, y a pour titre : *Chanson d'une dame de Troyes mal mariee.*

2. Cette chanson et celle qui suit avaient été très-populaires dans les premiers temps de Louis XIII. « La fin de ce beau discours, lit-on dans le *Francion* de Sorel, p. 309, fut la chanson : *tant vous allez doux, Guillemette*, et celle de *Vous me la gastez*, avec *Pimpalo*, qu'il chanta à gorge déployee. »

3. La chanson *Je ne sçaurois* fut très-célebre. L'abbé Bourdelot (III, p. 114) en cite l'air comme des « plus exquis. » Il est noté dans la musique du *Recueil Maurepas* (t. I, p. 350), et dans la *Clé des Chansonniers* 1717, t. II, p. 355). Boursault en a fait le timbre d'un vaudeville. (Voy. ses *Lettres*, t. I, p. 331.)

. Refrain de la 38e *Chanson* de Gautier Garguille.

Sus, sus, tarare ponpon [1].

ALIDOR.

Vous en allez-vous, mon soucy?
Vostre humeur est bien fort estrange
De partir aussi-tost d'ici;
C'est y paroistre comme un ange.
Belle, qui m'avez blesse d'un trait si doux,
Helas! pourquoi me quittez-vous,
Moy qui languis d'un cruel desespoir
Quand je suis sans vous voir?
Las! vous emportez en ce triste depart
De mon cœur la meilleure part,
Et vous laissez l'autre en proie aux douleurs,
Aux souspirs et aux pleurs.

SCÈNE V

LA ROZE, SILVIE.

LA ROZE.

Bergère, apprenons l'art d'aimer;
Laissons nos ames s'enflammer.
Dans cet agreable sejour
Personne n'est qui n'aime et qui n'estime
Que c'est un crime
D'estre un jour
Sans mourir mille fois d'amour.

SILVIE.

Je n'ay pour tout heritage
En nostre petit hameau
Que l'aiguille et le fuseau
Et mon gentil pucelage.
Vous n'y perdrez que vos pas :
Galan, vous ne l'aurez pas.

LA ROZE.

Ma belle, vos mignardises
Ne m'ont que trop tourmenté;
C'est assez parlementé,
Il en faut venir aux prises.

SILVIE.

A la force! à la force! ah! le traistre me mord.
Il attente à l'honneur et me traisne à la mort.
A l'aide, mes amis! criez!
Il m'enlève, et vous riez!

LA ROZE.

Vrayment, c'est bien la raison
Que je sois maistre en ma maison.

SILVIE.

Arrestez-vous là, tireur de laine.
Arrestez-vous là sans tant de peine,
Et laissez cela.

LA ROZE.

On me donna l'autre jour
Une flèche au jeu d'amour,
Gentille et gaillarde;
Baise-moy, ma mie Margot [1],
Pour toy je la garde.

SILVIE.

En place marchande le gibier se vend;
Portez vostre offrande à d'autre convent.

LA ROZE.

Vous estes plus farouche que n'est la biche au bois,
Belle, si dedans vos yeux il y a tant de beauté,
Qu'il n'y loge point de cruauté.

SILVIE.

A l'aide, ô Lisis! je te pry, laisse-moy;
Je criray : tu n'as point de foy.

LA ROZE.

Ma belle, il est temps de conclure;
Jamais un marché qui trop dure
Ne se peut en bien terminer.
Goustons ce fruict qu'amour engendre,
Ou pour le moins laissez-m'en prendre
Si vous ne voulez m'en donner.
Ha! mon mal ne vient que d'aimer,
Il faut que je te baise.

SILVIE.

Hé! comment te baiserois-je, que tu ne m'as rien donné?

LA ROZE.

Hé! tien, voilà une vargue; figue là-dedans ton dé.
Cache, cache bien, tu l'as; un autre ne l'aura pas.
Ne fay mie l'idiotte, vien-t'en coucher avec moy.
Pour un doux baiser, Guillemette, le refuseriez-vous?

SILVIE, *qui est une dame de fort bonne composition, respond enfin :*

Helas! nenny; helas! nenny.

LA ROZE.

Belle, si je vous demande
La faveur d'un baiser doux,
Ou quelque chose plus grande,
Me le refuserez-vous?

SILVIE.

Helas! nenny; helas! nenny.

LA ROZE.

Belle, au plaisir de l'amour estes-vous rebelle?

SILVIE.

Non.

LA ROZE.

Non, non, ce me dit-elle;
Non, non, ce me dit-elle.

1. Refrain par onomatopée, qui rappelle le *taratatantar* d'Ennius. Il terminait les chansons faites sur des airs de trompette : « Il faut encore remarquer avant que de finir ce traicté de la trompette, dit le P. Mersenne dans son *Harmonie universelle*, in-fol., p. 266, que l'on a coustume d'expliquer les sons par cette diction *tarare tarararare*, à raison qu'ils ont quelque chose de rude. » L'air se trouve au t. II, p. 255, des airs du *Chansonnier Maurepas*, à la Bibliothèque. Desaugiers s'en servit encore pour le pot pourri de la *Vestale*. Dans le *Nouveau Recueil de chansons choisies*, 1726, in-12, p. 264, il est donné comme refrain de la fanfare :

Un petit médecin
D'humeur assez bizarre,
Me defendoit le vin
Sans aucune raison;
Soudain, je lui repond,
Mais sur l'air de *fanfare*
Tarare pompon

1. Chanson qui eut grand cours, et longtemps. Elle fit donner le nom de *Mie Margot* à une coureuse du Pont-Neuf, dont l'abbé de Grécourt fut l'historien, en 1740. Elle avait pour compagne une autre drôlesse, *Ma tante Urlurette*, dont un autre refrain avait aussi été le seul baptême. V. nos *Variétés hist. et litt.*, t. II, p. 121.

A la fin, cette bergère
Sait les maux que j'ai soufferts,
Et sa foy, jadis legère,
Perd ce titre dans mes fers.
Nous vivons sous mesme loy,
Puisque je la tien à moy.
Je la tien, je la tien, je la tien à moy.

SILVIE.

Vous ressemblez à l'aigle quand il veut voler :
Quand il tient sa proye il la laisse aller.

LA ROZE.

Jamais d'autre amant n'aura tant de peine et de [tourment
Que je souffre en vous aimant.

SILVIE.

Vous ne nous seste, seste, seste,
Vous ne nous sestimez pas tant [1].

LA ROZE.

Godinette, je vous aime tant [2],
Je chery vos appas sans cajollerie,
Belle Silvie,
Ne me refusez pas.

SILVIE.

J'ai regret d'estre bergère,
Je m'en repen quelquefois,
Car les nymphes de ces bois
Ont l'humeur par trop legère ;

1. Dans le *Zigsag* de R. Poisson, sc. 9, Catin chante ce refrain. On fit au XVIII[e] siècle, sur le même air, noté dans la *Clé du Caveau*, n. 1046, et qui n'est autre que celui encore bien connu : *Allez-vous-en, gens de la noce*, une chanson dont l'*Improvisateur français*, t. XXI, p. 338-340, a donné les 11 couplets. En voici le 1[er] et le 3[e].

Vous autres habitans des villes,
Eh ! ne vous estimez pas tant !
Vous nous traitez d'imbéciles
J' pouvons vous en dire autant.
Eh ! ne vous *zeste, zeste, zeste*,
Eh ! ne vous estimez pas tant...

Si vos cheveux sont pleins de poudre,
Eh ! ne vous estimez pas tant !
Au moulin, quand j' portons moudre
J' pouvons nous blanchir autant.
Eh ! ne vous *zeste*, etc.

L'expression « rester entre le *ziste* et le *zeste* » est venue de ce refrain. On lisait déjà dans le *Mercure* de 1756, « notre vie se passe entre ces deux mots. » — Il y avait eu auparavant un air des *zestes*, sur lequel on chansonna le père du prince de Condé, en des couplets dont Richelet, au mot *Zeste* de son *Dictionnaire*, a donné le refrain :

Il prendra Fontarabie,
Zeste !
Comme il a pris Dôle.

L'air alors changea de timbre et s'appela *air de Fontarabie*; il est sous ce nom dans la musique du *Chansonnier Maurepas*, t. I, p. 273. Dès le temps de Rabelais, où le mot *zeste* était déjà un terme de mépris, il aurait été connu, si j'en croyais cette historiette de Tallemant (édit. in-12, t. X, p. 98) : « Le cardinal Du Bellay régaloit un jour des gens de robe. Il y avoit musique. Il avoit ordonné à Rabelais de faire des paroles pour cela. Il en fit dont la reprise étoit :

Et zeste zeste
Aux chicaneurs. »

2. Refrain d'une chanson populaire qui remonte à 1550 au moins. Suivant M. Weckerlin qui l'a publiée, notée, dans son *Histoire de la chanson* (Bullet. de la Société des compositeurs, t. I, p. 213), l'air est note pour note celui de *Au clair de la lune*, qu'on avait ainsi grand tort d'attribuer à Lulli. — La chanson se trouve en entier dans le *Recueil* de Jean Chardavoine (1575), p. 27-28, et dans la *Fleur des chansons amoureuses*, p. 242.

Mais mon berger, tant il est beau,
Je l'aimeray jusqu'au tombeau [1].

LA ROZE.

Mon Dieu ! que ma bergère est belle !

SILVIE.

Mon Dieu ! que mon berger est beau !

LA ROZE *dit cecy leschant ses doigts, apres avoir touché le sein de Silvie* :

Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,
Len fa lirondaine ;
Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,
Len fa lirondon [2].
Vien belle, vien jouer aux bois,
Où je t'attends desirant ton amour.
Quand dans les amoureux combats
Nous aurons pris nos esbats,
Nous dormirons au bruit des eaux ;
Puis, resveillez par les oyseaux,
Nous rendrons à nos desirs
Ce qu'amour a de plaisirs.

SCÈNE VI

ALIDOR, MATTHIEU.

ALIDOR.

J'ai couru tous ces boccages,
Ces monts, ces prez, ces rivages,
Et je n'ay trouvé pourtant
Celle que j'ay poursuivie.
Helas ! qui me l'a ravie,
La nymphe que j'aimois tant ?
Ha ! c'en est fait, c'est fait d'elle !
Un dieu, la voyant si belle
Parmy ces bois s'escartant,
Espris d'amoureuse envie,
Au ciel me l'aura ravie.

1. Chanson qui fut très à la mode. D'Assoucy, dans son *Ovide en belle humeur* (1674, in-12, p. 106), nous montre Mercure qui

Retouche sur son instrument
Maint air agréable et charmant,
Maint pieux et dévot cantique,
Entre autres cet air angélique :
« Ha mon berger, tant il est beau,
Je l'aimeray jusqu'au tombeau. »

2. Mélange de refrains qui couraient tous alors les rues, et depuis longtemps. D'Assoucy, dans son *Ovide en belle humeur*, p. 32, faire dire à l'un des héros qu'il parodie :

Mais je jure mon grand juron
Qu'ils s'en repentiront, *don don* ;
J'applatirai leur bedon daine,
Don don falarira don daine.

Dans son autre poëme, *le Jugement de Pâris*, p. 25, il dit encore :

Et chantant à voix pleine :
Mirlaridon, laridondaine.

La plus célèbre des chansons faites sur un de ces refrains ne daterait que de 1687, suivant La Monnoye dans son *Glossaire bourguignon*, où il en cite un couplet :

Si ta femme est méchante,
Apprends-lui la chanson.
Voicy comme on la chante
Avec un bon baston :
Flon flon, larira don daine,
Flon flon larira don don.

La nymphe que j'aimois tant!
Où luis-tu, soleil de mon ame?
Où luis-tu, flambeau de mes yeux?
Oublieras-tu tousjours les cieux
Et au sein de Thetis ta flame?
Or que mon beau soleil ne luit
Le jour ne m'est rien qu'une nuict.
Qui vive? qui vive?
(*Il dit ceci voyant arriver Matthieu, qui le surprend.*)

MATTHIEU.

Vive Paris! vive Rouen! sont trois bonnes villes;
Vive tous ces gentils galans qui avont belle amie.

ALIDOR.

N'avou point veu la péronnelle
Que les gens d'armes ont emmené?

MATTHIEU.

Ils l'ont habillé comme un page
C'est pour passer le Dauphiné [1].
Elle est,
Elle est au regiment des gardes,
Comme un cadet [2].
Ils sont à Saint-Jean des Choux
Les gens, les gens, les gens d'armes;
Ils sont à Saint-Jean des Choux
Les gendarmes du Poitou [1].

1. Chanson des plus vieilles alors. La Monnoye dit dans le *Glossaire* de ses *Noëls bourguignons*, au mot *Perronnelle:* « Air gai, chanson gaie. Elle fut originairement ainsi nommée d'une qui commençoit :

A'vous point vu la perronnelle,

faite du temps de Louis XII, sur l'air de laquelle il y a un vieux noël imprimé. » — La date qu'il lui donne doit être vraie. Nous n'avons pas trouvé la chanson sous Louis XII, mais sous son successeur dans la *Farce de Calbain* (*Ancien Théâtre*, t. II, p. 154), où le premier couplet est donné comme il est ici. En 1554, Noël Dufail la place dans ses *Propos rustiques* (édit. Guichard, p. 41), au premier rang des chansons que les paysans, revenant du travail, « entonnoient de la plus haute mesure qu'on ouit oncques. » D'après les *Navigations de Panurge* (ch. XVI), l'air servait à faire danser. — Sous Louis XIII, nous la voyons encore paraître dans les *Dandins*, ballet fait pour Gaston, au Luxembourg. On y trouve :

RÉCIT DE LA PÉRONNELLE.

Beautez toutes pleines de charmes
Ne craignez vous point les gendarmes?
Ils vont faire un ravissement
C'est de la Perronnelle,
Nommez vous promptement
De peur qu'une de vous ne soit prise pour elle.

On finit par trop la répéter. « Chanter la perronnelle, » selon Oudin, *Curiositez françoises*, 1640, in-12, p. 413, devint synonyme de dire des sottises niaises. De là la locution, employée déjà par Molière :

Taisez-vous, perronnelle!

2. C'était la reprise de l'air, *la Belle Piémontaise*, selon Tallemant (édit. P. Paris, t. I, p. 406). Il cite une chanson où il avait servi de timbre, et où l'on se moquait de la manie de Mme de Chevreuse de courir le pays en habit d'homme. « Elle passa ainsi en Espagne, dit-il. On fit un couplet de chanson, où on la faisoit parler à son écuyer :

La Boissière, dy-moi
Vas-je pas bien en homme?
— Vous chevauchez ma foy
Mieux que tant que nous somme.
Elle est
Au régiment des Gardes
Comme un cadet. »

3. Bien vieille chanson encore. Elle est, comme *la perronnelle*, dans la *Farce de Calbain*, et telle qu'on la donne ici (*Anc. Théâtre*, t. II, p. 143). On voit dans le *Journal* de Jean Hérouard (7 janv. 1607), que le petit Louis XIII la chantait avec cette variante :

Ils sont à Saint-Jean d'Anjou.

Portez sur l'aisle du silence,
Ils venoient troubler les esprits
A qui de nuict Mars ou Cypris
Ont faict sentir leur violence,
Et vouloient mesme devant toy
En ton Louvre semer l'effroy.

ALIDOR.

Cruelle departie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour! [1]

MATTHIEU.

Entre vous, gentis galans,
Qui avez belle amie,
N'allez plus sans farrement,
Car n'en vous espie.

ALIDOR.

Que ne te puis-je suivre [2],
Soleil ardent,
Ou bien cesser de vivre
En te perdant!

SCÈNE VII

LA ROZE, JODELET, JEANNE.

LA ROZE *allant à la guerre avec Jodelet.*

Enfin, mon chef est couronné
Du myrthe qu'il a butiné
Dedans les campagnes de Thrace.

JODELET.

Helas! femmes et filles,
Ha! priez Dieu pour moy.
Je m'en vais à la guerre
Au service du roy.

LA ROZE.

Sa mère va après et tout le voisinage.

JEANNE.

Helas! je perds courage
De l'avoir tant nourry.
Mon fils se fera perdre

1. Couplet d'une chanson très-célèbre sous Henri IV, et dont on fit le refrain de celle qui lui est attribuée pour sa « *Charmante Gabrielle.* » — Jamais, dans les anciens recueils, cette chanson de « Cruelle departie, » n'est jointe à l'autre, ce qui prouve bien qu'elles existèrent d'abord séparément. On la trouve dans le *Cabinet ou Trésor des nouvelles chansons*, 1602, in-12, p. 6. Dans le recueil si bizarre, *La pieuse Alouette avec son tirelire*, 1619, in-12, l'air figure comme timbre d'un cantique. MM. Wilhems et Van Hasselt l'ont retrouvée en Belgique dans des recueils manuscrits du temps, nommément dans un très-curieux de 1608 (V. *Bulletin de l'Acad. de Bruxelles*, t. XI, p. 376-381, et *Mémoires couronnés par l'Acad. de Bruxelles*, t. XIII, p. 302).

2. C'est le second couplet de la chanson *Cruelle departie.* Elle en a sept dans le manuscrit analysé par M. Wilhems. Nous nous contenterons d'ajouter le troisième aux deux autres :

Les jours de ton absence
Me sont des nuicts,
Et la nuit m'est naissance
De mille ennuis.

Car il est trop hardy.

JODELET.

Helas ! ma pauvre mère,
De moy n'ayez pitié,
Car dans la compagnie
Je seray le fourrier.

LA ROZE.

Patapatapan, donnons, donnons ;
Tantaralan tantare.
Compagnons,
Nous aurons la victoire.
Au vent les estendars, les drapeaux, les enseignes !
Colonels et soldats, lieutenans, capitaines,
Mousquet en main, le bois debout, demy-tour à droit !
Remettez-vous, tirez. O ! voilà comme on void
Un soldat bien adroit.

JODELET.

Ho ! vous ne l'aurez pas, Anglais, notre citadelle.

LA ROZE.

Nous aurons la Rochelle, relin tin tin, relin tin tin [1] ;
Nous aurons la Rochelle avant la Saint-Martin ;
Nous aurons la Rochelle en depit de Calvin [2].

JODELET.

Ha ! que le monde est grand [3] !
La volonté me change d'aller à Montauban.

LA ROZE.

Soldat, que pensez faire ?

1. Refrain onomatopique qu'on accompagnait avec le bruit des verres choqués par le couteau, et qui se trouve alors dans beaucoup de chansons. Celle des *Garces des faubourgs*, dans le *Recueil* de Chardavoine, p. 10, se termine par :

Drelin din din.

Une autre, p. 233, qui se chante encore, finit ainsi :

Martin
Derin din din,
Gentil Martin, ô beau Martin,
Saute, Martin, danse, Martin.

2. La plus curieuse des chansons sur les Rochelois, a devancé l'époque de ces guerres du temps de Louis XIII ; c'est le *Coq-à-l'asne recreatif nouvellement composé contre les Huguenots de la Rochelle*. Il fut fait sous Henri III, et se trouve dans le *Sommaire de tous les recueils de chansons*, 1578, in-12, p. 70.

3. Vers qui revient à chaque couplet dans la chanson du *Jeune chapelier de la rue Saint-Denis qui s'en va au siége de Montauban*. Une gravure du temps, décrite par M. Rathery (*Athenæum*, t. II, p. 158), et représentant un joueur de vielle suivi d'un enfant qui joue du flageolet, en a pris un couplet pour légende :

Quand fut à Montlhéry,
Sur ces hautes montagnes,
Voyant derrière luy
Toutes ces grands campagnes,
Fist trois pas en arrière :
Ah ! que le monde est grand !

Après le siége de Montauban, en 1621, il y eut, en 1625, celui de la Rochelle. La légende du Chapelier y fut reprise, et cette fois on le fit aller jusqu'au siége, et tuer par un boulet, pendant qu'il travaillait à la digue. Nous avons publié dans nos *Variétés*, t. V, p. 31, une des pieces qui coururent alors : *Discours sur la mort du Chapelier, avec son testament et tombeau. Ensemble les regrets de sa mère et les adieux par luy faicts aux regiments et les bienfaits par trois feraillers, avec la lettre écrite à sa mère*. Ce n'est pas tout. On le ressuscita quatre ans après avec les trois feraillleurs dont « les bienfaits, » avaient soulagé son agonie. Ils furent mis tous quatre dans un ballet populaire : *Plaisant ballet du Chapelier ressuscité, et des feraillers, avec une entre-suite du ballet des Vignerons, dansé par les bons compagnons de Paris*, 1629, in-8.

Avez l'argent receu,
Vous yrez à la guerre,
Ou vous serez pendu.

JODELET.

N'ay point acoustumé
D'y aller à la guerre.
Je crains les canonnades qui frappent sans parler.
Quant à moy, à la guerre je n'y veux pas aller.
Vaut mieux dedans Paris travailler en boutique.
J'aime mieux estre brave, faisant le courtisan,
Que d'aller à la guerre mourir à Montauban.
Vaut mieux à Saint-Denis boire sous la myrtaye,
A souffler la rotie et prendre du tabat,
Que s'aller faire prendre au milieu du combat.
Adieu, mon capitaine ; il m'en faut en aller.

LA ROZE.

Cap de Dieus ! pourquoy me quitez-bous ?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SILVIE, JEANNE.

SILVIE *regrette l'absence de la Roze, qui est à la guerre.*

Heureux qui se peut plaindre
Librement
Et dire sans rien craindre
Son tourment !
Je n'ay sceu me defendre
D'un beau feu
Qui m'a reduit en cendre,
Peu à peu.
J'endure un fascheux ennuy
Qui mon teint decolore,
Pour l'absence de celuy
Qu'en mon ame j'adore.
Où est-il allé, mon doux ami ?
Reviendra-t'il encore ?
Las ! il est desjà minuict,
Et j'ay crainte que l'Aurore
Ne me le tienne encore au lict
Pour quelque autre qu'il adore.
Helas ! que n'est-il venu !
Quelqu'un l'aura retenu.

JEANNE.

Dieu vous gard, Madame.
N'avez-vous point veu Colas ?

SILVIE.

Il est aux Allemagnes, en estrange païs.
D'où venez-vous, Jeanne ?
Jeanne, d'où venez [1] ?

1. C'est la chanson qu'aimait tant Malherbe. Elle était, pour lui, ce que la chanson de *Ma mie ô gué* était pour Alceste. Il la préférait à tout le clinquant de Ronsard et de la Pléiade : « M. Cha-

JEANNE.

Je viens de la prairie mes vaches garder.

SILVIE.

Vous estes amoureuse de nostre berger.

JEANNE.

Ma foy, ce n'est pas mon cas ;
Il a trop peu de chose.
As-tu point un serviteur ?
Dy-moy, qui est-il, Françoise ?

SILVIE.

Vous l'iriez dire à quelque crocheteur,
Et puis ce serien des noises.

JEANNE.

Ma sœur, qui vid sans galand,
N'a pas l'esprit excellent.

SILVIE.

Mais, si tu as encor ton cœur,
Ne l'engage jamais, ma sœur.

JEANNE.

Jeune beauté, dont les graces divines
Sçavent si bien tous les cœurs enflammer,
Vrayment, l'amour te devroit bien charmer !
Les dames ne sont guères fines
Qui passent le temps sans aimer.
Rien n'est si doux que l'amoureuse flamme ;
Un jour s'y passe aussitôt qu'un moment :
C'est vivre heureux que mourir en aimant,
Et c'est un corps qui n'a point d'ame
Qu'une dame sans un amant.
La mode est venue, depuis peu de temps,
Que toutes les filles auront un amant.

SILVIE.

O ! la jolie mode, le contentement
D'avoir un amy à conter son tourment !
Pensez-vous que mon cœur soit sans amourettes ?
J'ay acquis un serviteur il n'y a pas longuement ;
Mais il est un peu volage, fort sujet au changement.

JEANNE.

L'amour des femmes n'est que vent.
Ne vous y fiez nullement.

SILVIE.

Mon gentil pucelage il est allé louer ;
Je ne l'ay dejà plus, il le faut avouer.
Ma mère ne faisoit tous les jours que prescher
Que c'estoit un tresor qu'il falloit tenir cher.
J'avois peur de le perdre, ou bien de l'engager :
J'en ay fait un present à mon gentil berger.

JEANNE.

On fait courir par la ville
D'assez mauvais bruits de toy.

pelain, dit Tallemant, le trouva un jour sur un lit de repos, qui chantoit :

D'où venez-vous Jeanne ?'
Jeanne, d'où venez ?..

Et ne se leva point qu'il n'eût achevé : « J'aimerois mieux, lui « dit-il, avoir faict cela que toutes les œuvres de Ronsard. » — Cette chanson était déjà bien vieille, si, comme je pense, c'est elle qui est citée dans un passage du *Moyen de parvenir* (1757, in-12, t. 1, p. 57).

SILVIE.

Vraymen, samon [1], il y a bien dequoy.
Si j'ay perdu mon pucelage,
Hé bien ! n'estoit-il pas à moy ?

JEANNE.

Et vous donnez, ce dit-on, du fil à retordre ?

SILVIE.

La, la, la, n'en riez pas tant,
Vous en feriez bien autant.

JEANNE.

Que ne faisois-tu la farouche ?
Quoy ! n'avois-tu point de bouche
Pour crier : Secourez-moy ?

SILVIE.

Quoy ! ne connoissez-vous pas le gendre à la Carriere ?
C'est lui, je vous jure
Qui est cause que maintenant j'allonge ma ceinture.
Si vous eussiez veu sa mine
Et ouy sa voix divine,
Vous eussiez fait comme moy.

JEANNE.

Fille, que tu es ruzée !
Es-tu bien si effrontée
De parler ainsi à moy ?

SILVIE.

Mais les belles fleurs se fanent si on ne les cueille à [temps.

JEANNE.

A l'aide ! à l'aide ! misericorde !
On se pend bien souvent sans corde.

SILVIE.

Que nous sert-il d'estre sage,
Gardant nostre pucelage ?
Puisqu'aussi bien le destin
Nous fait mettre au roquantin [2] ?

SCÈNE II

ALIDOR, SILVIE, JODELET.

ALIDOR.

Enfin mon beau soleil, qui rend quand il s'absente
Ma douleur si presente,
Est ores de retour,
Qui, dissipant mes nuicts, me redonne le jour.
Enfin ses beaux yeux,

1. Certainement. — V. sur cette interjection, alors très-employée, une note des pièces précédentes.

2 C'était le nom donné aux chansons satiriques sur les modes et les mœurs de la ville et de la Cour. Un des plus connus, chanté sur l'air : *Belle nymphe bocagère*, commençait ainsi :

Le *rocantin* à la mode
Qui dit comment s'accommode
Tous les garçons de ce temps
Pour faire les courtisans.

Didon, dans le *Virgile travesti* de Scarron, liv. IV, se plaint de n'avoir pas été épargnée par les *rocantins* de son temps :

.... Dans ma propre ville
Chacun de moy fait vaudeville
Et je sais plus d'un *rocantin*
Où l'on m'ose appeler .....

Mes roys, mes soleils et mes dieux,
Aux miens ont rendu
L'heur qu'ils avoient si longtemps perdu.
Cessez, tristes soins,
Jadis de mes peines tesmoins,
Cessez, mes langueurs,
Le Ciel n'a plus pour moy de rigueurs.
Hé bien ! ma rebelle,
Ma rebelle, hé bien !
Mon amour fidelle
N'obtiendra-t-il rien ?
Languiray-je tousjours
Pour l'amour de toy, belle?
Languiray-je tousjours
Sans espoir de secours?

SILVIE.

Aux courtisans n'y a point d'amour :
Ils vont au change chaque jour.

ALIDOR.

Tu sçais que mon ame
N'adore que toy,
Que nulle autre dame
N'a pouvoir sur moy.

SILVIE.

De tous les sermens
Que font les amans,
Jupiter s'en moque.

ALIDOR.

Vous estes cruelle
Trop et trop longtemps.

SILVIE.

Ha! que l'on se trouve bien
De vivre sans aimer rien !

ALIDOR.

Suis-je pas miserable,
O beauté trop aimable !
D'estre comme je suis ?
Si je le dy, je vous offence,
Et si je garde le silence,
Je me nuis.
Donc vos rigueurs, belle Uranie,
Jamais ne cesseront?

SILVIE.

Quand ta plainte sera finie
Mes rigueurs le seront.

ALIDOR.

Soulagez mes ennuis.

SILVIE.

Je ne puis.

ALIDOR.

Que vous estes cruelle !

SILVIE.

Laissez-moy telle que je suis,
Berger infidelle.

ALIDOR.

Mon Uranie, je ne puis,
Vous estes trop belle.

SILVIE.

Chacun ressent le pouvoir
De ma beauté sans seconde :
Je donne sans recevoir
De l'amour à tout le monde.

ALIDOR.

Philis, vous mesprisez les feux
De mon amour extrême.
Chassez la rigueur de vos yeux,
S'il vous plaist qu'on vous ayme.
Faut-il mourir en vous aymant?
Dites, parlez franchement.

SILVIE.

Qu'un amant coure au trespas,
Pour moy, je ne le suy pas.

ALIDOR.

Mauvaise, mauvaise,
Vous parlez à vostre aise.
Hé bien ! hé bien ! s'il faut mourir,
Mon ame en est contente.
La cause en est si belle
Que, souffrant le trespas
Cent fois pour elle,
Je ne m'en plaindrois pas.
Ha ! mon Dieu ! qu'il fait bon mourir
Quand la cause en est belle !
Il n'est plus temps de faire resistance
Car il me faut souffrir.
Ma guerison n'est plus en ma puissance,
Car je voudrois mourir.
Je hay pour vous toutes ces Partenices,
Ces Iris, ces Cloris ;
De vous depend mon heur et mes delices ;
Seule je vous cheris.
Belle, si j'ay quitté les dames,
Les grands de la cour,
C'est pour vostre amour.
La douce flamme de l'amour
Brusle mon ame nuit et jour.
Tant de tourmens et tant de langueurs
Font voir ma peine.
Belle inhumaine,
Ha ! je me meurs.
Vous doutez si je suis malade,
Cependant je meurs en langueur.
Il ne faut plus qu'une amoureuse œillade
Pour consumer le reste de mon cœur.
Ha ! c'en est fait, je cede aux rigueurs de mon sort ;
Je vay mourir, je me meurs ;
Je vay mourir, je me meurs ;
Ha! je suis mort.
Jeune merveille,
Preste l'oreille
Au recit des maux que je sens.

SILVIE.

Toutes tes plaintes
Ne sont que feintes
Dont tu veux abuser mes sens.

ALIDOR.

Ha! inhumaine,
Tu sçais ma peine ;
Ta beauté t'en rend assez certaine.

SILVIE.

Je n'ons ni biauté ni vartu [1]
Cela vous plaist à dire.
Si vous appellez laideur biauté,
J'avons c'eu que vous dites.
La, la, Monsieur, tous vos rebus
Ne passont point pour Jacobus [2].

ALIDOR.

N'aimer pas un sujet si beau,
C'est faire mille crimes.

SILVIE.

C'est à Nicolle du Ponceau
Qu'il faut dire ces rimes;
Elle respondra, car elle a leu
Tous les lettres à Pere Dolu [3].
Portez vos biaux discours ailleurs,
Car je n'aimons pas les railleurs.

JODELET.

Il n'y fut pas plustost entré
Que son congé luy fut donné.

ALIDOR.

O rigoureux eloignement,
Qui portes au sein d'un amant
Et le desespoir et la crainte.
Que ton coup est precipité!
Et que d'une cruelle atteinte
Tu blesses ma felicité!
Arme-toy, ma raison,
Pour combattre la flamme
Qui vient hors de saison
Tyranniser mon ame.
Je souffre tant de maux
En l'amoureux servage
Que, si les animaux
Parloient nostre langage,
Ils viendroient à mes cris de pitié requérir
Le bel œil qui me fait mourir.
Je voudrois bien guerir du mal que je sens,
Mais je ne puis,
Car la belle qui tient mon cœur
Est toute pleine de rigueur.
Si je ne la puis epouser,
Je m'iray rendre cordelier.
Oiseaux qui chantez
A vos libertez
Dans le verd bocage,
Sus, sus, taisez-vous.
Le chant des hibous
Me plaist davantage.

1. Nouveau fragment du *Dialogue* fait par Malherbe, et inséré dans les *Chansons* de Gautier Garguille (p. 72). Les trois autres répliques qui suivent en sont aussi avec quelques variantes. Ce dialogue a paru aussi dans le *Doux Entretien des bonnes compagnies*, 1634, in-12, n° 34. C'est là qu'on lit en tête du premier couplet : « par M. de Malherbe. »

2. Monnoie d'or anglaise du roi Jacques, qui valoit 14 livres, 14 sols.

3. Dans la chanson, telle que la donne le *Doux Entretien des bonnes compagnies*, on lit « le Pere Goulu, » en souvenir de la fameuse querelle de Balzac et de ce directeur des Feuillants, qui avait égayé les dernières années de Malherbe (V. plus haut la *Notice* sur Du Peschier).

SCÈNE III

MATHIEU, LA ROZE, JODELET.

MATHIEU.

Amour tenant sa seance [1]
Il y peut avoir trois mois,
En parlant à haute voix
Prononça cette sentence,
Qu'il faut payer nuit et jour
Les arrerages d'Amour.

Une vieille demoiselle
Qui caquette volontiers
S'en va par tous les quartiers
Annoncer cette nouvelle,
Qu'il faut payer nuit et jour
Les arrerages d'Amour.

Je ne me puis satisfaire
D'un si rude jugement;
J'en appelle franchement,
Car, ma foy, c'est trop d'affaire
Que de payer chaque jour
Les arrerages d'Amour.

LA ROZE.

I, o! la Rochelle s'est rendue,
Et son party tire à sa fin.
Faisons des feux dans nostre sein
Ainsi qu'on en fait dans la rue.
O! qu'il est doux de boire
Après la victoire!
A ce coup, je me pâme d'aise.
C'est tout de bon qu'il faut donner.
Il me plaist de me demener,
Comme fait un ministre en chaise [2].
Remy, Remy, mon bel amy,
Ce n'est pas à ce coup qu'il faut faire l'endormy:
Pren tes chausses et quitte ton bonnet,
Et t'en vien tout droit au cabaret.

MATTHIEU.

Tu sois le bien, tu sois le biau,
Tu sois le bien venu, Michau.

LA ROZE.

Puisque Mars menace les siens
De prise de corps et de biens
Et de recompense incertaine,
Au croc les armes je remets,
Et ne reconnois desormais
Que Bacchus pour mon capitaine.
Laissons là tous ces insensez
Enterrez dedans les fossez
Qu'une eau sale et bourbeuse lave;
Il vaut bien mieux honnestement
Faire son monument
Dans le fond d'une cave.
Compère, tu sommeille;

1. Ce couplet et le suivant se trouvent aussi dans le *Recueil* de Gautier Garguille. Ils sont le 1er et le 3e de la 22e chanson. Celui qui les suit ici n'y figure pas; mais le *Nouveau Parnasse des Muses*, dont cette chanson est la 136e, l'a donné.

2. En chaire. V. une note des pièces précédentes.

Reveille-toy, reveille[1];
Vien t'en boire avec moy,
Je t'en fais la semonce.

MATTHIEU.

J'ay bien la puce à l'oreille
Depuis trois ou quatre jours.
Toute la nuit je m'eveille
Pour songer à mes amours.

LA ROZE.

Bacchus est mon amy,
A l'Amour je renonce.

MATTHIEU.

Chacun me dit en secret[2]
Que ma femme est babillarde,
Et que, si je n'y pren garde
Enfin, j'en auray regret;
Mais je croy qu'il est plus doux
D'estre cocu que jaloux.

LA ROZE.

Comme dit Aristarchus,
Semez graine de coquette,
Il en viendra des cocus[3].
Prenez garde à mes paroles;
Par ma foy, ce n'est pas moque;
Prenez garde à vostre fait,
Mon pauvre compère Fiacre:
Un cocu est bien tost fait.

MATTHIEU.

Faut-il que notre famille
Soit sujette au mauvais bruit?
Ma femme me dit un matin
Qu'elle alloit dans un jardin.
Je la voulois suivre de loin;
Mais moy, qui suis Jean-Bon-Homme,
J'enduré tout et n'en dy rien.
Je sçay bien qu'à tous momens,
Feignant d'aller chez sa cousine,
Ou d'aller voir quelque voisine,
Elle va voir ses amans;
Je sçay bien que chaque jour[4]
Elle apprend mille affeteries.
Le Cours et les Tuileries
Sont les escoles d'Amour.

LA ROZE.

Ils ne sont pas tous
Sur les arbres, les cocus.

MATTHIEU.

Helas! Pierre, regarde bien
Si maistre Jean luy fera rien.

LA ROZE *regarde.*

Il la jette sur un lict verd:
On ne sçait qui gagne ou qui perd.

MATTHIEU.

Tout beau, helas! Pierre, regarde bien
Si maistre Jean ne luy fera rien.

LA ROZE.

Las! mon maistre, tout est perdu!
Je croy que vous estes cocu.

MATTHIEU.

Las! Pierre, ne m'en dy plus rien:
Je croy qu'un chacun le sçait bien.

LAROZE, *luy faisant les cornes par derrière.*

Cocus de Chastellerault,
Amancheurs de cousteaux,
Il nous vient des cornes à pleins batteaux[1].

SCÈNE IV

JODELET, LA ROZE, MATTHIEU.

JODELET.

A boire, à boire, mes amis!
Qu'on ne me parle plus de guerre!
Au dieu Bacchus je l'ay promis
De ne combattre plus qu'au verre.
Au lieu de pique et de mousquets,
De canons et d'arquebusades,
Je ne veux plus que saupiquets,
Que saucissons et carbonnades.
Que l'on sonne l'arrière-ban,
Que l'on contraigne la noblesse
D'aller assieger Montauban.
Si l'on m'y void, que l'on m'y fesse,
Car de Bacchus les estendars
Valent bien mieux que ceux de Mars.
Que le roi d'Angleterre
S'accorde avec les lys.
Ou qu'il porte la guerre
Aux rives de Calis,
Ou que l'Espagnol rende
Le bien du Palatin,
Jamais je ne demande
Sinon du vin, du vin, du vin.

LA ROZE.

Il n'est point de son
Si doux à l'oreille
Que gaye chanson
Et vuider bouteille,

1. Fragment de la très-vieille chanson, citée ainsi par Rabelais (liv. I, ch. XLI):

Ho, Regnault, réveille-toy, veille
Ho Regnault, réveille-toy.

Le Duchat met en note dans son édition (1711, in-12, t. I, p. 262): « Cette chanson est encore fort souvent dans la bouche de quelques artisans. » Lesage l'intercala dans sa piece *la Princesse de Carizim* (acte II, sc. 13) en mettant, au lieu de Regnault, Thomas, nom qui partout du reste avait remplacé l'autre. Dans les Ardennes, ou le refrain est encore populaire, c'est celui qui est resté (*V.* G. Podesta, *les Bords de la Semoy en Ardennes*, 1850). Il figure aussi avec tout le reste du refrain sur une tres-curieuse médaille frappée à la fin du regne de Louis XIV, lorsque les dangers de la France forcèrent de revenir au peuple et de le réveiller (*Journal des artistes*, 1790, 2e part., p. 11).

2. Ce couplet est, sauf la variante de « babillarde, » mise ici pour « trop gaillarde, » qui vaut mieux, le 1er de la 19e chanson du *Recueil* de Gautier Garguille.

3. Refrain d'une chanson qui, selon Tallemant, serait de Louis XIII (t. II, p. 242).

4. Ce vers et les trois suivants sont encore un fragment de la 19e chanson du *Recueil* de Gautier Garguille.

1. Les couteaux à manche de *corne*, qui valaient aux couteliers de Châtellerault une si vilaine épithete, étaient deja très-célebres au XVIe siecle (V. dans la collect. des Docum. inéd. *la Relation des Ambassad. vénitiens*, t. II, p. 311).

Car il chasse loin
De nostre memoire
La peine et le soin
Pour nous laisser boire.
Mon gros Jean Gourmant,
Que j'ai l'ame ravie
D'envie
De voir ton visage charmant!
Chacun rit,
Et, revoyant ta trogne
D'un ivrogne,
Le Cormier fleurit [1].

JODELET.

Si tost qu'on me void,
On doit crier ripaille,
Crevaille,
Cric, croc, taupe, masse qui boit!
Et le bruit
D'un pot qui fait la guerre
Contre un verre,
S'entend jour et nuit.

LA ROZE.

Que j'aime en tout temps la taverne [2]!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'egal à soy.
Je voy tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moy
Tous faits de toile de Hollande.

MATTHIEU.

La taverne est un Averne
Ou un precipice creux;
On y entre sans lanterne,
On en sort l'esprit joyeux.
Vien çà, dy, meschant garçon.
N'y retom, n'y retom, n'y retombe plus.

LA ROZE.

A la broche du tonneau fus-tu pendu!
Dès que la nuict reprend son tour [3]
Je me foure dans la taverne,
Et n'en sors jamais que le jour
Ne fasse paslir ma lanterne.
Je veux mourir au cabaret
Entre le blanc et le clairet.

1. Cormier, dont il est souvent question dans la querelle de Théophile et du père Garrasse, était un des cabaretiers les plus fameux de Paris. Il avait tout naturellement pris pour enseigne de son cabaret, qui était situé dans le quartier des Halles, près de Saint-Eustache, l'arbre dont il portait le nom. C'est ce qui explique l'équivoque de ce refrain. Saint-Amant avait dit aussi dans sa piece sur les *Cabarets* :

Paris, où fleurit un cormier
Qui des arbres est le premier.

2. Premier couplet de la chanson à boire de Cl. de Lestoille. Elle se trouve dans le *Recueil des plus beaux vers...* 1630, in-8, t. II, p. 916. Elle a sept couplets, dont le meilleur, le mieux aviné, est celui-ci :

Quand j'ai mis quarte dessus pinte,
Je suis gai, l'oreille me tinte.
Je recule au lieu d'avancer,
Avec le premier je me frotte,
Et je fais sans savoir danser
De beaux entrechats dans la crotte.

3. Ce couplet, dont le refrain reviendra plusieurs fois dans la suite, est le premier d'une chanson de Maynard, qui fut alors beaucoup chantée.

JODELET.

Ma foy, Matthieu, c'est grand'folie
Non amare bonum vinum ;
Je suis en grande resverie,
Quando bibere non possum.

LA ROZE.

Si je ne beuvois, j'aurois la pepie,
Qui me causeroit quelque maladie.

MATTHIEU.

Beuvons, beuvons donc.

JODELET.

Beuvons à la ronde
De ce joly vin le meilleur du monde.
Bouteille de vin,
Ma chère maistresse,
A ton jus divin
Je feray caresse.
(*Il decoëffe une bouteille.*)
Oste, petit cœur,
Ta perruque blonde;
Ta douce liqueur
Rajeunit le monde.

LA ROZE *apporte un plat de viande.*

Le lapin de garenne est bon,
Aussi est le jambon.

MATTHIEU.

La perdrix vaut encore mieux.

LA ROZE.

Heureux qui les mange tous deux!

JODELET.

Toutes ces viandes ne sont pas
Pour faire un bon repas,
S'il n'y a de cette liqueur,
Liqueur qui resjouit le cœur.

LA ROZE *voyant que Matthieu apporte une esguerée d'eau.*

L'eau ne fait rien que pourrir le poulmon.
Boute, boute, boute, boute, compagnon;
Sus, sus, vuidons ce verre, et nous le remplirons.

JODELET.

Au vin de monsieur Feydeau [1]
Il n'y faut point mettre d'eau,
Car il est assez bon
Avecque ce jambon.

LA ROZE.

L'eau qui mouille
La grenouille
Me refroidit trop les dents.
J'aime mieux qu'elle me mouille
Par dehors que par dedans.
(*Il parle à Matthieu.*)
Or, sus, Monsieur de ceans,
Pleigez-moy [2], je vous prie.

1. C'était une famille déjà célèbre à Paris, et dont le nom prêtait trop bien à l'équivoque, pour que la chanson bachique ne s'en servît pas. A cette époque, un Feydeau de Sanville était trésorier provincial des guerres. C'est un de ses descendants, Feydeau de Marville, qui a donné son nom à la rue Feydeau, dans les derniers temps du XVIIe siècle.

2. *Pleiger* était rendre raison à un buveur, c'est-à-dire, quand

Ce bon vin incontinent
Chasse melancholie.

JODELET *se moque de Matthieu, qui met de l'eau dans son vin.*

Helas! le pauvre Sylvain!
Il a mis de l'eau dans son vin.
L'assistance
S'en offence,
Le privant du pouvoir
De l'avoir.
Loin de nous ces resveurs
Qui blasment les beuveurs!
La mort des beaux esprits,
C'est la melancholie.
Jamais nous ne beurons
Du bon vin sous la lye.
Il s'en va dans le trou,
Bedou dou, ma genti tourelourette.
Autant en ferez-vous,
Bedou dou, ma genti tourelourou.

MATTHIEU.

Autant en ferez-vous,
Bedou dou, ma genti tourelourette.
Autant en ferez-vous,
Bedou dou, ma genti tourelourou.

JODELET.

Tout pour l'amour de vous,
Bedou dou, ma genti tourelourette.
Tout pour l'amour de vous,
Bedou, dou, ma genti tourelourou.

LA ROZE.

On void souvent vieillir un bon yvrogne,
Et mourir jeune un sçavant medecin.

JODELET *dit cecy à l'instant, ayant achevé de vuider son verre.*

O le bon vin!
Medecins, surgiens et apotiquaire,
Tirez-vous d'icy, vous m'y donnez la foire.
Car du petun, du tabac, de l'herbe à la reyne [1],
Une fillette, du vin, voilà ce que j'ayme.

LA ROZE.

C'est trop longtemps faire le sage.
Maudit soit qui rechignera!
Quiconque en aura le courage,
Qu'il boive d'autant, il rira.
Point de soucy, point de cela,
Bouteille icy, bouteille ila;
Reveillons, reveillons, reveillons ces verres.
Je n'ay rien à cœur
Que cette liqueur.

il vous provoquait à boire, lui rendre coup pour coup : « Marie Stuart, la veille de sa mort, lit-on dans les *Recherches* d'Est. Pasquier (liv. VII, ch. LVII), but sur la fin du souper à tous ses gens, leur commandant de la *pleiger;* à quoi obeissant et meslant leurs larmes avec leur vin, ils burent à leur maistresse. »

1. Il y a là par accumulation tous les noms dont on désignait alors le tabac. Il ne manque guère que celui de *Nicotiane*, qu'on lui avait donné à cause de Nicot, notre ambassadeur en Portugal, qui l'avait apporté; et celui de *Medicée*, qu'il devait à Catherine de Médicis, qui l'avait patroné, et en avait fait ainsi « l'herbe à la Reyne. » De tous ces noms déchus, il n'est resté que le mot *Nicotine*, pour désigner l'essence vénéneuse du tabac.

Laissons l'amour, laissons l'espée,
Laissons les propos serieux;
Parlons d'une franche lippée,
De fous, de drosles, de rieux.
Le vin n'est pas fait pour les bestes;
Leur donner, c'est un grand malheur.
Je tiens ces jours-là pour des festes
Quand je puis boire du meilleur.
Les Turcs, qui n'en ont point l'usage,
Sont-ils pas de Dieu ennemis?
Nous qui avons cest avantage,
C'est que nous sommes ses amis.

JODELET.

Je meurs si je ne boy du vin nouveau
Sans eau,
Du plus frais tiré du tonneau;
Sa douce liqueur
Rend un certain plaisir au cœur,
Qui chasse bien loin d'icy
La tristesse et le soucy.

LA ROZE.

Sus! egayons-nous et nous resjouissons;
Mangeons tout ce que nous avons;
Offrons nos escus
En sacrifice au dieu Bacchus.
Les avares sont des sots,
Ils ont soif auprès des pots.

JODELET.

Que j'avois desir de boire à ton escot, Gillot!

MATTHIEU.

Je quite protès et chicane.
A demain, si j'ay le loisir.
C'est estre plus beste qu'un asne
De ne point prendre son plaisir,
Et ne point gouster la merveille
Du doux fredon d'une bouteille.

LA ROZE, *tenant son verre.*

Voilà l'oiseau qui tousjours vole.

JODELET.

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans ma gorge.

JODELET *et* MATTHIEU *chantent.*

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans la vostre,
Et vole, vole, vole, vole.

MATTHIEU.

L'huyle de septembre [1] est bon,
Il resjouit les compagnons.

JODELET.

(*Ils chantent cecy en manière de trio.*)

Dibe, dibeda, sabataculum.

MATTHIEU.

Il chasse la melancholie.

JODELET.

Du centurion.

1. Le vin, que Rabelais appelait « la purée septembrale. »

LA ROZE.

Quincaria.

JODELET.

Camilia.

MATTHIEU.

Politicum.

JODELET.

Il chasse la melancholie.
Dide, dibeda, sabataculum.
Que ce vin-cy me semble bon !
Verdurette, ô verduron !

MATTHIEU.

Il y en faut remettre, verduron, durette,
Il y en faut remettre, verduron, verduré.

LA ROZE.

Tant tirerons, tirerons de la bouteille,
Que nous en verrons la fin.

JODELET.

Donne m'y, donne;
Du bon vin de la tonne :
Si tu m'en donne,
Tu seras mon amy.
J'ay tant beu que j'en voy le fond,
Verdurette, ô verduron [1] !
Il t'en faut autant faire,
Verduron, durette,
Il t'en faut autant faire,
Verduron, duré.

LA ROZE.

Helas ! bonne planche,
Que ferois-je sans toy ?
Tu me sers de revanche
Quand j'ay la plus grand soif.
Piot !
Ce gentil, ce divin piot,
Mon Dieu ! que je l'aime !
Mon Dieu qu'il est bon ! qu'il est bon, bon, bon,
Qu'il est bon ce piot !
Qui ne le caresse est un idiot.
Quand j'ay la grand'bouteille.
Du bon vin de Noblet,
Je caquette à merveille,
Bien mieux qu'un perroquet.

JODELET.

S'il est bon à ma bouche,
Asseurez-vous d'un poinct,
Qu'avant que je me couche
J'en emplis mon pourpoint;
Et si j'ay dans mon verre
Du vin de Chaumartin,
Je deffie maistre Pierre
A mieux parler latin.
Je suis un docteur tousjours yvre
Qui tient rang *inter sobrios ;*
Et si jamais je n'ay veu livre
Qu'*Epistolas ad ebrios.*
Et moy, de qui la panse esclatte,
Nimis plenis visceribus,
J'ay les yeux bordez d'escarlate,
Et nasum plenum rubibus,
Et tousjours, tousjours chante,
Qu'il vaut mieux avoir vin que trente.

MATTHIEU.

Bannissons la bizarre humeur
Et le soin de nostre cœur,
Et qu'un bon vin vermeil
Soit nostre soleil.
Beuvons, compagnons, toute la nuict
Au bruit
Des pots, des plats,
Sans estre las
De boire du bon vin et de l'hypocras.
Que je suis ayse quand je boy !
Compagnon, ha ! c'est à toy !
Il vous faut faire tous ainsy comme moy,
C'est-à-dire le verre en main,
Tout plein
Du vin nouveau
Qui fut si beau,
Pour boire assis sur le cul d'un tonneau.

LA ROZE.

Bacchus, tout plein de gloire,
Assis sur un tonneau,
A gagné la victoire
Dedans Fontainebleau.
Beuvons, compagnons, fea.
Beuvons, du vin sans eau ;
Fea, fea, Loupineau.

MATTHIEU.

Le pauvre Amour est destroussé;
Bacchus, à coups de verre,
Vous l'a si rudement poussé
Qu'il a donné du cul en terre.

LA ROZE.

Victoire ! victoire !
Çà ! qu'on me donne à boire !

MATTHIEU.

Il a changé son arc turquois,
En une lechefrite;
Au lieu de flèche et de carquois
Ne porte plus qu'une marmite.

JODELET.

Victoire ! victoire ! victoire !

LA ROZE.

Voisin, mais l'as-tu veu ?

MATTHIEU.

Quand j'auray beu, je t'en compteray l'histoire.

JODELET.

En parle qui voudra, je tiens pour veritable
Que les plus grands plaisirs se treuvent à la table.
Amour n'a point d'apas
Qui nous plaisent tant que fait un bon repas.
Quand j'ay beu hardiment tousjours ma tasse pleine,
Je dors sans m'eveiller dix heures d'une haleine ;
Et durant mon repos,
Si mon esprit veille, il est parmy les pots.
Ainsi passant mon temps, nul soin ne me travaille,
Je ne vais escheler ny rampart ny muraille.
Ma generosité

1. Refrain, qui se retrouve très-souvent alors. Il égaye la 58e et dernière chanson du recueil de Garguille.

Se fait assez voir, entamant un pasté.
Un jour Paulmier, à haute voix[1],
Enyvré dans le Petit More[2],
Tandis qu'on le tenoit à trois,
Desgobillant disoit encore :
Je veux mourir au cabaret
Entre le blanc et le clairet.
A la fin, ce tyran des cœurs
Exerçant sur moy ses rigueurs.
Ha ! ce tyran des cœurs.
(*C'est une allusion d'yvrogne qui tire du cœur.*)
Dieu me pardonne, la compagnie,
Vous me pardonrez, s'il vous plaist.

LA ROZE.

Que ce nectar est aimable !
Que son fard nous embellit!
Beuvons tant que sous la table
Nous puissions trouver un lict.

JODELET *se laisse tomber en disant cecy:*

Puisqu'il faut prendre les armes,
Prenons celles de Bacchus,
Car les verres ont des charmes
Dont les Cesars sont vaincus.
Par ces brindes inouys
Mourons auprès de ces muiz,
Mourons, mourons, mourons
Auprès de ces muiz.

MATTHIEU.

Helas! petit Jean est mort!
Helas! petit Jean est mort!

LA ROZE.

Helas! non ; c'est qu'il dort.

MATTHIEU.

Cy-gist sous ce blanc marbre icy
Le père aux enfans sans soucy.
Que chacun prenne son pinceau
Pour escrire sur son tombeau :
Il est mort à la guerre,
Entourons-le de verre.
Din dan bon, din dan bon,
Drelin din din, drelin din din dan bon.

LA ROZE.

Les verres serviront de torche
Et quatre grands brocs d'escorte ;
Ce sera mon enterrement.

1. François Paulmier, grand buveur de ce temps-là, dont nous raconterons les relations avec Saint-Amand et Molière dans notre livre *Molière au théâtre et chez lui.*

2. Cabaret du faubourg Saint-Germain, au coin de la rue de Seine et de la rue des Marais (aujourd'hui rue Visconti). L'enseigne en médaillon entre les deux fenêtres du premier existe toujours avec ces mots autour de la tête du personnage : AV PETIT MAVRE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

JEANNE, SILVIE.

JEANNE.

Mon père m'a mariée
Que je n'estois qu'un enfant;
A un vieillard m'a donnée
Qui a près de soixante ans;
Et moy, qui n'en ay que quinze,
Passeray-je ainsy mon temps?
Vous qui estes en presence,
Je vous en prie, jugez-en.
M'iray-je rendre nonette
Dans quelque joly couvent,
Priant le dieu d'amourette
Qu'il me donne allegement,
Ou que j'aye en mariage
Celuy-là que j'aime tant.
Tant et tant il m'ennuye,
Tant et tant il m'ennuye tant.

Mon esprit est etonné
Du mary qu'on m'a donné ;
J'aime mieux que l'on m'assomme
Que de vivre sous sa loy,
Car tous les jours il joue à l'homme,
Mais ce n'est point avec moy.

Quand il a perdu cinq sous,
Il veut tout tuer chez nous.
Quand mon mary vient de dehors,
C'est ma rente d'être battue ;
Il prend la cuiller du pot,
A la teste il me la rue.
J'ay grand peur qu'il ne me tue :
C'est un vilain rioteux[1], grommeleux ;
Je suis jeune, il est vieux.

Mon Dieu, ma pauvre voisine,
J'ay le plus meschant masy ;
Il a la plus traistre mine
Qu'on voy-je point dans Pasy[2].
Je voudrois avoir mangé
Ceux-là qui m'en ont angé[3].

Quand nous alismes à Montmartre,
Pour voir nostre petit Jean,
Que vous sçavez qui est en chartre,
Il jouit tout son argent;
Faute de dix-huit deniers

1. Querelleur. — V. sur *riotte* une note des pièces précédentes.

2. On prononçait ainsi *Paris* dans le peuple, d'après le même système d'accentuation un peu zezeyante dont nous avons déjà parlé, et qui avait fait que *chaire* était devenu *chaise*. — Presque tout ce que dit Jeanne, dans cette scène, est écrit avec cette prononciation.

3. *Enserrer, entraver,* du latin *angere.* « Votre père se moque-t il, dit la soubrette de la comédie de *Pourceaugnac*, de vouloir vous *anger* avec son avocat de Limoges. »

Fallut laisser les souliers.
Encor y eut il grand queselle,
Car l'hoste n'en voulet point,
A cause que la semelle
Ne tenoit rien qu'à un point.
Comme pauvres inconnus,
Fallut revenir piez nus.

Ce fut l'autre jour dimanche
Que le voisin porteur d'iau
Me donnit l'os d'une esclanche
De chez monsieur Duruisseau;
Je n'en mangy, par mon Dieu,
Plus qu'il en tient dans mon yeu.

Le gourmand farcit sa hotte
Sans m'en donner un morciau,
Partit engager ma cotte
Aux Gobelins Saint-Marciau,
Là où il prit plus d'esbat
Qu'il n'en tient dans un cabat.

Toute nuict faisant la grogne [1];
M'appelle garce à lacquais,
Putaine, chienne, carogne:
Voilà les biaux sobriquets
Que me donne ce voleux
Cause de tous nos malheux.

Que la cousine Martaine
Est heureuse en amiquié!
Quand son mary boit chopaine
Il luy en donne la moiquié,
Et vivont tous deux contens
Ainsy que deux biaux enfans.

Pour moy, je boute à ma teste,
S'il ne veut changer de piau,
De planter comme une creste
Ses cornes sous son chapiau.
Le clerc à monsieur Puisieux
M'a long-temps fait les doux yeux.

Pourtant je serois masie
Si le trite estoit plus doux;
Mais le gros chien de voisie
M'assomme quasi de coups.
Cela est tout resolu,
Je l'allons faire cocu.

Je ne seray la première
Qui se mesle du mesquié;
La petite savequiere
Qui demeure en ce carquié
Va faire river son cloud
Tous les dimanches à Saint-Cloud.

O le meschant masy, commère!
Il me causera la mort;
Quand il revient de la taverne
Estant soul comme un pourceau,
Je ne luy ose rien dise,
De peur d'avoir du tricot.

Quand ce vient la matinée,
Après avoir reposé,
Il demande tost à boire
De ce bon vin frais persé.
Je luy vais querir chopine;
C'est pour le desalterer.

Alors il me dit: Coquine,
Un brot ce n'est pas assez.
Il prend aussitôt la nappe,
La vaisselle sans laver,
Aussi tout ce qu'il attrape,
Pour les aller engager.

Mon pauvre mariage va bien à reculons.

N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mary?
J'en ay un qui me fait mourir
En ceste tyrannie.
Je voudrois bien qu'il fust guery
De ceste maladie.
Il n'a ny maille ny denier,
Fors qu'un baston de verd pommier
Dont il me bat les costez.

SILVIE.

Il luy fait mille caresses,
Luy frisotte ses cheveux.

JEANNE.

Ce sont toutes ses prouesses;
Ce n'est pas ce que je veux.

SILVIE.

Ce ne sont rien qu'accollades,
Des baisers tant qu'on en veut.

JEANNE.

Ces mignardises sont fades,
Ce n'est pas ce que je veux;
Car mon mary chaque soir
Perd la clef de son dressoir.
Car le bon homme n'avet point
De bonne avesne à vendre.

SILVIE.

Pourquoy n'en avet Navet,
Puisque son valet en avet [1]?

JEANNE.

J'ay beau m'escrier à l'aide,
Tout le monde est endormy;
Mais je sçay bien le remède,
C'est qu'il faut faire un amy.

SILVIE.

Un mary sans amy
Ce n'est rien fait qu'à demy.

JEANNE.

Mon père m'a mariée à un vieillard bon homme [2]?
J'eusse beaucoup mieux aimé quelque beau jeune [homme.
Si je suis dedans le lict, de mon long estendue,
Le vieillard est auprès de moy qui poinct ne se [remue,
Et s'il me survient quelquefois quelque maladie,
Il ne me donne pas un sou pour passer mes envies.

1: Grognaut.

1. Refrain de la 26e chanson du *Recueil* de Gautier Garguille.
2. Une foule de chansons furent faites sur ce sujet des mariages de vieillards avec des jeunes filles. Quelques-unes sont rappelées et citées dans une note de notre Gautier Garguille, p. 47-49.

S'il arrive pour me voir quelque compagnie,
Le vieillard est auprès du feu qui entre en jalousie;
Et encor je vous diray ce qui plus me fasche:
C'est qu'estant au coin du feu sans cesser il crache.
Pour moy, j'aime mieux un amy
Qui fringue [1], qui danse et qui gambade;
Pour moy, j'aime mieux un amy
Qui ne soit jamais endormy.

SILVIE.

Que les baisers d'un jeune amy
Sont bien plus doux que ceux qui viennent
D'un vieil jaloux tout endormy!
Ces baisers froids et languissans
Ne sçauroient chatouiller mes sens;
Je veux pour y prendre appetit
Un baiser qui morde un petit.

JEANNE.

Le premier jour de mes nopces
Et j'en densi.

SILVIE.

Et j'en densi — Et Jean densi.

JEANNE.

Il n'a pas vaillant cinq sous, encore n'a-t-il.

SILVIE.

Encore n'a-t-il. — *Encornati.*

JEANNE.

Il avoit un beau pourpoint si très bien fait;
Les manches estoient d'un beau verd et le corps [noir.

SILVIE.

Et le corps noir — Et le cornard.
Mon père et ma mère à Rouen s'en vont;
Ils sont en parole qu'ils me marieront;
S'ils ne me marient, ils s'en repentiront.

JEANNE.

Entre vous, jeunes fillettes,
Qui vous voulez marier,
Prenez garde à vous bien mettre
De peur de vous y tromper;
Car l'on en trompe tant et tant,
Car l'on en trompe tant.

SILVIE.

On m'a voulu donner, lariré,
Le cadet la Ginjole;
Je n'en ay pas voulu, lariru,
Car il n'est pas bon drosle.
Un grand badin se presente
Pour estre mon serviteur,
De qui l'oreille pendante
Me fait desjà grande peur.

JEANNE.

Je ne sçay si je devine
Quelle en doit estre la fin;
Mais il a plus tost la mine
D'un cocu que d'un moulin.
Devinez qui me l'a dit.

1. Du latin *frigutire*, se trémousser. De là est venu *fringant* et aussi *fringuereau*, qui aurait bien pu fournir à Beaumarchais le nom de son type le plus célèbre, *Figaro*, qu'il écrivait *Figuaro*, comme on peut le voir sur le manuscrit du *Barbier de Séville*, qui est à la Comédie française.

SILVIE.

C'est le coq du voisinage
En chantant coque-riqui.

JEANNE.

Mon petit doigt me l'a dit [1],
Cela n'est point dans la gazette.

SILVIE.

Pour soulager ma misère
Chacun dit, quand je me plains,
Qu'il me veut traiter en père,
Et c'est tout ce que je crains.

On dit qu'il n'est point cholère,
Qu'il est sage et bien nourry;
C'est assez pour un bon frère,
Et non pas pour un mary.

Il vaut mieux, où nous en sommes,
Qu'il ait plustost pour sa part
Les vices des jeunes hommes
Que les vertus d'un vieillard.
Mais quoy que mon père ordonne,
A tout le moins la ville est bonne.

Pour Dieu, conseillez-moy,
De trois amoureux lequel je prendray.
Si je pren le vieux, il n'est point à mon gré.
Si je pren le jeune, il est necessiteux.
Si je pren le riche, il n'est point amoureux.
Sans mentir, j'aimerois mieux
Un jeune mary qu'un vieux.

Mon père et ma mère leur foy ont juré
Que dans six semaines je me marieray
A un vieux bonhomme que je tromperay;
Droit en Cornuaille je l'envoyeray,
Et de ses richesses largesse en feray.
A un beau jeune homme je les donneray.
S'il dit quelque chose je le gratteray,
Puis nous en irons au joly bois jouer.
Au joly bois je m'en vay, au joly bois j'iray.
Face mon père les vignes s'il veut,
Je feray le labourage.

JEANNE.

Il fait bon planter la vigne
La racine contre-mont.

SILVIE.

J'ay le mot, le petit mot,
J'ay le mot à vous dire.
Je me levay par un matin, comme on ne voyoit goute;
Je rencontray le mien amy, qui de moy n'avoit doute.
Je ne sçay pas ce qu'il faisoit, mais je sentis sa bouche;
Jamais en jour de ma vie ne senty chose si douce.
Je luy ay dit: Recommencez
Je vous donneray un double.
Mais le sot n'eut pas l'esprit
De prendre plus qu'il ne prit.

JEANNE.

Malheureuse est la bergère
Qui n'a le cœur amoureux!

1. Refrain de l'une des chansons qui avaient eu alors le plus de vogue. Elle est la 9e du *Recueil* de Gautier Garguille et la 30e des *Chansons récréatives du Nouveau Parnasse des Muses* (V. une note de notre édition de Garguille, p. 21-23).

Philandre a ravy mon cœur ;
Son œil en est le vainqueur,
Il faut les armes rendre.
Je ne luy donnay pas, mais je luy laissay prendre.

SILVIE.

Nos jours s'en vont sans retour,
Employons-les à l'amour.
C'est un plaisir que d'aimer,
Quand on le sçait bien mener.

JEANNE.

Simonne, qu'ous avez de biaux ciseaux !
Simonne, qui vous les a donnez ?

SILVIE.

Ç'a esté le mien amy ;
Me donne-t'il pas tout sen qu'il a ?
O Jan, ouy dà !

JEANNE.

Vous ne sçavez pas ce que mon amy m'a donné ?
Il m'a donné de beaux ciseaux,
Je ne les oserois porter.
Pourquoy me les donnoit-il ?
Mon mary me guette, me guette,
Comme le chat fait la soury.

SILVIE.

Mon amy m'a demandé si j'avois des chemises,
Et je luy ay repondu : Une douzaine et demie ;
Mais, par mon âme, ma commère Jeanne,
Je n'en ay qu'une à mon dos qui pourrit.

JEANNE.

Troussez, belle, vostre cotillon,
Il est si long qu'il traisne.

SILVIE.

Voy-tu quelle grand' robbe, robbe,
Voy-tu quelle grand' robbe j'ay ?
Mon père et ma mère n'ont que moy d'enfant [1],
Et ils m'ont fait faire un cotillon blanc ;
Il estoit trop long, j'ay rogné du devant,
Et de la rogneure j'en ay fait des gants.

JEANNE.

Pour la beauté de la cour,
C'est d'avoir le talon court.

SILVIE.

Dites-moy si je suis belle,
Ou si mon vouloir m'y ment.

JEANNE.

Vous estes un peu brunette,
Mais ce n'est qu'à l'avenant [2].

SILVIE.

Je suis brune et plus que brune,
Et si je veux aimer.

JEANNE.

Vous plaignez-vous, belle Philis,
Si vous n'estes pleinė de lys ?
La rose au teint vous est commune,
L'on ne void rien qui soit plus doux ;
Ne vous plaignez point d'estre brune,
Les Grâces le sont comme vous.
Divine Amaryllis,
Ton teint brun comme il est fait honte à tous les lys ;
Ta grâce est admirable,
Et ta vertu, pareille à ta beauté,
N'a rien de comparable...

SCÈNE II

JODELET, SILVIE, JEANNE.

JODELET, *estant desjà entré, et les ayant escoutées, poursuit d'un ton ridicule :*

Que ma fidelité !
(*En regardant ces belles dames, il dit après :*)
Ces nymphes, dont les regards
Sont d'inevitables dars,
Mesmes jusques aux cieux
Ont blessé tous les Dieux.

JEANNE, *apercevant Jodelet.*

Voy-je pas un soleil s'eslevant
Commencer sa carrière,
Qui desjà, de soucy nous privant,
Remplit tout de lumière ?
Le voilà, je le voy qui nous donne un beau jour,
Couvrant un cœur de Mars d'un visage d'Amour.

SILVIE.

Je me contente du serviteur que j'ay

JODELET *parle ainsi en lui-même :*

Jean des Vignes, dy-moy
Qui sont ces migeorées,
Qui, n'ayant pas dequoy,
Sont tousjours si parées ?
La lon, la la [1].
Où va si matin celle-là ?
J'admire le dessein
D'une jeune rusée
Qui se lève au matin
La fraische matinée.
Ha vrayment ! ha vrayment ! Philis est attrapée.
A vous, la parle du quarquié,
Aussi belle qu'une poupée ;
Nous autres garçons du mesquié
Valons bien ces traisneux d'espée ;
Si je n'avons leurs biaux discours,
J'avons des unicles amours.

1. Ce vers et les trois suivants sont de la chanson de *Godinette,* dont nous avons parlé à l'acte I, scene 5.

2. La mode des blondes, à la nuance plus ou moins factice, dont il a été parlé dans plusieurs notes des premières pieces, avait discrédité la beauté des brunes. On la laissait aux femmes du commun. La chanson la réhabilita. Des couplets coururent par centaines sur ces brunettes trop dédaignées, si bien qu'à force de les chanter ces chansons s'appelèrent comme elles. Christophe Ballard en a publié, à la fin du règne de Louis XIV, trois volumes sous le titre même de *Brunettes.* La premiere de ce genre que nous connaissions est indiquée dans l'*Apologie pour Hérodote* d'Henry Estienne, 1607, in-8, p. 441 ; et l'une de celles qui furent le plus chantées, *Chanson d'amour, à la louange des brunes,* se trouve dans la *Caribarye des Artisans*, nouv. édit., p. 75-76. Mais il en est une qui détermina surtout le succès du genre, et la création du mot ; c'est celle qui commence par « le beau berger Tircis » et finit ainsi : « Hélas ! Brunette mes amours. » Elle est du temps de Louis XIII (*Chansonnier Maurepas*, t. I, p. 447).

1. Couplet pris d'une des farces que jouait Jean des Vignes, qui dans l'origine ne fut avec Tabarin et Francatripe, autre chose qu'un amuseur « aux badineries, bateleries et marionnettes, » comme on le voit dans la 17e *Sérée* de G. Bouchet. On le trouve aussi avec sa sequelle dans le *Moyen de cognoistre les filous.*

Ma voisine Jacqueline,
Il n'est voisin qui ne voisine.
Vos beautez et vos appas
Me retiennent en servage;
Ce n'est point un voisinage
Quand on ne voisine pas.

SILVIE *fait la niaise avec Jodelet.*

Tredame, qu'ous este fringant!
Je pense que vous voulez rire;
A cause qu'ous avez de beaux gants,
Vous est-il parmis de tout dire?
Ardez, qu'ous estes galouriau!
Est-ce à cause du renouviau?

JODELET.

Belle, ne vous marrissez point
Quand n'en vous fait la reverance;
J'alla hier tout ainse point
Me bouter dedans vote danse,
Pour estre agreyable à vos rieux
Aussi treluisans que les cieux.

SILVIE.

Il n'y a rien de parsuflux
En la biauté de mon visage;
A ouf! ne me pinsez plus!
Ne sauriez-vous devenir sage!

JODELET.

Dame, ne vous deplaise, da!
Dame ne vous deplaise.
Pour y toucher du bout du doigt,
En estes-vous si vargogneuse [1]?
Je vous raime tant, par ma foy,
Que la chose en est marveilleuse;
Si je ne vous espouse un jour
On me varra crever d'amour.

JEANNE.

Jan, c'est vostre courtoisité
Qui vous fait tenir ce langage,
Car je n'avons pas mesité
Qu'ous nous parliez de masiage.

JODELET.

Sçay-tu pas bien qu'en t'aimant
Je souffre un cruel martyre?

SILVIE.

Hé! je pense que voire ça mon vrament
Qui ne sçauroit ce que vous sçavez dire.

JODELET.

Madelonnette, je t'ayme tant,
Tant que je radotte.

SILVIE *s'en va.*

Ma foy, compère Jaquet,
Vous n'avez que du caquet.
Adieu, je nous varrons tantost,
Je laisse brusler nostre rost.

JODELET.

Arreste, arreste! Amarante, tu fuis,
Tu fuis et me laisse en fuyant mille ennuis.
Las! fuiras-tu toujours, de peur d'ouir mes plaintes,
Et de voir ma langueur?
Crains-tu que la pitié de ses douces atteintes
N'esmeuve ta rigueur?
Arreste, arreste! Amarante, tu fuis,
Tu fuis et me laisse en partant mille ennuis.
(*Courant tout eschauffé par le theatre.*)
Arrestez, inhumaine!
Mettez fin à ma peine
Ou me donnez la mort.

SILVIE *dit cecy sans estre veue, s'estant desjà retirée de la scène :*

Amant sans amoureuse,
Tu me poursuis en vain.

SCÈNE III

JODELET, JEANNE.

JODELET, *irrité de la perte de Silvie.*

Sans cesse je diray, tout le temps de ma vie :
Malheureux est celui qui aux filles se fie!
Je ne veux plus aimer,
Et si je veux qu'on m'aime.

JEANNE, *amoureuse de Jodelet.*

Je n'ay jamais dit encore,
Tant mon amour est discret,
Celuy que mon cœur adore,
Car c'est un trop grand secret;
Je ne veux pas que luy-mesme
Sçache que je l'ayme.
Mon ame, faisons un effort,
C'est à ce coup qu'il se faut plaindre;
Parlons, il n'est plus temps de feindre.
Es-tu là, Nicolas?
Es-tu là, mon bel amy?
Enfin, avecque vos chaleurs,
Bel astre du jour, vous nous ramenez les fleurs.
Si ma langue n'estoit captive,
Aussi bien que mon cœur,
Je vous dirois ma peine et ma langueur
Par une voix plaintive :
Mais helas! vous la connoissez :
Mes yeux et mes soupirs le declarent assez.

JODELET.

Philis, tu penses me charmer,
Mais je m'aime trop pour t'aimer.
Jamais beauté
N'aura ma liberté.

JEANNE.

J'ay beau dissimuler,
Je ne trouve personne
Qui voulust endurer
Le mal que tu me donne.
Ne sçauras-tu jamais
Le mal que tu me fais?

JODELET.

Ma foy, voire, chut! vous ne m'y tenez pas.
Après qu'Amour nous a blessez;
Soudain il nous rend insensez,
Et son flambeau
Nous conduit au tombeau.

[1] *Honteuse*, ayant de *la vergogne*.

Suivre partout l'ingrate qui nous fuit.
Semer beaucoup, cueillir beaucoup de fruict,
Vivre d'espoir et mourir de desir,
Avoir cent maux pour un petit plaisir,
Et brusler nuict et jour
Sont les moindres tourments d'Amour.
Cloris m'appelle son amant,
Quoy que je la méprise;
Et je soupire incessamment
Pour l'aimable Dorise.
J'aime la beauté qui me fuit,
Et je fuy celle qui me suit.
Il ne faut pas l'aprés-disné
Sa bonne fortune donner.
Je prendray ton, ton, ton conseil, ma belle,
Je prendray ton conseil s'il est bon.
Donne-moy ton conseil, ma voisine,
Doy-je encor faire l'amour?

JEANNE.

L'on void bien à ta mine
Que tu es homme de cour;
Si tu pren conseil de ta voisine,
Tu feras longtemps l'amour.

JODELET.

Ton bel œil, Margot,
Blesse les cœurs sans dire mot.
Comment faites-vous ces coups,
Beaux yeux, vous estes si doux!
J'appelois un badinage
Ce que l'on appelle amour;
Mais maintenant, à mon tour,
Je dy, changeant de langage :
Ha! ha! qu'il est doux,
Mon bel œil, de mourir pour vous!
Objet le plus doux de nos sens,
Que faites-vous, adorable Uranie?

JEANNE.

Je songe aux tourments que je sens,
Dont je ne puis souffrir la tyrannie.

JODELET.

Assemblons donc nos voix
Pour nous plaindre d'Amour
Qui nous tient sous ses loix.

JEANNE.

Dieux! que j'ayme ce pasteur
A qui j'ay donné mon cœur!
C'est un bon garçon que Blaise,
S'il n'avoit point de sabots.

JODELET.

Tout le monde m'a bien dit
Que je suis le meilleur homme
Qu'on puisse trouver d'icy
Jusqu'à la ville de Rome.
Mon Dieu! qu'heureuse sera
La fillette qui m'aura!
Je la porteray coucher
Quand il sera necessaire,
Et, de peur de la fascher,
Je luy laisseray tout faire.

JEANNE.

Aime ta Silvie,
Qui te cherit plus que sa propre vie.

JODELET.

En despit des loix et de la destinée,
Mon amitié ne sera jamais bornée.

JEANNE.

Et moy, quand je perdray le celeste flambeau,
Mon amitié durera jusqu'au tombeau.

JODELET *ne laisse pas de songer à ses premières amours.*

Pour eslever des autels à Clorinde,
Je ne sçaurois oublier ma Florinde;
Pourtant, si elle a ma mandille,
Jamais je ne l'oubliray.

SILVIE *arrive qui retire Jeanne par le bras.*

Ma cousine, à quoy pensez-vous
D'escouter cet infâme?
L'on void bien qu'il seroit jaloux
De quelque honneste femme.
Croyez-moy donc, ne l'aimez pas,
Dans sa manche n'y a point de bras.

JEANNE, *la remerciant de son avis, dit :*

Ma cousine, à la pareille.

JODELET, *voyant qu'elles s'en vont.*

Beaux yeux dont j'adore les coups,
Ah! que je crains de m'eloigner de vous!

SILVIE, *se retournant vers luy.*

Serre la main, et dy, Robin,
Que tu ne tiens rien.

JODELET.

Ha! que les effects d'amour
Me tourmentent nuit et jour!
Que si jamais je m'en puis retirer,
Jamais, jamais je n'y retourneray.

SCÈNE IV

LA ROZE, JODELET.

LA ROZE.

Ma maistresse est bien malade;
Je ne sçay si elle en mourra.

JODELET.

Il faut consulter l'oracle
Pour sçavoir si elle en guerira.
En mourra-t-elle?

LA ROZE.

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,
Elle n'en aura que le mal.
L'oracle m'a repondu que son mal s'allegera,
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recom-
mençast.

JODELET.

La mienne est malade au lict de melancholie,
Et l'on dit qu'elle en mourra s'on ne la marie.
Son père a juré saint Lambart et sainte Maraine
Qu'il la mariera au plus tard dedans six semaines.

LA ROZE.

Je hay le bruict et la tempeste,
J'ayme la paix de la maison.

Faites-moy une femme sans teste,
J'en payerai la façon.
Quoy que l'on me puisse dire
Des apas d'une beauté,
Je n'aime point son empire,
Sinon pour la volupté ;
Et le seul espoir de rire
A ravy ma liberté.
N'est-ce pas une folie
A ces pauvres amoureux,
Lorsqu'un seul object les lie,
Ils font tant des langoureux ?
Je ne sçay que c'est de plaindre,
De souspirer nuict et jour ;
Je m'en iray sans rien craindre
En tous lieux faire l'amour.
La blonde a gagné mon ame,
C'est un morceau delicat ;
Pour en esteindre ma flamme,
Je ne plains pas un ducat.
Ha ! je n'ay plus de vœux
Que pour les blonds cheveux.

JODELET.

Ha ! j'ay gagné quand j'ay gagé
Que la brune estoit belle.

LA ROZE.

Aime la brune qui voudra,
La blonde m'aura.

JODELET.

Je veux chercher ma fortune
Servant une brune.
Ha ! petite brunette [1],
Ha ! tu me fais mourir.
Ha ! ha ! qu'il est doux,
Mon bel œil, de mourir pour vous !
Que le temps en aimant
Se passe legerement !

LA ROZE.

J'aimeray tousjours ma Philis,
Et les roses et les lys
De sa joue
Où se joue
Le petit enfant Amour,
Qui cueille des fleurs à l'entour.

Philis a les cheveux si longs
Qu'ils luy couvrent les talons,
Et les fées,
Descoeffées,
Portent envie aux beaux nœus
Dont elle estreint mille amoureux.

Philis me donna l'autre jour,
Pour gage de son amour,
Une chose
Que je n'ose
Dire, mesme ny penser,
Tant j'ay peur de l'offencer.

JODELET.

On dit qu'à Vaugirart [2] l'y a de belles filles,
Que pour leur grand' biauté le roy les voulut voir.
Il n'y a envoyé son lacquais ny son page,
Mais il y a envoyé ce bon prince d'Ozenge [1].
Ma foy, je les vy bien.
Ils se baisoient tous deux, mais je n'en diray rien.
Rien ne me plaist que les champs :
C'est tout mon contentement.

LA ROZE.

Alors, je luy dy : Mignonne.
Non, n'ayez crainte de rien ;
Tandis qu'il n'y a personne,
Je te veux faire le bien
Que je ne te veux,
Que je ne te veux pas dire.

JODELET.

C'est le plus grand plaisir qu'elle aye,
Daye, dan daye, daye, dan daye [2].

LA ROZE.

Je luy fy pour luy complaire,
Ce que desiroit son cœur,
Et, pour conclure l'affaire,
Je moderay son ardeur ;
Mais je ne le veux,
Mais je ne le veux,
Mais je ne le veux pas dire.

JODELET, *grattant sa teste.*

Que n'estois-je icy, que n'estois-je là !
Là, là, là, que n'estois-je là !

LA ROZE.

En passant par la prairie,
Je vy le long d'un ruisseau
Une bergère endormie
Seulette auprès son troupeau.

1. V. une des notes précédentes sur les *Brunettes*.
2. Vaugirard revient souvent alors dans les chansons du peuple de Paris. Il en est une entre autres dans le *Recueil de plusieurs chansons jovialles et comiques* :

Mon chemin je cheminais
Mon chemin vers Vauzirard (*sic*).

1. Il n'est pas de siècle où l'un ou l'autre des princes d'Orange n'ait eu sa chanson chez nous. Dans le roman de *Gérard de Nevers*, Guillaume d'Orange, qu'on appelait au *Court nez*, est mis en chanson par Gérard déguisé en jongleur. Au XVIe siecle, celui dont François Ier fit pendre les portraits la tète en bas, pour cause de félonie, fut aussi chansonné, comme on le voit dans Brantôme, *Vie des Capitaines étrangers*, disc. 20 ; enfin, sous Louis XIV, on sait par combien de couplets on se vengea d'un autre Guillaume d'Orange devenu roi d'Angleterre. Cette succession de princes du même nom, tous mis en chanson, a fait que ce nom est encore populaire, sans qu'on sache auquel d'entre eux s'adresse surtout la popularité. Je crois que la meilleure part en revient à celui du moyen âge, Guillaume au *Court nez*. C'est lui qui doit figurer ici, comme dans un *pot pourri* que nous avons trouvé au feuillet 477 d'un recueil des *Cahiers de chansons* publiés chez la veuve Oudot :

Pour le prince d'Orange
Trop matin s'est levé ;
Il a dit a son page. ...

Quand on ne chantait pas la chanson même, on chantait l'air. Coulange s'en servit (V. son *Recueil*, p. 181). et il est noté dans la musique du *Chansonnier Maurepas*, t. I, p 151.

2. On fit beaucoup de chansons sur cet air : « Je me souviens, dit Tallemant, d'un couplet sur l'air *Daye dan daye* qui disait :

Buvons à l'illustre Brézé
Qui s'est si bien désabusé
De cette chimère importune
De sa fortune.

(*Historiette* du maréchal de Brézé.)

Je luy pris si doucement
Son, son, son petit son,
Je luy pris si doucement
Son teton en la baisant.

Elle s'esveilla surprise,
Et s'escria tout soudain :
Monsieur, laissez vostre prise,
Ostez de là vostre main ;
Vous prenez trop privement
Mon teton en me baisant.

JODELET.

Parlons tousjours d'amourette :
C'est un grand contentement.

LA ROZE.

Un jour la dame Perrette[1]
Me mena dans son jardin,
Me donna par amourette
Un bouquet de romarin,
Et autre chose et tout
Que vous entendez, Mesdames,
Et autre chose et tout
Que vous entendez bien tous.

JODELET.

La biauté a un grand pouvoir
Sur le peché de turelure!
L'autre jour, me pourmenant
Le long d'une gaye verdure,
J'apperceus venir vers moy
De mes amours la pourtraiture,
Et je senty incontinent
Trebouiller madame Nature.

LA ROZE.

Ha! mon Dieu, qu'il fait bon aimer
Quand la cause en est belle!

JODELET.

Qu'on ne me parle plus d'amour :
L'inconstance règne à la cour.
O Dieux! punissez ces amans volages!
O Dieux! punissez ces legers amoureux!

LA ROZE.

Ma bergère, non legère en amours,
Me fait recevoir du bien tous les jours;
Je la mène, la promène par ces champs,
Nous prenons ensemble mille passe-temps.

JODELET.

Ma bergère infidelle,
Qui se plaist à changer,
On luy dit qu'elle est belle,
N'est-ce pas l'obliger?
De l'un à l'autre pole
Elle fait des amans,
Et fait que son cœur vole
Parmy les medisans.
Mais quand je la voy,
Je la mets en esmoy,
Disant qu'elle a à d'autres qu'à moy
Donné sa foy.

1. Cette chanson était déjà vieille en 1640. Elle se trouve dans le *Chansonnier* de Chardavoine (1575). Celui de Garguille la donne aussi, en mettant Paquette au lieu de Perrette.

J'eusse bien voulu traiter
L'amour avec Isabelle;
Mais je craignois de verser
L'argent de mon escarcelle.

Si je touchois de son sein
La douce enflure jumelle,
Je n'y mettois qu'une main,
L'autre sur mon escarcelle.

Je baisottois ses cheveux,
Son front, sa bouche tant belle;
Mais j'avois tousjours les yeux
Fichez sur mon escarcelle.

Aussi dit-on que le coust
Fait souvent perdre le goust.

LA ROZE.

Fi! fi! de faire pour le lucre
Un plaisir plus doux que du sucre!

JODELET.

Trop l'amour de Jaquette
M'a cousté sans l'avoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

JEANNE, SILVIE.

JEANNE.

Philis, c'est trop souspirer,
C'est trop longuement ce mal endurer.
Polidor tous les jours
Se void epris de nouvelles amours.
C'est trop, c'est trop longuement
Souffrir la rigueur de son changement;
C'est par trop attendre
Le repentir de cest esprit perdu.

SILVIE.

Il s'en va, l'infidelle!
Pour lui je suis trop belle,
Rien ne peut l'obliger.
Le cheval qui l'emmène
N'a pas beaucoup de peine
D'un fardeau si leger.

Il s'en va, le coulpable,
Pour n'estre pas capable
D'une ferme amitié.
Il pense me deplaire,
Mais toute ma cholère
Pour luy devient pitié.

JEANNE.

Quite, quite ce berger,
Puisque son esprit est si fort leger.
Il n'est point de beauté
Qui plus d'un jour le retienne arresté.

SILVIE.

C'est trop faire de regrets,
Je luy veux casser du grez [1].
Allez, allez, volage, allez en mille lieux ;
Vous ne trouverez pas un sujet qui valle mieux.

SCÈNE II

ALIDOR, SILVIE, JEANNE.

ALIDOR.

Ce que j'avois predit n'est que trop veritable,
Que cette grand'beauté me rendroit miserable,
Et qu'il faudroit pour elle endurer le trespas,
Ou bien ne la voir pas.

Avant qu'avoir veu sa beauté,
Mon ame de sa liberté
Estoit si doucement surprise
Qu'à moy seul je vivois subjet;
Mais qui n'eust perdu la franchise,
Voyant un si divin objet?

Ne voy-je pas mon soleil
Nompareil?
Sa rare beauté
Donne la clarté;
Les ténèbres des cieux
Se dissipent devant ses yeux.
Voyez, belle Caliste d'un œil plus doux
Celuy qui meurt d'amour pour vous.

SILVIE.

Ayant aimé fidellement
Un amant qui m'est infidelle,
Je deteste le nom d'amant
Et fay gloire d'estre cruelle.
Alors qu'il me vint assurer
Qu'il n'avoit que moy de maistresse,
Il juroit pour se parjurer
Et pour me manquer de promesse.

ALIDOR.

Tant de tourmens souffers
Pour tesmoigner la flame
Dont vos yeux, mes vainqueurs,
M'ont sceu bien assubjettir,
M'en auroient tost fait repentir,
Si je n'avois dans l'ame
L'Amour, qui n'y veut consentir.

SILVIE.

Je le veux vendre, mon amy ;
Mais le marchant n'est pas icy.

JEANNE.

Il est à qui l'aura, ma toure-lourette ;
Il est à qui l'aura, ma toure-loura [2].

1. « *Casser du grès à quelqu'un*, lit-on dans le *Diction. com.* de Leroux, c'est ne rien faire de ce qu'il souhaite. » L'argot d'aujourd'hui dit *Casser du sucre*, dans le même sens.

2. Ce refrain est deja dans Rabelais, liv. II, ch. XII. Le Duchat y met en note : « Ceci est d'une vieille chanson qui imite le chant du rossignol... Il y en a plusieurs de ce caractère parmi celles de Jeanrequin réimprimées a Venise chez Jérôme Scot, 1549 et 1550. » Au XV[e] siecle, comme on le voit dans les poésies d'Eustache Deschamps, la *turlurette* était une cornemuse. Les Italiens l'appelaient *loure*, mot resté dans leur langue musicale.

ALIDOR.

C'en est fait, ô Cloris ! ton œil plein d'appas
Me conduit au trespas,
Et ton feu divin reduit mon ame
A mourir nuict et jour dans ta flame.
Enfin mon amour rend les armes;
Mes yeux n'ont plus rien que des larmes
Pour esmouvoir l'ingratte Cloris.
Mon bien n'a plus de retour;
Il faut que son mespris
Finisse mes peines avecque mes jours.

Depuis que mon ame souspire
Sous la rigueur de son empire,
J'ay banny de moy tous les plaisirs,
Et ne m'est rien resté
Que les triste souspirs
Dont je veux flechir
Cette cruauté.

Si tu me refuse un baiser
De ta bouche vermeille,
Pour ma douleur appaiser,
Mon amour me conseille
Que j'emprunte la voix
Du haut-bois
Pour charmer ton oreille.

SILVIE, *le voyant partir trop viste.*

Revenez, revenez,
Ma mère a dit qu'ou m'aurez.

SCÈNE III

ALIDOR, LA ROZE, JODELET, SILVIE ET JEANNE.

ALIDOR *va donner serenade avec une troupe de musiciens grotesques, dont les instrumens sont une guitare, une vielle, des cymbales, des flageollets et tout ce qui peut servir à un charivary* [1].

Allons de nos voix et de nos luths d'yvoire
Charmer les esprits.
Tirons tout à nous pour emporter la gloire
Qui nous sert de prix ;
Faisons mouvoir icy les bois
Et les durs rochers au son de nos voix.

LA ROZE.

O grands Dieux ! que de charmes,
Amoureuses armes
De feux et de dards !
Que d'astres propices,
Que de delices
Et doux regards !

ALIDOR.

Suivez donc, mes souspirs,
Amour qui guide vos pas ;
Si Philis sommeille, ne l'esveillez pas.
Allez tout doux, mes souspirs ; ne l'esveillez pas.
Objet dont mon mal est produit,

1. V. sur ce mot une note de la comédie d'*Alizon*. Nous ajouterons ici qu'un air tres-bruyant et tintamarresque s'appelait air du *Charivary* ; il est noté dans la musique du *Chansonnier Mes-repas*, t. 1, p. 159.

Mon soleil, ne veux-tu pas luire?
Haste-toy de paroistre, il est temps de destruire
L'empire de la nuict.
Celinde, ta beauté, qui n'a point de seconde,
Peut d'un trait de ses yeux donner le jour au monde.

Cette rare merveille,
Cause nompareille
De tous mes souhaits,
Commence à paroistre
A la fenestre
De son palais.

Fuy devant nostre soleil,
Diane; voy-tu pas
Sa lumière et ses apas?
Astre de nuict, va cacher tes rais.
Loin de nos yeux
Fuy dans les cieux,
Loin du soleil
Qui reluit ici sans pareil.

LA ROZE, *en touchant sa guitarre, chante pour Alidor, qui n'a pas la voix si bonne; mais il dit pour luy des paroles ridicules, qui sont aussi en derision de la chanson espagnole* Caminai, mis suspiros, *sur l'air de laquelle celle-cy peut estre chantée :*

Permettez, ô Cloris! que je vous chante clairement
La griefve peine de ce bel amant,
Et que j'accorde ma voix avec mon instrument.

LE CHŒUR DES MUSICIENS *jouant un pase-calle*[1] *sur divers instrumens et faisant une espèce de caracolle, chante ainsi :*

Belle beauté, nous vous estimons tant
Qu'en vous voyant nostre esprit est content.

LA ROZE.

Vous oyez ses souspirs, les avant-couriers du trespas;
Vostre cœur de roche n'y resiste pas.
Que craignez-vous, beaux souspirs? Allez par compas.

LE CHŒUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, vos attraits si puissans
Ont fait mourir trop d'esprits innocens.

LA ROZE.

Si vous n'alliez plus doux, à la fin vous en seriez las.
Le vent de Borée ne vous poursuit pas :
Ne trottez plus, beaux souspirs; n'allez que le pas.

LE CHŒUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, sçachez que c'est pour vous
Que l'Amour nous a fait devenir fous.

SILVIE, *à sa fenestre avec Jeanne.*

Alidor, beau comme le dieu qui fait aimer,
Possède encor la voix d'un ange pour me charmer.

JEANNE.

Je doute qui charme le mieux
De la voix, de l'esprit, de la bouche ou des yeux.

SILVIE.

Il faut, pour s'empescher de l'aimer,
Ny le voir ni l'entendre.

1. « Espèce de composition en musique, dit Caillères dans ses *Mots à la mode* (1692, in-12, p. 180) que les Espagnols ont appelée de ce nom qui veut dire *passe-rue*, comme nous appelons des vaudevilles certaines chansons qui courent dans le public. »

ALIDOR *entre en vanité de s'ouïr tant louer.*

Je suis cet Amphion, la merveille du monde;
Si vous doutez quelle est la douceur de mes sons,
Consultez ces escueils sortis du sein de l'onde
Pour suivre mes chansons.

JEANNE.

Le vent de ses souspirs feroit moudre un moulin,
Le feu de ses desirs rostiroit du boudin.

SILVIE.

Enfin ce petit dieutelet
A pris son cœur au trebuchet.
Tu vas contant ton amour
Avec ta chansonnette.

ALIDOR.

Ton esprit est-il content
Quand il entend la musique?

SILVIE.

Vrament, je somme bien chantant.
Faut que je m'en aille en nostre boutique.
Sont viandes creuses que vos chansons [1].

JODELET.

Alison a l'œil charmant,
Comme l'escaille d'une huistre;
Quand elle voit son amant,
C'est au travers d'une vitre.

LA ROZE.

Quand son serviteur Tristan
Luy donne une serenade,
Mon chat en feroit autant
S'il n'estoit point si malade.

JODELET.

Là, là, là, drirette; là, là, là, drira.

LA ROZE.

Beauté pour qui nostre ame
Brusle d'un feu si doux,
Nous sommes dans la rue,
Où nous gagnons la toux;
Ouvrez-nous vostre porte.
Helas! que craignez-vous?
Vostre chien mord-il encore?

SILVIE.

Parlons bas devant ce buisson :
J'ay peur qu'il nous entende.
Tenez, en meilleure saison
Il faudra que j'attende.

ALIDOR.

O beauté nouvelle!
En ce doux printemps
Qui tout renouvelle,
Ne perdez le temps
Que l'Amour nous donne.
Ouvrez-moy vostre huys,
Ouvrez-moy, mignonne;
Il n'est pas minuict.

JEANNE.

Mon mary est aux nopces, venez, venez-y,
Mon mary est aux nopces, venez-y à minuict.

1. La 27e chanson du *Recueil* de Garguille, qui est en dialogue, se termine ainsi.

ALIDOR.

Il n'est rien de plus cher.
Que l'heure du berger.

LA ROZE.

Quitons la promenade,
Cette serenade
Et nos luths charmans;
La nuict solitaire
Se rend trop claire
Pour tant d'amans!

SCÈNE IV

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR.

O Nuict! jalouse Nuict, contre moy conjurée [1],
Qui renflames le ciel de nouvelle clarté!
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois desirée
Pour estre si contraire à ma felicité!
Que de fascheuses gens! Mon Dieu! quelle coustume
De demeurer si tard en la rue à causer!
Ostez-vous du serein; craignez-vous point le rhume?
La nuit s'en va passée, allez vous reposer.
(*Il va heurter à la porte de Silvie.*)
C'est un amant, ouvrez la porte [2];
Il est plein d'amour et de foy.
Que faites-vous? Estes-vous morte?
Non, vous ne l'estes que pour moy!

SILVIE.

Si je vous ouvre la porte,
Le chien sortira aussi.
Puis, je suis seule et peu forte
Pour estre à vostre mercy.

ALIDOR.

Belle bergère, ce berger
Ne demande qu'à loger.

SILVIE.

Vous voulez que je m'expose
Au bruict qui courroit de moy;
L'on en diroit quelque chose,
Et si je ne sçay pourquoy.

ALIDOR.

Mais je suis exposé au vent et à l'orage.
Madame, à tout le moins, logez-moy mon bagage.

SILVIE.

Je ne sçay, j'oy souvent dire:
Cette-cy et cette-là
(Tant on se plaist à medire!)
Ont fait cecy ou cela.

ALIDOR.

Madame, c'est trop jouer au fin;
Faites, s'il vous plaist, la moitié du chemin.
Voulez-vous qu'icy je demeure [1]
Demy-mort, tremblant et jaloux?
Si vous voulez donc que je meure,
Que ce soit au lict, près de vous.
Hé! vous ouvrez, belle farouche!
J'enten la clef et vostre voix.
O belle main! ô belle bouche!
Je veux vous baiser mille fois.
Belle, mes parens et les tiens
Ne nous veulent tenir ensemble;
Mais, puisque seule je te tiens,
J'en feray ce que bon me semble.
Afin de nous vanger d'eux,
Il nous faut joindre tous deux.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR, *couché avec Silvie derrière le theatre.*

Philis, vous avez tant d'apas
Qu'il faut, en vous voyant, souffrir le trespas.
Vos yeux, roys des ames,
Me blessent de leurs flammes,
Et vos regards
Me blessent de leurs dards.

L'émail dont la terre se peint
N'est point si gracieux que vostre beau teint,
Où les fleurs ecloses
De lys meslez de roses
Font un printemps
Qui rend nos yeux contens.

SILVIE.

J'aimeray tousjours mon berger,
Car son cœur n'est point leger,
Ny son ame,
Ny sa flamme,
De mille feux à la fois
Comme les bergers de ce bois.
Baise-moy, pasteur, je te prie,

1. « Première strophe de la très-célèbre chanson de Desportes, qui, selon Brossette, dans une de ses notes sur Regnier (p. 177), se chantait encore en 1730. » Tallemant raconte dans l'*Historiette* de Desportes, comment ce fut la premiere œuvre heureuse de celui-ci et comment il la composa étant chez l'évêque du Puy : « Ce fut du temps qu'il étoit à ce prélat, dit-il, qu'il commença à se mettre en réputation par une piece de vers qui commence ainsi :

O Nuit, jalouse Nuit...

« Il se garda bien de dire que ce n'était qu'une traduction ou plutôt une imitation de l'Arioste. On y mit un air, et tout le monde la chanta. » C'est en effet une imitation mais plus délicate que l'original du *Capitolo VII* des poésies diverses de l'Arioste. — On ne dit pas qui en a fait l'air; ce doit être ou Gabriel Bataille, luthiste de la chambre du roi, qui mit en musique une autre chanson de Desportes :

O bienheureux qui peut passer sa vie...

ou Denis Caignet qui, en 1607, lui composa les airs de sa traduction des psaumes.

2. Premiere stance d'une des plus charmantes poésies de Montreuil. Elle est dans le t. XXIV, p. 41 des *Annales poétiques*, 1783, in-12.

1. Ce vers et les sept qui suivent font encore partie des *stances* de Montreuil que nous venons de citer. L'arrangeur y a fait quelques changements auxquels la décence ne gagne pas.

Et te lève, car il est jour,
Il est jour.

ALIDOR.

Il n'est pas jour.
Quand il seroit jour, ma belle,
Il est nuict pour nostre amour.

SILVIE.

J'ay ouy crier : Huistre à l'escaille !
Berger, il faut que tu t'en aille.
Regarde la naissante aurore.
Baise-moy, pasteur que j'adore,
Qui fait que je te prie encore
Pour nostre amour.
Baise-moy, pasteur que j'adore !
Et te lève, car il est jour.

ALIDOR.

Je voudrois bien, ô Cloris que j'adore !
Entre tes bras faire un plus long sejour ;
Mais, las ! voicy cette jalouse Aurore
A mon malheur qui ramène le jour.
Pourquoy si tost, importune courrière,
Viens-tu troubler l'aise de mes esprits ?
Où t'enfuy-tu ? Retarde ta lumière :
Suffit-il pas des beaux yeux qui m'ont pris ?
Adieu, Cloris, il est temps que je meure :
La nuict s'en va et l'ennuy me demeure.

SILVIE, *ayant paru sur le theatre pour reconduire son amant, dit cecy quand il l'a laissée.*

Puisque le Ciel veut ainsi
Que mon mal je regrette,
Je m'en vay dedans ces bois
Compter mes amoureux discours.
Où estes-vous allez, mes belles amourettes ?
Changerez-vous de lieu tous les jours ?

SCÈNE II

LA ROZE, SILVIE, MATTHIEU.

LA ROZE.

Bon jour, mon cœur ; bon jour, ma douce amie ;
Bonjour, mon œil ; bon jour, ma chère vie.
Hé ! bon jour, ma tourterelle,
Ma mignardise, mon amour,
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,
Mon passereau, ma gente tourterelle,
Hé ! bon jour ma toute rebelle.

SILVIE.

Je ne veux point de vos bons jours ;
Vous estes un donneur de bons jours :
J'en fus battue l'autre jour.

LA ROZE.

Çà, que je baise cette main,
Que je la rebaise sans cesse,
Puisqu'elle a pris dedans mon sein
Mon cœur comme une larronnesse.
Ha ! je la veux punir
Si je la puis tenir.

MATTHIEU.

Vous qui aimez les dames, *blande loquimini*,
Ne leur faites nul blâme, *sed adulamini*,
Touchez leurs mammelettes, *et osculamini*.
Si trois fois sont souffertes, chantez *lætamini*,
Et vous serez logez au signe *gemini*.
Tu ne l'entends pas, la, la, la,
Tu ne l'entens pas, ce latin.

LA ROZE.

Allons dedans ce bocage,
De feuillage tousjours verd,
Et, sans aller au village,
Allons nous mettre à couvert.

MATTHIEU.

Las ! Pasquette, n'allez plus [1],
N'allez plus au bois seulette.

LA ROZE.

Laissons là ce vieux jaloux,
Je ne veux aimer que vous.

SILVIE.

Je n'iray plus à la fougère
Seulette comme j'ay faict.

LA ROZE.

Pour recompenser mes peines,
Philis, tu m'avois promis,
Avant qu'il fust trois semaines
Que tout me seroit permis.
Quand veux-tu, petite folle,
Tenir ta parolle ?
Vous m'entendez bien, Nicolle ?
Après un si long temps,
Vous me manquez de parolle,
Ha ! vrayment, il vaut mieux
Qu'on vous serve pour vos beaux yeux.

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy, belle baillée !

SILVIE.

Vous estes un benets,
Retournez au Marets.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy, belle baillée !

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

MATTHIEU.

Avec Philis on peut causer,
Avec elle on se joue ;
Mais on n'oseroit la baiser,
Si ce n'est à la joue.

1. Refrain de la 2e chanson du recueil *les Airs du berger amoureux*... 1627, in-12. En voici le premier couplet :

Je fis rencontre un matin
De la bergère Pasquette,
Qui cueilloit dans un jardin,
D'un beau muguet la fleurette.
Ha, Paquette, n'allez plus,
N'allez plus au bois seulette.

Sa bouche a d'extrêmes appas;
Mais surtout ne la baisez pas.

LA ROZE.

Quand pour Philis mon cœur, tout plein de flame,
Souspiroit nuit et jour,
Cloris pour moy tesmoignoit que son ame
Estoit pleine d'amour.
Mais maintenant que mon ame blessée
Brusle dans ses appas,
Et que ses yeux sont roys de ma pensée,
Elle ne m'aime pas.

MATTHIEU.

Ha! que le bonheur d'un amant
Dure bien moins que son tourment!

LA ROZE.

Je serois privé de jugement
De languir plus longtemps dans le tourment
Que Cloris me fait endurer:
Mes yeux, cessez de pleurer,
Puis qu'elle est sans pitié,
Je n'auray plus pour elle d'amitié.

Adieu donc, ma cruelle Cloris!
Je n'auray plus pour vous que du mespris;
Vos yeux le pourront assez voir,
Car j'auray bien le pouvoir
Sur mon affection
De n'avoir plus pour vous de passion.

Vous ne me tenez plus, beauté rebelle,
Qui faites vanité d'estre cruelle.
J'aime le changement
Plus que personne,
Et sers tant seulement
Qui plus me donne.

Me blasme qui voudra, c'est mon caprice
D'aimer autant Cloris que Partenice,
Et sans plus dedaigner
Nulle conqueste
Où je trouve à gaigner,
Là je m'arreste.

SCÈNE III

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR.

Amour, j'avoueray desormais
Qu'en la faveur que tu me fais
Je serois ingrat de me taire,
Car je confesse avec raison
Que je suis dans une prison
Où je ne sçaurois me deplaire.

Quand la troupe insensée
Dont ma belle est pressée
Me la va renfermant,
Je dy en ma pensée:
Les vœux et les desirs sont les yeux d'un amant.

Destins qui separez par d'extresmes rigueurs
Ceux dont Amour unit les ames et les cœurs,
Que vous estes cruels de m'aller separant
De ma chère Cloris, que je vais adorant!

Dieux! j'ay si peu de vie,
Que, si bientost je ne voy ma Silvie,
Je ne croy pas son retour.
Bergère, où es-tu? Désormais
Philin te verra-t-il jamais?

SILVIE.

Où es-tu, Philin? Desormais
Ne te reverray-je jamais?
Las! qui l'a trouvé le ramène,
L'Amour, l'Amour;
Je le baiseray pour sa peine
Cent fois le jour.

ALIDOR.

Astre dont la beauté de puissance divine
Ma fortune domine,
Que ton eloignement
M'a causé de souspirs et donné de tourment!
Dieux! et combien de fois ay-je dit en moy-mesme,
L'œil triste et le teint blesme:
Non, ses yeux pleins d'appas
Sans faire un autre amour ne retourneront pas.
Je suis epris de la merveille de tes beautez;
Mes sens d'amour et de plaisir sont enchantez
Par un doux transport dont je ne puis jamais guerir.

SILVIE.

Pastoureau, m'aimes-tu bien?

ALIDOR.

Je t'aime Dieu sçait combien!

SILVIE.

Comme quoy?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

En rien ne m'a contenté
Ce propos tant affecté.
Sans moquerie,
M'aymes-tu? Dy, je te prie,
Comme quoy?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Tu m'eusses repondu mieux:
Je t'ayme comme mes yeux.

ALIDOR.

Trop de haine je leur porte,
Car ils ont ouvert la porte
Aux peines que j'ay receu
Dès lors que je t'apperceu,
Quand ma liberté fut prise
De ton œil, qui me maistrise.

SILVIE.

Pastoureau, parle autrement,
Et me dy tout rondement,
M'aymes-tu comme la vie?

ALIDOR.

Non, car elle est asservie
A cent et cent mille ennuis,
Dont aimer je ne la puis,
N'estant plus qu'un corps sans ame

Pour trop aymer une dame.

SILVIE.

Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Laisse là ce : Comme toy ;
Dy : Je t'aime comme moy.

ALIDOR.

Je ne m'aime pas moy-mesme.

SILVIE.

Dy-moy doncque si tu m'aimes
Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SCÈNE IV

JODELET, MATTHIEU, LA ROZE, ALIDOR, SILVIE.

JODELET.

Laissez passer les vieux ;
Place à messieurs.

MATTHIEU *entre en dansant.*

Maintenant que nos cœurs sont tous pleins d'a-[mour,
Et que chacun rit et danse nuit et jour,
Nous qui faisons de si beaux pas,
Ne danserons-nous pas ?

JODELET.

Nous avons la voix pour chanter nos tourmens,
Nous sçavons d'amour les plus doux mouvemens.
Puisque son feu guide nos pas,
Ne danserons-nous pas ?

LA ROZE.

Belle, si vous sentez naistre le desir
De sçavoir dansant combien ont de plaisir
Ceux dont Amour guide les pas,
Ne nous espargnez pas.

ALIDOR.

Si le parler et le silence
Nuit à nostre heur esgallement,
Parlons donc, ma chère esperance,
Du cœur et des yeux seulement.
Amour, ce petit dieu volage,
Nous apprend ce muet langage.

SILVIE.

Pour eviter tous ces jaloux
Dont les yeux veillent sur nous,
Allons au bois au point du jour,
Allons au bois faire l'amour.

LA ROZE.

Belle, je maudirois le jour
Que, poussé d'une frenaisie
Qui trouble vostre fantaisie,
Je vous vy partir de la cour.
Mais pensez que la jalousie
Est toujours compagne d'amour.

MATTHIEU.

L'effort de cette passion
Fait une estrange impression,
Et reduit les cœurs à tel point
Qu'ils font estre ce qui n'est point.

ALIDOR.

O la sotte fantaisie
Que d'aimer sans jalousie !

JODELET.

Trop aymer n'est que follie,
Et l'amour n'est que tourment.

ALIDOR.

L'excez d'un amoureux martyre
Nous fait devenir fous ;
Mais ceux que nos gestes font rire,
Le sont autant que nous.

JODELET.

Mordonbille,
Sont ces filles
Qui font ces garçons ribaux[1].

MATTHIEU.

Beauté qui surpassez l'Aurore,
Dès l'heure qu'un amant
Dit qu'il brusle et qu'il vous adore,
Il perd le jugement.

JODELET.

Je nous boutons à la desbauche,
J'en somme tout esbilbaudez ;
Un catarre m'est tombé
Dessus la mamelle gauche.
Robin me dit l'autre jour
Que c'estoit la fièvre d'amour ;
Mais je ne fais plus l'amour
Qu'à des brocs de vin.

LA ROZE.

Je ne veux plus faire l'amour plus haut, plus haut,
Je ne veux plus faire l'amour plus haut d'un jour.

ALIDOR.

S'il faut mourir un jour,
Je veux mourir d'amour.

SILVIE.

Ah ! que l'amour est charmant !
Je veux mourir en aimant !

JODELET.

Je veux mourir au cabaret,
Entre le blanc et le clairet.

MATTHIEU.

Sus donc, à ma suasion
Que tout le monde s'accommode !
Mourons tous à l'occasion,
De peur de mourir à la mode.
Quand je voy de tous costez
L'eclat de tant de beautez,
Je dis en moy-mesme :

1. On trouve au t. IV des *Essais sur la musique* de Laborde, une chanson ancienne avec un refrain à peu près pareil :

Mornonbilles,
Que ces filles,
Pour desbaucher les garçons,
Ont de drôles de façons !

Ha! qu'un amant est heureux
Qui tient ce qu'il ayme!
Appellez Robinette, qu'elle vienne un peu çà-bas;
Nous l'aimerons si bien qu'elle s'en contentera,
Tout à la façon qu'elle voudra.

JODELET.

Son mary souspire après ses appas.
Que veut-elle dire de ne venir pas?

MATTHIEU.

Sçauroit-on trouver messager en France
Qui voulust aller au chasteau de Plaisance?
Rossignolet du bois, messager d'amourette,
Va-t'en trouver ma mie et luy porte une lettre [1];
Tu la trouveras seulette
En son lict à dormir.
Dy-luy que je regrette
Qu'elle ne soit icy.

LA ROZE.

S'il ne la possède,
Il s'en va mourir.
Donnons-luy remède,
Allons la querir.

MATHIEU.

Bien que le Ciel, par trop de rigueur,
M'ait esloigné du soleil de mon cœur,
Courage, ô Tyrsis! qui peut esperer
Peut bien ce mal endurer.

Bien qu'il soit vray qu'un esloignement
Soit en amour un bien cruel tourment,
Courage, ô Tyrsis! qui peut esperer
Peut bien ce mal endurer.

SCÈNE V

LA ROZE, JEANNE, MATTHIEU, JODELET, SILVIE, ALIDOR.

LA ROZE, *ramenant Jeanne, luy dit cecy pour la cageoller:*

Je n'ose vous dire
Quel est mon amour
Et que je souspire
Pour vous nuict et jour.
Chacun dit que c'est pour vous,
Les Dieux mesme en sont jaloux.
Bergère, voicy la saison
Que l'herbe est reverdie;
Allons dire une chanson
Dessus ma chalemie [2];
En gardant nos moutons, Janneton,
Baisez-moy, je vous prie.

JEANNE.

Que ton audace m'etonne!

LA ROZE.

Un amant doit tout oser.

JEANNE.

Ouy, ce que l'honneur ordonne.

LA ROZE.

Quoy! defend-il de baiser?

JEANNE.

Ouy, vrayment.

LA ROZE.

Nullement.
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

J'ay des poings pour me deffendre.

LA ROZE.

Et moy pour bien assaillir.

JEANNE.

C'est beaucoup.

LA ROZE.

A ce coup,
Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.
Ma foy, vous me baiserez.

Chère Philis, preste l'oreille
Pour escouter mes amoureux discours.
Cent fois la nuit je me reveille
En te nommant l'objet de mes amours.

JEANNE.

Mon cher Monsieur, ne vous deplaise,
Parlez tout haut, ou ne me parlez pas:
Car mon mary dit qu'il n'est pas bien aise
Qu'en compagnie on me parle tout bas.

LA ROZE, *au lieu de luy parler bas, luy parle en espagnol, pour n'estre entendu.*

Estaba un dia mirando tus ojos,
Ha! que son lindos, tus ojos, hermosa,
Con que me mirais.
Ay! lindos ojos, porque me matais?

JEANNE.

Espagnol, je te supplie,
Laisse-moy vivre en repos;
Tes yeux pleurent de la suye,
Tes souspirs sentent les aulx [1].

JODELET.

Bien que nous ayons changé nos pas
En des demarches espagnolles,
Des Castillans pourtant nous n'avons pas

1. Couplet détaché de quelque ancienne pastourelle, et conservé sans doute dans une de ces rondes de campagne qui ont fait survivre tant de vieilles chansons. Comme toujours, le rossignol y joue son rôle. C'est lui le premier invoqué dans ces chants de bocage. Il l'est ainsi dans une chanson de la plus adorable naïveté, recueillie par Ballard pour son recueil de *Brunettes*, et qui a passé de Normandie au Canada, où son air est devenu l'air national de cette France américaine.

2. *Chalumeau.* On disait même « chalemeler, » pour dire jouer de la flûte ou du flageolet. *Gloss. de la langue romane.*

1. Dans toutes les caricatures qui furent faites sous Henri IV et sous Louis XIII contre les Espagnols, on ne cesse de se moquer de leur goût pour l'ail et les ognons.

Les humeurs ny les parolles;
Et ceux qui, comme nous, sont vaillans et courtois,
Ne sçauroient estre que François.

MATTHIEU, *appercevant Jeanne.*

Ha! la voilà! ha! la voicy,
Marguerite, mon soucy.

JEANNE *dit cecy en luy faisant la reverence.*

Depuis le jour que je vous vy,
Messire Henry,
Je ne fy follie de mon corps.

MATTHIEU.

Aimez-moi, brunette ma mie, de bon cœur.
Dieu vous gard', m'amy Margot,
Dieu vous gard', ma commère.

JEANNE.

Le dos me demange fort,
Gratte-le moy, compère.

JODELET.

Le compère luy gratte, la commère s'en rit.

MATTHIEU.

Si vous m'estes fidelle,
Je vous ayme comme chou.
Pour vous endormir, la belle,
J'ay dit cent fois le filou [1].

JEANNE.

Ha! que l'amour est charmant!
Maudit soit qui en ment!

SILVIE.

O trop heureux yeux qui de nos traits
Sentent les attraits!
Le temps passe doucement
A celuy qui le perd en aimant.

ALIDOR *parle à Silvie.*

Je te voy tousjours parée
Dans cet aimable sejour.
Faut-il qu'un habit t'agrée
Contre les lois de l'amour!

Ce fascheux colet occupe
Tout le plus beau de ton sein,
Cette robe et cette jupe
S'opposent à mon dessein.
Fay moy donc ton Ixion
Que j'embrasse une nue.

JEANNE, *ostant le mouchoir de col à Silvie, luy dit:*

Descouvrez donc vos beautez, ma compagne,
Dont vous ravissez les dieux.

MATTHIEU.

Gardez vostre teint du hasle,
Vous le devez tenir cher;
C'est à cause qu'en la halle
On vend le beurre bien cher.
Le plus beau sujet du monde
N'est pas souvent le plus laid;
C'est parce que ma rotonde [2]
N'est pas comme un pot au laict.
Si la beauté qui me touche
Tient nos esprits enchaisnez,
C'est à cause que sa bouche
Est au-dessous de son nez.
Je n'eus jamais de tourment
Quand j'ay eu contentement.

JODELET.

Si cette malheureuse bande
Se voit attaquée du sort,
Puis il assaut, plus elle bande
Sa force contre son effort.

LA ROZE.

Nous sommes une bande
De compagnons gaulois.
Personne nous demande
Ny maille ny tournois.
Nous chantons de nos voix
Plus douces que hautbois
Sans grand melancholie.
Ce n'est pas la façon
D'engendrer marrisson
En bonne compagnie.

JODELET.

En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
Voire que la peine je prenne
D'apprendre *ut re mi fa sol la.*
Que diable veux-tu que j'apprenne?
Je ne boy qu'assez sans cela.

MATTHIEU, *faisant le bon compagnon, va baiser les dames et veut que les autres fassent de même.*

Ce n'est pas encore icy que j'ay trouvé ma mie;
Je la veux aller chercher au peril de ma vie.
En passant par devant toy,
Belle dame, baise-moy.
Beau garçon, ne te fasche point si j'ay baisé ta mie;
Ç'a esté qu'en la voyant je l'ay trouvé jolie;
Mais en te disant adieu,
Je m'en vay en autre lieu.
Or c'est donc à ce coup-cy que j'ay trouvé ma mie.
Je ne l'iray plus chercher au péril de ma vie.
Pour appaiser mon esmoy,
Ma mignonne, baise-moy.

(*Il dit cecy à Silvie:*)

Belle qui, par excellence,
Portez les cheveux poudrez,
Faites un tour par la danse,
Et baisez qui vous voudrez [1].
Puis passez par icy
Et me baisez aussi.
Que l'on chante: Vive l'amour!
Que j'ay senti depuis un jour
La douceur de sa flame!
Sus! que chacun prenne à son tour
Un baiser de sa dame.

1. Chanson qui avait eu grand cours en même temps que celles de la *Vache à Colas*, de *Robinette*, etc. et dont la vogue avait baissé dans les premiers temps de Louis XIII. V. nos *Variétés*, t. II, p. 37.

2. C'était un collet empesé, garni de dentelles, et monté sur du carton. Le fat de la *Satire* VIII de Regnier « montre sa rotonde, » avec ostentation.

1. C'est encore ce qu'on chante dans les rondes de campagne.

Monsieur, Monsieur, je parle à vous.
On dit qu'ous aimez par amour.
Si pour amour vous aimez,
Prenez madame et la baisez.
Je vous feray compagnie,
Je vous feray compagnie.
Mon gentilhomme, entrez en dance,
Prenez, beau, qui belle vous semble.
Et baisez aux yeux
Celle qu'ous aimez le mieux.

SILVIE *dit cecy à la Roze lorsqu'il la pense baiser :*

Les baisers sont retournez :
Ce n'est pas pour vostre nez.

LA ROZE.

Philis, à la fin l'on verra,
Qui premier s'en repentira [1].

MATTHIEU, *se tournant vers Alidor.*

Vous, Monsieur, dont le courage
Cède au pouvoir de ce Dieu,
Il faut chercher dans ce lieu
Ce qui vous plaist davantage,
Et vos tourmens appaiser
Par la douceur d'un baiser.

ALIDOR.

Devinez donc qui elle est,
Celle qui si fort me plaist?
Je ne la voy pas quand je veux,
Celle que mon cœur aime mieux.
Que ne la voy-je plus souvent
Celle que mon cœur aime tant!
Je ne sçaurois plus endurer
Le mal qu'Amour me donne.
Je n'auray plus tant de peine.
Ma foy, je me mariray.

LA ROZE.

Je n'aime point le mariage,
Si ce n'est à volonté.
Je chery la liberté.
Amour n'est que badinage;
Heureux celuy qui en un jour
Commence et finit son amour!
J'aime en tous les lieux où je passe;
Je me plais à changer souvent,
Et quelque serment que je fasse
Autant en emporte le vent:
Car tous les souspirs et les larmes
Que respandent les courtisans,
Sont des rets pour prendre les dames
Qui se fient en leurs sermens.

MATTHIEU *s'adressant à Silvie.*

Je vous mariray, Tiphaine,
M'en deust-il couster mon bonnet.

SILVIE.

Si ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi [1].

ALIDOR.

Qui marirons-nous par le dieu des amourettes?

MATTHIEU *dit cecy se tournant vers Silvie.*

Mademoiselle, ce sera vous, par le dieu d'amour.

SILVIE.

Le nombre interdit le choix
Des amans qui se presentent:
Tantost la mine et la voix,
Tantost les escus me tentent.
Un president est le moins
Que ma beauté puisse attendre;
Un conseiller neantmoins,
S'il est riche, y peut pretendre.

JEANNE *luy persuade d'epouser Alidor, gentilhomme de campagne.*

Chaque homme a-t-il pas son prix?
La campagne est fort plaisante,
Quand l'on trouve hors Paris
Quatre mille escus de rente.

ALIDOR.

Lysimène, voicy le temps
Qui doit rendre nos vœux contens.

MATTHIEU.

Amans, baisez-vous, par le dieu des amourettes;
Amans, baisez-vous, par le dieu d'amour.

ALIDOR.

Mignonne, baise-moy;
N'ay-je pas bonne grâce?
N'ay-je pas beau maintien
Qui les autres surpasse?
Quoi! n'ay-je pas
Assez d'amour, assez d'appas?
Que je serois resjouy
Si vous vouliez dire ouy!

SILVIE.

Marions, marions, marions-nous donc.

ALIDOR, *luy ayant donné la main en foy de mariage, dit cecy avec ravissement.*

Enfin Cloris est à moy,
L'Amour me l'a livrée;
Elle m'a tenu la foy
Qu'elle m'avoit jurée.
Heureux sejour de Parthenice et d'Alidor,
Lieux pleins d'appas où refleurit le siècle d'or!

1. Refrain de la ravissante villanelle de Desportes :

Philis, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé.

Elle fut aussi populaire que sa chanson *O Nuit, jalouse Nuit*. Elles se trouvent l'une et l'autre dans le *Recueil* de Chardavoine (1576), p. 17, 25-26. — La dernière chanson que fredonna le duc de Guise avant son assassinat à Blois est la villanelle de Desportes (Sainte-Beuve, *Poésie française au* XVI[e] *siècle*, p. 109).

1. Refrain d'une chanson qui courut beaucoup alors; elle est la 4[e] des *Chansons récréatives*, et la 5[e] du *Recueil* de Garguille. Une bien plus ancienne, la 2[e] du *Recueil* de P. Attaignant (1530), en avait ébauché l'esprit :

Tu disois
Que j'en mourrois,
Menteuse que tu es;
Tu disois,
Tu disois
Que j'en mourrois,
Menteuse que tu es;
Ta mère n'en mourut pas...

LA ROZE, *voyant qu'Alidor espouse Silvie tout à bon, se pense moquer de luy ainsi :*

Girard est un bon compagnon [1],
Homme de bonne renommée ;
Il est revenu d'Avignon,
Sur sa grande jument pelée,
Tout exprès pour faire l'amour
A la fille de la grand'A, a, a, a, a,
A, a, a, a, A, a, a, a, A, a, Anne.

ALIDOR *respond en faisant le suffisant.*

Qu'on m'aille querir un prestre,
Vous la verrez espouser.
Au cas que vous y vouliez estre,
Vous la verrez espouser
Aussi tost que la baiser.

MATTHIEU.

Sus, qu'à rire l'on commence;
Qu'on saute jusqu'au planché,
Qu'on n'ait l'esprit empesché
Qu'aux jeux, aux ris, à la danse,
Et qu'on chasse loin d'icy
La tristesse et le soucy.

JODELET.

Dansons la tureluron,
Jamais si beau temps nous n'aurons.

SILVIE.

Pendant que j'estois jeunette,
Mon père m'avertissoit
De n'estre jamais seulette
Quand la compagnie dansoit.
Belle bergère, sans cesser
Avec moy venez danser.

JEANNE.

J'allay l'autre jour danser ;
J'y ay rompu tout mon soulier.

1. Premier couplet de la chanson des *Cinq voyelles*. Elle est tout entière, avec les neuf autres, dans la *Caribarye des artisans*, p. 13-15.

Cordonnier, beau cordonnier,
Referas-tu mon soulier [1] ?

JODELET.

Ouy dà, Madame, si vous voulez,
Len fa lire, len lire, len fa lire, len lé.
Madame, je sçay tout droit
La mesure qu'il faudroit.

ALIDOR *commence la danse.*

Clic sur la rosée! ô clic, clic sur la rosée !

MATTHIEU.

Branlons, branlons la musnière, branlons.

JEANNE.

Branlons, c'est trop cajoller.
Bran qui ne voudra branler [2].

MATTHIEU.

Je remue, je remue, je remue bien,
Je remue bien, ma voisine.

JEANNE.

Mouvons, mouvons les genoux :
Nous ne les mouverons pas toujours.

JODELET.

Quand je remue tout branle,
Quand je remue tout va.

LA ROZE, *se retirant à cartier et se moquant des autres avec un ris desdaigneux, dit :*

Quand tous les gueux dansent, les guenilles,
Les guenilles, les guenilles vont,
Quand tous les gueux dansent, les guenilles,
Les guenilles vont au vent.

JODELET *se retourne devers luy pour luy repartir :*

Ils disian qu'ils disian ces gros bourgeois de la ville,
Ils disian qu'ils disian bian mieux que les autres gens.

1. Cette *Ronde du cordonnier* se danse encore dans plusieurs provinces.
2. Refrain de la 57e *chanson* de Garguille. La farce finit bien, par ce qui finissait alors toutes les fetes, un *branle de sortie*, comme on disait.

FIN DE LA COMEDIE DE CHANSONS.

NOTICE SUR ROTROU

Presque rien n'a survécu de Rotrou que son nom, son image admirablement taillée en marbre par Caffieri, sa statue de bronze encore toute neuve à Dreux, et l'une de ses pièces, *Venceslas*, dont le titre est même à peu près tout ce qu'on en sait.

Le poëte et ses œuvres méritent d'être mieux connus.

Il avait trente-sept ans quand il fit jouer ce *Venceslas* en 1647, trois ans avant sa mort. A cet âge, qui est encore la jeunesse de l'esprit, le nombre de ses pièces, toutes en cinq actes et toutes en vers, égalait presque le nombre de ses années : il en avait fait jouer trente-trois !

C'est en 1629 qu'était venue la première, lorsqu'il n'avait que vingt ans à peine, et que, depuis assez longtemps déjà, arrivé de la ville de Dreux où il était né le 19 août 1609 [1], il menait de front, à Paris, ses travaux de poëte, ses études d'avocat, et les devoirs d'un petit emploi de cour qu'il paraît avoir tenu alors chez le comte de Soissons.

Son génie actif, dont l'impatience pleine de flammes semble vivre et brûler encore dans ce buste de Caffieri au foyer de la Comédie française, dont nous parlions, et que l'on prendrait, tant il est vaillant et fier, pour un Velasquez taillé en marbre, savait déjà s'ingénier en mille choses, se multiplier, suffire à tout. Encore ne parlons-nous pas des passions déjà en éveil dans cette âme ardente, dont elles disputeront bientôt au génie la meilleure part.

Je ne sais quel fut le succès de sa première tragi-comédie, qui s'appelait les HYPOCONDRIAQUES, *ou le Mort amoureux.* Rotrou en paraît si peu fier dans sa préface, que ce succès dut être au moins médiocre. L'âge du poëte faisait tout pardonner. C'est l'excuse qu'il prend lui-même : « Si, dit-il, après avoir expliqué que la pièce n'a été imprimée que par l'ordre du comte, auquel il doit toute obéissance, si les censeurs y trouvent des défauts, ils doivent être satisfaits par ces mots : il y a d'excellents poëtes, mais non pas à l'âge de vingt ans. » Une vieille farce du XVI[e] siècle, que Carmontelle devait reprendre plus tard pour un de ses meilleurs *Proverbes*, avait été l'inspiration de Rotrou dans ce premier essai.

Pour le second, c'est à l'un des Espagnols dont le génie, alors fort en vogue, s'accommodait au mieux avec le sien, c'est à Lope de Vega qu'il s'adressa bravement. Il s'en trouva bien. *La Bague d'oubli* — ainsi s'appelle cette seconde pièce — est un imbroglio romanesque d'une brave allure, où la pointe castillane domine peut-être un peu trop, mais avec assez de saillies et de vivacités pour qu'elle paraisse toute française.

Ce fut l'opinion d'un comédien auteur, Legrand, à qui l'instinct du théâtre ne manquait certes pas. Il reprit cette *Bague d'oubli*, et, en la francisant encore plus, il en fit sa fameuse farce du *Roi de Cocagne*.

1. Dom Liron dans une lettre *inédite* à Leclerc, qui fait partie du *Fonds Bouhier* à la Bibliothèque nationale, *Suppl. franç.*, n° 165, t. V, p. 1059, nous apprend que Rotrou commença ses études à Dreux, et qu'à douze ou treize ans il fut amené à Paris où il étudia en philosophie sous M. de Bréda, depuis curé de Saint-André des Arcs.

Ce qui flatta le plus Rotrou dans le succès de cette pièce, c'est l'approbation qu'elle lui valut de la part des gens de cour, dont l'esprit, par flatterie pour le jeune roi — Louis-le-chaste — commençait à se faire pudibond et collet monté. Pour la première fois, on voyait au théâtre une pièce presque entièrement honnête, une comédie sans gravelures ! Louis XIII, qui l'était allé voir sur la foi de cette pruderie dont la sienne n'aurait rien à souffrir, en fut si content, qu'il permit à Rotrou de la lui dédier, le priant d'insister, dans la dédicace, sur le soin qu'il avait pris pour lui donner en français cette honnêteté qu'elle n'avait pas dans l'espagnol.

Il n'eut garde d'y manquer : « J'ay tant travaillé, dit-il, à la rendre capable de plaire, je l'ay rendue si modeste, et j'ay pris tant de peine à polir ses mœurs, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, et que d'une profane, j'en ay fait une religieuse. »

Après cette honnête victoire, qui est sa véritable entrée de jeu, Rotrou semble disparaître un instant du théâtre. L'a-t-il quitté pour se livrer entièrement à ses fonctions d'avocat ? n'y travaille-t-il plus ? Au contraire, il n'y travaille que davantage ! Mais les passions sont venues, celle du jeu surtout, qui chez lui est sans merci ni trêve. Il faut que chaque jour, l'argent que le brelan épuise se renouvelle dans la bourse percée du joueur ; or, comment y pourvoir ? Rotrou, pris sous un premier joug, a été obligé de s'en donner un second. Pour libérer le joueur garrotté par ses dettes, le poëte s'est enchaîné.

Il s'est mis — comme c'était alors, depuis l'infatigable Hardy, un usage trop habituel — à la solde, aux gages d'une troupe de comédiens, qui le payent au jour le jour du travail qu'il leur doit tout entier, à eux seuls. Il n'a pas même la consolation de publier ce qu'il écrit, car toute publication d'une pièce donnant aux autres troupes le droit de la jouer, l'injonction la plus expresse que les comédiens font « à leur auteur, » comme ils l'appellent, c'est de tout garder en manuscrit, c'est de ne rien faire paraître.

Pendant plusieurs années, Rotrou reste avec ce frein, qu'il ronge, mais dont il ne peut se défaire, et qu'une foule de mauvais traitements, qu'il est facile d'apprécier à leur juste poids par ce qu'a dit Tristan dans son *Page disgracié*, sur la vie douloureuse d'un de ces poëtes de comédiens, lui rendent plus amer encore, plus douloureux.

Tous ceux qui le connaissent en souffrent pour lui, et quelques-uns s'ingénient enfin pour l'en tirer.

Chapelain — ce qui doit lui être compté — semble en avoir pris souci un des premiers. Le 30 octobre 1632, dans une lettre dont nous n'avons malheureusement qu'un très-court extrait, il écrit au comte de Fiesque, qui connaît Rotrou et lui veut aussi du bien : « C'est dommage qu'un garçon de si beau naturel ait pris une servitude si honteuse, et il ne tiendra pas à moi que nous ne l'en affranchissions bientôt. »

Quoi que Chapelain pût faire, la libération tarda. Plus d'une année après, Rotrou, toujours garrotté par son en-

gagement de poëte à gages, était obligé de prendre un subterfuge pour publier sa *Doristée*. Sommerville, à qui il l'avait vendue sous le manteau, déguisait cette vente clandestine par un prudent avant-propos où il disait : « Cette pièce me fut mise en main naguère par un inconnu qui achète des livres à moy; il m'assura d'abord qu'elle méritoit bien d'être imprimée, et ne voulut jamais nommer son auteur. »

Il ne fallait pas moins que ce mensonge pour que Rotrou fût à couvert des réclamations hargneuses de ses comédiens et des choses gracieuses dont ils n'eussent pas manqué de les assaisonner.

Enfin il fut libre! Comment, par quel secours? Je ne sais; mais la date de la seconde édition de sa *Doristée*, où il se nomme fièrement sur le titre, et où, dans la préface, il annonce, avec toute la satisfaction d'un esprit soulagé, qu'il publiera bientôt toutes les pièces qu'il a faites — il n'en compte pas moins de trente — me prouve que c'est en 1635 qu'il rompit son lien. Est-ce grâce à une pension du roi, car il en obtint une de mille livres, sans qu'on sache au juste en quel temps? Peut-être.

Je croirais plutôt cependant que cette bonne fortune lui vint du comte de Belin, un des Mécènes alors le plus en vogue, et qui le méritait. Personne ne faisait plus que lui pour les poëtes : « C'est, dit la Pinelière en son petit livre si rare, *le Parnasse ou la Critique des poëtes*, un des plus dignes juges de la poésie que l'on puisse trouver à la Cour; il a dans sa maison deux des plus belles muses et des plus éloquentes qui paroissent sur le théâtre, et, au lieu d'assembler autour de soy des phanfarons (*sic*) et des gens impolis et mal faits, comme ceux de sa condition font ordinairement, il y attire les plus beaux esprits et se fait une petite cour de poëtes. »

Mairet, qui avait fait quelques années auparavant la *Sophonisbe*, était, nous l'avons dit dans sa *Notice*, « une des deux belles et élégantes muses » retirées chez le comte de Belin. L'autre devait être Rotrou. Ce qui me le prouve, c'est la dédicace qu'il lui fit de sa *Doristée* l'année même qu'il fut libre, et l'an d'après, celle qu'il lui adressa encore pour son imitation des *Ménechmes* de Plaute.

M. de Belin aime le théâtre. Celui de Mondory qui joue dans le jeu de paume de la rue Michel Lecomte, puis dans la salle de la Vieille rue du Temple, est surtout protégé et même renté par lui. Il suffit qu'on fasse un rôle de marque, un personnage d'éclat pour Mlle Lenoir, « la plus jolie petite personne qu'on puisse trouver, » dont il s'est affolé depuis quelque temps, et l'on peut être sûr qu'on obtiendra tout de son influence et de son coffre. Rotrou n'aura pas eu autrement ses bonnes grâces, et par elles sa liberté.

Il en usa bien. Depuis lors sa vie fut réglée; il se rangea. S'il continua de jouer, ce fut avec plus de prudence et certaines prévisions du lendemain qu'il n'avait pas eues jusqu'alors.

Revenait-il de toucher quelques sommes chez les comédiens ou chez Sommerville avec lequel il liquida, comme nous dirions, toutes ses premières pièces, et qui les publia, au prix de sept cents livres les quatre, comme au mois de mars 1636, ou de quinze cents livres les dix comme en janvier 1637 [1], il courait vite à sa chambre de la rue Saint-François, sans rien regarder sur sa route, de peur qu'une porte de brelan ne l'attirât. Une fois en haut, il jetait par poignées dans un tas de fagots, au coin de l'âtre, louis d'or, écus et menue monnaie qu'il avait dans ses poches, ne gardant que ce qu'il lui fallait pour le jeu du jour.

La difficulté de retrouver son argent le mettait, croyait-il, en garde contre l'idée de le reprendre et la tentation de l'aller perdre. Mais il n'était pas de semaine qu'on ne le vît rentrer vingt fois dans la même journée, jusqu'à ce qu'il eût secoué son dernier fagot pour ressaisir son dernier écu!

On a mis en doute cette anecdote [1], que Balzac a si dramatiquement replacée dans la vie du Rastignac de sa *Peau de chagrin*. Je l'ai vu attribuer à Tristan l'Hermite que Rotrou avait pour compagnon de jeu et de poésie. J'en ai conclu que c'était une habitude commune aux deux joueurs.

Ce qui mit plus de sérieux véritable et d'ordre sincère dans la vie de Rotrou, ce fut l'émulation. Quand Corneille eut paru, menaçant de tout éclipser, Rotrou réfléchit.

Il se dit qu'ayant en présence un tel génie d'ordre et de mesure, pour qui la règle était aussi absolue dans la vie et les œuvres que la probité dans le caractère, on ne pouvait lutter qu'avec les moyens et la force d'une rectitude pareille. Il le regarda faire et tâcha de faire comme lui, non-seulement en étudiant ses ouvrages, mais en suivant autant qu'il le pouvait sa ferme et noble conduite.

Dès sa troisième pièce, *la Veuve*, Corneille avait été salué par lui comme un digne concurrent. La plus longue poésie *liminaire* qui s'y trouvât en tête portait la signature de Rotrou. A la suite d'une cinquantaine de vers un peu orgueilleux, mais très-vaillants, et par là dignes de tous les deux, du combattant nouveau qui entrait en lice pour sa troisième passe d'armes, et du champion plus ancien qui, d'avance, le saluait d'une main et lui tendait l'autre, on y lisait :

> Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
> Je veux parler, Corneille, et je ne puis me taire.
> Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
> Par la confession de ton propre rival.

Plusieurs autres rivaux, tels que Mairet et Scudéry, s'étaient aussi inscrits à la porte du nouvel arrivé, en y laissant quelques vers de fraternité congratulante tout parfumés d'éloges, mais trop doucereux pour que la pensée qu'ils cachaient ne dût pas vite passer à l'aigre.

Le succès trop éclatant du *Cid* la fit tourner. Toutes les louanges alors se changèrent, on le sait, en invectives. Celles de Rotrou seules tinrent bon. L'homme parut sous le poëte, le caractère sous le génie, et l'un et l'autre en grandirent d'autant.

Le hasard avait fait que Rotrou, lui aussi, avait à ce même moment son plus grand succès. Pendant qu'on por-

1. M. Jal, *Dict. critique*, p. 1087, a donné les deux marchés, dont il a trouvé la minute chez un notaire de Paris. Le premier, du 11 mars 1636, comprend : les *Ménechmes*, dont il vient d'être parlé; la *Céliane*, qui est de 1635 et dédiée à Mme la marquise de Pezé; la *Célimène*, de 1633, dédiée à M. le comte de Nançay, et l'*Amélie*, de 1636. — Le second marché, 17 janvier 1637, comprend : la *Pèlerine amoureuse*, jouée en 1634, l'*Heureux Naufrage* de la même année, le *Filandre*, de 1635, l'*Agésilan de Colchos*, du même temps, l'*Innocente infidèle*, de 1636, les *Deux Pucelles*, de la même année, avec dédicace à Mlle de Longueville, les *Sosies*, de la même année encore, dédiés à Mme de Liancourt, et enfin trois autres pièces qui, bien que plus anciennes cependant, la *Crisante* et l'*Alfrède*, de 1634, et la *Florimonde*, ne parurent que plus tard.

1. Elle se trouve racontée dans l'*Hist. littéraire* par l'abbé Lambert, t. II, p. 302; et par Titon du Tillet, *Parnasse français*, 1727 in-8, p. 311.

tait aux nues le *Cid* sur la scène de la rue Vieille du Temple « entre les flambeaux du Théâtre du Marais, » on faisait pareille fête à ses *Sosies*, rue Mauconseil, à l'Hôtel de Bourgogne : « Depuis quinze jours, écrivait Chapelain le 22 janvier 1637, le public a été diverti du *Cid* et des deux *Sosies* à un point qui ne se peut exprimer. »

Les recettes étaient énormes pour les deux troupes, et Corneille s'en frottait les mains en disant : « M. Rotrou et moi nous ferions subsister des saltimbanques. »

Cet accord des deux succès rendit plus vif et plus étroit celui qui existait entre les deux poëtes. Rotrou ne se dissimula pas, qu'il n'y avait d'égalité qu'entre les recettes, et non entre les œuvres, et que les *Sosies* ne pouvaient guère balancer le *Cid* qu'au point de vue de l'argent et non de la gloire. Il n'en fut pas jaloux, il laissa ce mauvais et bas sentiment à ceux que nous nommions tout à l'heure, à Mairet, à Scudéry, et à tant d'autres qui ne se firent pas faute d'envieuses criailleries.

Richelieu commandait l'attaque. Comme Rotrou était devenu de ses protégés les plus intimes, presque de sa maison, puisqu'il comptait, lui cinquième, dans la compagnie des cinq auteurs, Son Eminence se croyait le droit de lui imposer la consigne de critique haineuse si bien acceptée et suivie par les autres. Rotrou résista. Ses sentiments pour Corneille ne faiblirent pas un instant. Il lui garda son amitié et son admiration, se faisant une force de l'une et de l'autre. C'est sous l'inspiration de cette amitié bonne conseillère, sous la lumière même de cette admiration, que grandit son génie.

Corneille, qui l'avait eu pour devancier, l'appelait volontiers son père et son maître ; mais Rotrou prouvait à chaque œuvre nouvelle, née ainsi sous le souffle de Corneille, et par là plus parfaite, que c'est lui, au contraire, qui était le disciple.

Aussi ne voulut-il pas s'en tenir à l'hommage trop caché qu'il lui avait rendu dans l'éloge préliminaire de la *Veuve*. Il lui rendit plus tard un hommage public. Quand il fit sa tragédie de *Saint-Genest*, pour donner de son mieux un pendant au chef-d'œuvre chrétien de Corneille, *Polyeucte*, il y glissa, par la plus ingénieuse allusion, les vers les plus flatteurs pour son modèle et son maître.

Profitant de l'occasion que lui donnait cette pièce romaine avec un héros comédien, il fit dire à celui-ci, interrogé par l'empereur, toute une tirade d'éloges sur un poëte dont les œuvres dignes des plus beaux temps de Rome, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, étaient autant de merveilles.

Rotrou, qui fut souvent adroit dans la louange envers les grands, ne l'avait jamais été avec tant de finesse. L'admiration et l'amitié l'avaient mieux inspiré que la flatterie.

Afin de se modeler en tout sur Corneille, dont l'ordre et la rectitude, nous l'avons dit, ne le frappaient et ne l'émerveillaient pas moins que le génie, Rotrou se maria.

En 1640, il en avait fini avec le célibat désordonné du joueur et du galant. Car il l'avait été, et avec toutes les passions dont son œil creusé par le ciseau de Caffieri, garde si bien l'ardeur sous le marbre. Un an avant son mariage, publiant sa pièce de *la Belle Alfrède*, il l'avait dédiée « à sa chère Sylvie. » C'était un adieu.

A qui s'adressait-il ? Quelle était cette Sylvie ? Peut-être une comédienne, peut-être Madeleine Béjart, qu'il avait dû rencontrer au théâtre du Marais, et qui, un jour de 1636, après la représentation de l'*Hercule mourant*, s'était tellement éprise d'admiration pour le poëte — et qui sait ? peut-être aussi d'amour pour l'homme — qu'elle se fit poëte elle-même. Elle lui adressa ce quatrain mis en tête de la pièce, imprimé tel que nous le transcrivons.

> Ton Hercule mourant va te rendre immortel :
> Au ciel, comme en la terre, il publiera ta gloire,
> Et laissant ici-bas un temple à sa mémoire,
> Son bûcher servira pour te faire un autel.
>
> MAGD. BÉJART.

Quand elle est près, Molière n'est pas loin.

J'avais toujours soupçonné, à voir les fréquents emprunts qu'il fit à Rotrou, pour l'*Amphitryon*, pour le *Bourgeois gentilhomme*, pour *Scapin*, etc., qu'il avait lu avec grand soin et serré de près les œuvres de l'auteur des *Sosies* et de la *Sœur*.

En parcourant le *Registre* de Lagrange, où les représentations de deux des pièces de son dernier temps, et son meilleur : *la Sœur*, qui est de 1645, et *Venceslas*, de 1647, se succèdent à courts intervalles, j'en étais venu à croire qu'il y avait peut-être un souvenir, un hommage d'amitié dans cette fidélité de Molière pour le répertoire de Rotrou.

Les vers que je viens de citer m'éclairèrent encore davantage. La Béjart ayant connu Rotrou, il m'était certain que Molière l'avait connu de même.

Il ne manquait que la preuve. Elle m'arriva. J'ai vu entre les mains d'un amateur d'autographes distingué, un exemplaire de la pièce indiquée tout à l'heure, *la Bague d'oubli*, avec ces mots entremêlés dans le titre : *A M. J. B. Pocquelin, son amy Rotrou.*

Plus de doute, ces deux grands esprits se sont connus, se sont aimés. Molière a reçu les conseils de Rotrou, comme Rotrou s'était inspiré de ceux de Corneille, et comme ensuite, par une nouvelle succession d'échos et de reflets, Racine devait s'éclairer des leçons de Molière !

C'est à l'époque de l'*Illustre Théâtre*, avant son départ pour la province, que Molière dut connaître le poëte de *Venceslas*.

En 1650, quand il revint pour la première fois à Paris, Rotrou était mort.

Devenu lieutenant particulier à Dreux, sa ville natale, il y demeurait avec une assiduité qui l'avait empêché d'être admis à l'Académie française, dont les règlements exigeaient alors qu'on fît résidence à Paris.

Les malheurs de la Fronde le confinèrent de plus en plus dans sa lieutenance. Il s'y trouvait au mois de juin 1650, quand la peste pourprée, qui désolait alors la plupart de nos provinces, y éclata. On lui conseilla de fuir, comme avaient fait le maire et le lieutenant général. Son jeune frère, qui était à Paris, le supplia de le venir joindre ; il refusa, il fut inflexible dans son devoir :

« Ce n'est pas, dit-il, en terminant sa dernière lettre, que malheureusement nous n'avons pas tout entière, ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, puisque, au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'huy. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

Peu de jours après, son tour venait, il était mort.

Ce n'est donc pas seulement au grand poëte, mais au grand citoyen que la ville de Dreux décernait un monument lorsque, le 30 juin 1867, elle inaugura solennellement sur sa place principale la statue de Jean Rotrou.



LA SŒUR

HORACE

Accam lien croch soler sen belum
sen croch soler

LA SŒUR

COMEDIE DE M. DE ROTROU

1645

ACTEURS

LELIE, serviteur d'Aurelie.
ERASTE, serviteur d'Eroxene.
ANSELME, père de Lelie.
ERGASTE, valet de Lelie.
ORGYE, oncle d'Eroxene.
AURELIE.
EROXENE.
CONSTANCE, mère d'Aurelie.
LYDIE, servante d'Orgye.
GERONTE, vieillard } vestus à la turque.
HORACE, son fils. } vestus à la turque.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

O fatale nouvelle, et qui me désespere !
Mon oncle te l'a dit, et le tient de mon pere ?

ERGASTE.

Ouy.

LELIE.

Que pour Eroxene il destine ma foy !
Qu'il doit absolument m'imposer cette loy !
Qu'il promet Aurelie aux vœux de Polydore !

ERGASTE.

Je vous l'ay desja dit, et vous le dis encore.

LELIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'espouser dès ce soir ?

ERGASTE.

Dès ce soir.

LELIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte ?

ERGASTE.

Sans feinte.

LELIE.

Ha ! si d'amour tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coustent si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher;
Et cette avare echo, qui respond par ta bouche,
Seroit plus indulgente à l'ennuy qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris je vous l'ay rapporté;
Je n'ay rien oublié, je n'ay rien adjousté;
Que desirez-vous plus?

LELIE.

Aux choses d'importance,
Oublier quelquesfois la moindre circonstance,
Un regard, un sousris, un mot, une action,
Ruine absolument nostre pretention;
Et sçachant à quel poinct cet entretien m'importe,
Je t'y puis voir, cruel, repugner de la sorte?

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, j'y repugnerois moins;
Mais cette amour, enfin, vous couste trop de soins.

LELIE.

Il m'en couste, il est vray, mais j'en aime les causes.
Les espines d'amour ne sont point sans leurs roses;
Et quand il faut souffrir pour de si doux appas,
Je tiens pour malheureux celuy qui ne l'est pas :
Au reste, estant l'autheur de mon inquietude,
La peux-tu negliger sans trop d'ingratitude?
Sans tes conseils...

ERGASTE.

Et bien? n'est on pas malheureux
De voüer son service à ces fous d'amoureux !
Faictes que le succez responde à leur caprice,
On leur rend un devoir, non pas un bon office :
Le péril d'un gibet est le moindre danger
Où, pour servir leur flame, on se doive engager;
Mais si quelque accident par malheur les menace,
On est absolument autheur de leur disgrace;
Soit que le sort, enfin, leur soit cruel ou doux,
Tout le bien leur est deu, tout le mal vient de nous.
Vostre confusion est l'effect que merite
La boüillante chaleur d'une amour illicite;
J'en avois bien preveu ce triste repentir,
Et je n'ay pas manqué de vous en advertir;

Mais, malgré ces advis qui ne profitoient gueres,
Je ne pus refuser mes soins à vos prieres.

LELIE.

Voyant le precipice où tu guidois mes pas,
Quoy que sollicité, tu ne le devois pas.

ERGASTE.

Le temps vous rend sçavant, l'espreuve vous fait [sage.
Mais vous estiez bien loing de tenir ce langage,
Quand d'une impatience egale à vos douleurs,
Pendant à mes genoux, les yeux baignez de pleurs,
Confus et despourveu de tout autre remede,
Vous reclamiez mes soins, ou la mort, à vostre ayde.

LELIE.

J'en concevrois, enfin, des regrets superflus,
Quand l'affaire est au poinct de n'en consulter plus;
Mais ce que tu m'apprends m'est de telle impor- [tance
Qu'il s'agit de ma mort, ou de ton assistance,
De perdre la lumiere, ou conserver mes vœux
A qui je suis lié d'indissolubles nœuds.
Dy donc, que ferons-nous? Romps ce fascheux si- [lence.

ERGASTE.

Souvent on detruit tout par trop de violence.

LELIE.

Differant trop, aussi, l'on n'execute rien.

ERGASTE.

Eraste, à mon advis, nous y servira bien,
Et son affection ne vous sera pas vaine.

LELIE.

Je me promets bien moins son amour que sa hayne,
S'il sçait la dure loy qu'on me veut imposer.

ERGASTE.

Mais il est bien aisé de l'en desabuser
Et d'obtenir de luy ce favorable office,
En faisant qu'il se serve en vous rendant service.

LELIE.

Quoy que mon cœur repugne aux esclaircisse- [mens,
Faisons nous cet effort, tout est doux aux amans;
Ergaste, cherchons-le.

ERGASTE, *le suivant.*

Quel embarras extrême!
Travailler pour des fous, est bien l'estre soy mesme!
Il leur faut, au besoin, faire t ut esperer,
Et perdre tout repos pour leur en procurer [1].

SCÈNE II

LYDIE, *seule.*

Pauvre Eroxene! Helas! quelle ame impitoyable
Ne seroit pas sensible à ta peine incroyable!
Je vous cherchois, Eraste.

SCÈNE III

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

Et j'estois en soucy
En quel lieu je pourrois te rencontrer aussi;
Toy, qui, brillant rayon du soleil qui m'eclaire,
Toy, qui, de nostre amour fidelle secretaire [1],
Toy, qui, l'appuy...

LYDIE.

Tout beau, je ne me puis flatter
De vaines qualitez que vous m'allez oster.

ERASTE.

Ne m'apportes-tu pas une heureuse nouvelle?

LYDIE.

Tres mauvaise, au contraire, et pour vous, et pour [elle,
Et pour qui, comme moy, prend part en vos en- [nuys.

ERASTE.

Quelle encor?

LYDIE.

Eroxene.

ERASTE.

Acheve.

LYDIE.

Je ne puis.

ERASTE.

Te taire est un surcroist à ma melancholie;
Parle donc. Eroxene...

LYDIE.

Est promise à Lelie.

ERASTE.

Ha! quel coup plus mortel pouvoy-je recevoir!

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ERASTE.

Quoy donc?

LYDIE.

Ils espousent ce soir.
Ainsi les courts momens qui restent à vostre ayde,
Vous privant de conseil, vous privent de remede.

ERASTE.

O fatale nouvelle, et funeste à mes vœux!
Je n'en redoutois qu'une, et tu m'en apprends deux.

LYDIE.

Une troisième suit.

ERASTE.

Poursuy donc, et m'acheve;
C'est trop long-temps languir, je ne veux plus de [trève,
Et de tous ses efforts ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remede, il vous faut dire tout;
Son oncle, se doutant de nostre confidence,
M'a fait aujourd'huy mesme une expresse deffence
De plus sortir, vous voir, ny vous parler jamais.

ERASTE.

Que le Ciel sur mon chef eclatte désormais;
Quelque ardent et mortel que son foudre puisse es- [tre,
Un fruit de ma ruine est qu'il ne peut l'accroistre.

1. M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 376, fait remarquer avec raison que cette scène d'exposition a été imitée par Moliere pour la première scène des *Fourberies de Scapin*.

1. Rotrou se rappelle ici le passage du *Menteur* de Corneille où Dorante flatte aussi Cliton en l'appelant... « de ses secrets le grand dépositaire. »

LYDIE.

Puisqu'il vous faut tout dire, et d'un cœur confident,
Vous avez à combattre un quatrième accident.

ERASTE.

Après qu'à tant d'ennuis ma mort est impossible,
Frappe, accable, poursuy, je ne suis plus sensible.

LYDIE.

Vous avez d'Eroxene excité le courroux.

ERASTE.

D'Eroxene, Lydie!

LYDIE.

Elle se plaint de vous.

ERASTE, *comme s'évanouissant.*

C'est à ce dernier coup qu'il faut que je succombe,
Que le nuage creve, et que le foudre tombe.

LYDIE.

Vous dissimulez bien! Le cœur vous reviendra,
Et ce n'est pas encor le coup qui vous tuera.
A des yeux clair-voyans la feinte est inutile;
Certains bruits en un mot s'épandent par la ville,
Et non sans fondement et sans quelque raison,
Qui vous rendent suspect.

ERASTE.

De quoy?

LYDIE.

De trahison,
Ou, pour mieux en parler, d'amour pour Aurelie,
Au mepris de la foy dont le serment vous lie;
Son frere, qui vous suit inséparablement,
Semble estre à ce soupçon un juste fondement.

ERASTE.

Juste Ciel!

LYDIE.

Et l'amour regne, s'il le faut dire,
Dans les yeux d'Aurelie, avecques tant d'empire,
Qu'outre les cruautez et les meurtres secrets,
Que ce tyran commet, avecque leurs attraits,
Dans les plus resolus et plus fermes courages,
L'inconstance peut bien estre un de ses ouvrages,
Et pourroit bien avoir à des charmes si doux
Acquis l'autorité qu'une autre avoit sur vous;
C'est sur ce fondement.

ERASTE.

Eroxene, Lydie,
A pu me soupçonner de cette perfidie!
Moy, traistre!

LYDIE, *le retenant.*

Où courez vous?

ERASTE.

Ne retien point mes pas,
Je vay la detromper.

LYDIE.

Comment?

ERASTE.

Par mon trespas;
Mais perdant la clarté, j'emporteray la gloire...

LYDIE.

Le mal n'est pas si grand que je vous l'ay fait [croire;
Cette peur estoit plus mon soupçon que le sien:
Ne vous en troublez point, nous l'en guerirons bien.
Le frequent entretien de vous et de Lelie
Me faisoit redouter le pouvoir d'Aurelie;
Mais je voy qu'il n'a point alteré vostre amour.

ERASTE.

Je t'en eusse éclaircie en me privant du jour,
Et ma mort t'eust fait voir qu'il n'est pas necessaire
D'estre amant de la sœur pour estre ami du frere.
Tu sçaurois, si l'Amour avoit pu t'enflammer,
Quel tort fait un reproche à qui sçait bien aymer;
Cruelle, tu sçaurois si, pour causer ma peine,
L'Amour puise des traits hors des yeux d'Eroxene;
Et si les miens, enfin, conservant la clarté,
L'usage leur en plaist que pour voir sa beauté.

LYDIE.

Au besoin qui la presse, elle implore vostre ayde,
Et vous mande le mal, pour chercher le remede;
Vous luy ferez bien mieux paroistre vostre amour,
Detournant cet hymen, que vous privant du jour.

ERASTE.

Dy luy, qu'où de l'esprit l'adresse sera vaine...

LYDIE.

Et bien?

ERASTE.

Celle du bras la tirera de peine,
Que je vais de ce fer, s'il ne me satisfait,
Dans le cœur de Lelie effacer son pourtrait;
L'arracher de son sein, et de cet infidelle
Immoler à l'amour l'amitié criminelle.

LYDIE *s'en allant.*

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier poinct:
Les hommes coustent cher, ne les prodiguons point.

SCÈNE IV

ERASTE, LELIE, ERGASTE.

LELIE.

C'est luy!

ERASTE.

Quelque apparence où l'amitié se fonde,
Ne cherchons plus ny foy ny vertu dans le monde:
L'amitié, les sermens, et la foy d'aujourd'huy,
Ne servent qu'à tromper la bonne foy d'autruy;
Mais, enfin, je suivray l'exemple qu'on me donne,
Et, trahy de chacun, n'épargneray personne.

LELIE.

Il discourt en luy-mesme.

ERGASTE.

A l'exemple des fous,
Comme frappé, sans doute, en mesme endroit que [vous.

ERASTE.

Si mon bras ne l'immole à ma juste colere,
Je veux bien que le Ciel ne me soit pas prospere.

ERGASTE.

Que ne luy parlez-vous?

LELIE.

Eraste, quel soucy

Vous excite ce trouble et vous travaille ainsi ?

ERASTE.

Je compatis, Lelie, aux miseres du monde, [abonde,
Où tout soucy, tout trouble, et tout mal-heur
Depuis que l'amitié n'y cognoist plus de loy,
Et que la foy n'y sert qu'à seduire la foy.
Mon plus cher confident travaille à ma ruine,
Et mon meilleur amy me trompe et m'assassine.

LELIE.

Je ne le tiendrois plus en cette qualité,
Et tel amy ne peut estre assez detesté.

ERASTE.

Je ne le tiens aussi qu'en qualité de traistre,
Et le déteste autant qu'il est digne de l'estre.

LELIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moy son
Eraste, et laissez-moy vous en faire raison. [nom,

ERASTE.

Il est de vos amis.

LELIE.

Des amis de la sorte,
Pour se deffendre d'eux, la cognoissance importe.

ERASTE.

Quoy qu'infiniment traistre, il ne peut me trahir,
Ny vous, quoy qu'odieux, ne le pouvez haïr.

LELIE.

Vous le nommez ?

ERASTE.

Lelie.

LELIE.

Ha ! c'est me faire injure.

ERASTE.

C'est vous mesme, cruel, vous qui m'estes parjure,
Vous, que pour mon amy j'ay tort de reputer,
Vous, que par vostre advis je dois tant detester.

LELIE. [trême

J'ay part en vostre peine, et plains le trouble ex-
Qui, si visiblement, vous met hors de vous mesme.

ERASTE, *mettant la main sur la garde de l'épée.*

Et moy, j'ay grande part en votre trahison ;
Mais vous m'avez offert de m'en faire raison.

LELIE.

Dittes-moy donc mon crime, et me tirez de peine.

ERASTE.

Je vous le dis assez, sans nommer Eroxene ;
Et ce secret remords, qui nous sçait tourmenter,
Et punir nos forfaits sans nous executer,
Tesmoin, juge et bourreau de vostre perfidie,
Vous la reproche assez, sans que je vous la die.

LELIE.

Si vostre aveuglement ne me faisoit pitié,
Ou bien si je pouvois vous manquer d'amitié,
D'un bras qui rarement attend qu'on le convie
Je vous aurois desja fait passer vostre envie,
Mais sans avoir donné du penser seulement
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ERASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Eroxene.

LELIE.

Je crains plus son amour que je ne fais sa haine ;
Le soir qui sous ses loix rangeroit mon destin,
Seroit suivy pour moy d'une nuict sans matin ;
Mais il faut pardonner à vostre jalousie,
Et, pour vous bien guerir de cette frenaisie,
Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots
Combien un tel dessein repugne à mon repos.

ERASTE.

Si, chacun s'abusant, je m'abusois moy-mesme,
Je tiendrois cette erreur pour un bon-heur extrême.

LELIE.

Quand de la reyne Bonne, et d'effect, et de nom,
En Pologne, mon pere eut l'heur d'estre eschanson,
Assez consideré par l'honneur de luy plaire
(Pour vous le faire court), il y manda ma mere ;
Et, nous voulant à tous partager son credit,
Souhaitta que ma sœur encore s'y rendit
(Que ma mere eslevoit, en sa plus tendre enfance) ;
Car, pour moy, desja grand et hors de sa puis-
J'avois suivy mon pere, et, sorty de son sang, [sance,
Dedans la Cour desja possedois quelque rang ;
Elles partirent donc, et croyant la fortune [tune,
Avoir trop fait pour nous, pour leur estre impor-
L'une, en queste d'un pere, et l'autre d'un mary,
Vinrent, pour nous treuver, s'embarquer en Bary [1].
Mais le pilote, à peine, eut laissé choir les voiles,
Qu'un vent impetueux, en dechirant les toiles,
Les escarta si loing, que l'on crut leurs vaisseaux
Le debris d'un écueil, ou le butin des eaux. [velles
Quinze ans s'estoient coulez, sans qu'aucunes nou-
En Pologne, ou dans Nole [2], eussent rien apris
[d'elles ;
Et (comme après des soins si longs et superflus),
Mon pere n'en cherchoit ny n'en esperoit plus,
Depuis deux ans, enfin, il a sceu que ma mere,
Tombee, avec ma sœur, au pouvoir d'un corsaire,
Près d'une île écartée, où le vent les poussa,
Avoit esté vendue aux agents d'un bassa ;
Qu'à l'égard de ma sœur elle en fut separée,
Et suivit un marchand de quelqu'autre contrée.
Mon père, à ce bon-heur, se sentit transporter,
Et, ne jugeant que moy qui les pust rachepter,
Outre six cents ducats, me feist, pour ce voyage,
Ordonner l'appareil d'un honneste equippage ;
Venise, où j'arrivay pour mon embarquement,
Veid finir mon voyage, et naistre mon tourment,
Et l'endroit, où je creus laisser ma lassitude,
M'excita tant de peine et tant d'inquietude
(Mais de peine si chere, et si douce à souffrir),
Que jusques à present je n'en ay pu guerir :
A l'heure du souper, la table fut couverte
Par des mains dont Amour avoit juré ma perte ;
Les mains d'une beauté dont l'abord me ravit,
Et qui m'asservit plus qu'elle ne me servit ;
Sophie estoit le nom de ce charme visible,
Qui, surprenant un cœur jusqu'alors insensible,
En feist en ce repas, par ses regards vainqueurs,
Un mets à ce tyran qui ne vit que de cœurs ;

1. Bari, ville maritime du royaume de Naples, au bas du golfe de Venise.

2. Autre ville du royaume de Naples, dans l'ancienne Campanie.

Enfin, blessé d'amour, je feis lever la table,
Esperant perdre au lict ce tourment agreable;
Mais le sommeil, qui lors charmoit tout l'univers,
Ne put fermer les yeux, qu'Amour avoit ouverts;
L'exercice, du jour, endort l'inquietude,
Mais la nuict elle veille, et nous devient plus rude.
Le lendemain, Ergaste, ignorant mon amour,
Se rendit dans ma chambre aussi tost que le jour,
Et me dist qu'un vaisseau m'attendoit à la rade.

ERASTE.

Vous partistes?

LELIE.

Rien moins; je me feignis malade:
Mais que dis-je? feignis: blessé de tant d'appas,
Je l'estois bien, sans doute, et ne le feignis pas.
L'aymable servitude, où ma raison s'engage,
M'ayant fait de ma mere oublier le servage,
Je compose avec l'hoste, et dedans sa maison,
Du mal que je feignois attends la guerison; [d'ayde,
Mais le mal que je feins, n'ayant point besoin
Le vray mal que je cache, y devient sans remede;
Je me hazarde, enfin, et force le respect,
Que de l'objet aymé nous imprime l'aspect;
Et mon feu me pressant, je découvre à Sophie
Et le cœur, et les vœux que je luy sacrifie;
Mais en vain mon adresse, avec tout son effort,
Tente de son honneur l'inexpugnable fort;
Et j'apprends, à la fin de mes poursuites vaines,
Que je ne puis pretendre autre fruict de mes pei-
Que la confusion d'un frivole sejour, [nes,
Ou le pudique fruict d'un legitime amour;
Qu'elle estoit de naissance assez considerable
Pour aspirer au joug d'un hymen honorable;
Mais que son mauvais sort, infidelle à son sang,
En l'estat d'une esclave avoit changé son rang.
L'amour, qui me rendoit ma franchise importune,
Feist en moy, ce qu'en elle avoit fait la fortune,
Me meist, d'un estat libre, en un rang où je sers.
Je delivray l'objet qui me tenoit aux fers;
Je racheptay Sophie, et la prenant pour femme,
En delivrant son corps, m'assujettis son ame.

ERGASTE.

Si de ce long recit vous n'abregez le cours [1],
Le jour achevera plustost que ce discours;
Laissez-le moy finir avec une parole;
Cinq ou six mois apres, nous nous rendons à Nole;
Où, de Constantinople, on creut nostre retour;
Et là, par mon advis, et par celui d'amour,
Nous estant concertez, je feis croire à son pere
Le rachapt de sa sœur, et la mort de sa mere;
De Sophie, à present, Aurelie est le nom,
Le pere en cette erreur la souffre en sa maison,
Où, d'une chaste amour satisfaisant la flamme,
Elle est fille le jour, et la nuict elle est femme;
Jugez, par ce recit, si vraysemblablement
Vostre jaloux soupçon a quelque fondement;
Et si, quoy qu'on propose, il peut souffrir sans peine
La proposition qu'on luy fait d'Eroxene.

ERASTE.

Dieu! jamais comedie, en sa narration,
N'excita tant de joye et tant d'attention,
Et l'éclaircissement, qui dissipe ma crainte,
M'interdit toute excuse, et condamne ma plainte;
Mais de quelle arme, enfin, esperez vous parer
L'hymen...

LELIE.

Nous vous cherchions pour en deliberer.
J'ay fait mon personnage, en cette comedie;
Pour ce qui reste, il faut qu'Ergaste y remedie.

ERGASTE.

J'ay, pendant ce recit, eu le temps d'y resver;
Voyez si ce moyen se pourroit approuver.
Au vieillard Polydore Anselme offre Sophie,
Ou plustost, pour ses biens, il la luy sacrifie,
Voyant qu'il s'est offert de la prendre sans dot.

LELIE.

Il est vray.

ERGASTE.

Mon advis est qu'Eraste, en un mot,
Lui faisant la mesme offre, obtienne sa parole
Et rende du vieillard l'esperance frivole;
L'honneur qu'il recevra d'un si puissant appuy,
Et le peu de rapport de Polydore à luy,
Luy feront trop des deux faire la difference,
Pour devoir hesiter en cette preference;
Vous, Lelie, il faudra que vous feigniez aussy
Qu'Eroxene, causant vostre plus doux soucy,
Vostre plus grand bon-heur est qu'hymen vous as-
Et lors, il est aisé de vous loger ensemble, [semble,
Et que, par cet intrigue, adroictement conduit...

LELIE.

Et bien?

ERGASTE.

La sœur du jour soit la femme de nuict;
Tant que de vos vieillards, qui n'ont plus guere à [vivre,
La mort, qui change tout, de ces soins vous delivre.

ERASTE.

Comment, sans espouser, posseder leurs appas,
Ou comment, espousant, ne les posseder pas?
N'est-ce pas te confondre, ou d'un double adultere,
De ce lien sacré profaner le mystere?

ERGASTE.

Un amy travesty, vos parens assemblez,
Vous peut-il pas unir de ces nœuds simulez?
Puis, leur mort arrivant, un hymen legitime
Des faveurs d'Eroxene effacera le crime.

LELIE.

Un plus rare moyen ne se peut concevoir,
Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir;
Par cet heureux advis qui nous tire de peine,
Je conserve Aurelie.

ERASTE.

Et j'espouse Eroxene.

ERGASTE.

Moy, peut-estre un gibet, si l'art est esventé.
Mais n'en consultons plus, le sort en est jetté.

LELIE.

Croy qu'il me souviendra de cet heureux office.

1. C'est ce que Molière dans les *Fourberies* (acte I, sc. 2), fait dire par le valet Sylvestre à son maître Octave, dans une situation pareille : « Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà jusqu'à demain. »

ERASTE.

Croy qu'estre ingrat, aussi, ne fut jamais mon vice.

ERGASTE.

Ny refuser, aussi, ne fut jamais le mien ;
Tous, alors qu'on vous sert, vous en promettez bien ;
Mais tousjours pour effets vous baillez des attentes;
Vos assignations ne sont jamais contentes;
De vos profusions on n'est jamais surpris.
N'importe, la vertu de soy-mesme est le prix ;
Je vais treuver Anselme, et commencer mon rôle,
Où, si de mes efforts le succez n'est frivole,
Il sera bien adroit, s'il nous peut eschapper;
Et s'il ne court bien fort, je sçauray l'attraper.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LELIE, AURELIE, ERGASTE.

AURELIE *sur la porte, voyant revenir Lelie.*

Qui vous a retenus? Il estoit temps, Lelie,
De tirer mon esprit de sa melancholie;
Et tardant un moment, la mort l'en eust tiré.

LELIE.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir alteré?

AURELIE.

Quel plus grand déplaisir faut-il que vostre absence,
A qui sans aucuns biens, sans nom, sans connois-
[sance,
Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,
Pour tout refuge enfin, ne reconnoist que vous?
Le sort, dès le berceau me declarant la guerre,
De libre que j'estois en ma natale terre,
M'en tira pour m'oster ce precieux tresor,
Et m'arracha du sein qui m'allaictoit encor.
Je perdis, d'un seul traict que lança la furie,
Ma liberté, mon nom, mes parents, ma patrie;
Et pour toute richesse, il ne m'estoit resté [osté.
Qu'un cœur libre et constant, que vous m'avez
Quand je croyois enfin que changeant mon servage,
Ce cruel ennemy m'eust changé de visage,
Et que le cher present qu'il m'a fait de vos fers,
Dût guerir tous les maux que j'ay jamais souffers!
Je voy qu'il entreprend ma derniere ruine,
Et veut, par le succez des maux qu'il me destine,
M'ostant jusqu'à l'espoir, me depouiller d'un bien,
Qui malgré luy demeure à qui ne reste rien.

LELIE.

Vous sçavez que mes yeux, depourvus de deffence,
Mirent si tost mon cœur dessous vostre puissance,
Que sans rien meriter par ma captivité,
Je ne fis qu'obeïr à la necessité;
Par cette conjoncture, il est aisé de croire [gloire,
Que l'honneur d'estre à vous faisant toute ma
Le malheur de vous perdre, et de ne vous plus voir,
Feroit mon infaillible et dernier desespoir.

AURELIE.

S'il faut donc par la fuitte éviter la disgrace
Dont un pere importun aujourd'huy nous menace,
Proposez moy l'horreur des plus affreux desers,
Des plus sombres forests, des plus penibles mers;
Je vous suivray sans peine au bord des precipices,
Tous travaux avec vous me seront des delices.

ERGASTE.

Combattons la fortune avec tout nostre soin;
Mais n'allons point chercher à la vaincre si loin;
Si tost qu'on leve l'ancre, et qu'il faut perdre terre,
Je croy m'estre exposé dans un vaisseau de verre,
A qui le moindre flot est un funeste écueil
Dont le choc va m'ouvrir un liquide cercueil.

LELIE.

Ton interest n'est pas ce qui nous met en peine.

AURELIE.

Si de nos importuns l'esperance n'est vaine,
Ce soir, qui de nos vœux nous doit oster le fruit,
Sera suivy pour nous d'une eternelle nuit;
En cette extremité, faisons avec courage
Ce qu'en mesme besoin fait un qui fait naufrage,
Qui, sans perdre courage, est constant jusqu'au bout,
De l'œil et de la main cherche et s'attache à tout.

LELIE.

Le Ciel nous peut ayder, si l'art nous est frivole.
Mais mon pere revient; toy, commence ton rôle;
Vous, Aurelie, entrez, je vous veux conferer
D'un advis que l'Amour vient de nous suggerer.

SCÈNE II

ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

En quel endroit, Ergaste, as-tu laissé Lelie?

ERGASTE.

Dans sa chambre ; pourquoy?

ANSELME.

Seul?

ERGASTE.

Avec Aurelie.

ANSELME.

M'estant teu si long-temps, je l'avoue aujourd'huy,
Je suis mal satisfait d'Aurelie et de luy;
Il semble (s'il te faut parler d'une ame ouverte)
Que, rachetant sa sœur, il achetа sa perte;
Et que Constantinople est un sejour fatal,
Où tout bien se corrompt, et degenere en mal;
Si l'étude autresfois l'a mis en quelque estime,
Il semble n'estre plus qu'un corps que rien n'anime;
Et son oysiveté semble le mettre au rang
Des objets dépourveus et de vie et de sang.
Il ne sçauroit treuver, pour son inquietude,
Dans sa bizarre humeur, assez de solitude;
Et l'eglise, autrefois le premier de ses soins,
Est aujourd'huy le lieu qu'il frequente le moins.

ERGASTE.

Le proverbe est certain, et l'épreuve constante,
Que l'on sçait qui l'on est, en sçachant qui l'on
[hante [1].

1. Traduction excellente du proverbe : Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Et vous plaindre de luy, n'est que luy reprocher
Qu'avecques les boiteux on apprend à clocher.
Nous venons de Turquie, et dans cette contrée,
Des plus religieux l'Eglise est ignorée ;
C'est un climat de maux, dépourveu de tous biens
(Car les Turcs, comme on sçait, sont fort mauvais [chrestiens).
Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce,
En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce,
Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant,
Pour Catalamechis [1], qui sont gens de néant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa sœur qu'on n'est d'une maistresse,
Jamais il ne la quitte, ils se parlent sans cesse,
Me raillent, se font signe, et, se mocquans de moy,
Ne s'apperçoivent pas que je m'en apperçoy.

ERGASTE.

Là, chacun à gausser librement se dispense,
La raillerie est libre, et n'est point une offence ;
Et, si je m'en souviens, on appelle en ces lieux,
Urchec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en usent pour Nole avec trop de licence ;
Et quoy que leur amour ait beaucoup d'innocence,
Je ne puis approuver ces baisers assidus
D'une ardeur mutuelle et donnez et rendus,
Ces discours à l'oreille, et ces tendres caresses,
Plus dignes passe-temps d'amans et de maistresses,
Qu'ils ne sont, en effet, d'un frere et d'une sœur.

ERGASTE.

Se peuvent-ils cherir avec trop de douceur?
Et proches, comme ils sont, peut-on sans injustice,
Interdire à leur sang de faire son office ?

ANSELME.

Je crains que cet office excede leur devoir ;
Je n'en puis mal juger, mais il faut tout prevoir.

ERGASTE.

La loy de Mahomet, par une charge expresse,
Enjoint ces sentimens d'amour et de tendresse,
Que le sang justifie et semble authoriser;
Mais le temps les pourra de-Mahometiser ;
Ils appellent Tubalch, cette ardeur fraternelle,
Ou Boram, qui veut dire, intime et naturelle.

ANSELME.

S'il m'est enfin permis de ne te point mentir,
Et si d'une bonne œuvre on se peut repentir,
De leurs deportemens, mon ame inquietée
Conçoit quelque regret de l'avoir rachetée ;
Puis qu'en la recouvrant, je perdis mon repos,
Que ce soin importun traverse à tout propos.

ERGASTE.

L'usage de Turquie enfin les justifie ;
La loy turque...

ANSELME.

Et toy, traistre, avecques ta Turquie,
Avecques ta loy turque, avec ton Mahomet,
Tu veux authoriser cet usage indiscret ;
Et sous un voile turc, me chargeant d'infamie,

1. Il va sans dire que c'est là du turc de pure invention. Ergaste prépare ainsi, sans le savoir, la scène où il aura tant d'intérêt à ce qu'Anselme croie qu'il sait le turc, et peut parler avec Horace qui ne comprend pas d'autre langue.

M'affronter à la turque et couvrir leur folie.
Mais le soin que tu prends de les justifier,
Me les rend plus suspects, et m'en fait défier.
J'entends si chez les Turcs ils suivoient leur me- [thode,
Que parmy les chrestiens ils vivent à leur mode.

ERGASTE.

La fille, ayant atteint l'âge de la raison,
Est un meuble importun dedans une maison,
Et dont aux plus soigneux la garde est incertaine ;
Un mariage, enfin, vous tireroit de peine,
Et borneroit vos soins, en terminant ses vœux.

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'un, et j'en ay conclu deux.
Tu connois Eroxene ?

ERGASTE.

Ouy, la niepce d'Orgye ?

ANSELME.

Elle-mesme, est-ce un choix indigne de Lelie ?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce favorable choix,
Vous luy donnez la vie une seconde fois,
Puis qu'il aime Eroxene à l'égal de son ame,
Et que son seul respect luy fait cacher sa flamme.

ANSELME.

Je rends graces au Ciel qu'une fois, pour son bien,
Son choix, tousjours contraire, ait rencontré le mien ;
Mais outre cet hymen, j'ay d'Aurelie encore
Arresté l'alliance avecques Polydore.

ERGASTE.

Pour Lelie, Eroxene est tout l'heur qu'il pretend,
Mais pour sa sœur...

ANSELME.

Et bien ?

ERGASTE.

Ne vous hastez pas tant.

ANSELME.

Pourquoy ? veux-tu que l'age au logis la consomme.

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou luy donnez un homme.

ANSELME.

Et qu'est donc Polydore ?

ERGASTE.

Il n'est plus, autant vaut.

ANSELME.

Comment, en sa santé sçais tu quelque defaut ?

ERGASTE.

Non, mais il est trop jeune, attendez qu'il ait l'âge,
Et puisse satisfaire aux devoirs du menage.
Oh ! que de ses pareils le feu doit estre ardent !

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans !

ERGASTE.

Et plus, pas une dent.
Il n'est, dans la nature, homme qui ne le juge
Du siecle de Saturne, ou du temps du deluge,
Des trois pieds dont il marche, il en a deux goutteux,

Et ressemble, en marchant, à ces asnes boiteux
Qui presque à chaque pas trébuchent de foiblesse,
Et qu'il faut soutenir, ou relever sans cesse.

ANSELME.

Il est riche, et le bien a de puissans appas.

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien, car il ne le dit pas.

ANSELME.

Quel Fabrice ?

ERGASTE.

Un valet, qu'il chassa pour un verre,
Qu'il rinçoit par mal-heur, et qui tomba par terre.

ANSELME.

Et que t'en a-t-il dit?

ERGASTE.

Que bien loin de l'enfler,
Il vidoit sa finance, à force de souffler [1],
Et que, pensant l'accroistre avec de la fumée,
En fumée, au contraire, il l'avoit consommée;
Qu'au reste, on vit chez luy de mets si delicats,
Qu'on meurt toujours de faim à la fin du repas;
Baste encor, pour avoir la fortune contraire,
A bien d'honnestes gens elle n'est pas prospere;
Mais son esprit mordant, envieux et jaloux,
Ne pardonne à personne, et se prend jusqu'à vous;
Déchiffrant vostre vie avec d'autres critiques,
Par tous les carrefours il en fait des chroniques,
Et ne se plaist à rien, tant qu'à vous éplucher;
Mais en vous disant tout, je vous pourrois fascher.

ANSELME.

Acheve, je le veux.

ERGASTE.

J'ay honte de le dire.

ANSELME.

Si ce qu'il dit est faux, je n'en feray pas pire.

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité,
Par qui de tous les nez le vostre est évité, [ge,
Et dit, qu'un vieil prurit dont le corps vous deman-
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange.

ANSELME.

Le sot ment par sa gorge.

ERGASTE.

Et dit le bien sçavoir,
De gens qui tous les jours ont l'honneur de vous
Mesme de vos amis. [voir,

ANSELME.

Il ment par les oreilles.

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez delicat à merveilles,

1. Faire de l'alchimie, où tout le temps se passait à *souffler* le feu sous les creusets ; ou tout ce qu'on avait d'argent s'en allait en fumée sous prétexte de faire de l'or. « Adieu, dit Hamilton, dans les *Memoires* de Grammont, adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la *soufflerie*. » Le Crispin des *Folies amoureuses*, parlant de ses talents avoués ou occultes, dit aussi :

Il ne s'en est manqué qu'un degré de chaleur
Que je fusse en mon temps le plus hardi souffleur.

Il le sçait par luy-mesme.

ANSELME.

Il ment par l'odorat.

ERGASTE.

Et que le vostre estant et si court et si plat,
Cette incommodité, qui vous est naturelle,
Est facile à juger.

ANSELME.

Il ment par la cervelle.

ERGASTE. [ment,

Quoy qu'il n'ait pas raison, car je sçay bien qu'il
L'accès qu'il a chez vous, le fait croire aysément.

ANSELME.

Mais comment l'en bannir? ma parole me lie,
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurelie.

ERGASTE.

Espargnez sa vertu, bien plustost que sa dot;
Car toute femme, enfin, n'en peut faire qu'un sot [1]:
Et tout pere puissant, qui pourvoit mal sa fille,
Rend pour le moins suspect l'honneur de sa famille;
Mais Eraste qui l'ayme, et sans comparaison,
Plus sortable de biens, et d'âge, et de maison,
Pressé d'un feu secret, incessamment aspire,
Sans l'ozer declarer, au joug de son empire,
Vous fera la mesme offre, et la prendra sans dot;
Il s'enhardit hyer de m'en toucher un mot.

ANSELME.

Eraste !

ERGASTE.

Oüy, fils d'Orchas, grand amy de Lelie.

ANSELME.

Il témoigne, sans dot, vouloir bien d'Aurelie !

ERGASTE.

Non sans dot seulement, mais sans habits encor,
Et la croit, toute nuë, un si riche tresor,
Que....

ANSELME.

Fay le moy parler, et concluons l'affaire;
Pour l'autre, il peut ailleurs se pourvoir d'un beau
[pere.
J'ay du respect pour luy comme il en a pour moy:
En me calomniant, il degage ma foy, [tre.
Et recherchant ma fille, il m'a deu mieux connois-

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal [2]; c'est un fou.

ANSELME.

C'est un traistre.

1. Le mot est ici avec le sens qu'il a chez Molière, dans *Tartuffe* :

Elle, elle n'en fera qu'un *sot*, je vous le jure;

dans l'*Ecole des femmes* :

Epouser une sotte, est pour n'être point sot.

2. C'est-à-dire vous preniez un mauvais gendre. Le mot *engendrer*, avec ce sens, se trouve deux fois dans Moliere : l'*Etourdi*, acte II, sc. 6, et le *Malade imaginaire*, acte II, sc. 4. « Que vous serez bien *engendrée !* » dit Toinette à Argan, parlant de Thomas Diafoirus. Richelet pense que c'était un mot inventé, là, par Moliere : « mot factice et burlesque, dit-il dans son *Dictionnaire*, qui ne se trouve que dans le *Malade imaginaire* de Moliere. » Il oubliait l'*Etourdi*, et il ignorait ce passage de la *Sœur* de Rotrou.

ERGASTE.

Un fourbe.

ANSELME.

Un archi-fourbe.

ERGASTE.

Un calomniateur.

ANSELME.

Un medisant.

ERGASTE.

Un lasche.

ANSELME.

Un gueux.

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Un infame.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galere;
Mais insensiblement tu m'as mis en colere,
Et si dans cette humeur je l'avois rencontré,
Je serois homme encor à le voir sur le pré.

ERGASTE.

L'âge vous en dispence; et luy n'est pas si traistre,
Si peut-estre il n'y va pour faucher, ou pour paistre.

ANSELME, *s'en allant.*

Fay moy venir Eraste; adieu.

ERGASTE.

Quel doux ébat!
O la bonne balourde, et le plaisant soldat!

SCÈNE III

EROXENE, LYDIE.

EROXENE.

Va, rends ce bon office au feu qui me consomme.
Il me promet beaucoup; mais, Lydie, il est homme.
C'est-à-dire d'un sexe où l'on fait vanité
D'oubly, de perfidie et d'infidelité;
Et s'il me fait le tort, dont mon soupçon l'accuse,
Aurelie a des yeux qui portent son excuse.

LYDIE.

Je l'iray bien chercher; mais qu'apprendray-je en- [fin,
Apres tous les sermens qu'il m'a faits ce matin?
Quel abord luy feray-je? et que luy dois-je dire?

EROXENE.

Confesse luy ma crainte, et dy luy mon martyre;
Que l'accès qu'un amy luy donne en sa maison
Me le rend, en un mot, suspect de trahison;
Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;
C'est à sa vanité donner trop d'avantage.
Dy luy que puis qu'il m'ayme, et qu'il sçait qu'aux [amans
Une heure sans se voir est un an de tourmens,
Il m'afflige aujourd'huy d'une trop longue absence;
Non, il me voudroit voir avec trop de licence.
Dy luy que dans le doute où me tient sa santé,
Mais puis que tu l'as veu, puis-je en avoir douté?
Flattant trop un amant, une amante inexperte
Par ses soins superflus en hazarde la perte.
Va, Lydie; et dy luy ce que pour mon repos
Tu crois de plus seant et de plus à propos;
Va, rends moy l'esperance, ou fay que j'y renonce;
Ne dy rien si tu veux, mais j'attends sa réponce.

LYDIE.

Que me repondra-t-il, si je ne luy dis rien?

EROXENE.

Le silence par fois est un docte entretien;
Et le voir de ma part, sans luy pouvoir rien dire,
C'est luy faire sur moy connoistre son empire;
C'est d'un style eloquent, et digne de ses vœux,
Expliquer mes soubçons, mes soupirs et mes feux.
O sexe malheureux, et chetif, que le nostre,
Où l'amour se treuvant naturel comme à l'autre,
Son pouvoir redoutable, et ses succez douteux,
L'adveu n'en est pas libre, et s'en treuve honteux!
Où l'on permet d'aymer, non d'avoüer qu'on ayme;
Où la pudeur travaille, autant que l'amour mesme.

LYDIE.

Si vostre oncle, arrivant, m'appelloit par hazard.

EROXENE.

Va; tousjours une amante a quelque excuse à part
(Comme un vieillard tousjours a l'humeur soupçon- [neuse);
Tu seras chez l'Orfevre, ou bien sur [1] l'empezeuse [2];
Je sçauray l'abuser: mais presse ton retour,
Si tu me veux encor voir respirer le jour.

SCÈNE IV

LYDIE, *seule.*

Invincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,
Amour, que ton pouvoir démonte de cervelles,
Et que nostre raison suit de pres le repos!
Mais je ne pouvois pas sortir plus à propos.

SCÈNE V

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

Lydie, oblige moy d'asseurer Eroxene.....

LYDIE.

De quoy?

ERASTE.

Que je travaille à vous tirer de peine;
Qu'un prompt evenement luy prouvera ma foy;
Et que malgré le sort... Mais va, retire-toy.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte?

ERASTE.

Ne t'en informe point; un sujet qui m'importe.
Ne me suy point, te dis-je; adieu.

1. Pour *chez*, comme on le dit encore en quelques provinces.

2. Lingere, repasseuse. — Les grands collets passés à l'empois, qu'on portait alors, en faisaient un métier important. Il y avait parmi les offices de la Cour celui « d'empeseur du roi. »

LYDIE.

De la façon ?

ERASTE, *en luy-mesme.*

Anselme en auroit pu concevoir du soupçon.

LYDIE, *loin de luy.*

O Dieux !

ERASTE.

Abordons-le, commençons nostre rôle.

SCÈNE VI

ANSELME, ERASTE, LYDIE.

LYDIE.

N'avoir pu luy tirer ny dire une parole !
Me fuyr, me rebutter, et me quitter ainsi !
Ma maistresse a raison de s'en mettre en soucy.
Anselme vient à luy : quelque trame se brasse [1];
Ne nous éloignons point, sçachons ce qui se passe.
(*Elle se cache dans une porte.*)

ANSELME.

Venez, mon cher Eraste, ou plustost mon cher fils
(Puisque par vostre amour ce nom vous est acquis);
Vous avez pu sçavoir d'Ergaste ou de Lelie,
A quel poinct je tiens cher le bonheur d'Aurelie.

ERASTE.

Je croy pareillement qu'ils vous auront appris
A quel prix je tiendray cette faveur sans prix.

ANSELME.

Le temoignage exprés qu'ils viennent de m'en ren- [dre
Fait que je vous saluë en qualité de gendre,
Et vous offre chez moy toute l'authorité
Que vous y pouvez prendre en cette qualité.

LYDIE.

Qu'entends-je, ô juste Ciel !

ANSELME.

Ils vous ont dit encore
Qu'à quelque si haut poinct que ce bon-heur m'ho- [nore,
Je ne puis autrement encor l'avantager ?
Mes biens après ma mort se pourront partager;
Mais comme j'en ay peu, sa dot sera petite.

ERASTE.

Ne comptez-vous pour rien sa grace et son merite?
Ces rares qualitez, ces precieux tresors,
Dont le Ciel enrichit son esprit et son corps ?
En soy seule, elle apporte une richesse extréme,
Et je ne pretends d'elle autre dot qu'elle-mesme.

LYDIE.

Et puis asseurons-nous en la foy d'un amant;
Mais je pense veiller, et dors asseurément.

ANSELME.

Je croy, puis que sans fard il faut ouvrir nos ames,
Qu'il ne vous reste rien de vos premieres flammes;
Qu'Eroxene en un mot n'a plus l'authorité
Qu'on m'a dit qu'elle avoit sur vostre liberté ;
Quelque nouvelle amour dont le feu nous consume,
Nostre premier brasier aisément se r'allume,
Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur,
Et ce mal ne produit que hayne et que mal-heur.

ERASTE.

J'ay, pour me divertir d'une humeur sotte et vai- [ne,
Pris plaisir, il est vray, d'abuser Eroxene;
Mais, si jamais l'amour n'estoit victorieux
Par de plus dignes traits que par ceux de ses yeux,
Ce monarque absolu sur tout ce qui respire,
N'auroit pas bien avant étendu son empire.

LYDIE.

Et lasches, nous prisons un bien si peu constant,
Dont la perte et le gain se fait en mesme instant !

ANSELME.

C'est assez, elle est vostre, et d'un mesme lien
J'engage sous vos loix et son cœur et le mien.

ERASTE.

Et par ce cher present, vostre bonté me donne
Plus que la plus brillante et plus riche couronne.
Souffrez que j'aille offrir l'hommage que je doy
A la divinité dont j'adore la loy,
Et luy sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE.

Que ne puis-je arracher cette langue traistresse !

ANSELME.

Allons, nous prendrons jour pour la solennité
D'un joug si precieux à vostre liberté.

SCÈNE VII

LYDIE, *seule.*

O noire perfidie ! ô siecle ! ô monde immonde !
Source en crimes, en fraude, en miseres feconde !
Un theatre des jeux, et du sort, et du temps ;
Qui se peut garantir des lacs que tu nous tends ?
Triste objet de pitié, trop fidelle Eroxene,
Ou trop simple plustost, trop credule et trop vaine,
D'avoir cru posseder assez d'authorité
Pour obliger ce sexe à quelque fermeté ;
Un sexe, qui du nostre incessamment se jouë,
Plus changeant que le sort, moins stable que la rouë,
Et pour qui toutefois, malgré son changement,
Nostre sexe imbecille a tant d'attachement.
Fay maintenant estat des devoirs de ces traistres,
Si peu nos serviteurs, et si long-temps nos maistres;
Et dont, ou l'inconstance, ou la possession,
Du jour au lendemain éteint l'affection,
Si larges en sermens, si riches en promesses,
Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses ;
Qui mourans, languissans, et si pres de leur fin,
Ressuscitent le soir de la mort du matin.
Porter le coup mortel dans le sein d'Eroxene,
Est travailler, dit-il, pour la tirer de peine !
Que feras-tu, chetifve [1] ? et pour tant de douleurs,

1. Ce mot, qui ne se prend plus figurément que pour les affaires, s'entendait alors surtout pour les complots, les trames. Saint-Simon, qui avait tant de traditions de cette vieille langue, dit par exemple : « Il se *brassoit* une conspiration, connue à Vienne, tramée à Rome, et prête d'éclater à Naples. »

1. Le mot *chétif* s'employait souvent alors pour malheureux. C'é-

Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs ?
Jamais, jamais du sort les plus sanglans outrages
N'ont produit de sanglots, de desespoirs, de rages,
De troubles, de transports, ny de forcennemens [1],
Sensibles à l'égal de tes ressentimens !
T'imite qui voudra, ton mal me rendra sage.
J'éviteray l'écueil où j'ay veu le naufrage ;
Tous les charmes d'Amour auront beau me tenter,
Et qui m'attrapera, s'en pourra bien vanter.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GERONTE, VIEILLARD, HORACE, SON FILS, *vestus à la Turque.*

GERONTE.

Enfin, apres un long et penible voyage,
Si souvent menacé des vents et de l'orage,
(Grace à l'heureux Demon qui gouverne mon sort),
Je revois mon païs, et me retreuve au port,
En estat de te rendre, ô ma chere patrie,
Quand la Parque voudra disposer de ma vie,
De ces membres usez les cendres et les os,
Et remettre en ton sein ces funebres déposts.
Ne vois je pas Anselme ? O l'heureuse nouvelle !
Dont je vais réjoüir un amy si fidelle !
(*L'allant embrasser.*)
Anselme ! mais d'où vient qu'il détourne ses pas !
Quoy, mon plus cher amy ne me reconnoist pas ?
Et de Geronte Anselme a perdu la memoire !

SCÈNE II

ANSELME, GERONTE, HORACE.

ANSELME.

Vous, Geronte !

GERONTE.

Voyez !

ANSELME.

Hé Dieu, qui l'eust pu croire ?
A voir ce corps tremblant, et ce visage usé,
L'un et l'autre si vieil, si maigre et déguisé !
Qui vous a pu causer ce changement extrème ?

GERONTE.

Manger mal, boire pis, souvent coucher de mesme ;
Marcher incommodé, sans beste, et sans valet.

ANSELME.

A quoy ces habits turcs ? dancez vous un balet !
Portez vous un momon [1] ?

GERONTE.

Sans railler, je vous prie :
J'ay mangé, franchement, mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment ! en ce païs mange t'on les habits ?

GERONTE.

Oüy, mais l'on s'y plaist moins à railler ses amis.
Sçachez, qu'où la faim presse et la bource s'altere,
Il n'est rien de si dur que le corps ne digere ;
Pour vous, plus j'en confere avec mon souvenir,
Plus je voy que le temps vous a fait rajeunir ;
Et cette gayeté d'humeur et de visage
Cache aux yeux les plus fins la moitié de vostre âge :
Il n'est païs si sain, que son natal sejour.

ANSELME.

Baste, c'est me le rendre ; enfin, d'où le retour ?

GERONTE, *monstrant Horace.*

De racheter mon fils, ravy par des corsaires
Et fait le triste objet de quinze ans de miseres
Dans la fameuse ville où le grand Constantin
Avoit de l'Orient estably le destin.

ANSELME.

Vos bontez l'ont tiré d'une longue disgrace.

GERONTE.

Le sang m'y convioit.

ANSELME.

Vous l'appellez !

GERONTE.

Horace.

ANSELME, *l'embrassant.*

Le Ciel, mon cher Horace, apres ce long ennuy.....

GERONTE.

Il ne vous entend point, je vous reponds pour luy ;
Car il n'a jamais sceu sa langue naturelle ;
Je vous apporte au reste une bonne nouvelle.

ANSELME.

Quelle ? Que le Grand Turc n'arme point cette esté,
Ou veut faire alliance avec la chrestienté.

GERONTE.

Je dis bonne pour vous ; vostre femme Constance
(Hors le sensible ennuy qu'elle a de vostre absence),
En assez bon estat, peu devant mon depart,
Me vit, et me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O Dieu ! vous devez donc (si ce n'est raillerie)
Venir de l'autre monde, et non pas de Turquie !

GERONTE.

C'est bien un autre monde, où les chrestiens aux fers,
Haïs, persecutez, souffrent plus qu'aux enfers.

tait le *cadivus* latin, diminutif de *capticus*. Dans Oudin, *chétiveté* est mis pour misere.

1. Mot très-rarement employé, surtout au pluriel comme ici. Il est dans Desporte, au singulier et dans la *Médee* de Corneille (acte IV, sc. 5).

Et fuyez un tyran, dont le *forcennement*
Joindroit votre supplice à mon bannissement.

1. Mannequin de carnaval que des masques allaient porter de maison en maison, comme une offrande de *Momus*. Un des ballets les plus obscenes qui aient été dansés à la Cour, porte pour titre : *Le Balet des andouilles portées en guise de momons*, 1628, in-8.

ANSELME.

Ha, Geronte, raillons, mais non jusqu'à l'injure ;
Quel plaisir prenez-vous à r'ouvrir ma blessure,
Et me faire mourir par un second effort,
En me renouvellant la douleur de sa mort ?

GERONTE.

O la vaine douleur, et la plainte frivole !
Depuis trois ans, Anselme, est-ce un usage, à Nole,
De regretter la mort de qui se porte bien ?

ANSELME.

En est-ce un, chez les Turcs, de ne regretter rien,
Et d'une extravagance à nulle autre seconde,
Asseurer la santé de qui n'est plus au monde ?

GERONTE.

Qui vous a dit sa mort ?

ANSELME.

J'en suis trop informé ;
Et le temps et l'argent, qu'en vain j'ay consommé,
Pour un voyage exprès d'Ergaste et de Lelie,
Ne m'ont pu par leur soin recouvrer qu'Aurelie ;
Pour Constance, l'année a fait six fois son cours,
Depuis que le soleil a veu borner ses jours.

GERONTE.

Quoy qu'en mon occident j'ay la veuë excellente,
Je connois trop Constance, et sçay qu'elle est vivante ;
Et je dementirois, sur un sujet pareil,
Vous, Lelie, Aurelie, Ergaste et le Soleil ;
Pour vostre fille...

ANSELME.

Eh bien ?

GERONTE.

Sa mere la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir, de parler de la sorte,
Et vous viendriez à bout des esprits les plus forts.
Vous tuez les vivans, et r'animez les morts ;
Celle que vous sauvez, est en terre, et pourrie ;
Celle que vous tuez, aujourd'huy se marie ;
Et je dois à vous seul adjouster plus de foy,
Qu'à mes gens, qu'à mon fils, qu'à ma fille, et qu'à moy ?

GERONTE.

Je n'entreprendray pas d'éclaircir ces mysteres ;
Mais souvent les enfans en imposent aux peres,
Et pour tirer l'argent, qu'on leur veut épargner,
Vont quelquesfois bien loin, sans beaucoup s'eloigner.
Constance croit enfin le trespas d'Aurelie,
Et dans Constantinople on n'a point veu Lelie.

ANSELME.

Cette fameuse ville est donc, en vostre endroit,
Une seconde Nole où chacun se connoist.

GERONTE.

Non, je ne vous dy pas que ces lieux se ressemblent ;
Mais dans Saincte-Sophie, où les chrestiens s'assemblent
Pour l'office divin qui s'y fait avec soin[1],
Chacun fait connoissance, et s'assiste au besoin.
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre,

(*Foüillant en sa poche.*)

Qu'à mon soin, en partant, elle a voulu commettre ;
La doute où sans raison vous semblez insister
Me faisoit oublier de vous la presenter.
Tenez, en sçaurez-vous connoistre l'écriture !

ANSELME, *la baisant.*

O joye inesperée ! incroyable advanture !
Pour contester ce gage, il est trop precieux,
Et dementir sa main, est dementir ses yeux.

(*Il lit.*)

Helas ! quels sentimens d'amour et de tendresse !
Que direz-vous, Geronte ? excusez ma foiblesse :
Je ne puis refuser ces baisers, ny ces pleurs,
A ce crayon parlant de ses vives douleurs.
Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,
O cher et doux sujet de mon inquietude !
Ce reproche est injuste ; et le Ciel m'est temoin
Si j'ay manqué pour toy ny d'amour ny de soin.

GERONTE.

Et bien, vous rendrez-vous, après ce temoignage ?

ANSELME.

J'avois tort, je me rends, mais avec advantage ;
Et je gagne en perdant bien plus que je ne pers,
Si je puis de Constance un jour briser les fers ;
Mais si je m'obstinois, trouvez bon qu'Aurelie,
Quant à ce qui la touche, au moins me justifie.
Descendez, Aurelie.

GERONTE.

Oüy, faites-la moy voir ;
Outre que mon retour m'oblige à ce devoir,
Vous pourrez voir encor, par nostre conference,
Si ce que j'ay cru d'elle est contre l'apparence,
Et si j'avance rien contre la verité.

ANSELME.

Non, je ne vous tiens pas en cette qualité ;
J'aurois soupçon plustost d'Ergaste ou de Lelie.

SCÈNE III

AURELIE, ANSELME, GERONTE, HORACE.

AURELIE.

Que voulez-vous, mon pere ?

ANSELME.

Approchez, Aurelie.
Cet amy de Turquie, aujourd'huy de retour,
M'apprend que vostre mere y respire le jour.

AURELIE, *bas.*

Voicy l'instant fatal d'où dépendoit ma perte ;
Nostre art est éventé, la fourbe est découverte ;
Je ne sçay qu'avoüer, ny que nier aussi.
Que diray-je ? Ha ! qu'Ergaste au moins n'est-il icy ?

ANSELME.

Vous ne respondez rien ?

AURELIE.

Helas ! ce nom de mere
Renouvelle en mon cœur une douleur amere,
Qui me ferme la bouche et m'étouffe la voix ;
Ha ! si pour la revoir seulement une fois

1. M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 381, ne laisse point passer ces vers étranges, où il est parlé de Sainte-Sophie, devenue mosquée, comme si c'était encore une église.

Et lui verifier cette fausse nouvelle,
Il ne falloit qu'offrir le sang que je tiens d'elle !
Avec quel doux plaisir je quitterois le jour !
Et par un acte sainct de devoir et d'amour,
Soit au fer, soit au feu, soit au poison reduitte,
Mourant, reproduirois celle qui m'a produitte,
Et vous redonnerois, par un mal-heur si doux,
Celle qui souffrit tant pour me donner à vous !
(*A Geronte.*)
Qui vous a dit encor ces frivoles nouvelles ?

GERONTE.

Deux yeux dont je reponds, et qui me sont fidelles.

AURELIE.

On respond aisément, où rien n'est à risquer ;
Mais vos temoins sont vieux, et prests de vous manquer.

GERONTE, *la regardant attentivement.*

Vous avez bien raison, ne les pouvant seduire,
De les rendre suspects, car ils vous peuvent nuire.

AURELIE.

C'est qu'ils sont dangereux, et pleins de tant d'attraits,
Que l'on a grand sujet d'en redouter les traits.

GERONTE.

Quand soixante soleils ont tourné sur nos testes,
Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquestes.
Je sçay bien que l'amour veut plus d'égalité ;
S'ils vous peuvent blesser, c'est par la verité.

AURELIE.

Pourquoy? quel interest puis-je avoir de la craindre?

GERONTE.

L'interest de tromper, de fourber, de bien feindre.

AURELIE.

Moy fourber, imposteur !

GERONTE.

Je n'imposeray rien.
Ne m'avez-vous point veu? considerez-moy bien.

AURELIE.

Ce visage vrayment est fort considerable ;
O le mauvais bouffon, et le fol desplorable !

GERONTE.

Quand une fourbe esclatte, on s'emporte aisément,
Et la confusion oste le jugement ;
Mais je la convaincray mieux que vous ma folie ;
Osez-vous, dites-moy, passer pour Aurelie ?

AURELIE.

Quoy ? vostre sang, mon pere, et vostre affection,
Ne s'offencent-ils point de cette question ?

GERONTE.

J'ay bien sceu qu'à ce mot je vous mettrois en peine,
Et ceste question est pour vous une gesne ;
Aussi, par quelle audace, usurpez-vous chez luy
La qualité, le nom, et la place d'autruy?
Vous qui, simple servante en une hostellerie,
Dans Venise.....

AURELIE.

O mon pere !

GERONTE.

Attendez, je vous prie ;
Sous le nom de Sophie appelliez les passans ?

AURELIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le sens ?

ANSELME.

Dieux !

GERONTE.

Et quoy qu'en effet, et si jeune et si belle,
Nous mettiez le couvert, apportiez la chandelle ;
Teniez prests, et nos lits, et nos habillemens.
Il n'en faut point rougir, vous sçavez si je mens.
Ne connoissez-vous pas Tyndare ?

AURELIE.

Quel Tyndare ?

GERONTE.

C'est que je parle arabe, ou chinois, ou tartare ;
Ou vous pouviez servir dedans une maison,
Sans en connoistre l'hoste, et sans sçavoir son nom !

AURELIE.

Vous peut-il divertir par cette extravagance ?

GERONTE.

Vous peut-elle fourber avec cette arrogance ?
Elle qui dans Venise, un mois entier et plus,
Affligé que j'estois d'un bras presque perclus,
M'a servy chez Tyndare.

ANSELME.

Et s'appelloit ?

GERONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous estes mépris, son nom est Aurelie ;
Mais leur rapport peut-estre a produit cette erreur.

AURELIE, *en colère.*

Souffrez.....

ANSELME.

Non, contenez vostre jeune fureur.

AURELIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture ?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la nature ;
Quelque dol specieux, qui la puisse assaillir,
Le sang est trop bon juge, et ne sçauroit faillir.

GERONTE.

Ainsi donc, vous croyez quand on vous dissimule,
Et quand on vous dit vray, vous estes incredule.

ANSELME.

Je croy mon serviteur, et mon sang, et mon fils.

GERONTE.

Ne me reputez plus du rang de vos amis ;
Ou croyez-moi blessé d'une folie extrême
Si vous n'estes trompé, d'eux, d'elle, et de vous-même ;
Quelque trame s'ourdit, prevenez-en l'effet,
Et craignez.... Voyez-vous quel signe elle me fait ?

AURELIE.

Moy signe, infame traistre ! Ha Dieu, je desespere
De devoir par respect contenir ma colere ;
Et n'estre pas d'un sexe, où de ta trahison,
Aux despens de mon sang je pusse avoir raison !
Faut-il qu'un scelerat impunément m'affronte !
(*Elle rentre.*)

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez ; et vous, Geronte,
Laissant ce different pour une autre saison,
Venez vous délasser, et prenez ma maison ;
Attendant.....

GERONTE.

Je ne puis, permettez-moy de grace
De voir quelqu'un des miens.

ANSELME.

Laissez-nous donc Horace,
Tant qu'on soit prest chez vous à vous bien rece-
[voir.

GERONTE.

Je le veux. *Mem.* (*Il parle à Horace.*)

HORACE.

Bel fem.

GERONTE.

Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE IV

ANSELME, HORACE.

ANSELME.

O rencontre à la fois et propice et fatale !
Quelle confusion à la mienne est égale !
Quand je croy que Constance a perdu la clarté,
Je reconnois sa main qui prit ma liberté ;
Et si j'ay d'Aurelie observé le visage,
Il ne rend pas pour elle un heureux temoignage ;
Et dans ses changemens a mal dissimulé ;
Joint qu'Ergaste est un fourbe entre tous signalé,
Qui peut pour mon argent m'en avoir fait à croire ;
Et qui plus il m'attrape, et plus il en fait gloire ;
En debauche Lelie, et croy bien reüssir ;
Mais s'il faut..... Les voicy, je m'en veux éclaircir.

SCÈNE V

LELIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, *à Lelie.*

Ne vous hastez point tant, c'est pour toute la vie ;
Et deux nuits vous feront en passer vostre envie.

ANSELME.

Qu'est-ce ?

ERGASTE.

Il vous veut presser, et treuve que ce soir
Est un terme trop long pour un si cher espoir.

ANSELME.

Peu de temps reglera l'amour qui vous transporte.
(*A Ergaste.*)
Mais vien-ça, qui t'a dit que ma femme estoit morte ?
Quand à Constantinople as-tu porté tes pas ?
Tu t'accuses, perfide, en ne repondant pas ;
Qui hesite est surpris, et medite une excuse.

LELIE.

Ergaste, et viste, un mot, un détour, une ruse !

ERGASTE.

Adieu mon personnage !

LELIE.

Et tost !

ERGASTE.

J'ay beau rêver,
Si vous ne me soufflez, je ne puis l'achever.

LELIE.

Dieux ! que feray-je ? Ergaste à bout de son adresse !

ERGASTE.

Source d'infirmitez, déplorable vieillesse !
Plus je veux penetrer tes abysmes profonds,
Plus je te considere, et plus je me confonds ;
Comme un logis tombant accable qui l'habite,
Tu fais qu'avec le corps l'esprit se debilite ;
Que le temps avec l'âge emporte la raison,
Et que l'hoste renverse avecque la maison.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin ?

ERGASTE.

Que vostre défiance
Fait que vous avez trop et trop peu de creance ;
Et que cette foiblesse est un effet du temps,
Qui pour nostre malheur marque vos derniers ans :
Qui vous fait croire autruy contre nostre parole ?
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon frivole ?

ANSELME.

Geronte, un mien amy.

LELIE.

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui de Constantinople arrivé de ce pas,
Pendant un tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,
M'a laissé ce sien fils racheté des corsaires,
M'asseure d'avoir veu Constance à son depart,
Et de plus, m'a rendu cet écrit de sa part ;
Dit qu'il n'a rien au vray pu sçavoir d'Aurelie ;
Mais qu'elle la croit morte.

LELIE.

O fortune ennemie !
Qui jusques en Turquie as esté susciter
Des moyens et des gens pour nous persecuter !

ANSELME.

Et soustient qu'à Venise, en une hostellerie...

LELIE.

Dieux !

ANSELME.

Il a veu servir, sous le nom de Sophie,
Celle qui d'Aurelie usurpe icy le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit ! j'ay tort, s'il a raison ;
Mais il est bien aisé de vous faire paroistre
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'estre ;
Et je veux que son fils vous demeure d'accord.

ANSELME.

De quoy ?

ERGASTE.

Que j'ay raison, et que Geronte a tort.
(*A Horace.*)
Vien-ça, ne nous mens point, sur quelle conjecture
Ton pere avance-t-il cette noire imposture ?

Voyez-vous qu'il se trouble, et dit, en se taisant,
Que son pere est un traistre, un fourbe, un medisant?

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, et ne te peut répondre.

ERGASTE.

Et bien luy parlant turc, je sçay bien le confondre.
Cabrisciam[1] *ogni Boraf, embusaim Constantinopola?*

LELIE.

O rare, ô brave Ergaste!

HORACE.

Ben Belmen, ne sensulez.

ANSELME.

Et bien que veut-il dire?

ERGASTE.

Qu'en vous en imposant son pere a voulu rire;
Qu'il est d'humeur railleuse et n'a jamais esté
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t-il donc racheté?

ERGASTE, *à Horace.*

Carigar camboco, ma io ossansando?

HORACE.

Bensem, Belmen.

ERGASTE.

A Lipse en Negrepont.

ANSELME.

O teste vieille et folle!
Sçachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

Ossansando, nequei, nequet[2], *poter lever cosir Nola.*

HORACE.

Sachina, Basumbasce, agrir se.

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer, sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie, et la franche sottise!
De venir de si loin, et si mal à propos,
Rire aux dépens des morts et troubler leur repos!
Quel siecle, quelles mœurs, et quelle frenesie!

ERGASTE.

Il faudroit faire un monde à vostre fantaisie!
N'est-ce pas de tout temps, et non pas d'aujourd'huy,
Que tousjours quelque fou rit aux dépends d'autruy?
Au reste, en Negrepont, c'est un art ordinaire,
D'imiter l'écriture, et de la contrefaire,
Et s'en estant instruits, ils peuvent aysément,
Ou pour en éprouver le divertissement,
Ou pour tirer de vous quelque reconnoissance,
Avoir falsifié la lettre de Constance.

1. Molière, qui avait joué cette pièce, et bien d'autres de Rotrou (V. *la notice*), s'est souvenu de ce passage. C'est avec le turc d'Ergaste qu'il a fait une partie du latin de Sganarelle. Ce *cabrisciam* se retrouve à la scène IV du second acte du *Médecin malgré lui* : « *Cabricias* arci thuram, catalamus, etc. »

2. Ce turc est encore, à quelques différences près, le latin de Sganarelle dans la même scène : « Ossabondus, nequei, nequer, etc. »

ANSELME.

J'ay cru qu'il avait beu; ses yeux étincellants,
Sa face enluminée, et ses pas chancelants,
Sembloient tacitement en rendre temoignage;
Le feu sembloit sur tout luy sortir du visage;
Et le vin qu'il souffloit m'a porté jusqu'au nez.

ERGASTE, *à Horace.*

Je le sçauray bien-tost. Vien-ça.
Siati cacus naincon catalai mulai?

HORACE.

Vare hecc.

ERGASTE.

Vous devinez.
Il dit qu'ils sont entrez dans une hostellerie,
Où, trinquant à l'honneur de leur chere patrie,
Et d'un peu de bon temps regalant leurs esprits,
Son pere en a tant pris, qu'il s'en est treuvé pris;
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême,
Et ne pouvoit porter, ny son vin, ny soy-mesme.

ANSELME.

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos?

ERGASTE.

Oüy, le langage turc dit beaucoup en deux mots[1].

LELIE.

O tres-illustre Ergaste! esprit inimitable!
Sans toy nostre ruine estoit inevitable.

ANSELME.

Il vouloit rire enfin, et j'attends son retour
Pour luy rendre la piece et pour rire à mon tour.
Ameine Eraste icy; va tost. Et vous, Lelie,
Allez voir Eroxene, et disposez Orgye
A consentir ce soir le succez de vos vœux.

ERGASTE, *s'en allant.*

La deffaite est plaisante, et la dupe en vaut deux!

SCÈNE V

GERONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voila.

GERONTE.

Grace au ciel, à mes souhaits prospere,
Ayant passé chez moy, j'ay rencontré mon frere,
Qui, me sollicitant d'accepter son logis,
M'oblige à revenir pour reprendre mon fils;
J'en usois librement; excusez je vous prie.

ANSELME.

Geronte, un mot de grace : apprend-on, en Turquie,

1. Tout ce passage, sans que jusqu'à présent aucun commentateur en ait fait la remarque, a été repris par Molière dans le *Bourgeois gentilhomme*, à la scene VI de l'acte III, où Cléonte se donne pour le fils du Grand Turc :

« CLÉONTE : *Bel-Men.*

« COVIELLE : Il a dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

« M. JOURDAIN : Tant de choses en deux mots!

« COVIELLE : Oui. La langue turque est comme cela. Elle dit beaucoup en peu de paroles. »

Ou dans le cabaret, à jouër ses amis?

GERONTE.

En l'un ny l'autre lieu, je ne l'ay point appris;
Ce n'est point mon humeur.

ANSELME.

Non ; ma fille servante,
Un voyage en Turquie, et ma femme vivante.
Tout ce conte à plaisir est une verité !

GERONTE.

Je ne fais point de conte, et n'ay rien inventé.

ANSELME.

Vous avez, dittes-vous, veu Constance en Turquie?
Vous osez soustenir, qu'Aurelie est Sophie!
Vous parlez de Venise! Et vous avez le front,
N'ayant qu'esté par mer de Nole en Negrepont,
De dire.....

GERONTE.

En Negrepont! O Dieu, la vaine fable!

ANSELME.

Vostre fils, qui l'a dit, n'est donc pas veritable?

GERONTE.

Quoy, sans sçavoir la langue, il peut vous l'avoir dit?

ANSELME.

Il nous a parlé turc, que mon valet apprit,
Sejournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GERONTE, *à Horace.*

Soler?

HORACE.

Man.

ANSELME.

Et bien plus (chose à vostre age infame)
Que vous avez tantost treuvé le vin si bon,
Que vous n'en avez pas oublié la raison,
Mais en la faisant trop, l'avez bien égarée;
Vos discours m'en estoient une marque asseurée.

GERONTE.

Dieu! qu'entends-je? (*A Horace.*)
Jerusalas, adhuc moluc acoceras maristo, riscelei, huri havete carbulach.

HORACE.

Eracercheter bitadam buledi, benselmen, ne sulodij.

GERONTE, *à Anselme.*

Croyez que vostre serviteur
Doit estre un maistre fourbe, un insigne affronteur!

ANSELME.

Que vous dit-il encor?

GERONTE.

Qu'il n'a pu rien comprendre
A ce qu'un de vos gens luy vouloit faire entendre.

ANSELME.

M'auroit-il attrappé? Le traict seroit subtil!
Mais s'il ne l'entendoit, que lui répondoit-il?

GERONTE, *à Horace.*

Acciam sembiliir bel mes, mic sulmes?

HORACE.

Acciam bien croch soler, sen belmen, sen croch soler [1].

GERONTE.

Qu'il ne l'entendoit point, et croy que son langage
N'estoit qu'un faux jargon qui n'est point en usage.
Croyez encore un coup qu'il est un faux vaut-rien,
Un fourbe, un archi-fourbe, et gardez-vous en bien.
Je vous suis inutile, et vais treuver mon frere.
Adieu.

ANSELME.

Jusqu'au revoir, le Ciel vous soit prospere.

GERONTE, *à Horace, s'en allant.*

Ghidelum anglan Cic!

HORACE, *le suivant.*

Ghidelum Baba!

SCÈNE VI

NSELME, *seul.*

De leurs filets, enfin, je n'ai pu m'affranchir.
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir;
Avec mes cheveux gris, avecques ma vieillesse,
Je treuve que je perds et finance et finesse;
Et duppé que je suis, interdit, et confus,
Perdant encor le sens, ne perdrois gueres plus.
Ils m'ont tous affronté, chacun d'eux y conspire;
Mais si je ne m'en vange, ils auront lieu d'en rire;
Et sur tout on verra rougir de mon affront,
Les espaules d'Ergaste, aussi bien que mon front.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

ERGASTE.

Grace au Ciel, la tempeste enfin s'est appaisée,
Ce vent impetueux s'est reduit en rosée:
Et j'ay de vostre sort avec art redressé
L'edifice penchant, et presque renversé.

LELIE.

Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,
Et d'une ame ingenuë, a pensé tout détruire;
Mais ton langage turc en a paré le coup.

ERGASTE.

Une fourbe à propos quelquesfois vaut beaucoup.
Je ne sçay quel genie, en ce besoin extreme,
Me dictoit un jargon que j'ignore moy-mesme;
Mais je suis asseuré que je ne luy parlois,
Persan, turc, esclavon, arabe, ny chinois,
Et que s'il m'eust enquis du chemin de Turquie,

1. Molière, qui s'était souvenu du *Bel men* d'Horace, dans le passage cité tout à l'heure, se souvient du reste dans la scene v du même acte du *Bourgeois gentilhomme* :
« COVIELLE : *Acciam croch, soler...* »

J'eusse esté bien meslé dans ma geographie;
J'eusse bien veu du monde et, sans sçavoir par où,
Arpenté le Jappon, l'Egypte et le Perou.
Enfin! Mais qu'est-ce-cy? Cette femme, à sa mine,
Doit de Turquie encore estre une pellerine;
Je croy que le Grand Turc, né pour nous tourmen- |ter,
Les envoye à dessein pour nous persecuter.

SCÈNE II

CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

CONSTANCE, *vestuë à la turque.*

Obligez-moy, Messieurs, de me tirer de peine,
Anselme est-il vivant?

ERGASTE.

Ma doute n'est point vaine;
Les Turcs sont aujourd'huy déchainez contre nous.

LELIE.

Il se porte fort bien. Que luy desirez-vous?

CONSTANCE.

Et Lelie, un sien fils?

LELIE.

Mieux encor que son pere.

CONSTANCE.

Qu'avec juste raison, ô Ciel, je te revere,
Et que je suis tenuë à ta rare bonté!

LELIE.

Quel sort vous interesse encore en leur santé?

CONSTANCE.

Helas! j'ay grand sujet d'en paroistre ravie.

ERGASTE.

Ne voila pas encor des traits de la Turquie!
Ce mal-heureux païs, si fatal aux chrestiens,
Si fertile en tous maux, si sterile en tous biens!
Quel bon office enfin ont-ils lieu de vous rendre?
Et quel est vostre nom? ne pouvons-nous l'appren- |dre?

CONSTANCE.

Ma venuë à tous deux importe au dernier poinct;
Mais c'est un interest qui ne vous touche point.

LELIE.

Plus que vous ne pensez, puis que je suis Lelie.

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Lelie! à qui le sang d'un si cher nœud me lie!
L'heureux fruict de mes vœux, de mon lit, de mon |flanc!
Lelie, enfin! mon fils, et le sang de mon sang!

ERGASTE.

Voicy le coup fatal qui nous met hors d'escrime!
Et nous voila tombez d'un gouffre en un abysme!

LELIE.

Quoy! vous estes ma mere! O dure loy du sort!
Qui mesles l'amertume à cet heureux transport,
Et dont l'ordre fatal veut que dans la nature
On ne gouste jamais de douceur toute pure!
En recouvrant un bien qui m'est si precieux,
Je perds le plus grand bien que je tenois des cieux;
Pour voir ma mere, helas! j'eusse exposé ma vie,
Et voudrois, la voyant, qu'elle me fust ravie:
Ce m'est un desespoir sensible au mesme poinct,
Que l'ennuy de la voir et de ne la voir point.
Quoy! vous estes Constance?

CONSTANCE.

Oüy, cette infortunée
Qui croyoit aujourd'huy sa misere bornée,
Et qui, par la froideur dont vous la recevez,
Voit ses malheurs changez, et non pas achevez.
Quel temps, injuste sort, terminera ta rage,
S'il ne luy suffit pas de seize ans de servage,
S'il faut qu'apres des fers portez si constamment,
La liberté pour moy soit encore un tourment!
Ne puis-je apprendre au moins l'ennüy qui vous |possede,
Afin que, le causant, j'en cherche le remede?
Le mal me sera doux, d'où naistra vostre bien,
Et, pour vostre repos, j'altereray le mien!

LELIE.

Je ne puis declarer mon ennuy sans l'accroistre,
Et mon seul desespoir vous le fera connoistre.
Entrez, ma chere mere, il est plus qu'à propos
Qu'à seize ans de travail succede le repos;
Mais, vous en souhaittant, moy-mesme je m'en pri- |ve,
Vous me mettez aux fers, cessant d'être captive;
Vous revenez à Nole, et vous m'en bannissez;
Entrant en la maison, enfin vous m'en chassez.

CONSTANCE.

Croyez qu'il n'est pour moy servage si sensible
Que celuy que j'aurois de vous estre nuisible:
Je puis encor souffrir les maux que j'ay souffers,
Et retreuver les lieux où j'ay laissé mes fers.

LELIE.

En vous le declarant, je perdrois vostre estime
Et, coupable envers vous, n'ose avoüer mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfans blessent legerement;
Une larme, un souspir, les efface aisement.

LELIE.

Si, loin de m'en haïr et de m'estre contraire,
Je pouvois esperer vostre aide envers mon pere,
Je vous avoüerois tout; mais, helas!

CONSTANCE.

Point de mais;
Rien ne peut alterer ce que je vous promets;
Je ne reserve rien, et je seray ravie
De vous pouvoir servir aux depens de ma vie.

LELIE.

O rare excez d'amour, et qui ne m'est point dû!
Je vous parleray bas, de peur d'estre entendu.
(*Il luy parle à l'oreille.*)

ERGASTE.

Plus je rumine enfin contre cette disgrace,
Plus ma foible raison s'egare et s'embarasse:
J'en examine tout, et par tout je n'y voy
Que du mal pour Lelie, et du peril pour moy;
Rien ne peut garantir mes mains ou mes espaules,

Du malheur de la rame[1], ou de celuy des gaules ;
Apres tant d'accidens survenus pour un jour,
Je renonce au mestier de conseiller d'amour,
Et ne me puis assez promettre d'industrie
Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie ;
Tousjours, au pis aller, quelques coups de baston
Ou quelque an de galere en feront la raison.

CONSTANCE.

Dieux ! Et c'est là d'où naist vostre melancolie !
Si je dis qu'en effet Sophie est Aurelie,
Serez-vous satisfait ?

LELIE.

Vous me rendrez le jour,
Que, sans cette faveur, m'ostoit vostre retour.

CONSTANCE.

Vostre hymen l'admettant dedans nostre famille,
Dès à present, mon fils, je la tiens pour ma fille :
Helas ! ignorez-vous les tendres sentimens
Des meres pour leurs fils, et pour leurs fils amans !
Et leurs soins assidus pour eux envers leurs peres ?

ERGASTE.

O la divine femme ! ô rare honneur des meres !
Il est donc à propos de la voir du mesme œil,
Et de la recevoir avec le mesme accueil
Qu'on pourroit esperer pour vostre fille mesme.

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ny grand, ny mon adresse extreme ;
Mais outre que mon sexe, à franchement parler,
Est plus sçavant que l'autre à bien dissimuler,
Pour servir à son sang, il n'est point d'avanture
Où l'art puisse employer tant d'art que la nature.
Entrons, et vous verrez que pour vostre repos
Je sçauray faire, dire, et me taire à propos.

ERGASTE.

Pour ne rien hazarder, n'entrez point que Sophie,
Par mes instructions amplement advertie,
Ne se soit preparée à feindre avecques vous.
Je feray cependant descendre vostre espoux.

LELIE.

Fay donc.

SCÈNE III

LELIE, CONSTANCE.

LELIE.

C'est à present que le sang me convie,
O flambeau de mes jours et source de ma vie,
A m'abandonner tout à l'aymable transport
Que l'amour ne m'a pu permettre à vostre abord !
Et certes je puis dire, apres cette avanture,
Que je suis moins à vous par les droicts de nature
Que par l'étroit lien et l'obligation
Que produit cet excez de vostre affection ;
Qu'en me donnant la vie et le jour qui m'éclaire
Vous vous acquistes moins le titre de ma mere,
Qu'en me les conservant, et qu'en m'ostant l'ennuy
Qui (sans vostre faveur) m'en privoit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Cette faveur, mon fils, est peu considerable,
Puis que vous obliger est m'estre favorable.

SCÈNE IV

ANSELME, CONSTANCE, LELIE.

ANSELME, *embrassant Constance*.

Cher tresor, de mon cœur tant de fois desiré,
Chaste moitié d'un tout si long-temps separé ;
Constance, aimable objet de ma constance extreme,
Est-ce vous, ma chere ame ? ou bien suis-je moy-[mesme ?
Oüy, c'est vous, oüy, mon cœur reconnoist son vain-[queur,
Au cher pourtraict qu'amour m'engrave[1] dans le [cœur.

CONSTANCE.

O Dieu ! quel interest on tire de sa perte,
Apres l'avoir pleurée, et qu'on l'a recouverte !
Le bien de vous revoir a pour moy des appas
Que je crains de songer[2], et ne posseder pas.

ANSELME.

Mon transport par les pleurs vous tesmoigne les [charmes.

CONSTANCE.

Et par mes pleurs aussi je réponds à vos larmes.

ANSELME.

Deserts tousjours de glace et de neige couverts,
Froids et tristes jouëts des rigueurs des hyvers,
Pologne, où je vivois separé de mon ame,
Helas ! que ton sejour fut fatal à ma flamme !
Qu'à tort je voulus voir cet objet de mes vœux
Sous les mornes climats de ton sein froidureux[3] !
Et que l'effet trop prompt de vostre obeissance
M'a cousté de sanglots, ô ma chere Constance,
Depuis que les rapports d'Ergaste et de mon fils
(Pour vostre liberté, par mon ordre commis)
M'apprirent (contre l'heur que le Ciel me r'envoye)
La fin de vostre vie et celle de ma joye !

CONSTANCE.

Ils purent en Turquie apprendre mon trespas,
Et, trompez les premiers, ne vous abusoient pas ;
Puis que le sort, qui mist ma franchise en com-[merce,
Voulut qu'assez long-temps je fusse esclave en [Perse,
D'où le bruit de ma mort chez les Turcs s'épandit,

1. Sur les galères, où l'on faisait ramer les condamnés alignés en espalier. Une condamnation au bagne s'appelait pour cela un brevet d'espalier. Regnard s'en est souvenu dans ces vers du *Joueur* (acte I, sc. 10) :

> Et l'on ne vous a pas fait présent en galere
> D'un *brevet d'espalier*...

1. Se disait au figuré, comme ici, plutôt que *graver*, son équivalent. Ainsi Montaigne dit : « Ces discours... bien avant engravés au cœur. »

2. De voir en *songe*, s'employait bien peu dans ce sens actif.

3. Mot de l'école de Ronsard, qui a dit dans ses *Amours*, au 16[e] sonnet :

> L'amour me brûle et l'hiver froidureux.

L'Académie, et d'après elle l'abbé Feraud, l'ont conservé dans leurs dictionnaires, mais en lui donnant à tort le sens de *frileux*.

Tant que ce mesme sort de nouveau m'y rendit.

LELIE.

La verité, mon pere, enfin nous justifie.

ANSELME.

Elle est trop manifeste, appelez Aurelie ;
(*Lelie sort.*)
Il est juste qu'ayant partagé nostre ennuy,
Elle ait part au bon-heur qui le suit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Aurelie en ces lieux ! ô bonté souveraine !
Que du sort ton amour me repare la haine !

ANSELME.

Quelle heureuse advanture a pu rendre à mes yeux,
Apres seize ans d'absence, un bien si precieux ?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs la déplorable histoire
Veut, et beaucoup de temps, et beaucoup de me-
[moire ;
Je ne puis à present que vous dire en deux mots,
Que le Ciel, dont les soins veilloient pour mon repos,
A voulu que Selim, à qui je fus venduë,
En faveur d'une charge ardemment pretenduë,
De maistre du serail, ou Bostamgirassy [1]
(Où ses pretentions ont enfin reüssy),
A tous ses serfs chrestiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel poinct, juste Ciel ! ton soin nous favorise !
(*Aurelie entre avec Ergaste et Lelie.*)
Approchez-vous, ma fille ; oh ! comme, à cet abord,
Le sang fait son office en ce commun transport !
(*Elles s'embrassent.*)
Quel heur passe aujourd'huy celuy de ma famille !

SCÈNE V

AURELIE, ANSELME, CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

AURELIE.

Quoy ! ma mere, c'est vous ?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chere fille !
Quoy ! l'œil qui tant de fois pleura vostre trespas
Vous retrouve aujourd'huy plaine de tant d'appas !
Et ce beau corps enferme encor cette belle ame !

LELIE.

Elle feint bien, Ergaste !

ERGASTE.

O Dieu, l'habille femme !

AURELIE.

Ha ! qu'il est vray qu'un bien ardemment desiré
Nous est d'autant plus cher, qu'il est moins esperé !
Quel doux plaisir succede à ma melancolie ?
J'ignore, à ce transport, si je suis Aurelie.

CONSTANCE.

Je n'ay treuvé mes maux ny mes fers importuns,
Tant qu'avec vous, ma fille, ils m'ont esté com-
[muns ;
Mais vostre eloignement me fit sentir mes peines,
Et connoistre à mes bras le fardeau de mes chaines !

ERGASTE, *à Lelie.*

Peut-elle avec tant d'art laisser aucuns soupçons ?
Je n'en fais point le fin, j'en prendrois des leçons.

CONSTANCE.

Quelle adventure enfin, à mes vœux si prospere,
Quand je vous croy si loin, vous rend chez vostre
[pere ?

ANSELME.

Pour de si longs travaux il faut de longs discours,
Et, pour vous tout conter, des jours seroient trop
[courts.
Entrons, ma chere femme ; amenez-la, Lelie ;
Pour presser le disner, j'entre avec Aurelie.

SCÈNE VI

ERGASTE, CONSTANCE, LELIE.

ERGASTE.

Je croyois sçavoir feindre, et m'en escrimer bien ;
Mais j'avouë aujourd'huy que je n'y connois rien,
Et qu'il faut que mon art le cede à vostre adresse :
Madame, les effets ont passé la promesse ;
Et voyant vos transports, moy-mesme j'ay douté
Si vostre feinte estoit, ou feinte, ou verité.

LELIE.

A voir de quel abord vous l'avez accueillie,
Le plus judicieux eust crû voir Aurelie !

CONSTANCE.

Il en eust eu raison, puis qu'elle est vostre sœur,
Et que ces sentimens d'amour et de douceur
Ne partent point, mon fils, d'un cœur qui dissi-
[mule.

LELIE.

O Dieu, que dittes vous ?

ERGASTE.

Estes-vous si credule ?
Et ne voyez vous pas que, pour nous signaler
Et sa rare industrie, et l'art de l'étaler,
Elle voudroit encor, par cette adresse extreme,
Vous tenir en suspens, et vous tromper vous mesme,
Comme on voit au theatre un excellent acteur
Rendre un ouvrage feint douteux à son autheur ?

CONSTANCE.

Je voudrois vous mentir, mais je ne le puis faire.

LELIE.

Quoy ! Sophie est ma sœur ?

CONSTANCE.

Comme moy vostre mere.
Le flanc qui vous porta fut son premier sejour,
Comme il vous mit au monde, il luy donna le jour.

LELIE.

O deplorable effet de ma triste fortune,
Qui ne sçait m'obliger que pour m'estre importune ;
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortunez,
Dont les plus chers presens me sont empoisonnez ;
Qui, sous couleur d'hymen, me rend, par un inceste,
Le succès de mes vœux detestable et funeste !

1. Ceci n'est plus autant du turc de fantaisie. C'est, un peu écorché, le mot *Bostandji-Baschi*, qui designe en effet le chef des gardes du sérail à Constantinople.

Estrange evenement d'un bon-heur si parfait !
Quel supplice assez grand expiera mon forfait ?
Quoy ! je puis estre (ô tache à vostre sang infame !)
Et mary de ma sœur, et frere de ma femme !
Pere de mes neveux, oncle de mes enfans !
Et vostre gendre, enfin, est sorty de vos flancs !

CONSTANCE.

Ayant cru contracter un hymen legitime,
Vous n'avez point peché, l'erreur n'est pas un crime,
Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,
Pourveu qu'à l'advenir vous n'en abusiez pas.

LELIE.

Incroyables plaisirs, felicité passée,
Ne conserver de vous que la seule pensée !
Te bannir de mon ame, ô chere passion !
Renoncer au bon-heur de ta possession !
Te perdre ! te quitter, ô ma chere Aurelie !
Ha, perdons, renonçons, quittons plustost la vie !

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir assez d'autres beautez,
Pour changer vos liens, si vous ne les quittez.

LELIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie
Sans changer Aurelie en une autre Aurelie.
Je doute quel des deux est moins m'assassiner,
Ou de la retenir, ou de l'abandonner;
Et ce m'est une peine egalement cruelle,
Que de vivre avec elle, et de vivre sans elle.
Oh ! que l'esprit humain discourt ignoramment [1],
Lors que son seul instinct conduit son jugement !
Mon cœur surpris d'abord et ma raison esmeuë
Ne purent discerner, à sa premiere veuë,
Les mouvemens du sang d'avecques ceux d'amour,
Et cet aveuglement me coustera le jour.
Je ne puis accorder mon sang avec ma flamme :
Je recouvre une sœur, et je perds une femme;
Et toy, divine sœur, par cet evenement,
Tu recouvres un frere, et tu perds un amant;
Mon sang à mon amour fait un juste reproche:
Si je te l'estois moins, je te serois plus proche ;
Tu m'es trop, et trop peu, mon mal naist de mon bien,
Et tu m'es tant, enfin, que tu ne m'es plus rien.
Quel conseil dois-je suivre, en ce desordre extreme ?
De vous quitter ma mere, et me quitter moy-mesme,
Puis que me separer d'un bien qui m'est si cher,
Est à moy-mesme, helas ! moy-mesme m'arracher.
Souffrez-moy sans regret hors de vostre famille,
En vous ostant un fils, je vous rends une fille,
Et, par la triste loy qui condamne mes feux,
Vous ne pouvez sans crime y souffrir qu'un des deux.

CONSTANCE.

O sort, pourquoy m'as-tu, sous espoir d'allegresse,
Fait remplir ma raison d'opprobre et de tristesse !
Rends moy plutost, cruel, les maux que j'ay soufferts.
O funeste franchise, et regrettables fers !

1. Vieux mot, qu'on aurait peut-être dû garder, mais qui s'est perdu apres Bossuet et Bayle, qui l'employa l'un des derniers. Il avait parfois une grande force ; ainsi dans cette phrase des *Variations* de Bossuet : « Il... confond *ignoramment* le vrai et le faux. »

ERGASTE.

Madame, entrez, de grace, et craignons que son pere,
N'apprenne un accident à ses vœux si contraire ;
Je sçauray l'arrester. (*Elle entre.*)

SCÈNE VII

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

Adieu, toi dont le soin
M'a si souvent esté si propice au besoin ;
Le sort à mes malheurs adjouste l'impuissance
D'en produire les fruits par ma reconnoissance ;
Mais si le souvenir joint à l'affection
Acquitte en quelque sorte une obligation,
Croy que tu ne me peux blasmer d'ingratitude ;
Et que si le destin ne m'eust esté si rude...

ERGASTE.

Helas ! n'achevez point. De quels traits de douleur,
De crainte et de pitié vous me percez le cœur !
Si mon affection et mon obeïssance
Meritent quelque estime ou quelque recompense,
Celle que je demande est de mieux consulter
Ce que le desespoir vous fait precipiter.
Prenons l'advis d'Eraste ; en un malheur extreme,
On est mal conseillé, ne croyant que soy mesme ;
C'est un mal dangereux, qu'un trop prompt desespoir,
Et pire que celuy qui le fait concevoir.

LELIE.

Quoy que levoir nous soit une inutile peine,
Je te veux contenter.

SCÈNE VIII

ERASTE, EROXENE.

ERASTE, *venant d'un costé et Eroxene de l'autre.*

Le Ciel, belle Eroxene,
Vous comble d'autant d'heur et de prosperité
Que sur vostre visage il a mis de beauté.

EROXENE.

Le mesme Ciel, perfide, ou te comble, ou t'accable,
De tous les chastimens dont un traistre est capable.

ERASTE.

De quelle injure, helas ! payez vous mes souhaits ?

EROXENE, *s'en allant.*

Retire-toy, perfide, et ne me voy jamais.

SCÈNE IX

ERASTE, *seul.*

Quel courroux, juste Ciel ! quelle fureur l'enflamme !
Quel tygre est si cruel que la plus belle femme,
Quand de quelque façon, ou de quelque depit,
Ou l'amour, ou la haine, alterent son esprit ?
Quelqu'un m'auroit-il pu desservir [1] aupres d'elle,

1. Rotrou fut un des premiers à se servir de ce mot. Il l'a mis dans son *Venceslas*, joué la même année, et Corneille l'employa

Et luy rendre suspecte une ardeur si fidelle ?
Ce sexe est, plus que l'air, et leger et mouvant,
Et qui conçoit de l'air, ne produit que du vent.

SCÈNE X

LYDIE, ERASTE.

LYDIE.

Le voila l'affronteur [1] !

ERASTE, *recevant Lydie.*

Lydie, un mot, de grace.

LYDIE.

Ha, ne m'arrestez point, traistre, avez-vous l'au-
De paroistre à mes yeux? [dace

ERASTE.

Parles-tu tout de bon?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous? N'en ay-je pas raison?
Où sont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées?

ERASTE.

L'une et l'autre me jouë, et se sont concertées.

LYDIE.

Laisser une beauté qui lui vouloit du bien,
D'un peuple médisant la fable et l'entretien,
Est sans doute un exploict bien digne de memoire,
Et pour un gentilhomme un beau sujet de gloire !

ERASTE.

Au nom d'Amour, Lydie, écoute-moy deux mots !

LYDIE.

J'en ay trop écouté, traistre, pour son repos,
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.
Ha ! s'il me fut jamais deplaisant d'estre fille,
C'est à present, ingrat, que de ces foibles mains
Je ne puis t'arracher ces yeux trompeurs et vains,
Et que j'aurois besoin, ame double et traistresse,
(*Orgye paroist, qui les voit parler ensemble.*)
Des forces de ton sexe, à punir ta foiblesse !

ERASTE.

Quoy ! je n'obtiendray pas de parler un moment ?

LYDIE, *s'en allant.*

Non, tu m'offencerois d'un adieu seulement.

ERASTE.

Quelque envieux, sans doute, a desservy ma flam-
Consultons-en Lelie. [me !

SCÈNE XI

ORGYE, LYDIE.

ORGYE.

Adieu donc, bonne dame!

LYDIE.

Il est vray, je suis bonne, et croy, sans me vanter,
N'avoir point jusqu'icy donné lieu d'en douter.

ORGYE.

L'estat où je te treuve, au moins, le justifie ;
Vous parliez, ou d'eglise, ou de philosophie ?

LYDIE.

Quel grand mal ay-je fait ? Ne peut-on sans soup-
En passant seulement, saluer un garçon ? [çon,

ORGYE.

Non, tout ce vain salut n'est que franche cabale,
Qui n'est point sans dessein, non plus que sans
[scandale ;
Et j'ay tousjours appris, que jamais suborneur
De fille de maison n'a corrompu l'honneur
Que par l'intelligence et par le ministere
Tantost de sa servante, et tantost de sa mere.
C'est toy qui, de ma niece animant les souhaits,
Luy portes l'ambassade et luy rends les poulets ;
Qui, traictant pour Eraste, as enfin, malheureuse,
Mis aux termes qu'elle est leur ardeur amoureuse !

LYDIE.

Vous payez d'une belle et rare qualité
Quatorze ans de service et de fidelité.

ORGYE.

Tu reconnois bien mieux l'honneur qu'en ma famille
On t'a tousjours rendu, comme à ma propre fille !

LYDIE.

Si cet honneur m'est grand, le bon-heur de m'avoir
Est le plus grand aussi qu'elle ait pu recevoir.

ORGYE.

Ailleurs que dans la ruë, indiscrette, impudente,
Je te ferois cracher cette langue insolente
Et r'entrer dans le sein cet orgueilleux propos ;
Mais vien, dans la maison nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Je n'y rentreray point apres cette menace,
L'estime où l'on m'y tient visiblement m'en chasse.

ORGYE, *la tirant par les cheveux.*

Je t'obligeray bien d'y rentrer malgré toy.
Allons, fripponne.

LYDIE.

A l'ayde ! O ciel, secourez-moy !

ORGYE.

Entre, infame, entre, et croy qu'au declin de mon
Je n'ay point tant perdu de force et de courage [âge
Qu'il ne m'en reste encore assez pour me vanger,
Pour me faire obeyr, et pour te bien ranger.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LYDIE, *seule, sortant en colère.*

Je serois bien sans cœur, sans honneur et sans ame,
Si, me voyant traictée et d'esclave et d'infame,

plus tard dans *Agesilas.* Le mot *desservice,* qui aurait dû survivre aussi, et qui n'a pas laissé de trace, l'avait devancé. On le trouve déja dans les *Lettres* de Pasquier (t. II, p. 362) : « Il avoit desployé sa misericorde envers une infinité de rebelles dont il n'avoit jamais reçu que des desservices. »

1. Fourbe. — Charron, dans son livre de la *Sagesse* (liv. II, ch. XII), donne bien le sens du mot, en mettant sur la même ligne « affronteur » et « joueur de passe-passe. »

Noire de coups de pied, de poing et de baston,
M'en pouvant ressentir, je n'en tirois raison!
On a gagné la mort par ses mauvaises graces,
La rouë et les gibets sont ses moindres menaces!
Mais si dès aujourd'huy je ne m'en satisfais,
Je veux bien de la haine encourir les effets!
Je ne veux que ma langue à servir mon courage,
Et des pieds et des poings me reparer l'outrage.
Ma vengeance dépend seulement de deux mots.
Allons chercher Anselme; oh! qu'il sort à propos!

SCÈNE II

LYDIE, ANSELME.

LYDIE.

Puis-je obtenir, Anselme, un moment d'audience,
Et pour vostre interest, et pour ma conscience?
Je ne vous veux qu'un mot.

ANSELME.

Parle, j'en suis content.

LYDIE.

Je vous viens declarer un secret important,
Qui comble d'autant d'heur la fin de vostre vie
Qu'il doit de desespoir combler celle d'Orgye.

ANSELME.

Tu sçais qu'on ne doit pas, sans des sujets bien grands,
Entre deux vieux amis semer des differends:
Car, après quelque eclat, quand moins on le presume,
Leur courroux s'éteignant, l'amitié se r'allume,
La paix renaist entr'eux, mais du donneur d'advis
Ils deviennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Après le beau payement dont il m'a satisfaite,
L'estat qu'il fait de moy, les coups dont il me traite,
Je ne pretends plus rien en son affection,
Et sçay que vous m'aurez une obligation.

ANSELME.

Parle donc, je t'entends.

LYDIE.

Vous sçaurez qu'Aurelie,
Dont le rachapt cousta tant de pas à Lelie,
Et qui de vostre fille aujourd'huy tient le rang,
Ne vous appartient point, et n'est point vostre sang.
Eroxene est son nom, Pamphile fut son pere.

ANSELME.

Il fut de mes amis, le Ciel lui soit prospere!

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom on éleva chez nous
Est la vraye Aurelie, et tient le jour de vous.

ANSELME.

Que me dis-tu, Lydie? et qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mere, avant sa mort, m'apprit toute l'histoire.
Escoutez seulement: ce fruit de vostre amour,
Des flancs qui le portoient estant à peine au jour,
Il vous peut souvenir qu'on lui choisit Fenice,
Femme de ce Pamphile...

ANSELME.

Il est vray, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriva pas selon vostre dessein:
A sa fille Eroxene elle garda son sein,
Et commit Aurelie à nourrir à ma mere
Sous le nom d'Eroxene.

ANSELME.

A quoy tout ce mystere,
Et qui leur inspira cette mauvaise foy?

LYDIE.

Un monstre furieux, qui ne suit point de loy.

ANSELME.

Quel?

LYDIE.

La necessité, qui pressoit leur famille;
Et leur espoir estoit, que vous donnant leur fille
Vous la devriez un jour pourvoir si richement,
Qu'ils en pourroient tirer quelque soulagement,
Quand, ne la voyant plus dessous vostre puissance,
Ils luy feroient sçavoir son nom et sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'un mortel ce dessein peut entrer?

LYDIE.

Oüy, mais par ceux de Dieu, qu'on ne peut penetrer,
Et qui des plus subtils passent l'intelligence,
D'un outrage inconneu vous tirastes vengeance;
Car enfin il advint, que leurs biens augmentez,
Et leurs possessions passant vos facultez,
Au poinct qu'ils meditoient, et se treuvoient en peine,
De vous rendre Aurelie et reprendre Eroxene,
Le Ciel permit sa perte et son evenement
(De leur crime secret visible chastiment)
Fut pour l'un et pour l'autre une atteinte funeste,
Qui leur cousta le jour; mais oyez ce qui reste.
Pamphile, sur le poinct de partir de ce lieu
Et d'aller rendre compte au tribunal de Dieu,
Disposa de ses biens en faveur de son frere
(Ce traistre, à qui le ciel soit à jamais contraire!),
Ce malheureux Orgye, aux charges neantmoins
Qu'au rachapt d'Eroxene apportant tous ses soins,
S'il la tiroit des mains de ce peuple infidelle,
Il luy devoit choisir un party digne d'elle,
Et pour le rencontrer sortable à ses appas,
La doter sur son bien de dix mille ducats;
Ou qu'arrivant qu'enfin sa recherche fust vaine,
Vostre vraye Aurelie, et la fausse Eroxene,
Par un article exprès du mesme testament,
En prendroit par ses mains deux mille seulement:
Faisant voir maintenant, que celle qu'en Turquie
Vostre fils rachepta sous le nom d'Aurelie
Est la vraye Eroxene, et sa niepce en effet;
Jugez s'il aura lieu d'en estre satisfait,
Et si, son plus beau bien retournant à sa source,
Et dix mille ducats luy sortant de sa bourse
(Qui sont dix mille traits qui luy fendront le sein),
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain?
Ainsi je divertis un fatal mariage,
Vous redonne une fille, et vange mon outrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir avec toy?

LYDIE.

Outre le testament qui vous en fera foy,
Outre que vostre sang en rendra temoignage,
Outre vostre rapport de poil et de visage,
Vostre seul souvenir vous peut convaincre, enfin,
Par une marque au bras en forme de raisin.

ANSELME.

Il m'en souvient, Lydie, et ce signe visible
Nous en sera la preuve et la marque infaillible;
Il me souvient de plus (Ciel, tu le peux sçavoir)
Qu'il ne m'est de ma vie arrivé de la voir,
Que ces doux mouvemens, dont le sang s'interprette,
N'ayent semblé m'advertir, par une voix secrette
(A laquelle pourtant je ne m'arrestois point),
De l'étroitte union dont nature nous joint.
J'en avois pour Lelie arresté l'alliance,
Où (non sans une longue et juste repugnance)
Orgye avoit enfin laschement consenty,
Et j'en eusse accepté l'incestueux party,
Sans ton heureux advis, pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugene est le notaire,
Vostre prochain voisin.

ANSELME.

Je m'y rends de ce pas;
Entre chez moy, Lydie, et ne t'eloigne pas;
(*Orgye sort.*)
Que je m'acquitte à toy d'une debte equitable,
Si ce que tu me dis se treuve veritable.

LYDIE.

Allez, vous treuverez que je ne vous mens point;
Mais le prix que j'en veux à ma vengeance est joint;
Déchargeant ma colere avec ma conscience,
Du bien que je vous fais j'ay pris la recompense.
J'entreray toutesfois, et d'un œil satisfait
Verray de ma vengeance et le cours et l'effet.

SCÈNE III

ORGYE, *seul.*

Maudite passion, dangereuse colere,
Foiblesse des vieux ans, mauvaise conseillere,
Qui dessus la raison donnes l'empire aux sens,
Je crains bien de t'avoir trop creuë à mes dépens!
D'estre de mes malheurs moy-mesme le ministre,
Et d'obliger Lydie à quelque effet sinistre!
Une sotte reponse, un parler indiscret,
M'ont fait mal à propos hazarder un secret
De telle consequence à toute ma famille,
Et qui n'est guere seur dans le sein d'une fille;
Elle entre chez Anselme, et vient de luy parler.
O verité trop forte, et qu'on ne peut celer!
Que tu m'es d'un notable et fatal prejudice,
Et que tu me peux rendre un redoutable office!
Tu ne perds point ta force à force de vieillir!
Aucun siecle, aucun temps ne peut t'ensevelir;
Tu renais quand tu veux, plus brillante et plus claire,
Et te sçais reproduire aussi bien que ton pere.
Ton respect m'obligeoit à ne m'emporter pas,
Et je croy tousjours voir Anselme sur mes pas,
Accuser justement mon peu de conscience
De cette incestueuse et fatale alliance.
Mais, ou mon œil s'abuse, ou c'est luy que je voy!
C'est lui! Que lui diray-je? O Ciel, assiste moy!
Ne puis-je l'eviter?

SCÈNE IV

ANSELME, ORGYE.

ANSELME.

Un mot, un mot, Orgye!

ORGYE.

Rien ne peut plus, chetif, te sauver sans magie!

ANSELME.

Nous sommes vieux, Orgye, et tantost sur le poinct
De partir pour un lieu d'où l'on ne revient point;
Sans miracle jamais ce retour ne s'accorde.

ORGYE.

Le sermon sera long, n'en voicy que l'exorde.
O funeste courroux!

ANSELME.

Vous sçavez qu'estant morts,
Nostre premier devoir, au sortir de ce corps,
Est de rendre à l'instant compte de nostre vie
A qui nous l'a donnée, et qui nous l'a ravie!
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu,
La restitution tiendra le premier lieu;
Par elle seulement nostre offence s'efface,
Et sans elle un pecheur ne treuve point de grace.

ORGYE, *en luy-mesme.*

Quand il faut demander, nous faisons des sermons,
Mais à restituer nous sommes des demons.

ANSELME.

Vivans, si nous voulons, nos œuvres sont utiles;
Mais apres le trespas elles sont infertiles,
Et c'est, en l'autre vie, un souvenir bien doux
Qu'icy bas nos pechez soient morts premiers que nous[1]:
Malheureux, qui, croyant ses affaires secrettes,
Laisse à ses heritiers la charge de ses debtes;
Puis qu'alors que les biens sont une fois vendus,
Le bien et mal acquis ne se separent plus;
C'est une idole d'or, que le plus sage adore.

ORGYE.

Le Caresme n'est plus, et vous preschez encore!
Venons au fait de grace.

ANSELME.

Attendez, m'y voicy,
Je ne vous en auray que trop tost éclaircy:
Vostre frere, de bonne et d'heureuse memoire...

ORGYE.

De mauvaise pour moy; mais abregez l'histoire.

ANSELME.

M'a, par un crime enorme et pour moy tout nouveau,

1. Avant nous, *priores*, comme on eût dit en latin. — C'était une expression déjà bien vieille. Il faut remonter à Commines pour la trouver ainsi employée : « Y entrèrent ceux-là, dit-il, *premiers que nous.* » Liv. II, ch. XIII.

Changé (pour faire court) une fille au berceau.

ORGYE.

Ecoutez.

ANSELME.

Mais, de grace, écoutez moy vous-mesme,
De peur que, commençant, dedans ce trouble ex-
Le deny d'un forfait averé clairement, [treme,
Vous ne le sousteniez apres obstinement,
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences
Qui font de la Justice exercer les balances.
Ne vous promettez plus d'éblouïr nos esprits:
J'ay veu le testament, par qui j'ay tout appris;
Qui veut....

ORGYE.

J'en suis d'accord, et sçay ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Executez-le donc, et Dieu vous le pardonne.

ORGYE.

Encor qu'avec raison je pusse m'excuser
Du tort qu'en ce rencontre on voudroit m'imposer,
N'ayant point eu de part en la sourde pratique.....

ANSELME.

N'entrons point, je vous prie, en cette rhetorique,
Et parlons seulement de restitution.

ORGYE.

Ne laschez point la bride à vostre passion.
Vostre fille est à vous, vous la pouvez reprendre;
Mais ne nous ostez point ce qui ne se peut rendre,
L'honneur, qui ne s'acquiert ny se perd qu'une
Et moderez un peu l'accent de vostre voix : [fois,
Vous obtiendrez autant avec moins de furie.

ANSELME.

L'injustice est muette, et la justice crie ;
Rendez graces au Ciel, dont le soin provident
De cet enorme hymen divertit l'accident;
Car, quoy que vous n'ayez qu'avecque repugnance
Consenty cette injuste et funeste alliance,
Vous n'encouriez pas moins un supplice eternel.
Qui peche y repugnant en est plus criminel ;
Mais, pour n'interesser mon droict ny vostre estime,
De vous-mesme, et sans bruit, reparez en le crime;
Et puis que cet intrigue est assez éclaircy,
Allons prendre Aurelie, et la rendons icy.

ORGYE.

Allons, elle est chez moy. Detestable Lydie,
Ta mort sera la fin de cette tragedie.
Je t'auray, malheureuse, et tu ne m'auras pas
Impunement cousté des dix mille ducats!

SCÈNE V

CONSTANCE, AURELIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O Ciel! comment repondre à des faveurs si grandes?
Tes liberalitez excedent mes demandes!
Par les evenements tu surpasses mes vœux :
Je cherchois une fille, et j'en recouvre deux!
Comme sans jalousie, aussi sans preference,
Le sang m'a produit l'une, et l'autre l'alliance.

AURELIE.

Je me treuve moy-mesme, et m'égare à la fois,
Dans l'excez du plaisir qui m'interdit la voix ;
Quel miracle inoüy, rendant nos vœux sans crime,
Me fait de vostre fils femme et sœur legitime,
Et, d'un evenement heureusement confus,
Demeurer vostre fille, apres ne l'estre plus?
Chere Lydie, helas! comment te rendre grace?

LYDIE.

Je me satisfais trop de tout ce qui se passe.

CONSTANCE.

Pouvons nous, ny comblant, ny passant tes souhaits,
Te donner rien d'egal au bien que tu nous fais?
Mais nous differons trop d'aller voir Aurelie.

LYDIE.

Je vous attends icy; car d'entrer chez Orgye,
Je n'espererois pas que l'on m'y receust bien :
Il y fait chaud pour moy, le bois n'y couste rien ;
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette joye,
Le voicy, je me cache, et crains qu'il ne me voye.

SCÈNE VI

ANSELME, ORGYE, EROXENE, CONSTANCE, AURELIE, LYDIE.

ANSELME.

Vostre mere s'avance et vous vient recevoir;
Saluez-la, ma fille.

EROXENE.

Agreable devoir!

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Ma fille! ha, quelle aimable et douce violence
M'interdit la parole, et m'oblige au silence !

EROXENE, *qui est Aurelie.*

Ma mere! ce cher nom est tout mon compliment!
Mon sang veut parler seul en ce doux mouvement!

ANSELME.

Je cache en vain mes pleurs; par un tendre caprice,
De la douleur la joye emprunte icy l'office;
Vous hyer Aurelie, Eroxene aujourd'huy,
Reconnoissez vostre oncle, et possedez chez luy
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'estre.

AURELIE, *à Orgye, le saluant.*

Je prefere à tous biens celuy de le connoistre.

ORGYE.

Cet heur est reciproque entre les vrays parens,
Et je recouvre en vous plus que je ne vous rends;
Une autre a trop long-temps vostre place occupée.

LYDIE.

La beste ne mord plus, lors qu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste une faveur que j'implore de vous,
Qu'un genereux oubly, forçant vostre courroux,
De ce crime obligeant Lydie obtienne grace.

ORGYE.

La recevant de vous, il faut que je la fasse ;
Je veux tout oublier, encor qu'à mes dépens.

LYDIE, *paroissant et se jettant à ses pieds.*

Je la viens recevoir et faire en mesme temps,
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses
Dont je n'ay pas raison de vanter les tendresses,
Qui ne procedoient point d'un violent amour,
Et dont le dos enfin me cuira plus d'un jour.

(*Elle dit à Eroxene.*)

Vous, Madame, apprenez une heureuse nouvelle;
Eraste....

EROXENE.

Ha, m'ozes-tu nommer cet infidelle?

LYDIE.

Escoutez entre nous ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

J'oze à mon tour, Orgye, hazarder mon credit.

ORGYE.

Usez de mon pouvoir avec toute franchise.

CONSTANCE.

Je demande une grace.

ORGYE.

Elle vous est acquise.

CONSTANCE.

Elle l'est en effet, puis que plus de deux ans
Ont déja veu durer l'hymen que je pretends
De la vraye Eroxene, ou la fausse Aurelie,
Que Lælie epousa sous le nom de Sophie!
Hymen qui, traversé par une courte erreur,
Qui semoit parmy nous la tristesse et l'horreur,
Ne nous inspiroit plus que des pensers funebres.

ANSELME.

Oh! combien ce beau jour dissipe de tenebres!

ORGYE.

Cet heur est le plus grand qu'elle ait pu s'acquerir,
Et nous honore trop pour ne le pas cherir.

CONSTANCE, *à Anselme.*

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,
D'Eraste et d'Aurelie agréez l'hymenée,
Puis que j'ay de Lydie appris leur passion.

ANSELME.

Vous prevenez mon sens et mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suivra tousjours la vostre;
Ergaste, par mon ordre, ameine l'un et l'autre,
Et, pour les mieux surprendre et charmer leur sou-
Ne leur a point conté ce qui se passe icy. [cy,

SCÈNE VII

LELIE, ERASTE, ERGASTE, ANSELME, ORGYE, AURELIE, CONSTANCE, EROXENE, LYDIE.

LELIE.

Est-ce pour honorer l'appareil de ma perte
Que l'on s'assemble icy?

CONSTANCE.

L'affaire est decouverte,
Vostre pere a tout sçeu, mais par d'autres que nous!

LELIE.

Que different donc plus les traits de son courroux?

ANSELME.

Satisfaites, Lelie, aux jugemens celestes,
D'un profond repentir detestez vos incestes,
Et, pour les reparer, renoncez à nos yeux
Aux plaisirs interdits d'un hymen vicieux;
Espousez Eroxene, et quittez Aurelie.

LELIE.

Vous estes, comme autheur, maistre aussi de ma vie;
Mais je ne le suis pas de mes vœux ny de moy,
Pour si facilement disposer de ma foy:
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,
J'en veux mourir coupable, et ne veux point de [grace.

EROXENE.

Et toy, pour satisfaire à mon cœur irrité,
Et luy faire raison de ta legereté,
Traistre, oublie Eroxene, et qu'au sort d'Aurelie
Un serment solennel aveuglement te lie!

ERASTE.

Vous estes souveraine et pouvez tout sur moy,
Hormis de m'imposer cette barbare loy.

ERGASTE.

Et si, sans vous contraindre ou vous rendre coupa- [bles,
De ces deux changemens je vous rendois capables?

LELIE.

Ton effort seroit vain.

ERASTE.

Le Ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agreable erreur!

ANSELME.

O plaisir plein d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir et vous laisser en pei-
Aurelie aujourd'huy se treuve estre Eroxene, [ne.
Et l'astre dominant dessus nostre maison
A fait que d'Eroxene Aurelie est le nom:
Par ce rare incident, vostre hymen est sans crime,
Et ce qu'on vous prescrit se treuve legitime.

ANSELME, *à tous deux.*

Oüy, mon fils, oüy, mon gendre, et cette verité
Semble un jeu pour nostre heur dans le ciel con-
Ainsi, sa providence aux siens est salutaire; [certé.
Mais allons à loisir éclaircir ce mystere
Par qui, mon cher Eraste, Aurelie est à vous,
Et de la sœur le frere est legitime époux.

LELIE.

O Ciel! de ce transport un homme est-il capable?

AURELIE.

Vous couriez au supplice, et n'estiez point coupable.

EROXENE.

Pardonnez, cher Eraste, à la credulité
Qui m'a fait soupçonner vostre fidelité.

ERASTE.

A qui dépend de vous, cette excuse est frivole,
L'excez de mon bon-heur m'interdit la parole.

(*Tous entrent, hormis Ergaste et Lydie.*)

ERGASTE.

Que t'en semble, Lydie ?

LYDIE.

Et que t'en semble à toy ?

ERGASTE.

Si je t'offrois mes vœux ?

LYDIE.

Je t'offrirois ma foy.

ERGASTE.

Si tu veux, je suis tien.

LYDIE.

Et si tu veux, je t'aime.

ERGASTE.

Je parle tout de bon.

LYDIE.

Je parle tout de mesme.

ERGASTE, *luy touchant dans la main.*

Va, jamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O favorable hymen, et bien tost arresté [1] !

1. Molière, qui avait joué la pièce et la savait tout au long, n'a pas oublié cette dernière scène, pour le mouvement de celles qu'il fait jouer à Marinette et à Gros-René dans le *Dépit amoureux*.

FIN DE LA SŒUR.

NOTICE SUR CLAUDE DE LESTOILLE

Il était le plus jeune fils de Pierre de Lestoille, grand audiencier à la chancellerie de Paris, le même dont le *Journal* est si précieux pour l'histoire des règnes d'Henri III et d'Henri IV.

Il naquit à Paris, comme tous ceux de sa famille depuis longues années, car elle comptait parmi les plus anciennes de la ville et les plus honorées dans la robe. Il en était sorti, sous François Ier, un chancelier de France.

Le père de Claude, malgré ce beau passé de magistrature, eut d'autres visées pour lui. Il rêvait de le faire entrer page chez quelqu'un de la maison de Guise, lorsqu'un accident dont toute son existence se ressentit y mit obstacle. Un soir d'hiver, le mardi 28 décembre 1610, le pauvre enfant, qui n'avait qu'un peu plus de treize ans alors, — il était né le 13 septembre 1597 — se brûla cruellement au visage dans la chambre de son père.

Il en fut défiguré, et, comme il était déjà fort maigre, très-pâle, et que par surcroît il avait été terriblement marqué de la petite vérole, il resta fort laid. Adieu l'état de page, où il fallait avant tout être joli et mignon. Pélisson, dont la laideur fut célèbre, ne nous a rien épargné de celle de Lestoille dans le portrait qu'il a laissé de lui. Il se mira dans ce visage plus laid que le sien. Le portrait est en pied. Chez le pauvre Lestoille le corps ne rachetoit pas la tête : « Il étoit, dit-il, de taille médiocre et fort grêlé ; il avoit les cheveux et les yeux noirs, le visage fort pâle et fort maigre, gâté, et sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant, il estoit tombé dans le feu. »

Tallemant ajoute à ce portrait une touche, mais non pour l'embellir : « C'estoit, à ce qu'il dit, un visage extravagant et difforme tout ensemble. »

Lestoille eut le malheur de l'oublier, quand il fut à l'âge d'aimer, qui pour lui dura toute la vie ; et le malheur plus grand de s'en souvenir quand il fut marié.

C'est alors seulement qu'il se regarda, et, s'étant mis en tête, qu'ainsi fait, une femme ne pouvait lui être fidèle, il se prit d'une rage de jalousie sans pareille.

Sa pauvre femme, qu'il avait prise sans bien, chez son père, très-petit procureur, souffrit autant qu'elle put, et à bout de patience se laissa mourir. Tallemant, qui paraît l'avoir bien connue, est encore ici notre garant : « Il en fut si jaloux, dit-il, qu'elle mourut de chagrin de ses tracasseries. »

Il s'était trop vengé sur cette honnête femme de toutes les coquettes qui l'avaient fait souffrir. Une surtout, la fille du procureur Sandrier, « car, dit encore Tallemant, ces filles de procureur luy estoient fatales, » l'avait longtemps promené et joué. On voit par un de ses sonnets la pauvre mine d'amant transi et muet qu'il faisait aux pieds de cette Cloris :

> Cloris mon beau soucy, faut-il donc que je meure
> D'un mal qui comme vous est sans comparaison,
> Et que, sans vous prier d'y donner guérison,
> Quelquefois tout le jour avec vous je demeure ?
>
> Je tremble de respect, je rougis à toute heure,
> Je fais l'homme d'esprit, et je perds la raison ;
> Je parle librement quand je suis en prison,
> Et, quand ma bouche rit, en mon âme je pleure.
>
> Mais quand je vous dirois l'amour que j'ai pour vous
> Cela ne serviroit qu'à vous mettre en courroux,
> Et vous faire abreger la course de ma vie.
>
> De penser vous flechir, c'est une vanité :
> Aussi, j'en perds l'espoir, mais d'en perdre l'envie
> J'ay trop d'affection, et vous trop de beauté.

Lestoille fit de ces vers-là par milliers ; mais, comme ils ne chantaient guère ses succès, il ne mit pas à les recueillir le soin qu'aurait mis un plus heureux. Près de mourir, il s'en débarrassa par un retour de conscience. Il les donna tous à un janséniste de ses amis, qui sans doute les brûla. Fort peu ont survécu dans les recueils du temps.

Ce sont des sonnets, des stances, des dialogues d'amour, et quelques chansons à boire, fort bien tournées, mais d'une ivrognerie, je crois, toute platonique, comme ses amours.

On y trouve aussi quelques stances congratulantes à Richelieu, non par flatterie, car sa brusque humeur y répugnait, mais par gratitude. Le ministre lui avait toujours voulu du bien : il l'avait mis de la société des Cinq auteurs qui lui faisaient une pièce par mois, et quand l'Académie s'était fondée, il l'y avait fait entrer des premiers.

Tout cela valait bien quelques vers d'éloge.

Ils avaient toutefois dû coûter encore à Lestoille, « d'une probité dure, » comme on l'a dit, et d'une franchise intraitable. On racontait de lui qu'un pauvre poëte, qui l'avait consulté sur un de ses ouvrages, mourut du saisissement que lui avait causé la rudesse sans merci de ses critiques. Il ne transigeait un peu que pour lui-même, et encore à certaines heures seulement, en des moments de satisfaction plus abandonnée. Il se mettait alors au même rang que Malherbe, mais ne s'y maintenait pas longtemps. Le lendemain il s'était lui-même débusqué de ces hauteurs. Vous rencontrait-il dans la rue et, vous prenant par un bouton, vous entraînait-il sous une porte pour vous lire de ses vers, vous ne deviez pas être surpris de l'entendre dire qu'ils étaient détestables et sentaient terriblement l'écolier.

S'il se répandait ainsi en plein air, il travaillait au contraire dans le huis clos le plus secret, fermait portes, fenêtres, volets, et, même en plein jour, n'écrivait qu'entre deux chandelles.

Il s'épuisait à cette pauvre lumière, pendant des mois entiers, sur un seul acte, sur une seule scène. Aussi n'a-t-il que bien peu écrit.

On ne connaît de lui que deux pièces : une tragédie, *la Belle Esclave*, qui semble avoir réussi en 1643, et la co-

médie que nous donnons ici, *l'Intrigue des filous*, dont le succès fut encore plus grand.

La reine mère en voulut avoir le plaisir ; elle se la fit jouer le 6 octobre 1647, à Fontainebleau, peu de temps après la première représentation à Paris. La pièce y fut très-fêtée, ainsi qu'un ami de l'auteur s'empressa de le lui apprendre.

« Il faut, lui écrivit-il, que vous soyez bien ennemi de votre gloire, puisque vous n'êtes pas venu jeudi dernier à Fontainebleau. Vous avez craint d'estre incommodé de ce battement de mains dont le bruit, quelque grand qu'il soit, charme toujours le cœur. Les belles paroles que vous avez mises dans la bouche de vos filoux, en nous descouvrant leurs artifices, nous ont appris à nous défendre ; et dans un pays de forêts et de rochers, nous les avons vus de près et sans dangers. Ils ne nous ont point fait d'autres violences que de nous contraindre d'aymer nos ennemis, à force de nous donner du plaisir. »

Il ne faut pas s'étonner que Lestoille ne fût pas à la Cour, et n'eût rien fait pour y assister à son triomphe. Il craignait le bruit, et vivait très-retiré, d'abord, avec sa femme qu'il gardait à vue ; puis après, tout seul, quand sa jalousie l'eut tuée.

Sa retraite n'était pas dans Paris même, mais à quelques lieues, en pleine campagne, où il cultivait les fleurs, dont il avait la passion. Il n'en sortait que pour venir à l'Académie. Il y était assidu et fort écouté. On le chargea, avec Baro, Cérizy et Gombauld, des préliminaires de la *Critique du Cid*, que Desmarets n'eut plus ensuite qu'à rédiger. Après la mort de Richelieu, c'est lui qui, en qualité de directeur, dut aller prier le chancelier Séguier de vouloir bien être le nouveau protecteur de l'Académie, ce qu'il fit dans les meilleurs termes.

Il assistait aussi parfois à des lectures de pièces chez quelques poëtes en renom, et n'y épargnait pas les boutades. Il en avait de plaisantes. Un jour Boisset, le musicien, était de la compagnie. Il n'avait jamais été à fête pareille, mais trouvait que c'était un dur ennui. A la fin du premier acte il demanda à Lestoille (en bâillant à bouche que veux-tu) s'il y en avait, comme cela, beaucoup dans les pièces. — C'est selon, dit l'autre, quelquefois douze, quelquefois vingt-quatre. « Cela l'épouvanta, dit Tallemant, à qui l'on doit l'anecdote. Il donna un tour de pilier, sans attendre davantage. »

C'était un fantasque, au besoin un plaisant, et parfois même un extravagant. La première chose qu'il avait écrite, *le Ballet des fous*, était bien son fait. On ne l'a pas, il s'est perdu, ainsi que les premiers actes d'une comédie, *le Secrétaire de Saint-Innocent*, c'est-à-dire l'écrivain public, à laquelle il travaillait au moment de sa mort.

La maladie qui l'emporta vint d'une folie. Il s'était mis en tête de ne plus manger que des confitures. Il en mangea tant qu'il mourut. On l'enterra à Saint-Benoît, le 4 février 1652. Il avait cinquante-cinq ans.

L'INTRIGUE DES FILOUS

COMEDIE

1689

A MESSIRE CHARLES TESTU

CONSEILLER DU ROI EN SON CONSEIL D'ESTAT, MAISTRE D'HOSTEL ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ, CHEVALIER ET CAPITAINE DU GUET DE PARIS [1].

Monsieur,

Je ne sçay quel jugement vous ferez de moy, et si vous ne m'accuserez point d'extravagance ou du moins d'incivilité, de vous demander aujourd'huy vostre protection pour ceux-là mesmes dont vous avez entrepris la ruine. La charge qu'on a donné à vostre vertu, et qui depuis tantost un siècle a passé de pere en fils dans vostre maison, vous oblige à faire la guerre à ces ennemis cachez qui la font indifferemment à tout le monde, et portent leurs mains sacriléges jusques dans les temples et sur les autels. Cependant, quoy qu'il soit de vostre devoir de les exterminer tous, j'ose vous en presenter icy quelques-uns, pour vous prier de les traiter favorablement, et d'embrasser leur défense. Il est vray qu'il n'est bruit que de leur intrigue, et toutesfois, pour estre des plus fameux, ils ne sont pas des plus coupables. Car apres tout qu'ont-ils fait ? Ils ont fait possible autant que les autres ; mais leur adresse est leur excuse : elle a comme fasciné les yeux de leurs témoins, en leur faisant voir que les crimes sont beaux quand ils les font, et qu'il y peut avoir de la gloire à faire le mestier dont ils se meslent. Aussi, Monsieur, il y a fort peu de plaintes contre eux. Ils n'ont point de partie : aucun ne vous presse de mettre vos gens en campagne pour les poursuivre ; et si vous daignez vous entretenir avec eux de leurs tours de souplesse, ils vous feront passer peut-estre quelques heures assez agreablement. Les termes dont ils

1. Le chevalier du guet, à qui notre poëte dédie très-spirituellement son *Intrigue des filous*, avait charge, comme on sait, de la police de nuit dans Paris. Il était le seul qui fût resté décoré de l'ordre de l'*Étoile*, fondé par le roi Jean, et, depuis Charles VIII, aboli pour tout le monde. On avait — et c'était bien l'esprit du temps — trouvé ingénieux de le maintenir pour celui qui avait l'emploi de garder Paris « à la belle étoile. » — Un des privileges du chevalier du guet était de pouvoir entrer chez le roi, même en bottes et à toute heure, pour lui rendre compte directement de ce qui se passait. Celui à qui la pièce est dediée, Ch. Testu, qui occupa très-longtemps cette charge, usa du privilege pour se mêler des amours d'Henri IV, qu'il servit, bien plus qu'il ne les gêna (V. Tallemant, édit. P. Paris, t. III, p. 385-388).



L'INTRIGUE DES FILOUS

BERONTE

Il aprendra dans peu ce fendeur de nazeaux
Si je seay dégainer et jouer des couteaux.

Acte III sc. 1

expriment leurs pensées sont grotesques; la maniere dont ils attrapent les plus fins l'est encore davantage, et le receleur dont ils se servent n'est pas fou, mais il n'est guère moins plaisant que s'il l'estoit. Il n'est point de melancolie à l'épreuve de sa mine et de son langage, et il faudroit estre plus chagrin que ce philosophe qui pleuroit tousjours, pour ne pas rire au recit de ses advantures. Enfin, Monsieur, ils font le divertissement et des yeux et des oreilles; et comme ils ont plus d'agrement ou de bonheur que les autres, ils ont aussi plus de privilége. On permettoit en Lacedemone de voler en secret, mais on leur permet icy de voler en public, et cette nouvelle permission apporte plus d'utilité que de dommage. Ce sont des ennemis découverts et qui, déployant leur finesse à la veue du peuple et de la Cour, enseignent la Cour et le peuple à se garder d'en estre trompez. Mais quelque licence et quelque applaudissement qu'on leur donne dans les assemblees, ils en prennent peu de vanité, et se défient avec raison de l'approbation de la multitude. Quoy que ce monstre ait un nombre infiny d'yeux, il ne voit que la superficie des choses; et pour avoir tant de testes, il n'en a pas plus de jugement. Ils croyent donc que c'est à vous et non pas à luy à prononcer sur leurs actions, et ils ne sont entrez chez vous qu'avec crainte, sçachant bien que ce qu'il admire le plus est quelquefois ce que vous condamnez davantage. Ils apprehendent d'estre examinez en particulier par un juge si clair-voyant et si juste, et de n'estre rien moins dans le cabinet que ce qu'ils paroissent sur le theatre. Certes, Monsieur, ils ont beau faire les asseurez, ils ne disent pas un mot qu'ils ne tremblent; et je n'en excepte pas même ce compagnon qui parmy eux tranche du sçavant, et qui n'aymant pas moins l'estude que le larcin est devenu borgne a force de lire. Il me semble toutefois qu'ils ne sont pas si criminels qu'ils s'imaginent, et qu'estant plus dignes de faveur que de châtiment, vostre bonté peut parler pour eux à vostre justice. Ce ne sont pas des filous ordinaires, de ces troubles-festes dont la rencontre est importune. On accourt en foule pour les voir; et comme il y a plus de gloire à les proteger qu'à les perdre, je pourrois les adresser sans rougir au plus grand prince de la terre, mais je ne veux tenir leur grace que de vous, et pour l'obtenir, je vous offrirois mesme des presens, n'estoit que vous n'estes pas moins incorruptible que je suis,

Monsieur,

Vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur,

De Lestoille.

AVIS IMPORTANT AU LECTEUR

Cher lecteur, j'offre a tes yeux un corps sans ame, j'appelle ainsi toute comedie qui se voit sur le papier, et non pas sur le theatre. Les plus galantes et les mieux achevées sont froides pour la plupart et languissantes, si elles ne sont animées par le secours de la representation. Les comediens n'en font pas seulement paroistre toutes les graces avec éclat : ils leur en prestent encore de nouvelles; et la mesme piece qui semble admirable quand ils la recitent, ne se peut lire quelquefois sans dégoust. Ils ont fait valoir celle-cy, quoy que ce ne soit autre chose qu'une pure bouffonnerie, qui n'est digne ny de toy, ny de moy-mesme : aussi serois-je encore à te la donner, n'estoit que j'apprehendois avec raison, qu'il ne prist envie à quelqu'un de t'en faire un present à mon déceu, et que la faisant imprimer avec peu de soin, il n'ajoutast des fautes aux miennes, qui ne sont déja qu'en trop grand nombre. Néantmoins, cher lecteur, je ne desavoüe point ce petit ouvrage, quoy qu'il soit de peu de merite : mais je t'avertis qu'il y en a quelques autres que tu achetes pour estre de moy qui n'en sont point, et que faute de bien connoistre ma façon d'écrire, tu te laisses abuser par une fourberie, qui n'est guere moins adroite que plaisante. Un certain libraire me fait passer tous les jours pour estre auteur de plusieurs livres qui ne sont pas de ma science, et dont je n'ay jamais seulement lu le titre : cependant il te les débite avec assurance qu'ils partent de mon esprit; et pour donner couleur à ce mensonge il se sert de cet artifice. Il met à la premiere page, et à la fin de l'épistre, un certain nombre d'estoilles, n'osant y mettre mon nom; et voila comme il te trompe, et me fait tort. J'ay bien voulu t'en donner avis, afin qu'à l'avenir tu ne t'y laisses plus surprendre, et que tu sçaches que je ne fus jamais d'humeur à me parer des dépouilles, ny des vivans, ni des morts.

ACTEURS

LUCIDOR, capitaine françois.
OLYMPE, veuve d'un partisan.
FLORINDE, sa fille, et maistresse de Lucidor.
CLORISE, confidente de Florinde.
TERSANDRE, rival de Lucidor.
RAGONDE, revendeuse.
LE BALAFRÉ, filou.
LE BORGNE, filou.
LE BRAS-DE-FER, filou.
BERONTE, receleur.

La scene est à Paris, dans l'isle du Palais, devant le Cheval de bronze[1].

1. Nous avons dit dans une note des pièces précédentes que c'était le nom populaire donné à la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

BERONTE, LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

BERONTE.

Bon courage, mes pieds, courons vite, volons,
Ils sont au Roy de bronze, ils sont à nos talons :
Au voleur! au filou! Mon Dieu, je perds haleine!
Cachons-nous, autrement nostre perte est certaine.
(*Il se cache.*)

LE BALAFRÉ.

Où donc ce malotru peut-il s'estre fouré?
Dans sa chambre à l'envi nous l'avons bien bouré,
Et nous le poursuivions pour l'achever de peindre [1].

LE BORGNE.

Il va comme la foudre, on a peine à l'atteindre.

LE BRAS-DE-FER.

Je l'atteindray pourtant, et le rouray de coups.
Ainsi qu'à des valets ce faquin parle à nous,
Et nous a détourné cette casaque bleuë
Qui nous mit l'autre jour cent archers à la queuë.

LE BORGNE.

La foy n'habite point parmy les receleurs :
Ils sont fourbes, méchans, et volent les voleurs [res?
Mais comme quoy sans eux ferions-nous nos affai-
Ces maraux aux larrons sont des maux necessaires.

LE BRAS-DE-FER.

Quoy! souffrir qu'un pendart, qui devroit estre sec,
Nous fasse ainsi passer la plume par le bec [2]?
Si de ce bras de fer une fois je l'attrape,
Il sera bien subtil et bien fort s'il échape. [trop
Mais prenons-en quelqu'autre, aussi bien on sçait
Qu'aux Petites Maisons il va le grand galop.

LE BORGNE.

Depuis que le jettant contre un pilier de couche [3],
Vous fistes de sa tête un abreuvoir à mouche [4],
Il a le cerveau creux, et sent une douleur [fleur :
Qui le rend comme un fou quand la vigne est en
Il grimace par fois comme un enfant qu'on sèvre,

1. « *Achever de peindre*, dit Leroux dans son *Dict. comique*, c'est-à-dire achever de ruiner, de perdre quelqu'un. » C'était une très-vieille expression. On lit dans Jean Marot :

> Disant que plus n'avez laine sur dos
> Et que rongée estes jusques aux os,
> Crucifiée, *acheeve de peindre*.

2. Quand on veut empêcher une oie de passer à travers une haie, on lui met, en travers du bec, une longue plume, en la passant par les deux orifices qui se trouvent au haut; de là l'expression qui est ici, et qui est employée aussi par Molière, Saint-Simon, etc. Moisant de Brieux, dans son livre *De quelques coutumes*, etc., 1672, in-8, p. 57, en donne une autre explication, mais qui vaut moins.

3. Un de ces gros piliers de lit qui soutenaient la courtine et le ciel.

4. Une plaie, où les mouches ne se font jamais attendre. Scarron a dit, au livre V du *Virgile travesti* :

> Quand Hercule, apres maintes touches,
> Lui fist un *abreuvoir à mouches*.

Tantost rit, tantost pleure, et pour rien prend la
Enfin il est bizarre, et paroist insensé. [chèvre ;
Mais ce mal n'est pas long, il est bien tost passé.

LE BALAFRÉ.

Non, non, il a tousjours la cervelle en écharpe [1],
Et sa main a déjà trop joüé de la harpe [2];
Il nous gasconne tout, et dans le cabaret
Il fait à nos dépens tirer blanc et clairet; [porte,
Mais quoy qu'il nous ait pris, il faut qu'il le rap-
Sinon il se verra traiter d'étrange sorte.
Courons donc le chercher, suivons-le jusqu'au bout,
Et frotons-le à l'envi sur le ventre et par tout.
(*Ils rentrent.*)

BERONTE *seul.*

Allez frotter un asne, et non un honneste homme ;
Mais silence, je crains que leur main ne m'assomme,
Si dans ce petit coin ils m'eussent rencontré,
Dieu sçait de quelle sorte ils m'auroient accoutré ;
Je tremblois d'une peur qui n'estoit pas petite,
Et j'en aurois voulu pour un bras estre quitte ;
Mais ils s'en sont allez, ces cruels sans mercy,
Ma frayeur est passée, ils sont bien loing d'icy :
Retirons-nous pourtant où Ragonde demeure.
(*Beronte heurte chez Ragonde.*)

SCÈNE II

RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

Qui va-là?

BERONTE.

Vostre amy.

RAGONDE.

Vrayment il est belle heure :
Mais que voy-je? La crainte a mon cœur tout transi.

BERONTE.

Je suis...

RAGONDE.

Quelque vaut-rien, retire-toy d'icy.
(*Ragonde méconnoist Beronte, et luy ferme la porte.*)

BERONTE.

Reconnoissez ma voix et rouvrez-moy la porte.

RAGONDE.

Qui vous reconnoistroit vestu de telle sorte?
Le plaisant equipage! Hé! Dieu! d'où venez vous?

BERONTE.

Je viens de me sauver de la main des filous.
Ouy, grace à ma lanterne, avec assez d'adresse,
Je me suis finement échapé de la presse;
Mais voyez si j'estois étourdy du batteau [3],
J'ay pris un garde robe [4] au lieu de mon manteau;

1. C'est-à-dire blessée, impotente, comme un *bras en écharpe*. On dit encore « esprit en écharpe » avec le même sens.

2. Jeu de mot sur la ressemblance du mot *harpe* et du mot *happer*, prendre, qui plus anciennement s'était écrit *harper*. — Pour bande de voleurs on avait dit *Harpaille*, comme on le voit dans les *Vigiles de Charles VII*.

3. C'est-à-dire étourdi comme quelqu'un à qui la tête a tourné en bateau.

4. Grand tablier que les femmes portaient pour garantir, pour

Et, n'ayant eu loisir de chausser qu'une botte,
J'ay fait la culebute au milieu de la crotte.

RAGONDE.

En ces occasions on perd tout jugement.

BERONTE.

Il y paroist assez à mon habillement :
La méprise est plaisante et certes me fait rire,
Quand je crains de tomber d'un grand mal dans un [pire.
S'ils reviennent à moy, je seray maltraité,
Et cul par dessus teste en l'eau precipité.
Si bien qu'il dira vray, ce liseur de grimoire,
Qui m'a predit qu'un jour je mourrois de trop boire.

RAGONDE.

D'où vient donc leur colere?

BERONTE.

Ils sont venus tantost
Revoir quelques habits qu'ils m'ont mis en dépost,
Et sans nulle raison me voulant faire accroire
Que j'avois engagé de leurs hardes pour boire,
Ils m'ont poché d'abord un œil au beurre noir [1],
Et cassé sur le nez et bouteille et miroir.
Ces batteurs de pavé, ces marauts sans ressource,
Vouloient m'ôter la vie aussi bien que la bource.
Qu'ils m'ont bien testonné! Suis-je pas beau garçon?
Je ne me suis point vû traiter de la façon,
Ma teste en mille endroits est relevée en bosse,
Et jamais receleur ne fut à telle nopce.
Me prenant pour cheval ils m'ont bien étrillé,
Et chez moy chacun d'eux joué au Roy dépoüillé [2].
Par terre l'un assis sur son cû comme un singe,
Amasse en un paquet le meilleur de mon linge,
L'autre detend mon lict, et serre sous ses bras
Les pentes [3], les rideaux, la couverte et les draps.
Enfin ils pillent tout, ces plieurs de toilette [4],
Et m'ont fait malgré moy déloger sans trompette.
Quelques-uns m'ont suivi, mais ils ne m'ont pas veu,
Dans ce coin où j'estois pied chaussé, l'autre nû.

RAGONDE.

Je vous retirerois, fût-ce en ma chambre même;
Mais j'ay de ces escrocs une frayeur extrême :
S'ils sçavoient que chez moy je vous ay fait cacher,
A l'heure de minuict ils viendront vous chercher ;
Ils me chanteront poüille, ils me feront desordre,
Et jamais ces mâtins n'ont abboyé sans mordre.

« garder leurs robes. » Regnier dans sa description de la chambre de Jeanne, dit en parlant du lit (*Sat.* XI, v. 200) :

> Un garde-robe gras servoit de pavillon.

1. On se contente de dire aujourd'hui *œil poché*. La locution complète portait avec soi son étymologie, en rappelant la ressemblance qu'il y a entre un œil meurtri et noir d'un coup de poing et un œuf dans le beurre noir. L'expression est déjà dans Rabelais (liv. IV, ch. XII) : « Il resta tout estourdy et meurtry, ung œil poché au beurre noir. »

2. Jeu où l'on enlevait pièce à pièce les vêtements du patient. *Et*, dit Regnier (*Sat.* XI, v. 271),

> Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
> Comme si nostre jeu fust au *Roi dépouillé*.

3. Mot qui se trouve dans le fameux mémoire de la Fleche dans l'*Avare*. Les pentes sont les bandes qui drapent le haut des rideaux autour du ciel de lit.

4. *Plier la toilette*, comme on le voit dans Tallemant, ou *plier la serviette*, comme dans le *Voyage de Mercure*, de Furetiere, se disait pour voler, surtout, suivant Leroux, s'il s'agissait du vol d'un valet détroussant ses maitres.

Cherchez donc gîte ailleurs.

(*Elle rentre.*)

BERONTE, *seul.*

Qui s'en seroit douté?
Quelle reception! quelle civilité!
Me voila bien camus; mais quel sujet la porte
A refuser ainsi les hommes de ma sorte?
Elle est inexcusable, et fourbe de tout point,
Ces filous qu'elle craint ne la cognoissent point;
Cependant que feray-je? où sera mon azile?
Au diable le denier, je n'ay n'y croix ny pile,
Je suis leger d'un grain, et la necessité
S'en va me rendre sec comme un pendu d'esté.
Mais d'où vient qu'au logis de cette fine mouche
Qui, chapelet en main, fait la sainte Nitouche,
Le nez dans son manteau, sans suite et sans clarté,

(*Lucidor heurte chez Ragonde, et une fille qui le suit de loin y entre après luy.*)

Heurte ce gentilhomme, ou ce vilain botté?
Iroit-il si matin faire emplette chez elle?
Il y va bien plustost attendre cette belle
Habillée en jean vieux, qui de loin suit ses pas
Et qui de son mouchoir me cache ses appas.
Elle entre chez Ragonde, et non, comme je pense,
Pour luy communiquer un cas de conscience.
Seule après un plumet [1], par un petit détour,
Chez une revendeuse entrer au point du jour,
Et d'un mouchoir encor, prenant de tout ombrage,
De peur d'être connuë, affubler son visage :
Mon doute est éclairci, je connois la raison
Qui trop indignement m'a fermé sa maison.
La matoise qu'elle est a peur que je ne voye
Qu'elle loge tousjours quelque fille de joye ;
Elle en est soupçonnée, et c'est le commun bruit
Que sans avoir proces souvent elle produit.
Il semble cependant, à voir sa contenance,
Qu'elle a de tout son cœur fait vœu de continence,
Et que de lui parler de toucher un teton,
Ce soit lui parler grec, arabe, ou bas breton ;
Mais elle fait l'amour, ou du moins la fait faire;
Et fust-ce aux Quinze-Vingts la preuve en seroit claire.
L'hypocrite à la fin se connoist tost ou tard :
Oncajolle chez elle aussi bien qu'autre part,
Et, corrompant l'honneur des meilleures familles,
Peut estre qu'elle vend moins d'habits que de filles :
Ma foy, c'est un mestier qui vaut mieux que le mien!
On y fait des amis, on y gagne du bien ;
On void mille beautez, et, s'il en prend envie,
On se donne un plaisir le plus doux de la vie.
Changeons donc d'exercice, et pour nous rendre heu- [reux,
Soyons ambassadeur du roy des amoureux.

(*Beronte trouve icy le portrait de Florinde, que Clorise a laissé tomber entrant chez Ragonde.*)

Mais que voy-je? Est-ce pas le portrait de la belle
Que n'agueres Ragonde a fait entrer chez elle,
Et que sans y penser elle aura laissé cheoir,
Lors que pour se cacher elle a pris son mouchoir?
Elle a passé soudain, je ne l'ay qu'entreveuë;
Mais si la reconnois-je [2], ou j'ay bien la berluë,

1. Gentilhomme ayant chapeau à plume, homme de guerre, etc.

> Et toujours le *plumet* aura la preférence,

dit la Fontaine, dans le *Songe de Vaux*.

2. C'est-à-dire : mais pourtant je la reconnais.

Ouy, voila son visage, et j'y vois des appas
Qui me pourroient tenter après un bon repas.
Mais le flambeau d'amour s'allume à la cuisine,
Et sur cette peinture on n'auroit pas chopine.
Allons donc voir chez moy si rien n'y est resté
Sur quoy je puisse un peu trinquer à ma santé;
Aussi bien, quelqu'un sort, et je crains, non sans [cause,
Qu'on ne vienne m'ôter une si belle chose.
Fuyons à tout hazard.

SCÈNE III

LUCIDOR, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

O comble de malheurs!
Puis-je, chère Clorise, assez verser de pleurs,
Regrettant le portrait de celle que j'adore?
Mais comment as-tu pu le perdre?

CLORISE.

Je l'ignore:
De sa part chez Ragonde allant vous le porter,
Je ne sçay pas comment on a pu me l'oster.

LUCIDOR.

Ha! que ton peu de soin est peu digne d'excuse!

CLORISE.

Aussi, loin d'en chercher, moy-même je m'accuse;
Mais ne voulez-vous point moderer vostre ennuy?
C'est un portrait perdu.

LUCIDOR.

Je le suis plus que luy.
Ce bien m'estoit promis, et ta belle maistresse
Me l'envoyoit aussi pour tenir sa promesse,
Et consoler par là son malheureux amant
De n'oser plus la voir qu'en secret seulement.
Ha! je ne l'auray point, ta negligence extrême
M'a frustré pour jamais de cette autre elle-même,
De ce charme des yeux, qui, ravissant les miens,
Eust flatté ma douleur en l'absence des siens.

RAGONDE.

Faut-il pester ainsi contre vostre aventure,
Pour un petit carton barboüillé de peinture?
Où peut-estre Clorinde est laide en cramoisy [1] ?

LUCIDOR.

Ha! ne ris point du mal dont mon cœur est saisi.

CLORISE.

Il faut se consoler.

LUCIDOR.

Il faut perdre la vie.

CLORISE.

Je sçay qu'à fondre en pleurs ce malheur vous convie.
Mais tenez-le secret, ou bien preparez-vous
A me voir de Clorinde essuyer le courroux.
Ouy, si ma negligence arrive à ses oreilles,
J'auray beau reclamer ses bontez nompareilles,
Je seray souffletée, et sans plus de caquet
Il faudra me resoudre à faire mon paquet.

LUCIDOR.

Luy pourray-je cacher une si grande perte?

RAGONDE.

Devez vous l'avertir que vous l'ayez soufferte?
Au contraire, parlant avec elle aujourd'huy,
Mentez comme un beau diable, et donnez-vous à luy,
Si tousjours ce portrait n'occupe vostre veuë.

LUCIDOR.

Mentirois-je à qui voit mon ame toute nue?
Que puissé-je plustost estre privé du jour!

RAGONDE.

Que fait-on que mensonge en l'empire d'Amour?
C'est là qu'impunement à toute heure il s'en forge,
Et vous avez menti cent pieds dans vostre gorge,
Alors que tant de fois, sans rougir seulement,
Vous m'avez assuré d'estre mort en l'aimant.
Vous parlez, vous marchez, qui doncques, je vous [prie,
Vous a ressuscité?

LUCIDOR.

Trêve de raillerie,
Moy pour cacher un crime en commettre un si noir?

CLORISE.

Si le mien se connoist, où sera mon espoir?
Par une menterie assurez ma fortune,
J'en ay fait cent pour vous, pour moi faites-en une.

LUCIDOR.

Puis donc que tu le veux, si je n'y suis forcé,
Je ne luy diray rien de ce qui s'est passé:
Je t'en donne parole, et le Ciel me confonde
Si j'en parle jamais à personne du monde.
Mais au Temple aujourd'huy ne la pouray je voir?

CLORISE.

Que Ragonde avec moy s'en vienne le sçavoir.

LUCIDOR.

Va, Ragonde, va donc, sa mère a mille doutes
Qui la tiennent souvent tout un jour aux ecoutes:
Mais les inventions, qu'on ne peut égaler,
Trouvent bien toutesfois moyen de luy parler.
On n'en soupçonne rien, ton adresse est extrême,
Et tu pourrois tromper la défiance même.
Mais adieu, je t'amuse.

(*Il rentre.*)

RAGONDE.

O quels transports d'amour!
Mais Florinde paroist.

SCÈNE IV

FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

FLORINDE.

J'attens vostre retour:
L'avez-vous vu, Clorise? a-t-il ce qu'il demande?

CLORISE.

Il s'est trouvé surpris d'une faveur si grande;
Cent fois il l'a baisée, et même, devant nous,
Il s'est pour l'adorer voulu mettre à genoux:

[1] C'est-à-dire d'une laideur du meilleur teint. Le *cramoisi* étant la couleur par excellence, tout ce qui était « en cramoisi, » passait pour excellent, pour parfait. Rabelais dit « rimer en cramoisi, » pour, rimer à merveille. L'expression était, de son temps, nouvelle et à la mode : « Je vous confesse, dit Henry Estienne, dans son *Dialogue du nouveau langage*... qu'ils sont meschans en cramoisy, comme on parle aujourd'huy. »

Mais quoy que ce portrait lui donne tant de joye,
Il dit qu'il faut qu'il meure, ou qu'enfin il vous voye.

FLORINDE.

Au Temple ce matin je pourray bien aller,
Mais qu'il n'espere pas que j'ose luy parler ;
Il n'est pas à sçavoir qu'on m'en a fait défense,
Et que son entretien me tiendroit lieu d'offense.

RAGONDE.

Faut-il que vos parens contraignent vos desirs ?
Voyez en liberté l'objet de vos plaisirs ;
Est-il pas gentilhomme ? est-il pas capitaine ?
Si j'estois que de vous, ma foy ribon ribene [1],
Bon gré, mal gré leurs dents, je les ferois bouquer [2].

FLORINDE.

Sans sortir du devoir pourrois-je les choquer,

RAGONDE. [pere,

Quoy ! dépendez-vous d'eux ? Vous n'avez plus de
Et le bien vient de luy, non pas de vostre mere,
Qui, se voyant encore en la fleur de ses ans,
Se laisse cajoller par mille courtisans.
Mais si quelque galand luy donne dans la vue,
Vous imaginez-vous d'en estre mieux pourvue ?
Les biens que vostre pere a pour vous amassez
Seront pour un plumet follement dépensez,
Et Dieu sçait cependant comme iront ses affaires,
Et combien aux proces les amours sont contraires ;
Le miroir qu'elle prend afin de s'ajuster,
Est le seul avocat qu'elle ira consulter.
Deja son plus grand soin est de parestre belle ;
Elle invente à tous coups quelque mode nouvelle,
Et vostre pere est mort en sa jeune saison
Du regret de la voir ruiner sa maison,
Et non pas, comme croit sottement le vulgaire,
De quelque *qui pro quo* de son apotiquaire ;
Mais à vous convertir perdray-je mon latin ?

FLORINDE.

Taisons nous, la voicy.

SCÈNE V

OLYMPE, FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

OLYMPE.

Vous sortez bien matin.
Mais plus matin encor je me suis habillée,
Pour sçavoir que si tost vous avoit éveillée :
Où courez-vous ?

FLORINDE.

Au Temple.

OLYMPE

Et cette femme aussi ?

FLORINDE.

Afin de vous parler elle venoit icy.

RAGONDE.

Madame, si j'en croy la nouvelle publique,
Vous donnez un époux à vostre fille unique ?

OLYMPE.

Vous venez de bonne heure, afin de le sçavoir.

RAGONDE.

Madame, excusez moy, je ne viens que pour voir
Si vous auriez besoin de quelques pierreries,
De beau linge, de lits, ou de tapisseries.

OLYMPE.

Non, pas pour le present.

RAGONDE.

J'ay des meubles chez moy
Capables de servir dans la chambre du roy ;
Mais pour les acheter je ne trouve personne.
Le temps est miserable, on vend moins qu'on ne
[donne :
A peine le bourgeois me demande combien,
Et chacun à la Cour veut avoir tout pour rien ;
On apprend la lezine, on n'a plus d'autre livre [1].
Je suis de tous metiers, et si je ne puis vivre,
Je perds sans rien gagner mes peines et mes pas.

OLYMPE.

Hé ! que faites-vous donc ?

RAGONDE.

Mais que ne fais-je pas ?
Madame, je revends et fais prester sur gages ;
Je predis l'avenir, et fais des mariages :
Cherchez vous un mary, je sçay bien vostre fait :
C'est un homme de mine et plus encore d'effet.

OLYMPE. [horre.

Je le croy, mais l'hymen est un joug que j'ab-

RAGONDE. [encore ?

Quoy ! vous tiendrez vous veuve, estant si jeune
J'en voy remarier qui passent cinquante ans ;
Reprenez un mari, ménagez vostre temps,
Et ressouvenez-vous qu'il n'est rien si semblable
Que l'estat d'une veuve et d'une miserable ;
Souvent elle est reduite à vaincre ses desirs.
Pour garder son honneur elle perd ses plaisirs :
Que si quelqu'un la void, soudain on en caquette ;
Elle est au *roquentin* [2], on l'appelle « coquette, »
Et ses propres enfans, condamnant ses humeurs,
Sont parfois les premiers à censurer ses mœurs :
Tout veuvage est fâcheux, et j'en fais bien l'é-
preuve. [veuve.
Fust on femme d'un sot, on est mieux qu'estant

OLYMPE.

Je la suis toutefois, et la seray tousjours.
Adieu, n'en parlons plus, brisons là ce discours.

RAGONDE.

Vous refusez un bien que le Ciel vous presente.

OLYMPE.

La charge d'un mary me semble trop pesante.

1. Les mots bon gré, mal gré, qui suivent ceux-ci, en disent le sens.
2. C'est-à-dire je les ferais *baiser*, *embrasser* malgré eux ma cause, et me donner raison. Ce mot bouquer, vieux aujourd'hui, est encore employé par Voltaire.

1. Il s'agit de la traduction du livre italien : *Della famosissima compagnia della Lesina dialogo*., publiée en 1604, sous ce titre : *La fameuse compagnie de la Lesine ou Alesne, c'est-à-dire la manière d'espargner, acquerir et conserver*... par le docteur Philandre.
2. C'est-a-dire elle est mise en chanson. V. sur le mot *roquentin*, dans le sens de couplet satirique, une note de la *Comédie de chansons*.

RAGONDE.

Vous pourriez toutefois la porter aisément ;
Mais je parle, Madame, un peu trop librement,
Et crains de vous avoir trop longtemps arrêtée.
(*Elle rentre.*)

OLYMPE.

Ne seroit ce point là quelque femme apostée ?
Peut estre Lucidor emprunte son secours
Pour vous faire tenir des lettres tous les jours.
Et peut estre à repondre encore il vous engage,
A dessein seulement d'en tirer avantage :
L'amant dans la poursuite est un renard si fin,
Que nous n'avons poulets qu'il n'attrape à la fin.
Mais il devient lyon aux caresses premières,
Nous fait trembler de peur, nous retient prisonnieres,
Et dans la joüissance il se change en serpent,
Dont le mortel venin contre nous se répand.
Il nous siffle, il nous mord, et nous quitte avec joye,
Pour chercher autre part quelque nouvelle proye.

FLORINDE.

Mes yeux sont à sçavoir comment sa main écrit.

OLYMPE.

Vous devez pour jamais l'oster de vostre esprit ;
Mais qui croiroit qu'amour vous eût préoccupée
D'un homme qui n'a rien que la cappe et l'épée ?
Lucidor est gentil, genereux, obligeant;
Mais toutes ces vertus ne sont pas de l'argent.
Cependant il vous charme, et Tersandre au contraire,
Avecque tous ses biens tâche en vain de vous plaire :
Mais, en fuyant Tersandre, et suivant son rival,
Vous fuyez vostre bien et suivez vostre mal.
Tersandre est en effet plus riche qu'en paroles :
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pistoles,
Un coffret tout comblé de chaînes d'or massif,
Et qui pour leur grosseur sont d'un prix excessif,
Un diamant encore en splendeur admirable,
En grandeur monstrueux, en tout incomparable ?

FLORINDE.

Ouy, mais il est jaloux, jusque-là que par fois
A ma langue, à mes yeux il veut donner des loix.
Je n'ose entretenir ny regarder personne,
Sans aucune raison souvent il me soupçonne,
Et, si de moy s'approche ou servante ou valet,
Il jure qu'en mes mains on a mis un poulet.

OLYMPE.

Plus un homme est jaloux, plus son amour est forte,
Et nulle ne s'égale à celle qu'il vous porte :
Il sera vostre epoux, c'est un point arresté.
Rentrons.

FLORINDE.

Dieu ! que feray-je en cette extremité ?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BERONTE *seul.*

Ha ! je m'en doutois bien que je serois prophete :
Sans user de balais ils ont fait maison nette.
Ces filous qui juroient en chartiers embourbez
Ont en moins d'une nuit tous mes biens dérobez ;
Et ne me laissant pas, pour me pendre, une corde,
A cette seule botte ont fait misericorde :
La voyant vieille, seche et moisie à moitié,
Tous barbares qu'ils sont, ils en ont eu pitié :
Mais il faut au besoin de tout bois faire flèche,
Il n'importe de quoy l'on repare la brèche,
Ny mesme à quel metier on gagne de l'argent.
Quand de biens et d'amis on se trouve indigent.
Faisons profit de tout ; cet objet plein de charmes
De la chasteté mesme arracheroit les armes,
Et pour se rejoüir une heure seulement
Avec l'original d'un portrait si charmant,
Il n'est point de boiteux qui ne prenne la course,
Ny d'homme si vilain qui ne m'ouvre sa bourse.
Donc, nous promenant seul par ces lieux detournez,
Voyons qui des passans aura le plus beau nez,
Et soudain, pour tirer profit de sa rencontre,
Je pourrois bien sans doute, après cet accident,
Comme les Espagnols, dîner d'un cure-dent [1].

SCÈNE II

TERSANDRE, BERONTE.

BERONTE.

Mais qui voy-je parestre ? Amour me favorise
Ce frisé semble avoir l'œil à la friandise,
La pochette garnie et le cœur genereux,
Pour bien payer le droit d'un avis amoureux.
Monsieur...

TERSANDRE.

Que me veux-tu ?

BERONTE.

Que vaut bien cet ouvrage ?
Se peindra-il jamais un plus gentil visage ?

TERSANDRE.

Ce portrait a vrayment un charme tout nouveau.

BERONTE.

Vous et l'original en feriez un plus beau.
Il est icy tout proche, et, si je vous y meine,
Vous me confesserez qu'elle en vaut bien la peine.

1. L'hidalgo pauvre de *Lazarille de Tormes* ne dine pas autrement. Le cure dent, même à Paris, servait de contenance aux dineurs à jeun : « Lors, dit le baron de Feneste, l'homme du « paroistre, » il faut bouter courage, faire bonne mine, un *cure-dent* à la bouche pour paroistre avoir disné. »

TERSANDRE.

O Ciel ! dans ce portrait voy-je pas éclater
Tous les traits dont Florinde a sçeu me surmonter ?
Que dis-tu, malheureux ? me veux-tu faire accroire
Que ce corps si parfait ait une ame si noire ?

BERONTE.

C'est un jeune tendron de l'âge de quinze ans,
Mais qu'on ne peut gagner qu'à force de presens.

TERSANDRE.

O Dieu, quelle rencontre ! ô Dieu, quelle nouvelle !
Je me la figurois autant chaste que belle ;
Mais je veux me venger, ou terminer mes jours.

BERONTE.

Il faut plustost cueillir le fruit de vos amours :
De la faute d'autruy porterez-vous la peine,
Et mourrez-vous de soif auprès d'une fontaine
Où tant d'honnestes gens se vont desalterer ?

TERSANDRE.

Ce mot suffit tout seul pour me desesperer.
Mais c'est trop discourir, accomplis ta promesse,
Ma curiosité se plaint de ta paresse ;
Marche, sers moy de guide. Est-ce par ce détour ?

BERONTE.

Fait-on marcher pour rien un messager d'amour ?

TERSANDRE.

Je te tiens, tu viendras, tu ne t'en peux défendre.

BERONTE.

Vous avez la main rude, ou bien j'ay la peau tendre.
O la chaude pratique ! Où me suis-je adressé ?

TERSANDRE.

Je pense qu'il est yvre, ou plustost insensé :
Mais donnons luy la piece afin qu'il nous y meine.
Tiens, voila bien de quoy te payer de ta peine,
Je ne veux rien pour rien ; mais dépêche, autrement
Une rupture d'os sera ton châtiment.

BERONTE.

Dans ce petit logis, lestement accoutrée,
Avec un vergalant tantost elle est entrée,
Ils y seront encore.

TERSANDRE.

Est-ce point mon rival ?
Tirons-nous promtement d'un doute si fatal,
Entrons, et là dedans, le trouvant avec elle,
Poignardons le à l'instant au sein de l'infidelle.
Heurte, redouble encore, ha ! je meurs de regret.

(*Beronte heurte chez Ragonde.*)

BERONTE.

Dans tous les lieux d'honneur [1] il faut estre discret.

SCÈNE III

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

[chambre
Que vous plaist il, Monsieur ? Voulez-vous dans ma

1. Par antiphrase et ironie, on appelait lieux d'honneur les lieux déshonnêtes. Les plus mauvaises tavernes s'appelaient pour la même raison *Cabarets d'honneur*. Le mot revient souvent dans la querelle du P. Garrasse et de Théophile.

Voir quelques bracelets ou de coral ou d'ambre,
De beaux emmeublemens, mille sortes d'habits,
De nouveaux points coupez [1], des montres, des rubis ?

(*Beronte tire à part Ragonde, et luy parle.*)

BERONTE.

Il ne vient pas icy pour y faire rencontre
D'habits, de bracelets, de dentelle, ou de montre,
Mais bien d'un petit cœur, dont l'éclat est si grand,
Et que vous desirez de vendre au plus offrant.

RAGONDE.

Il est vray qu'il est beau, mais ces traineurs d'épée
Sont seigneurs d'argent-court [2] et souvent m'ont
[trompée ;
J'aime bien mieux le vendre à quelque financier.

TERSANDRE.

Contentez le desir de qui veut bien payer.

RAGONDE.

Ce que vous desirez de cent feux étincelle ;
Mais, Monsieur, sçavez-vous comment cela s'appelle ?
Ce joly petit cœur, qui n'a rien de commun,
Et cinquante écus d'or en un mot, c'est tout un.

TERSANDRE.

Montrez-le promtement, vostre longueur me tuë.

RAGONDE *luy montre un cœur de diamant.*

Vous ne donnerez rien pour en avoir la veuë :
Le voila, n'est-il pas plus brillant qu'un soleil ?
Ce cœur de diamant n'eut jamais de pareil.

TERSANDRE.

O rencontre bizarre ! ô plaisante équivoque,
Qui malgré ma douleur à rire me provoque !
Je ne cherche rien moins qu'un cœur de diamant.

RAGONDE.

Hé ! que cherchez-vous donc ? Parlez plus clairement,
Ce n'est pas avec moy qu'il faut faire la fine.

BERONTE.

Que ne luy montrez-vous cette jeune poupine [3],
Dont le teint est si frais et l'œil est si riant,
Qu'on n'a jamais tâté d'un morceau plus friand.
On sçait bien cependant que chacun en dispose,
Et qu'on ne trouve point d'épine à cette rose.

RAGONDE.

Les filous de tantost, ne pardonnant à rien,
T'auroient-ils emporté l'esprit avec le bien ?

TERSANDRE.

Nous vous contenterons, n'usez plus de remise.

RAGONDE.

Je n'ay pour vous, Messieurs, aucune marchandise,
Fors une couverture où l'on berne les fous [4].

(*Elle rentre.*)

1. Sorte de dentelle, ou guipure, dont il a été parlé dans plusieurs notes des pièces précédentes.

2. On disait aux XVI[e] et XVII[e] siecles, non pas être *à court*, mais être *court d'argent* : de là, par une simple inversion, le nom de ces MM. d'Argencourt dont la seigneurie est déja indiquée par H. Estienne. Dans ses *Dialogues du nouveau langage*, il nous parle de gens « logés chez M. d'Argencourt. »

3. Coquette, attifee comme une *poupée*. Marot a dit :

Dieu vous gard donc, Mesdames tant *poupines*.

4. On sait par l'histoire de Sancho, comment se faisaient les *bernements*. — Au lieu de couvertures on se servait souvent de ces amples manteaux que Rabelais (liv. I, ch. XVI) appelle « bernes à la moresque. » Le mot *berner* en est venu. Ce mot *berne* n'étoit

TERSANDRE.

Quoy ! nous fermer la porte en se raillant de nous ?
Faire l'honneste femme, et produire des filles ?

BERONTE.

Troussons, de peur des coups, nostre sac et nos quilles.

(*Il rentre.*)

TERSANDRE *seul.*

Il s'enfuit, et me laisse avecque des transports
Dont jamais ma raison ne vaincra les efforts.
Mais plus que ce portrait suis-je pas insensible,
Si je ne me ressens d'un affront si visible ?
J'oublieray toute chose avant que l'oublier,
Et moy mesme par tout j'iray le publier :
Mais dois-je declarer une faute si grande ?
Mon honneur le defend, mon esprit le commande ;
Sans honte je ne puis découvrir mon malheur,
Et ne le puis celer sans mourir de douleur :
Au moins sa confidente en doit estre avertie ;
Mais n'est-il pas trop vray qu'elle est de la partie ;
Qu'avecque sa maistresse elle passe son temps,
Et peut estre la vend à beaux deniers contens ?
La voicy, l'effrontée ! Où s'en va donc Clorise ?

SCÈNE IV

TERSANDRE, CLORISE.

CLORISE.

Icy près.

TERSANDRE.

Toute seule ? et mesme si surprise ?

CLORISE.

A quoy tend ce propos ? Mais, ô Ciel ! qu'avez vous ?
Dieu ! je vous voy rougir et pâlir à tous coups,
Et de tant de couleurs se peint vostre visage,
Que jamais l'arc-en-ciel n'en montra davantage.

TERSANDRE.

Allez vous rejoüir et saoulez vos desirs
Des molles voluptez des amoureux plaisirs.
Allez avec Florinde en des maisons de joye,
Mais sur tout gardez bien que quelqu'un ne vous voye ;
Car, si l'on vous y prend, quel excès de bonheur
Vous pourra faire un jour recouvrer vostre honneur ?
Lorsque la renommée est une fois perduë,
Quoy que l'on fasse aprèselle n'est point renduë.
Il vaudroit mieux pecher et que l'on n'en sceust rien,
Que faire penser mal à l'heure qu'on fait bien.

CLORISE.

Les yvrognes, les fous et les enfans font rire,
Et l'on a peu d'égard à ce qu'ils peuvent dire ;
Mais on doit encor moins s'offenser d'un amant,
A qui la jalousie oste le jugement.
C'est une passion qui jamais ne vous quitte,
On rit des mouvemens dont elle vous agite,
Elle vous fait tenir d'extravagans propos,
Vous fait parler tout seul, vous oste le repos,
Et fait que tous les jours quelque soupçon vous porte

lui-même qu'une altération du nom du manteau arabe *bernou*, *burnou*.

A voir combien de fois on ouvre nostre porte
Ce monstre est défiant, et croit que la beauté
Ne sçauroit compatir avec la chastete ;
Il est tousjours au guet, il est tousjours en doute ;
Il a plus d'yeux qu'Argus, et pourtant ne voit goutte.

TERSANDRE.

Je ne voy que trop bien : il n'est plus de couleur
Qui puisse déguiser un si honteux malheur ;
Florinde est découverte, et je connois la flamme
De l'impudique feu qui brûle dans son ame.

CLORISE.

Ma foy, si vostre esprit que j'ay tant admiré,
N'est perdu tout à fait, il est bien égaré.
Qui prendroit garde à vous, vous voyant si peu sage,
Pour apprendre à parler vous feroit mettre en cage.

TERSANDRE.

Ma foy, si vostre honneur que j'ay tant protegé,
N'est vendu tout à fait, il est bien engagé.
Qui prendroit garde à vous pourroit bien vous déplaire,
S'il ne vouloit tout voir, tout oüir, et se taire.

CLORISE.

Hé ! qu'avez-vous donc vu ? qu'avez-vous donc oüy ?
Quelle fausses clartez vous ont donc ébloüy ?
Florinde n'a jamais fait d'actions blâmables,
Et plus que ses beautez ses vertus sont aimables.
J'épouserois plustost un tombeau qu'un jaloux.
Quel vertigo vous prend et vous met hors de vous ?
Quels discours, quels regards, quels transports de folie !
Si vous continuez, je crains qu'on ne vous lie
Et que vous ne fassiez les cordes rencherir.

TERSANDRE.

Ha ! ne m'en parlez plus, vous me faites mourir.
N'allez-vous pas ensemble en ces maisons infames
Où souvent un seul corps a fait perdre mille ames ?

CLORISE.

Non, mais j'iray bien tost avec devotion
Prier saint Maturin [1] à vostre intention.

(*Clorise rentre chez Florinde.*)

TERSANDRE.

Et moi j'iray prier, decouvrant qui vous estes,
Qu'on vous donne logis dans les Magdelonnettes [2].

SCÈNE V

TERSANDRE *seul.*

Voyez quelle réponse, et de quelle fierté
Elle ose devant moy nier la verité ;
De tout ce que je dis elle fait raillerie,
Et je ne vis jamais pareille effronterie :

1. On croyait que saint Mathurin avait le don de guérir la folie, qui s'appelait pour cela Colique de saint Mathurin. « Il est fol, dit Cyrano, dans le *Pedant joué*, il doit une belle chandelle à saint Mathurin. »

2. Couvent de filles pénitentes, qui n'était fondé alors que depuis vingt-sept ans au plus. La Madelaine, la grande repentie, en était la patronne. Leur nom de *Madelonnettes*, petites Madelaines, en venait. On y enferma Ninon, qui ne s'en repentit pas davantage. — Ce couvent qui existait dans le quartier Saint-Martin, rue des Fontaines, et qui, dans les derniers temps, n'était plus qu'une prison de femmes prévenues de délits, a été démoli.

J'accuse sa maistresse, et, loin de l'excuser,
J'ay tort si je l'en croy, je me laisse abuser;
Elle me traitte enfin de jaloux, de credule,
Et d'esprit qui va mesme au delà du scrupule:
M'auroit-on bien déçeu? croy je point de leger [1]?
Ay-je juste sujet de me tant affliger?
Cette accusation possible n'est pas vraye,
Le bruit m'a renversé, la peur m'a fait la playe,
Et c'est trop la blâmer sur le simple rapport
D'un homme que le vice a choisi pour support.
Il ne connut jamais pas une honneste fille,
Et des pechez du peuple il nourrit sa famille;
Mais si tout ce qu'il dit n'est qu'un conte inventé,
Et qu'elle soit si chaste avec tant de beauté,
D'où luy vient ce portrait et l'audace de dire
Qu'on en peut obtenir tout ce qu'on en desire?
Ha! que je devois bien, imprudent que je suis,
Tirer quelques clartez pour dissiper mes nuits,
Avant que de laisser échaper cet infame,
Par qui mille soupçons se glissent dans mon ame.
Quand je pleure, peut estre elle se réjoüit,
Et peut-estre à souhait Lucidor en joüit.
Dans le logis, dit-il, lestement accoutrée,
Avec un vergalant tantost elle est entrée:
Est-ce un autre que luy? Je ne sçay que juger,
Mon esprit là-dessus se laisse partager:
Mais cherchons ce rival sans tarder davantage;
Montrons luy ce portrait pour voir si son visage
Son geste, ou son discours ne m'éclaircira point
D'un doute qui vraiment me trouble au dernier
On tente tous moyens pour se tirer de peine, [point;
Mais je pense le voir, mon bonheur me l'ameine.

SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE.

TERSANDRE.

Où donc, triste et rêveur, allez vous seul ainsi?
Vous est-il survenu quelque nouveau soucy?

LUCIDOR.

On voit à tous momens quelque affaire importune
Survenir à qui suit l'Amour et la Fortune.

TERSANDRE.

J'ay pourtant peu souffert depuis l'aimable jour
Que j'ay suivi par tout la Fortune et l'Amour.

LUCIDOR.

La Fortune vous rit et vous est favorable,
Mais je croy que l'Amour vous rend fort miserable.

TERSANDRE.

Quiconque peut avoir la Fortune pour luy,
A bien de quoy guerir de l'amoureux ennuy.

LUCIDOR.

La Fortune se plaist à nous estre infidèle,
Et quiconque la suit est aveugle comme elle.

TERSANDRE.

Est-ce un aveuglement que de suivre en tous lieux
Celle dont la richesse éblouït tous les yeux?
Mais posseder le cœur de la belle Florinde,
Est plus que posseder tous les tresors de l'Inde.

LUCIDOR.

Je l'avoüe, il est vray; mais le possedez-vous,
Ce cœur qui sembloit estre insensible à vos coups?

TERSANDRE.

Je sçay bien que n'aguere elle m'estoit cruelle,
Et qu'au joug de vos loix vous reteniez la belle;
Mais pour s'en dégager elle a pris mes liens,
Et semble avoir éteint tous vos feux dans les miens.

LUCIDOR.

A flatter vos desirs on l'invite, on la force;
Mais d'un arbre si beau vous n'aurez que l'écorce.

TERSANDRE.

Si m'a-t'elle fait don.

LUCIDOR.

De quoy?

TERSANDRE.

Je suis discret,
Un amant doit mourir avecque son secret.

LUCIDOR.

Sa main, par qui l'Amour mit le feu dans mon ame,
Vous a peut estre écrit au mépris de ma flamme.

TERSANDRE.

Point du tout.

LUCIDOR.

Ses cheveux semez de tant d'appas,
Ainsi que vostre cœur ont ils lié vos bras?

TERSANDRE.

Encor moins.

LUCIDOR.

Qu'est ce donc? Cette belle farouche
Vous fait-elle cueillir les roses de sa bouche?

TERSANDRE.

Vous l'avez deviné, je baise quand je veux
Le coral de sa bouche et l'or de ses cheveux.

LUCIDOR.

Quelle foy vous croiroit?

TERSANDRE.

Ce n'est point un mensonge.

LUCIDOR.

Peut estre qu'en dormant vous la baisez en songe.

TERSANDRE.

Non, non, je ne dors point, et d'amour transporté
Je puis mesme à vos yeux baiser cette beauté.

LUCIDOR.

A mes yeux!

TERSANDRE.

A vos yeux, j'en feray la gageure.

LUCIDOR.

Hé! comment la baiser si ce n'est en peinture?

TERSANDRE, *il luy montre le portrait.*

Ha! je l'entens ainsi, la baiser autrement
N'appartient pas à nous.

1 A la légère. — Moliere a encore employé cette expression dans le *Misanthrope*, bien qu'elle eût déjà bien vieilli.

LUCIDOR.

C'est là mon sentiment.
En ce cas je le quitte, et croy que tout à l'aise
En ce petit carton vostre bouche la baise ;
Mais encor depuis quand avez-vous ce tableau ?

TERSANDRE.

Depuis peu.

LUCIDOR.

Mais de qui ?

TERSANDRE.

D'elle-même.

LUCIDOR.

Ha ! tout beau.

TERSANDRE.

Elle m'en a fait don au lever de l'aurore.

LUCIDOR.

Voyez-vous si matin ce soleil qu'on adore ?

TERSANDRE.

Dans sa chambre parfois j'entre avecque le jour,
Et voy lever du lit ce bel astre d'amour.

LUCIDOR.

Ha ! vous en dites trop pour acquerir creance
Et ne pas en fureur tourner ma patience,
Certes vos vanitez passent jusqu'à l'excès.

TERSANDRE.

On permet de crier à qui perd son procès.

LUCIDOR.

Moy, je perdrois le mien ? Mais Florinde s'avance
Et pourroit contre moy prendre vostre défense.
Dans une heure au plus tard je seray seul icy.

TERSANDRE.

Et pour vostre malheur j'y seray seul aussi.

SCÈNE VII

FLORINDE, TERSANDRE.

TERSANDRE.

Adorable beauté pour moy seul inhumaine,
Dans les lieux où je suis quel sujet vous ameine ?

FLORINDE.

J'y viens pour m'éclaircir d'un doute seulement :
On dit que vous avez perdu le jugement,
Et que dans vos discours dont je suis si touchée
La plus fille de bien passe pour débauchée ;
Que vostre médisance est seule égale à soy,
Et que vous n'épargnez ny Clorise, ny moy.
Je sçay bien qu'un excès de fausse jalousie
De tant de faux soupçons rend vostre ame saisie
Que peut-être, au rapport de vos sens abusez,
Les filles que je voy sont garçons déguisez.
Mais que vostre folie à ce point fust venuë,
Que de parler de moy comme d'une perduë,
Qui me l'auroit prédit, fust-ce un esprit divin,
Auroit passé chez moy pour un mauvais devin,
Et n'estoit que je suis plus sage que vous n'êtes
Tous mes proches sçauroient l'affront que vous me [faites,
Et pas un ne seroit insensible à ce coup.

TERSANDRE.

J'ay peu dit à Clorise, elle en a dit beaucoup !
Mais vous arrestez-vous à des contes frivoles ?
Le vent avec la poudre emporte ces paroles.
Plaise au Ciel seulement qu'on ne vous blâme pas
De porter des liens honteux à vos appas.

FLORINDE.

Puis qu'un indigne objet de liberté me prive,
Cessez d'estre en m'aimant captif d'une captive,
D'esperer guerison de qui meurt en langueur
Et d'aimer tant un corps dont un autre a le cœur.

TERSANDRE.

Doit-il le posséder ? Il est vain jusqu'à dire
Que ce n'est que pour luy que vostre cœur soupire,
Et qu'enfin...

FLORINDE.

Poursuivez.

TERSANDRE.

Que selon son desir
Chez une revendeuse il vous voit à loisir,
Ayant de vostre amour tous les jours quelque gage.

FLORINDE.

Luy, faire ce mensonge !

TERSANDRE.

Il fait bien davantage :
Il montre vos faveurs ; mais je n'ay pu souffrir
Que jusques à mes yeux il osast les offrir :
Ma main a de la sienne avecque violence,
Arrachant ce portrait, puny son insolence.

FLORINDE.

Où donc l'a-t-il trouvé ? De qui l'a-t-il receu ?
Il l'a fait quelque part tirer à mon déceu[1] ;
Mais redonnez-le moi, de crainte qu'à ma honte
Quelqu'un vous le voyant n'en fasse un mauvais [conte.

TERSANDRE.

Mes yeux l'admireront, mon cœur l'adorera,
Mais hors moy seulement aucun ne le verra.

FLORINDE.

Quoy ! vous me refusez ?

TERSANDRE.

Dieu ! quelle est vostre envie ?
Demandez-moy plustost jusqu'à ma propre vie.

FLORINDE.

Gardez bien le portrait, mais croyez desormais
Que pour l'original vous ne l'aurez jamais.

(*Elle rentre.*

TERSANDRE.

Aucun ne l'aura donc, que devant cette épée
Ne se voye en son sang jusqu'aux gardes trempée.

1. C'est-à-dire en me trompant. Rotrou a dit dans l'*Antigone* (acte III, sc. 2) :

> Ma mere, *a mon deceu*, par Ephise avertie,
> Avec tous ses efforts empêchait ma sortie.

Cette locution, qui ne tarda pas à vieillir, aurait mérité de rester comme *à mon insu*, qui est du même genre et de formation pareille.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FLORINDE *seule.*

Doncques de mes faveurs l'insolent s'est vanté :
Ha! je ne puis souffrir ce trait de vanité :
Je veux estre vengée, et montrer à ce traistre
Que mon amour est mort pour ne jamais renaistre...
Pour ne jamais renaistre, ha! je m'en vante à tort,
Un amour si parfait renaist dès qu'il est mort :
Dans mon cœur je le sens qui déja resuscite,
Et pour l'en empescher ma force est trop petite :
Mais si nostre raison n'a rien d'assez puissant
Pour étouffer en nous ce monstre renaissant,
En mourant dans ses fers au moins trouvons l'usage
De porter la franchise et la joye au visage ;
Dissimulons enfin nostre honteux regret,
Et ne soupirons plus, si ce n'est en secret.
Moy, soupirer pour luy! moy, l'estimer encore!
Non, non, je me reprens, je le hais, je l'abhorre ;
J'ay recouvré la vuë, et changé tout soudain
Une si grande estime en un plus grand dédain;
Mais Ragonde en ces lieux arrive en diligence.

SCÈNE II

FLORINDE, RAGONDE.

RAGONDE.

Un malade d'amour sans espoir d'allegeance,
Lucidor, ce rêveur qui dort moins qu'un lutin,
Vous attendant au Temple a passé le matin,
Et dans ce mot d'écrit vous dépeint son martyre.
(*Elle luy apporte une lettre de Lucidor.*)

FLORINDE.

Quoy! le fourbe qu'il est ose encore m'écrire?
Reportez-luy sa lettre, et luy faites sçavoir
Que jamais de sa part je n'en veux recevoir.
Il montre mes faveurs, il en prend avantage,
Et j'en ay de Tersandre un certain témoignage.

RAGONDE.

O le plaisant témoin qu'un rival si jaloux!
Il a des visions, il est au rang des fous ;
Vous le dites vous-même, et son extravagance
Ne se peut comparer qu'à sa seule arrogance :
Il se vante en Gascon, il marche en Espagnol,
Et pense que le ciel est trop bas pour son vol;
Il enrage de voir son amour maltraitée,
Son tymbre en est feslé, sa cervelle éventée,
Et tantost un caprice hors de comparaison
L'a fait sans me connoistre heurter à ma maison.
Il m'a chanté goguette, et sans aucune cause.
Il luy sembloit à voir que j'estois quelque chose ;
Mais le reste à loisir se pourra mieux conter;
Madame, cependant cessez de l'écouter,
Il est fol et méchant, et menteur au possible :

FLORINDE.

Que dit-il dont je n'aye une preuve visible?
Après avoir d'abord arraché de sa main
Mon portrait, dont ce traistre osoit faire le vain,
Me l'a-t-il pas fait voir? pouvez-vous le défendre?

RAGONDE.

Ne le condamnez pas avant que de l'entendre.
Peut-estre son malheur a perdu le portrait,
Et l'autre en le trouvant vous a joüé d'un trait.

FLORINDE.

Quoy qu'il en soit, Ragonde, il a fait une offense
Sinon de vanité, au moins de negligence.
Folle donc qui s'y fie, et qui ne connoist bien
Que de tous les amans le meilleur ne vaut rien.
Je sçay leurs vanitez, je sçay leurs médisances,
Je prens pour trahisons toutes leurs complaisances,
Et c'est mon sentiment, qu'il n'est rien de si doux
Que de n'avoir jamais ny d'amant ny d'epoux.

RAGONDE.

Mais encor.

FLORINDE.

Brisons là ; tout ce que je souhaite
N'est que de me venger pour mourir satisfaite.
Ne l'excusez donc point et courez le trouver,
Ce méchant qui du Ciel doit la foudre éprouver.
Il a de mes faveurs, allez, faites en sorte
De l'amener ce soir, et qu'il me les rapporte.

RAGONDE.

Madame.

FLORINDE.

Je le veux.

RAGONDE.

J'y vay donc de ce pas.

FLORINDE.

Mais dites-luy qu'il vienne et qu'il n'y manque pas.

RAGONDE.

C'est assez dit.

FLORINDE

Sur tout vous luy ferez promettre
Qu'il me rapportera jusqu'à la moindre lettre,
Je veux rompre avec luy pour ne plus renoüer.

RAGONDE.

Vostre colère est grande, il le faut avoüer.

FLORINDE.

Sa faute l'est bien plus; mais Dieu! voicy ma mère.
Resserrez cette lettre, évitez sa colère.

RAGONDE.

Je sçauray dans le nid remettre ce poulet,
Et craignant son courroux filer doux comme lait.

SCÈNE III

OLYMPE, FLORINDE, RAGONDE.

OLYMPE.

Ainsi donc à toute heure il faut que je descende
Pour voir ce que chez moy cette femme demande.
Quoy! deux fois en un jour nous venir visiter ;

RAGONDE.

J'avois tantost, Madame, oublié d'apporter
Des perles que voici, blanches, rondes, polies,
Et que par l'artifice on n'a point embellies.

OLYMPE.

Est-ce le seul sujet qui vous conduit icy ?

RAGONDE.

J'ay bien quelques bijoux à vous montrer aussi.

OLYMPE.

Et vous n'apportez point parmy ces bagatelles
De ces petits poulets qui cajolent les belles ?

RAGONDE.

Qu'entendez-vous par là ? pour qui me prenez-vous ?
Moy, donner des poulets en montrant des bijoux ;
Qu'une femme de bien est souvent soupçonnée !

OLYMPE.

Ne vous y joüez pas, vous seriez mal menée ;
Mais combien en un mot vendrez-vous ces deux rangs ?

RAGONDE.

Pas une maille moins de seize mille francs.

OLYMPE.

Je ne vous puis qu'offrir, cette somme est trop grande.

RAGONDE.

Je les ay refusez, ou jamais je n'en vende.

OLYMPE.

Ne les pourrois-je point avoir pour la moitié ?

RAGONDE.

Bien loin pour ce prix-là, que pour vostre amitié ;
Il faudroit sur ma foy qu'on les eust dérobées.

OLYMPE.

Comment entre les mains vous sont-elles tombées ?

RAGONDE.

Pourquoy dire comment ? Cela m'est défendu,
Il suffit que je livre après que j'ay vendu.

OLYMPE.

L'eau ne m'en deplaist pas.

RAGONDE.

Nulle autre n'en approche :
Voyez, il ne faut point acheter chat en poche :
Regardez les par tout, c'est un marché donné.
Mais quoy ! je ne vends rien, je n'ay pas étrené,
Et ne laisse à si peu si belle marchandise
Que pour avoir l'honneur de vostre chalandise.
Madame, ce collier, foy de femme de bien,
Vaut entre deux amis vingt mille francs, ou rien.
Je ne surfais jamais : hé bien ! vous duisent-elles [1] ?
Si vous en achetez, prenez-en d'aussi belles ;
Qui choisit prend le pire, et qui barguigne tant [2],
En a tousjours plus cher.

OLYMPE.

Je paye argent contant.

RAGONDE.

On ne fait plus credit de quoy que l'on achete,
Sinon depuis la main jusques à la pochette.
Qui prête maintenant n'est pas fin à demy,
Et souvent d'un intime il fait un ennemy.
Maudit soit le premier qui presta sur la mine !
Vive l'argent contant ! il porte medecine.
Chez moy credit est mort, et l'on n'ignore pas
Que de mauvais payeurs ont causé son trépas.

OLYMPE.

Je vous veux bien payer, mais c'est chose certaine
Que ce collier n'est point tout ce qui vous amene.
Vous ne le mettez pas à raisonnable prix,
La peur en me parlant agite vos esprits,
Vostre teint a changé quand je me suis montrée,
Et je vous tiens enfin une femme attirée.
Vous subornez ma fille, et contre mon dessein
Luy soufflez par l'oreille un poison dans le sein.

RAGONDE.

O Dieu ! qui vid jamais femme plus soupçonneuse ?
Quoy ! je passe chez vous pour une suborneuse ?
Je suis femme d'honneur, j'en leverois la main.

OLYMPE.

Je devrois la lever, et vous punir soudain,
Je ne sçay qui me tient.

(*Elle rentre.*)

RAGONDE *seule*.

Je l'ay belle échapée ;
Mais je veux bien mourir si j'y suis rattrapée.
Je n'ay membre sur moy qui de peur n'ait tremblé,
Et mon esprit encore en est comme troublé.
D'une telle frayeur tâchons à nous remettre,
Courons chez Lucidor, redonnons-luy sa lettre.
Mais qui vois-je arriver ?

SCÈNE IV

RAGONDE, BERONTE.

BERONTE.

Je suis un vray Longis [1],
D'estre encore à courir jusqu'à vostre logis ;
Mais j'allois pour m'y rendre, afin d'obtenir grace,
Et puis avecque vous trinquer à pleine tasse.

RAGONDE.

N'y viens pas, si d'abord tu n'en veux à mon gré
Conter à reculons jusqu'au dernier degré :
Oses-tu bien encor, monstre de médisance,
Après un tel affront, paroistre en ma presence ?
Devant ce fanfaron, devant ce Fierabras,
Qu'à peine je connois qui ne me connoit pas,
Me traiter de gaillarde, et conter des sornettes
A te faire au derriere attacher des sonnettes !

1. Vous plaisent-elles ? — La Bruyère regrettait ce mot, et avait raison. Diderot le reprit dans *Jacques le Fataliste*, et Voltaire dans ce vers :

Tout me convient, tout me plait, tout me *duit*.

Il n'en survécut pas davantage.

2. Barguigner est ici dans son premier et son vrai sens : *marchander, contester sur le prix*, etc. Le mot de bas latin *barcaniare*, d'où il vient et qui se trouve dans un capitulaire de Charles le Chauve, n'en avait pas d'autre.

1. C'est-à-dire j'ai été trop lent. On renvoyait à saint Longis, tous ceux qui n'avaient point hâte.

Je creve en mes paneaux[1]; ouy, cet insigne tour
Me fait enfler le sein aussi gros qu'un tambour;
Mais je sçauray te rendre injure pour injure.
Adieu, garde ton dos de mauvaise avanture.

(*Elle rentre.*)

BERONTE, *seul.*

Le feu de son courroux, tant soit il vehement,
Dans un peu de piot[2] s'éteint facilement:
Aussi pour l'en coiffer je m'en irois la suivre,
N'estoit que je ne sçay si je ne suis point yvre;
J'ay trinqué trop de fois d'un certain vin nouveau,
Qui fait tinter l'oreille, et tourner le cerveau.
Ce portrait merveilleux et trouvé par merveille
Tout jusques au goulet a remply ma bouteille.
J'en ay tiré la piece, et peut estre sans luy
J'aurois couru danger de jeûner aujourd'huy;
Mais sont-ce pas vraiment des esprits d'imposture
Qui disent que le vin conforte la nature,
Et que pour soutenir le corps un jour entier
Il suffit le matin d'un bon demy setier?
J'en ay bu plus de quatre, et si, quoy que je fasse,
A peine sans broncher je puis changer de place.
Je chancelle, et je croy que celui n'est pas fin,
Qui pour marcher plus ferme a fait jambe de vin.
Cependant, ô malheur! si je ne prend courage,
Ce grand coupe jarret viendra me faire outrage.
Fuyons, mais je ne puis faire un pas maintenant.
Ce vin n'est gueres fort, il n'est pas soustenant,
Je tombe, je suis pris.

SCÈNE V

TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin je te retreuve,
Et de ce bras vengeur tu vas faire l'épreuve.
Ouy, je te tiens, perfide, et tu m'éclairciras,
Ou de cent coups d'épée à l'instant tu mourras.
Parle, qui t'a donné ce portrait adorable?

BERONTE.

Le hazard.

TERSANDRE.

Le hazard? Qui t'a donc, miserable,
Fait feindre qu'elle mesme avoit mis en tes mains
Un ouvrage à charmer tous les yeux des humains?

BERONTE.

La faim.

TERSANDRE.

Comment, la faim?

BERONTE.

N'ayant plus de quoy frire,
J'ay tasché d'en ravoir.

TERSANDRE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

1. C'est-à-dire dans mes piéges. — Le panneau en était un à prendre les lièvres.

2. Vin. — Il était admis, même chez les gens sérieux tel que Poussin, qui s'en est servi dans ses *Lettres*, de dire « aimer le *piot*, » pour aimer le vin.

BERONTE.

J'ay trouvé son portrait, je ne la cognois pas.

TERSANDRE.

Mais chez la revendeuse elle a porté ses pas
Avec un vergalant.

BERONTE.

C'est chose que j'ay veuë.

TERSANDRE.

Et de quelle façon estoit-elle vestuë?

BERONTE.

Ravy de ses appas, Monsieur, j'ay seulement
Contemplé le visage, et non l'habillement.

TERSANDRE.

Qu'est-ce cy?

BERONTE.

Toutefois cette jeune merveille
Avoit, comme je croy, le bouquet sur l'oreille[1],
Sans doute elle est à vendre[2].

TERSANDRE.

Elle n'en met jamais.
Ne sçais-tu rien de plus?

BERONTE.

Non, je vous le promets,
Si ce n'est que mon nez m'a dit entre autre chose
Qu'elle porte des gants qui sentent comme rose[3].

TERSANDRE.

Tu la prens pour une autre, elle craint les senteurs,
Et dès-là je te tiens le plus grand des menteurs;
Mais plus je te regarde, et plus je m'imagine
Qu'en toy je voy parestre et le port et la mine
D'un assez bon valet, qui par legereté
Depuis déjà longtemps malgré moy m'a quitté.
Les transports où j'estois par ton faux témoignage
M'ont tantost empêché d'observer ton visage;
Je t'ay vû sans te voir; mais tu m'ôtes d'erreur,
Et chasses loin de moy cette aveugle fureur.
Enfin voicy Beronte.

BERONTE.

Hé Dieu! voy-je Tersandre?
Quoy! mon maistre, est-ce vous? On m'avoit fait entendre
Que vous aviez en Greve esté roüé tout vif.

TERSANDRE.

Certes tu n'es pas moins credule que naïf.

BERONTE.

On a donc pris pour vous quelqu'un qui vous ressemble;
Cependant il est vray que le sort nous rassemble.
La voix vous a grossi, le poil vous est venu;
Si bien qu'en vous voyant je vous ay meconnu.

TERSANDRE.

La barbe comme à moy t'estant aussi venuë,

1. C'est-à-dire avait mine d'être à marier. — Cette expression se disait de même des jeunes gens en quête d'amour. « Le jeune homme, lit-on dans le *Printemps d'Yver*, se mit, comme on dit, le bouquet sur l'oreille. »

2. On mettait un bouquet à la tête des bêtes a vendre.

3. Nous avons parlé dans une note précédente des gants de senteur.

Et ton crotesque habit ont fasciné ma veuë.
Mais voicy les jours gras, et possible allois-tu
Porter quelque momon [1] estant ainsi vestu.

BERONTE.

Je suis un peu plus leste à mon accoutumée,
Et j'avois vaillamment fait fortune à l'armée.
Ouy, j'en estois venu vestu comme un oignon [2].
Mais de certains filous, qui m'ont porté guignon,
Ont crocheté ma chambre et pris tout mon bagage.

TERSANDRE.

Je te plains; mais où donc a paru ton courage?

BERONTE.

L'Allemagne est temoin si je crains le danger:
Quand la trompette sonne et qu'il en faut manger,
J'y cours tout des premiers, et porte tout par terre;
Aussi *Frape-d'abord* estoit mon nom de guerre.
Dans la mêlée un jour trouvant le *Papenain* [3],
Je parus un geant qui combattoit un nain,
Et mon front fut dès lors, à l'honneur de la France,
Plus couvert de lauriers qu'un jambon de Mayence:
Que vous diray-je plus? J'estois dans le festin
Où se fit le complot de tuer le *Walstin* [4],
Et dès que ce grand traistre eut perdu la lumiere
On me luy vid donner mille coups par derriere.

TERSANDRE.

Donc, après qu'il fut mort, tu luy fis bien du mal.

BERONTE.

Aux trigauts [5] comme luy mon courage est fatal.

TERSANDRE.

Tes discours autrefois marquoient quelque prudence,
Mais tu ne parles plus qu'avec extravagance.

BERONTE.

Ces filous en sont cause, ils m'ont écervelé [6],
Et tout mon pauvre esprit s'en est tantost allé
Par trois ou quatre trous qu'ils m'ont fait à la teste.

TERSANDRE.

Je les quitterois là.

BERONTE.

C'est à quoy je m'apreste.
Je n'ay que trop servy ces trois diables d'enfer,
Le Balafré, le Borgne, avec le Bras-de-Fer;
Mais qui vous rend chagrin, si mon œil ne void trouble?
Je suis plus gay que vous, moy qui n'ay pas un double.

1. V. sur ces momons qu'on portait en masque pendant le carnaval une note de la piece précédente.

2. C'est-à-dire très-cossu, ayant beaucoup d'habits. « Être vêtu comme un oignon, dit le *Dictionnaire comique* de Leroux, c'est avoir plusieurs vêtements les uns sur les autres, parce que l'oignon a plusieurs peaux qui l'enveloppent. »

3. Le comte de Pappenheim, un des meilleurs généraux de l'Autriche pendant la guerre de Trente ans. Il était mort en 1632 d'une blessure reçue à Lutzen.

4. Allusion a la conspiration d'Egra, ou fut décidé et exécuté, en 1634, l'assassinat de Wallenstein, ou Walstein, qui, apres avoir défendu l'Empereur, lui était devenu un défenseur trop gênant.

5. Vaurien. — C'est presque lettre pour lettre l'expression latine *trico*, dont le sens était le même.

6. Ils m'ont mis à jour la cervelle. — C'est le premier sens du mot. Il est ainsi employé dans les *Chroniques de Saint-Denis*, Eustache, Deschamps, Estienne Pasquier, etc.

TERSANDRE.

Je n'ay jamais de rien fait secret avec toy.
Je suis dans un malheur seul comparable à soy;
J'ayme.

BERONTE.

Hé bien ! vous aymez, c'est chose assez commune.

TERSANDRE.

Mais on ne m'ayme point, un rival m'importune,
Et nul effort secret de mes inventions
Ne le peut détourner de ses pretentions.
Nous avons eu parole, et quoy qu'il en avienne,
Je m'en vay mesurer mon épée à la sienne.

BERONTE.

Pourvu que, grand de cœur et souple du jarret,
Vous fassiez à l'épée aussi bien qu'au fleuret,
Quelque adroit qu'il puisse estre, il en aura dans l'aisle [1];
Mais de vos differends au moins la cause est belle.

TERSANDRE.

Belle à n'avoir rien vû de si beau sous les cieux.

BERONTE.

La beauté vaut beaucoup, mais l'argent vaut bien mieux.
En a-t-elle ?

TERSANDRE.

Son pere estoit un homme chiche,
Et qui dans les partis comme un juif s'est fait riche.

BERONTE.

Comment l'appellez-vous ?

TERSANDRE.

Almir.

BERONTE.

Quoy ! ce maraut
Qui seul a fait monter le vin à prix si haut ?
Quoy ! ce monopoleur, dont l'art diabolique
A retranché le quart de la liqueur bachique :
Un jour, si des talons il n'eust esté dispos,
L'appellant maltotier, voleur, rogneur de pots,
Cent buveurs l'alloient pendre avec une bouteille,
Pour avoir mis imposts sur le jus de la treille.

TERSANDRE.

Tay-toy.

BERONTE.

C'est un secret que je ne puis celer,
Une juste douleur me force de parler !
Je ne boy presque plus que vinaigre et qu'absinthe :
De simple ripopé vaut cinq et six sols pinte;
Enfin il est si cher, que qui n'a bien de quoy

1. C'est-à-dire il sera touché, atteint.

2. On appelait *partis* les offres que faisaient les financiers aux adjudications des fermes générales. De là, ils furent nommés *partisans*. Les premiers parurent sous Henri III. « Si, écrit Pasquier a Sainte-Marthe, l'argent n'y estoit prompt. Pour suppléer à ce défaut la malignité du temps produisit une vermine de gens, que nous appelons par un nouveau mot *partisans*, qui avançoient la moitié ou tiers du denier pour avoir le tout. » (*Lettres*, 1619, in-fol., t. I, p. 861.)

3. Mauvais vin mêlé. — Le mot était alors du masculin comme on le voit ici. Dans la *Vraye medecine qui guérit de tous maux*, 1606, in-12, p. 8, on lit :

Une tres-bonne médecine
Boire devez du *ripope*.

Souvent avec sa soif se couche comme moy.

TERSANDRE.

C'est trop.

BERONTE.

Vostre rival est-il plus honneste homme ?
Aprenons ce qu'il est, et comment il se nomme.

TERSANDRE.

Son nom est Lucidor.

BERONTE.

Quoy ! luy vostre rival ?
Je crains, non sans raison, qu'il ne vous traite mal.
Je connois sa valeur, c'estoit mon capitaine,
Quand sur les bords du Rhin j'ay souffert tant de peine :
Mais enfin avec luy je m'y suis signalé.
Nous avons vû Galas [1], et l'avons bien galé.

TERSANDRE.

Est-il donc si vaillant ?

BERONTE.

Mes yeux l'ont vû combattre,
Et contre l'ennemy faire le diable à quatre :
J'estime ce guerrier, mais je ne l'aime pas,
Et je voudrois déja qu'il eust passé le pas.
Il m'a traité cent fois avec ignominie,
Et mis honteusement hors de sa compagnie.

TERSANDRE.

Hé ! la raison ?

BERONTE.

Un jour il crût prendre sans vert
Ce brusleur de maisons, ce fameux *Jean de Vert* [2].
Mais nous perdîmes temps et peine à le poursuivre,
Il s'échapa de nous encore qu'il fust yvre [3].

TERSANDRE.

Hé ! comment fit-il donc ?

BERONTE.

Disons tout aujourd'huy,
C'est que mes compagnons estoient plus souls que luy,
Et qu'étant étourdis d'avoir trop fait débauche,
Ils le suivoient à droit lors qu'il faisoit à gauche.
Lucidor, que sa fuite avoit mis hors de soy,
Me treuvant, déchargea sa colere sur moy ;
Me traita d'éventé, de poltron et d'yvrogne,
Et me chassa d'abord, me donnant sur la trogne.
Je veux donc contre luy vous servir au besoin.
Battez-vous hardiment, je seray dans un coin,
Et si-tost que de là je verray son courage
Estre prest d'emporter sur le vostre avantage,
Je viendray finement d'un coup d'estramaçon
Pour fendre jusqu'aux dents un si mauvais garçon.

TERSANDRE.

Ainsi tu vengeras ta querelle et la mienne.
Je viens l'attendre icy.

BERONTE.

J'enrage qu'il n'y vienne.
Son trépas est certain, nous avons biens tous deux
Fait ensemble autrefois des coups plus hazardeux :
Combien, ayant pour vous ma valeur occupée,
Ay-je usé de mouchoirs essuyant mon épée ?
Il aprendra dans peu, ce fendeur de nazeaux,
Si je sçay dégainer et joüer des couteaux.

TERSANDRE.

Le voicy, cache toy, mais retiens ta colere,
Et ne te montre point qu'il ne soit necessaire.

(*Beronte se cache.*)

SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin, vous le voulez, le sort en est jetté ;
Mais n'est-ce pas folie ou plustost lâcheté
Que de se battre ainsi pour une ame inconstante
Et qui honteusement a trahy vostre attente ?
Reprenez vos esprits, n'aimez plus qui vous hait,
Et laissez moy joüir du bien qu'elle m'a fait.

LUCIDOR.

Quoy ! Florinde en vos mains a remis sa peinture ?
Il ne se vit jamais de pareille imposture.
Tirez, tirez l'épée, et sans plus discourir
Songez à vous defendre, ou plustost à mourir,
Si vous ne me rendez une chose si belle.

TERSANDRE.

Pour la derniere fois jette les yeux sur elle,
La voila.

LUCIDOR.

Je seray bien tost victorieux,
Quoy que vous m'ayez mis le soleil dans les yeux.

TERSANDRE.

Qui, vous ?

LUCIDOR.

N'en doutez point : ouy, selon mon envie,
Vous rendrez le portrait, ou vous mourrez.

TERSANDRE.

La vie.

LUCIDOR, *l'ayant terrasse, luy arrache le portrait et s'en va.*

Hé bien, je vous la laisse, et vostre épée encor.
Il suffit que j'emporte un si rare trésor.

(*Il rentre.*)

TERSANDRE.

Toy qui les bras croisez nous as regardé faire,
Homme le plus poltron que le soleil éclaire,
Pourquoy, lâche, pourquoy, quand il m'a terrassé,

1. Général de l'Empire qui avait en 1636 tenté d'envahir la Bourgogne. Il fut battu a Saint Jean de Losne par le duc de Lorraine. Il mourut, en 1647, l'annee même ou fut jouée cette piece.

2. Chef de partisans allemands qui fit bien trembler Paris, dont il s'approcha assez prés, du temps de Louis XIII. Turenne le battit et le prit. Il resta longtemps prisonnier a Vincennes ou on l'allait voir pour rire de ce qui avait effrayé. C'est alors que se mit a courir le dicton : « Je m'en moque comme de Jean de Werth. » Son nom et celui de l'autre général, nomme tout à l'heure, etaient alors repétés partout. C'etait a qui voudrait, comme le *Menteur* de Corneille,

Faire sonner bien haut Jean de Werth et Galas.

3. En bon Allemand, il était grand ivrogne. Il passa tout le temps qu'il fut a Vincennes à boire et à fumer.

N'as tu pas dans ses reins un poignard enfoncé ?
Répons ; mais dans ce coin il dort, ou je m'abuse.
Ho à ! ho !

BERONTE, *s'estant endormy dans un coin, se réveille en sursaut.*

Qui va là ? J'y suis, mon harquebuse :
Où sont les ennemys ? Courons, faut-il donner ?
Vous verrez si jamais on peut mieux assener [1].

TERSANDRE.

Est-ce ainsi, sac à vin, que l'on tient sa promesse ?

BERONTE.

Ah ! pardon, je rêvois, j'ay tort, je le confesse ;
Mais vos dons en sont cause : ouy, vostre quart d'écu
A fait que j'ay tantost mis bouteille sur cû.
Ce n'estoit que ginguet [2], et pourtant les fumées
Ont insensiblement mes paupières fermées.

TERSANDRE.

Cependant, malheureux, il m'a tout emporté.

BERONTE.

Vous auriez eu besoin de ce bras indompté.
Je vous l'avois bien dit, qu'il alloit à la charge
Et vous en donneroit et du long et du large :
Que ne m'éveilliez-vous ? Je veux estre berné,
Si ce ne seroit fait de ce diable incarné.

TERSANDRE.

Suy moy, traistre, suy moy.

BERONTE.

Dieu ! prenez ma défense.

TERSANDRE.

Mille coups de bâton puniront ton offense.

SCÈNE VII

LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRÉ.

Courons après ces gens, il est nuit autant vaut.

LE BRAS-DE-FER.

Que profiterons-nous à les prendre d'assaut ?
Au diable soit donné le lange qui les couvre !
Puis ils heurtent là bas, et voila qu'on leur ouvre.

LE BORGNE.

Ils rôdent en pourpoint sans lumière et sans train.

LE BALAFRÉ.

Les manteaux en hiver craignent fort le serein [3],
Et leurs maistres le soir les laissant dans la chambre,
Comme au chaud de juillet vont au froid de décembre.
Mais l'un de ces deux-là, si mon œil n'est trompé,
Est nostre receleur de nos mains échapé ;
Attendons-le au retour pour lui donner atteinte.

LE BORGNE.

Mais s'il nous apperçoit, il fremira de crainte,
Et fust-il cû-de-jatte, en ce mesme moment
Il trouvera des pieds, et fuira promptement.

LE BRAS-DE-FER.

Cachons-nous donc tous trois, et s'il sort sans escorte,
Battons-le jusqu'à tant que le diable l'emporte.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I.

RAGONDE.

(*Les filous paroissent.*)

Dieu ! qu'est-ce que je voy ? N'allons pas plus avant,
De peur de ce filou tapy sous cet auvent.
Mais un autre plus loin s'offre encore à ma vûë :
Ils sont deux, ils sont trois, c'est fait, je suis perduë ;
Où fuyray-je ? Le cœur me bat comme un claquet [1],
Et s'ils m'appercevoient, je serois bien du guet :
Heurtons vite, rentrons.

(*Elle heurte chez Lucidor, d'où elle vient de sortir.*)

SCÈNE II

LUCIDOR, RAGONDE.

LUCIDOR.

Qu'est-ce qui te rameine ?

RAGONDE.

Je tremble.

LUCIDOR.

Qu'as-tu donc ?

RAGONDE.

Trois grands tireurs de laine
Sont au guet à cette heure, et jettent dans ces lieux
La main sur les passans aussi-tost que les yeux :
Je les viens d'entrevoir, et, prenant l'épouvante,
Aussi-tost j'ay heurté plus morte que vivante.
Mais ils sont disparus, et je cours à l'instant
Trouver à petit bruit Florinde qui m'attend,
Pour ravoir ses faveurs qu'elle vous redemande.

LUCIDOR.

S'est-il jamais commis d'injustice plus grande ?
Qu'ay-je dit ? qu'ay-je fait ? Ah ! malgré son desir,
Je les conserveray jusqu'au dernier soupir,
Et quand mesme la mort aura fini mon terme,
Sous la tombe avec moy je veux qu'on les enferme.

RAGONDE.

C'est là qu'elles seront en lieu de seureté.

LUCIDOR.

Vouloir m'oster ainsi ce qui m'a tant cousté !

1. Ce verbe ne s'emploie plus qu'activement. Montaigne l'a employé, comme ici, dans un sens absolu.
2. Petit vin très-vert. V. sur ce mot, origine de *guinguette*, une note des pièces précédentes.
3. L'air du soir, qu'il n'était pas en effet très-bon d'aller prendre alors sur le Pont-Neuf, infesté de *tire-laines*.

1. C'est, dans un moulin, la petite latte qui bat continuellement sur la trémie. Ordinairement ce n'est pas le cœur, c'est la langue des femmes que l'on comparait au claquet. Belleau dit même, à leur propos, *claqueter* pour babiller.

Non, non, Ragonde, non, retourne-t'en luy dire
Qu'elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desire.

RAGONDE.

Je crains que ce refus n'irrite son courroux.

LUCIDOR.

S'il m'estoit plus cruel, il me seroit plus doux;
Qu'il m'arrache la vie, et je luy rendray grace.

RAGONDE.

Est-il transport d'amour qui le vostre surpasse?
Mais c'est trop m'amuser.

LUCIDOR.

Que dira-t'elle ? Helas!
Reviens.

RAGONDE.

Que voulez-vous?

LUCIDOR.

Rien, rien, poursuy tes pas.

RAGONDE.

Adieu donc.

LUCIDOR.

Toutefois encore une parole.
A quoy me resoudray-je?

RAGONDE.

O demande frivole!
Il luy faut obeïr.

LUCIDOR.

O trop injuste sort!
Faut-il que ce portrait soit cause de ma mort?
Clorise l'a perdu par trop de negligence,
Et cependant moy seul j'en fais la penitence;
Sa faute et mon mal-heur ne peuvent s'egaler.

RAGONDE.

Vostre bouche a promis de n'en jamais parler;
Mais vous estes Normand, vous pouvez vous dedire.

LUCIDOR.

Ha! ne te raille point, il n'est pas temps de rire.

RAGONDE.

Que vous estes niais de vous taire aujourd'huy,
Quand on punit en vous la sottise d'autruy!
Que dira le païs où vous pristes naissance,
Luy qui se fait nommer païs de sapience [1]?
Jamais à son dommage on n'y garde sa foy,
Et c'est estre peu fin que d'agir contre soy.

LUCIDOR.

Tu me donnois tantost des conseils bien contraires.

RAGONDE.

Il faut nouveaux conseils à nouvelles affaires.
Je ne devinois pas ce qui vient d'arriver.
Mais Florinde paroist, allons tost la trouver.

1. C'est ainsi qu'à Paris on appelait la Normandie, dont les habitants passaient pour arriver plus vite à la sagesse que partout ailleurs, et principalement à la raison dans les affaires. Aussi la Coutume normande avançait-elle d'un an la majorité, elle la fixait à vingt ans.

SCÈNE III

LUCIDOR, FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

Puis-je bien me resoudre à cette perfidie?
Amour, inspire-moy ce qu'il faut que je die.
Je viens, pour obeïr à vos commandemens,
Vous rendre ce qui fait tous mes contentemens :
Mais du moins, ô merveille à mes yeux adorable,
Aprenez-moi, de grace, en quoy je suis coupable.

FLORINDE.

Quoy! vostre vanité, temeraire, indiscret,
N'a pas dit que souvent je vous parle en secret
Et n'a jamais montré mon portrait à personne?

LUCIDOR.

Non, ou que pour jamais Florinde m'abandonne.

FLORINDE.

Tersandre ne l'a pas arraché de vos mains?

LUCIDOR.

Tersandre peut-il seul plus que tous les humains?

FLORINDE.

Il a sceu toutefois vous contraindre à le rendre.

LUCIDOR.

Ce que je n'avois pas, pouvoit-il me le prendre?
Helas!

FLORINDE.

Expliquez-vous sans faire l'étonné?
De ma part ce matin vous l'a-t-on pas donné?
Quoy! vous ne l'aviez pas? Qu'en dites-vous, Clorise?
Vous changez de visage, et paroissez surprise :
D'où vient ce changement? Parlez.

CLORISE.

Madame.

FLORINDE.

Hé bien
Vous en demeurez là, vous ne dites plus rien.

RAGONDE.

Qui ne prendroit cecy pour une comedie?

CLORISE.

Dieu! comme on me trahit! Dieu, quelle perfidie!

RAGONDE.

La mèche est découverte, implorez sa mercy.

FLORINDE.

Je ne la veux plus voir, qu'elle sorte d'icy,
Ou que de mon portrait elle me rende conte.

CLORISE.

Ce conte peut-il bien se rendre qu'à ma honte?
Il est vray, Lucidor ne l'a jamais tenu;
Mais je vous ay caché le malheur advenu :
Je l'ay perdu, Madame, et, n'osant vous le dire,
Mon silence a causé vostre commun martyre.

FLORINDE.

Dieu, que me dites-vous?

CLORISE.

Je vous parle sans fard.

FLORINDE.

Tersandre l'avoit donc rencontré par hazard?

LUCIDOR.

Il est ainsi, Madame, et j'ay sceu par les armes
Arracher de sa main ce miracle de charmes :
Plus que sa propre vie il feignoit le cherir,
Mais il a mieux aimé le rendre que mourir.

FLORINDE.

De quelle encre assez noire est digne d'estre écrite
La malice qui regne en cette ame hypocrite?
Il est également et méchant et jaloux.

LUCIDOR.

Cependant on vous force à l'avoir pour espoux ;
Mais à la violence opposons la finesse.
Ne peut-on surmonter la force par l'adresse?
Si vous m'aimez...

FLORINDE.

Quel si! Pouvez-vous en douter?

LUCIDOR.

A la faveur de l'ombre il nous faut absenter :
L'Amour garde par tout ceux qui luy sont fideles,
Et pour nous enfuir il nous offre des aisles.

FLORINDE.

Cette offre avec honneur se peut-elle accepter?

LUCIDOR.

En ce pressant besoin doit-on la rejetter?
Sauvez-vous, sauvez-moy.

FLORINDE.

Sauvez ma renommée,
Voulez-vous pour jamais me rendre diffamée?
Ha, vous ne m'aimez point.

LUCIDOR.

Ha, si vous pouviez voir
Ces esprits qui me font et parler et mouvoir,
Vous verriez vostre image au plus beau de mon
Et seriez éblouïe à l'éclat de ma flamme. [ame,

FLORINDE.

La mienne n'est pas moindre, et mon contentement
Seroit d'être avec vous jusqu'au dernier moment ;
Mais vous suivre en tous lieux comme une vaga-
Que diroit-on de moy? [bonde,

LUCIDOR.

Laissez parler le monde,
Et rendez-vous heureuse en me rendant heureux.

FLORINDE.

Mon devoir me défend de répondre à vos vœux.

RAGONDE.

Enfin que dira-t-il, enfin que dira-t-elle,
Vous empêche d'aller où l'amour vous appelle;
Où quelque bon *Frater*[1], estant peu scrupuleux,
Puisse en *catiminy* vous épouser[2] tous deux.

FLORINDE.

Ferois-je cet affront à ceux dont je suis née? [née,
Ils sçauroient s'en vanger, romproient mon hyme-
Pesteroient contre moy, retiendroient tout mon
Et jamais nul malheur ne fut égal au mien. [bien,

RAGONDE.

Je croy bien que d'abord quelque diable en soutane
Lancera contre vous mille traits de chicane,
Mais contre la justice ayant bien regimbé
Il faudra qu'à la fin ils viennent à jubé[1],
Jusqu'au dernier teston ils rendront la richesse
Qu'autrefois vostre pere acquist par son adresse.
A-t-on vû partizan faire mieux son mago[2]?
Il pondoit sur ses œufs et vivoit à gogo :
Vous estes belle au cofre aussi bien qu'au visage,
Et vingt mille écus d'or sont vostre mariage.
Mais quoy! si vostre mere y met un jour la main,
Ces vingt mille soleils s'eclipseront soudain,
Et n'ayant plus l'éclat dont ils vous font paraître,
Chacun fera semblant de ne vous plus connaître.
Quoy que vous soyez belle, on vous méprisera
Et nul pour vos beaux yeux ne vous épousera.
Toutefois je me trompe, et quand vostre richesse
Consisteroit sans plus en l'or de vostre tresse,
Lucidor est fidelle, et si coiffé de vous,
Qu'il feroit vanité de se voir vostre époux.

LUCIDOR.

Vostre seule personne a mon ame ravie,
L'éclat de vos grands biens tente peu mon envie,
Et si quelque malheur vous les avoit ôtez,
Je n'en serois pas moins captif de vos beautez.
Mais il faut l'un ou l'autre, ou que je vous enleve,
Ou que de mon rival l'entreprise s'acheve,
Et qu'on voye à ma honte, et malgré vos efforts,
Cet orgueilleux demon posseder ce beau corps.

FLORINDE.

Quoy! luy me posseder! puisse plustost la foudre
Me fraper à vos yeux et me reduire en poudre!
Il n'a bien ny vertu qui me puisse tenter,
Et ses soumissions ne font que m'irriter.
Moy, sous ses volontez me voir assujettie!
Moy, souffrir qu'on m'attache à mon antipatie!
Non, non, ne craignez rien, je vous tiendray la foy,
Et la mort avant luy triomphera de moy.

LUCIDOR.

Donc la peur de vous voir à son joug asservie
Arresteroit le cours d'une si belle vie!
Je rompray par sa perte un si sanglant dessein :
Ouy, cent coups de poignard luy perceront le sein
Et si mon action attire vostre blâme,
De ce mesme poignard je couperay ma trame.

FLORINDE.

Quelle aveugle fureur vous agite aujourd'huy

1. Ce mot, dans le sens de moine, s'était dit au xvie siècle, comme on le voit dans la 23e *Nouv.* de la reine de Navarre, mais ne se disait presque plus alors. Il signifiait, ce qu'il signifie encore sur les navires, un garçon barbier.

2. Rendre époux, marier. — Même alors, il était rare dans ce sens. On lit pourtant dans le *Roman comique* : « Aucun des curé ne voulut les épouser. »

1. C'est-à-dire *à l'ordre*, du latin *jubere*, commander. Cette expression, hors d'usage à present, s'employait encore au xviiie siecle. Colombine, dans les *Souhaits* (acte I, scene 5), dit à Isabelle qui fait l'indifferente : « Quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ces plumets flamboyants, oh! pour lors, *vous viendrez à jubé*. »

2. Mot qui est resté, mais qui s'écrivait alors plus ordinairement *magault* : sous cette forme, on voyait plus aisément son origine, qui vient du bas latin *magaldus*, sacoche, besace. Nicot donne encore ce sens au mot magot; mais dans la *Menippee* (édit. Labitte, p. 44), il signifie déja argent amassé, caché.

Jusqu'à le vouloir perdre, et vous perdre après luy ?
Chassez loin le desir de ce double homicide.

LUCIDOR.

Chassez donc loin aussi cette vertu timide,
Qui, s'effrayant de tout, vous retient d'eviter
L'orage qui sur vous est tout prest d'éclater.

FLORINDE.

A la fin vos raisons ébranlent ma constance,
Et ce n'est plus qu'en vain qu'elle y fait resistance.
Donc à ce qu'il vous plaist je veux bien consentir
Et même avant le jour me resoudre à partir.
Mais lors que de vous seul estant accompagnée
Je seray pour jamais de ces lieux éloignée
Ne me demandez rien contre ce que je doy,
Montrez que vous m'aimez moins pour vous que pour moy ;
Et, sans jamais brûler d'une illicite flamme,
Gardez bien que le corps ne triomphe de l'ame.
Quoy que je vous estime et vous prefere à tous,
J'aime encor toutefois mon honneur mieux que vous,
Et si vous l'offensez, je m'osteray la vie.

LUCIDOR.

Quel demon peut jamais m'en inspirer l'envie ?
Vos seules volontez regleront mes desirs,
Et le bien de vous voir fera tous mes plaisirs.

FLORINDE.

Doncques sur la minuit, sans qu'on vous puisse entendre,
A la porte secrete ayez soin de vous rendre.
Mais adieu, quelqu'un vient.

(*Elle rentre.*)

RAGONDE.

Dieu, ce sont ces filous.

LUCIDOR.

Ne crains rien.

RAGONDE.

Hé, tout beau, rengainez, sauvons-nous.

SCÈNE IV

LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRÉ.

Quel bruit, chers compagnons, a frapé nos oreilles?
Tandis qu'ainsi tous trois nous bayons aux corneilles.
Ce maudit receleur pourroit bien battre aux champs.

LE BORGNE.

Ce coquin a bon nez, il prendra mieux son temps,
Et peut-estre deja, sentant nostre partie,
Il a fait en secret un branle de sortie [1].

LE BRAS-DE-FER.

Soit icy, soit ailleurs, je l'attraperay bien,
Et cent coups de baston ne luy couteront rien ;
Mais ferons-nous encor longtemps le pied de gruë,

1. Nous avons déjà vu cette locution plus d'une fois. Elle signifiait presque toujours, comme ici, s'évader à bas bruit. Un personnage de l'*Ecole des jaloux* de Montfleury (acte III, sc. 3) qui « voudrait bien s'en aller, » suivant l'expression d'à présent, dit :

« Je voudrois bien danser un *branle de sortie.* »

Attendant chappe chute [1] au coin de cette ruë ?
Filer icy la laine est un pauvre métier,
Il ne passe personne en ce maudit quartier :
Mais si quelqu'un y vient, il faut qu'on le détrousse,
Et s'il a bien de quoy nous en ferons carousse [2].

LE BALAFRÉ.

Je ne trouve rien tel que nager en grand'eau,
Volons une maison, et non pas un manteau,
Changeons la bierre en vin, et la menestre en bisque.

LE BALAFRÉ.

Mais gare le prevost.

LE BRAS-DE-FER.

Nous courons peu de risque,
Cet homme, environné de chevaliers errans,
Prend les petits voleurs et laisse aller les grands ;
Mais quand il me prendroit, si ma faute est punie,
Je mourray pour le moins en bonne compagnie.

SCÈNE V

BERONTE, LE BORGNE, LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER.

LE BORGNE.

Silence, compagnons, quelqu'un marche là-bas.

LE BALAFRÉ.

Suivons-le.

LE BORGNE.

Ne bougez, il dresse [3] icy ses pas.

LE BRAS-DE-FER.

Il nous voit, il s'enfuit, attrapons-le à la course.

LE BALAFRÉ.

Je le tiens, peu s'en faut, rends la vie, ou la bourse.

BERONTE.

La voilà.

LE BALAFRÉ.

Qu'elle est platte ! Elle est vuide : es-tu fou ?
Tu portes une bourse, et n'y mets pas un sou.
Çà, le manteau.

BERONTE.

Prenez-le.

LE BALAFRÉ.

Il ne vaut pas le prendre.
Porter du camelot, il gele à pierre fendre :
Voila bien se moquer de l'hyver et de nous.

BERONTE.

Mon maistre contre moy s'estant mis en courroux,
J'ay hapé le taillis, et, courant en chat maigre,

1. Autre locution déjà rencontrée plus haut. Attendre, chercher *chape-chute*, c'était guetter la négligence de quelqu'un qui laisserait tomber sa chape, son manteau, pour le prendre.

2. C'est-à-dire bombance entière. On avait dit d'abord *carrous*, comme on lit dans Brantôme, et *carrous*, comme dans Rabelais. On se rapprochait ainsi davantage de l'étymologie allemande, car, dit Henry Estienne, on « germanisoit, » avec ce mot. Il vient de *gar aus*, qui veut dire « tout vidé. » C'est ce qu'ils font, quand ils boivent, et, nous le savons trop, etquand ils pillent.

3. Pour il *adresse*...

J'ay pris sans y penser ce manteau de vinaigre[1].

LE BRAS-DE-FER.

Vraiment la prise est belle, on la doit bien garder,
Mais encore au minois faut-il le regarder :
Sa parole me trompe, ou me le fait connaistre.
Çà, la lanterne. Hé bien, ne voila pas le traistre,
Qui comme un honneste homme a fait courre après [luy.
Ha ! que nous te ferons bonne chere aujourd'huy !
Tu nous as fait cent vols, tu nous as fait cent ni- [ches.

BERONTE.

Faites-moy quelque grace, et je vous feray riches.

LE BORGNE.

Aurois-tu quelque part un peu d'argent caché ?

BERONTE.

Ay-je gousset ny poche où vous n'ayez cherché ?
Non, je n'ay pas un sou ; mais sçachant vostre adres- [se,
Je veux vous enseigner un monde de richesse.
Voyez-vous ce logis ?

LE BALAFRE.

N'avons-nous pas des yeux ?

BERONTE.

Il ne s'y trouve rien qui ne soit precieux.
Personne de defense à present n'y demeure,
Et faire un si beau vol est l'ouvrage d'une heure.
Une femme s'y tient veuve d'un partisan,
Qui voloit en un jour plus que vous en un an,
Et qui, par un impost qu'il mit sur la vendange,
A fait de son logis un second pont au Change.
Y peut-on plus de biens l'un sur l'autre entasser?
Tout s'y trouve d'argent jusqu'aux pots à pisser.

LE BORGNE.

Pour t'échaper de nous dis-tu point une fable ?

BERONTE.

Ce ne sont que tresors, ou je me donne au diable.

LE BORGNE.

Et ce riche logis est de facile accès ?

BERONTE.

Nous y pouvons entrer et remplir nos goussets :
Il regorge de biens. Cette veuve fertile
Pour se remarier doit marier sa fille.
Ce mariage est prest, et c'est argent contant.

LE BALAFRÉ.

Hé! de qui tiens-tu donc cet avis important ?

BERONTE.

Je le tiens d'une femme avec qui j'ay commerce.
Le métier de revendre est celuy qu'elle exerce.
Au deceu[2] de la veuve elle y va tous les jours
Et connoist de ce lieu les biens et les détours.
Quelquefois sur la brune, avec elle, en cachette,
Elle m'y fait entrer par la porte secrette,
Y reçoit d'une fille habits, nappes et draps,
Et j'en reviens chargé comme un cheval de bats.
Or, si j'en croy mes yeux, cette porte est malseure,
Ses verroux sont mauvais, mauvaise est la serrure,
Et de l'ouvrir enfin vous viendrez bien à bout.

LE BRAS-DE-FER.

Avecque nos engins nous entrerons par tout.

BERONTE.

Mais elle a pour defense un effroyable dogue.

LE BALAFRE.

Je sçay pour l'assoupir une admirable drogue,
Et dont en un moment il sentira l'effet.

BERONTE.

Puisse mon luminaire estre éteint tout à fait,
Si pour y voler tout je ne fais l'impossible,
Y deusse-je estre pris et percé comme un crible.

LE BALAFRÉ.

Je me resous aussi de tenter la fortune,
Deusse-je en rapporter cent balafres pour une.
Mais il s'agit de faire et non de discourir,
Et de penser plustost à vivre qu'à mourir :
Que Beronte avec moy vienne donc tout à l'heure,
Pour prendre ce qu'il faut, jusques à sa demeure :
Nous y courons ensemble, et dans peu de momens
Nous reviendrons chargez de divers instrumens.
Nous en apporterons pour limer les ferrures,
Et nous servir de clefs à toutes les serrures.

LE BRAS-DE-FER.

Allez, et cependant nous boirons près d'icy.

BERONTE.

Avant nostre retour nous trinquerons aussi :
Le vin me rend hardy, quand j'ay bû je fais rage.

LE BORGNE.

Nous trousserons la pinte, et non pas davantage,
Et puis à pas de loup nous reviendrons d'aguet
Pour voir qui va, qui vient, tous deux faire le guet.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Viennent-ils ?

LE BORGNE.

Nullement.

LE BRAS-DE-FER.

Qu'est-ce qui les arreste ?

LE BORGNE.

Ils s'amusent peut estre à trinquer teste à teste :
Ces engoule-bouteille[1] au gozier tout de feu,

1. « On appelle, lisons-nous dans le *Dictionnaire comique* de Leroux, un habit de *vinaigre*, un habit léger, qu'on porte quand il fait froid. »

2. « Au deçeu, » voir plus haut ce que nous avons dit de cette locution.

1. On sait qu'*engouler* voulait dire avaler avidement. Par plaisanterie, on disait *Angoulême* pour une grande bouche. Le farceur de l'Hôtel de Bourgogne qui, en sa qualité de *Prince des sots*, y jouait les *Gobe-mouches* et les *Gobe-tout*, s'appelait pour cela *Engoulevent*.

Ne sont pas des mignons qui boivent pour un peu
Et n'osent de rubis enluminer leurs trognes.

LE BRAS-DE-FER.

Mais ne craignez-vous point que ces maistres ivro- [gnes
Laissent le jugement au fond du gobelet,
Et d'icy jusqu'au jour nous gardions le mulet [1]?

LE BORGNE.

Souvent le receleur est rond comme une boule ;
Mais pour le Balafré rarement il se soûle.
Il boit, mais sans jamais se barboüiller l'armet [2],
Et son ventre est petit pour tout ce qu'il y met :
Ses débauches de vin sont en tout monstrueuses,
Et je n'assure pas qu'il n'ait les cuisses creuses.

LE BRAS-DE-FER.

A ce conte il auroit trois ventres au lieu d'un.

LE BORGNE.

Au moins il boit et mange au delà du commun,
N'aime rien que la table, et n'en sort qu'avec peine.

LE BRAS-DE-FER.

De leur retardement c'est la cause certaine;
Mais on a cent decrets contre ce Balafré,
Et les archers du guet l'ont peut estre coffré.

LE BORGNE.

S'il est pris, je le plains, il faudra qu'il en meure.

LE BRAS-DE-FER.

C'est affaire à passer quelque mauvais quart [d'heure.

LE BORGNE.

Quand nous en venons là, nous sommes bien [surpris.
Le bourreau fait trembler les plus fermes esprits,
Et, la corde à la main, dans les lieux où nous som- [mes,
Quand cet homme gagé pour massacrer les hom- [mes,
Entre, et de par le roi s'en vient nous saluër,
Ce funeste salut suffit pour nous tuer :
Il nous rompt au milieu d'une commune place,
Et ce coup de la mort nous est un coup de grace.
Ce coup est-il receu, nos membres tout brisez
Sur quelque grand chemin se trouvant exposez,
Sont l'horreur des passans, la butte des tem- [pestes,
Servent d'exemple au peuple, et de pâture aux [bestes.

LE BRAS-DE-FER.

Vous qui, n'estant pas moins sçavant qu'irresolu,
Estes devenu borgne à force d'avoir lu,
N'avez-vous point appris que ces vaines images
Ne donnent de l'effroy qu'à de foibles courages?
Après que la Justice a nos ans limitez,
Que nous importe-t-il où nos corps soient jettez?
Qu'ils soient sous des cailloux, ou sous des pier- [reries,
Au milieu des parfums, ou parmy des voiries,
Posez sur des gibets ou mis en ces tombeaux,
Et soient mangez des vers, ou mangez des cor- [beaux,
Tout est indifferent. Ny loüange ny blâme
Ne touchent un mortel quand il a rendu l'ame,
Et quiconque a du cœur, au lieu de s'étonner,
Regarde d'un œil sec son destin terminer.

LE BORGNE.

C'est vostre opinion.

LE BRAS-DE-FER.

Que vostre ame est craintive!
La mort est tousjours mort quelque part qu'elle ar- [rive :
Et qui finit ses jours, couché bien mollement
Entre les draps d'un lict paré superbement,
Ne revit pas plustost que qui meurt sur la rouë,
Et mort on n'est pas mieux dans l'or que dans la [bouë.

LE BORGNE.

On siffle, les voicy.

SCÈNE II

LE BALAFRÉ, BERONTE, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Doublez, doublez le pas.
Falloit-il si long-temps estre à friper les plats?
Dix heures ont frapé.

BERONTE.

Je croy qu'il en est onze;
Mais à peine estions-nous près du Cheval de bron- [ze
Que le guet a passé tenant deux grands filous
Que nos yeux effrayez ont d'abord pris pour vous,
Tant ils vous ressembloient d'habit et de visage.

LE BRAS-DE-FER.

La rencontre est fâcheuse et de mauvais presage.
Mais il est déja tard.

LE BORGNE.

Ne parlez pas si haut.

LE BRAS-DE-FER.

Nos engins sont ils prests?

BERONTE.

Voicy tout ce qu'il faut,
Crochets, passe-par-tout, lime sourde, tenaille,
Et tant d'autres outils dont nostre main travaille.

LE BRAS-DE-FER.

Le morceau pour jeter en la gueule du chien,
L'avez vous apporté? Ne nous manque-t-il rien?

LE BALAFRÉ.

Tout est prest.

LE BRAS-DE-FER.

C'est assez, allons, la nuit s'avance.

BERONTE.

J'ay dans la gibeciere un outil d'importance :
C'est la main d'un pendu dont je vous feray voir
En cette occasion l'admirable pouvoir.
Mettant à chaque doigt une chandelle noire

1. Faire le pied de grue. — V. sur cette locution une note des pièces précédentes.
2. S'enivrer. — Regnier a dit avec le même sens : « Il en a dans l'armet, » puis, procédant par synonymes, ou écrivit, comme dans l'*Art de plumer la poule sans la faire crier* (IXe aventure), « il s'en donna dans le casque. » Aujourd'hui, par une derniere dérivation, on dit dans le peuple, pour un homme gris, « il est casquette. »

Et prononçant dessus quelques mots de grimoire[1],
J'ose bien assurer que ceux qui dormiront
Ne s'eveilleront pas tant qu'elles brûleront.

LE BORGNE.

Et s'ils sont éveillez?

BERONTE.

Ils nous verront tout prendre
Sans pouvoir ny parler, ny mesme se défendre.

LE BRAS-DE-FER.

Quel esprit eut jamais plus de credulité?
C'est un conte de vieille à plaisir inventé;
Défions nous tousjours de la force des charmes,
Et ne nous assurons qu'en celle de nos armes.
Mais si par un malheur nous sommes apperceus,
Que faire?

LE BALAFRÉ.

On ne doit point consulter là-dessus,
Il faut que nostre main, au carnage occupée,
Passe indifferemment tout au fil de l'épée.

BERONTE.

Je ne tueray jamais si je ny suis forcé.

LE BORGNE.

La pitié du barbier est cruelle au blessé,
Et celle du voleur est cruelle à soy mesme
Et le plonge souvent dans un malheur extreme:
De nos crimes jamais ne laissons de témoins,
On nous recherche apres avecque trop de soins;
Un prevost nous attrape, et puis une potence
Est de nostre pitié la juste recompense.
Mais devois-tu toy-mesme à ce vol nous porter,
Pour t'efforcer après à nous en dégoûter?
As-tu cuvé ton vin? n'es tu point yvre encore?

BERONTE.

Le meurtre me déplait, c'est chose que j'abhorre;
Dérobons plus de bien, et versons moins de sang.

LE BALAFRÉ.

Quoy! déja de frayeur vous devenez tout blanc?

BERONTE.

Plaise au Ciel que ce vol ne nous soit pas funeste!

LE BALAFRÉ.

Funeste ou bien heureux, j'y couche de mon reste[2],
Et quiconque viendra me saisir au colet,
Se verra salüer d'un coup de pistolet.
Mais, puis que vous tremblez d'une frayeur si forte,
Au moins faites le guet auprès de cette porte,
Cependant sans tarder nous entrerons tous trois
Par celle où sur le soir vous entrez quelquefois.
Nous l'ouvrirons sans bruit, mais non pas sans lu-
Donnez nous la lanterne avec la gibeciere, [miere;
De clartez et d'outils nostre adresse a besoin.

BERONTE.

Seray-je icy tout seul?

LE BALAFRÉ.

Nous n'en serons pas loin,
Prestez l'oreille au bruit, faites la sentinelle,
Et, si l'on vous découvre, enfilez la venelle[1].

BERONTE.

S'il tombe sur mon dos une grêle de coups?

LE BALAFRÉ.

Vous n'avez qu'à siffler, et nous viendrons à vous.

BERONTE.

Tandis que vous viendrez s'il avient qu'on me tuë?

LE BALAFRÉ.

Que de vaines frayeurs vostre ame est combattuë!
Nous serons plus heureux, ce mal n'aviendra point.
Adieu, conservez bien le moule du pourpoint[2].

BERONTE.

Conservez bien le vostre, et si l'on vous attrape
Et que de ce danger par miracle j'échape,
A quelque question que vous soyez soumis,
Ayez toujours bon bec, beuvez à vos amis.
Allez, et que le Ciel rende vaine la crainte
Qui m'attaque et me porte une si vive atteinte:
Il me semble déja que tout ce que je voy
Se transforme en sergent, se vient saisir de moy,
Et m'enferme à cent clefs où déja d'avanture
J'ay sans devotion trop couché sur la dure;
Mais où va ce fendant[3] que j'entrevoy de loin,
Le manteau sur le nez marcher l'épée au poing?
Siffleray-je, ou plustost quitteray je la place?
Il passe outre, et mon sang est encor tout de glace.
La crainte, qui souvent fait voir ce qui n'est pas,
Vient de me figurer l'image du trépas;
J'ay presque pris la fuite, et j'ay vû, ce me semble,
En cet homme tout seul cinquante archers en-
[semble:
Je n'avois pas quinze ans que le vol d'un manteau
Fit que l'on m'attacha le dos contre un poteau,
Où, le col dans le fer et les pieds dans la boue,
Aux passans malgré moy je fis long-temps la mouë:
Je fus marqué depuis à la marque du roy,
Et si l'on me reprend n'est-ce pas fait de moy?
Il n'est point de present, d'ami ny d'artifice
Qui puissent m'exemter d'un infame supplice.
Il faudra qu'en charrette, et suivi du bourgeois,
J'aille sans violons danser au bout d'un bois. [dent,
Mais qui cause les bruits qui maintenant s'enten-
Et fait que tant de gens et montent et descendent?
Sifflons, sifflons encor. Ha! Dieu, pas un ne vient:
S'ils ne sont déja pris, qu'est ce qui les retient?
Quel battement de pieds, quel cliquetis d'épée,
Quel murmure confus de voix entrecoupées!
Fuyons; mais où fuiray-je? Helas! de tous côtez

1. C'est ce qu'on appelait une *main de gorre*, ou de fortune, qui faisait reussir a tout ceux qui l'avaient. Un épicier de la Rochelle, qui s'etait fort enrichi, passait pour en avoir une. Henri IV n'y croyait pas. Il frappa chez lui apres minuit, et l'autre, tout riche qu'il était, se leva pour servir. Le roi ne lui demanda qu'une chandelle d'un sou. Il la servit sans se plaindre qu'on l'eût reveillé pour si peu. « C'est ainsi qu'on fait fortune, dit Henri, on dit qu'il a une *main de gorre*, un talisman : le voila. »

2. Mot qui vient du jeu, et qui veut dire : j'ai couché sur le tapis ce qui me restait, j'ai joué de mon reste.

1. Locution restée dans l'argot pour dire « decamper, s'enfuir. » — *Venelle* est un sentier bordé de haies, qui ne s'appelle pas encore autrement dans quelques provinces. Au XVII[e] siecle c'était une expression fort admise. On la trouve dans Scarron, La Fontaine et Regnier, qui a dit (*Sat.* XI) : « j'enfile la venelle, » pour, je decampe.

2. V. une note des pieces précédentes.

3. Ce mot est resté pour dire freluquet, fringant. G. Bouchet, au XVI[e] siecle, disait déja dans sa 4[e] *Seree* : « tous les fendants de notre rue. »

Ce ne sont que voisins, ce ne sont que clartez.
Ils ont pris ces filous, ils me cherchent peut-être,
Et j'en tiens pour longtemps s'il m'avient de pares-
Laissons-les donc rentrer avant que de partir. [tre :
Cependant cachons-nous, j'entens quelqu'un sortir.

(*Il se cache.*)

SCÈNE III

OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché*.

OLYMPE *seule*.

Au voleur, au voleur! Accourez à mon aide.

RAGONDE. [cede ?

Est-ce donc de chez vous que ce grand bruit pro-
Madame, avec frayeur je me viens d'éveiller,
Et pour vous secourir je sors sans m'habiller.

OLYMPE.

Des larrons sont entrez par la petite porte,
Et nul que Lucidor ne me prete main forte :
Ma maison est perdue.

RAGONDE.

Il se bat comme il faut,
Et seul à ces coquins fera gagner le haut ;
Mais le voicy.

SCÈNE IV

LUCIDOR, OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché*.

LUCIDOR.

Madame, ils ont tous fait retraite,
Après s'estre sauvez par la porte secrete :
Mais qui voy-je à ce coin ?

BERONTE *caché*.

Dieu ! je tremble d'effroy.
Fends-toy par la moitié, muraille, cache moy.

OLYMPE.

C'est un voleur, prenez-le, il faut qu'il rende l'ame
Entre mille tourmens.

BERONTE.

Grace, grace, Madame,
Et je vous sauveray l'honneur avec le bien.

OLYMPE.

Tu fais une promesse où je ne comprens rien :
Mon bien et mon honneur sont-ils près du nau-
Parle plus clairement, éclaircy ce langage ; [frage ?
Et si tu m'avertis de quelque trahison,
Je t'exemte de tout, mesme de la prison.

BERONTE.

Donc sur vostre parole ecoutez une histoire,
Que d'abord vostre esprit refusera de croire.
Tersandre, qui chez vous se voit comblé d'honneur,
Qui fait du magnifique et tranche du seigneur,
N'est rien asseurement de tout ce qu'il vous semble.

OLYMPE. [ble ?

N'est-il pas honneste homme et riche tout ensem-

Ses merites par tout aujourd'huy sont prisez,
Et ses biens trop connus l'ont fait mettre aux

BERONTE. [Aisez [1].

Qu'en espions le roy dépend [2] mal d'ordinaire !

OLYMPE.

Qui ne s'explique mieux gagne autant à se taire.

BERONTE.

Que diriez vous de luy, si par subtilité
Ce matois, abusant vostre credulité,
Estoit le plus grand gueux que le soleil regarde ?

OLYMPE.

Où donc auroit il pris tout ce que je luy garde,
Ces chaines d'or massif, et ce gros diamant ?

BERONTE.

Ce sont chaines qu'il fait de cuivre seulement.

OLYMPE.

Quoy ! ce n'est pas bon or ? ô grand Dieu, quelle
Et ce gros diamant ? [bourde !

BERONTE.

C'est une happe lourde [3].
Je l'ay vu travailler, je l'ay servy vingt mois,
Et je sçay les bons tours qu'il a fait mille fois.

OLYMPE. [voles,

O malheur ! mais je veux que ces biens soient fri-
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pis-

BERONTE. [toles ?

Je croy qu'au roy d'Espagne elles ont coûté peu [4]
A faire fabriquer.

OLYMPE.

Dénouë, ou romps ce nœu.
Est-il faux monnoyeur ?

BERONTE.

Il n'a point de semblable
Pour fondre les métaux, ny pour jeter en sable [5].

OLYMPE.

O le plus scelerat du reste des humains ! [mains ?
Mais pourquoy mettre ainsi ces biens faux en mes

BERONTE.

Pour éblouïr vos yeux et ceux de sa maistresse
Par les trompeurs appas d'une feinte richesse.

RAGONDE.

Dieu ! quel maistre Gonin [6] !

BERONTE.

Il fait bien d'autres coups :

1. Taxe *des Aisés*, dont un traitant nommé La Ballière avait eu l'idée, et qu'on mit en 1644 sur tous ceux qui, le nom de la contribution même l'indique, avaient une certaine aisance (V. *Choix de mazarinades*, t. I, p. 122).

2. Dépend, pour dépense.

3. Perle fausse, faite pour tromper (*happer*) les sottes (*lourdes*). V. une note des premières pièces.

4. Les *pistoles* étaient encore en ce temps-là des écus d'Espagne ou d'Italie.

5. C'est-à-dire jeter dans le moule de sable du fondeur.

6. Fameux faiseur de tours de passe-passe, qui, suivant Brantôme, dans ses *Dames galantes*, fit l'amusement de la cour de François Ier. Il eut des descendants qui reprirent son nom et ses tours, un entre autres sous Charles IX, dont a parlé Delrio dans ses *Disquisitions magiques*. C'est à sa disparition, quand il cessa de tromper par ses tours d'adresse, qu'on fit le proverbe : « Maître Gonin est mort, le monde n'est plus grue. » — Son nom venait de la *gone* ou *gonelle* (capuchon), dont il se coiffait.

Mais je croirois plustost qu'il les cacha chez vous
De crainte que le temps, découvrant toutes choses,
Ne vinst à découvrir chez luy le pot aux roses,
Et que quelque gripeur de mauvais garnement [1]
Ne le fist malgré luy changer de logement.

LUCIDOR.

Il s'en faut éclaircir.

OLYMPE.

Je n'ay point d'autre envie.
Si ton rapport est vray, je te donne la vie;
Mais s'il est faux aussi tu seras mal traité :
Entrons, visitons tout. (*Elle rentre.*)

LUCIDOR.

Dis-tu la verité ?
Mais ne t'ay je pas vu sous moy porter les armes ?
(*Lucidor reconnoist Beronte.*)
Ouy, c'est toy qui tremblois aux premieres alarmes,
Et dont l'yvrongnerie osa tant m'offenser
Que de ma compagnie il te fallut chasser :
Tu vivois en pourceau, toujours la panse pleine;
Mais tu veux t'échaper, maraut.

BERONTE.

Mon capitaine,
Me tiendra-t-on promesse ?

LUCIDOR.

Ouy, si tu ne mens point.

BERONTE.

Que puissent vos goujats m'ôter gregue et pour-[point,
Et m'en donner par tout, si c'est une imposture!

LUCIDOR.

Entre donc, et sans peur viens finir l'aventure.
(*Ils rentrent.*)

RAGONDE *seule*.

Que d'un tour si subtil j'ay l'esprit étonné !
Fust-ce Nostradamus, l'auroit-il deviné ?
Quoy ! ce n'est qu'un trompeur, qu'un donneur de [bricoles [2],
Qu'un attrapemino [3], qu'un rogneur de pistoles,
Qu'un gueux pour tout potage, encor que tous les [jours,
Monté comme un Saint-George, il fasse mille tours.
Il n'est rien si trompeur qu'une belle apparence;
Comment donc là dessus fonder quelque assurance?
Aucun sur ce qu'il voit ne peut prendre party,
Et doit dire à ses yeux : Vous en avez menty.
Mais voicy ce mangeur de charrette ferrée,
Qui m'est venu tantost faire une échauffourée ;
Les rayons de la lune à mes yeux le font voir.

SCÈNE V

TERSANDRE, RAGONDE.

TERSANDRE.

Quels cris ay-je entendu ? Ne le puis-je sçavoir ?

RAGONDE.

Ce sont voleurs, Monsieur, qu'on cherche par la ville,
Vous sont-ils point connus ?

TERSANDRE.

La demande est civile.
A qui crois-tu parler ?

RAGONDE.

A qui je ne dois rien,
A qui me connoist mal, et que je connois bien,
A qui doit s'en aller vendre ailleurs ses coquilles,
A qui croit que je sois revendeuse de filles,
Et pour me faire affront m'a tenu des propos
A se faire casser cent bastons sur le dos.

TERSANDRE.

Ha ! je te reconnois ! Mais, à cette heure induë,
Que fais-tu toute seule au milieu de la ruë ?
Ayant trop bu d'un coup, tu cherches ton chemin ?

RAGONDE.

Je prédis presque tout quand j'ay bu de bon vin,
Et, sans aucun aspect d'étoile ni de lune,
Je vous dirois bien-tost vostre bonne fortune.

TERSANDRE.

Connois-tu l'avenir ?

RAGONDE.

Ouy, mieux que le passé.
D'un bizarre trépas vous estes menacé,
Et vous mourrez en l'air faisant la capriole.

TERSANDRE.

Et plus que ton sçavoir si le mien n'est frivole,
Avec quelque commere ayant le verre en main,
Tu mourras en chantant : Beuvons jusqu'à demain.
J'excuse ton ivresse à nulle autre pareille,
Et je pardonne au vin ; mais gare la bouteille.

RAGONDE.

Gardez-vous bien vous-mesme, autrement doutez-[vous,
Que l'on ne vous enferme en la boëte aux cailloux [1].
Ne vous déguisez plus, il faut lever le masque,
Songer à la retraite et courir comme un Basque :
On vous cherche par tout, et je vous donne avis
De chausser des souliers qui soient sans ponlevis [2].

TERSANDRE.

Que dit cette insensée ?

RAGONDE.

On sçait de vos affaires,
Les feintes maintenant vous sont peu necessaires.

TERSANDRE.

Moy feindre, moy fuyr ? As-tu perdu le sens ?

RAGONDE.

N'aprehendez-vous point d'estre vu des passans,
Que de tous vos bons tours on ne sçache le nombre,
Et que de peur du hâle on ne vous mette à l'ombre ?
Bandez vite la caisse, ôtez tout de ce lieu ;
N'oubliez rien enfin, sinon à dire adieu.

TERSANDRE.

Moy ?

1. C'est-à-dire quelqu'un arrêtant, *grippant* les bandits.
2. Ruses, tromperies. — Au XV[e] siècle Coquillard disait déjà, « user de bricoles, » pour, tromper.
3. Se disait d'abord pour hypocrite, *chattemite*, puis il se prit pour coupeur de bourse, filou, comme ici (V. Leroux, *Dict. comique*).

1. Prison.
2. Les souliers *à pont-levis*, déjà de mode au XVI[e] siècle, comme on le voit dans les *Serées* de G. Bouchet, avaient de tres-hauts talons, et étaient ainsi tres-malcommodes pour courir.

RAGONDE.

Vous-mesme.

TERSANDRE.

Hé! qui donc t'a conté cette fable?

RAGONDE.

Celuy mesme qui vient.

SCÈNE VI

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

TERSANDRE.

Qu'as-tu dit, miserable?

BERONTE.

Mais vous, qu'avez-vous fait, m'ayant si mal traité,
Pour avoir fait faillite à vostre lâcheté?
Feray-je le lyon quand vous faites la cane[1]?
Vous avez pris de quoy me sangler comme un asne,
Et si ma fuite alors n'eust trompé vostre main,
J'aurois demeuré tard à me lever demain.
Mais naguere, estant prest, pour un vol d'importance,
D'aller danser sur rien au bout d'une potence,
J'ay, pour m'en exemter et me venger aussi,
Fait de vos actions un portrait raccourcy:
Ouy, Florinde et sa mere ont veu de quelle adresse
Vous sçavez des plus fins abuser la finesse;
Ce qu'elles vous gardoient, elles l'ont visité.
Je leur en ay fait voir toute la fausseté;
Et par ce seul moyen j'ay racheté ma vie,
Qu'un collier trop étroit m'eût sans doute ravie.

TERSANDRE.

Ha, perfide!

RAGONDE.

Tout beau, soyez moins furibon,
Estant seul contre deux vous n'auriez pas du bon.

TERSANDRE.

Il mourra, l'imposteur!

BERONTE.

Rengaînez, je vous prie,
Ou je me jetteray sur vostre friperie,
Vous feray sous ma main passer et repasser,
Et jamais violon ne vous fit mieux danser.

TERSANDRE.

Et je puis d'un valet endurer cet outrage?

RAGONDE.

Adieu, monsieur l'escroc.

BERONTE.

Adieu, devenez sage.

1. Lâcher pied. — On lit dans les *Satires* de Du Lorens, 1624, in-8°, p. 142:

Il fit la cane un jour sur le point du combat.

Le mot *caner* en est venu.

TERSANDRE.

Je deviendray boureau pour te rompre le cou.

(*Tersandre donne un coup de pied à Beronte et un coup de poing à Ragonde, et s'enfuit.*)

BERONTE.

Ha! Dieu, quel coup de pied me lance ce filou!

RAGONDE.

Ha! Dieu, quel coup de poing! je voy mille chandelles.
Au voleur!

BERONTE.

Au secours!

TERSANDRE.

Fuyons.

BERONTE.

Il a des aisles.

SCÈNE VII

OLYMPE, LUCIDOR, FLORINDE, RAGONDE, BERONTE.

LUCIDOR.

Qui donc crie au voleur? d'où provient ce grand bruit?

RAGONDE.

Des coups que m'a donnés ce fourbe qui s'enfuit.

(*Ragonde et Beronte rentrent pour courir après Tersandre. Lucidor veut courir après Tersandre, mais Olympe et sa fille l'en empeschent.*)

LUCIDOR.

Madame, laissez-moy, je sçauray le poursuivre.

OLYMPE.

Pour sa punition il le faut laisser vivre.
Cependant mon honneur est blessé vivement
Par le honteux dessein de cet enlevement;
Mais il a fait tout seul l'heureuse découverte
De ces voleurs de nuict qui conspiroient ma perte,
Et sans qui toutefois mon esprit abusé
M'auroit donné pour gendre un filou déguisé.
Puis donc que vostre épée à ce point m'a servie,
Qu'elle a sauvé mon bien, mon honneur et ma vie,
Je vous pardonne tout, et vous promets encor
Que Florinde jamais n'aura que Lucidor.

LUCIDOR.

O charmante promesse!

FLORINDE.

O faveur non commune!

OLYMPE.

Allez vous reposer, benissez la fortune
Qui fait que dès demain, pour finir vos langueurs,
L'hymen joindra vos corps, comme amour joint vos cœurs.

FIN DE L'INTRIGUE DES FILOUS.

NOTICE SUR BOIS-ROBERT

Il fut le fou comique de Richelieu, comme Desmarets avait été son fou sérieux; ce fut l'amuseur juré du Palais-Cardinal, le porte-marotte en ce logis terrible, où, lorsqu'on songe à la politique qui s'y tramait et aux ordres sanglants qui en sortirent, il semble surprenant qu'on ait si bien ri; maison étrange, qui de loin ferait encore peur, si l'on n'y voyait passer quelque joyeux drôle comme Bois-Robert et si l'anecdote n'y déridait un peu l'histoire.

Bois-Robert n'y arriva pas tout de suite, de plain-pied. Il fallait à Richelieu un plaisant complet, qui eût fait, avant de venir chez lui, son apprentissage de farces, son stage de bouffonneries, et ne lui donnât pour l'amuser que la fleur d'un sac à malices des mieux garnis.

Bois-Robert avait rempli le sien un peu partout: à Caen, où il était né vers 1592 et où les types bas-normands ne lui avaient pas manqué; à Rouen, où il fit ses premières fredaines d'avocat galant; à Blois, chez la reine mère, où l'on menait le double jeu des complots et des plaisirs, où l'on conspirait dans les entr'actes d'une pastorale, et où peu s'en fallut qu'il ne mît en rimes le *Pastor fido* avec le coup de poignard d'une conspiration pour dénouement; à Paris, où il ne passa une première fois que pour vivre d'expédients sans délicatesse, de pauvres vers de ballet sans gaieté, comme ceux du *Ballet des bacchanales*, en 1623, et de romans sans passion, ni esprit, ni style, comme son premier livre, l'*Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orsabé*; à Londres, où il suivit M. et Mme de Chevreuse, et ne se fit point pardonner d'avoir mis en vers que le climat anglais était « un climat barbare; » enfin à Rome, où il retrouva un écho du rire gaulois de Rabelais, et ramassa quelques bribes de ses succès de farceur.

Il y gagna d'être fait abbé par le pape lui-même, avec un très-petit bénéfice, qui ne donnait pas plus de 170 livres par an, mais qui fut, comme il l'a dit, « le levain de sa fortune. » C'est avec « cette soutane en trois jours endossée, » et qu'il porta comme elle avait été prise, c'est-à-dire de façon si leste et si peu décente que Mme Cornuel disait qu'une jupe de Ninon la galante en était la doublure; c'est avec cette prêtrise qui, loin de nuire à ses farces, les servit par le contraste, et lui fut, disait l'abbé de la Victoire, « ce que la farine est aux bouffons; » c'est ainsi tonsuré et catéchisé, et d'autant moins édifiant, qu'il revint à Paris.

Il se faufila chez le cardinal, qui ne mordit pas d'abord au poivre et sel de ses bons mots, mais qui ne put bientôt plus s'en passer, comme il arrive lorsqu'on s'est mis aux épices.

Il avait d'ailleurs plus d'un ton. Au besoin, il jouait le sérieux, et même le tragique. Le cardinal, un jour, le fit s'escrimer avec Mondory, je ne sais dans quelle scène, et l'on dit qu'il le passa. Il sut mieux que lui « pousser une passion. »

La parodie était aussi son fait. C'est lui qui fit celle du *Cid*, qui ne flatta que trop de sa malice celle de Richelieu, et dont on n'a retenu que cette boutade:

> Rodrigue, as-tu du cœur?
> — *Je n'ai que du carreau.*

Il donnait quand on voulait dans le précieux, et en faisait de la plus pure essence. Somaize l'a mis dans son *Grand Dictionnaire*, avec Mme de Brancas, qu'il avait stylée « en préciosité. » Elle y prenait le nom de Belinde, et Bois-Robert celui de Barsamon.

Il n'était pas ignorant des lettres latines; et même il s'en piquait volontiers, pour avoir un langage de plus à mettre au service des louanges du roi et du cardinal. Il fit ainsi deux recueils moitié de stances françaises, moitié d'odes latines: *le Parnasse royal*, où la vanité de Louis XIII eut de quoi se satisfaire; et *le Sacrifice des Muses*, où l'orgueil de Richelieu put se mirer tout à son aise.

Il tournait fort bien l'épître en vers, et les deux volumes qu'il donna en ce genre, à une assez longue distance l'un de l'autre, ont mérité de rester, pour leur joli ton d'aisance familière et pour les détails de mœurs qu'y trouvent les curieux. Il faisait moins bien dans le roman, comme nous l'avons vu par son détestable *Anaxandre*, mais il se dédommageait dans les *Nouvelles héroïques et amoureuses*. Le conte et l'anecdote, plutôt débités qu'écrits, lui allaient encore mieux. Il y avait, selon Huet, pour ajouter au comique, « la niaiserie affectée et familière à ceux de Caen. »

Pour ce qui est du théâtre, où il se mit pour plaire à Richelieu et courir les coulisses, il n'y réussit guère, au moins dans le commencement, et même tant que vécut le cardinal. Il dépensait si bien tout son esprit avec la menue monnaie de l'anecdote et du conte, qu'il ne se trouvait plus en fonds quand il en fallait prêter à des personnages. Sa première pièce, *Pyrandre et Lysimène*, en 1633, n'est qu'un maussade imbroglio, avec de beaux sentiments montés sur de grands mots, où les personnages, qu'on croirait échappés de ces tragi-comédies castillanes qu'il mit plus tard au pillage, font sur des pointes d'aiguille des pirouettes à l'espagnole.

Il mit cinq ans à tâcher de prendre une revanche, et même après ce temps ne se la donna pas; sa pièce des *Rivaux amis*, en 1638, fit, je crois, plus triste mine encore, avec sa sotte intrigue du bon roi Iolas faisant épouser sa belle sœur à l'amant de sa femme. Il eût pu faire mieux dans les *Deux Alcandre*, puisqu'il avait là, pour lui, Plaute et ses *Ménechmes*. On ne s'aperçut pas dans la copie de l'esprit du modèle. *Palène sacrifiée*, qu'il donna la même année 1640, n'eut pas les honneurs de son sacrifice, et l'année d'après, le *Couronnement de Darie* ne ceignit pas Bois-Robert d'une plus glorieuse auréole.

La première de ces deux pièces aurait pourtant bien dû le dédommager par un succès des ennuis dont elle fut le point de départ. Il l'avait dédiée à Cinq-Mars, alors en assez bonne intelligence avec Richelieu pour qu'on n'eût

pas à prévoir qu'ils seraient bientôt d'irréconciliables adversaires.

La rupture ne se fit cependant pas attendre. Bois-Robert, qui aurait bien voulu retirer sa dédicace, tourna bravement le dos au nouvel ennemi de son maître. Il était déjà atteint de la vieille maladie qui gangrena sa vieillesse, « la lâcheté de cour, » comme l'appelle Tallemant.

Cinq-Mars n'était pas encore perdu, et même avait plus que jamais l'oreille du roi pour ses prières ou ses plaintes; il lui dit un mot de la volte-face de l'abbé. Louis XIII n'attendit qu'une occasion pour l'en venger. Les fêtes de la représentation de *Mirame* la lui offrirent.

Bois-Robert s'y remua beaucoup, avec l'intrépidité d'allure et d'impudence qui lui était ordinaire. On s'arrachait les billets d'entrée aux répétitions. Il en donna à pleines mains sans regarder. Plusieurs tombèrent à des personnes qu'on n'eût point invitées chez un ministre, moins encore chez un prêtre. La petite Saint-Amour Frerelot, du théâtre de Mondory, « une des plus grandes gourgandines de Paris, » en eut un, et vint des premières se carrer aux belles places. Elle fut reconnue, et l'on juge du scandale! Bois-Robert fut accusé d'avoir donné le billet; comme il n'y voyait qu'une espièglerie, il ne s'en défendit pas. Il suffit d'un mot de Louis XIII pour que l'escapade devint crime. Il fut sec et tranchant comme un ordre Richelieu, qui cédait pour les petites choses afin de n'être pas gêné dans les grandes, comprit et obéit.

Bois-Robert fut condamné.

Il dut s'en aller à son abbaye de Châtillon, et y rester vingt mois, espérant de jour en jour que le cardinal le rappellerait. Il savait son faible, et pensait qu'il ne pourrait se passer de lui, puisqu'il ne pouvait se passer de rire. Il se trompait.

Richelieu qui avait besoin que le roi lui sacrifiât son favori Cinq Mars, donna l'exemple : il continua de lui sacrifier son ami le plus cher.

Ce n'est qu'après la chute de Cinq-Mars que Bois-Robert put revenir au Palais-Cardinal. Richelieu en pleura, comme s'il eût senti qu'il ne le revoyait que pour lui dire adieu. Moins de vingt jours après il était mort.

Le pauvre abbé retomba plus triste, plus désolé dans son exil.

Son influence qui allait renaitre s'évanouissait pour toujours. Les amis qu'elle lui avait faits et qu'il méritait, car il était fort serviable et avait pu à bon droit se dire le protecteur « des Muses affligées, » allaient certainement ne plus se souvenir de ce qu'elle avait eu de bienfaisant pour eux. D'autres, au contraire, en plus grand nombre encore, qu'il avait égratignés de ses malices, car on ne passe pas toute sa vie en dépense d'esprit, à tort et à travers, sans se faire au moins un ou deux bons ennemis par jour, allaient se rappeler tout ce qu'ils lui devaient, en pleine liberté de rancune.

Ce fut son tour de recevoir les nasardes.

Il lui en vint de partout, même de l'Académie, qu'il avait si vivement aimée, aidée, qu'il avait fondée presque, tant il avait poussé le cardinal à cette œuvre de haut patronage littéraire; et tant il y avait mis des siens, pauvres diables qui ne valaient que par elle, et qu'on avait eu bien raison d'y appeler « les enfants de la pitié de Bois-Robert. »

Malleville avait dès longtemps commencé l'attaque, mais en brave, car c'était du temps de la puissance de Bois-Robert. Il lui avait décoché le fameux rondeau :

> Coiffé d'un froc bien raffiné
> Et revêtu d'un doyenné,
> Qui lui rapporte de quoi frire,
> Frere René devient Messire
> Et vit comme un déterminé.....

Quand la mort du cardinal l'eut jeté par terre, on ne s'en tint pas à ces rondeaux benins.

Il fut lardé d'épigrammes, dépecé, mis en pièces. Toute sa vie y passa. Un poëme, moitié vers et moitié prose, en fut fait, sous le titre transparent de la *Bosco-Robertine*, qui ne fut pas imprimé, mais dont les copies — nous en avons tenu une à la Bibliothèque [1] — coururent tout Paris. On n'en sait pas l'auteur, mais ce devait être quelque écrivassier de théâtre que la concurrence trop féconde de Bois-Robert gênait dans ses produits.

L'abbé en effet, n'ayant plus que la consolation de rimer, de faire des pièces, les multipliait à la douzaine. Le plus gros de son répertoire est de ce temps-là. On s'en étonnait, car de telles besognes ne lui étaient pas nécessaires. N'était-il pas encore riche, au point de toujours rouler carrosse et de pouvoir en une seule fois prêter trois cents pistoles au marquis de Richelieu?

Le plaisir de s'amuser et d'amuser encore l'emportait. Il n'y réussissait pas aussi bien qu'autrefois avec ses bons mots et ses contes. Ses pièces même de ce temps-là, même de cette seconde manière qui valut mieux que l'autre, sont presque toutes, tragi-comédies ou comédies, assez plates et maussades.

La *Cassandre*, « sa meilleure, » de l'avis de Tallemant ainsi que de bien d'autres, ses *Généreux Ennemis* et la *Belle Plaideuse* se détachent seuls sur ce fond d'ennui.

Il en prenait les sujets de toutes mains : aux anecdotes courantes, comme *les Trois Orontes*, dont une aventure de Racan et de Mlle de Gournay lui fournit l'invention; à Lope de Véga, dont il détroussa deux comédies pour y tailler *la Jalouse d'elle-même* et *la Folle Gageure;* à notre vieux théâtre aussi, qui lui prêta : pour *les Apparences trompeuses* la comédie plus ancienne de De Brosses, *les Innocents coupables;* et ensuite, pour sa tragédie de *Théodore*, celle de La Case, *l'Inceste supposé.*

L'exécution ne lui coûtait pas beaucoup plus que l'invention. Avec quelques centaines de vers lâchés, plus griffonnés qu'écrits, et où l'esprit crie presque partout famine, le tour était joué.

Les comédiens finirent par se lasser de ce vieux bouffon, dont tant de farces avaient fait la fortune, et qui n'en trouvait plus pour les faire vivre.

Bois-Robert fut éconduit. Il ne s'en découragea pas. Il passa aux théâtres nomades qui chaque année dressaient leurs tréteaux à la foire de Saint-Germain :

> Il est allé s'associer
> Avec cet homme incomparable
> Gilles le Niais l'inimitable.

C'est la *Bosco-Robertine* qui nous fait cette indiscrétion. Elle ajoute en prose quelques détails sur la troupe errante dont Gilles le Niais était le pitre, Bois-Robert le fournisseur, et qui, on va le voir, venait de loin : « Le voylà donc associé avec une troupe espagnole et hollandoise, arrivée depuis peu pour le divertissement de la foire Saint-Germain, mais je suis assuré qu'ils débourseront plus qu'ils

1. Mss., *Supplément français*, n° 15244, p. 265.

ne gaigneront pour entretenir notre poëte, car si l'on ne luy fait bonne chère, il est stupide. »

Il n'y a qu'un bon confrère pour parler ainsi. Je m'en tiens donc à ce que j'ai dit : cette *Bosco-Robertine* est d'un poëte de théâtre. On voit d'ailleurs en d'autres parties qu'il hantait les coulisses, et que c'est de Floridor même qu'il avait appris la façon dont Bois-Robert avait reçu son compte de ces messieurs de l'Hôtel :...

J'ay sçu tantôt par Floridor
Que pour ses ennuyeuses rimes
Il recevait d'eux de bon or ;
Qu'à present la troupe royale,
Voyant que ce poëte crotté
Luy vendoit bien cher rien qui vaille,
L'avoit assez desconforté
Par un : Dittes-luy qu'il s'en aille !

Pauvre Bois-Robert ! Qu'est devenu le temps où ceux qui le chassent ici comme un chien, venaient quémander ses bonnes grâces pour être admis à jouer devant Son Éminence !

Il dut avoir bien des déconvenues, bien des déboires de cette sorte, avant d'arriver à ce dernier. Sa folie du théâtre l'avait fait passer partout. La *Bosco-Robertine* en parle avec assez d'esprit. Elle nous le montre faisant faire la place par des courtiers de réputation et d'éloges, pour que les acteurs lui prennent et lui achètent une pièce dès qu'elle est finie ; puis, le jour de la première représentation venu, s'installant lui-même sur le théâtre, pour suivre son succès :

Mais si grande est sa maladie
Que s'il faict quelque comedie,
Sans l'avoir vendue aux acteurs,
Quantité de ses sectateurs,
Qui sont ses chiens de renommée,
Font par Paris courir le bruict
Que cette pièce est mieux rimée
Et que le tout est mieux conduit
Que dans les pièces nompareilles
Des sages messieurs de Corneilles.
Il a par trop d'ambition
Et trop d'humeur acariâtre
Pour n'être pas sur le théâtre
A sa représentation.
Ce jour, nostre illustre poëte
A le bas fierement plissé,
Son collet luit d'être lissé,
Et mesme il a sa barbe faitte.
Ses souliers sont de maroquin,
Ombragés d'une large rose
Et sur son bras uny repose
Négligemment un brodequin.

La satire ne s'arrête point à ce scandale, assez vif déjà, du pimpant abbé se regardant jouer sur le théâtre. Des pièces qu'il fait, elle passe aux farces qu'il joue : « Jusqu'à présent le Pantalon, le seigneur Horatio, le docteur Trivelin, Briguelle, Jodelet, Philipin et les autres farceurs n'ont dit que des badineries auprès de luy. » Et là dessus, elle prend sa grosse voix pour faire de l'indignation : « Il n'est rien de plus ridicule que de voir ce batteleur au lieu de contre-poids avoir la crosse à la main, et au lieu du *capot* de Jean Farine, la mytre sur la teste. »

Si du moins il s'en tenait au théâtre, mais il court de plus vilains lieux. On l'a vu, on l'a entendu chez Lise, où il chantait de sa voix cassée

.... des couplets
D'une chanson assez gaillarde
Sur l'air plaisant de la *Guimbarde*.

On l'a surpris à la taverne, où il va plus souvent cent fois qu'à son abbaye :

Les bons cabarets sont l'Eglise
Ou cet apostre evangelise ;
Il ne faict jamais de sermons
Que sur ce texte seul : Aymons !

Et qui aime-t-il ? Des libertines de basse espèce. Il est vrai qu'il les style et que de ses mains elles sortent pédantes : « Il est pourtant certain que les coquettes perdroient beaucoup, s'il falloit que nostre abbé changeast de vie, car il est leur grand prestre. C'est luy qui a le soing de les dresser toutes petites et de les eslever en pretieuses. »

Tout cela se répétait partout, car Bois-Robert ne se ménageait nulle part. Il n'était pas de semaine où l'on ne vint conter à la Cour quelques-unes de ces fredaines de fait ou de paroles : là, il s'était permis de terribles jurons dans un brelan, ou chez quelques dames où il jouait ; ici, son audace avait été jusqu'à mettre en farce quelques saintes personnes, etc.

On en dit tant que chez Anne d'Autriche, où l'on était fort collet monté, et chez le roi, trop jeune encore pour ne pas se conformer à cette pruderie maternelle, l'indignation devint fureur et qu'un nouvel exil de l'abbé fut résolu. Le 8 juin 1655, il lui avait été signifié, et Gui-Patin pouvait écrire à son ami Spon : « Le roi a fait commander à l'abbé Bois-Robert, âgé de soixante-trois ans, de sortir de Paris, pour divers jurements qu'il avait proférés du nom de Dieu, après avoir perdu son argent à jouer contre les nièces de Son Éminence Mazarin. On dit que le P. Annat, jésuite et confesseur du roi, duquel il s'était moqué en le contrefaisant, a bien aidé à lui procurer cet exil, qu'il a bien mérité d'ailleurs. »

Le premier avait été de vingt mois, celui-ci fut de près de trois ans. Bois-Robert ne put revenir à Paris qu'en février 1658 ; encore le dut-il, moins à sa propre considération, qu'aux vives instances de Mme de Mancini, qui étant de la partie où il avait tant juré, se repentait peut-être d'en avoir trop parlé ; et aux prières tout aussi pressantes de Mlle Servien, qu'un sonnet du pauvre proscrit, passé dans son exil du bouffon au mélancolique, avait on ne peut plus touchée.

Il s'amenda, ne fit plus rien jouer, et se tut autant qu'il put, en rimes et en paroles. Or comme se taire, ne plus écrire, ne plus hanter les théâtres, étaient pour lui la plus dure pénitence, on peut dire qu'il mourut pénitent, lorsque, quatre ans après, il s'éteignit, le 31 mars 1662.

Il avait soixante-cinq ans, mais ne les paraissait guère, du moins pour la raison.

L'abbé de la Victoire, qui disait de ce grand enfant qu'il fallait toujours le traiter sur le pied de huit ans, l'avait bien connu.



LA BELLE PLAIDEUSE

DORETTE

Madame, ce matin ne vous vendrai-je rien ?
Estrenez-moi
Quelques jolis estuis, et quelque belle monstre

Act. II, sc. II



LA BELLE PLAIDEUSE

COMEDIE

1654

NOMS DES ACTEURS

ERGASTE, amant de Corinne.
CORINNE, maistresse d'Ergaste.
ARGINE, mère de Corinne.
NICETTE, suivante d'Argine.
FILIPIN, valet d'Ergaste.
BARQUET, notaire.
AMIDOR, père d'Ergaste.
ISABELLE, fille d'Amidor.
LISE, suivante d'Isabelle.
MIDAN, orfèvre.
DORETTE, femme de Midan.
BROCALIN, valet de Falandre.
LE VOISIN, amy d'Amidor.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE.

ERGASTE.

Quoy ! vous doutez encor de mon amour extreme,
Ingrate qui voyez à quel point je vous ayme,
Qui lisez dans mon ame, et qui n'ignorez pas
Que cette deffiance avance mon trespas?
Je voy bien que mon feu commence à vous déplaire :
Après ce que j'ay fait, je n'ay plus rien à faire,
La mort me reste seule à vous prouver ma foy,
Desirez vous encor cette preuve de moy?
Parlez, parlez, ingrate, et vous serez servie ;
Mais que gagnerez vous quand je perdray la vie ?

CORINNE.

Ergaste, tant s'en faut, que pour preuve d'amour
J'exige avec rigueur que vous perdiez le jour,
Que je ne veux pas mesme en vos projets frivoles
Que vous perdiez pour moy seulement des paroles ;
Puisque vous n'avez pas compris mon sentiment,
Il faut que je m'explique enfin plus clairement :
Jusque dans vostre cœur j'ay leu vostre pensée,
Vos feux sont purs, Ergaste, et n'en suis point blessée.
Je ne puis souhaiter un amant plus discret,
Et si je le perdois, je mourrois de regret.
Ce n'est donc plus à moy qu'il faut ouvrir vostre ame.
Vous sçavez que ma mere est une estrange femme,
Quittez ces vains transports qui luy sont odieux,
Par une goutte d'encre on luy prouvera mieux
La pure intention de vostre amour fidelle,
Que par tout vostre sang respandu devant elle ;
Apportez un contract signé de vostre main,
Elle consentira nos noces dès demain.
Si mon consentement estoit seul necessaire,
Vous ne verriez de moy rien qui vous peust déplaire,
Vos moindres actions, que je veux respecter,
Prouveroient une foy dont je ne puis douter,
J'aurois autant d'amour que vous auriez de zele;
Mais je suis fille, Ergaste, et ma mère est cruelle.

ERGASTE.

Si, pour me voir demain par vos mains couronné,
Il faut que ce contract de mon sang soit signé,
Je le signe avec joye, et si d'un pere avare
Je ne puis pas flechir le cœur dur et barbare,
J'emploiray tous moyens pour vous faire sentir
Que rien de vostre amour ne me peut divertir,
Et que jusqu'à la mort je vous veux satisfaire
En depit des destins, en depit de mon pere.

SCÈNE II

ARGINE, NICETTE, ERGASTE, CORINNE.

ARGINE.

Corinne, remontez : que faites vous là-bas ?
Quoy ! suivre ce jeune homme en tous lieux pas à pas ?
Quoy ! l'attendre à la porte, et contre ma deffence ?
Ah ! c'est prendre, ma fille, un peu trop de licence.

CORINNE.

Ma mère, ce n'estoit que pour prendre le frais
Que je suis descendue.

ARGINE.

Et pour le voir de prez,
Ce mignon, ce musqué, ce diseur de fleurettes.

NICETTE, *à la fenestre.*

Madame, il ne fait rien que conter des sornettes,
La langue tout le jour luy va comme un traquet [1].

ERGASTE.

Ah ! Madame.

NICETTE.

Il auroit un peu moins de caquet,
S'il estoit court d'esprit, ainsi que de monnoye,
Qu'il prouve avec eux cy, s'il veut que l'on le croye.

ERGASTE.

Corinne, qu'est-ce cy ? Je suis tout interdit.

ARGINE.

Ergaste, c'est assez. Je vous l'ay desja dit,
De vos beaux entretiens nous sommes si bercées,
Qu'enfin, pour dire tout, nous en sommes lassées.
Si vous aimiez ma fille ainsi qu'il faut aimer
Une fille bien née et qu'on doit estimer,
Vous nous en donneriez des preuves plus solides.
Tousjours le cœur en feu, tousjours les yeux humides,
Se pâmer à toute heure en amoureux transy,
Apprenez que chez nous on ne vit point ainsy.

NICETTE.

Et qu'on ne gagne pas ainsy nos bonnes graces,
Par des propos niais et de sottes grimaces.

ARGINE.

Un cœur vrayment espris et vrayment enflamé
Plus effectivement songe à l'objet aimé.

NICETTE.

Vous sçavez nos procez, vous sçavez nos affaires ;
Mais il faudroit escrire, et par devant notaires :
Cela vous semble rude, ayant tant de credit,
Fils d'un pere si riche. Adieu, c'est assez dit.

ARGINE.

Corinne, remontez.

ERGASTE.

Ah ! je jure, Madame,
Que je luy viens d'ouvrir jusqu'au fond de mon ame.
Je me suis sans reserve à vous abandonné,
Et jusques à mon cœur, je vous ay tout donné :
De l'heure que je parle on est chez le notaire ;
Mais...

CORINNE.

Ne prenez pas garde à ce que dit ma mère :
Elle vient de sortir de chez son procureur,
Et n'en revient jamais que de mauvaise humeur.
Cette humeur et la mienne ont peu de simpatie.
Ergaste, avec regret je quitte la partie ;
Ne vous rebuttez pas, consolez vous ; adieu.
Je vay vous envoyer Nicette dans ce lieu.
Elle est fille d'esprit, mais fort interessée :
Dites luy librement toute vostre pensée.
Adieu, n'oubliez rien.

ARGINE, *bas.*

Descouvre son dessein,
Nicette, et va fouiller jusque dedans son sein.

NICETTE.

Ma foy, nous le traitons avec trop de rudesse.

ARGINE.

Tu r'habilleras tout, je connoy ton adresse.

SCÈNE III

ERGASTE, NICETTE.

ERGASTE.

Ouy, trop injuste mere, il faut vous contenter.
J'aime trop, ce mespris ne peut me rebutter.
Hé quoy ! chere Nicette, au lieu de me deffendre,
Toy de qui j'attendois une amitié si tendre,
Quand tu vois qu'on m'insulte et qu'on rit de ma foy,
Tu secondes l'outrage, et parles contre moy :
Sans raison on me raille et picquotte sans cesse [1].

NICETTE.

Connoissez vous pas bien l'humeur de ma maistresse ?
Monsieur, n'en accusez que ses maudits procez,
La fièvre trouble moins et cause moins d'accez :
Tantost nos chiens de clers, je croy qu'ils estoient yvres,
Montoient nos contredits [2] à quatre vingt dix livres,
Je croy qu'ils les feront encor monter plus haut,
Et sans argent contant menacent d'un deffaut.
Jugez si ce n'est pas pour nous mettre en colere :
Pour supporter ces frais nostre bourse est legere,
Puis la despense est telle à Paris aujourd'huy,
Qu'enfin le plus aisé n'y vit pas sans ennuy.

ERGASTE.

Nicette, j'allois dire à cette injuste femme
Que ses seuls interests inquietent mon ame,
Que j'ay chez le notaire envoyé Filipin,
Où je croy que j'auray de l'argent à la fin ;
Que sa necessité bien plus qu'elle me touche ;
Mais elle m'a fermé trop brusquement la bouche,
Elle n'a pas daigné seulement m'escouter.

NICETTE.

C'estoit par là, Monsieur, qu'il falloit debutter,
Vous auriez eu sans doute une longue audience ;
Mais dans vos complimens on perdroit patience :
Vous nous voyez chagrins, ainsi que des hiboux,
Et vous vous amusez à faire les yeux doux.
Ma maistresse a raison, j'ay veu vostre foiblesse :
Par ma foy, quand on void que necessité presse,
Il faut avoir l'esprit bien chaussé de travers
Pour s'amuser encore à débiter des vers,
A faire des chansons, donner des serenades.
Si nostre procureur se payoit en gambades

1. C'est la même chose que le claquet du moulin, dont il est parlé dans la piece précédente. Chapuzeau, dans sa *Dame d'intrigue* (acte II, sc. 8) fait dire d'une bavarde :

Sa langue va toujours plus vite qu'un claquet.

1. On m'attaque. — Ce mot, qui n'a pas disparu, était déjà vieux en ce sens : « Sans cesse picquottoyent les Espaignols nos François, » lit-on dans les *Annales de Louis XII*, par Jean d'Auton.

2. Écritures fournies par une partie, dans un proces, contre la production de l'autre. La Fontaine a dit dans une de ses fables :

« Sans tant de *contredits* et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires. »

Et qu'il eust pris sa part de ces beaux passetemps,
Vous auriez eu raison, nous serions tous contens.
Mais, ma foy! ces gens-là ne maschent point à vuide,
Comme dit ma maistresse, il nous faut du solide ;
Sur vos beaux bouts rimez[1] dont on s'est bien moc-
[qué,
Nous ne trouverions pas crédit d'un sol marqué[2].
Cependant il faut vivre, entretenir mesnage,
Ce qui ne se fait point avec ce badinage :
Croyez vous, nous poussant des soupirs si souvent,
Qu'ainsi que des pluviers nous nous paissions de
[vent,
Et que gens alterez plus qu'on ne sçauroit croire,
S'appaisent par ces pleurs que vous nous faites boire?
Laissez là ces beaux mots, si doux, si mesurez.
C'est l'or seul qui fait vivre, et non les mots dorez;
Si vous n'en trouvez point par l'ayde du notaire,
Monsieur, dans ce logis vous n'avez rien à faire.

ERGASTE.

Va, j'en auray, Nicette, et j'y cours de ce pas.
Asseures-en Argine, et ne me dessers pas.
Tiens, prends ces deux louys ; ce n'est rien qu'une
Tu recevras de moy meilleure recompense. [avance,

NICETTE.

Quoy, j'en aurois encor?

ERGASTE.

Va, va ! cela t'est *hoc*[3].

NICETTE.

Ce que je vous disois n'est pas de mon estoc[4];
Monsieur, je ne suis pas si sotte ni si beste.
Je vous croy liberal, je vous croy fort honneste;
Mais ma maistresse croid que vous ne l'estes point.
C'est un estrange esprit, il faut que sur ce point
Vous la desabusiez secourant sa famille;
Elle en parloit tantost assez bas à sa fille,
Et je faisois semblant de ne pas escouter.
A l'avenir, Monsieur, je vous veux tout conter :
On vous fait injustice, ayant un père riche,
On croid ses biens à vous, et l'on vous nomme chi-
Mais... [che;

ERGASTE.

Va, dans peu de temps on verra qui je suis,
Et tu t'en sentiras encor, si je le puis.

NICETTE.

Ma maistresse Corinne est bonne damoiselle ;

1. Le genre en était alors nouveau et par conséquent à la mode. Un pauvre diable nommé Dulot, sur qui Sarrazin fit tout un poëme, *la Defaite des Bouts-rimes ou Dulot vaincu*, passait pour les avoir inventés. Tout le monde s'en méla, même Molière, dont les œuvres contiennent un sonnet en bouts-rimés. Toulouse eut un prix spécial en leur honneur. C'est la société des Lauternistes, — bien dignes ici de leur nom — qui le distribuait. Il ne dura guère. On s'aperçut que les bouts-rimés ne sont qu'une lutte de la rime et de la raison, ou celle-ci a trop souvent le dessous.

2. On disait aussi un *sou tapé*. C'etait une pièce d'alliage qui valait six liards, elle avait cours encore sous la Restauration.

3. C'est-a-dire, cela t'est profit, gain. — Le mot vient du jeu, ou l'on disait : *cela m'est hoc*, en jetant sur table les cartes qui faisaient gagner. *Eh*, fait dire La Fontaine au loup, rencontrant un cheval :

> Eh ! que n'es-tu mouton ? car tu me serois *hoc*.

4. De mon esprit. — Pasquier, en ses *Recherches*, liv. I, ch. VII, dit en ce sens « le vieil *estoc* des Gaulois. »

Ce que je vous ay dit, Monsieur, ne vient point d'elle :
Vous devinez assez de qui je veux parler ;
Mais il faut dans ce temps un peu dissimuler.
Jusqu'au revoir, Monsieur.

ERGASTE.

Adieu, chere Nicette.

SCÈNE IV[1]

ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Eh bien, cher Filipin, est-ce une chose faite ?
Aurons nous de l'argent ?

FILIPIN.

Monsieur, vous en aurez,
Du costé de Mison nous sommes asseurez.
C'est une caution dont Barquet se contente,
Ayant pignon sur ruë et mil escus de rente.

ERGASTE.

Ta-t'il nommé celuy qui fournit le denier[2]?

FILIPIN.

Non, il ne m'a pas dit le nom de l'usurier,
Il m'a dit seulement que l'usure estoit forte.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPIN.

Au denier dix[3].

ERGASTE.

Ah ! c'est trop ; il n'importe,
Il m'en faut apres tout, et ce vieillard damné
N'est pas mal adverty du besoin que j'en ay[4];
Mais, Filipin, Mison estant homme solvable,
Ce maudit usurier est trop déraisonnable
De s'opiniastrer à si gros interests.

FILIPIN.

Il a peut-estre mis de l'argent dans les prests,
Et comme il void sa perte aujourd'huy sans res-
[source,
Il se veut r'emplumer un peu sur vostre bourse.
Voila que c'est, Monsieur, de vous laisser coiffer,
Et de vous laisser prendre à ces pieges d'enfer :
Ma foy, les jeunes gens ont d'estranges manies.
Il n'est que de hanter les bonnes compagnies ;
Vous profitez bien mal des beaux et bons discours
Que vous tint vostre mère un soir, au bout du Cours,
Comme elle s'apperceut que vous pleuriez de joye
Des contes de Peau d'asne et de ma mere l'Oye[5] :

1. Cette scène est une de celles que Molière a imitées dans l'*Avare*. Elle y est la premiere de l'acte II, et se passe entre Cléante et la Fleche.

2. « T'a-t-il fait parler, dit le Cléante de Moliere, à celui qui doit prêter l'argent ? »

3. C'est-à-dire un denier d'intérêt pour dix prêtés.

4. « Que veux-tu que je voie? dit Cléante à la Flèche ; j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout. »

5. C'étaient les contes dont on berçait les enfants, bien avant que Perrault en eût rédigé le récit, en 1695. Celui de *Peau d'âne*, qui se trouve dans son livre, dont la première édition est de cette

Mon enfant, vous dit elle en vous baisant au front,
Plaise à Dieu que jamais on ne te fasse affront!
Je voy que tu seras un jour beau personnage,
Les filles te courront quand tu seras en age;
Et je mourrois d'ennuy, si, credule au caquet,
Tu te laissois duper par quelque esprit cocquet.
Voila sa prophetie à peu prez accomplie.

ERGASTE.

Corinne est moins d'attraits que de vertus remplie,
Apprens pour en parler à la connoistre mieux.

FILIPIN.

Elle vous fait, me semble, un peu trop les doux yeux.

ERGASTE.

Hé bien, n'as tu contr'elle autre chose à me dire?

FILIPIN.

Elle est un peu trop gaye.

ERGASTE.

Hé bien, elle aime à rire.
Si j'aime cette humeur, pourquoy la blasmes tu?
C'est la mesme innocence et la mesme vertu.

FILIPIN.

Cette innocente enfin me semble un peu friponne;
Elle prend des deux mains: Monsieur, qui prend, [se donne;
Mais ses souriz mignards, ses regards affetez,
Sont de vous tous les jours cherement achetez.
Vous n'avez peu jamais en tirer autre chose,
Et de vous la finette absolument dispose:
Cent objets aussi beaux vous auroient attaché,
Qu'on auroit tous entiers à bien meilleur marché.

ERGASTE.

Si cette belle prend, c'est pour plaire à sa mere.
Tes sottes libertez me mettent en colere;
Cesse de m'en parler avec un ton mocqueur,
Elle n'a jamais pris rien de moy que mon cœur:
Je ne luy vis jamais une lasche pensée.
Il est vray que sa mère est plus intéressée;
Mais quoy? la pauvre femme a perdu tout son bien,
Tu vois qu'on la chicane, il ne luy reste rien.

FILIPIN.

Ces fines mouches-là vous en font bien à croire,
Elles s'entendent mieux que deux larrons en foire.
L'une fait la sucrée en cherchant ses destours,
L'autre prend des deux mains, et demande tousjours;
Enfin, si l'on ne trouve argent chez le notaire,
La fille grondera pour complaire à sa mere,
Et l'on aura bien tost oublié ces bijoux,
Ces juppes, ces rubans qu'on a receus de vous,
Et le pis que j'y voy, que vous devez encore.

ERGASTE.

Enfin, cher Filipin, tu vois que je l'adore:
Ne me contredis plus pour ton propre interest,
Flatte une passion que tu vois qui me plaist,
Et fais estat de voir, quand je l'auray touchee,
A son charmant accueil ta fortune attachée.

FILIPIN.

Hé bien, vous le voulez?

ERGASTE.

Quel homme vient icy?

FILIPIN.

C'est Barquet le notaire? Ouy, Monsieur, le voicy.

SCÈNE V

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Barquet, je vous rencontre avec beaucoup de joye.

BARQUET.

Ah! c'est donc vous, Monsieur, pour qui Mison m'em- [ploye?

ERGASTE.

Moy mesme; dittes moy, nostre argent est-il prest?

BARQUET.

Il ne vous reste plus qu'à regler l'interest;
Il faut sçavoir encor quelle somme on demande,
Et quel argent on veut.

ERGASTE.

La somme n'est pas grande,
Je me contenteray de quinze mille francs,
En louys d'or à dix, ou bien en escus blancs;
Mais c'est au prix du roy que j'entens de les prendre.

BARQUET.

Vous aurez sur ce point, Monsieur, à vous deffendre,
Le vieillard qui nous preste est fort dur.

ERGASTE.

Et comment?

BARQUET.

Je voy qu'il veut sur vous gagner extresmement:
Il ne preste, dit-il, aux enfans de famille
Qu'au denier dix ou douze.

FILIPIN.

Ouy bien à quelque drille,
A quelque saffranier[1], à quelque homme de rien;
Mais mon maistre est fort riche, et l'on connoist son [bien.

ERGASTE.

Et nostre caution de plus est suffisante.

BARQUET.

Quand vous auriez tous deux vingt mil escus de ren- [te,
Il dit qu'il veut gagner gros sur les jeunes gens,
Parce qu'après son bien on attend trop long-temps.

ERGASTE.

Faites qu'au prix courant cet usurier le donne,
Puisque je suis solvable, et ma caution bonne.

BARQUET.

Je vay luy proposer.

année-là, était le plus connu, le plus répété de ces contes de nourrices. Quand La Fontaine a dit:

« Si *Peau d'âne* m'étoit conté
J'y prendrois un plaisir extrême, »

il ne pensait pas au conte de Perrault, qui n'avait pas encore paru, mais au conte de nourrice d'où Perrault devait tirer le sien, et dont il se souvenait pour en avoir été bercé.

1. *Banqueroutier*, ainsi appelé à cause de la couleur jaune-safran dont on peignait leur porte, quand ils avaient, comme on dit, mis la clé dessous.

ERGASTE.

Allez ; sçait-il mon nom?

BARQUET.

On me l'a deffendu, je n'ay rien dit, sinon
Que d'un pere puissant vous estiez fils unique.
Attendez, je reviens, il est dans la boutique
D'un marchand mon voisin, à quatre pas d'icy.

SCÈNE VI

FILIPIN, ERGASTE.

FILIPIN.

L'argent ne viendra point.

ERGASTE.

Veux-tu gager que si ?

FILIPIN.

Ces diables d'usuriers, craignant qu'on les affronte,
Sur trop de seuretez veulent avoir leur conte :
Je gage qu'il naistra quelque obstacle impreveu,
Qui fera rengainer l'argent qu'on aura veu ;
Comme un enchantement nous verrons disparaistre
Ce metal dont on dit que le diable est le maistre.

ERGASTE.

L'obstacle seroit fort, s'il pouvoit m'empescher
D'empocher les deniers que je viens de toucher.

FILIPIN.

Si Corinne les void, vous ne les aurez guere,
Ils la suivront bien tost.

ERGASTE.

Voicy nostre notaire.
Hé bien, quel interest veut exiger de moy
Nostre injuste presteur?

SCÈNE VII

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

BARQUET.

L'or est de bon alloy,
Ce sont louys tout neufs sortans de la monnoye.

FILIPIN.

De qui nos yeux auront une assez courte joye.

BARQUET.

Dessus le denier dix il vouloit insister,
Apres au denier douze il a voulu prester,
A cause du rabais il s'est reduit au treize,
Et je l'ay fait passer enfin au denier seize ;
Mais à condition qu'en touchant vous payrez
L'interest par avance, et vous obligerez
Par corps.

ERGASTE.

La caution estant si suffisante ?

FILIPIN.

Par corps?

BARQUET.

Dittes-moy donc si cela vous contente.
Vous n'aurez qu'à vous voir, c'est tout ce que je [puis.

ERGASTE.

J'engagerois ma vie en l'estat où je suis.
Cedons aveuglement à cet avare infame
A qui, s'il veut encor, j'obligeray mon ame.

FILIPIN.

Et trippes et boudins.

ERGASTE.

Mais par corps m'obliger
Paroist chose cruelle.

FILIPIN.

A si bon mesnager.

BARQUET.

Cette condition en effet est bien rude ;
Mais il se faut resoudre, il sort de mon estude,
Parlez luy.

SCÈNE VIII [1]

AMIDOR, ERGASTE, BARQUET, FILIPIN.

ERGASTE.

Quoy! c'est là celuy qui fait le prest?

BARQUET.

Ouy, Monsieur.

AMIDOR.

Quoy! c'est là ce payeur d'interest ?
Quoy ! c'est donc toy, meschant filou, traisne po- [tence ?
C'est en vain que ton œil esvite ma presence.
Je t'ay veu.

ERGASTE.

Qui doit estre enfin le plus honteux,
Mon pere, et qui paroist le plus sot de nous deux?

FILIPIN.

Nous voilà bien chanceux!

BARQUET.

La bizarre aventure !

ERGASTE.

Quoy ! jusques à son sang estendre son usure?

BARQUET.

Laissons les.

AMIDOR.

Debauché, traistre, infame, vaurien,

1. Molière s'est encore plus inspiré de cette scène que des précédentes. Bret l'a fait remarquer le premier, et depuis lors tout le monde a répété ce qu'il en a dit. On aurait dû ajouter — et personne ne l'a fait — que Bois-Robert y mettait en scène une aventure réelle, que Molière avait pu connaître comme lui, et que, par conséquent, s'il y a emprunt, c'est l'anecdote autant que la piece qui a fait le prêt. La comédie de Bois-Robert, suivant Tallemant (édit. P. Paris, t. II, p. 406), devait d'abord s'appeler *le Père avaricieux*, ce qui par le titre la rapproche bien de l'*Avare* : « en quelques endroits, dit-il, c'estoit le président de Bersy et son fils... Il feignoit qu'une femme, qui avoit une belle fille, sous prétexte de plaider, attrapoit la jeunesse. Là, entroit la rencontre du président de Bersy, chez un notaire avec son fils, qui cherchoit de l'argent à gros intérêts. Le père luy cria : « Ah! desbauché, c'est « toy. — Ah! vieux usurier, c'est vous ! » dit le fils. Le président apprit par les indiscrétions de Bois-Robert qu'on voulait ainsi le mettre en scène, et il empêcha la piece, mais Bois-Robert la reprit plus tard, en changeant le titre : c'est cette *Belle Plaideuse*.

Je me retranche tout pour t'acquerir du bien : [te,
J'espargne, je mesnage, et mon fonds, que j'augmen-
Tous les ans, tout au moins de mille francs de rente,
N'est que pour t'eslever sur ta condition ;
Mais tu secondes mal ma bonne intention.
Je prens pour un ingrat un soin fort inutile ;
Il dissipe en un jour plus qu'on n'espargne en mille,
Et, par son imprudence et par sa lacheté,
Destruit le doux espoir dont je m'estois flatté.

ERGASTE.

A quoy diable me sert une espargne si folle,
Si ce qu'on preste ailleurs je sens qu'on me le vole,
Moy qui vivrois en roy des usures qu'on pert
Et des escus moisis que l'on met à couvert ?
Que j'auray grand plaisir des grands biens qu'on me
[garde,
Quand je seray sans dents, moy que chacun nazarde,
Moy qui vy miserable, et n'ay pas de credit
Pour un pauvre repas, ny pour un pauvre habit,
Tandis qu'avec éclat j'en voy d'autres paraistre,
Plus pauvres, mais que Dieu plus heureux a fait
[naistre !

AMIDOR.

Parois-tu pas plus qu'eux, insolent, effronté,
Dans tes habits d'hyver, dans tes habits d'esté ?
Tu fais plus, tous les jours tu fais des promenades,
Tu donnes des festins meslez de serenades.

ERGASTE.

Est-ce de vostre bien ? vous ay-je derobé ?

AMIDOR.

Le peril est plus grand où je te voy tombé ;
Car, vivant jour et nuict dans ce desordre extreme,
Tu travailles, méchant, à te voler toy mesme.
Où prens-tu tout, dy moy, jusqu'à ce riche habit
Que je voy sur ton corps, si ce n'est à credit,
Et jusqu'à ces plumets qui volent sur ta teste [1] ?
Si tu te contentois d'un entretien honneste,
Tu m'aurois veu bon père, et selon ton estat
Je t'aurois fait paroistre avec assez d'éclat ;
Mais tes profusions lassent ma patience.
Il y va de l'honneur, et de la conscience ;
Je ne puis plus souffrir tels fols comportemens,
Il faut donner un frein à tes debordemens.
Va, va, je sçay ta vie et tes sourdes pratiques ;
Tu te pers de debauche en des maisons publiques,
Et ce valet infame...

FILIPIN.

En est le macquereau ?

AMIDOR.

Ouy, reste de potence, ouy, gibier de bourreau.
A tes tours de souplesse on ne void point de treve ;
Mais un de ces matins tu le payeras en Greve.

FILIPIN.

En Greve ?

AMIDOR.

Scelerat, tu repliques encor !
Toy, tu seras coffré demain dans Saint-Victor [2].

Tien-le pour tout constant, maudit enfant prodigue ;
Je rompray ton commerce ainsi que ton intrigue,
Et tu verras dans peu si je me sçay venger
D'un traistre de valet qui t'aide à les forger.

FILIPIN.

Nostre fortune est faite, et nous aurons grand'joye,
De ces louys tout neufs sortans de la Monnoye.

ERGASTE.

Tay toy, la raillerie icy n'a plus de lieu.

FILIPIN.

Peste soit l'usurier, et le fesse-mathieu [1] !

ERGASTE.

Dieux ! que dira Corinne, et que luy puis-je dire ?

FILIPIN.

De l'accident bizarre il faut la faire rire.
C'est de quoy ce matin j'entens les estrener,
Puisque nous n'avons point d'argent à leur donner.

ERGASTE.

Il en faut bien trouver, n'en fust-il point au monde ;
C'est sur ton seul esprit que mon espoir se fonde :
Mon pauvre Filipin, ne m'abandonne pas.
Tu sçais ma passion, tu vois mon embarras,
Retourne chez Mison, va revoir le notaire.

FILIPIN.

Suivez moy seulement, et nous ferons affaire.
Venez agir vous même, enfin tout ira bien ;
Mais si je suis perdu, je ne responds de rien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

AMIDOR, ISABELLE, LISE.

AMIDOR.

C'est principalement ce point-là qui me pique.

ISABELLE.

C'est estre un peu severe envers un fils unique.

AMIDOR.

Ouy, je suis resolu de le desheriter.

ISABELLE.

Vous vous laissez, mon pere, au courroux emporter.

AMIDOR.

Non, ce n'est ny courroux, ny chagrin, ny caprice ;
J'agis avec raison, et je vous fais justice,
Vivant bien avec moy, de vous donner un bien
Qu'il faut absolument que j'oste à ce vaurien.

1. Harpagon (acte I, sc. 5) reproche de même à son fils « les rubans dont il est lardé depuis les pieds jusqu'à la tête. »

2. L'abbaye de Saint-Victor, dont la Halle aux vins occupe en partie l'emplacement, avait sur la rue de Seine, en face de la Pitié, à l'un des angles de son immense enclos, « une tour où, dit Piganiol (*Descript. hist. de Paris*, t. V, p. 286), l'on enfermoit les enfants de famille débauchés. »

1. C'est-à-dire l'avare capable d'en remontrer à saint Matthieu sur les questions d'argent, de le battre, de le *fesser* sur les affaires de change et d'usure, qui étaient son métier. « A Rennes, lisons-nous dans un passage des *Contes d'Eutrapel* (1732, in-12, t. I, p. 232) qu'on n'a pas assez remarqué pour cette expression, on l'aurait appelé fesse-Matthieu, comme qui diroit batteur de saint Matthieu, qu'on croit avoir esté changeur. »

C'est un dissipateur perdu dans la debauche,
Qui prend de la main droitte et respand de la gauche;
Un fol pour qui le luxe a de si doux appas,
Que tout l'or du Perou ne luy suffiroit pas.
Il faut enfin donner un frein à sa folie,
Et ce n'est pas assez que les mains on luy lie;
Il faut dans un cachot luy mesme le serrer.
Ma patience est lasse, et c'est trop endurer.

ISABELLE.

L'affront qu'il a receu l'amendera peut-estre;
Faittes luy doucement sa faute reconnestre,
Soyez encor bon père, excusez une humeur,
Qui changera sans doute en un age plus meur.

AMIDOR.

Non, ne m'en parlez plus, la chose est resoluë,
Et toute remonstrance est icy superfluë.
Nous voicy dans la foire[1] où mes amis m'ont dit
Que chez Midan l'orfevre[2] il prend tout à credit;
Voicy l'heure à peu prez qu'on dit qu'il s'y doit rendre
Avec une friponne, et je l'y veux surprendre :
Assistez moy sans feinte en cette occasion,
Ma fille, et profitez de sa profusion;
Embrassez sagement la fortune qui s'offre;
Sçachez que l'on plaist mieux quand on est belle au coffre.
Mais si nostre vaurien par vous est adverty,
Croyez que vous prendrez un fort mauvais party,
Vous auriez vostre part d'un traitement si rude,
Et vous repentiriez de vostre ingratitude.

ISABELLE.

Puisque vous corrigez mon frere pour son bien,
Commandez, et croyez que je n'oublieray rien.

AMIDOR.

Voilà comme doit dire une fille bien née.
Voicy pour vous, ma fille, une grande journée.
Enfin, si la prison ne le peut corriger,
Tous mes biens sont pour vous.

ISABELLE.

Enfin, s'il peut changer
Et qu'un jour sa conduitte à nos desirs responde,
J'aymerois mieux son bien que tous les biens du monde.

AMIDOR.

Ce sentiment me plaist, il est bien genereux;
Songeons donc à sauver ce frere malheureux.
Ne connoissez vous point cette matoise fine
Qui le tient dans son piege et cause sa ruine ?

ISABELLE.

Non, je ne la connoy que de nom seulement :
On l'appelle Corinne, adroite infiniment,
Pleine d'esprit, jolie et d'attraits si pourveuë,
Qu'on dit qu'il faut l'aimer aussi tost qu'on l'a veuë.

AMIDOR.

Je l'empescheray bien, la coquette qu'elle est,
De tirer plus long-temps profit de son acquest[1].

ISABELLE.

Je croy que ce matin on les pourra surprendre
Chez l'orfevre Midan, puisqu'ils s'y doivent rendre.

AMIDOR.

Me promettez-vous pas que dès que vous verrez
Paroistre le galand vous m'en advertirez?

ISABELLE.

Ouy, mon pere.

AMIDOR.

Or sus donc, masquez vous, Isabelle[2],
Et chez l'orfevre allez faire la sentinelle;
Faites vous cependant monstrer quelques bijoux,
Le monde est rare encor.

ISABELLE.

S'il vient, où serez-vous ?

AMIDOR.

Lise me trouvera chez le verrier Bilene,
Où je marchanderay des pots de porcelene[3].

ISABELLE.

Enfin asseurez vous que j'en useray bien.

SCÈNE II

ISABELLE, LISE, DORETTE.

DORETTE.

Madame, ce matin ne vous vendray-je rien ?
Estrenez-moy.

ISABELLE.

Voyons quelque belle cassette
Pour un deshabillé[4] qui pare ma toilette,
Et quelques chandeliers petits, mais des plus beaux,
D'un beau vermeil doré[5].

DORETTE.

J'en ay des plus nouveaux.
Midan, aveindez les[6]. Voulez vous qu'on vous monstre

1. C'est la foire Saint Germain, la seule qui se tint alors à Paris, pendant un certain temps, les foires de Saint-Laurent et de Saint-Ovide n'étant pas encore établies. Son enclos, couvert par deux immenses halles à vingt-deux travées ou rues, se trouvait entre les rues du Four, du Petit-Bourbon et de Seine. Le marché Saint Germain en occupe une partie. Elle commençait en février et finissait en mars.

2. La rue des Orfévres était la plus brillante. Salomon de Priezac, qui a fait tout un poëme en dialogue sur la foire Saint-Germain (*Poesies*, 1650, in-18, p. 156), n'a pas moins de trente à quarante vers sur cette « rue de l'Orfévrerie. » Sauval en a dit, de son côté (*Antiquités de Paris*, t. 1, p. 666) : « Ses loges se font admirer par ces grands et riches miroirs, par ces lustres de cristal, ces bijoux d'or et d'argent mis en or a ravir; enfin par une infinité de pierreries et tant d'autres richesses, réservées pour la magnificence. »

1. De son acquisition, de sa conquête.

2. Il ne faut pas oublier, surtout pour cette pièce, dont c'est un des moyens d'intrigue, que les femmes n'allaient alors que masquées.

3. Dans les rues les plus proches des sept grandes portes de la foire se trouvaient les rues des marchands de drap en gros, et « dans celles qui y tiennent, ajoute Sauval, sont épars çà et là ceux qui vendent en detail des verres, de la fayence, de la porcelaine et autres menues marchandises. »

4. Vêtement d'une femme chez elle. Il y en avait de plusieurs sortes : le déshabillé du matin, le déshabillé du bain, etc.

5. Ce sont « ces bijoux d'argent mis en or à ravir, » dont Sauval nous a parle tout a l'heure.

6. C'est ainsi qu'on disait alors, et nous savons par une lettre de Montreuil a Menage qu'il y eut souvent grande discussion pour savoir si l'on devait parler autrement : « Je fus hier choisi, lui dit-il, pour être l'arbitre d'un mot .. La gageure était de sçavoir, si c'étoit une façon de parler dont on puisse se servir en conversation :

Quelques jolis estuis, et quelque belle monstre
Où de fort beaux rubis sont fort bien ajustez ?
J'ay de jolis cristaux dans l'or bien incrustez,
Enfin j'ay des bijoux plus beaux qu'on ne peut croire,
Et vous n'en verrez point de pareils dans la foire.

ISABELLE.

Oüy, vous les avez beaux, mais vous les vendez cher,
Madame, et cela fait qu'on n'en ose approcher.
Monstrez-les-moy pourtant. La foire est-elle bonne ?

DORETTE.

Ce temps est fort fascheux, on vend moins qu'on ne
Et puis on se ruine à force de prester; [donne ;
Enfin, si le temps dure, il faudra tout quitter.
Ma foy, n'estoit qu'il faut maintenir sa pratique,
J'aurois desja fermé quatre fois la boutique,
Car je ne pense pas, si mon mary ne ment,
Qu'on y puisse sauver le loyer seulement.

ISABELLE.

Enfin l'on vend tousjours dans les lieux où l'on jouë [1].

DORETTE.

Nous donnons pour joüer des marques, je l'advouë;
Mais se sauveroit-on, si ce n'estoit le jeu,
Qui pour dire le vray nous entretient un peu ?
Voicy des chandeliers, Madame, et des cassettes :
Ne voulez vous point voir encor des cassolettes,
Quelques boëttes à mouche ?

ISABELLE.

Avez-vous point aussi
Des faux rubis qu'on fait dans le Temple [2] ?

DORETTE.

En voicy ;
Qui veut entretenir un peu la chalandise,
Il faut vendre de tout.

SCÈNE III

FALANDRE, CORINNE, NICETTE, BROCALIN, ISABELLE, LISE, DORETTE.

ISABELLE.

Observe ces gens, Lise.

LISE.

J'y prens garde, Madame.

CORINNE.

Ergaste est-il venu ?

DORETTE.

Non encor.

ISABELLE.

Cette dame et ce jeune inconnu
Sont amis de mon frere.

LISE.

Ils ont très bonne mine,
Madame.

ISABELLE.

Vous verrez que la dame est Corinne.
Escoutons.

FALANDRE.

Sçavez vous, Dorette, asseurement,
Qu'il n'est point dans la foire ?

DORETTE.

Il vient dans un moment.

FALANDRE.

Qui vous l'a dit ?

DORETTE.

Luy mesme, oüy, je vous en asseure.
Ne sçavez vous pas bien que c'est icy son heure ?

FALANDRE.

Attendons-le, ma sœur.

CORINNE.

Je le veux, attendons.
Je ne sçay s'il aura ce que nous pretendons.

FALANDRE.

Sans doute.

ISABELLE.

A quoy crois-tu, Lise, qu'elle pretende ?
Ma curiosité devient encor plus grande ;
Il faut que je l'accoste. A ce que je puis voir,
Ergaste, dans ce lieu que vous desirez voir,
Est vostre amy, Madame.

CORINNE.

Est-ce qu'il vous importe ?
Cela vous touche-t-il, Madame, en quelque sorte ?

ISABELLE.

Puis qu'Ergaste est mon frere, il me doit bien tou-
[cher.

CORINNE.

Ah ! Madame, excusez, ce frere nous est cher,
Et nous le tenons tous plus qu'on ne sçauroit croire.

ISABELLE.

Pour joüer avec luy vous venez à la foire.

CORINNE.

C'est curiosité certes plus que le jeu
Qui nous porte, Madame, à venir en ce lieu.
Une femme estrangere est tousjours curieuse ;
Et puis l'humeur d'Ergaste est si respectueuse,
Il a des qualitez qui nous charment si fort,
Que plus que de tout autre on cherit son abord.
(*A Falandre.*)
Gardez de me nommer.

ISABELLE, *à Lise.*

Tasche de la connoistre.
Mon frere est plus heureux qu'il n'est digne de l'es-
Et je ne croyois pas qu'il eust eu le bonheur [tre,
De s'estre procuré un veritable honneur.

« *Aceignez* ma montre qui est au fond de ce coffre. » On n'a pas la réponse de Ménage, mais il est probable qu'elle fut pour cette forme qui est celle qui a prévalu. Le mot *aveindre* passait d'ailleurs pour tout à fait bourgeois, et Cailliere le condamne à ce titre dans ses *Mots à la mode.*

1. Il y avait à la foire des jeux de toutes sortes, des *blanques* ou loteries, etc. On les y trouvait dans un endroit à part, avec les saltimbanques. Nous lisons dans une plaquette très-curieuse du temps d'Henri IV, qui par parenthèse vint souvent lui-même jouer à la foire Saint-Germain, *Semonce à une demoiselle des champs pour venir passer la Foire et les jours gras a Paris*, 1605, in-8 :

« Les charlatans divers, les enchanteurs se treuvent
Au grand cours d'alentour, les *blanques*, les sauteurs,
Les monstres differens, les farceurs et menteurs. »

2. La plupart des *happelourdes* et autres faux bijoux s'y trouvaient. On ne les appelait pour cela que « diamants du Temple. »

Mais depuis quand, Madame, a-t'il eu l'avantage
De hanter une dame et si belle et si sage?

CORINNE.

Comme il sçait qu'un procez nous trouble infiniment
Et qu'il a des amis puissans au Parlement,
Celuy qui nous vanta son cœur et sa puissance
Nous a depuis trois mois donné sa connoissance,
Et veritablement je m'en trouve si bien,
Qu'apres luy dans Paris je n'estime plus rien :
C'est le plus honneste homme et le plus agreable
A qui jamais le Ciel ait paru favorable.

ISABELLE.

Enfin, de la façon qu'il vous plaist l'estimer,
Tout debauché qu'il est, vous le feriez aimer.

CORINNE.

Appellez vous debauche une humeur liberalle ?
Il traite [1], il danse, il jouë, il a l'ame royale :
Il aime la despence, il vit en grand seigneur ;
Mais on ne le void point qu'avec des gens d'honneur.

ISABELLE.

Vrayment je croy songer tout ce que vous me dites
De l'humeur de mon frere et de ses hauts merites.

CORINNE.

Vrayment, si cet esprit tout à fait genereux
Est inconnu des siens, il est bien malheureux.

FALANDRE.

Ma sœur, que je vous parle, avec vostre licence,
Madame.

ISABELLE.

Vous avez, Monsieur, toute puissance.
Dieux ! autant que la sœur il me paroist charmant.

CORINNE.

Je vous reviens trouver, Madame, en un moment.

BROCALIN.

On la nomme chez nous la comtesse de Gregue.

LISE.

De Gregue ?

BROCALIN.

Ouy, de Gregue : est-ce que je suis begue?
Je me suis, ce me semble, assez bien expliqué.

LISE.

Je croyois, sans mentir, que tu t'estois mocqué ;
Car ce nom est bizarre.

BROCALIN.

Et ce n'est pas merveille,
Les plus beaux noms bretons sonnent mal à l'oreille.

LISE.

Ta maistresse est Bretonne, à ce coup, et pour toy?

BROCALIN.

Je suis Breton aussi.

LISE.

Tu te mocques.

BROCALIN.

Pourquoy ?

1. Il tient bonne table, il donne bien à diner. — Le mot *traiteur*, qui commençait à remplacer le mot *cabaret*, en est venu.

LISE.

On dit que les Bretons ont plus grosse encoleure ;
Mais, raillerie à part, dy moy, je t'en conjure,
Où le comté de Gregue?

BROCALIN.

Il est vers Lantriquet [1],
Entre Kertronquedic et Kerlovidaquet.

LISE.

Proferant ces grands mots qui sentent le grimoire,
Comment ne t'es tu pas demanché la machoire ?
Pour les bien prononcer, faut-il estre sçavant!

BROCALIN.

Il faut estre Breton, mais Breton bretonnant.

LISE.

Et ce beau comté vaut?

BROCALIN.

Dix mil escus de rente.

LISE.

Je serois sous ce nom comtesse bien plaisante.

BROCALIN.

J'auray nom, si l'on veut, Jean Fichu, Jean Cornu,
Jean le Veau, Jean le Sot, avec ce revenu.
Tu dureras long-temps, tu me parois bien neuve [2].

LISE.

Mais, dy moy, ta maistresse est elle fille, ou veuve,
Ou femme mariée ?

BROCALIN.

Elle est tout à la fois ;
Mais j'ignore pourtant laquelle elle est des trois :
Avec un impuissant [3] faisant mauvais mesnage,
Elle plaide à Paris pour son démariage,
Et doit cette semaine avoir un bon arrest
Qui luy doit adjuger un fort gros interest.

LISE.

Tellement qu'elle est riche ?

BROCALIN.

Abondante en richesse.
Adieu, mon maistre vient.

LISE, *bas à Isabelle.*

Madame, elle est comtesse,
Très-riche, mariée avec un impuissant;
Mais on la demarie, et le blesche [4] y consent.
On m'en a dit merveille.

1. C'est le nom breton de Tréguier ; on disait aussi Lantraguet Lantrigu t. — Ce nom se trouve dans la *Farce du franc archier* et dans un passage des divertissements du *Bourgeois gentilhomme*. Un « vieux monsieur » s'y plaint qu'on l'ait placé au théâtre avec « les gens de Lentriguet. » Tous les commentateurs ont laissé passer le mot sans l'expliquer.

2. C'est un proverbe qu'on appliquait surtout, suivant Leroux, aux valets maladroits : « Ce laquais est neuf, il durera longtemps. »

3. Il y eut en ce temps-là quelques proces en impuissance qui firent grand bruit, entre autres celui que Mme de Langey fit à son mari et qu'elle gagna. On en riait même chez le peuple. Les marchandes de melons sur le Pont-Neuf criaient : Voilà de beaux melons de Langey qui n'ont point de graines.

4. Gueux, misérable. — C'était une altération du mot *b'ach* ou *vlacq*, diminutif de *valaque*. Tous les Bohémiens passaient alors pour venir de Valachie. On dit encore aujourd'hui à Orléans un *vellac* pour un vaurien.

ISABELLE.

Et belle.

LISE.

Bellissime.

ISABELLE.

C'est assez.

CORINNE.

J'aurois creu, Madame, faire un crime
De ne pas revenir encore auprès de vous
Jouïr d'un entretien si charmant et si doux.

ISABELLE.

En ce peu d'entretien je vous ay trop connuë
Pour ne vous avoir pas, Madame, prevenuë.
C'estoit bien mon dessein, et de ne partir pas
Sans avoir sans le masque admiré vos appas.
Donnez donc, s'il vous plaist, ce plaisir à ma veuë,
Et voyons la beauté dont vous estes pourveuë,
Puisque dans vostre esprit et vos civilitez
J'ay desja remarqué vos autres qualitez.

CORINNE.

Vous allez à mon dam perdre, par cette veuë,
La bonne opinion que vous avez conceuë ;
Mais il faut obeïr, puisqu'il m'est ordonné.

ISABELLE.

J'avois certes, Madame, assez bien deviné ;
Je ne vy de ma vie un plus parfait visage,
Et sans mentir mon frere est plus heureux que sage,
Estant si decrié, d'estre souffert chez vous.

CORINNE.

Ah ! vous luy faites tort, comme il vit parmy nous
Et paroist plus modeste et plus doux qu'une fille,
Et s'il est decrié, ce n'est qu'en sa famille.

ISABELLE.

S'il n'eust jamais hanté que dans vostre maison,
Je serois criminelle, et vous auriez raison ;
Mais puisque vos bontez me donnent la licence
De faire avecque vous entiere confidence,
Je vous diray, Madame, et non pas sans regret,
Qu'il est bruslé d'un feu qui n'est pas trop secret.
Vous le sçavez d'ailleurs, n'en faites point la fine,
Vous a-t'il rien appris de certaine Corinne?

CORINNE.

Oüy, Madame, il m'a dit qu'il la void quelquefois :
Il nous a fort vanté son esprit et sa voix,
Son humeur enjouée, et si franche, et si belle,
Qu'enfin de la façon qu'il nous a parlé d'elle,
J'aurois lieu de benir le Ciel de ses bontez,
S'il m'avoit accordé les mesmes qualitez.
La passion que j'ay de la voir est extreme,
Il me l'a fait aimer à l'esgal de moy mesme.

ISABELLE.

Et cependant, Madame, on dit...

CORINNE.

Qu'est-ce qu'on dit?

ISABELLE.

Que chez ce marchand mesme elle a trouvé credit;
On dit qu'elle a trouvé l'art d'attraper les dupes,
Qu'elle prend des bijoux, et jusques à des jupes,
Et quoy que ses amans ne la possedent pas,
On dit qu'elle leur tend de dangereux appas.

CORINNE.

Qui dit on dit le peuple[1], et quiconque s'arreste
A ce que dit le peuple, il escoute une beste;
Jamais aux bruits communs il ne faut donner foy,
On en peut dire autant et de vous et de moy :
Pour peu qu'une beauté tienne sa porte ouverte,
Chez le voisin jaloux on conspire sa perte,
On en juge, on en parle avec temerité,
Et cela bien souvent contre la verité.

ISABELLE.

Vous dites vray, Madame, on ne s'arreste guere
Aux bruits impertinens qu'enfante le vulgaire.
Mon pere cependant croid Ergaste perdu :
Il dit qu'à son espoir il a mal respondu,
Qu'il a l'esprit gasté, qu'il a l'ame mal faitte,
A cause seulement qu'il void cette coquette,
Et jure, s'il l'y void davantage hanter,
Qu'il se verra forcé de le desheriter.
Tout son bien me regarde ayant cette pensée;
Mais je me sens d'humeur fort desinteressée.
Il se resout de plus de le faire enfermer;
Mais sur vos bons advis je commence à l'aimer,
Et quoy que sa prison me fust tres profitable,
Elle me deviendroit enfin insupportable.
Madame, aidez moy donc, si vous l'estimez tant,
A le tirer icy du piege qu'on luy tend.
Mon pere vient à nous, et j'ay sujet de croire
Qu'il prendra vous voyant quelque part à ma gloire.

CORINNE.

La mienne est bien plus grande : est-ce donc Amidor?

SCÈNE IV

AMIDOR, CORINNE, ISABELLE.

AMIDOR.

Hé bien, nostre vaurien ne paroist point encor?

ISABELLE.

Vous l'allez voir icy dans un moment paroistre ;
Mais nous en jugeons mal, il le faut mieux connois- [tre.

AMIDOR.

Comment! qu'avez vous donc pour le justifier,
Ce meschant?

ISABELLE.

Je l'advouë, il est grand despencier;
Mais il est honneste homme, il hante la noblesse :
Mon pere, il a bon cœur, madame la comtesse,
Que vous voyez icy, m'en a dit mille biens.

CORINNE.

Qui vous a dit mon nom? est-ce quelqu'un des miens?

ISABELLE.

Oüy, tout presentement on me le vient d'apprendre,
Madame, et je sçay bien l'honneur qu'on vous doit [rendre.
Mon frere à cette dame est bien fort obligé,
Mon pere, et son esprit seroit bien-tost changé,

1. L'emploi de l'impersonnel *on* n'était pas alors aussi fréquent qu'il l'est devenu. Saint-Evremond nous a appris (*Œuvres*, édit. Ch. Giraud, t. III, p. 437) d'où lui vint cette fortune : « *On*, dit-il... je pourrois pousser ces *on*-la bien loin ; mais je veux quitter cette espece de tierce personne, introduite a la cour par M. de Turenne, et entretenue apres sa mort par ceux de sa maison. »

S'il avoit plus souvent l'honneur et l'avantage
De hanter une dame et si belle et si sage.

AMIDOR.

Quoy! Madame le souffre?

ISABELLE.

Et de plus en fait cas.

AMIDOR.

Vous l'offencez, ma fille, et je ne vous croy pas:
Cela n'est point.

ISABELLE.

Pourquoy?

AMIDOR.

Parce que cet infame
N'aima ny ne hanta jamais honneste femme.

CORINNE.

Ceux qui vous ont dépeint ce fils que vous blasmez
N'ont pas esté, Monsieur, assez bien informez:
Il hante en meilleur lieu que l'on ne s'imagine.

AMIDOR.

Quoy! ce franc debauché ne hante pas Corinne,
Et ne prodigue pas, à son occasion,
Tout l'argent qu'il attrape avec profusion?

CORINNE.

Il faut que certain feu de la jeunesse passe;
Mais dès que la raison aura repris sa place,
Que l'aage aura meury cet esprit si charmant,
Dont vous n'avez connu que le dereglement,
Vous trouverez en luy tout ce qu'on y desire;
Car il est vertueux au fond, et c'est tout dire.

AMIDOR.

Ma fille, cette dame a l'esprit très-bien fait.

ISABELLE.

Mon pere, elle n'a rien qui ne soit tout parfait.

AMIDOR.

Ce qu'elle vient de dire arreste ma colere.
Plust à Dieu que ce fils eust l'honneur de vous plaire,
Madame, et que d'honneur on le vist tout remply!

CORINNE.

L'un et l'autre souhait, Monsieur, est accomply.
S'il n'est pas honneste homme, il n'en est point au monde;
J'ay pour luy grande estime, et sa vertu la fonde.

AMIDOR.

Je croy resver, ma fille, oyant ces beaux discours;
Car le contraire enfin me paroist tous les jours,
Il met ma patience à la derniere epreuve.

ISABELLE.

Vous ne luy donnez rien, il faut bien qu'il en treuve,
Et puis il vit d'adresse, et non de vostre bien.
Que vous importe enfin? Vous n'en deboursez rien.

CORINNE.

On m'appelle, Madame, il faut que je vous laisse.

ISABELLE.

Mon pere, saluez madame la comtesse;
Ce gentil cavalier, brave, homme de grand cœur,
Est son frere.

CORINNE.

Et de plus vostre humble serviteur.

ISABELLE.

Ne nous verrons nous plus de toute la journée?

CORINNE.

Si vous venez passer icy l'apresdisnée,
Nous nous entretiendrons.

ISABELLE.

Oüy, je vous le promets,
Madame, et que ce jour ne s'oublira jamais;
Recommandez moy bien à monsieur vostre frere.

AMIDOR.

Madame, disposez et du fils et du pere.

FILIPIN.

Nostre fesse-matthieu sans doute est attrapé,
Il falloit la duper affin qu'il fust dupé.

AMIDOR.

Oüy, cette belle dame a trouvé l'art de plaire.

ISABELLE.

J'aperçoy Filipin qui sort d'avec son frere;
Souffrez qu'on l'interroge. Escoute, Filipin.

AMIDOR.

Je me fais violence en souffrant ce coquin;
Mais à la verité pourtant il nous confesse.

ISABELLE.

Dy moy, connois tu bien madame la comtesse?

FILIPIN.

Comme je vous connois.

ISABELLE.

Que nous en diras-tu?

FILIPIN.

Qu'elle est grande en noblesse, en richesse, en vertu,
Mais qu'elle est de l'honneur plus que des biens jalouse;
Qu'elle estime mon maistre, et seroit son épouse,
Si d'autres que son père il avoit un appuy,
Ou s'il monstroit du moins quelque estime pour luy.
Ce sont ses propres mots; mais comme il le decrie,
Ce n'est pas un coup sûr que fortune luy rie.

AMIDOR.

Mais, effronté pendart, pouvois-je deviner
Que le Ciel à tant d'heur le voulust destiner?
M'a-t'il jamais parlé de ce feu legitime?
M'a-t'il dit un seul mot pour fonder mon estime?
Ce que je sçay de luy, c'est qu'il est vicieux,
Qu'il dissipe le bien, qu'il hante en mauvais lieux;
S'il a quelques vertus, il veut qu'on me les cache,
Et s'il a des defauts, il fait que je les sçache:
Que ne m'en parlois tu?

FILIPIN.

Vous m'eussiez creu menteur.
Dès qu'on ouvre la bouche, on est un imposteur;
Comme on vous void grondeur et toujours en colere,
Je crains d'estre battu, j'ai peur de vous déplaire;
Cependant l'avantage est pour vous importan:
Madame la comtesse a force argent contant,
Et son frere de plus, qui cherit Isabelle,
Seroit certainement un grand party pour elle,
Et d'autant plus qu'il dit qu'il ne veut rien de vous,
S'il la prend de vos mains en qualité d'espoux.

AMIDOR.

Quel homme est-ce ?

FILIPIN.

Il est brave, et sa richesse est grande.
Outre le regiment qu'il possede en Hollande,
Il a le cul terreux [1], et las de son employ,
Il traitte d'une charge en la maison du roy.

ISABELLE.

Quelles terres a-t'il ?

FILIPIN.

Quatre fort bien basties :
Les deux, à ce qu'il dit, sont vieilles baronnies,
Dont l'une en marquisat il va faire eriger,
Et contre cette charge il va l'autre eschanger.

AMIDOR.

Tu nous en dis beaucoup.

FILIPIN.

Et j'en sçay plus encore.

AMIDOR.

Et tu me dis qu'il aime Isabelle ?

FILIPIN.

Il l'adore.

ISABELLE.

On le nomme ?

FILIPIN.

Falandre, autrement Kormadec,
Ou, si vous l'aimez mieux, le baron d'Orgardec.

AMIDOR.

Oh ! que ces noms bretons sonnent mal aux oreilles !
Et quant à la comtesse ?

FILIPIN.

On m'en a dit merveilles.
Mais, Monsieur, elle va bien-tost changer de nom.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Cet impuissant, ou plustost ce demon,
Qui l'avoit espousée et que l'on demarie,
Et qu'on deust dès demain jetter à la voirie,
En perdant son procez la laisse en liberté
De choisir un espoux selon sa volonté ;
Mais devant qu'elle rentre en une autre famille,
Je croy qu'elle prendra son premier nom de fille :
Je trouve que celuy qu'elle porte à present,
De comtesse de Gregue, est un nom mal plaisant.

AMIDOR.

Mais tu dis que son frere aime nostre Isabelle ?

FILIPIN.

Monsieur, il en est fol.

AMIDOR.

Sans rien pretendre d'elle ?

FILIPIN.

J'ose croire de plus que l'autre a tant de bien,
Qu'en choisissant Ergaste elle ne voudra rien,
Si ce n'est qu'en quittant la Bretagne, on l'asseure
D'estre chez vous nourrie et d'avoir sa demeure.

AMIDOR.

Va, si de ce dessein tu peux venir à bout,
J'oubliray le passé, je pardonneray tout.

FILIPIN.

Bien, j'y vay travailler : n'auray-je rien pour boire ?

AMIDOR.

Oüy, va, je te promets de te donner la foire [1].

ISABELLE.

Croy, si tu me sers bien, que tu l'auras aussi.

AMIDOR.

Tantost ne manque pas de revenir icy,
Ainsi nous tirerons ce debauché du vice.

ISABELLE, *bas.*

Ainsi nous tirerons profit de l'avarice.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ERGASTE, FALANDRE, FILIPIN, BROCALIN.

ERGASTE.

Tout ce que tu nous dis semble un conte inventé.

FILIPIN.

Vostre sœur est temoin de cette verité.

ERGASTE.

Quoy ! mon pere voudroit ce double mariage ?

FALANDRE.

Oüy, ma sœur a fort bien joüé son personnage.

FILIPIN.

Et si bien qu'un esprit plus fin et plus rusé
Que celuy du bon homme en seroit abusé.
Il monstre pour cela des passions extremes.

ERGASTE.

Vrayment ! c'est tout de bon que je voy que tu m'aimes.

FILIPIN.

Et d'autant mieux qu'il void que pour ce double hymen,
Sans bourse delier, il n'a qu'à dire amen :
Il le falloit toucher par cet endroit sensible.

FALANDRE.

Ma sœur m'a tesmoigné ce double hymen possible,
Ce que tu nous dis là me paroist impossible.
Fay que jusques au bout je te sois obligé.
Jamais l'ingratitude en ce cœur n'a logé ;
Si les biens d'Amidor tombent sous ma puissance,
Tu recevras des fruits de ma reconnoissance.

ERGASTE.

Tellement qu'on me croit honneste homme en effect ?

1. C'est-à-dire il a de grands biens en terre : « On dit d'une fille a marier, lisons-nous dans le *Dict. comique* de Leroux, qu'elle a *le cul terreux,* quand elle est fort riche en fonds de terre. »

1. Il était d'usage de donner à ses amis ou a sa maitresse quelque objet achete a la foire ou gagné aux loteries qui s'y trouvaient : « Il perd expres pour me donner ma foire, » dit Marotte, dans la *Foire Saint-Germain* de Dancourt (sc. 21).

FILIPIN.

On vous a debité pour un homme parfait;
Ne fuiez plus l'abord de ce pere barbare,
Corinne l'a changé, ce n'est plus un bizarre.
L'habile creature!

ERGASTE.

Il veut donc bien me voir?

FILIPIN.

Oüy: s'il ne vous embrasse, il est au desespoir;
Enfin, de la façon qu'en parle ma maistresse,
S'il ne vous donne pas madame la comtesse,
Et s'il ne donne encor Falandre à vostre sœur,
Nous n'aurons plus de luy ny plaisir ny douceur.

ERGASTE.

Tellement qu'on le croid fort riche?

FILIPIN.

Richissime.

ERGASTE.

Et ma sœur pour Falandre a-t'elle un peu d'estime?

FILIPIN.

Toute entiere.

ERGASTE.

Et mon pere enfin cherche à me voir?

FILIPIN.

Il m'en a conjuré, mais de tout son pouvoir.

ERGASTE.

Tout cela me plaist fort. Qu'en dit donc vostre mere?

FALANDRE.

L'accident arrivé chez Barquet le notaire
L'avoit bien fort emeuë, à dire verité;
Car vous sçavez qu'elle est dans la necessité;
Mais avecque l'espoir de ce double hymenée,
Nos soins et vos bontés l'ont un peu ramenée.
Vous connoissez le sang d'oû nous sommes sortis,
Et nous pourrions pretendre à de riches partis,
Gagnant nostre procez; mais malheur à qui plaide!

ERGASTE.

Il est sur le bureau.

FALANDRE.

Mais il faut qu'on nous aide.
Enfin, comme au plus franc de ses meilleurs amis,
Ma mere espere en vous pour le secours promis:
Si vous ne luy donnez une assistance prompte,
Il faut qu'elle perisse, ou tombe dans la honte.

ERGASTE.

Dussé-je avec le corps l'ame encore engager,
Il faut la secourir, il faut la soulager;
Mais je ne pense pas trouver ce prompt remede,
Mon pauvre Filipin, si ton esprit ne m'ayde.

BROCALIN.

L'argent contant se trouve en ce temps rarement.

FILIPIN.

J'en auray toutefois: aydez moy seulement.

ERGASTE.

Mais je veux des effects, et non point des paroles.

FILIPIN.

Vous contenterez vous de cinquante pistolles,
Attendant que Mison fasse un plus grand effort?

FALANDRE.

Oüy, cela serviroit à payer le rapport.

FILIPIN.

Nostre avare veut vendre un assez bon carrosse
Avec ses deux chevaux, dont l'un est un peu rosse;
Mais l'autre tire bien, quoy qu'il batte des flancs,
Et l'on offroit du tout ce matin cinq cens francs:
Je connoy bien celuy qui m'en a fait cette offre,
Et vous rends cet argent demain dans vostre coffre.

FALANDRE.

Mais comment fera-t'il?

FILIPIN.

Il faut les demander
Comme en ayant besoin et sans tant marchander,
Comme si vous jugiez des chevaux par la taille.
Offrez en mille francs.

FALANDRE.

Crois tu qu'il me les baille?

FILIPIN.

Oüy; car il vous croid riche, et puis l'affection
Qu'il a desja pour vous.

ERGASTE.

Va, va, sans caution
Il ne livrera rien, s'il ne void la finance:
L'avarice jamais ne va sans defiance.
Je connoy mieux que toy cet avare vilain,
On ne traite avec luy que l'argent à la main.

BROCALIN.

Et puis, croyant mon maistre un riche personnage,
S'il le void sans argent, adieu le mariage.

FILIPIN.

On pourra supposer qu'il a mis son contant
Aux frais de ce procez qui leur est important,
Qu'il luy vient dans trois jours une lettre de change.

ERGASTE.

Tu connois mieux que moy que c'est un homme es-
Il voudra caution, si j'en sçay bien juger. [trange.

FALANDRE.

Si vous priez Midan, vous voudroit-il pleger[1]?

ESGASTE.

Je ne luy feray point de priere incivile.

FALANDRE. [ville?

N'en trouverions nous point quelque autre dans la

ERGASTE. [cher;

Oüy, mais pour mille francs je n'en veux point cher-
C'est par d'autres moyens qu'il faut, je crois, tâcher.

FALANDRE.

Comment?

FILIPIN.

Si Brocalin, grand maistre en fourberie,
Joüant de son addresse, ayde à la tromperie,
Je respons de l'argent.

BROCALIN.

Dy nous donc ton projet,
Et, s'il ne tient qu'à moy, ce sera bien-tost fait.

1. Cautionner, donner raison pour vous. V. une note des pièces précédentes.

FILIPIN.

Amidor vient à nous; terminons cette affaire
A la caution prez, et puis laissez moy faire.

SCÈNE II

FILIPIN, AMIDOR, FALANDRE, ERGASTE.

FILIPIN.

Monsieur, si vous voulez, vos chevaux sont vendus
A monsieur le baron.

AMIDOR.

J'en veux deux cens escus?

FILIPIN, *bas.*

Vous deviez les luy faire un petit davantage,
Car il en a besoin.

AMIDOR.

Veut-il tout l'equipage?

FILIPIN.

Monsieur, il prendra tout.

AMIDOR.

Va, selon mon desir
Tu m'as trouvé marchand, et tu m'as fait plaisir.

FILIPIN.

Ergaste en ce rencontre a servy d'importance.

AMIDOR.

Va, je lui revaudray, s'il fait bien; il commence.

FILIPIN.

Monsieur, il se fait bien; c'est un joly garçon.
Nostre maistre, Monsieur, est homme sans façon.
Voulez vous son carrosse avec tout l'equipage,
Donnez luy mille francs.

AMIDOR.

J'en auray davantage :
Tu connois, Filipin, le marchand qui m'attend.

FILIPIN.

Oüy; mais il ne peut pas donner d'argent content,
Et puis, pour un marché de si peu d'importance,
Monsieur merite bien d'avoir la preference.
Mille francs, c'est donné, je le dy tout de bon :
Tout le corps du carrosse est encore fort bon;
Quant aux chevaux, j'aurois quatre cens francs du pire;
Embourbez vous un peu, vous verrez comme il tire;
Il tire comme un diable, et l'autre est si dispos
Qu'on n'ose luy laisser quatre jours de repos.

AMIDOR.

Ce maraut est adroit.

ERGASTE.

Il entend le grimoire.

FALANDRE.

Les avez-vous, Monsieur, amenez à la foire?

AMIDOR.

Oüy, les voulez vous voir?

FALANDRE.

Je les connoy fort bien.

AMIDOR.

Cent louis [1] en un mot.

FILIPIN.

On n'en rabattra rien.

ERGASTE.

Falandre, ils sont fort bons.

FILIPIN.

Mais bons par excellence.

FALANDRE.

Je les prens.

FILIPIN.

Sur ta foy?

FALANDRE.

Prenez-en asseurance.
Ma sœur en aura six, beaux, vigoureux, ardens,
Qu'un malheureux procez nous a mis sur les dents;
A force de trotter ils sont devenus rosses,
Et le pavé de plus nous use deux carrosses.

FILIPIN.

Ceux-cy sont vostre fait, puisque c'est pour trotter,
Pour aller par la ville, et pour solliciter,
Ces adroits animaux sont stilez par routine
A s'arrester aux lieux où le plaideur incline.

ERGASTE, *escouté du pere.*

Tu nous vas tout gaster, maraut, n'en dy pas tant.
Enfin c'est marché fait.

AMIDOR.

L'argent est bien contant?

FILIPIN.

Sa parole est fort bonne, elle pourroit suffire;
Mais si l'argent n'est prest, il faut le faire escrire :
Il a lettre acceptée au vintiesme du mois,
Et douze cautions de plus à vostre chois.

AMIDOR.

Je croy Monsieur solvable et brave gentil-homme;
Mais il n'escriroit pas pour si petite somme.

FALANDRE.

Je ne sçay si j'auray cent pistoles encor,
Car j'ay depuis lundy fourny mil escus d'or :
Quand on plaide à Paris, l'argent y va bien viste.

FILIPIN.

Il ne dormira point, Monsieur, qu'il ne soit quitte.
Si l'orfevre Midan veut pour luy s'obliger?

ERGASTE, *bas.*

Où diable ce maraut nous va-t'il engager?

FILIPIN, *bas.*

Paix! laissez vous conduire.

AMIDOR.

Oüy, si Midan s'engage.

FILIPIN.

Le connoissez vous bien?

AMIDOR.

Oüy, non pas de visage :
Mais je connoy son nom et son credit aussi.

FILIPIN.

Il est dans sa boutique, à trente pas d'icy.

1. C'était le demi-louis qui n'était alors que de dix livres.

Je vay luy demander s'il veut pleger [1] Falandre,
Je viens dans un moment s'il vous plaist de m'at-
AMIDOR. [tendre.
Oũy, va.

FILIPIN.
Voicy Barquet qui vient tout à propos :
Pour recevoir cet acte il ne faut que trois mots,
Ordonnez qu'il le dresse.

AMIDOR.
Oũy, si Midan s'explique.

FILIPIN.
J'en respons; cheminons tousjours vers sa boutique.

SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, FALANDRE, BARQUET.

AMIDOR. [ment
Barquet, pourriez vous pas nous dresser prompte-
Un acte ?

BARQUET.
Touchant quoy ?

AMIDOR.
De cautionnement.

BARQUET.
Dans mon estude ?

AMIDOR.
Non, icy, le temps nous presse.

FALANDRE, *bas*.
Je m'en defie.

ERGASTE.
Et moy, j'espere en son adresse.

AMIDOR.
Midan plege Falandre.

BARQUET.
Et pour argent presté ?

AMIDOR.
Oũy, la somme sera payable à volonté,
Et pour valeur receuë.

BARQUET.
Ayant mon escritoire,
Au premier lieu connu, j'escriray dans la foire.

AMIDOR.
Allons donc.

ERGASTE.
Suivez-y moy, j'iray cependant;
Voir ce que Filipin fait en vous attendant.

SCÈNE IV

FILIPIN, MIDAN, ERGASTE, BROCALIN.

FILIPIN, *à Brocalin*.
Tu m'entends ?

1. V. plus haut

BROCALIN.
Je responds des cinquante pistoles.

FILIPIN.
Mon maistre voudroit bien vous dire trois paroles,
Midan.

MIDAN.
Ne peut-il pas icy se transporter ?

FILIPIN.
Son pere est dans la foire et cherche à l'affronter
C'est un esprit fougueux que la colere emporte.

MIDAN.
Où le trouverons nous ?

FILIPIN.
A la premiere porte.
Fais bien ton personnage.

MIDAN.
Allons, je le veux bien.
Mon manteau.

FILIPIN.
Laissez-le, Midan, ne prenez rien,
Vous n'avez qu'un moment à demeurer ensemble.

MIDAN.
Allons.

FILIPIN.
Mon maistre vient ; oũy, c'est luy, ce me sem-
Si je n'y mets la main, il nous gastera tout. [ble.
Achevons de pousser la fourbe jusqu'au bout.
Me doutois-je pas bien de vostre impatience ?
Vostre esprit est estrange avec sa defiance.
Vous avois-je pas dit que dedans un moment
Je vous l'amenerois ? Esquivez promptement,
Vostre pere vous cherche, on l'a veu dans la foire,
Et si vous n'esvitez l'affront, vous l'allez boire.
J'ay veu quatre sergens et plus de six recors ;
Controuvez quelque affaire, et le menez dehors ;
Je vous respons du reste.

ERGASTE.
Il faut, pour luy complaire,
Feindre que je le cherche et que j'ay quelque af-
FILIPIN, *bas*. [faire.
Tenez le près d'une heure en lieu peu frequenté.

ERGASTE.
Bien. J'en use, Midan, avecque liberté.

MIDAN.
Monsieur, vous le pouvez.

SCÈNE V

BROCALIN, DORETTE.

BROCALIN.
Achevons donc la trame,
Il dupe le mary, je vay duper la femme.
Dorette, devinez ce qui m'amene icy :
J'en meurs de rire, et vous, vous en rirez aussi
J'ay gagé, mais voyez la plaisante gageure....

DORETTE.

Et qu'as-tu donc gagé, dy moy, je t'en conjure?

BROCALIN.

Que pour vostre mary je serois tantost pris ;
Mais sans vostre congé je n'ay rien entrepris,
Car si vous ne souffrez que je prenne sa place...

DORETTE.

La demande est jolie, elle a fort bonne grace :
Voyez le beau galand, qu'il a bien de bonté !
Je t'en casse, ma foy, tu n'es pas dégousté.

BROCALIN.

Voyez un peu desja quelle mouche la picque :
Ce n'est pas dans le lit, ce n'est qu'en la boutique.
Si je pers la gageure, il faut payer soudain
Une livre d'anis et deux de massepain [1];
Mais si je gagne aussi, j'auray la mesme chose,
Et Dorette du tout absolument dispose.

DORETTE.

Si tu veux qu'on t'entende, explique mieux ton fait.

BROCALIN.

Je pretens d'estre pris pour Midan en effect,
Sans qu'un trait si plaisant vous fasse prejudice.
Ergaste est vostre amy, j'agis pour son service,
Enfin laissez moy faire.

DORETTE.

Et tu feras le fou.

BROCALIN.

Ma foy ! vous en rirez tantost tout vostre sou.
Voicy son bon manteau qui ne sert qu'à la feste,
Voicy son chapeau neuf, j'en couvriray ma teste.

DORETTE.

C'est Midan tout craché, tu luy ressembles bien.

BROCALIN.

Si quelqu'un parle à vous, ne luy respondez rien :
Enfin, c'est par gageure, il en aura dans l'aisle.

SCÈNE VI

BARQUET, AMIDOR, FALANDRE, DORETTE, BROCALIN.

AMIDOR.

Estes vous là, Midan ?

BROCALIN.

Oüy, Monsieur, qui m'appelle ?

AMIDOR.

Mon maistre, dites moy, voulez-vous bien pleger
Falandre ?

BROCALIN.

Pour combien me fait-il obliger ?

AMIDOR.

Pour mille francs.

BROCALIN.

Oüy da, Monsieur, et pour dix mille,
Il trouveroit encor mieux que moy dans la ville.

BARQUET.

Signez donc icy vos lettres de caution.

BROCALIN.

De grand cœur.

FALANDRE.

Vous voyez sa bonne instruction.
Dans juin j'auray sur luy vingt mille escus à pren- [dre.

BROCALIN.

Monsieur, c'est un richard que ce baron Falandre.

BARQUET.

Comme il baisse les yeux ! Prenez garde au chapeau,
Qu'il n'efface l'escrit.

BROCALIN.

C'est que j'ay l'œil plein d'eau
Et rouge comme sang jusque dans la paupiere ;
Depuis huit jours j'ay peine à souffrir la lumiere.

AMIDOR.

J'ay d'une excellente eau qui vous pourroit guerir.

BROCALIN.

Vous m'obligeriez fort d'en envoyer querir.

AMIDOR.

Oüy da, très-volontiers, j'en ay plus d'une livre ;
Aussi bien il faudra que mes chevaux on livre,
Avecque mon carrosse, à ce brave baron.
Filipin, es tu là ?

BROCALIN.

Je souffre tout de bon :
Messieurs, je ne suis plus en ce lieu necessaire.

BARQUET.

Allez, vous avez fait tout ce qu'il falloit faire,
Il faut quelques tesmoins pour signer après luy.

AMIDOR.

Ne reverray-je point ce maraut d'aujourd'huy ?
Filipin !

FILIPIN.

Me voicy.

DORETTE.

L'agreable visage !
Oh ! qu'il vient de jouer un plaisant personnage !

AMIDOR.

D'où viens-tu ?

FILIPIN.

Par ma foy je viens d'estre mocqué.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Nous rafflions un peu d'anis musqué.
J'ay perdu ; mais, tirant de l'argent de ma poche,
Un friponneau de page estant au guet tout proche,
Guignant [1] du coin de l'œil l'anis empaqueté,
L'a pris habilement sans que j'en ai tâté.

1. Toutes ces friandises se vendaient à la foire. On lit dans le poëme de Priezac que nous avons déja cité :

Quoy plus ? Regardons-les manger à pleines mains
Le verdun, l'abricot, l'*anis*, les massepains.

1. Ce mot n'était pas alors aussi vulgaire qu'il l'est devenu. Du temps de Ronsard, il était même du style noble. N'a-t-il pas dit au 150e sonnet des *Amours* :

Tant que voudras *guigne* moi de travers ?

Je pensois l'attraper, mais il court comme un lievre,
De chaud et de depit j'en ay quasi la fievre.

AMIDOR.

Maraut, si près de moy tu te fusses trouvé,
Ce bizarre accident te fust-il arrivé ?

FILIPIN.

J'y pers trente bons sols outre ma courte honte.

AMIDOR.

Sur le vin des chevaux tu trouveras ton conte.
Va les faire livrer à Monsieur le baron,
Avec tout l'attirail.

FILIPIN.

Parlez vous tout de bon ?

AMIDOR.

Oüy, va, tout est signé, dis au cocher qu'il vienne.

FALANDRE.

Il faut que le carrosse encore vous ramene.

AMIDOR.

Je loge prez la foire à quelques pas d'icy,
Il n'en est pas besoin.

SCÈNE VII

AMIDOR, FALANDRE, CORINNE, ERGASTE.

FALANDRE.

Ah ! ma sœur, vous voicy.

AMIDOR.

Ils ne valoient plus rien, il falloit m'en défaire :
C'est avec ces gens-là qu'il faut avoir affaire ;
Je gagne à ce marché pour le moins six cens francs.

FALANDRE.

Nous avons le carrosse et les deux chevaux blancs.

CORINNE.

Filipin nous l'a dit, je sçay toute l'histoire.

FALANDRE.

Voicy ma sœur qui vient encore dans la foire.

CORINNE.

Oüy, monsieur vostre fils m'y vient de ramener.

AMIDOR.

L'honneur qu'il en reçoit commence à m'estonner.
C'est merveille de voir qu'une illustre comtesse,
Digne d'un duc et pair, jusques à nous s'abaisse.
Comment va son procez ?

ERGASTE.

Mon pere, il va fort bien,
Et j'ay lieu d'esperer, si vous ne gastez rien.
Vous commenciez desja de luy rompre en visiere,
Mesnageons son humeur, car elle est un peu fiere.

AMIDOR.

Bien. Madame, excusez un pauvre homme cassé,
Qui se sert en parlant des mots du temps passé ;
Les modes de la cour ne m'estant point connuës,
Vous m'excuserez bien si je fais des bévuës.

CORINNE.

Le langage du cœur est le plus eloquent :
Il plaist à tout le monde, il n'a rien de choquant ;
Et puis vostre discours, qu'un grand zele seconde,
Sent fort son honneste homme et né dans le grand monde.

AMIDOR.

Il est vray qu'autrefois je m'en suis escrimé,
Mesme, estant amoureux, j'ay quelquefois rimé :
On trouvoit que ma veine estoit assez jolie,
Et que ma plume en prose estoit assez polie.
Je passois pour galand aux universités,
Sans m'adresser pourtant aux hautes qualitez.
J'engageois le mestier avec assez d'adresse ;
Mais je n'eusse accosté jamais une comtesse,
Mon fils est plus hardy beaucoup que je n'estois.

ERGASTE.

Mon pere, ce discours tient un peu du bourgeois :
Je vous l'ay desja dit, Madame est delicate,
Elle veut que le cœur dans le discours éclatte,
La bassesse déplaist aux esprits genereux.

AMIDOR, *bas.*

Ce garçon s'est bien fait depuis un mois ou deux ;
C'est qu'il hante les grands ; mais dy moy, je te prie,
Es-tu bien asseuré qu'elle se demarie,
Et qu'elle te veut prendre ?

ERGASTE, *bas à son pere.*

Ah ! n'en tesmoignez rien.
Oüy, mon pere, elle va me donner tout son bien.

AMIDOR.

Et le baron son frere aime nostre Isabelle ?

ERGASTE.

Oüy, tenez pour constant qu'il est amoureux d'elle,
Et ne veut rien de vous qu'un pur consentement ;
Laissez moy mesnager la chose adroitement.

CORINNE.

L'avare en tient, mon frere, ou je suis fort trompée.

AMIDOR.

Je suis content qu'elle ait un brave homme d'espée ;
Car tous ces gens de robe, avant qu'estre accordés,
Doivent tout leur office et sont incommodés [1].

FALANDRE.

Ce piege est beau, ma sœur, il faut bien qu'il y donne.

AMIDOR.

Il est riche.

ERGASTE.

Et de plus, brave de sa personne.

AMIDOR.

Passe, ce dernier point ne me touche pas fort ;
Enfin il ne veut rien ?

ERGASTE.

Rien, qu'apres vostre mort.

AMIDOR.

Va, dy luy qu'on renonce à toute autre alliance.

ERGASTE.

Mon pere, nous pechons contre la bienseance.
Que diront-ils de voir qu'on se separe d'eux ?
Rapprochons-nous un peu.

1. Mal dans leurs affaires. Ce mot en ce sens était alors d'usage courant. Il est ainsi employé dans Pascal et dans Molière.

AMIDOR.

Rapprochons, je le veux.

ERGASTE.

Avant la fin du jour tenez la chose faite.

FALANDRE.

Cet œil gay marque bien une ame satisfaite.

CORINNE.

Je prens part au plaisir d'un entretien si doux,
Qui marque enfin qu'Ergaste est bien avecque vous.

AMIDOR.

Depuis qu'il a l'honneur de vous hanter, Madame,
Je voy que la vertu reprend place en son ame.
Je ne le connois plus, tant il paroist changé,
Et voy par là combien il vous est obligé.

CORINNE.

La reputation qu'il s'est par tout acquise,
Provient de la nature, et non de ma hantise[1].
C'est de vous seul qu'il tient ses bonnes qualitez :
Connoissez vostre ouvrage.

AMIDOR.

Ah ! c'est de vos bontez.
Que n'ay-je plustost sceu sa fortune et sa gloire ?
Mais l'estimez-vous tant? s'en fait-il point à croire?

CORINNE.

Vous connoistrez bien-tost par de puissans effects
L'amour que je luy porte et le cas que j'en fais.
Adieu.

AMIDOR.

Mon cher enfant, je t'ay creu plein de vice;
Mais je commence à voir qu'on t'a fait injustice :
Pour l'amour de Madame on te pardonne tout,
Sois seur qu'à tes desseins j'ayderay jusqu'au bout.
Mais vous l'excusez donc d'avoir hanté Corinne.

CORINNE.

C'est pour se divertir qu'il void cette badine,
Son agreable humeur n'est point à rejetter :
Que ne m'est-il permis aussi de la hanter?

AMIDOR.

Elle a pourtant souvent plumé l'oyson sans rire[2],
La matoise qu'elle est.

ERGASTE, *bas*.

Eh ! Dieux, qu'allez vous dire?
Avec grand advantage on me veut marier,
Et sans discretion vous m'allez decrier.

AMIDOR.

Ne l'en prisez pas moins, Madame, je vous prie.

CORINNE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'entens raillerie.
Adieu.

AMIDOR.

Cette comtesse a l'esprit merveilleux.

ERGASTE.

Vous voyez de quel air on respond à mes vœux.

AMIDOR.

Va, ton bonheur est grand.

ERGASTE.

J'apperçois Isabelle.
Souffrez que le baron, qui court au devant d'elle,
L'accoste.

AMIDOR.

Volontiers.

ERGASTE.

Et luy donne la main.

AMIDOR.

Je ne vy jamais tant la foire Sainct-Germain, [face,
J'en suis las ; mais pourtant il n'est rien qu'on ne
Quand il y va de l'heur et du bien de sa race.

ERGASTE.

Reposez vous loin d'eux, souffrez leur entretien
Je vous respons du reste.

AMIDOR.

Oüy, va, je le veux bien.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ARGINE, NICETTE, ERGASTE.

ARGINE.

Le present est fort rare, et vous estes bien large.

NICETTE. [charge,

Vos deux rosses, Monsieur, desja nous sont à
Et de fait dans trois jours vous les verrez perir,
Si vous ne fournissez argent pour les nourrir.

ERGASTE.

Je croyois qu'aujourd'huy Madame les deût vendre,
Cinq cens francs sont contez, si vous les voulez
[prendre,
Et ce peu qu'on en trouve est pour vous subvenir,
Attendant le secours qui dans peu doit venir.

ARGINE.

Oüy, mais comme à toute heure on roule par la
Ce carrosse attelé nous sera fort utile, [ville,
Et si vous ne trouvez d'autre argent aujourd'huy,
Ma fille est pour mourir de douleur et d'ennuy.

ERGASTE.

On en cherche par tout, Madame, et je m'asseure
Que mon valet qui queste en aura dans une heure.
Nous avons ajusté nos affaires au point

1. Mot aussi leste et charmant que celui de *fréquentation*, qui l'a remplacé, est lourd et disgracieux. Molière l'employait encore. Il dit dans l'*Ecole des maris :*

Isabelle pourroit perdre dans ces *hantises*
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises.

J.-B. Rousseau tâcha de le rajeunir, mais inutilement. Les mijaurées de la fin du XVII[e] siècle, dont Caillieres s'est fait l'echo dans ses *Mots à la mode*, l'avaient condamné furent trop écoutées.

2. On disait aussi « plumer le pigeon » ou le *pigeonneau*. « Les femmes de Paris, écrivait Leroux au dernier siècle, ont le talent de savoir plumer le pigeonneau mieux que femmes de l'Europe. » C'est un talent que beaucoup n'ont pas perdu. Pour les gens de finance, qui plumaient avant d'être plumés, l'expression changeait un peu ; on disait : plumer la poule. On en fit un petit livre en 1695, *l'Art de plumer la poule sans la faire crier*.

Que l'argent desormais ne nous manquera point.
J'ay trouvé caution très solvable, et mon pere,
Qui me croid tout changé, ne m'estant plus severe,
Si je veux de l'argent, ne m'en peut refuser,
Coiffé du riche objet que je dois espouser.

ARGINE.

Vous pensez vous railler ; mais dans ce mariage
Vous pouvez mieux que nous trouver vostre advantage,
Si, comme on en espere un bien heureux succez,
Nous pouvons aujourd'huy gagner nostre procez.
Nostre alliance enfin ne vous fait point de honte :
Ma fille est de bon lieu, son grand-pere estoit comte ;
Un arrest luy pourra redonner ce comté,
Qu'on nous a jusqu'icy sans raison contesté.

NICETTE.

Mais il faut bien dépendre [1], et Paris est un gouffre.

ARGINE.

Ce n'est point pour vos biens que ma fille vous souffre :
Si l'on s'adresse à vous parfois pour soulager
Nos besoins fort pressans, on croid vous obliger.

NICETTE.

On emprunte plutost d'un amy que d'un autre.

ARGINE.

Nous trouverions icy du secours sans le vostre.

NICETTE.

Il preste de bon cœur, ne luy reprochez rien ;
Mais le pis que j'y voy, c'est qu'il manque de bien :
Ce n'est plus que pour vous, Madame, qu'il luy tarde
De conter les escus que son pere luy garde.

ERGASTE.

Enfin, si j'en avois deux mille fois autant,
Vous le sacrifiant je serois trop contant.

ARGINE.

Si nous avions le quart des grands biens qu'on espere,
Nous ne viserions point à ceux de vostre pere.

NICETTE.

Cependant ce vieux fou nous croid des saffraniers [2].
Un jour avec usure on rendra vos deniers ;
Enfin la debte est bonne, elle est bien asseurée.

ERGASTE.

Je promets sur la foy que je vous ay jurée
Que je vous cheriray mesme apres le trépas ;
Tant que j'auray du bien, vous n'en manquerez pas.

NICETTE.

Ce qu'il vous dit, Madame, est la verité pure ;
Il a l'ame fort noble, oüy, je vous en assure,
Il est franc comme ozier [3].

1. Première et très-ancienne forme du mot *dépenser*. On lit dans le *Roman du Renard* :

> Moult il estoit avare et riche
> Car de *despendre* n'avoit cure.

2. V. une note plus haut.
3. Moisant de Brieux, dans ses *Origines de quelques coutumes et façons de parler*, Caen, 1672, in-12, p. 51, définit ainsi cette expression : « *Franc comme l'osier*. Un homme franc, c'est-à-dire qui a de la candeur, de la facilité, de la franchise, dont on se peut aider aussi facilement comme l'on peut fendre l'osier sans y rencontrer de neuds, ni que l'on fasse d'éclats. »

ERGASTE.

Mais voici Filipin.
Aurons-nous de l'argent ? Ne nous fais point le fin,
Dy tout, ne cache rien, car je veux que Madame
Penetre à découvert jusqu'au fond de mon ame.

SCÈNE II

FILIPIN, ERGASTE, ARGINE, NICETTE.

FILIPIN.

Mison à l'usurier vient de taster le pous,
Si vous n'avez argent, il ne tiendra qu'à vous ;
Mais...

ERGASTE.

Quoy, mais ? Ne fay point icy de preambule.
Parle.

FILIPIN.

Mais l'usurier me paroist ridicule.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPIN.

A vostre pere il feroit des leçons,
Teste-bleu ! qu'il en sçait, et qu'il fait de façons !
C'est le fesse-matthieu le plus franc que je sçache ;
J'ay pensé luy donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien vous fournir les quinze mille francs ;
Mais, Monsieur, les deniers ne sont pas tous contans.
Admirez le caprice injuste de cet homme :
Encor qu'au denier douze il preste cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mil escus
Qu'il donne argent contant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus ?

FILIPIN.

Je ne sçay si je puis vous le conter sans rire :
Il dit que du Cap-Vert il luy vient un navire [1],
Et fournit le surplus de la somme en guenons
Et fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

ERGASTE.

Mison ne peut-il pas trouver d'argent ailleurs ?
Aurons-nous donc tousjours affaire à des voleurs ?

NICETTE.

Cette condition semble une chose rare.

ARGINE.

On n'a jamais parlé d'un marché plus bizarre.

ERGASTE.

Tout bizarre qu'il est, il faut bien l'accepter,
Si nous ne pouvons pas d'ailleurs nous ajuster ;
Toute raison est vaine où necessité presse,
Et je veux au besoin secourir ma maistresse.

ARGINE.

Mais mil escus de cinq, je n'y puis consentir.

1. Moliere a dû prendre ici pour son *Avare* la scène du mémoire de La Flèche.



NICETTE.

Gardez vous d'un marché d'où naisse un repentir.

ERGASTE. [vendre.

Pourquoy ? Ces gros canons se pourront bientost

FILIPIN.

Mais pour les perroquets on n'en doit rien attendre :
Comme ils sejourneront à Dieppe asseurement,
J'en rabats la moitié s'ils vous parlent normand.

NICETTE. [se[1] ;

Je croy qu'au temps qui court les guenons sont de mi-
Toutefois ce n'est pas trop bonne marchandise.

ERGASTE.

Prendray-je le party ne perdant que moitié ?

NICETTE.

Si vous ne trouviez mieux, ce seroit grand'pitié,
Puisque la caution est riche à suffisance,
Madame, donnez-vous trois jours de patience.

ARGINE.

Mais la necessité nous presse au dernier point,
Si Mison dans trois jours ne nous soulage point.

FILIPIN.

Je puis, en attendant, si le Ciel ne s'oppose
Au dessein que j'en fais, vous fournir une chose.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPIN.

Je puis tirer le bel ameublement
De nostre vieil avare assez subtilement,
Et je sçay dans ce soir que nostre revendeuse,
Qui dedans son mestier est femme si fameuse,
Aura du lit tout seul dequoy vous ajuster,
Si de la premiere offre on se veut contenter.
J'apperçoy Brocalin qui m'est fort necessaire ;
Ordonnez qu'il me suive, et puis laissez nous faire.

ERGASTE.

Mais quoy ! pretendrois tu le voler en plein jour
Sans qu'on s'en apperceust ?

FILIPIN.

Je sçay un joly tour,
Qui passe le sublime, avec lequel j'espere,
Sans que l'on nous soupçonne, attraper vostre pere.

ERGASTE.

Mais estant découvert...

ARGINE.

Tu nous pers en ce cas.

FILIPIN.

J'ay mes precautions, ne vous allarmez pas.
Courez jusqu'au logis, je tiens la chose faite,
Si l'avare est absent comme je le souhaite ?

ERGASTE.

Le voicy, fay ton coup pendant qu'il est absent.

NICETTE.

Prens garde.

FILIPIN.

J'en respons.

1. Le mot guenon s'employait déja pour une femme laide, et aussi pour une femme de mauvaises mœurs. V. Baron, *l'Homme à bonnes fortunes*.

NICETTE.

Va donc, à dix pour cent.

SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, ISABELLE.

AMIDOR.

Ou vas tu si poudré[1] ?

ERGASTE.

Mais vous mesme, mon pere,
Je vous trouve ajusté plus qu'à vostre ordinaire.

AMIDOR.

C'est qu'en ce lieu, mon fils, j'espere tantost voir
Cette aimable comtesse où j'ay mis mon espoir.
Nous avons rendez vous, et ta sœur se prepare,
Outre ce digne objet si charmant et si rare,
De voir encor son frere. Il luy revient beaucoup ;
Si nous les marions, nous ferons un beau coup.

ERGASTE.

Mon pere, asseurez vous que chacun s'y dispose :
Pour peu que vous parliez, je respons de la chose.

AMIDOR.

Le cœur de la comtesse est de tes yeux touché.
Si je l'en croy, mon fils, tu n'es plus débauché.
Quand tu ne voudrois pas considerer ton pere,
Vis bien pour l'amour d'elle, et crains de luy de-
[plaire.
Repasse en ton esprit les tours que tu me fais,
Fay que de ta conduitte on sente les effects :
La sagesse en ton age est d'un merite extreme ;
Enfin n'emprunte plus, si tu veux que je t'aime.

ISABELLE.

Il vivra trop heureux, s'il fait ce qu'il m'a dit.

AMIDOR.

Sur tout, mon cher enfant, ne prens plus à credit,
C'est par là qu'un jeune homme en tous lieux se dé-
Souffre qu'avec honneur ton pere te marie. [crie ;

ISABELLE.

Il le sera, mon pere, allons, on nous attend,
Le succez de ce jour nous est bien important.

ERGASTE.

Oüy, ma sœur, l'avanture est pour nous assez bonne ;
Car j'en deviendray comte, et vous, ma sœur, ba-

AMIDOR. [ronne.

Plaise à Dieu qu'ainsi soit ! Ayde nous, et voyons
Si nous serons heureux comme nous le croyons.

SCÈNE IV

FILIPIN, BROCALIN, LES SERGENS, LES RECORS.

FILIPIN.

Tu parois vray sergent à present ; tu peux faire

1. L'usage de la *poudre* pour les cheveux commença sous Henri IV, continua jusqu'a la Fronde, se perdit sous Louis XIV, et reprit a la Régence. Voici ce qu'en disait à l'origine Loys Guyon, en ses *Diverses leçons* (1613, in-12) : « Cette façon de mettre des poudres parmi les cheveux est récente, et on n'a jamais sceu que les anciens en aient usé. »

Cette execution qui nous est necessaire.
Voyons si ces recors que tu viens de choisir,
Pourront nous seconder selon nostre desir.

BROCALIN.

Recors !

RECORS.

Plaist il, Monsieur ?

FILIPIN.

Qu'il a la voix clairette !
Ce maraud s'enfuira s'il void tirer la brette[1].

BROCALIN.

Esprouvons le second, si l'on s'y peut fier.
Recors !

DEUXIÈME RECORS.

Plaist-il, Monsieur?

FILIPIN.

Il a le son plus fier.
Dis, drosle, as-tu du cœur?

DEUXIÈME RECORS.

Oüy, Monsieur, à revendre.

FILIPIN.

Jusques à haranguer si l'on te mene pendre ?

DEUXIÈME RECORS.

Oüy da.

FILIPIN.

Sçais-tu jurer ?

DEUXIÈME RECORS.

Par la mort.

FILIPIN.

Il l'entend.

BROCALIN.

Et peut estre recors d'un huissier exploitant.

FILIPIN.

Nous voicy près la porte, achevons, je te prie.

BROCALIN.

Saisirons-nous le lit, ou la tapisserie ?

FILIPIN.

Le lit nous vaudra mieux, arrestons-nous-en là.
Travaillons, nous avons des pieces pour cela :
Voicy le mandement pour faire l'ouverture,
Il est tout de mon fait, et style et signature.

BROCALIN.

Sus donc ! executons. Recors !

RECORS.

Monsieur ?

BROCALIN.

Suy-moy,
Frappe.

1. Longue épée, dont l'usage était venu de Bretagne, comme l'indiquait son nom. *Brette* en effet voulait dire bretonne. On n'appelait Anne de Bretagne qu'Anne la *Brette*.

SCÈNE V

FILIPIN, BROCALIN, LISE, LES RECORS.

LISE.

Qui frappe ?

RECORS.

Ouvrez.

BROCALIN.

Ouvrez, de par le Roy.
Où pourrons-nous trouver vostre maistre ?

LISE.

A la foire.

BROCALIN.

Pour luy signifier certain executoire
De despens qui se monte à plus de mille francs,

LISE.

Mon maistre ne doit rien, d'où viendroient ces despens?

BROCALIN.

D'un procès qu'il perdit le second de décembre.
J'entens executer les meubles de sa chambre,
Si l'argent n'est conté, mais tout presentement.

LISE.

Je m'en vay le chercher et viens dans un moment.

BROCALIN.

Entrez.

LISE.

Ah! n'entrez pas, Monsieur, de cette sorte.

BROCALIN.

Sur la rebellion que l'on rompe la porte.
Voicy le mandement pour faire ouvrir. Lisez.

LISE.

Mais je ne sçay pas lire. A la force !

BROCALIN.

Brisez.

FILIPIN, *le manteau sur le nez.*

C'est rendre à vostre maistre un fort meschant office,
Il faut en tel rencontre obéïr à Justice.

LISE.

Puisque c'est un arrest, je ne doy pas souffrir
Qu'on rompe nostre porte, il vaut mieux leur ouvrir.

FILIPIN.

Le lit est descendu, comme on t'a fait connoistre,
Et plié, jette le viste par la fenestre.

LISE.

Où trouver nostre maistre ? Il faudroit deviner ;
Cherchons-le, je ne sçay de quel costé tourner.

BROCALIN, *à la fenestre.*

Apporte, haste-toy, de rien tu t'embarrasses.

FILIPIN, *en bas.*

Bon! voicy les rideaux, voici les bonnes graces[1].

1. C'était, selon Richelet, le petit rideau, qu'on mettait a côte du chevet du lit.

Le ciel, la courtepointe [1], et la crespine encor.
Si j'allois rencontrer nostre maistre Amidor,
Ce seroit fait de moy.

BROCALIN.

Plions viste bagage.

FILIPIN.

Des cordes, sur nous deux chargeons tout l'équipa-[ge,

BROCALIN.

Frere, tu me fais faire icy d'estranges tours,
Pour n'estre rencontrez, cherchons quelques des-[tours.

SCÈNE VI

AMIDOR, FILIPIN, BROCALIN.

FILIPIN.

Je voy venir mon maistre, esquive à la main drette.

BROCALIN.

Le moyen d'esquiver, la ruë est trop estrette.
Dieu ! mon paquet m'est chû.

FILIPIN.

Peste soit du lourdaut !

AMIDOR.

C'est Filipin, c'est luy : que portes-tu, maraut ?
Puisqu'il se cache, il entre en cecy du mistere.
D'où viens-tu si chargé ?

FILIPIN.

Je viens d'un inventaire,
Où mon maistre a trouvé credit et grand marché.

BROCALIN.

Testebleu, qu'il a peur ! quel vent il a lasché !

AMIDOR.

Voila d'un bel effet sa parole suivie,
Il ne devoit plus prendre à credit de sa vie.
Je voy bien qu'il retourne à son vomissement ;
Oüy, l'ingrat persevere en son dereglement.
Quelque inclination qu'ait pour luy la comtesse,
Pour Corinne sans doute encore il s'interesse :
Confesse, est-il pas vray que ce garçon maudit
Pour cette infame a pris ces meubles à credit ?
Ne me desguise rien, dis la verité, traistre.

FILIPIN.

Fais-je mal, quand je fay les ordres de mon maistre ?
Si vous me promettez de ne vous fascher point,
Je vous confesseray le tout de point en point.

AMIDOR.

Si tu confesses tout, oüy, va, je te pardonne.

FILIPIN.

Il est vray que ce meuble est pour cette friponne ;
Elle a sur son esprit un estrange ascendant.

BROCALIN.

Fuyons, je n'en prevoy qu'un sinistre accident.

FILIPIN.

Mais toutefois, Monsieur, que cela ne vous blesse :
Elle a sçeu qu'il alloit espouser la comtesse,
Et comme elle a jetté sur luy son coussinet [1],
Car elle a creu l'avoir, je vous le dy tout net ;
Enfin pour l'approcher et la faire resoudre
A souffrir cet hymen qui met le sien en poudre,
Il a fallu la voir pour la derniere fois,
Et luy donner un lit duquel elle a fait chois.
Vostre fils le donnant, évite un fascheux blasme.

AMIDOR.

Si je ne fais coupper le nez à cette infame !
Et tu crois que jamais il n'y retournera ?

FILIPIN.

Il l'a promis, Monsieur, et croy qu'il le tiendra.
Je crains ses passions, elles sont un peu fortes.

AMIDOR.

La maraude ! Voyons ce beau lit que tu portes.

FILIPIN.

Il est enveloppé, je crains de le gaster.

AMIDOR.

Voyons-en une piece.

FILIPIN.

Il faut vous contenter.
Le lustre en est fort beau.

AMIDOR.

Filipin, il me semble
Qu'il est pareil au mien.

FILIPIN.

Monsieur, il luy ressemble ;
Mais le vostre est plus brun, et paroist plus gâté.

AMIDOR.

C'est quasi mesme chose ; enfin qu'a-t-il cousté ?

FILIPIN.

C'est un marché donné ; mais le temps en est cause.
Ma foy, l'argent contant est une belle chose.

AMIDOR.

Ton maistre en avoit donc ?

FILIPIN.

Non, il n'en avoit pas.
Il l'a toutefois eu pour quatre cents ducats,
Et sur la caution d'un riche et galand homme,
Qui n'a pourtant donné que moitié de la somme.

AMIDOR.

Ce malheureux garçon n'est-il pas enragé ?
Rendant deux cens ducats, ton maistre est desgagé.

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Et le lit est à moy pour la somme ?

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Les voilà, porte-les à cet homme ;
Mais va dire à ton maistre une fois pour tousjours

1. L'ancien mot était *keute pointe*, ou *culcte pointe*, forme qui rappelait directement l'étymologie latine *culcita puncta*, couverture pointée à l'aiguille.

1. C'est-à-dire l'a retenu, comme on retient une place en plaçant dessus un coussin. Cette locution se trouve dans Saint-Simon : « Maisons qui voulait circonvenir le prince, ne trouva Canillac suffisant, *il jeta son coussinet* sur moi. »

Qu'il a fait avec moy, s'il fait plus de tels tours,
Et que je le renonce enfin, s'il n'est plus sage.
Pour nostre honneur encore il faut qu'on le dégage :
Tu connois le presteur ?

FILIPIN.

Oüy.

AMIDOR.

Sois donc diligent ;
On luy rendra le lit, s'il me rend mon argent.

FILIPIN.

Un pauvre serviteur fait ce qu'on luy commande.

AMIDOR.

Je te pardonne, va, la faute n'est pas grande,
Des volontez d'autruy n'estant qu'executeur.
Va donc viste, en passant appelle un crocheteur,
Pour porter au logis ce dépôt que je garde.

FILIPIN.

Que d'un œil amoureux ce bel or je regarde !
Je le conserverois pour moy, si j'estois fin.

SCÈNE VII

AMIDOR, LE VOISIN.

AMIDOR.

Bon! voicy compagnie. Où va mon bon voisin?

LE VOISIN.

Je vous cherche, Amidor, pour vous faire connoistre
Qu'on vous vient d'affronter, car de vostre fenestre
J'ay veu de gros pacquets jettés sur le pavé.
Lise crioit à l'ayde, et je m'y suis trouvé;
Mais comme elle m'a dit tout bas, fort estonnée,
Qu'on vous executoit sur sentence donnee,
Je n'ay rien osé dire, et, m'arrestant tout court,
J'ay deféré comme elle aux arrests de la Cour.

AMIDOR.

Je ne dois pas un sol : d'où naist cette imposture ?

LE VOISIN.

Elle a dit avoir veu l'arrest pour l'ouverture,
Et que certains sergens, suivis de leurs recors,
Au lieu de vos pacquets vous auroient pris au corps,
S'ils vous avoient trouvé.

AMIDOR.

Bon Dieu! quelle impudence!

LE VOISIN.

Enfin, comme elle a creu l'arrest ou la sentence,
Elle a bien mieux aimé leur ouvrir promptement,
Que voir rompre la porte.

AMIDOR.

Indubitablement,
C'est mon vaurien de fils et son valet infame
Qui pour voler mon lit ont ourdy cette trame.
Voyez ces deux pacquets, voisin : seroient-ce pas,
Ceux que de la fenestre on a jettez en bas?

LE VOISIN.

Les mesmes.

AMIDOR.

Ah! c'est trop : l'impudence est extresme;
J'ayde, sot et credule, à m'affronter moy mesme.
J'ay reconnu mon meuble, et je l'ay rachetté,
Le voyant dans les mains d'un voleur effronté.

LE VOISIN.

Aussi, si j'ose dire icy ce que j'en pense,
Vous estes par trop chiche, excusez ma licence.
Vostre fils, qui n'a rien pour ses menus plaisirs,
Par de mauvais moyens satisfait ses desirs.
Que ne luy reglez vous, par mois ou par semaine,
Un petit certain *quid* pour vous tirer de peine?

AMIDOR.

Quand je luy donnerois la moitié de mon bien,
Pour sa profusion ce seroit comme rien.
Quand mesme il auroit tout, il n'en pourroit pas vi-
Il faut que je l'enferme, et que je m'en delivre. [vre.
Il hante une maraude, il l'adore, il la sert,
Et j'apprens, cher voisin, que c'est ce qui le perd.
Cependant il va perdre un party noble et riche,
Qui pour luy se presente.

LE VOISIN.

Il faut luy faire niche.

AMIDOR.

Si je la connoissois, je l'irois affronter.

LE VOISIN.

On vous peut sur ce point aisement contenter,
Au moins si c'est Corinne.

AMIDOR.

Oüy, cher amy, c'est elle.

LE VOISIN.

C'est, à n'en point mentir, une fine femelle.

AMIDOR.

Pour mon lit je l'iray menacer devant tous
De luy coupper le nez; mais la connoissez-vous?

LE VOISIN.

Oüy, je ne connois qu'elle et sçay bien son histoire;
S'il vous plaist faire encor quelque tour dans la foire,
Nous la rencontrerons.

AMIDOR.

Allons-y de ce pas.

LE VOISIN.

J'apperçoy Filipin.

AMIDOR.

Où? Je ne le voy pas.

LE VOISIN.

Il vous observe, il passe et repasse sans cesse.

AMIDOR.

C'est qu'il veut faire encor quelque tour de soupples-
[se.

LE VOISIN.

Il fuit.

AMIDOR.

Arreste, arreste. Au brigand ! au voleur!
Pour reporter ce lit prenons un crocheteur.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE, ARGINE, NICETTE, AMIDOR, LE VOISIN.

ARGINE.

Cet argent nous fait moins de profit que de honte,
Puis qu'enfin vostre pere a connu qu'on l'affronte.

FILIPIN.

Sans ce maudit voisin, on auroit controuvé [1]
Quelque ruse nouvelle, et j'aurois esquivé.

NICETTE.

Ma foy, tout est perdu, la mesche est éventée.

ARGINE.

Adieu nos beaux projets.

LE VOISIN.

Voyez cette effrontée,
Sans masque, prez laquelle Ergaste est tout transi.
C'est Corinne.

AMIDOR.

Pour vray?

LE VOISIN.

Voyla sa mere aussi.

FILIPIN.

J'apperçois vostre père, ô rencontre damnable!
Adieu, la place icy pour moy n'est pas tenable.

ERGASTE.

Pour moy j'esquive aussi.

FILIPIN.

Fuyons, doublons le pas.

ERGASTE.

Evitons son reproche et ne l'attendons pas.

LE VOISIN.

Vostre fils vous a veu, voyez comme il détale.

AMIDOR.

C'est donc là sa maraude à son honneur fatale;
C'est là cette Circé qui, par enchantement,
Le perd et l'entretient dans son aveuglement.
Il faut pour l'avenir qu'elle s'adresse à d'autres.
Ce sont de jolis tours, Madame, que les vostres,
De tendre aux jeunes gens des pieges tous les jours,
Et de tirer profit de leurs folles amours;
Sans vous, mon fils, perdu dans la debauche infame,
D'un esprit sans conduite eust évité le blâme :
Avant qu'il eust connu ce charme empoisonneur,
C'estoit un garçon sage, il n'aimoit que l'honneur;
Mais son esprit changé ne suit plus que le vice.
Il me vole, Madame, et par vostre artifice

CORINNE.

Monsieur, je ne suis pas celle que vous pensez.

NICETTE.

Voyez ce vieux resveur : passez, Monsieur, passez.
A qui diable en veut-il? Je pense qu'il est yvre.
Est ce que tout le jour vous pretendez nous suivre?

AMIDOR.

Par ce jargon qui sent la gouine [1] de tout point
On void à qui l'on parle, on ne se mesprend point.
Voyez les doux propos, les belles reparties;
Mais une fois pour tout, vous serez adverties,
Si vous recevez plus chez vous mon debauché,
Que d'encre on vous verra le visage taché [2],
Vos robes n'auront plus besoin de decrotoire [3],
Et l'on vous coupera le nez en pleine foire.

ARGINE.

Quoy! nous jetter de l'encre, et nous coupper le nez!
Vous direz au Palais pour qui vous nous prenez,
Vieux fou. Ces gens de bien porteront tesmoignage.

NICETTE.

Il n'est pas question de plaider davantage,
Pour se faire justice on n'ira pas plus loin,
Laissez luy moy pocher les yeux à coups de poin.

LE VOISIN.

Ne frappez pas, toubeau, laissez la, je vous prie.

ARGINE.

D'un vieux fou qui s'emporte excusons la furie.

CORINNE.

C'est un pere irrité, cedons à son transport.
Allons, ma mere, allons, laissons le dans son tort.

ARGINE.

Allons, ma fille, allons, monstrons nous les plus sa-
ges.

LE VOISIN.

La moderation paroist sur leurs visages,
Ce n'est pas ce qu'on pense.

AMIDOR.

Enfin, c'est encor trop.
Mon fils à l'hospital s'en va le grand galop,
S'il les void davantage : ou gouines, ou plaideuses,
Qu'elles aillent au diable, elles sont dangereuses.
Mon fils ne s'ira plus chauffer à leurs tisons,
Qu'elles tendent plus loin leurs pieges aux oisons.

LE VOISIN.

Desirez vous qu'enfin ce desordre finisse,
Le tirer de debauche et l'arracher du vice?
Mariez-le; Amidor, dès qu'il sera chargé
De ce joug necessaire, on le verra changé.

1. Inventé. — La Fontaine l'a employé avec ce sens : *Minutolo*, dit-il,

> Comme en passant mit dessus le tapis
> Certain mari, certaines amourettes,
> *Qu'il controuva.*

On dit encore « un fait controuvé, » pour, un fait inventé, faux.

1. Le mot était alors nouveau. On n'en sait pas l'origine. Je pense toutefois qu'il doit venir de l'anglais *Quean*, qui a le même sens, et sur lequel, à cause de sa ressemblance avec *Queen* (reine) Byron, joue encore dans *Don Juan*, chant VI, str. 9e.

2. C'était le plus grand signe de mepris dont on pouvait flétrir quelqu'un. Balzac y fait allusion (liv. III, lettre 7), lorsque parlant d'un homme qui s'était couvert de toutes les souillures au point que celle-là ne l'eût pas souillé davantage : « ... Rendre cet homme-là plus coupable qu'il ne s'est fait lui-même, ce seroit jeter de l'encre sur le visage d'un More. »

3. Tant à force d'être salies par la foule indignée, elles ne seront que boue et crotte du haut en bas.

AMIDOR.

Helas! c'est tout mon but, c'est toute ma pensée;
Mais mon intention est tousjours traversée.
Ce maraut est chery d'une dame d'honneur,
Riche et qui se pourroit choisir un grand seigneur:
Et si ce qu'ils m'ont dit n'est une fourberie,
Aujourd'huy par arrest elle se demarie
D'avec un impuissant qui luy double son bien,
Dont elle va, dit-elle, enrichir ce vaurien;
Elle sçait bien de plus qu'il void nostre friponne,
Et ne l'aime pas moins.

LE VOISIN.

Vrayment cela m'estonne:
Que ne concluez vous cet hymen promptement?

AMIDOR.

Il faut voir prononcer l'arrest premierement:
Or ce mauvais garçon m'avoit donné parole
De ne voir plus Corinne, et pour elle il me vole
Un lit que j'ay sauvé par deux cens bons escus.
Son valet jure assez qu'il ne la verra plus;
Mais c'est un à-sçavoir, car ce fourbe ne songe
Qu'à forger chaque instant mensonge sur menson-
Et ne puis, connoissant cet imposteur maudit, [ge,
Faire aucun fondement sur tout ce qu'il me dit.

LE VOISIN.

Le voyla qui repasse.

AMIDOR.

Ah! je veux qu'on l'arreste:
Un sergent le fera sans doute à ma requeste,
Et peut-estre, une fois quand il sera coffré,
En luy serrant le pouce [1] il pourra dire vray.

LE VOISIN.

Ne l'effarouchons point, je sçauray leur mistere
Et descouvriray tout, si vous me laissez faire.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir de luy taster le pous.
Allez, je me repose entierement sur vous.

SCÈNE II

LE VOISIN, FILIPIN.

LE VOISIN.

Filipin, parle à moy; tu ne veux pas m'attendre?

FILIPIN.

A d'autres!

LE VOISIN.

Que crains-tu?

FILIPIN.

Vous me voulez surprendre.

LE VOISIN.

Je t'engage ma foy qu'on ne te fera rien;
Je cherche à te parler seulement pour ton bien,
Par l'ordre de ton maistre.

FILIPIN.

Et que me veut on dire?

LE VOISIN.

Si nous pouvons sçavoir par toy ce qu'on desire,
Croy moy sur mon honneur qu'on te pardonne tout,
Et tu verras encor la recompense au bout.
Dy moy, mais défais toy de toute fourberie,
Cette dame d'honneur qu'un arrest demarie
Aime-t-elle ton maistre au point de l'espouser?

FILIPIN.

Oüy; mais son pere enfin pourroit bien s'abuser;
On ne peut plus souffrir l'humeur qui le possede:
S'il ne veut pas s'ayder, croid il que Dieu nous ayde?
Cet avare vilain nous va tout ruiner.
Comme il ne se peut pas resoudre à desgainer,
Il faut qu'Ergaste emprunte, et qui pis est encore,
Il faut qu'il se decrie et qu'il se deshonore:
Comme on ne trouve pas tousjours ses cautions,
Il faut faire parfois d'estranges actions;
Par exemple, ce lit qu'il promit à Corinne
Pour se desgager d'elle emporte sa ruine,
Et mille francs contans le pouvoient empescher
De faire ce larcin qu'on luy peut reprocher.

LE VOISIN.

Et son ame, dis-tu, n'en est plus possedée?

FILIPIN.

Ah! je vous en respons, l'affaire en est vuidée.

LE VOISIN.

J'en puis sur ta parole asseurer Amidor.

FILIPIN.

Vous en pouvez jurer, vous ferez plus encor;
Car vous l'asseurerez que cette riche dame
Enfin est l'objet seul qui possede son ame.
Elle est libre à present.

LE VOISIN.

Quoy! l'arrest est donné?

FILIPIN.

J'ay veu le plumitif [1], il vient d'estre signé.
Elle nous va donner ses biens, qui sont immenses,
Et j'espere de là de grandes recompences;
Mais, si l'avare encor s'amuse à barguigner [2]
Sur trois ans de demeure [3], il va tout ruiner.

LE VOISIN.

Cherchons le, je te prie, ayde à luy faire entendre.

FILIPIN.

Luy parlant de la bru, parlez aussi du gendre.

LE VOISIN.

Quel gendre?

FILIPIN.

Ce baron si fameux d'Orgardec,
De Kerbourdaguec et de Chertronquedec.

LE VOISIN.

Quels grands mots emportez!

1. C'était un genre de question auquel on vous soumettait pour vous forcer d'avouer: « sur ce qu'il voulut encore faire le muet, on fit apporter un fusil pour luy serrer les pouces. » (Scarron, *Roman comique*, liv. III, ch. XIII.) L'expression « faire mettre les pouces, » pour « faire céder, » n'a pas d'autre origine.

1. C'est le papier original sur lequel on écrit les sommaires des jugements.
2. V. sur ce mot une note des pièces précédentes.
3. C'est-à-dire trois ans d'entretien chez le pere, pour les deux époux. On verra que c'est une des conditions du contrat.

FILIPIN.

Mais ce qui plus nous touche,
Ils remplissent la bourse aussi bien que la bouche.

LE VOISIN.

Amidor vient à nous, demeure avecque moy.

FILIPIN.

Adieu.

LE VOISIN.

Tu l'attendras.

FILIPIN.

Non feray par ma foy.
C'est un bizarre esprit qui n'est pas accostable;
Quand il est en colere, il frappe comme un diable :
De Dorette ou Midan vous sçaurez de tout point,
Les biens de ces Bretons; il ne m'en croirait point.

LE VOISIN.

Oüy, Midan est Breton, il en sçait des nouvelles.

SCÈNE III

AMIDOR, LE VOISIN, ISABELLE.

AMIDOR.

Hé bien, ce maraut-là vous contoit des plus belles.

LE VOISIN.

Enfin, si l'on se peut fier à son rapport,
Je croy qu'il a raison, et que vous avez tort.
L'avarice vous perd ; quand un fils miserable
Ne vole que son pere, il n'est pas si coupable;
Comme il s'est aujourd'huy pour jamais detaché
De ce maudit objet qui l'avoit debauché,
Ayant promis un lit, il s'attachoit au vostre,
Parce que sans argent il n'en trouvoit point d'autre.

AMIDOR.

Enfin, vous le croyez tout à fait degagé ?

LE VOISIN.

S'il ne se degageoit, il seroit enragé.

AMIDOR.

Comment ?

LE VOISIN.

L'arrest donné rend libre cette dame
De donner tous ses biens aussi bien que son ame,
Et si vous secondez tant soit peu leurs desseins,
Si pour le logement vous leur donnez les mains,
Le baron doit encore espouser vostre fille,
Si qu'ils vont enrichir toute vostre famille.

AMIDOR.

Si l'arrest est signé, je n'y resiste pas.

LE VOISIN.

Il l'est.

ISABELLE.

Pour Dieu, mon pere, allez y de ce pas ;
Concluez, secondez la dame genereuse : [se,
Sans qu'il vous couste un sol, je seray bien heureu-
Vous hors d'inquietude, et mon frere content.

AMIDOR.

Allons, je le veux bien.

LE VOISIN.

Ne vous hastez pas tant.
Filipin peut mentir, il ne faut pas le croire ;
Mais Dorette et Midan sçavent toute l'histoire
De ces riches Bretons; je sçauray bien s'il ment,
Laissez moy descouvrir la chose adroitement.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir, oüy, je vous en conjure.

LE VOISIN.

Je sçay bien discerner le vray de l'imposture ;
Laissez moy donc agir et m'attendez icy.

ISABELLE.

Pour Dieu n'oubliez rien.

SCÈNE IV

ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Tu l'as donc radoucy ?

FILIPIN.

J'ay plus fait.

ERGASTE.

Et comment ?

FILIPIN.

J'ay disposé Dorette
A nous servir icy d'une maniere adrette ;
Pour la laisser plus libre, escartons nous un peu.
Laissez agir Corinne, et vous verrez beau jeu :
Je veux estre berné, si le voisin credule
Ne donne dans le piege. Il est fort ridicule,
C'est un oyson tout franc ; de son petit esprit
Je connoy la portée, et sçay ce qu'il m'a dit.
Le voicy, tirons nous.

SCÈNE V

LE VOISIN, CORINNE, DORETTE, BROCALIN.

LE VOISIN.

Il faut qu'avec addresse
J'engage icy Midan et que je l'interesse,
Pour descouvrir de luy ce que je veux sçavoir:
Mais sa femme Dorette, à ce que je puis voir,
Est seule en la boutique et semble estre en affaire ;
Attendons qu'elle ait fait pour ne luy pas deplaire.

CORINNE, *bas.*

De là depend mon bien.

DORETTE.

Vous verrez des effets
De mon addresse.

LE VOISIN.

Amy, dy moy, si tu le sçais,
Quelle dame est-ce là ?

BROCALIN.

Madame la comtesse
De Gregue.

LE VOISIN.

De Bretagne ?

BROCALIN.

Oüy, Monsieur.

LE VOISIN.

Ta maistresse?

BROCALIN.

Je mange de son pain.

LE VOISIN.

Je l'avois deviné.
Elle est demariée ?

BROCALIN.

Oüy, l'arrest est signé.

LE VOISIN.

Tu sers avec plaisir une dame si riche.

BROCALIN.

Avec très grand plaisir, car elle n'est pas chiche ;
Elle promet beaucoup et donne encore plus,
Elle m'a regalé de mille bons escus
Depuis l'arrest donné.

LE VOISIN.

Que dit-elle à Dorette?

BROCALIN.

Leur conversation n'est pas beaucoup secrette,
Elle y parle assez haut.

LE VOISIN.

Preste l'oreille, entends.

CORINNE.

Le premier conte est bon, nous en sommes contens,
Comme vous prenez soin de toutes mes affaires
Et que vous me gardez les papiers necessaires,
Dites si tout est bon, ne me desguisez rien.

DORETTE.

Je n'y voy pas, Madame, un sol de mauvais bien.

CORINNE.

Des trente mil escus que nous avons à prendre
Au trentiesme de may sur le banquier Pisandre,
En peut on faire estat ?

DORETTE.

Oüy, c'est argent contant.

CORINNE.

Les vingt mil sur Licas en juillet ?

DORETTE.

Tout autant.

CORINNE.

Les quinze mil escus de ce marchand de Renne,
Que sur ce gros drappier il faudra que je prenne,
Sont ils prests en octobre ?

DORETTE.

Il n'en faut pas douter,
Huit jours apres le terme on les fera conter.

CORINNE.

Et les dix mil escus de cette autre promesse
De Vannes ?

DORETTE.

On les touche.

LE VOISIN.

O Dieu ! quelle richesse

CORINNE.

Pour les sept mil escus de Quimpercorentin ?

DORETTE.

Midan les a touchez en louys ce matin.

LE VOISIN.

Enfin je ne veux pas en sçavoir davantage :
Qu'Amidor est heureux, s'il fait ce mariage !
J'en ay plus descouvert cent fois par ce biais
Qu'en les questionnant.

BROCALIN.

Il en tient, le niais.

DORETTE.

Il me semble desja que je voy le bon homme
Devorer tantost l'une, et tantost l'autre somme ;
Les chimeres qu'il hume avec tentation,
Luy remplissent desja l'imagination.

CORINNE.

La chose a sans mentir esté bien menagée ;
S'il m'en revient du bien, j'en suis vostre obligée.

DORETTE.

Je vous sers avec joye : il ne m'en coûte rien,
Et puis ce vieil avare a-t'il pas trop de bien ?
Ma foy, c'est pain benit que luy faire une piece [1].
Que ne luy puis-je encor faire espouser ma niece !
Il croid que le Perou chez vous est desbordé.

CORINNE.

Qu'aurions nous fait sans vous ?

DORETTE.

Je n'ay pas mal aydé.
Mais, Madame, apres tout je sçay vostre naissance :
Si chez ce vieux barbon vous trouvez l'abondance,
Il trouvera chez vous de l'honneur, de l'appuy ;
Quoy qu'il soit riche enfin, vous valez mieux que luy,
Et si vous obteniez aujourd'huy gain de cause,
Il trouveroit quasi les biens qu'il se propose.

CORINNE.

Si fortune aujourd'huy me faisoit les doux yeux
Et me rendoit les biens qu'ont tenus mes ayeux,
Ergaste connoistroit que sa vertu m'est chere
Et qu'on la prise plus que les biens de son pere.

BROCALIN.

Le voila gay, qui parle avec ce Jean le Veau,
Achevons de les faire entrer dans le panneau :
Filipin est au guet, qui joüera bien son rôle,
Joüons le nostre aussi. Cela n'est-il pas drôle?

SCÈNE VI

AMIDOR, LE VOISIN, BROCALIN, FILIPIN.

LE VOISIN.

Il faut battre le fer, et pendant qu'il est chaud.

1. Cette expression, qui est restée, vient de ce qu'on faisait jouer dans les *Farces* improvisées a la fin des spectacles, les personnes dont on avait à se plaindre ou dont on voulait faire rire pour quelques ridicules. Il est parlé, dans le *Francion* de Sorel (1663, in-12, p. 89), d'un procureur mis ainsi à la farce, et que ceux qui l'avaient fait moquer menèrent se voir jouer. Voy. plus haut, p. 113, note.

AMIDOR.

D'accord.

LE VOISIN.

Filipin passe, il fera ce qu'il faut,
Parlez luy, mais sans fiel, nous en avons affaire.

AMIDOR.

Filipin, parle à moy.

FILIPIN.

Vous estes en colere.

AMIDOR.

Non suis; va, puis qu'Ergaste enfin ne doit plus voir
Corinne, il eut raison, et tu fis ton devoir.
S'il quitte tout de bon cet objet que j'abhorre,
J'abandonne mon lit et mon argent encore;
Mais à condition qu'il prendra le party
Qui s'offre.

FILIPIN.

Il le fera, j'en suis bien averty.

AMIDOR.

Mais tu fais bien souvent de fausses conjectures.

FILIPIN.

Cela depend.

AMIDOR.

De quoy?

FILIPIN.

De prendre ses mesures.
Mon maistre est fort leger, il change à tout moment;
Partant, je conclurois la chose promptement:
On ne peut jamais faire une meilleure affaire.
Si nous pouvions trouver icy quelque notaire,
Je vous delivrerois de peine et de soucy;
Madame la comtesse est à trois pas d'icy,
Et, comme un petit trait de plume qui l'engage,
Elle peut aussi bien signer ce mariage
En ce lieu qu'en un autre.

AMIDOR.

Ah! si tu fais si bien
Qu'il soit icy conclu, je ne t'espargne rien.

FILIPIN.

Pour venir à vos fins vous promettez merveilles;
Mais, quand il faut donner, vous n'avez plus d'oreil-
[les.

AMIDOR.

Tu juges mal de moy, tu ne me connois pas.

FILIPIN.

Si vous me faites don de ces deux cens ducats
Payez pour vostre lit, allez, je m'en contente,
Et je vous rends heureux par delà vostre attente;
Car monsieur le baron encore espousera
Vostre fille Isabelle, et se contentera
De trois ans demeurés avec nostre comtesse,
Sans qu'il vous couste un double apres cette promes-
Mais au double contract il faut vous obliger [se;
A les nourrir trois ans, comme à les bien loger.

AMIDOR.

Va, je t'accorde tout, presse donc cette affaire.

FILIPIN.

Brocalin que je voy nous est fort necessaire,
Il gouverne son maistre.

AMIDOR.

Il faudroit le gagner.

FILIPIN.

Nous le gagnerons prou [1], mais il faut desgainer.

AMIDOR.

Dy luy que s'il sert bien je sçay mieux reconnoistre.

SCÈNE VII

FILIPIN, BROCALIN, AMIDOR.

FILIPIN.

En quel lieu, Brocalin, as-tu laissé ton maistre?

BROCALIN.

Chez Midan, nostre orfevre, à quatre pas d'icy.

FILIPIN.

Et sa sœur, la comtesse?

BROCALIN.

Et la comtesse aussi.

FILIPIN.

Sont ils prests à signer ce double mariage
Dont on leur parlé?

BROCALIN.

Tout prests de grand courage.
Il ne tiendra qu'à vous de prendre avant soupper
L'occasion au poil, elle peut s'eschapper;
Avec eux j'ay laissé Barquet, nostre notaire.

AMIDOR.

Voila six escus blancs, fay luy haster l'affaire.
Tien.

FILIPIN.

C'est sur l'ennemy tousjours autant de pris.

AMIDOR.

Fay dresser le contract et que j'y sois compris.
Qu'ils laissent tout leur bien, qu'au contract on le
Et ce que j'ay promis, je le signe avec joye. [voye,

BROCALIN.

J'y cours, tout sera prest quand vous arriverez;
Mais, quand tout sera fait, Monsieur, vous m'oubli-
[rez.

AMIDOR.

Non feray par ma foy, va, ta fortune est faite.

SCÈNE VIII

AMIDOR, FILIPIN, LE VOISIN.

AMIDOR.

Où va mon bon voisin? Fait-il desja retraite?

FILIPIN.

Puisqu'il nous a servis menons le avecque nous;
Monsieur, il faut qu'il signe au contract apres vous.

LE VOISIN.

Quoy! l'affaire est donc faite?

AMIDOR.

Elle est bien esbauchée.

1. Bien, beaucoup. — Le mot est resté dans la locution *peu ou prou*.

LE VOISIN.

Jusques au dernier point j'en ay l'ame touchée.
A vos prosperitez je prens grand interest.

FILIPIN.

Mais je sçais une chose icy qui me deplaist,
Et qui doit moderer les excez de nos joyes.

AMIDOR.

Quoy ?

FILIPIN.

Nous allons bien perdre au rabais des mon- [noyes [1].

LE VOISIN.

Oüy, sur cent mil escus en or et louys blancs,
Vous perdrez tout au moins quinze ou vingt mille [francs.

AMIDOR.

Quiconque a trouvé l'art d'estendre ses usures,
Voisin, selon les temps sçait prendre ses mesures.

FILIPIN.

Oüy,oüy,mieux que nul autre il fait valoir son bien :
Je gage sur tout l'or que nous ne perdrons rien,
Et qu'on n'emploira point icy l'arithmetique.

LE VOISIN.

Nous voicy parvenus aupres de la boutique.

FILIPIN.

On escrit, le contract est desja commencé.

AMIDOR.

Va voir tout doucement s'il est bien avancé.

SCÈNE IX

AMIDOR, LE VOISIN, BARQUET, ERGASTE, CORINNE, FILIPIN, ETC.

FILIPIN.

Avant qu'on eust receu vos ordres, le notaire
Avoit desja, Monsieur, bien avancé l'affaire :
C'est fait, et le contract ne sçauroit estre mieux.

AMIDOR.

Bonsoir, mes chers enfans. Dieu vous face joyeux !
Eh bien, conclurons nous ce double mariage,
Où vous trouvez tous deux un si grand avantage ?

ERGASTE.

Oüy, grace à mes destins,le contract est tout prest.

AMIDOR.

Comme j'y prens, mon fils, un notable interest,
Je veux entendre lire avant la signature.

ERGASTE.

Lisez ; mais je crains tout pendant cette lecture.

LE NOTAIRE.

Furent presents....

ARGINE.

Passons les noms de tels et tels,
Et venons seulement aux mots essentiels.

LE NOTAIRE *lit.*

Ledit futur espoux, sur promesses dossées,
Aura, mais en pur don, les sommes enoncées.

AMIDOR.

Bon !

LE NOTAIRE.

Ledit sieur Baron promet d'abandonner
Ses meubles, et de plus il s'oblige à donner
A sa future espouse, outre deux baronnies,
Le fief de Crandrac et trois chastellenies.

ARGINE.

Fort bien.

LE NOTAIRE.

Voicy la clause où l'on parle de vous.
Ledit Amidor pere ausdits futurs espoux
S'oblige de donner, avecque leur demeure,
Trois ans de nourriture.

AMIDOR.

Oüy, signons tout à l'heure.

CORINNE.

J'en suis d'accord, tenez et signez le premier.

FILIPIN.

Vous ne desboursez pas pour le tout un denier.

AMIDOR.

Je le sçay bien.

FILIPIN.

Il faut, pour honorer la feste,
Faire un petit soupper.

AMIDOR.

Oüy, fay qu'on nous l'apreste.
Va chez le rostisseur, mais qu'on soit diligent ;
Comme au logis j'ay peu de vaisselle d'argent,
Midan m'en fournira, mais il ne m'en faut gueres.

DORETTE.

Midan n'est pas icy, que faut-il ?

AMIDOR.

Deux aiguieres,
Six plats, quatre flambeaux.

DORETTE.

On vous les fournira ;
Mais pour l'argent, Monsieur, qui nous le donnera ?

CORINNE.

Pour si peu craignez-vous que Monsieur vous af- [fronte ?

AMIDOR.

Mettez sur et tant moins, puis nous ferons le conte.

DORETTE.

Dequoy sur et tant moins, parlez vous tout de bon ?

AMIDOR.

Vostre homme a respondu pour Monsieur le baron
Icy de mille francs, et d'ailleurs je suis homme
Solvable pour payer le surplus de la somme,
S'il vous faut du surplus.

DORETTE.

Cherchez mieux vostre deu,
Et connoissez mieux ceux qui vous ont respondu.
Midan ne fit jamais tels actes de sa vie.

1. Les opérations du trésor sur la monnaie qu'on rabaissait ou surélevait, furent si fréquentes alors, que nous ne savons à laquelle il est fait allusion ici plus spécialement. Pour beaucoup de gens, suivre ces fluctuations de l'argent, était une occupation, comme ce sont nos affaires de bourse d'à présent. La Bruyère a parlé de ces âmes « toujours inquietes sur le rabais ou le décri des monnaies. »

AMIDOR.

Il n'a pas respondu ?

DORETTE.

Ny n'en a point d'envie.

AMIDOR.

Maistre Barquet, quel acte avez vous donc reçeu ?

BARQUET.

On vous aura surpris, et l'on m'aura deceu.
Un chapeau nous cachoit la moitié d'un visage ;
Mais je voy l'affronteur qui fit ce personnage,
Midan n'a point signé cet acte, croyez moy.

AMIDOR.

Quoy ! Monsieur le baron seroit homme sans foy ?

LE VOISIN.

Nous sommes affrontez, voisin, c'est chose seure,
Et je prens comme vous ma part à cette injure.

AMIDOR.

Comment ?

LE VOISIN.

Voicy Corinne, et vous estes duppé.

AMIDOR.

Corinne ?

LE VOISIN.

Ainsi que vous son masque m'a trompé,
J'ay vu qu'apres son seing elle s'est demasquée,
A fait signe à sa mere, et s'est de vous mocquée.

AMIDOR.

Sa mere ?

LE VOISIN.

La voila !

BARQUET.

J'ay veu le bon vaurien
Qui fit le respondant : je le connoy fort bien.

AMIDOR.

Ergaste, qu'est-ce-cy ?

ERGASTE.

Qu'y ferions nous, mon pere ?
Enfin tout est signé dans les mains du notaire.

AMIDOR.

Quoy ! maraut, une gueuse auroit eu le credit ?

DORETTE.

Monsieur, ne croyez pas ce qu'on vous en a dit :
Elle est de fort bon lieu, quoy qu'elle soit plaideuse ;
Elle est fille d'honneur, mais elle est un peu gueuse.

LE VOISIN.

Je vous l'ay dit, voisin, l'avarice vous perd.

AMIDOR.

Ah ! vous estes encore avec eux de concert ;
Je suis trahy par tous : la chose est trop notoire.

FILIPIN.

Monsieur, nous avons fait la faute, il la faut boire.

AMIDOR.

Si je ne te fais pendre, affronteur insolent !

ERGASTE.

Evitons ce courroux, il est trop violent.

CORINNE.

Il faut que l'accez passe

ARGINE.

Il faut bien qu'il finisse.

AMIDOR.

Je m'en vay de ce pas m'en plaindre à la Justice.

SCÈNE X

BROCALIN, NICETTE, AMIDOR, CORINNE,
DORETTE, FILIPIN, LE VOISIN.

BROCALIN.

Madame, vous avez gain de cause à souhait.

NICETTE.

Vostre procez, Madame, est gagné tout à fait.

CORINNE.

Qui vous l'a dit ?

NICETTE.

Le clerc d'une grande vistesse
Est venu nous le dire.

BROCALIN.

Oüy, vous estes comtesse.

LE VOISIN.

Voisin, de vos fureurs moderez les excez.

FILIPIN.

Madame tout de bon a gagné son procez.

LE VOISIN.

Enfin de pauvreté la voila garantie.

FILIPIN.

Du beau comté de Gregue on la verra nantie.

LE VOISIN.

Elle peut à son gré se choisir un espoux.

CORINNE.

Je vous choisis, Ergaste, et je me borne à vous.

AMIDOR.

En ce cas je consens au double mariage.

DORETTE.

Ce vilain, sans mentir, est plus heureux que sage.

NICETTE.

Il eust eu trop d'avoir ma maistresse pour rien :
Enfin, on dit bien vray, le bien cherche le bien.

FIN

TABLE

DES NOTICES ET DES PIÈCES.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.

